

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



1874

PREMIER SEMESTRE

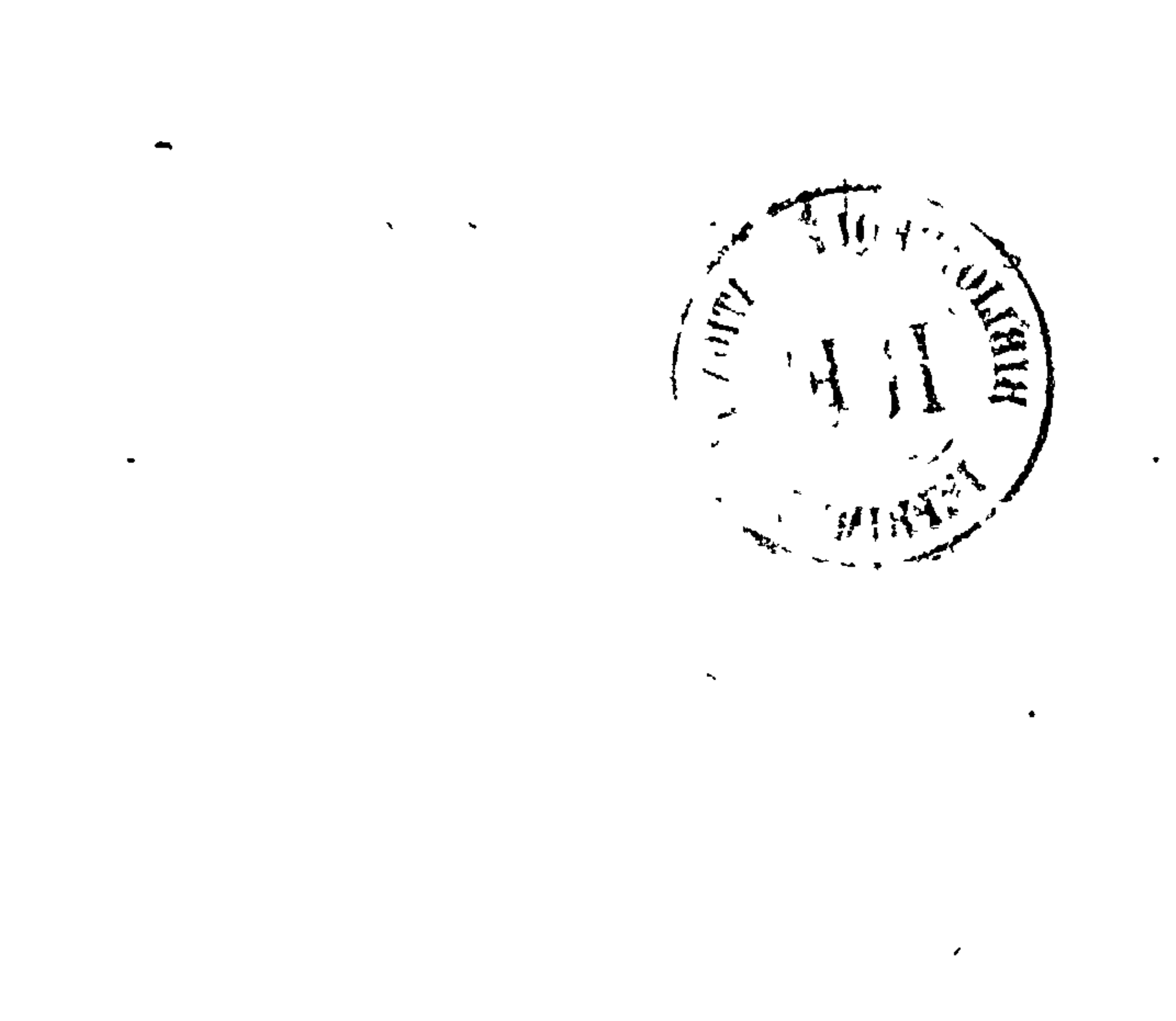


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



La petite va pieds nus. (P. 1, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS

I

La maison déserte.

Par un matin brumeux d'automne, deux enfants de six à sept ans, un garçon et une fille, se glissent hors du village d'Haldenbrunn, dans la forêt Noire, en suivant le sentier qui coupe les jardins. La petite fille est coiffée d'un bonnet de tricot blanc qui encadre étroitement sa mignonne figure, où brille un air de précoce intelligence. Elle a sous le bras une ardoise, des livres et des cahiers d'écriture. Son compagnon, visiblement moins âgé, porte, lui aussi, son menu bagage d'écolier dans un sac de toile grise qui lui pend à l'épaule.

Un seul pas résonne sur le sol durci du sentier, car le garçon a de forts souliers, tandis que la petite va pieds nus. Tous deux marchent côte à côte en se tenant par la main; seulement, lorsque les haies se resserrent par trop, la fillette, en vertu sans doute de son droit d'aînesse, a toujours soin de passer la première.

Une blanche vapeur de givre argente les buissons d'aubépine et de fusain, où chantonnent mélancoliquement les pierrots. Ceux-ci, à l'approche des enfants, s'enfuient tout effarés et vont s'abattre un peu plus loin, pour reprendre bientôt leur volée et se réfugier finalement au fond d'un jardin, dans la ramure d'un pommier dont les feuilles roussies dégringolent avec de petits grésillements. Dame la pie n'est pas plus brave que les moineaux : au premier bruit des chaussures ferrées de l'écolier, la voilà gagnant à tire-d'aile un grand poirier où de noirs corbeaux, silencieusement accroupis, semblent rêver d'un fromage tombé de leur bec. La pie a dû parler tout bas aux corbeaux : ils rompent tout à coup leur méditation et se mettent à tournoyer confusément autour de l'arbre; après quoi, un vieux de la bande s'installe sur la plus haute cime du poirier, tandis que ses camarades ont l'air de s'embusquer sournoisement sur les rameaux inférieurs. La troupe emplumée est sans doute curieuse de savoir pourquoi ces petits écoliers tournent ainsi dès le matin le dos au village et à l'école. Un des corbeaux se détache même en éclaireur et va se placer en vedette sur un des

saules de l'étang, juste à l'endroit où le sentier rejoint la grande route.

Les marmots, sans nul souci de cet espionnage, continuent d'aller en silence.

Arrivés à la grande route, ils la traversent rapidement pour atteindre une maisonnette située de l'autre côté.

Ils s'arrêtent au seuil de la porte, qui est close, et ils frappent à petits coups.

« Papa ! maman ! » s'écrie la fillette d'une voix déterminée.

« Papa! maman! » répète plus timidement le petit garçon.

La fillette pose la main sur le marteau, et le laisse



Chut! écoutons! (P. 2, col. 1.)

retomber d'abord tout doucement. Un léger craquement se fait entendre. « Chut! écoutons ! » Mais l'enfant a beau prêter l'oreille, rien n'a remué à l'intérieur de la maisonnette.

Elle se décide alors à jouer du marteau de toutes ses forces.

L'écho des coups se répercute cette fois jusqu'au fond du corridor désert; nulle voix humaine ne répond, le silence de la route n'est troublé que par les frappements lointains et inégalement cadencés du fléau que manie là-bas l'infatigable batteur dans la grange.

La bouche collée à une fente de la porte, le garçon répète désespérément : « Papa ! maman! papa! maman! » Son regard interrogateur va du visage de sa sœur à l'empreinte du givre que sa propre haleine a laissée sur la porte.

Enfin, las de frapper et d'appeler, les enfants s'assoient sur un tas de souches oubliées près du seuil; pendant quelques minutes encore leurs yeux restent fixés anxieusement sur cette porte immobile et muette comme celle d'un palais enchanté.

Mais soudain, les rayons du soleil étant venus à percer l'épais brouillard du matin, tout le vallon resplendit. Les enfants eux-mêmes parurent pénétrés instantanément de la douce lumière.

Ils se levèrent avec un visage où le sourire brillait déjà dans les pleurs, et, après un dernier coup de marteau qui demeura sans réponse encore, ils s'éloignèrent d'un pas délibéré et s'approchèrent de l'étang. La limpidité de l'onde, où se mirait le branchage des aulnes, invitait à faire des ricochets.

Le bambin lança le premier un caillou plat, qui rebondit jusqu'à trois fois sur la nappe d'eau frémissante ; la fillette l'imita, mais, en vraie petite maman au cœur plein de sollicitude, elle eut grand soin de se montrer plus maladroite qu'elle n'était, afin de laisser à son jeune frère le plaisir et l'honneur de la victoire.

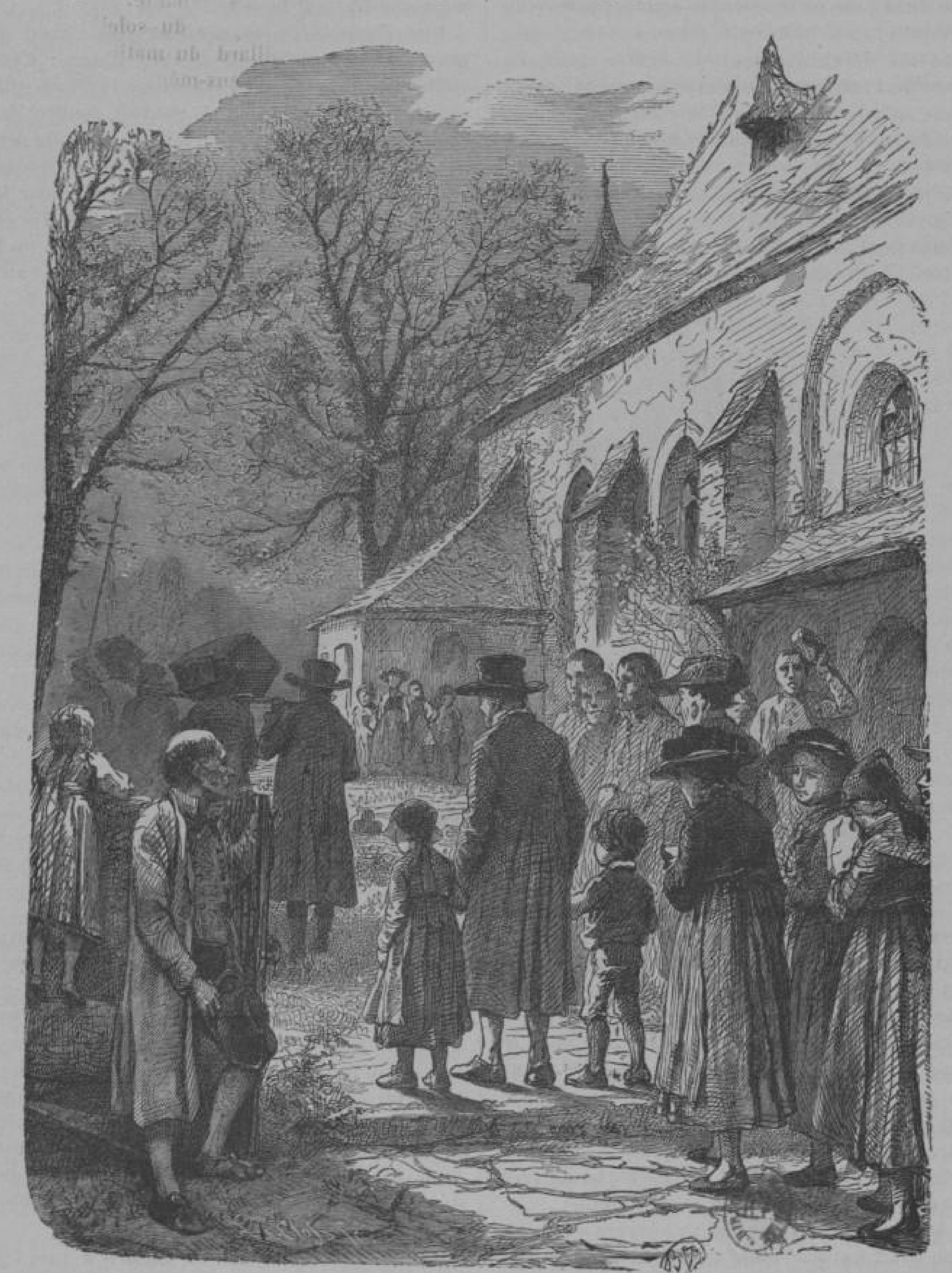
Bref, tous deux, dans l'ardeur de ce jeu charmant, ne tardèrent pas à oublier, parmi de sonores éclats de rire, et le lieu où ils étaient et le motif de leur matinale excursion. Age heureux en vérité, où il suffit d'un rayon de soleil qui dissipe les nuées du ciel pour dissiper du même coup les brumes de l'âme !

Naguère encore cette maisonnette, aujourd'hui

solitaire, était habitée par toute une famille, composée du bûcheron Jean-Pierre, de sa femme et de ses enfants, Marie et Damien.

Les deux époux étaient d'honnêtes travailleurs qui, à force de persévérance et d'épargne, s'étaient ménagé un bonheur tranquille et modeste.

Jean-Pierre comptait sur ses deux bras pour achever de payer au plus tôt la chaumière qu'il avait acquise; en attendant, et sans avoir besoin de personne, il avait commencé à lui faire un bout de toilette : les vieux murs délabrés étaient déjà crépis à neuf, le raccommodage de la toiture allait bon train, et Dieu sait combien d'autres embellissements étaient en projet !



Le maire en personne conduisait les deux enfants. (P. 4, col. 1.)

Mais, il y a quelques jours, la mort était venue interrompre cette besogne.

Une maladie contagieuse avait emporté en même temps le bûcheron et sa femme, et dans une seule matinée on avait vu deux cercueils sortir de la maisonnette.

Quant aux enfants de Jean-Pierre, qu'on avait retirés provisoirement chez un voisin, le charbonnier Mathieu, ils n'avaient appris la mort de leurs parents qu'au moment où on les avait revêtus de leurs habits du dimanche pour suivre le convoi funèbre au cimetière.

Comme les défunts étaient de braves gens, en possession de l'estime publique, chacun avait voulu honorer de sa présence la triste cérémonie.

Le maire en personne avait conduit par la main les deux enfants. Marie et Damien ne comprenant rien à ce qui se passait, demandaient à tout le monde ce que leurs parents étaient devenus et exprimaient leur étonnement de ne les point voir dans un cortége où tout le village était réuni.

Le même jour ils avaient dîné de bon appétit à la table du maire, où chacun les avait comblés de caresses et de friandises, car ils étaient désormais les enfants de la commune.

Le soir cependant, quand le père Zacharie et Marianne la Noire, autorisés par le conseil municipal à prendre en pension les deux orphelins, s'étaient présentés pour les emmener chacun de son côté, Marie et Damien avaient refusé obstinément de se séparer ; ils avaient poussé les hauts cris, en demandant à retourner chez leurs parents.

Avec toutes sortes de belles promesses et de gâteaux, on avait fini par venir à bout de la résistance de Damien ; mais avec Marie ç'avait été une tout autre affaire : il avait fallu que le domestique du maire, un grand diable haut de six pieds, l'enlevât de force dans ses bras pour la porter au logis de Marianne la Noire.

Elle avait retrouvé là son petit lit tout préparé pour la recevoir ; néanmoins elle n'avait point voulu s'y coucher. Elle avait continué de pleurer et de sangloter, jusqu'à ce qu'enfin, épuisée par son chagrin même, elle se fût endormie par terre dans un coin. On l'avait prise alors pour la mettre tout habillée dans son lit.

Une chose, dès ce premier soir, avait étonné grandement tous les gens du village : c'était la sollicitude avec laquelle Marianne la Noire, qui, depuis bien des années, ne pouvait souffrir les enfants, avait accueilli et dorloté sa nouvelle pensionnaire. On eût dit que la fille à Jean-Pierre avait sur elle quelque talisman magique. La bonne femme s'était installée doucement au chevet de l'orpheline pour la veiller durant son sommeil, et on l'avait entendue à plusieurs reprises marmotter entre ses dents je ne sais quelles paroles étranges auxquelles se mêlaient de gros soupirs d'attendrissement.



Marie aidait son frère à s'habiller. (P. 4, col. 2.)

Le lendemain matin Marie avait couru trouver son frère pour l'aider à s'habiller selon sa coutume, et le premier soin des deux enfants, avant de se rendre en classe, avait été de se diriger vers la maison paternelle, à la porte de laquelle ils avaient frappé en criant et en pleurant de toute la force de leurs poumons ; les pauvrets y seraient sans doute morts de faim sur le seuil, si Mathieu le charbonnier, qui demeurait dans le voisinage, ne fût venu les en arracher pour les conduire à l'école.

Le brave homme avait même pris à part l'instituteur et l'avait prié de vouloir bien faire comprendre aux enfants que leurs parents étaient morts ; lui-même avait essayé de leur expliquer la chose clairement ; mais il y avait perdu sa peine, et la petite Marie surtout se refusait absolument à loger cette idée dans sa cervelle.

L'instituteur avait fait de son mieux, et les orphe-

lins avaient paru s'apaiser, ce qui ne les avait pas empêchés, au sortir de la classe, de courir tout droit à la maisonnette et d'y faire un beau tapage qui n'avait cessé que lorsque l'on était venu les chercher.

Et depuis lors, chaque matin, Marie et Damien commençaient régulièrement leur journée par une visite à la demeure abandonnée ; après quoi, de guerre lasse, ils se mettaient à jouer au bord de l'étang, comme nous les avons vus faire tout à l'heure, jusqu'à ce qu'au coup de huit heures sonnant ils reprissent leur course vers l'école par le chemin des jardins.

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

(*A suivre.*) Par J. Gourdault.

LE VASE DE MANTOUE

Il ne nous reste que de bien rares échantillons des innombrables objets d'art de toute sorte qui faisaient les délices des Grecs et des Romains et dont les anciens auteurs nous ont conservé le souvenir.

Quelques bronzes, quelques marbres, ont pu par d'heureuses circonstances échapper à tant de cataclysmes successifs, mais c'est en infiniment petit nombre que ces précieux joyaux d'onyx ou d'agate que les anciens estimaient à un si haut degré et sur lesquels leurs artistes prodiguaient les plus fines qualités de leur talent, sont parvenus jusqu'à nous.

Aussi peut-on se figurer aisément l'inestimable valeur que possèdent les quelques spécimens authentiques de cet art existant aujourd'hui en Europe.

Parmi ceux-ci un des plus célèbres et des plus précieux est le vase d'onyx connu sous le nom de vase de Mantoue.

Ce magnifique monument de l'antiquité avait disparu depuis longtemps ; on croyait même qu'il avait été anéanti en 1830 dans l'incendie qui dévora à cette époque le château de Brunswick.

Le duc de Brunswick étant mort dernièrement en léguant toute sa fortune à la ville de Genève, les exécuteurs testamentaires ont découvert parmi les objets faisant partie de la succession le précieux gemme adroitement dissimulé dans un autre vase de peu d'apparence.

Ce chef-d'œuvre de l'art antique aurait appartenu, si l'on en croit une tradition qui s'est transmise sans interruption, au célèbre roi de Pont, Mithridate, que divers historiens nous montrent comme collectionneur passionné de vases précieux et en possédant un très-grand nombre qu'il avait fait exécuter par les artistes les plus célèbres.

D'après Pline, cette collection, capturée par Pompée, fut apportée en grande partie à Rome. Le vase d'onyx dont il est ici question devint par la suite la propriété du musée de Mantoue et acquit de ce fait le nom sous lequel il est devenu célèbre.

Lorsque, en 1630, Mantoue fut pris par le général des impériaux Collato, le palais et les musées furent pillés par les soldats allemands, et l'onyx, tombé à cette occasion entre les mains d'un lansquenet, fut vendu par celui-ci, au prix de 100 ducats, au duc François-Albert II de Saxe-Lauenbourg, qui commandait une partie des troupes victorieuses.

Le duc de Lauenbourg en fit cadeau à sa femme, Christine-Marguerite, princesse de la maison de Mecklembourg, qui, à sa mort, légua le vase à sa sœur, la duchesse Sophie-Élisabeth, femme du duc Auguste de Brunswick. Il passa ensuite dans la possession du duc Ferdinand-Albert de Beveren. Sous Ferdinand-Albert II, l'onyx, enlevé du musée de Beveren, fut envoyé à Wolfenbüttel, d'où il passa enfin, sous le règne du duc Charles Ier, au musée ducal de Brunswick, après avoir été reconnu, en 1766, à raison d'une compensation payée à la branche de Beveren, propriété exclusive de la maison régnante de Brunswick.

Après la bataille d'Iéna, le vase fut envoyé à Holstein, et de là, après la paix de Tilsitt, à Glücksburg, où il fut confié à la garde du duc George, qui le remit par la suite au duc Frédéric-Guillaume, à l'occasion de l'avénement de celui-ci au trône de Brunswick, en 1813. Le duc Frédéric-Guillaume l'emporta avec lui en Angleterre, d'où ses deux fils Charles et Guillaume le rapportèrent à Brunswick à leur retour, en 1813. Replacé à cette époque au musée de Brunswick, il en fut retiré sur l'ordre du duc Charles II en 1830, comme nous l'avons dit plus haut, passa avec lui à l'étranger, pour devenir enfin la propriété de la ville de Genève, en vertu du testament de son dernier possesseur.

Par sa forme, le vase ressemble à cette espèce d'anciens vaisseaux employés dans les sacrifices et qu'on désigne par le nom latin de *gutti:* ce sont des vases d'une forme longue, au col étroit, qui servaient à faire tomber goutte à goutte du vin, de l'huile, du baume, sur la tête de l'animal offert en sacrifice.

Aucun doute n'a jamais été soulevé concernant l'antiquité du vase ; il est incontestablement l'œuvre d'un sculpteur grec éminent, qui, étant donnée la dureté extraordinaire de la matière, presque égale à celle du diamant, a dû consacrer à ce travail la plus grande partie de sa vie. L'artiste a tiré parti des veines et des couleurs de la pierre avec une habileté merveilleuse qui montre chez lui une profonde connaissance de son art. Les figures sont d'un blanc éclatant et les vêtements d'un brun tirant sur le jaune, le fond du vase brun très-foncé.

Quant au prix du vase, il serait bien difficile de le déterminer ; il a été estimé autrefois par des joailliers de 200 000 à 300 000 fr. ; dans l'inventaire de la duchesse Sophie-Élisabeth, il est même évalué à 300 000 francs.

Le vase de Mantoue est fait d'un seul morceau ; il a 6 pouces de hauteur et 2 pouces 1/4 de diamètre. Le couvercle, l'anse et le pied sont d'or massif. Deux cercles parallèles, également en or, entourent le corps du vase, l'un en haut, l'autre en bas, et le divisent extérieurement en trois compartiments dont celui du milieu, ayant une hauteur de 4 pouces, est non-seulement le plus grand, mais aussi le plus intéressant. Ce compartiment montre en haut-relief douze figures exécutées avec une délicatesse admirable et réparties par quatre en trois groupes distincts.

Un des groupes représente sur le devant la statue de Priape, dieu des jardins et des champs. A sa droite, se trouve un enfant portant une corbeille remplie de fruits et précédant deux figures féminines qui semblent sortir d'une porte voûtée. La première, plus avancée et complétement visible, est couverte jusqu'au cou; elle porte dans chaque main une torche allumée. L'autre figure, placée derrière et cachée en partie par la première, n'est vêtue que jusqu'à la poitrine; elle tient dans sa main gauche levée une tête de pavot. Eggeling prétend que ces deux figures représentent des femmes sortant pour célébrer la fête de Cérès et de Bacchus. A droite de la porte voûtée s'élève une vigne. Le deuxième groupe qui vient ensuite représente au fond le portail d'un temple caché en grande partie par un char à deux roues tiré par deux monstres et conduit par Cérès. Les bras de la déesse sont nus, les cheveux sont retenus par un diadème. Derrière elle on voit Triptolème, l'inventeur de la charrue, tenant dans sa main droite un épi. A gauche, devant le char, une figure de femme demi-vêtue est étendue à terre, le regard tourné vers la déesse et le bras gauche appuyé sur une corbeille remplie de fruits, principalement de raisin. Au-dessus du char voltige une figure ailée qui représente le Zéphir.



Le vase de Mantoue. (P. 6, col. 1.)

Le troisième groupe a aussi quatre figures ; il occupe un espace presque double de celui occupé par les deux autres. Le premier personnage, le plus rapproché du deuxième groupe, est une femme admirablement dessinée, très-probablement une prêtresse de Cérès. Son visage est tourné. Une tête de pavot est dans sa main gauche ; elle tient de la main droite et par les pieds de derrière un agneau offert en sacrifice. Son regard se porte vers la prêtresse de Bacchus qui la suit, et dont la main droite tient par les cornes un agneau qui s'élance en avant, tandis que le bras gauche repose sur une assiette couverte de fruits.

Derrière cette figure une femme est assise sur une pierre ; ses cheveux sont voilés, elle tient sur ses genoux une corbeille remplie de fruits et dans sa main gauche un épi. A sa droite on voit la figure d'un homme qui soutient de ses deux bras une corbeille qu'il porte sur sa tête ; la corbeille est ronde, plate et remplie de fruits.

La partie inférieure du vase, aussi bien que la partie supérieure, est ornée de feuillages, de fleurs, d'épis, de fruits, de têtes de taureau et de différents objets ayant rapport aux sacrifices offerts à Cérès et à Bacchus, ainsi qu'à la célébration de leurs mystères.

En somme, il n'est pas une parcelle de l'onyx qui ne soit admirablement fouillée et couverte de fines et délicates ciselures. Jamais l'art moderne n'a produit rien d'aussi beau, d'aussi élégant. Il est à espérer que la ville de Genève, devenue par un heureux hasard propriétaire de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, unique dans son genre, n'imitera pas le jaloux égoïsme de ses précédents possesseurs, et que, loin de l'enfouir dans quelque obscure cachette, elle l'exposera dans son musée à l'admiration de tous.

H. Norval.

LES EAUX DE PARIS

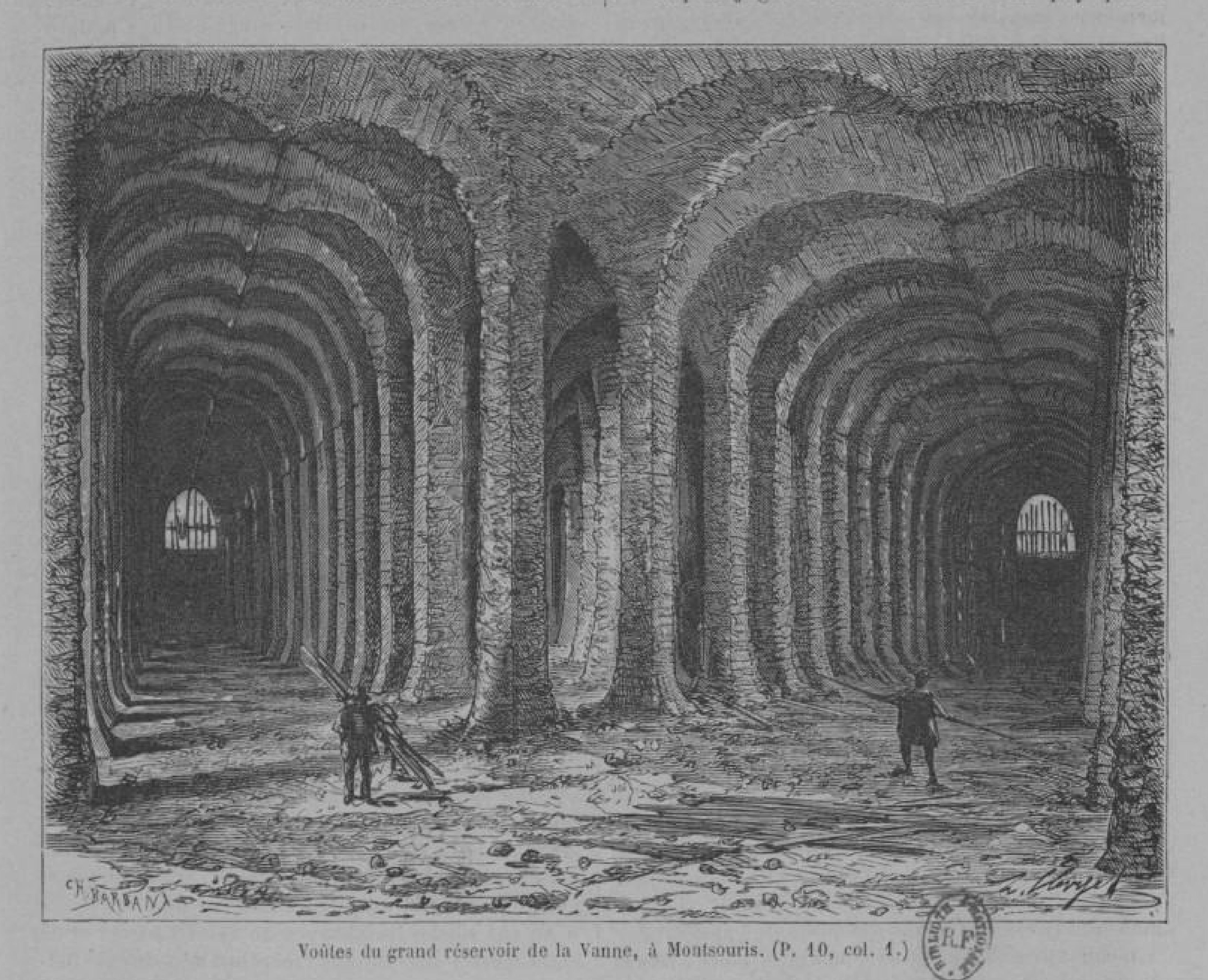
Lorsque l'on interroge l'Arabe ou l'habitant des plaines de l'Asie sur les qualités d'un pays, s'il veut en exalter l'excellence, la première réponse qu'il fait, est : « L'eau y est bonne et abondante. » Pour lui, toutes les autres considérations sont secondaires : qu'importe la beauté du paysage, la clémence du climat, si le sol ne produit qu'une eau malsaine, saumâtre et peu abondante !

Il serait banal d'insister sur l'importance du rôle de l'eau dans la vie humaine ; personne n'ignore que c'est un agent absolument indispensable dans les mille besoins de notre existence.

On peut même dire que c'est de sa qualité, de son abondance, que dépendent la richesse, la prospérité d'un pays ; sans eau, pas de grandes voies fluviales, pas de canaux, pas d'agriculture non plus, enfin pas de civilisation.

On comprend quelle importance prend la distribution et la répartition d'un aussi indispensable agent, lorsqu'il s'agit de grandes cités comme Londres, Paris, New-York, etc., où sont agglomérés des centaines de mille, des millions d'êtres humains, ayant besoin tous les jours pour leur usage personnel, pour leur industrie, de quantités d'eau qui, additionnées, représentent des centaines de millions de litres.

Un économiste américain a dit avec juste raison : « On peut juger de la civilisation d'un pays par la quantité d'eau placée chaque jour à la disposition des habitants de ses villes. »



Voûtes du grand réservoir de la Vanne, à Montsouris. (P. 10, col. 1.)

Cette quantité a été estimée pendant longtemps à 100 litres par jour et par habitant, mais elle a été de beaucoup dépassée ; et si l'on voulait se servir de l'argument de l'économiste américain, on pourrait dire que la France, représentée par Paris, est le pays le plus civilisé du monde, puisque chaque habitant de sa capitale a, ou aura bientôt, plus de 200 litres d'eau par jour à sa disposition.

Avant d'examiner rapidement comment ce résultat a été obtenu, peut-être dois-je répondre à une question que vous ne manqueriez pas de me poser :

« Pourquoi une si grande quantité d'eau? Jamais on ne pourra l'utiliser. Une famille composée de quatre personnes aurait donc à dépenser huit cents litres d'eau par jour? » — Il est certain que, si l'on obligeait chacun à emmagasiner le liquide que la statistique lui attribue par jour, les Parisiens seraient fort embarrassés. Mais il faut songer que, sur ce chiffre de deux cents litres, il faut non-seulement comprendre l'eau destinée à notre boisson ou à notre toilette, mais aussi les quantités nécessaires pour alimenter les fontaines qui ornent nos monuments, pour l'arrosage des parcs, squares, jardins, boulevards et jardins publics, pour l'abreuvage de nos chevaux et de nos bestiaux, pour nos maisons de bains, pour nos usines et pour les mille exigences de notre salubrité et de notre bien-être communs.

Tout d'abord Paris a à sa disposition, outre la Seine, ce magnifique fleuve auquel il doit son existence, deux rivières, l'une, la Marne, qui rejoint la Seine à ses portes, et l'autre, la Bièvre, ruisseau insignifiant, et dont l'eau n'est propre qu'à des besoins industriels.

Si Paris était une circonférence, dit M. Maxime du Camp dans son admirable tableau de notre grande capitale, la Seine serait l'axe, car elle la traverse dans sa plus grande largeur, sur une étendue de onze kilomètres et demi; la vitesse moyenne de son cours, entre les quais qui la pressent et accélèrent sa marche, est de soixante-cinq centimètres par seconde, ce qui donne 2340 mètres à l'heure, un peu plus d'une demi-lieue : une épave abandonnée au fil de l'eau mettrait donc environ cinq heures pour franchir Paris, depuis le pont National jusqu'au pont du Point-du-Jour.

A son entrée à Paris, la Seine est large de 165 mètres, et de 136 à sa sortie; vers le pont Saint-Michel, resserrée dans son bras le plus étroit, elle n'a que 49 mètres; mais au-dessous du Pont Neuf, elle obtient toute son amplitude, et parvient à 263 mètres de largeur.

Quant à sa limpidité, elle est aussi variable que le temps. Un spécialiste, qui fait autorité dans la matière, M. Poggiale, a calculé que la Seine était en moyenne troublé pendant 179 jours de l'année.

L'eau de la Seine est-elle bonne à boire? Grave question sur laquelle on a écrit des volumes; la chimie s'est chargée de répondre, et voici ce qu'elle dit : Dans les temps de pluie et de fonte de neige, le résidu limoneux des eaux de la Seine s'élève à un ou deux grammes par litre; de plus, elle contient deux ou trois pour cent de matières organiques; en général, dans la saison normale, l'eau prise au centre de Paris renferme par litre seize centigrammes de carbonate de chaux et une petite quantité de sels divers.

Certes une telle boisson est potable au premier chef; mais est-ce bien l'eau de la Seine qui abreuve Paris?

La question peut sembler puérile ; elle ne l'est guère cependant, et elle a été résolue par M. Robinet. Les Parisiens de la rive gauche boivent l'eau de la Seine, les Parisiens de la rive droite boivent l'eau de la Marne.

Des expériences sérieuses et concluantes ne laissent aucun doute à cet égard. Les deux rivières se côtoient sans se mêler pendant qu'elles traversent Paris entre les mêmes bords, sur le même lit; c'est en vain qu'elles se heurtent entre les piles des ponts, qu'elles sont agitées par les bateaux à vapeur, elles se conservent presque sans mélange malgré leur contact forcé. Au sortir de la ville, à Sèvres seulement, le mélange est complet, et l'eau est enfin absolument uniforme.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que l'eau de Paris, Seine ou Marne, a une exécrable réputation. Cette mauvaise renommée, contre laquelle maintenant rien ne prévaudra, elle la doit aux étrangers. Ils viennent à Paris admirer les beautés de la capitale. Ils vont au spectacle, se couchent fort tard, dinent au restaurant, changeant, en un mot, complètement leur régime habituel, et finalement retournent chez eux avec l'estomac délabré et des étourdissements. Ils ont la figure fatiguée, le teint pâle, et quand on leur demande la cause de leur mal, ils répondent : « C'est l'eau de Paris ! »

Malgré sa mauvaise réputation, l'eau de la Seine est très-bonne, surtout depuis que les grands travaux d'égout la laissent libre des impuretés qui y étaient autrefois déversées ; son principal défaut est qu'elle ne suffit pas à l'alimentation de tout Paris.

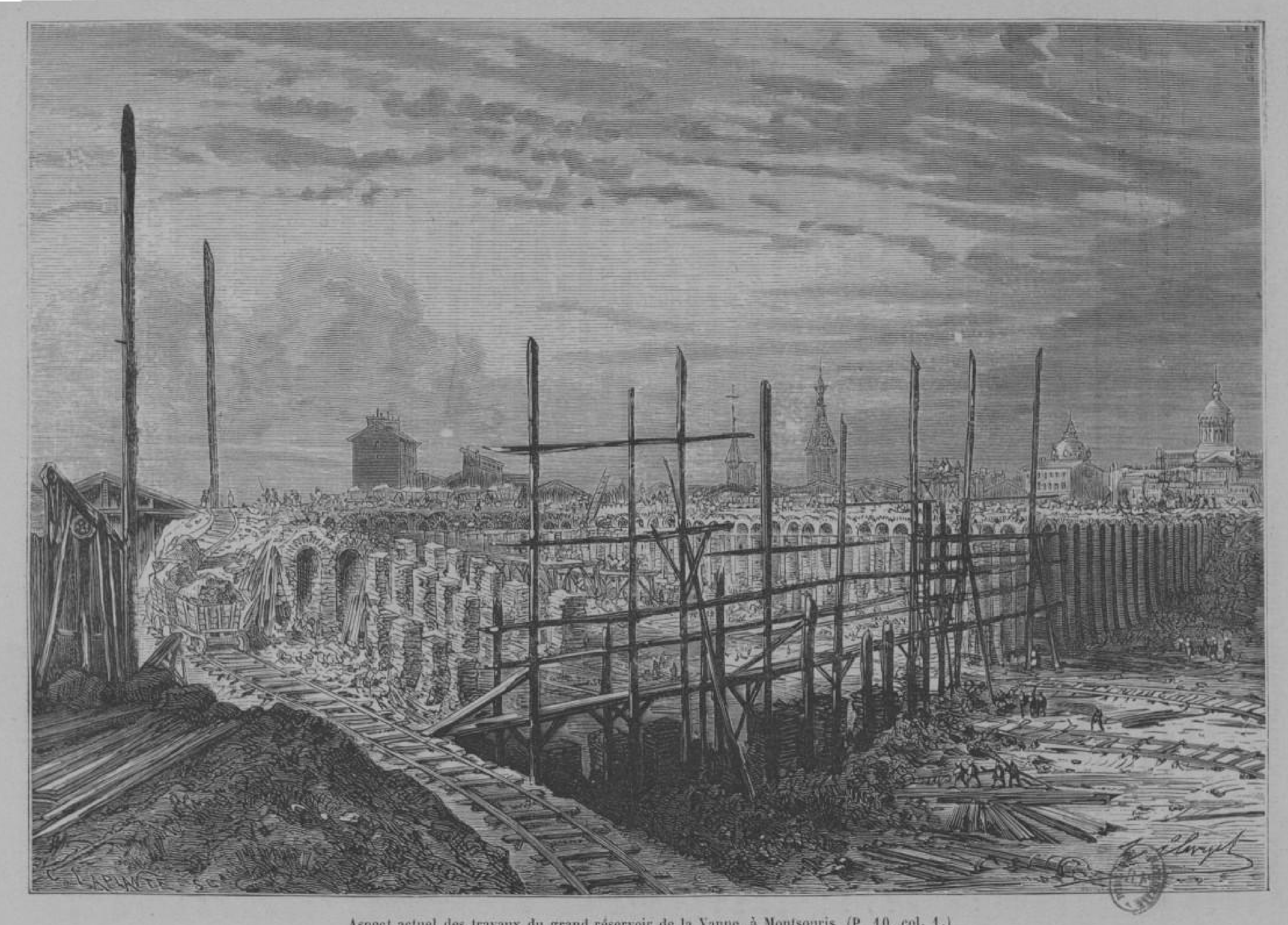
En présence de cette insuffisance des eaux de la Seine et de la Marne, la ville de Paris a dû demander à d'autres sources le liquide qui lui manquait.

C'est au VIe siècle qu'il faut placer le commencement de ces grands travaux hydrauliques qui sont arrivés aujourd'hui à leur presque complète perfection. A cette époque l'empereur Julien construisit un aqueduc qui amenait l'eau d'Arcueil, source jaillissant des côteaux méridionaux de la vallée de Paris, jusqu'au palais des Thermes. Cet aqueduc, réédifié sous la régence de Marie de Médicis, existe encore et fournit 1000 mètres cubes d'eau par jour.

Au XIIe siècle, les abbayes de Saint-Laurent et de Saint-Martin-des-Champs créèrent l'aqueduc de Belleville, qui jusqu'au XVIIe siècle alimenta toutes les fontaines publiques de Paris. Cette dérivation ne fournit aujourd'hui que 250 mètres cubes d'eau par jour.

En 1608, le roi Henri IV fit ériger sur le Pont-Neuf la pompe de la Samaritaine, pour puiser l'eau de la Seine et la faire servir aux usages des habitants. Cet appareil, le premier qui ait été établi dans ce but, a disparu depuis 1813 et a été remplacé par les pompes à feu ou à vapeur établies à Chaillot et à Maisons-Alfort, qui distribuent jusqu'à 87 000 mètres cubes d'eau de Seine par jour.

Mais jusqu'à une époque récente la principale source d'alimentation de Paris a été le canal de



Aspect actuel des travaux du grand réservoir de la Vanne, à Montsouris (P. 10, col. 1.)

l'Ourcq, qui est une dérivation d'un affluent de la Marne, prenant sa source dans le département de l'Aisne.

Ce canal, commencé en 1802, ne fut achevé qu'en 1847. Il ne mesure pas moins de 108 kilomètres de longueur et apporte un volume d'eau de 160 à 180 000 mètres cubes par jour. Les canaux Saint-Martin et Saint-Denis, qui s'embranchent sur le bassin d'arrivée, mettent le canal de l'Ourcq en communication avec la Seine. Un vaste système de conduits souterrains distribue les eaux de ces divers canaux dans un grand nombre de quartiers de Paris.

Malgré la création des remarquables puits artésiens de Grenelle et de Passy, sur lesquels nous reviendrons un jour, les quantités d'eau fournies par la Seine, la Marne et les diverses sources étaient encore insuffisantes pour les besoins croissants de l'immense ville. D'un autre côté, ces eaux, à cause de notables différences de niveau, ne pouvaient être amenées dans les quartiers les plus élevés du nouveau Paris, ni même dans les étages supérieurs de la plupart des maisons: L'administration municipale résolut donc de fournir à la ville de nouvelles ressources, de façon à pouvoir arriver à fournir aux habitants l'énorme quantité de 210 litres par tête et par jour.

Le premier travail entrepris dans ce but fut celui de la dérivation de la Dhuys, petit affluent de l'Aisne. Il fallut faire pour cela un aqueduc en maçonnerie de 131 kilomètres de long et dont le coût dépassa 14 millions.

Mais la dérivation de la Dhuys n'ayant fourni que 20 000 mètres cubes d'eau par jour au lieu de 40 000 sur lesquels on comptait, il fallut essayer de recueillir les eaux d'une autre rivière plus productive, et cette fois on s'adressa à la Vanne, petite rivière dont les sources jaillissent en Champagne, dans les environs de Troyes, et que l'on estime pouvoir fournir jusqu'à 100 000 mètres cubes d'eau par jour.

L'aqueduc de la Vanne, commencé en 1866, sera l'ouvrage hydraulique le plus important de ceux qui alimentent Paris. Il consiste en une galerie circulaire de deux mètres de diamètre, s'étendant sur une longueur de 140 kilomètres. Des ponts-aqueducs et des siphons lui font franchir plusieurs vallées qui se trouvent sur son passage, entre autres celles de l'Yonne et du Loing. Cet aqueduc vient aboutir à Paris sur les hauteurs de Montsouris, où un immense réservoir recevra ses eaux.

Ce réservoir aurait été considéré dans l'antiquité comme une des merveilles du monde, et notre époque, si féconde en œuvres grandioses, n'a rien produit de plus digne de remarque. Les travaux sont déjà assez avancés pour qu'on puisse juger de l'étendue de ce réservoir, destiné à emmagasiner jusqu'à 300 000 mètres cubes d'eau, et de la véritable majesté que présentera sa construction intérieure.

L'un des angles du premier des deux réservoirs supérieurs est déjà couvert; le second angle est à la hauteur de la galerie terminale qui fera intérieurement le tour de la construction. Tout l'ouvrage est en meulière et ciment. Les murs extérieurs, renforcés par des culées obliques, ont une épaisseur de 3 mètres. Le sol est uni, sauf aux approches du mur, où se trouvent une série de cuvettes peu profondes, séparées par des cloisons de façon à former une suite de cryptes qui supportent la galerie intérieure. En face de chacune des loges ainsi fermées s'alignent des pilastres carrés, amincis vers le haut, et supportant les voûtes d'arêtes qui doivent terminer l'édifice. Ces galeries, étroites, élancées comme des nefs de cathédrales, se croisent et s'entre-croisent d'une façon merveilleuse.

En se promenant sous ces voûtes, on découvre à chaque pas de nouveaux et de plus étonnants effets. Il n'est pas de spectacle plus curieux, plus frappant, et nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui habitent Paris de ne pas manquer d'aller voir cette merveille, qui doit bientôt disparaître sous les eaux. Du reste les deux gravures qui accompagnent cette rapide esquisse permettront d'apprécier l'importance de ces grandioses travaux.

Après avoir passé en revue les ouvrages destinés à fournir à Paris l'eau nécessaire à son alimentation, il nous reste à voir rapidement comment ce précieux liquide est réparti pour les divers usages de la consommation.

Le total de l'eau amenée à Paris est de 338 500 mètres cubes d'eau par jour.

Cette eau s'écoule par 61 fontaines monumentales qui servent à décorer la ville et à rafraîchir l'air de leurs eaux jaillissantes; par 159 fontaines de simple utilité où chacun puise librement; par d'autres fontaines dites Wallace, qui servent seulement à désaltérer les passants; par 5 110 bornes placées sur les trottoirs, qui alimentent les quartiers populeux et servent à nettoyer les voies; par 2 874 poteaux d'arrosement, boîtes d'arrosage et bouches d'incendie, dont les noms indiquent la destination.

Elle se distribue en outre au public par 26 fontaines marchandes, où les porteurs d'eau s'approvisionnent moyennant rétribution, et par 35 000 embranchements dont le produit, mesuré d'une manière exacte ou approximative, est concédé sous forme d'abonnement.

En somme, Paris dès aujourd'hui tiendra le premier rang parmi les grandes villes les mieux alimentées au point de vue de l'eau potable. Elle peut donner par jour à chacun de ses habitants 210 litres d'eau, tandis que les villes les plus favorisées atteignent à peine ce chiffre, si l'on en excepte Rome cependant, dont les habitants, profitant d'une grandeur passée, peuvent disposer chacun de 1 482 litres d'eau par jour.

P. Vincent.



EN CONGÉ



J'ai si peu travaillé cette année.

I

Mes bonnes résolutions. — La mer! — Mes premiers essais de natation.

Être en congé, quel bonheur! J'y suis, quelle chance! Je l'écris, que c'est drôle!

A douze ans on n'écrit guère sa vie. Pour dire vrai, on a bien assez de gratter le papier, et quand la classe et l'étude se ferment, on met plus volontiers des billes qu'un porte-plume entre ses doigts. Pour moi, qui galope une demi-heure dans notre cour uniquement pour le plaisir de galoper; pour moi, qui n'ai encore pour l'étude qu'une profonde estime, je suis tout étonné de me voir barbouiller du papier le second jour de mes vacances.

Cette singulière idée m'est venue hier. On distribuait les prix à Louis-le-Grand, et j'ai si peu travaillé cette année, mais si peu, que ce grand jour me laissait froid. Cependant, quand je me suis trouvé devant l'estrade, il m'est venu je ne sais quels remords, et quand on a prononcé les mots : classe de sixième, je me serais volontiers arraché quelques cheveux.

Je n'étais pas complétement absent de la scène, mon nom se prononçait aux accessits ; mais les accessits vous font jouer un rôle de fantôme : c'est d'un invisible que l'on semble parler. Mon cousin Edmond a remporté tous les prix. Un moment je me suis détourné et, par une éclaircie, j'ai aperçu le banc des parents, au premier rang ma mère et celle d'Edmond. La mère d'Edmond pleurait de joie, et la mienne, malgré sa grande toilette, avait une physionomie souffrante. Quelque chose s'est remué sous mon gilet, et si je n'avais pas été entouré de mes camarades, j'aurais pleuré, je crois. Ainsi j'aurais pu donner à ma mère une joie pareille à celle qui resplendissait sur le visage de ma tante, et je ne l'ai pas voulu ; pas voulu, car enfin Edmond est un fort, grâce à son travail surtout, et notre professeur m'a dit cent fois : « Robert, si vous vouliez! »

Oui, si au commencement de l'année j'avais pensé ce que je pensais, si j'avais vu ce que je voyais, mon nom aurait retenti plus d'une fois comme lauréat, et j'aurais vu ma mère pleurer de joie.

Tout en remuant sur mon banc je me disais : Comment fixer ma rage? comment me rappeler à la rentrée que je veux des prix l'an prochain, qu'il m'en faut?

Toutes sortes d'idées baroques ont traversé mon cerveau : j'aurais consenti à me laisser tatouer, je me serais fait écrire sur le bras, à l'encre de Chine : « *Remember!* » ou dessiner une couronne de laurier symbolique. Finalement j'ai tâté mes poches et j'y ai découvert un calepin sur lequel ma plume ne s'était guère promenée : le crayon n'était même pas taillé. Mes dents et mes ongles aidant, je l'ai écorché quelque peu et j'ai écrit d'abord la date de la rentrée, puis les mots : « Souviens-toi! »

Le soir j'ai montré à maman ma petite note : elle a trouvé que j'avais bien fait de fixer ainsi ma résolution ; j'ai eu l'idée de la transcrire sur un grand cahier rouge qui n'a jamais vu d'encre ; ainsi est né mon journal des vacances : j'espère bien le continuer.

Continuerai-je ce journal? Voilà deux jours que je me le demande en regardant de travers ce gros cahier rouge que j'ai fait si élégamment relier. Être libre! n'avoir ni classe, ni études, ni bouquins, et se salir les doigts avec de l'encre! Shocking! Et puis il fait si chaud!

Voici mon quatrième jour de congé, et je commence à... — tiens, je le dirai tout simplement, — à m'ennuyer. Le jeu finit par ennuyer, on se sent lourd quand on ne fait rien, lourd et hébété. Écrire mon journal me serait une distraction, ce serait comme un devoir amusant que je pourrais relire. Je vais le continuer, et si l'ennui me talonne déjà, nous verrons bien.

Mon cousin Louis est venu me voir aujourd'hui ; c'est un assez bon garçon que mon cousin Louis, mais comme il fait sa tête! Je dis que c'est un bon garçon parce que cela se dit toujours, car je ne le trouve bon ni pour sa mère, ni pour ses sœurs, ni pour ses camarades. Aujourd'hui il a ricané parce qu'il m'a entendu appeler « ma bonne » la vieille femme de chambre de maman, que je connais depuis que je connais quelqu'un. Il m'a monté une telle scie que j'en ai eu la peau écorchée. Ses « oui, bébé », ses « dis donc, petit », m'avaient sottement agacé. Quand il m'a dit en partant : « Bien des choses à ta bobonne, » je suis monté comme une flèche à la mansarde où Julie repasse et sans reprendre haleine j'ai frappé un grand coup de poing sur la table en criant : « Désormais je t'appelle Julie, entends-tu. » Elle a entendu, elle a compris, elle est devenue pâle, puis rouge, et j'ai vu de grosses larmes rouler dans ses yeux. J'ai sauté sur la table au risque de culbuter les fers, l'eau, l'empois, et je l'ai embrassée en disant : « Ma pauvre vieille bonne, c'est pour rire. »

Elle m'a cru sur parole et s'est essuyé les yeux. Est-il sot ce Louis avec ses airs grandioses ! Suis-je sot moi-même d'aller, pour lui faire plaisir, contrister ma pauvre bonne Julie. Elle est bonne pour maman, elle est bonne pour tout le monde, je l'appellerai « ma bonne » à la barbe de Louis. Il a une ombre de moustache rousse qui le rend très-fier; mais enfin j'en aurai aussi moi des moustaches et je ne prendrai pas des grands airs pour cela. Eh bien, qu'il porte ses moustaches et ses ingratitudes ! Mon oncle Bellavan, qui a cinq pieds huit pouces et une barbe de pacha, a aussi une vieille bonne qui le tutoie; je ferai comme mon oncle Bellavan.

Nous sommes encore à Paris, et je grille d'envie d'être à la campagne. Maman voudrait louer un chalet à Enghien de moitié avec la mère de Louis. Je ne connais pas Enghien, mais je sais qu'il y a un lac et je frétille d'avance comme un poisson.

Aujourd'hui ma tante est venue s'arranger pour Enghien ; il faisait une chaleur accablante. Louis m'a suivi dans la salle à manger et s'est couché sur le canapé. Il a tiré de sa poche de vilains journaux coloriés et illustrés, et il a dit de bien drôles de choses. Si ma mère l'entendait !

Je devrais peut-être répéter à maman ce qu'il m'a dit; mais rapporter c'est très-laid. Me voici bien embarrassé.

Je ne dirai rien, d'abord parce que je n'aime pas à vendre mes camarades, ensuite parce que si maman connaissait Louis à fond, cela l'empêcherait d'aller à Enghien, où il y a un lac.

Je suis tout mal à mon aise. Il y a comme une voix qui me chansonne toujours : « Dis à ta mère, dis à ta mère; » il y a comme une petite vrille qui tourne en dedans de moi. Je suis tout drôle et tout grognon.



J'ai sauté sur la table. (P. 11, col. 2.)

Ce n'est peut-être pas rapporter que confier un secret à sa mère.

J'ai tout dit, c'était trop agaçant de sentir tourner la petite vrille intérieure. Maman est tombée des nues. Louis ! un modèle ! Elle a voulu des preuves, j'ai couru chez le marchand de journaux en face et j'ai acheté les caricatures que Louis m'avait montrées en pouffant de rire. Ma mère n'a plus douté et elle m'a embrassé pour me remercier d'avoir obéi à ma conscience.

Elle m'a bien expliqué la différence qui existe entre un vil espionnage et le témoignage de confiance donné à ceux qui sont chargés de nous, et j'ai répondu bien sincèrement aux questions qu'elle m'a adressées sur Louis.

Mais comme j'ai été saisi quand elle m'a dit : « Mon enfant, je te remercie; je vais écrire à ta tante sur-le-champ. Dieu merci, je puis encore refuser sa proposition.

— Ah ! mon Dieu, et le lac! me suis-je écrié tout plaintif.

— Certes, nous fuirons le lac, mon Robert, m'a-t-elle dit, ou plutôt nous fuirons Louis, qui te donne de si mauvais conseils; mais puisque tu t'es montré généreux et consciencieux, je te récompenserai, je ferai tous les sacrifices d'argent nécessaires et nous irons jusqu'à la mer. »

Lui ai-je sauté au cou ! La mer ! mais c'est mon rêve ! La mer ! mais c'est ma passion ! Que Louis garde son lac et ses affreux journaux, nous irons à la mer, ce sera autrement amusant. J'ai, en quittant maman, compté ce que j'ai dans ma bourse ; il va me falloir acheter bien des choses, de la ficelle fine pour filets, des hameçons, une ligne, des espadrilles, un traité sur la pêche, etc.; mes vingt francs y passeront.

Maman a écrit à ma tante, j'ai fait flamber les journaux de Louis. A bas le lac et vive la mer !

Les journées, les heures, me semblent interminables. Être toujours dans ce four qui s'appelle Paris quand l'Océan vous appelle !

Nous allons décidément à Saint-Pierre, où nous trouverons mon oncle Alphonse, ma tante Fanny et une grappe de cousins.

Une seule chose m'ennuie, il y a une petite fille. J'ai remarqué que les petites filles sont souvent difficiles, babillardes, ennuyeuses et se plaignant de tout comme des dames nerveuses.

Moi qui veux devenir officier, je n'entends pas passer mon temps à porter la poupée ou le parasol d'une petite Madame qui voudra toujours jouer à la dinette.

Maman a lu ceci par-dessus mon épaule, et m'a grondé en me disant qu'elle ne me croyait pas aussi égoïste ni aussi grossier.

Je lui ai promis d'être très-poli pour ma cousine Berthe, qui a dix ans et est très-gentille pour ses frères.

A Saint-Pierre, j'espère devenir un fort nageur. Tous les exercices du corps développent la force, et je veux être fort : il faudra bien un jour que nous nous battions pour la revanche, et c'est pour en être que je vais à Saint-Cyr.

Que cela doit être fortifiant la mer ! Je me sens dedans, je dessine mes coupes : glac glou du bras droit, glac glou du bras gauche, puis la planche, puis le plongeon. Quel plaisir ce sera de piquer une tête dans les belles vagues vertes ! je n'ai jamais vu de vagues et on dit souvent la mer bleue ; mais on la dit verte aussi, et je l'aime mieux verte, c'est moins fade.

Comme je nage bien sur le tapis du salon ! Je m'étends, tête haute, mains collées, et puis, glac glou, glac glou. Maman et ma bonne s'amusent beaucoup de mes exercices de natation, qui usent joliment mes gilets.

« Il est temps de partir, madame, disait ma bonne à maman ce matin ; Robert salit ses gilets et se meurtrit l'estomac sur ce plancher. »

Elle dit cela, et quand j'arrive dans la salle à manger où elle coud, vite elle prend une serviette, essuie le parquet et alors moi, m'élançant sur mes flots de bois, je décris des glac glou sans fin.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



COMMENT ON DONNE A MANGER

AUX PLANTES D'APPARTEMENT

Lorsque le docteur Jeannel eut l'idée très-ingénieuse d'appliquer à la culture des plantes d'appartement les engrais chimiques solubles de M. Ville, nous nous sommes empressés de donner à nos jeunes lecteurs les détails qui pouvaient leur suffire pour essayer cette méthode et comprendre ce qu'ils allaient faire [1]. Malheureusement nous ne pouvions leur fournir que ce que nous savions, c'est-à-dire le résultat d'un petit nombre d'expériences ; aujourd'hui notre devoir est de leur faire part des résultats plus généraux obtenus et des succès constants produits par cette méthode.

Ce qu'il importe de rappeler, c'est que toute plante a besoin d'une nourriture appropriée qu'elle puise dans le sol où elle est plantée, et que cette nourriture y est apportée par les engrais. C'est ainsi que l'azote, principe de l'ammoniaque, le phosphore, la potasse, le soufre et le fer peuvent arriver dans les tissus de la plante qu'ils composent.

Un gramme de la solution que nous avons indiquée [1] suffit grandement par litre d'eau : en conseillant 3 à 5 grammes, on dépasse une juste mesure et l'on voit, même en plein air, les plantes pâlir : cette altération du feuillage indique que l'on doit craindre de *brûler* tout à fait la plante, ce qui est arrivé à un de mes amis et à moi-même. Dès que l'on voit cet accident se manifester, il faut être très-prudent, et dégager, au moyen d'un abondant arrosage d'eau pure, l'excès de substances fertilisantes engagé dans le sable ou la terre servant de point d'appui à la plante.

Il est désormais parfaitement démontré que, — pour les plantes d'appartement entre autres, — la terre n'est point utile et ne sert que de support dans lequel s'engagent les racines. Non-seulement on peut la remplacer par des substances absolument inertes, comme le sable ou le verre pilé, mais encore on peut la supprimer tout à fait. Un fuchsia planté dans de l'eau pure, au milieu d'un bocal où le soutient un fil de fer, pousse en six semaines de 60 centimètres, et montre une végétation luxuriante. Toutes les semaines on lui donne sa cuillerée de nourriture, on entretient l'eau dans laquelle plonge seulement l'extrémité des racines, et tout est dit !

D'où il faut conclure hardiment qu'il est toujours préférable d'habituer peu à peu toute la plante à cette nourriture et de commencer à très-faibles doses, quitte à augmenter peu à peu à mesure que la végétation, plus considérable, utilise les matériaux qu'on lui fournit. Les pélargoniums, les fuchsias, les cinéraires, les calcéolaires, les *Deutzia*

1. Voy. vol. I, page 173.

gravilis, les althéas, réussissent à merveille : ajoutons-y les agératums, les pensées, les violettes, les reines marguerites, aloës, arums, rosiers, etc.

Ce n'est pas tout encore : appliquée aux légumes, la méthode Ville produit des résultats inespérés, et va devenir certainement le point de départ d'une industrie maraîchère trois ou quatre fois plus fructueuse que l'ancienne. Les légumes sont pleins, fermes, à chair excellente. Les artichauts, les crucifères, prennent des proportions extraordinaires. Si l'on craignait, d'autre part, que le développement foliacé ne s'augmentât au détriment du fruit, de la racine ou de telle autre partie utilisable, on a toujours en main le moyen facile et immédiat de faire varier le dosage. C'est un véritable asservissement de la force végétative au génie humain !

H. DE LA BLANCHÈRE.

UN VOYAGE DE SAINT NICOLAS

LÉGENDE.

Saint Nicolas a toujours été mon saint de prédilection. Est-ce seulement parce qu'il m'a été donné pour patron au jour du baptême, ou bien encore parce que je lui ai dû les plaisirs les plus vifs de mon existence d'écolier ? Je ne sais, mais j'avais pour lui une dévotion si particulière, que son image était toujours collée au fond de mon pupitre. Ce n'était pas, je me hâte de le dire, une peinture en style byzantin émaillée des plus riches couleurs. On n'y voyait pas, comme en Russie, le grand thaumaturge, si vénéré de la race slave, avec son chef couronné d'un nimbe resplendissant, briller sur un fond d'or à la plus belle place de la chapelle domestique. Il n'y avait ni lampe de cristal brûlant nuit et jour devant lui son huile parfumée, ni dévots visiteurs pieusement prosternés. — Non, mon saint Nicolas à moi était une grossière image d'Épinal à la portée de toutes les bourses. (Dans ce temps-là, on en avait six pour un sou.) Je ne m'inquiétais guère du coloris, auquel on aurait pu justement reprocher trop de vivacité, ni du dessin, qui péchait par la dureté des contours.

A mon avis, rien n'était plus beau que sa mitre jaune de chrome, son manteau bleu de cobalt et sa robe couleur vermillon. Pas une ombre ! pas une demi-teinte ! Cela sautait vaillamment aux yeux ! Tel qu'il était avec son air vénérable, sa grande barbe blanche, et le vaste cuvier d'où sortaient pêle-mêle des bras, des jambes et des têtes d'enfants, je préférais mon saint Nicolas à un tableau de Lesueur que possédait, assurait-on, l'église de notre petite ville. De plus, je savais par cœur les moindres détails de son existence d'apôtre et d'évêque, et je recherchais même avec une avide curiosité les récits merveilleux qui n'appartiennent pas à l'histoire. Ce n'était pas assez pour moi d'honorer le glorieux évêque de Myre (en Lycie) qui souffrit pour la foi sous l'empereur Dioclétien; l'objet de mon culte était surtout le saint Nicolas entouré de ce nuage lumineux dont l'enveloppe la légende. Il y a eu beaucoup d'interprétations diverses de ce cuvier légendaire qu'on retrouve sur toutes les vieilles gravures et jusque sur le portail des cathédrales gothiques. En voici une qui m'a frappé plus que les autres; je vais la raconter ici.

Un jour que le bienheureux Nicolas était en prières dans sa cellule, récitant les psaumes avec une entière dévotion, la lampe qui l'éclairait s'éteignit tout à coup. Le saint cherchait vainement à la rallumer, lorsqu'une grande lumière, plus resplendissante que le soleil de midi, éclaira subitement l'obscur réduit.

« Nicolas, dit alors une voix qui semblait descendre du ciel, j'ai besoin de toi.

— Seigneur, répondit Nicolas, votre serviteur est prêt. Que faut-il que je fasse ?

— Sors de ta demeure et de ton diocèse, continua la voix, laisse là les champs où la moisson est faite. Assez d'autres ouvriers y travaillent.

— Seigneur, où dois-je porter mes pas? Sera-ce sur les rivages de la Gaule, vers les sables de la Libye ou les steppes arides des Scythes sauvages?

— Marche devant toi, et suis l'étoile, mon fidèle serviteur ! »

Nicolas partit; il laissa à un autre sa crosse de pasteur, et se mit en route un bâton à la main. Il marcha ainsi toute la nuit, et tout le jour suivant. Dans le pur azur du ciel, l'étoile pâlie était visible pour ses yeux seulement.

Il vit la cité reine de Palmyre, aussi belle, aussi gracieuse que les palmiers auxquels elle doit son nom; il vit les ruines colossales de Balbeck la géante. Là l'étoile disparut, mais le vent qui passait à travers les colonnes brisées du magnifique temple du soleil murmura soudain :

« Marche, Nicolas ! »

Alors il remonta le cours de l'Euphrate, et là où les patriarches avaient dressé leurs tentes, plein d'une foi paisible, il dormit sous la voûte du ciel, attendant de nouveau le signe conducteur.

« Marche ! » lui dit solennellement le fleuve, qui roulait ses vagues dans le silence de la nuit.

Et il s'en alla droit devant lui, foulant cette terre que s'étaient disputée les Assyriens et les Perses, les Grecs et les Romains, vivant d'herbes et de racines, et s'arrêtant aux ruisseaux limpides pour étancher sa soif; en vain les figuiers laissaient pendre jusqu'à lui leurs branches chargées de fruits savoureux ; en vain la vigne lui tendait ces raisins exquis trop vantés jadis par les envoyés infidèles de Moïse.

« Marche ! » disaient les oliviers en agitant leur feuillage grisâtre; « marche ! » disaient les feuilles du palmier et les flexibles rameaux des arbustes verdoyants.

Et il allait toujours, laissant derrière lui les aqueducs, les citernes, les forteresses et les temples, franchissant les torrents, côtoyant les rivières, escaladant les montagnes. Des troupeaux de daims passaient sans crainte devant lui, l'effleurant à peine dans leur course légère, et le sanglier prenait ses ébats dans le fourré où il allait chercher un abri pour la nuit. Et le lendemain, à l'heure matinale où s'éveillent les oiseaux, l'alouette, sortant de son nid caché dans les hautes herbes, chantait en s'élançant au plus haut du ciel :

« Lève-toi, Nicolas; marche toujours, serviteur de Dieu ! »

Il allait ainsi dans les sentiers raboteux, épuisé, défaillant, les reins déchirés par les ronces, les pieds meurtris par les cailloux du chemin.

Et les cailloux, roulant sous ses pas, disaient :

« Marche ! marche encore ! »

« Marche ! » répétait après eux, en murmurant, le léger filet d'eau qui tombait en cascade de la montagne.

Il allait donc, le saint homme, dans son assurance paisible, sans s'inquiéter du but lointain du voyage.

Dieu avait dit : « J'ai besoin de toi, » et il se laissait guider comme l'outil dans la main de l'ouvrier. Parfois, le soir, lorsqu'il s'agenouillait pour la prière, au bord des sources, sur l'herbe sèche, ou sur le rivage des fleuves, il pensait à son troupeau délaissé, à ses brebis sans pasteur, mais c'était sans préoccupation inquiète, sans souci du lendemain. Dieu y pourvoira, pensait-il !

Il parcourut ainsi les riches pâturages d'Esdrelen et la plaine brûlante où fleurissaient jadis les roses de Saron.

« Est-ce ici enfin, Seigneur, demanda-t-il un jour? en voyant le Liban dresser devant lui ses cimes neigeuses voilées par les brumes du matin. M'appelez-vous au promontoire du Carmel, où votre prophète Élisée vainquit les prêtres de Baal ?

— Marche ! » répondit la glorieuse montagne, avec ses villages perchés comme des nids d'oiseaux sur ses pentes pittoresques ; « marche ! » répétèrent les cèdres orgueilleux. Il vit Tyr et Sidon, Antioche, la perle des églises chrétiennes, Beyrouth, la ville savante; il laissa derrière lui l'oasis de Damas égayée par les amandiers et les roses, mais il ne donna pas un regard aux vergers pleins d'ombre, parés des étoiles blanches du jasmin et des fleurs pourpres de la grenade. Enfin il arriva sans se reposer sur les bords de l'Oronte :

« Marche ! » lui dirent, comme il passait, les peupliers à la taille élancée, en se penchant jusqu'à lui. « Marche ! » répétèrent les flots harmonieux du fleuve.

Et toujours, dans la fraîcheur du matin, comme à la chaleur de midi, comme dans le silence solennel de la nuit, toutes les voix de la nature répétaient au serviteur de Dieu le commandement de son maître.

Non, en vérité, le Juif errant ne marcha pas davantage dans sa fuite éternelle.

Un jour que la rosée abondante du matin s'était vite dissipée sous les rayons ardents du soleil d'Orient, Nicolas sentit pour la première fois une grande fatigue; une langueur inusitée accablait tous ses membres. A peine s'il pouvait soulever ses paupières appesanties et regarder le ciel qui se chargeait de nuages menaçants; tout se taisait autour de lui; les oiseaux, accablés par la chaleur, avaient interrompu leurs chants : seule la cigale, cachée dans l'herbe, faisait entendre par intervalles son aigre fausset :

« Repose-toi, Nicolas ! criait-elle de sa petite voix aiguë; repose-toi, voyageur infatigable !

— Oui, repose-toi ! gronda l'ouragan qui commençait à mugir et à ébranler la cime altière des grands arbres.

— Suis-je donc arrivé, Seigneur, ou bien me jugez-vous indigne d'accomplir ma tâche jusqu'au bout ? » demanda le saint.

Et la grande voix du tonnerre répondit à sa craintive demande :

« Fidèle serviteur, te voilà au but du voyage. Encore quelques instants, et mes desseins de miséricorde seront remplis. »

C'était dans la plus humble demeure d'un misérable bourg voisin de la mer. Une pauvre veuve était seule assise à son foyer éteint, lorsque tout à coup lui apparut un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse. Sa barbe blanche descendait jusqu'à sa ceinture, et bien qu'il n'eût que la taille ordinaire, il lui parut, pensa-t-elle, élevé même au-dessus des cieux. Devant l'auguste majesté de son regard, Daïa se sentit interdite.

« Quel dieu, demanda-t-elle, daigne visiter ma pauvre demeure? Est-ce Jupiter, le père des immortels, ou Mercure le céleste voyageur ?

— Femme, répondit le vieillard, il n'y a qu'un Dieu, et je suis son indigne serviteur.

— Il doit être bien grand, ce Dieu, puisque son serviteur dépasse les autres mortels, reprit l'humble Daïa.

— Mon Dieu n'a pas un nom comme ses créatures. Il est le Maître, le Père, le Dispensateur de toutes choses. Il contient l'Océan et dirige les étoiles. Le tonnerre est sa voix et l'univers tremble devant lui.

— Et ce Dieu, maître de tout, exauce-t-il ceux qui le prient ? Hélas ! en vain j'ai promis à nos dieux protecteurs le sang d'un jeune taureau et l'offrande d'une génisse sans tache; ils ne m'ont pas écoutée !

— Femme, tes dieux sont sourds et insensibles comme la pierre et le bois. Prie mon Dieu ; demande et tu recevras.

— Me rendra-t-il les enfants que je pleure depuis six mois ? demanda la veuve en lançant au vieillard un regard devenu presque farouche.

— Mon Dieu est le maître de la vie et de la mort, il compte les cheveux de chacune de ses créatures, et il n'en tombe pas un sans sa permission.

— O Rufin, Eusèbe et Théodule, ô mes bien-aimés !

reprit la veuve qui pleurait, non je ne vous verrai plus. La Parque cruelle a tranché sans espoir le fil de vos jours. Hélas! ils m'avaient quittée un matin, beaux, forts, courageux, pleins de vie. Et le soir, quand j'allai les attendre comme je le faisais d'habitude, je ne vis revenir ni les enfants ni le troupeau. Noble étranger, que pourra ton Dieu pour consoler une pareille douleur? Ils devaient être les appuis de ma vieillesse, et maintenant je descends seule vers le tombeau.

— Femme, dit le vieillard, j'ai déjà vécu trois âges d'homme, et, je te le répète, je n'ai jamais trouvé mon Dieu sourd aux prières des affligés. C'est lui qui chasse l'hiver, et c'est lui qui ramène le printemps. Prie aujourd'hui, si tu veux être heureuse demain. »

Et le saint, s'agenouillant vers la fenêtre, par laquelle il pouvait contempler la nuit sereine, se mit à prier à voix basse :

« O Charité divine qui embrasez tous les hommes, disait-il, écoutez la prière de votre serviteur, et rendez à votre créature Daïa les joies qu'elle a perdues! »

Comme il finissait, ô miracle, on entendit frapper à la porte, et trois petites voix claires et joyeuses répétèrent en cœur :

« Mère, c'est nous, ouvre vite. Ouvre, nous sommes bien las! Il y a six mois que nous n'avons bu ni mangé.

— C'est la voix de mes bien-aimés, cria Daïa, qui se mit à trembler de tous ses membres. Vénérable vieillard, dis-moi si je rêve, ou bien revient-on des sombres bords? »

La physionomie du saint s'illumina d'un éclat céleste :

« Femme de peu de foi, dit-il d'un ton de paternel reproche, ne t'avais-je pas dit que tu les reverrais? »

Et maintenant Rufin, Eusèbe et Théodule étaient là devant leur mère, qui ne pouvait se lasser de caresser leurs cheveux blonds et d'embrasser leurs fraiches joues.

« Mère, disait le plus jeune, comme j'ai pleuré! comme je t'ai appelé! Ne pouvais-tu donc nous entendre?

— Mère, disait le second, un homme cruel s'est emparé de nous et de notre troupeau. Voilà de quoi faire des mets friands, avait-il dit à sa femme aussi méchante que lui en nous emmenant à sa maison! Nous avons pleuré, nous avons imploré en vain! Il nous a tenus tout le jour cachés sous une grande cuve, et le soir venu, avec un couteau tranchant, il a frappé mes frères. J'ai vu couler leur sang, j'ai entendu leurs cris, jusqu'au moment où, frappé moi-même, je me suis endormi jusqu'à ce soir. C'était une bien longue nuit!

— Elle a duré six mois, dit la mère, qui tremblait et pleurait sans pouvoir s'arrêter.

— Ce soir, reprit l'aîné, qui n'avait pas encore parlé, un grand vieillard a soulevé le pesant couvercle de la cuve. Il nous a touchés tous les trois, et nos blessures se sont fermées subitement. Au nom de Jésus-Christ, a-t-il dit d'une voix plus douce que la musique des prêtres d'Apollon, levez-vous, enfants, et allez retrouver votre mère.

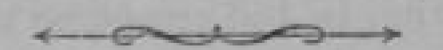


Les trois enfants étaient là devant leur mère. (P. 16, col 2.)

— Ce vieillard, cria la veuve, c'est l'étranger qui m'a parlé de son Dieu inconnu. Où est-il, que vous le bénissiez avec moi? »

Mais le vieillard avait disparu, et maintenant il ne restait d'autre trace de sa présence qu'une odeur semblable à l'ambroisie et l'écho lointain d'une musique comme les oreilles humaines n'en avaient jamais entendu.

MARIE MARÉCHAL.





Que faites-vous donc là de si bonne heure? (P. 18, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

II

Le collier de grenat.

Les deux orphelins étant trop jeunes pour se gouverner tout seuls et veiller eux-mêmes sur leurs intérêts, on leur avait donné, comme on fait en pareil cas, un tuteur chargé de ce soin à leur place. C'était Rodel le fermier, un des gros bonnets du village; le pauvre Jean-Pierre avait travaillé autrefois chez lui. Comme tuteur, toute la peine du fermier consistait à taper familièrement sur la joue des deux enfants lorsque par hasard il les rencontrait, et à garder chez lui celles des nippes du défunt qui n'avaient pas trouvé d'acheteur dans la vente faite aux enchères après le décès. Ces restes de la garde-robe paternelle étaient le plus clair avoir des enfants, car, avec le prix des meubles qui garnissaient la maisonnette, on n'avait pas même réalisé une somme suffisante pour subvenir à la pension des deux petits; aussi la commune était-elle obligée de fournir le reste. Bien que Rodel n'adressât pas en quinze jours trois paroles aux orphelins, ceux-ci n'en étaient pas moins fiers d'avoir pour tuteur un personnage de cette importance, qui habitait la plus belle maison du village, une sorte de chalet à la charpente peinte en rouge, avec une devise pieuse gravée au fronton. Chaque fois que Marie et Damien passaient devant cette somptueuse demeure, ils ne manquaient pas de jeter à l'intérieur un regard à la fois curieux et craintif, et même dans les premiers jours ils restaient souvent des heures entières devant la porte du chalet, fixant de grands yeux émerveillés sur la devise du fronton, qu'ils ne pouvaient se lasser de lire et de relire : là se bornaient jusqu'à nouvel ordre leurs rapports d'intimité avec monsieur leur tuteur.

Le dimanche avant la Toussaint fut marqué pour les enfants par un grave événement. Ils étaient occupés à jouer selon leur habitude aux abords de la maisonnette abandonnée, lorsqu'ils virent venir à eux sur la route une dame bien vêtue, qui portait à la main un livre de prières relié en noir et un grand parapluie rouge sous le bras. C'était la fermière Landfried, une cousine de Rodel. Elle devait faire

1. Suite. — Voy. page 1.

ce jour-là ses visites d'adieu dans le village, et le soir même elle, son mari et ses trois enfants s'en allaient habiter une métairie qu'ils venaient d'acheter dans l'Allgau.

Du plus loin qu'elle aperçut Marie et Damien, la bonne dame se mit à leur faire des signes d'amitié et des mines souriantes, car la première rencontre, si c'est une rencontre d'enfants, s'appelle au village *le bon abord*, et cela, dit-on, porte bonheur.

Arrivée près d'eux, elle s'arrêta et leur dit :

« Bonjour, mes mignons ! Que faites-vous donc là de si bonne heure, et qui êtes-vous?

— Nous sommes les enfants à Jean-Pierre, répondit Marie en montrant la chaumière inhabitée.

— Ah ! pauvres petits ! s'écria aussitôt la fermière Landfried en joignant les mains. Savez-vous que votre mère et moi nous avons été dans le temps camarades d'école? J'aurais dû te reconnaître, ma fillette : tu es bien tout son portrait, quand elle avait ton âge... Mais dis-moi, Marie, continua Mme Landfried, qui examinait la petite de la tête aux pieds, pourquoi vas-tu sans chaussures ? c'est bien malsain pour la saison. Est-il possible, mon doux Jésus ! de laisser courir les enfants pieds nus à l'entrée de l'hiver ! Que dirait ta maman, ma pauvre chérie, si elle le savait? »

Marie regarda la dame avec de grands yeux interrogateurs, comme pour dire : « Mais, est-ce que maman ne le sait pas ? »

La fermière poursuivit : « Ah ! mes mignons, quels braves et honnêtes parents étaient les vôtres ! Tous les gens d'âge ici vous le diront. Soyez comme eux, conduisez-vous bien ; ils seront si heureux, dans l'éternité, d'entendre dire : Oh ! les enfants à Jean-Pierre, quelles dignes petites créatures ! On voit bien que la bénédiction de leur père est sur eux ! »

Ce disant, l'excellente femme posa doucement sa main sur la tête de Marie, et des larmes coulèrent sur ses joues ; elle pensait à une petite fille qu'elle avait perdue. Marie, en la voyant pleurer, éclata malgré elle en sanglots ; les paroles compatissantes de la bonne dame, l'air d'attendrissement mystérieux qu'elle avait pris en parlant, tout cela lui avait causé un serrement de cœur singulier : pour la première fois, l'enfant avait le sentiment vague qu'elle restait dorénavant seule en ce monde ; pour la première fois, cette idée incompréhensible, que ses parents étaient en effet perdus pour elle à jamais, venait de percer comme une lueur confuse dans les ténèbres de sa jeune âme.

Tout à coup le visage de la bonne fermière s'éclaircit ; elle leva vers le ciel ses yeux encore chargés de larmes, et, sans cesser de caresser de la main le petit bonnet de Marie : « Écoute, dit-elle, ma chérie, j'ai une idée, je t'emmène avec moi dans l'Allgau. Tu remplaceras à la maison ma pauvre Lisbeth, que le bon Dieu m'a prise lorsqu'elle était haute comme toi. Voyons, veux-tu venir ?

— Oui, » répondit Marie d'une voix assurée.

Au même moment elle sentit quelqu'un qui la tirait par derrière. C'était Damien, qui se mit à se serrer contre elle en s'écriant : « Non, non, je ne veux pas, ne me quitte pas ! »

Le pauvre petit tremblait de tout son être.

« Voyons, Dami, lui dit sa sœur, calme-toi, la bonne fermière t'emmène aussi. N'est-ce pas, madame, que mon petit Dami vient avec nous?

— Oh ! pour cela, ma mignonne, c'est impossible : j'ai bien assez de garçons comme cela.

— Eh bien, alors, répliqua Marie, en prenant la main de son frère, je reste ici. »

La bonne fermière parut hésiter. Elle avait eu, en offrant à Marie de l'emmener avec elle, un premier mouvement non raisonné de bonté pure ; mais la réflexion lui était bien vite revenue ; elle avait mesuré d'un clin d'œil la lourdeur du fardeau dont elle se chargeait. Et puis, comment son mari, qu'elle n'avait pas consulté, prendrait-il la chose? Elle ne fut donc qu'à demi fâchée du refus de la fillette. De cette façon elle conservait, aux yeux de l'enfant et aux siens, le mérite de la bonne intention. Bref, ce fut, sans qu'elle se l'avouât, avec un soupir secret de soulagement qu'elle répondit à Marie :

« A ton aise, ma chérie, je ne veux pas te forcer. »

Et, une fois sur la pente de cette idée, elle ajouta : « Qui sait? Il vaut peut-être mieux attendre que tu sois plus grande. Il n'est pas mauvais en effet d'avoir eu, pour commencer, un peu de misère. Allons, Marie, sois courageuse ; mais rappelle-toi bien ceci : à quelque moment que ce soit, si tu te conduis toujours en brave et honnête fille, je serai prête à te recevoir chez moi, en mémoire de tes bons parents. Ainsi, c'est entendu : à partir d'aujourd'hui, s'il t'arrive quelque malheur, dis-toi bien qu'il y a encore en ce monde des personnes qui te portent intérêt. Voici mon adresse, retiens-la soigneusement : la fermière Landfried, à Zusmarshofen, en Allgau. En attendant, je veux te laisser un souvenir. »

En disant ces mots, la bonne dame mit la main à sa poche, mais elle la retira aussitôt pour la porter à son cou, d'où elle détacha un beau collier de grenat à cinq rangs auquel pendait un ducat de Suède. Alors, attirant à elle la fillette, qui tremblait presque d'éblouissement, elle lui passa au cou le joyau ; après quoi, elle l'embrassa maternellement.

« Quant à toi, mon garçon, dit-elle à Damien, qui regardait tout cela en effilant avec le doigt l'écorce d'une petite baguette, je n'ai malheureusement rien à te donner ; mais, sois tranquille, je t'enverrai une paire de culottes de peau à mon Jean ; elles sont encore quasi neuves, et elles t'iront parfaitement quand tu seras plus grand. »

Puis, s'adressant de nouveau à Marie, qui se tortillait le cou pour essayer de considérer son collier : « Avant de partir, lui dit-elle, je tâcherai de te revoir ; en tout cas, prie Marianne la Noire de venir me trouver tantôt au sortir de l'église. — Adieu, mes enfants, et surtout, soyez bien sages. »

Là-dessus, la bonne fermière laissa retomber le pli de sa jupe, qu'elle avait relevée pour marcher plus à l'aise, et entra dans le village. Les enfants, tout étourdis de l'aventure, la suivirent du regard jusqu'au coude de la route, comptant peut-être qu'elle leur adresserait de loin un dernier signe amical ; mais leur nouvelle amie allait à grands pas, et ne retourna pas une seule fois la tête.

Aux premiers tintements de la cloche qui appelait les fidèles à l'église, Marie et Damien se hâtèrent de retourner chez Marianne la Noire, à qui ils montrèrent le collier en lui racontant ce qui s'était passé.

« Pour sûr, dit la bonne femme à la fillette, en la couvrant d'un long regard émerveillé, tu as eu quelque fée sur ton berceau... Attends l'avenir, tu verras. »

Pendant toute la durée du service divin, les enfants, placés dans un coin de la nef, ne quittèrent pas de l'œil la fermière Landfried, qui, son beau livre de prières à la main, siégeait aux grandes stalles sculptées, au milieu du chœur, à côté de la femme du maire et de la cousine Rodel. L'office terminé, ils coururent s'embusquer près de la porte, afin d'attirer la vue de la bonne dame lorsqu'elle sortirait ; mais elle passa entourée d'un groupe compacte de personnes qui causaient avec elle toutes à la fois et l'obligeaient à faire sans cesse demi-tour à droite ou à gauche, pour répondre à l'un ou à l'autre. Marie et Damien eurent beau allonger le cou et faire des mines : leur protectrice ne parut pas même les apercevoir. Pour comble de chagrin, quelqu'un avait usurpé auprès d'elle la place de la pauvre Marie ; la fermière tenait en ce moment par la main Rose, la plus jeune des filles du riche Rodel. A cette vue, Marie, que la foule maintenait ainsi que son frère à distance respectueuse du groupe au milieu duquel était la bonne dame, donna une poussée devant elle, comme si elle eût espéré par là déloger l'intruse d'auprès de Mme Landfried. Le cœur de la fillette était bien gros ; des larmes couraient sous ses paupières. Tout à coup Damien se pencha vers son oreille, et lui



Leur protectrice ne parut pas même les apercevoir. (P. 19, col. 2.)

dit : « Vois-tu, petite sœur, voilà ce que c'est... La bonne fermière, ici, devant tout ce monde et sa famille, n'a pas même l'air de connaître de pauvres petits comme nous. C'était bon là-bas, dans le chemin, derrière les maisons. »

Marie eut un tressaillement. La remarque que son frère lui faisait tout haut, elle-même venait de se la faire tout bas.

« Tais-toi donc, tais-toi, vilain bavard, répondit-elle vivement et en rougissant malgré elle ; est-ce qu'il faut avoir de pareilles idées ! »

Un instant après, Mme Landfried disparaissait dans la maison du cousin Rodel.

Les deux enfants s'éloignèrent la tête basse.

Un espoir leur restait pourtant : c'était que Marianne la Noire aurait réussi à voir la bonne fermière et à lui parler ; mais Marianne rentra, elle aussi, de mauvaise humeur ; elle n'avait pu rejoindre Mme Landfried, et elle déclara sèchement devant les enfants qu'après tout elle, Marianne, ne demandait rien à Mme Landfried, et que c'était à Mme Landfried à la venir trouver, si bon lui semblait.

Dans l'après-midi, il plut à verse, et tout le temps on vit aller et venir d'un bout du village à l'autre un grand parapluie rouge fièrement déployé à l'ombre duquel on distinguait vaguement une figure affairée : c'était celle de la bonne fermière.

Avant le dîner, les enfants retournèrent à la maisonnette, sur le seuil de laquelle ils se blottirent silencieusement. Marie ruminait dans sa tête ces paroles de Mme Landfried : « Vos parents seront si heureux, dans l'éternité, d'entendre dire que vous êtes sages !... » Damien était sombre, lui aussi. Il essaya de compter les gouttes d'eau qui tombaient du toit, mais il ne put aller assez vite : il s'embrouilla dans ses chiffres : « Un, deux, trois, quatre, cent, mille, million ! » s'écria-t-il tout à coup. Alors Marie, qui avait son idée fixe, dit à son frère : « Tu ne sais pas, Damien, la bonne fermière va forcément repasser par ici en s'en retournant ; nous allons l'appeler tous les deux, et nous ferons avec elle un bon bout de conversation. »



On vit aller et venir un grand parapluie rouge. (P. 20, col. 1.)

En effet, quelques minutes après le clic clac d'un fouet retentit dans le village ; puis on distingua un bruit de chevaux clapotant du pied sur le sol détrempé par la pluie, et un char à bancs apparut au tournant du chemin.

« C'est elle ! dit Marie à son frère ; attention ! »

Au même moment, l'attelage passa au grand trot. Les enfants eurent juste le temps d'entrevoir, sous le couvert d'un parapluie rouge, une figure qui leur adressait un petit signe à peine perceptible. Ce fut tout.

La voiture fila sans s'arrêter, en dépit des jappements réitérés du chien de Mathieu le charbonnier, qui fit mine de vouloir saisir la roue avec ses crocs et ne récolta qu'un coup de fouet.

« Hé ! là-bas, hé ! s'écria Damien, en arrondissant

ses deux mains en forme de porte-voix, n'oubliez pas, s'il vous plaît, mes culottes de peau ! »

Mais son cri se perdit à mi-chemin; le char à bancs s'enfonçait déjà dans le creux du vallon, et bientôt on le vit reparaître de l'autre côté sur la montée qui longeait le *Pré aux sureaux*.

Les enfants revinrent au village sans desserrer une seule fois les lèvres; et pourtant le souvenir de cette aventure singulière, terminée pour eux par une sorte de déception, devait pousser, à leur insu, de vivaces racines dans leur esprit.

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



LES DIAMANTS

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

Dans un précédent article[1], nous avons raconté en détail à nos jeunes lecteurs la découverte des mines de diamants du Cap et nous leur avons fait apprécier l'importance que cette découverte avait eue pour ces régions jusqu'ici inconnues, sauvages, et qu'un flot d'émigration vient, en quelques années, de couvrir de cités et de villages.

Les dernières nouvelles que nous recevons du Cap nous annoncent que la prospérité de ces régions suit une marche ascendante et que les émigrants continuent à arriver en foule.

En effet, comment en serait-il autrement lorsque nous voyons les résultats obtenus dans l'exploitation du sol adamantifère?

1. Voy. vol. I, page 341.

Trois mille diamants par jour, écrit un journal, tel a été pendant huit mois consécutifs le produit d'une des innombrables exploitations qui se sont installées au cap de Bonne-Espérance dans la région adamantifère. La précieuse gemme s'y rencontre en telle abondance, qu'aucun chercheur n'en revient les mains vides. C'est dans un dépôt détritique reposant sur les couches du trias qu'on les trouve, et on les y trouve à toutes les profondeurs, depuis la surface jusqu'à la roche vierge.

Plusieurs atteignent des poids de 224, 246 et même 288 carats. Dans aucun pays, on n'a vu de mines fournir autant de gros diamants. La remarque a été faite qu'ils sont en général d'autant plus jaunes que leur volume est plus grand. Ceux dont l'eau est la plus pure sont cristallisés en octaèdres à arêtes vives. Mais rien n'est parfait dans ce monde; ces diamants, si nombreux, si gros et si beaux, ont un défaut bien singulier et bien grave : ils sont sujets à faire explosion. Généralement ils éclatent dans les huit jours qui suivent leur extraction. Par exception ils vont jusqu'à trois mois. Cependant il y a un remède qui malheureusement jusqu'ici n'est guère pratique : c'est de les enduire de suif!

Les mineurs sont arrivés à reconnaître certains indices qui les guident dans la recherche des diamants. Ainsi, lorsqu'on trouve beaucoup de grenats dans la terre qu'on travaille, c'est un signe à peu près certain qu'on y rencontrera des diamants.

Il est très-rare que l'on rencontre de grosses pierres là où l'on trouve abondance de petites; au contraire, les jours où l'on ne trouve pas de petites pierres, on compte fortement sur un gros diamant, et cette espérance est très-souvent réalisée. Dans les environs d'une grosse roche, ou plutôt au-dessous, se trouve presque toujours un gros diamant.

Les diamants sont distribués dans les terres de deux manières : l'une, parfaitement régulière et mathématique pour ainsi dire; l'autre, déjouant tous les calculs et soumise à la seule loi du hasard.

Ainsi, toutes les terres situées contre le récif composant le pourtour du bassin adamantifère, sont invariablement d'une richesse immense, de la surface au fond; celles, au contraire, situées dans l'intérieur, sont d'un produit essentiellement irrégulier; parmi ces dernières, les unes sont riches, tandis que d'autres ne contiennent rien; ici les diamants se trouvent à la surface, là on observe le contraire; d'autres points, enfin, offrent une alternance de filons riches avec des couches dans lesquelles on travaille des mois sans faire ses frais.

Parmi les innombrables diamants découverts jusqu'à ce jour, les deux plus gros sont l'Étoile de l'Afrique du Sud et le Stewart.

C'est de la découverte du premier de ces deux diamants que date l'exploitation régulière des mines du nouveau district d'Adamantia sur la rivière Vaal.

En 1867, un Boër déchu de sa splendeur, le nommé Schalz de Niewkerke, s'amusait à regarder

des enfants qui jouaient et se jetaient des pierres, à Hopetown, sur le Vaal, dans la province de Colesberg.

Frappé de l'éclat brillant d'une de ces pierres, il interrogea la mère de l'un d'eux, qui lui en donna une, n'y attachant aucune importance. Il porta sa trouvaille à Grahamstown, où le géologue Atherstone reconnut que c'était un véritable diamant et de la plus belle eau. Par l'entremise des autorités coloniales, la pierre fut envoyée à l'Exposition universelle de Paris, où elle passa à peu près inaperçue. Après quoi, elle fut vendue 25 000 fr. au gouverneur de la colonie, sir Philip Woodhouse. Elle pesait 21 carats 7/10.

Depuis ce jour, Schalz ne rêvait que pierreries et découverte de puits diamantifères. Il négligeait entièrement son exploitation rurale, et ses voisins le traitaient de fou. Le hasard voulut qu'il rencontrât un magicien cafre qui, à l'aide d'une pierre brillante, faisait des incantations et prétendait guérir les maladies. Il contrefit le malade, appela cet enchanteur et réussit à se faire céder le talisman en échange de toute la fortune que lui, Schalz, possédait, c'est-à-dire en échange de 2 chevaux, de 12 bœufs et de 50 moutons d'une valeur de 7500 francs. Le marché en valait la peine; car deux jours après il revendait le talisman 279 000 francs à la maison Lilienfeld, d'Hopetown.

La pierre passa de là entre les mains d'une maison de Londres, où sa valeur fut estimée à 1 million.

Elle pesait 83 carats 1/2. En forme d'amande, elle était large à sa base, pointue au sommet, disposition qui a été conservée à la taille. Taillée à Amsterdam, elle perdit 37 carats, presque la moitié de son poids.

Quand au *Stewart*, c'est le plus gros diamant découvert jusqu'à ce jour en Afrique; il pèse brut 288 carats 3/8.

Le lot (claim) sur lequel il a été trouvé à Waldecks-Plans appartenait d'abord à un M. F. Pepper, qui le céda pour 30 livres sterling à M. Spalding, et celui-ci à M. Antonie. L'emplacement n'était pas considéré comme très-favorable, étant situé sur le bord des autres placers. Mais le propriétaire avait de l'espoir, et cet espoir n'a pas été déçu. En fouillant profondément, il trouva d'abord le Fly-Diamant, puis le diamant monstre en question. « Cesse, dit-il un jour à son fils, de fouiller ainsi au milieu de la fosse, mais va plus de côté. » N'ayant pas été compris, il prit lui-même la pioche, et tout à coup il vit briller quelque chose, ressemblant à un gros diamant. Il resta d'abord interdit et comme pétrifié; mais, se remettant bientôt, il enleva le trésor. Son émotion pourtant fut telle, qu'on dut le ramener en voiture, et que pendant deux jours il ne put prendre aucune nourriture.

Exposé en plusieurs localités de la colonie, partout ce diamant excita la plus vive admiration. Il fut baptisé le Stewart, du nom d'une compagnie de Liverpool à qui on l'avait envoyé du Cap.

Comme tous les diamants provenant de l'Afrique méridionale, il a une teinte jaunâtre. La perdra-t-il par la taille? C'est une question. En tout cas, de la partie complétement pure on compte extraire un brillant qui pèsera encore moitié plus que le fameux Ko-hi-nour (106 carats 1/16). Actuellement, on l'estime 760 000 francs.

Vous voyez qu'il y a bien dans toutes ces découvertes de quoi faire rêver les esprits aventureux, et le nom de cap de Bonne-Espérance, la terre des diamants, est destiné à éclipser le souvenir de la Californie, la terre de l'or.

Louis Rousselet.

EN CONGÉ [1]



Avoir rêvé la mer!

II

Les conséquences d'une révolution. — Mon cœur balance entre les Batignolles et la Bretagne.

Je suis d'une humeur massacrante et j'ai quitté le salon pour ne pas montrer plus longtemps ma figure grognon à ma petite mère. Mais aussi quel *guignon!* Tout est arrangé, nous partons demain, et voilà que ma tante Lucie s'imagine d'avoir une révolution d'asthme. J'avais entendu parler des révolutions des astres et des révolutions des hommes, mais je ne savais pas qu'il y eût les révolutions de l'asthme. Quand je pense que nous allons être cloués à Paris pendant les vacances! A Paris! mais on s'y évaporera, il fait une chaleur à vous roussir; pas un camarade, pas un jeu, rien, rien que les bateaux de la Seine. Elle est jolie, la Seine, et c'est amusant d'aller clapoter au milieu de toutes sortes de gens sur un fond de bois. Je suis littéralement écrasé sous cet obus. Avoir rêvé Enghien, puis la mer, et juste au moment de partir, ni l'un, ni l'autre!

Une voiture! c'est maman qui va chez ma tante Lucie aux Batignolles. Qu'est-ce que je vais faire? qu'est-ce que je vais devenir? Si j'allais couper les oreilles à Griffard, cela ferait bien enrager ma bonne et cela me tirerait peut-être de mon humeur noire. Non, rien que de l'écrire me déplaît : pourquoi ce

1. Suite. — Voy. page 11.

pauvre chat porterait-il la peine de mon dépit? J'entends la voix de maman : est-ce qu'elle serait rentrée?

Maman était rentrée avec M. Benoît, son homme d'affaires, un gros monsieur à lunettes et à triple menton qui aime peu les enfants. J'ai assisté à une conversation bien agaçante pour un pauvre collégien qui a pensé s'en aller vivre en pleine eau et qui reste griller en plein soleil. Je suis arrivé comme M. Benoît relevait ses grosses lunettes sur son front, et, maman ne m'ayant pas fait signe de partir, j'ai entendu le vilain dialogue suivant :

« Madame, a dit M. Benoît, permettez-moi de vous féliciter sur ce revirement subit; je n'ai jamais été plus étonné qu'en entendant votre parente me dire que le testament qu'elle avait fait était annulé.

— Je n'osais pas non plus espérer cet acte de justice. Ma tante en avait tant voulu à mon pauvre mari, que je croyais bien que mon fils porterait la peine de ce ressentiment.

— Il ne faut jamais désespérer de rien, a répondu M. Benoît en prenant une prise.

— Je m'en aperçois. Enfin cette pauvre tante me fait demander d'oublier le passé, ce que je fais de grand cœur.

— Sans doute, sans doute, mais que le passé vous rende prudente; croyez-moi, redoutez les influences, ajouta M. Benoît en aspirant la prise.

— J'ai remis mon départ de quelques jours, afin de lui faire une visite de remercîment.

— Comment! de quelques jours! s'écria le gros M. Benoît en frappant un grand coup sur sa tabatière. Vous n'allez pas vous imaginer de quitter Paris en ce moment, madame!

— Mais si; voilà mon pauvre Robert, dit maman en me regardant, à qui j'ai promis une saison au bord de la mer.

— Mais non pas aux dépens de son avenir, n'est-ce pas? riposta M. Benoît en haussant ses lunettes d'un pouce et ramenant ses trois mentons au-dessus de sa cravate; mais pas aux dépens de sa fortune? vous n'hésiteriez pas, je le suppose, à le priver d'un plaisir plutôt que d'un héritage?

— Certainement : je suis la gardienne de tous ses intérêts, et, s'il le faut, je resterai. »

M. Benoît se leva et se déploya en long et en large.

« Il le faut, madame, il le faut. Comment! voilà une parente qui ne vous a pas vue depuis vingt ans, qui consent à oublier ses rancunes, qui vous appelle près d'elle, qui me dit à moi-même qu'elle réparera vis-à-vis du fils d'Alfred les torts faits à celui-ci, et vous allez quitter Paris! Vous disparue, les autres héritiers se représenteront, ses bonnes dispositions faibliront; si vous partez, cette affaire si bien gagnée est perdue. »

Maman me regarda et se leva à son tour.

« Je vais voir ma tante et me rendre compte de l'état des choses; si cette pauvre tante désire mes visites, mes soins, je ne les lui refuserai pas, ne fût-ce qu'à cause de ses bontés passées.

— Ne s'agirait-il que d'une réconciliation, répondit M. Benoît en rabaissant ses lunettes, vous comprenez que vous ne devez pas quitter Paris.

— Son état est-il donc très-inquiétant?

— Non, dit-il en rouvrant sa tabatière et en saluant; mais vous savez, les révolutions! on n'en sait jamais la fin. »

Il est sorti, et maman est venue à moi.

« Ne te désole pas, Robert, m'a-t-elle dit, notre départ n'est que suspendu; attends mon retour avant de te désespérer. »

Elle est partie avec M. Benoît et je suis allé rejoindre ma bonne qui repassait. Je suis sur le gril.

Maman est revenue; elle m'a dit qu'il lui est impossible de quitter Paris, ma tante Lucie lui ayant de-



Il ne faut jamais désespérer de rien. (P. 23, col. 1.)

mandé de rester; je suis furieux : mes pauvres projets! de si jolis projets!

Maman vient de me proposer de m'envoyer seul à Saint-Pierre chez mon oncle. Irai-je? N'irai-je pas? Je n'irai pas, je ne veux pas quitter ma petite mère, et voilà que l'ordre est donné de défaire nos malles; si Griffard me tombe sous la main, je lui couperai les oreilles, bien sûr.

Maman est depuis ce matin chez ma tante Lucie. Les révolutions d'asthme sont aussi longues et aussi ennuyeuses que les autres, il paraît. Voilà deux jours que je ne vois plus ma petite mère; je m'ennuie bien.

Quelle a été ma stupéfaction quand j'ai entendu le dialogue suivant. Maman dans la cour appelant ma bonne : « Julie, avez-vous défait la malle de Robert?

— Non, madame, répondit ma bonne en s'arrêtant à la porte de la cour; j'ai commencé par les vôtres, mais ce sera fait aujourd'hui.

— N'y touchez pas et refaites vite la vôtre, nous partons.

— Pour où, madame? ajouta ma bonne revenant vers la maison.

— Pour Saint-Pierre, où je vais conduire Robert.

— Va-t-il être content, le pauvre enfant!

— Je l'espère; il m'en coûte de me séparer de lui : aujourd'hui il le faut.

— Vous ne partez pas avec nous pour Saint-Pierre, madame?

— Si, Julie; mais je m'arrête à Rennes, où je dois prendre un papier important; puis je reviendrai à Paris.

— Seule, madame?

— Seule, car j'irai m'installer aux Batignolles pendant la durée des vacances.

— Pourquoi aux Batignolles, madame? Je ne comprends rien à tout ça.

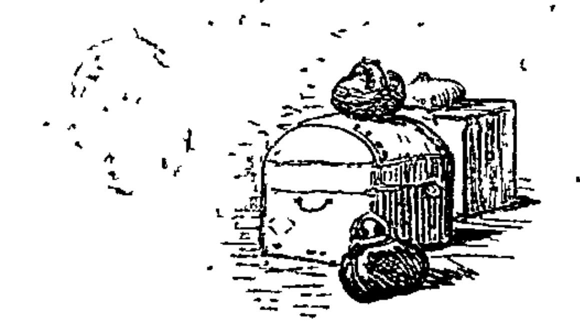
— Parce que ma pauvre cousine l'a demandé. Elle n'a guère que quelques semaines à vivre, il serait cruel de l'abandonner.

— Mère, m'écriai-je en me penchant par la fenêtre, j'irai avec toi aux Batignolles, je ne veux pas m'en aller sans toi en Bretagne. »

Maman est venue m'embrasser et m'a dit très-sérieusement : « C'est impossible, le plus léger bruit fait un mal affreux à ta pauvre tante; et puisqu'il faut nous séparer, autant vaut que tu sois à Saint-Pierre à t'amuser et à te fortifier qu'ici à t'ennuyer. »

Mère disait cela d'un ton auquel je sais que je n'ai pas à répliquer, et je n'ai rien dit. Elle part avec moi : donc vive le voyage!

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LA GIRAFE

Dans le courant du mois dernier, les grilles du Jardin des Plantes s'ouvraient, un matin, pour laisser entrer une voiture portant une caisse de forme étrange, escortée par des hommes qui paraissaient l'entourer des soins les plus empressés.

La voiture s'arrêta devant la rotonde réservée aux éléphants, rhinocéros et autres grands animaux. La caisse fut descendue avec grande précaution, et, l'un des côtés en ayant été enlevé, on put apercevoir l'élégante forme d'une jeune girafe emprisonnée dans une cage de bois capitonnée de cuir. La cage fut ouverte à son tour, et le jeune animal, encore tout tremblant des émotions du voyage, s'élança en bondissant au dehors, maintenu et calmé avec peine par les gardiens qui l'entouraient.

Cette girafe, à peine âgée de six mois, ne mesure guère que 2m,50 de hauteur à la tête, et 1m,70 à la croupe. On voit qu'elle est encore loin de la taille de 5 mètres que mesurait la girafe qu'elle doit remplacer et qui est morte il y a quelque temps.

La gracieuse bête est installée dans une des spacieuses écuries du Jardin des Plantes, et dès aujourd'hui ceux d'entre vous qui visiteront notre belle ménagerie nationale pourront aller l'admirer tout à leur aise.

Pour vous préparer à cette intéressante visite, quelques mots sur les particularités de cet étrange animal ne seront pas hors de propos.

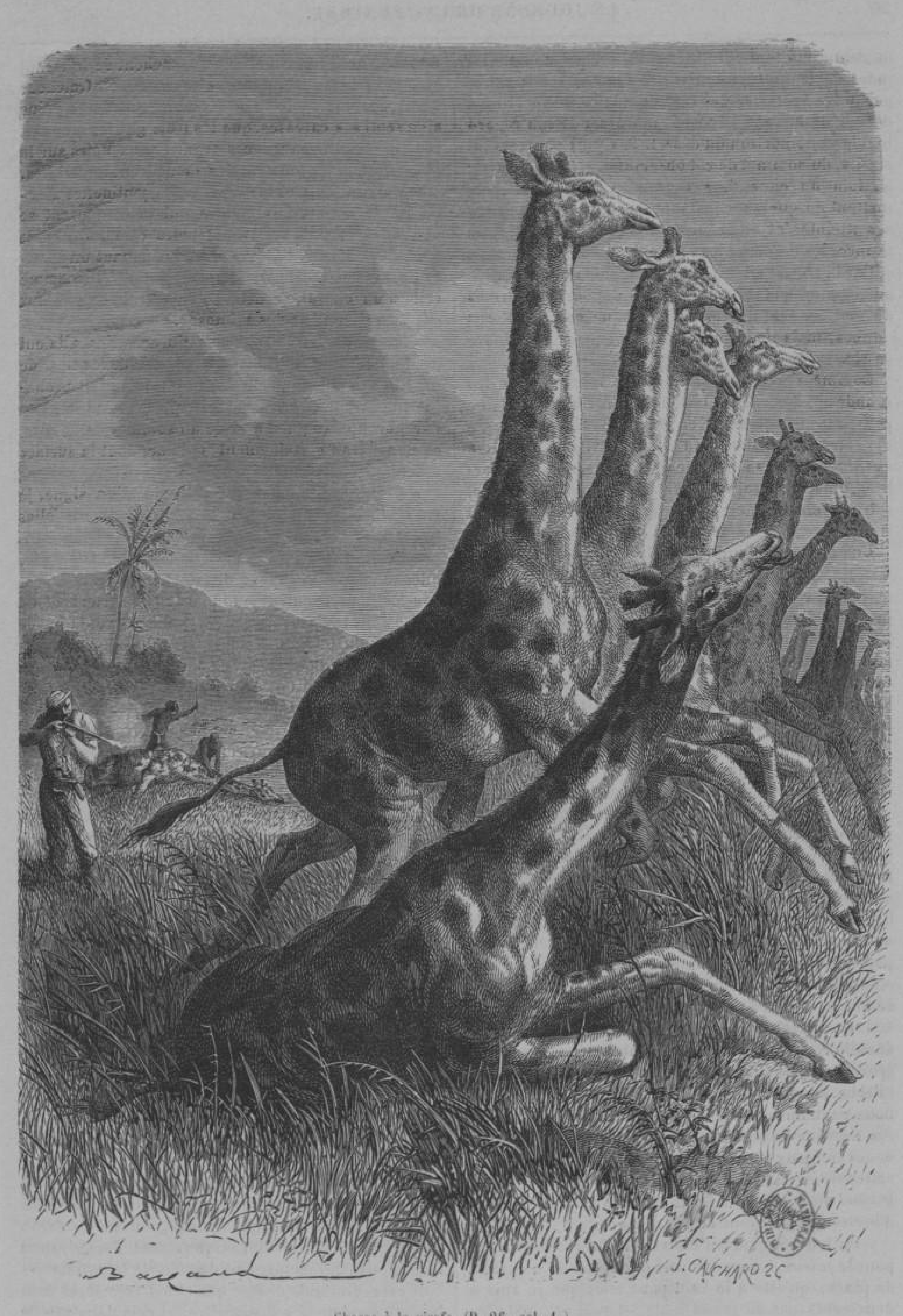
La girafe appartient à la famille des ruminants; où elle constitue un genre unique, celui des ruminants à cornes velues et persistantes.

Sa haute taille, ses formes si étranges, sa robe diaprée de couleurs vives, son allure toute particulière, en font un des animaux les plus remarquables qui peuplent aujourd'hui notre planète.

Mais dans toutes ces particularités qui nous frappent et nous étonnent, il faut bien se garder de voir une bizarrerie de la nature; l'examen nous y fait retrouver au contraire cette admirable harmonie de la création qui a façonné chaque animal selon le milieu où il était destiné à vivre.

En effet, si vous jetez un coup d'œil sur les gravures ci-jointes, ou si, pour mieux faire, vous allez voir le nouvel hôte de notre ménagerie, vous verrez que la girafe est une sorte d'antilope dont toutes les proportions se trouvent singulièrement exagérées. Sa tête, longue et effilée, est éclairée par des yeux d'une étonnante beauté et armée de petites cornes velues. Elle est supportée par un cou d'une longueur démesurée, qui lui permet à la fois de brouter l'herbe des champs ou d'arracher, en s'aidant encore de sa langue longue et souple, les feuilles des arbres élevés.

C'est ce cou qui constitue le caractère le plus étrange de la girafe; mais, en réfléchissant un peu, on



Chasse à la girafe. (P. 26, col. 1.)

en comprend toute l'utilité. Il lui permet non-seulement de trouver sa nourriture à la fois sur le sol et parmi les branches des rares arbustes qui croissent dans le désert, mais aussi d'embrasser de son regard tout le vaste horizon du désert. Ses yeux perçants lui ont-ils, du sommet de cet observatoire, fait découvrir au loin un ennemi, ses grandes jambes lui permettent en quelques instants de se dérober à toutes ses atteintes et de défier à la course, grâce à cette avance, les animaux les plus agiles.

Car la nature a laissé la girafe, encore plus que les autres ruminants, complétement dépourvue d'armes défensives. Elle ne lui a donné que son cou et ses jambes, mais ils lui suffisent amplement à défendre sa vie.

Comme j'ai déjà dit, la girafe n'habite que les grandes plaines de l'intérieur de l'Afrique et elle ne peut que difficilement en sortir. Si elle voulait gagner les pays boisés ou montueux, elle verrait à chaque instant sa marche entravée soit par les arbres, qui ne pourraient livrer passage à sa haute taille, soit par des obstacles que ses jambes ne sauraient franchir.

Une autre particularité de la girafe est son allure singulière : au lieu de croiser ses pas comme le cheval ou les autres quadrupèdes, elle fait agir simultanément les deux jambes d'un même côté, de sorte que les jambes de droite et de gauche se suivent et produisent l'effet de deux hommes marchant au pas l'un derrière l'autre. Malgré la singularité de cette allure, elle se meut avec une grande rapidité et est par conséquent très-difficile à chasser.

Le célèbre explorateur sir Samuel Baker nous fait dans son voyage aux sources du Nil un émouvant récit d'une de ces chasses.

« En observant les girafes avec ma lunette, j'avais remarqué qu'elles se plaçaient d'habitude sur un point élevé d'où elles voyaient à une grande distance. Il ne fallait donc pas gravir la côte directement. Ces animaux, grâce à leurs cous démesurés, jouissant de l'avantage qu'aurait un homme posté au haut d'un mât, nous auraient immédiatement découverts. C'est pourquoi je résolus de faire un circuit d'environ cinq milles, afin de rejoindre la bande par en haut, ce qui devait être possible avec des précautions.

» La marche commença ; tantôt gravissant des éboulis rocheux, tantôt dans l'eau vaseuse jusqu'aux épaules, glissant au fond d'un ravin, serpentant dans l'herbe, ou à travers les buissons, pendant deux heures, nous gagnâmes l'endroit où devaient être les girafes.

» Presque immédiatement j'aperçus la tête de l'un de ces animaux à huit cents pas environ sur la gauche ; cette tête m'en fit découvrir d'autres qui entouraient le chef de la bande. Je pris à droite dans l'intention d'arriver sous le vent de la troupe.

» Un buisson pouvait me servir d'abri ; tout allait pour le mieux, lorsque je vois que la bande a changé de place, qu'elle a le vent pour elle, que je suis à deux cents pas du grand mâle, et qu'il est juste en face de nous. Deux autres s'approchent de lui. Tout à coup la brise m'effleure, elle est d'une fraîcheur délicieuse, mais elle va nous trahir ! En effet, à peine ai-je senti ses caresses, que les trois girafes dressent la tête, et, attachant leurs grands yeux noirs sur la place où nous sommes, elles demeurent immobiles.

» L'air attentif et la surprise des sentinelles avertissent la bande. Les girafes qui la composent se mettent à la file, rejoignent leurs camarades, puis regardent fixement de notre côté, formant un admirable tableau. Leur robe superbe, qui miroite comme celle d'un cheval, se détache en un relief vigoureux sur le vert sombre des mimosas.

» Mais cela ne pouvait pas durer, elles allaient prendre la fuite. N'ayant plus l'espoir de les tirer de près, je résolus de partir avant elles. Il était probable que la bande passerait à angle droit de la place que j'occupais ; puis, arrivée au sommet de la côte, elle gagnerait certainement la plaine, dont la surface unie empêcherait toute surprise.

» Ayant appelé mes compagnons d'un signe, je pars à toute vitesse. Les girafes s'élancent ; elles fuient d'une allure pesante, mais d'une rapidité incroyable, et, prenant la direction que j'ai supposée, elles m'offrent l'épaule à deux cents pas.

» Malheureusement je tombe dans un trou profond caché dans l'herbe ; tandis que je me relève, la bande a gagné du terrain. Mais le chef tourne brusquement à droite pour arriver au plateau. Je prends la diagonale en courant de toutes mes forces.

» Lancée à fond de train, la bande passe devant moi à une distance d'environ cent soixante mètres. J'ai mon vieux Ceylan, carabine double, qui porte des balles d'une once et demie, et je vise un grand mâle dont la robe est foncée. Le bruit de la balle sur le cuir est suivi de quelques faux pas, qui se terminent au bout de vingt mètres par une lourde chute au milieu des buissons.

» Ma seconde balle résonne également sur une autre bête, mais ne produit aucun effet. Bachit me passe rapidement une carabine simple. Un mâle superbe est ajusté ; il tombe sur les genoux, se relève et prend la fuite en boitant : il a la jambe brisée au défaut de l'épaule ; mes Arabes le rejoignent et l'achèvent.

» Après avoir suivi la troupe sur un terrain glissant et couvert de hautes herbes, ayant fait un mille sans résultat, je revins à mon gibier. C'étaient mes premières girafes : je les admirai avec tout l'orgueil, toute la satisfaction du chasseur ; mais il se mêlait à ma joie un sentiment de pitié pour ces créatures si belles et si complétement inoffensives.

» Qui n'a vu la girafe que sous un climat froid, captive, ne se fait pas une idée de sa beauté. Sa robe soyeuse a des reflets changeants, suivant la façon dont elle s'éclaire, et ses yeux sont l'exagération ou plutôt le développement de ceux de la gazelle. »

Il est regrettable de dire que ce bel animal est fatalement condamné à disparaître, et cela dans peu de

temps. On voit que, si elle peut se dérober à la poursuite des bêtes féroces, elle tombe facilement sous les coups des armes à longue portée. Aujourd'hui que les nègres apprennent des voyageurs l'usage de nos armes de précision et commencent à recevoir des fusils par l'entremise des traitants, ils vont faire une guerre à outrance aux girafes, qui leur fournissent, outre une viande savoureuse, une peau se prêtant à maints usages.

La girafe a été longtemps classée par les anciens parmi les animaux fabuleux de la Libye. Cependant les Égyptiens la connaissaient, et on la retrouve représentée sur plusieurs de leurs monuments.

Les anciens donnaient à la girafe le nom de caméléopard, ou chameau-léopard : la forme de ses jambes rappelle en effet celle du chameau, et sa robe est parsemée de taches ou de cercles noirs comme chez le léopard. Cette ancienne dénomination est encore usitée quelquefois.

Chez les Romains, la girafe figura pour la première fois dans les triomphes des vainqueurs d'Afrique. Plus tard, ils en amenèrent à grands frais de vivantes pour figurer dans leurs fêtes et dans ces combats de bêtes où les animaux les plus étranges, jetés dans l'arène du cirque, se déchiraient sous les yeux du peuple romain devenu passionné pour ces spectacles sanguinaires.



Une famille de girafes. (P. 26, col. 1.)

Après la chute de l'empire romain, il ne vint plus de girafes en Europe, et les naturalistes du moyen âge, dénaturant les descriptions des auteurs latins, firent de nouveau de la girafe un animal fabuleux.

En 1846, le pacha d'Égypte, voulant s'attirer l'amitié des deux grandes puissances européennes, l'Angleterre et la France, fit capturer deux jeunes girafes et en fit présent aux consuls de ces deux nations.

La girafe destinée à la France arriva à Marseille au mois de janvier 1847 et débarqua au milieu d'un immense concours de curieux, arrivés de toutes les provinces du Midi pour voir cet étrange animal. L'hiver étant rigoureux, on dut garder la girafe à Marseille, et au mois de juin elle reprit sa marche vers Paris.

Son voyage fut un véritable triomphe; jamais conquérant ne fut salué par de plus bruyantes acclamations, ni ne se vit accueilli sur sa route par une foule plus empressée. Les paysans désertaient leurs villages, les routes étaient encombrées de curieux, venus pour contempler cet animal, dont la voix publique avait déjà exagéré toutes les étrangetés. On prétendait que cet animal était aussi grand qu'un clocher d'église, qu'il avait six pattes, exagérations dont j'ai trouvé le souvenir conservé dans plus d'un village du centre de la France.

Tous les honneurs étaient réservés à la girafe; après avoir fait son entrée triomphale à Paris au milieu d'un immense concours de monde, elle dut se rendre à Saint-Cloud pour être présentée au roi Louis-Philippe.

Depuis cette époque, si rapprochée de nous, la vulgarisation des sciences naturelles a fait de tels progrès, qu'il n'est personne aujourd'hui qui n'ait quelques notions sur ce curieux animal.

Aussi la petite girafe de 1873 est loin d'avoir occasionné l'émotion produite par son aînée de 1847, et sans les quelques lignes que je lui ai consacrées son arrivée serait peut-être passée complétement inaperçue.

Th. Lally.

LES TRAINEAUX

Parmi mes jeunes lecteurs il en est sans doute beaucoup qui n'ont jamais vu de traineaux.

Le climat de la France est trop doux pour que l'emploi de ce mode de locomotion y ait jamais été fort usité; le sol ne s'y présente que rarement dans les conditions voulues, et cela pendant un espace de temps tellement court que les amateurs ou les propriétaires de traineaux sont souvent plusieurs années sans pouvoir utiliser ce genre de véhicule.



Le traineau impérial à Saint-Pétersbourg. (P. 30, col. 2.)

Mais il en est tout autrement dans les pays du nord de l'Europe et de l'Amérique : le traineau y est pendant les longs mois d'hiver le seul moyen de transport.

Le traîneau est sans nul doute le premier mode de véhicule que l'homme ait inventé, et il lui a fallu bien longtemps avant d'arriver au degré de perfection qu'il a atteint aujourd'hui.

Par le simple raisonnement, il est facile de retracer les diverses phases qu'a dû suivre cette modeste découverte, origine première de nos superbes équipages, de nos magnifiques wagons de chemins de fer.

Lorsque l'homme eut dompté et asservi le cheval et le bœuf, il ne fut plus condamné à ramper péniblement sur la terre et à porter sur ses épaules les produits de ses champs ou de sa chasse.

Mais bientôt, ses besoins croissant, la force même de ses nouveaux auxiliaires devint insuffisante; il dut reconnaître qu'elle avait, elle aussi, des limites très-restreintes et que le cheval ou le bœuf le plus fort était impuissant à porter sur son dos la lourde pièce de bois que son maître avait arrachée à la forêt pour construire sa hutte.

L'homme dut donc s'ingénier, et ce que ses auxiliaires ne pouvaient porter, il le leur fit traîner. La pièce de bois attachée à la bête fut ainsi traînée sur le sol et portée à la hutte. Le premier qui fit cette chose si simple, faisait cependant une découverte précieuse, aussi importante que la conquête même du cheval, car il était sans s'en douter l'inventeur de la locomotion terrestre. Et ne croyez pas que ce titre d'inventeur ne soit pas mérité par l'homme ou la race qui conçut la première idée d'un mode de locomotion. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui, en plein XIXe siècle, dans le centre de l'Afrique, des peuplades sauvages qui, possédant depuis des siècles des bêtes de trait, n'ont jamais eu la moindre notion de leur puissance de traction?

Après cette découverte, les progrès de l'homme dans cet art nouveau furent encore lents.

Il en arriva d'abord à attacher ensemble plusieurs pièces de bois, sur lesquelles il posa les objets que leur contact avec le sol eût pu détériorer. Puis il donna une forme plus stable à sa structure : il la composa de deux morceaux de bois dégrossis, qu'il plaça parallèlement et qu'il réunit entre eux par une ou plusieurs traverses. Ce jour-là, il eut un chariot glissant sur le sol, sans roues, en un mot un traîneau.

Le traineau ainsi établi ne pouvait être employé

que sur un terrain uni; les moindres aspérités du sol devaient entraver sa marche. Il eût glissé parfaitement sur la glace ou sur la neige, mais les régions habitées par ses inventeurs ne devaient offrir que rarement ces phénomènes. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il devint entre les mains des habitants des régions froides.

A l'inconvénient de ne pouvoir glisser que sur un terrain peu accidenté, le traîneau primitif joignait celui de ne pouvoir être chargé trop lourdement. Dans ce cas, le moindre caillou arrêtait sa marche, et tous les efforts des hommes et des bêtes suffisaient à peine à le mouvoir.

Cependant l'homme n'abandonna pas pour cela le traîneau, mais il dut s'ingénier pour obvier à cette nouvelle difficulté. Pour cela il arriva sans doute accidentellement à se servir de rouleaux de bois, qu'il plaçait sous son traîneau trop lourdement chargé et qui lui permettaient ainsi de lui faire franchir les pas difficiles.

Il n'est pas un de vous qui n'ait vu les maçons se servir du rouleau pour faire mouvoir les plus lourdes pierres. Vous savez donc tous combien la manœuvre en est lente et pénible ; il faut à chaque instant déplacer un des rouleaux pour gagner une distance à peu près égale à la longueur de l'objet remué.

Le traîneau primitif sur des rouleaux mobiles n'était pas encore une voiture, mais il n'était déjà plus un traîneau dans toute l'acception du terme. Il fallut cependant encore des siècles à l'homme pour trouver le moyen d'attacher ces rouleaux au corps du traîneau et pour transformer ainsi celui-ci en une véritable voiture, posée sur des roues.

En effet, « la roue, dit M. Deharme dans son intéressant traité des *Merveilles de la locomotion*, n'est qu'une *tranche du rouleau*, rendue plus légère par des évidements intelligemment ménagés, et plus résistante grâce à une ferrure destinée à la garantir de l'usure et des chocs produits par les inégalités du chemin.

» Cette série d'hypothèses, d'ailleurs très-naturelles, se trouve parfaitement justifiée par la forme des roues des premiers chars dans l'antiquité, forme rudimentaire que l'on retrouve encore aujourd'hui, dans toute sa simplicité, aux roues des chars catalans entre autres. Ces roues sont de simples disques ferrés, ayant 4 ou 5 centimètres de largeur, assujettis d'une façon grossière au véhicule qu'ils supportent, et produisant dans les chemins montueux des Pyrénées un bruit strident et criard que prolonge encore la lente allure des bœufs qui y sont attelés. »



Un traîneau-omnibus à New-York. (P. 30, col 2.)

On attribue assez généralement à Cyrus l'invention des roues, mais il est prouvé par les traditions et par les sculptures des monuments égyptiens, assyriens et indiens que ces peuples connaissaient l'emploi des roues dès une antiquité reculée.

Nous avons vu comment le traîneau primitif s'était lentement transformé en un véhicule à roues ; mais, si son usage fut alors complétement abandonné dans les pays chauds ou tempérés, il n'en était pas de même dans les contrées septentrionales, où il continuait à offrir des avantages bien supérieurs à ceux de la voiture à roues.

« Deux raisons principales, dit M. Deharme, en ont maintenu et en maintiendront l'usage dans ces pays : la dureté de la terre glacée et l'absence ou

la rareté des voies de communication. Quel que soit l'objet qu'on ait à faire mouvoir sur le sol, on favorisera son mouvement en réduisant le frottement qui se produit lorsqu'on cherche à le déplacer, frottement qui dépend tout d'abord de la nature des surfaces en contact.

» Le sol glacé des pays du Nord se prête merveilleusement à ce déplacement. Les surfaces des patins du traîneau et du sol acquièrent par l'usage un poli essentiellement favorable au mouvement.

» Qu'arriverait-il si des roues étaient substituées aux longs patins de glissement? Elles pénétreraient dans la neige au lieu de rester à la surface et deviendraient un obstacle à la marche. Le véhicule procéderait par saccades, se fatiguant lui-même, fatiguant ceux qui y seraient placés et la bête qui le tirerait.

» Le traîneau, en abaissant le centre de gravité du véhicule presque au niveau du sol, et en lui fournissant une large base de sustentation, empêche ces accidents de se produire. Le traîneau passe partout, la roue sur les bons chemins seulement. »

Les peuples du Nord, tribus restées longtemps à l'état sauvage, durent conserver pendant de longs siècles le traîneau dans sa forme primitive.

Le traîneau que construisent encore aujourd'hui les Esquimaux et les Lapons nous donne une idée de ce qu'il devait être dans la Russie entière avant les progrès de la civilisation. Ce n'était alors qu'un léger châssis formé de deux patins en bois ou en os de gros cétacés, sur lequel reposait un siége étroit pouvant porter tout au plus une ou deux personnes.

L'introduction de l'usage du fer dans les contrées septentrionales amena le traîneau subitement à un haut degré de perfectionnement. Ses patins armés de fer lui donnèrent une plus grande solidité et lui permirent de glisser avec infiniment plus de rapidité sur la glace.

Aujourd'hui le traîneau, en Russie, a revêtu des aspects et des usages aussi variés que nos voitures. Sitôt que les vents de novembre ont étendu sur le pays cet épais manteau de neige qui couvre sa surface pendant cinq mois, les voitures sont mises de côté, et les traîneaux les remplacent partout. Ils deviennent fiacres, charrettes, camions; ils fournissent aussi aux riches d'élégants véhicules.

Il n'est en effet rien de plus gracieux et de plus agréable que le traîneau, appelé par les Russes le char silencieux. Entraîné par le galop des chevaux, il glisse sans bruit sur la neige, dont il ride à peine la surface unie. Le voyageur, enveloppé dans ses fourrures, se sent emporté, sans qu'aucun bruit, si ce n'est celui que produisent les nombreuses sonnettes des chevaux, sans qu'aucun choc lui rende perceptible la rapidité de sa course.

Il faut avoir été à Saint-Pétersbourg pour se faire une idée des innombrables formes que revêt le traîneau : les rues sont sillonnées de mille véhicules bizarres; les uns ne sont qu'une sorte de banc monté sur de légers patins, et sur lequel le voyageur se place à califourchon; les autres ont la forme d'un cygne ou d'un tigre; puis il y a les traîneaux de la poste, aux caisses peintes en rouge, les traîneaux des chemins de fer; le traîneau de l'empereur, garni de nombreuses banquettes, sur lesquelles la famille impériale et toute sa suite peuvent prendre place, et mille autres variétés.

Dans l'Allemagne du Nord, en Suède, en Hollande, en Danemark, le traîneau est presque en aussi grand usage qu'en Russie. Sur les rives de la Baltique, les paysannes, se rendant au marché, suivent en patinant leurs traîneaux chargés de provisions, que traînent des chiens, comme chez les Esquimaux.

Dans le nord de l'Amérique, aux États-Unis, dans le Canada et les pays du Dominion, le traîneau remplace complétement les voitures pendant l'hiver. Les rues de New-York sont parcourues durant cette saison par de grands *traîneaux-omnibus* montés sur de solides patins en fer et traînés par six vigoureux chevaux empanachés.

Les Américains ne se sont pas contentés d'adapter le traîneau à toutes les exigences de la civilisation moderne, c'est à eux que revient l'honneur d'avoir amené ce véhicule primitif à son plus haut degré de perfection. Ils ont inventé non pas le traîneau à vapeur, cela viendra peut-être un jour, mais le traîneau à voile.

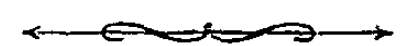
Ce traîneau forme une sorte de plancher léger, supporté par deux solides patins en acier. Il est muni d'une mâture, semblable à celle d'une barque, à laquelle on adapte une vaste voilure de *racing yacht*, et porte à l'arrière une lame tranchante, en fer, qui, mordant profondément dans la glace, remplit à peu près le même office que le gouvernail dans un bateau.

Placé sur une glace unie, celle d'un fleuve ou d'un lac, ce bateau-traîneau, appelé *ice-boat* par les Canadiens, se meut sous l'action du vent avec la régularité d'un bateau et avec une rapidité que rien n'égale. Cette rapidité est telle, que dans des conditions favorables elle peut dépasser celle d'un train express lancé à toute vitesse.

Comme exemple de cette extraordinaire vélocité, on raconte que, dans l'hiver de 1864, à la suite d'un pari, deux traîneaux à voile naviguant, ou plutôt volant sur la glace de l'Hudson, se mesurèrent avec le train express qui suivait la voie longeant ce fleuve. Malgré les efforts du mécanicien, qui fit toute vapeur, les traîneaux à voile battirent aisément le train, et gagnèrent une avance de quelques minutes sur un parcours d'environ cinq kilomètres.

L'histoire est américaine; mais fût-elle un peu exagérée, il n'en est pas moins vrai qu'il y a bien loin de ce traîneau, battant à la course une locomotive, à l'humble poutre que nos ancêtres furent si fiers de voir traîner pour la première fois par un cheval.

P. VINCENT.



L'HEURE DES ENFANTS

IMITÉ DE LONGFELLOW.

A l'heure où finit le jour, où la nuit va commencer à descendre, il y a une pause dans les travaux de la journée, cette pause, qui ne le sait? c'est l'heure des enfants.

Dans la chambre au-dessus de ma tête, j'entends des petits pieds qui s'impatientent, le bruit d'une porte que l'on ouvre, et de douces voix, des voix bien chères. De mon cabinet j'aperçois à la clarté de ma lampe, descendant tout doucement le grand escalier, Alice la sérieuse, la rieuse Allégra, Édith aux cheveux d'or.

On chuchote, puis on se tait; mais je comprends bien, rien qu'à voir leurs yeux espiègles, que l'on complote, que l'on tient conseil pour me surprendre.

Tout à coup, on s'élance de la dernière marche, d'un bond on a franchi l'antichambre; trois portes, pas de sentinelles! Par ces trois portes, on fait invasion dans ma forteresse.

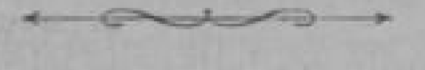
On escalade ma tour, on prend d'assaut les deux bras et le dossier de mon fauteuil. Où fuir? je suis cerné; les assaillants sont partout à la fois!

Mes chéries me dévorent de baisers, je suis enlacé de leurs bras; je suis si bien leur prisonnier que je songe à cet évêque de Bingen pris d'assaut par les rats dans sa tour, au milieu du Rhin!

Croyez-vous donc, bandits aux yeux bleus, qu'il suffise d'avoir escaladé la muraille, et qu'une vieille moustache comme moi ne soit pas de taille à vous tenir tête à tous. Je vous tiens ferme dans ma forteresse; je ne vous laisserai plus sortir; je vous mettrai dans ma prison: ma prison c'est mon cœur!

Et là je vous garderai toujours, oui, oui, toujours, jusqu'à ce que les murs de la prison s'écroulent, jusqu'à ce que la prison tombe en poussière.

J. GIRARDIN.



OBERKAMPF

Dieu merci, on commence à répartir sans trop de parcimonie, sur les héros de la paix, les lauriers trop longtemps dévolus aux seuls gagneurs de batailles. L'un des derniers remaniements patronymiques des voies de Paris nous a donné, par une pensée aussi intelligente que judicieuse, une rue Philippe-de-Girard, une rue Jacquart, une rue Oberkampf.

« Oberkampf! Oberkampf!... Quel est celui-là, je vous prie? ».

Ah! voilà que vous m'adressez précisément la demande que j'entendis faire maintes fois dans le quartier que j'habite, lorsque les plaques indiquant le nouveau baptême furent substituées à celles qui portaient l'ancienne dénomination; et je ne vous cacherai pas qu'en face du profane ou plutôt de l'ignorant accueil fait par la foule à un nom qui vivait dans mon esprit pour ainsi dire à l'état légendaire, je ne laissai pas que d'être péniblement surpris. Il en fut de moi ce qu'il en pourrait être d'un patriotique enfant de l'Helvétie qui, venant à prononcer le nom de Guillaume Tell, entendrait répéter autour de lui avec une banale indifférence : « Guillaume Tell? qui ça, Guillaume Tell? »

La chose vous semblera sans doute un peu moins singulière quand je vous aurai fait savoir, moi, né et élevé dans l'indiennerie, que le nom d'Oberkampf n'est autre que celui d'un indienneur digne en tout point des hommages de la postérité; mais, pour que ce sentiment arrivât à vous paraître tout naturel, il faudrait que je pusse vous rapporter, telle que je l'ai vingt fois écoutée dans mon enfance, l'histoire, ou mieux la légende que mon bon vieux grand-père, l'indienneur, le contemporain, et, qui plus est, le compatriote d'Oberkampf, me contait dans une fabrique d'indiennerie; notez, je vous prie, cette dernière circonstance; et, comme influence, ressortant de la situation du narrateur et de l'auditeur, figurez-vous, par exemple, l'histoire du héros de la Suisse dite par un citoyen d'Uri ou d'Unterwald, sur l'herbe du Grutli ou dans la fameuse chapelle du lac des Quatre-Cantons; il faudrait encore que je pusse donner à ce récit l'accent et les tournures germaniques auxquels il devait une pittoresque nuance de fantaisiste ancienneté, et vous entendriez certainement quelque chose d'analogue à la narration si merveilleusement naïve que Balzac met dans la bouche d'un vieux sergent disant, comme il la voit, comme il la comprend, aux villageois, la vie de son homérique empereur.

Au reste, il serait facile de trouver plus d'une analogie de caractère et de destinée entre le grand capitaine et le grand industriel, qui d'ailleurs se connurent, s'estimèrent, et qui, à un certain moment, se trouvèrent marcher au même but par deux voies bien différentes.

« Monsieur Oberkampf, dit un jour Napoléon au manufacturier, sur la poitrine duquel il avait quelque temps auparavant attaché sa propre croix, en affirmant que nul n'était plus digne de la porter, vous et moi nous faisons aux Anglais une rude guerre, vous par votre industrie, et moi par mes armes. » L'empereur ajouta même, à ce qu'on assure : « Et c'est encore vous qui faites la meilleure. »

D'abord, pourquoi appelons-nous *indiennes* les toiles peintes ou imprimées? Parce que l'Inde nous les a d'abord fournies. On ne saurait fixer au juste l'époque où les premières arrivèrent en Occident; mais on suppose que l'art de peindre, d'aucuns disent même d'imprimer les toiles, était connu de toute antiquité chez les peuples industriels de l'Asie. Quoi

qu'il en soit, ce ne fut guère que vers la fin du XVIe siècle que, grâce à la connaissance de quelques procédés rapportés par d'aventureux voyageurs, s'établirent presque simultanément en Hollande, en Angleterre et en Suisse, des manufactures où l'on s'efforça d'imiter les produits orientaux; mais ce fut en Suisse que cette industrie prit le plus d'essor, par ce fait sans doute que là elle avait trouvé liberté pleine et entière, tandis qu'ailleurs les maîtrises, les corporations, auxquelles elle venait faire concurrence, lui avaient déclaré une guerre plus ou moins implacable.

Il va sans dire qu'en France, où l'esprit d'initiative ne fit jamais défaut, des gens se seraient nécessairement trouvés pour diriger quelques tentatives en ce sens; mais ces tentatives furent rendues en principe impossibles par des ordonnances prohibitives qu'obtinrent les fabricants d'étoffes de lin, de chanvre et de soie.

Peut-être dois-je noter, à la justification non pas de ce système d'entraves au progrès, mais des artisans qui en réclamaient les bénéfices, qu'en ces temps de priviléges il n'était aucune position industrielle ou commerciale dont le titulaire n'achetât le droit d'exercice par une longue et onéreuse suite de redevances qui, établies dans le prétendu intérêt et pour le prétendu honneur de la profession elle-même, ne faisaient en somme que constituer une abondante source de revenus fiscaux, en arrêtant singulièrement l'élan du génie industriel.



Oberkampf. (P. 31, col. 1.)

On avait décrété à l'origine contre les *toiles peintes*. Il était interdit non-seulement d'en fabriquer, mais aussi d'en introduire sur le territoire du royaume. Et cet état de choses durait même au milieu du XVIIIe siècle, où l'on ne voyait encore chez nous que des indiennes et des fichus imprimés venus, par contrebande, des fabriques de la Suisse et du Comtat Venaissin, alors terre papale. — « Les agents des douanes les arrachaient de dessus les épaules des femmes en pleine rue. Malgré ces rigueurs, ou peut-être même à cause d'elles, le goût de la nation pour les toiles peintes était devenu si général, que le gouvernement jugea d'abord à propos d'en permettre l'introduction moyennant un droit de 135 francs par quintal. Enfin, un édit royal, en date du 9 novembre 1759, en autorisa la libre fabrication. Ce fut, — dit l'historien d'Oberkampf[1], — une véritable révolution dans l'industrie française. »

Révolution qui, croyez-le bien, ne s'accomplit pas sans luttes et sans tiraillements. Les moralistes mêmes s'étaient mis depuis longtemps de la partie; ils avaient crié à l'abomination sur ce luxe nouveau, qui allait corrompant les classes inférieures. — « Ce n'est pas, écrivait encore à l'époque où l'édit fut rendu l'auteur anonyme d'une publication intitulée *Des effets que doivent produire dans le commerce de la France l'usage et la fabrication des toiles peintes*, ce n'est pas la modicité du prix, c'est la mode et une certaine vanité qui rendent les femmes du menu peuple si curieuses de toiles peintes. Habillées de siamoise ou de toile unie, elles ne peuvent se comparer qu'aux femmes de leur état. Ont-elles une robe de toile peinte à Genève ou en Angleterre, elles se croient au-dessus de leur condition, parce que les femmes de qualité portent aussi des toiles peintes. »

Mais enfin, quoi qu'eussent pu dire ou faire les partisans de la prohibition, la nouvelle industrie venait de recevoir ses lettres de naturalisation et sa liberté d'action; il ne lui restait donc qu'à en faire usage.

Sans doute, supposez-vous, que tout aussitôt de vastes établissements s'ouvrent, à la tête desquels se placent soit quelques-uns des principaux manufacturiers étrangers, soit des artisans très-expérimentés, soutenus par d'importantes commandites. Attendez.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

1. Labouchère, *Vie d'Oberkampf*, 1 vol. de la Bibliothèque populaire. — Librairie Hachette.



Le père Zacharie passait son temps à tricoter. (P. 36, col. 2.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]

III

Marianne la Noire.

La veille de la Toussaint, la première parole de Marianne la Noire fut pour prier les enfants d'aller cueillir des sorbes sauvages, qu'on devait porter ensuite au cimetière. Sans en demander plus long, Damien courut à toutes jambes vers la maisonnette abandonnée, près de laquelle croissait justement un magnifique sorbier. Lorsque Marie arriva tout essoufflée derrière son frère, celui-ci était déjà installé d'un air crâne sur une des branches inférieures de l'arbre. « Viens donc, disait le garçon à sa sœur, il y a encore une place pour toi, si tu veux. » Pour toute réponse, Marie déploya son tablier sous le branchage, et les sorbes, secouées par Damien, se mirent à pleuvoir en telle abondance, que la fillette, au bout d'un instant, eut provision pleine et vermeille.

C'était, il faut le reconnaître, un petit garçon bien fantasque et bien capricieux que Damien. La haute position qu'il occupait momentanément entre ciel et terre enfla son jeune orgueil. N'ayant plus de sorbes à cueillir, il résolut de faire de sa descente un marché à son avantage.

« Petite sœur, dit-il, je me trouve si bien ici que j'ai envie d'y rester à perpétuité. J'ai d'ailleurs le plaisir de faire enrager les pierrots. Les entends-tu? Fi! les vilains jaloux! Allons, c'est décidé, je deviens pour toujours une branche de l'arbre, si tu ne me fais pas une promesse.

— Laquelle? demanda Marie.

— Il faut que tu t'engages, reprit Damien, qui avait conservé un grain de rancune contre Mme Landfried, à ne jamais porter devant moi le collier que la bonne dame t'a donné.

— Oh ! pour cela, non, Dami.

— C'est bien, alors le sorbier et moi nous ne faisons plus qu'un.

— Comme il te plaira, » repartit Marie.

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

Et elle fit mine de s'en aller incontinent avec sa rouge cargaison. Seulement, au détour du chemin, la rusée eut soin de se cacher derrière un tronc d'arbre. Là, tout en épiant le retour de son frère, elle s'occupa de tresser en guirlande celles des sorbes qui avaient conservé leurs queues. La couronne terminée, elle se la mit sur la tête. Mais, au même instant, elle se sentit prise d'une inquiétude mortelle au sujet de Damien. Une grande heure déjà s'était écoulée. Qu'était devenu l'enfant mutin? Avait-il été, pour sa punition, changé en oiseau sur la branche, comme cela était arrivé à certain prince d'un conte merveilleux qu'on lui avait narré un soir à la veillée? Malgré son ferme propos de donner une leçon à son frère, Marie ne put tenir contre sa propre anxiété; elle courut tout de suite à l'endroit où Damien était resté. Le petit drôle était toujours à cheval sur la branche, les bras croisés dans une attitude contemplative.

« Dami, mon bon Dami, s'écria Marie, fort aise au fond d'avoir retrouvé son frère sans plumes et sans bec, descends vite, descends, je te promets tout ce que tu voudras. »

D'un bond triomphant Damien toucha le sol. Sa sœur l'embrassa, mais en l'embrassant elle songeait malgré elle que si dans l'éternité, comme disait Mme Landfried, leurs parents avaient été témoins invisibles de ce qui s'était passé, peut-être n'avaient-ils pas approuvé en tout la conduite de Damien.

Un quart d'heure après Marianne la Noire emmenait les enfants au cimetière. La bonne femme les fit arrêter devant deux petits monticules de terre en leur disant : « Ici reposent vos parents. » Marie et Damien se regardèrent tout étonnés. La Marianne planta sur chaque tertre deux petits morceaux de bois disposés en forme de croix, et enjoignit aux enfants d'y suspendre leurs sorbes sauvages. Damien eut fait la chose en un clin d'œil et il ne manqua pas de plaisanter en cette occasion la lenteur de Marie. Celle-ci était toute sérieuse, et, sans qu'elle sût trop pourquoi, l'insouciante légèreté de son frère lui faisait mal. Aussi ne put-elle s'empêcher de le gronder un peu fort. Damien se mit alors à pleurer. Son chagrin n'était pas au fond bien sérieux, mais le garçon était pleurard de son naturel. La sensible Marie en fut émue; elle se crut coupable de dureté; puis ces paroles de Marianne la Noire : « Ici reposent vos parents, » lui étaient restées dans l'oreille comme une sorte d'avertissement mystérieux.

« Dami, mon Dami, s'écria-t-elle de toute sa force, comme si elle eût voulu que Jean-Pierre, sous le tertre, l'entendît, pardonne-moi. Je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Cela ne m'arrivera plus jamais, non, jamais... Oh! papa, oh! maman, poursuivit-elle, ne m'en voulez pas, je vous promets de me conduire toujours comme une bonne petite fille. »

Marie déploya son tablier (P. 33, col. 1.)

Elle n'en put dire davantage; des sanglots convulsifs soulevaient lentement sa poitrine ; cependant ses yeux demeuraient secs; ce ne fut que lorsque, se retournant vers Marianne, elle vit celle-ci tout en larmes qu'elle se mit à pleurer à son tour.

Le soir, quand Damien la quitta pour retourner chez le père Zacharie, Marie, qui était restée longtemps songeuse, prit un petit air d'importance et glissa ces mots dans l'oreille de son frère : « Veux-tu que je te dise, Dami? Eh bien, je sais mainte-

nant une chose, c'est que nous ne reverrons jamais nos parents en ce monde. »

Ainsi, à cette première lueur indécise que les affectueuses paroles de la bonne fermière avaient éveillée dans l'âme de la fillette, venait de succéder



Marianne la Noire assise au chevet de sa pensionnaire. (P. 35, col. 2.)

un sentiment d'une clarté déjà plus nette, celui de la séparation éternelle qu'amène cette chose mystérieuse qu'on appelle la mort.

Ce jour-là Marie en s'endormant ne voulut point quitter la main de Marianne la Noire; quand celle-ci essayait de la retirer, l'enfant s'y raccrochait en la serrant de toutes ses forces. Une sorte de rêve l'agitait tout éveillée : elle s'imaginait qu'elle tombait, sans pouvoir s'arrêter, tout au fond d'un grand trou béant. Peu à peu cependant elle se calma; mais son visage conserva dans le sommeil une expression de rigidité étonnante : c'était sans doute le reflet de cette force de résistance intérieure dont la nature l'avait douée, et que la vie devait développer en elle de plus en plus.

Au reste, ceux qui auraient vu à ce moment Marianne la Noire assise au chevet de sa pensionnaire, l'eussent trouvée plus étrange encore dans son air et dans ses manières que ne l'était la fillette dans les

soubresauts de son cauchemar. La bonne femme resta jusqu'à minuit penchée sur Marie, tantôt récitant des *pater* et des *ave*, tantôt murmurant à demi-voix des paroles incompréhensibles.

« Pauvre petite, disait-elle, puisses-tu avoir toujours pour te veiller et pour te soutenir à ton insu un œil et un bras comme les miens ! Hélas ! une seule personne au monde te pourrait servir de protecteur, c'est *lui, lui !*... O mon Dieu, rends à mon enfant sur la terre étrangère l'assistance que je donne ici à cette pauvrette. »

La Marianne passait au village pour une créature de malheur; on ressentait une sorte de frayeur involontaire devant cette femme sèche et noire dont l'abord offrait quelque chose de rude et d'abrupt. Sa vie avait été marquée par un drame terrible. Un jour, — il y avait de cela une vingtaine d'années, — des malfaiteurs avaient attaqué une diligence aux environs d'Haldenbrunn. Le mari de la Marianne était au nombre des bandits, et il fut tué dans l'affaire. Le lendemain on avait rapporté au village le cadavre du malheureux, qui avait un trou dans la poitrine, et dont la face était affreusement noire et bouffie. La Marianne avait pris son courage à deux mains ; elle avait lavé soigneusement le visage du défunt, comme si elle eût pu laver en même temps la tache criminelle de sa mort, et l'avait enseveli de ses propres mains. Un mois après elle avait donné le jour à un fils, qu'elle appela Jean, et qui avait un teint de corbeau comme sa mère. Arrivé à l'âge de choisir un métier, le jeune homme avait déclaré qu'il voulait être maçon. Dieu sait, pour le dire en passant, combien de garçons du village se sentaient pris de cette vocation, depuis qu'un gars du pays, Séverin, le fils d'Ambroise, était parvenu, en gâchant du mortier, à de hauts emplois. L'enfant de la Marianne, qui avait, tout comme un autre, un grain d'ambition, était donc parti un beau matin pour faire son tour du monde en qualité de compagnon de la truelle. Depuis lors on ne l'avait pas revu. Avait-il fait fortune comme Séverin? Nul ne le savait, et la Marianne elle-même n'avait pas eu une seule fois de ses nouvelles, ce qui ne l'empêchait pas de répéter à tout propos : « Quand mon Jean sera ici, quand mon Jean me reviendra... »

Ce n'était pas d'ailleurs une femme à geindre et à se tourmenter que Marianne la Noire. Elle avait l'âme fière et eût regardé comme un affront qu'on se mêlât de prendre avec elle des airs de compassion. Aussi se faisait-elle à dessein revêche et bourrue pour mieux tenir à distance les *plaigneurs*. Avec tout cela elle travaillait comme une négresse, ou à peu de chose près, qu'elle était. C'était la meilleure fileuse du village, et il fallait la voir tout l'hiver faire trottiner ses fuseaux. L'été, c'était autre chose; elle arpentait le pays de ses longues jambes infatigables, ramassant partout des brindilles de bois et des bûchettes, qui lui rapportaient, bon an mal an, un pécule assez raisonnable.

Le père Zacharie, chez qui Damien prenait gîte, était, comme type, tout l'opposé de la Marianne ; cet invalide, — car il avait une jambe de bois, — n'était occupé devant le monde qu'à se donner l'air d'un bonhomme qui a le cœur sur la main ; chez lui, le verrou tiré, il rentrait dans son naturel, et son naturel n'était ni doux ni aimable. Toutes les personnes de sa maison savaient là-dessus à quoi s'en tenir, et Damien, le pleurnicheur, Damien le savait mieux que tout autre : il recevait en un jour plus de giffles et de horions que sa sœur Marie n'échangeait de paroles en une semaine avec la Marianne. Encore était-il heureux pour Damien que l'invalide ne pût jouer du pied aussi prestement qu'il jouait du poing.

Ainsi bâti, au physique et au moral, le père Zacharie passait le meilleur de son temps à tricoter des bas et des camisoles. Toute la journée on le voyait aller et venir de porte en porte avec son tricot, et partout où il y avait à jaser, on était sûr qu'il faisait une pause. Ces bavardages-là n'étaient pas sans lui rapporter à l'occasion de bons petits profits. Comme il connaissait son prochain et les affaires de son prochain sur le bout du doigt, il était le *marieur* du pays. Entre beaux biens clos désireux de s'assortir comme il faut, il est d'usage, à la campagne, de se servir d'un intermédiaire qui va aux informations et règle d'avance toutes choses conformément aux convenances. C'était précisément là le rôle du père Zacharie, le premieur *violoneux* de plus de trois lieues à la ronde, qui faisait danser les conjoints. Au besoin même, quand ses doigts étaient fatigués de tenir l'archet, le bonhomme embouchait la clarinette ou le cornet, et bien malin qui eût dit lequel des trois instruments faisait le mieux valoir ses talents.

On le voit, Marie et Damien, si différents l'un de l'autre par leur nature, ne pouvaient manquer de le devenir davantage encore au contact de créatures aussi opposées que l'étaient Marianne la Noire et Zacharie *la jambe de bois*.

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

A suivre. Par J. Gourdault.



LES BONBONS

Oh! le bon mois que le mois de décembre! n'est-ce pas, mes chers amis?

Combien il compense par toutes sortes de belles et bonnes choses les vilaines journées de pluie, de brouillard, de neige, qui forment son cortège habituel!

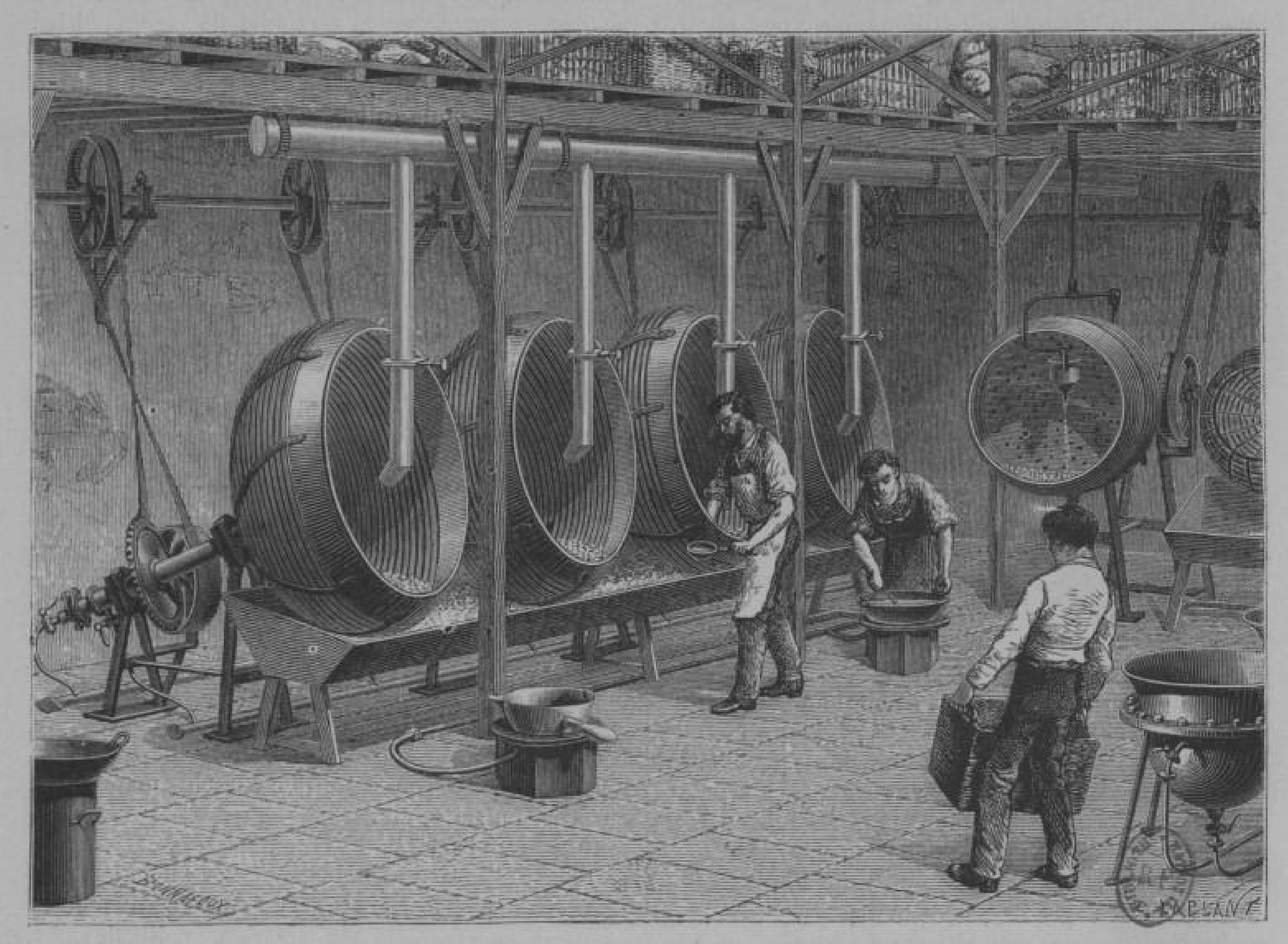
La vieille année qui s'en va paraît vouloir réserver ses dernières faveurs tout entières à la jeunesse. On dirait qu'elle veut lui faire oublier les petits chagrins qu'elle a pu amener pendant son cours et ne laisser à tous en s'en allant qu'un bon et joyeux souvenir.

Elle s'aperçoit qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps et elle se hâte : les fêtes succèdent aux fêtes.

Tout d'abord voilà la Saint-Nicolas, la fête des enfants. A Paris, nous délaissons un peu ce bon patron de nos premières années, mais il n'en est pas de même dans nos provinces, surtout dans le Nord. En Allemagne, en Russie, en Amérique, c'est aussi un grand jour. Les enfants se réunissent par troupes et se promènent dans les rues, le soir, armés de cierges et de lanternes, tout en chantant des hymnes en l'honneur du bon saint. Ils se rendent ainsi chez les amis de leurs parents et partout ils reçoivent un petit cadeau, car, selon le proverbe russe, il n'est pas de meilleure dévotion à témoigner à saint Nicolas que de faire plaisir en ce jour à un enfant.

Puis, après la Saint-Nicolas, décembre nous amène la Noël, avec toutes ses gracieuses et touchantes fêtes. Et là encore, dans cette fête, tout est pour l'enfance, en souvenir du divin Enfant qui vint sauver le monde. La veille de ce beau jour est célébrée de bien des façons : dans l'est de la France, en Allemagne, en Angleterre, le père Noël envoie à tous ses chers enfants des arbres chargés de mille cadeaux; à Paris et dans nos autres provinces, il vient lui-même pendant la nuit remplir de toutes sortes de surprises les souliers que ses petits amis ont eu soin de placer dans l'âtre avant d'aller se coucher.

Dès ce jour de Noël, les fêtes ne cessent plus, car le jour de l'an approche et les étrennes se préparent. Les magasins sont resplendissants de mille objets, tous plus beaux les uns que les autres, destinés à servir de cadeaux; mais les magasins ne suffisent pas, les rues sont à demi obstruées par des bouti-



Fabrication des dragées. (P. 38, col. 2.)

ques provisoires, par des marchands ambulants, étalant les jouets les plus tentants; et personne ne se plaint de cet encombrement, tout le monde est gai et content pendant cette semaine; tout le monde aussi est affairé; les papas, les mamans, les bons amis, sont occupés à leurs achats; nos jeunes amis eux pensent à leurs étrennes.

« Moi, dit Charles, je crois que papa me donnera ce grand cheval à bascule qui me fait tant envie; et puis ma tante m'a promis un sabre avec une belle giberne et deux canons en croix dessus.

— Moi, j'aime mieux une boîte de soldats de plomb, s'écria Edmond, je l'ai demandée à mon oncle. Il y aura des cavaliers et des soldats tirant des coups de fusil, et je ferai la bataille avec la mitrailleuse que me donnera papa. »

André et Henri, qui sont déjà en sixième, préfèrent de beaux livres avec de belles images, où l'on peut lire longtemps, s'amuser et apprendre tant de choses.

« Et toi, Paul, que veux-tu? » Paul n'a que quatre ans, aussi répond-il sans hésiter : « Moi je veux des bonbons! » Et tout le monde de rire et de l'appeler gourmand.

Mais pourquoi rire? quel est celui d'entre vous qui n'aime pas les bonbons? Je n'ai pas honte d'avouer que je n'en fais pas fi, surtout lorsque, fidèles à leur titre, ils sont bons. Ce n'est pas que je vous conseille pour cela de délaisser les livres et les jouets pour les friandises; mais il n'y a pas de mal, je crois, à avouer que l'on aime, sans gourmandise, les bonnes choses.

Du reste, n'ayez pas peur : plus d'une personne sérieuse croque avec autant de plaisir que vous les bonbons du jour de l'an. Je n'en veux pour preuve que l'énorme quantité de ces produits qui se fabriquent vers cette époque. C'est par centaines de milliers de kilos que se font en ce moment les bonbons : marrons glacés, fondants, nougats, chocolats, dragées, et la longue, longue liste de friandises qu'il me faudrait trop de temps pour vous énumérer.

Il n'est aucun pays où l'art du confiseur ait atteint un aussi haut degré de perfection qu'en France. La confiserie française est tellement estimée, qu'elle forme une branche d'exportation assez considérable, et quelques-uns de ses produits sont l'objet de véritables grandes industries.

Parmi ceux-ci il faut citer, en première ligne, le chocolat et les dragées. Laissons de côté pour le moment le premier, son étude nous entraînerait trop loin, mais parlons un peu des dragées.

Vous êtes-vous jamais demandé par quel procédé on obtenait ces beaux bonbons, si lisses, si brillants, revêtus de couleurs vives ou délicates et dont l'enveloppe sucrée cache tantôt une amande, une pistache, tantôt une crème fondante ou même une liqueur?

Le procédé est assez compliqué, surtout dans ce dernier cas, pour que vous ne vous en fassiez que difficilement une idée.

Voyons d'abord comment se font les dragées aux amandes.

Les amandes ou pistaches, bien triées et dépouillées de leur pellicule sèche, sont placées dans une sorte de bassine, dont les parois sont formées par un tube de cuivre enroulé en spirale et dont la gravure ci-jointe vous montre la disposition.

La bassine est animée d'un mouvement de rotation autour d'un axe incliné; par suite de ce mouvement, les amandes sont constamment remuées et roulent l'une sur l'autre.

On les arrose alors avec un sirop de sucre cuit à un degré convenable et qu'un jet de vapeur, dirigé dans le tube qui compose la bassine, chauffe d'une façon douce et régulière. En même temps un tuyau vertical en communication avec un ventilateur amène sur les dragées en formation un courant d'air chaud ou froid qui facilite l'évaporation; le sucre se solidifie et enveloppe l'amande de couches successives, que vous pouvez facilement distinguer en cassant la dragée avec vos dents.

Lorsque l'épaisseur voulue est obtenue, on arrête la machine, on retire les dragées et on les plonge dans un bain de teinture qui leur donne leur couleur.

Pour les dragées à liqueur, l'opération est plus délicate. Il faut d'abord fabriquer le centre de la dragée et non pas, comme beaucoup se le figurent, faire la dragée d'abord et la remplir ensuite de liqueur.

Voici comment on opère: on tasse de l'amidon en poudre dans un cadre de bois et on applique à la surface de cet amidon une planche en plâtre présentant des aspérités qui ont la forme du noyau à obtenir, et qui, faisant leur empreinte dans l'amidon, y produisent autant de petites cavités régulières.

On coule alors dans ces cavités un mélange, en proportions convenables, de sirop de sucre et de la liqueur à employer, telle que kirsch, marasquin, curaçao, anisette, etc.

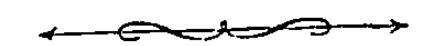
Il se produit alors un phénomène très-curieux : ce mélange très-épais se décompose rapidement; le sucre se dépose, se cristallise sur les parois de la cavité et enveloppe la liqueur d'une pellicule très-mince et cependant très-résistante.

On retire ces noyaux pleins de liqueur de leur moule et on les place comme les amandes ordinaires dans la bassine tournante où ils se transforment en dragées.

Le centre principal de cette importante industrie est à Verdun, où se trouvent plusieurs grandes fabriques renommées.

Vous voilà ainsi initiés au mystère de la fabrication des dragées. Si donc, comme je l'espère, vous en recevez de nombreux échantillons pour accompagner vos étrennes, vous pourrez les croquer en toute connaissance de cause.

H. Norval.



LE RENARD

Des innombrables carnassiers qui peuplaient dans les temps reculés les forêts de la France, hyènes, tigres, grands ours, etc., un seul, le renard, a su échapper à la guerre d'extermination que leur déclarèrent nos pères. C'était le plus humble membre de cette redoutable famille ; mais, doué par la nature d'une faculté que ne possède au même degré aucun autre animal, la ruse, il a su imposer son voisinage à l'homme et résister à tous les empiétements de notre civilisation.



Le renard. (P. 39, col. 1.)

Nos forêts sont fréquemment, il est vrai, hantées par un autre carnassier plus grand et plus redoutable que le renard, le loup, mais celui-ci ne s'y présente qu'en visiteur, presque jamais en habitant stable. Quant à l'ours, relégué dans quelques gorges inacessibles des Pyrénées et des Alpes, il mérite à peine d'être mentionné.

Le renard est donc bien véritablement le seul carnassier d'assez grande taille qui habite notre sol. En cette qualité de voisin, il mérite que nous nous occupions un peu de ses mœurs et de ses habitudes.

En zoologie, le renard forme un genre dans la famille des caniens, c'est-à-dire des animaux dont le chien représente un des types. Il se rapproche du reste beaucoup par sa forme de certaines espèces de chiens, entre autres des chiens loulous. Son corps, couvert d'un pelage très-abondant, roux sur le dos et les côtes, blanc sous le ventre, est allongé et porte une tête élégamment dessinée, terminée par un museau fin et noir, éclairée par deux yeux obliques, pétillante d'astuce et de malice, et encadrée par deux oreilles courtes et pointues. Sa queue, longue et touffue, balaye le sol.

De toute antiquité, cet animal a joui d'une réputation de finesse qui a été célébrée par tous les auteurs. Qui ne se souvient des fables du vieil Ésope et de notre bon la Fontaine et du rôle important qu'y joue maître renard ? Les Allemands en ont fait le héros du grand poëme Reineke Fuchs. Enfin, Buffon a dépeint dans une page magnifique notre rusé compère.

« Le renard, dit-il, est fameux par ses ruses et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse et réussit plus

souvent. Sans chercher à combattre les chiens et les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme on le sait, celles qui manquent le moins.

» Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent même jusqu'à la patience, il varie sa conduite; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation; quoique aussi infatigable et même plus agile que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits; il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. »

Le renard habite de préférence les bois voisins des villages. Sa demeure est généralement le terrier de lapins ou de blaireaux qu'il a dépossédés et dans lequel quelques légères transformations ont suffi à son aménagement. Il a toujours soin que son terrier ait plusieurs issues donnant sur des points différents de la campagne et lui permettant de dépister son ennemi. L'habitation, outre ses nombreux couloirs, renferme trois pièces : la première, placée près de l'entrée principale, lui sert de poste d'observation; la seconde est à la fois le magasin et la salle à manger : c'est là qu'il range son butin et le dévore; enfin tout au fond est située la chambre à coucher, spacieuse cavité, bien tapissée de plumes, de poils et de foin, où maître renard se repose, pendant la journée, au sein de sa petite famille, des exploits de la nuit.

En effet, ce n'est que le soir qu'il quitte sa retraite et se met en chasse. Il sort avec précaution, aspire longuement les émanations qui peuvent lui dévoiler la proximité d'un ennemi, puis rampant contre terre, dissimulant le mieux qu'il peut sa forme sous les haies et les buissons comme si l'obscurité ne lui offrait pas une garantie suffisante, il se dirige d'un pas rapide vers le lieu où il doit trouver sa proie.

Par un admirable instinct, il ne chasse jamais aux abords de son terrier, craignant ainsi d'en indiquer la situation à l'ennemi; il ne commence jamais ses déprédations qu'à une lieue ou deux de sa demeure.

Le lièvre, le lapin, la perdrix, sont sa proie habituelle. Guidé par son merveilleux odorat, il s'approche à pas lents de sa victime endormie et fond sur elle, la faisant passer en un instant de la vie à trépas. C'est ainsi que par la ruse et l'adresse il s'empare d'animaux que ses autres moyens ne lui permettraient pas d'approcher.

Dans la saison du raisin, maître renard, non content du gibier, pille les vignes et croque friamment maintes grappes. La Fontaine a noté ce goût du renard pour le raisin dans sa charmante fable où le voleur impuissant se console si philosophiquement.

Chose bizarre, il est aussi friand de miel et réussit à l'enlever aux abeilles placées dans le creux des arbres et même dans les ruches. On ignore comment il s'y prend pour dérober leur bien à des insectes aussi vigilants et aussi redoutables que les abeilles, mais le fait n'en est pas moins réel. Probablement, il profite là encore de la nuit et de l'engourdissement des braves petites ouvrières.

Mais ce qu'il préfère encore au gibier et aux douceurs, c'est une bonne et grasse volaille. Le chant du coq l'attire sûrement et le fait accourir de fort loin. Arrivé auprès du poulailler, il examine soigneusement les abords de la place, tâte les points faibles et dresse son plan d'attaque. A-t-il trouvé une ouverture, il s'assure avant de s'y engager que rien ne s'opposera à sa fuite. Une fois ces précautions prises, il entre dans le poulailler et fait un épouvantable carnage de ses hôtes. Il massacre tout, jusqu'à ce que le silence ait fait cesser les cris éperdus des victimes, qui auraient pu donner l'éveil. Après le massacre, il prend une à une les pièces et va les porter dans une cachette sous bois d'où il pourra les transporter à loisir dans son terrier. Car il ne tue pas pour le plaisir de verser du sang, comme on l'a souvent dit, mais par prévoyance, et lorsqu'il abandonne sur le carreau quelques-unes de ses victimes, c'est uniquement parce qu'il n'a pas eu le temps de les transporter à son magasin.

Cet amour de la volaille est généralement funeste à maître renard, car on comprend quelle haine il lui attire de la part de l'homme, qui entend manger ses volailles lui-même. Aussi les paysans lui font la guerre par tous les moyens possibles. Ils entourent de piéges à son adresse les abords de leurs poulaillers et le chassent infatigablement, quoique avec un succès variable.

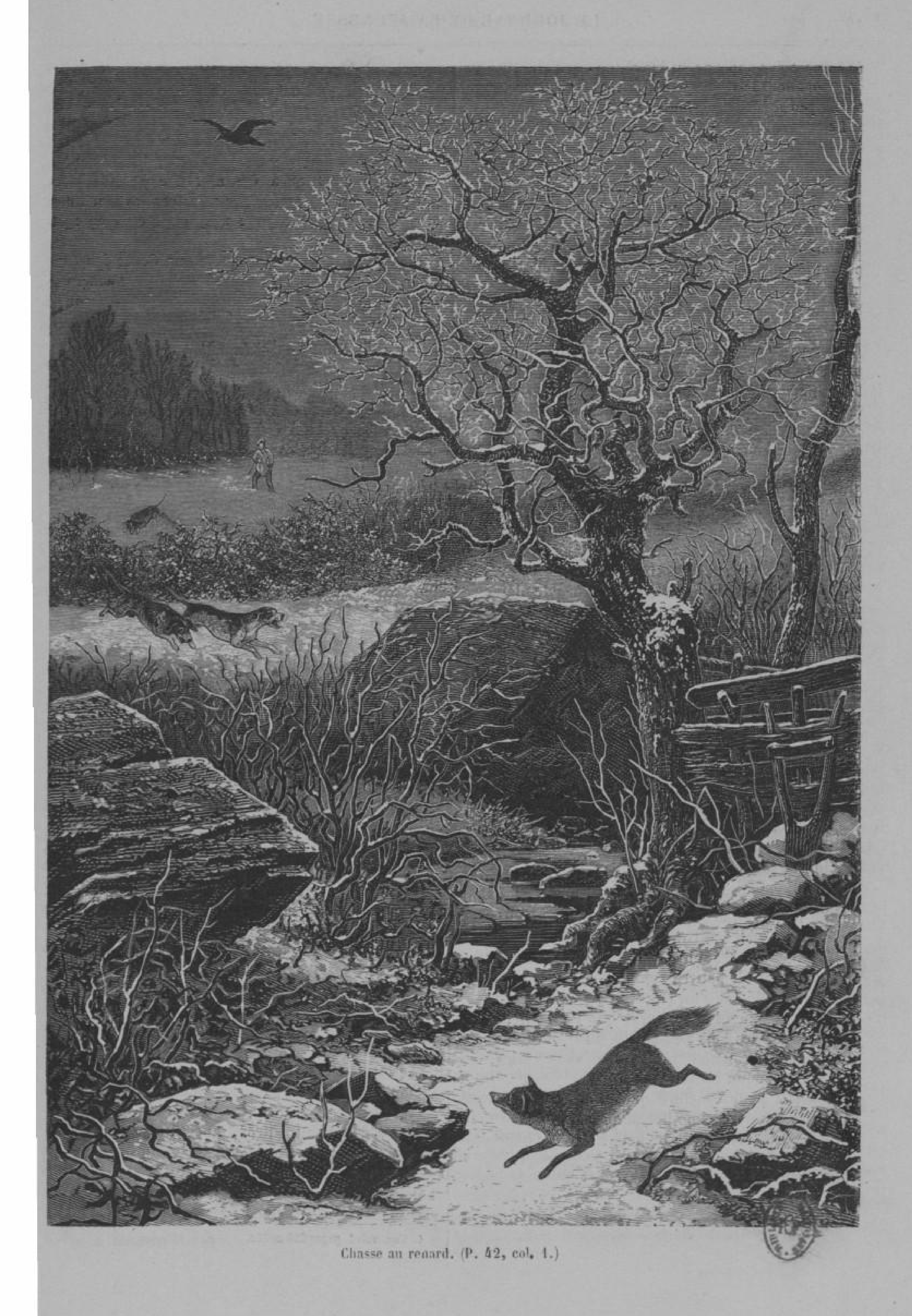
Les tours de notre rusé compère sont, en effet, innombrables, et il réussit le plus souvent à déjouer les efforts de ses ennemis inexpérimentés. Un de ces tours les plus curieux consiste à faire le mort, lorsqu'il se voit surpris à l'improviste et que la fuite n'est plus possible. Dans ce cas, il s'étend négligemment par terre et se laisse remuer, pousser en tous sens; on peut même l'enlever par la queue, le jeter sur son épaule, sans qu'il donne signe de vie. Enfin, une occasion se présente; pour peu que son capteur détourne la tête, notre renard glisse sous un couvert et disparaît en un clin d'œil, à la grande surprise de celui qui s'est laissé tromper.

Mis hors la loi, le renard mène une existence précaire, et si ses ruses lui permettent de déjouer la poursuite des paysans, elles ne lui servent que médiocrement vis-à-vis des chasseurs expérimentés.

On chasse le renard de plusieurs façons : les principales sont la chasse à courre et la chasse au fusil.

La chasse à courre au renard se pratique surtout en Angleterre, et les nobles Anglais ont élevé ce sport à la hauteur d'une institution nationale.

La veille du jour où doit avoir lieu la chasse, les gardes, connaissant toutes les habitudes des renards, que l'on tient soigneusement à l'abri de toute attaque



Chasse au renard. (P. 42, col. 1.)

de la part des paysans ou des chasseurs non attitrés, vont, pendant la nuit, fermer les entrées des terriers au moyen de broussailles.

Le renard, trouvant ainsi la porte de son domicile fermée, est contraint de rester dehors, et au matin les limiers l'ont bientôt éventé et se lancent à sa poursuite, suivis par les chasseurs montés sur des chevaux dressés à franchir les haies et tous les obstacles que présente la campagne.

Généralement la bête essaye de se dérober à la poursuite des chiens par maints tours et détours, mais en vain, car l'odeur qui s'exhale de son corps est tellement forte, que ses ennemis peuvent aisément tracer sa piste.

Après plusieurs heures d'une course éperdue, le malheureux animal tombant de lassitude se voit entouré par les chiens, et après un semblant de résistance est mis en pièces par la meute.

Cette chasse offre un très-grand attrait; mais, outre qu'elle n'est possible que sur un terrain modérément accidenté et pour des cavaliers rompus aux difficultés du steeple-chase, elle est fréquemment accompagnée de graves accidents, et en somme un méchant renard ne vaut guère la peine qu'un cavalier risque pour lui de se casser bras et jambes ou d'abîmer un cheval de grand prix.

La meilleure manière et la plus sûre de détruire le renard est de le chasser au fusil.

Pour cela plusieurs chasseurs se réunissent et se postent aux issues d'un bois que l'on sait renfermer de ces animaux. Des chiens bassets, à jambes torses, vont débusquer la bête et la font passer sous le feu des chasseurs.

Quelquefois un vieux renard qui a échappé aux coups de fusil dans une chasse précédente, sachant le sort qui l'attend, refuse obstinément de sortir de sa retraite. On n'a alors d'autre ressource que de défoncer le terrier à coups de pioche. Souvent le terrain est trop dur ou trop rocailleux pour permettre cette opération; on se voit réduit à enfumer la bête dans sa citadelle. Pour cela on bouche tous les orifices avec des branches sèches, à l'exception d'un seul devant lequel on accumule un tas de broussailles et de feuilles mortes auxquelles on met le feu. Au bout de quelques heures, en déblayant les entrées du terrier, on trouve le pauvre animal qui est venu expirer près de l'orifice de l'un des trous.

Le glapissement du renard, que l'on entend résonner dans les bois pendant la nuit, est une sorte d'aboiement prolongé, saccadé en sons clairs, se terminant par un hurlement aigu.

Ajoutons pour conclure que le renard n'attaque jamais l'homme, même pressé par la faim; le fond de son caractère est la lâcheté, et le désespoir seul réussit à lui donner un semblant de courage.

Th. Lally.

LE NAUFRAGE DE LA VILLE-DU-HAVRE

L'année 1873 aura été marquée par quelques-unes des plus épouvantables catastrophes maritimes que la marine marchande ait jamais eu à enregistrer.

Nos lecteurs se souviennent sans doute des deux terribles naufrages du *Northfleet* et de l'*Atlantic*, que nous avons rapportés ici même[1], et dans lesquels près de 1100 personnes trouvèrent la mort.

L'affreux drame du *Northfleet* vient de se renouveler, presque dans les mêmes circonstances, et cette fois la victime est un de nos plus beaux navires français, la *Ville-du-Havre*, bateau à vapeur de 5100 tonnes, faisant le service entre le Havre et New-York. Le 22 novembre dernier, ce paquebot fut rencontré, pendant la nuit, par un navire anglais, le *Loch-Earn*, et heurté d'une façon tellement violente, qu'il coula en quelques minutes.

Sur les 226 personnes qui se trouvaient à bord, 87 seulement ont pu être recueillies par le navire anglais. Parmi les morts, la moitié environ faisait partie de l'équipage, qui appartenait en entier au Havre et à ses environs. On pense quelle stupéfaction cette affreuse nouvelle a jetée parmi la population des côtes normandes.

Voici, en quelques mots, le récit de la catastrophe rapporté par les survivants:

On était parti de New-York depuis une semaine, et pendant les cinq premiers jours le navire avait été enveloppé de brouillards épais. Le vendredi, l'atmosphère s'éclaircit et les passagers purent espérer une plus agréable traversée. Le capitaine, qui n'avait pas quitté le pont depuis New-York, descendit à sa cabine vers minuit, laissant le quart au second.

Les fanaux étaient allumés, et tout allait au mieux, quand une secousse épouvantable appela tout le monde sur le pont.

Hommes, femmes et enfants, accourus à demi nus, aperçurent au-dessus de leur tête, à travers l'obscurité, une masse énorme collée aux flancs de la *Ville-du-Havre*. C'était le *Loch-Earn*, qui venait d'enfoncer son éperon au-dessous de la ligne de flottaison du steamer, à une profondeur de douze pieds environ; l'ouverture était béante sur une longueur de vingt-cinq ou trente pieds.

Aussitôt on entendit un gargouillement sourd. C'était l'eau qui s'engouffrait dans le navire. Il y eut alors une scène épouvantable. Les uns se précipitèrent à genoux; d'autres, au contraire, se préparèrent à regarder la mort en face. Malgré des efforts surhumains, l'équipage ne parvint à lancer que la baleinière et le canot du capitaine, mais le grand

1. Voy. vol. I, pages 236 et 350.

mât et le mât de misaine tombant à ce moment écrasèrent les malheureux qui s'y étaient réfugiés. Douze minutes après la collision, la *Ville-du-Havre* sombra, entraînant avec elle tout l'équipage et les passagers. Le *Loch-Earn*, que l'impulsion de sa marche avait entraîné à un demi-mille du lieu de la rencontre, lança quatre de ses canots pour recueillir ceux qui, ayant pu s'accrocher à quelque épave, surnageaient. La catastrophe avait été si soudaine, que personne n'échappa de ceux qui se trouvaient sur le pont. Quelques-uns, après avoir coulé avec le navire, revinrent à la surface et furent recueillis. Mais le plus grand nombre ne firent qu'apparaître pour sombrer de nouveau.

Le capitaine, qui avait veillé pendant trois nuits, était épuisé au moment de la collision ; cependant il se multiplia, donna des ordres pour lancer les bateaux, s'efforçant d'établir quelque ordre dans cette confusion.

Quand les survivants se retrouvèrent à bord du *Loch-Earn*, il y eut une scène de douleur sans exemple. Les uns cherchaient leurs enfants, d'autres leurs parents, d'autres leurs amis engloutis à quelque cent mètres de là. Ces malheureux eux-mêmes étaient à moitié morts de froid, étant restés dans l'eau pendant une ou deux heures avant d'avoir été recueillis.

ÉT. LEROUX.



EN CONGÉ[1]



A cheval sur une malle.

III

Les voyageurs. — Le chat Griffard et son camarade Fidélio. — Je fais acte de chef de famille.

Nos malles sont refaites, et j'exécute d'excellents exercices gymnastiques dans notre maison en sautant par-dessus tout ce que je rencontre : c'est un vrai steeple-chase.

J'aimerais beaucoup les chevaux et les courses ; mais maman préfère ne pas me voir m'occuper trop tôt de ces passe-temps, qui ont tant de dangers, dit-elle. Eh bien, mère, n'en parlons plus, mais par exemple nageons : glac glou, glac glou ou.

Enfin on part aujourd'hui, tout est prêt ; maman et ma bonne s'occupent des derniers préparatifs ; pour moi, je suis à cheval sur une malle, j'ai ma sacoche en bandoulière et je griffonne d'impatience sur mes genoux.

Les hommes ont si peu de chose à faire dans les arrangements domestiques, qu'ils s'ennuient toujours un peu pendant les préparatifs des voyages. Sept heures sonnent, encore une grande demi-heure d'attente : voyons ! pour la remplir je vais décrire les voyageurs.

1° Maman. — Je pense qu'on doit toujours trouver sa mère charmante ; mais, tout sentiment filial à part, la mienne est très-jolie, très comme il faut, grande, mince, aimable : ses yeux ne sont noirs et sévères que quand elle gronde ; autrement ils sont doux ; elle a de beaux cheveux châtains et blancs. Quand je cache les mèches blanches sous les mèches châtaines, ma petite mère a l'air d'être toute jeune. Je vois bien que tout le monde la respecte et l'aime ; quant à moi j'en raffole et je ne sais pas comment je ne la comble pas de satisfaction, car je l'aime, je l'aime... comme on n'aime que sa mère, je crois.

2° Moi. — Ah ! mais comment m'y prendrai-je pour me peindre moi-même ? Voyons ! il y a là une grande glace, je monte sur la malle. Allons, fameux Robert, fais-nous ton portrait en pied : corps fluet et souple, jambes de coq, bras comme des ficelles, et, pour terminer tout cela, une assez jolie petite boule blanche percée de grandes lanternes bleues, ornée d'un nez qui prend je ne sais quelle courbe géométrique et de cheveux blonds qui ondulent ; signe particulier, une petite verrue au sourcil gauche. J'aimerais mieux être brun, gros, grand, et avoir des moustaches, que d'être grêle, blanc et blond comme je suis ; mais j'ai déjà remarqué que toujours on aime mieux ce qu'on n'a pas. Puisque voilà mon signalement tracé, retombons sur le dos de mon cheval de bois et passons à :

3° Ma bonne Julie. — Ma bonne Julie est une bonne grosse mère qui a le visage rond et rouge comme une pomme, le nez en éteignoir, des yeux comme de petits vers luisants, pas plus de cou que sur ma main, des bras courts et gros, des pieds grands et lourds ; mais une physionomie si riante et si bonne qu'on s'arrange tout de suite de cette figure-là. Elle n'a vraiment pas volé son nom de bonne, et c'est grâce à elle que se présente à sa suite :

4° Le chat Griffard. — Griffard est un drôle de

1. Suite. — Voy. pages 11 et 22.

chat blanc finement zébré de gris qui en ce moment passe et repasse la queue haute entre nos malles, et se frotte contre elles avec la plus haute insouciance. Il y a quelques mois, par un jour d'orage, il nous tombait un tout petit chat par la fenêtre de la mansarde; il roulait tout transi, tout mouillé, tout grelottant, à demi mort, sur la table où repassait ma bonne. Elle le prit et me l'apporta; aussitôt nous nous empressons de l'essuyer, de le réchauffer, de le dorloter et de le réconforter. Quelques heures de ces bons soins le ranimèrent si bien, que, comme je voulais machinalement lisser ses petites moustaches, il me lança à la joue un coup de patte qui fit jeter à ma bonne ce cri : « Vilain Griffard! » Ma pauvre bonne était furieuse; elle ne parlait de rien moins que de jeter Griffard dans la Seine; mais tout à coup il saute sur ses genoux, il se frotte contre sa poitrine avec de petits airs si fins et si drôles, il la regarde et il se pelotonne avec tant de confiance entre ses bras, qu'elle remet la noyade au lendemain. Le lendemain, Griffard ne but pas l'eau verte de la Seine, mais un bon lait versé par la main de ma bonne dans une jolie soucoupe bleue. S'il part avec nous pour Saint-Pierre, c'est bien ma bonne qui le désire. Maman n'avait pas compté sur ce singulier compagnon de voyage : c'est ma bonne et moi qui l'avons décidée à emmener Griffard, dont notre concierge consentait à se charger.

« Il mourra de langueur loin de nous, madame, croyez-le bien, » disait Julie.

Griffard n'a rien de langoureux, et, quoi qu'en dise ma bonne, je le crois chat à laper avec autant de plaisir la pâtée préparée par la main de la concierge que celle préparée par notre main; mais j'aime toutes les bêtes en général, et j'ai de très-grand cœur prié maman d'emmener Griffard, puisque nous emmenons son camarade Fidélio.



Je vais décrire les voyageurs. (P. 43, col. 2.)

5° Fidélio est mon chien, ou plutôt celui d'une petite sœur que j'ai eue et qui est remontée au ciel il y a deux ans. Pendant sa maladie elle demanda un chien. Je la vois le jour où cette envie lui vint; elle était couchée dans son petit lit couvert de poupées, de moutons, de chiens, de chats, d'ânes, de jouets et d'animaux de toutes sortes; mais tout à coup elle dit : « Maman, tout ça ne m'amuse plus, emporte tout ça, je voudrais un mouton vivant, un vrai mouton, ou un chien vivant. »

Le mouton n'était pas possible, mais maman fit chercher un chien, et prit le premier que l'on découvrit. Ce n'était pas un chien de race, un rejeton de la *high-life* canine, c'était un simple petit roquet d'un beau noir, avec deux jolies taches blanches et rondes faisant lorgnon sur ses yeux, et une autre grande tache blanche faisant housse sur son dos. Ma pauvre sœur a joué avec ce chien pendant sa maladie; quand elle est morte, Fidélio était pelotonné sur ses pauvres petits pieds qui se glaçaient. Il fallait l'entendre japper de désespoir par la maison le soir de l'enterrement, et sauter sur ce petit lit vide, et fourrer son nez noir sous cet oreiller encore tiède. Les jours suivants, je trouvais souvent ma pauvre mère en larmes et à genoux contre le lit, sur lequel Fidélio galopait comme un fou en poussant des plaintes presque humaines. Aussi mère l'a gardé et me l'a donné, et je crois bien qu'il n'y a pas de chien plus heureux que Fidélio sous la calotte des cieux.

Mais j'entends sept heures et le roulement d'une voiture.

En avant marche pour la gare de l'Ouest!

Maman a désiré que je m'occupasse personnellement de prendre les places et de faire enregistrer les bagages. Je sais que ce soin revient naturellement aux hommes; mais cependant je me suis laissé

accrocher par une ennuyeuse timidité qui me revient toujours juste au moment de paraître ou d'agir. J'allais refuser; mais ma petite mère avait l'air si fatigué déjà, que j'ai machinalement pris sans rien dire le porte-monnaie et une note au crayon qu'elle me tendait. En jetant les yeux dessus, j'ai lu : deux places seconde classe Auray, une place seconde classe Rennes. « En seconde, toi, maman ? » lui ai-je dit.

Elle m'a fait le signe qui veut dire oui; mais ma bonne a jeté les hauts cris.

« Madame, vous devez aller en première classe avec Robert, a-t-elle dit, moi et Griffard en troisième.

— En troisième! tu ne fermeras pas l'œil de la nuit, ma pauvre Julie, a dit ma bonne petite mère.

— Ni vous en seconde, madame : c'est à grand'peine si les voitures de première classe sont assez douces pour vous. Avec ça Griffard miaulera peut-être, et Robert ne fera sans doute que bouger et parler en attendant qu'il s'endorme. Voulez-vous arriver malade là-bas? alors nous reviendrons avec vous, et vous serez bien avancée. »

Le débat s'est continué. J'ai trouvé comme moyen de tout arranger, que je serais très-bien dans les secondes avec ma bonne et Griffard, dont les miaulements ne m'empêcheraient pas de dormir.



Griffard a sauté sur la dame. (P. 46, col. 2.)

« Quel sacrifice, disait maman, voyager séparés! »

Je lui ai dit tout bas que, quand je serais grand, nous pourrions tous voyager en première.

Elle a souri et a dit : « En attendant, voyageons en seconde ; va prendre les places.

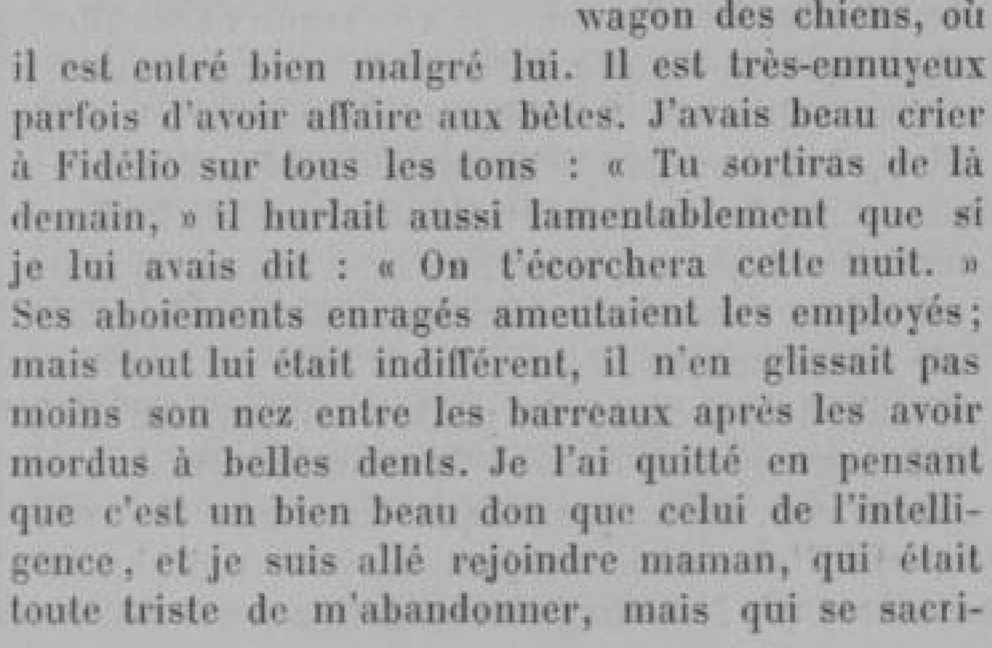
— Celles que je voudrai, lui ai-je dit.

— Non, celles qui sont sur ce billet.

— Et tu crois ça, maman? ai-je dit avec fermeté, tu crois que je consentirai à te donner ta névralgie? car si tu ne dors pas, tu auras ta névralgie. Non, et puisque je suis un chef de famille, j'agirai en chef de famille. »

Maman riait de mon air crâne, et je me suis bien vite glissé dans les rangs des preneurs de billets. Je me sentais un peu gêné, car on me regardait beaucoup, mais pas trop. De temps en temps je me détournais vers maman, qui était allée s'asseoir sur un banc, au milieu de ses menus bagages. Ma bonne, debout devant elle, tenait Fidélio en laisse d'une main, et serrait contre elle de l'autre un panier où elle avait niché Griffard. L'air inquiet, essoufflé, inquisiteur, de ma pauvre bonne entre ses deux bêtes, m'aurait fait pouffer de rire si je n'avais été occupé à remplir un rôle d'homme. J'étais donc très-grave extérieurement; mais comme je riais en dedans!

Le moment de m'approcher du guichet est arrivé; j'ai touché la visière de ma casquette, maman m'ayant recommandé d'être poli partout et toujours, et j'ai demandé d'une voix nette à la dame un peu grognon qui me regardait : « Une première Rennes, deux secondes Auray. » J'ai reçu mes billets, j'ai payé, et me suis rendu au bureau pour reconnaître nos bagages, que j'ai vu peser et que j'ai fait enregistrer; puis j'ai rejoint maman. Prenant ensuite Fidélio à ma bonne, qui, à son grand regret, ne pouvait le dissimuler dans sa poche, je suis allé le conduire au wagon des chiens, où



il est entré bien malgré lui. Il est très-ennuyeux parfois d'avoir affaire aux bêtes. J'avais beau crier à Fidélio sur tous les tons : « Tu sortiras de là demain, » il hurlait aussi lamentablement que si je lui avais dit : « On t'écorchera cette nuit. » Ses aboiements enragés ameutaient les employés; mais tout lui était indifférent, il n'en glissait pas moins son nez entre les barreaux après les avoir mordus à belles dents. Je l'ai quitté en pensant que c'est un bien beau don que celui de l'intelligence, et je suis allé rejoindre maman, qui était toute triste de m'abandonner, mais qui se sacri-

fiait pour me rendre possible la séparation du lendemain. Il est de fait que si à Rennes je voyais ma petite mère souffrante, je n'aurais pas le courage de poursuivre mon voyage. L'économie est une chose bien ennuyeuse.



IV

La composition d'un wagon de seconde classe. — Griffard crée sensation. — Maudits bavards.

Me voici en wagon avec Julie et Griffard, toujours invisible. Le wagon est éclairé, et deux coins sont déjà pris. Je fais vis-à-vis à ma bonne, qui a toujours un bras passé dans l'anse de son panier, et une main qui caresse en cachette le chat, afin de l'engager à rester bien tranquille; dans le troisième angle il y a un monsieur très-gros qui bâille déjà comme une carpe, et dans le quatrième une dame petite et maigre, avec une coiffure presque aussi haute qu'elle, une figure blanchâtre et grognon, et tant de musc que ma bonne et Griffard ont éternué violemment en passant devant elle. Heureusement que ma bonne éternue avec une telle force que le petit reniflement de Griffard s'est perdu dans son bruyant : atchoum! Mais voici de nouveaux compagnons qui nous arrivent. Un jeune frère de la doctrine chrétienne, qui n'a pas plus de barbe que moi, inspecte le wagon; derrière lui, j'aperçois le visage d'un vieux frère, le plus ridé, le plus vénérable des visages. « Pas de coin, » murmure le jeune ignorantin. En l'entendant, je m'étais enfoncé dans mon coin, premier mouvement. Je me suis élancé vers la portière en disant : « Mon frère, en voici un, » second mouvement; donc le premier mouvement n'est pas toujours le bon. Le jeune frère m'a remercié, le vieux frère a fait quelques façons, mais ils sont entrés leur manteau sous le bras, leur grand chapeau à la main. Le gros monsieur et la dame blanchâtre se sont mis à renifler malhonnêtement et à se reculer avec affectation. Après les frères sont entrés très-rapidement : un jeune homme très-bien et très-poli, et deux malappris qui avaient évidemment oublié l'heure au buffet. Leur haleine s'est mêlée au musc de la dame blanchâtre pour empester le wagon; mais le train s'est mis en marche, et quelques bonnes bouffées d'air nous sont arrivées.

J'étais très-content de penser que maman était restée seule et bien à l'aise dans son wagon de première classe. En supposant qu'il lui vienne des compagnons, ils ne parleront jamais si haut ni si grossièrement que les deux jeunes gens qui parlent d'eux en criant à tue-tête. J'ai causé un peu avec le bon vieux frère, qui s'est intéressé à ce que je lui ai dit de mes études. C'est étonnant comme je n'aime pas à être pris pour un cancre. Je n'aurai plus l'imbécile fanfaronnade de poser pour le dernier. Être dernier, voilà vraiment de quoi se glorifier! Robert, mon ami, pourquoi donc l'es-tu si souvent, je ne te croyais pas si bête? Il y a toujours dans les classes quelques pauvres bons à rien qui, ne pouvant jamais, par le fait de leur dose d'intelligence, devenir les premiers, s'imaginent de trouver beau d'être à la queue, et trouvent superbe de poser pour des cruches vides. « On arrive toujours, » disent-ils. Oui, on arrive à se faire battre par les plus forts, on arrive à coiffer des oreilles d'âne. Tiens! comme j'en pense long ce



Allons, bonsoir mes voisins.

soir. Alors bonsoir, ma pensée, il fait nuit, et j'entends mes deux voisins mal élevés qui s'invitent en argot à dormir. Maman trouve que j'aime trop à parler argot; mais voici des personnages qui m'en dégoûtent; si jamais je reparle de dormir en argot... Allons, bonsoir mes voisins.

Je dormais les poings fermés, je rêvais même, je crois, quand un cri affreux m'a réveillé en sursaut. La dame blanchâtre avait jeté ce cri; toute pelotonnée dans son coin, elle tendait un petit doigt aiguisé vers ma bonne, qui ronflait comme une toupie d'Allemagne. Le wagon s'est rempli de bâillements et de : « Quoi?... Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il?

— Là, là, criait la dame. Oh! c'est horrible! Au fond du panier de cette femme, voyez! voyez! »

Au fond du panier de cette femme, j'ai vu briller les yeux verts de Griffard, qui regardait fixement la lampe à travers son treillis. Je suis parti d'un éclat de rire fou. Oh! mais d'un rire qui a réveillé ma bonne en sursaut.

« Eh bien! eh bien! Griffard... Robert... » a-t-elle bégayé en se détirant.

Le panier est tombé par terre, Griffard s'en est échappé en miaulant comme un démon, et a lestement sauté sur la dame blanchâtre; j'ai vu sa grande queue zébrée passer comme un pinceau sur son visage irrité. Effrayé lui-même des cris perçants qu'elle poussait, il a bondi gravement sur les genoux du bon vieux frère, qui l'a charitablement caressé.

« C'est affreux!... que le train s'arrête!... je me plaindrai! » criait la dame.

Le gros monsieur et les deux autres jeunes gens se sont mis à accabler ma bonne d'injures.

« Voilà bien du bruit pour un malheureux chat! a-t-elle dit en reprenant Griffardt Est-ce qu'il peut faire mal à quelqu'un? Voyez, madame, il est doux comme un agneau.

— Il y a un wagon pour les bêtes, madame, a répondu brutalement un des malotrus.

— La pauvre bête n'aurait pas pu voyager sans moi, a reparti bien honnêtement ma pauvre bonne dans sa simplicité.

— Eh bien, on aurait trouvé à vous caser avec lui, et c'était bien là votre place à tous deux. »

J'étais rouge de colère, et j'allais un peu parler à ce grossier personnage; mes deux compagnons se sont penchés vers moi.

« On dédaigne de répondre aux gens mal élevés, m'a dit le jeune homme comme il faut, vous ne pourrez pas lutter de grossièreté avec eux.

— Prenez patience, mon petit ami, murmurait le bon frère, ils se tairont d'eux-mêmes. »

Le train s'arrêtait comme il disait cela. La dame, ses boucles, son fard, ses grimaces, son musc, ses frayeurs, sont partis, et je me suis glissé dans son coin. J'aurais pu dormir sans les deux malotrus qui se sont de nouveau mis à bavarder.

Oh! les bavards! Non, jamais je ne parlerai argot.

On m'a dit ou j'ai lu que les Spartiates montraient un homme ivre aux enfants pour les dégoûter de l'ivresse; ils faisaient très-bien. Pour moi, mes compagnons de route m'ont dégoûté de l'argot, même de celui qu'on parle au collége.

J'ai bien dormi. Je dormais à poings fermés quand j'ai cru entendre dire : « Rennes! » Je me suis secoué et levé; il faisait grand jour, et maman me regardait. Elle avait fait descendre ma bonne, et elle essayait de me réveiller en me passant la main sur le front et en me disant : « Rennes! Rennes! » dans l'oreille. Nous sommes descendus et nous avons gagné le buffet. Mère m'a fait prendre un bouillon, et puis m'a donné ses dernières instructions. J'avais le cœur bien gros de la quitter, et pour un rien j'aurais sacrifié mon voyage. Mais elle n'a pas voulu en entendre parler, et elle est venue me remettre en wagon. « Écris-moi ton journal, » m'a-t-elle dit. Je le lui ai bien promis, et... nous nous sommes séparés. Je me suis jeté dans un coin, voulant à toute force me rendormir jusqu'à Auray.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



OBERKAMPF[1]

A peu près vers le temps où devait être publié cet édit royal, qui était le 89 de l'imprimerie sur toiles, un pauvre ouvrier, presque un adolescent, car il avait à peine vingt ans, quittait une petite ville du canton d'Argovie, où son père dirigeait un modeste atelier d'indiennerie, prenait la route de Paris, et, peu après son arrivée, s'en allait un beau matin, côtoyant le ruisseau de Bièvre, qui passe aux Gobelins, cherchant sur les rives un endroit qui lui semblât convenable pour la réalisation du projet qu'il avait formé.

Il poussa ainsi jusqu'à Jouy-en-Josas, grand village aujourd'hui, alors petit hameau. « Le site, qui ne put que lui rappeler les paysages d'Argovie, dut plaire au jeune homme. S'étant assuré que l'eau, nécessaire à son industrie, ne manquerait point, et que l'établissement pourrait s'étendre sur des terrains dont la valeur n'était pas grande, sa résolution fut aussitôt prise. Ayant aperçu une maisonnette placée au bord de la rivière, et à laquelle attenait un petit pré, il entra pour s'aboucher avec le propriétaire; on tomba d'accord, et la maisonnette, avec quelques perches de prairies pour l'étendage des toiles, fut louée, moyennant 300 francs, pour neuf ans.

« Cette maison était trop petite pour contenir une chaudière, qu'on dut établir à l'extérieur, et où, pendant quelque temps, dans une pièce unique, un matelas remplaça chaque soir les instruments de travail; le dessous de la table servait d'armoire.

» Ce fut le 1er mai 1760 que le jeune homme imprima lui-même la première pièce de toile. Il lui fallait un dessinateur, un graveur, un imprimeur, un teinturier; il se multiplia, et fut tout cela à la fois. Les premiers temps furent difficiles... Au bout de deux mois il avait déjà des indiennes à vendre, ce qui lui permit de payer deux imprimeurs... » (Labouchère.)

Et ainsi fut fondée par Christophe-Philippe Oberkampf, c'est-à-dire par un homme pour qui les efforts de ses rivaux furent un perpétuel stimulant d'activité et de progrès, la manufacture d'indiennes de Jouy qui, dès son début, se plaça à la tête d'une industrie dont elle devait être, pendant plus d'un demi-siècle, l'exemple, le modèle, la gloire.

Savez-vous pourquoi, dans ce lambeau de récit, j'ai tenu à prendre étroitement pour guide l'historien du célèbre manufacturier? Parce que c'est sur ce premier épisode que portait principalement la légende à moi tant de fois redite par mon grand-père, le fanatique admirateur d'Oberkampf, et j'aurais craint que mon seul souvenir ne m'égarât.

1. Suite et fin. — Voy. page 31.

Là où l'histoire nous montre des facultés exceptionnelles unies à la plus énergique volonté, — union suffisamment rare et méritoire, — la légende, vous le comprenez, n'avait guère de peine à trouver des prodiges. Là où l'une voit un jeune garçon aussi bravement ingénieux que lucidement entreprenant, l'autre n'hésitait pas à créer une sorte de grandiose personnage, dont les moindres gestes et pensées étaient empreints d'un caractère héroïque tout particulier.

Notez, — pour en revenir à mes propos de tantôt, c'est-à-dire afin de vous expliquer mieux l'hyperbolique limite à laquelle devaient atteindre les assertions de mon narrateur, — que, né dans le pays même d'où Oberkampf était parti, il avait fait son noviciat d'artisan dans la fabrique qui se glorifiait d'avoir compté le grand indienneur parmi ses ouvriers, et qu'en outre il savait, pour l'avoir tenté avec un succès bien différent, ce qu'il en pouvait être de tâcher à résumer en soi cette universalité d'aptitudes où s'était si victorieusement révélée la personnalité d'Oberkampf.

De tous les bâtiments que comprenait l'immense, le magnifique établissement, on ne voit plus debout aujourd'hui que la petite maison où s'installa Oberkampf en arrivant à Jouy, et que la piété de sa fille a convertie en asile pour l'enfance; mais au moins reste-t-il dans nos annales industrielles un nom qui fut à la fois celui d'un remarquable artisan et celui d'un véritable homme de bien.

En 1787, Louis XVI, par un acte qu'il dit être « le plus juste de son règne », avait conféré à Oberkampf des lettres de noblesse. Quoique sensible à cette haute marque de distinction, Oberkampf avait alors laissé aux siens, et à la grande famille d'ouvriers dont il était le père, le soin de s'en enorgueillir. En 1791, époque où furent organisés les *conseils généraux*, celui de Seine-et-Oise, dans une de ses premières séances, décida spontanément l'érection d'une statue à Oberkampf sur la place de Jouy. Mais Oberkampf mit tout en œuvre pour empêcher l'exécution de ce projet, et se félicita d'y avoir réussi. »

En 1800, ayant appris par le journal qu'il avait obtenu au tribunat conservateur quarante voix sur cinquante pour sa présentation au sénat, il « envoya aussitôt son neveu chez les amis qu'il *soupçonnait* d'avoir mis son nom sur le tapis », et, bien qu'on s'efforçât de lui démontrer qu'on voulait honorer en lui l'industrie et le commerce, il ne fut tranquille que lorsqu'il eut la certitude qu'aucune suite ne serait donnée à cette affaire, car « il n'y avait, disait-il, qu'une place qui lui convînt, et c'était sa manufacture ».



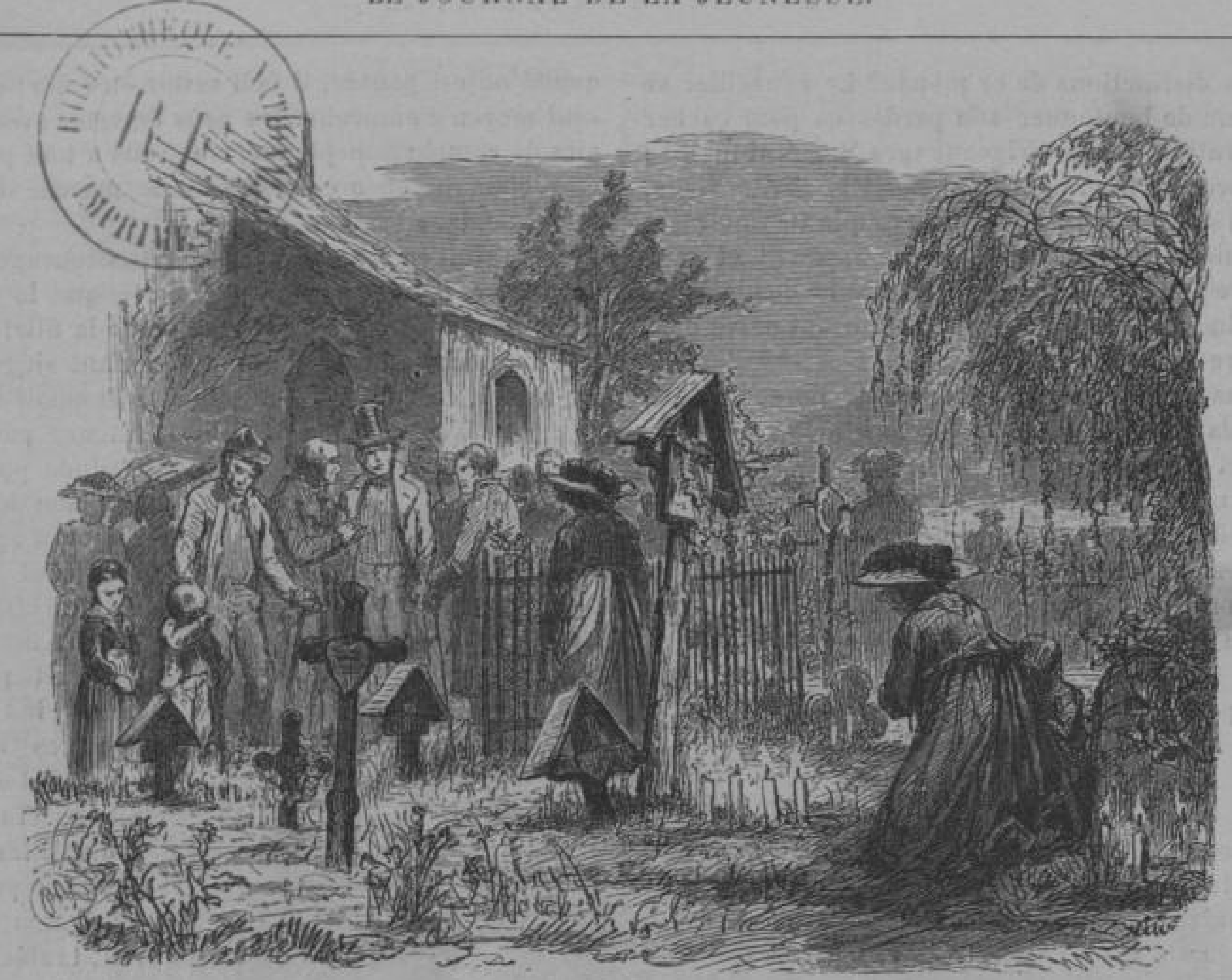
Maison d'Oberkampf, à Jouy-en-Josas. (P. 47, col. 2.)

Plus tard, les désastres nationaux ayant occasionné l'arrêt complet des travaux de la manufacture, où tant de gens trouvaient d'honnêtes moyens d'existence, « ce spectacle me tue, » répétait douloureusement Oberkampf. Il s'éteignit, en effet, le 4 octobre 1815, alors que les troupes prussiennes étaient encore casernées dans ses ateliers inactifs.

Plus noble mort ne pouvait couronner plus digne et plus utile carrière.

EUGÈNE MULLER.





Tous les gens du village étaient rassemblés au cimetière. (P. 49, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

IV

L'oncle de Fluorn.

Le jour de la Toussaint, qui est la veille de la fête des morts, tous les gens du village étaient rassemblés au cimetière; les orphelins assistaient aussi à la funèbre cérémonie. Damien, à qui le père Zacharie avait administré le matin même quelques gourmades, — pour lui pétrir le caractère, — pleurait à faire pitié. Marie, au contraire, demeurait calme et silencieuse au milieu de la foule; elle était venue au cimetière toute seule, sans être accompagnée de Marianne la Noire : aussi les bonnes langues ne manquèrent-elles pas cette occasion de dauber charitablement sur la pauvre veuve, qui n'aimait pas, disait-on, à visiter le champ des morts, parce qu'elle ignorait au juste la place où était enterré son brigand de mari.

Le personnage le plus en vue de l'assistance était un monsieur portant une mise élégante de citadin, avec un ruban à sa boutonnière. C'était le conseiller des bâtiments Séverin, l'ancien maçon, le héros de la légende du village. Il avait profité d'une tournée d'inspection pour venir saluer à Haldenbrunn le tombeau de ses parents. Toute sa famille l'entourait avec une déférence attentive et curieuse, dont souffraient un peu le recueillement général et la piété que les vivants doivent aux morts. Marie, qui regardait, elle aussi, le personnage, s'approcha du père Zacharie et lui dit :

« Est-ce que ce monsieur, là-bas, est un *marié*?

— Comment cela, ma fillette? répondit le bonhomme.

— Dame! il a un ruban à sa boutonnière. »

On sait si l'invalide était bavard; en un clin d'œil le mot de Marie eut fait le tour de tous les groupes, et le silence des tombeaux fut troublé inopinément par un bruyant éclat de rire. La cause de cette hilarité vint aux oreilles du conseiller Séverin lui-même, qui, loin de rire avec les autres, se sentit un peu honteux de la réflexion de la petite fille. Un cimetière n'est-il pas en effet un lieu où tous les hommes sont égaux, et à la porte duquel on devrait laisser les va-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

niteuses distinctions de ce monde? Le conseiller se hâta donc de boutonner son pardessus pour cacher sa décoration, et, se dirigeant vers Marie, il lui dit :

« Approche, mon enfant, et tends la main. Tiens, voici un ducat; achète avec cela ce que tu voudras. »

La fillette regarda le monsieur fixement et sans répondre; puis, dès qu'il eut tourné le dos, elle lui jeta le ducat sur les talons, en murmurant assez haut pour être entendue :

« Vous saurez que je ne reçois pas de cadeaux. »

Grands furent l'émoi et le scandale parmi les témoins de cette scène. On entoura Marie, on lui dit toutes sortes de paroles injurieuses ; peut-être même l'eût-on battue, sans nul respect pour le saint lieu, si la femme du fermier Rodel, qui se trouvait là, ne l'eût sauvée des brutalités de la foule. Aucune instance ne put toutefois décider Marie à rejoindre le conseiller Séverin pour lui adresser des remerciments; elle conserva jusqu'au bout une immobilité et un silence inflexibles, si bien que sa protectrice elle-même finit par s'éloigner d'elle. Ce fut à grand'peine qu'en fouillant l'herbe on retrouva le ducat, et un conseiller municipal se chargea de le remettre au tuteur des orphelins.



Ce que tu as fait est bien fait. (P. 50, col. 1.)

Cet incident valut à la fille à Jean-Pierre un assez mauvais renom dans le village.

« Voyez-vous, disait-on, il n'y a pas quinze jours que cette petite demeure chez Marianne la Noire, et elle en a déjà pris le caractère et les allures. Je vous demande un peu où l'orgueil va se nicher! »

« Mon enfant, dit de son côté la Marianne à sa pensionnaire, lorsque celle-ci lui eut raconté l'aventure du cimetière, ce que tu as fait est bien fait; quand on est pauvre, il faut savoir être fier; c'est le seul moyen d'empêcher les gens de venir avec leurs airs de compassion piétiner sur vous à tout propos, en réclamant encore par-dessus le marché des remerciments. »

Il n'y avait certes pas besoin de ces encouragements pour faire mûrir le germe de fierté que la nature avait déposé dans l'âme énergique de la fillette. C'était d'ailleurs en toute chose une enfant singulière. Un rien la contentait; à l'école elle étonnait l'instituteur par son attitude posée et par son humeur toujours égale. Il n'en était pas de même de Damien. A tout instant il s'attirait par sa tenue indisciplinée des remontrances et des punitions. Tantôt il remuait les pieds à plaisir pendant que le maître parlait, tantôt il s'amusait, en lisant, à faire des cornes aux feuillets de son livre. Comme il était poltron, ses camarades lui cherchaient volontiers querelle; lorsqu'il avait été bien bousculé et battu, il ne trouvait rien de mieux que de s'en venir pleurnicher auprès de sa sœur, qui seule savait le protéger, car les garçons les plus mal élevés et les plus brutaux éprouvaient devant cette fillette calme et réfléchie une sorte de crainte respectueuse dont ils ne pouvaient se rendre compte.

Avec cela, Marie avait beaucoup de finesse dans l'esprit; elle excellait à proposer ou à résoudre toutes sortes d'énigmes et de charades si gentiment tournées qu'on se demandait où cette petite allait chercher toutes les jolies choses qu'elle inventait sans effort.

Quelques méchantes gens prétendaient, il est vrai, que c'était Marianne la Noire qui infusait goutte par goutte à Marie son âme de sorcière endiablée; mais les têtes les plus sérieuses du village

ne s'en amusaient pas moins des boutades de la fillette. Jamais encore une petite créature pauvre et dénuée n'avait occupé à ce point l'attention générale. Le père Zacharie lui-même, chez lequel Marie allait souvent l'hiver pour l'entendre jouer du violon, avait conçu pour elle une sorte de considération affectueuse, et il lui lâchait de temps en temps son grand mot d'éloge : « Eh ! eh ! ma mignonne, sais-tu que tu n'es pas bête ! »

La fille de Jean-Pierre allait atteindre sa quatorzième année lorsque le destin, qui se mêle aussi de faire des charades, lui offrit une énigme étrange à résoudre.

Les orphelins avaient un oncle qui était bûcheron au village de Fluorn, à sept lieues d'Haldenbrunn. Une seule fois cet oncle leur était apparu : c'était à l'enterrement de leurs père et mère ; il marchait dans le cortége à la suite du maire. Au reste, il ne leur avait pas même adressé la parole. Bien souvent depuis lors les enfants avaient songé à cet oncle, qui ressemblait, leur disait-on, trait pour trait à Jean-Pierre. Toutefois, comme les années avaient passé les unes sur les autres sans qu'ils entendissent parler de lui, ils avaient fini par l'oublier peu à peu, de même qu'à la longue ils avaient renoncé à l'idée de revoir leurs parents.

Un jour les deux orphelins furent appelés à l'improviste chez Rodel leur tuteur. Ils y trouvèrent un homme de haute taille, au visage hâlé, qui leur dit :

« Approchez, mes enfants, ne me reconnaissez-vous pas ? »

Marie et Damien le regardèrent avec des yeux effarés. Peut-être retrouvèrent-ils dans cette voix quelque chose qui leur rappelait après des années l'accent paternel.



Cela ne vaut pas cher. (P. 52, col. 1.)

L'homme poursuivit :

« Voyons, mes enfants, je suis le frère de votre père. Viens ici, Damien, et toi aussi, *Lisbeth*.

— Je ne m'appelle pas Lisbeth, répondit la jeune fille, je me nomme Marie. »

Et involontairement elle se mit à pleurer. Comment croire que c'était son oncle, cet homme qui ne savait pas même son nom ?

« Allons, petite sotte, dit le tuteur d'un ton impératif, dépêche-toi de donner la main... Ne faites pas attention, ajouta-t-il en se tournant vers l'étran-

ger, c'est une petite sauvage. Marianne la Noire lui fourre dans la tête toutes sortes de billevesées, et Marianne la Noire, dame, vous savez? » acheva-t-il en clignant de l'œil d'un air significatif.

Marie se décida tout en tremblant à tendre la main au bûcheron, qui attira la fillette à lui en disant :

« Allons, Marie, ce n'est pas bien d'accueillir ainsi ton oncle. Ne sais-tu pas que je suis le seul parent qui te reste? Vois Dami, comme il est gentil; il ne se fait pas prier comme toi. »

Sur ces entrefaites, une servante entra, portant un paquet de hardes qu'elle déposa sur la table.

« Tiens, dit le bûcheron à Marie, voilà les habits de ton père. Nous allons les emporter avec nous, car, Dami et toi, je vous emmène à Fluorn d'abord; après quoi, ajouta-t-il en riant, nous enjamberons le *grand ruisseau.* »

Marie n'entendit pas la fin de la phrase de son oncle. Son regard et son esprit étaient tendus vers les objets qui couvraient la table. Elle toucha d'une main tremblante la redingote de son père et son gilet à raies bleues ; mais au même moment l'oncle les prit, les éleva en l'air, et montra à Rodel les coudes usés et blanchis en disant :

« Hum! cela ne vaut pas cher, croyez-moi ; avec de pareilles friperies sur le dos, je me ferai, pour sûr, moquer de moi là-bas en Amérique. »

Marie allongea le bras et saisit convulsivement un pan de la redingote que l'étranger tenait par le col. Son pauvre cœur battait horriblement et les oreilles lui tintaient. Des friperies! avait-on dit, des friperies, ces vêtements vénérés de son père qui étaient restés depuis tant d'années dans son souvenir comme des trésors inappréciables ! Que signifiait ce langage? Et pourquoi ces autres paroles : *je me ferai moquer de moi là-bas en Amérique?* Qu'est-ce que l'Amérique avait à voir dans tout cela ?

Elle eut bientôt l'explication de l'énigme. Marianne la Noire survint, en compagnie de Mme Rodel.

« Qu'est-ce que j'apprends? dit cette dernière à son mari. On veut donc emmener ces enfants-là en Amérique, sans leur demander leur avis ni consulter le conseil municipal? Autant leur mettre tout de suite la corde au cou, comme à des veaux !

— Oh ! ajouta Marianne, ma petite Marie saura bien se décider à sa guise. Elle a, Dieu merci, plus d'esprit, à quatorze ans, dans son petit doigt que d'autres souvent n'en ont, à trente, dans toute leur personne.

— C'est bon, c'est bon! répliqua Rodel ; ne les faites pas crier avant qu'on les écorche. Vous parlez très-bien l'une et l'autre, et vous mériteriez d'être du conseil municipal ; mais tout cela ne vous regarde pas. Il n'est pas question d'emmener de force ces enfants. C'est au seul parent qui leur reste, — et du doigt il désignait l'oncle le bûcheron, — à traiter paternellement cette affaire avec eux, en faisant un tour de promenade aux environs. »

Sur ce mot, l'homme de Fluorn, approuvant de la tête, prit les orphelins par la main, et sortit avec eux.

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

(A suivre.) Par J. Gourdault.



OU COMMENCE L'ANNÉE

Où commence l'année? c'est-à-dire quel est le point du globe qui voit le premier se lever l'aurore du premier jour de l'année ?

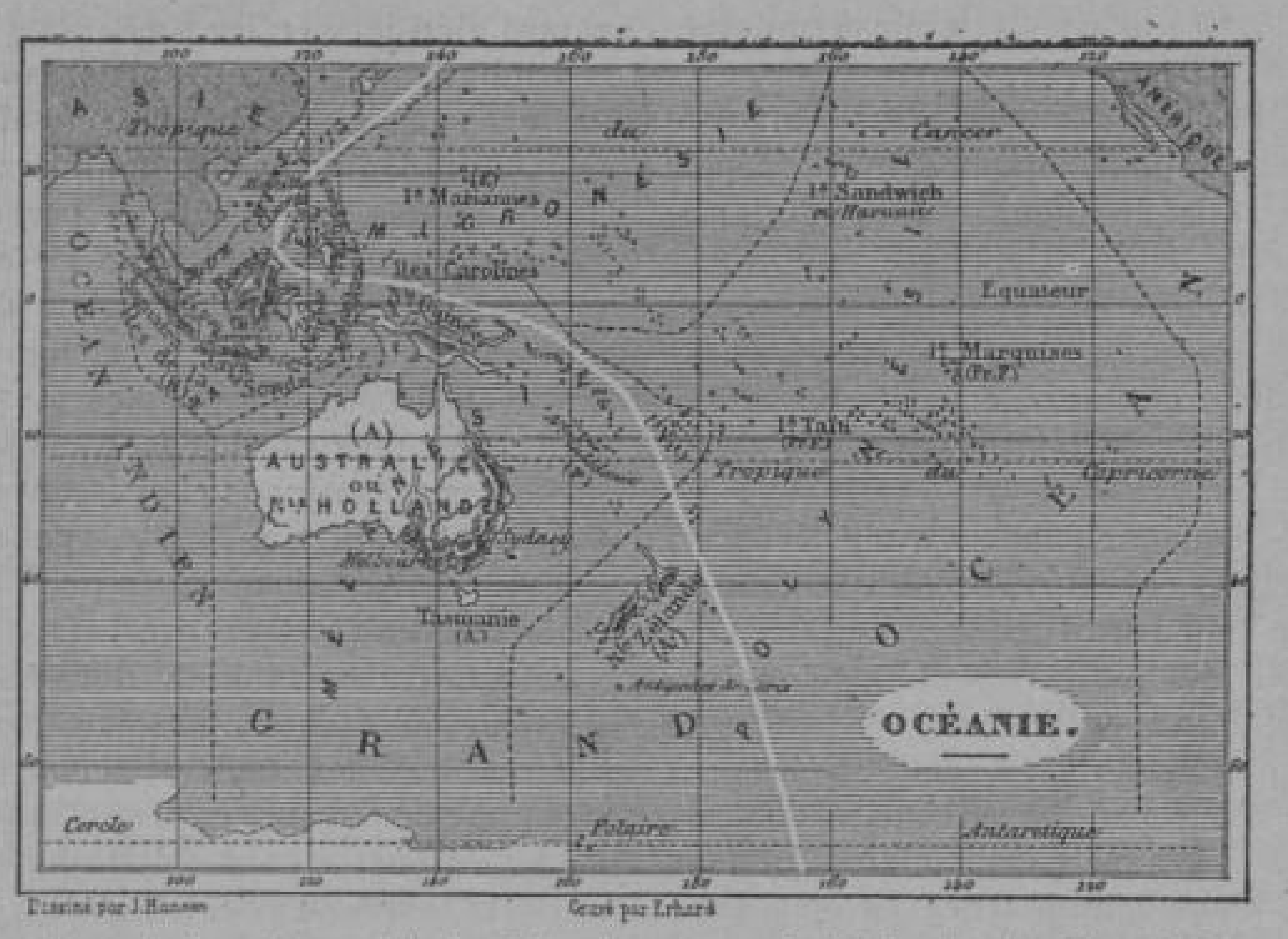
Je suis sûr que cette question va vous embarrasser, et que peu d'entre vous seront à même d'y répondre. Cela ne doit pas cependant vous troubler, car bien des personnes se trouvent dans votre cas.

Précisément je posais cette même question l'autre jour à quelques-uns de mes jeunes amis. L'un d'eux me répondit sans hésiter : « L'année commence à Paris. — Oui, certainement, pour ceux qui y demeurent; mais tandis qu'il est minuit du 31 décembre à Paris, vous n'ignorez pas que tous les pays à l'est de cette ville sont en avance sur cette heure d'un temps plus ou moins considérable : ainsi par exemple Strasbourg se trouvera avoir minuit et demi, Vienne une heure du matin, etc.; donc les localités à l'est de Paris sont déjà au 1er janvier lorsque nous ne sommes encore qu'à la fin de décembre. De même, lorsqu'il sera une heure du matin à Paris, toutes les

localités à l'ouest se trouveront marquer des heures d'autant moins avancées qu'elles seront séparées de notre capitale par un plus grand nombre de degrés de longitude. Ce n'est donc pas à Paris que prend naissance le jour du calendrier, puisque d'autres pays le comptent avant nous.

— Alors, reprit un autre, c'est que l'année commence sur le point du globe où le soleil se lève pour la première fois. — Rien de plus juste. Seulement dites-moi, je vous prie, à quoi reconnaîtrez-vous ce point, car enfin la terre, tournant sur elle-même sans aucune interruption, présente tour à tour chacune de ses faces au soleil, et cela sans que rien puisse établir que l'une d'elles a été la première à recevoir sa lumière ? »

Voyons donc comment nous réussirons à déterminer ce point et à retrouver le principe sur lequel les hommes se sont basés pour l'établir.



Ligne indiquant les points du globe où commence le 1er janvier. (P. 54, col. 2.)

Tout d'abord, je dois vous rappeler que le globe terrestre a été divisé théoriquement par les géographes au moyen d'une série de lignes qui, par leur croisement, permettent de déterminer la situation des divers pays qui couvrent sa surface.

Ces lignes sont de deux espèces : les parallèles et les méridiens.

Les parallèles sont des cercles tracés parallèlement de l'équateur aux pôles ; tous les lieux placés sous le même parallèle sont également éloignés de l'équateur : ils ont en un mot la même latitude.

Les méridens au contraire sont des lignes tracées d'un pôle à l'autre, qui, se prolongeant de l'autre côté du globe, le divisent ainsi en deux parties égales. On leur a donné le nom de méridiens, du latin *meridies*, midi, parce qu'il est en même temps midi pour tous les pays qui se trouvent sous chacune de ces lignes.

Mais, pour arriver à reconnaître ces lignes méridiennes les unes des autres, il a fallu établir un point de repère fictif, un premier méridien, qui permit de compter les méridiens comme on compte les parallèles des deux côtés de l'équateur.

Ayant établi ce premier méridien, on a divisé la sphère terrestre en 360 méridiens et l'on a numéroté ces lignes de 1 à 180 de chaque côté du premier point de repère, de sorte que l'on a eu 180 méridiens pour la moitié de la terre située à l'est du méridien central et 180 pour la moitié située à l'ouest.

Si nous prenons donc pour point de départ le méridien de Paris, tous les pays à droite de cette ligne jusqu'au 180e méridien seront pour nous à l'est, c'est-à-dire qu'ils verront le soleil avant nous ; c'est donc là, au 180e degré, limite extrême de l'orient, relativement à nous, que devront commencer les diverses supputations du temps, jour ou année ; de même qu'en nous dirigeant à l'ouest de notre premier méridien, nous trouverons aussi au 180e méridien le point théorique où devra expirer la date née vingt-quatre heures avant au même point.

Le premier jour du calendrier de la première année commencera donc, relativement à nous autres Parisiens, au 180e degré de longitude orientale, pour finir au 180e degré de longitude occidentale.

La chose est, comme vous le voyez, assez simple à définir. Supposant modestement que nous occupions une position proéminente sur le globe, nous considérons tous les pays à notre droite comme étant à l'est, et tous ceux à notre gauche comme étant à l'ouest.

Mais malheureusement tous les peuples ne sont pas du même avis que nous, et chacun d'eux a cru pouvoir avec autant de droit que nous-mêmes choisir à sa convenance son premier méridien. Les Anglais l'ont fait passer chez eux à Greenwich, les Allemands par l'île de Fer, une des Canaries, les Américains à Washington, les Hindous à Oudjeïn.

En présence de ce désaccord, notre théorie, qui consistait à faire commencer le jour du calendrier à l'extrême orient de notre méridien et à le faire finir à l'extrême occident, ne peut plus être adoptée, car les pays que nous considérons comme orientaux deviennent occidentaux pour d'autres peuples.

En l'absence d'entente commune, c'est donc au hasard que les hommes ont dû s'en rapporter pour établir dans chaque pays la supputation des dates du calendrier, et le hasard, comme nous allons le voir, a donné lieu à d'étranges anomalies.

L'Europe étant le pays où se sont développées les

sciences géographiques et astronomiques, c'est elle qui a peu à peu imposé aux autres pays l'application de son calendrier.

Pour nous rendre compte de la façon dont s'est faite cette propagation, il nous suffit de suivre la marche des premiers navigateurs qui découvrirent ces pays lointains où se confond aujourd'hui pour nous l'occident et l'orient.

Et tout d'abord établissons ce principe aujourd'hui bien reconnu et facilement explicable que tout voyageur faisant le tour du monde en se dirigeant continuellement vers l'est, c'est-à-dire dans une direction opposée à la marche du soleil, se trouvera, en revenant à son point de départ, avoir gagné un jour, quelle qu'ait été du reste la durée de son voyage; de même que tout voyageur faisant le tour de la terre en se dirigeant, comme le soleil, vers l'ouest, se trouvera, à son arrivée, avoir perdu exactement un jour.

Les Portugais et les Hollandais, dans leurs premiers voyages d'exploration, contournèrent le cap de Bonne-Espérance et suivirent une route orientale; ils atteignirent ainsi l'extrême Orient avec une avance de près de douze heures sur le temps observé en Europe au même jour, de sorte que dans tous les pays où ils introduisirent notre calendrier, celui-ci se trouva en avance d'une demi-journée sur notre date commune.

De leur côté les Espagnols, après avoir découvert l'Amérique, s'aventurèrent sur l'océan Pacifique et arrivèrent à leur tour parmi les îles de l'Océanie; seulement, comme leur route avait été pendant tout ce temps occidentale, ils se trouvèrent avoir perdu douze heures ou plutôt retarder de douze heures sur le temps moyen d'Europe. Le calendrier dont ils établirent l'usage dans ces pays lointains fut donc pour cette raison d'une demi-journée en retard sur le calendrier d'Europe, et, chose bien plus bizarre, il se trouva, par le même fait, retarder d'une journée entière sur celui que les Portugais et les Hollandais avaient apporté de l'est dans ces mêmes parages.

De sorte que des pays situés géographiquement à une demi-heure de distance se trouvèrent accuser sur le calendrier une différence de vingt-quatre heures et quelquefois plus.

Ce fait bizarre resta longtemps inexplicable pour les anciens navigateurs, qui ne comprenaient pas que, la circonférence de la terre représentant une révolution de vingt-quatre heures, celui qui la contournait en allant à l'encontre du soleil devait compter un jour de plus, tandis que celui qui faisait le même voyage en suivant la marche du soleil se trouvait avoir perdu un jour, à raison de quatre minutes par degré.

C'est ainsi qu'au XVII[e] siècle le père Alphonse Sanctius s'étant rendu de Manille, possession espagnole, à Macao, colonie portugaise, se disposa le jour de son arrivée dans cette île à dire les prières de la Saint-Athanase, qui se célèbre le 2 mai. Grand fut son étonnement et même son courroux lorsque les prêtres portugais l'avertirent que l'on avait célébré la veille la Saint-Athanase et que, le jour présent étant le 3 mai, les prières à lire étaient celles en l'honneur de l'Invention de la Croix. Le brave Sanctius voulut accuser les Portugais d'hérésie, mais on parvint à le convaincre que l'on était vraiment au 3 et non au 2 mai, sans pouvoir cependant lui faire comprendre comment pendant un voyage de quelques jours de Manille à Macao il avait pu perdre une journée de son existence.

Mais cette anomalie n'a fait que s'accentuer depuis le XVII[e] siècle; c'est ainsi que tous les pays découverts par les Anglais ou les autres nations venues de l'ouest, dans lesquels le calendrier européen a été adopté, accusent une avance de douze heures, et ceux découverts ou colonisés par les Américains ont un retard d'un jour entier.

La ligne blanche que nous avons tracée sur la carte permet de voir d'un coup d'œil les pays qui nous précèdent dans la supputation du temps et ceux qui nous suivent, et indique par conséquent d'une façon exacte les points où le 1[er] janvier, par exemple, commence son cours autour de la terre.

On voit que cette ligne est loin de correspondre aux méridiens géographiques et qu'elle affecte une courbe des plus capricieuses.

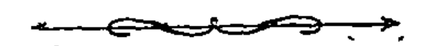
Si maintenant nous choisissons deux points limitrophes et simplement séparés par cette ligne idéale, nous verrons l'énorme différence qui peut en résulter pour leurs dates respectives.

Ainsi prenons Manille, ville espagnole; et Gilolo, petite île hollandaise. Les deux points n'ont qu'une différence de longitude de sept degrés et demi, environ une demi-heure en temps exprimé; mais le premier se trouve à l'ouest de la ligne que nous avons tracée et le second à l'est. Eh bien, lorsque les habitants de Gilolo auront déjà vu s'écouler le premier quart d'heure du 1[er] janvier 1874, ceux de Manille ne compteront que onze heures quarante-cinq minutes du 30 décembre 1873; c'est-à-dire que les horloges des deux pays se trouveront à ce moment n'accuser qu'une différence d'une demi-heure, tandis qu'il y aura un écart de deux jours dans leur calendrier.

Pour trouver donc maintenant le point où commence le premier jour de chaque nouvelle année, nous n'avons qu'à chercher le pays situé le plus à l'est et le plus à la gauche de notre ligne blanche. Ce pays est le groupe des îles Chatham, que vous apercevez à l'est de la Nouvelle-Zélande et au-dessus du point figurant les antipodes de Paris.

Ce sont donc les îles Chatham qui marquent pour nous la limite extrême de l'orient, et c'est à leurs habitants que revient la curieuse prérogative de saluer les premiers l'avénement de chaque nouvelle année.

LOUIS ROUSSELET.



LE CHAUFFAGE CHEZ LES ANCIENS

Est-il rien de plus agréable, une fois l'hiver venu, lorsqu'au dehors la bise souffle et que la neige vient battre les vitres, de se trouver assis devant un bon feu, flamboyant gaiement dans la cheminée et nous communiquant sa douce chaleur sans nous incommoder de sa fumée?

Je vous étonnerai peut-être en vous disant que les Romains et les Grecs, malgré leur merveilleuse civilisation, n'avaient aucune idée de ce confortable qui est aujourd'hui à la portée de tous, et qu'en un mot ils ne connaissaient pas les cheminées.

Ils employaient primitivement, pour chauffer leurs appartements, une simple barre de fer ou de bois surélevée un peu au-dessus du sol, sur laquelle on posait le bois à brûler; c'était, à proprement parler, un chenet unique, permettant l'accès de l'air sous le combustible.

L'âtre était souvent fixé à deux supports verticaux, réunis à leur partie supérieure par une chaîne qui pouvait servir de crémaillère, et à laquelle ils suspendaient les vases ou les corps à chauffer.

La fumée de l'âtre, toujours placé au centre de la pièce, s'échappait par une ouverture faite au plafond; mais cet écoulement des gaz se faisait fort imparfaitement : aussi avaient-ils imaginé de brûler des bois préparés qui produisaient peu de fumée.

Un peu plus tard, ils employèrent des foyers portatifs placés aussi au centre de la pièce, absolument comme on le fait encore en Espagne et dans les parties chaudes de l'Italie. Ces foyers, auxquels les Espagnols donnent aujourd'hui le nom de *braseros*, n'étaient que de simples vases contenant un brasier autour duquel on pouvait prendre place.

Au lieu de foyers portatifs, ils se servaient quelquefois de foyers fixes ouverts de tous côtés, et posés aussi au centre de la pièce, et dont la fumée s'échappait également par une ouverture du plafond.

Enfin, leurs palais ou leurs appartements de luxe étaient parfois chauffés par des espèces de fours placés au-dessous du rez-de-chaussée, et qu'ils désignaient sous le nom d'*hypocaustum*. La flamme du bois que l'on y brûlait circulait ainsi sous le sol de l'appartement et en chauffait toute la surface.

Nulle part ils ne paraissent avoir fait usage de cheminées. Les ruines explorées jusqu'ici ne laissent guère de doute à cet égard. Herculanum et Pompéi, villes qui, comme on sait, nous ont été conservées par la lave ou les cendres du Vésuve, à peu près telles qu'elles existaient au moment de leur ensevelissement, confirment pleinement cette opinion, car elles n'offrent point de conduits spéciaux pour l'écoulement de la fumée.

Du reste, l'invention des cheminées, c'est-à-dire des conduits entraînant au dehors la fumée des foyers, est comparativement toute récente. Au moyen âge, dans les châteaux de l'Italie et du midi de la France, les feux flambaient sur un âtre dont la fumée s'échappait par un trou pratiqué dans le plafond ; plus tard, on attira la fumée vers ce point au moyen d'un manteau d'appel, mais ce n'est que vers l'époque de la Renaissance que l'on commença à construire des cheminées semblables aux nôtres.

P. Vincent.

LES CARTES DE VISITE

Le mois de janvier est celui dans lequel se fait la plus grande consommation de ces petits morceaux de carton qu'on appelle des cartes de visite. Mais il n'y a pas toujours eu des cartes de visite et il n'y en a pas partout. Il peut n'être pas dépourvu d'intérêt de faire quelques recherches à ce sujet et de se demander d'où vient cet usage.

Malheureusement ce sont surtout ces menus détails de l'histoire des mœurs qu'il est le plus difficile d'élucider. Monteil, qui avait amassé tant de documents sur les coutumes de nos ancêtres, ne nous dit rien de celle-ci, et il faut attendre du hasard plutôt que d'une persévérance d'investigation, que le sujet ne comporte pas, la découverte des premières cartes de visite employées chez nous. Un échantillon trouvé dans un des cartons de la Bibliothèque nationale peut servir seulement à penser qu'à la fin du dernier siècle elles étaient quelquefois employées, et cet échantillon vient du célèbre Grimod de la Reynière, petit avocat, fameux gastronome et bibliophile distingué.

Des adresses de commerçants enjolivées d'arabesques et d'encadrements artistiques pourraient aussi passer pour des spécimens du genre, moins cependant que certains cartouches dans le centre desquels on met quelquefois un nom écrit à la main.

Mais si nous ne trouvons pas des monuments plus nombreux de l'époque qu'on pourrait appeler archéologique dans l'histoire universelle des cartes de visite, il ne nous est pas défendu de faire à ce sujet quelques conjectures qui ont toutes chances d'être l'expression de la vérité. Les règles de la logique et les lois du bon sens sont les mêmes dans les petites choses comme dans les grandes, et le syllogisme règne en maître quand il ne s'agit que de raisonner.

Nous pouvons donc dire : On a toujours fait des visites,— on a toujours été exposé à ne pas trouver les personnes auxquelles on les faisait, — donc on a toujours dû employer un moyen de leur faire connaître, malgré leur absence, qu'on s'était dérangé à leur intention. Là est l'acte de naissance de la carte.

Nous savons cependant quelque chose de plus : c'est que jusqu'à la Révolution française l'inégalité qui existait entre les diverses classes de la société maintenait une certaine étiquette qui mettait quelque ralentissement dans les relations de ces classes, et qu'on

n'avait pas besoin du procédé expéditif de l'envoi des cartes. Il y avait dans chaque maison riche sur la table du *portier*, — ce titre était le seul employé, celui de *concierge* étant réservé aux gardes des maisons royales ou seigneuriales, — un registre sur les pages duquel on écrivait son nom, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui dans quelques circonstances particulières comme lors de la mort d'un personnage important. Cela suffisait pour les visites de tous les jours; mais au moment des visites officielles, comme au premier jour de l'année, il devait se produire de l'encombrement, la plume d'oie en permanence écrivait mal, crachait, et, de là à remplacer l'inscription sur le registre par l'inscription faite à l'avance sur un morceau de papier décoré d'arabesques et de fioritures, il n'y avait qu'un pas. Quelques-uns le franchirent, surtout les maîtres d'écriture et les commerçants, avant la Révolution; après ce grand événement tout le monde suivit l'impulsion donnée.

On peut lire dans une note des *Fastes* de Lemierre, qu'avant ce moment les gens pressés se dispensaient déjà de la formalité d'aller s'inscrire à la porte des puissants du jour, en y envoyant des messieurs tout de noir habillés et fournis par l'administration de la petite poste. Ces messieurs, moyennant deux sous par inscription, faisaient la besogne en se partageant les divers quartiers de Paris, comme aujourd'hui les porteurs de la maison Bidault, qui ne sont peut-être point aussi élégants que l'étaient ces messieurs, mais qui font beaucoup plus d'ouvrage pour moins d'argent.

Ce procédé de l'emploi des cartes pour annoncer sa visite non-seulement aux personnes qui vous connaissent, mais encore à celles qui ne vous connaissent pas, est encore bien utile comme moyen de présentation. Il ne peut servir pour les relations mondaines, mais il est très-simplificatif pour les relations d'affaires. Il ne serait donc pas étonnant de le croire né en Angleterre ou plutôt en Hollande, et il se pourrait que les admirables commerçants de ce peuple voyageur l'aient importé des pays de l'extrême Orient qu'ils ont explorés les premiers.

Tous nos lecteurs, même les plus jeunes, savent que la Chine et le Japon ont depuis longues années l'usage de ces papiers. Je ne me croirais donc pas en droit d'insister sur ce point, si je n'avais pas à rectifier une erreur fort accréditée et qui peut avoir de graves conséquences.

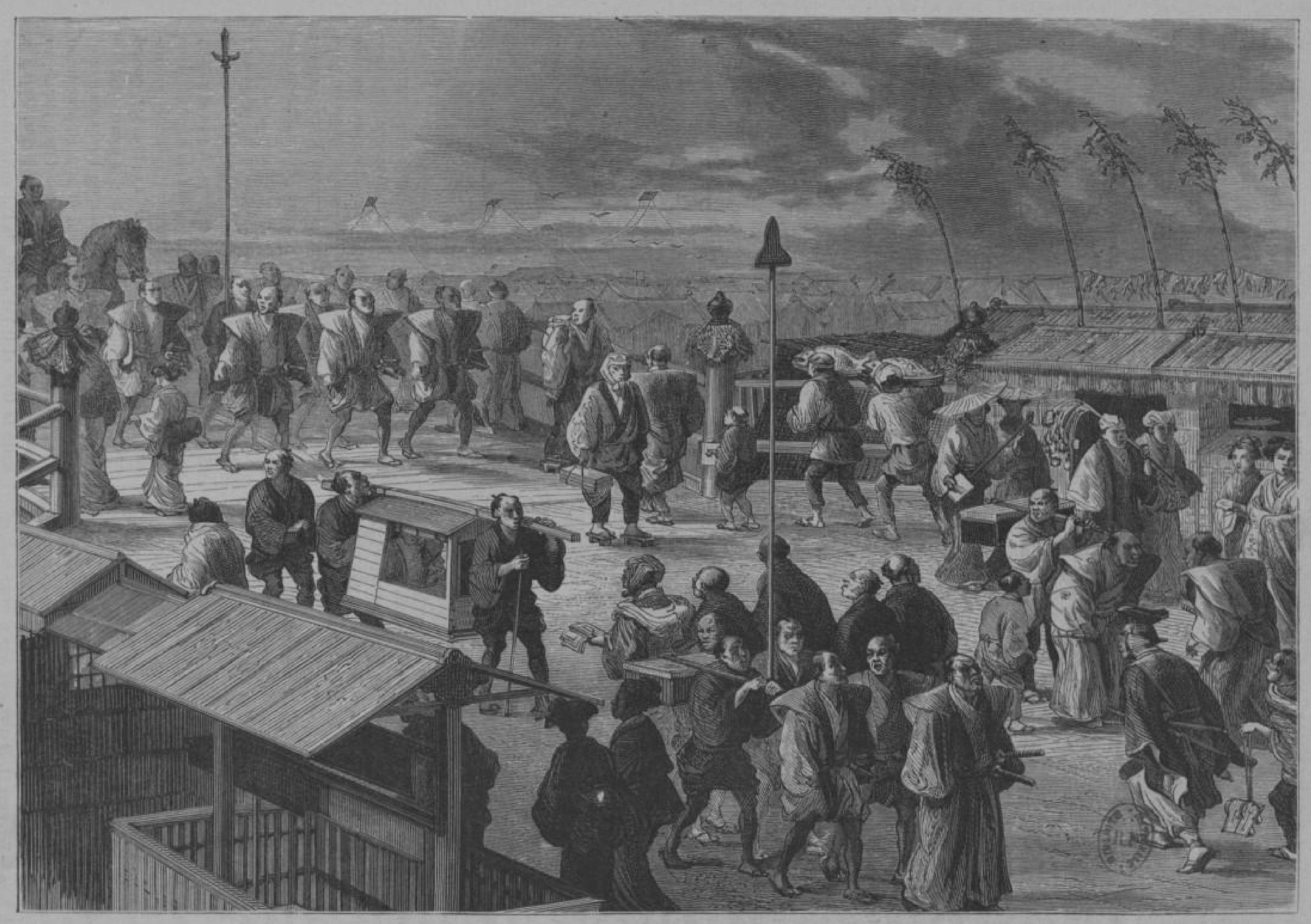
Vous n'êtes pas sans avoir lu, en effet, qu'en Chine la dimension de la carte présentée et la taille des caractères qui la couvrent grandissent avec l'importance qu'on reconnaît aux personnes à qui on la présente. J'ai même vu citer comme preuve d'une excessive déférence envers un de nos ambassadeurs une carte de la dimension de la colonne Vendôme. Eh bien, il paraît que les Chinois se font une idée de ces choses absolument contraire à celle que nous leur supposons, et à ce propos qu'il me soit permis de rappeler que les quatre vingt-dix-neuf centièmes des voyageurs dans ce singulier pays n'ont guère vu que les côtes et n'ont appris que ce que le Chinois, né plus malin que le Français, leur faisait accroire. Beaucoup, et des plus écoutés parmi les modernes, n'ont, le plus souvent, fait que recopier ce qu'ils trouvaient dans les vieilles géographies et ce que les missionnaires catholiques avait écrit depuis longtemps. Mais M. d'Escayrac de Lauture, qui a eu l'occasion d'être, comme prisonnier, transféré de ville en ville, qui a pu entrer au fond des choses, nous donne sur les cartes de visite des renseignements tout différents. Suivant lui, et cela se trouve dans ses intéressants *Mémoires sur la Chine*, la carte sur papier rouge est de divers modèles. Entre égaux c'est un petit cahier de cinq pages doubles, sur le verso de la première desquelles est écrit en gros caractères le nom du visiteur ainsi que ses qualités. Cette carte s'appelle *tsuen-tyé*. Le *kin-pyen*, plus familier, porte seulement le nom en caractères plus grands. Sur le *to-pyen-tseu* les caractères sont plus grands encore. C'est la carte la moins respectueuse; aussi est-ce celle que les magistrats chinois envoient, en riant dans leurs moustaches, aux agents européens, qui ne manquent pas d'y voir une grande politesse. D'inférieur à supérieur la carte usitée est le *mas-pen*, qui porte le nom en caractères extrêmement petits.

Comme on le voit, en acceptant comme marque d'honneur les cartes d'une dimension exagérée, nous prouvons aux mandarins que nous sommes bien aussi barbares qu'ils nous supposent l'être et nous leur donnons raison dans tous les manques d'égards dont ils nous abreuvent.

Je ne dirai rien des cartes du Japon. Une lecture de l'excellent voyage de M. Aimé Humbert édifiera sur ce point. Il me suffira de faire remarquer combien ces peuples de vieille roche ont plus que nous approfondi les mystères de l'étiquette et combien chez eux le cérémonial est une chose sérieuse. Peut-être est-ce même le respect de ces traditions raisonnables qui leur a permis de vivre sans trop déchoir en attendant le moment où, important chez eux les progrès des nations occidentales, ils se retrouveront à leur niveau par l'industrie et leurs supérieurs par le bon sens et la dignité personnelle.

Ce ne sera certainement jamais chez eux qu'on rencontrera ces excentricités que nous avons vues : des cartes imprimées sur des feuilles de bois; des noms dissimulés dans des dessins grossiers, ou cachés sous des rébus; des fluctuations de la mode faisant varier successivement non-seulement les dimensions du carton, mais sa pâte elle-même; la plus grande irrégularité dans les caractères employés, en un mot tout ce qui fait que chez nous la carte de visite est plutôt de fantaisie que d'étiquette, et représente le plus souvent une adresse sans valeur, au lieu de montrer du premier coup d'œil l'homme même avec la place qu'il occupe dans la société, et celle qu'il reconnaît à son correspondant.

J. Assézat.



Le jour de l'an et les cartes de visite à Yeddo, capitale du Japon. (P. 56, col. 2.)

EN CONGÉ[1]



Le char de Neptune.

V

Mes premières impressions. — L'équipage du père Neptune. — Voilà la mer! — Que c'est beau d'être bronzé!

Je n'ai fait qu'un somme jusqu'à Auray, mère, et quand je me suis éveillé, je te cherchais, je t'appelais; mais tu n'étais plus là. Mon bon oncle Alphonse nous attendait à la gare; je l'ai bien reconnu, bien qu'il soit un peu grossi, qu'il ait une masse de virgules blanches dans sa grande barbe qui a toujours fait mon envie, et un front immense parce que ses cheveux sont tombés. Il a été très-affectueux, il m'a beaucoup demandé de tes nouvelles, et il m'a dit que j'étais très-impatiemment attendu à Saint-Pierre. Il a bien ri quand ma bonne, soulevant le mouchoir tendu sur son panier, nous a montré la figure effarée de Griffard; il lui a promis pour ce dernier place au feu et à la table... des bêtes. Pendant que mon oncle avait la bonté d'aller réclamer nos bagages, j'ai couru délivrer Fidélio. J'ai cru qu'il me renverserait de caresses devant tout le monde; je ne pouvais le calmer. Les bêtes sont quelquefois bien ennuyeuses, et je commence à comprendre pourquoi les parents refusent de se charger partout et toujours des animaux qu'aiment leurs enfants.

Au sortir de la gare, j'ai accompagné mon oncle dans quelques courses par la ville. J'étais comme tout ahuri du silence; je n'avais jamais entendu si peu de bruit. Mon oncle m'a sans doute trouvé une drôle de physionomie, car il m'a tout à coup demandé: « Qu'as-tu, Robert? »

Je lui ai répondu: « Je n'ai rien, mais je suis étonné, et puis comme l'air sent bon! »

C'est vrai, mère, l'air sent quelque chose, et il me semble qu'il fait ouvrir mes poumons au dedans de moi; cela m'amusait de respirer fort. Du reste, tout me paraît original dans ce pays. Je ne connais guère que Paris, tu sais bien; et Paris, ce n'est pas Auray. Les rues sont désertes et quelquefois vertes d'herbe, les ouvriers chantent à pleine voix, et il y a des enfants et des animaux partout. Après bien des détours dans de petites rues en zigzags, sur le pavé bossu desquelles on n'entendait que nos pas, nous avons traversé un beau boulevard, pardon, une promenade, et nous sommes arrivés à l'auberge où mon oncle remise sa voiture. Une belle auberge, maman, pas un hôtel: une grande maison basse et blanche, sans autre enseigne qu'une grosse touffe verte. Mon oncle a été immédiatement accaparé par des paysans, ma bonne est allée réclamer une pâtée pour Griffard et Fidélio qui meurent de faim, et j'ai été parfaitement abandonné à moi-même. J'ai fureté machinalement partout, ne sachant que faire, et je suis de plus en plus étonné. Si tu voyais la grande cuisine de cette auberge, mère! Quelle cheminée! Une espèce d'auvent sort du mur et s'allonge dans le vide, couvrant une large pierre où je vois en ce moment trois feux clairs et petillants flamber de compagnie. Cette cuisine est, comme le reste de la maison, ouverte à tout venant; j'y entre avec un vieux pauvre, un coq et un chien. Un cheval traverse gravement l'allée: va-t-il entrer? Un petit porc montre son groin au-dessus du seuil d'une porte et grogne en me regardant: va-t-il venir aussi? De temps en temps l'hôtesse ou sa servante prend un grand balai vert et chasse dehors bêtes et gens, surtout les bêtes, qu'elle trouve de trop.

Mon oncle va et vient comme chez lui dans cette arche de Noé, tout le monde lui parle et il semble connaître tout le monde. Je serais bien aise de devenir député comme mon oncle quand je serai grand: c'est très-beau de représenter son pays et de s'occuper des intérêts des pauvres gens que personne n'écoute. Je me demande si l'on peut être à la fois officier et député. Pour moi, je choisirais d'être officier pendant que je suis jeune et député quand je serai vieux, parce que j'aurai de l'expérience, de la patience. Enfin nous verrons plus tard, il s'agit d'abord de devenir un homme, un vrai.

« Je t'emmène dans le char à bancs du vieux commissionnaire de Saint-Pierre, m'a dit mon oncle; mon cheval est malade, et quand ma voiture est hors de service, il nous faut user du char à bancs du père Neptune. Il est dur, nous serons entassés, surchargés; mais un garçon doit, à l'occasion, dédaigner la délicatesse et camper partout. »

Je lui ai répondu que tel était mon avis et je suis allé avertir ma bonne de se tenir prête. Elle était fort en peine de Griffard, qui ne se laissait pas attraper. A nous deux nous l'avons saisi, je l'ai réinstallé dans le panier malgré ses résistances et je faisais un discours à ma bonne pour l'engager à se presser, quand est entré un grand bonhomme dont la figure bronzée se perdait dans un épais collier de barbe rousse et grise. Il m'a regardé fixement et a porté une main noire et calleuse comme le dos d'une tortue au manche du fouet passé autour de son cou. Puis il a agité la tête et il est sorti. Je l'ai suivi ainsi que ma

1. Suite. — Voy. pages 11, 22 et 43.

bonne qui disait : « Est-ce qu'il est muet, le pauvre homme ! »

Il n'était pas muet, car, rencontrant mon oncle au bas de l'escalier, il a dit d'une voix de tonnerre :

« Nous mettons à la voile, monsieur?

— Oui, père Neptune, a répondu mon oncle; viens, Robert. »

Nous sommes passés dans une cour ouverte où il y avait une espèce de break sans marche-pied, sans coussins, conduit par un petit cheval noir, et déjà plein de paquets, de femmes et d'enfants.

Mon oncle est monté, ma bonne et Griffard sont montés, je suis monté, Fidélio est monté, et nous avons essayé d'abord de nous asseoir, ensuite de placer nos jambes et nos pieds. J'ai glissé les miens entre un énorme pain noir et une cruche de grès. Notre conducteur regardait flegmatiquement les efforts que nous faisions pour nous faire une place. Quand tout s'est casé tant bien que mal, j'ai demandé à mon oncle : « Où se mettra le conducteur? »

Comme j'adressais cette question, le vieux loup de mer, que mon oncle avait appelé le père Neptune, a sauté sur le brancard et s'est bravement assis sur la tringle de fer du tablier de la voiture. Là, mère, tu vois notre Neptune, son trident, c'est-à-dire son fouet à la main, le pied droit sur le brancard droit, le pied gauche sur le brancard gauche, fumant sans accorder la plus légère attention aux réclamations que lui adressent les voyageuses peureuses.

« Père Neptune, allez doucement, nous sommes chargés à couler bas. »

« Père Neptune, arrêtez à la côte de Kerbris, je la monterai à pied. »

« Père Neptune, passez au pas sur le pont Coz. »

« Père Neptune, vous ne pourrez jamais tourner la mécanique de là où vous êtes. »



Le père Neptune. (P. 58, col. 2.)

Le père Neptune restait immobile comme un roc, et quand mon oncle a dit : « Allez », il a enfoncé son feutre sur ses yeux d'un seul coup de poing, il s'est penché en arrière, a tourné sa mécanique et a levé son fouet. Nous sommes partis, c'est-à-dire nous nous sommes mis à danser dans le break comme de la salade dans un panier.

J'étais très-content que tu ne fusses pas là : il m'eût été bien désagréable de te voir secouer sur ce banc de bois. Pour moi, je dansais gaiement dessus, en essayant de calmer ma bonne qui avait engagé un combat avec Griffard révolté par ces désagréables secousses. Il a réussi à sortir tout hérissé, tout effaré, du panier et il s'est mis à miauler lamentablement. Chacun s'occupait de calmer son désespoir, moins Neptune qui n'a pas même tourné la tête pour voir d'où sortaient ces affreux miaulements. Les petites caresses de Fidélio ont pu seules le calmer : ils se sont blottis tous les deux sur les genoux de ma bonne et ils ont fini par s'endormir.

Le pays que nous traversions était bien triste : très-peu d'arbres, et bientôt pas du tout. Après une côte très-roide, nous avons rencontré un homme qui a parlé à Neptune, qui lui a répondu, comme toujours, par gestes.

Une demi-lieue plus loin, nous avons fait une halte. Neptune est venu tirer de dessous mes pieds le gros pain noir et un sac très-lourd, et il est allé porter le tout sur les degrés d'une croix de pierre qui semblait sortir d'un grand buisson d'ajoncs. Puis il est remonté sur sa tringle, et en avant les cahots.

« Mais le pain et le sac? ai-je dit à mon oncle.

— Tout cela va être pris par cet homme que nous avons dépassé, m'a répondu mon oncle.

— Et les voleurs?

— Tu parles en petit Parisien, Robert : personne ne touchera à ces choses. »

Nous marchons, nous trottons, nous galopons tour à tour et puis je m'endors un peu, je crois, et puis un grand cahot me réveille ; je me frotte les yeux, car il me semble que le ciel est tombé sur terre vis-à-vis de moi. Je jette un cri, je me lève et je dis :

« Mon oncle, qu'est-ce que cela ?

— Quoi ? me demanda mon oncle.

— Là, devant nous ? »

Mon oncle s'est mis à rire aux éclats. Cela, maman, c'était la mer. Oh ! maman, que c'est beau la mer et que j'étais content de la voir !

Nous arrivons à Saint-Pierre, je vois un gros paquet de maisons, une petite église grise avec un clocher gris, un grand portail vert et une vieille femme à genoux contre la porte, et puis un espace immense vert et gris : les grèves, et plus loin cette chose magnifique qui ne finit pas, la mer !

Ma tante nous attendait sur le seuil d'une grande maison ornée de petits balcons. Elle a été bien bonne, elle m'a bien embrassé pour toi, elle m'a fait souper et m'a obligé de me coucher. Il est de fait que je dormais debout ; j'aurais bien voulu attendre l'arrivée de mes cousins et de ma cousine, qui jouaient encore sur la grève, mais comme on ne nous attendait pas si tôt, on leur avait donné la permission de sept heures, et ma tante voulait me faire reposer.

Je me suis couché, et j'ai dormi, mais dormi !

Comme tu peux le penser, chère maman, mon premier bonjour a été pour l'Océan. De mon lit j'ai passé sur mon balcon et je me suis amusé à regarder cette belle eau devenue verte pendant que je dormais. Comme ce doit être bon d'y nager tout à son aise ! Je suis toujours résolu à devenir fort en natation ; mais je me sens moins sûr de mon intrépidité. La baignoire cette fois est gigantesque, et là dedans je ne serai guère plus qu'un de ces microscopiques infusoires dont notre professeur de physique nous parlait. Je te dirai quelque jour le nom des jolies îles qui se montrent çà et là et je pense qu'il me sera facile de faire ici un cours de géographie pratique. Depuis cette maudite guerre, tu sais que tout lycéen quelque peu intelligent veut devenir bon géographe.

C'est de mon balcon que je t'ai écrit ma journée d'hier, et, comme je finissais ma page, ma bonne est entrée avec Griffard et Fidélio sur ses talons.

« A quoi pensez-vous, Robert ? m'a-t-elle dit ; vos cousins sont levés et vous attendent ; vous voici en joli costume pour votre première visite ! »

J'ai pensé que tu aurais été bien fâchée qu'on trouvât ton Robert les cheveux ébouriffés, la chemise non moins bouffante, et je me suis mis à ma toilette. J'en ai fait une très-soignée, je me suis enduit de pommade, ma bonne m'a fait la raie des grands jours, m'a taillé les ongles et, pour faire un peu le coquet, je t'avoue que je m'en sentais l'envie, j'ai fait déterrer au fond de notre grande malle ma cravate violette, ton dernier cadeau.

Je faisais glisser l'anneau de satin quand on a frappé à ma porte. Oh la la ! comme mon cœur a bougé. Si tu avais été là, je me serais mis derrière toi ; mais j'étais seul, et pas fier, je t'assure.

Mon oncle et ma tante sont entrés, puis mes cousins et ma cousine Berthe, qui a dix ans et des cheveux comme de l'or ; Gaston, qui a deux ans de plus qu'elle, est un peu plus grand que moi, pas beaucoup ; mais comme il est fort, nerveux, et quel beau teint bronzé il a ! Mère, je veux me bronzer comme cela, c'est beaucoup plus homme ; j'ai vraiment un teint de demoiselle, ce qui est affreux ; comme je vais nager, si de nager me donne le beau teint cuivré de Gaston.

Ils ont tous été bien aimables, et Gaston et moi sommes devenus tout de suite camarades ; les autres garçons, Georges et René, sont encore des mioches : Georges n'a que neuf ans et René sept.

A suivre. M[lle] Zénaïde Fleuriot.



LA GERBE DES OISEAUX

En Suède, quand vient la fête de Noël, on pose sur les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières. On distribue des étrennes aux enfants, et, par un sentiment de touchante sollicitude, on offre aussi un arbre de Noël aux pauvres petits oiseaux affamés qui ne trouvent plus ni fruits sur les arbres, ni baies sur les buissons, ni graines dans les champs. Cet arbre de Noël des oiseaux, c'est une gerbe de blé que l'on place au faîte de la maison.

C'est à propos de cet usage qu'a été composée la pièce suivante, dont nous donnons la traduction :

L'enfant Jésus vient de naître, c'est la fête des enfants. — Oh ! le joli sapin sur la table ! Il porte des poires dorées et des pommes vermeilles. Il porte aussi des raisins, transparents comme de l'ambre. — Oh ! l'étonnant petit sapin qui produit des œufs à la coquille de pourpre, des cœurs de pain d'épice tout dorés, et jusqu'à des rubans aux couleurs éclatantes. Et ces belles lumières qui resplendissent tout autour, pendant que le poêle ronfle et que le vent gronde à la porte. On se croirait en paradis.

L'enfant Jésus vient de naître, c'est la fête des enfants ! Notre père sourit, assis dans son grand fauteuil ; notre mère, assise à côté de lui, tient une de ses mains dans les siennes ; ils nous regardent avec tendresse. — Oh ! les heureux enfants que nous

sommes ! — Nous plaignons les enfants qui n'ont ni père ni mère, ni arbre de Noël. Nous ferons, dans nos étrennes, la part des pauvres orphelins ! — Le

L'enfant Jésus vient de naître, c'est la fête des enfants. Le père lève un doigt pour réclamer le silence, et dit : Enfants, n'oublions-nous personne ? —



La gerbe des oiseaux. (P. 60, col. 2.)

père regarde la mère ; la mère regarde les enfants, et de leur cœur inondé de joie s'échappe cette pensée de reconnaissance qui monte vers le ciel : On se croirait en paradis !

Les aînés se regardent et font semblant d'être tout interdits ; ils montrent l'un à l'autre la toute petite sœur, et s'écrient : Oh ! les étourdis que nous sommes ! — Qui donc répondra à la question de papa,

qui donc aura cette gloire? C'est la petite dernière, la « petite dame », comme on l'appelle, c'est celle qui marche à peine, et qui n'a pas encore toutes ses dents! Elle frappe dans ses mains, la petite dame, et dit dans son petit langage : « Nous oublions les oiseaux ! »

La vieille Brigitte qui se tient à la porte pleure de joie en voyant le triomphe de sa préférée, et en contemplant cette belle petite tête blonde qui fait rêver aux anges, elle dit tout bas : « On se croirait en paradis. »

L'enfant Jésus vient de naître, c'est la fête des enfants. — Petite dame, dit le papa, puisque votre bon cœur a parlé, donnez le main à Brigitte, et allez dire à Fodor qu'il apporte ici la gerbe. Tous les enfants regardent la petite dame avec amour et se disent l'un à l'autre : « Mais quel joli trésor ! » La petite dame revient gravement, suivie de Fodor qui tient à brassée la gerbe et qui plie sous le faix. Derrière les épis, qui lui voilent la face, on entrevoit ses bons yeux qui clignent à l'éclat des lumières. Il pose la gerbe avec un soupir de soulagement, et tous les traits de sa loyale figure disent clairement : « On se croirait en paradis. »

« Voici la gerbe, dit le père, voici la gerbe des oiseaux. La victoire à celui qui dira pourquoi nous plaçons au faîte de la maison l'arbre de Noël des oiseaux ! à lui aussi le droit d'embrasser la maman, et de choisir parmi les trésors du joli sapin. » Le père et la mère sourient, les aînés se font signe les uns aux autres de ne pas voler à la petite dame la réponse qu'on attend d'elle. Le père alors s'écrie : « A vous, monsieur notre aîné, qui lisez dans les gros livres. »

Henri, « monsieur notre aîné, » prend un air de philosophe. Son front se creuse d'une ride profonde où semble se concentrer toute la sagesse des temps antiques ; ses sourcils se rapprochent. A deux doigts il se pince la lèvre. (Peut-être a-t-il peur de rire ?) Il lève les yeux au plafond. Tout à coup il s'écrie : « J'ai trouvé. Pendant l'hiver, nous récompensons les oiseaux d'avoir préservé en été nos arbres et nos moissons en donnant la chasse aux charançons et aux chenilles. »

« Henri, monsieur notre aîné, vous n'avez pas bien trouvé : ce n'est pas vous qui choisirez parmi les trésors du joli sapin. Pour vous, je cueille cet œuf écarlate. Sur la coquille on a gravé quelques mots que vous nous lirez tout haut. » — Henri prend un air tout contrit (peut-être a-t-il peur de rire ?) et il lit : « C'est bien de rendre à qui nous donne ; donner sans intérêt vaut mieux ! »

» A vous, madame l'intendante, » c'est le petit nom d'Éva. L'intendante, appuyant son petit menton à fossette contre sa guimpe aussi blanche que la neige, ramène une de ses longues tresses blondes par-dessus son épaule, et se met à en regarder le bout avec tant d'attention, qu'elle semble consulter un oracle. (Peut-être a-t-elle peur de rire ?) « Je ne sais trop... dit-elle... il me semble... mais je ne suis pas bien sûre... »

« Madame l'intendante, votre oracle vous a mal inspirée. Ce n'est pas vous non plus qui choisirez parmi les trésors du joli sapin. Pour vous, je cueille cette corbeille, tressée de l'osier le plus fin. Quand vous y mettrez, petite ménagère, soit votre trousseau de clefs, soit vos livres de comptes, vous tâcherez de déchiffrer les lettres qui sont autour. » L'intendante prend la corbeille, regarde les lettres de près (peut-être a-t-elle peur de rire ?) et lit ce qui suit : « Il faut savoir ce que l'on veut ! »

« A vous, monsieur le colonel. » Le colonel, c'est Nils, le blondin de dix ans, qui fait trembler la maison du fracas de son tambour, de ses cris de commandement, et du trot d'un long manche à balai, son cheval favori. Le colonel passe la paume de sa main sur sa moustache future (peut-être a-t-il peur de rire ?) et dit avec une brusquerie toute militaire : « Moi ! je mets la gerbe pour attirer les oiseaux. Plus il y en a, plus ils font de bruit, à force de crier et de se battre. Je voudrais mettre aussi des rubans à la gerbe : ce serait encore plus joli ! »

« Monsieur le colonel, l'amour du vacarme vous a fait manquer le but, sans compter que les rubans effaroucheraient les petits oiseaux au lieu de les attirer. Pour vous je cueille ce régiment d'infanterie et ce bouquet de rubans. Vous vous consolerez en faisant manœuvrer vos soldats de plomb, et vous mettrez les rubans à votre casquette ou à la garde de votre épée. Je vous conseille, à la première revue (le colonel, pris d'un envie de rire, se pencha pour examiner les fusils de ses hommes), de mettre à l'ordre du jour cette maxime : Il faut aimer les gens pour le bien qu'on leur fait, non pour le plaisir qu'on attend d'eux. »

« A vous, Karine, Karinette, à vous, petite dame ! » — La petite dame, qui avait été sur le point de répondre chaque fois qu'on interrogeait les autres, met son doigt dans sa bouche et devient comme muette quand c'est son tour de parler. Elle se cache toute honteuse dans les jupes de sa mère (ce n'est pas pour dissimuler une envie de rire, je vous assure) ; on entend enfin sa petite voix claire qui dit : « Je mets la gerbe parce que j'aime les oiseaux : ils sont si jolis ! et puis ils n'ont ni papa ni maman pour leur faire un arbre de Noël ! »

« Vivat la petite dame ! s'écrie le père tout joyeux. C'est elle qui a trouvé. Embrasse ta maman, ma mignonne, et viens choisir ce que tu veux. » « Vivat la petite dame ! » crient les autres enfants. La petite dame, après avoir jeté les bras autour du cou de sa mère, choisit à l'arbre de Noël le plus beau cœur de pain d'épice, qu'elle introduit (sans rire) entre les épis. Puis, se penchant sur la gerbe, elle y dépose un baiser et se relève toute confuse.

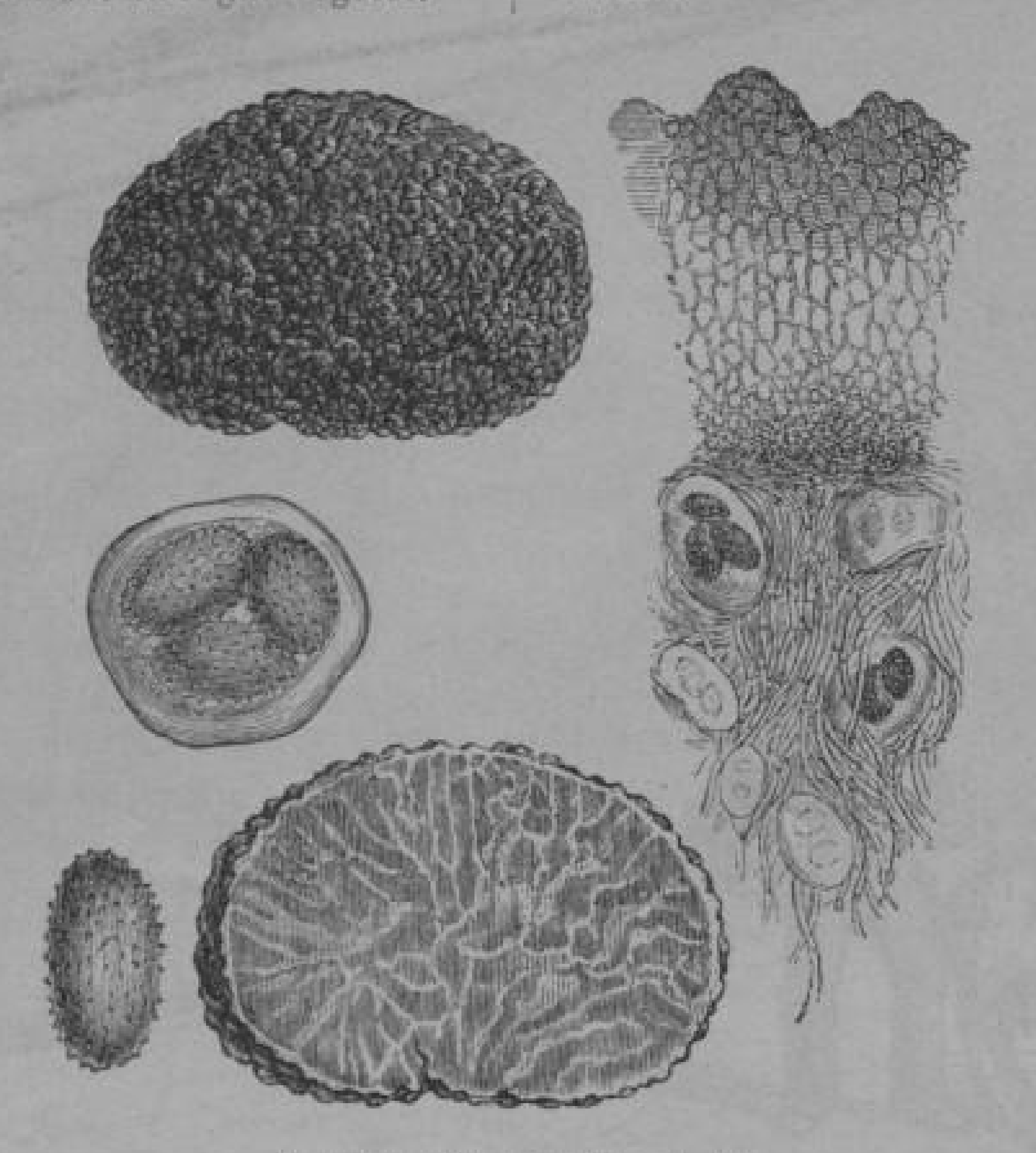
J. Girardin.

LA TRUFFE

La truffe est le diamant de la cuisine, a dit quelque part Brillat-Savarin, le grand maître de l'art culinaire. Peut-être en faisant cette comparaison n'avait-il en vue que les qualités exquises qui placent le précieux tubercule au-dessus de tous les produits végétaux, comme le diamant par son éclat et sa valeur se trouve au-dessus de tous les autres minéraux. Et cependant, il est encore d'autres points de ressemblance qui justifient cette comparaison et méritent à la truffe l'épithète de diamant du règne végétal.

Comme l'étincelant cristal de carbone, on la trouve isolée dans le sol, tirant son origine d'une source mystérieuse que la science est encore impuissante à expliquer d'une façon satisfaisante. Comme lui, elle renferme en elle-même des propriétés qui ont le don tout spécial de charmer l'espèce humaine.

Les anciens connaissaient la truffe et ils l'estimaient avec peut-être plus de passion que les modernes. Les célèbres festins des Lucullus romains regorgeaient du précieux tubercule, apporté à grands frais des rivages de l'Afrique. Les sénateurs eux-mêmes ne rougissaient pas de discuter gravement sur l'emploi judicieux de la truffe, et les citoyens d'Athènes accordaient le droit de cité aux enfants de Chérips, parce que leur père, célèbre cuisinier, avait imaginé une sauce composée de truffes.



La truffe noire. (P. 63, col. 1.)

Il n'est aucun de vous qui ne connaisse de vue et de goût la truffe. Vous savez tous que c'est un tubercule, irrégulièrement arrondi, à la surface granuleuse, noirâtre, dont la chair serrée, compacte, d'un noir marbré, exhale une odeur pénétrante. Je n'essayerai pas de vous en définir le goût, mais je vous mettrai de suite en garde contre ses qualités pernicieuses, indigestes au plus haut degré, qui en font un mets que l'on ne doit aborder qu'avec une extrême modération.

Cela dit, voyons ce que c'est que la truffe, comment elle vit, se propage, et de quelle façon on la récolte.

Tout d'abord la truffe, cela est établi, est une production végétale, mais elle n'a rien de ce qui distingue en général les produits du sol, même les plus infimes ; elle n'a pas de tige, pas de feuilles, pas de racine ; elle ne porte aucune fleur, même microscopique, et partant ne produit aucune graine.

A première apparence, c'est une sorte de substance inerte, gisant dans le sol, absolument comme un caillou enfoui dans le sable ; et cependant cette substance naît, se développe, grossit, arrive à maturité et se décompose si elle n'est pas recueillie : elle passe donc par toutes les phases de l'existence végétale.

Comment se multiplie cette plante sans graine? tel est le problème qui a occupé jusqu'à ce jour les savants.

En général les truffes se trouvent parmi les racines du chêne ; on a donc cru qu'elles étaient formées par des excroissances spéciales aux racines de ces arbres. Mais bientôt la découverte de truffes au pied de châtaigniers, de marronniers, de lilas, est venue démontrer que ce tubercule n'a aucune relation de parenté avec le chêne et qu'il ne se produit plus abondamment à proximité de ces arbres que parce qu'il y trouve précisément le terrain favorable à sa croissance.

On a ensuite supposé que la truffe était une galle, c'est-à-dire une excroissance produite sur les racines du chêne par la piqûre d'un insecte spécial, comme c'est le cas pour la noix de galle et toutes ces petites excroissances que vous avez pu remarquer particulièrement sur les feuilles de certains arbres. Mais, là encore, de nombreuses et attentives observations sont venues montrer le peu de fondement de cette supposition, qui malgré cela est restée très-populaire. Ainsi dans le Périgord et autres pays truffiers les paysans vous montreront avec beaucoup de conviction une petite mouche qui selon eux produit la truffe.

Après avoir ainsi examiné les diverses opinions sur l'origine de la truffe, je dirai qu'à mon avis ce mystérieux tubercule doit être simplement considéré comme une sorte de champignon souterrain, se reproduisant au moyen de graines microscopiques renfermées dans les petites cavités qui entre-croisent sa masse, et que l'on doit arriver au moyen d'un trai-

tement spécial à le faire se reproduire à volonté tout comme les autres espèces de champignons.

On connait un grand nombre d'espèces de truffes : les principales sont la noire et la blanche.

La noire, la plus commune en France, est la plus recherchée pour son parfum et sa saveur.

La blanche ou truffe du Piémont est lisse, d'un gris roussâtre et d'un goût fin, mais d'un parfum très-fort, presque analogue à celui de l'ail. C'est cette truffe blanche qui était surtout connue des anciens.

La truffe se rencontre dans presque toutes les régions tempérées et même chaudes ; on la trouve en Europe, en France, en Italie, en Espagne et aussi en Afrique et en Amérique ; mais elle ne se plait pas dans les pays froids, où l'on n'a pas encore constaté sa présence. Elle se développe habituellement dans un sol argileux, léger et humide, parcouru par de nombreuses racines, et s'y tient fixée à dix ou quinze centimètres de la surface.

On reconnait les terrains où se trouvent des truffes au parfum qui s'en élève à certaines heures de la journée ; mais l'irrégularité avec laquelle elles sont disséminées dans le sol en rend la récolte très-difficile. On risquerait de bouleverser tout un champ pour n'arriver à recueillir que quelques tubercules.

Pour obvier à cet inconvénient, on met à profit le goût tout particulier qu'ont les porcs pour les truffes. Guidés par l'odorat, ces animaux creusent la terre avec leur groin à l'endroit où se cache une truffe et la mettent bientôt à découvert. Seulement là encore se présente un autre inconvénient : c'est que le porc, qui entend chasser pour lui, avale souvent la truffe avant qu'on ait pu la lui enlever. Aussi depuis quelques années a-t-on essayé, dans les pays producteurs, à dresser des chiens à la recherche de la truffe, et il paraît que ces intelligents animaux remplacent avantageusement les porcs.



La recherche des truffes. (P. 64, col. 2.)

Le prix des truffes varie considérablement suivant leur provenance. Celles du Périgord, de la Saintonge et de l'Angoumois se vendent de 10 à 12 francs la livre ; mais celles du Tarn, de l'Hérault, du Gard et du Vaucluse ne valent que 5 à 6 francs la livre. Les truffes blanches de la Bourgogne sont encore meilleur marché.

Les truffes ne se conservent fraiches que pendant un temps assez court ; lorsque l'on veut les envoyer à l'étranger, il faut les enfermer dans des vessies pleines de sable ou les préserver à l'andovage.

Th. Lally.





Tous trois pénètrent dans le sombre vestibule. (P. 66, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]



V

Le vent qui souffle.

Une fois dans la rue, il leur dit :

« Ah çà! où allons-nous?

— Tiens, repartit Damien, puisque vous voulez être notre père, allons à la maison. La voyez-vous là-bas ?

— Mais, dit l'oncle, elle est fermée.

— Oh! le père Mathieu a la clef. Il n'a jamais voulu nous y faire entrer ; mais, avec vous, c'est différent. »

Sans en dire plus long, l'enfant quitta le bûcheron, et courut d'une traite jusqu'au logis du charbonnier.

L'homme de Fluorn et Marie continuèrent d'aller côte à côte. La main de la jeune fille demeurait comme enchaînée dans celle de l'oncle. Celui-ci entreprit alors, non sans quelque embarras, de gagner la confiance et le cœur de sa nièce.

Il lui raconta qu'il n'était pas riche, qu'il avait une lourde famille, une femme et cinq enfants ; le métier de bûcheron à Fluorn avait bien des chômages. Aussi avait-il résolu de s'expatrier et de se rendre en Amérique. Un ami qu'il avait là-bas, et qui était possesseur de vastes forêts, lui offrait le passage gratuit sur le *grand ruisseau*, comme l'oncle appelait familièrement l'Océan, et, de plus, il lui promettait au bout de cinq années de travail un beau morceau de terre en toute propriété. L'homme de Fluorn ajouta que, pour reconnaître par une bonne action ce bienfait de la Providence, il avait fait vœu d'emmener avec lui les enfants de son frère, « si toutefois, — continuait-il, — ils consentent à m'accompagner, car je ne veux pas les contraindre; c'est à eux de m'aimer, s'ils peuvent, comme un second père. »

Marie regarda l'étranger avec de grands yeux. Elle se souvenait des paroles que Mme Landfried lui avait dites autrefois, juste à cette même place ; mais elle

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

avait beau faire, elle ne se sentait pas attirée vers le bûcheron comme elle s'était sentie attirée vers la bonne fermière. Devant cet homme qui venait de parler en termes si peu respectueux de la redingote de son père, elle sentait son âme se fermer : au lieu d'affection, c'était presque de la peur qu'il lui inspirait.

Dami cependant était revenu avec la clef de la maisonnette abandonnée. L'oncle se mit en devoir d'ouvrir la porte. Le cœur de Marie battit violemment lorsqu'elle entendit le fer grincer dans la serrure rouillée. Il lui semblait que quelque secret magique allait se révéler à elle. Enfin la lame de fer a joué, non sans peine, et la vieille porte a tourné lentement sur ses gonds. Un air glacial, comme celui qui s'échappe des tombeaux, frappe au visage les visiteurs. Tous trois pénètrent dans le sombre vestibule, qui avait aussi servi de cuisine. Voici encore dans l'âtre un petit tas de cendre; pour la première fois depuis sept années il frissonne légèrement au souffle du vent. Sur la porte de la chambre est inscrite à la craie, de la propre main de Jean-Pierre, la date de l'année où sont morts le père et la mère.

« Tiens, Marie, s'écria Damien, regarde le 8 : il est tracé de droite à gauche, comme le maître nous défend justement de le faire. »



Marie, la fille aux pieds nus. (P. 67, col. 1.)

De même qu'autrefois dans le cimetière, la jeune fille imposa silence à son frère. Cette légèreté de langage lui semblait impie. Son regard, fixé sur l'inscription, se perdit un instant dans l'éternité. Puis elle ouvrit elle-même la porte de la chambre. Une obscurité profonde y régnait, car le contrevent était clos. Un rayon de soleil tremblotant pénétrait seul par une fente du volet; il tombait justement sur une tête d'ange qui était accrochée au-dessus du poêle, si bien que la tête semblait sourire. Marie s'agenouilla, saisie d'une sorte d'effroi religieux. Quand elle se releva, un air tiède et lumineux circulait dans la pièce : l'oncle avait écarté le contrevent. Marie aperçut le long du mur un banc de bois, le seul meuble qui fût resté dans la maison. C'était là que la mère avait coutume de s'asseoir pour filer; c'était là qu'elle avait appris à sa petite fille à joindre les mains et à tricoter.

« Brrr ! s'écria le bûcheron ; allons-nous-en, mes enfants, il ne fait pas bon rester ici. Venez chez le boulanger, je vous veux acheter à chacun un beau petit pain blanc.

— Oh ! non, non, restons encore un moment, » fit Marie d'une voix suppliante.

Et de la main elle caressait la place où sa mère s'était assise. Elle regarda ensuite longuement une tache blanche sur le mur : « C'est là, se dit-elle à demi-voix, qu'était l'horloge à coucou ; à côté je revois encore le congé de soldat de notre père, les écheveaux de fil de maman. Pauvre mère ! si tu apprenais dans l'éternité qu'on a vendu ta quenouille, qu'on nous a chassés du toit que tu habitais ! »

A cette pensée le cœur de la jeune fille se fondit et des larmes jaillirent de ses yeux. Damien, qui ne pouvait jamais voir pleurer sa sœur sans en faire autant, éclata immédiatement en sanglots. L'oncle lui-même, tout en maugréant, se pressa la paupière du revers de la main.

« Allons, allons, reprit-il, quand je vous disais qu'il ne fait pas bon ici. Sortons vite.

— Pas encore, dit Marie, je veux tout revoir. Viens, mon petit Dami, allons ensemble au grenier, tu sais, où nous jouions à cache-cache, et où nous faisions sécher des morilles. »

Un bruit étrange, comme une espèce de frôlement, se fit entendre au-dessus du plafond. Tous trois tressaillirent ; mais l'oncle se remit aussitôt et dit :

« Reste ici, Damien, et toi aussi, Marie. Que voulez-vous allez voir là-haut ? N'entendez-vous pas le vacarme que font les souris ?

— Oh ! elles ne nous mangeront pas, » répliqua Marie.

Damien toutefois n'osa suivre sa sœur, qui, bien que peu rassurée elle-même, prit son courage à deux mains et grimpa l'étroit et roide escalier ; mais elle

revint au bout d'un instant, pâle comme un spectre, et tenant une poignée de paille entre ses doigts. Dès qu'elle parut, l'oncle lui dit :

« Sais-tu une chose, Marie ? Damien part avec moi pour l'Amérique.

— C'est bien, dit la jeune fille en émiettant les brins de paille, je ne m'y oppose pas.

— Non, non, s'écria le garçon, ne crois pas cela, Marie. Autrefois tu n'as pas voulu aller sans moi avec la bonne fermière, moi non plus aujourd'hui je ne partirai pas sans toi.

— Consulte-toi donc, Damien, dit l'oncle en manière de conclusion. Tu es assez grand pour savoir ce qui te convient. »

En parlant ainsi, il referma le volet, et, profitant de la subite obscurité, il poussa les deux enfants vers le vestibule, puis dehors, et, la porte une fois close, il s'en alla reporter la clef chez Mathieu le charbonnier ; après quoi, il regagna le village, accompagné de Damien seul. Quant à Marie, elle était restée près de la maison. De loin, le bûcheron lui cria une dernière fois : « Tu as la nuit pour réfléchir, ma fillette ; demain de grand matin, je me mets en route. »

Marie suivit quelque temps du regard l'oncle et le neveu qui s'éloignaient. De même que jadis le sentiment de la mort s'était infiltré dans son âme, un autre sentiment, celui de la séparation qui peut s'accomplir ici-bas entre deux êtres vivants qui s'aiment, pénétrait maintenant dans sa conscience.

Elle songea aussi à Mme Landfried. « C'est ici même, se dit-elle, que la bonne dame est venue à nous il y a sept ans ; c'est au bord de ce pré qu'elle a promis de m'accueillir si jamais je me présentais sous son toit. Qui sait si, en ce moment, elle ne pense pas à moi, comme je pense à elle ? Elle a pleuré en me parlant. Je l'entends encore me dire : « J'ai des enfants. » Oui, je m'en souviens, elle a dit : « J'ai un fils qui s'appelle Jean. » Et puis elle est partie... Moi aussi, je pourrais m'en aller, je pourrais suivre l'oncle le bûcheron là-bas en Amérique... Oui, mais s'il était dur et méchant pour nous, il nous faudrait le quitter, et alors que deviendrions-nous dans ce pays étranger et lointain ? Ici nous sommes sans parents ; mais du moins tout le monde nous connaît ; chaque arbre, chaque buisson a une figure qui nous est familière. En m'éloignant, il me semblerait que je sors d'un lit bien chaud pour tomber dans un précipice de neige glacée. O papa, ô maman, pourquoi, du sein de l'éternité, votre voix ne peut-elle me conseiller, me dire ce que je dois faire ? »

En proie à ces pensées, la jeune fille était toute tremblante d'anxiété. Quel parti prendre ? Elle se trouvait comme perdue au carrefour d'une immense forêt ; plusieurs chemins inconnus s'ouvraient devant



Toutes deux arrivèrent enfin. (P. 63, col. 2.)

elle ; mais nul poteau indicateur ne lui montrait dans quelle direction elle devait marcher.

« Si j'étais seule au monde, murmura-t-elle encore, je ne serais pas embarrassée. Je me tirerais toujours bien d'affaire moi-même, sans être obligée de m'expatrier. C'est Dami qui m'inquiète ; il a si peu d'énergie. Peut-être vaudrait-il mieux pour lui qu'il partît. Ici il ne sera jamais qu'un domestique ; là-bas, qui sait? il pourrait devenir un homme, un homme libre. »

Il y a des moments d'incertitude suprême où l'on joue volontiers sa destinée à pile ou face. C'est ce que fit la jeune fille. Elle s'assit au pied du sorbier en se disant :

« Si les branches frémissent avant que je me lève, eh bien, je ne partirai pas. »

Elle se mit à écouter de toutes ses oreilles. Parfois il lui semblait ouïr un petit frissonnement dans le feuillage; mais, en regardant l'arbre, elle s'apercevait que pas un souffle ne l'agitait. Alors elle ne savait plus si elle veillait ou si elle rêvait.

Soudain, un bruit de caquets étranges et confus se fit entendre, et un nuage de poussière s'éleva sur la route. C'étaient les oies de Mme Kirch qui revenaient du *Pré aux Sureaux*. Marie, qui n'avait plus la force de penser, imita machinalement le cri des volatiles ; puis, peu à peu, ses yeux se fermèrent : elle était endormie.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsqu'elle se réveilla. Une voix criait : « Marie! Marie ! où es-tu ? » Le premier mouvement de la jeune fille fut de regarder vers les étoiles qui scintillaient doucement au-dessus de sa tête. Il lui semblait dans son engourdissement que la voix descendait du ciel. Ce ne fut que lorsque le cri se renouvela qu'elle reconnut l'accent de Marianne la Noire.

« Me voici, Marianne, » répondit-elle aussitôt.

La bonne femme s'approcha tout émue : « Ah ! dit-elle, que je suis heureuse de te retrouver. Au village ils sont tous comme des fous. L'un prétend t'avoir vue dans la forêt, l'autre assure qu'il t'a rencontrée courant comme une effarée et tout en larmes à travers la plaine, et que tu ne t'es pas même retournée à l'appel de ton nom. Et moi, j'ai craint que tu ne te fusses jetée dans l'étang. O ma chère enfant, tu n'as pas besoin d'avoir peur ni de te sauver : personne ne peut te contraindre à suivre ton oncle, si tu ne le veux pas.

— Et qui a dit que je ne le voulais pas? » repartit l'enfant. Au même instant un souffle de vent passa sur l'arbre, dont le branchage rendit un long bruissement. « Eh bien, non, reprit-elle vivement, non, je ne le veux pas. » Et de ses deux bras elle entoura tendrement le sorbier.

« Rentrons vite, reprit Marianne d'une voix pressante, voilà un gros orage qui se prépare. »

Encore étourdie et presque chancelante, Marie se mit en route, appuyée sur Marianne la Noire. La nuit était horriblement sombre ; de temps à autre de rapides éclairs, déchirant la nue, illuminaient d'une fauve clarté le groupe des maisons du village. La lueur était si vive qu'on était obligé de clore les yeux et de s'arrêter. A cet éblouissement en succédait un autre, celui des ténèbres, sans compter les tourbillons de poussière aveuglante. Marie, le cerveau surexcité par les événements de la journée, ne savait plus où elle était ni où elle allait. Était-ce bien son village natal qui brillait là-bas sous le feu du ciel? Ne marchait-elle pas plutôt, à travers une contrée féerique, vers un palais enchanté où des génies suspendaient pour la recevoir des milliers de lampes magiques que le vent menaçait sans cesse d'éteindre et qui sans cesse se rallumaient? « Vite, vite ! Marianne, » murmurait-elle. Toutes deux arrivèrent enfin. Il était temps : la pluie commençait à tomber en gouttes larges et bouillonnantes. Comme elles atteignaient le seuil de la maison, une violente rafale écarta brusquement le battant de la porte.

« Ouvre-toi, *Sésame!* » murmura Marie, qui songeait à Ali-Baba.

Ici finit ce soir-là le conte fantastique.

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



LES DANGERS
DE LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

L'épouvantable catastrophe de la *Ville-du-Havre*, suivie depuis par la perte du *Loch-Earn*, le navire qui avait été l'instrument de la collision, a attiré l'attention générale sur les dangers que présente la traversée de l'Atlantique.

Ces dangers sont bien loin d'être imaginaires, et il importe que des mesures soient prises pour en atténuer l'importance, car ils mettent en péril une des

voies du globe les plus fréquentées, la grande route de communication entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

En l'état actuel des choses, nos lecteurs liront, je crois, avec intérêt les passages suivants que nous extrayons de l'intéressant ouvrage du baron de Hübner, *Une promenade autour du monde*, et qui constituent un saisissant tableau des dangers de la traversée de l'Atlantique.

Le baron de Hübner s'était embarqué, le 14 mai 1871, sur le *China*, grand bateau à vapeur faisant le service entre Queenstown (Angleterre) et New-York.

« Pendant ces deux jours derniers, écrit-il le 20 mai, de forts coups de vent de S. O. O. Plus tard cette prétendue brise dégénéra en *half-gale*, une demi-tempête. Aussi longtemps que l'écume blanche des crêtes descend en forme de cataracte sur le flanc des vagues, c'est une double brise de *top-reef*. Quand, fouettée par le vent, l'écume s'enfuit horizontalement, il y a tempête.

» L'aimable capitaine eut la bonté de m'expliquer tout cela en souriant. Ce ne sont pas les vents ni les vagues qui le préoccupent, c'est le brouillard et les glaces, que, dans cette saison, on est presque sûr de trouver sur les « bancs ». Mais, hier soir, le beau temps s'est rétabli. Nous vîmes une aurore boréale, et ce matin le spectacle bien autrement saisissant d'un grand *iceberg* (ilot de glace flottante). Il voguait à côté de nous, à environ un mille de distance. Toute blanche, tachetée de déchirures vertes, se terminant en deux pics, cette masse de glace roulait lourdement sur la houle qui, tout en l'agitant, venait se briser avec fureur contre ses flancs escarpés et luisants... C'est beau, c'est sublime, ce n'est pas rassurant.

» Nous voici au milieu des bancs de Terre-Neuve.

» Ce soir nous doublerons le cap Race. Par un bonheur exceptionnel, l'atmosphère est claire. Mais si nous avions, ce qui est la règle au mois de mai, trouvé du brouillard et donné sur ce rocher de glace qui s'est si peu dérangé pour nous laisser passer! Quoi alors?

— Oh! disait le capitaine, en deux minutes nous étions coulés. — Et voilà le mauvais côté de ces traversées.

» C'est pour la troisième fois que je traverse l'Atlantique dans l'espace de dix mois, et presque toujours le ciel est noir et le brouillard épais. De là l'impossibilité de prendre le méridien, puisqu'on n'aperçoit ni soleil ni horizon. Mais telle est l'expérience des capitaines, qu'ils trouvent leur chemin *by dead reckoning*, c'est-à-dire ils découvrent par des calculs constants et minutieux la résultante du cours et de la vitesse du bateau, et de l'action si variable pourtant des courants.

» Si, au lieu de chercher au nord les méridiens plus petits, ce qui est un moyen d'abréger le voyage, on suivait modestement le cours méridional, on rencontrerait moins de glace et pas de brouillard, et les dangers seraient bien amoindris : on ne risquerait pas de heurter contre des icebergs, ni de faire disparaître à jamais, en passant sur elles, les barques de pêcheurs si nombreuses sur les bancs.

» Le sifflet d'alarme, cet utile et agaçant instrument, a beau pousser de minute en minute ses sons rauques et lugubres, il n'empêche pas tous les accidents, bien plus fréquents qu'on ne pense. Si l'on parvient à sauver un homme de l'équipage ou à découvrir le numéro du bateau qu'on a coulé bas, le capitaine fait son rapport et la compagnie paye l'indemnité. Mais si le choc a eu lieu la nuit et que la barque ait péri corps et biens, il est impossible de vérifier le nom du bâtiment : le grand Léviathan passe outre et tout est dit...

» Et cependant les accidents, bien que rares quand on les juge au point de vue du danger à courir, sont fréquents en comparaison des sinistres qui ont lieu sur d'autres routes et du nombre de paquebots affectés à ce service, l'un des plus difficiles et des plus périlleux de toutes les navigations périodiques et régulières du globe.

» L'hiver est redouté à cause des tempêtes. Mais mars, avril et mai constituent réellement la mauvaise saison. A cette époque, les courants charrient des blocs de glace détachés de la banquise de Terre-Neuve, qui descendent vers le Gulf-stream du Mexique, ont de la peine à traverser et s'accumulent sur la limite des eaux chaudes et froides dont le contact produit le brouillard. Plus tard, en juin et juillet, arrivent, des latitudes plus élevées de la mer Arctique, les icebergs de l'année précédente. Plus considérables que les fragments de la banquise, et tirant plus d'eau, ils avancent très-lentement, mais traversent plus aisément le Gulf-stream. Parfois ils échouent sur les bas-fonds de Terre-Neuve, et, formant des écueils qui ne se trouvent pas marqués sur la carte, y restent pendant des semaines. Ceux qui ont cinglé vers le sud ne tardent pas à fondre.

» Les septième et huitième jours sont pour les paquebots qui se rendent en Amérique les plus difficiles. Ils traversent alors le large canal tout ouvert vers le pôle entre l'Islande et les côtes de Labrador. C'est la région boréale par excellence, la région des brouillards constants et la grande route des icebergs. A peine a-t-on perdu de vue les terres d'Irlande, que les marins vous entretiennent déjà de ces septième et huitième jours, comme les médecins parlent des jours critiques de certaines maladies. Jusque-là tout est indifférent. Après, la glace n'est plus à craindre ; mais ces deux jours !

» L'année dernière, en juillet, je me trouvais à bord du *Scotia*, un des meilleurs bateaux de la compagnie Cunard. Quoique nous fussions au cœur de l'été, nous n'avions aperçu le soleil qu'une seule fois, et seulement pour quelques instants. Un brouillard impénétrable nous attendait sur les bancs de Terre-Neuve. Au milieu du jour, il faisait presque nuit. C'est

à peine si, du centre du pont, on devinait plus qu'on ne les distinguait les quatre *watchmen* (vigies) sur le devant. Pendant que l'air s'épaissit, le thermomètre indique un refroidissement soudain de l'atmosphère et de l'eau. Il y a donc de la glace près de nous. Mais où? Toute la question est là. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne ralentisse pas la course. Mais on dit que le bâtiment obéit au gouvernail en raison de la vitesse. Pour tourner la glace, il ne s'agit pas seulement de l'apercevoir, il faut être en mesure de virer de bord en temps utile, ce qui suppose une certaine docilité du bateau, laquelle suppose un certain degré de vitesse. Ainsi, comme cela arrive souvent dans la vie, en affrontant le péril on se ménage une chance de salut.

« Vous voyez, me dit un des officiers, ce rideau jaune devant nous. S'il masque de la glace, et que ces quatre gaillards aux yeux de lynx la découvrent, supposons à un demi-mille de distance, c'est-à-dire deux minutes avant de nous y briser, nous aurons juste le temps de virer de bord, et alors tout sera bien, *all will be right.* »

» Je lui faisais mon compliment. J'admirais son sang-froid et la précision de ses calculs scientifiques, tout en regrettant un peu les latitudes laissées au jeu du hasard.

» 21 mai. — Dans l'après-midi, de nouveau du brouillard. Il tombe soudainement en forme de rideau de crêpe noir. Le ciel s'obscurcit comme sur la scène. Le soleil, tantôt si lumineux, ressemble à une faible flamme rousse près de s'éteindre. Bientôt il disparaît. Le vent souffle avec violence et le pont se couvre de flocons de neige et de glace. Ici il n'y a plus ni banquise ni icebergs à craindre. Mais nous sommes sur la grande route de New-York. Peu de barques de pêcheurs, en revanche grand nombre de voiliers tous dirigés vers ce port ou en venant. Cinq cent milles, il est vrai, nous séparent encore de l'embouchure de l'Hudson; cependant, comme chacun affectionne la ligne droite parce qu'elle est la plus courte, l'Océan, si vaste en théorie, se réduit, dans la pratique, à une rue longue de trois mille milles, mais fort étroite. Sur ce parcours se trouvent en ce moment cinq grands paquebots qui sont partis de New-York hier dans la journée. Heureusement ils sont encore loin; mais les voiliers!...

» Je n'ai jamais et nulle part vu l'air aussi opaque que ce soir, et c'est à la vitesse de treize nœuds et demi que nous nous lançons au-devant de l'inconnu! Ce sont les mauvais moments des commandants des bateaux atlantiques. S'il y a rencontre, les propriétaires du bâtiment avarié ou perdu portent plainte. Si le résultat du procès est défavorable pour la compagnie, elle doit payer les indemnités et se revanche sur le capitaine. Quel rude métier, et quelle vilaine chose que ce brouillard!

» Le capitaine rassure les passagers. — Nous sommes les plus forts, dit-il, aucun voilier ne tiendra tête au *China*. S'il y a quelqu'un de coulé bas cette nuit, ce ne sera pas nous. — Ces paroles consolantes rendent à la compagnie toute sa sérénité. Chacun emporte dans sa cabine la conscience de sa force et de son impunité. Chacun est fermement résolu à écraser impitoyablement les malheureux qu'il rencontrerait sur son chemin. C'est dans cette disposition farouche que, malgré les gémissements incessants du sifflet d'alarme, nous cherchons et trouvons le sommeil du juste. »

Ce dernier passage se rapporte d'une façon saisissante au drame de la *Ville-du-Havre*. Ses passagers s'étaient endormis, eux aussi, confiants dans la puissance et dans la force de leur bateau, et cependant c'est le *Loch-Earn*, un modeste voilier, qui a eu la victoire dans cette affreuse lutte pour l'existence au milieu de la nuit et en plein Océan.

Le tableau que retrace M. de Hübner d'une façon si vive et si fine des dangers de la traversée de l'Atlantique, ne renferme malheureusement aucune exagération, et les événements viennent de le prouver une fois de plus.

Il est donc urgent, dans l'intérêt des rapports communs entre l'Amérique et l'Europe, qu'il soit porté remède à cet état de choses. C'est une question qui intéresse au plus haut point le commerce international et toutes les nations civilisées.

Ce remède, M. de Hübner lui-même l'indique. « Si l'on suivait le cours méridional (au sud du 42e parallèle), on prolongerait, il est vrai, la traversée d'un ou deux jours, mais on rentrerait dans les conditions ordinaires, de toute navigation à long cours. La perte de temps serait plus que compensée par l'absence relative de dangers. »

On se demande si, pour une simple question de temps, il est juste que les compagnies fassent courir de si grands dangers aux voyageurs et nous donnent le spectacle de naufrages comme ceux de l'*Atlantic* et de la *Ville-du-Havre* qui ont coûté la vie à un millier de personnes. Il est beau de soutenir l'adage anglais : *Time is money* (le temps c'est de l'argent), mais la vie de nos semblables nous paraît plus précieuse que tout l'or du monde.

Louis Rousselet.

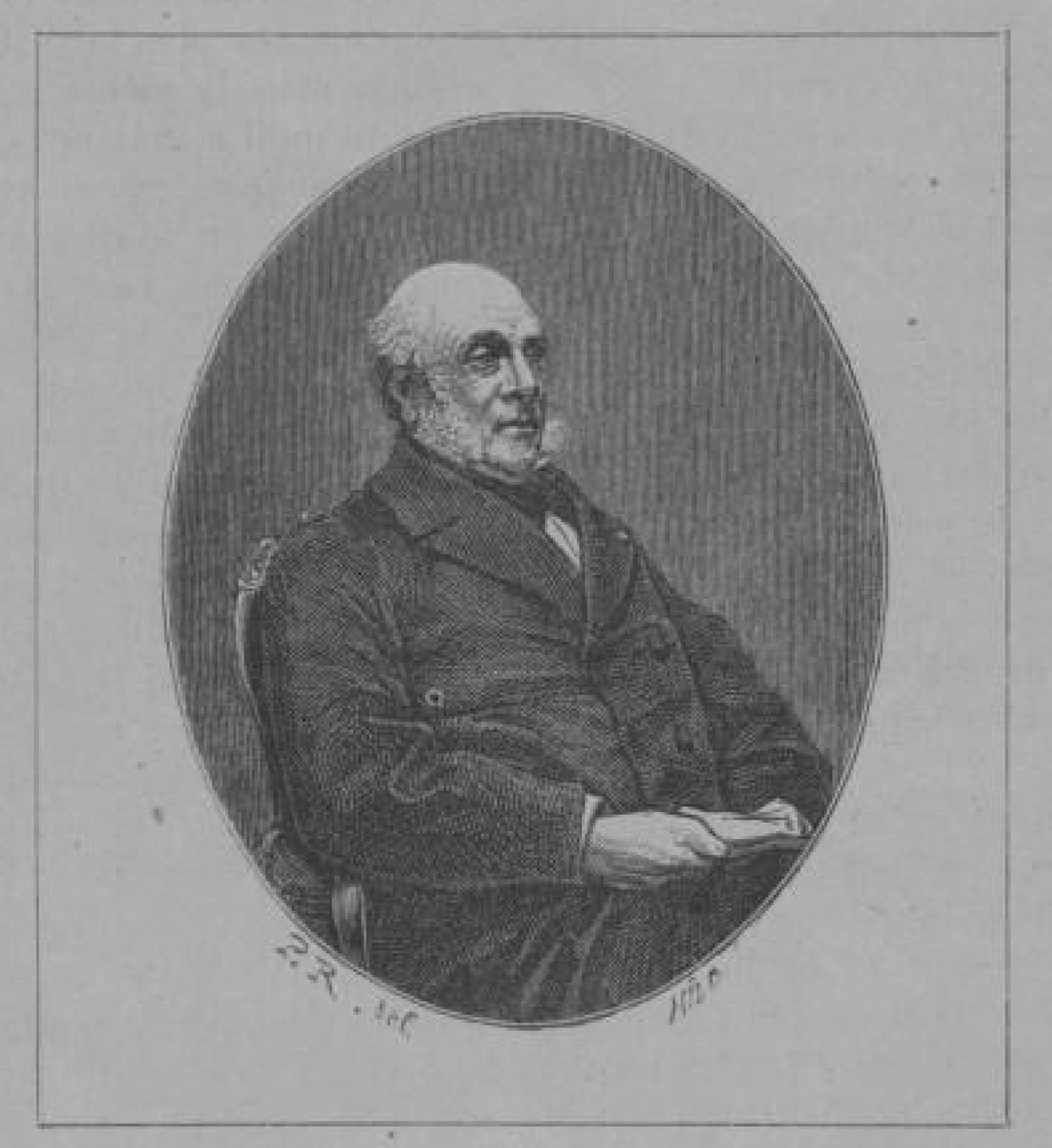
NOS CONTEMPORAINS

M. DE METZ

Le fondateur de la colonie agricole pénitentiaire de Mettray, M. de Metz, est mort le 2 novembre dernier. Il était né à Paris le 12 mai 1796. Après avoir fait de bonnes études classiques, il étudia le droit, entra dans la magistrature, et dès 1832, à peine âgé de trente-six ans, il fut nommé conseiller à la cour d'appel de Paris. Il avait déjà pu constater pendant sa carrière

la défectuosité de notre système pénitencier; il comprit que le genre de répression employé jusqu'ici était inefficace puisqu'il n'empêchait pas la récidive; il résolut donc d'étudier sérieusement cette question, et sollicita du gouvernement une mission qui lui permît d'examiner les divers systèmes pénitentiaires appliqués tant en Europe qu'aux États-Unis. Ses études ne firent qu'augmenter sa conviction qu'il ne fallait pas désespérer de la jeunesse, ni l'enfermer dans les cellules des maisons de force. Pressé par cette idée, il quitta la magistrature, et dès 1839 il fonda une société paternelle dont M. le comte de Gasparin fut le président. Elle avait pour but d'exercer une tutelle bienveillante sur les enfants acquittés comme ayant agi sans discernement, et qui lui seraient confiés par l'administration en exécution de l'instruction ministérielle du 3 décembre 1832.

M. le vicomte Bretignières de Courteilles offrit sa propriété de Mettray près de Tours pour lieu d'expérience; la société accepta et confia la direction de l'établissement à M. de Metz. Ainsi fut fondée la colonie agricole pénitentiaire de Mettray qui se recrute dans les prisons. Procurer à des enfants, mis en état de liberté provisoire, une éducation morale et religieuse en même temps qu'une instruction primaire et professionnelle, surveiller leur conduite et les aider à trouver un placement dès leur sortie de la colonie, telle est la mission que remplit la colonie de Mettray.


M. de Metz. (P. 70, col. 2.)

Tous les nombreux essais qui avaient été faits jusqu'ici en ce sens n'avaient point réussi. Beaucoup de colonies n'avaient pu suffire à leurs besoins, les résultats moraux et financiers n'étaient pas non plus très-satisfaisants.

Mais il était réservé à M. de Metz d'avoir un éclatant succès dans sa colonie agricole, tant il est vrai que tant vaut l'homme, tant vaut la chose. Nous verrons du reste, dans un prochain article, combien est excellente l'organisation de la colonie de Mettray, aujourd'hui imitée dans l'Europe entière, notamment en Hollande et en Angleterre; combien est fécond le principe du vénérable fondateur: « Améliorer la terre par l'homme et l'homme par la terre. » Il nous suffira de dire aujourd'hui que, sur 2880 libérés, il y a eu à peine 4 pour 100 de récidivistes; 1449 sont sortis pour se livrer à l'agriculture, 671 sont ouvriers, 760 sont entrés au service militaire. Parmi ceux-ci, 4 sont décorés de la Légion d'honneur; 24 ont reçu la médaille militaire.

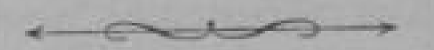
M. de Metz ne borna pas là sa tâche. A côté de l'enfance pauvre et délinquante, il songea à l'enfance riche et insubordonnée. Forcer les jeunes gens au travail, les soumettre à la règle, préserver les familles honorables de grands mécomptes et peut-être de grands chagrins, telle fut l'idée qui présida à la fondation d'une autre œuvre non moins féconde en bons résultats, la maison paternelle, véritable collége de répression d'où sont sortis déjà plus de 1200 jeunes gens qui ne se connaissent pas entre eux, et dont le nom est ignoré même de leurs professeurs.

M. de Metz a de son vivant reçu plus d'une fois la récompense de son dévouement. Quelques mois avant sa mort il nous racontait qu'il avait, comme témoin, assisté au mariage d'un élève sorti de la maison paternelle, qui lui rendit peu de temps après sa visite de noce. Il était accompagné de sa femme, à laquelle il fit visiter la maison paternelle de Mettray. Arrivé dans l'une des chambres, il s'arrêta et, plein d'émotion, il dit à cette personne: « Tenez, madame, c'est ici que j'ai commencé à revenir au bien, c'est à Mettray, c'est à son excellent directeur que je dois le bonheur d'avoir pu vous épouser. » C'était un converti de M. de Metz, un homme sur la conduite duquel on peut désormais compter.

Le fondateur de la colonie de Mettray est mort à Paris; son service funèbre a été célébré à l'église de la Trinité, au milieu d'un grand concours de personnes amies et de fonctionnaires.

Le corps a été transporté ensuite à Dourdan, dans le tombeau de sa famille; mais, par une disposition dernière, M. de Metz a voulu que son cœur fût déposé à Mettray, au milieu de cette colonie où il laisse un impérissable souvenir d'affection et de regret.

Ernest Menault.



LES CAUSERIES DU JEUDI

LES ORANGES

Bonjour, bon an, mes chers enfants ! me voici, je reviens ; et, comme de raison, étant donné le temps où nous sommes, j'ai les mains et les poches pleines des beaux fruits que vous savez...

Il faut se conformer à l'usage, surtout quand l'usage a pour lui un caractère symbolique aussi poétique que bien entendu.

Parmi les savants, les uns prétendent que les anciens n'ont jamais vu d'oranges; les autres affirment au contraire qu'ils les ont connues, mais, à la vérité, à l'état de produit d'une provenance mystérieuse, — fait qui alors n'était pas rare.

Du temps des Romains, par exemple, l'origine de la soie était encore une énigme, même pour les gens très-instruits. Virgile croyait ou semblait croire que c'était une sorte de laine végétale, que les Sères, peuples de l'Asie centrale (les Chinois d'aujourd'hui) trouvaient sur des arbres ; d'autres l'attribuaient à une mignonne araignée; les plus aventureux y voulaient voir la condensation des rayons du soleil; et ce n'est guère qu'au cours du présent siècle que des notions plus ou moins précises nous ont été fournies par les voyageurs sur l'origine d'un grand nombre de drogues ou de denrées exotiques que jusque-là on avait employées sans savoir au juste d'où elles sortaient.

Ainsi dut-il en être, autant qu'on peut le croire, des oranges, que le fameux Hercule, le dieu de la force, du courage, serait allé conquérir en triomphant du dragon terrible qui gardait le jardin dit des Hespérides. C'est du moins le sens que Linné, le grand botaniste toujours prêt à saisir le côté poétique des choses, paraît avoir adopté, quand il a donné le nom d'*hespéridees* à la famille de plantes qui a pour type l'oranger.

D'après la mythologie, ce serait du milieu de l'Afrique qu'Hercule aurait rapporté ces pommes d'or si admirées; mais, au temps où se brodaient ces fables, la géographie n'était pas encore passée à l'état de science bien exacte ; et rien d'étonnant à ce qu'une légère confusion ait été commise, car, toute vérification faite depuis, il est démontré que l'oranger ne saurait être originaire des régions torrides; et comme nous avons à peu près la certitude aujourd'hui que ce précieux végétal, dont l'Asie centrale serait la patrie, est arrivé chez nous par la Syrie et la Palestine, qui touchent à l'Afrique, l'erreur des anciens s'expliquerait d'elle-même.

Toujours est-il que, le christianisme étant venu remplacer les fictions où les pommes d'or avaient leur place, presque tout le moyen âge s'écoula sans qu'il fût de nouveau question des oranges autrement que dans les récits légendaires.

En 1333 cependant il est fait mention d'une somme dépensée dans un château du Dauphiné pour transplanter des orangers. Puis le silence se fait encore sur les pommes d'or.

Mais voici qu'en 1516, François I[er] se trouvant à Marseille, de grandes fêtes lui furent données, au cours desquelles on simula dans le port une bataille navale où les combattants n'avaient d'autres projectiles que des oranges. On raconte même que ce roi, trouvant l'amusement fort plaisant, voulut y prendre part. Il se fit donc apporter un bouclier, et suivi de deux pages qui portaient une grande corbeille d'oranges, se mêla gaiement aux combattants.

Pour que ces fruits eussent été choisis comme projectiles, il fallait nécessairement que déjà ils fussent communs dans le pays. D'ailleurs, quelque cinquante ans plus tard, Charles IX se trouvant de passage dans la même région, un de ses historiens nous dit qu'il commença « dès Brignolles à voir les beaux orangers de Provence », et que, lorsqu'il entra à Hyères, « on avait planté sur son passage deux rangs d'orangers couverts de fleurs et de fruits, et aussi que près de la grand'porte une fontaine avait été établie, qui laissait couler de l'eau de fleurs d'oranger. » Il faut conclure de ces divers faits que l'oranger était suffisamment naturalisé dans ces pays depuis un assez grand nombre d'années, puisque les habitants savaient déjà extraire le parfum de ses fleurs dans une telle mesure.

On sait qu'Henri IV fit bâtir, dans le jardin même des Tuileries, une orangerie ; mais Sully, son ministre, en homme positif qu'il était, la fit bientôt à la vérité transformer en salle d'élevage des vers à soie, que l'on nourrissait avec la feuille des mûriers dont Olivier de Serres avait peuplé le jardin royal.

Louis XIV s'étant montré très-friand d'oranges, il arriva que ce fruit acquit une vogue que ses excellentes qualités n'avaient pas encore réussi à lui assurer, mais qu'elles ont su depuis lui conserver.

L'orangerie que Louis XIV fit construire à Versailles, sur les plans de l'architecte Mansard, reçut dès son origine des pensionnaires vénérables qu'on y voit, qu'on y *vénère* encore, entre autres certain oranger qui à cette époque comptait déjà plus de deux siècles, puisqu'il fut semé à Pampelune, ville de Navarre, en 1421. Cet arbre, aujourd'hui plus de quatre fois et demi centenaire, ne mesure pas moins de 7 mètres de hauteur sur 5 d'envergure, — dimension considérable pour un oranger de *caisse*, mais qui n'aurait rien que de très-ordinaire dans les pays où ces arbres passent leur vie en pleine terre.

Chez nous, ce n'est qu'avec de grands soins qu'on les élève, qu'on les conserve; rentrés dans leurs abris aussitôt que viennent les premières nuits fraîches d'octobre, ils n'en sortent qu'aux beaux jours du printemps, et il va sans dire que l'emprisonnement de leurs racines et la maigreur du sol artificiel où elles plongent leur créent une pauvre condition d'existence. Ils donnent généralement assez de fleurs



François Ier se mêla gaiement aux combattants. (P. 72, col. 2.)

pour que les orangeries de l'État ou des amateurs se constituent en les vendant un revenu qui vient en dédommagement des frais d'entretien; mais si quelques fruits *nouent* (comme disent les jardiniers) et semblent mûrir, ce n'est qu'une triste récolte.

C'est en Italie, en Espagne et dans toute la région des côtes ou des îles méditerranéennes qu'il faut voir l'oranger, qu'il faut aller savourer son fruit, ou respirer l'arome de ses fleurs.

Un ami m'écrivait dernièrement de la Corse, où il possède d'immenses coteaux tout couverts d'orangers et de citronniers : « *Faire* des arbres, mais c'est la chose la plus simple du monde. Nous coupons, ou plutôt nous cassons une branche à l'un de nos orangers ; nous l'entrons dans un petit trou, ouvert dans le sol humide ; puis avec les doigts ou le bout du pied nous serrons la terre autour, et dix-huit ou vingt mois plus tard, nous venons cueillir des oranges sur cet arbre... Voilà ! »

En vérité, c'est commode !... Au surplus, l'oranger, bien qu'ayant une époque de production plus spéciale, qui coïncide avec notre hiver, se distingue des arbres ordinaires de nos pays en cela qu'il peut être à la fois couvert de fleurs naissantes, de jeunes fruits et de fruits mûrs.

Nos marchandes crient ordinairement : « *La* Valence ! *la* Valence ! » car il est entendu que les oranges venant de cette province espagnole sont de meilleure qualité ; mais le plus souvent c'est à la Sicile, à Malte, aux îles Baléares, à la Sardaigne, à la Corse et aussi à l'Algérie, — quand ce n'est pas à Toulon, à Grasse, à Nice et à la ville ou aux îles d'Hyères, — que sont dus les fruits qu'elles nous offrent.

Il serait assez difficile de déterminer, même approximativement, le nombre d'oranges qu'envoient dans nos pays les diverses contrées qui les récoltent. Un seul port d'Espagne en avait expédié l'an dernier, disait-on, 25 ou 30 mille caisses; et il en vient à peu près de tous les points de la Méditerranée.

Souvent d'ailleurs, sa provenance nous fût-elle authentiquement certifiée, il n'en faudrait pas forcément conclure que le fruit dût être délicieux, car il est bon de noter qu'ayant un long voyage à faire il a dû être cueilli imparfaitement mûr, et mûrir tant bien que mal en route, ou depuis qu'il est à l'étalage... Aussi les vrais connaisseurs affirment-ils que, si parfumée, si sucrée, si savoureuse que puisse être une orange ainsi transportée, elle ne peut donner qu'une idée fort éloignée des qualités d'une bonne orange mangée dans son pays de provenance même. Mais comme il faut savoir s'accommoder de ce qu'on a, contentons-nous de ce que nous avons, sans préjudice cependant du choix qu'il nous est permis de faire. Si donc nous voulons acheter des oranges, choisissons-les autant que possible chaudement colorées, — ce qui indique que le soleil a été pour une bonne part dans leur maturité; odorantes, — ce qui témoigne que la distillation naturelle des sucs parfumés n'a pas été arrêtée trop tôt; lourdes, — ce qui dit qu'elles renferment une quantité convenable de jus; enfin fines de peau, — ce qui est un indice indiscutable et normal de bonne espèce.

Les oranges, disions-nous tout à l'heure, acquirent leur première vogue en France, ou du moins à Paris, au temps de Louis XIV.

Or, comme à cette époque la poésie était fort tournée vers les anciennes fictions mythologiques, les rimeurs ne manquèrent pas de rappeler dans leurs vers la fable des pommes d'or des Hespérides. Sans nul doute, ce fut cette appellation allégorique qui fit choisir ce fruit comme accompagnement des vœux de nouvelle année. Offrir à quelqu'un la pomme d'or, n'est-ce pas, en effet, lui présenter l'emblème fortuné de tous les beaux désirs accomplis ?

Et voilà comment, tout chrétiens que nous sommes, nous nous retrouvons à chaque pas au milieu des fables et des formes païennes. C'est ainsi que nos mois ont gardé leurs désignations romaines ; que les jours de notre semaine, un seul excepté, sont encore dédiés aux divinités païennes.

Mais bah ! les mots n'ont que la valeur qu'on leur prête ; et nul de nous, malgré l'origine mythologique de ces noms-là, ne songe, en les prononçant, à se mettre sous le patronage des êtres imaginaires qu'ils rappellent.

Pour finir, en revenant aux réalités, et puisque je m'adresse aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, qui ont puisé dans ce recueil même une certaine somme de notions horticoles, je veux leur signaler le procédé facile à l'aide duquel ils peuvent se procurer de petits orangers relativement hâtifs, et très-propres à orner les appartements. Le voici tel que le donne un horticulteur émérite.

Prendre un oranger de semis, — le semis d'un an a déjà une certaine force ; — choisir, sur un oranger fort, un rameau mesurant exactement la même grosseur que le jeune sujet ; couper l'une et l'autre des deux tiges en biseau bien net; superposer ou plutôt rapprocher les deux biseaux, en observant que l'écorce et le bois de chacun soient bien en contact ; faire une ligature comme pour la greffe en écusson des rosiers. Et c'est tout. Si la jonction a été bien faite, la ligature vivement opérée, le rameau ne tardera pas à végéter convenablement, et la soudure s'opérera de manière à être parfaite au bout de quelques mois. Ces petits orangers fleuriront, formeront des fruits qui parfois même mûriront dès la première année.

A vrai dire, la durée de ces arbres forcés et en miniature sera restreinte à deux ou trois ans; mais on ne saurait avoir tôt et longtemps. L'expérience est intéressante, ce sera tout profit de la renouveler.

L'ONCLE ANSELME.



EN CONGÉ [1]



Marianna soigne le petit cochon.

VI

Bêtes et gens. — Ma peur. — Les crabes. — Je brunis.

Me voici tout habitué à ma nouvelle vie, maman ; il me semble que je connais depuis longtemps mes cousins et ma cousine. Berthe est très-gentille, très-intrépide pour une petite fille ; elle joue très-bien avec nous et elle s'est prise d'amitié pour Fidélio, qui la suit parce qu'elle le caresse et qu'elle a toujours des miettes de gâteau à lui donner. Les petites filles sont très-caressantes pour ces pauvres bêtes que nous, garçons, nous traitons brutalement ; aussi les autres bêtes les aiment beaucoup.

Ce matin nous avons fait une visite au père Neptune, ainsi appelé parce qu'il a fait ses principales campagnes sur le *Neptune* et qu'il a encore un chapeau qui porte le nom de son navire. Il est maintenant pêcheur, commissionnaire, baigneur. Gaston m'a présenté à lui : Neptune ne m'a pas parlé, mais il a souri dans sa grosse barbe grise et fauve.

Son petit-fils Piérik est le camarade de Gaston ; il a mon âge ; il n'est pas aussi grand que moi ; mais il paraît leste comme un chat et il est encore plus cuivré que mon cousin. Il s'est mis à causer et à jouer avec moi comme s'il me connaissait.

S'il y avait par ici des *désigneurs*, comme Neptune appelle les peintres, je voudrais t'envoyer l'image de Piérik et de sa petite sœur Marianna. Piérik est, comme je te l'ai dit, cuivré comme un Bédouin ; il a les cheveux blonds et ras, et sur les cheveux un vieux béret de drap bleu ; sa chemise rousse et son pantalon de toile sont rattachés par un grand lacet bleu faisant bretelle ; de chaussures point ; il a cependant, m'a-t-il dit, une belle paire de souliers ferrés pour le dimanche et des chaussons de drap pour répondre la messe ; mais le plus souvent il marche nu-pieds.

Sa petite sœur Marianna est une très-bonne petite travailleuse ; croirais-tu qu'à dix ans elle est la femme de ménage de son grand'père. Elle prépare les repas, nettoie la maison, soigne le petit cochon. Piérik l'aide dans les travaux pénibles : c'est lui qui va chercher l'eau à la source de la montagne ; c'est lui qui va baigner monsieur le petit cochon, rétif comme tous ses pareils ; c'est lui qui place et déplace la grande marmite et le grand chaudron, trop lourds pour Marianna.

Mère, je n'en reviens pas de voir travailler ces enfants-là. Tu serais ravie de connaître Marianna, qui est très-propre pour une petite Bretonne, de la voir balayer sa maison, qui a un plancher de terre, avec un balai sans manche aussi haut qu'elle, de la voir jeter la poussière dehors avec ses petites mains, de la voir peler si vite les pommes de terre.

Son costume n'est pas plus compliqué que celui de Piérik : elle a une robe courte de drap rouge bien fané, un tablier bleu et une coiffe de calicot ; pas de souliers ni de sabots non plus. Sais-tu que les paysannes de ce pays, avec leurs jupons écarlates et leurs tabliers bleus, font très-bien dans le paysage !

Je suis bien aise que Neptune et Piérik soient nos proches voisins. Ce sont de si braves gens que, Gaston a obtenu la permission d'aller chez eux quand cela lui plaît. Quand mon oncle ne nous accompagnera pas sur la grève, Neptune le remplacera.

Je viens de lui annoncer que je désirais apprendre à nager et il me donnera demain ma première leçon. Je suis très-content de toucher au moment d'apprendre ; mais j'ai toujours ma petite émotion du dedans. C'est qu'il ne s'agit plus des baignoires à fond de bois. Je te dis cela à toi, mère ; n'en dis rien à personne, car enfin je m'aguerrirai, je nagerai. Mon oncle et Gaston me font compliment sur mon agilité et me prédisent que je nagerai bien. Je l'espère, je t'arriverai très-fort, très-vigoureux, très-brun ; je crois que j'ai déjà bruni.

Il faut te l'avouer, ma petite mère, je n'ai pas été des plus braves.

Je te l'ai dit, j'étais très-heureux de prendre ma première leçon, et cependant quand Neptune est arrivé et m'a saisi la main pour m'entraîner vers la mer, j'ai senti un drôle de frisson intérieur et il a fallu me mordre les lèvres pour ne pas crier ; je le suivais tout tremblant, mes dents claquaient. Arrivé au bord du flot, j'ai fait quelques pas et puis j'ai dit à Neptune d'un air suppliant : « Je vous en prie, commencez par Gaston. » Il a hoché la tête et, me frappant sur l'épaule, il a crié de sa voix de stentor : « Gaston ! » Gaston est accouru, et j'ai filé vers les rochers. J'allais, j'allais, j'avais beau m'entendre appeler, je ne me détournais pas. Je me suis mis à courir après les crabes et j'en ai beaucoup pris.

Je ne suis revenu que quand la mer s'est retirée assez loin pour ne pas me faire craindre un second bain. J'étais bien honteux, mère, et pourtant j'essayais de prendre un air dégagé.

« Pourquoi n'as-tu pas voulu prendre ta leçon,

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43 et 58

Robert? m'a dit ma tante, nous t'avons appelé sur tous les tons.

— Robert a une passion pour les crabes, maman, s'est écrié Gaston ; quand il en voit un remuer, il le suivrait jusqu'au bout du monde.

— Ce sera pour demain, » a repris ma tante.

J'ai ajouté en toussant : « Ce sera pour demain. »

Je me suis, tu le vois, assez bien tiré de mon aventure. Neptune ne parlant jamais, on croira toujours que c'est en courant après les crabes que je me suis éloigné. Je suis bien aise au fond qu'on croie cela ; mais la vérité est que j'ai eu peur, une peur bleue.

Henri IV, qui était si brave, ne pouvait, dit-on, se défendre de frissonner sur le champ de bataille, ce qui ne l'empêchait pas de se jeter au plus fort de la mêlée, une fois le frisson passé. Je ferai comme Henri IV, et quand le père Neptune se représentera demain, j'espère bien le suivre, tremblant ou non.

Ma lâcheté m'a rendu triste ; j'avais pourtant fait une belle pêche de crabes sur laquelle on m'a beaucoup complimenté.

Les crabes sont les premières bêtes de mer avec lesquelles je noue d'intimes relations. Cela m'amuse beaucoup de les voir marcher de travers vers les flaques d'eau. Les pêcher est facile. Quand ils ne se présentent pas d'eux-mêmes étourdiment à nous, nous allons soulever les franges de goëmons qui couvrent les flaques ; le crabe est tapi dessous, nous le prenons délicatement entre le pouce et l'index, et il a beau gigoter, nous le jetons dans le panier de pêche. Les gros sont armés de pinces défensives assez redoutables : aussi aujourd'hui ai-je assisté à la petite scène suivante :

Une pauvre femme arrachait du goëmon sur la grève où nous gambadions ; un tout petit enfant se traînait autour d'elle. En arrachant le goëmon elle a saisi un crabe et a appelé le petit en le lui montrant de loin ; il est accouru, et, tout en me demandant si j'avais pris quelque chose, la mère a cassé les deux grosses pattes du crabe, et l'a donné ainsi désarmé à l'enfant, qui s'est mis à jouer avec le pauvre mutilé. Je me suis éloigné, trouvant l'opération expéditive et très-cruelle. Au reste, le crabe joue un très-grand rôle sur ces grèves, c'est un aliment et un jeu, c'est le hanneton des enfants de la mer.

En ce moment, je vois Piérik qui en dispose quatre en attelage à la Daumont, un autre enfant fait tournoyer en l'air le sien, qui a une ficelle à la patte ; on le pêche, on le cuit, on le mange, on s'en amuse, on en fait de l'engrais ; le crabe est un personnage. Pour moi, j'aime à le poursuivre, à voir briller sous la feuille humide du goëmon ses petits yeux ronds, sa carapace brune et ses longues pattes.

Les crevettes sont aussi l'objet d'une autre chasse plus amusante. Dans les flaques, il ne s'agit que de trouver le crabe : aussitôt vu, aussitôt pris ; la crevette, elle, se sauve avec rapidité, et dispute bien sa liberté.

Connais-tu la crevette vivante, mère? On dirait une sauterelle transparente et incolore. Moi qui ne l'ai connue qu'écarlate, je voulais à peine croire que ce joli petit animal de cristal à longues moustaches fût le même que celui que j'avais mangé.



Piérik place la grande marmite. (P. 75, col. 2.)

Ce soir, ma tante nous ayant permis de cuire nous-mêmes nos victimes, l'expérience m'a convaincu. La petite bête incolore et transparente est devenue solide et écarlate dans l'eau bouillante. Tout cela m'intéresse et m'amuse beaucoup. Si seulement je savais nager! Tiens, mère, je voudrais être à demain.

J'ai nagé, mère, je suis guéri de ma peur. — Vraiment j'étais plus décidé que fier ce matin, en marchant vers la belle grève de sable doux où nous

prenons nos ébats. Le petit frisson intérieur m'a saisi quand j'ai vu Neptune apparaître son scapulaire en travers sur son torse nu.

« Attends, mon petit frère, m'a-t-il dit, Piérik va venir. »

Le bon Neptune avait pensé que la présence de Piérik m'aurait encouragé.

Piérik est arrivé nu-tête, nu-corps comme son grand-père et portant comme lui son scapulaire. — « Jouez un peu là comme de petits marsouins, en attendant, » a dit Neptune en frappant la mer du pied.

Gaston, Piérik, les petits et moi nous sommes mis à clapoter dans les premières vagues : c'était très-amusant et mes frissons diminuaient.

Tout à coup Neptune m'a pris par la ceinture et m'a plongé dans une grande vague. Je n'ai pas crié, mère ; mais quelles crampes singulières j'ai ressenties! je soufflais comme un phoque. Une fois un peu revenu à moi, j'ai accepté qu'il recommençât. Suspendu au bras de fer de Neptune, j'ai imité les mouvements natatoires que Gaston et Piérik exécutaient devant moi. J'ai réussi tout de suite ; entouré de mes trois bons nageurs, une main sur l'épaule de bronze de Neptune, j'ai eu de l'audace et j'ai bu plus d'une fois de cette eau aussi mauvaise qu'elle est belle.



Berthe tirait à l'avant. (P. 79, col. 1)

« Vous nagerez bien, mon petit frère, » m'a dit Neptune en me rapportant sur son dos à la grève.

Quatre heures plus tard, j'ai pris une seconde leçon, et j'en ai à peu près fini avec le frisson.

Gaston est très-complaisant, il reste auprès de moi et me donne des conseils.

Te voilà bien contente, mère ; je suis fidèlement les ordonnances du médecin, si bien qu'après nos vacances tu n'auras plus à t'inquiéter de la santé de ton Robert, qui mène la vie la plus hygiénique du monde. Je me lève de grand matin, je me couche de bonne heure, je dors comme une souche et je mange comme un ogre. La mer donne des faims canines. Je suis au mieux avec le soleil, le vent et la brise de mer, et dans huit jours je pourrai ajouter, avec l'Océan. Je suis encore un peu blanc de céruse auprès de Piérik et même auprès de Gaston ; mais patience, cela passera. Ce soir je me suis regardé dans une flaque, je t'assure que j'ai bruni.

VII

Encore les bêtes ! — Ricoco. — Le vaillant Krack. — Le chasseur de souris. — Nos fortifications de sable. — Notre bastion.

Mon journal a été forcément suspendu pendant deux jours, ma chère mère ; nous avons tant couru par terre et par mer! C'est Neptune qui nous conduit toujours : il conduit le char à bancs qu'il loue à l'année comme commissionnaire ; il conduit la barque que mon oncle emprunte à la douane, ou bien son vieux bateau de pêche.

Nous aimons de plus en plus Piérik et Neptune, et nous nous visitons d'autant plus souvent que leur cabane touche à notre maison, comme je te l'ai dit.

De mon balcon je vois Neptune fumer sa pipe à son foyer où brûle un feu de goëmon ; une cabane touche la sienne, et quand je t'écris, j'entends généralement la voix de la pêcheuse qui dit une masse de tendresses à son tout petit enfant. A cette voix se joignent les criaillements d'un petit porc dont l'étable touche à la maison de Neptune, et de temps en temps un petit cri de Ricoco.

Ricoco est un vieux perroquet que le père Neptune a ramené de ses voyages voilà trente ans. Il n'est pas gros, mais très-joli ; son corps est vert-pré, sa tête blanchâtre, sa queue vert clair ; il a sur le haut des ailes des plumes pourpres qui lui forment d'écla-

tantes épaulettes et au bout un éventail de plumes bleues et rouges. Berthe l'aime beaucoup et le nourrit très-délicatement. J'aime à le voir marcher gravement sur un vieux mât tendu en travers du petit jardin du père Neptune, mais je ne m'en occupe pas autrement.

Ce que j'aime, c'est Krack. Mère, je te présente Krack. Qu'il est vigoureux, patient, sage! Ce cheval-là, — c'est un cheval, — m'étonne, et je voudrais avoir sa docilité. Une fois attelé au petit char à bancs, il est aux ordres de Neptune et il obéit au seul froncement de ses gros sourcils. Tu sais que le père Neptune est le commissionnaire du bourg, par terre comme par mer. Il va à la ville, revient chargé de mille paquets, et fait processionnellement le tour du bourg avec sa voiture. Le père Neptune prend les sacs, les porte, et Krack, resté seul, ne fait pas un pas, ne tourne pas la tête.

Ce n'est pas un vieux cheval cependant, c'est un joli poney noir, un peu efflanqué sous sa petite selle brodée de clous de cuivre, mais très-fort et très-courageux.



Le père Neptune fume sa pipe.

Nous avons visité la côte traînés par lui, et ma bonne ne se lassait pas de dire : « Quel cheval! il n'y a pas de bêtes aussi soumises. »

Il faut te dire que ma pauvre Julie admire d'autant plus le cheval Krack qu'elle a fort à faire avec Fidélio et Griffard. La mer fait peur à Fidélio, il n'a jamais consenti à se laisser baigner, mais on dirait que le vent de mer l'enivre ; il court, il gambade, il aboie, il tiraille Julie par son jupon d'un petit air enragé qui nous fait pouffer de rire. Quant à Griffard, il a des allures d'une indépendance effrayante. Lui si endormi, si réservé, si empâté à Paris, il mène à Saint-Pierre une vie tout à fait dévergondée pour un chat de bonne compagnie. Il glisse entre les mains de la pauvre Julie et s'en va guetter des souris dans les greniers et jusque sur les toits; il fréquente tous les chats maigres, à l'air affamé et maraudeur, qui passent, ce qui choque beaucoup ma bonne, qui ne comprend pas son goût pour ces chats mal peignés.

Elle commence à regretter de ne pas l'avoir laissé à notre concierge, qui l'aurait si paisiblement dorloté sur son vieux fauteuil vert.

« Jamais ce chat ne redeviendra ce qu'il était. » dit ma bonne en soupirant.

Gaston et moi rions beaucoup de toutes ces petites scènes ; Georges, René et Berthe prennent les choses plus au sérieux et font des bassesses à ce vilain Griffard pour le retenir dans la maison. Ils l'aiment beaucoup et surtout ils aiment Julie, qui est la complaisance même, qui leur raconte des histoires, qui soigne gravement leurs plus petits bobos et qui reste éternellement, sans se plaindre, à la place où ils s'amusent. Ils sont très-intrépides ces enfants; mais tu comprends qu'ils ne peuvent pas toujours nous suivre : ils n'ont pas la permission de dépasser la première grève, qui est déjà pas mal éloignée pour leurs petites jambes.

C'est sur cette grande grève de sable fin que mon oncle dresse la tente, et tous les jours nous nous y rendons après le premier déjeuner. Comme elle avait un nom breton très-dur à prononcer, nous l'avons baptisée la grève des Digues. Nous y construisons des digues et nous avons même commencé, sous la direction de mon oncle, toute une série de travaux militaires. Il est l'ingénieur, nous sommes les constructeurs, et les petits sont nos aides.

Nous creusons dans le sable avec de petites pelles de bois et le plus souvent avec nos mains et nos pieds; nous faisons des tranchées, des glacis, des forts; nous élevons devant les vagues des fortifications savantes, mais peu solides comme tout ce qui se bâtit avec du sable. Avec la mer la lutte est impossible. L'ouvrage est superbe, jusqu'au moment où la vague arrive tout doucement et s'insinue traîtreusement chez nous. Le fond de nos fossés s'imbibe tout d'abord, le changement de couleur du sable nous avertit que l'ennemi fait son travail souterrain; bientôt une petite lame fait crouler un pan des travaux avancés, nous nous précipitons sur le point menacé, nous y jetons du sable à pleines mains; mon oncle, Berthe, s'en mêlent, peine inutile! Un flot passe, tout croule, la mer passe victorieusement sur nos fortifications, bat son plein, et se retire en nivelant tout sur la grève.

Aujourd'hui Piérik ayant passé la matinée avec nous, nous avons voulu essayer d'élever un vrai bastion, non plus de sable, mais de pierres. C'était une grande entreprise : il nous fallait aller chercher à grand'peine les galets, les pierres et les fragments de rocher.

Nous avons d'abord creusé les lignes de circonvallation dans le sable comme à l'ordinaire, mais dans de plus grandes proportions; cela nous a demandé deux heures de travail; Gaston, Piérik, Georges, René, Berthe et même Julie ont rudement travaillé.

Les lignes creusées, il nous restait à élever notre bastion derrière elles; mon oncle nous laissait tout faire, afin de s'assurer que nous avions profité de son cours pratique de castramétation.

Gaston et moi avons seul dessiné nos plans, puis

nous avons construit un traineau avec des planches et les petits s'y sont tous attelés. Ils allaient contre les rochers de la falaise; Piérik chargeait le traineau de pierres et se plaçait en cheval de brancard; René se mettait devant lui, Georges se mettait devant René, et Berthe tirait à l'avant; Gaston et moi bâtissions avec les matériaux qu'ils nous apportaient.

Nous avons très-joliment maçonné notre bastion: le sable mouillé nous servait de chaux, et mon oncle lui-même nous a fait espérer que notre petite digue ne serait pas détruite ce jour-là.

Résisterons-nous à la première vague? Voilà la question. Je t'assure que nous sommes très-impatients et qu'il nous tarde d'être à tantôt. Gaston et moi sommes pleins d'espoir, et les petits, qui se sont donné tant de mal, ne doutent pas que cette belle digue ne tienne jusqu'à la fin du monde! Je lui demande de tenir une marée, seulement une marée. Le père Neptune que nous avons consulté a souri dans sa barbe, et nous n'avons pu en arracher autre chose.

J'entends Berthe qui monte très-vite l'escalier, elle vient me chercher sans doute. Je te dirai ce soir si nos fortifications ont tenu bon; je t'enverrai un bulletin de victoire ou je t'enregisterai notre défaite.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA MONTRE DE BEAUMARCHAIS

On a vendu récemment une montre microscopique dont le fabricant n'était rien moins que l'auteur du *Barbier de Séville*. En effet, avant de devenir un écrivain distingué, Beaumarchais avait été l'un des horlogers les plus remarquables du siècle dernier. Il excellait surtout dans le genre lilliputien. Sur une commande de Louis XV, il exécuta pour Mme de Pompadour une montre qui passa pour avoir atteint, comme petitesse, la limite du possible.

L'ensemble du mécanisme de ce bijou mesurait neuf millimètres de diamètre; il était placé sur une bague, et le grand ressort de la montre était remonté par un cercle mobile autour du cadran. Ce cercle, qui portait un petit crochet saillant, était conduit avec l'ongle. A l'exposition de Vienne, un horloger anglais a présenté comme un miracle de délicatesse une montre mesurant onze millimètres. On voit qu'il était encore loin du merveilleux bijou de neuf millimètres fait par Beaumarchais.

JANVIER

Il est venu, le bonhomme Hiver, avec sa froide mine, son manteau de neige et sa perruque à frimas! Chaque jour, depuis le solstice de décembre, il a fait un pas de plus. A son approche, les fontaines cessent de couler, les rivières s'arrêtent, emprisonnées par la glace, et pendant qu'il brode ses fines dentelles, entre les rameaux dépouillés, pendant qu'il étend sur la prairie les cristaux délicats de son givre étincelant, la terre prépare en silence la moisson que juillet verra mûrir.

Alors on se serre frileusement autour de la cheminée hospitalière; l'hiver rassemble comme l'été disperse, et il est bon de commencer l'année les uns auprès des autres. Mais janvier n'a pas toujours été à la tête des douze mois. Chez les Romains, il ne venait qu'en onzième ligne; ce fut Jules César qui, dans sa réforme du calendrier, lui donna la place qu'il occupe aujourd'hui. Il la perdit avec le christianisme, qui fit commencer l'année au jour glorieux de la résurrection du Sauveur. Charles IX, par son édit de 1563, rendit à janvier le premier rang, qu'il occupe encore.

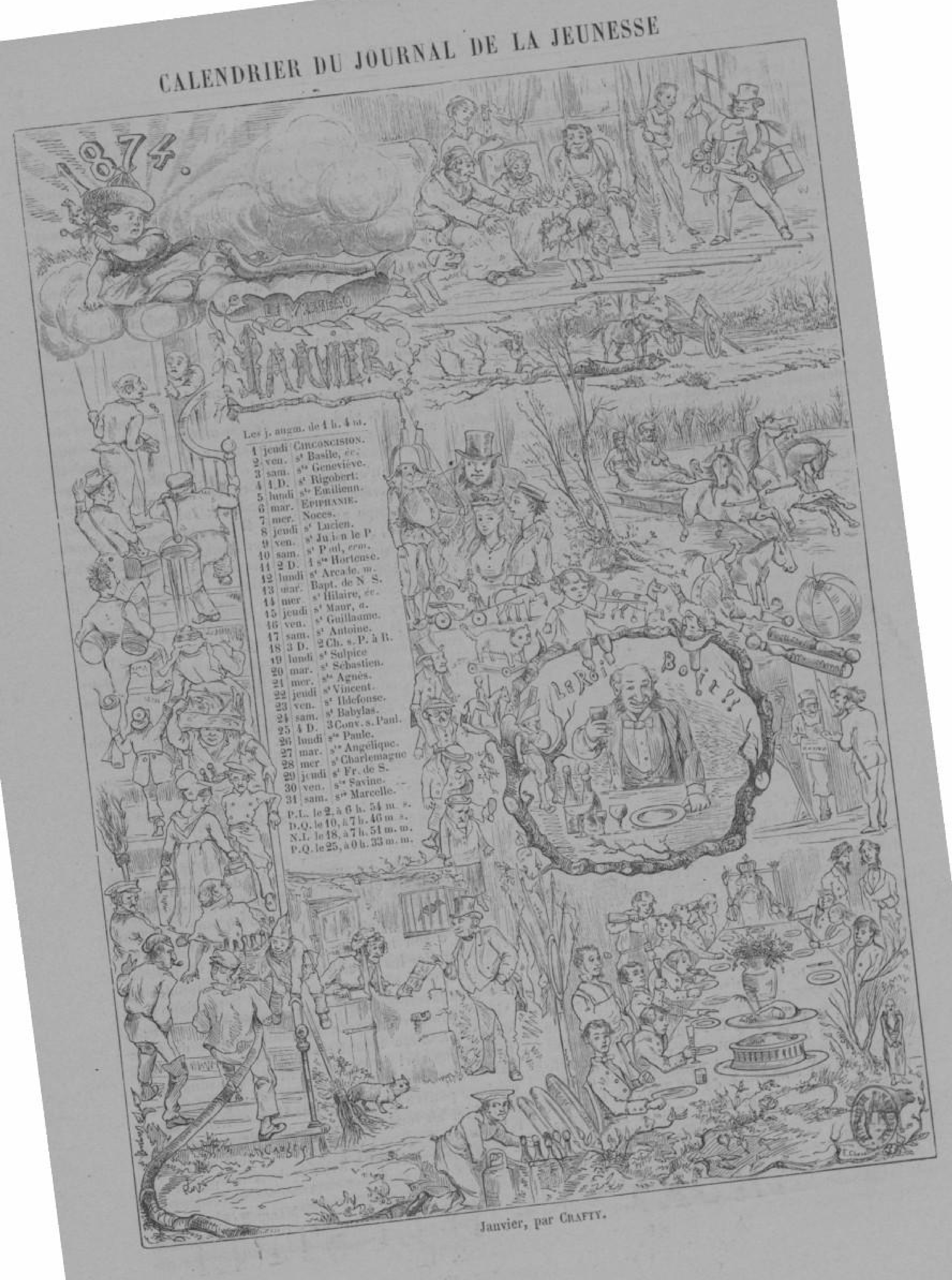
Janvier (le *januarius* des Romains, consacré au dieu de la paix) est vraiment le Janus à double face; comme son patron mythologique, il se présente sous deux aspects: d'un côté, il regarde devant lui, et alors il a le visage serein et le sourire plein de promesses; c'est l'année nouvelle qui s'avance avec son riant cortége d'illusions et de chimères; de l'autre, il regarde en arrière; son front est chargé de soucis, comme celui d'un vieillard qui a porté le poids des longs jours écoulés; c'est l'année qui s'en va avec ses regrets, ses labeurs, ses déceptions et ses peines cuisantes!

Pour vous, mes amis, janvier est le mois des étrennes, des joyeux présents de bonne année; c'est le mois où la fève, cachée dans sa friande retraite, vous offre une royauté d'un jour; où saint Charlemagne, patron des écoliers studieux, vous convie à son banquet d'honneur. Que de plaisirs! Sans oublier les batailles de neige, les glissades sur la glace, unie comme un miroir, et le patinage pour les plus favorisés. Mais pendant que vous rentrez le visage animé et les yeux brillants, auprès du foyer dont la flamme réjouit, songez aux enfants sans mère, sans abri et sans feu. Et lorsque vous passez dans les rues où la bise souffle, si vous rencontrez quelque pauvre abandonné, ne vous contentez pas de remercier au fond du cœur la Providence qui vous a tant donné. Donnez à votre tour! Ce sera encore là, je vous assure, le plus doux de tous vos plaisirs de janvier.

Marie Maréchal.



CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les j. augm. de 1 h. 4 m.

1	jeudi	CIRCONCISION.
2	ven.	sᵗ Basile, év.
3	sam.	sᵗᵉ Geneviève.
4	1 D.	sᵗ Rigobert.
5	lundi	sᵗᵉ Emilienn.
6	mar.	EPIPHANIE.
7	mer.	Noces.
8	jeudi	sᵗ Lucien.
9	ven.	sᵗ Ju.i.n le P.
10	sam.	sᵗ Paul, erm.
11	2 D.	1 sᵗᵉ Hortense.
12	lundi	sᵗ Arca.le, m.
13	mar.	Bapt. de N. S.
14	mer.	sᵗ Hilaire, év.
15	jeudi	sᵗ Maur, a.
16	ven.	sᵗ Guillaume.
17	sam.	sᵗ Antoine.
18	3 D.	2 Ch. s. P. à R.
19	lundi	sᵗ Sulpice
20	mar.	sᵗ Sébastien.
21	mer.	sᵗᵉ Agnès.
22	jeudi	sᵗ Vincent.
23	ven.	sᵗ Ildefonse.
24	sam.	sᵗ Babylas.
25	4 D.	3 Conv. s. Paul.
26	lundi	sᵗᵉ Paule.
27	mar.	sᵗᵉ Angélique.
28	mer.	sᵗ Charlemagne
29	jeudi	sᵗ Fr. de S.
30	ven.	sᵗᵉ Savine.
31	sam.	sᵗᵉ Marcelle.

P.L. le 2, à 6 h. 54 m. s.
D.Q. le 10, à 7 h. 46 m. s.
N.L. le 18, à 7 h. 51 m. m.
P.Q. le 25, à 0 h. 33 m. m.

Janvier, par CRAFTY.



Il tournait du matin au soir une crécelle. (P. 82, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

VI

Le pré aux Sureaux.

Le lendemain matin, Marie, en revoyant son oncle, lui fit connaître sa résolution de ne pas quitter Haldenbrunn. Il faut croire que le bûcheron de Fluorn avait réfléchi de son côté, car il répondit à sa nièce : « Vraiment, ma fille, tu ressembles bien à ta défunte mère, qui n'a jamais voulu entendre parler de nous. » Et il ajouta : « Tu comprends que je ne puis emmener Damien tout seul ; il n'est bon, d'ici à longtemps, qu'à manger du pain ; toi au moins tu aurais su en gagner. Allons, n'en parlons plus. Je suis malheureusement pressé de partir, et je ne puis dire adieu à ton frère. Embrasse-le bien de ma part, et Dieu te garde, mon enfant. »

Là-dessus, le bûcheron de Fluorn s'éloigna d'un pas accéléré.

Marie rejoignit son frère, et tous deux traversèrent le village en distribuant des bonjours de droite et de gauche, comme s'ils eussent été par le fait de vieux émigrants tout fraîchement revenus d'Amérique. A leur grande surprise, chacun, au lieu de répondre amicalement, semblait leur rouler de gros yeux et leur reprocher de n'avoir pas suivi le bûcheron. Le père Zacharie fit comprendre à la jeune fille le fin mot de l'affaire : « Vois-tu, mon enfant, lui dit-il, tu as une petite tête de mulet, et, à tort ou à raison, tout le monde ici t'en veut d'avoir rejeté la proposition de ton oncle. On commence à compter sur les doigts ce que ton entretien coûte à la commune, et, entre nous, le plus tôt que tu pourras te suffire à toi-même sera le meilleur. »

Marie ne répondit rien, mais le jour même, à midi, elle avait trouvé à gagner sa vie : elle conduisait paître au pré aux Sureaux le troupeau d'oies de Mme Kirch. La personne la plus mécontente de cet arrangement fut la Marianne.

« Comment, ma mignonne, dit-elle à sa pensionnaire, te voilà gardeuse d'oies ! Vraiment, tu n'as pas raison. Ne sais-tu pas qu'il y a des métiers qui vous laissent au dos pour toute la vie une vilaine et ridicule étiquette ? »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

— Oh! répliqua Marie en souriant, je crois que tu exagères. Ne m'as-tu pas toi-même raconté cent fois des histoires où l'on voit des rois épouser des bergères?

— Oui, oui, au temps jadis, reprit la bonne femme. Après tout, qui sait? marmotta-t-elle entre ses dents, cet enfant n'est pas de notre temps; les prodiges renaîtront peut-être pour elle. »

Bientôt Dami eut, à son tour, trouvé un emploi. C'était, il est vrai, un emploi bizarre, celui d'*épouvantail*. Son office consistait à tourner du matin au soir une crécelle dans le jardin de Rodel, son tuteur, afin d'éloigner les moineaux pillards des arbres fruitiers et des planches à salade. Au commencement, ce jeu de croque-mitaine l'amusa beaucoup; mais au bout de quelques jours l'inconstant garçon en eut assez, et il renonça à l'honneur de ces hautes fonctions.

Quant à Marie, en attendant mieux, elle régnait sur le pré aux Sureaux. Cette éminence herbeuse, située à la sortie d'Haldenbrunn, était devenue son domaine. Ce n'était pas du reste un de ces endroits mystérieux et retirés où les sorcières se plaisent à faire leur sabbat. Au beau milieu du pré passait un chemin de traverse qui allait à Endringen. Tout près de là se rejoignaient deux magnifiques terres seigneuriales dont de grands poteaux armoriés marquaient la limite. Puis c'était, du matin au soir, un va-et-vient de paysans et de paysannes avec leurs voitures et leurs instruments de labour, sans compter les garde-chasse des deux propriétés, qui venaient rôder de ce côté, cherchant toujours quelqu'un à empoigner, et dont le fusil, éternellement bouclé à l'épaule, reluisait de bien loin au soleil.



Les gardes-chasse venaient roder de ce côté. (P. 82, col. 1.)

Il y avait aussi Manz le cantonnier, qui, toute la journée, cassait des cailloux au bord de la route. La causerie, à celui-là, n'était pas son fort; c'est à peine si quelquefois en passant il souhaitait d'une voix caverneuse le bonjour à Marie. Il s'en allait avec un air ennuyé, d'un tas de pierres à un autre, et l'on entendait le bruit incessant de son marteau marié au tic-tac du pivert dans la forêt de Moosbrunnen et au grésillement de la sauterelle dans les champs de trèfle voisins.

Pour qui aime à réfléchir, c'est un métier fort commode que celui de garder les oies. Aussi Marie, assise au pied d'un poirier, réfléchissait-elle à son aise. Et la réflexion, dans cette jeune âme, devenait vite de la rêverie. Avec quel plaisir, par exemple, elle écoutait le chant lointain du coucou! Se peut-il qu'un petit oiseau, qui n'est pas plus gros que le poing, ait la voix si forte et si perçante! Parfois le coucou venait se percher familièrement sur une branche au-dessus de la tête de Marie.

« Chut! se disait-elle, ne le troublons pas, c'est peut-être un prince enchanté. S'il allait se mettre tout à coup à parler. Tenez, voici que Marie la gardeuse d'oies délivre l'infortuné; elle rompt le charme magique qui l'enchaîne, et, vite, la voilà partie avec le prince Coucou vers son palais aux murs dorés. On emmène avec soi Marianne la Noire et Dami; Dami épouse la belle princesse, sœur du prince désensorcelé; on fait chercher par tout l'univers le maçon Jean, le fils à la Marianne, et celui qui le rattrape a pour récompense un royaume.... Ah! pourquoi tout cela n'est-il qu'un rêve, et si tout cela n'est pas vrai, pourquoi a-t-on de pareilles choses dans la tête? »

Pendant ce temps, les oies, violant la consigne, s'en donnaient aussi à cœur joie. Passant d'un champ à l'autre, de l'orge au trèfle et du trèfle à l'avoine, elles allaient, allaient toujours, et étaient heureuses à leur manière. Marie, se réveillant en sursaut, ralliait non sans peine les effrontées maraudeuses. Alors celles-ci, en leur patois, racontaient sans doute à leurs camarades toutes sortes de choses merveilleuses des lointains pays qu'elles venaient de découvrir, car c'étaient, parmi la troupe, des gloussements, des caquetages, des contorsions de bec à n'en plus finir. Une heure après on entendait encore çà et là une oie songeuse marmotter à part soi je ne sais quels mots mystérieux, tandis qu'une autre, se fourrant la tête sous son aile, s'apprêtait évidemment à parcourir de nouveau en rêve l'Eldorado à peine entrevu.

Ainsi s'écoulait au jour le jour l'existence de Marie. Au premier souffle du printemps, elle regardait l'hirondelle, en son vol audacieux, décrire à travers l'espace toutes sortes de cercles rapides, et alors elle se demandait quel aspect le monde, vu de là-haut, pouvait bien avoir. Oh ! si Marie avait eu des ailes d'oiseau, elle s'en serait allée planer au-dessus de la ferme de Zusmarshofen ; elle aurait vu ce que faisait la bonne dame et si elle se souvenait encore de la fille à Jean-Pierre.

Elle avait appris à connaître toutes les variations, toutes les nuances du chant de l'alouette, qui change selon l'heure et la saison ; elle vous eût dit, rien qu'à l'entendre, si l'on était au matin, au midi ou au soir, si le printemps parfumait la nature ou si l'automne faisait déjà frissonner les fleurs et les arbres.

Il y avait des jours où le ciel courroucé éclatait tout à coup en violentes rafales et en averses de grêle. Marie voyait alors le cantonnier Manz, toujours silencieux et renfrogné, s'en aller lentement se mettre



Marie réfléchissait à son aise. (P. 82, col. 2.)

D'autres fois Marie suivait des yeux sur le sol l'ombre des branches du poirier agité par le vent ; il lui semblait voir se trémousser à ses pieds des myriades de petites fourmis noires ; ou bien elle considérait les nuages du ciel, qui tantôt s'aggloméraient en masses solides, semblables à des forteresses hérissées de canons, tantôt se disséminaient en insaisissables et pâles traînées, et il lui semblait qu'elle avait aussi au dedans d'elle toutes sortes de nuées voyageuses qui s'amoncelaient ou se dispersaient suivant le souffle du moment.

à l'abri sous le tilleul, auprès d'un grand crucifix de bois qui se dressait au milieu du pré. Elle voyait les oies, pour garantir leur délicate cervelle, lever, toutes haletantes, le bec en l'air et se presser avec effroi les unes contre les autres. Quant à elle, elle se contentait de s'envelopper dans un grand sac à grain, héritage venu de son père, et qu'elle portait toujours avec elle. Sous cette rustique armure, elle contemplait sans peur le combat des éléments déchaînés. Peut-être parfois, à la pensée de son isolement en ce monde, éprouvait-elle quelque frisson intérieur ; peut-être

même avait-elle envie de pleurer sur sa destinée; mais, comme elle avait de bonne heure appris à se roidir contre la tristesse et le découragement, elle dominait vite cette faiblesse; elle défendait à ses larmes de couler, et ses larmes ne coulaient pas. C'est ainsi qu'elle mettait en pratique le dicton de Marianne la Noire : « Celui qui ne veut pas que la main lui gèle, doit serrer le poing. » Aussi la bonne femme, les mêmes chariots revenaient pas à pas, l'essieu criant sous la charge, tandis que les moissonneurs et les moissonneuses cheminaient doucement par derrière. Mais à toutes ces richesses Marie n'avait aucune part, tandis que, plus heureuses ou plus hardies qu'elle, mesdames les oies, guettant la provende au passage, attrapaient encore par-ci par-là un bel épi qui sortait du tas.

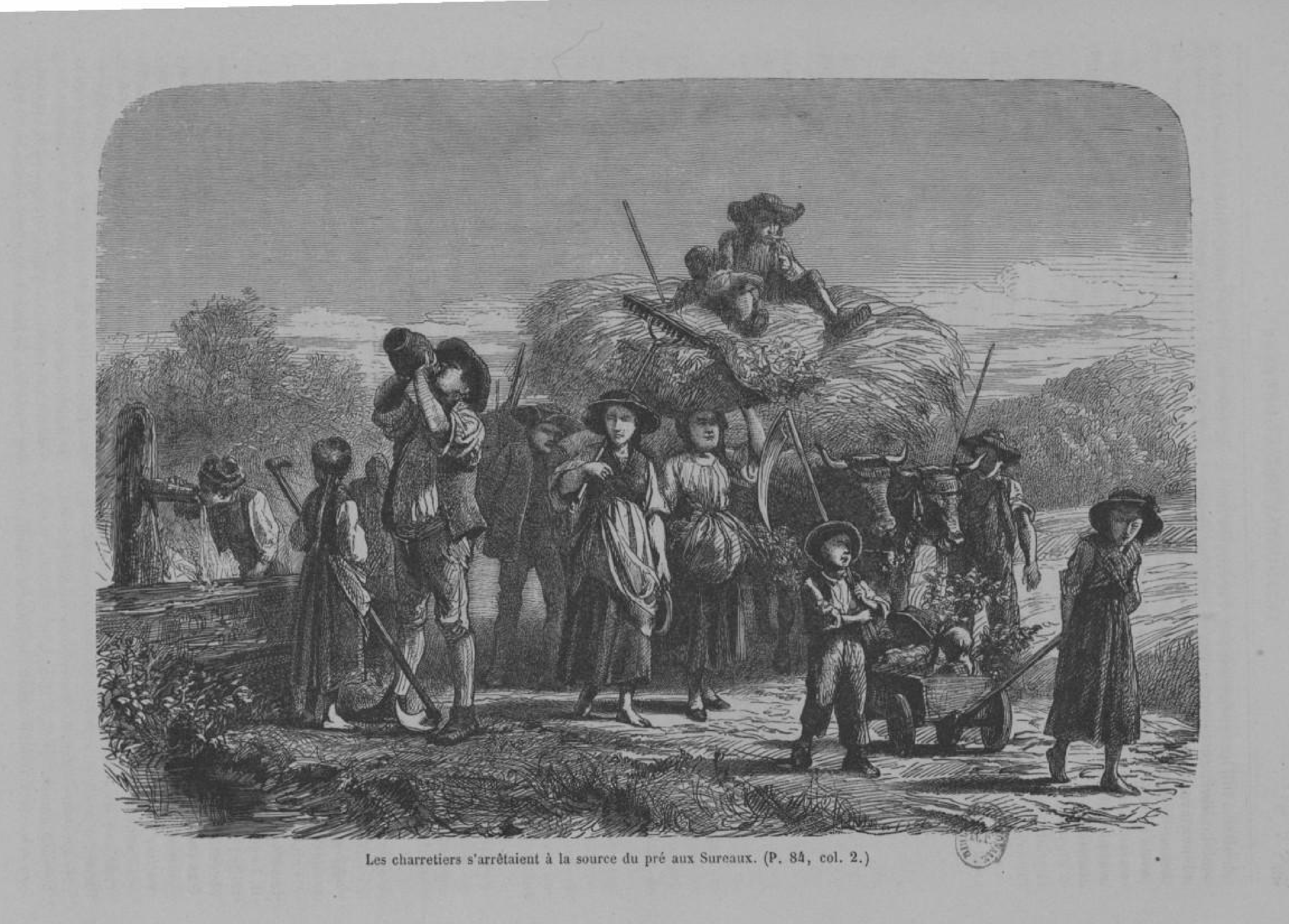


Le cantonnier se mettait à l'abri sous le tilleul. (P. 83, col. 2.)

émerveillée de la sérénité et de la constance de la jeune fille, ne se lassait pas de lui répéter : « Vois-tu, ma mignonne, on ne me retirera pas de la tête que tu as en toi l'âme d'un vieil ermite. »

Au temps de la moisson, le pré aux Sureaux s'animait d'une vie singulière. Dès le matin défilaient à vide et au grand trot les immenses chariots à ridelles, pleins de femmes et d'enfants qui s'en allaient trousser la gerbe avec de beaux éclats de rire; et le soir

En revanche, un trésor où Marie pouvait puiser à pleines mains, c'était la source du pré aux Sureaux. On n'eût pas trouvé, à dix lieues à la ronde, une eau meilleure et plus savoureuse. Aussi les charretiers, laissant leurs bêtes s'en aller devant, ne manquaient-ils guère de s'y arrêter pour boire un bon coup. Or Marie, assise tout le jour près de la source, en était comme la petite nymphe. C'était elle qui en faisait les honneurs. Chaque fois qu'un passant s'approchait,



Les charretiers s'arrêtaient à la source du pré aux Sureaux. (P. 84, col. 2.)

elle allait à lui, lui tendait une petite cruche de terre dont la Marianne lui avait fait cadeau, en disant: « Tenez, avec ceci, vous boirez plus commodément. » Comme de juste, chacun la payait de sa complaisance par un bon regard ou par une parole amicale, et cela causait tant de plaisir à Marie, qu'elle en voulait presque aux gens qui passaient tout droit sans se désaltérer.

Un jour, une carriole attelée de deux superbes chevaux parut sur la montée. Un gros paysan de l'Oberland y remplissait tout le siége à lui seul.

« Eh! fillette, cria-t-il en arrêtant son équipage, as-tu quelque vase où l'on puisse boire?

— Voilà, » répondit Marie.



Elle tendit la cruche à l'étranger. (P. 88, col. 1.)

Et vite elle emplit la cruche, qu'elle tendit à l'étranger.

Celui avala d'abord une bonne gorgée; après quoi faisant claquer sa langue sur son palais: « Oh! dit-il, l'excellente eau! Je n'en ai jamais goûté de pareille! » Et il se remit à boire à longs traits, mais posément, comme un homme qui s'y entend et ne veut pas attraper le hoquet.

« Dis-moi, fillette, reprit l'étranger en rendant la cruche, est-ce que tu es d'Haldenbrunn? — Oui. — Comment t'appelles-tu? — Marie. — Et tes parents? — Je n'en ai plus; mon père, c'était Jean-Pierre.

— Le Jean-Pierre qui a servi chez Rodel?

— Justement.

— Oh! je l'ai bien connu, le pauvre homme. Il est parti avant son temps. Attends, mon enfant, je veux te donner quelque chose. »

L'étranger tira de sa poche une grande bourse de cuir, et après y avoir longtemps fouillé:

« Tiens, dit-il, prend ceci.

— Merci, je n'accepte jamais rien.

— Prends, te dis-je. De moi, tu peux accepter. Rodel n'est-il pas ton tuteur? — Oui.

— Il aurait pu, ce me semble, faire de toi autre chose qu'une gardeuse d'oies. Adieu, petite. »

La carriole se remit à rouler dans la direction d'Haldenbrunn.

Marie la suivit de l'œil toute pensive. « Que signifient ces mots, se disait-elle : De moi tu peux accepter? Qui est-il donc pour parler ainsi, et pourquoi ne s'est-il pas fait connaître?... Tiens, ajouta-t-elle, en regardant la pièce de monnaie que l'étranger lui avait laissée dans la main, c'est un *groschen*. Il n'y a pas de quoi faire ma fortune ni sa ruine. »

De toute la journée Marie n'offrit plus sa cruche à personne, elle avait trop peur des cadeaux.

Le soir, lorsqu'elle rentra, Marianne la Noire lui apprit que Rodel désirait la voir sur-le-champ. Elle courut vite chez son tuteur, qui l'interpella brusquement: « Qu'as-tu dit au fermier Landfried?

— Au fermier Landfried? je ne le connais pas.

— Comment? Il ne t'a pas parlé ce matin dans le pré aux Sureaux?

— Ah! si fait; mais j'ignorais que ce fût lui. Tenez, voilà son argent.

— Il ne s'agit pas de cela. Réponds sans détour, maligne engeance. Est-ce moi qui t'ai conseillé de te mettre gardeuse d'oies ?

— Mais non, tout le monde le sait.

— Cela n'empêche pas qu'on glose sur moi à ce sujet, et je ne veux pas de cela. Tu vas quitter ton service à l'instant, ou je ne suis plus ton tuteur.

— Je ne puis ni ne dois vous obéir, repartit Marie, je suis engagée pour tout l'été; il faut que je tienne mon engagement.

— Ah ! ma foi, au diable la petite tête de mulet ! fit le fermier, et il sortit en grommelant.

— Bravo, ma fille, s'écria du fond de la chambre une voix de cloche fêlée. Ce que tu fais est bien fait, et je te prédis que tu n'auras pas à t'en repentir. »

Et Mme Rodel s'avança vers Marie, dont elle essaya de prendre la main en répétant :

« Oui, oui, souviens-toi de ce que je dis; tu es née sous une heureuse étoile. Tu verras que ton pain sec finira par tomber dans le pot au miel. »

Au lieu d'allonger la main, la jeune fille, à ces étranges paroles, se recula tout épouvantée. A tort ou à raison, la femme de Rodel, personne bizarre, passait pour n'avoir pas la tête bien saine. Marie s'enfuit sans même répondre.

De retour chez la Marianne, elle se hâta de lui raconter avec une sorte de joie fiévreuse comme quoi le fermier Landfried, le mari de la bonne dame dont le souvenir n'avait cessé depuis sept années d'occuper son âme, lui avait parlé près de la source. « Tiens, dit-elle, regarde ce qu'il m'a donné. — Oh ! oh ! s'écria la Marianne à la vue de la pièce de monnaie, au cadeau seul j'aurais deviné la main qui l'a fait. Mais, ma pauvre enfant, c'est tout simplement un mauvais *groschen*.

— Comment cela ! demanda Marie, dont les yeux se remplirent immédiatement de larmes.

— Dame ! c'est un vieux *groschen* hors de cours, qui ne vaut qu'un *kreutzer* et demi.

— Eh bien, répondit la jeune fille avec une fermeté où perçait une nuance d'aigreur, c'est que le fermier Landfried n'a entendu me donner qu'un *kreutzer* et demi. Cela suffit, et je suis contente. »

Ce soir-là, pour la première fois, Marie mangea sa soupe toute seule et bouda Marianne la Noire. Pourquoi aussi la bonne femme, avec ses méchantes paroles, avait-elle voulu empoisonner la joie de son cœur ? La nuit venue, la fillette enferma le précieux *groschen* entre deux morceaux d'étoffe cousus ensemble, et le plaça sur son cœur comme un talisman. Il faut croire que c'en était un en effet, car, à partir de ce moment, la petite gardeuse d'oies émerveilla par sa gaieté inaccoutumée tous ceux qui la rencontraient. Du matin au soir elle chantait et vocalisait à rendre jalouses les fauvettes. C'est qu'une vision douce à son âme ne la quittait plus : elle voyait sans cesse, comme au travers d'un nuage transparent, deux figures amies lui sourire ensemble, celle de la bonne dame au parapluie rouge et celle du bon fermier à la bourse de cuir. Elle avait l'espoir désormais de ne plus rester longtemps seule en ce monde. Un jour sans doute, qui n'était pas loin, le fermier et la fermière allaient arriver avec leur voiture et l'emmener en disant : « Viens, viens, Marie; viens, tu es notre enfant. »

Mais chaque soir, en rentrant, la confiante jeune fille avait beau interroger du regard la Marianne; les jours et les mois s'écoulaient sans qu'on reçût la moindre nouvelle de Zusmarshofen.

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



IL ÉTAIT TEMPS

I

LA MAUVAISE VOIE.

Le docteur Heurtier, absorbé par les soins et les soucis de sa profession, ne remarquait pas que ses enfants étaient malades. Oui, ils avaient gagné au contact de quelques petits amis prétentieux la maladie épidémique que l'on nomme « la manie de paraître ».

Mme Heurtier, aveuglée par sa tendresse, trouvait ses enfants les plus charmants du monde, et ne remarquait pas que Marie se connaissait trop bien en toilettes à un âge où l'on ne devrait encore se connaître qu'en poupées, et que le petit Raoul devenait un jeune monsieur prétentieux et moqueur.

L'oncle Henri vit tout cela. Il patienta aussi longtemps que le lui permit la brusque franchise de son caractère. Après avoir lancé mainte allusion transparente, qui demeura sans effet, il résolut de frapper un grand coup.

Voilà pourquoi, un beau matin, Mme Heurtier le vit entrer chez elle, avec un air de circonstance. Il avait boutonné militairement sa grande houppelande jusqu'au cou : c'est ce qu'il appelait « se mettre en tenue de combat ».

Comme il entrait, Mme Heurtier referma brusquement un des tiroirs de son secrétaire.

« Ma chère, lui dit-il, tu fais fausse route. Il est de mon devoir de t'avertir pendant qu'il est encore temps. Ta fille, passe-moi l'expression, devient *une petite peste* ; quant à Raoul, il tourne tout simplement au *petit creve.* »

Mme Heurtier se récria. L'oncle développa son idée. « Qu'y a-t-il de plus grotesque, dit-il, que des enfants qui ont des prétentions au-dessus de leur âge? Marie fait la dame, Raoul fait le monsieur, et encore, quelle dame et quel monsieur ! ils coupent, ils tranchent dans la conversation.....»

Une fois parti, l'oncle Henri ne s'arrêtait pas facilement ; pendant qu'il donnait carrière à son indignation, sa nièce se disait, avec une grande confusion intérieure, qu'il n'était pas seul à parler ainsi de ses enfants. Dans le tiroir qu'elle venait de fermer si vivement, elle cachait le cahier de notes de Marie. L'institutrice avait déclaré qu'il lui serait désormais impossible de s'occuper de Marie : 1° parce qu'elle ne voulait plus rien faire ; 2° parce qu'à la moindre observation elle prenait des airs de reine offensée, et commençait à répondre avec impertinence.

A côté du cahier de notes de Marie, il y avait une longue lettre du maître de pension de Raoul. L'élève Heurtier (Raoul), disait cette lettre, commençait à exprimer, dans un langage beaucoup trop pittoresque, le plus souverain mépris pour les études classiques en général, et pour le thème latin en particulier Il avait, devant témoins, traité cet exercice utile de « sottise infecte » ; il avait appelé la pension Morillon « une boîte » ; il se faisait des sous-pieds avec de la ficelle et sentait fréquemment la cigarette.

« Mes pauvres enfants ! dit madame Heurtier à son oncle, comme vous êtes dur avec eux ! Ils ont si bon cœur !

— Raison de plus pour couper court. Ils ont bon cœur, soit; mais tu fais tout pour les rendre vaniteux. Or la vanité dessèche le cœur. Il lui faut des triomphes à tout prix ; il faut, pour être complets, que ses triomphes humilient ou attristent quelqu'un. Tu ne me crois pas, ma bonne fille? Tu croiras l'expérience; Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard quand tu ouvriras les yeux. » Et l'oncle Henri sortit, plus boutonné que jamais.

Madame Heurtier appuya sa tête sur sa main et se mit à réfléchir. Le seul résultat de ses réflexions fut une migraine affreuse.

Le soir, pour se divertir, elle emmena « ses chéris » faire une petite visite. Malgré elle, elle regarda ses enfants d'un œil plus attentif : elle remarqua que Marie lui coupait trop volontiers la parole, levait trop souvent les yeux au ciel, employait trop facilement l'épithète « idéal » pour qualifier un bichon ou une étoffe, et faisait d'un petit ton trop assuré des observations risquées sur des sujets qui n'étaient pas de sa compétence. Raoul bâillait à faire frémir, et prenait des airs à montrer clairement qu'il dédaignait tout ce qui n'était pas sa petite personne.

Elle eut comme un mouvement d'humeur contre ses enfants ; puis elle se reprocha ce mouvement, et entra dans un magasin de jouets. A des prix ridiculement élevés elle acheta une poupée pour Marie, et tout un harnachement militaire pour Raoul. « Tu fais une folie, » lui disait sa raison. « Rien n'est trop beau pour eux, » répondait son aveugle tendresse. Et puis, tout au fond de son cœur, elle regardait cette équipée comme une protestation contre les attaques « injustes » de l'oncle Henri, de l'institutrice et du maître de pension.

Les petits enfants qui flânaient sur le trottoir et regardaient les éblouissants étalages du jour de l'an, se retournaient, et faisaient la haie pour jeter des yeux pleins d'admiration et d'envie sur la belle poupée et sur le bel uniforme.

Madame Heurtier, plus préoccupée qu'elle n'eût voulu l'être des paroles de son oncle, vit pour la première fois une chose qu'elle aurait voulu n'avoir jamais vue, une chose qui lui perça le cœur et lui ouvrit subitement les yeux.

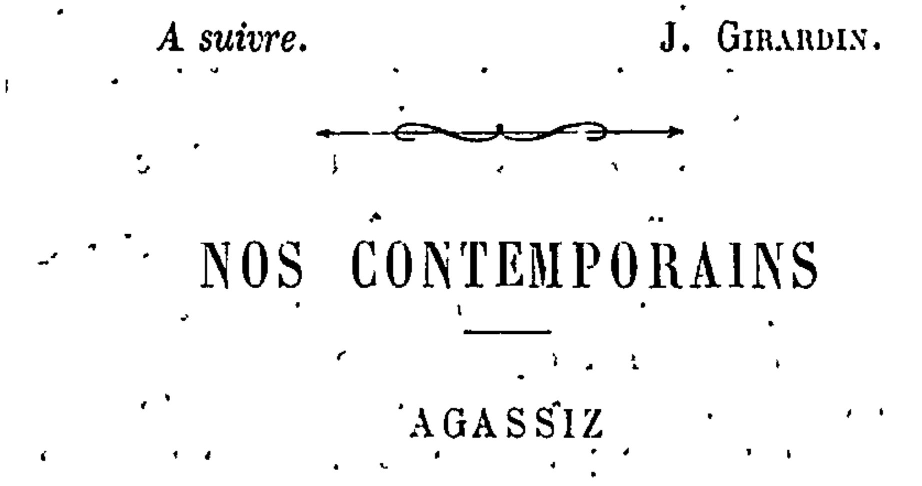
Raoul ne se contentait pas de parader, il ricanait d'un air dédaigneux et toisait insolemment les pauvres petits qui le regardaient bouche béante. Quant à Marie, elle avait pour ses admirateurs un sourire si sec et si hautain, que madame Heurtier trouva justifiés les reproches de l'institutrice.

Le coup fut violent, et la révolution soudaine. La pauvre mère eut honte de ses enfants, elle qui en était si fière. Son cœur se gonfla d'indignation ; car elle avait bon cœur. Pour mettre fin à une scène si pénible, elle poussa Raoul et Marie dans un fiacre, s'y jeta après eux et leva les glaces. Sa main tremblait, son cœur était plein d'amertume. Elle ne dit rien cependant; elle ne se sentait pas assez maîtresse d'elle-même pour exprimer en termes dignes et sévères les pensées qui lui venaient à l'esprit.

Une à une, les paroles de l'oncle Henri se présentaient à sa mémoire. « Oui, se disait-elle, la vanité dessèche le cœur. Il lui faut des triomphes à tout prix; il faut, pour être complets, que ses triomphes humilient ou attristent quelqu'un. » Que de regards attristés ou envieux elle avait surpris dans les yeux qui s'étaient fixés sur ses enfants!

Elle emmena les deux coupables dans sa chambre, et y resta longtemps enfermée avec eux.

A suivre. J. Girardin.



NOS CONTEMPORAINS

AGASSIZ

Le célèbre naturaliste Agassiz vient de mourir à New-York, dans toute la force de l'âge, enlevé à la science et à ses travaux par un mal subit.

Son nom mérite d'être placé au premier rang parmi les hommes les plus remarquables qu'a produits notre siècle, et à côté des Buffon, des Cuvier, des Humboldt.

Louis Agassiz était fils d'un pasteur protestant suisse. Il naquit à Orbe, dans le canton de Vaud, en 1807.

Destiné par son père à la profession médicale, il suivit successivement les cours des universités de Zurich, de Heidelberg et de Munich et s'y distingua par de brillantes études. Cependant ses goûts le portaient plus spécialement vers l'histoire naturelle :



Marie avait pour ses admirateurs un sourire sec et hautain. (P. 88, col. 2.)

aussi il abandonna bientôt la médecine, pour s'adonner complétement à sa science favorite.

Son premier ouvrage, une monographie de l'ichthyologie ou histoire naturelle des poissons du Brésil, attira sur lui l'attention du monde savant.

Notre grand naturaliste Cuvier l'appela à Paris, et le prit comme collaborateur dans ses recherches sur les animaux antédiluviens ; il lui confia entre autres travaux la classification des poissons fossiles.

La mort de Cuvier interrompit cette collaboration, et Agassiz revint en Suisse, où il entreprit simultanément un grand travail sur l'histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe et une classification complète des poissons fossiles. Le second de ces ouvrages, qu'il avait commencé avec Cuvier, était pour ainsi dire le complément du monument élevé par le grand naturaliste français. Nous ne pouvons exposer ici les principes adoptés par Agassiz pour cette grande classification ; pour indiquer la délicatesse de cette tâche qu'il mena à si bonne fin, il nous suffira de dire que, de même que Cuvier parvint à retrouver la forme de quelques mammifères d'espèces disparues en n'ayant d'autre renseignement qu'un os ou une dent, Agassiz réussit à reconstituer et à classer des poissons dont il ne retrouvait que quelques écailles.

Ces brillants travaux lui valurent en 1838, à l'âge de trente et un ans, la chaire d'histoire naturelle de Neuchâtel. Il entreprit alors d'élucider une question restée jusqu'alors si obscure, celle de la théorie des glaciers.

Il alla pour cela s'établir pendant plusieurs saisons consécutives sur le glacier de l'Aar, où il se livra à une série d'expériences sur le mouvement des glaciers. Des pieux placés en ligne à intervalles réguliers lui permettaient d'apprécier le déplacement de la masse glacée. Il put constater de cette façon que les glaciers sont de véritables fleuves dont la masse solide s'écoule avec une vitesse assez considérable, quoique inappréciable à l'œil. Ainsi il établit par ses observations que le glacier de l'Aar, sur lequel il opérait, avançait par an de 80 mètres dans sa partie supérieure et de 28 mètres seulement à son extrémité inférieure.

Ces longues études l'amenèrent à reconnaître qu'à la faveur d'une période de grands froids les glaciers des Alpes, après avoir rempli toutes les vallées de cette chaîne, avaient envahi la grande vallée suisse et étaient venus s'appuyer sur les contre-forts du Jura. Il alla jusqu'à supposer qu'à une certaine époque fort reculée, mais contemporaine de l'homme, tout le nord de l'Europe et de l'Amérique se trouva envahi par de vastes glaciers qui en obstruèrent les principales vallées. Cette théorie, fortement controversée à son origine, a été depuis reconnue fondée, au moins dans une certaine mesure.

Dès 1846, le nom d'Agassiz brillait déjà à l'égal de ceux de Cuvier et de Humboldt et jouissait d'une renommée universelle ; aussi les États-Unis d'Amérique firent au savant naturaliste des offres brillantes, qui le décidèrent à venir s'établir à Boston, où il fonda une chaire d'histoire naturelle.

Sans oublier pour cela la Suisse, sa belle patrie, dont il ne prononçait jamais le nom sans émotion, Agassiz se fixa définitivement aux États-Unis et se fit naturaliser Américain. Il y acquit bientôt une position exceptionnelle, non pas tant comme fortune que comme ascendant moral.

« Agassiz, dit M. Vernier, était aux États-Unis une sorte de grand patriarche de la science : il y avait une situation sans analogue en Europe. Tout ce qu'il demandait, il l'obtenait ; les grands armateurs de Boston mettaient des navires à sa disposition pour aller explorer les côtes de la Floride. Parlait-on d'un voyage à faire au Brésil, on lui donnait une somme énorme qui lui permettait d'emmener un nombreux personnel, et l'empereur du Brésil, s'inspirant du même amour généreux de la science, lui donnait toutes les facilités et les secours possibles pour entreprendre l'étude de la vallée du fleuve des Amazones...

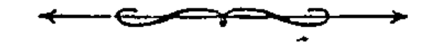
» Il suffisait à tout ; il trouvait des négociants, des princes marchands, comme on dit en anglais (*merchant-princes*), qui lui donnaient l'argent pour bâtir. Tous les capitaines de la nombreuse marine américaine étaient en correspondance avec lui et lui envoyaient des spécimens de poissons, de mollusques, de coquilles, recueillis dans toutes les parties du monde. Peu à peu Agassiz, avec cette fièvre de propagande qui le caractérisait, forma autour de lui une école de jeunes naturalistes ardents et dévoués : il leur enseignait la science, tout en déballant des caisses ; il leur apprenait à décrire et à reconnaître des espèces sur des espèces encore inconnues. Tout un monde s'était groupé bientôt autour de lui.

» Les Américains admiraient, aimaient en lui l'homme qui s'était donné à leur continent, qui en fouillait toutes les richesses minérales, paléontologiques, zoologiques, qui enseignait aux jeunes générations la science des Cuvier et des Buffon, qui apprenait aux jeunes gens l'art si difficile d'observer.

» Agassiz avait, il y a déjà assez longtemps, exploré la région des grands lacs ; il avait compris la richesse des gisements du lac Supérieur, mais jamais il ne voulut consentir à s'occuper d'entreprises industrielles. Son fils, toutefois, acquit des concessions de cuivre sur le lac Supérieur et fit ainsi une grande fortune. Pour Agassiz lui-même, il ne parut jamais considérer l'argent que comme un instrument de travail, et dans un pays où l'on peut dire qu'il a été comblé, il est mort sans laisser de fortune. »

Ces dernières paroles sont un des plus beaux éloges que l'on puisse faire d'Agassiz, et montrent la noblesse de cette âme d'élite qui sut placer et tenir l'amour de la science au-dessus des plus grandes tentations de la fortune.

ÉT. LEROUX.



LE JEU DE CACHE-CACHE

Lorsque le soleil luit et baigne de ses beaux rayons dorés le feuillage du jardin, lorsque l'air est doux, lorsque enfin les buissons sont revêtus de leur belle parure de fleurs et de feuilles, est-il un jeu plus amusant que l'antique jeu de colin-minette ou de cache-cache?

Pendant que celui que le sort a désigné pour chercher les autres se couvre les yeux avec son bras, on part se cacher en courant. Que d'hésitations pour choisir une bonne cachette! On va, on vient, on craint d'être vu; enfin quelque malin camarade, déjà placé, a crié: « C'est fait, » et le chercheur se retourne, promenant un regard scrutateur sur le point d'où le cri lui semble parti.

C'est alors qu'on se blottit bien silencieusement derrière le plus épais du buisson; plus de mouvement, si l'on ne veut se trahir; mais l'ardeur du jeu, la course, vous ont si bien essoufflés que le cœur saute dans la poitrine et y bat si violemment qu'il semble qu'on doit l'entendre à distance.



Le jeu de cache-cache, d'après une fresque d'Herculanum. (P. 91, col. 2.)

Enfin, le chercheur s'approche lentement, hésitant; tout à coup il entend du bruit près de lui, il se dirige dans cette direction; vous profitez de ce moment, et vous voilà courant pour atteindre le but avant lui; tandis qu'il vous poursuit vainement, les autres sont sortis, imprudemment peut-être, car, au milieu de la confusion, tous n'atteignent pas le but, et l'un d'eux est sûrement pris.

Quelquefois on change de tactique: il n'y en a qu'un qui se cache et les autres le cherchent; mais dans ce cas celui qui se cache n'est pas obligé de crier: « C'est fait, » ce qui dévoilerait trop aisément sa cachette.

En hiver, il est plus difficile de se livrer à ce jeu favori. Par une claire et froide journée, c'est cependant un bon et hygiénique divertissement en plein air, quoiqu'il soit plus difficile de se cacher, car les buissons et les bosquets n'offrent plus qu'un bien mince rideau.

Dans l'intérieur d'un appartement, d'autre part, c'est un jeu peu recommandable, à moins que l'on ne soit peu bruyant et que l'on ne se contente de l'abri d'un fauteuil ou d'un rideau pour cachette.

Je décernais tout à l'heure au jeu de cache-cache l'épithète d'antique: c'est qu'en effet ce jeu peut se vanter d'être un des plus anciens qui aient jamais servi au divertissement des enfants et des jeunes gens; et nous ne manquons pas de preuves de sa haute antiquité.

Les Grecs lui donnaient le nom peu harmonieux de *apodidraskinda* et le pratiquaient exactement comme de nos jours. Pollux, auteur grec, le décrit comme il suit: « L'un des joueurs reste au milieu, en fermant les yeux, ou bien une autre personne les lui tient fermés; les autres s'enfuient, et lorsque le premier va à leur recherche, il s'agit pour chacun de revenir avant lui au lieu d'où il est parti. »

Cette description s'applique parfaitement à la peinture trouvée dans une maison d'Herculanum que nous reproduisons ci-contre et qui nous prouve que le jeu de cache-cache était aussi en grand honneur parmi la jeunesse romaine.

Dans l'Europe centrale, en Allemagne et en Pologne, ce jeu fut aussi très-goûté, car les légendes nous le montrent comme le divertissement favori des fées et des gnomes, qui s'y livrent joyeusement au milieu des herbes et des fleurs.

En Asie, il était pratiqué de toute antiquité, et les hommes eux-mêmes ne dédaignaient pas d'y prendre part avec passion.

Dans l'Inde, cet engouement pour le jeu de cache-cache, appelé *ânkhmatchouli*, s'est perpétué jusqu'à nos jours, et il n'est pas rare aux abords d'un village de voir les paysans, hommes, femmes et enfants, se livrer gaiement à cet innocent passe-temps.

Un des plus grands souverains de l'Inde, l'empereur Akbar, qui régnait au XVIe siècle, ne dédaigna pas de faire construire dans son vaste palais de Fatehpore-Sikri un magnifique pavillon spécialement destiné au jeu favori de cache-cache. L'intérieur du pavillon avait été disposé en une sorte de labyrinthe au moyen de cloisons de marbre, avec d'innombrables petits cabinets à plusieurs issues permettant aux joueurs d'échapper à la poursuite du chercheur et d'atteindre avant lui un pilier de marbre, marquant le but, placé au milieu d'un petit salon central.

Élever un palais au jeu de cache-cache, voilà certes une fantaisie originale, bien digne des splendeurs asiatiques, et qu'aucun de nos écrivains de contes de fée n'aurait peut-être osé créer même dans son imagination.

Le jeu de cache-cache a, comme vous le voyez, non-seulement son histoire, mais aussi ses fastes et ses légendes.

P. VINCENT.



EN CONGÉ[1]



La récolte du goëmon.

VIII

Ce que devient ce qu'on bâtit sur le sable. — Les pauvres indépendants. — Paysages et dissertations.

Mère, je ne suis pas homme à publier de fausses dépêches, je mentionne donc courageusement notre défaite.

La mer est une brutale qui a tout envahi et tout renversé. Tantôt nous avons couru, comme je te l'ai dit, à nos travaux de défense, nous avons placé nos travailleurs dans les tranchées et nous avons attendu la mer. Elle venait tout doucement selon son habitude; mais les lames étaient plus fortes qu'hier, plus larges, car elles se roulaient en dedans. Nos ouvrages avancés ont subi le sort ordinaire, les fossés sont devenus humides, se sont remplis d'écume, d'eau, et les entassements ont croulé. Enfin la vague est venue battre le pied du bastion; toutes les pierres sont devenues lisses et brillantes, mais ont tenu bon. Cependant peu à peu j'ai vu le sable qui les cimentait se fondre en quelque sorte ; c'est en vain que j'ai fait porter du sable nouveau dans les interstices, l'eau arrivait, se glissait entre les pierres et le dissolvait; il nous a fallu reculer devant la mer, qui, étant très-houleuse, dépassait les bornes que nous lui avions posées. Notre mur apparaissait cependant au-dessus des vagues et restait glorieusement debout. Tout à coup Berthe éclate en sanglots : une grosse vague était accourue et tout s'était subitement écroulé.

Nous avons emmené vers la tente la désolée Berthe, qui pleurait à chaudes larmes; Georges et René montraient leurs petits poings à la mer, qui marchait sur nos talons; Gaston et moi n'étions pas fiers.

Le père Neptune est arrivé ; nous avons pris notre leçon, nagé, cherché des coquillages, et, la mer retirée, nous avons couru vers l'endroit où s'étaient élevés nos travaux : deux grosses pierres étaient seules restées comme un monument de notre persévérance; les autres avaient été entraînées au large ou enfouies dans le sable. Gaston et moi, nous nous sommes assis sur ces débris comme Marius sur les ruines de Carthage. Pauvre Marius! je ne l'avais jamais tant plaint, jamais!

Notre insuccès m'a un peu ennuyé, chère maman, et d'un commun accord Gaston et moi avons abandonné les forts de sable. Georges, René et Berthe, plus persévérants que nous, continuent à en construire; nous les laissons faire et nous émigrons avec Piérik vers la grande grève de la Croix, ainsi nommée parce qu'une croix naturelle s'élève au-dessus d'un entassement de rochers. Cette grève est magnifique, mais un peu éloignée.

Tu connais les bords de l'Océan, mère: rien de plus accidenté ; le flot rongeur a découpé profondément et bizarrement les rochers et surtout les falaises; la côte que nous habitons est littéralement festonnée par les vagues, la dent du feston forme le cap ou le promontoire, le fond de la découpure forme une baie ou une anse suivant la grandeur.

Notre maison est placée devant une large grève au fond d'une petite baie; la mer dans son flux bat le mur du jardin et miroite presque jusque sous nos balcons; mais le reflux laisse la grève à découvert, et nous ne voyons plus la mer qu'au delà de larges zones vertes et brunes sillonnées par les courants qui y tracent des zigzags. Ces zones vertes et brunes sont tout simplement des vases amoncelées, et personne autre que les pêcheuses, chaussées de patins composés d'une planchette sur laquelle est cloué un sabot, ne se risque sur les espaces vaseux.

Pour nous rendre à notre salle de bains, nous longeons un premier feston et nous arrivons sur la grève des Digues, et si de la grève des Digues nous voulons passer sur la grève de la Croix, il nous faut contourner une seconde et très-large dent du feston terrestre, c'est-à-dire faire une demi-lieue.

Une fois là, nous ne voyons plus que l'océan Atlantique; et à marée basse nous avons à droite un espace immense, une sorte de steppe rocheuse, recouverte d'une nappe de goëmons.

De loin ces rochers gris et jaunâtres paraissent plats, mais de près ils ont des pics, des dents, des crevasses, des aspérités, et, malgré le tapis de goëmon qui les recouvre, il faut avoir le pied marin pour s'y aventurer. Chaque angle, chaque pierre a sa touffe, son panache, sa guirlande et les roches isolées, sont enveloppées d'un réseau de perles vertes: sans phrase je dirais une espèce de glu figée.

Sur ces pierres vivent les patelles que les pêcheurs

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58 et 75.

appellent des berniques. La bête, un drôle de limaçon aux minces cornes blanches, blottie sous son petit cône gris rayé, adhère à la pierre, et il faut un bon couteau pour l'en détacher. Chaque pêcheuse se fournit ainsi de quoi faire son potage ou engraisser son petit porc. Berthe transforme les coquilles des patelles en chapeaux pour sa poupée.

Que de choses dans la mer, chère maman! que de coquillages de toutes les couleurs, de toutes les formes, et dans chaque coquillage un petit animal qui peut devenir une nourriture pour l'homme! Je suis émerveillé de ce que je vois, et je suis très-curieux de tous les détails que mon oncle me donne sur toutes choses.

Ici la population est pauvre si l'on veut, mais la mer lui fournit la satisfaction de ses plus impérieux besoins. Elle la nourrit, elle la chauffe, elle la médicamente, elle est son boucher, son charbonnier, son pharmacien. N'est-ce pas là une indépendance?

Ces mendiants-là ne mendient pas, ils vont chercher ce que Dieu a déposé dans la mer pour eux, ils n'ont à remercier que lui. Ils ont travaillé, ils ont conquis; je trouve à ces pauvres une physionomie paisible et presque noble; ils ne sont pas des misérables à la figure envieuse et à la main tendue : ce sont des pauvres. Mère, je trouve une grande différence entre ces mots-là, et je te prierai de me l'expliquer au long plus tard.



J'ai aidé ce brave petit Piérik. (P. 94, col. 1.)

Gaston ne connaît pas les pauvres des grandes villes et trouve que je m'étonne pour peu de chose et que je suis bien enthousiaste; mais il est bien aise que j'aime son pays et que je ne fasse pas le suffisant.

« Sais-tu que je t'ai joliment craint, m'a-t-il dit, et que si papa et maman m'avaient écouté, ils ne t'auraient pas fait venir! »

Cela s'appelle, je crois, une prévention, mère : j'ai quelquefois raisonné ainsi sur les gens, ou plutôt déraisonné. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous sommes enchantés de nous connaître, que nous nous amusons parfaitement ensemble, en nous faisant de petites concessions mutuelles, et que nous nous aimons comme deux frères.

Nous allons demain sur la grève de la Croix; la coupe du goëmon est permise, on va exploiter les prairies de l'Océan, et Piérik commence sa provision de chauffage pour l'hiver.

Vraiment, mère, je ne m'étonne plus des habitudes silencieuses du père Neptune et de Piérik : tout travailleur est silencieux. Je commence à m'apercevoir que fainéant et bavard sont synonymes. Aujourd'hui j'ai peu de paroles inutiles sur la conscience, mais j'ai les reins et les bras bien fatigués.

Ce matin nous sommes partis dès l'aurore pour la coupe du goëmon. Encore une fois, quelle chose que ce goëmon, mère! Elle sert à tout, cette belle herbe de mer; d'abord elle est charmante sous toutes ses formes : en rubans de soie lisses et brillants, en panaches, en franges, en grelots, en cordons; mais qu'elle est utile! Séchée sur les falaises, elle sert de bois et de charbon de terre, on en fait de la litière pour les animaux, de l'engrais pour les terres; on en retire l'iode et la soude, m'a dit mon oncle, et elle est là toute préparée : il n'y a qu'à la cueillir. Les gens aisés arrivent sur la grève, avec des charrettes traînées par des chevaux du genre de Krach, ou par de petits bœufs.

Ordinairement il y a un cheval, deux ou quatre bœufs; les conducteurs avancent dans la mer et ne craignent pas d'y conduire leurs charrettes; le cheval a de l'eau jusqu'au poitrail; on remplit la charrette de goëmon, et l'on revient lentement vers la grève. Quelle charge, mère, que ces grappes humides d'où dégoutte l'eau de mer! Il y a un moment pénible,

c'est la traversée de la grève; c'est court, mais quel coup de collier ces malheureuses bêtes doivent donner pour arracher de ce sol mou cette lourde charretée! Ils s'arrêtent, leurs jambes plient: un peu plus ils se coucheraient de découragement; mais voici que tous les pêcheurs les entourent: hommes, femmes, enfants, commencent un charivari véritable et leur lancent de véhémentes apostrophes; on crie à leurs oreilles, on les assourdit, on les pousse, on les aiguillonne avec des fourches. Ces pauvres bêtes ahuries n'ont plus qu'un instinct, celui d'échapper le plus tôt possible à ces cris sauvages, à ces piqûres multipliées; elles tirent, elles prennent de vigoureux élans et elles sortent du gouffre de sable. Les hurlements cessent, la charrette roule dans le chemin solide, et ces hurleurs vont entourer un autre équipage.

Sur les rochers les choses se passent moins bruyamment, les pauvres femmes et leurs enfants arrachent le goëmon avec les mains et le transportent en paquets sur leur tête ou sur leurs épaules. C'est dur, c'est lourd et nous avons bien aidé Piérik, chère maman.

Le père Neptune partage son temps entre les courses avec Krach ou la pêche sur la *Brillante*, et c'est à Piérik seul qu'il revient de faire la provision de chauffage. L'an prochain, Marianna l'aidera; mais elle est encore trop petite, trop faible, pour lui être d'une grande utilité.

C'est de grand cœur que j'ai aidé ce brave petit Piérik, mère; mais je t'avoue que je suis rompu. Je ne me plains pas, je serais bien sot de me plaindre, et je t'assure que je vais changer de note sur bien des points. Vivre avec les vrais travailleurs fait penser, et je romps décidément avec la paresse. Je te l'avoue, j'aimerais mieux pêcher que faire des thèmes grecs; mais enfin c'est mon travail d'être intelligent, de faire des thèmes, et j'ai mes vacances pour me livrer aux exercices gymnastiques. Piérik, lui, travaille toujours, se fatigue toujours, sans vacances, sans relâche : qu'il pleuve, qu'il tonne ou qu'il vente, il travaille. Tiens, mère, j'admire Piérik, et je veux devenir comme lui, et à ma façon, un travailleur.

Que dis-tu de ce parfum que t'a porté ma dernière lettre, chère mère? As-tu trouvé au fond de l'enveloppe ces charmants petits œillets roses, si délicatement nuancés, si finement dentelés? C'est une de mes découvertes.

Hier la mer était méchante, froide; Neptune et Piérik ne pouvaient pas s'occuper de nous, les havanaux qu'on nous a commandés pour pêcher la crevette n'étaient pas arrivés : nous avons demandé de tenter une excursion sur la côte, et on nous l'a permise. Notre sacoche en bandoulière, nos souliers ferrés aux pieds, notre bâton de montagne à la main, nous sommes partis et nous avons exploré notre littoral.

En même temps que se fait la coupe de goëmon se fait la coupe de blé, de mil, et le battage. Il y avait donc grand mouvement dans les fermes. On nous y accueillait très-bien, et Fidélio, que nous avions emmené, s'est régalé de laitage. Il fourrait son museau dans toutes les écuelles placées par terre.

Dans notre parcours nous avons rencontré de beaux champs et de grandes dunes de sable où nous enfonçions presque jusqu'aux genoux.

En sortant d'une de ces dunes, nous sommes tombés dans un grand terrain vague, tapissé d'herbe et de sable et tout émaillé par des œillets roses. Il y a des fleurs un peu partout, même sur les rochers, et je ne faisais guère attention à celles-ci quand, trébuchant sur une pierre, j'ai piqué une tête dans une touffe.

Que ces fleurs sentaient bon, mère, sous le soleil, dans ce sable brûlant! qu'elles étaient charmantes!

Gaston et moi en avons fait une telle récolte, qu'en réapparaissant sur la jetée nous avions l'air d'herboristes en tournée.

Nous avons, on peut le dire, parfumé la maison avec nos bouquets, Berthe en a mis partout.

Berthe est une très-bonne petite ménagère, elle est toujours occupée des autres, et elle arrange tout comme toi, mère.

Personne comme elle ne drape les plis d'un rideau, ne plante des fleurs dans un vase, ne fait la guerre à la poussière.

Mon oncle lui a fait cadeau d'un joli plumeau rouge, et elle enlève très-adroitement la poussière qui nous arrive à toute minute du chemin et de la grève.

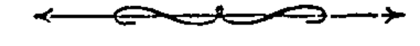
C'est elle qui m'a donné l'idée de parfumer ma lettre à l'œillet.

Pendant que j'écrivais, elle est entrée avec son plumeau et une corbeille. elle a mis une grosse touffe d'œillets sur mon balcon, pas dans ma chambre : « Car, m'a-t-elle dit, un étourdi comme toi ne prendrait pas la précaution de les enlever la nuit, ce qu'il faut faire. »

Comme je pliais ma lettre, elle m'a dit : « En veux-tu pour ta maman? » et elle m'en a présenté trois. Je les ai glissés dans l'enveloppe et aplatis d'un bon coup de poing, il le fallait bien, et ils sont allés te parler de ton fils.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.





A PROPOS D'UN ALMANACH

J'étais réveillé dès l'aube le 1er janvier de l'an de grâce 1818, et j'appelais de tous mes vœux la lumière du jour.

Ma sœur était sans doute dans les mêmes dispositions que moi, car je l'entendais s'agiter sur son petit lit de fer dans la chambre voisine.

« Dors-tu, Christine? lui demandai-je en collant ma bouche contre la muraille.

— Bien sûr que non, me répondit-elle, du même ton concentré. Est-ce que tu te lèves déjà?

— Non, je n'ose pas, de peur de réveiller tout le monde. Tant pis, dis-je tout à coup, je vais m'habiller sans chandelle, et je descendrai à la cuisine, où nous trouverons bien sûr de la lumière. »

Nous nous étions donc levés, et après une courte apparition à la cuisine où l'on n'avait pas voulu de nous, nous étions remontés piteusement au premier étage, nous morfondant de froid et d'attente dans la petite antichambre qui précédait l'appartement de ma grand'mère. Impossible d'entrer avant Séraphine, qui apportait le café au lait au coup de huit heures. Jamais une minute plus tôt ni une minute plus tard!

Au milieu de l'antichambre, sur une petite table ornée d'un tapis vert à ramages bruns, des lettres, des cartes de visite, attendaient comme nous le réveil de la maîtresse de maison. Nous passâmes en revue les unes et les autres, et cela nous prit toujours quelques minutes. Mais après? Après, il y avait l'almanach déposé par le facteur dans sa tournée matinale, non pas un de ces vulgaires calendriers où l'on voit pour tout ornement les douze signes du zodiaque, autant d'hiéroglyphes pour mon ignorance d'enfant, mais un de ces beaux almanachs couverts de peintures aux vives couleurs. Le nôtre représentait sur ses deux faces les plaisirs des quatre saisons, où quelque Watteau en herbe, qui ne se piquait pas d'être un sévère moraliste, nous faisait entrevoir en quatre tableaux la vie tout entière sous les aspects les plus séduisants et les nuances les plus riantes. — L'hiver lui-même, le triste hiver, était peint sous les traits les plus aimables: un beau paysage couvert de neige, des arbres chargés d'un givre brillant comme du sucre candi, et surtout cet étang glacé où s'ébattaient d'adroits patineurs, en justaucorps bleu de ciel, garnis de fourrures, en petits bonnets à plumes de héron.

« Oh! Julien, s'écria Christine, regarde donc comme l'été est joli! Les charmantes bergères en satin rose avec des petits moutons si blancs et frisés. Et quelle jolie herbe, toute pleine de fleurs! Et cette fontaine de marbre, avec des guirlandes de roses où les moutons vont boire, conduits par des bergers qui jouent de la flûte! En as-tu jamais vu comme cela? »

L'orgueil m'empêcha de dire non, et pour ne pas mentir, je détournai la conversation : « J'aime mieux l'automne que toutes tes bergeries, l'automne dans le Mâconnais, quand nous vendangeons à Pont-de-Vaux, chez mon parrain. C'est cela qui est amusant! Se lever au petit jour, pour aller à la vigne, manger du raisin tant qu'on veut, et le soir souper avec les vendangeurs de cette bonne soupe au lard rose avec des feuilles de choux verts.

— Et le vin doux, ajouta Christine, qui était un peu gourmande! Compte donc, Julien, ce qu'il y a encore de jours jusque-là ! »

J'eus le courage, en suivant avec l'ongle, de compter, en recommençant plusieurs fois pour plus de sûreté, toutes ces petites lignes noires, qui chacune, sous le patronage d'un saint, représentent dans l'avenir un jour de vingt-quatre heures.

« Deux cent soixante-trois, dis-je enfin, avec un soupir de soulagement, en m'arrêtant au 20 septembre, époque de notre départ pour le Mâconnais.

— Mon Dieu! que c'est long, Julien! reprit Christine, qui pensait au vin doux. Comme nous allons nous ennuyer jusque-là!

— Oui, je te l'accorde, mais sur ces deux cent soixante jours il y a bien des choses à retrancher : *primo* les vacances du jour de l'an; pas de leçons, les étrennes et des grands dîners tous les jours; *secundo* la fête des Rois; je te choisirai pour reine si j'ai la fève; *troisièmement* (car j'étais déjà au bout de mon latin) la Saint-Charlemagne...

— Pas pour moi, interrompit Christine.

— C'est vrai, mais tu auras la Sainte-Catherine, qui est le Charlemagne des petites filles, et cela revient au même.

— Non, dit ma sœur avec obstination, ce n'est pas du tout la même chose. La Sainte-Catherine n'est que le 25 novembre, bien après les vendanges.

— Mon Dieu, ne m'interromps donc pas toujours. On ne peut rien faire de sérieux avec toi. »

J'avais haussé le ton, j'étais rouge, un peu en colère, et je ne sais ce qui serait advenu si la porte de la chambre, s'entr'ouvrant doucement, n'avait livré passage à la bonne figure de ma grand'mère encore enguirlandée de ses papillottes.

Nous courûmes nous jeter dans ses bras. « Qu'avez-vous donc à crier si fort, mes chers petits? nous dit-elle. Vous disputeriez-vous, par hasard?

— Oh non grand'mère! mais en vous attendant, nous comptions sur votre bel almanach les jours agréables que nous avions à passer jusqu'aux vacances.

— Pauvres chers enfants, dit ma grand'mère en secouant mélancoliquement la tête; l'almanach, qui vous marque avec exactitude les révolutions de la lune, son premier ou son dernier quartier, ne peut vous promettre avec assurance les joies et les plaisirs sur lesquels vous comptez. Les jours heureux sont dans le secret de Dieu, mes mignons.

— Mais, grand'mère, répondis je, à coup sûr, avec du temps et de la patience, nous atteindrons les jours de fête qui ne peuvent pas bouger de leur place.

— Et les maladies, les accidents, mon pauvre chéri, reprit-elle avec une émotion subite qui fit trembler sa voix! Hélas! il y a bien longtemps, j'avais un bel enfant, fort, vigoureux, bien portant, comme vous l'êtes. Un jour, il fit une chute grave du haut de sa balançoire. — Il languit trois ans, trois longues années! Pour lui, plus de jeux, plus de vacances, plus de patinage l'hiver, plus de vendanges à l'automne! Tout fut arrêté dans sa fleur, lorsqu'il se promettait sans doute les plaisirs de son âge. — Mais c'était un noble enfant, courageux et raisonnable comme on ne l'est guère à douze ans. — Il fit venir autour de sa chaise longue les pauvres enfants du village, car il n'y avait pas d'école à Flamicourt dans ce temps-là; il leur apprit à lire, à écrire, à compter; il leur enseigna à prier Dieu et à honorer leurs parents, et lorsque le soir, en me disant adieu, il regardait mes yeux rougis et mon visage désolé:

« Ne pleure donc pas, bonne mère, me disait-il; je me suis bien amusé aujourd'hui, car je n'ai pas perdu ma journée.

» C'était votre oncle Maxime; il mourut à quinze ans, et tout le monde le pleura dans le village. »

Christine me regarda en ce moment; j'essuyais une larme dont je ne songeai pas à être honteux, malgré ma qualité d'homme que je faisais sonner si haut d'ordinaire, dans mes discussions avec elle.

« Je ne devrais pas vous attrister un jour comme celui-ci, mes chers enfants; mais puisque l'occasion s'en présente, voulez-vous que je vous enseigne le secret qu'avait découvert tout seul votre oncle Maxime?

— Oui, oui, grand'mère, dîmes-nous d'un commun accord.

— Eh bien! remplissez chaque jour vos faciles devoirs, envers Dieu d'abord, envers les autres ensuite. Ces devoirs changeront et deviendront plus sévères à mesure que vous avancerez dans la vie. Il vous faudra peut-être, à vous aussi, beaucoup de patience, beaucoup de courage, beaucoup de résignation. En attendant, je ne vous demande pas grand'chose. Soyez obéissants et sincères; aimez le travail, respectez vos maîtres. Cela suffira pour vous faire passer de bonnes et heureuses journées. Essayez-en, mes chers petits, et puisque tout cela est venu à propos d'un almanach, servez-vous de votre calendrier comme d'une sorte de journal où vous vous rendrez chaque soir témoignage à vous-même de votre bonne ou de votre mauvaise conduite. »



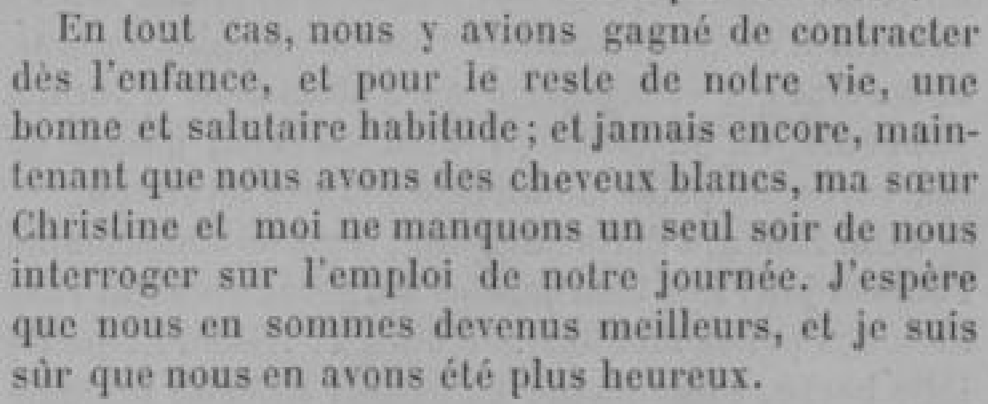
C'était un bel almanach. (P. 95, col. 1)

L'idée de ma grand'-mère nous sourit. Une heure après, nous étions fort occupés chez le libraire à choisir deux sérieux almanachs, sans bergères enrubanées ni patineurs à la hongroise, et nous nous promettions d'effacer d'un trait d'encre chaque journée où l'on aurait des reproches un peu graves à nous adresser.

L'année suivante, au 1er janvier, dès huit heures du matin, nous apportions à ma grand'mère notre almanach, bien raturé, hélas! en dépit de nos bonnes résolutions. Peut-être avions-nous été un peu trop sévères pour nous-mêmes! Peut être, au contraire, ne l'avions-nous pas été assez!

En tout cas, nous y avions gagné de contracter dès l'enfance, et pour le reste de notre vie, une bonne et salutaire habitude; et jamais encore, maintenant que nous avons des cheveux blancs, ma sœur Christine et moi ne manquons un seul soir de nous interroger sur l'emploi de notre journée. J'espère que nous en sommes devenus meilleurs, et je suis sûr que nous en avons été plus heureux.

Marie Maréchal.





La fillette s'assit à la table. (P. 101, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]

VII

Le lourd secret.

C'était surtout à l'automne que Marianne la Noire prenait des allures étranges et agitées. Comme c'était l'époque où les maçons, achevant leur tournée, avaient coutume de rentrer chez eux, elle arrêtait tous les ouvriers qui passaient par le village pour leur demander s'ils n'avaient pas rencontré en route son fils Jean. Quand la chute de la première neige annonçait définitivement le chômage d'hiver, la bonne femme redoublait encore ses attentions et ses manéges. Pour cette fois, c'était bien fini, il n'y avait plus la moindre besogne dehors ; l'absent ne pouvait manquer de reparaître d'un moment à l'autre ; et la Marianne, tout en lessivant soigneusement sa toile afin que chaque chose eût au logis bonne figure, avait un œil aux aguets du côté de la porte, ou bien elle allait causer avec une poule blanche enfermée dans une cage, et l'avertissait de se tenir prête à mourir bientôt pour le régal de l'enfant prodigue. Cela durait ainsi depuis dix-huit années que Jean était parti, et, malgré tant de déceptions accumulées l'une sur l'autre, l'espérance de la Marianne était encore aussi vivace que le premier jour.

Il faut dire que Jean, ayant quitté le village avant d'avoir tiré au sort, avait été porté comme déserteur sur le tableau des conscrits. La Marianne avait beau répéter que son fils, s'il eût passé à la révision, aurait été assurément exempté par défaut de taille ; elle n'ignorait pas qu'à son retour il serait puni selon la rigueur des lois. C'est pourquoi chaque jour elle demandait avec ferveur au ciel de faire mourir le plus tôt possible le prince régnant ; elle savait que le premier acte du nouveau souverain en montant sur le trône serait de gracier tous les individus coupables de quelque délit. Chaque année la bonne femme se faisait envoyer par le maître d'école le journal où l'on annonçait que *Jean-Michel Winckler* était toujours absent, annonce qui devait se répéter jusqu'à ce que le déserteur eût cinquante ans révolus. Or, l'année où nous sommes, si la Marianne eût su lire, elle se fût aperçue qu'on lui avait remis une

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

autre feuille que celle qu'elle devait avoir. C'est que le conseil municipal avait reçu officiellement de Paris une nouvelle que tout le village, à l'exception de la personne intéressée, ne tarda pas à connaître. Jean Winckler n'était allé ni chez les Bohémiens, ni en Amérique, comme quelques-uns l'avaient supposé : il venait d'être tué en Algérie dans un combat d'avant-poste livré par les troupes françaises aux Arabes. Il fut décidé entre le maire et les conseillers qu'on cacherait soigneusement cette mort à la Marianne, afin de ne pas attrister, en brisant sa dernière espérance, le peu d'années qui lui restaient encore à vivre. Mais, comme rien ne démange la langue autant qu'un secret, les conseillers avaient été tout les premiers à jaser chez eux de la nouvelle, de sorte que



Elle se glissait comme un feu follet au milieu des tombes. (P. 98, col. 2.)

celle-ci parvint dès le premier jour jusqu'aux oreilles de la petite gardeuse d'oies. Par bonheur, la jeune fille était la seule personne qui approchât de la Marianne, et ainsi l'indiscrétion, qui n'avait plus qu'un saut à faire, n'alla pas plus loin.

Vers le même temps la bonne femme changea de demeure ; car elle devenait de plus en plus bizarre et chagrine, et les gens qui la logeaient ne voulurent plus de son voisinage. Or, voyez comme les choses s'enchaînent ici-bas : Marianne la Noire alla justement s'installer dans la maisonnette de Jean-Pierre, qui, depuis le temps, était toujours inoccupée. Ce fut une grande joie pour Marie, qui crut sentir plus près d'elle l'âme de son père et de sa mère. Elle eût voulu ravoir tous les meubles qui garnissaient autrefois la chaumière. A force de filer jour et nuit, elle amassa du moins assez d'argent pour racheter le vieux coucou de ses parents. Il est vrai que la pauvre horloge avait eu des malheurs à l'étranger : elle avait perdu la moitié de sa voix, et l'autre moitié s'arrêtait court dans son gosier. Elle savait encore crier *cou;* mais le second *cou*, c'était Marie qui était obligée de l'ajouter pour achever la chanson. Encore la jeune fille ne jouit-elle pas longtemps de cette innocente consolation. La Marianne, qui depuis quelques mois s'assombrissait à vue d'œil, déclara que le cri du coucou infirme lui était insupportable, et elle enleva le poids qui le faisait parler, si bien que l'horloge n'eut plus d'autre langage que le tic-tac monotone de son balancier. Ce tic-tac même agaçant la bonne femme, la machine finit par n'être plus remontée du tout, sous prétexte que les gens sérieux et attentifs n'ont pas besoin d'une horloge pour avoir en tête l'heure exacte.

C'était effectivement le cas de la Marianne, qui, en cela comme en beaucoup d'autres choses, avait bien l'air d'une sorcière. N'était-ce pas, je vous le demande, le fait d'une sorcière que de s'en aller ramasser partout des hannetons et des sauterelles ? Que pouvait-elle faire de tout ce bétail infime ? Ne la voyait-on pas aussi, par les nuits sans lune, se glisser comme un feu follet au milieu des tombes du cimetière, armée d'une torche de résine, en murmurant d'inintelligibles paroles et en recueillant les vers de toute espèce qui sortaient de terre ? On disait même qu'elle avait dans les ténèbres des conversations bizarres avec ses poules, et qu'il lui suffisait de traire sa chèvre pour tirer tout leur lait aux vaches des personnes à qui elle voulait du mal.

Sans croire à toutes ces histoires de maléfice et de sortilége qui se colportaient dans le village, Marie ne pouvait se défendre parfois d'un certain sentiment de malaise, lorsque, durant les longues veillées d'hiver, elle filait assise à côté de l'étrange vieille, et qu'on n'entendait d'autre bruit que le gloussement



Elle prit à deux mains son tablier et se mit à valser toute seule. (P. 100, col. 2.)

des poules endormies ou le chevrotement de la bique plongée dans un rêve.

Un soir, la bonne femme, arrêtant son rouet tout à coup, dit d'une voix sombre et amère :

« Je ne sais pas ce que cela signifie ; il me semble que cet hiver je pense beaucoup moins à mon Jean que les autres années. On dirait que les traits de son visage s'effacent insensiblement de ma mémoire. Ce serait vraiment affreux qu'à mon âge je me misse à devenir une mauvaise mère. »

Et comme Marie, tout attristée, se taisait, la vieille reprit : « J'ai entendu dire que l'on peut pleurer une personne absente tant qu'elle vit et jusqu'à ce qu'elle soit tombée en poussière, mais qu'aussitôt qu'elle est retournée à la terre, les larmes s'arrêtent d'elles-mêmes. »

Marie se taisait toujours. La bonne femme continua en joignant les mains avec une sorte de désespoir :

« Mais non, non, cela ne se peut pas ; mon Jean n'est pas mort. N'est-ce pas, seigneur mon Dieu qui es dans les cieux, que mon Jean n'est pas mort? S'il l'était, je me lèverais à l'instant, et je m'en irais à l'étang qui est là devant la porte me noyer comme un chien aveugle... »

Tout à coup elle poussa un grand éclat de rire qui fit tressaillir d'effroi sa compagne : « Que je suis sotte! dit-elle. Pardonnez-moi, mon Dieu. Je sais bien que mon Jean vit encore. Oui, mignonne, ajouta-t-elle en regardant Marie dans les yeux, il vit, et il reviendra, et il attendra que tu sois devenue tout à fait une grande fille, et alors, c'est bien, je ne t'en dis pas davantage... »

Marie, la gorge oppressée, n'osait pas faire un mouvement. Il lui semblait que le fantôme du mort écoutait, qu'elle le sentait là, derrière sa chaise. Cependant le secret dont son âme portait le poids était sur les lèvres de la jeune fille ; elle n'aurait eu qu'à parler, et tout eût été fini à jamais. Elle ne parla pas.

Le samedi soir principalement la Marianne devenait loquace. Ce jour-là, — en vertu d'un vieux préjugé, — elle ne filait jamais. Elle prenait son tricot, et après avoir déroulé toute une moitié du peloton de fil, comme pour s'assurer d'avance longue haleine, elle entamait des discours étranges qui toujours se terminaient par cette farouche conclusion : « Comprends-moi bien, ma fillette, — car il n'y a rien que je ne puisse te dire, tu as en toi, je te le répète, l'âme avisée d'un vieil ermite. — Le suprême bonheur ici-bas, c'est de vivre seul, de savoir se passer du monde. Celui qui compte sur autrui est un mendiant, oui, un mendiant. As-tu donc besoin, pour voir et agir, des yeux qui sont dans la tête d'un autre, des bras qui pendent aux épaules d'un autre? Non, non ; celui-là est toujours riche et tout-puissant, qui sait se suffire à lui-même ; il possède l'anneau magique des contes bleus. Oh ! seule, seule, pourquoi ne suis-je pas restée seule? Je ne pleurerais pas aujourd'hui l'époux que la mort m'a ravi, le fils qui m'a quittée pour courir le monde !... »

Malgré ces paroles de la Marianne, l'isolement où vivait Marie paraissait pénible à la jeune fille. Aussi demanda-t-elle comme une grâce à la bonne femme que son frère Damien vînt habiter la maisonnette à Jean-Pierre. La vieille se fit longtemps tirer l'oreille; elle craignait la présence de ce garçon turbulent et fantasque ; toutefois Marie cajola si bien la Marianne que celle-ci finit par y consentir.

Il va sans dire que Damien n'avait pas encore de position faite. Le père Zacharie lui avait appris à tricoter; mais avec ce métier, bon tout au plus pour un estropié ou un impotent, on ne va pas loin dans le monde. Pour le moment, le garçon avait un désir, c'était de devenir maçon, et la Marianne l'encourageait de toutes ses forces dans cette pensée : elle eût volontiers fait des maçons de tous les jeunes gens du pays pour les envoyer à l'étranger chercher des nouvelles de son fils Jean.

Sur ces entrefaites, la femme de Rodel le fermier vint à mourir. Ce fut un chagrin véritable pour Marie, qui pleura bien fort à son enterrement, car, malgré les étrangetés de son caractère, la défunte avait un excellent cœur ; elle s'était toujours fort intéressée à l'orpheline, et lui avait formellement promis de la prendre chez elle quand elle serait grande.

Il était écrit, en effet, que la jeune fille finirait par entrer dans la maison de son tuteur. Un an à peine s'était écoulé depuis le décès de la fermière qu'une double noce fut célébrée au village : Rodel, qui avait trois enfants, maria le même jour sa fille aînée et son fils unique, auquel il cédait son bien par contrat.

Ce fut une grande fête pour tout le village. Les trois instruments du père Zacharie firent merveille dans la salle de bal. Quelle animation et quelle joie ! Tout le monde dansait, les grandes personnes à l'intérieur et les enfants au dehors. Seule, Marie restait dans un coin, immobile et morne. Ses camarades l'apercevant commencèrent à se moquer d'elle. « Oh ! oh ! voilà *Pieds-nus*, s'écriait-on ; — elle avait conservé l'habitude d'aller sans chaussures ; — qui veut danser avec *Pieds-nus ?* »

Et de tous côtés on vociférait en éclatant de rire : « *Pieds-nus! Pieds-nus!* Un danseur pour *Pieds-nus!* »

La pauvrette avait grande envie de pleurer ; néanmoins elle fit appel à son énergie et à sa fierté. Pour mieux répondre aux rieurs, elle prit à deux mains son tablier, et se mit à valser toute seule avec tant de grâce et de souplesse, que tous les enfants s'arrêtèrent surpris. Les grandes personnes, se faisant signe sous la porte, s'approchèrent à leur tour, et il se forma autour de Marie un cercle de curieux et de curieuses qui battirent des mains tout émerveillés.

Lorsque la musique se tut, Rodel le père, qui était ce jour-là de joyeuse humeur, prit l'orpheline par la main, lui fit une belle révérence, et la conduisit dans la salle du festin, en l'invitant à s'asseoir et à

se régaler. La fillette s'assit à la table, mais elle mangea peu et but à peine. Étonné de sa sobriété, le fils Rodel s'approcha d'elle avec sa femme et lui dit en plaisantant : « Mademoiselle Marie, qui mange du bout des dents, nous a-t-elle apporté aussi son cadeau de noces ?

— Oui, répondit hardiment l'orpheline. Je vous apporte ma personne. Votre défunte mère m'avait donné sa parole que je servirais un jour chez elle, et que personne autre que moi n'aurait la garde de votre premier-né. »

Les nouveaux mariés s'entre-regardèrent un instant ; puis le fils Rodel répliqua : « Ma foi, Marie, tu as la langue bien pendue, cela me plaît ; dès demain tu peux apporter ton paquet chez nous. »

Hélas ! ce qui fait la joie des uns fait souvent le chagrin des autres ; on en eut la preuve, cette nuit-là, dans la maisonnette de Jean-Pierre. La Marianne, en apprenant que sa pensionnaire la quittait, entra dans une furibonde colère : « Petite vipère ! criait-elle, que j'ai réchauffée dans mon sein, tu es aussi fausse et aussi ingrate que les autres. » Puis, ramassant une grosse pierre, elle s'en frappa la poitrine en disant : « Saute, mon cœur, saute vite, que ce caillou prenne ta place ! C'est fini, je veux désormais être seule, toute seule... Et toi, fillette perfide, sois tranquille, quand mon Jean reviendra, il restera seul, lui aussi. Je renonce à ce que j'avais arrangé pour lui et pour toi... »

Et jusqu'au matin les deux orphelins, qui ne dormaient pas, entendirent la malheureuse vieille errer toute désolée aux alentours de la maison.

« Décidément, dit Damien à sa sœur, c'est une sorcière ; pourvu qu'elle ne nous jette pas un mauvais sort !

— Tais-toi donc, répondit Marie sévèrement ; Marianne la Noire, vois-tu, a ici-bas une lourde croix à porter. Je saurai bien ramener à moi cette pauvre âme endolorie. »

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

(*A suivre.*) Par J. Gourdault.



LE MAMMOUTH

Il y a quelque temps, me trouvant à Londres, je fus rendre visite aux docks. Ces vastes entrepôts, où les navires arrivant des cinq parties du monde viennent décharger leurs richesses, sont une des plus grandes curiosités de la grande cité anglaise. Nulle part peut-être il n'est possible de contempler un spectacle mieux fait pour donner une idée du merveilleux développement du commerce et de l'industrie modernes.

Autour des bassins où sont rangés côte à côte jusqu'à deux et trois cents navires à la fois, se dresse une véritable ville, composée d'immenses édifices où viennent s'entasser dans un ordre parfait tous les divers produits du globe.

Accompagné d'un des employés de la compagnie des docks de Londres, je visitai, l'un après l'autre, ces entrepôts, véritables temples du commerce des nations, et chaque pas m'arrachait des cris d'admiration. Là on voyait, dans une vaste salle à la légère voûte de fer, 10 000 boucauts de sucre rangés symétriquement en piles hautes comme des maisons ; plus loin c'étaient 50 000 sacs de café, remplissant un large hangar ; puis des tonneaux par milliers, des caisses de toute dimension et de toute forme, des billes de bois précieux, des cornes d'animaux, des peaux, des laines, des cotons, du thé.

Après avoir traversé ces entassements de trésors, nous arrivons à la grande salle centrale, la plus vaste du monde, car elle ne couvre pas moins de deux hectares de superficie. De là nous passons dans une chambre que l'on pourrait appeler le paradis des fumeurs, puisqu'elle renferme continuellement, pour l'approvisionnement des marchands de Londres, 1500 caisses de cigares évaluées à plus de 4 millions de francs.

« Oh ! me dit l'employé, nous avons ici un fumeur dont toutes ces caisses suffiraient à peine à bourrer la pipe.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez par ici, monsieur, je vais vous montrer la *pipe de la reine*. »

Je le suis, et nous arrivons devant un vaste fourneau dont la gueule béante nous montre un véritable enfer de flammes et de masses incandescentes. Dans ce gouffre, des hommes sont occupés à lancer incessamment des caisses de marchandises, des ballots, des tonneaux, comme si, mauvais génies de ce lieu, ils en voulaient anéantir les trésors.

L'employé me donne bientôt le mot de cette étrange énigme. Ce fourneau est appelé la pipe de la reine, parce que c'est là que les marchandises avariées et qui ne pourraient sans danger être livrées à la consommation sont, par ordre du gouvernement, livrées aux flammes. On se fera une idée de la quantité

de marchandises ainsi détruites lorsqu'on saura que le brasier est entretenu nuit et jour.

Je suis de nouveau mon guide et nous nous dirigeons cette fois vers une autre partie des entrepôts, où sont rangées les marchandises de grande valeur.

La première salle où nous pénétrons offre un coup d'œil vraiment féerique, et je ne puis retenir un cri d'admiration. Le sol est couvert de défenses d'éléphant rangées côté à côté, formant une véritable mine d'ivoire. Au bout d'un instant, je m'aperçois que ces défenses dépassent de beaucoup les dimensions ordinaires. J'en mesure une de 3 mètres, plus loin une de 5. En outre elles sont curieusement recourbées, et, en les examinant de près, leur surface me paraît rugueuse et dépolie.

« Quel est donc le pays, demandé-je à mon guide, qui nourrit des éléphants capables de produire de pareilles défenses? Ces animaux étaient certainement des géants dans leur espèce.

— Ah! me répond-il en souriant, certes c'étaient des géants; mais le pays qui les nourrissait a cessé de leur rendre ce service depuis bien des milliers d'années.

— Comment! des milliers d'années?

— Oui, monsieur; je ne suis pas un savant, mais un membre de la Société royale qui est venu examiner cet ivoire nous a assuré que les animaux qui le produisaient avaient disparu depuis trois ou quatre mille ans, peut-être plus. Il nous a dit que ces animaux étaient des mammouths.

— Voulez-vous dire que ces défenses proviennent vraiment de mammouths?

— Certainement, monsieur. Nous en recevons tous les ans d'assez grandes quantités qui nous sont apportées par des navires venant des mers au nord de la Russie et de la Sibérie. Il paraît que ces défenses se trouvent principalement sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, emprisonnées dans les glaces, où elles forment de véritables bancs avec d'autres ossements. Cet ivoire, que nous appelons ivoire fossile, est très-estimé dans le commerce et se vend fort cher, car, malgré son grand âge, il est compacte, lourd et très-blanc. »



Le mammouth. (P. 102, col. 2.)

De l'ivoire de quatre mille ans! voilà certes, mes chers lecteurs, de quoi vous étonner; aussi me saurez-vous peut-être gré de vous dire quelques mots sur l'animal qui l'a produit.

Le mammouth est certainement le plus intéressant des animaux antédiluviens que la science ait retrouvés jusqu'à ce jour.

On sait aujourd'hui d'une manière certaine que c'était un éléphant presque identique pour la structure avec l'animal de cette espèce qui habite maintenant les forêts de l'Asie méridionale et de l'Afrique, mais de dimensions beaucoup plus considérables. Ainsi, tandis que l'éléphant contemporain atteint rarement une taille supérieure à 4 mètres, le mammouth dépassait 5 à 6 mètres. Ses défenses avaient une longueur moyenne de 4 mètres et se recourbaient à leur extrémité en dehors et vers le ciel.

Enfin, détail caractéristique, sa peau, au lieu d'être lisse et unie comme celle de l'éléphant moderne, était couverte d'une fourrure de laine douce et épaisse, formant sur le cou et le long du dos une véritable crinière. On peut conclure de là que le mammouth avait été créé pour habiter les régions tempérées ou même froides.

Comment, me direz-vous, est-on arrivé à reconstituer aussi complétement un animal dont on prétend que la race s'est éteinte depuis plusieurs milliers d'années? Car enfin, si le squelette à la rigueur peut se conserver pendant des siècles à l'état fossile, il n'en est pas de même de la peau et de la laine, matières éminemment putrescibles.

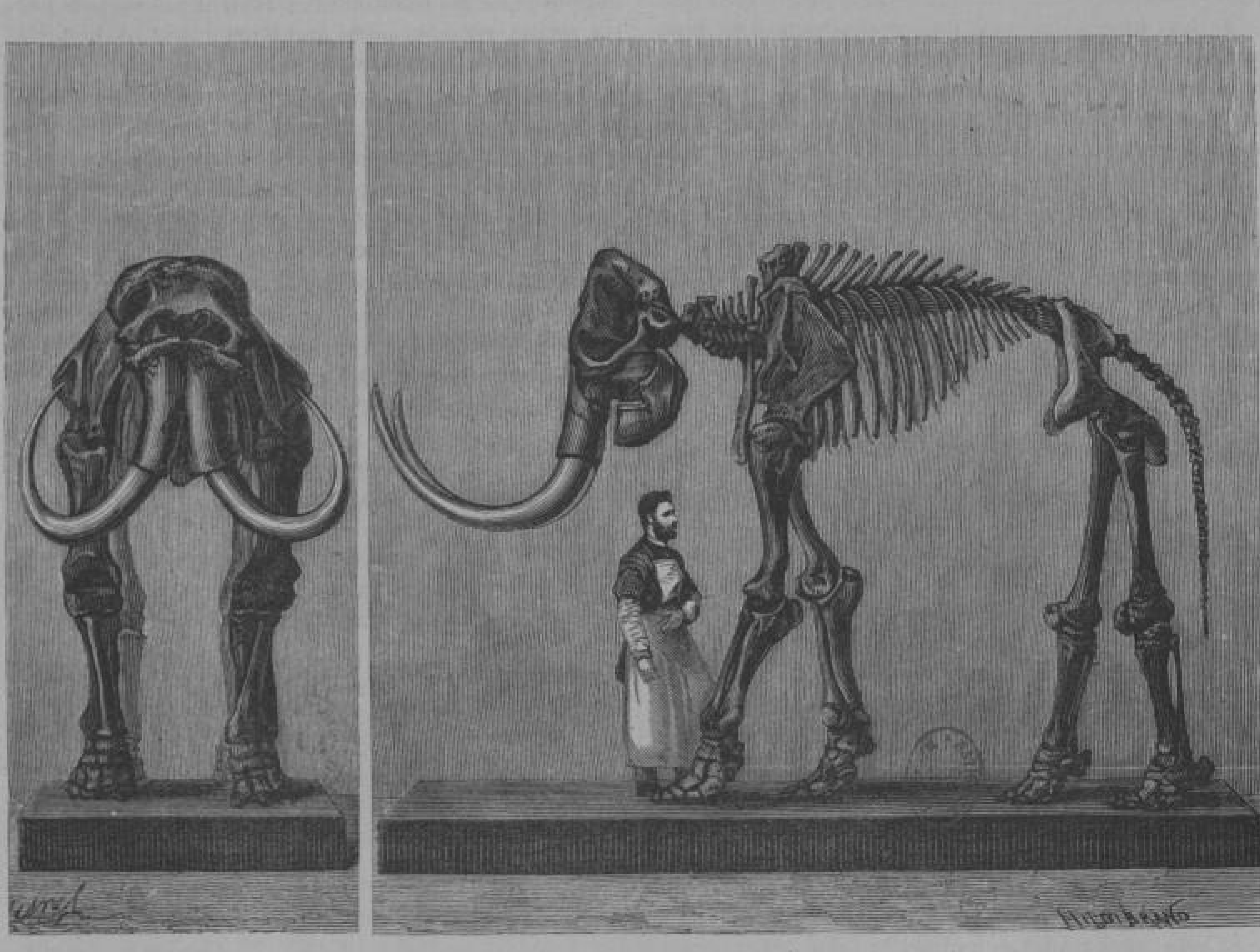
L'histoire de la découverte et de la reconstitution du mammouth est assez intéressante pour que je vous en relate ici quelques-uns des principaux faits.

Les ossements de mammouth se trouvent disséminés à l'état fossile dans presque tous les pays de l'ancien monde; aussi le hasard a-t-il amené souvent leur découverte, et cela dès les temps les plus re-

culés, car l'historien grec Théophraste, qui écrivait il y a près de vingt-deux siècles, mentionne l'existence d'ivoire fossile dans le sol de la Grèce.

Les anciens, frappés par la dimension des ossements pétrifiés du mammouth et par l'analogie de leur structure avec celle du squelette humain, les attribuèrent à une race de géants, qui, selon eux, aurait précédé l'homme sur la terre.

Cette croyance se maintint presque jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'en 1577, un violent ouragan ayant déraciné un chêne dans les environs de Lucerne, des ossements de dimensions extraordinaires furent mis à nu. Ces os furent recueillis et portés à Lucerne, où le célèbre médecin Plater appelé à les examiner n'hésita pas à déclarer qu'ils provenaient du squelette d'un homme géant, d'une taille d'au moins 19 pieds. Les habitants de Lucerne, pour honorer la mémoire de cet ancêtre gigantesque, décidèrent que l'image d'un géant serait désormais placée dans les armes de la ville. Malheureusement pour la légende, au commencement de notre siècle, le célèbre anatomiste Blumenbach, ayant vu à Lucerne les os du prétendu géant, les reconnut parfaitement pour des ossements d'une espèce d'éléphant, auquel il donna le nom d'éléphant primitif et qui n'est autre que le mammouth.



Squelette de mammouth, vu de face et de profil. (P. 104, col. 1.)

Mais c'est surtout dans les régions glacées de la Sibérie que l'abondance des débris fossiles de mammouth permit de retrouver peu à peu toute la structure de cet animal.

Ces débris y sont en si grande abondance, qu'ils entrent pour moitié dans la composition de certaines îles formées de sables gelés pour l'autre moitié. Le voyageur Billing, décrivant une de ces îles longue de trente-six lieues, dit : « Toute l'île, excepté trois ou quatre petites montagnes de roches, est un mélange de sable et de glace. Aussi lorsque le dégel fait tomber une partie du rivage, on trouve en abondance des os de mammouth. Toute l'île est formée des os de cet animal extraordinaire, de cornes et de crânes de buffles ou d'un animal qui lui ressemble, et de quelques cornes de rhinocéros. » A certaines époques de l'année, les tempêtes couvrent les plages septentrionales de la Sibérie de monceaux d'ivoire de mammouth.

Depuis des siècles les habitants de la Sibérie extraient de ces véritables mines tout l'ivoire employé sur les marchés chinois, et malgré cette longue exploitation ces dépôts paraissent aussi riches que jamais. Il y a cent ans à peine que le commerce européen s'est occupé d'attirer à lui une partie de ces richesses.

Mais vers le commencement de ce siècle une découverte plus importante que toutes les précédentes est venue fournir à la science les renseignements les plus complets sur l'éléphant de Sibérie.

En 1799, un pêcheur tongouse remarqua sur les bords de la mer Glaciale, près de l'embouchure de la Léna, au milieu d'un mélange de sable et de glaces, une masse informe de couleur sombre, dont il ne put de loin déterminer la nature. L'année d'après, cet objet problématique se trouva un peu plus dégagé, mais pas assez pour qu'on reconnût ce qu'il pouvait être.

Vers la fin de l'été suivant, on distinguait le flanc tout entier d'un animal gigantesque d'espèce inconnue et porteur de défenses énormes. Ce n'est que la cinquième année que, les glaces ayant fondu plus vite que de coutume, cet animal vint échouer à la côte. C'était un mammouth en chair et en os.

Au mois de mars 1804, le pêcheur tongouse qui avait le premier découvert l'animal, et le considérait comme sa propriété, enleva les défenses, qu'il vendit 50 roubles.

Deux ans après, un membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, M. Adams, voyageant avec le comte Golovkin, ambassadeur de Russie en Chine, qui se rendait à son poste, apprit à Iakoutsk la découverte du pêcheur tongouse. S'étant rendu sur les lieux, il y trouva l'animal quelque peu mutilé, vu que les Iakoutes en avaient dépecé la chair pour en nourrir leurs chiens, aussi avides de cette viande fossile que de viande fraîche, et que les bêtes féroces, ours blancs et renards, en avaient également pris leur part.

Cependant le squelette, à l'exception d'un pied de devant, était entier. De plus, certaines parties étaient protégées par une peau couverte de crins, de poils et de laine, et d'un poids tel que dix personnes ne la transportèrent que difficilement. Une des oreilles, bien conservée, était garnie d'une touffe de crins.

Plus de 30 livres de poils furent retirées du sol humide où les ours blancs les avaient enfouis en dévorant les chairs. M. Adams recueillit ces restes avec soin, racheta les défenses aux Iakoutes et vendit le tout moyennant 8000 roubles au gouvernement russe, qui le fit déposer à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

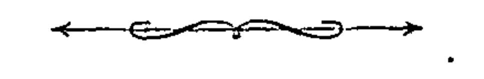
Cette découverte permit aux savants d'étudier le mammouth avec autant de certitude que si c'eût été un éléphant moderne.

Depuis, plusieurs découvertes du même genre ont été faites sans que, malheureusement la science en ait profité. En 1800, Saryschew, voyageur russe, trouva sur les rives de la mer Glaciale un mammouth entier que le flot avait mis à nu. L'imposant animal était debout, enveloppé de sa peau couverte de poils. En 1865, un chasseur sibérien trouva de nouveau un de ces animaux en parfait état de conservation. Enfin, en 1872, les membres d'une expédition américaine au pôle nord découvrirent dans une plaine des régions arctiques un nombre considérable de cadavres de mammouth dont la chair était en assez bon état de conservation pour servir de nourriture à des troupeaux de renards et d'ours blancs.

Maintenant comment expliquer la présence de ces animaux en si grand nombre dans une région inhabitable, et surtout la parfaite conservation d'un certain nombre d'entre eux au milieu de masses de glace? Sur ce point, les savants sont loin d'être d'accord et ne sont arrivés jusqu'à présent qu'à émettre des hypothèses plus ou moins soutenables. On a supposé que les mammouths avaient été surpris par un grand cataclysme et que leurs corps avaient été charriés par les eaux du déluge vers les régions arctiques. D'autres ont admis que ces régions habitables alors avaient été subitement envahies par les glaces. Nous n'avons pas à nous prononcer et devons nous contenter d'enregistrer les faits bien établis jusqu'à ce jour.

Pour terminer, il me reste à dire que le nom de *mammouth* lui-même a été l'objet de nombreuses controverses. Les uns l'ont fait venir des mots arabes *behemoth*, qui désigne dans la Bible un grand animal inconnu ou *mahemoth* s'appliquant à l'éléphant de grande taille; d'autres y voient un dérivé du mot *mamma*, qui sert en langue tartare à désigner la terre, parce que les légendes tartares et chinoises dépeignent le mammouth comme un animal souterrain, habitant de profonds terriers. C'est par une fausse interprétation de ces légendes que l'on a fait courir le bruit tout récemment que des mammouths vivants habiteraient encore la région septentrionale de la Sibérie.

H. Norval.



IL ÉTAIT TEMPS[1]

II

RÉPARATION

Quelques jours après, l'oncle Henri, sur un petit mot de sa nièce, accourut la trouver.

« L'autre jour, lui dit Mme Heurtier en rougissant, vous m'avez dit que...

— C'est convenu : n'en parlons plus, » dit doucement l'oncle Henri. Voyant que sa nièce était embarrassée, il avait pitié de son embarras. Car s'il était un peu bourru, il avait le cœur bien placé et plein de délicatesse. Il n'était pas comme ces donneurs de conseils qui s'en vont répétant à tout bout de champ : « Je vous l'avais bien dit ! »

1. Suite. — Voy. page 87.



Les enfants s'avancèrent, les mains tendues. (P. 107, col. 1.)

« Au contraire, reprit Mme Heurtier en souriant, parlons-en. Et d'abord, il faut que je vous remercie d'avoir commencé à m'ouvrir les yeux. »

Pour se donner une contenance, l'oncle Henri déboutonna sa houppelande.

Tout le temps que sa nièce mit à lui raconter de point en point ce qui s'était passé, il regardait le tapis avec obstination. Il était ému : « Eh bien ! dit-il enfin, une fois rentrée à la maison, qu'as-tu fait ?

— J'ai beaucoup pleuré, et des larmes bien amères. Mes enfants, qui, après tout, ont bon cœur (signe affirmatif de l'oncle Henri), ont été profondément touchés de ma peine. Quand je les ai vus si émus et si ébranlés, j'ai jugé inutile de leur faire des reproches. Je me suis adressée à leur cœur ; je les ai aidés à comprendre la nature du mal qu'ils avaient fait. Ils ont compris, les chéris, car ils sont intelligents (sourire et signe affirmatif de l'oncle Henri), que c'est, pour une âme, un grand malheur de faire naître dans d'autres âmes des sentiments aussi pénibles et aussi dangereux que le sentiment de l'humiliation, de la jalousie, de la haine peut-être.

» Ils m'ont demandé d'eux-mêmes à réparer leur faute. Je leur ai dit de chercher quel genre de réparation serait le meilleur. Ils ont tenu conseil entre eux. Ç'a été la grande affaire des trois jours derniers. Pour les encourager et soutenir leur bonne volonté, je leur ai fait l'aumône d'un petit conseil de temps en temps ; mais leur décision leur appartient en propre. J'ai voulu leur laisser la peine de chercher et le plaisir de trouver, afin que le souvenir de cette aventure reste profondément gravé dans leur mémoire.

» Leur première idée a été de donner les malencontreux joujoux aux enfants que nous avions rencontrés. Outre la difficulté de retrouver des enfants que nous ne connaissions pas, il y avait un inconvénient, que Marie, cette chère petite, a signalé d'elle-même. Ces joujoux sont trop beaux. Ils feraient sans doute plaisir aux enfants à qui on les donnerait, mais ce ne serait pas un plaisir sans mélange et sans danger. Par leur magnificence disproportionnée, ils provoqueraient de fâcheuses comparaisons dans l'entourage ; ils feraient naître des jalousies, ils susciteraient des inimitiés ; et quand ils seraient détruits, ils laisseraient derrière eux, outre le regret de ne plus les avoir, le dégoût des choses plus simples.

» On m'a soumis successivement une demi-douzaine de projets, de contre-projets et d'amendements. Voici à quoi l'on s'est arrêté.

» Tous les dimanches nous voyons passer d'ici, sur le trottoir d'en face, les petits enfants d'un asile, que les Sœurs conduisent à la messe du matin. Marie a pensé à eux. « Ils n'ont, m'a-t-elle dit, ni papa ni maman pour leur donner des étrennes, et ils doivent aimer les joujoux comme tous les enfants. Nous venons te prier de nous racheter les nôtres, que tu trouveras à placer pour quelque vente de charité, et de nous donner l'argent, auquel nous joindrons nos économies. Nous achèterons toute une cargaison de joujoux à bon marché, nous irons les distribuer nous-mêmes à ces petits enfants. Ce sera si amusant de les voir rire, sauter, et de les entendre faire beaucoup de tapage !

— Eh bien, dit l'oncle Henri, qu'as-tu répondu à cela ?

— Je n'ai pas voulu paraître trop frappée de leur petit projet. J'ai seulement répondu que je l'approuvais. Je leur ai posé quelques questions pour voir s'ils se rendaient bien compte de ce qu'ils allaient faire, et si toute cette histoire ne se tournerait pas en simple amusette. Ne vous moquez pas de moi si je vous affirme que leurs réponses ont été sensées et judicieuses.

» J'ai su par la directrice de l'asile qu'à certaines époques ceux de leurs anciens pensionnaires qui ne sont pas placés trop loin reviennent les voir, et que c'est l'occasion de quelques petites fêtes. J'ai fait part de cette circonstance à mes enfants. Comme quelques-uns de ces anciens pensionnaires, garçons ou filles, ne sont pas dans une situation bien brillante, nous avons joint aux joujoux un bon ballot de vêtements chauds. Vous m'offrirez bien votre bras jusqu'à l'asile. Marie et Raoul ont tenu à porter leurs paquets eux-mêmes. J'ai seulement envoyé le ballot de vêtements par Germain, parce qu'il était trop lourd. »

En ce moment les deux enfants entrèrent, fort simplement vêtus. On voyait qu'ils ne voulaient pas jouer aux seigneurs faisant largesse à leurs vassaux.

L'oncle Henri et sa nièce marchaient derrière les deux enfants, qui encombraient le trottoir de leurs énormes paquets. Quelques flâneurs se retournaient avec surprise. Mme de Chasserel, une amie trop mondaine de Mme Heurtier, passa en coupé du matin ; elle porta son lorgnon à ses yeux, et se jura à elle-même qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal vu, que Mme Heurtier ne sortirait pas en toilette négligée, donnant le bras à un vieux bonhomme affublé d'une houppelande, et qu'elle ne laisserait pas ses enfants porter des paquets enveloppés de papier gris, comme les garçons épiciers !

L'oncle Henri refusa absolument d'entrer dans la salle où l'on devait réunir les enfants, sous prétexte qu'ils le prendraient pour Croquemitaine ou pour le père Fouettard. C'était une de ses manies de se tenir toujours à l'écart. Mais il se posta derrière un vasistas. Vu de la salle, derrière sa vitre, il ressemblait au portrait mal encadré de quelque ancêtre bourru. Mais les enfants ne songeaient guère à le regarder.

Au moment même où commença la distribution, les voisins de la salle d'asile tressaillirent en entendant un vacarme épouvantable, et le bruit courut dans le quartier que les bambins étaient en pleine insurrection contre les bonnes Sœurs.

Les marmots avaient commencé par regarder les visiteurs d'un air passablement ahuri ; les anciens et les anciennes pensionnaires se tenaient tout penauds au second plan. Quand on leur expliqua ce que contenaient les paquets, ils se regardèrent les uns les autres et se mirent à ricaner. Les plus hardis ce-

pendant s'avancèrent, les mains tendues; alors il y eut une poussée; les distributeurs furent littéralement bloqués et faits prisonniers; Marie, un instant, eut peur, et Raoul fut indignement bousculé. Cette première explosion de joie fut terrible; l'oncle Henri, derrière sa vitre, se demanda s'il lui faudrait intervenir, et provisoirement boutonna sa houppelande. A la fin, tout le monde se mit à rire.

Marie, ayant pris à part une des sœurs de charité, lui demanda si tous les enfants étaient là.

« Tous, excepté une pauvre petite qui s'est cassé la jambe en courant, et qui est couchée.

— Peut-on la voir? »

La petite malade était dans un lit bien blanc. Sa figure pâlie et amaigrie par la souffrance avait quelque chose de si touchant que Marie se sentit remuée jusqu'au fond du cœur. Elle se mit à genoux au chevet du lit, pour embrasser l'enfant, qui la regardait avec des yeux surpris. Elle posa successivement sur la couverture un chien et un mouton qui, par suite d'une erreur de fabrication, avaient changé de voix : le chien bêlait et le mouton aboyait. La petite fille regarda Marie, puis le mouton, puis le chien, qu'elle pressait contre sa poitrine, mais elle ne dit pas merci. Elle semblait réfléchir profondément.

Elle leva les yeux sur Marie et la regarda cette fois bien en face; il y eut un petit tressaillement autour de sa bouche comme si elle allait sourire ou parler; mais elle ne parla pas et elle ne sourit pas. Marie, par un mouvement de sympathie, se rapprocha encore du petit lit, posa doucement sa tête sur l'oreiller, et fixa sur le pauvre visage pâli deux yeux pleins de tendresse et de pitié. Alors la petite tête se souleva doucement, et les lèvres pâles se posèrent sur la joue de Marie.

Pendant ce temps-là, Raoul, devenu chef d'orchestre, conduisait un immense charivari de tambours, de trompettes, de crécelles et de mirlitons.

« Nous sommes, je crois, dans la bonne voie! dit l'oncle Henri, qui était sorti de son cadre pour offrir son bras à sa nièce.

— Entre nous, répondit Mme Heurtier, je crois qu'il était temps d'y rentrer. »

J. Girardin.

LE GATEAU DES ROIS

La nuit arrive vite en janvier, surtout lorsque la journée a été mauvaise, et que la neige, qui tombe encore, couvre le ciel d'un nuage uniforme de crêpe gris. Mme Gotthelf a beau se tenir tout près de la fenêtre, dont elle a écarté les rideaux de percale, rien n'y fait! Décidément on n'y voit plus!

La ménagère économe a tenu bon tant qu'elle a pu; elle sait que l'huile est chère cette année et que la provision a été faite avec parcimonie; mais elle ne peut même plus enfiler son aiguille et l'ouvrage presse.

« Nanerl, allume la lampe, dit-elle à sa fille aînée qui berce son petit frère dans le coin de la chambre.

— Mère, répond l'enfant, qui paraît déjà adroite et intelligente comme une petite femme, faut-il remettre du bois dans le feu? Il est presque éteint.

— Non, chérie : il sera assez temps quand le père reviendra. Tu n'as pas froid, n'est-ce pas? »

La petite assure qu'il fait très-bon dans la chambre; et cependant, lorsqu'elle a tourné le dos à sa mère, elle souffle de toutes ses forces dans ses mains rougies. Puis elle se remet à chanter doucement en agitant le petit berceau; là il fait chaud, sur l'oreiller et sous la moelleuse couverture, et quand Nanerl, comme une vraie petite maman, soulève le rideau vert pour s'assurer si Baby dort, elle essuie sur le front du nouveau-né des petites gouttes de sueur qui ressemblent à des perles liquides.

Les doigts menus de Mme Gotthelf sont rouges aussi, et cependant, loin de paraître engourdis, ils travaillent avec ardeur maintenant que la lampe est allumée. On les voit aller et venir à l'endroit et à l'envers du métier, comme la navette infatigable d'un habile tisserand. Mieux que cela! Je doute qu'Arachné, la divine filandière des contes mythologiques, ait jamais rempli sa tâche aussi vite. L'aiguille va et vient, elle passe et repasse sans cesse, et les œillets panachés, les pavots éclatants, les lis sans tache, se mariant aux roses pourprées, les violettes auxquelles il ne manque que le parfum, s'épanouissent sous les doigts de la laborieuse ouvrière.

« Mère, je sais ma leçon, dit un bambin d'une dizaine d'années, dont les yeux noirs brillent d'intelligence.

— Eh bien, mon petit homme, Nanerl va te faire répéter; tu sais que je ne puis quitter mon ouvrage. »

Le bambin se lève; il se tient debout, tout droit, comme un petit tambour-major, et, d'une voix claire, il commence à réciter l'évangile du jour :

« Alors, les mages étant arrivés au lieu où était l'enfant, l'étoile s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie, et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et ayant reçu en songe un ordre du ciel de ne point aller trouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. »

Mais au moment où Nanerl fermait le livre et s'apprêtait à féliciter gravement l'écolier, une petite voix s'éleva derrière le poêle, et une tête mutine, à la chevelure embrouillée, comme celle d'un enfant qui vient de dormir dans le premier endroit venu, apparut entre le tuyau et la muraille.

« Dis donc, grande sœur, demanda la petite voix, pourquoi lui portait-on tant de cadeaux à cet enfant-là? Est-ce parce qu'il était bien sage?

— C'était en effet le plus sage des enfants, répondit Nanerl ; tu le connais, Johan ; tu le connais et tu le pries, car c'est à lui que tu parles soir et matin.

— L'enfant Jésus! cria Johan en frappant dans ses petites mains. Je crois bien que je le connais, et je l'aime aussi! Cependant, ajouta-t-il d'un ton qui aurait été comique s'il n'avait été touchant, il ne m'a rien apporté cette année. Rien dans la cheminée! Rien à l'arbre de Noël! J'ai pourtant été bien sage!

— Chut! dit Nanerl en mettant un doigt sur sa bouche ; ne parle pas de cela, mon petit Johan, tu ferais de la peine à maman.

— Et crois-tu, ma grande sœur, continua le petit obstiné, qu'il y aura aujourd'hui une belle galette des Rois comme l'année dernière? Wilhem m'a dit qu'il n'en savait rien.

— Taisez-vous tous les deux, reprit Nanerl, et je vous raconterai une belle histoire. »

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



EN CONGÉ[1]



Fidélio hurlait lamentablement.

IX

Le philosophe des flaques. — Fidélio est héroïque. — Je me lance dans les descriptions.

Aujourd'hui je t'apprends qu'on a baptisé ton Robert; on l'appelle : le philosophe des flaques.

Que veux-tu! j'aime les flaques, non pas comme Gaston, qui, en sa qualité de futur officier de marine, fait toujours de la navigation, mais en amateur. J'aime à m'asseoir sur une haute pierre au beau milieu d'une belle flaque d'eau de mer, et là je reste des heures à examiner le petit peuple maritime qui l'habite. J'aime à voir les Bernard-l'ermite galoper sous l'eau claire, leur maison sur le dos, à voir scintiller les crevettes, à voir les crabes verts. Parfois, du bout du pied je trouble l'eau, et aussitôt les petits émigrants rentrent dans leur coquille, les crevettes bondissent effrayées, les crabes s'enfoncent prudemment sous le goëmon.

Gustave, qui dessine très-bien, s'est amusé à me dessiner perché sur une crête de rocher. Mes bras entourent mes genoux, j'ai le menton enfoncé dans mon gilet; il a écrit au-dessous de cette caricature, qui est très-bien réussie : *Le philosophe des flaques*. Le nom m'en est resté, et depuis hier on m'appelle : Monsieur le philosophe, illustre philosophe, sublime philosophe. Berthe elle-même m'appelle ainsi, mais après m'avoir demandé confidentiellement si cela ne me faisait pas de peine.

Gaston ne fait pas seulement des caricatures, il dessine, d'après nature, les côtes, les rochers, les falaises, la mer, les bateaux, les grèves, les pêcheurs et les pêcheuses qui traversent les grèves, leur harpon ou leur filet sur l'épaule. Les femmes, avec leur robe écarlate et leur capulet blanc, sont tout à fait pittoresques.

J'ai voulu dessiner aussi, mais j'ai fait des croûtes ; mes bateaux sont figés sur une mer de carton, mes bonshommes ne se meuvent pas davantage sur mes grèves. J'ai fait des réflexions à ce sujet. Mère, j'ai trop peu travaillé, j'en suis désolé, et combien l'an prochain je vais essayer de réparer le temps perdu. Je veux rattraper Gaston pour le dessin; j'ai des dispositions, je travaillerai ; si tu vois mon professeur, dis-le-lui à l'avance, ne fût-ce que pour m'engager d'honneur.

Ma bonne se présente à moi une plume à la main pour la vingtième fois : elle veut que je t'écrive, sans tarder davantage, les hauts faits de Fidélio, et ton philosophe t'écrit sur son balcon.

Après avoir longtemps philosophé sur mes flaques, j'avais rejoint Gaston, qui amarrait entre un rocher un bateau-joujou sur lequel il fait toute une étude de voilure. De là nous nous sommes entendus hêler par Neptune; Krach et lui avaient fait leurs commissions, et le bon père venait nous proposer un bain. Malgré l'heure un peu avancée nous avons gagné la grève des Digues; Neptune s'amusait à faire nager Georges et René dans le premier flot, ma bonne arrivait avec Fidélio et des provisions de bouche.

« Baignons Fidélio, a dit Gaston, il m'a l'air en train. »

Nous l'avons appelé et poussé du côté des enfants qu'il aime; mais il a, comme toujours, fait des scènes : à peine sa patte avait-elle touché l'eau, qu'il se tordait et nous échappait d'entre les mains. J'ai pu le rouler dans le flot en le prenant à bras-le-corps ; mais aussitôt mouillé il a glissé entre mes mains comme une anguille, a bondi par-dessus mon épaule et est allé se vautrer dans le sable. Jamais chien n'a eu pareille horreur de l'eau. Pendant qu'il se secouait, Gaston a pris sa leçon de plongeon. Neptune nous trouve assez forts nageurs pour nous apprendre à plonger. Fidélio était venu s'asseoir auprès de moi

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75 et 92.

sur le sable, mais hors de la portée de ma main. Quand mon tour est arrivé et qu'il m'a vu entrer dans l'eau, il a pris l'air inquiet et s'est approché du bord. J'ai marché jusqu'à Neptune; l'eau était froide.

« Allons, dedans, ou l'on va s'enrhumer, » m'a dit Neptune, en me prenant à bras-le-corps.

Un aboiement désolé nous a fait tourner la tête : Fidélio, le poil hérissé, était tout au bord de la vague et hurlait lamentablement en nous regardant. Neptune m'a fait plonger : nouveaux aboiements plus furieux; le pauvre chien paraissait hors de lui et poussait de véritables gémissements; au troisième plongeon il avait sauté sur les rochers et s'était avancé sur l'extrême pointe!

« Voyons ce qu'il fera, » a dit Neptune, et il m'a saisi entre ses bras nerveux comme pour me précipiter de loin dans la vague.

Mère, ce pauvre chien qui tremble de tous ses membres en apercevant la mer, qui mord impitoyablement ceux qui veulent l'y plonger, s'est jeté en pleine eau et a nagé vers nous en aboyant. Neptune avait pris pied sur un rocher à fleur d'eau, Fidélio a abordé, s'est élancé sur moi pour me lécher passionnément, sur lui pour le mordre. Neptune se secouait et essayait de se débarrasser de Fidélio, qui avait les dents dans la toile de son pantalon; finalement je me suis jeté à la nage, le chien m'a suivi, nous avons regagné le rivage d'où l'on suivait cette petite scène, et j'ai cru que le pauvre animal me mangerait de caresses. Tout le monde était ému : ma bonne est accourue avec un morceau de pain beurré, Berthe avec une éponge avec laquelle elle a tendrement essuyé le poil mouillé du chien fidèle. Il m'a fallu renoncer à continuer ma leçon : Fidélio me gardait à vue en quelque sorte, et il n'a recouvré sa tranquillité que quand il m'a vu habillé de pied en cap.

Ce trait héroïque l'a placé très-haut dans notre estime à tous; pour ma bonne, elle est complétement enthousiasmée, et son cœur, qui hésitait entre Griffard et Fidélio, s'est décidé pour ce dernier. Elle se consolera des infidélités, de plus en plus fréquentes, de Griffard en accablant Fidélio de caresses et de témoignages d'honneur. C'est pour lui plaire que j'enregistre, dès ce soir, le haut fait de ton bon chien, que j'aime aussi doublement depuis que j'ai vu l'énergie de son dévouement.



Nous nous sommes blottis sous un dolmen. (P. 109, col. 2.)

Le soleil ne s'est pas couché de sa façon habituelle. Ordinairement c'est un magnifique globe de feu qui se détache bien nettement sur un ciel clair et uni et qui projette des rayons à embraser la mer; c'est sublime, et cela paraît simple; hier au soir de grandes bandes rouges et lilas rayaient le ciel au couchant et voilaient à demi le soleil, qui était d'un rouge de sang; la mer était sombre, terne; j'ai pressenti que le temps allait changer.

Ce matin tout était encore brouillé dans le ciel, la mer n'avait pas repris sa transparence, et Neptune, qui me voyait examiner le dehors de mon balcon, m'a crié : « L'orage vient, mon petit frère. »

J'espérais toujours que ce ciel s'épurerait, que cette mer se clarifierait. Mon oncle, sur les signes du temps, a décidé qu'on ne sortirait pas. Gaston et moi avons prié qu'on nous laissât aller au moins jusqu'à la grève des Digues : nous assurions que le ciel commençait à s'éclaircir.

Nous sommes partis, et nous avons été pris par une ondée affreuse. Quelle bourrasque, mère! nous nous sommes blottis sous une de ces énormes pierres celtiques qu'on appelle des dolmens; mais de petits torrents nous ont chassés de cet asile : pas un abri, pas un arbre, pas un rocher, pas une grotte; nous avons reçu l'averse en plein, nous sommes arrivés ruisselants de la tête aux pieds.

Ma tante voulait nous faire mettre au lit, mais mon oncle s'y est opposé, il nous a seulement consignés dans la maison. Nous nous y ennuyons fortement, le plafond nous pèse, nous ouvrons toutes les fenêtres; Gaston a fini par échouer dans la salle à manger, où jouent les petits, et moi je viens me distraire près de toi.

Tu m'as souvent demandé la description du bourg, de l'église, de ma chambre, je m'empresse de profiter de mon temps de réclusion pour te donner ce plaisir.

Très-irrespectueusement je commence par ma chambre, car j'y suis, et si le soleil se levait, l'oiseau obtiendrait peut-être la permission de s'envoler de sa cage. Ma chambre, voyons, que je la regarde bien! est étroite et longue; meubles : un lit, une table, deux chaises, un miroir vert, qui me fait une figure verte; pour ornement une gravure religieuse, deux éventails chinois, un courlis empaillé, une boîte de laque; deux superbes tableaux peints par le bon Dieu. Pour te les faire mieux admirer, j'ouvre simultanément mes deux fenêtres, ce qui fait voler tous mes papiers.

Tableau de gauche à la Léopold Robert, ce peintre des moissons : quelques jardins avec de grands figuiers, et sur une hauteur une belle ferme, des pyramides de gerbes, des instruments agricoles, des paysans allant et venant et se dessinant si nettement sur le ciel, qu'aucun de leurs mouvements ne m'échappe ; voilà pour le champêtre.

Tableau de droite, un horizon immense, des clochers, quelques lignes d'arbres, des dunes de sable, la mer bleue bordant superbement le tout. En ce moment la grève est découverte, les goëlands blancs font d'excellents repas dans les vases vertes dont un grand zigzag d'azur, qui se gonfle de minute en minute, rompt la monotonie. La mer vient; bientôt je pourrai me mirer dedans en me penchant un peu sur mon balcon, et le vieux brick ensablé qui est là si mélancolique devant moi, avec ses deux grands mâts nus et sa bordure blanche, sera à flot. En attendant il est bien à sec, et l'eau qui jaillit ordinairement de ses flancs avariés en une jolie cascade est elle-même tarie. Un groupe d'enfants pend à son ancre rouillée, d'autres se balancent aux cordes attachées au mât.

Comme pendant au vieux navire dans le paysage, tu peux mettre les deux petites habitations dont je t'ai parlé : l'une, c'est la cabane de Neptune et de ses petits enfants. Une guirlande de poissons qu'on fait sécher orne la porte en dehors; au dedans ce ne sont que filets entortillés et autres engins de pêche. Sur un petit mât enroulé dans sa voile s'accrochent tous les vêtements de la famille.

De l'autre cabane sort la voix de la femme qui dit toujours des millions de tendresses à son poupon, et les grognements d'un petit porc dont je vois le museau s'insinuer entre les jointures de la mauvaise porte qu'il secoue toute la journée avec un entêtement sans nom.

De ma chambre passons au bourg. Le bourg est un pêle-mêle de maisons orientées au hasard, entourant sans ordre une vieille église comme des poussins indépendants entourent leur mère, chacun tourné, perché comme il veut, mais ne s'éloignant pas. Le mur du cimetière est la seule barrière élevée entre l'église et la mer, et la place touche la grève. Le bureau des douanes, une petite maison modeste, est sur cette place. Aucune habitation ne se distingue des autres; le presbytère est à l'ombre du clocher, la mairie termine une sorte de ruelle formée de maisonnettes et de cabanes. Cette ruelle, qui longe la grève, est, par sa position, le boulevard des Italiens de Saint-Pierre.

Si j'étais un archéologue, je te dirais toutes sortes de choses savantes sur l'église; mais, hélas! je distingue à peine le style roman d'un autre style d'architecture, et je ne lis pas plus couramment les hiéroglyphes tracés sur les monuments druidiques que ceux de l'obélisque de Louqsor, sur la place de la Concorde. L'église est très-bien située pour prier, voilà ce que je sais. Quand je m'y trouve, et que j'entends le flot qui chante, et que je pense que je suis devant le créateur de cet Océan, je me mets à prier comme tu aimais tant à me voir prier autrefois à Notre-Dame des Victoires. Du reste notre église a des chapiteaux bizarrement sculptés qui paraissent vieux comme le monde, et au fond du chœur se voit une fresque rustique que j'aime parce qu'elle est simple. La sainte Vierge ressemble comme deux gouttes d'eau à une pêcheuse vulgaire : elle a le teint hâlé, elle est habillée de rouge et de bleu; mais elle a l'air bon, et l'enfant Jésus a une très-gracieuse physionomie sous son épaisse perruque blonde. Ce peintre, qui n'était qu'un barbouilleur, avait quelque peu le sentiment chrétien et maternel, dit mon oncle Alphonse.

A suivre. M[lle] Zénaïde Fleuriot.



LES VÉLOCIPÈDES

I

« Le vélocipède est un des signes du temps. Après le coche, la diligence; — après la diligence, le chemin de fer; — après le chemin de fer, le vélocipède... » C'est ainsi qu'un journal saluait, en 1860 ou 1862, l'apparition du modeste véhicule, et si cet

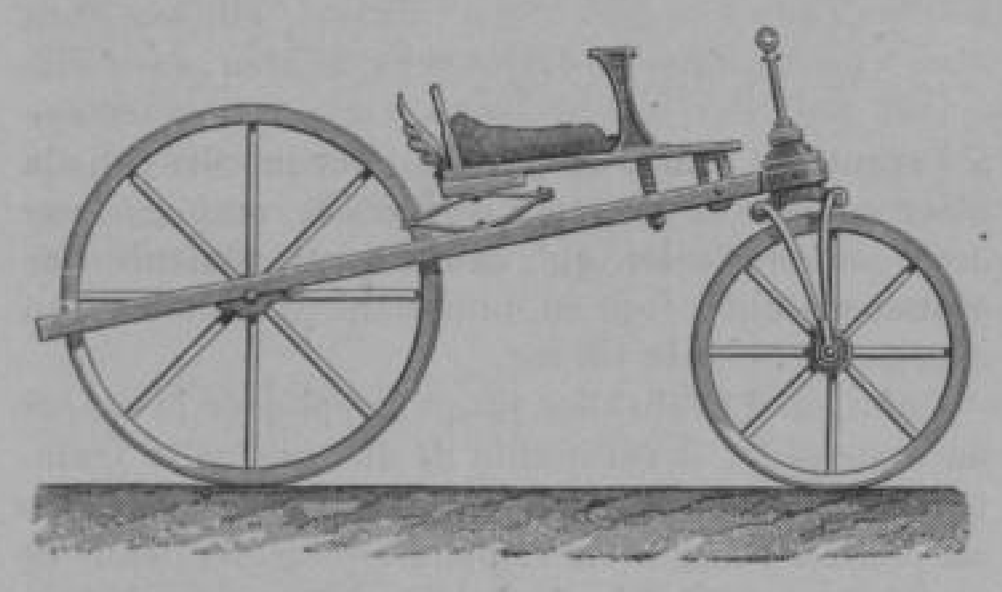
enthousiasme fait aujourd'hui sourire, il n'est que juste de dire qu'il était à ce moment largement partagé en France.

L'engouement pour le vélocipède se propagea rapidement, et cette invention purement française fut bientôt acclimatée dans tous les pays du monde : en Amérique, on comptait en 1866 dans la seule ville de New-York cinq mille personnes se servant du vélocipède.

Fait bizarre, cette invention qui soulevait tant d'enthousiasme et que ses admirateurs forcenés ne craignaient pas de mettre non-seulement en parallèle, mais au-dessus de la plus grande invention des temps modernes, le chemin de fer, n'était pas cependant nouvelle. Ce n'était que le perfectionnement du célérifère, construit pour la première fois en 1818, et qui, lui, était passé presque inaperçu et avait été complétement délaissé.

Le célérifère de 1818, dont nous donnons le dessin ci-dessous, ressemblait presque exactement au vélocipède ; seulement ses roues étaient dépourvues de tout moteur. Le cavalier se contentait d'enfourcher la machine et, frappant alternativement le sol de ses pieds, réussissait à lui imprimer un mouvement assez rapide ; de là on comprend une allure fort ridicule et fort fatigante qui fit abandonner le célérifère.

Un peu plus tard, on imagina le tricycle, léger véhicule à trois roues, mis en mouvement au moyen de pédales, simple perfectionnement de ces voitures



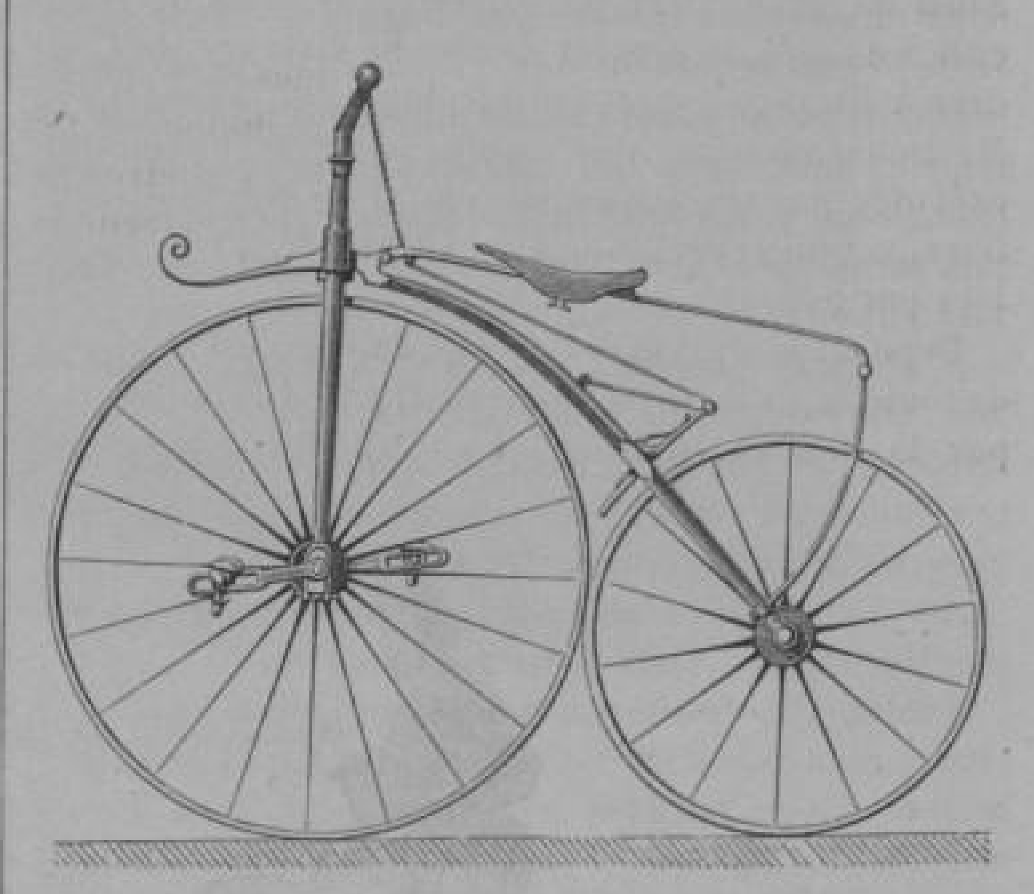
Célérifère de 1818.

que les malades emploient et qui se meuvent au moyen de deux leviers.

« On nous a raconté, dit M. Deharme dans son curieux traité des *Merveilles de la locomotion*, qu'un jour un de ces tricycles fut apporté à la maison Michaux, moins connue alors qu'elle ne l'était il y a quelques années, pour y être réparé. Le fils de la maison joue avec l'appareil. Au lieu de trois roues, il n'en met que deux, et il actionne la roue d'avant avec les pieds. Il essaye, il se lance, il tombe. Il se lance encore, sa course devient plus sûre. Chaque chute excite son courage. Le véhicule n'a plus que deux roues. L'homme court sur cet appareil, qui ne peut se tenir droit au repos, et le vélocipède est inventé. »

Le vélocipède du système Michaux est trop connu de mes lecteurs pour que je leur en fasse une description détaillée ; en tous cas la gravure ci-dessous leur permet de se rendre aisément compte de la disposition de l'appareil.

J'ai dit avec quel enthousiasme la nouvelle invention fut accueillie ; dans tous les rangs de la société on se mit à l'étude de l'art du vélocipède ; des clubs, des journaux spéciaux, furent fondés pour encourager et propager cet art naissant ; on donna des courses où les vélocipèdes remplaçaient les chevaux ; enfin on fut sur le point de placer l'inventeur du vélocipède au rang des grands bienfaiteurs de l'humanité. Son invention devait amener une révolution complète : désormais le pauvre, l'ouvrier, l'artisan,



Vélocipède Michaux.

chacun aurait son vélocipède, et serait affranchi du dur labeur de la marche.

Mais on s'aperçut bientôt que le vélocipède ne pouvait s'employer que sur un terrain uni, sans accidents, sans montées ; que son usage n'était pas sans demander une agilité et une adresse tout au plus communes chez les jeunes gens, et enfin qu'il exigeait une dépense de force assez considérable.

Dès lors le vélocipède tomba aussi rapidement dans l'estime publique, qu'il avait été prompt à la gagner. On fut obligé d'abandonner les grandes utopies philanthropiques, et l'instable bicycle, qui avait failli, selon ses fanatiques, détrôner la locomotive, dut se contenter du rôle qu'il occupe aujourd'hui, celui d'un instrument de gymnastique, fort amusant à la campagne, où il permet de se livrer sur de bonnes routes à un exercice suffisamment hygiénique.

Cependant, pour ne pas être accusé de passer trop facilement d'un extrême à l'autre, il faut reconnaître que le vélocipède possède certains avantages indéniables. Il permet entre autres à son cavalier, auquel on applique le terme technique de vélociceman, de

franchir avec une vitesse excessive des distances assez considérables.

Cette vitesse est proportionnée naturellement à la fois à la nature du terrain, à la force du véloceman et à la qualité du vélocipède. Sur une route ordinaire, modérément accidentée, elle est en moyenne de 10 à 15 kilomètres par heure, et sur une voie asphaltée, d'un niveau parfait, elle atteint et dépasse même 30 kilomètres, la vitesse d'un train omnibus. Mais pour obtenir ce résultat il faut chez le véloceman une grande vigueur, jointe à une connaissance profonde de la pratique de son instrument.

Les amateurs de vélocipèdes font mention de véritables voyages exécutés par des vélocipédistes. Ainsi en avril 1869 un Anglais, M. Booth, franchit en sept heures et demie la distance de Londres à Brighton, c'est-à-dire plus de 83 kilomètres. M. Deharme cite une course de 250 kilomètres exécutée par un véloceman en 20 heures consécutives, ce qui représente une vitesse de 12 kilomètres par heure.

Depuis l'invention du vélocipède, on s'est appliqué de toute façon à perfectionner l'appareil primitif créé par la maison Michaux; on a fait des vélocipèdes



Vélocipède-raquette.

recevant leur impulsion par la roue d'arrière, comme dans le vélocipède-raquette représenté ci-dessus; on a donné des proportions variables aux roues, on a enfin essayé mille combinaisons, mais sans produire de progrès bien sensible sur l'appareil primitif.

Mais on ne s'est pas contenté de perfectionner avec une véritable fureur le vélocipède, on a voulu encore l'appliquer littéralement à tous les éléments.

On a créé le podoscaphe ou vélocipède marin, formé de deux canots fort légers mus au moyen d'une roue centrale, à laquelle le véloceman imprime la force motrice au moyen de pédales absolument comme dans le vélocipède terrestre.

Puis on a imaginé le vélocipède à voile, dont la gravure ci-dessous fera aisément comprendre la disposition. Ce système a donné des résultats fort curieux; on a vu parfois le vélocipède poussé par sa voile franchir jusqu'à 25 kilomètres à l'heure, sans que le cavalier ait pour ainsi dire à faire autre chose que maintenir son équilibre.

Les Américains ont, de leur côté, inventé le vélocipède-traineau, destiné à manœuvrer sur la glace. C'est un véritable vélocipède dont la roue motrice,



Vélocipède à voile.

à l'avant, est armée de pointes pour mordre dans la glace, tandis que la roue d'arrière est remplacée par deux patins d'acier qui donnent au véhicule une grande stabilité, tout en diminuant le frottement et accélérant ainsi la vitesse.

Enfin, on a voulu aller jusqu'à appliquer la vapeur au vélocipède. Il est inutile de dire que cette tentative a complétement échoué. Comprend-on que l'on ait pensé à charger sur ce maigre véhicule, dénué de stabilité, tout l'attirail si délicat d'une machine à vapeur, quelque minuscule qu'elle soit? Voyez-vous le véloceman, transformé en chauffeur, partant pour un long voyage avec ses poches remplies de charbon? Et cependant cette idée excentrique, qui marque l'apogée des rêves de la vélocemanie, est, tout comme l'invention du vélocipède, la reproduction d'une idée beaucoup plus ancienne, puisqu'elle remonte à l'année 1813. En effet, en parcourant les brevets enregistrés à Londres à cette époque, nous trouvons parmi eux une machine qu'accompagne une planche explicative, et qui n'est autre qu'un vélocipède à vapeur.

P. Vincent.



La jeune fille posa la tête sur l'épaule de son frère. (P. 114, col. 2.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

VIII

Frère et sœur.

Une fois installée chez les Rodel, Marie commença une vie nouvelle. Adieu les contemplations et les rêveries du pré aux Sureaux! Il lui fallait maintenant être sur pied du matin au soir. On menait grand train dans la maison, et la naissance d'un premier enfant au bout de l'année vint encore aggraver la tâche de la jeune fille. *Pieds-nus*, — c'est le nom qu'elle avait gardé depuis la scène de la noce, — se mit d'un cœur alerte à la besogne. En moins de huit jours elle eut montré ce qu'elle savait faire, et chacun chantait ses louanges au logis. Son tuteur lui-même, le grand-père Rodel, qui grommelait à tout propos, se laissa gagner par égoïsme aux attentions et aux complaisances dont Marie l'entourait. En revanche, à la moindre maladresse, celle-ci était tancée vertement; tout ce monde-là ne lui pardonnait pas un oubli; il lui fallait, bon gré mal gré, être irréprochable et parfaite.

Au milieu de ses occupations, Marie n'oubliait pas la Marianne. Ce ne lui fut pas chose aisée que d'apaiser les rancunes furieuses de sa vieille amie, qui ne voulait plus entendre parler de sa pensionnaire. Les Rodel, d'un autre côté, voyaient de très-mauvais œil qu'elle fréquentât la « sorcière ». A force d'adresse et de persévérance, la jeune fille vint à bout de toutes les hostilités; bien plus, elle amena le père Rodel à rendre visite une fois ou deux à la Marianne, ce qui fit crier au miracle tous les habitants d'Haldenbrunn.

Quant à Damien, qui, depuis peu, apprenait sans trop d'enthousiasme l'état de tailleur de pierres, il était plus souvent, dans les commencements, auprès de sa sœur qu'à la carrière.

Ses assiduités déplurent au fils Rodel, qui n'entendait pas avoir, par-dessus le marché, cet hôte à nourrir, et l'on défendit à Damien de se présenter à la ferme tout autre jour que le dimanche dans l'après-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

dînée. Ce fut un grand crève-cœur pour le pauvre garçon ; il trouvait que l'on vivait bien dans la riche maison, et l'eau lui venait à la bouche à la seule idée d'y demeurer, ne fût-ce qu'à titre de domestique. Mais, au premier mot qu'il en souffla, Marie lui fit la semonce : « Comment? n'avait-il pas honte d'imiter le coucou, qui, chaque nuit, s'en va coucher sur un autre arbre que la veille? Il en était déjà à son second métier, et il songeait encore à changer! Quelle folie! Ce n'est pas ainsi qu'on arrive au bonheur. »

Damien, qui avait la tête de plus que Marie, était devant elle comme un écolier devant le maître. Esprit faible et cœur vacillant, il sentait en elle cette autorité affectueuse que donnent la force de caractère et l'habitude de la réflexion. Son amour-propre en souffrait parfois, et le garçon affectait devant le monde de ressaisir ses avantages. Néanmoins, malgré ces boutades d'indépendance, sa sœur ne se lassait pas d'agir comme une mère à son égard. Elle prenait sur son sommeil pour laver et recoudre ses vêtements; elle allait même jusqu'à lui payer des souliers chez le cordonnier. Quant à elle, la chaussure était un luxe qu'elle ne se donnait guère que le dimanche pour aller à l'église. Avec tout cela, Damien ne se pressait point de devenir un homme ; le fond de sa nature demeurait puéril et vaniteux, et le grand chagrin de Marie était de le voir sans cesse en butte aux railleries et aux mauvais tours de tous les garçons du village.



Le père Rodel grommelait toujours. (P. 113, col. 1.)

Cependant il parut tout à coup s'émanciper. Un beau dimanche, il vint annoncer à sa sœur que décidément le métier de tailleur de pierres ne lui convenait pas, et qu'il s'était engagé comme domestique chez un fermier de Hirlingen.

« Tu as eu tort, lui dit Marie; puisque tu voulais absolument entrer en service, je t'aurais adressé à la bonne fermière Mme Landfried ; tu aurais été chez elle comme le fils de la maison.

— Oh! ne me parle pas d'elle, répliqua Damien brusquement, voilà treize ans qu'elle me doit une culotte de peau qu'elle m'avait promise, tu te le rappelles, quand, tout petit, nous frappions à la porte de la maison, pensant que papa et maman viendraient nous ouvrir... Sais-tu seulement si elle vit encore?

— Oui, elle vit ; elle est parente des gens chez lesquels je sers, et j'entends souvent parler d'elle. Tous ses enfants sont mariés, sauf un fils qui doit avoir la ferme en partage. Mais laissons cela, puisque tu as un engagement pris d'un autre côté ; seulement, si j'ai un conseil à te donner, tâche de rester une bonne fois en place. Tu connais le proverbe : pierre qui roule n'amasse pas mousse.

— Je n'ai que faire de tes sermons, riposta le garçon d'un ton maussade.

— Écoute, mon petit frère, reprit Marie, je t'assure que tu as grand tort de me bouder. Tiens, il me vient une idée, montons là-haut. »

Tous deux se rendirent à la chambrette de *Pieds-nus*. La jeune fille tira d'un bahut quelques pièces d'habillements : c'était le gilet et la redingote de Jean-Pierre qu'elle s'était fait rendre, à force d'instances, par son tuteur. Elle obligea Damien à les revêtir sur-le-champ, ce qu'il fit, non sans maugréer quelque peu contre l'étrange caprice de sa sœur.

Lorsqu'il eut endossé le tout, elle lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

« Si tu voyais quel bon air tu as sous ces habits, qui te vont maintenant à merveille! C'est la première fois depuis treize ans qu'ils vont reparaître au soleil. Souviens-toi de celui qui les a portés jadis. Ces vêtements-là, Dami, ne peuvent couvrir la poitrine d'un méchant homme ; c'est le plus bel habit d'honneur qu'il y ait au monde. »

La jeune fille s'interrompit, posa la tête sur l'épaule de son frère, et ses larmes coulèrent sur la redingote paternelle.

« Voyons, fit Damien d'un ton gémissant, — car c'est le propre des natures faibles de passer d'un extrême à l'autre, — j'ai déjà le cœur assez gros d'être contraint à quitter le pays pour m'en aller à une lieue d'ici chez des étrangers ; ne me retire pas mon courage.

— Ce sont les bonnes pensées, répliqua Marie, qui rendent le cœur courageux... Mais assez sur ce chapitre... Un seul mot encore : lorsque tu auras quelques effets déchirés, envoie-les-moi, je continuerai de raccommoder et de tricoter à ton intention. »



Elle chantait si bien à la veillée. (P. 116, col. 1.)

Damien retira la redingote et le gilet, et Marie emballa le tout dans ce même sac à Jean-Pierre qui lui avait servi de manteau lorsqu'elle était gardeuse d'oies. Puis le frère et la sœur se mirent en route, la main dans la main.

Ils allèrent ainsi jusqu'au pré aux Sureaux. Là Marie s'arrêta au pied du poirier sous lequel elle avait tant de fois médité, et dit à Damien :

« C'est ici que nous nous quittons ; adieu, défends bien ton âme contre la tentation. »

Après une dernière étreinte, ils se séparèrent. Le garçon s'achemina dans la direction de Hirlingen ; *Pieds-nus* revint sur ses pas.

La jeune fille était plus chagrine qu'elle n'avait voulu le paraître ; elle attendit que Damien fût tout à fait hors de vue pour essuyer du revers de son tablier les larmes qui mouillaient ses joues.

« Seule ! seule ! murmura-t-elle, c'est le grand mot de Marianne la Noire. D'aujourd'hui seulement je sais tout ce que ce mot renferme... Mon Dieu, ajouta-t-elle, je vous remercie pourtant de m'avoir donné un frère ; laissez-le-moi aussi longtemps que je vivrai ! »

A son retour le village lui sembla vide et la maison morne. On n'entendit pas résonner ce soir-là le petit rire argentin de la jeune fille, qui ressemblait, disait le grand-père Rodel, au cri de la caille, et lorsqu'à l'heure du crépuscule elle berça les enfants, pas une chanson ne lui vint aux lèvres.

La pauvre enfant ne songeait qu'à Damien. Où était-il en ce moment ? Quel accueil lui avait-on fait ?

A la nuit noire, au lieu de se mettre au lit, comme tout le monde, elle sortit à la dérobée, et alla trouver la Marianne. La vieille était couchée. Marie s'assit près d'elle, et durant plusieurs heures toutes deux s'entretinrent dans l'obscurité du sentiment que l'on éprouve quand on a là-bas, loin de soi, une portion chérie de son être.

Ce ne fut que lorsque la bonne femme se fut endormie, que *Pieds-nus* se glissa hors de la maison; encore, avant de s'éloigner, eut-elle soin de remplir le seau de sa vieille amie et de disposer le bois dans l'âtre, de façon que le lendemain il n'y eût plus qu'à y mettre le feu.

O vous, dont la main est ouverte pour donner, vous êtes à coup sûr des cœurs bienfaisants ; mais il y a une autre bienfaisance que les pauvres aussi bien que les riches peuvent pratiquer : celle-là consiste à faire en quelque sorte à autrui le don de sa personne, à renoncer en faveur d'un autre à sa liberté et à sa vie même.

C'est ainsi que *Pieds-nus* en usait avec la Marianne. Ses heures de repos, ses loisirs du dimanche, elle sacrifiait tout à la solitaire, qui parfois, pour toute récompense, la grondait et la disputait. Il n'y avait pour elle ni jour de fête, ni danse, ni promenade.



Je vais rejoindre mon oncle. (P. 117, col. 2.)

Le dimanche, quand jeunes garçons et jeunes filles traversaient le village en chantant, Marie, assise devant la maison avec la vieille femme, sentait bien qu'elle se privait d'un plaisir, et elle répétait à demi-voix les joyeux refrains qu'elle chantait si bien à la veillée chez Rodel. Sa pensée se portait de la bonne femme à Damien, qui, là-bas à Hirlingen, avait aussi un devoir dur à remplir, et qui, le jour où il reviendrait, serait sans doute un garçon pour lequel chacun aurait du respect.

La seule distraction de Marie, c'étaient les fleurs qu'elle cultivait dans de vieux pots à la lucarne de sa chambrette. Œillets, violettes, romarins, croissaient à l'abri du toit comme en pleine terre, et bien que la jeune fille eût planté mainte bouture sur la tombe de ses parents, les tiges mères n'en prospéraient que mieux et mariaient leur verdure à celle qui tapissait le mur extérieur.

Un jour, penchée sur ses fleurs, Marie respirait paisiblement les mille parfums qui s'en exhalaient, quand le tocsin se mit tout à coup à retentir.

« A Hirlingen ! criait-on, le feu est à la ferme de Hirlingen. »

En un clin d'œil la pompe fut parée, et la jeune fille y prit place à côté des hommes de manœuvre.

Quand on arriva au lieu du sinistre, la maison n'était déjà plus qu'un monceau de cendres; mais Damien était sain et sauf. Marie l'aperçut au bord de chemin dans un verger, en train de lier à un arbre les deux magnifiques chevaux de son maître; autour de lui trépignait tout un monde bariolé de bœufs, de vaches et de veaux.

La jeune fille courut à son frère en s'écriant :

« Dieu soit loué, mon Dami, tu n'as eu aucun mal!

— Me voilà en effet joli garçon, répondit Damien d'un ton bourru. J'ai perdu tout ce que je possédais, quatorze florins, ma montre et ma pipe.

— Et les habits du père? reprit vivement Marie.

— Brûlés aussi, parbleu ! Ils n'étaient pas, je pense, en fer forgé. »

Devant cette brusquerie, *Pieds-nus* se sentit d'abord envie de pleurer; elle se retint, comprenant d'instinct que le premier choc du malheur a très-souvent pour effet de nous rendre durs et irritables.

« Vois-tu, Marie, poursuivit le garçon en caressant machinalement l'encolure de l'un des chevaux, je suis né pour le malheur. J'avais cependant de bonnes

intentions. Dès que le feu s'est déclaré, j'ai couru tout droit à l'étable pour sauver les bêtes de mon maître. Sais-tu comment il m'a remercié? « Imbécile! m'a-t-il dit, qu'avais-tu besoin de prendre cette peine?

« Mon bétail était assuré, et on me l'aurait sans doute payé plus cher qu'il ne vaut.

— A ce compte, lui ai-je répondu, mes effets me seront aussi remboursés?

— Non pas, mon bien est assuré, mais non celui de mes domestiques.

— C'est ce qu'on verra, je ferai un procès.

— Ah! c'est ainsi! eh bien, décampe à l'instant. J'avais l'intention de te donner deux florins; tu n'auras rien, pas même un rouge liard. Allons! file! »

« Le métier de soldat, disait-il à sa sœur, est encore le meilleur de tous; on vit tous ensemble à la caserne, et personne n'a de maison à soi. On prend soin de vous pour l'habit, le boire et le manger, et, s'il y a la guerre, on meurt comme il faut, sans avoir le temps d'y penser. »

C'est dans ces dispositions, qui n'avaient en soi rien d'héroïque, que l'indolent garçon passa le reste de l'année.

L'hiver venu, les conscrits furent appelés à tirer au sort. Damien, qui était du nombre, eut un numéro qui l'exemptait du service.

Sur le moment il se montra tout désespéré de cette faveur du destin; cependant il ne parla pas d'entrer dans l'armée en qualité de remplaçant.



La maison n'était déjà plus qu'un monceau de cendres. (P. 116, col. 2.)

« Voilà où j'en suis, ajouta Damien en forme de conclusion; ce que je fais de bien ne compte pas, et je crois que je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau. »

Marie était profondément attristée de la faiblesse d'âme de son frère; elle réussit pourtant à le consoler, et tous deux revinrent lentement vers le village. Ils s'arrêtèrent au logis de la Marianne, qui fit endosser à Damien un des habits de défunt son mari.

Le pauvre garçon avait honte de sa position, et n'osait reparaître en public; il fut tout aise que Mathieu le charbonnier le prît comme aide pour abattre du bois et faire du charbon.

Cette vie retirée dans les clairières de la forêt de Moosbrunnen était pleinement de son goût; il voulait patienter jusqu'à l'époque du recrutement; s'il avait un bon numéro, il s'offrirait comme remplaçant et embrasserait la carrière militaire pour ne la plus quitter

Lorsque sa sœur l'interrogeait à mots couverts, il frappait sur le manche de sa hache en prenant l'air mystérieux d'un homme qui rumine quelque grand projet.

Cela dura jusqu'au commencement du printemps; puis un jour Marie le vit revenir du charbonnage le front haut et la jambe alerte.

« Sais-tu une chose, petite sœur? lui dit-il en l'abordant. Quand tu voudras désormais que je t'entende, il faudra que tu cries bien fort.

— Que veux-tu dire? Parle clairement, je suis beaucoup trop vieille maintenant pour deviner les énigmes.

— Eh bien, je vais rejoindre mon oncle le bûcheron en Amérique.

— Vraiment? Y vas-tu de ce pas, répliqua la jeune fille d'un ton moqueur. Tu me rappelles Martin, le fils du maçon, qui cria un jour à sa mère, tandis qu'elle était à sa fenêtre : « Mère, jette-moi donc un

mouchoir de poche blanc, je vais faire un tour en Amérique... » — Pour changer, de tous ces beaux oiseaux voyageurs, pas un n'a bougé d'ici.

— Plaisante tant que tu voudras, reprit Damien en la quittant brusquement ; avant que les cerises soient mûres je serai parti, aussi vrai que j'ai cinq doigts à la main. »

Marie revint toute songeuse chez la Marianne. Elle avait voulu s'égayer aux dépens de son frère ; elle sentait néanmoins qu'il pouvait y avoir dans son projet quelque chose de sérieux.

Pour s'en éclaircir, elle alla le soir même trouver Damien chez Mathieu.

Comment faire? Ses épargnes ne suffisaient pas à couvrir les frais de la traversée.

Marie, fidèle en cela aux maximes de la Marianne, entendait n'user de la munificence d'autrui qu'à la dernière extrémité.

Elle alla voir l'usurier d'Haldenbrunn, — il y a partout des usuriers, — et engagea chez lui tout ce qu'elle possédait, y compris le collier de grenat qu'elle tenait de la bonne fermière.

Après avoir ainsi battu monnaie, elle se trouvait encore loin de compte.

Le père Rodel, à qui elle s'adressa en dé-



Le père Rodel alla trouver l'influent conseiller. (P. 118, col. 2)

Le jeune homme se montrait de plus en plus ferme dans sa résolution. Marie en fut à la fois contente et affligée : si elle ressentait une vive douleur à la pensée de demeurer pour toujours peut-être seule au monde, l'idée que son cher Damien, la *poule mouillée*, comme on l'appelait au village, était capable de donner une preuve de mâle énergie lui causait un plaisir réel.

Elle se souvint du temps où, toute petite, elle attendait qu'un souffle du vent, un hochement de tête du sorbier, décidassent de sa destinée.

Ce temps était bien loin, et aujourd'hui pas plus qu'alors elle ne se sentait le cœur d'émigrer avec son frère.

Elle tâcha du moins de faciliter à celui-ci les moyens de partir.

sespoir de cause, n'était pas prêteur; c'était là son moindre défaut ; toutefois, comme il se sentait assez généreux aux dépens des revenus publics, il s'offrit à demander un subside au conseil municipal, et alla trouver pour cela l'influent conseiller Scheckennarren. Le subside fut voté, mais à la condition que Damien, dont on voulait évidemment se débarrasser, renoncerait pour jamais à son droit de domicile dans le village.

C'était une sorte d'expulsion déguisée.

A mesure que le moment du départ se rapprochait, le pauvre garçon perdait insensiblement de son énergie et de sa volonté.

En revanche, Marianne la Noire semblait enchantée de l'événement.

Elle était maintenant persuadée que son fils Jean

avait passé en Amérique, et elle comptait sur Damien pour recevoir de ses nouvelles.

Le père Zacharie, qui était la forte tête du village, avait achevé de la confirmer dans cette pensée en lui expliquant que la mer, immense abîme d'eau salée, tarissait les larmes de ceux qui auraient voulu se pleurer d'une rive à l'autre.

bien tard, confectionné de ses mains, et lui dit ces simples paroles :

« Va, mon frère, et que Dieu te garde ! Il y a dans ce sac de belles et bonnes chemises : fais-y honneur comme tu l'aurais fait à l'habit du père. Et puisses-tu un jour rapporter ce sac tout plein d'or honnêtement gagné ! »



Elle l'accompagna jusqu'à la voiture. (P. 119, col. 1.)

Pour Damien, quelles que fussent à présent ses dispositions, il s'était laissé prendre au mot ; il n'y avait plus à reculer. Le conseil municipal s'était chargé de régler lui-même les formalités de l'embarquement ; la place de l'émigrant était retenue et payée à bord du navire qui devait l'emporter. Bon gré mal gré, il lui fallut faire le pas décisif.

Au jour fixé, sa sœur, qui avait peine à retenir ses pleurs, l'accompagna jusqu'à la voiture. Là, elle lui remit le petit trousseau qu'elle lui avait, en veillant

Le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux partirent au grand trot.

Une minute après, la voiture et Damien avaient disparu au bout du village.

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



LA GUINÉE

Bien des gens, frappés par le brusque progrès accompli par les sciences et l'industrie en Europe depuis deux siècles, sont tentés de croire que la civilisation est aujourd'hui maîtresse du monde entier.

Bientôt, si on les écoute, les chemins de fer sillonnant les continents réuniront dans un lien de confraternité tous les peuples composant la grande famille humaine; alors, vivant dans une paix perpétuelle, les hommes adopteront une langue universelle et ne formeront plus qu'un seul corps, une seule nation.

A en croire ces optimistes, les sauvages n'existent plus guère que dans l'imagination des voyageurs, ou, si vraiment il en existe, ils sont relégués dans quelque coin ignoré et reculé du globe, où ils finiront par s'éteindre obscurément.

Comment croire que dans le siècle de la vapeur, de la photographie, de l'électricité, de tant de découvertes et de merveilles, il y ait encore des hommes restés à l'état primitif? Cela est impossible, et bientôt l'humanité entière aura arboré la redingote et le chapeau de soie, l'uniforme des peuples civilisés.

Sans être pessimiste, ces prétentions ne peuvent que faire sourire; car si, prenant un globe terrestre, on voulait y marquer les pays jouissant aujourd'hui des bienfaits de la civilisation, on se trouverait n'avoir à tracer qu'une tache imperceptible sur l'immense boule. Et encore, après un examen approfondi, peut-être faudrait-il même réduire cette tache à quelques points à peine visibles.

Le monde est encore aux mains des barbares, et ceux-ci nous enveloppent et nous menacent de toute part en aussi écrasante majorité que jadis ils le furent contre la civilisation romaine.

Et je n'ai pas besoin, pour vous démontrer ce fait, de passer en revue tous les pays du globe, il me suffira de vous montrer partout les nations civilisées aux prises avec les barbares.

Rien que dans le courant de l'année dernière, nous avons vu l'Amérique luttant contre les Peaux rouges, la Russie contre les Turcomans, la Hollande contre Atchîn[1]. Maintenant c'est le tour de l'Angleterre, qui vient de se trouver engagée, pour la défense de ses établissements des côtes de Guinée, dans une guerre contre les Achantis.

Cette guerre, qui dure déjà depuis un an, a pris des proportions si considérables et touche de si près nos propres intérêts, que nous ne pouvons tarder plus longtemps à faire connaître à nos lecteurs les causes qui l'ont amenée et le pays qui en est le théâtre.

1. Voy. vol II, pages 86, 151 et suivantes, et 213.

I

LE PAYS DES ACHANTIS

Lorsque l'on considère dans son ensemble la carte de l'Afrique, on est frappé par la régularité de forme de ce vaste continent, dont la masse solide, compacte, contraste si singulièrement avec le contour irrégulier, brisé, déchiqueté, de notre petit continent européen. Les côtes africaines se dessinent sur la carte en lignes droites, presque géométriques; sur un seul point à l'ouest, vers l'équateur, elles sont déprimées par un vaste renfoncement circulaire, auquel on donne le nom de golfe de Guinée.

Les pays qui forment les rivages septentrionaux de ce golfe, sur un développement de plus de 3000 kilomètres, constituent cette vaste région que les premiers voyageurs désignèrent sous le nom de Guinée, par suite d'un curieux malentendu, car ce nom, inconnu des naturels du pays, n'est que la corruption du mot Djenné, s'appliquant à une ville du haut Niger.

C'est aux Français que revient l'honneur d'avoir les premiers mis le pied sur le sol de la Guinée. En 1364, les Dieppois s'aventurèrent dans cette mer lointaine, qui marquait alors les limites du monde, et, débarquant sur la partie de la côte qui borde aujourd'hui le royaume des Achantis, ils y fondèrent un établissement dans le site actuel d'Elmina.

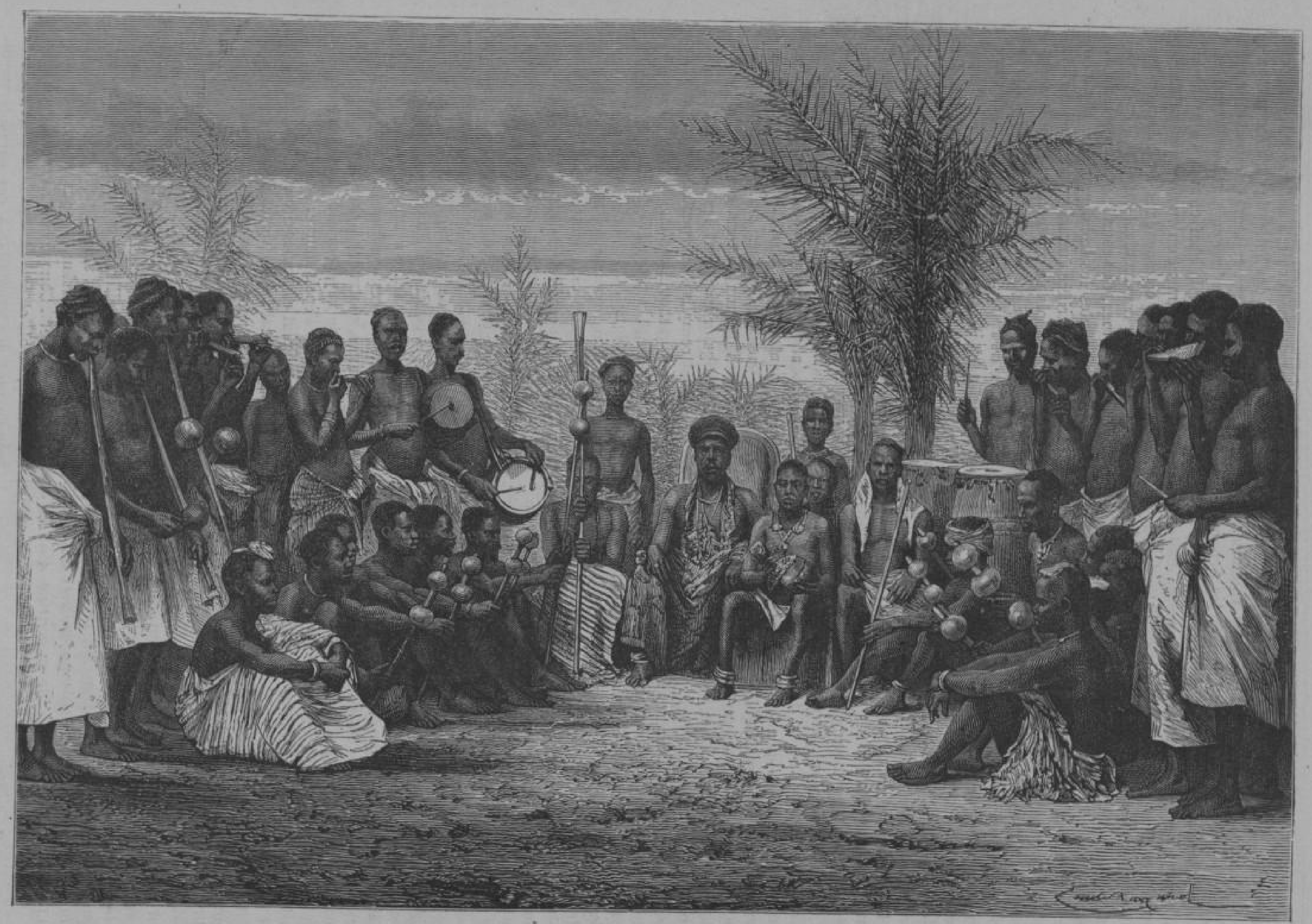
Cette découverte fut tenue secrète par les marchands dieppois, qui tiraient déjà de ce pays l'ivoire, devenu une des particularités du commerce de leur ville. Mais les Portugais en trouvèrent bientôt à leur tour le chemin et s'y établirent en 1471.

Dès ce moment la Guinée fut ouverte au commerce européen, et sa richesse, devenue bientôt proverbiale, attira vers elle de nombreux aventuriers.

Il est peu de régions en effet où la nature ait été plus prodigue de ses trésors, mais nulle part aussi elle n'a entouré ses richesses de plus de dangers et de périls. Si la terre de Guinée produit en abondance les objets de commerce les plus précieux : l'or, dont regorgent ses rivières, l'ivoire, que produisent d'innombrables troupeaux d'éléphants, les graines, les épices, les huiles, les fruits de toute sorte, en revanche elle oppose à l'envahisseur une côte inhospitalière, presque inabordable, un climat mortel et enfin une population guerrière caractérisée par les instincts les plus cruels.

Ces obstacles naturels n'empêchèrent cependant pas les marchands européens de venir puiser aux sources de cet eldorado africain, mais ils préservèrent la Guinée du sort de l'Amérique, et jusqu'à ce jour ses habitants ont su conserver leur indépendance.

Les Guinéens appartiennent à un des rameaux les plus noirs de la race nègre. Ils se divisent en plusieurs



Un roi nègre des côtes de Guinée, entouré de sa cour. (P. 122, col. 2.)

nations dont les principales sont les Bagous, les Croumanes, les Fantis, les Achantis et les Dahomyens. Les lecteurs du *Journal de la Jeunesse* connaissent déjà ces derniers[1]; ce sont les Fantis et les Achantis qui nous intéressent plus particulièrement cette fois.

Le pays occupé par ces deux dernières nations porte le nom de côte de l'Or, pour le distinguer des autres parties de la Guinée divisée en : côte des Graines, côte du Poivre, côte des Dents, côte des Esclaves, selon les objets de commerce qui les caractérisent plus spécialement.

La dénomination de côte de l'Or est due à la richesse métallique du sol. Le métal s'y trouve presque exclusivement en poussière dans les sables des rivières et est recueilli par les femmes, qui emploient le procédé très-primitif du lavage, par lequel elles en perdent trois ou quatre fois plus qu'elles n'en obtiennent.

Les poids dont on se sert pour acheter ou vendre l'or sont les fruits rouges ou noirs nommés « *tilikissi* »; chaque personne en est approvisionnée, et la fraude abonde, tant par rapport au métal que par rapport aux poids; l'un est de valeur inférieure et les autres sont faux. La quantité d'or que l'on trouve annuellement est considérable, et on l'emploie avec une profusion toute sauvage, sans que les ornements manufacturés aient aucune prétention au dessin ou à une valeur artistique quelconque. Les principaux personnages, aux cérémonies d'État, portent sur eux une telle quantité d'or, sous forme de bracelets, qu'ils sont obligés de poser leurs bras sur la tête de leurs esclaves. Ils sont très-hostiles à toutes les tentatives des étrangers pour l'exploitation de leurs richesses minérales, et ils aimeraient mieux les perdre, que de permettre au blanc d'en tirer parti avec l'habileté supérieure qu'il possède. Ils ont un curieux nom pour le mulâtre, qu'ils méprisent cordialement; c'est suivant eux un homme de métal, « un homme blanc-noir, argent et cuivre, et non or ».

Les Achantis ne se sont établis que depuis un siècle dans le pays de la côte de l'Or, qui appartenait autrefois aux Fantis, refoulés aujourd'hui dans les marais du littoral, où ils ont été chercher la protection des Européens établis sur divers points.

Les quelques voyageurs qui les ont visités dépeignent les Achantis comme d'un naturel guerrier et féroce.

Les hommes ne s'occupent que de guerre, laissant aux femmes et aux esclaves tout autre soin. Il n'y a, dit un voyageur anglais, que les classes riches qui essayent de s'habiller. Le costume d'un chef consiste en plumes d'aigle qui surmontent une sorte de casque formé de cornes de cerf dorées, en spirale, lequel est attaché sous le menton par une courroie que recouvrent des coquillages. Il porte un arc et un carquois de flèches empoisonnées, avec un bâton d'ivoire gravé en spirale. Sur sa poitrine sont suspendus plusieurs sacs de cuir; à ses bras se balancent des queues de cheval; des bottes de peau rouge montent jusqu'à moitié de ses cuisses. Une ombrelle est le signe distinctif d'un *cabocer* ou grand noble, qui est mieux vêtu qu'un simple chef et monte un cheval que tiennent généralement un ou deux hommes.

Chez les Achantis comme dans le Dahomey les sacrifices humains consomment des quantités considérables de victimes. Ces sacrifices, nommés *Adai*, se renouvellent toutes les trois semaines. Il y a en outre un grand sacrifice annuel qu'on appelle *Yam*, et qui a lieu au mois de septembre. C'est la population elle-même qui en accomplit les rites. Après s'être enivrée de rhum, elle se livre à l'orgie de sang avec une férocité indescriptible.

Le pays est couvert de nombreuses forêts. La canne à sucre, le tabac, le maïs, le riz, y poussent à l'état sauvage. La flore des régions tropicales s'y épanouit avec ses richesses les plus luxuriantes et les plus variées; elle est animée par une faune appropriée à sa fécondité. Le lion, le tigre, le chat sauvage, le chacal, l'arompo qui déterre les cadavres, l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le daim, l'antilope, hantent la lisière des forêts, dans lesquelles se jouent les singes des espèces les plus diverses et les oiseaux de tous genres. L'hippopotame et l'alligator peuplent les fleuves. Les lieux humides sont remplis de serpents, de scorpions, de crapauds et de grenouilles d'une énorme grosseur; la terre sèche est la propriété de l'homme et des animaux domestiques.

La capitale du royaume achanti est Coumassie, grande et populeuse cité, située à 300 kilomètres de la côte, sur un contre-fort de la chaîne des monts Kong. Le souverain actuel, ennemi acharné des Européens, porte le nom de Koki-Kaukalli.

Un voyageur anglais qui visita Coumassie en 1847 nous donne une curieuse description de cette ville et des mœurs de ses habitants.

La route qui conduit à la capitale, dit-il, n'est guère qu'un sentier frayé à travers une épaisse forêt vierge. Des arbres énormes, abattus par l'âge ou par l'ouragan, obstruent à chaque instant le passage et obligent le voyageur à de longs et pénibles détours à travers l'épais fourré.

Le pays est plat et aux environs de Coumassie il offre de vastes prairies couvertes de hautes herbes.

Le roi régnant alors, Quaco-Douah, ayant été informé de l'arrivée d'un voyageur européen, vint à sa rencontre, entouré de toute sa pompe barbare.

Au lieu désigné pour la réception royale, situé en avant de la ville, se trouvaient assis, en demi-cercle, le roi et les chefs principaux des Achantis, entourés d'un millier de personnes. Le roi occupait le centre, trônant sur un petit tertre en terre construit à cette occasion, et sous un dais ou parasol en velours vert. Chaque chef se tenait également sous un parasol, et avait à ses côtés deux esclaves manœuvrant des éventails. A ces parasols, de di-

1. Voy. vol. II, page 248.

verses nuances, étaient suspendus des rubans de couleurs variées et des petits miroirs; les cannes ou supports des parasols présentaient des sculptures d'écussons, d'animaux dorés, marques et insignes du rang plus ou moins élevé du dignitaire.

L'hémicycle formé par la cour laissait au centre un petit passage où le visiteur honoré de la réception s'avança en saluant chacun des chefs à la manière des Achantis, c'est-à-dire en portant le bras droit en avant. Arrivé en face du roi, le visiteur ôta son chapeau et fit un salut à l'européenne. Lorsque le tour de l'assemblée fut fait, le roi fit verser à l'étranger un verre de vin de palme, qu'il dut boire à sa santé. Chacun des chefs se leva alors à tour de rôle et vint rendre le salut. Le roi termina la cérémonie par un sourire bienveillant et tout à fait royal.

Le cortége se mit en route vers Coumassie; des hommes portaient en procession les divers trônes occupés par les ancêtres de Quaco-Douah, ainsi que des vases richement sculptés, évidemment de provenance européenne. Le roi et chacun de ses dignitaires se retirèrent entourés de gardes du corps armés de mousquets, qui criaient à haute voix les faits d'armes de leur chef, et d'une bande de musiciens, composée de joueurs de tam-tam, de cornets, de cymbales et de tambours.

Le cortége parti, l'étranger avait la liberté d'entrer dans la capitale et d'y circuler.

La ville, dit-il, est située sur une éminence, à un mille et demi, et l'on y arrive par une route qui a plus d'un mille de longueur. Les rues en sont larges. Les maisons sont bâties sur un modèle uniforme et disposées en pâtés et quartiers. Sur le côté de la route, elles présentent une sorte de terrasse ou portique surélevé de trois à quatre pieds au-dessus du sol et considéré comme appartenant au public; on vient, en effet, y chercher un abri contre la pluie et le soleil. La base du portique est ornée de dessins grossiers, de figures géométriques bizarres; le tout est coloré en rouge jusqu'à une certaine hauteur, le faîte est blanchi à la chaux.

Au centre de cette terrasse se présente une porte qui donne passage sur la cour où se fait la cuisine et autour de laquelle se trouvent disposées, en trois ailes, les chambres et les habitations des locataires.

La maison est bâtie en bois de charpente, dont les pièces sont reliées entre elles par des cordes tressées à l'aide de fibres végétales et enlaçant des feuilles de bambou disposées en nattes qui servent à la fois de fermeture et d'ornement.

Coumassie présente, comme Abomey, la capitale du Dahomey, l'aspect d'un véritable charnier humain; tous les jours, ses rues sont ensanglantées par de hideuses cérémonies, où coule à flot le sang des malheureuses victimes.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

EN CONGÉ [1]



Griffard vient d'étrangler un gros rat.

X

Une énigme. — Mauvaise conduite de Griffard. — Projets de travail. — La belle marchande. — La première leçon de géographie.

Avant hier mon oncle a visité l'église en archéologue; il nous a appris qu'elle datait du XIIIe siècle, que les chapiteaux étaient romans et couverts d'oves et de fleurs, puis il nous a posé deux énigmes : il nous a dit à Gaston et à moi qui l'accompagnions, qu'il y avait deux choses sublimes dans cette église, l'une pour le sentiment, l'autre pour la pensée. Avons-nous cherché ? Avons-nous mis nos yeux en quête ? Enfin, je me suis arrêté au beau milieu de la nef. Contre le pilier de droite, il y avait une grande statue de la sainte Vierge couronnée d'étoiles d'or, penchée légèrement en avant, et portant, sur son bras gauche, le divin Enfant, qui a l'air aussi de s'élancer pour marcher. J'ai lu sur le piédestal : *Notre-Dame de bon voyage*. Contre le pilier de gauche il y avait une seconde statue de la sainte Vierge plus petite et tenant l'Enfant couché entre ses bras ; j'ai lu sur le piédestal : *Notre-Dame de consolation*. Du plafond de l'église pendait un grand navire pavoisé. Mon oncle suivait mon étude et je l'ai vu sourire. J'ai montré le bateau ; le matelot part, lui ai-je dit tout bas, sa femme et ses enfants prient Notre-Dame de bon voyage ; il périt, ils viennent à Notre-Dame de consolation.

Mère, j'avais deviné, c'était cela; mon oncle me l'a dit, la vie du marin n'est qu'un voyage, et, sa vie étant périlleuse, il faut à sa famille et Notre-Dame de bon voyage et Notre-Dame de consolation.

Gaston, mis en veine par mon succès, a déclaré qu'il voulait deviner l'autre problème ; il a cherché longtemps, enfin je l'ai vu marcher d'un autel à l'autre, et levant le doigt il a dit à son père : Cela. Je t'avoue que je ne comprenais pas; il m'a montré, au centre de chacun des petits autels, dont l'un est

1. Suite. — Voy. page 11, 22, 43, 58, 75, 92 et 108.

surmonté d'un saint en chapeau de berger et en culottes courtes, deux affreux bustes dorés, qui avaient la prétention de représenter Dieu le Père et Dieu le Fils.

Ces deux figures vulgaires, informes, ne me disaient rien, et pourtant mon oncle répétait : Oui, le sublime c'est cela. Il a fallu que Gaston me dit : Lis. Les mains des personnages tenaient une banderolle, j'ai lu sur la banderolle de gauche : *Ego sum alpha et omega;* sur la banderolle de droite : *Ego sum via, veritas et vita.*

J'avais compris : Dieu était dans ce pauvre temple et il se nommait par ces noms et expressions qui révèlent sa toute-puissance.

Mais je t'écris vraiment comme un académicien imberbe, je me lance beaucoup; c'est mon bain improvisé qui m'exaspère sans doute.

Après une pareille douche le sang brûle et on se sent en verve.

Voici Berthe qui entr'ouvre la porte et qui me dit tout bas : « Descends donc, Robert, il ne pleut plus, et maman et moi allons prier papa de venir faire un tour avec nous sur la grève. »

Ma bonne et Berthe jettent les hauts cris, Griffard vient d'étrangler un gros rat d'eau devant nous. « Un chat si bien élevé, dit ma bonne, qui ne se serait pas dérangé pour toutes les souris du monde, être devenu gourmand et monstre à ce point.

— Un chat si gentil, dit Berthe, qui fait si bien patte de velours! »

Tout à fait outrées de sa conduite, elles ont déclaré qu'elles ne s'occuperaient plus de lui ; le voilà donc livré à lui-même et je ne sais si tu le reverras : je crains beaucoup que ses vacances ne se changent en un congé définitif. Le fait est que la vie qu'il mène va mieux à ses instincts de chat que la vie factice qu'on lui arrangeait à Paris. Si tu avais vu briller ses yeux verts quand il guettait ce malheureux rat, si tu l'avais vu bondir, si tu avais vu sa physionomie de tigre quand il l'a saisi dans sa mâchoire. Comme on retombe vite dans son naturel! Je sais bien que la mauvaise compagnie qu'il a fréquentée a beaucoup contribué à le faire sortir de son honnête vie : il s'est tout de suite lié avec les scélérats de chats qui courent les grèves ; ces petits gamins l'ont démoralisé, et il vagabonde follement avec eux toute la journée.

Voici maintenant qu'il fait la chasse au rat et que, malgré tous nos efforts, il en étrangle un devant nous : c'est un bohème, il n'y a pas à dire, et un beau jour il se présentera sans oreilles à nos yeux épouvantés. De ce jour ma bonne assure qu'il lui deviendra étranger.

Le sérieux comique avec lequel elle nous parle de Griffard nous fait pouffer de rire. Gaston et moi ne voulions rien moins que couper les oreilles au chat pour assister à la scène solennelle de la malédiction ; mais Berthe nous a tellement conjurés de n'en rien faire, que nous nous en sommes remis aux circonstances.

Ce matin mon oncle avait l'air grave, et quand il nous a vus entrer dans la tente, il nous a fait signe de nous asseoir. « Savez-vous, mes enfants, que voilà trois grandes semaines que vous ne travaillez pas! » nous a-t-il dit.

Oh! mère, quelle grimace j'ai exécutée! tu sais, la grimace que tu connais bien. Par la portière ouverte de la tente je voyais la mer : il m'a semblé que de bleue qu'elle était elle devenait noire comme de l'encre ; les grands galets me faisaient l'effet de mes affreux dictionnaires latins ; le vent me jetait des mots grecs. Gaston, je puis l'avouer, ne faisait pas meilleur visage que moi; ma tante et Berthe ont éclaté de rire.

« Eh bien, ce calcul vous déplaît, fieffés paresseux? » a repris mon oncle avec une certaine brusquerie. Gaston et moi avons simulé un frisson : on eût dit que dix crabes nous montaient dans le dos....

« Avez-vous pensé que vous mèneriez pendant deux mois cette vie de flâneurs? » a-t-il continué.

Et avec un touchant accord nous avons répondu : « Nous l'espérions.

— Ceci n'est pas raisonnable, a dit ma tante; un peu de raison, mes enfants.

— Au moins un mois franc, maman, » a dit Gaston.

Ma tante a regarde mon oncle, et Berthe est allée le câliner.

« Va pour un mois, » a-t-il répondu.

Avec quel élan nous l'avons remercié! Huit jours encore devant nous, huit jours d'absolue liberté, quel bonheur! la mer est redevenue bleue, les galets sont redevenus des galets et le vent chantait gaiement : « Huit jours, huit jours, huit jours. »

« Ainsi donc, dans huit jours nous revenons à l'étude, a repris mon oncle ; le vicaire de notre paroisse consent à vous donner une heure de latin par jour, je n'ai pas voulu demander davantage de son obligeance. A ce premier devoir j'ajouterai un cours d'enseignement libre d'histoire, de géographie et d'histoire naturelle.

— Avec quel professeur? » a demandé Gaston.

Mon oncle s'est montré lui-même du geste, et nous voyant sourire de contentement :

« La géographie, a-t-il dit, nous en parlerons en arpentant les falaises et les dunes, et l'on me fera des cartes du pays, ce qui est excellent, car qu'est-ce qu'un dessinateur qui ne sait jamais dessiner d'après nature; l'histoire, nous l'étudierons en visitant les antiquités remarquables dont ce pays est semé. L'histoire naturelle aura nécessairement pour thèse les productions de la mer. Cela va-t-il ainsi? »

Juge si cela nous allait, maman ! faire de l'étude un bâton à la main et avec mon bon oncle pour guide ! Tu verras que je te reviendrai presque savant : on retient toujours ce qu'on a bien compris, et mon

oncle est très-clair dans ses explications. Je te dirai que je m'oriente parfaitement maintenant, que je ne dessine pas trop mal les contours d'une baie ; donc vive le cours d'enseignement libre de la grève des Digues ! et vive mon oncle !

Une marchande s'installe maintenant tous les jours sur la grève des Digues, chère maman ; elle a dix ans, elle est habillée d'une petite robe de pourpre, bordée de velours au corsage et aux manches, d'un tablier bleu, d'une petite coiffe de mousseline ; elle a sur son éventaire les plus jolis coquillages et les plus belles herbes marines du golfe, et elle nous offre tout cela de l'air le plus engageant du monde.

Cette marchande, c'est Berthe, qui a eu la fantaisie d'avoir un costume de paysanne de Saint-Pierre, et qui imagine de nous vendre nos coquillages et nos goëmons pour acheter des souliers à Marianna. J'ai acheté deux sous un très-joli bigorneau tout carrelé noir et blanc, et vingt sous une guirlande de goëmon fin que je t'offre en cadeau. Ne ris pas de mon cadeau, mère, il est très-joli. Le feuillage de ta coiffure est fin, touffu ; des gaînes noires renfermant plus de quarante petites graines bien alignées se mêlent au feuillage ; le tout se rattache à une tige menue de cuir noir, et cela fait la plus charmante des guirlandes.



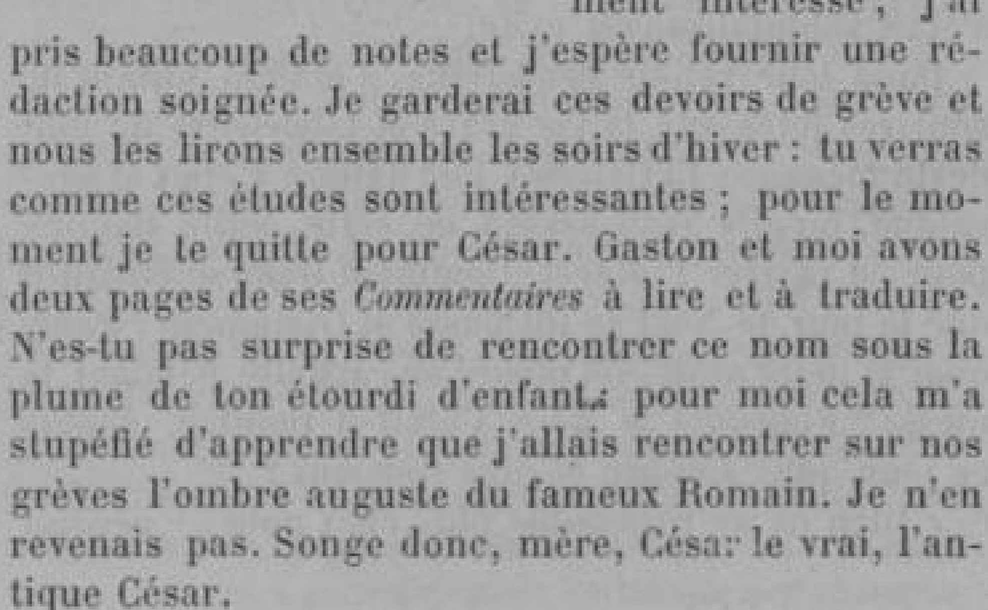
Cette marchande, c'est Berthe. (P. 125, col. 1.)

Berthe, que sa coiffe gênait un peu ce soir, s'en est délivrée, et nous lui avons entouré la tête de ce goëmon ; il faisait un si joli effet dans ses cheveux blonds, que ma tante, qui peint très-bien au pastel, a dit qu'elle ferait son portrait ainsi. Ma cousine a mis de côté une guirlande, et j'ai acheté l'autre. Mais je lui ai bien dit que je ne lui marchanderai plus que pour rire. Elle m'a promis d'abaisser ses prix.

Tu comprends que ces achats deviendraient ruineux pour moi, car je ne fais pas comme Gaston, qui marchande, achète et ne la paye jamais. J'ai payé sur l'heure mes acquisitions ; mais cela me fait aujourd'hui vingt sous de moins dans ma bourse. Enfin c'est l'argent de poche que tu m'as donné. Berthe est bien gentille et Marianna aura des souliers.

Je sors du cours d'histoire et de géographie, c'est-à-dire de la tente dressée non plus sur la grève, mais sur le point élevé de la falaise d'où l'on domine tous les environs. Le professeur avait fait placer un guéridon devant : lui sur ce guéridon étaient placées des cartes, un gros bouquin et d'excellentes jumelles. Derrière lui ma tante faisait de la tapisserie ; Berthe dans son costume du pays triait ses goëmons ; Georges, qui est très-tranquille, faisait des bonshommes sur ses genoux, et les deux élèves, Gaston et moi, étions placés sur des pliants en face de mon oncle ; un gros livre nous servait de pupitre, et nous avions le crayon à la main. René, ma bonne et Fidélio s'amusaient au dehors.

Mon oncle a commencé par nous donner un aperçu général de l'histoire du pays où nous sommes, de sa situation géographique. Je t'avoue, mère, que je ne me croyais pas sur un terrain aussi illustre ; tout ce qu'il a dit m'a vivement intéressé, j'ai



pris beaucoup de notes et j'espère fournir une rédaction soignée. Je garderai ces devoirs de grève et nous les lirons ensemble les soirs d'hiver : tu verras comme ces études sont intéressantes ; pour le moment je te quitte pour César. Gaston et moi avons deux pages de ses *Commentaires* à lire et à traduire. N'es-tu pas surprise de rencontrer ce nom sous la plume de ton étourdi d'enfant ; pour moi cela m'a stupéfié d'apprendre que j'allais rencontrer sur nos grèves l'ombre auguste du fameux Romain. Je n'en revenais pas. Songe donc, mère, César le vrai, l'antique César.

Ah! je croyais bien l'avoir enterré sous mon pupitre pendant mes vacances et n'en plus entendre parler que le jour où je rouvrirais mon histoire romaine. Point du tout, il est ici, son regard dominateur a contemplé ces horizons, ses légions victorieuses ont foulé ce sol. Me voilà pris d'un beau zèle pour le suivre dans ses campements militaires; en définitive un futur saint-cyrien peut s'engouer de César. Ce que mon oncle nous en a dit m'a chauffé à blanc d'enthousiasme, je n'ai plus que César à l'esprit et dans la bouche; il paraît qu'en me levant de dessus mon pliant, la leçon finie, j'ai dit à Gaston : « Viens-tu, César? » Il en pouffe depuis et m'appelle Vercingétorix, afin, dit-il, de ne pas me sortir de mon ordre d'idées. J'accepte ce nom : c'est celui d'un vaincu, mais du plus brave des vaincus.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LE GATEAU DES ROIS[1]

Le petit Johan disait vrai. Il n'y avait pas eu cette année d'arbre de Noël dans la maison Gotthelf. Les enfants avaient attendu vainement, pendant toute la soirée du 24 décembre, la bienheureuse branche de sapin, chargée des pommes rouges traditionnelles. Et les noix, et les surprises, et par-dessus tout l'illumination sans pareille!

Heinrich Gotthelf tenait pourtant à la célébration de ces fêtes intimes. Il pensait, avec raison, qu'elles étaient autant de liens nouveaux par lesquels l'enfant se rattache à la famille. Plus tard peut-être l'image subitement évoquée de ces joies paisibles pouvait arrêter le jeune homme à l'entrée de la voie mauvaise, et le ramener au foyer domestique d'où il s'était volontairement exilé.

Dans leur retour périodique, c'étaient autant de sourires jetés sur la vie grave et laborieuse du modeste ménage; l'existence journalière y était si prosaïque, qu'elle avait besoin de cette petite flamme pour en raviver l'intérêt. Comment donc se faisait-il que le jour de Noël se fût passé si tristement? Pourquoi la mère avait-elle pleuré en cachette pendant la messe? Pourquoi le père s'était-il montré, depuis ce jour, plus sombre et plus soucieux?

« Rien ne se ressemble plus chez nous, » pensait Nanerl, avec cette précocité de raison qui se développe chez les enfants élevés à la dure école de l'expérience.

Et en effet elle disait vrai, la pauvre petite! Non-seulement le sourire de la mère s'était fait plus rare, non-seulement l'humeur du père avait changé, mais elle avait vu s'en aller pièce à pièce le modeste mobilier, orgueil de la ménagère. Qu'était donc devenue la grande armoire aux ferrures d'acier? et le coucou qui sortait joyeusement à chaque heure de sa boîte de bois verni? Pourquoi la mère ne mettait-elle plus le dimanche son grand châle tapis qui l'enveloppait si bien? Qu'était devenu le mince anneau d'or qui ornait son doigt, qu'elle avait promis de porter jusqu'à la tombe?

Nanerl creusait tous ces mystères, et de jour en jour elle devenait plus tendre avec sa mère, plus caressante pour son père, et plus fervente dans ses prières.

« Silence, enfants, dit tout à coup Mme Gotthelf pour interrompre le babil des deux garçons, voilà votre père. »

Il montait l'escalier d'un pas pesant, et sa femme, qui prêtait l'oreille depuis quelques secondes, leva les yeux au ciel d'un air découragé.

« Rien de bon, n'est-ce pas? murmura-t-elle de façon à n'être entendue que de lui.

— Rien de bon, répéta-t-il machinalement.

— Et ce marchand de Paris qui t'avait fait de si belles promesses?

— Eau bénite de cour! Guérissez votre doigt, mon cher, m'a-t-il dit, et alors faites-moi autant de porte-allumettes et de coffrets que vous voudrez. Je vous les payerai rubis sur l'ongle. Mais vous comprenez bien que je ne puis escompter une guérison qui se fait tant attendre. Il a raison, continua-t-il, en jetant un coup d'œil douloureux sur son bras en écharpe. Le médecin me leurre de semaine en semaine. Qui sait quand je pourrai jamais reprendre mes chers outils? »

Ses outils! C'était là ce qu'il aimait le mieux au monde, après sa femme et ses enfants, le digne garçon! Quand il les avait en main avec un beau bloc de bois sans nœuds et sans tache devant lui, il était le plus heureux des hommes. Mais, artiste plutôt qu'ouvrier, il s'inquiétait plus de la perfection de l'œuvre que du bénéfice qu'il pouvait en retirer: aussi fortune ne lui avait jamais souri.

En ce moment même, il regardait d'un œil douloureux l'ouvrage inachevé qu'il avait porté au marchand de Paris.

C'était un vieux saule ébranché, et, dans le creux formé par les ans, un nid de mousse, où les petits s'agitaient en battant des ailes; au pied, dans l'herbe épaisse, un héron qui se tenait mélancoliquement sur un pied, pendant que deux lézards effrontés, se pourchassant sous ses yeux, motivaient l'agitation des jeunes oiselets.

Mme Gotthelf posa affectueusement la main sur l'épaule de son mari.

[1] Suite. — Voy. page 107.

« Et Kaser, lui demanda-t-elle, pour l'arracher à sa douloureuse contemplation?

— Kaser est comme les autres, répondit-il avec amertume.

— Tu as été chez lui?

— Oui, et chez Moschen, chez Schutty, chez Zacharias. Partout des fins de non-recevoir. Ah! les amis! Comptez-donc sur eux dans l'adversité!.

— Alors tu as passé rue de l'Arsenal? hasarda timidement Mme Gotthelf.

— Oui, et j'enrage à ce souvenir. Ah! ma pauvre Wilhelmine, c'est en vain que tu me prêches la charité, la patience, la résignation, le pardon des injures, toutes les vertus chrétiennes qui me manquent! Il me suffit de passer rue de l'Arsenal pour voir s'écrouler en un instant l'échafaudage si péniblement construit avec ton aide, pauvre chère femme.

— Hélas! dit Mme Gotthelf avec un soupir.

— Mais tu me comprends, n'est-ce pas? Avoue que tu ressens ce que je dois éprouver, quand je rentre les mains vides dans cette maison sans feu, presque sans pain. »

Et Gotthelf frappa dans un accès d'impatience le tuyau refroidi du vieux poêle.

Pauvre vieux poêle de faïence bleue! Lui aussi, il avait connu de meilleurs jours. L'année dernière encore, il ronflait orgueilleusement, lorsque la mère de famille confiait à ses vastes flancs le quartier de porc entouré de pommes de terre, ou l'oie bourrée de marrons. Aujourd'hui il est triste et muet, et, comme un fidèle serviteur, il partage les misères de la famille.

« Oui, reprit Gotthelf; à travers les vitres brillantes comme en plein jour, j'ai vu Mme Eckhard trôner en robe de soie dans son comptoir. En robe de soie quand tu grelottes dans ta pauvre robe d'indienne! Ses enfants jouaient autour d'elle, et regardaient d'un air ravi une enfilade de gâteaux de quoi régaler toute la ville. A chaque minute, l'apprenti en apportait de nouveaux.

— Ce sont les gâteaux des rois, murmura Mme Gotthelf avec un nouveau soupir.

— Crois-tu que je ne le sache pas. Crois-tu que cette date ne résonne pas jusqu'au fond de mon cœur. Il y a un an aujourd'hui, presque à pareille heure, Mme Eckhard était là à mes pieds. Elle priait, elle suppliait, son mari devait mourir de douleur s'il était obligé de se mettre en faillite, et comme tu suppliais aussi, comme tu pleurais presque, imprudente Wilhelmine, j'ai eu la faiblesse de céder. J'ai prêté tout notre avoir! deux mille francs si laborieusement amassés sou à sou! — Et la maladie est venue, par là-dessus, et sans ton travail à toi, pauvre courageuse femme, que deviendraient le père et les enfants?

— La Providence ne nous abandonnera pas, Heinrich.

— La Providence fera bien d'abandonner ceux qui s'abandonnent, répondit Gotthelf avec un sourire amer.

— Que dis-tu?

— Je dis qu'on n'a pas le droit d'écouter son cœur quand on est père de famille; je dis que j'ai commis deux grandes fautes, dont nous sommes tous punis aujourd'hui: la première en arrachant le pain de la bouche de mes enfants pour assurer le repos d'un étranger; la seconde, en comptant sur la reconnaissance d'un ami. Qui viendra à notre aide maintenant?

— Celui qu'on n'invoque jamais en vain! reprit Mme Gotthelf avec un ton de plus en plus assuré.

— Mais que faire? répéta Gotthelf avec angoisse, que faire, je te le demande? Attendrai-je dans cette inaction désespérante que les alouettes nous tombent rôties du ciel? »

Mme Gotthelf se tut, et bientôt son aiguille reprit sa course sur le métier. C'était une femme sage et pieuse qui acceptait de Dieu avec la même soumission les biens et les maux. Elle souffrait sans doute pour son mari et pour ses enfants, mais pour elle, le devoir accompli lui suffisait. Jamais une plainte dans son cœur ni sur ses lèvres. A peine même si elle se permettait de jeter un regard en arrière sur son heureux passé, sur la cabane cachée dans les sapins au plus profond de la forêt Noire, où vivait encore sa vieille mère, à qui elle laissait ignorer sa misère présente. Étrange chose pourtant! Ce jour-là, par ce froid glacial et cette neige piquante, il lui montait au cerveau comme des bouffées d'air pur, des senteurs résineuses. C'était une vraie obsession!

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

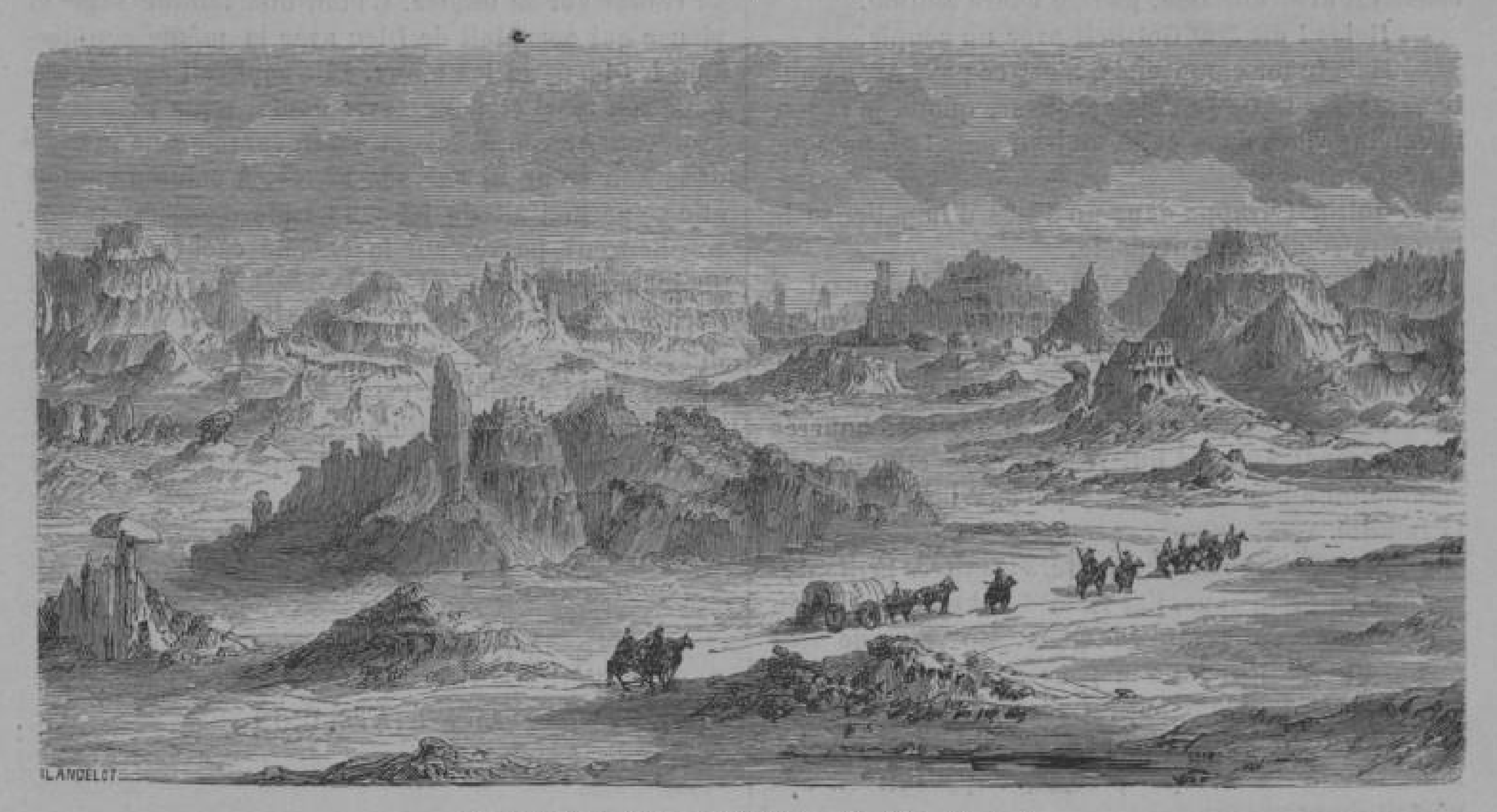
LES NOUVEAUX FOSSILES

AUX ÉTATS-UNIS

La vieille Europe a été le berceau de la plupart des sciences modernes, et la France a été celui de la géologie. C'est à Montmartre que Cuvier a trouvé les premiers ossements à l'aide desquels il a su fonder la paléontologie! Mais depuis, tous les peuples civilisés se sont mis à fouiller le sol, pour y chercher les représentants de la vie sur le globe terrestre, alors que l'homme n'était pas encore né. Tous les jours, de nouvelles découvertes s'ajoutent à celles de la veille, et accroissent de quelques pages le grand et beau livre de la science. C'est la jeune Amérique qui cette fois nous apporte un riche contingent de trouvailles géologiques.

Un géologue des plus distingués, le professeur Marsh, de Yale-College, aux États-Unis, a mis la main, tout récemment, sur de nouvelles espèces fossiles, dont les ossements abondent dans les terrains tertiaires des montagnes Rocheuses. Ce sont des mammifères gigantesques, qui égalaient presque

l'éléphant par la taille; seulement on reconnait, d'après leurs squelettes, qu'ils étaient cornus, comme l'atteste leur crâne, où l'on distingue trois paires de cornes très-nettement séparées entre elles. L'animal vivant avait de grosses bosses sur la tête, qui devaient lui donner un très-singulier aspect. La tête, d'après ce que nous apprend le professeur Marsh, est longue et osseuse; la mâchoire supérieure est armée de grandes défenses courbes dirigées en bas, à la façon des morses. L'espèce typique de ces nouveaux groupes de mammifères a été nommée *Dinoceras*, et de nombreux échantillons, retrouvés dans d'excellentes conditions de conservation, ont permis de l'étudier d'une façon complète. — Le professeur Marsh a ouvert la voie à un grand nombre de chercheurs, qui marchent actuellement sur ses traces et complèteront certainement, dans un avenir prochain, les magnifiques investigations de leur maitre. A côté de ces éléphants cornus, le savant géologue des États-Unis a encore trouvé une nouvelle sous-classe d'oiseaux fossiles, qu'il a désignée sous le nom d'*Odontornithes*. — Nous laisserons ces oiseaux et l'habile professeur Marsh, pour parler d'une autre découverte, faite également aux États-Unis dans les territoires du Colorado, au milieu de régions fort curieuses désignées sous le nom de *mauvaises terres*.



Les mauvaises terres du Colorado. (P. 128, col. 1.)

Le professeur Cope, attaché à une expédition dans le Colorado, mit à nu, en creusant le sol des *mauvaises terres*, un véritable cimetière d'animaux fossiles, parmi lesquels un grand nombre d'espèces complètement inconnues. — C'est par centaines qu'il faut en effet les compter, et c'est par milliers qu'il faut citer les ossements recueillis. Le professeur Cope fut frappé de stupeur en déterrant ces reliques précieuses d'un monde disparu, en retirant des excavations qu'il avait pratiquées dans le sol, des ossements énormes de mastodonte, jusqu'aux os délicats de rongeurs de petite taille, jusqu'aux débris ténus d'insectivores et de talpidés. Ces vestiges d'un autre âge lui apparurent dans un état de conservation étonnant, dû probablement à la nature exceptionnelle de ce sol étrange des *mauvaises terres*. — On rencontre là où M. Cope a opéré ses fouilles des restes innombrables de grands quadrupèdes, du cheval notamment, ce qui offre un grand intérêt, car cet animal n'existait nulle part en Amérique quand les Européens y mirent le pied pour la première fois. On a trouvé encore plus de sept espèces de rhinocéros, dont un magnifique spécimen représenté par un crâne parfaitement intact, encore pourvu de toutes ses dents. Les carnivores abondent; les squelettes de caniens, de félins, se trouvent à profusion. Il faut signaler une espèce du genre chien très-remarquable en ce sens qu'elle atteignait la taille d'un ours actuel. Toute une faune nouvelle de l'époque tertiaire vient d'être ainsi révélée à la science; la géologie a rarement fait une moisson aussi riche! — Non-seulement les mammifères se rencontrent à foison dans les *mauvaises terres*, mais les reptiles se présentent aussi avec une richesse incroyable de formes. Tortues, lézards, serpents, sont sortis de terre sous les yeux des explorateurs ébahis! Cet antique ossuaire d'êtres disparus est assez abondant pour former à lui seul une magnifique galerie de paléontologie!

Gaston TISSANDIER.



Marie se baissa pour recoudre un des nœuds. (P. 130, col. 2.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]

IX

Apprêts de fête.

Le départ de Damien fut pendant quelque temps le sujet de toutes les conversations. Les gens d'âge et posés approuvaient fort le conseil municipal d'avoir débarrassé la commune d'un petit « propre à rien », qui, pour sûr, à force de sauter à pieds joints d'un métier à l'autre, ne serait arrivé plus tard qu'à faire un mendiant.

Les mauvais farceurs, comme le père Zacharie, s'en donnaient là-dessus à cœur joie : « Quel sauveur de l'humanité que ce Christophe Colomb ! disait l'invalide. L'Amérique, voyez-vous, c'est la marmite à porc de l'humanité. On jette là pêle-mêle tous les mauvais rogatons et tous les déchets de la cuisine, et il paraît que ces vieux reliefs, qui ne sont pas d'ortolans, font encore, après avoir mijoté ensemble, un ragoût assez relevé. »

Et le veilleur de nuit, qui était aussi un malin, mit en belle humeur bien des citoyens d'Haldenbrunn en ajoutant plusieurs soirs de suite à la formule usitée pour l'annonce de l'heure le cri ironique de : Vive l'Amérique !

Pieds-nus, toute retirée en elle-même, n'avait cure de ces coups de langue. Elle attendait la première lettre de Damien, qui arriva enfin, datée du port de Brême.

Ce fut pour Marie un vrai triomphe aux yeux du

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

monde ; c'était à qui demanderait lecture de la missive, et Pieds-nus était enchantée de pouvoir montrer aux médisants combien son frère était affectueux.

Il y avait dans la lettre toute une page de compliments pour chacun : ce cher un tel, ce bon un tel, ce brave un tel.

« Voyez, disait la jeune fille, en mettant le doigt sur le passage, cela y est bien ; » — de sorte qu'il y eut des gens qui commencèrent à se demander si le départ de Damien n'était pas une perte pour la commune.

A quelque temps de là, tout le village fut mis en émoi par une rumeur extraordinaire. Une noce allait se célébrer à Endringen, mais une noce telle, que, de mémoire d'homme vivant, on n'en avait vu de semblable. De trente lieues à la ronde il devait venir des invités, les conjoints appartenant aux plus riches familles du pays.

Cette nouvelle fit battre de plaisir plus d'un jeune cœur à Haldenbrunn et ailleurs. Partout où deux fillettes se rencontraient, derrière une haie, dans un corridor, s'entamaient des caquetages interminables.



Est-ce bien moi? se disait-elle. (P. 131, col. 2.)

La veille du grand jour, les abords de la fontaine publique ressemblaient littéralement à un petit club féminin. C'était, baquets sur la tête ou au bras, un tel feu croisé de paroles, que les plus pressées en oubliaient de puiser de l'eau, si bien que Pieds-nus, arrivée la dernière, s'en retourna la première avec son seau plein.

La matinée du lendemain apporta un surcroît de besogne à Marie. Il s'agissait d'habiller et surtout de coiffer la jeune Rose, la fille cadette de Rodel. Comme celle-ci avait une chevelure très-abondante, elle voulait essayer ce jour-là d'un effet nouveau, d'une tresse à la Marie-Thérèse qui ne pouvait manquer de faire sensation.

Pieds-nus s'y employa de son mieux ; mais le résultat ne satisfit pas la belle Rose, qui d'un coup de main démolit tout l'édifice. Après maint essai infructueux, elle finit par s'en tenir aux deux longues tresses tombantes et entrelacées de rubans rouges qui sont d'usage dans le pays.

Quand elle fut bien attifée, elle exprima le désir d'avoir un bouquet. Il fallut que Pieds-nus, bon gré mal gré, saccageât les fleurs de son parterre aérien. Encore récolta-t-elle plus d'une raillerie et plus d'une bourrade de sa jeune maîtresse, qui s'étonnait qu'une petite gardeuse d'oies recueillie pour l'amour de Dieu se permît de montrer de l'humeur et de faire sa tête. Pieds-nus ne répondit rien ; elle se contenta de jeter à Rose un regard devant lequel la fière villageoise baissa les yeux.

A ce moment, un des nœuds rouges de la chaussure de gala s'étant dérangé, Marie se baissa pour le recoudre.

« Ne te fâche pas, Pieds-nus, dit alors la paysanne d'un ton moitié affectueux et moitié badin, je suis décidée à t'emmener avec nous à la danse.

— A quoi bon vous moquer de moi ? balbutia Marie.

— Non, je ne me moque point, reprit Rose ; je veux que tu valses aujourd'hui. Après tout, tu es une jeune fille comme moi, et il y aura là-bas des jeunes gens de ta condition, notre garçon d'écurie par exemple. Qui sait même si tu ne seras pas invitée par quelque fils de fermier ? En tout cas, sois tranquille, tu ne manqueras pas de danseurs ; au besoin je t'enverrai ceux que j'aurai en trop.

— Prenez garde, si vous continuez, je vous pique avec mon aiguille, » dit Pieds-nus toujours agenouillée.

Elle se sentait tout à la fois envie de rire et de pleurer.

« Ma belle-sœur a raison, dit la jeune bru, qui était entrée sur ces entrefaites ; il faut que tu danses

ce soir. Allons ! place-toi là, je vais te servir à mon tour de femme de chambre. »

Marie s'assit machinalement, et son visage passa par toutes les nuances de l'arc-en-ciel lorsque sa maîtresse, prenant le peigne, se mit en devoir de lui dérouler les cheveux.

« Tiens, lui dit celle-ci, je te coiffe à la façon des femmes de l'Allgau ; tu as des cheveux magnifiques, sais-tu? cela t'ira parfaitement. Tu as d'ailleurs tout à fait l'air, par la taille et le teint, d'une femme de l'Allgau ; on jurerait, à te voir, la fille de la fermière Landfried. »

« Malheureusement, ajouta la Rodel, ces choses-là n'arrivent plus aujourd'hui. L'argent court après l'argent. » La toilette était terminée.

« Maintenant, reprit la bru, il te faudrait un collier.

— J'en avais un, » dit Marie en hésitant ; et elle raconta comment la fermière Landfried lui avait donné jadis un collier, qui avait depuis été mis en gage lors du départ de Damien. La Rodel, qui était au fond une bonne personne, déclara qu'elle allait le chercher elle-même à l'instant, et elle sortit en défendant à Pieds-nus de se regarder dans le miroir avant son retour.



Le char à bancs des Rodel traversa le village. (P. 132, col. 1.)

A ce mot, qui lui rappelait inopinément tout un passé enfoui déjà dans le brouillard, Marie trembla de tout son corps. Oh ! si elle avait eu quelque anneau magique, avec quelle joie elle eût évoqué en ce moment la bonne fée au collier de grenat, dont on venait de prononcer le nom !

« Je voudrais, reprit la Rodel d'un ton de bienveillance inaccoutumée, — car la joie nous rend volontiers affable et doux à autrui, — je voudrais pouvoir t'habiller ainsi le jour de tes noces ; je voudrais te voir à la tête d'une bonne ferme... Mais ne remue donc pas ainsi, ou je t'arrache les cheveux. »

Marie retint son haleine. La paysanne continua :

« Je suis sûr que celui qui te prendrait n'aurait pas à s'en repentir. »

La jeune fille écoutait de toutes ses oreilles.

Marie resta toute frissonnante sur sa chaise ; il lui semblait qu'elle était le jouet de quelque songe.

Au bout d'une minute la bru revint avec le bijou : « Tiens, dit-elle à Pieds-nus en le lui attachant au cou, j'ai avancé la somme à l'usurier ; tu me la rembourseras à la longue sur ton salaire. »

Marie put enfin se contempler au miroir. « Dieu du ciel ! est-ce bien moi ? se disait-elle. O papa ! ô maman ! que n'êtes-vous là pour voir votre fille chérie ! »

Soudain les sons de la musique se firent entendre, et un char à bancs tout enguirlandé passa devant la porte. C'était l'orphéon d'Haldenbrunn qui se rendait à Endringen ; le père Zacharie, la trompette en bouche, trônait fièrement au milieu des exécutants.

Durant une heure, ce fut sur la route un défilé de

voitures toutes mieux attelées les unes que les autres et rivalisant de vélocité. Il y en avait qui venaient de fort loin. Le char à bancs des Rodel fut tiré, à son tour, de la remise, et Pieds-nus y prit place derrière ses maîtres. Tant qu'on traversa le village, elle n'osa point lever les yeux; elle était presque honteuse d'elle-même. Devant la maisonnette de Jean-Pierre elle aperçut Marianne la Noire, qui lui fit un beau salut cérémonieux. Elle regarda aussi le sorbier: celui-ci, au souffle de la brise, remua doucement la tête comme pour dire: « Bon voyage! »

On gravit ensuite la montée du pré aux Sureaux. Le mélancolique Manz était toujours à son poste, cassant des pierres; à peine se retourna-t-il pour voir passer le joyeux cortége. Sur le pré, les oies étaient gardées par une vieille femme à la mine jaunâtre et rechignée. Marie se demanda involontairement si le coucou venait chanter pour celle-là aussi dans le poirier.

Puis, forêts, vallons et plaines passèrent comme un songe devant les yeux éblouis de la jeune fille. Quel bonheur d'aller ainsi en voiture! Comme ces beaux chevaux galopaient bien, la crinière au vent! Mais déjà l'on est arrivé. Une foule empressée entoure les Rodel. « Cette jeune fille est sans doute une de vos parentes? leur demandait-on. — Non, répondit Rose, c'est notre servante. » Des mendiants d'Haldenbrunn qui se trouvaient là reconnurent en effet Marie: « Eh! ma foi, oui, c'est Pieds-nus, » s'écrièrent-ils.

Cette parole: c'est notre servante, avait frappé la fillette au cœur. Elle se remit pourtant, et sourit en disant: « Voyons, il ne faut pas que pour un mot ma joie soit empoisonnée; si je commence ainsi, je rencontrerai partout des épines. »

Au même moment, Rose prit Marie à part et lui dit: « Promène-toi, nous nous retrouverons à la danse. »

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

A suivre. Par J. Gourdault.



LE CHALLENGER

ET LES PROFONDEURS OCÉANIQUES

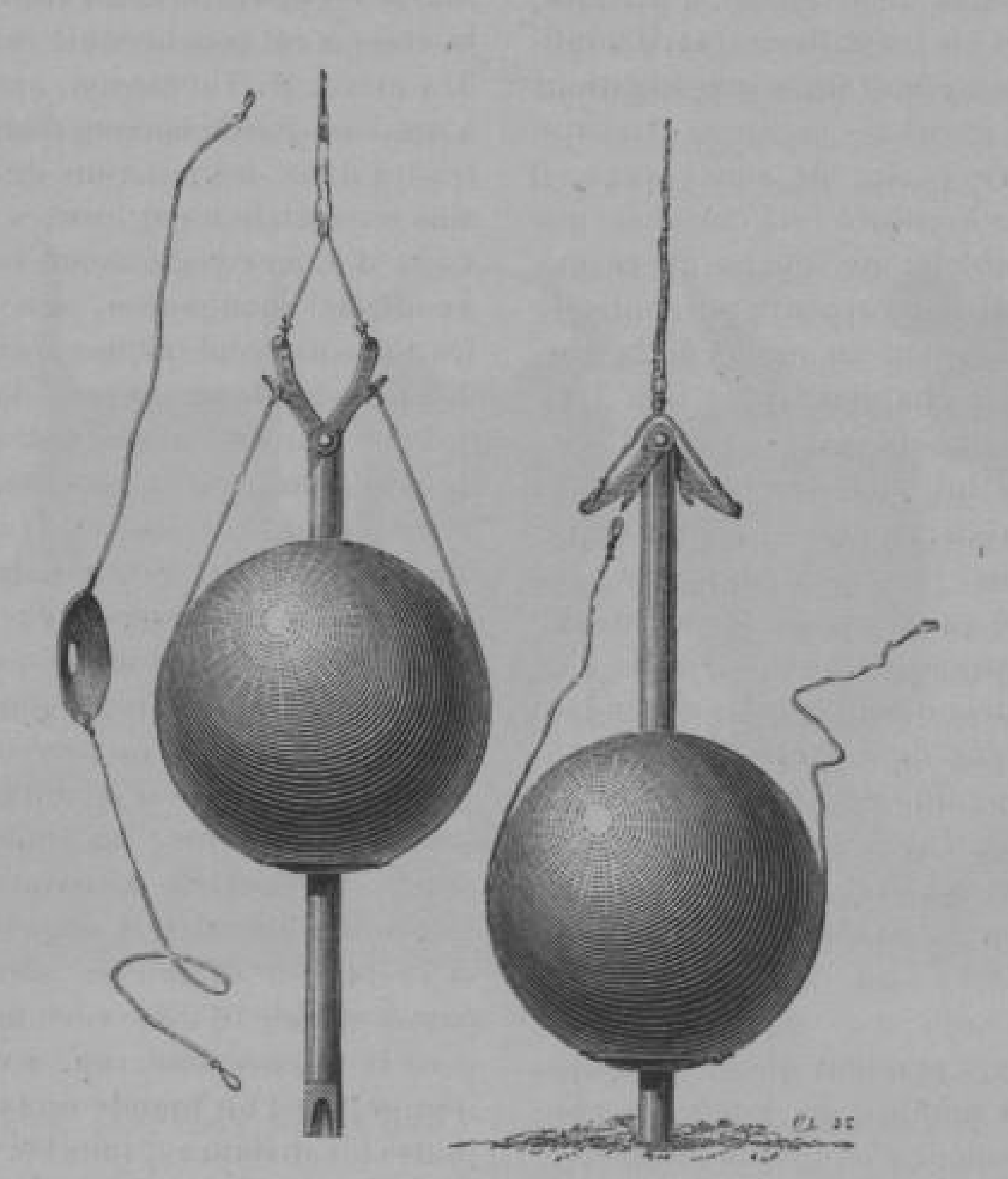
On est frappé d'étonnement quand on jette les yeux sur une mappemonde et que l'on songe à l'immense superficie des pays que l'homme n'a jamais foulés du pied. Les vastes régions polaires, au nord comme au sud, lui sont à peu près inconnues, aussi bien que le centre de l'Afrique et de l'Australie. Malgré ses efforts, il n'a pu visiter qu'une bien faible partie de ce qu'il se plaît à appeler son domaine! L'étonnement se change en stupeur, si des continents on passe à la mer, et surtout à ses profondeurs. Ici l'ignorance humaine est encore plus manifeste. Les navigateurs des siècles passés ont bien jeté çà et là des lignes de sonde, qui leur ont permis de mesurer l'épaisseur de la couche d'eau océanique et de s'assurer que les mers sont à peu près aussi profondes que les montagnes sont hautes; mais pendant longtemps ils ignorèrent la nature du fond des océans. On avait la persuasion que ces régions inconnues étaient désertes et fermées à la vie animale. Depuis un certain nombre d'années, la plupart des nations civilisées ont entrepris de nouveaux sondages océaniques, qui n'ont pas manqué de jeter une vive lumière sur ces gouffres mystérieux si longtemps inexplorés. La pose des cables électriques n'a pas été étrangère à ce mouvement: elle a nécessité une sérieuse étude du lit de l'Atlantique et du Pacifique; les moyens de faire pénétrer des sondes à 3000 ou 4000 mètres de profondeur, et de rapporter à la surface de la mer des échantillons arrachés à ses profondeurs, se sont peu à peu perfectionnés. Des êtres étranges, fantastiques, ont été retirés de ces abîmes! Un monde nouveau est apparu, attestant encore une fois la prodigieuse fécondité de la nature.

Nous passerons sous silence les travaux de Maury, les sondages opérés en 1865 par M. de Folin, les études des savants français MM. Périer et Fisher, les curieuses explorations sous-marines du navire anglais le *Porcupine*, pour nous occuper d'une expédition toute récente, celle du *Challenger*, dont les savants de tous les pays se préoccupent actuellement, comme d'une expérience digne à tous égards de fixer l'attention de ceux que préoccupe le progrès et la connaissance de notre monde.

Le *Challenger* est une corvette anglaise de 2000 tonnes, qui a quitté l'Angleterre il y a plus d'un an, et qui, pourvue d'un matériel scientifique très-complet, d'un équipage éminent, parcourt la surface des océans, jetant partout, au fond de toutes les mers, la sonde et ses filets. Il est difficile de traduire en français ce mot *challenger*, qui pour les Anglais signifie en quelque sorte *chevalier errant*, audacieux, intrépide, quelque peu *casse-cou*. Les savants qu

forment l'élément scientifique de l'expédition ont voulu indiquer, par ce nom, qu'ils étaient prêts à risquer leur vie pour le bien de la science, à sacrifier ce qui leur était le plus cher pour conquérir quelque province nouvelle dans ce vaste territoire de l'inconnu. L'un d'eux, M. Wyville Thompson, s'est déjà signalé par de belles expéditions, analogues à celle que l'Association britannique a organisée ; les résultats curieux et inattendus qu'il a obtenus déjà prouvent surabondamment qu'il a su se tenir à la hauteur de sa belle et importante mission.

Les procédés employés à bord du *Challenger* pour opérer les sondages sont multiples. On jette souvent à la mer des systèmes analogues à ceux que nous représentons ci-contre, et dont le jeu s'explique par la seule inspection des gravures. Ce sont aussi des récipients cylindriques automatiques qui arrivent au fond de la mer, attachés à des câbles munis de poids de distance en distance, et qui arrachent au sous-sol océanique un échantillon de la substance dont il est formé. Un appareil très - fréquemment utilisé consiste en un sac muni d'une armature métallique qui forme une ouverture permanente. Ce sac est pourvu d'une tige où sont attachées quelques crinières de chanvre. On le jette au fond de la mer, et le navire, dans sa marche, le traîne à sa remorque. Il glisse sur le fond océanique, et les êtres vivants, les crustacés, les algues, qui se présentent devant lui, sont emprisonnés dans le sac traînant, tandis que des oursins, des coquilles, sont enchevêtrés et retenus dans les houppes de chanvre. On ramène à bord cette poche pleine, et ce n'est pas sans une vive et légitime curiosité que les savants de l'expédition y cherchent les êtres bizarres que la nature fait vivre à plusieurs kilomètres au-dessous du niveau de la mer!



Appareil de sondage de Brooke. (P. 133, col. 1.)

Le *Challenger* est pourvu d'un cabinet de physique, d'un laboratoire de chimie, où l'étude des échantillons et des représentants de la vie sous-marine peut être faite avec autant de soin que dans les plus beaux établissements scientifiques terrestres. C'est un muséum flottant, dont les collections s'accroissent au fur et à mesure qu'il voyage.

L'expédition a quitté Portsmouth à la Noël de 1872. L'année 1873 s'est passée à opérer surtout des sondages au fond de l'océan Atlantique. M. Thompson a déjà ramené à bord du navire qui le porte, lui et sa fortune scientifique, un grand nombre d'espèces animales complétement inconnues avant lui. Nous croyons devoir donner une description rapide de quelques-uns de ces êtres étranges qui peuplent le fond des mers en si prodigieuse abondance, que la sonde, jetée au hasard dans l'abîme, en rapporte presque toujours quelque représentant.

Dans les environs de Saint-Thomas, au milieu de la mer des Antilles, à une profondeur de 2000 mètres environ, on a trouvé des crustacés fort remarquables par l'absence complète d'organes de la vue. Les habitants des fonds océaniques vivant au milieu de ténèbres complètes, il est assez logique que le Créateur ne leur ait pas donné des yeux, qui seraient pour eux des organes inutiles. Ces crustacés ont à peu près la grandeur d'une écrevisse ; ils sont pourvus de pinces formidables armées de dents pointues qui semblent indiquer une grande voracité de la part de leurs propriétaires. C'est encore à peu près dans les mêmes parages, à une profondeur un peu moindre de 1250 mètres, que l'on a rencontré une grande quantité de petits oursins d'une espèce particulière.

Plus tard, à 150 kilomètres à l'ouest de Madère, les sondes ont ramené, à bord du *Challenger*, mélangés à une boue verdâtre épaisse, une grande quantité de crustacés plus singuliers encore que les précédents, munis de pattes-mâchoires du plus curieux aspect. Ces êtres, tout à fait bizarres, ont, de plus, d'autres pattes maxillaires, à l'extrémité de chacune desquelles est un œil. Outre ces crustacés, les coraux, les algues, les polypes, ont été recueillis en grand nombre dans l'Atlantique, et il paraît certain que les pêches seront encore plus

curieuses quand le navire anglais explorera bientôt les fonds de mers moins connues.

On a reçu récemment des nouvelles du *Challenger* : il s'est arrêté à l'île Saint-Paul, récif situé juste au milieu de la ligne qui s'étend de l'Australie au cap de Bonne-Espérance. Cette île est fort remarquable au point de vue géologique, et elle a été visitée avec la plus grande attention par les savants de l'expédition; elle est probablement formée d'un cratère volcanique éteint, comme l'attestent sa forme conique et la nature des roches qui la constituent. En quittant l'île Saint-Paul, le *Challenger* est arrivé à Bahia le 10 septembre 1873; puis il a opéré de nombreux sondages aux environs des îles Tristan d'Acunha; de là il se dirigera vers le cap Horn, et il continuera sur le Pacifique ses admirables investigations sous-marines.

Pendant cette dernière partie de son voyage, il survint au *Challenger* une aventure fort curieuse, que nous raconterons, quoiqu'elle ne touche guère aux fonds des mers, et qu'elle se rapporte au contraire à des sujets terrestres, ou tout au moins de la surface océanique. Quand les habitants des îles Tristan, fort peu visités habituellement, virent l'équipage du *Challenger*, ils lui racontèrent que deux Européens s'étaient établis, depuis quelque temps déjà, dans une île voisine, justement désignée sous le nom d'*Inaccessible*, et qu'on n'avait plus entendu parler d'eux. Il était à supposer, ajoutaient-ils, que ces étrangers étaient morts de faim, mais cependant il se pouvait, d'après leur dire, qu'ils fussent encore de ce monde. Le capitaine du *Challenger* n'hésita pas à se diriger vers l'île Inaccessible : il y trouva les deux infortunés dans un état désespéré; ils vivaient encore, mais il est probable que peu de jours après ils auraient succombé l'un et l'autre aux terribles angoisses de la faim. Les deux Européens avaient pu vivre de chasse pendant quelque temps, mais depuis un certain nombre de jours les phoques dont ils se nourrissaient exclusivement jusque-là étaient devenus imprenables; sans le *Challenger*, ils seraient morts de faim dans ces régions inhabitées. Est-il nécessaire d'ajouter que ces malheureux furent reçus, accueillis et fêtés à bord du navire anglais; personne ne regretta d'avoir quelque peu retardé les opérations de sondage pour sauver deux grandes infortunes.

On voit, d'après les faits que nous avons rapidement énumérés, combien l'expédition entreprise par nos voisins d'outre-Manche offre d'intérêt. C'est une magnifique exploration, riche en surprises inattendues, que celle de ces profondeurs océaniques, fermées depuis des siècles à tout regard humain. On a comparé avec raison la mer à un avare qui amasse sans cesse des richesses : que de fortunes entassées depuis des siècles par les naufrages dans les gouffres océaniques! L'homme ne retrouvera jamais ce que la mer lui a pris; mais qu'il sache au moins arracher à l'élément liquide quelques-uns des secrets qu'elle recèle dans son sein! qu'il ne se lasse pas de jeter les sondes dans toutes les profondeurs de l'immense domaine, afin de recueillir les merveilles qui s'y trouvent enfouies, afin de déchiffrer dans ces ténèbres quelques-unes des plus belles pages du grand livre de la nature.

Des expéditions analogues à celles du *Challenger* ne fournissent pas seulement à la zoologie de nouvelles espèces animales, elles procurent au géologue des renseignements inestimables sur la nature de l'écorce terrestre, en lui annonçant que le fond des mers est en quelque sorte tapissé d'une couche d'écume gélatineuse, qui recouvre presque partout une masse rocheuse de calcaire. On sait cependant que la craie n'est pas la seule roche qui s'étende au fond des mers. M. Thompson, après des savants français à qui l'on doit beaucoup dans la science nouvelle, a trouvé dans les environs de Madère des fonds marins essentiellement formés d'une argile rougeâtre. Dans d'autres régions sa sonde a ramené des rognons de manganèse, qui semblent attester que les massifs géologiques sont presque aussi variés dans ces profondeurs qu'à la surface des continents.

Dans d'autres districts, la sonde plonge au milieu de véritables forêts sous-marines, dont des algues gigantesques forment le feuillage touffu; des êtres bizarres grouillent et s'agitent parmi ces représentants curieux du monde végétal; ils vivent loin de la lumière, sans se douter qu'à quelques milliers de mètres au-dessus l'homme passe à la surface de cet Océan dont ils ne connaissent que les profondeurs. Il ne faudrait pas croire que les fonds de la mer seuls sont habités; on connaît des êtres qui affectionnent les régions moyennes; ils ne fuient pas complètement les régions solaires, mais ils aiment que son éclat soit affaibli par son passage à travers une masse d'eau d'une certaine épaisseur. L'Océan, pour la science moderne, n'est plus un vaste désert liquide, c'est un monde où la vie apparaît partout, à toutes les distances, sous les formes les plus variées. Non-seulement il cache dans ses abîmes les êtres les plus différents, mais il recèle d'innombrables armées d'êtres infiniment petits, que l'œil humain ne peut voir, mais que le microscope révèle à la science. D'après les sondages récents, il est démontré que ces infusoires imperceptibles pullulent avec autant d'énergie dans la goutte d'eau enlevée au fond des gouffres où le mont Blanc disparaîtrait tout entier, que dans celle de la surface océanique! Il n'est pas un centimètre cube d'eau de la mer où des milliers d'êtres ne se meuvent et ne vivent; il n'est pas une vallée dans les profondeurs de l'empire liquide où le Créateur n'ait placé quelques espèces animales ou végétales! Sachons gré à ceux qui ouvrent à nos yeux ces tableaux grandioses, éternels sujets d'étonnement et de méditations salutaires!

GASTON TISSANDIER.

LA GUINÉE [1]

II

LA GUERRE CONTRE LES ACHANTIS.

Après la découverte de la Guinée par João de Santarem, en 1471, les Portugais s'établirent sur divers points de la côte et prirent nominalement possession de tout le pays.

Dix ans plus tard, ils fondaient, sur la côte de l'Or, la ville d'Elmina, dont ils faisaient la capitale de leurs établissements.

En 1637, l'amiral de Ruyter s'emparait de cette ville, qui est restée jusqu'en 1872 aux mains des Hollandais.

Mais le Portugal et la Hollande n'étaient pas les seules nations qui prétendissent à la possession de la Guinée. L'Angleterre s'était établie sur plusieurs points de la côte, et la France, de son côté, plantait son drapeau sur la partie du littoral bordant le royaume d'Amatifou, aujourd'hui limitrophe du pays des Achantis.

Les Européens vivaient en assez bonne intelligence avec les populations noires, lorsqu'en 1827 les Anglais tentèrent contre les Achantis une expédition armée, dont le résultat fut un désastre complet.

L'Angleterre avait à cœur le souvenir de cette défaite ; aussi, en 1871, pour avoir ses allures plus franches, elle entamait des négociations avec la Hollande et obtenait la cession d'Elmina et de toute la côte de l'Or, en échange de l'abandon complet des droits qu'elle conservait elle-même sur certaines parties des Indes hollandaises, Atchin entre autres.

Cet échange, si simple en apparence, allait lancer les deux nations contractantes, chacune de son côté, dans une guerre pleine de conséquences graves.

En effet, les Hollandais, accueillis à Atchin à coups de canon, durent battre en retraite [1], et, revenus depuis à l'attaque, n'ont pas encore réussi, au moment où j'écris, à s'emparer de la place.

Au mois d'avril 1872, les Anglais prenaient possession d'Elmina et des autres places cédées, mais les indigènes ne parurent accueillir que très-impatiemment ce changement de maîtres.

Les Achantis, profitant du mécontentement général, emprisonnèrent les missionnaires résidant à Coumassie et ne les rendirent que contre une rançon de 25 000 livres sterling. Le succès de cette manœuvre les encouragea, et au mois de décembre 1872 ils envahissaient le territoire anglais, pillaient ou incendiaient les villages protégés et s'avançaient jusque sous les murs d'Elmina.

Le gouverneur anglais réunit quelques troupes, et, avec l'aide des Fantis, il parvint à refouler les envahisseurs ; mais, à quelque temps de là, un fait d'une haute gravité vint donner à ces événements un caractère plus sérieux encore. Quelques embarcations, montées par des officiers et des matelots anglais, s'étant aventurées sur la Bossom Prah, la principale rivière du pays, furent assaillies par les Achantis. Pendant l'engagement, presque tous les officiers furent blessés grièvement, et, un matelot anglais étant tombé entre les mains des nègres, ceux-ci le décapitèrent et promenèrent sa tête en triomphe à travers le pays.



Types et coiffures des nègres de la côte de l'Or.

1 Suite. — Voy. page 120.

1. Voy. vol. II, page 213.

Pour répondre à ce sanglant outrage, un navire de guerre anglais, le *Rattlesnake*, vint bombarder la ville de Chama, où s'étaient réfugiés les rebelles. Malheureusement, un débarquement ayant été tenté sur un point voisin, onze matelots et un officier furent tués ou blessés, et le navire, privé ainsi de la majeure partie de son effectif, dut battre en retraite.

Lorsque la nouvelle de ces tristes événements, qu'on pouvait envisager comme une défaite, arriva en Angleterre, elle produisit une indescriptible émotion. Ce défi, lancé par une poignée de sauvages à une des premières nations du monde, était un fait inouï et presque sans parallèle dans l'histoire coloniale anglaise.

On se rappela alors que les auteurs de ces attentats étaient ces mêmes Achantis qui, en 1827, avaient massacré, à l'exception de dix hommes, la colonne anglaise envoyée contre eux, et que cette atteinte à l'honneur du pavillon britannique n'avait jamais été relevée.

Poussé par le sentiment général d'indignation, le gouvernement procéda immédiatement à l'organisation d'une formidable expédition, destinée à châtier les Achantis et à anéantir leur capitale de Coumassie. Les ateliers de Chatham se mirent à fondre des boulets; on arma des navires, on réunit des troupes, et on déploya une telle activité, que deux mois suffirent pour achever tous les préparatifs.

Les troupes constituant l'expédition anglaise, en outre d'un corps assez considérable d'Européens, se composent surtout de régiments de nègres de la Jamaïque, qui, habitués déjà aux ardeurs des climats tropicaux, se montrent plus propres que tous autres à une guerre dans les régions torrides de l'Afrique.

Cette expédition, partie de Portsmouth en septembre 1873, est arrivée à Elmina et a commencé aussitôt les opérations. Les premières rencontres avec les Achantis ont été couronnées de succès, mais il n'est pas encore permis de préjuger le résultat final.

Il est impossible de se faire une idée des difficultés que présente une guerre dans ce pays. Poursuivre à travers des forêts presque impénétrables, dans des marais où l'homme est entouré de mille dangers, un ennemi invisible, rusé et cruel, cela n'est encore rien. La vigueur et l'énergie du soldat européen ne reculent pas devant de pareils obstacles. Mais il est un autre ennemi plus redoutable que les Achantis et leurs remparts de broussailles, c'est le climat, ce climat pestilentiel auquel l'Européen ne peut résister même sur la côte, au contact de l'air frais de la mer et entouré de soins, et qui à plus forte raison le brisera aisément au milieu des émanations de la forêt et des fatigues et des dangers du combat.

Tant que l'hiver, hiver comparatif, bien entendu, durera, les Anglais peuvent combattre; mais dès que les chaleurs reviendront avec le mois de mars, il faut que la guerre soit finie, ou bien les marais de la côte de l'Or seront le tombeau de l'armée anglaise.

Du reste, les Achantis sont à eux seuls déjà de redoutables adversaires. D'un naturel intrépide, fort insouciants du danger et de la mort, ils ajoutent à l'avantage d'avoir à combattre sur un sol d'un accès si difficile, celui d'être munis d'armes à feu excellentes, qui leur ont été fournies en quantités considérables par les trafiquants de la côte. Disons même tout de suite que ce commerce d'armes n'a été nullement interrompu par les hostilités actuelles, et que des spéculateurs anglais ne se font aucun scrupule de fournir à ces sauvages des fusils et des munitions destinés à combattre leurs compatriotes.

Le roi des Achantis peut, d'après les estimations les plus autorisées, mettre en ligne deux cent mille hommes bien armés, auxquels viendront se joindre les contingents des Ahanta et des Dahomyens, qui font cause commune avec lui.

On voit que cette guerre a un caractère d'une exceptionnelle gravité, et si les Anglais devaient échouer dans leur entreprise, ce n'est pas eux seuls qui auraient à en souffrir. La victoire des Achantis soulèverait tous les peuples de la Guinée, qui deviendrait complétement fermée au commerce européen, et la France se verrait elle-même obligée d'abandonner ses établissements d'Assinie et du Grand-Bassam.

Fort heureusement, la division existe parmi les tribus nègres, et un grand nombre d'entre elles se sont rangées du côté des Anglais.

Les principaux alliés de l'Angleterre sont les Fantis, les anciens maîtres de la côte de l'Or, dépossédés par les Achantis. Ce sont de grands et beaux nègres, admirablement bâtis, et dont la face, d'un noir de jais, est remplie d'intelligence; mais leur courage n'est malheureusement pas à la hauteur de leurs qualités physiques, et on les dit fort lâches. Cependant, appuyés par les Européens, il est probable qu'ils surmonteront la frayeur que leur inspirent les Achantis.

Les Fantis marchent au combat presque nus, le front orné de cornes de bœuf ou de buffle plantées dans leur épaisse chevelure laineuse; ils se servent très-adroitement des fusils de traite qu'ils possèdent presque tous, et s'abritent pendant le combat derrière de grands boucliers arrondis au sommet.

Les autres tribus bien disposées pour les Européens sont les Akim, les Denkara, les Accras.

Le roi d'Akim s'est déclaré d'une façon barbare pour l'Angleterre : ayant reçu quatre ambassadeurs achantis, il fit couper la tête à deux d'entre eux et renvoya les deux autres raconter cet exploit l'un à son maître, l'autre au gouverneur anglais.

Peu de temps après, le noir potentat arrivait lui-même, entouré de ses troupes, à Accra, où il était reçu en grande pompe par le commandant en chef de l'armée anglaise. Selon l'usage de ces pays,



Entrevue du roi d'Akim avec les chefs de l'expédition anglaise. (P. 136, col. 2.)

les officiers anglais s'étaient rangés sous un énorme parasol, derrière une table sur laquelle on avait étalé les traités d'alliance à signer entre les deux nations. En arrivant en présence des Européens, le bouillant roi d'Akim, mettant de côté les règles de l'étiquette, enjamba la table et les traités pour venir serrer dans ses bras le général en chef tout surpris de cette cordialité.

Parmi les alliés des Anglais, il faut aussi citer les Houssas ou Haoussas, peuplade nègre fort intéressante, qui n'appartient pas à la population de la Guinée. Il paraît que ces Houssas, complétement inconnus jusqu'alors aux Européens, occupent, au nombre de huit ou dix millions, la partie de l'intérieur de l'Afrique située à l'est du Niger, où ils ont fondé tout récemment un vaste empire. Ces nègres, d'un très-beau type, forts et courageux, se montrent très-bien disposés pour les Européens, et sont venus en grand nombre offrir leur service au général anglais, qui en a formé plusieurs régiments et les a placés sous le commandement d'officiers de son armée.

Telles sont les forces et les chances respectives des deux partis en présence.

D'après les dernières nouvelles, le général Woolsey, à la tête de ses troupes et soutenu par ses alliés, s'est avancé vers Coumassie et a réussi à refouler les Achantis derrière la rivière Bossom Prah. La guerre touche donc à un moment critique, et nous espérons pouvoir bientôt annoncer à nos lecteurs le triomphe des armes européennes.

Le succès des Anglais marquera pour la Guinée une ère nouvelle et mettra un terme pour toujours, il faut l'espérer, à ces abominables sacrifices humains qui ont fait des noms de Dahomey et de Coumassie la honte de notre siècle.

Louis Rousselet.

UN CHIEN FIDÈLE

Il y a quelques jours, on inaugurait solennellement à Édimbourg une fontaine monumentale, érigée sur une des places de cette ville par lady Burdett Coutts, la célèbre bienfaitrice des pauvres de l'Angleterre.

Une plaque de marbre noir, encastrée dans le fronton de l'élégant édifice, porte une courte inscription rappelant que ce monument a été élevé à la mémoire d'un chien appelé Greyfriars Bobby.

Qu'avait donc fait ce chien, me direz-vous, pour mériter un pareil honneur? Écoutez la touchante histoire de ce fidèle animal :

En 1853, un pauvre homme mourait à Édimbourg et était enterré dans le cimetière de Greyfriars, qui s'étend au pied du rocher supportant la citadelle de l'antique capitale de l'Écosse. L'humble corbillard, qui emportait à sa dernière demeure la dépouille mortelle du pauvre homme, n'était suivi que par Bobby, le chien favori du malheureux ouvrier, seul et dernier compagnon de sa misère.

Le lendemain, le gardien du cimetière trouva le chien couché sur la fosse de son maître. Pour se conformer au règlement, qui interdit aux visiteurs de son espèce l'accès du champ de repos, l'homme chassa le fidèle animal, mais le lendemain il le retrouva à son poste. Le troisième jour, malgré la pluie qui tombait avec violence, malgré les coups et les menaces, Bobby refusa d'abandonner la tombe de son maître.

Touché de cette constance, le gardien donna quelque nourriture à la pauvre bête et cessa de le tourmenter. Dès lors le chien ne quitta plus le cimetière de Greyfriars et fut bientôt connu de tous les visiteurs, qui lui apportaient, en signe d'admiration, de menues friandises.

Un sergent du génie, caserné dans la forteresse voisine, se chargea même complétement de l'entretien de Bobby, qui, bien vite au courant des habitudes de son nouveau patron, accourait recevoir sa soupe dès que le canon de midi résonnait sur les remparts de la citadelle. Son repas absorbé, il retournait fidèlement se placer en sentinelle sur la tombe de son ancien maître.

Il y avait dix ans que ce manége durait lorsque l'on créa, en Angleterre, l'impôt sur les chiens. Cette fois, Bobby se trouvait sérieusement menacé : comment réussirait-il à acquitter la redevance, car cette charge était trop lourde pour ses protecteurs? Heureusement il comptait de nombreux amis, et plusieurs notables de la ville s'offrirent à payer l'impôt réclamé par le fisc.

Le lord-prévôt, ayant été informé de ce fait curieux, crut pouvoir exempter le pauvre chien de l'impôt commun, et, pour lui témoigner l'estime que lui inspirait cette fidélité exemplaire, il lui fit cadeau d'un superbe collier d'argent portant cette inscription : « A Greyfriars Bobby. Ce collier lui a été offert par le lord-prévôt de la ville d'Édimbourg. 1867. »

Les années se passèrent; le pauvre chien devint vieux, impotent, et quelques personnes charitables essayèrent de lui faire accepter un asile confortable, mais en vain, le pauvre animal ne voulut pas quitter son poste d'honneur. C'est là qu'il mourut en 1870, n'ayant jamais eu, pendant les dix-sept années qui s'étaient écoulées depuis la mort de son maître, d'autre couche que la terre qui recouvrait son cercueil.

Vous avouerez qu'une pareille constance chez un pauvre animal méritait bien d'être rappelée d'une façon durable.

EN CONGÉ[1]



La sortie de l'église.

XI

Neptune sacristain. — Un poulain sentimental. — Le nid de squale. — Mignonnette touriste.

C'est aujourd'hui grande fête à Saint-Pierre, mère, la fête patronale ; nous avons assisté aux offices dans l'église, très-décorée pour la circonstance. Notre-Dame de bon voyage avait tout à fait l'air de partir pour le ciel avec son gros bouquet ; le navire de la nef était pavoisé avec luxe ; les deux petits chérubins du coin de l'autel regardaient les fidèles à travers un voile de tulle richement brodé ; le soleil, qui était de la fête, éclairait les vieux chapiteaux et leurs dessins bizarres. — Il y avait foule, et cette foule était bien recueillie. J'en excepte le régiment de gamins qui a pris d'assaut le degré de la balustrade : parmi ceux-là il y en avait qui se grattaient la tête avec rage, d'autres qui se pinçaient en dessous, de tout petits qui ne savaient comment se tourner et qui regardaient naïvement du côté de l'assistance. L'office commencé, tout s'est discipliné peu à peu ; ceux qui savaient lire chantaient, les plus ignorants égrenaient leur chapelet, les plus petits ont reconnu qu'il fallait rester tournés vers l'autel : il n'y a que les gratteurs qui n'ont pas complétement laissé de côté leur petit exercice ; cela nous en donnait des démangeaisons.

Mon oncle, Gaston et moi étions placés dans le chœur ; j'avais au-dessus de ma tête un de ces vénérables chapiteaux qui ont vu tant d'hommes et tant de générations d'hommes.

Neptune et Piérik faisaient partie du personnel des cérémonies. Tu sais que Piérik est enfant de chœur ; en ce grand jour il avait des pantoufles, une petite aube de calicot qui laissait voir son pantalon de gros drap, une ceinture de coton rouge, et il était très-sérieux ; il chantait très-bien toutes les hymnes. Quant à Neptune, il remplaçait son cousin le bedeau, qui est malade ; j'aimais beaucoup à le voir incliner devant l'autel sa vieille tête grise qu'il ne baisse jamais : je suis sûr, mère, que Dieu aime beaucoup les prières des gens comme Piérik et Neptune, qui sont si honnêtes et de si bons travailleurs. L'office a été un peu long ; mais je crois avoir bien employé mon temps : je ne te cache pas que je n'ai pas été trop fâché quand Neptune a pressé les mèches des cierges de ses doigts, ce qui est sa manière de les éteindre ; il prend cette mèche enflammée entre le pouce et l'index comme un brin de goëmon, et le flambeau est éteint avant que son rude épiderme ait rien senti.

En sortant de l'église, nous avons plusieurs fois traversé la foule, qui nous souhaitait aimablement le bonjour. Cependant j'ai entendu certains étrangers dire que les paysans bretons étaient malhonnêtes et qu'ils ne saluaient guère. Je pense que l'on considérait tout à fait comme étrangers ces personnes. Pour nous qui vivons au milieu de ces braves gens, nous les trouvons très-polis. Ils nous voient promener et prier avec eux, et je me rappelle qu'en sortant de l'église c'est un grand gaillard de matelot qui a donné de l'eau bénite à ma tante, tout simplement, ce qui m'a fait en offrir à une vieille bossue qui se trouvait à mes côtés et qui ne pouvait arriver jusqu'au bénitier.

Je t'assure, mère, que j'aime beaucoup la simplicité et la fierté de ce peuple breton. Je suis très-content quand Neptune m'appelle son petit frère, et l'autre jour j'ai vu que ma tante se laissait appeler par lui : ma chère sœur.

A ce mot Berthe a fait une petite bouche très-dédaigneuse ; elle a eu peine à comprendre que le brave Neptune ne manquait pas de respect à sa mère. Elle a un peu été grondée pour ce petit mouvement d'orgueil, dont elle s'est si bien repentie que de mon balcon je l'ai entendue dire au vieillard le soir même : « Neptune, vous appelez toujours Gaston et Robert vos petits frères, et vous ne m'appelez jamais votre petite sœur. »

Neptune a mis sa grosse main sur la tête de Berthe et lui a dit : « Bonne petite sœur du bon Dieu, vous aimez bien le pauvre monde. »

Maman, je voudrais que tu connusses Neptune, et ce ne sera possible que si tu viens à Saint-Pierre, car pour lui il m'a dit qu'il avait jeté l'ancre ici pour jusqu'au moment où il sortira de chez lui les pieds en avant, c'est-à-dire dans son cercueil.

Gaston et moi avons composé aujourd'hui ; mon oncle prétend que nous pouvons lutter sur le terrain de l'histoire, et pourtant tu sais que mon cousin a deux ans de plus que moi ; cela n'empêche pas que j'espère si bien être le premier, que je l'ai confié à Berthe.

Ce matin je suis allé sur une petite grève qui touche au bourg, avec l'intention de corriger et de compléter ma rédaction ; je pensais mieux travailler dehors que dans ma chambre ; mais j'y ai déniché je ne sais combien de distractions. Des crabes micro-

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108 et 123.

scopiques sortaient du sable à mes pieds, et je ne pouvais m'empêcher de m'amuser à contrarier leur marche; j'ai été attiré vers une charmante petite flaque et j'ai abandonné un instant l'histoire politique pour la philosophie fantaisiste; puis un fermier est venu baigner une jument et son poulain, je n'ai pu m'empêcher de suivre la scène des yeux. La maman est bien paisiblement entrée dans la mer, mais l'enfant s'est cabré, et a montré une horreur de l'eau égale à celle qu'éprouve Fidélio. Alors le rusé paysan l'a conduit par un sentier jusqu'au milieu d'une presqu'île de sable. Le poulain, trouvant toujours la terre ferme sous son sabot, a été dupe de la supercherie; la mer venait tout doucement, la presqu'île est devenue une île! Le vieux paysan était repassé sur l'autre bord, et le poulain, qui n'osait pas le suivre voyant l'eau devant lui, est resté seul sur l'île! Il m'a amusé bien longtemps par ses gambades et ses courses folles. On aurait dit un cheval sauvage galopant dans une steppe, ou un cheval de manége tournant autour de sa corde. J'ai essayé de le croquer avec sa crinière flottante, ses naseaux ouverts, ses jambes fines, mais je ne suis pas assez fort et je n'ai jamais pu faire galoper sur un papier mon pauvre cheval, qui avait des tournures de cheval de bois.



J'ai pu suivre la scène des yeux. (P. 140, col. 1.)

Ce joli spectacle a duré une bonne demi-heure; je voyais de temps en temps apparaître à l'autre bord le vieux fermier, qui avait espéré voir le poulain se jeter à la nage de frayeur. Peu à peu le bonhomme s'est approché de moi et nous avons entamé la conversation. C'était bien pour familiariser le poulain avec l'eau qu'il l'avait rendu prisonnier dans cette île. Je vais te redire notre dialogue :

« Ce petit diable de poulain a une tête de Breton, me dit le bonhomme en passant la main sur son front dur et rugueux comme certains galets semés autour de moi; il ne veut pas se baigner, et quand il lui faut traverser une mare, il devient enragé. Aujourd'hui je lui ai joué un bon tour qui va le guérir de son mal.

— Mais, dis-je, s'il lui plaît de rester sur cette petite île jusqu'à demain?

— D'abord, écolier, répondit-il en faisant le salut, ne savez-vous pas que la mer monte et que ce sable-là va disparaître dans une demi-heure? Ensuite, comme l'ouvrage est pressé, je trouverai bien un moyen de le faire déguerpir de là.

— Et comment? il faudra vous jeter à la nage, et une fois que vous serez arrivé dans l'île, se laissera-t-il prendre?

— Quand j'avais votre âge, repartit le paysan riant, tout cela m'eût été facile, plus facile que d'apprendre à lire des lettres moulées; à présent que je suis vieux, j'ai d'autres moyens que ceux-là, vous allez voir. »

Il est parti, puis revenu tenant par la bride la lourde jument grise. Le poulain avait à la fois senti et vu sa mère, il a henni, il a bondi et s'est arrêté au bord de l'île, frémissant, attentif. Le paysan a pris le licou et a marché vers la mer, puis il s'est détourné brusquement vers la grève, entraînant lentement l'animal, qui détournait la tête vers l'île; au moment où ils allaient disparaître dans le chemin, le poulain s'est jeté à l'eau, a nagé et a rejoint la jument dans un temps de galop. — « Bonne journée, écolier, m'a crié le bonhomme en souriant, et n'oubliez pas ceci. »

Je ne l'oublierai pas, mère; voilà donc comment aiment les brutes elles-mêmes. Fidélio et le poulain m'ont appris ce qu'est le dévouement, même chez un animal. Cela ne m'étonne pas, je n'ai jamais cru qu'il y eût des enfants ingrats, et cependant j'ai entendu dire qu'il y en avait. Comme tu le vois, chère maman, ce n'est pas sur une simple flaque que j'ai philosophé aujourd'hui; mais enfin ma pauvre rédac-

tion est restée dans mon buvard, et ton écolier, comme dit le bonhomme, est parti de la grève sans avoir relu une phrase de son devoir.

Éloignez-vous donc du bruit et des hommes pour acquérir une plus grande puissance de méditation ! Serai-je premier ? Je l'espère toujours, mais moins fermement.

Il m'en coûte un peu de te le dire, mère, mais je n'ai pas été premier. J'aurais été bien fier de l'emporter sur Gaston dans cette matière, puisqu'il me dame le pion partout, excepté en narration. Il m'aurait fallu me relire, me soigner et j'ai baguenaudé. Je me console en pensant que Gaston a deux ans de plus que moi, et je compte bien prendre ma revanche... Je n'irai plus sur la grève dans l'espoir de travailler mieux en m'isolant davantage ; je resterai tout simplement dans ma chambre, où je n'ai pas la moindre occasion de philosopher, et où rien ni personne ne me dérange. C'est égal, c'est vexant : j'avais communiqué discrètement à Berthe mes espérances. Voilà une petite fille qui va peut-être se moquer de moi et qui ne me croira plus. Je suis vexé, très-vexé; si seulement je ne m'étais vanté qu'à toi d'être le premier!

Mère, je suis ravi, j'ai cueilli dans la mer un nid de squales. Les squales sont une famille de poissons comme la raie, le chien de mer, et désormais attends-toi à m'entendre dire savamment à Julie : « Ton squale au beurre noir ne valait rien. » Donc les squales déposent leurs œufs dans de petits sacs très-élégants, noués aux angles de cordons de cuir jaune qui les amarrent aux plantes marines. Et j'en ai rencontré un. Je te l'apporte avec ses petites ficelles, qui ressemblent à de très-fines cordes à violon ; c'est charmant et si ingénieux !

Demain nous commençons nos tournées archéologiques, notre fourniment est prêt. Ma tante a fait déposer dans un coin de ma chambre : un habillement complet de coutil ; un petit caban de drap, serré dans une courroie de cuir, un chapeau de paille à larges bords, une casquette molle, de bons gros souliers ferrés, une paire d'espadrilles pour les grèves, une gourde, une sacoche que je n'ai pas encore visitée à fond. Gaston est absolument équipé comme moi. Berthe, qui a obtenu de venir avec nous, arrange aussi sa toilette de touriste et ne se lasse pas de nous faire admirer ses petites bottines de cuir jaune et celles de Mignonnette. Berthe a toute une famille de poupées ; mais sa préférée c'est Mignonnette, une petite poupée solide qu'elle pare des plus jolis costumes : elle a son costume de baigneuse, son costume de touriste, et elle s'amarre dans la grande sacoche de mon oncle.

Nous avons cinglé vers Gavr'inis. (P. 142, col 1.)

Les petits resteront avec ma bonne ; ils ont versé bien des larmes, mais il n'y a vraiment pas moyen d'emmener des enfants dans des excursions aussi fatigantes.

C'est par mer que nous voyagerons le plus souvent ; mon oncle a loué un très-bon bateau à voile, que Neptune et Piérik conduiront tantôt à la rame et tantôt à la voile ; on remisera le bateau dans une baie, et nous ferons nos tournées à pied ; on dînera dans les hôtels qui se rencontreront, et si l'hôtel n'existait pas, on se contenterait de ce que ma tante logera dans le petit buffet portatif qui nous accompagne.

Mon oncle nous a demandé d'écrire nos observations, nos aventures, de faire un compte rendu de nos journées.

Je l'écrirai d'abord pour toi, chère mère, et désormais tu recevras des notes, de vraies notes de voyage, tantôt longues, tantôt courtes ; j'y mettrai toute ma science ou plutôt toute celle de mon oncle, et cet hiver nous lirons cela, n'est-ce pas, mère ? Au

coin du feu ce sera très-amusant de parler du golfe du Morbihan et des tables de César.

A demain.



XII

Dans l'antique jusqu'au cou. — Salut à César et à ses légions.

A six heures du matin nous étions debout et à sept heures nous nous dirigions vers la jetée. Notre embarcation, pompeusement baptisée *la Brillante*, bien qu'elle soit plus modeste que brillante, se balançait sur les vagues. Neptune, coiffé du chapeau retroussé sur lequel étincelle en lettres d'or le nom de son ancien navire, tenait sa rame à l'arrière, et Piérik, nu-tête et nu-pieds, tenait la sienne à l'avant. Le foc, petite voile triangulaire de l'avant, avait été baissé, et la brigantine, l'autre voile, s'enroulait autour de l'unique mât.

Nous nous sommes embarqués et nous avons cinglé vers l'île de Gavr'inis, c'est-à-dire île de la Chèvre, très-célèbre dans le pays par ses antiquités. Quand on marche à la rame, on ne marche jamais très-vite, et notre gros bateau n'avait que deux rameurs, l'un déjà vieux, l'autre encore petit. Mon oncle a profité de la lenteur de notre marche pour nous rafraîchir la mémoire sur notre dernière conférence géographique, et il nous a fait dessiner sur nos genoux la configuration des terres qui nous environnaient.

Le golfe du Morbihan est un véritable archipel, chère mère, et Neptune prétend qu'il contient autant d'îles que l'année contient de jours. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en a de toute taille, de toute forme et de tout nom.

Comme ce doit être agréable d'habiter dans une île! L'eau m'en vient à la bouche, et si tu le veux, quand je serai grand, nous en achèterons une et nous y vivrons à la Robinson. Berthe veut bien se joindre à nous si nous promettons de lui donner une chèvre blanche. Je lui ai dit que nous lui en donnerions une blanche et une noire, et qu'elle jouerait à la bergère tant qu'elle voudrait. Là-dessus elle est allée consulter ma tante sur le costume de bergère qui siérait à Mignonnette, et j'ai viré de bord pour répondre à mon oncle, qui, pendant que nous courions des bordées le long d'une jolie île, imaginait de nous questionner sur les monticules qu'on y apercevait. Il nous a fait subir un examen en règle, et j'ai très-bien répondu : j'ai donné son nom à chacune des élévations de terrain qui m'apparaissaient au bout de la lorgnette, ce que n'a pas fait Gaston, qui se trompait sans cesse.

Tous les noms des monuments druidiques dont ce pays est semé sont si étranges, chère maman! As-tu jamais entendu parler d'un peulvan, d'un cromlech? J'ai été attentif et je m'y connais désormais très-bien, à ravir de joie mon oncle, qui est un fort en archéologie, et qui distingue, à la première vue, un galgal d'un barrow. Le mot *galgal* signifie monceau : c'est un énorme monceau de cailloux sans terre ni ciment. C'est toi, mère, qui m'as appris le nom d'un des premiers bâtisseurs de galgal. Devine! Te voilà bien intriguée. Eh bien, c'est Jacob, le patriarche de la Bible. Le barrow est un monticule de pierres mêlées de terre;



Nous nous dirigeons vers la jetée.

on l'appelle encore tumulus, combelle, etc. Le dolmen, littéralement table de pierre, est une pierre énorme posée, tant bien que mal, sur des supports ou même sur le sol; le men-hir, littéralement encore pierre longue, est une pierre énorme plantée en terre comme une colonne; les cromlechs sont des cercles de pierres.

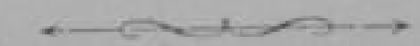
Qu'est-ce que tout cela? D'où cela vient-il? Sont-ce des tombeaux? Sont-ce des autels? A quoi servait ceci? Que signifie cela?

Les savants font de longs discours, palpent les pierres, mettent leurs lunettes et se grattent le front, n'osant rien affirmer. Tout cela est si vieux, mère, et si muet!

Sais-tu que ce que nous allons visiter est vieux comme le monde!

A suivre. M[lle] ZÉNAÏDE FLEURIOT.





LE GATEAU DES ROIS[1]

Pour échapper à ce qu'elle considère comme une tentation énervante, Mme Gotthelf veut se distraire, et surtout distraire son mari.

« Nanerl, dit-elle à l'enfant qui tricote auprès du berceau, je crains que ton petit frère ne s'éveille. Chante-lui tout doucement quelqu'une de tes chansons. »

Et la docile petite fauvette entonne de sa voix d'oiseau une vieille ballade allemande, avec laquelle on berce les petits enfants depuis un temps immémorial.

« O Blümeliny, Blümelimy! O petite fleur! »

Gotthelf est ravi ; il bat la mesure avec les pieds et avec la tête, ce qui n'empêche pas le petit Johan de grimper sur ses genoux; sa femme le regarde avec tendresse.

« Pourquoi donc, semble lui dire son regard éloquent, pourquoi donc, père, comptes-tu le charme de ces douces caresses et la gaieté rafraîchissante de ces jeunes cœurs ? N'avons-nous pas autour de nous des trésors qu'envierait plus d'un roi? »

Heinrich ne peut résister à cette muette prière.

« Allons, enfants, dit-il avec une subite gaieté, venez tous autour de moi. Qui veut entendre une belle histoire?

— Y aura-t-il un dindon rôti dans ton histoire? demande Johan le gourmand d'un air sérieux.

— Deux, si tu veux, cher petit.

— Et une grande galette des rois, grande comme cela? dit-il en montrant la table.

— Et une grande galette des rois, répond complaisamment le chef de famille.

— Alors, père, laisse-moi aussi prendre le chat sur tes genoux. Il aime beaucoup le dindon et la galette. »

Le narrateur allait commencer son récit improvisé que lui commandaient les circonstances, lorsqu'on entendit frapper à la porte et que sur l'invitation de « entrez » par un trio de voix enfantines, on vit apparaître sur le seuil un garçon pâtissier, vêtu de la toque immaculée et de la veste traditionnelle. Il portait sur la tête un immense gâteau qui réalisait presque les désirs immodérés du petit Johan.

« La galette des rois! s'écria le gourmand dont les yeux étincelaient de plaisir, la galette des rois!

— Vous vous trompez sûrement, mon enfant? » dit Mme Gotthelf.

L'apprenti assura qu'il ne se trompait pas, mais il ne voulut jamais dire qui l'envoyait, et il partit en toute hâte, sans attendre le léger pourboire auquel il avait droit.

La famille s'épuisait en conjectures ; seule Nanerl crut pouvoir indiquer la provenance.

« C'est l'apprenti des Eckhard, dit-elle timidement. Je le vois le dimanche au catéchisme. »

Gotthelf fit un geste de colère, et montrant le poing à l'innocente galette :

« Qu'on me jette cela par la fenêtre! cria-t-il. Espèrent-ils me payer ainsi l'intérêt de mon argent à défaut du capital! Un mauvais gâteau manqué qu'ils n'osent servir à la pratique, sans doute ! »

Mme Gotthelf paraissait consternée ; la douce Nanerl continuait à mettre le couvert sans mot dire, tandis que Wilhem cherchait à rallumer le poêle, et que le petit Johan pleurait à chaudes larmes. Hélas! sa joie avait été de courte durée !

Heinrich avait le cœur trop bon pour ne pas s'apaiser devant le chagrin des autres.

« Allons, dit-il, un peu honteux de son emportement, mangez, enfants, si le cœur vous en dit! J'aurai du plaisir à vous voir faire. »

Certes, ils n'avaient aucune répugnance, les pauvres petits! La galette était bien dorée, chaude encore, et répandait l'odeur la plus appétissante. Pourquoi donc au centre du disque ce renflement en dehors des lois qui président à la confection d'une galette ? Il semblerait presque qu'on a ajouté là une sorte de morceau pour raccommoder une déchirure.

« C'est peut-être la fève, hasarde le petit Johan qui se passe d'avance la langue sur les lèvres. Je sais bien, si par bonheur je la trouve dans ma part, qui je prendrai pour reine. »

Et se penchant vers son chat qui paraît décidément élevé à la dignité de confident, il lui dit tout bas en l'embrassant sur son museau rose :

« Si nous sommes roi, minet, nous prendrons maman pour reine. »

Le chat parut approuver cette résolution ; il regarda tout autour de lui, fit entendre deux ou trois miaous mélodieux, puis, se pelotonnant sur lui-même, il se mit à ronronner comme un chat parfaitement content de l'existence.

« Allons, dit Mme Gotthelf avec son bon sourire, au plus jeune la première part! A toi, Johan, puisque Baby ne compte pas encore. »

Johan tend son assiette avec une docilité empressée, mais il faut attendre longtemps, et sa petite figure exprime l'impatience.

« Qu'a donc maman aujourd'hui? ose-t-il se demander dans son for intérieur. Pourquoi est-elle si maladroite au plus beau moment? Elle n'en finit pas! »

En effet, maman a introduit le couteau juste au milieu de la galette, mais elle a beau appuyer de toutes ses forces, le couteau n'avance pas. Il rencontre une résistance insurmontable. Il s'obstine pourtant, il persévère avec courage. La galette cédera ou dira pourquoi.

La pâte vaincue saute en l'air comme si l'on avait fait jouer la mine.

1. Suite. — Voy. pages 107 et 126.

« Un petit livre! crie Johan, qui est debout sur sa chaise pour mieux voir, un joli petit livre tout doré! »

Grande émotion parmi les enfants!

« Si c'était un paroissien, pense Nanerl, — ou des contes de fées! » se dit Wilhem. Quant à Johan, il s'occupe à ramasser les débris projetés par la mine, et il les trouve excellents.

Mais non, ce n'est pas un livre! C'est un petit portefeuille; Mme Gotthelf l'ouvre avec un certain tremblement. Pourquoi donc devient-elle toute pâle? Pourquoi se jette-t-elle au cou de son mari avec une si touchante affection?

Le petit Johan est bien surpris que sa maman soit si joyeuse pour quatre petits chiffons de papier sale où Wilhem, qui a de bons yeux, a su déchiffrer à l'envers : « mille francs! »

Oui, mille francs, et il y en a quatre! Comprenez-vous maintenant, petit Johan, pourquoi votre maman pleure, pourquoi votre papa se détourne en s'essuyant les yeux?

Mais quel bruit dans l'escalier! Quels trépignements de pas! quels chuchotements à la porte!

Nanerl va ouvrir, et c'est une vraie procession qui s'avance.

Voici d'abord Mme Eckhard, qui porte dans ses bras un jambon de la plus belle venue. Puis M. Eckhard, chargé de bouteilles poudreuses. Puis le petit garçon à la toque blanche de tout à l'heure. C'est lui le plus chargé. Il a grand'peine à contenir sur son lit de gelée une dinde énorme qui pèse au moins douze livres!

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'arrivent les mains pleines de pommes et d'oranges.

« Pardon, mon brave ami, pardon, s'écrie Gotthelf, qui lâche le portefeuille pour tendre la main au maître pâtissier.

— Comment pardon! s'écrie le digne homme. Mais c'est nous au contraire qui avons besoin d'être pardonnés, puisque nous venons nous inviter tous à souper sans cérémonie! C'est comme l'année dernière! Ah! mais, par exemple, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il en a passé depuis, de l'eau sous le pont! je veux dire de la pâte entre mes mains! »

Et il éclate de rire, car il trouve sa plaisanterie excellente.



« La galette des rois, » s'écria le gourmand. (P. 143, col. 1.)

« Sérieusement, mon brave Eckhard, je ne puis accepter une pareille somme. Vous me payerez les intérêts, je ne dis pas, mais voilà tout.

— Allons donc! répond l'honnête Alsacien, dont la figure se rembrunit un instant. Vous moquez-vous de moi? Je suis riche, grâce à vous, et je n'aurais pas le droit de partager mes petits bénéfices avec mon bailleur de fonds! C'est ce qu'il faudrait voir! »

Gotthelf est vaincu!

Maintenant la bière écume dans les chopes; le vieux poêle a perdu sa physionomie mélancolique; il ronfle de façon à couvrir la voix joyeuse des convives, et le petit Johan, dont les joues sont rouges et reluisantes comme deux pommes d'api, suit d'un œil plein de respectueuse tendresse le couteau bien tranchant, que maître Eckhard veut enfoncer lui-même dans la superbe dinde.

Et quand, après le repas, qui se prolonge fort tard, le père de famille se lève pour dire les grâces, il baisse humblement les yeux, et ajoute au fond de son cœur :

« Seigneur, je n'étais pas digne de vos miséricordes, car je doutais de votre toute-puissante Providence. »

Marie Maréchal.



Marie l'a reconnu du premier coup d'œil. (P. 147, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

X

Le cavalier au cheval blanc.

Pieds-nus resta là comme abandonnée. Il lui semblait qu'elle avait volé ses habits de fête, et qu'on la prendrait pour une intruse.

Un instant elle eut l'idée de s'en retourner tout droit à Haldenbrunn ; mais elle se ravisa et se mit à parcourir le village. Partout régnait une animation extraordinaire. A l'extrémité de la grande rue, elle croisa un jeune homme de bonne mine monté sur un cheval blanc. Le cavalier salua la jeune fille et fit le geste de retenir sa monture. Marie pressa le pas sans oser répondre.

Elle gagna la campagne et s'assit derrière une haie de coudriers. Une tristesse étrange lui avait envahi le cœur. La journée était pourtant magnifique ; les grillons chantonnaient sous l'herbe et les fauvettes dans le bocage. Marie les écouta ; puis, à force d'écouter, elle s'endormit au soleil.

Au bout d'une heure environ elle se réveilla en sursaut ; elle avait rêvé que le cavalier inconnu venait de s'élancer sur elle, et que le cheval levait ses deux pieds de devant pour lui broyer la poitrine.

Les sons lointains de la musique, apportés par la brise, dissipèrent le cauchemar de la jeune fille. Elle sortit de son coin, toute réconfortée, et se dirigea vers la salle de danse. L'orchestre jouait ; mais la salle était encore déserte. Marie regagna la porte en se glissant le long des murs. Sur le seuil elle rencontra Dominique, le père du marié, qui l'arrêta et lui dit : « Tu es, paraît-il, la servante des Rodel. Voudrais-tu bien aller trouver Amélie, ma femme, pour l'aider dans les préparatifs du festin ; on n'a jamais trop de bras en de pareils jours.

— Très-volontiers, » répondit Marie ; et sur-le-champ elle se mit en route.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

La fermière Amélie accueillit fort bien la nouvelle venue, qui se débarrassa prestement de son corsage et demanda un grand tablier.

A peine fut-elle à l'œuvre, que chacun dans la maison s'émerveilla de son activité, de sa grâce et de son adresse.

Lorsque tout fut en ordre, Pied-nus ôta son tablier; il était aussi blanc et aussi peu chiffonné qu'au moment où elle l'avait mis. L'excellente Amélie n'en revenait pas. Non contente de bien gratifier Marie, elle voulut, pour lui faire honneur, la conduire par toute la maison, comme si elle eût été quelque fille de riche fermier. Elle lui montra, dans la chambre de la mariée, la grande caisse qui renfermait les cadeaux de noce; elle ouvrit devant elle toutes les armoires. Que de linge, grand Dieu! Quel trousseau de princesse! Rien que dans l'armoire aux habits, il n'y avait pas moins de trente robes.

Marie joignait les mains en soupirant d'admiration.

« Serais-tu jalouse, par hasard? » lui demanda la fermière; puis elle ajouta : « Crois-moi, mon enfant, tout cela ne suffit pas à faire le bonheur; il y a des gens bien heureux qui n'ont pas reçu de leurs parents une paire de bas en partage!

— Oui, oui, je le sais, répliqua Pieds-nus; je réfléchis seulement que de tels habits venant d'une mère doivent tenir doublement chaud.

— Tu es une brave fille, reprit la fermière, et tu mérites d'être heureuse. »

Et Amélie la reconduisit affectueusement jusqu'à la porte, comme si Pieds-nus eût eu huit chevaux dans son écurie.

Tout le monde se trémoussait déjà de grand cœur, lorsque Marie toucha le seuil de la salle de danse.

Après avoir hésité un peu, elle prend son courage à deux mains et pénètre dans l'intérieur pour y chercher un coin à l'écart. Derrière elle, dans la foule, une voix crie : « Voilà la petite qui dansait si joliment toute seule à la noce des Rodel. »



Marie se mit à boire consciencieusement. (P. 149, col. 1.)

Du haut de l'estrade des musiciens, le père Zacharie reconnait aussi Pieds-nus, et lui tend son verre. La fillette y trempe ses lèvres et le rend au ménétrier, qui lui dit : « Si tu dansais, Marie, je jouerais sans désemparer de tous mes instruments, si bien que les anges descendraient du ciel pour se mêler à la fête.

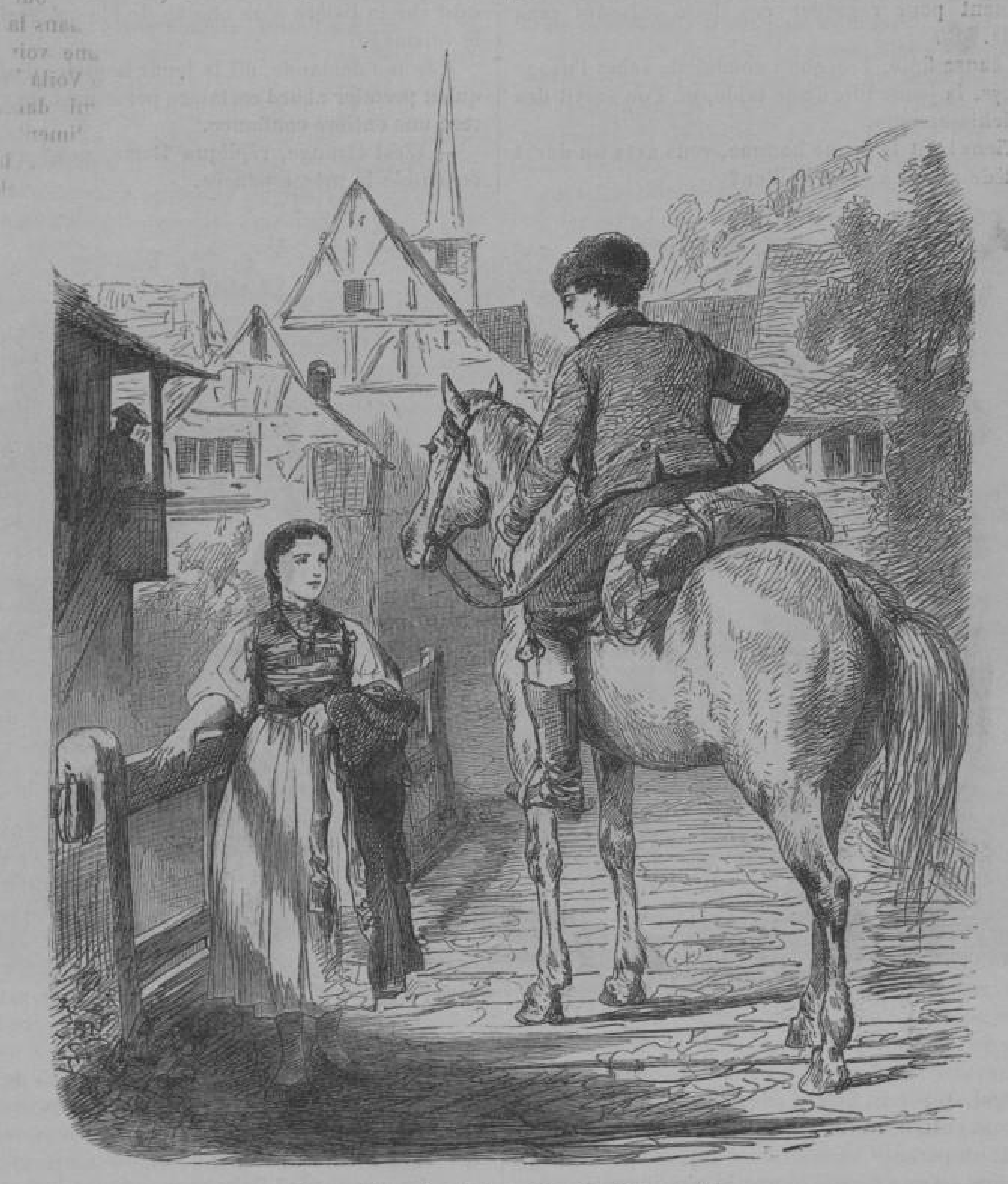
— Oui, répond Pieds-nus en souriant mélancoliquement, si un ange ne descend pas du ciel pour m'inviter, je crois que je n'attraperai pas de point de côté. »

Au même instant, elle voit le premier domestique des Rodel se diriger de son côté. Elle attend pleine d'anxiété; mais le valet lui dit sans façon en l'abordant : « Tiens, Pieds-nus, garde-moi ma pipe pendant ce quadrille. »

Aussitôt plusieurs jeunes filles d'Haldenbrunn s'empressent de faire comme le domestique; Marie reçoit de toutes mains, de celle-ci une pèlerine, de celle-là un bonnet, un mouchoir, une guimpe; au bout d'un quart d'heure elle offre l'aspect d'un vestiaire. Ainsi chargée, elle conserve un visage souriant.

Cependant personne ne vient l'engager : valses et galops se succèdent à donner le vertige aux danseurs, et les vieilles femmes, assises dans un coin, râlent de chaleur et de poussière sans parler pourtant de sortir.

Tout à coup Marie aperçoit un jeune homme vêtu



Le cavalier salua la jeune fille. (P. 145, col. 1.)

d'une ample culotte de velours et d'un beau gilet rouge. Il va et vient au milieu de la foule qui s'agite. Il a une main derrière le dos, et de l'autre il tient sa pipe à garniture d'argent. Comme il n'est pas du pays, tous les regards sont fixés sur lui. Marie, elle, l'a reconnu du premier coup d'œil : c'est le cavalier au cheval blanc qui voulait lui parler tantôt.

Le jeune homme parcourt plusieurs fois la salle; puis soudain, apercevant la jeune fille, il s'arrête et lui fait un signe. Marie reste clouée contre son pilier : « Il appelle sans doute, se dit-elle, quelqu'un qui est derrière moi. »

Le cavalier s'avance; Marie s'écarte pour lui faire place; mais, au lieu de passer, l'inconnu lui offre son bras en lui disant : « C'est vous que je cherche; voulez-vous danser avec moi? »

Pieds-nus ne perd pas de temps à répondre; elle jette vivement dans un coin tout l'attirail dont elle est chargée, et la voilà prête. Le cavalier lance un thaler aux musiciens, et le père Zacharie, qui a suivi la scène de l'œil, embouche sa trompette à faire trembler les murailles.

Quel ravissement pour Marie! Comme elle bondit et tournoie au bras de son danseur? Est-il jour, est-il nuit, est-on sur la terre ou dans le ciel? La jeune fille n'en a plus conscience. Un hourrah frénétique des assistants retentit comme une fusée qui éclate au plus haut des airs. Maint couple s'arrête involontairement pour regarder ces deux valseurs sans pareils.

La danse finie, l'inconnu conduisit, selon l'usage du pays, la jeune fille à une table, où l'on servit des rafraîchissements.

« Tiens! dit le jeune homme, vous avez un ducat de Suède pendu à votre collier?

nelle il se fit violence et lui dit : « Venez, nous allons faire encore un tour de valse. »

Cette fois ils dansèrent avec plus de calme; quelque chose avait refroidi leur entrain du premier moment. La valse terminée, tous deux sortirent de la salle pour prendre l'air. Ils se promenèrent en causant sur la lisière d'un champ de blé qui était dans le voisinage.

« Je me demande, dit le jeune homme, d'où vient qu'au premier abord certaines personnes vous inspirent une entière confiance.

— C'est étrange, répliqua Marie, nous avons eu ensemble la même pensée.



Ils se promenèrent en causant. (P. 148, col. 2.)

— Oui, répondit Marie, c'est un cadeau que j'ai reçu tout enfant.

— D'un parent?

— Non, d'une fermière que je n'ai jamais revue.

— Et vous, reprit l'inconnu d'un ton à demi interrogateur, vous êtes la fille du fermier...?

— Moi, je suis servante, » dit Marie, en regardant fixement dans les yeux son compagnon.

Lui voulut baisser les paupières, ses cils tressaillirent; mais il força son regard de demeurer ferme. Cette lutte victorieuse de sa prunelle était le reflet visible de ce qui se passait dans son âme. Il avait été peut-être sur le point de se lever et de quitter la jeune fille; par un sentiment de dignité person-

— Vraiment? Et connaissez-vous la réponse?

— Oui.

— Voudriez-vous me la dire?

— Pourquoi pas? Dans mon enfance, voyez-vous, j'ai été gardeuse d'oies... »

A ces mots le jeune homme tressaillit de nouveau; mais il fit semblant que quelque insecte du soir s'était jeté dans son œil. Il frotta sa paupière clignotante, tandis que Pieds-nus poursuivait intrépidement : « Et, voyez-vous, dans le silence et la solitude des champs, on réfléchit à mille choses, et il vous vient des idées étonnantes. C'est alors que j'ai vu clairement ceci, — pensez-y, vous verrez comme moi, — que chaque arbre fruitier ressemble au fruit

qu'il porte. Le pommier, par exemple, avec son large tronc crevassé, n'est-il pas fait à l'image de la pomme? Le cerisier, avec sa longue tige, ne représente-t-il pas la cerise?

— Eh bien?

— Eh bien, les hommes sont, je crois, comme les arbres fruitiers...

— Vraiment! interrompit l'inconnu d'une voix sérieuse et un peu émue; vous n'avez pas perdu votre temps à garder les oies; il y a du plaisir à causer avec vous. »

Et comme la musique recommençait, les jeunes gens revinrent à la salle de bal. Ils dansèrent une dernière fois sans échanger une parole; après quoi l'inconnu s'attabla derechef avec Marie.

la jeune fille suit la colonne joyeuse, qui porte pour s'éclairer de longs éclats de sapin embrasé. Chemin faisant, on entonne des chœurs, et Marie joint sa voix à celle des chanteurs. On arrive enfin au village; là le cortége se disloque peu à peu; il s'en détache tantôt un groupe, tantôt un autre. Pieds-nus passe tout droit devant la maison paternelle, et gagne le logis des Rodel. Il est plus de minuit, et toutes les lumières sont éteintes. La jeune fille s'imagine que c'est une autre, et non pas elle, qui franchit le seuil de cette demeure; l'aboiement des chiens, les craquements de l'escalier, le ronflement des vaches dans l'étable, tout semble lui demander : « Qui vient là? » Elle-même, à peine entrée dans sa mansarde, prend la lumière et se regarde attentivement



La colonne joyeuse porte de longs éclats de sapin embrasé. (P. 149, col. 2.)

Il emplit les deux verres en disant : « Avant de nous séparer, il faut vider cela jusqu'au fond. »

Marie se mit à boire consciencieusement. Lorsqu'elle eut fini, elle regarda tout étonnée autour d'elle : l'étranger avait disparu. Elle sortit de la salle et l'aperçut à quelques pas de là chevauchant sur sa monture blanche. Il s'en allait sans même retourner la tête...

La nuit est tombée; la lune vient d'apparaître comme une mince faucille au-dessus des montagnes ombrées, et l'étoile du soir, sa voisine, brille du côté d'Haldenbrunn. On entend dans l'obscurité le roulement des voitures qui s'éloignent successivement, les cris des garçons et des filles du même village qui s'appellent et qui se répondent. Le char à bancs des Rodel est parti sans Marie; celle-ci n'en est point fâchée; elle éprouve le besoin de marcher à son aise. Un grand nombre de gens d'Haldenbrunn se sont réunis ensemble afin de revenir en caravane;

au miroir. « Qui est donc celle-là? » murmure-t-elle. — Puis elle sourit. « C'est bien Marie. Allons, Marie, bonne nuit, voilà enfin un heureux jour. » Mais, si avancée que soit l'heure, elle ne se sent pas envie de dormir; ses oreilles sont encore pleines des sons retentissants de la musique. Elle se met à sa fenêtre et contemple le ciel étoilé en repassant dans sa mémoire tous les incidents de cette prodigieuse soirée, qui s'est ouverte et s'est fermée sur une même figure, celle de l'inconnu au cheval blanc. Elle revoit celui-ci s'en allant au petit trot sur la route, après l'avoir laissée à la table. Jusqu'où a-t-il cheminé ainsi? Combien de villages et de hameaux a-t-il traversés? Mais combien de villages et de hameaux y a-t-il au monde?... De l'étranger la pensée de Marie se reporte sur le pauvre Damien, qui a franchi presque à l'aventure l'immense Océan. Hélas! toujours cette chose affreuse, la séparation! Toujours ce mot étrange, adieu! bon voyage! que l'on ne pro-

nonce qu'à regret. Seule, seule! répète la sombre Marianne; mais qui donc ici-bas, à commencer par Marianne elle-même, se résigne à demeurer seul?

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

(*A suivre.*) Par J. Gourdault.



LA COURSE DE LA WILI[1]

Il y avait autrefois une fille qui n'était née de père ni de mère. Les Wilis[2] avaient elles-mêmes formé son beau corps de la neige que renferment, au plus fort de l'été, les abîmes sans fond de la montagne. Le vent lui avait donné la vie; elle avait sucé le sein de la rosée; la forêt l'avait habillée avec son feuillage, et la prairie l'avait parée de ses fleurs. Cette créature était plus blanche que la lune, plus rose que la rose, plus brillante que le soleil, plus belle, enfin, qu'aucune des filles de la terre.

Lorsqu'elle eut atteint son seizième printemps, elle fit publier dans toutes les contrées du monde qu'il y aurait grande course à cheval, tel jour, dans tel lieu, et qu'elle-même en serait le prix; car elle deviendrait l'épouse de celui des jeunes cavaliers, qui aurait réussi à la vaincre dans cette lutte, où elle devait courir simplement à pied. La nouvelle se répandit rapidement dans tout l'univers, et mille prétendants se trouvèrent bientôt rassemblés. Le fils même de l'empereur se présenta sur le terrain.

Voilà donc tous ces jeunes hommes qui se placent, à cheval et de front, sur une même ligne. Au milieu d'eux se tient la jeune fille, à pied. Elle leur parle en ces termes: « Là-bas, au but, est posée une pomme d'or; celui d'entre vous qui parviendra à s'en saisir sera le vainqueur. Mais, sachez-le bien, si au contraire c'est moi qui atteins le but et saisis la pomme avant vous, tous vous tomberez morts à l'instant. Réfléchissez donc à ce qui vous reste à faire. »

Mais tous les cavaliers, éblouis par la beauté de cette jeune fille, se disaient: « Il est impossible que les pieds de cet enfant puissent vaincre les jarrets nerveux de nos coursiers. Soyons sans crainte, et que, d'ailleurs, la volonté de Dieu soit faite! »

La jeune fille ayant frappé des mains, tous, à ce signal convenu, se précipitent dans l'espace en même temps qu'elle. Déjà la moitié de la carrière était parcourue, et la jeune fille avait une avance considérable sur les autres joûteurs, car elle avait déployé de petites ailes, légères et rapides, qu'au commencement elle avait tenues cachées sous ses bras. Ce voyant, les cavaliers s'excitèrent, l'un l'autre, à grands cris. Ils éperonnèrent leurs chevaux jusqu'au sang, et ils allaient parvenir à rejoindre la coureuse ailée. Se voyant ainsi pressée, celle-ci arracha un de ses beaux cheveux et le jeta au vent, derrière elle. A l'endroit même où il tomba à terre, poussa tout à coup un bois épais, inextricable, où chevaux et cavaliers égarés se perdaient en longs détours, revenant sans cesse sur leurs pas.

Cependant, la jeune fille regagnait du terrain. Mais enfin, sortis du bois malencontreux, les cavaliers à leur tour se remirent à dévorer l'espace, et déjà ils étaient sur les talons de la coureuse. Celle-ci, se sentant bientôt inévitablement vaincue, laissa tomber une larme de ses yeux. Cette larme se changea immédiatement en un torrent écumeux où périrent, noyés, tous les concurrents, à l'exception du fils de l'empereur, dont le cheval parvint à traverser le torrent à la nage. Arrivé sur l'autre bord, il voulut se remettre à la poursuite de la jeune fille; mais, s'apercevant qu'elle avait enfin gagné une avance trop considérable, le fils de l'empereur supplia trois fois la Wili, au nom du ciel, de vouloir bien s'arrêter. Ce fut en vain. Alors, le jeune homme s'arrêta lui-même; il fit de nouveau traverser à son cheval l'onde mugissante, et, revenu à terre, il monta sur la cime la plus élevée des montagnes. Son regard désolé sonda inutilement la profondeur des bois et des plaines, vers tous les horizons..... La jeune fille avait à jamais disparu.

Adolphe Breulier.



1. Ce conte, tiré du recueil de contes serbes de W. S. Karadschitsch, est la version slave de l'histoire d'Atalante.

2. Wilis, nymphes de la mythologie du Nord.

LA COLONIE DE METTRAY

Nous avons dit dans un précédent article[1] comment M. de Metz avait conçu le projet de réformer le régime pénitentiaire de la jeunesse, nous allons voir maintenant comment il a réalisé cette noble pensée; comment, au lieu d'une prison, il a su, au milieu d'un des plus jolis paysages de la Loire, en face de tout ce qu'il y a de beau et de consolant dans la nature, créer une colonie agricole à laquelle on ne devrait jamais donner le nom de pénitencier. Ce n'est point un pénitencier, encore moins une prison. C'est une oasis pour les maladies de l'âme. Et lorsque M. de Metz a amené dans cette délicieuse retraite pleine de lumière et de soleil les douze premiers colons, il leur a dit : « Ici, mes enfants, point de force armée, point de murailles, point de verrous ; la seule clef que vous trouverez à Mettray, c'est la clef des champs. » Quelle profonde connaissance du cœur humain dans ces quelques paroles qui vont droit à la loyauté des jeunes gens!

Ce n'est pas, en effet, en traitant durement les enfants, en les enfermant dans des prisons, en les privant d'air, d'espace, de liberté et surtout d'affection, qu'on peut espérer les toucher, les ramener au bien ; ce n'est point en négligeant ce qu'on peut obtenir de leur amour-propre, en refoulant le sentiment d'honneur qui est toujours caché dans un repli du cœur, qu'on peut espérer réveiller en eux la dignité humaine.

M. de Metz avait tellement bien compris ce qu'on pouvait obtenir des jeunes gens sous ce rapport, que depuis la fondation de Mettray en 1839, malgré toutes les facilités d'évasion, les tentatives en sont très-rares; pas une seule n'a encore réussi. Encore ne se produisent-elles jamais que dans le premier mois de l'arrivée. Un jeune colon qui s'était évadé deux fois d'une maison centrale se plaignait d'avoir changé une salle chaude avec l'air vif des champs, et la navette avec une pioche. Un de ses camarades lui demanda pourquoi il ne fuyait pas de Mettray.

« J'y ai bien songé, répondit-il, mais quelque chose me gêne, c'est qu'il n'y a pas ici de murailles; ce serait une lâcheté. »

C'est un fait aujourd'hui parfaitement reconnu que quand ces malheureux enfants ont pu apprécier le bienfait de la colonie, ils y restent enchaînés par la reconnaissance et le sentiment de l'honneur, et c'est ce qui leur sert de barrière. Tel enfant qui n'éprouve aucune émotion au reproche d'avoir commis une mauvaise action se révolte à celui de lâcheté.

Voici maintenant la description de la colonie telle que Sauvestre nous l'a donnée dans son intéressante notice sur Mettray. « Autour d'une vaste place, coupée par de grandes lignes avec un bassin au centre, sont symétriquement rangées une vingtaine de maisons blanches aux arêtes de briques, avec de grands toits qui surplombent, comme on le voit en Suisse, et qui garantissent les murs contre le soleil et la pluie. Ces maisons ont toutes deux étages et sont reliées entre elles par des hangars formant passage abrité de l'un à l'autre. Au fond de la place, s'élève l'église avec sa tour et son clocher en pagode qui domine au loin; à droite est l'école. Le tout, lignes et couleurs, est très-harmonieusement combiné et forme un charmant style rustique. »

Les enfants, au nombre de 700 environ, sont là rangés par groupes de 50 environ. Chaque groupe a son guidon écartelé de couleurs variées lorsqu'on passe la revue du dimanche. En hiver, vous les voyez avec leur pantalon de gros treillis gris noir, leur tunique laine et coton, dessous un gilet de laine à manches, et le béret basque sur la tête; aux pieds, de forts souliers, et les jours ordinaires des sabots avec des talonnières de cuir, et comme pardessus d'hiver une bonne limousine. Vis-à-vis de l'église, est le gymnase. Plus loin, deux maisons avec perron s'avancent un peu et marquent l'entrée du village ; l'une est l'habitation du directeur; l'autre, l'école préparatoire où l'on forme les maîtres ou, si vous aimez mieux, l'école normale de Mettray.

Derrière le village s'étendent les bâtiments d'exploitation rurale, les grands ateliers de construction, l'étable immense, les abris à fourrage, le cimetière de la colonie avec ses allées de cyprès, ses jardins bien entretenus, et au fond la tombe en marbre blanc de M. le vicomte Bretignières de Courteilles, l'ami et le compagnon de M. de Metz.

Le travail de la terre est, comme nous l'avons dit, la règle à Mettray. Toutefois, pour les besoins de la colonie, et aussi pour les jours où le travail aux champs est impossible ou inutile, il y a des travaux sédentaires au milieu d'ateliers importants de maçonnerie, de menuiserie, de forge, de charronnage ; il y a aussi des tailleurs, des cordonniers, des cordiers, car la colonie de Mettray fait tout par elle-même. On s'y livre aussi à la culture maraîchère et à la fabrication d'instruments aratoires. Tous ces ateliers donnent un produit, et le chef tient compte à la fois des matières premières reçues, de celles qu'il a employées, du produit estimatif et enfin du travail de chacun des membres de l'atelier. Ce compte cadre d'un côté avec la comptabilité générale de la colonie, d'un autre avec le bon d'entrée et de sortie du magasin général des matières et enfin avec les livres particuliers des colons placés dans son atelier.

C'est ainsi que chefs et ouvriers se forment à l'ordre, au calcul, à la tenue de livres et aux économies. Chaque colon peut toujours connaître sa situation, son avoir. Il est stimulé à l'épargne, qui est une excellente manifestation de son travail et de sa bonne conduite.

C'est donc essentiellement vers les métiers ma-

[1] Voy. page 70.

nuels qui demandent une dépense musculaire et par là maintiennent l'individu en équilibre, que les colons sont dirigés. Néanmoins, à la classe qui a lieu surtout en hiver, on apprend à lire, à écrire, à calculer, à faire du dessin linéaire, en attendant que les beaux jours rappellent tous ces jeunes gens aux travaux des champs, aux exercices du corps si bons pour la santé.

La classe du soir finie, les colons se séparent et vont rejoindre leur famille ; car tous les actes de la vie domestique se passent ici comme dans la société en famille. Chaque famille a sa maison, son domicile, son chef qui exerce l'autorité paternelle et aussi en a la responsabilité ; il est aidé dans cette tâche par le *frère aîné* pris parmi les colons. Chaque colon porte sur ses vêtements les initiales de sa famille. Chaque famille habite une maison composée d'un rez-de-chaussée consacré à un atelier, et de deux étages ; chaque étage contient une grande pièce qui sert de classe, de réfectoire et de dortoir.

A un signal du chef, les enfants décrochent de longues tables appendues aux murs et les dressent. Ces tables n'ont pas de pieds : d'un bout, elles sont portées par des tasseaux fixés à la muraille ; de l'autre, elles s'appuient sur des crampons fixés aux poteaux. Et la salle, qui tout à l'heure était vide, est maintenant garnie de deux rangées de tables parallèles avec une allée réservée au milieu. Les bancs s'établissent de même. La famille est assise : elle prend son repas du soir.

Le repas fini, tout disparaît comme par enchantement, et les enfants, rangés sur deux lignes, font la prière en commun. Puis un commandement est donné et soudain les bancs de tout à l'heure deviennent des traverses accrochées aux poteaux, et à un autre commandement, chaque enfant va détacher l'extrémité d'un hamac replié le long de la muraille. Ils s'avancent tous d'un pas réglé et tendent ces hamacs aux traverses longitudinales, à l'aide d'un crochet de fer, et la salle est transformée en dortoir. Tout cela est merveilleux, simple et économique.

Grâce à cette organisation, l'établissement de vingt enfants : literie, vaisselle, livres de classe, mobilier et autres accessoires, peut se faire pour 500 francs. Chaque maison pouvant contenir 30 élèves ne revient qu'à 8 300 francs.

C'est ainsi qu'avec la plus grande économie M. de Metz a pu réunir à Mettray près de 700 colons, qui y vivent absolument comme s'ils étaient en famille.

Toutes les bonnes conditions d'hygiène physique et morale se trouvent réunies dans cette colonie agricole. C'est le grand air, le travail des champs en face de la nature, en présence de la succession régulière des saisons, du miracle sans cesse renouvelé de la germination, du grain de blé qui se reproduit au centuple, de la vie qui se montre partout abondante, répandue sous mille formes diverses s'offrant à l'homme pour le nourrir, le vêtir, le mettre à l'abri des rigueurs des saisons et lui montrer partout la prévoyance et l'harmonie, attendrissant son cœur, lui rendant à lui-même la quiétude de l'esprit, l'apaisement de tout son être. Aussi, quand le jeune colon quitte Mettray, il emporte avec lui un souvenir ineffaçable de la douce vie de famille, de l'instruction qu'il a reçue, de l'habitude du travail qu'il a prise et de ces longs jours pleins d'eux-mêmes où, après avoir bien travaillé et rempli ses devoirs, il s'est senti devenir meilleur. Ainsi sortent de Mettray les jeunes colons que M. de Metz, nouveau saint Vincent de Paul, a arrachés aux prisons pour les faire vivre en famille, en liberté, et les rendre à eux-mêmes et à la société, justifiant ainsi ces paroles de Lamartine : « De ces parias de la veille, nous avons fait des citoyens du lendemain. » Mais, pour que l'œuvre fût complète, M. de Metz a compris qu'il ne fallait pas qu'en quittant Mettray le colon n'emportât avec lui que le souvenir des bons soins dont il avait été l'objet, sans retrouver au besoin l'ami, le protecteur qui lui avait tendu la main, l'avait aimé et aidé de ses conseils. Il n'a pas voulu que tant de liens fussent rompus à jamais, que tant d'efforts fussent exposés à être perdus. M. de Metz a songé à étendre sa sollicitude paternelle hors de la colonie. Tandis que les sociétés de patronage n'exercent leur tutelle que pendant trois années, le fondateur de Mettray a su rendre la sienne illimitée. Sous la forme d'une association paternelle entre les fondateurs, chefs, sous-chefs et colons de Mettray, il a créé un touchant patronage dont l'appui moral est un besoin matériel, suit les anciens colons dans toutes les situations de la vie.

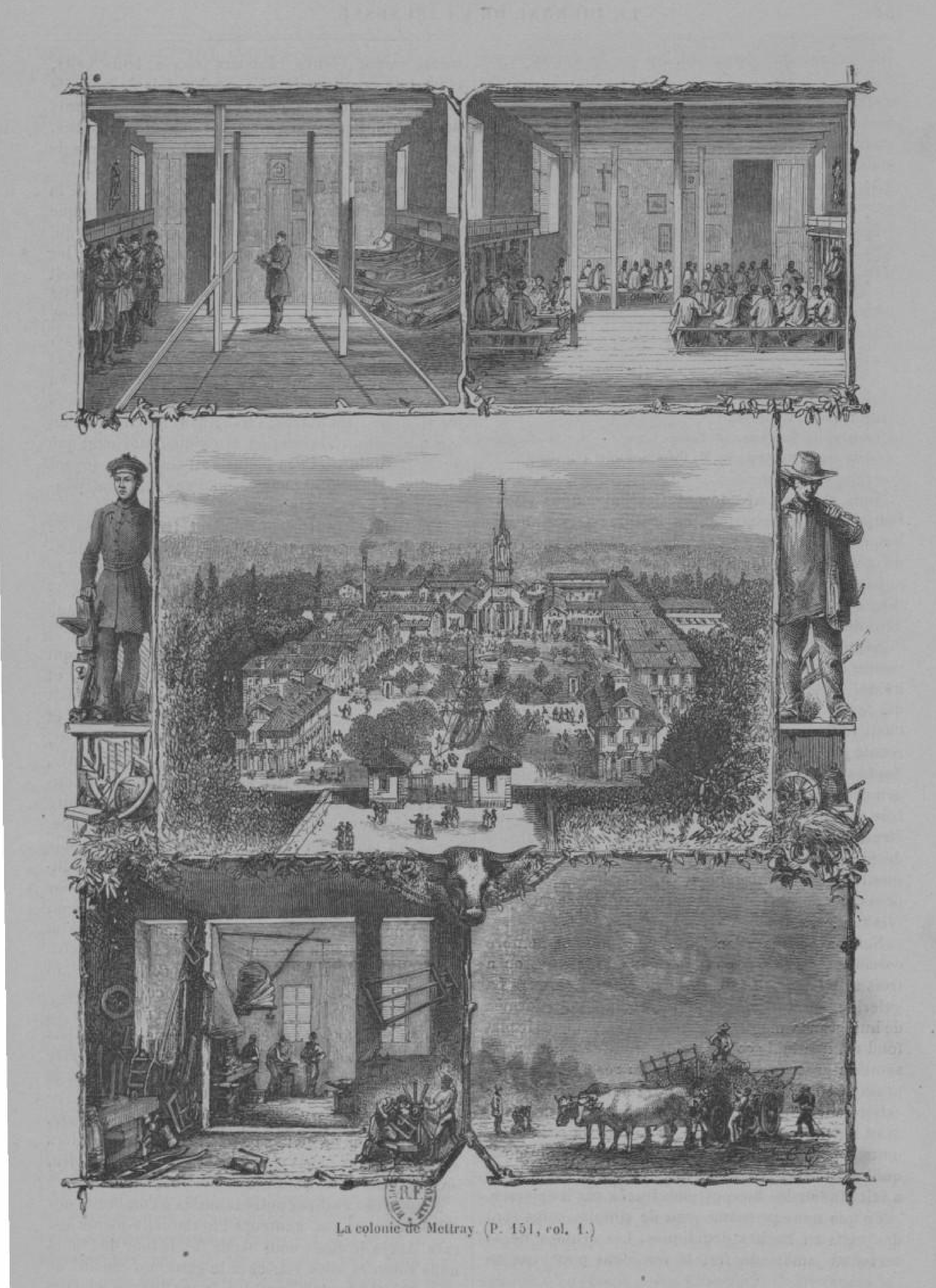
Cette société a son bureau à Paris, et le directeur entretient avec tous les anciens colons une correspondance non interrompue et par là les soutient, les console, leur vient en aide. On ne pouvait mieux choisir pour établissement de cette société de patronage que Paris, la ville des grandes misères.

Aussi que de fois aux jours du terme, aux heures de découragement ou de maladie, on voit d'anciens colons prendre le chemin qui conduit au siége de la société, où la porte n'est jamais fermée pour ceux qui ont besoin d'un conseil, d'un appui ou d'un secours.

Ainsi, réconcilier de pauvres âmes, les élever au-dessus d'elles-mêmes, retrouver sous la fange qui les recouvre ces sources vives du bien qui ne manquent à aucun homme venant en ce monde ; rehausser ces abandonnés à leurs propres yeux, donner à leur conscience le sentiment de l'honneur pour gardien, en faire d'honnêtes citoyens, plus tard de bons pères de famille, ne jamais les abandonner, telle est l'œuvre de Mettray, qui a été imitée dans toute l'Europe, et dont lord Brougham a dit en plein Parlement : « Mettray est une création qui suffit à la gloire d'un peuple et pour tout un siècle. »

ERNEST MENAULT.





La colonie de Mettray. (P. 151, col. 1.)

EN CONGÉ[1]



La *Brillante*.

XIII

Le tumulus de Gavr'inis. — Encore César. — Un mastodonte du règne minéral. — Ma théorie du flot diluvien.

Nous voici arrivés devant Gavr'inis, nous jetons l'ancre; l'île est charmante, c'est une ferme au milieu de la mer, et il y a des arbres. Nous nous sommes dirigés immédiatement vers le tumulus qui nous était apparu de loin. et nous avons monté vers la grotte dite sépulcrale, entre deux murailles de pierres écroulées.

Neptune, une grosse clef, une bougie et des allumettes dans les mains, nous précédait en qualité de guide. Nous voici devant la petite porte de fer rouillé qui ferme l'entrée du souterrain. Berthe, qui marchait vaillamment la première, jette un petit cri et recule jusqu'à mon oncle pour lui prendre la main. Neptune allume la bougie, la grosse clef tourne en grinçant, la porte s'ouvre et nous montre un large trou obscur. J'entre à la suite de Neptune dans une étroite galerie très-sombre dont les murs sont formés de pierres bizarrement tatouées. La lumière nous montre des lignes onduleuses, des zigzags, des serpents, des dessins, comme la vague en trace quelquefois sur le sable fin.

Nous avançons silencieusement dans le sombre corridor : on se sait en plein dans l'inconnu, on a trois mille ans sur les épaules, cela rend grave. La galerie aboutit à une chambre rectangulaire formée de huit grands menhirs dressés verticalement; le plafond est une table colossale de granit. Là nous nous sommes groupés et nous avons pu respirer. Un trou pratiqué entre deux menhirs et la bougie de Neptune éclairaient suffisamment la grotte, et mon oncle, qui avait Berthe enroulée dans le pan de sa redingote, nous a rapidement rappelé l'exposé scientifique qu'il nous avait fait sur cette grotte célèbre. Il nous a fait étudier les hiéroglyphes tracés sur les pierres.

Ce que nous prenions pour de simples coins sont des celts ou haches druidiques. Les druides ne se servaient jamais de fer, le fer étant pour eux un métal impur; leurs couteaux sacrés, leurs celts, étaient de granit ou de silex, quelquefois de jade; ils étaient là devant nous, piquants d'un bout, tranchants de l'autre. Ceux que nous voyions étaient petits, mais il y en a d'emmanchés qui ont 45 centimètres de longueur; ceux-là étaient de véritables haches.

Mon oncle nous a fait remarquer une pierre de la paroi qui a été creusée au milieu, de telle façon que sur ce creux sont des espèces d'anses ou anneaux qui ont excité et excitent bien des discussions entre les archéologues. Berthe, qui s'était apprivoisée, passait et repassait la main dans ces anses de pierre et elle a fini par asseoir Mignonnette dans le terrible creux dont mon oncle essayait de nous expliquer l'usage. Les connaisseurs ne se sont pas encore entendus là-dessus; les uns, croyant que la grotte était un lieu de sacrifice, disent qu'à ces anneaux étaient attachées les victimes; les autres, s'imaginant qu'elle était un lieu d'initiation à la religion druidique, affirment que le creux contenait l'eau lustrale; d'autres, ne voyant là qu'un cimetière, pensent qu'à ces anneaux pendaient les lampes sépulcrales.

Ma tante et Berthe, qui étaient très-pressées de sortir du souterrain, ont un peu abrégé les explications, et mon oncle s'est tu par complaisance. Je l'écoutais avec intérêt, mais j'ai été très-heureux de quitter la grotte et j'ai fait une magnifique gambade en me retrouvant en plein air.

Nous sommes montés sur la crête du tumulus, qui fait un peu l'effet du cratère d'un volcan éteint, et nous avons beaucoup admiré la vue qui s'étendait autour de nous. Nous planions sur le Morbihan, et mon oncle disait que le paysage lui rappelait l'Orient. Il était bien joli : la mer était si bleue, si brillante, autour de toutes ces îles si pittoresquement découpées; le soleil éclairait si bien leurs villages, leurs petits clochers de granit, leurs beaux arbres, que c'était un plaisir de regarder autour de soi. Et puis enfin, ce beau pays, ces îles charmantes, sont l'ancien pays des fameux Vénètes, et l'ombre de César se dressait devant nous. Je suis bien fâché qu'aucun savant ne puisse nous montrer sûrement le lieu d'où le Romain assistait au combat de ses légions contre ce peuple, « qui était, dit-il dans ses *Commentaires*, le plus puissant et le plus farouche de ces contrées. » Si jamais je deviens savant, je tâcherai de deviner ce problème-là, chère mère, mais on ne devient pas vite un savant. Comme militaire, je serai peut-être amené à étudier les faits et gestes de César, et si jamais je découvre où et comment s'est donné ce fameux combat, j'irai bien vite le dire à mon oncle, qui meurt d'envie de le savoir. Mais mon oncle alors sera bien vieux, bien vieux; enfin, il faut attendre, on n'est jamais un savant à douze ans, à mon âge.

Nous avons dîné sur notre tumulus à l'ombre de nos chapeaux; sur ces hauteurs l'herbe elle-même est rare. Après le dîner nous avons fait le tour de l'île et nous sommes allés voir chez le garde un crucifix de cuivre ciselé de style byzantin. Je me figurais quelque

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123 et 139.

chose de superbe, style byzantin, songe donc! je n'ai vu qu'une bien vilaine représentation du Christ; mon oncle regardait avec respect cette croix rouillée et répétait : « C'est bien le style byzantin. »

Nous avons fait une halte sous les arbres roussis d'une très-jolie avenue, puis mon oncle a donné le signal du départ, ce qui nous a fort affligés. Gaston, Berthe et moi aurions volontiers pris racine dans notre île : Berthe demandait toujours son éternelle chèvre blanche, Gaston réclamait un bateau, et moi un fusil pour tirer sur les oiseaux de mer, sur les goëlands, les plongeons, les grandes bécasses de mer aux ailes grises.

Nous ne demandions que quelques heures pour jouer aux ermites, mais mon oncle a fait observer que le vent est capricieux et que nous serions peut-être longtemps en mer. En conséquence nous avons regagné la jetée et nous sommes remontés sur la *Brillante*, dont les petites voiles s'enflaient sous le vent, ce qui faisait que Neptune et Piérik n'avaient plus qu'à se croiser les bras.

Nous avons longé les jolies îles de Baden et de Larmor. Que la mer était brillante sous le soleil! C'était comme une immense plaine bleue semée d'étoiles scintillantes : le ciel est à peine aussi beau par les très-chaudes soirées d'été.

« Oh! mais il pleut des étoiles! » s'écriait Berthe qui plongeait ses deux mains dans la mer pour en attraper; mais les étoiles s'évanouissaient sous ses doigts. Gaston causait marine avec Neptune, qui ne sait pas grande théorie, mais beaucoup de pratique. Gaston, en vrai marin, ne s'occupe en bateau que du gouvernement du bateau. Il s'est fait expliquer la belle couleur jaune rouge des voiles, que je ne m'expliquais pas non plus. On plonge la toile dans une composition faite d'écorce de sapin et d'ocre, ce qui les conserve et ce qui les rend charmantes sur l'eau.

Les prévisions de mon oncle ne l'ont pas trompé : le vent est tombé tout à coup, et nous avons passé des heures à courir des bordées, c'est-à-dire à marcher en zigzag, ce qui n'avance guère. Enfin nous avons pu atterrir sur une jetée assez éloignée de notre habitation. En arrivant à la maison, nous avons trouvé ma bonne, les petits, Fidélio et Griffard qui s'en allaient au-devant de nous pour la troisième fois. J'étais un peu las, mais j'ai voulu classer mes notes afin d'être au courant.



Je t'écris perché sur le plus monstrueux fragment de pierre.
(P. 155, col. 2.)

Mère, je t'écris perché sur le plus monstrueux fragment de pierre qui se puisse rencontrer. Ce mastodonte du règne minéral, comme l'appelle mon oncle, cette baleine de granit, a échoué tout près de Saint-Pierre. Assis sur son dos marbré de mousses grises et noires qui y dessinent de belles nageoires, je me trouve presque au niveau de notre clocher; j'ai à ma gauche notre belle mer bleue et à ma droite l'Océan.

Mais d'où vient ce galet, qui aurait vingt-deux mètres de long s'il ne s'était brisé en trois? et qui l'a brisé? Un pâtre qui gardait ses vaches dans la lande nous a raconté gravement qu'une fée l'avait apporté dans son tablier! Quelle taille elle avait et de quel tissu était fait son tablier? Pour mon oncle, il nous a déclaré qu'il se sentait en plein déluge, et nous nous y sommes tous plongés.

Enfin voici du phénoménal, et je me sentais vieux de quatre mille ans. Ce galet antédiluvien a été jeté par le flot dans ce champ, il s'est cassé : la cassure est une belle cassure très-bien faite, très-nette; un second flot est venu qui a dispersé les fragments, et voilà pourquoi ils ne se trouvent pas dans le sens de sa longueur.

Nous disons là-dessus ce qui nous plaît, mais les savants n'en savent guère plus long. Ils attribuent la

cassure du menhir géant à la foudre. Quelle pile aurait fourni assez d'électricité pour fendre le colosse et surtout quelle nouvelle décharge serait venue en déranger les fragments! J'aime mieux mon flot, mon flot diluvien, et puisque les savants ne s'entendent pas, je puis choisir. Que dis-tu de mon flot, mère? Il arrive bousculant tout, roulant ses galets monstres sur le vieux monde qu'il vient anéantir. Il dépose celui-ci à Saint Pierre, si brusquement qu'il le brise, et un second flot sépare les fragments.

Il est permis de rêver devant ces phénomènes. Si tu voyais cela, mère! si tu voyais cela!

Après une demi-heure de galopade sur le menhir et ses fragments, nous avons sauté dans un petit chemin, puis dans un champ orné d'une pierre magnifique. Cette pierre, énorme et polie, est bien régulièrement placée sur des piliers dont le principal est pointu, ce qui n'empêche que la table de pierre ne paraisse immuable. Elle porte le nom de table de César ou table des Marchands; tu conçois que j'ai tout de suite préféré le premier de ces noms. Les piliers qui la soutiennent montrent quelques signes qui rappellent ceux de la grotte de Gavr'inis.

Berthe a désiré que nous fissions une dînette sur cette table fameuse, et le goûter y a été déployé; nous nous sommes assis en rond et nous avons mangé avec un appétit aiguisé par deux heures de bateau et une heure de marche.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LES CÉPHALOPODES

LE CALMAR

Le 28 octobre dernier, un pêcheur nommé Théophile Picot était occupé, comme d'habitude, à pêcher près de l'extrémité orientale de l'île Grand Bell, sur la côte de Terre-Neuve, lorsque son attention fut attirée par un objet qui flottait sur l'eau et qui, à la distance où il se trouvait, avait l'apparence d'une voile ou d'un débris de quelque naufrage, mais qui toutefois, considéré avec plus d'attention, fut reconnu pour un être vivant. Picot, voulant satisfaire sa curiosité, vint placer son bateau sur le côté de l'animal et le frappa avec une rame ou un harpon.

Aussitôt la créature devint furieuse; elle frappa avec son bec le fond du bateau, et immédiatement elle lança par-dessus ses monstrueuses tentacules ou bras, probablement dans l'intention de faire enfoncer le bateau et de l'attirer au fond de la mer.

Heureusement, Picot ne perdit pas son sang-froid, et, avec sa hache de pêcheur, il coupa un ou plusieurs de ces bras, qu'il chargea sur son bateau et rapporta au Havre-Portugal, où il le remit aux autorités de l'île.

Ce fragment de bras mesurait dix-sept pieds de long et avait une grosseur égale à celle du poignet d'un homme. D'après les détails donnés par le pêcheur, l'animal avait environ soixante pieds de longueur, et ses bras intacts pouvaient mesurer de trente à trente-trois pieds; quant au bec, le pêcheur estime pittoresquement sa grosseur à celle d'un fort baril de harengs secs.

Mais, allez-vous me dire, que nous contez-vous là? Ce monstrueux animal ne serait-il pas un peu parent du célèbre serpent de mer, qui n'a jusqu'à présent existé que dans l'imagination de crédules marins? — Nullement, car d'après les fragments que le pêcheur Picot avait rapportés et qui ont été soumis à l'examen du célèbre naturaliste Agassiz, on a pu reconnaître que le monstre avec lequel il s'était trouvé aux prises n'était autre qu'un calmar gigantesque.

Le calmar, communément appelé *encornet*, est un membre de cette famille des céphalopodes dont je vous ai donné les principaux caractères distinctifs dans une de nos dernières causeries [1], où nous nous sommes occupés plus spécialement de la seiche.

Les mollusques de cette espèce sont très-nombreux sur nos côtes, mais ils n'y atteignent que des dimensions très-restreintes; c'est à peine si les plus gros que l'on trouve sur certains rivages de la Méditerranée dépassent soixante centimètres de longueur. Il en est tout autrement en pleine mer, à ce que vous voyez, et là les calmars prennent des proportions qui en font des monstres terribles et redoutables.

La découverte du pêcheur Picot n'est pas la seule qui prouve d'une façon authentique le prodigieux développement auquel parviennent ces monstres de la mer. En 1862, le navire de guerre français l'*Alecton*, se rendant à Cayenne, fit la rencontre, non loin de Ténériffe, d'un calmar dont les dimensions, quoique fort remarquables, étaient loin d'approcher de celles du monstre des côtes de Terre-Neuve.

Voici comment le capitaine Bouyer, commandant de l'*Alecton*, rapporte cette curieuse aventure :

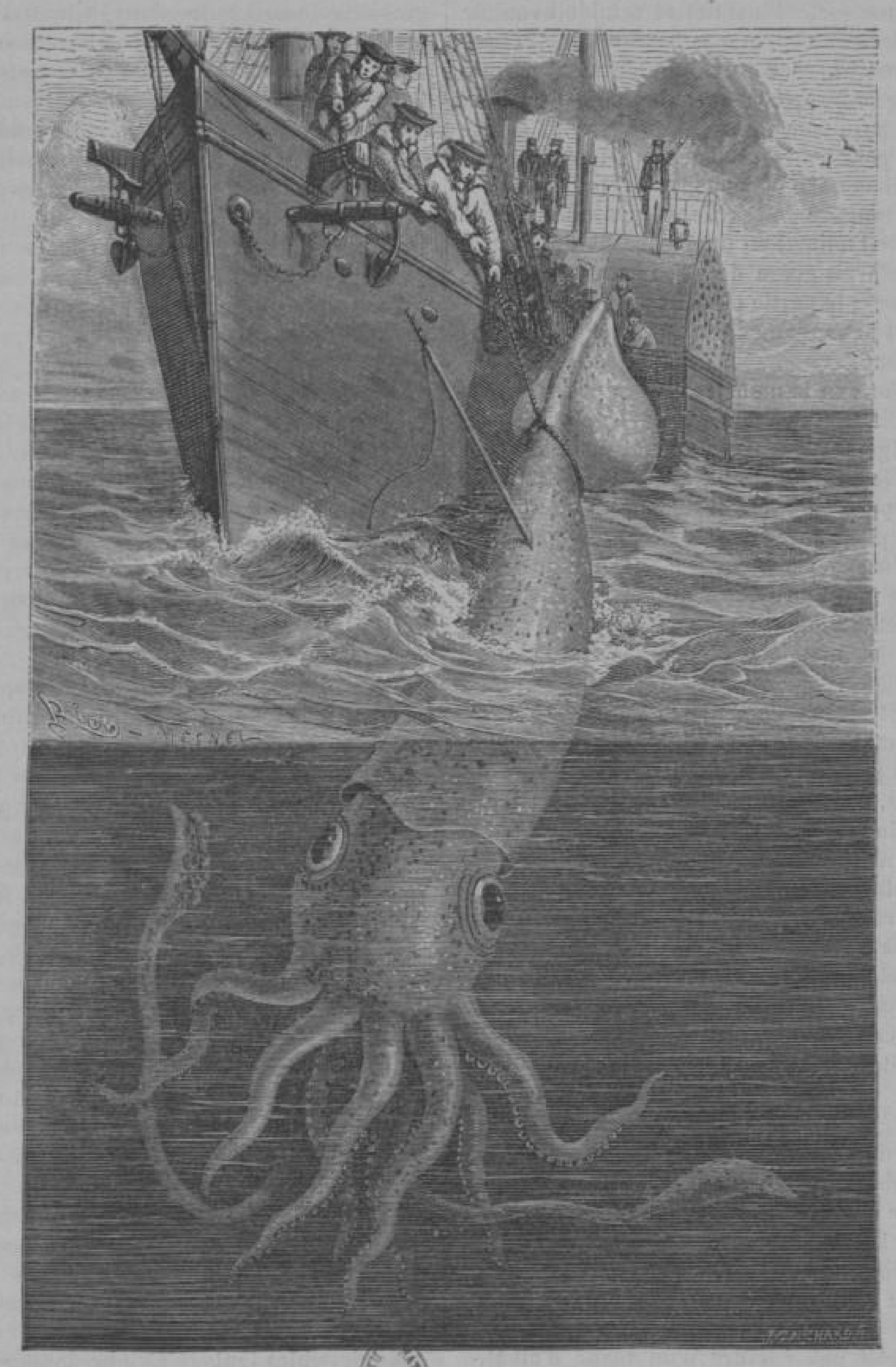
« Appuyé sur le plat-bord de l'*Alecton*, à demi songeur, à demi éveillé, je contemplais la mer qui déroulait avec majesté ses volutes d'azur.

« Un incident vint m'arracher à ma rêverie.

« Commandant, la vigie signale un débris flottant, par bâbord.

1. Voy. vol II, page 414, col. 1.

— C'est un canot chaviré.
— C'est rouge, ça ressemble à un cheval mort.
— C'est un paquet d'herbes.
— C'est une barrique.



Capture d'un calmar par le navire l'*Alecton*. (P. 158, col. 1.)

— C'est un animal, on voit des pattes. »

« Je me dirigeai aussitôt vers l'objet signalé et qui était si diversement jugé, et je reconnus le *poulpe géant*, dont l'existence contestée semblait reléguée dans le domaine de la fable.

» Je me trouvais donc en présence d'un de ces êtres bizarres que la mer extrait parfois de ses profondeurs comme pour porter un défi aux naturalistes. L'occasion était trop inespérée et trop belle pour ne pas me tenter. Aussi eus-je bien vite pris la résolution de m'emparer du monstre, afin de l'étudier de plus près.

» Aussitôt tout est en mouvement à bord ; on charge les fusils, on emmanche les harpons, on dispose les nœuds coulants, on fait tous les préparatifs de cette chasse nouvelle.

» Malheureusement la houle était très-forte et, dès qu'elle nous prenait par le travers, elle imprimait à l'*Alecton* des mouvements de roulis désordonnés qui gênaient les évolutions, tandis que l'animal lui-même, quoique restant toujours à fleur d'eau, se déplaçait avec une sorte d'instinct et semblait vouloir éviter le navire.

» Après plusieurs rencontres qui n'avaient permis encore que de le frapper d'une vingtaine de balles auxquelles il paraissait insensible, je parvins à l'*accoster* d'assez près pour lui lancer un harpon ainsi qu'un nœud coulant, et nous nous préparions à multiplier le nombre de ses liens, quand un violent mouvement de l'animal ou du navire fit déraper le harpon, qui n'avait guère de prise dans cette enveloppe visqueuse ; la partie où était enroulée la corde se déchira, et nous n'amenâmes à bord qu'un tronçon de la queue.

» Nous avions vu le monstre d'assez près et assez longtemps pour en faire une exacte peinture. C'est un *encornet* gigantesque. Il semble mesurer dix-huit pieds de la tête à la queue. La tête, qui a la forme d'un bec de perroquet, est enveloppée de huit bras de cinq à six pieds de longueur. Sa couleur est d'un rouge brun ; ses yeux glauques ont la dimension d'une assiette ; la figure de cet embryon colossal est repoussante et terrible.

» Officiers et matelots me demandaient à faire amener un canot pour essayer de garrotter de nouveau le monstre et de l'amener le long du bord. Ils y seraient peut-être parvenus si j'eusse cédé à leurs désirs ; mais je craignais que, dans cette rencontre corps à corps, l'animal ne lançât un de ses longs bras armés de ventouses sur le bord du canot, ne le fît chavirer, n'étouffât plusieurs hommes dans ses fouets redoutables, chargés, dit-on, d'effluves électriques et paralysantes, et, comme je ne pouvais pas exposer la vie de mes hommes pour satisfaire une vaine curiosité, je dus m'arracher à l'ardeur fiévreuse qui nous avait saisis tous pendant cette poursuite acharnée, et j'ordonnai d'abandonner sur les flots le monstre mutilé qui nous fuyait maintenant et qui, sans paraître doué d'une grande rapidité de déplacement, plongeait de quelques brasses et passait d'un bord à l'autre du navire, dès que nous parvenions à l'aborder.

» La partie de la queue que nous avions à bord pesait quatorze kilogrammes. C'est une substance molle répandant une forte odeur de musc. La partie qui correspond à l'épine dorsale commençait à acquérir une sorte de dureté relative. Elle se rompait facilement et offrait une cassure d'un blanc d'albâtre. L'animal entier, d'après mon appréciation, devait peser de deux à trois tonneaux; quatre à six mille livres. Il soufflait bruyamment ; mais je n'ai pas remarqué qu'il lançât cette substance noirâtre au moyen de laquelle les petits encornets que l'on rencontre à Terre-Neuve troublent la transparence de l'eau pour échapper à leurs ennemis.

» Des matelots m'ont raconté qu'ils avaient vu, dans le sud du cap de Bonne-Espérance, des poulpes pareils à celui-ci, quoique de taille un peu moindre. Ils prétendent que c'est un ennemi acharné de la baleine. Et de fait, pourquoi cet être, qui semble une grossière ébauche, ne pourrait-il atteindre des proportions gigantesques? Rien n'arrête sa croissance, ni os, ni carapace ; on ne voit pas à priori de bornes à son développement.

» Quoi qu'il en soit, cet horrible échappé de la ménagerie du vieux Protée, me poursuivra longtemps dans mes nuits de cauchemar. Longtemps je retrouverai fixé sur moi ce regard vitreux et atone, et ces huit bras qui m'enlacent dans leurs replis de serpents ; longtemps je garderai la mémoire du monstre rencontré par l'*Alecton*, le 30 novembre 1861, à deux heures de l'après-midi, à quarante lieues de Ténériffe.

» Depuis que j'ai de mes yeux vu cet animal étrange, je n'ose plus fermer dans mon esprit la porte de la crédulité aux récits des navigateurs. Je soupçonne la mer de n'avoir pas dit son dernier mot, et de tenir en réserve quelques rejetons des races éteintes, quelques fils dégénérés des Trilobites, ou bien encore d'élaborer, dans son creuset toujours actif, des moules inédits pour en faire l'effroi des matelots et le sujet des mystérieuses légendes des océans. »

On voit que les conjectures du capitaine Bouyer se sont en partie réalisées, car le calmar découvert par le marin Picot mesurait plus de trois fois la longueur de celui qu'il avait examiné lui-même.

Ce n'est que de nos temps que l'on a pu, avec quelque certitude, étudier les monstrueux calmars et reconnaître leur analogie avec les petits mollusques du même genre qui peuplent nos côtes.

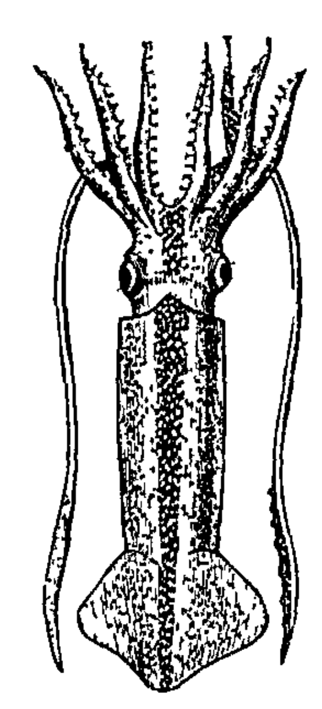
Les anciens, qui voyaient si facilement des monstres dans les êtres qui leur étaient peu connus, nous avaient laissé de ces grands calmars aperçus par leurs marins des descriptoins fantastiques. C'est ainsi que Pline cite dans son histoire naturelle, sous le nom d'*arbas*, un poulpe dont les pieds étaient si longs qu'ils l'empêchaient de passer du grand Océan, sa demeure habituelle, dans la Méditerranée, le détroit de Gibraltar n'ayant pas assez de profondeur pour lui livrer passage.

Les marins du moyen âge s'étaient plu aussi à exagérer la puissance et l'aspect de ces monstrueux animaux, et les églises de nos côtes sont remplies de tableaux votifs où l'on voit des calmars de plusieurs centaines de pieds de longueur enlaçant dans leurs terribles tentacules, plus longues que les plus grands mâts, de pauvres navires qui n'échappent que miraculeusement à ces épouvantables adversaires.

En Norvége, de nombreuses légendes parlent du *kraken*, un animal dont le nom nous paraît bien parent de celui de Monsieur de Crac, et dans lequel, au milieu des descriptions plus ou moins fantastiques, on reconnaît un céphalopode géant.

« Le calmar, dit le célèbre naturaliste d'Orbigny, connu des anciens Grecs sous le nom de *teuthos*, n'était pas moins célèbre que la seiche, par ses habitudes et par les propriétés qu'on accordait à sa chair. Athénée s'étend sur les qualités extraordinaires qui faisaient rechercher ces mollusques comme aliment. »

Encore aujourd'hui ils sont partout recherchés comme une nourriture agréable. Les Chinois en font une grande consommation. On les voit sur tous les marchés de l'Inde, du Brésil, et même en France; les pêcheurs les aiment beaucoup.



Calmar ou encornet.

Les calmars ont une forme bien plus allongée que la seiche; leur corps est lisse, orné latéralement de nageoires. Leur tête est pourvue de huit bras et de deux tentacules, et armée d'un bec corné semblable à celui de la seiche.

Les pêcheurs des côtes de France les nomment *encornets* et les pêchent avec soin pour servir d'appât pour la pêche à la morue. Un de leurs vieux dictons, auquel les dernières découvertes viennent de donner raison, dit : « L'encornet est le plus petit et le plus grand animal de la mer. » Un encornet de soixante pieds! les légendes elles-mêmes n'avaient pas osé aller jusque-là.

TH. LALLY.



FÉVRIER

Connaissez-vous, pour un élève de sixième, un plus joli déguisement que celui de marquis? — Non, sans doute, affirme Léon Darmès, qui s'est chargé de la réponse et de la question. — Il exécute alors devant la glace un pas de menuet qui n'a peut-être pas toute la gravité désirable; mais soyez tranquille: rien ne sera plus imposant que ledit Léon lorsqu'il fera son entrée, en habit fleur de pêcher et en culotte souci de hanneton, donnant le bout du doigt à la jolie marquise Alice, sa jeune cousine.

Pourquoi faut-il qu'on ne puisse jouir de tous les plaisirs à la fois? Le bal du mardi gras fera certainement tort aux masques du boulevard et à la cavalcade du bœuf gras! Mais, bah! Léon est déjà las de tout ce clinquant, de ces grands seigneurs en velours râpé, et de ces pierrots en cotonnade. Quant au bœuf gras, ce n'est, au fond, qu'une cérémonie assez vulgaire, et que l'on a peut-être bien fait de laisser tomber en désuétude.

Et le jeune marquis s'endort en fredonnant les premières mesures de son menuet.

Quel réveil! Plus de carnaval! On part pour la campagne! Le grand-père est malade! La voiture roule tristement sur la terre durcie par les dernières gelées, et Léon, qui a bon cœur, s'efforce d'oublier Paris et le mardi gras pour ne plus songer qu'au cher malade. On arrive vers la fin du jour; le jardinier, occupé à brûler les mauvaises herbes au fond du jardin, s'empresse d'accourir. Grâce à Dieu, on en sera quitte pour une fausse alerte : le médecin n'est pas inquiet, et le vieux Carabi, qui broute sur la pelouse un semblant d'herbe, hennit de joie en reconnaissant les voyageurs. — Il faut faire quelque chose pour dédommager ce garçon-là, dit le bon grand-père en embrassant son petit-fils. — L'oncle Auguste promet d'emmener Léon à la chasse sur le poney de son cousin Victor; la vieille Catherine assure qu'elle fera pour le mardi gras une pyramide de crêpes comme on n'en a jamais vu. — Léon adore les crêpes; il en mange à se rendre malade, s'il n'avait pas un estomac d'autruche; c'est qu'aussi il a chassé tout le jour; son carnier est plein de perdreaux tués par l'oncle Auguste. Il est bien fatigué, mais tout joyeux. — Demain, hélas! (autre face de la médaille) il faudra se lever de bonne heure pour entendre l'office du mercredi des cendres, puis reprendre la route de Paris et du collége. Néant des choses d'ici-bas! Vanité des joies de ce monde! Le mercredi des cendres avec sa face attristée et ses joues blêmes met en fuite le joyeux carnaval. Léon est devenu sérieux; il songe qu'il y a des gens pour lesquels la vie est un carême perpétuel. Cette pauvre mère Touchard qu'il a rencontrée portant son fagot de bois mort, avec son petit Mathieu qui se traîne après sa jupe, comme elle aurait été heureuse de l'argent si follement employé pour le fameux costume de marquis! — Décidément le grand-père est sorcier; il a deviné, sur un mot, les pensées de Léon, et voilà qu'il propose à son petit-fils de lui racheter le brillant déguisement. Qu'en fera-t-il donc?

Moi qui connais le grand-père de longue date, je suis sûr que nous retrouverons l'habit fleur de pêcher et la culotte souci de hanneton au prochain carnaval. Pourvu que Léon n'ait pas trop grandi!

MARIE MARÉCHAL.

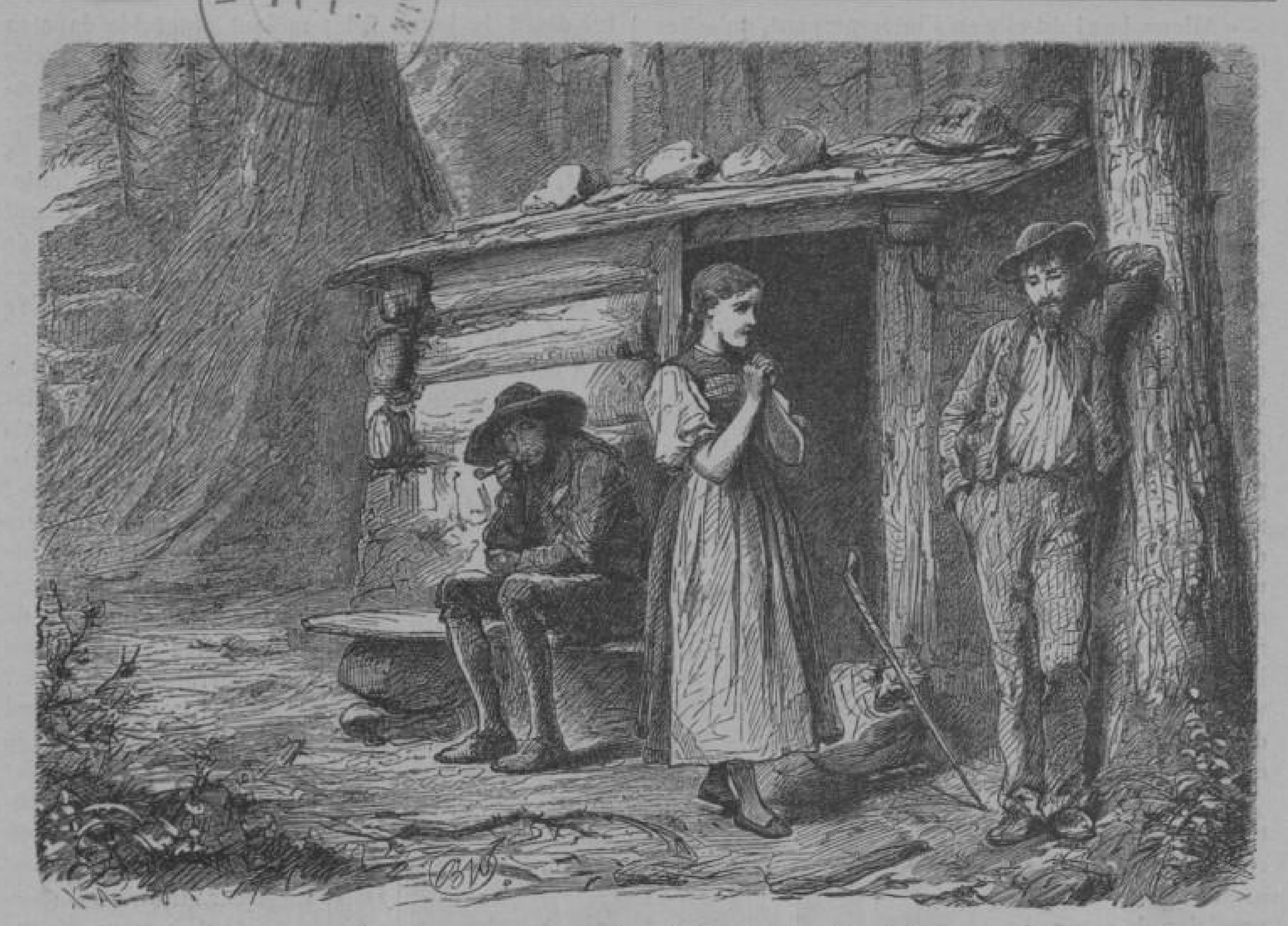


CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



1	5 D.	4 SEPTUAGÉSIME.
2	lundi	PURIFICATION.
3	mar.	st Blaise.
4	mer.	ste Jeanne.
5	jeudi	ste Agathe.
6	ven.	st Amand, év.
7	sam.	st Romuald.
8	6 D.	SEXAGÉSIME.
9	lundi	ste Appoline.
10	mar.	ste Scholastique.
11	mer	st Séverin.
12	jeudi	ste Eulalie.
13	ven.	st Lezin.
14	sam.	st Valentin.
15	7 D.	QUINQUAGÉSIME.
16	lundi	st Elie.
17	mar.	*Mardi Gras.*
18	mer.	CENDRES.
19	jeudi	st Gabin.
20	ven.	st Eucher.
21	sam.	st Pepin.
22	8 D.	1 QUADRAGÉSIME.
23	lundi	st Milboge.
24	mar.	st Mathias.
25	mer	*IV Temps.*
26	jeudi	st Nestor.
27	ven.	ste Honorine.
28	sam.	st Romain.

Février, par CRAFTY.



O mon cher Dami, comme te voilà équipé. (P. 164, col 2.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]

XI

Le retour imprévu.

Au petit jour, Marie descendit à la cuisine. Tout dormait encore dans la maison, sauf le garçon d'écurie, qui donnait aux chevaux leur première ration de fourrage. En entendant la jeune fille chanter, il entra et prit dans l'âtre un charbon pour allumer sa pipe.

« Que fais-tu donc ici de si bonne heure, Pieds-nus? Les moineaux quittent à peine leur bonnet de nuit.

— Je fais un breuvage de son et de farine pour la vache malade, » répondit-elle sans tourner la tête.

Le garçon d'écurie poursuivit :

« Je t'ai cherchée hier au bal pour danser; impossible de t'aborder. Et ce beau cavalier, ce prince étranger, qu'en as-tu fait?

— Ce n'est pas un prince, et j'ignore ce qu'il est devenu.

— Mais pourquoi ne t'a-t-il pas dit qui il est?

— Parce que je ne le lui ai pas demandé, » riposta Marie, d'un ton à briser net la conversation.

Le lourdaud, se voyant déçu dans sa malicieuse curiosité, éclata d'un gros rire forcé, et prit la porte.

« Et d'un! se dit Marie; les autres ne tarderont pas à venir. »

Elle releva son tablier et se rendit à l'écurie, le breuvage fumant à la main. La vache parut reconnaissante de ce qu'on eût songé à elle de si grand matin; elle mugit doucement, et cessa de boire, à plusieurs reprises, pour regarder fixement Marie! Celle-ci lui sourit comme à une personne, et se mit à fredonner ce couplet d'une chanson rustique :

Tourne vers moi ton grand œil doux,
Vache à la robe flamboyante;
Qui te traira, vache au poil roux,
Quand on mariera la servante?

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

« Allons, bon! dit-elle en s'interrompant, qu'est-ce que je dis là, sotte que je suis! » et elle acheva silencieusement sa besogne.

La vie s'éveilla peu à peu dans la maison, et Marie ne s'en aperçut que trop. Rose, à peine levée, accourut lui faire une scène de reproches. Elle avait perdu la veille un beau mouchoir fin; elle affirmait l'avoir donné en garde à Pieds-nus; mais celle-ci, dans sa furie de valse, avait jeté là le mouchoir avec le reste, pour prendre le bras de l'étranger. Un bel intrus encore, celui-là! Qui sait? un voleur peut-être, qui avait dérobé la culotte de velours et le cheval blanc, et que demain on va rattraper et mettre en prison! « Si j'étais la maîtresse ici, ajouta Rose, je ne souffrirais pas une minute de plus parmi nous une effrontée qui se conduit d'une pareille manière; je l'aurais bien vite renvoyée monter la garde autour de ses oies. »

Pieds-nus supporta sans mot dire cette ridicule sortie; elle avait fait d'avance provision de courage et de résignation. Mais lorsqu'elle vit la Marianne, elle soulagea son chagrin en épanchant librement son cœur dans celui de la vieille :

« Laisse dire les méchantes gens, ma mignonne, répondit la solitaire, et danse à ton aise toutes les fois que tu en trouveras l'occasion. Quand mon Jean reviendra, je ne te dis que cela, en voilà un qui s'entend à danser et qui n'a pas peur des commérages! »



Il entra pour allumer sa pipe. (P. 161, col. 1.)

Malgré ces paroles d'encouragement de la bonne femme, Marie tomba dans une profonde mélancolie. Jamais, depuis les tristes jours qui avaient suivi l'enterrement de Jean-Pierre et de sa femme, la jeune fille ne s'était sentie aussi délaissée. Les mois avaient succédé aux mois, et tout le monde au village avait oublié la noce d'Endringen, et la danse, et le reste. Marie seule n'avait pas cessé d'y penser. Pour comble de tristesse, Damien, depuis son départ d'Europe, n'avait pas donné de ses nouvelles.

D'où venait ce silence obstiné? Lui était-il arrivé en route quelque malheur? Sur ce point encore, la confidente de Pieds-nus, c'était la Marianne. « Oh! lui disait la jeune fille, mêlant ensemble dans sa pensée et son frère et le cavalier d'Endringen, quelle affreuse chose que l'attente! Comme l'âme s'y consume misérablement! Pas une heure, pas une minute d'équilibre! Toujours le cou tendu, l'oreille au guet, le pied en l'air, voilà ce que c'est que l'attente.

— Tais-toi, mon enfant, répondait d'un accent étrange Marianne la Noire. Ne dis pas de mal de l'attente. Regarde-moi, j'attends depuis des années avec patience, et j'attendrai jusqu'à ma dernière heure, sans jamais démordre de l'espérance. »

A cette sombre expression d'une douleur autre que la sienne, Marie éclata en sanglots : « Ah! s'écria-t-elle, je voudrais mourir. Quelle existence est la mienne! Combien de milliers de baquets d'eau me faudra-t-il puiser encore? Combien de tristes dimanches verrai-je s'écouler? Oh! la mort! Quand Rose me dispute, je me dis : « Gronde, va! nous mourrons toutes les deux un jour ou l'autre, et tout sera fini... » Et puis, tout à coup, il me prend une peur terrible de la mort. Quand je suis couchée dans mon lit, je cherche à me figurer ce que c'est que d'être mort : je ne vois plus, je n'entends plus; par cet œil, par cette oreille, il ne passe plus rien. Il fait jour, et je ne m'en aperçois pas; on fauche, on moissonne, et je ne suis pas là. Oh! pourquoi donc meurt-on? Mais qu'y faire?

— Il faut se résigner, mon enfant, répondait la Marianne; je te le répète, la seule manière de bien prendre la vie, c'est de l'accepter au jour le jour, sans jamais compter sur le lendemain... Je ne dis pourtant pas cela pour toi, ma fillette... Non, j'ai idée qu'en ce qui te concerne les choses finiront par bien tourner; tu ne fais, après tout, que des actions agréables à Dieu. » Et, baissant le ton d'un air mystérieux, la vieille poursuivit :

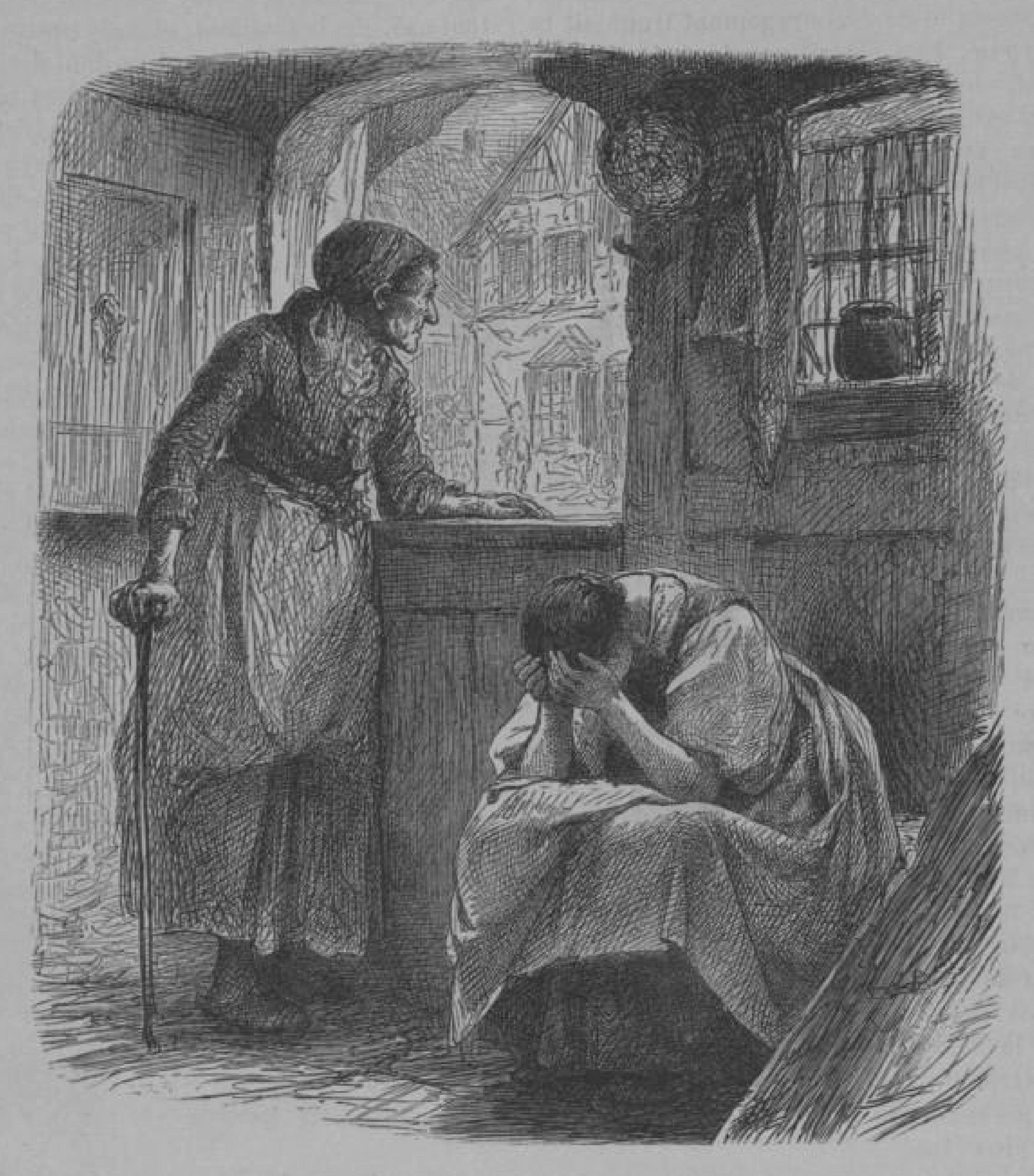
« Écoute, j'ai là une voix qui me dit que ton danseur d'Endringen n'est autre que mon Jean. Et j'ajouterai que, s'il n'est pas marié, il faut qu'il te prenne pour femme... Mon Jean, vois-tu, a toujours aimé les culottes de velours; c'est lui... Il rôde pro-

bablement sur la frontière en attendant que la mort du prince lui permette de rentrer dans le pays. Seulement, c'est mal de sa part de ne me donner aucune nouvelle et de laisser ainsi sa pauvre mère se ronger dans la fièvre... »

Marie ne put s'empêcher de frissonner en voyant cette vieille femme, aux trois quarts penchée vers la tombe, se rattacher avec cette force surhumaine à une espérance insensée. A partir de ce jour-là, elle

Et Marie chantait :

Oh ! si j'étais petit oiseau,
Au zéphyr déployant mon aile,
J'irais de village en hameau.
Oh ! si j'étais une hirondelle,
J'irais, dans mon vol éperdu,
Chercher sur la terre et sur l'onde
Le doux ami que j'ai perdu,
J'irais jusques au bout du monde.



Marie éclata en sanglots. (P. 162, col. 2.)

s'abstint de parler devant elle du cavalier au cheval blanc ; mais, dans son cœur, elle continua de penser à lui.

Quand le printemps fut de retour, elle reprit la culture de ses fleurs sur la fenêtre de sa chambrette. Parfois une abeille y venait butiner le suc d'un calice entr'ouvert.

« Ainsi en est-il d'une jeune fille, pensait Pieds-nus ; elle a comme la plante quelque chose qui l'attache au sol, qui lui défend de s'en aller au loin et de chercher ; il faut qu'elle attende qu'on vole vers elle. »

Un dimanche après midi, Pieds-nus, adossée au montant de la porte extérieure, regardait devant elle d'un air rêveur. Tout à coup le petit-fils de Mathieu le charbonnier apparut au tournant de la rue, et se mit à la hêler en criant :

« Il est arrivé, il est arrivé ! »

La jeune fille était à cent lieues de savoir de qui il s'agissait ; ses genoux néanmoins fléchirent sous elle.

« Où est-il ? répondit-elle, où est-il ?

— Près de mon grand-père, dans la forêt de Morsbrunnen.

— Mais qui donc ? qui cela ?

— Ton Dami. »

Cette fois, Pieds-nus fut obligée de s'asseoir sur le banc de pierre devant la maison. Presque aussitôt elle se releva vivement. « Oh ! s'écria-t-elle, mon bon Dami, mon cher frère ! »

Elle courut d'une traite par le vallon dans la direction de la forêt. L'odeur âcre des fours lui indiqua de loin le sentier. A la vérité, ce brusque retour de Damien paraissait étrange à Marie ; un vague sentiment de tristesse et de découragement troublait la joie de son cœur. Elle n'osait pourtant s'y arrêter. « Après tout, se disait-elle, ce n'est sans doute pas sa faute ; peut-être était-il là-bas trop malheureux. »

Arrivée au charbonnage, elle trouva le père Mathieu assis près de son fourneau, devant sa hutte de branchages ; il fumait en tenant à deux mains sa pipe de bois, car un charbonnier imite son charbon, il fume sans cesse.

En le voyant seul, Marie eut la pensée qu'on s'était moqué d'elle. Elle se planta, rouge de dépit et les poings serrés, devant Mathieu. Celui-ci eut une légère inflexion de tête ; mais il n'ouvrit même pas la bouche. Tant que le soleil brillait au-dessus de l'horizon, il était ainsi, taciturne et la lèvre close ; la nuit seulement, quand personne ne pouvait plus lui voir la prunelle, il devenait communicatif et loquace.



Le petit-fils de Mathieu apparut au tournant de la rue. (P. 163, col. 2.)

Pieds-nus contempla fixement pendant une demi-minute la face noire du bonhomme, et dit enfin d'un ton irrité :

« Où est mon Dami ? »

Le vieux hocha négativement la tête. Marie renouvela sa question en frappant du pied.

Le charbonnier disjoignit les mains et fit le geste de montrer à droite et à gauche que Damien n'était pas là.

« Mais enfin, qu'est-ce qui m'a envoyé chercher ? répéta la jeune fille, pleurant presque d'impatience. Parlez donc, pour l'amour de Dieu ! »

Le vieillard étendit le pouce droit dans la direction d'un sentier qui escaladait la montagne ; et comme Marie continuait à le regarder sans comprendre : « Par ici, dit-il, il va revenir. »

Après cette ample explication, le bonhomme serra vivement sa pipe entre ses lèvres et s'en alla vers son fourneau.

Pieds-nus s'assit un instant sur une souche d'arbre ; elle n'en pouvait plus d'émotion. Elle entra ensuite dans la hutte de Mathieu. Le premier objet qu'elle y aperçut par terre, ce fut le sac de son frère ; il était tout usé. En le fouillant, elle n'y trouva que quelques loques ; des bonnes chemises dont il était bourré au départ, plus une seule.

« Oh ! dit-elle, je comprends que le vaurien n'ait pas osé rentrer au village directement. »

A ce moment Damien arriva.

« Bonjour, Marie !

— O mon cher Dami, comme te voilà équipé ! » s'écria Pieds-nus, et elle fit le mouvement de se jeter à son cou ; mais elle recula en disant : « Dieu me pardonne ! tu sens l'eau-de-vie, en serais-tu déjà là ?

— Non, c'est un peu de genièvre que Mathieu m'a donné pour me réconforter. J'ai eu bien du malheur, vois-tu, Marie, mais je ne suis pas devenu mauvais, tu peux m'en croire sur parole.

— Je te crois, Dami, tu ne voudrais pas, je pense, me tromper ; mais c'est égal, comme tu as un air sauvage et misérable ! Et cette grande barbe de rémouleur, il faudra te dépêcher de la couper. Voyons, que comptes-tu faire ?

— Je veux être soldat.

— C'est bon, nous en causerons ; en attendant, il te faut rentrer au village. »

A ce mot, Damien fit la grimace ; il craignait les railleries de ses compatriotes et préférait se tenir caché dans la forêt. Mais Pieds-nus était décidée à ne pas souffrir que son frère se retirât piteusement au fond de sa coquille comme un limaçon. Elle insista pour qu'il vînt avec elle ; elle prétendait, dans ce langage sentencieux auquel l'avait initiée Marianne la Noire, que lorsqu'on a un amer calice à vider, le

mieux est de l'avaler d'un seul coup et sans hésiter.

Après une longue résistance, Damien se laissa emmener par sa sœur. Chemin faisant, il lui déroula, non sans geindre mille fois, le long chapelet de ses infortunes. Il n'avait pu demeurer chez l'oncle le bûcheron, à cause de la dureté et de l'égoïsme du bonhomme, à cause surtout de sa méchante femme, qui lui enviait chaque bouchée de pain. Après l'avoir quitté, il avait travaillé en divers endroits sans rencontrer nulle part une âme ouverte et compatissante, si bien que tous les huit jours il se trouvait sur le pavé. Enfin, dégoûté du nouveau monde, il était parvenu à regagner l'ancien en qualité de chauffeur à bord d'un bateau à vapeur.

Marie, à ce récit, ne put s'empêcher de sourire avec amertume : « Mon pauvre Dami, dit-elle, tu es, je le vois, toujours le même. Tout enfant, quand ton pied buttait quelque part, tu te laissais choir lourdement comme un soliveau ; aujourd'hui que tu es un homme, tu te laisses malmener par le premier venu sans te rebiffer. Quand donc roidiras-tu un peu tes muscles et ta volonté? »

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



LA SOIE

Un printemps, — je pouvais avoir alors une douzaine d'années, — ma mère, originaire d'une ville de Provence, fut appelée, pour le règlement de quelque importante affaire, à séjourner pendant cinq ou six semaines dans son pays natal. Elle m'avait emmené avec elle, non pas, bien entendu, pour me confiner tout ce temps-là dans la vieille cité, qui ne pouvait m'offrir que de maigres distractions.

Dans un hameau distant de la ville d'environ deux lieues, habitait une famille de braves gens, parents éloignés, mais amis sincères et dévoués, à qui elle avait résolu de me confier. Et Dieu sait que ce projet de villégiature me souriait fort. Un matin donc, nous partons (sans avoir prévenu, pour qu'on ne se confondit pas en préparatifs de réception), moi juché sur le bât d'un roussin de louage, que ma mère suivait à pied, et sur la croupe insensible duquel elle frappait de temps à autre du bout d'un fouet dont l'avait armée le maître de l'animal.

Quand nous arrivâmes en vue de la maison, la cousine Jayard, une grosse et sympathique commère, était justement assise, tricotant à côté du seuil. Elle nous reconnut; et aussitôt de se lever, et d'accourir en poussant, avec toute la bruyante faconde méridionale, les plus franches exclamations de joie. Et ma mère, pour faire honneur à cet accueil, de vouloir s'élancer au cou de la bonne femme ; mais celle-ci, formant vivement de ses deux bras une sorte de cercle protecteur au devant de sa poitrine :

« Attends, mie, attends. Embrassons-nous doucement, je te prie. »

Alors ma mère de la considérer avec surprise.

Et la cousine de reprendre avec une gravité qui n'était pas de la froideur : « C'est que, vois-tu, je couve.

— Vous couvez?

— Oui, les *magnans*, tu sais bien.

— Ah oui ! je sais, » fit ma mère, qui semblait en effet avoir parfaitement compris le sens de ces paroles, tandis que je cherchais vainement à le trouver, moi qui n'avais jamais ouï rapporter le soin de l'incubation qu'à des bipèdes dont les dehors et la voix de ma grosse cousine ne me rappelaient ni le plumage ni le ramage. Presque aussitôt : « En vérité, reprit ma mère, j'aurais dû y penser : et voyez comme j'avais mal calculé, moi qui comptais vous laisser ce gaillard, — elle me désignait, — pendant au moins un mois. Je vais me hâter de le remmener.

— Le remmener, pécaïre! Et pourquoi, s'il te plait? demanda la cousine.

— Parce que je n'ignore point ce qu'il en est d'une ferme de Provence à l'époque des *magnans*. Ce n'est pas le moment de vous donner un embarras de plus.

— Comment! comment! cria le cousin Jayard, un petit homme tout sec, tout nerveux, tout bronzé, qui arrivait la face épanouie, — le remmener, ce filiot. Ah! par exemple, je voudrais bien voir ça. Que tu ne restes, toi, madame, je le comprends, car nous ne pourrions guère te faire honneur; mais, pour le petit, c'est autre chose; les enfants s'amusent de tout et s'accommodent de tout. Laisse-le. Il sera avec ses cousins et cousines, il ira à la feuille, il *garnira*, il verra grandir, dormir les bêtes, il *encabanera*, *déramera*... que sais-je? Ça lui sera nouveau. Il ne s'ennuiera pas, j'en suis sûr, et nous tâcherons

qu'il ne pâtisse pas trop, encore que ce soit le temps où l'on ne fait guère de cuisine. Si vers la fin il arrive que les *magnans* lui prennent sa chambre, car cette année nous *faisons quatre onces*, sois tranquille, il ne couchera pas pour cela sur la dure... »

Bref, en dépit de toutes ses protestations, ma mère dut s'en retourner seule, et je restai, enchanté d'aider à faire les *quatre onces*, ou plutôt d'avoir l'explication d'une suite de locutions insolites qui, en étonnant mon oreille, n'avaient pu qu'éveiller la plus complète curiosité dans mon esprit.

J'inaugurai presque aussitôt mes fonctions en compagnie d'une de mes cousines qui m'emmena à *la feuille*. Chemin faisant, cela va sans dire, mon premier soin fut de lui adresser mainte question touchant ces *magnans* que je voyais être l'objet de la préoccupation générale, non-seulement chez le cousin Jayard, mais encore dans toutes les habitations où la jeune fille me faisait entrer, sans doute pour montrer aux voisins le nouvel arrivé. Elle me traduisit d'abord cette dénomination toute locale de *magnans* par celle de *vers à soie*, beaucoup plus intelligible pour moi. Elle m'apprit que les quatre onces dont avait parlé son père représentaient le poids des graines ou œufs dont sa mère était en train de provoquer l'éclosion en les portant le jour sur sa poitrine dans un petit sachet ouaté que la nuit elle déposait entre deux oreillers, dans son lit, à côté d'elle.

Le vers à soie aux diverses périodes de son développement. (P. 166, col. 1.)

Or, comme il y avait sept ou huit jours que la cousine Jayard couvait, et que le matin, en examinant la graine, elle avait compris, à un changement de couleur particulier, que les vers ne pouvaient tarder à éclore, elle avait envoyé sa fille faire la première cueillette de feuilles pour la nourriture des myriades d'individus qui, pendant quatre ou cinq semaines, devaient exclusivement absorber l'attention et le labeur de toute la famille.

Arrivés au milieu d'un petit quinconce de jeunes plants de mûriers, nous nous mîmes à cueillir des bourgeons plutôt que des feuilles, car à peine ces arbrisseaux devaient-ils être entrés en végétation depuis quelques jours. Et, comme je m'étonnais qu'on n'attendît pas que la feuille fût plus développée : « C'est ainsi qu'il la faut, me répliqua ma cousine ; jeune est la feuille, mais jeunes aussi sont les petites dents des magnans ; si elle était plus âgée, ils n'y pourraient pas mordre. D'ailleurs la règle est de mettre les vers à l'éclosion quand on voit les boutons des mûriers s'ouvrir, de façon que le manger croisse et prenne de la force en même temps que les mangeurs. »

Quand elle nous vit rentrer avec notre petit sac plein de verdure, la cousine Jayard s'approcha d'un poêle de faïence qui entretenait dans la chambre une température tiède et régulière, tandis qu'au dehors se faisaient encore sentir les variations printanières. Elle s'assit, tira du devant de sa casaque un sachet qu'elle entr'ouvrit et dans lequel elle regarda. Puis elle dit : « Vite ! vite ! les voilà éclos : un châssis et des papiers ! »

On lui donna aussitôt un petit cadre de bois supportant un léger réseau de fil de fer, qu'elle couvrit d'une feuille de papier blanc, sur laquelle elle versa le contenu du sachet, c'est-à-dire quelque chose que je pris tout d'abord pour un monceau de bouts de fil haché menu, noirâtres, velus, se tordant, se démenant.

Avec la barbe d'une plume, elle étala doucement dans le fond du châssis cette multitude mouvante ; puis elle posa au-dessus une autre feuille de papier, mais celle-ci criblée à l'emporte-pièce de mille trous à passer un pois. Puis, par-dessus tout cela, elle éparpilla une mince couche de bourgeons de mûrier ; elle mit le châssis sur deux chaises devant le poêle, et elle vaqua à d'autres soins.

Mais moi je restai en observation près du châssis. Au bout de quelques minutes je pus voir une légion de vermisseaux gris noir montant à l'escalade par les criblures du papier, et envahissant les feuilles de mûrier, qu'ils attaquèrent sans plus tarder.

Une demi-heure après, la cousine Jayard revint ; prenant par les deux bouts la feuille de papier couverte de chenilles occupées à faire leur premier repas, elle les transporta sur une autre claie. Puis elle étendit sur la première, où grouillait une couche de vers encore épaisse, un nouveau papier criblé qu'elle chargea d'une nouvelle quantité de feuilles de mûrier, qui furent bientôt envahies à leur tour... Et ainsi de suite à quatre ou cinq reprises, jusqu'à

ce qu'il ne restât plus, sur le papier qui avait reçu le contenu du sachet, que quelques œufs morts et un certain nombre de chenilles plus chétives que les autres, qui furent mises à part pour recevoir des soins exceptionnels.

Cette façon d'imposer à ces petits animaux l'obligation d'aller chercher leur nourriture en se glissant comme de vrais acrobates par les trous du crible, ne laissa pas que de me paraître étrange; mais on m'eut bientôt fait entendre que c'était un moyen imaginé pour éviter de blesser les vers en les maniant, quand on voulait, ou plutôt quand il fallait les *déliter*, c'est-à-dire les débarrasser de la litière dont le contact et les émanations leur seraient funestes.



Magnanerie ou chambre pour l'élevage des vers à soie. (P. 167, col. 1)

L'invention me parut ingénieuse, et, quoique pendant le temps de l'éducation le fait se renouvelât nombre de fois, je sais que ce fut toujours avec le même intérêt que je remarquai la docile et intelligente gymnastique de ces bestioles qui, commandées par un vigoureux appétit, se livraient, avec un surprenant ensemble, au même exercice.

La noire peuplade fut installée dans une grande chambre garnie en entier d'un système de bâtis faisant rayonnage, pour supporter les claies qui étaient là en grand nombre, et sur lesquelles les élèves devaient être répartis à mesure qu'ils grossiraient et partant demanderaient à occuper plus d'espace. Dieu sait que, s'ils allèrent vite à augmenter de volume, ce ne fut pas, comme on dit, sans y prendre quelque peine. Toutes les deux ou trois heures, pendant les premiers jours, on leur donnait de nouvelles feuilles, ce qui leur faisait de dix à douze repas par jour, ou, si vous aimez, mieux un repas continuel.

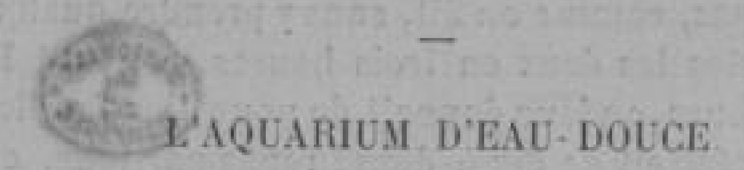
Le quatrième jour, cependant, je remarquai qu'on ne procédait plus qu'à de très-rares distributions. On me fit, en outre, observer que la voracité et l'activité de nos petits pensionnaires étaient singulièrement ralenties. Ils grimpaient bien encore à la surface des feuilles, mais c'était pour s'y camper, le bas du corps cramponné, immobile, tandis que leur tête, levée comme pour humer l'air, faisait de temps à autre quelques mouvements saccadés, que je pourrais définir en un bercement intermittent et brusque. Je demandai ce que signifiait ce manége. « Ils dorment, me fut-il répondu.

— Ah! m'écriai-je, drôle de façon de dormir. que d'avoir ainsi le cou tendu et le nez au vent; c'est moi qui ne me reposerais guère si je me tenais de la sorte; mais quand se réveilleront-ils? — Demain. »

A suivre. EUGÈNE MULLER.

L'ÉTANG EN MINIATURE

—



L'AQUARIUM D'EAU-DOUCE

Dans une partie première, *La mer chez soi*[1], nous avons essayé de faire comprendre aux dames et aux jeunes filles combien l'aquarium marin pouvait leur procurer de jouissances comme lieu d'observations incessantes. Nous avons insisté, en même temps, sur le peu de peines et de soins qu'il exigeait; ce qui, soit dit en passant, est le contraire précisément de ce que l'on croit.

Aujourd'hui, nous aurons beaucoup moins de peine encore à convertir nos lectrices aux soins de l'aquarium d'eau douce qu'elles connaissent presque toutes; car l'usage est beaucoup plus répandu du second que du premier. Dire que celui-là est aussi intéressant que celui-ci ne nous est pas possible : nous avons mission d'être vrai avant tout. Il y a dans l'aquarium marin un imprévu, un mystère, et, en même temps, un *tour de main*, de direction, une petite histoire d'amour-propre qui en fait un objet de gloire... frivole, si vous le voulez, mais chatouillant l'esprit de la maîtresse de maison assez habile, assez intelligente pour se donner ce luxe, que toutes, même à prix d'argent, ne savent pas s'offrir.

L'aquarium d'eau douce n'offre que peu de choses nouvelles, et encore faut-il savoir y chercher le curieux et l'imprévu; — c'est là ce que nous allons essayer d'apprendre à nos lectrices. — Et puis, on peut se bâtir un pareil aquarium dans tout et partout. Un récipient, quel qu'il soit, qui contient l'eau sans fuite et n'agit pas sur elle, est un aquarium au besoin. Par conséquent, la pierre, le verre, la porcelaine, la faïence, la terre cuite commune et toutes substances analogues peuvent servir.

Je m'étais fait un des plus jolis aquariums qu'on puisse voir, en retournant une grande cloche à melon, et plantant le bouton de verre qu'elle porte dans un pied d'argile bleue qui supportait le tout. Il n'est pas bien difficile, même sans être un sculpteur consommé, de modeler quelques grandes feuilles et quelques herbes, dont on couvre le bloc sur lequel repose en équilibre la cloche à melon. On laisse bien sécher, puis on vernit abondamment; car, si de l'eau filtrait sur la glaise, il pourrait arriver des accidents. Le vernis, sans les éviter absolument, les éloigne. Deux vases semblables, mis de chaque côté d'une cheminée, dans une fenêtre, sont charmants; leur forme en tulipe est des plus gracieuses, et leur capacité suffisante.

Les changements intérieurs d'un aquarium ne répandent jamais une goutte d'eau au dehors; ils se font au moyen de tubes, quand il faut de grandes manœuvres, car nous verrons que l'eau ne se change pour ainsi dire *jamais*.

On peut encore, plus simplement, acheter un de ces supports en fer dont on se sert maintenant pour mettre dans les jardins de grosses boules argentées servant de miroirs convexes; on placera la cloche renversée à l'endroit de la boule. Faisons attention, dans l'appartement, de placer cet instrument dans une fenêtre, car, de même que les plantes, les poissons d'eau douce ont besoin de jour. Faisons attention surtout de ne pas le heurter, parce qu'il est élastique et vacillant par suite de la hauteur des pieds.

Surtout qu'aucun métal ne se trouve en contact avec l'eau : ni cuivre, ni fer, ni zinc. Tout cela est mauvais. Quant aux vases en coupes, avec jets d'eau et autres mécaniques, à notre avis, c'est prétentieux et de mauvais goût. Si vous n'avez ni le temps, ni le goût, ni la patience, mesdemoiselles, de vous faire votre aquarium, achetez le plus simple que vous trouverez, ce sera le meilleur : une caisse longue en verre... on en trouve partout.

Ne pas oublier que tout aquarium dans la construction duquel on aura employé un mastic quelconque, devra être rempli d'eau souvent renouvelée pendant quelques semaines avant d'y placer des poissons. Cas de mort!

Mettrons-nous, dans notre aquarium, un rocher? deux rochers? trois rochers?...

Nous y mettrons, si vous voulez m'en croire, le moins de choses possible, pour éviter l'encombrement. C'est folie d'emplir un aquarium, — toujours trop petit, — de rochers, de grottes, de ponts, de coquillages absurdes, et de n'y pas laisser de place pour que les habitants puissent s'y promener et être vus. Il faut quelque chose, mais si peu!...

A notre avis, un bout de roc, sortant de l'eau de quelques centimètres, suffit. Il servira de lieu de repos aux animaux qui ne demeurent pas constamment dans le liquide : tritons, grenouilles, insectes, etc.

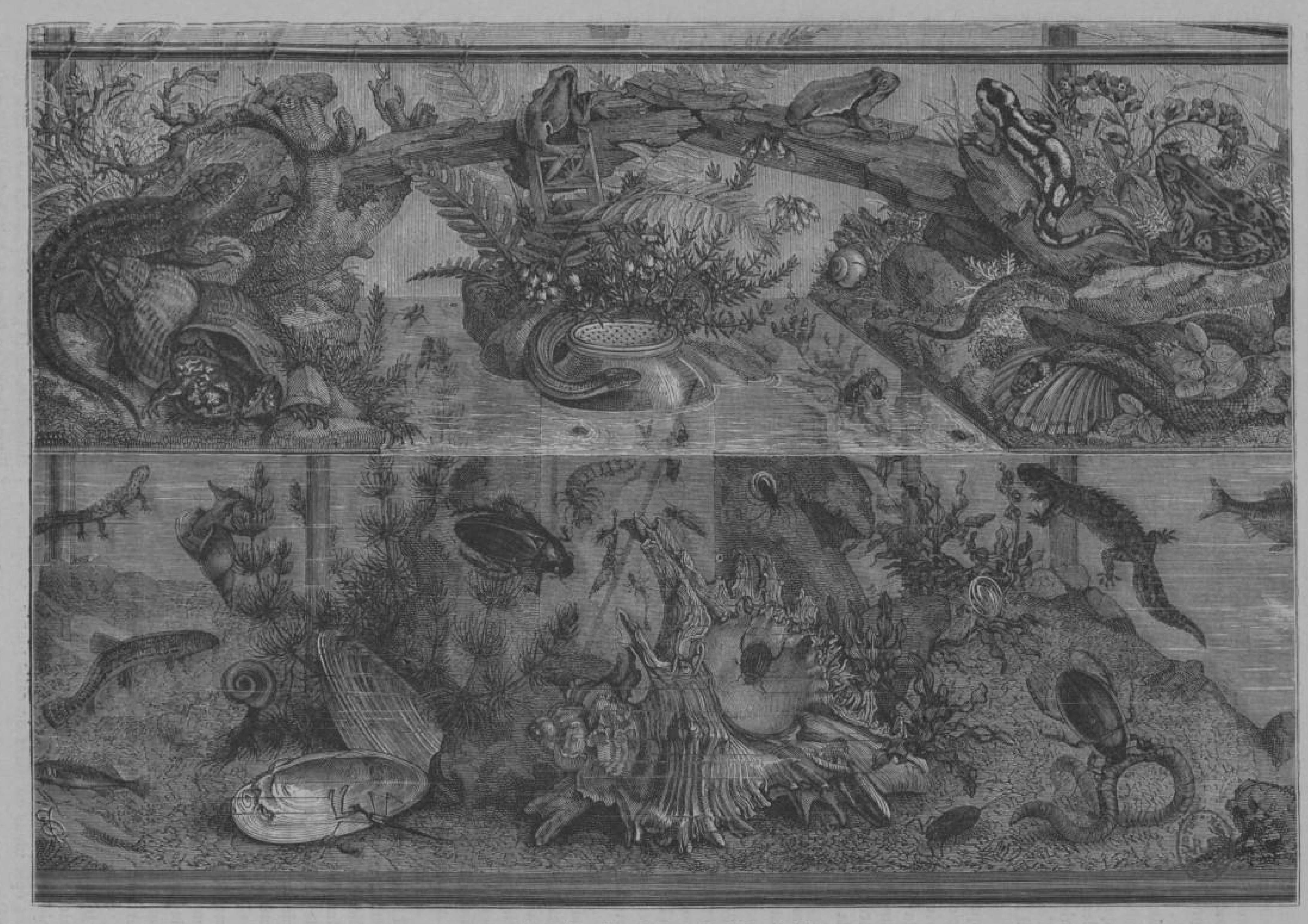
Si les parois du rocher présentent quelques trous, tant mieux! Si elles offrent des creux, tant mieux! on y mettra quelques plantes. On arrivera ainsi à composer un faisceau gracieux au milieu de l'eau, isolé des bords transparents du vase.

Ce serait perdre un temps précieux que chercher dans la campagne ou au bord de la mer un rocher présentant les conditions de forme et de grandeur qu'on désire. On a beaucoup plus vite fait de le construire soi-même. Rien n'est plus facile, et, de plus, on se procure ainsi un rocher *léger*, qui ne charge ni ne brise l'aquarium.

On prend du coke... oui, mademoiselle, du coke à brûler, tout simplement, on fait acheter quelques litres, deux ou trois, de ciment de Portland... et le rocher est bientôt terminé.

Il faut délayer la poudre brune qui forme le ciment avec assez d'eau pour obtenir une pâte de consistance demi-claire. On en délaye *peu à la fois*, car

1. Voy. vol. II, page 246.



L'aquarium d'eau douce. (P. 168, col. 1.)

il sèche vite, et ne prend que mou. C'est avec ce ciment qu'on réunit les morceaux de coke suivant son goût et sans instruments spéciaux. J'ai fait plusieurs rochers en m'aidant d'une cuiller ordinaire prise à la cuisine.

Une fois le rocher sec et bien pris, on fait, dans un seau, une bouillie très-claire de Portland, on y plonge le rocher, on l'y laisse un instant, de façon que le ciment liquide pénètre partout et imprègne les surfaces. On retire, on laisse sécher. On plonge alors dans l'eau, et, si l'on peut, ailleurs que dans l'aquarium, en l'y laissant un mois au moins. Alors il est prêt à servir, sans tuer personne.

Si je vous ai recommandé, mesdames, de pratiquer de petites cavités pour y planter des végétaux, c'est que mon système est d'introduire dans l'aquarium le règne végétal avant le règne animal. Que la longueur de ces préparatifs ne vous effraye pas, une fois terminé, l'aquarium est bon pour un temps très-long, plus d'une année souvent. Cela vaut bien la peine de quelques soins en commençant.

Les plantes, surtout les plantes aquatiques, si nombreuses dans les eaux, ont pour mission de restituer à l'eau l'oxygène qu'absorbent les poissons par leur respiration. C'est donc un cycle merveilleux qu'il s'agit d'établir chez soi, tout comme il existe dans la nature entière : l'oxygène pris par les poissons qui rendent de l'acide carbonique irrespirable à la place ; l'acide carbonique pris par les plantes qui rendent de l'oxygène à la place. Comme les plantes vivent de carbone, tout le monde s'en trouve bien.

Partout, autour de nous, abondent dans notre pays des plantes pour les aquariums ; il suffit d'aller les chercher. Quelles qu'elles soient, quand on les arrache, il faut laver toute la terre noire de leurs racines ; on enlèvera aussi les feuilles pourries, et on les plantera dans du sable préalablement bien lavé à grande eau et mis en couche épaisse au fond de l'aquarium.

Ce sable doit toujours couvrir le fond du vase ; et il faut prendre garde que la partie inférieure de ce sable devienne noire et fétide à la longue. On remédie à cela, en mettant de temps à autre du charbon dans le sable de l'aquarium et le retirant au bout de quelques jours ; ce charbon absorbe les gaz méphitiques mortels pour les poissons. Augmenter en même temps la proportion d'herbes.

Plantes flottantes pour la surface. — 1° Une des meilleures est la *lemna*, ou lentille d'eau, qu'on trouve partout dans les mares, les fossés, du nord au centre de la France. Dans le Midi, on pourra lui adjoindre un peu de *salvinie* (*Salvinia natans*), dont les feuillettes brunes tranchent sur le vert clair des premières.

2° On peut y joindre des tiges de *volant d'eau* (*Myriophyllum*), soit flottantes et détachées, soit plantées au fond même sans racines ; il en viendra bientôt. Nous aurons même la chance de voir fleurir les épis bleus ou roses de cette plante, selon la variété.

3° En fait de plantes flottantes, on peut acheter des *pontéderies* (*Pontederia*, du Brésil), qui vivent bien dans nos aquariums d'appartement, et fleurissent bleu. Pour les conserver longtemps, il faut couper les *coulants* qui pousseront, et dont la plante se sert, comme le fraisier commun, pour se multiplier.

C'est le cas de dire des herbes flottantes : « Il en faut, mais pas trop n'en faut. » Quoiqu'elles soient utiles comme respiration aquatique, ces plantes ne doivent pas envahir la surface entière.

Plantes non flottantes. — Le nombre de celles-ci est énorme, on n'a que l'embarras du choix. Aussi n'indiquerons-nous que les plus jolies, et celles qui végètent le mieux dans l'aquarium.

1° Les *lustres d'eau* ou *charagues* (*Chara*) sont communs, mais ils sentent mauvais, une odeur alliacée.

2° Le *callitra* (callitriche) vit bien et produit beaucoup d'oxygène ; de plus, il donne une riche verdure.

3° L'*anacharis*, du Canada, est excellent et se reproduit bien de bouture, de fraction, etc. Bonne plante, mais envahissante. A surveiller.

4° L'*épi d'eau* ou *potamot* (*Pontamogeton*) est encore bon ; beaucoup d'oxygène, feuilles bleuâtres étendues sur l'eau. Vit bien.

Plantes du rocher extérieur. — Au sommet, au niveau de l'eau, on peut ménager une ou deux petites places pour des plantes de rivage. Le plus difficile est de trouver des exemplaires assez petits.

On peut y mettre : un cypérus, un myosotis, une prêle, un rejet de fléchiaire, une fougère, une capillaire, etc. Tout est joli, quand c'est bien placé.

Je vous ai demandé, mesdames, la lumière et l'air comme indispensables aux plantes et aux animaux de l'aquarium. Malheureusement, toute chose, en ce bas monde, n'a point d'avantages sans présenter des inconvénients. La lumière provoque effectivement la production de l'oxygène, mais elle provoque en même temps le développement des conferves et de la matière verte qui ternit les glaces et trouble l'eau ; de plus, elle ne va guère sans chaleur, et, dès lors, nuit aux poissons.

Par conséquent, évitons le soleil ; par conséquent, en été, plaçons l'aquarium au nord ; en hiver, au couchant. Toutes les fois que les conferves vertes seront trop abondantes, mettez dans l'aquarium des mollusques ou coquillages d'eau, surtout des *lymnées* et des *planorbes*, que vous trouverez dans tous les étangs. Elles mangeront, toute la journée, la matière verte des glaces, qui n'est qu'une plante microscopique.

Lorsqu'on veut conserver dans son aquarium des insectes aquatiques, il faut le fermer, parce que ces animaux s'envolent la nuit et se répandent dans la maison, quand ils ne parviennent pas à retrouver le chemin de leur marais. On peut fermer l'aquarium, selon la forme, soit avec une glace, soit avec un châssis tendu de gaze, de canevas ou de toile métallique. Deux, en forme de toit, valent encore mieux.

Ce qui nous semble le mieux convenir, c'est un toit cintré en glace, la face vers le dehors; moitié en toile métallique, la face qui donnera en dedans de l'appartement.

N'oubliez pas que *tous* les insectes d'eau sont *carnassiers* et dévorent tout ce qu'ils peuvent atteindre. On les prend avec un filet à manche promené au fond d'un étang ou d'une mare. Les meilleurs à garder dans l'aquarium sont les hydrophiles, assez inoffensifs, et dont le cocon de ponte est une merveille qui enchantera tous les spectateurs à la fin de mai. Gardez-vous surtout des dytiques grands et petits.

Mettez au fond quelques larves de phrygane portefaix; si elles peuvent se sauver de la dent des ennemis, tout sera bien. Evitez les très-nombreuses larves carnassières qui peuplent le fond de nos étangs elles porteraient le trouble et le carnage dans l'aquarium. Toute nouvelle introduction doit être surveillée pendant quelque temps.

A suivre. H. de la Blanchère.

LIVINGSTONE

La mort vient d'enlever coup sur coup, presque au même moment, deux des plus nobles et des plus vaillants représentants de la civilisation et de la science moderne: Francis Garnier et le docteur Livingstone.

Le premier était un de nos compatriotes; arrivé encore jeune à la gloire par sa belle exploration de l'intérieur de l'Indo-Chine, il vient de tomber, martyr de la science, sous le fer d'un assassin, au moment où, retournant dans ces régions inconnues qu'il voulait ouvrir à la France, il mettait le pied sur les rivages du Tong-kin. Nous passerons en revue ici même prochainement les remarquables travaux de ce jeune explorateur, enlevé si prématurément à son pays et à la science.

Quant à Livingstone, lui aussi vient de mourir au champ d'honneur, martyr de la science, dans ce pays auquel il avait consacré trente-trois années de labeurs et de fatigues, dans cette Afrique centrale, terre inconnue, mystérieuse, dont on peut dire qu'il a été le Christophe Colomb.

Je n'ai pas à vous retracer ici la vie et les voyages de Livingstone, le plus illustre voyageur qu'ait produit notre siècle. Nous vous en avons déjà présenté l'année dernière[1] un rapide résumé. Vous avez aussi suivi avec nous le voyageur américain Henri Stanley[2], allant au cœur de l'Afrique chercher le brave missionnaire que l'on croyait déjà à cette époque avoir péri.

1. Voy. vol. I, Livingstone, pages 63, 74, 122 et 155.
2. Voy. vol. I, Henri Stanley, pages 314 et 327.

Malheureusement, cette fois-ci, le doute n'est plus permis; on sait maintenant d'une façon certaine que le docteur Livingstone a succombé aux atteintes d'une maladie implacable, la dyssenterie, alors qu'ayant courageusement accompli la tâche qu'il s'était imposée, il reprenait enfin le chemin de l'Europe, où l'attendait une gloire si grande et si méritée.

Ses fidèles compagnons, les nègres qu'il avait fait élever dans l'Inde au collége de Nassik, ont embaumé son corps, qui doit être arrivé en ce moment à Zanzibar. L'Angleterre lui prépare de pompeuses funérailles.

Nos lecteurs savent que lorsque Stanley se sépara du docteur Livingstone, celui-ci comptait se diriger vers la région inconnue qui s'étend à l'ouest du lac Tanganika et où il pensait trouver la solution du problème des sources du Nil. C'est au retour de cette exploration, digne couronnement d'une si noble et si longue carrière, qu'il a succombé.

Il est à espérer que ses observations ne seront pas perdues pour la science et que ses notes pourront être publiées.

Ét. Leroux.



EN CONGÉ[1]



L'église de Carnac.

XIV

Le plancher des vaches. — Les pierres géantes. Terrible drame.

Mère, aujourd'hui Neptune a sa blouse et son chapeau de voiturier, et c'est Krack, le bon petit Krack, qui nous conduit à Carnac. Berthe et Mignonnette sont du voyage. Les pierres druidiques de Carnac ont toute une célébrité, et les petites filles ont été admises.

Mon oncle et ma tante regardent avec plaisir au-

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139 et 154.

tour d'eux; je ne suis pas fâché non plus de voir la terre : Berthe et Mignonnette sont de mon avis; Gaston et Neptune déclarent qu'ils donneraient tous les paysages du monde pour une vue sur l'Océan, que l'Océan ne les lasse jamais.

Voilà il me semble un trait caractéristique de leur vocation maritime. Pour moi je poussais des hourras chaque fois qu'un pin s'élevait d'un talus, et je saluais les landes couvertes de bruyère rose.

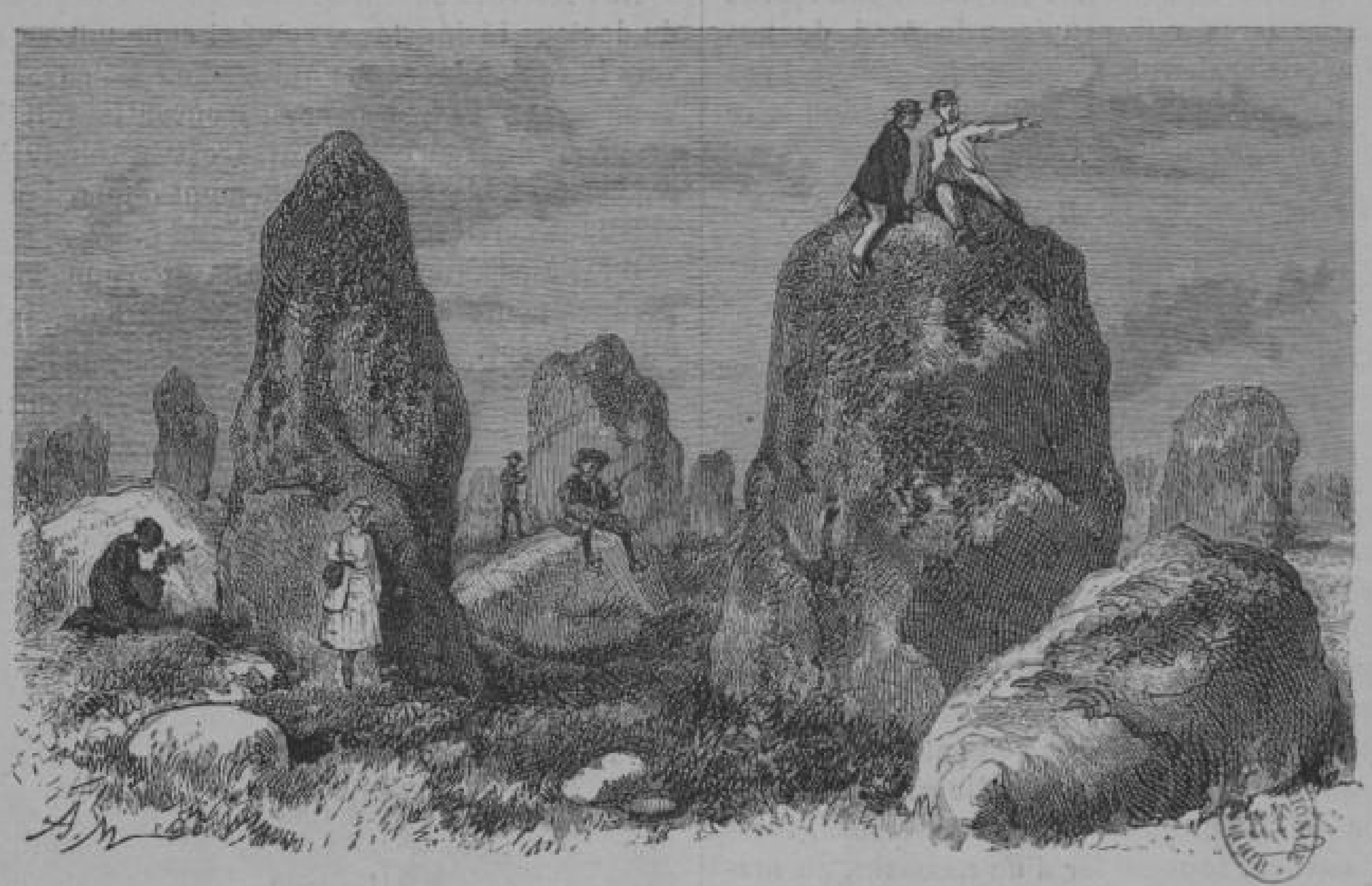
Nous faisons une halte au pays natal de Krack, qui garde son air indifférent entre ses brancards, et nous visitons l'église, qui est très-jolie et où nous rencontrons un saint évêque dont le nom n'est peut-être jamais venu à tes oreilles : saint Thuriaf.

Puis nous avons roulé vers Auray, *Alré*, comme dit Neptune, qui mêle sans cesse son breton à son français. Berthe a tiré Mignonnette de la sacoche au moment où la tour carrée de l'église d'Auray nous apparaissait, afin de lui faire voir la ville.

Auray est une bien jolie ville et fort intéressante, historiquement parlant. Dans une vallée dont le doigt et la lorgnette de mon oncle nous donnent la direction, se donna la bataille fameuse où fut tué Charles de Blois, ce qui termina de fait cette guerre de succession entre lui et Jean de Montfort, qui ensanglantait la pauvre Bretagne; là-bas, nous apercevons la statue de sainte Anne, élevée tout près du lieu célèbre par tant de pèlerinages. Un peu plus loin, le doigt et la lorgnette de mon oncle se posent sur une masse de bâtiments : c'est la chartreuse voisine du Champ-des-Martyrs; les prisonniers de Quiberon furent passés par les armes sur les bords du Loch, qui est la rivière d'Auray.

En sortant d'Auray nous avons traversé un pays boisé et accidenté. Berthe faisait remarquer à Mignonnette, qui est sa confidente, toutes les curiosités du paysage, et lui demandait gravement ce qu'elle pensait de la différence de l'air. Comme il est entendu que Mignonnette a la poitrine délicate, elle a dû préférer l'air doux et parfumé des bois à l'air salin et un peu âpre de l'Océan.

Le bien-être ressenti par Mignonnette et sa petite maman n'a pas été de longue durée; nous marchions de nouveau vers la mer; Krack ouvrait ses naseaux, Neptune dilatait ses larges narines; encore perdus au fond d'un ravin profond, ils sentaient l'Océan. Nous en approchions : adieu les arbres, les bruyères, les prairies, les champs de blé jaune; voici de grandes landes qui s'étendent à perte de vue; de grandes pierres sombres s'échelonnent de loin en loin comme des sentinelles, et plus nous avançons, plus il y en a. Les pierres, à Carnac, remplacent les arbres : il y en a un déluge, c'est vraiment prodigieux. Nous entrons dans le bourg; mon oncle commande notre déjeuner et nous invite à le suivre à l'église, invitation qui fait disparaître Mignonnette dans sa sacoche.


Gaston et moi, nous sommes juchés sur le plus grand. (P. 173, col. 1.)

L'église de Carnac n'est pas une église vulgaire, chère maman; sa tour de granit est vraiment charmante; elle a un autel de marbre d'Italie, et toute la vie de saint Cornély est racontée sur ses lambris. La voûte entière est d'ailleurs couverte de fresques, qui, je dois le dire, n'ont aucun rapport avec celles d'Hippolyte Flandrin que tu m'as fait admirer si souvent à notre Saint-Germain des Prés. Le sacristain nous a montré les richesses de la sacristie, au nombre desquelles se trouve une sorte de petite

pierre bleue taillée en larme qui m'a paru d'abord bien insignifiante. Qu'a donc de curieux ce caillou percé? ai-je demandé à mon oncle qui le tournait et le retournait entre ses doigts avec un singulier respect. Ce qu'il avait de curieux, mère! devine : il avait trois mille ans. Cette pierre faisait partie d'un collier découvert dans une de ces grottes dans lesquelles les savants perdent leur latin. Tu comprends que moi aussi j'ai regardé la petite pierre avec respect.

L'église visitée, nous sommes allés déjeuner. Le déjeuner fini, Berthe a pris sa fille Mignonnette, et nous nous sommes rendus à pied, sous la conduite d'un petit guide en haillons, à l'éminence, sur laquelle s'élève une chapelle dédiée à saint Michel.

De ce tumulus on découvre un magnifique panorama de terre et de mer et l'on aperçoit les célèbres alignements auxquels Carnac doit sa réputation. Nous descendons vers les plus voisins et nous entrons dans une lande toute pleine de ces monstres de pierre. Si la vue d'un menhir isolé étonne, juge de l'impression qu'on éprouve en se trouvant en présence d'un groupe de ces colosses semés dans le plus magnifique désordre. On reste immobile, stupéfié, on ne sait où l'on est.

Griffard a été assommé sur le coup. (P. 174, col. 1.)

« J'ai peur, » a murmuré Berthe.

Moi j'avais froid, mère, froid dans le dos; ces géants sont vraiment étranges à voir. Nos impressions se sont bien vite émoussées et nous avons fini par nous familiariser avec les monolithes ; Gaston et moi nous sommes juchés sur le plus grand des monstres, qui ne représente pas mal un chameau pétrifié, sans jambes. A cheval sur sa bosse, qu'une selle de mousse jaune recouvre, nous nous trouvions presque au niveau du clocher et nous nous détachions sur l'azur du ciel. Berthe s'était installée avec Mignonnette contre un menhir haut et pointu comme une pyramide; ma tante cueillait des fleurs ; mon oncle, son mètre à la main, prenait les mesures des colosses; Neptune, grimpé sur une pierre voisine, fumait en regardant l'Océan.

Après une longue halte qui nous a reposés, nous avons suivi notre petit déguenillé, qui a trotté nu-pieds devant nous jusqu'à la lande où des menhirs moins énormes, mais régulièrement alignés, forment un ensemble d'un aspect saisissant. Mère, il y a là onze avenues qui se continuent très-loin avec des interruptions. Nous les avons arpentées lentement, groupés autour de mon oncle, qui nous énumérait les versions les plus accréditées sur cet assemblage étrange de menhirs. Les savants en sont encore aux suppositions : l'un prétend que ces pierres étaient les colonnes d'un temple à ciel ouvert; l'autre y voit des mausolées; un troisième y adosse les tentes de César.

Le peuple a aussi sa version légendaire, et ce n'est pas celle qui me plaît le moins. Saint Cornély, poursuivi par les païens jusqu'à la mer, dit la légende, et ne trouvant pas l'ombre d'un bateau, se détourna vers ses agresseurs et d'un geste les métamorphosa en pierres. Pour le peuple et les enfants ces menhirs sont donc les soldats de saint Cornély.

Ce patron de Carnac protége non-seulement les hommes, mais encore les animaux leurs serviteurs. On l'invoque dans les épizooties, on lui conduit les bêtes malades, et sur la façade principale de l'église, au-dessous de la tour, il apparaît dans sa niche, mitre en tête et flanqué de deux tableaux sur lesquels sont naïvement peintes deux belles bêtes à cornes.

Une partie de notre après-midi s'est passée parmi les menhirs. L'heure du départ ayant sonné, mon oncle a député Neptune au bourg, et notre équipage est venu nous retrouver dans la lande. Krack n'a pas honoré les pierres d'un coup d'œil, Krack ne regarde

que Neptune et son chemin. Nous sommes arrivés à Saint-Pierre très-fatigués et je n'ai prêté qu'une oreille engourdie au récit de ma bonne sur je ne sais quelle nouvelle horreur commise par Griffard.

Mon oncle nous a enjoint le repos des jambes et le travail de l'esprit et j'en ai profité pour mettre au clair mon journal de touriste ; j'ai installé un petit pupitre sur mon balcon, et c'est là que j'écris en regardant la mer et les ramasseurs de coquillages entourés de goëlands qui fouillent les vases du bec. Cela me semble dur de tant dépenser d'encre ; mais mon oncle a commandé, j'obéis. Gaston s'est aussi fait une installation dans son coin de balcon ; écrire ne lui paraît pas plus gai qu'à moi. Nous tirons la langue à ces vilaines poutres et à ces grands bêtas de plafonds.

A quel drame je viens d'assister de mon balcon, chère maman : Griffard a étranglé Ricoco, et Neptune a assommé Griffard. Je vais aller chercher le cadavre du pauvre chat, que Julie, qui est survenue, a pris sur ses genoux. De sa place elle lance à Neptune, qui est tapi au fond de sa cabane, une bordée de reproches. Quelle brutalité ! Plus tard je te raconterai les détails de l'événement.

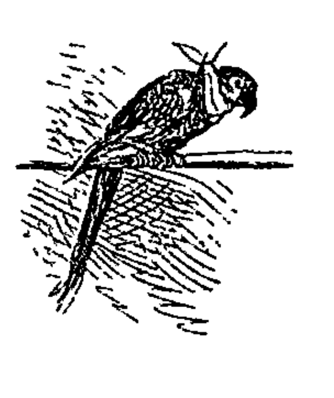
Pauvre Griffard ! il est bien mort, bien assommé ; c'est sa faute, c'est certain, mais cela ne le ressuscite pas. Figure-toi que l'efflanqué Griffard s'était imaginé d'aller rôder autour de Ricoco. Depuis quelque temps ma bonne et Berthe se montraient très-sévères pour Griffard, qui ne faisait plus que de rares apparitions. Donc quand il arrivait la queue basse, mort de faim, on le chassait impitoyablement. Aujourd'hui je lui trouvais un air famélique, et quand il s'est approché de Ricoco perché sur son mât, il avait une physionomie qui aurait pu me révéler ses épouvantables intentions. Comme pour jouer, il a commencé par mettre la patte autour du cou du perroquet ; la griffe a-t-elle porté? Je le pense, car Ricoco a répondu à cette caresse de traître par un coup de bec donné en pleine figure. Griffard furieux l'a saisi sans façon par le cou et l'a étranglé. Un cri de Neptune l'a fait aussitôt lâcher prise ; mais Ricoco a glissé mort dans le jardin. Neptune a bondi vers lui et se détournant a saisi une vieille gaffe posée contre le mur. Griffard avait eu l'imprudence de rester sur le vieux mât, à portée de la gaffe : elle s'est abattue, et il est tombé roide. Neptune est rentré chez lui emportant le cadavre de son bavard de perroquet, ma bonne est accourue relever Griffard, qui a été assommé sur le coup. Gaston et moi sommes venus constater sa mort, puis nous l'avons mis dans un panier et nous l'avons jeté à la mer.

En revenant de notre expédition lugubre, nous avons trouvé Julie en larmes : son œil droit pleurait de chagrin et son œil gauche de colère. Elle accable Neptune des plus sanglants reproches ; elle rappelle, en les exagérant, les anciennes qualités de Griffard.

Il se serait corrigé, assure-t-elle : tous ces vagabonds de chats l'avaient perverti, mais il se serait corrigé ; seulement de revoir Madame lui aurait donné des manières moins rustiques ; ce Neptune est un vieux brutal, un homme féroce, un sauvage, un hippopotame.

Ricoco n'est pas mort, chère maman, il en a été quitte pour un jour de maladie et une large égratignure. Je l'aperçois encore tout somnolent et tout chancelant sur le petit mur. Avec la cravate qui cache le linge dont Berthe a entouré son cou égratigné, il a l'air d'un vieux pédagogue. Berthe, qui soigne toutes les bêtes, soigne Ricoco, ce qui fait grand plaisir à Neptune, avec lequel Gaston et moi sommes en froid depuis l'accident. Sa justice a été par trop expéditive, et il sent que nous lui en voulons.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'EMPLOI DE L'AIR COMPRIMÉ

Vous connaissez bien tous, sans doute, ces petits fusils ou pistolets dont on ferme l'orifice du canon au moyen d'un bouchon, après avoir eu soin préalablement de tirer dans toute sa longueur une petite tringle placée à la culasse. Lorsque ensuite on repousse vivement la tringle, le bouchon part en produisant une légère détonation.

Avez-vous essayé de vous rendre compte du mécanisme de ce jouet? Sans doute, n'est-ce pas? vous avez vu que la tringle de la culasse s'adaptait à un piston manœuvrant à l'intérieur du canon, mais sans atteindre jusqu'au bouchon.

Par quelle force mystérieuse celui-ci est-il donc projeté aussi vivement? — Lorsque, après avoir abaissé le piston, vous placez le bouchon, vous enfermez ainsi une certaine quantité d'air : si ensuite vous repoussez le piston, vous diminuez l'espace intérieur, vous refoulez donc l'air, vous le comprimez, et ce fluide élastique, tendant à reprendre son état normal, presse sur les parois et finit par faire sauter le bouchon, qui lui offre moins de résistance.

L'air comprimé est donc l'agent mystérieux qui

fait partir sans poudre et sans ressort le projectile de votre fusil. La puissance de cet agent est énorme, et je ne vous ai parlé de son application à un jouet que vous connaissez tous que pour vous en expliquer plus simplement le principe.

Notre siècle, à la recherche de nouveaux agents moteurs lui permettant de suppléer à la force insuffisante de l'homme et des animaux, ne s'est pas contenté de trouver un auxiliaire puissant dans la vapeur, il a su aussi le premier mettre à profit l'air comprimé.

Les anciens connaissaient cependant aussi la puissance de l'air soumis à une compression mécanique, car Philon de Byzance rapporte qu'un certain Ctésibius avait construit un tube hors duquel une flèche était lancée par l'air comprimé; mais là paraît s'être bornée chez eux l'application de ce principe.

Ce n'est qu'en 1560 que la compression mécanique de l'air fut de nouveau employée, et d'une façon à peu près identique avec celle imaginée par Ctésibius. Je veux parler du fusil à vent inventé en cette année par Gutter de Nuremberg.

Ce fusil, d'un mécanisme fort simple, renfermait dans sa crosse un réservoir où l'on comprimait une certaine quantité d'air au moyen d'une pompe. Le sommet de ce réservoir, communiquant avec la culasse du canon, était fermé par une soupape mise en mouvement par un mécanisme analogue à la batterie d'un fusil ordinaire.

Voulait-on se servir de l'arme, on introduisait le projectile, une balle de plomb, dans le canon, puis on pressait la détente. Une partie de l'air comprimé dans la crosse s'en échappait, et, chassant la balle avec force, la projetait au loin comme ferait la poudre.

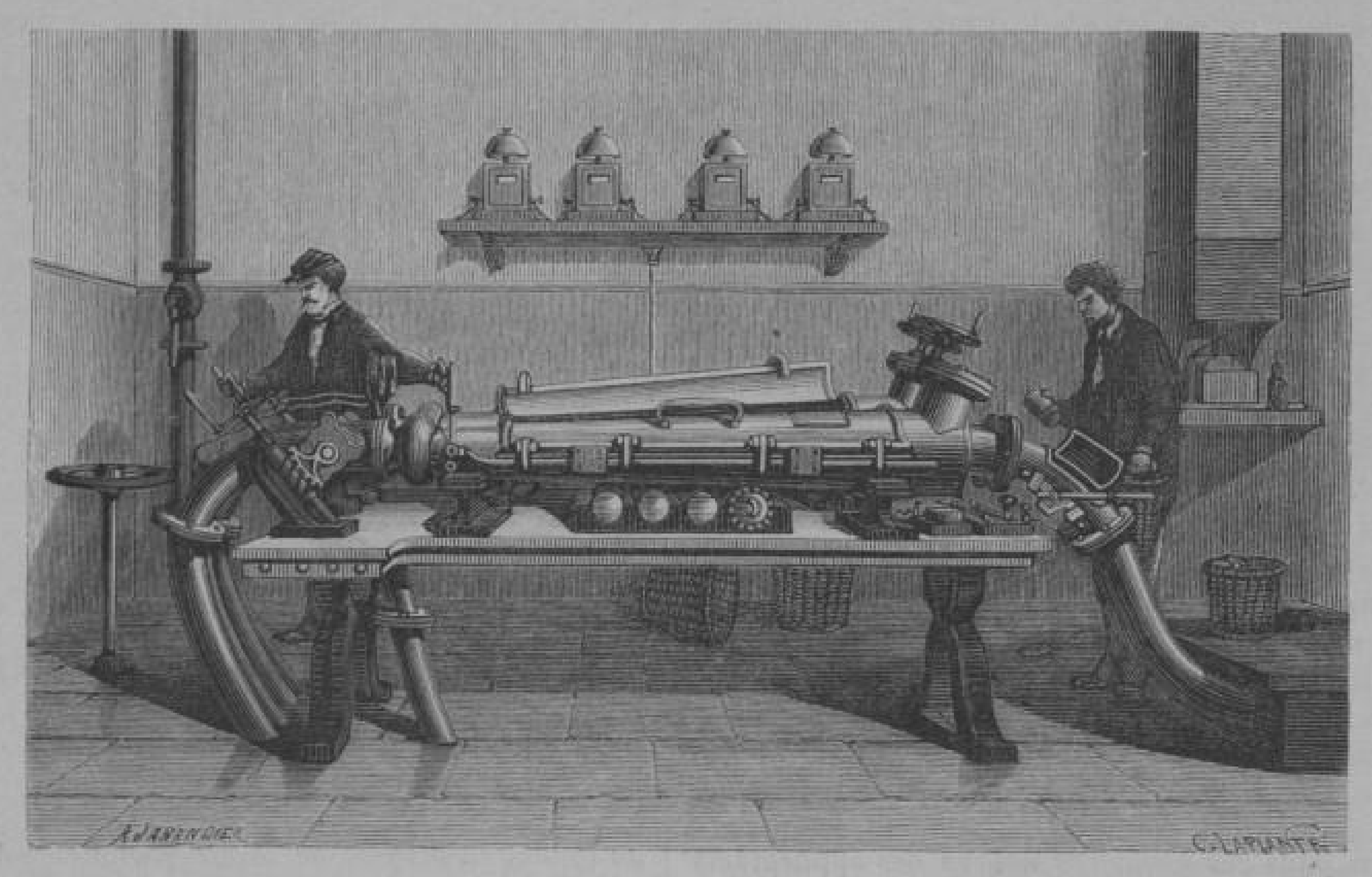
Cette arme ne fut jamais d'un usage répandu, et elle est aujourd'hui complétement prohibée, pour une raison que vous comprendrez facilement : c'est qu'elle ne produit qu'une légère détonation et serait par conséquent une arme dangereuse entre les mains des gens malintentionnés.

Mais c'est à notre siècle qu'il appartenait d'appliquer d'une façon sérieuse la force résultant de la compression de l'air.

« Quelle invention nouvelle, dit M. Guillemin dans son ouvrage si intéressant et si instructif sur les *Applications de la physique*, a permis de mener à bonne fin cette œuvre grandiose du percement souterrain des Alpes, sous les masses du col de Fréjus (mont Cenis), œuvre qui se répète aujourd'hui sous le Saint-Gothard? L'emploi de l'air comprimé par une chute d'eau dans des réservoirs, d'où il est chassé sous les profondeurs du tunnel en construction.

» Ainsi transformée, la force de la pesanteur met en mouvement des fleurets qui attaquent et broient la roche; puis, quand la poudre a terminé l'œuvre, l'air nouveau remplace l'atmosphère viciée et enfumée de la galerie commencée. Là où la vapeur eût échoué, la compression mécanique de l'air, obtenue par une chute d'eau, triomphe.

» Le succès de cette application de l'air comprimé comme force motrice, dans une entreprise qui ne pouvait que très-difficilement employer la vapeur, a suggéré l'idée d'étendre l'emploi de cette force à d'autres travaux : par exemple, dans tous les pays



Propulseur à air comprimé pour la transmission des dépêches. (P. 176, col. 1.)

où les cours d'eau fournissent des chutes et, par conséquent, des forces motrices naturelles, on pourrait les employer à comprimer l'air, qui, circulant avec facilité dans les tuyaux, pourrait être distribué à domicile à toute population ouvrière, et résoudre ainsi le problème de la distribution économique de la force. »

Ainsi, dans une œuvre aussi grandiose que le percement des Alpes, l'air comprimé a triomphé de la vapeur.

L'air comprimé a été employé aussi pour permettre de travailler sous l'eau, par exemple pour exécuter les travaux de fondation des piles de pont. Au moyen de cette force, on refoule l'eau contenue dans un caisson immergé au fond du fleuve, où les ouvriers peuvent descendre et travailler à sec.

En dehors de ces grands travaux, l'air comprimé a reçu dans ces dernières années des applications d'un autre genre, mais non moins intéressantes. On a cherché à adapter sa force de propulsion à la transmission des lettres, des paquets et même des voyageurs.

Depuis quelques années, les principales stations télégraphiques de Paris sont reliées entre elles au moyen d'un tube de 65 millimètres de diamètre, suspendu à la voûte des égouts formant un réseau total de plus de 50 kilomètres.

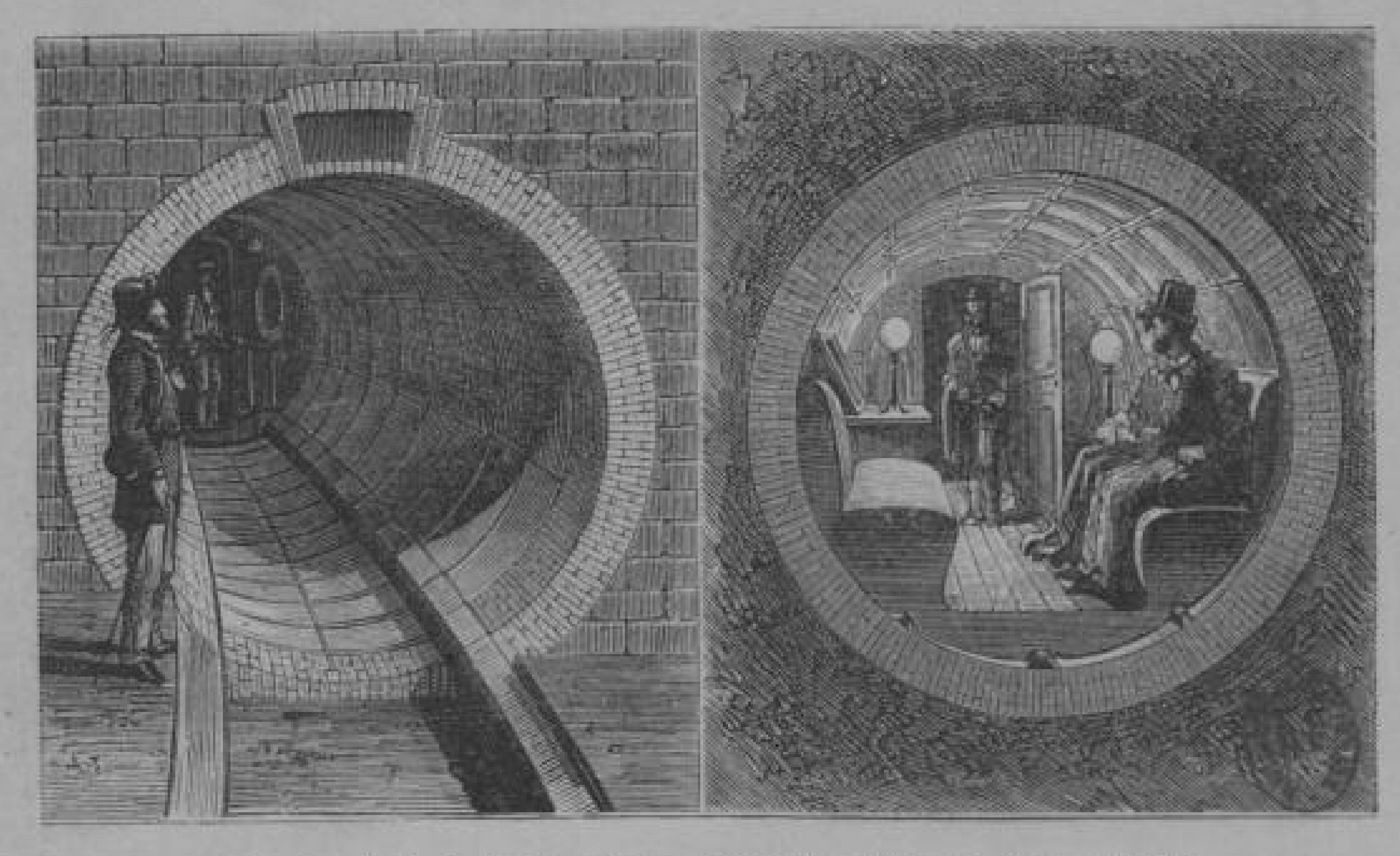
Les dépêches à expédier d'une station à l'autre sont placées dans un cylindre métallique enveloppé d'une garniture de cuir qui lui permet de s'adapter exactement aux parois du tube. Ce cylindre joue l'office d'un piston et est envoyé d'un bout du tube à l'autre par la seule force de l'air comprimé.

La compression est obtenue d'une façon simple et économique à l'aide de la pression de l'eau des réservoirs de la ville, qui équivaut à une chute de 15 mètres de hauteur. L'air comprimé est emmagasiné dans le propulseur, composé de deux cylindres de tôle mesurant chacun 4 à 5 mètres cubes. Grâce à ce système, la plupart des dépêches circulant aujourd'hui dans l'intérieur de Paris n'ont plus de télégraphique que le nom; elles sont tout simplement expédiées par tube, telles que les expéditeurs les ont écrites.

Paris n'est pas seul à employer l'air comprimé pour la transmission de ces dépêches. Ce système est aussi employé à Londres et à New-York.

Mais dans cette dernière ville on ne s'est pas contenté de confier au tube pneumatique des lettres ou des paquets : les Américains, qui ne reculent devant aucune innovation, ont tenu à y faire circuler aussi des voyageurs.

Comme première tentative, un chemin de fer à air comprimé a été établi entre deux quartiers peu éloignés l'un de l'autre. Pour cela, on a construit un tunnel en brique, de forme parfaitement cylindrique, muni à sa partie inférieure de deux rails. Sur ces rails se place un wagon, aussi de forme cylindrique, s'adaptant exactement à la circonférence du tunnel. L'un des côtés de ce wagon reste ouvert, tandis que l'autre, étant hermétiquement fermé, forme un piston que l'air comprimé chasse avec une grande rapidité devant lui.



Chemin de fer à air comprimé : tunnel et wagon. (P. 176, col. 2.)

Il est certain que ces chemins de fer souterrains à air comprimé sont appelés à rendre d'importants services, et d'ici à quelques années il n'y aura pas de grande ville qui n'ait son télégraphe atmosphérique (ainsi qu'on a appelé jusqu'ici les tubes à air comprimé) aussi bien pour le transport des voyageurs que pour les lettres et les dépêches.

On voit que l'air comprimé joue dès aujourd'hui dans l'industrie contemporaine un rôle considérable, quoique son emploi comme force motrice ne date que de quelques années.

P. Vincent.



La ferme des Landfried. (P. 180, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

XII

Banni!

Comme il fallait s'y attendre, le retour de Damien déchaîna par tout le village une véritable tempête d'injures et de sarcasmes. « A la bonne heure! disait-on, voilà ce qui s'appelle faire un voyage d'agrément aux frais de la commune! » La Marianne seule accueillit Damien par un bonjour bienveillant, suivi aussitôt de cette parole : « N'as-tu rien appris sur mon Jean en Amérique? »

Dès le lendemain matin, l'émigrant fut mandé au conseil municipal. Cette citation, paraissant de mauvais augure à Pieds-nus, celle-ci ne crut pas devoir laisser son frère se présenter seul. Le conseil annonça solennellement au jeune homme qu'on l'avait chassé une fois pour toutes d'Haldenbrunn, et qu'il n'avait plus en conséquence le droit d'y revenir et d'y demeurer; l'assistance publique lui était d'ailleurs fermée à jamais.

Damien baissa la tête sans mot dire; mais Pieds-nus, s'avançant hardiment devant le bureau des conseillers, leur fit cette riposte inattendue :

« Oui, sans doute, oui, vous avez le droit de bannir mon frère, mais à une condition, c'est que vous irez d'abord au cimetière où reposent notre père et notre mère, et que vous leur direz : « Levez-vous, morts, et partez avec votre enfant... » Sinon, non. Il n'est pas permis de chasser un homme de l'endroit où ses parents sont enterrés; il est là chez lui, et plus que chez lui, entendez-vous! Et quand même cela serait écrit mille et mille fois dans ces livres, — elle montrait les gros volumes reliés des actes officiels, — je vous dis que cela ne sera pas, que ce droit-là, vous ne l'avez pas. »

Un frémissement de stupéfaction agita la grave assemblée; le sacristain se pencha vers le maire et

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

lui dit : « Faut-il sonner le garde champêtre, afin qu'il conduise à la maison des fous cette insolente créature? » Le maire se contenta de sourire, et il essaya d'expliquer à la jeune fille que la commune ne devait plus rien à son frère, et que c'était assez d'avoir fourni tout récemment le prix de son passage en Amérique.

« Mais où donc sera-t-il chez lui? demanda Marie.

— Là où l'on voudra bien l'accueillir, mais pas ici. »

Pieds-nus combattit encore; ce fut en pure perte. La loi était contre elle. Entamer un procès, la pauvrette n'en avait ni le temps ni les moyens. « C'est bien, fit-elle, convaincue enfin de l'inutilité de ses efforts; je vous déclare que mon frère et moi nous n'accepterons dorénavant quoi que ce soit de la commune. Non, dût le sang, à force de travail, me jaillir sous les ongles! Et je m'engage en outre à restituer à votre caisse le montant de tout ce que nous en avons reçu.

— Faut-il consigner cela dans le procès-verbal? » demanda le secrétaire aux conseillers.

Pieds-nus saisit le mot au vol : « Oui, dit-elle, oui, consignez; il n'y a que la chose écrite qui, chez vous, compte et vaille. »

La jeune fille signa le procès-verbal; après quoi, comme dernière communication, le conseil informa Damien qu'il avait trois jours pour aviser; ce délai expiré, il serait au besoin conduit entre deux gendarmes hors du territoire communal.



Il brisa deux beaux rouleaux. (P. 180, col. 2.)

Les deux orphelins quittèrent la mairie. Pieds-nus, en réalité, se sentait proscrite avec son frère. N'était-elle pas désormais aux prises avec un monde qui s'appuyait sur la force et les lois, tandis qu'elle n'avait pour elle que sa main faible et désarmée? Elle résolut pourtant de faire tête courageusement à tous les obstacles. Domptant la souffrance de son âme, elle redoubla d'activité et de vigilance. Plus une minute pour la rêverie. Toujours le bras tendu et le poing serré, elle semblait dire à tous : « Du travail! du travail! J'accepte le plus pénible, pourvu que mon frère et moi nous sortions de la dépendance et de la misère. »

La seule personne de la commune qui eût pu, à l'occasion, quelque chose pour les orphelins, le vieux père Rodel, était mort quelques jours après l'orageuse séance du conseil. Malgré ses promesses réitérées de coucher Pieds-nus sur son testament, le bonhomme ne lui avait pas légué un rouge liard. Marie ne s'en fit pas le moindre chagrin; elle avait son plan : à la fin de l'été, Damien et elle devaient partir pour l'Alsace afin d'y travailler dans une fabrique.

En attendant, Damien était redevenu l'acolyte de Mathieu dans la forêt de Morsbrunnen. L'endroit paraissait convenir de plus en plus à son humeur; cela lui allait de n'avoir ni à faire toilette, ni à se montrer en public, et Pieds-nus ne le dissuada qu'à grand'peine de laisser repousser sa grande barbe de rémouleur. La jeune fille ne songeait guère non plus à s'attifer. Son seul plaisir était de s'asseoir le dimanche à la fenêtre de sa mansarde et de lancer sa pensée à la recherche du cavalier au cheval blanc. Était-il possible que le danseur d'Endringen ne se fût pas inquiété d'elle un seul instant? Et pourtant que de semaines et de mois s'étaient écoulés depuis cette journée resplendissante et bénie!

Un matin, — c'était un dimanche de mai, — tout le monde était à l'église. Il avait plu la veille. De la montagne et de la vallée soufflait une douce et fraîche brise, et le soleil brillait de tout son éclat. Sans s'apercevoir de sa nonchalance, Pieds-nus était restée immobile à sa fenêtre, tandis que les cloches sonnaient, si bien qu'elle manqua l'heure de l'office. Jamais encore pareille chose ne lui était arrivée. Pour réparer cet oubli, elle résolut de lire ses prières dans sa chambre. Elle fouilla dans son bahut, et fut surprise de la quantité d'objets qu'elle possédait. Elle prit notamment de vieux cahiers à moitié jaunis : c'étaient ses devoirs d'écriture du temps qu'elle allait à l'école. Il y avait sur ces pages toutes sortes de sentences morales : Marie les relut en partie. Avec quelle roideur et quelle application toutes les lettres étaient tracées! Après avoir respiré pieusement cet antique parfum de jeunesse, la jeune fille s'assit par terre pour lire un psaume à demi-voix. Tout à coup quelque chose vint se poser sur le rebord de la fenêtre. Elle dresse la tête : c'est un pigeon. Le regard du pigeon et celui de Pieds-nus se rencontrent un instant; puis l'animal s'envole vers la campagne.

Il y a des jours où l'incident le plus simple surexcite l'esprit et le cœur. Marie était sans doute



Nous n'accepterons dorénavant quoi que ce soit de la commune. (P. 178, col. 1.)

dans un de ces jours, car jusqu'au soir elle se montra d'une gaieté extraordinaire; il lui semblait entendre au dedans d'elle des gazouillements singuliers.

« Oui, disait-elle, oui, il faut que quelqu'un, je ne sais où, ait pensé à moi. Ce pigeon-là est le messager silencieux qui m'en informe. Pourquoi les bêtes ailées, qui vivent sans cesse dans ce monde aérien où voltigent les pensées des hommes, n'en saisiraient-elles pas quelque bribe au passage? »

XIII

Un cœur de mère.

Laissons l'orpheline d'Haldenbrunn interroger timidement l'avenir voilé de brouillards, et transportons-nous à Zusmarshofen, au fond de l'Allgau. Si nous demandons à qui appartient cette vaste et superbe métairie, où tout le monde, bêtes et gens, a un si bel air de bien-être, on nous répondra d'une voix empressée : « C'est le domaine des Landfried. » Entrons-y, et regardons ce qui s'y passe.

Le fermier et sa femme sont assis dans la grande salle en compagnie de Jean, leur fils cadet. La conversation doit être sérieuse, à en juger par les visages des trois interlocuteurs.

« Écoute, Jean, dit le père, depuis le voyage que tu as fait il y a un an dans cette partie de la Forêt-Noire d'où nous sommes natifs, ta mère et moi, il semble que tu aies l'esprit tout à l'envers. C'est ton secret, paraît-il, garde-le, mon garçon ; mais je te répète aujourd'hui ce que je te disais alors : il est temps que tu te maries, et nous tenons fort, ta mère et moi, à ce que tu choisisses une femme de notre pays. Va donc de nouveau à la découverte, et mets-toi en route sur-le-champ. Il nous faut justement un cheval et une voiture ; en te présentant comme acheteur de ferme en ferme, tu auras toutes facilités pour voir les gens. Tu peux t'arrêter d'abord à Endringen chez Dominique et chez sa femme Amélie ; ils ont encore trois filles à marier. Il y a aussi à Siebenhofen une héritière dont la dot sera rondelette. A Haldenbrunn surtout, il y a Rose Rodel. Enfin, tu as l'œil bon, ouvre-le. Je vais remplir ta ceinture ; deux cents thalers suffiront, je pense. Au reste Dominique t'en prêtera, dès qu'il saura qui tu es. Une chose me surpasse, c'est que l'autre fois, à la noce, tu ne te sois pas fait connaître à lui... mais il est convenu que c'est ton secret, je ne veux donc rien savoir.

— D'autant plus qu'il ne veut rien dire, » ajouta la mère en souriant.

Le fermier brisa deux beaux rouleaux soigneusement cachetés, et l'on voyait quel plaisir il éprouvait à entendre le cliquetis de l'argent, et à faire glisser d'une main dans l'autre les luisantes pièces de monnaie. Il forma des tas de dix thalers qu'il compta et recompta trois ou quatre fois pour être sûr de ne pas se tromper. Quant au jeune homme, qui, on l'a deviné, n'était autre que le mystérieux danseur d'Endringen, il s'était levé en disant : « Je suis prêt à partir, mon père, dès que vous voudrez. » Une minute après le cheval blanc sortait tout sellé de l'écurie; un beau chien-loup sautait autour du porte-manteau, en léchant les mains de son jeune maître.

« Tu veux venir, Fidèle? lui dit celui-ci; eh bien, soit! je t'emmène.

» L'empressement des bêtes, continua-t-il en se tournant vers sa mère, c'est toujours bon signe ; si leur langue pouvait se délier, qui sait si elles ne donneraient pas en mainte occasion d'excellents conseils ? »

Il chemina côte à côte avec sa mère. (P. 181, col. 1.)

La fermière sourit, et le fermier, en aidant son fils à boucler sa ceinture, ajouta : « Surtout n'oublie pas d'aller voir à Haldenbrunn le père Zacharie ; ne fais rien sans le consulter; c'est un homme qui connaît le fort et le faible de tout le monde de dix lieues à la ronde ; il sait, à un sou près, l'avoir liquide de chacun. Et maintenant, mon garçon, que Dieu te guide ; tu as dix jours pleins pour accomplir ta tournée. »

Le père et le fils se serrèrent la main énergiquement. La mère, elle, suivit le jeune homme en disant : « Si tu y consens, mon Jean, je vais te faire un bout de conduite. »

Le voyageur prit le cheval par la bride et se mit à

cheminer côte à côte avec sa mère. Tant qu'ils furent dans la ferme, ils n'échangèrent pas une parole ; ce ne fut qu'au détour de la route que la fermière dit d'une voix mal assurée :

« J'aurais, mon fils, quelques conseils à te donner au sujet de celle que tu vas chercher.

— Parlez, ma mère, je vous écoute volontiers. »

L'excellente femme prit la main du jeune homme :

« D'abord, dit-elle, il faudra voir si elle te plaît ; c'est la première condition pour le mariage.

— Oui, ma mère.

— Regarde aussi comment elle se comporte à l'égard et de ses parents et de ses domestiques. Si tu pouvais la surprendre dans un accès de chagrin ou de colère, ce serait encore le meilleur moyen de la bien connaître. Dans ces moments-là, vois-tu, notre être véritable se montre à nu, et Dieu sait parfois quel vilain diable armé de griffes on voit surgir du fond de la boîte... Je suis une vieille femme, mon fils, j'ai beaucoup observé ; je devine, par exemple, à la façon dont une jeune fille éteint sa lumière, quels sont ses goûts et son caractère.

— Oh ! ma mère, interrompit le jeune homme en souriant, je croyais que le mariage, en définitive, était une loterie.

— Une loterie, oui, pour ceux qui s'y jettent en aveugle. Ouvre les yeux, Jean, ouvre-les. Regarde si celle que tu veux prendre est active. Ma défunte mère avait coutume de répéter : Une fille ne doit jamais rester les mains vides ; elle doit, au besoin, franchir trois haies pour ramasser un brin de plume. J'ajouterai qu'elle doit travailler avec calme et ne pas se démener comme s'il s'agissait de mettre le monde en quatre. Et lorsqu'elle parle, examine bien si elle n'est ni trop timide, ni trop hardie ; l'un et l'autre ne valent rien. »

Le jeune homme se mit à rire de nouveau : « Vraiment, ma mère, répliqua-t-il, vous devriez aller par le monde ouvrir un prêche à l'usage des jeunes filles.

— J'en serais bien capable, répondit l'excellente femme en riant à son tour. Faut-il continuer mon sermon ?

— Assurément, ma mère, repartit affectueusement le jeune homme, vous savez que j'aime beaucoup à vous entendre.

— Il y a, reprit la fermière, une foule de petits riens qui ont une énorme importance. Ainsi regarde comme elle rit ; il ne lui faut ni un rire épais et sonore, ni un de ces rires sarcastiques à la bouche pincée, mais un bon rire franc et ouvert, comme le tien. »



Puisses-tu réussir dans ton voyage. (P. 182, col. 1.)

A ce mot le jeune homme ne put retenir un éclat de rire. « Justement, c'est cela même, dit la mère ; c'est aussi comme cela que riait mon père ; voilà bien son mouvement d'épaules... »

Plus la fermière parlait, plus son fils riait, de sorte qu'elle finit par faire chorus, et tous deux, pendant quelques minutes, s'en donnèrent ensemble à cœur joie. Pour reprendre haleine, ils s'assirent au bout de la route sur un tertre gazonneux, en laissant le cheval paître à sa guise. La mère cueillit une pâquerette et dit : « Ah ! encore une chose ; fais attention si ses fleurs viennent bien ; il y a là dedans plus qu'on ne croit. »

On entendit des jeunes filles chanter dans le lointain ; la mère, qui s'était tue un instant, reprit aussitôt : « Vois également si elle aime à chanter modestement la seconde partie. Il y a des femmes qui veulent toujours donner le ton et ne jamais l'accepter... Un dernier mot ; ces enfants qui reviennent là-bas de l'école m'y font penser : tâche de savoir si elle a encore ses cahiers d'écriture ; une jeune fille qui ne conserve pas précieusement ces choses-là n'a pas le cœur bien placé.

— En vérité, ma mère, il n'est pas possible de trouver réunies toutes les conditions que vous exigez.

— Oui, oui, j'en mets trop; aussi tu n'a pas besoin de tout retenir; j'ai voulu seulement te faire entendre que le premier trésor d'une femme, ce n'est pas sa dot... Et maintenant, mon fils, avant de me quitter, ouvre-moi ton cœur : pourquoi, l'année dernière, es-tu revenu comme ensorcelé de la noce d'Endringen? Parle, je pourrai peut-être te venir en aide.

— Non, ma mère, non, votre sollicitude n'y peut rien. Je veux cependant vous dire la vérité : j'avais rencontré une personne qui eût été justement celle qu'il vous faut. Par malheur...

— Eh bien?

— C'était une servante. »

Le jeune homme poussa un profond soupir; pendant quelques instants sa mère et lui restèrent silencieux. Enfin l'excellente femme toucha l'épaule de son fils en disant : « C'est bien, mon garçon, tu as sagement agi en n'arrêtant pas ton esprit sur cette rencontre. Ton père n'eût jamais consenti à un tel mariage, et tu sais ce que vaut la bénédiction d'un père.

— Ma foi, ma mère, je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis. J'ai été moi-même fort peu flatté d'avoir eu affaire à une servante, et j'ai filé au plus vite. J'ai eu cependant plus de peine que je ne l'aurais cru à me débarrasser de ce souvenir; mais à présent c'est fini, bien fini. Je me suis juré de ne jamais m'informer d'elle, de ne demander à personne où elle est, ni qui elle est, et j'espère bien ramener bientôt sous votre toit une brave fille de fermier.

— Donne-moi la main, mon fils, reprit la mère; tu es un loyal garçon. Mets-toi en route, et puisses-tu réussir dans ton voyage ! »

Le jeune homme se plaça en selle. Il allait lâcher la bride à son cheval, quand la mère l'arrêta du geste : « J'oubliais, lui dit-elle en souriant, le plus important; écoute bien comment les pauvres parlent d'elle.... Et maintenant, que Dieu te garde ! »

Le cavalier s'éloigna, et la mère, après l'avoir suivi quelque temps des yeux, revint toute songeuse à Zusmarshofen. « Tiens, se dit-elle, je n'ai pas pensé à lui dire de demander à Haldenbrunn ce que sont devenus les enfants de Jean-Pierre. Pauvres agneaux! ils doivent être grands à présent; je ne sais pas pourquoi ils me reviennent aujourd'hui, après tant d'années, à la mémoire. »

Quand la fermière rentra, son mari lui dit d'un ton moqueur. « Tu lui as sans doute fourni des amorces de ta façon pour pêcher la perle des femmes. J'y ai songé, moi aussi; je viens d'écrire par avance au père Zacharie pour qu'il lui serve d'introducteur dans les bonnes maisons. Il faut que notre Jean nous ramène une fiancée avec de beaux écus sonnants.

—Eh ! répondit la mère en hochant la tête, les écus ne sont pas tout. » Puis, reprenant vivement la parole : « Mais, puisqu'il est question du père Zacharie, est-ce que ce n'est pas chez lui que le fils à Jean-Pierre avait été autrefois placé ?

— Que veux-tu dire ? demanda le fermier. Quel rapport y a-t-il entre le fils à Jean-Pierre et le mariage de notre Jean ? Trouverais-tu que j'ai mal fait d'écrire au père Zacharie ?

— Oui et non, cela dépendra, » répliqua la mère d'un ton distrait.

Le vieillard, peu satisfait de cette réponse ambiguë, sortit de la salle en grommelant.

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach.

A suivre. Par J. Gourdault.



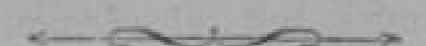
LONDRES EN 1874

Londres est certainement aujourd'hui la plus grande ville du monde.

Elle renferme, d'après les dernières statistiques établies à la fin de l'année 1873, 4 025 000 habitants, occupant 450 000 maisons. Ses rues, au nombre de 23 000, représentent une longueur totale de 10 933 kilomètres, c'est-à-dire égale à la distance de Londres à Téhéran.

Elle couvre une superficie de 35 000 hectares, soit cinq fois aussi considérable que celle du Paris actuel, dont la surface comprise dans la ceinture des fortifications est évaluée à 7000 hectares. Son périmètre est estimé à 90 kilomètres. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 24 kilomètres, et du nord au sud d'environ 20 kilomètres.

Elle possède plus de 1000 églises et chapelles consacrées à tous les cultes, et 4500 cafés et brasseries.



L'INDO-CHINE

Dans notre dernier numéro, nous avons fait part à nos lecteurs du triste événement qui vient d'enlever à la France et à la science un de leurs plus vaillants représentants, un de ces hommes dont le nom promettait d'égaler les plus glorieux, M. Francis Garnier, le jeune explorateur de l'Indo-Chine.

Il est tombé à Hanoï, sous le poignard des assassins, au moment où il allait tenter d'ouvrir à notre commerce une nouvelle route vers l'intérieur de la Chine.

Le seul but, la seule tâche de son existence paraissait être de travailler à la grandeur de son pays; son idée constante était de voir la France établir sur les mers de la Chine un empire colonial digne d'elle, et qui pût compenser la perte de l'Inde, abandonnée à l'Angleterre par une politique malheureuse.

La France a du reste sur ces pays des droits qu'aucune autre nation européenne ne pourrait lui disputer. C'est elle qui, depuis deux siècles, envoie dans l'Indo-Chine ses missionnaires pour prêcher à ces populations la foi chrétienne, ses officiers et ses ingénieurs pour faire pénétrer dans le pays les bienfaits de notre civilisation moderne. Enfin, c'est aux Français seuls que revient l'honneur d'avoir fait connaître au monde l'intérieur de ce beau pays, et cela au prix de cruels sacrifices; car nos principaux explorateurs, Mouhot, de Lagrée, Garnier, hommes et âmes d'élite, ont payé de leur vie leurs conquêtes scientifiques.

L'Indo-Chine est donc désormais attachée à la France par mille liens; il faut espérer que nos braves compatriotes n'auront pas versé leur sang inutilement, et que bientôt ce pays sera vraiment, comme les Anglais l'ont appelé par ironie, la France de l'extrême Orient.

I

LA COCHINCHINE

« Si vous jetez les yeux sur une carte de l'Indo-Chine, et que vous suiviez le cours du fleuve Cambodge, qui là-bas s'appelle le Mékong, vous remarquerez, dit un officier de marine, à son embouchure, une multitude de bras, se faisant jour au travers d'un nombre infini d'atterrissements de toute grandeur, quelque chose que je ne saurais comparer qu'au delta du Gange ou à la Zélande hollandaise. De ces atterrissements, les uns sont fournis par ce fleuve immense, l'un des plus considérables de l'Asie, les autres par un autre cours d'eau très-important qui se jette dans la mer à quelque distance, comme l'Escaut par rapport à la Meuse. En continuant ma comparaison, Saïgon serait à peu près dans la position d'Anvers.

« Figurez-vous un pays parfaitement plat, coupé de magnifiques rivières, extrêmement boisé, mais boisé de ficus, de tecks, de palmiers et de bananiers entre-croisant de toutes les manières possibles leurs branches et leurs feuillages; placez de loin en loin, sous ces berceaux de verdure, des cases de clayonnage et de bambous, aux abords desquels circulent, grouillent ou pataugent, en bonne intelligence les uns avec les autres, d'abord des



Pnom-Penh, sur le Mékong (P. 187, col. 1.)

échantillons tous plus ou moins sales et laids de la race d'Adam, puis des buffles noirs et doux, des cochons dont le ventre balaye la terre, et enfin des poules de cette variété que l'Exposition de 1855 a popularisée en Europe, et vous connaîtrez aussi bien que moi cette partie de la basse Cochinchine.

» Tâchez maintenant de vous représenter, je ne dis pas une ville comme nous l'entendons en Europe, mais une forêt tropicale du sein de laquelle surgiraient de distance en distance des habitations presque confortables; tout cela vert, tout cela frais, tout cela coupé de ruisseaux qui vont, qui viennent, qui se croisent, et qui se perdent dans le fourré; au milieu de cette végétation, masqué par les arbres, un grand fort, carré, bastionné, en belles pierres de taille : voilà Saïgon et sa citadelle. »

Cette ville, ainsi que les quatre provinces de la Cochinchine qui constituent aujourd'hui notre importante colonie, furent enlevées par la France à l'empereur d'Annam, Tu-Duc, en 1859.

Nos relations politiques avec l'Annam datent du XVIIIe siècle. M. Poivre, homme d'un grand talent, l'ami et le protecteur de Bernardin de Saint-Pierre, aborda vers 1749 en Cochinchine, où il était envoyé par la Compagnie des Indes. Il devait essayer d'entrer en rapport avec l'empereur d'alors, qui montra d'abord une bienveillance qui ne fut pas de longue durée, et, en somme, il résulta de la mission de M. Poivre la découverte de quelques plantes utiles, qu'il naturalisa dans nos colonies.

En 1786, à la suite d'un traité conclu avec l'empereur Gia-Long, d'Annam, Louis XVI envoyait en Cochinchine six officiers chargés de discipliner l'armée annamite et de construire la citadelle de Saïgon. Mais à Gia-Long succédèrent des empereurs hostiles aux Européens; nos missionnaires furent martyrisés, nos commerçants expulsés.

Cet état de choses ne pouvait être supporté plus longtemps : en 1858, une expédition débarqua sur les côtes de Cochinchine, prit Saïgon d'assaut et s'empara du territoire voisin, qui fut détaché de l'empire annamite.

« Saïgon, écrivait un officier à cette époque, offre d'immenses avantages commerciaux; sous ce rapport, c'est le point le plus important de la Cochinchine. La rivière est navigable pour les plus grands navires, même pour les vaisseaux, et nulle part je n'ai rencontré un fleuve aussi sûr et aussi facile. Il suffit d'une marée, — elles sont ici de douze heures, — pour remonter jusqu'à la ville, avec une petite brise favorable. Le pays est plat, le riz abondant, beaucoup plus beau que celui de Siam. J'ai vu de fort joli sucre terré presque blanc, ainsi qu'une espèce de sucre candi. Les bois de teinture abondent, la cire est magnifique, et, quant à la cannelle, elle m'a paru d'une qualité bien supérieure à celle de la Chine et du reste de la Cochinchine. Je ne doute pas, en un mot, qu'avec un peu de persévérance et d'esprit de suite nous ne fassions de ce port privilégié l'un des plus beaux établissements du monde. La population est indo-chinoise, et, quoique peu sympathique, elle est certainement moins hostile que celle de Canton. D'ailleurs, quelques lieues à peine séparent Saïgon du Cambodge proprement dit, et là se trouve une race toute différente, très-facile à assimiler. »

Depuis la conquête, Saïgon a fait de rapides progrès, ainsi que toute la colonie, qui s'est accrue de deux provinces; enfin le royaume du Cambodge a été placé sous la suzeraineté de la France. Mais quoique notre domination fût désormais fermement établie, nous ne connaissions encore rien de l'intérieur de ce vaste pays.

Un seul voyageur, un Français, Mouhot, y avait pénétré et y était mort. Son journal de voyage, rapporté par ses serviteurs, faisait une peinture si brillante de ces magnifiques pays, où se déroulait le majestueux Mékong, ce fleuve dont nous tenons l'embouchure, que le gouvernement français décida en 1866 d'envoyer une expédition qui remonterait jusqu'à sa source le cours de ce fleuve et essayerait d'ouvrir par cette voie un débouché aux produits de la Chine. Le commandement de cette expédition fut confié au commandant de Lagrée et à M. Francis Garnier.

« Il y avait longtemps déjà, dit ce dernier, que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indo-Chine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût être étouffé avec soin.

» Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées en France contre les expéditions lointaines, et le projet d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources. A peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qui, s'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours en revanche une carte à payer. C'était maintenant sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite de pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu.

» Telle était la voie nouvelle où, depuis deux ans, étaient entrés tous les esprits en Cochinchine avec cet élan et cette spontanéité qui sont le propre de notre caractère national. Un comité agricole et industriel, fondé depuis peu, essayait de coordonner tous les efforts en leur imprimant l'unité de direction



Le temple d'Angkor-Wat. (P. 186, col. 1.)

et l'ensemble dont ils manquaient encore, en même temps qu'il travaillait à compléter et à réunir en un corps de doctrine les renseignements vagues et souvent contradictoires qui étaient insuffisants à éclairer les colons à leur arrivée dans le pays. Une vive impulsion avait été ainsi donnée au développement commercial et agricole de notre établissement, et une exposition locale, qui avait rassemblé pour la première fois à Saïgon des échantillons de tous les produits de la contrée, avait permis de se faire une idée plus juste de ses richesses et de l'industrie de ses habitants. Ce fut donc avec la plus vive satisfaction que la colonie tout entière apprit, vers la fin de 1865, que le ministre de la marine avait décidé l'exploration de la vallée du Mékong, et les vœux les plus sympathiques allaient accompagner les voyageurs chargés de cette aventureuse mission. »

L'expédition quitta Saïgon le 21 juin à bord d'une canonnière de l'État, et se dirigea à travers le grand lac Touli-Sap, vers les ruines d'Angkor, la capitale de l'ancien royaume du Cambodge, ou de Khmer, si fameux autrefois parmi les grands États de l'Indo-Chine, que la seule tradition encore vivante dans le pays rapporte qu'il comptait cent vingt rois tributaires, une armée de cinq millions de soldats, et que les bâtiments du trésor royal couvraient à eux seuls un espace de plusieurs lieues.

C'est à notre compatriote Mouhot que revient l'honneur d'avoir le premier signalé les ruines d'Angkor, une des plus étonnantes merveilles du monde. Il venait de traverser le lac Touli-Sap, lorsque le gouverneur de la province attira son attention sur les ruines cachées dans la forêt.

« Après trois heures de marches, écrit-il, dans un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin qui traverse une forêt touffue, nous débouchâmes tout à coup sur une belle esplanade pavée d'immenses pierres bien jointes les unes aux autres, et bordée de beaux escaliers qui en occupent toute la largeur, et ayant à chacun de ses quatre coins deux lions sculptés dans le granit. Quatre larges escaliers donnent accès sur la plate-forme supportant l'incomparable temple d'Angkor-Wat.

» De l'escalier nord, qui fait face à l'entrée principale, on longe, pour se rendre à cette dernière, une chaussée longue de deux cent trente mètres, large de neuf, couverte ou pavée de larges pierres de grès et soutenue par des murailles excessivement épaisses. Cette chaussée traverse un fossé d'une grande largeur qui entoure le bâtiment, et dont le revêtement, qui a trois mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur, est aussi formé de blocs de concrétions ferrugineuses, à l'exception du dernier rang, qui est en grès, et dont chaque pierre a l'épaisseur de la muraille.

» Épuisés par la chaleur et une marche pénible dans un sable mouvant, nous nous disposions à nous reposer à l'ombre des grands arbres qui ombragent l'esplanade, lorsque, jetant les yeux du côté de l'est, je restai frappé de surprise et d'admiration.

» Au delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faîte voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice ; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte !

» Peut-on s'imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être jamais édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où à chaque pas on rencontre les traces d'animaux sauvages, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs.

» Nous mîmes une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissante.

» J'ai déjà dit qu'une chaussée traversant un large fossé revêtu d'un mur de soutènement très-épais conduit à la colonnade, qui n'est qu'une entrée, mais une entrée digne du grand temple. De près, la beauté, le fini et la grandeur des détails l'emportent de beaucoup encore sur l'effet gracieux du tableau vu de loin et sur celui de ses lignes imposantes.

» Au lieu d'une déception, à mesure que l'on approche, on éprouve une admiration et un plaisir plus profonds. Ce sont tout d'abord de belles et hautes colonnes carrées, toutes d'une seule pièce ; des portiques, des chapiteaux, des toits arrondis, tous composés de gros blocs admirablement polis, taillés et sculptés.

« A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée ; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux ; car où trouver des paroles pour louer une œuvre qui n'a peut-être pas son équivalent sur le globe, et qui n'aurait pu avoir sa rivale que dans le temple de Salomon !

» L'or, les couleurs, ont presque totalement disparu de l'édifice, il est vrai ; il n'y reste que des pierres ; mais que ces pierres parlent éloquemment, qu'elles disent bien haut quels étaient le génie, la force, la patience, le talent, la richesse et la puissance des « Kmer-dôm » ou Cambodgiens d'autrefois !

» Qu'il était élevé le génie de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu une pareille œuvre, en a coordonné toutes les parties avec l'art le plus admirable, en a surveillé l'exécution et a obtenu, de la base au faîte, un fini dans les détails digne de l'ensemble et qui, non content encore, a semblé chercher partout des difficultés pour avoir la gloire de les surmonter et de confondre l'entendement des générations à venir !

» Lorsqu'au soleil couchant mon ami et moi nous

parcourions lentement la superbe chaussée qui joint la colonnade au temple, ou qu'assis en face du superbe monument principal, nous considérions, sans nous lasser jamais ni de les voir ni d'en parler, ces glorieux restes d'une nation éclairée qui n'est plus, nous éprouvions au plus haut degré cette sorte de vénération, de saint respect, que l'on ressent auprès des hommes de grand génie ou en présence de leurs créations. »

A six ou sept kilomètres au nord-ouest du temple gisent les ruines non moins grandioses d'Angkor-Tôm, l'ancienne capitale.

Le 2 juillet, après avoir soigneusement relevé les inscriptions et les proportions des monuments d'Angkor, l'expédition française regagnait le Mékong et, remontant ce fleuve, venait jeter l'ancre devant Pnom-Penh, capitale du royaume du Cambodge.

Par sa position au confluent du grand fleuve et du bras du Grand lac, cette ville est appelée sans aucun doute à un immense avenir commercial, si la domination française s'implante d'une façon durable et intelligente dans ces parages.

A suivre. Louis Rousselet.



EN CONGÉ [1]



Neptune avec Ricoco sur le poing.

XV

Nous pardonnons à Neptune. — L'orage. — Le sinistre.

J'ai pardonné à mon bon vieux Neptune, maman. Ce matin qui est-ce que je vois paraître sur le seuil de ma chambre ? Neptune avec Ricoco sur le poing.

« Monsieur Robert, vous m'en voulez, m'a-t-il dit sans oser avancer dans l'appartement ; j'ai agi brutalement, le chat étant à vous, qui êtes si bon pour moi. Je ne sais quel diable m'a soufflé d'assommer ce malheureux Griffard. Voyez-vous, monsieur Robert, quand on touche aux gens ou aux choses que j'aime, je ne me connais plus. Ce pauvre Ricoco a fait toutes mes campagnes, je l'ai bien souvent sauvé de la marmite et de la broche, et je m'y suis attaché, quoi ! Aussi, quand je l'ai cru mort, la colère m'a emporté, et la colère c'est la pire des eaux-de-vie, elle vous grise un homme dans une seconde. Pour lors, monsieur Robert, je regrette bien cet accident, et je viens vous proposer Ricoco à la place de votre chat. Je sais qu'il sera bien soigné, vous avez bon cœur, et de ce jour Ricoco est à vous, si vous le voulez. »

Il me tendait le perroquet, il avait des larmes dans les yeux ; je me suis jeté à son cou en lui disant : « Je te pardonne, mon vieux Neptune, et je te rends ton Ricoco. »

Je suis descendu avec lui, nous avons rencontré ma tante, à qui j'ai raconté tous bas le sujet de la visite de Neptune et de Ricoco ; elle en a été touchée et elle les a emmenés dans la cuisine. Pendant que Neptune fait un bon dîner qui n'est pas uniquement composé de berniques, je suis venu te raconter notre raccommodement.

Aujourd'hui pas d'expédition, ni sur la *Brillante*, ni dans le char à bancs traîné par Krack. Neptune a promis à un de ses vieux camarades de navigation d'aller pêcher avec lui. Le cher homme n'a qu'une vieille coque de noix qui ne vaut pas deux liards, m'a dit Neptune, et des filets qu'on dirait tissés avec du fil d'étoupe ; cela va encore dans la baie, mais enfin il a la manie de vouloir faire une grande pêche deux fois par an.

Nous sommes allés le conduire sur la jetée.

« Neptune, vous sortez dans cette embarcation ? » a dit mon oncle en regardant le mauvais bateau tout pourri dans lequel Neptune jetait le filet qu'il avait sur l'épaule.

Sortir signifie aller du golfe dans l'Océan.

« Une dernière fois, monsieur, a répondu Neptune ; le bateau a fait son temps et le matelot aussi.

— Heureusement qu'il fait beau, ai-je dit, ce vieux bateau-là ne supporterait pas la grosse mer. »

Neptune a regardé le ciel, la mer, et a hoché la tête. « J'espère rentrer avant le grain, a-t-il dit.

— Il y aura un grain, Neptune ?

— Oui.

— Et si c'était un orage ? a dit Berthe, en prenant entre ses deux mains la grosse main calleuse de Neptune.

— Je ne partirais pas, ma petite sœur, car ce serait vouloir servir à souper aux crabes, » a répondu Neptune en sautant dans le canot.

Fidélio, qui gambadait entre nos jambes, a sauté auprès de lui ; Fidélio s'est pris d'une très-grande amitié pour Neptune et pour Piérik. Neptune l'a saisi par la peau du cou pour le rejeter à terre. Fidélio hurlait et se cramponnait à lui. « Gardez-le, avons-nous crié, ce voyage le guérira de sa peur de l'eau. » Fidélio, laissé libre, est allé s'accroupir à l'avant, d'un air tout satisfait.

1. Suite. — Voy. page 11 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139, 154 et 171.

Comme le vieux camarade de Neptune n'arrivait pas, nous avons quitté la jetée, et, sur la proposition de Gaston, nous sommes partis pour la pointe afin de les voir passer le goulet et entrer dans l'Océan. Mon oncle, Berthe, Gaston, Piérik et moi avons pris à travers champs afin d'arriver plus vite, et comme nous apparaissions sur la pointe, nous avons aperçu la petite barque qui arrivait dans le sillage du bateau à vapeur qui fait le service de Belle-Ile-en-mer. Elle ne marchait pas trop mal, le vent et la mer lui étant favorables. Neptune nous a salués en passant, Fidélio nous a jeté un aboiement de connaissance, mais en restant bien confortablement accroupi sur les genoux de Neptune. En cinq minutes ils ont abordé l'Océan, la petite barque s'est mise à danser sur les vagues, puis elle a disparu.

Nous nous trouvions si bien à la pointe que nous avons demandé à mon oncle d'y rester jouer. Il a consulté Berthe, qui n'aime pas précisément cette terrible pointe hérissée de grands rochers sur lesquels l'Océan se brise avec un bruit épouvantable ; mais Berthe en se traînant par là avait découvert de charmantes flaques, et il lui a pris envie de baigner Mignonnette qui se tenait bien paisible au fond de la sacoche de mon oncle. Nous lui avons vite découvert une jolie petite baignoire de marbre gris qui l'a enchantée. Rien n'est joli comme les flaques dans le roc vif, mère ; l'eau est tiède et si transparente, qu'elle laisse voir le fond uni et brillant, ou pavé de charmants petits coquillages.

« Enfin Mignonnette va pouvoir prendre un bain, a dit Berthe avec joie, je lui fais étrenner son costume de baigneuse. »

Mignonnette la touriste a, je crois te l'avoir dit, une garde-robe complète, et nous nous sommes bien amusés à la voir juchée sur un rocher en costume de bain. Mon oncle, qui riait de tout son cœur, est venu assister à la baignade, opération très-difficile, les membres de porcelaine devant seuls plonger dans l'eau ; mais nous avons bien vite laissé Berthe et Mignonnette à leurs jeux de petite fille, et nous avons jouté à qui escaladerait mieux les pics. Piérik est beaucoup plus fort que nous dans cette gymnastique, il nous a enseigné à grimper. Il bondit sur ces rochers comme s'il était de caoutchouc, il marche sur ces dentelures comme une chèvre ; il est si prudent et en même temps si agile, qu'il ne se blesse jamais.

Piérik et Marianna regardaient tristement au large. (P. 189, col. 1.)

Nous aurions voulu passer toute la journée sur notre pointe et revenir y attendre le vieux bateau, mais c'est aujourd'hui jour d'étude, et un gros nuage qui devient noir comme de l'encre nous annonce que le grain prédit par Neptune se forme au-dessus de nous.

Oh ! mère, quel orage ! Nous avons eu d'abord un grain, une averse à transpercer les toits, puis le flux a amené l'orage, le vrai, le terrible orage. Le ciel s'est couvert entièrement ; un vent qui semblait souffler des quatre points cardinaux à la fois bousculait les vagues et les faisait s'élever à des hauteurs effrayantes ; la mer est devenue tellement houleuse que toutes les embarcations sont précipitamment rentrées en rade. On est inquiet de tous les pêcheurs qui sont sortis, et, pour nous, nous nous demandons ce que devient sur ces montagnes d'eau et sous le souffle tout-puissant de cette tempête la pauvre coque de noix de Neptune ; Piérik espère que les pêcheurs sont entrés dans quelque port voisin.

« Mon grand-père connaît bien l'orage, m'a-t-il dit, ce matin il me l'a presque prédit, il n'avait pas envie d'embarquer ; mais il espérait rentrer de bonne heure. »

Du tonnerre, des éclairs, un vent à tout abattre, et

voilà quatre heures que cela dure! Je vois d'ici Piérik et Marianna qui regardent tristement au large. Piérik est allé je ne sais combien de fois d'une jetée à l'autre; la mer se retire et Neptune n'a pas paru. Tous les bateaux sont rentrés, excepté le sien.

Voici des femmes qui courent vers les grèves en criant et en levant les bras au ciel. Gaston entr'ouvre ma porte et me dit: « Viens-tu sur la grève, il ne pleut pas et la tempête a peut être poussé quelque monstre marin sur les côtes où il aura échoué. Il me semble que ces femmes qui hurlent disent qu'il y a quelque chose d'extraordinaire à voir. » Nous partons à la découverte.

Chère maman, quel spectacle nous attendait sur la grève des Digues où nous avons couru à la suite des femmes affolées! Hélas! ce n'est pas un monstre marin que nous avons aperçu, mais une vieille barque échouée, la barque du camarade de Neptune, et non loin de la barque deux cadavres, celui du vieux pêcheur et celui de Fidélio. Mon pauvre chien! Comme j'ai pleuré, maman, en l'apercevant tout luisant, tout gonflé, tout ruisselant. Nous l'avons embrassé et nous aurions bien crié de douleur comme les femmes, dont quelques-unes étaient parentes du pêcheur noyé. Les hommes vont aller de grève en grève chercher le cadavre de notre pauvre Neptune. C'est bien la barque, c'est bien le vieux pêcheur, c'est bien Fidélio; demain matin la marée ramènera sans doute le corps de Neptune, s'il ne se retrouve pas ce soir sur les autres grèves. Cette mort nous navre, d'abord pour nous, nous aimions tant Neptune, ensuite pour Piérik et Marianna, que voilà orphelins. Quelle soirée, mère! ce cadavre emporté par les pêcheurs, mon pauvre Fidélio enfoui dans le sable, Piérik et Marianna courant sur la grève, sur les rochers, s'arrachant les cheveux, appelant leur grand-père, ce retour la nuit avec les pauvres enfants, que mon oncle oblige à rentrer! non, je n'avais jamais rien vu d'aussi émouvant ni d'aussi sinistre!

Marianna va dormir dans la chambre de ma bonne, qui a bien bon cœur, comme tu sais; Piérik a voulu rentrer dans sa cabane: Piérik ne pleure plus et souffre comme un homme.



Il aborda sur un îlot de rochers. (P. 190, col. 1.)

Il est à peine neuf heures et il fait noir comme à minuit; il fait chaud, très-chaud, je laisse ma fenêtre ouverte. J'entends rugir cette mer méchante, mais je ne la vois pas, un rideau noir couvre tout au dehors. De temps en temps des lueurs électriques embrasent le ciel et éclairent la mer. C'est très-beau à voir, mère. Tout est sombre, tout; puis voilà qu'une lueur bleuâtre glisse sous les nuages noirs et projette un sillon de lumière sur l'eau: c'est fantastique. Gaston est venu dans son balcon et m'a appelé; je me suis mis au mien et nous avons parlé de notre pauvre Neptune et de Fidélio. Tout à coup je suis rentré; les lueurs électriques m'aveuglent, je crois: tout à l'heure n'ai-je pas cru apercevoir Neptune en personne, devant sa maison.

Gaston ferme sa fenêtre, je vais fermer la mienne. Allons, encore un bel éclair et je quitte tout de bon mon balcon.

Mère, je rentre tout effrayé. Comme je me préparais à fermer ma fenêtre, deux feux électriques se sont croisés et j'ai encore cru voir Neptune devant le petit trou qui sert de fenêtre à sa cabane. Quel frisson m'a pris! comme j'ai vite fermé ma fenêtre, mes volets, et baissé mes rideaux! J'ai l'esprit si plein de l'accident, les yeux si fatigués par la lumière électrique, que je rêve tout éveillé, sans doute. Je vais faire ma prière au galop et tâcher de m'endormir pour oublier ma sotte vision: je sais très-bien qu'il n'y a pas de revenants.

XVI

Le naufrage. — Je deviens couleur d'acajou. — La tuile.

Maman, ma chère maman, je n'ai pas rêvé hier soir, Neptune est vivant, bien vivant. Il fait grand jour et je viens de le voir assis à son foyer, fumant sa pipe, et j'entends Berthe et Gaston qui m'appellent en criant : « Viens voir Neptune, Neptune n'est pas noyé. »

Quel bonheur ! je n'ai pas eu la berlue, il est bien sauvé. A plus tard les détails, je cours embrasser mon cher vieux matelot.

Ma chère maman, les vieux paysans sont bien étranges, ce ne sont pas eux qui mériteront jamais d'être qualifiés d'impressionnables. Neptune, tout en



Neptune nous raconte son naufrage.

raccommodant son filet, vient de nous raconter son naufrage, on aurait dit qu'il venait simplement de prendre un bain. Il paraît que l'entêtement du vieux pêcheur son camarade a été la véritable cause du désastre : il a refusé d'entrer en rade à temps, et quand le bateau disloqué a fait eau, il n'était plus temps. Neptune, le vieux pêcheur et Fidélio se sont jetés à la nage en même temps ; mais les lames les ont bientôt séparés. Neptune s'est dirigé vers Port-Navalo, et a nagé jusqu'à extinction de forces. Se voyant encore assez loin de la terre, il a prudemment abordé sur un ilot de rochers que la mer venait de découvrir, il y est resté épuisé, à demi mort de fatigue.

Pendant que nous cherchions son cadavre sur les grèves, il dormait dans son ilot, il n'a pu le quitter que le soir au moment où arrivait un bateau qui l'avait aperçu. Les passagers qui venaient de Locmariaquer lui ont prêté des habits et lui ont appris le sort de ses compagnons de voyage ; il a obtenu qu'on le débarquât à la Pointe Saint-Pierre, et il est revenu tout tranquillement à pied chez lui, où il est arrivé à onze heures de la nuit.

Je lui ai demandé ce qu'il avait pensé au moment de se noyer.

« Toujours la même chose, m'a-t-il répondu ; deux fois, un jour dans le golfe du Mexique, un autre jour à l'embouchure du Danube, j'ai cru faire mon dernier plongeon. J'ai récité mon acte de contrition, recommandé les enfants à sainte Anne d'Auray, mon âme à Dieu, et fait la planche. »

Piérik et Marianna sont bien heureux du retour de leur grand-père, et Ricoco agite la tête et jabote comme s'il comprenait qu'un grand bonheur lui est arrivé.

Quels charmants projets nous faisons, chère maman ! Neptune nous donnera sur le vieux lougre échoué un vrai cours de navigation. Le charpentier du bourg va rétablir un peu d'ordre à l'intérieur, et nous allons apprendre, en jouant, les termes techniques de la navigation, ni plus ni moins que si nous étions des candidats, c'est-à-dire des aspirants au brevet de capitaine au cabotage. D'un autre côté, nous préparons la construction d'un petit sémaphore sur la pointe avancée d'un brisant qui est très-dangereux.

Gaston se creuse la cervelle pour trouver le système d'éclairage, moi je suis tout à la construction, qui exige des calculs interminables. Je t'avoue que ton ingénieur de fils est très-souvent embarrassé et qu'il voit les bosses se multiplier sur son phare qui doit être droit comme un I. Ces grands travaux nous occupent sans nous fatiguer.

Tu ne me reconnaîtras pas : j'ai grandi de deux pouces ; ma figure, mes mains, mes bras et mes pieds sont couleur d'acajou et je suis maigre comme un clou, mais parfaitement portant ; je dors comme une souche et mange comme un meurt-de-faim.

Ma tante rit de plaisir en nous voyant attaquer le pain. Gaston et moi, nous y faisons des tranchées épouvantables. Petite mère, où est le temps où tes délicates quenelles étaient lourdes pour mon estomac, où je faisais la petite bouche devant les beefsteaks de ma bonne, ce qui t'inquiétait. Il me semble que maintenant je digérerais des pierres. Je te vois sourire d'ici à cette parole d'ogre.

Oh ! mère, quelle tuile est suspendue sur notre tête ! J'ai eu l'imprudence de peindre à Louis dans une lettre l'agréable vie que nous menons ici, et voilà sa mère qui s'imagine d'y venir. J'ai passé une journée accablante. Je veux espérer que la tuile rentrera dans le toit et qu'il ne s'agit que d'une fausse alerte.

Mère, sois tranquille, je n'ai confié mon ennui à personne, pas même à Gaston, qui cependant n'a pas conservé de Louis un très-bon souvenir. On attribue ma physionomie morne à la connaissance que j'ai du caractère de ma tante, que tout le monde sait tracassière.

Je laisse s'établir cette supposition, même par Gaston. Ce n'est cependant pas ma tante qui m'occupe, je la verrai si peu, c'est Louis, qui est suscep-

tible, moqueur, faux, cachottier, et qui finit toujours par vous jeter sur le dos les sottises qu'il a provoquées.

Je sais bien que nous sommes deux contre lui, car Gaston, qui est très-clairvoyant, ne l'aura pas entendu dire vingt mots qu'il le connaîtra; mais enfin sa seule présence m'ennuiera et gênera certainement notre indépendance, nos jeux, nos travaux. Tu sais comme il faut s'occuper de lui partout et toujours.

Ma tante Ludovic, Louis et Marguerite sont installés ici, chère maman.

Ma tante trouve tout charmant, même les petits cochons qu'elle rencontre sur son passage. « Ce ravissement durera vingt-quatre heures, » m'a dit Louis à l'oreille. Louis est toujours le même, très-peu respectueux pour sa mère, tout infatué de sa personne, absolument occupé de lui et fort maussade pour Marguerite. Marguerite a bien grandi, je ne l'aurais pas reconnue. Gaston dit qu'elle est très-jolie: je lui trouve le nez trop long; mais elle est certainement très-bonne et très-patiente. Nous l'aimons tous beaucoup déjà. Berthe est toujours pendue à son bras comme Louis au bras de Gaston, qu'il essaye d'éblouir en lui racontant des histoires impossibles dont il est toujours le héros.

Gaston m'a dit ce matin qu'il l'assommait. « J'ai promis à maman huit grands jours d'abnégation, a-t-il ajouté, et je tiendrai ma parole; mais après j'agirai en cousin et chacun de nous s'arrangera à sa manière. »

Nous avons suspendu nos grands travaux, il l'a bien fallu.

Louis n'ayant aucun goût pour les choses de ce genre, nous jouons au piquet avec lui, il aime beaucoup les cartes; nous allons promener ma tante par les grèves, nous nous cachons dans les rochers pour fumer. Ceci est un peu de la contrebande; mais Louis nous entraîne. Il a une provision d'excellents cigares et même une très-élégante pipe d'écume de mer.

Ma tante hier nous développait une fois de plus les qualités de son fils et elle a terminé par ce bouquet: « Ce qui me ravit, c'est que pour me plaire Louis ne fume pas encore. »

Marguerite, Gaston et moi avons baissé les yeux en rougissant comme des jeunes filles.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LA SOIE[1]

Le lendemain, en effet, quand je rentrai dans leur chambre, je revis tous mes gaillards broutant de plus belle. Mais, outre qu'ils avaient passé de la torpeur à l'animation la plus vive, une véritable transformation physique s'était opérée, qui me les rendait méconnaissables. J'avais laissé un magnifique assortiment de négrillons poilus; je me retrouvai devant un peuple glabre et jaunâtre. « Ah! c'est qu'ils ont quitté leur première peau, » me dit la cousine Jayard; et, pour que la véracité du fait, qui me semblait douteux, me fût bien démontrée, elle attira mon attention sur quelques retardataires qui, encore à demi recouverts de la sombre livrée natale, qu'ils avaient fixée par quelques fils visqueux aux corps environnants, se secouaient, s'étiraient pour en sortir. J'en vis qui, impuissants à déchirer cette enveloppe, devaient y périr étouffés. D'ailleurs, il en est ainsi, paraît-il, de la plupart des insectes, pour qui le passage d'un état à l'autre constitue presque toujours une sorte de période morbifique très-grave, et en tout cas un état de grandes souffrances.

Quoi qu'il en fût, l'appétit de ceux qui avaient franchi le pas dangereux sans encombre allait son train, et, comme ils croissaient rapidement, on devait en même temps augmenter leur ration quotidienne, et les espacer davantage.

Toutefois il ne fallait encore chaque jour que quelques livres de feuilles, dont tels ou tels de la maison opéraient facilement la cueillette; et, bien que le nombre des claies eût beaucoup augmenté, la mère Jayard ou l'une de ses filles suffisait encore sans peine à distribuer la pâture ou à déliter. Mais, au bout de quatre autres jours, la grande famille au fauve vêtement s'endormit de nouveau, pour se réveiller le lendemain dans un surtout d'un blanc mat et opalin, et pour se remettre à dévorer d'importance.

Dès ce moment l'avitaillement et le soin de tout ce petit monde aux dents infatigables commencèrent de devenir une besogne pour ceux à qui la tâche en incombait. Et ce fut bien autre chose après le troisième sommeil. Alors il fallut voir, je ne dis pas la maison du cousin Jayard, mais le pays tout entier. Alors, pendant que les mères de famille, les filles aînées, les servantes de confiance, confinées dans les chambres que les vers emplissaient, se relayaient pour garnir, déliter, *dédoubler*, partout au dehors on ne voyait qu'hommes, garçons, jeunes filles, enfants, cueillant de la feuille, portant de la feuille, allant chercher de la feuille. Partout contre les arbres des échelles, partout des gens avec des sacoches de toile en bandoulière, partout des têtes

1. Suite. — Voy. page 165.

dans les rameaux qu'on dépouillait en les faisant glisser dans la main serrée.

Si les *magnanarelles*, — comme les appelle Mistral dans *Mirelle*, — perchées sur les branches et les échelles, disaient les jolies chansons que leur prête le poëte, je n'en voudrais pas répondre ; mais je sais bien que c'était une animation, une gaieté sans exemple. Et je sais aussi qu'en se rencontrant dans les chemins, en se voyant sur le pas des portes, en se reconnaissant d'un arbre à l'autre, on s'interrogeait avec un intérêt bien senti de la santé, du progrès des *magnans*. On ne s'asseyait guère pour manger, et l'on ne songeait guère à dormir que la provision ne fût faite.

Et pourtant ce n'était pas encore la grande poussée, comme me dit le cousin Jayard : « Tu verras, petit, tu verras à la *briffe*. »

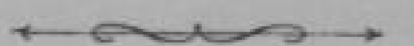
La *briffe*, qu'on appelle aussi la *frèze*, c'est lorsque, après leur quatrième mue, les chenilles, arrivées, si l'on peut ainsi dire, à l'état adulte, se prennent à faire ce que j'oserais appeler leur festin suprême, puisque, l'ayant achevé, elles ne songeront plus qu'à s'enfermer dans un véritable linceul pour ressusciter à la vie ailée.

Quand vint la briffe, ce ne fut plus dans une, deux, trois chambres, que s'étagèrent les claies, il y en eut dans toute la maison, et jusque dans les moindres endroits où le rayonnage pouvait s'établir. Figurez-vous donc cette maison pleine de chenilles blanches, longues et grosses à peu près comme votre petit doigt, d'un froid de marbre au toucher, portant une petite corne recourbée sur le dernier anneau, et jouant des mâchoires avec un tel entrain, que le broiement des fibres entre leurs dents produisait un bruit semblable à celui du grésil que le vent chasse contre un vitrage. Qu'il me suffise de vous dire que cette multitude qui, à l'origine, pouvait être rassasiée avec une ou deux livres de feuilles par jour, en absorbait alors plus d'un quintal, et cela pendant près d'une semaine, et vous devrez vous imaginer l'activité, l'attention réclamée des hommes, des femmes, chargés de fournir, de répartir cette victuaille, et d'entretenir dans un état de parfaite netteté le théâtre de ces exploits gloutons ; mais vous ne vous figurerez pas encore à quelles minuties, à quelle sollicitude d'ensemble et de détails les servants des vers se trouvent astreints. Il leur faut, — comme d'ailleurs pendant toute la durée de l'éducation, — entretenir, régler la chaleur, l'aération, compter les repas, procéder à propos au dédoublement des lits, être en éveil contre les maladies qui peuvent se déclarer, et au besoin y opposer le remède préventif ou curatif. Il leur faut traiter, nourrir à part les retardataires, les traînards, les éclopés... que sais-je ?... Pendant cinq ou six jours, voyez-vous, nul dans le pays ne s'appartient : corps et âme, chacun est aux *magnans*. On ne se relaye plus ; il faut tout le monde au travail. On dormira, on mangera plus tard ; maintenant c'est de faire vivre les *magnans* qu'il s'agit ; tout le reste est négligé, oublié. Et, pendant qu'au logis on veille, on s'évertue, on s'inquiète, qu'est-ce qu'il en doit être au dehors ?



La cueillette du mûrier. (P. 191, col. 2.)

A suivre. Eugène Muller.





Le souper fut servi par Rose. (P. 194, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]



XIV

Remue-ménage.

Le lendemain du jour où Jean était parti de Zusmarshofen, le père Zacharie se présentait chez le fils Rodel. Il s'entretint longtemps avec lui dans l'arrière-salle et lui lut à voix basse une lettre qu'il venait de recevoir de l'Allgau.

« Si l'affaire réussit, dit le bonhomme au fermier, tu me donneras cent thalers. Concluons le marché par écrit.

— Hum! répondit Rodel, il me semble que cinquante thalers seraient déjà bien suffisants.

— Non, je veux cent thalers, pas un kreutzer de moins. Encore est-ce parce que je m'intéresse à toi et à ta sœur Rose. Tu comprends que je trouverais aisément le double à Endringen, chez Dominique, ou à Siebenhofen. Entre nous, Rose est une bonne fille, mais ce n'est pas une merveille.

— Allons, c'est bon, tais-toi, je vais signer l'écrit. »

En remettant le papier à l'invalide, le fermier lui dit :

« Dois-je faire part de la chose à ma sœur ?

— Sans doute, à la condition toutefois qu'elle gardera le secret et aura l'air de ne rien savoir. Conseille-lui de s'habiller très-simplement, et de traire elle-même les vaches lorsque l'épouseur se présentera. Tu vois par la lettre de Landfried que son fils a sa tête à lui, et serait capable de se sauver à toute bride s'il éventait ici la moindre machination.

— C'est entendu. »

Le père Zacharie sortit en se frottant les mains, et l'instant d'après Rodel informait en tout mystère sa femme et sa sœur que le lendemain allait venir pour Rose un prétendant de premier choix, presque un prince, qui possédait une ferme comme il n'y en avait pas une seconde dans le pays, en un mot Jean, le fils du fermier Landfried, de Zusmarshofen. Les deux femmes, affriandées, promirent d'avoir l'œil ouvert et d'être muettes comme la tombe, ce qui n'empêcha pas qu'avant la fin de la journée Pieds-nus, tant par l'une que par l'autre, fut initiée au gros de l'affaire; on la pria même de s'abstenir pour une fois de traire les vaches et de laisser ce soin domestique à la

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

belle Rose. « Tiens! se disait l'avisée Marie en se couchant; c'est étrange. Rose veut traire les vaches, elle qui n'y entend rien! voilà ce qui s'appelle tromper gentiment son monde! »

Le lendemain, Pieds-nus venait d'ouvrir sa fenêtre pour respirer l'air pur du matin. Tout à coup elle chancelle, comme prise d'un éblouissement. « Grand Dieu! s'écrie-t-elle, qu'aperçois-je là-bas? serait-ce lui qui vient me chercher? » Elle se frotte les yeux, puis les ferme et les rouvre : l'apparition persiste. Le cavalier d'Endringen, — c'est bien lui, — est entré au petit trot dans le village; il approche, il approche toujours. « Ah! se dit la jeune fille, dans l'esprit de laquelle une lueur soudaine a jailli, je comprends, c'est l'épouseur de Rose, c'est lui dont elle m'a parlé hier. O mon Dieu! serait-il possible? » Elle eût voulu courir au-devant de l'étranger et lui dire : « Prenez garde, on vous tend un piége, » mais le sentiment du devoir la retint; elle avait ordre d'aller passer la journée aux champs pour y planter de jeunes choux. Elle s'y rendit, rongeant son frein.

Le soir, lorsqu'elle rentra, elle entendit Rose qui chantait dans l'étable, où sans doute elle avait déployé tous ses talents. Rodel était dans l'écurie à côté, s'entretenant avec l'étranger.

« Qui donc chante là? dit celui-ci au fermier.

— C'est ma sœur. »

En ce moment, Pieds-nus, de sa voix pleine et claire, entonna la seconde partie.

« Tiens! fit l'étranger, voilà une autre voix et très-belle. Serait-ce aussi une de vos sœurs?

— Non, » il allait dire : c'est notre servante.

Il reprit pour se donner un air de bienfaisance : « C'est une fillette que nous avons quasi adoptée; mon père était son tuteur. »

Le souper fut servi par Rose. L'inconnu était émerveillé qu'un si beau repas eût été si vite improvisé; il ne savait pas que depuis la veille on le préparait. Marie, elle, demeura dans la cuisine; elle passait les plats à sa jeune maîtresse, et ne cessait de lui dire d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente : « Sans être curieuse, je voudrais bien savoir qui il est, comment il s'appelle. » La malicieuse Rose refusa longtemps de répondre; à la fin elle consentit à lui confier que c'était Jean, le fils du fermier Landfried, de Zusmarshofen.

De saisissement, Pieds-nus faillit lâcher toute une pile d'assiettes; elle fut obligée de s'asseoir au coin du foyer, tant ses genoux fléchissaient sous elle. Ainsi, le danseur étranger d'Endringen, le prétendant de Rose Rodel, n'était autre que le fils de la bonne fermière, de cette première bienfaitrice, dont Marie avait gardé si précieusement le collier! « Oh! s'écria-t-elle, dès que sa maîtresse fut sortie, dût tout le village me jeter la pierre, je ne le laisserai pas tomber dans le piége qu'on lui tend. »



Je veux cent thalers. (P. 193, col. 1.)

Bientôt l'étranger se leva pour partir; mais, avant de franchir le seuil, il revint sur ses pas sous le prétexte de rallumer sa pipe. Il était facile de deviner qu'il désirait voir quel air avait la cuisine. La rusée Rose, qui pénétra son intention, le devança précipitamment et lui tendit un charbon avec des pincettes. Marie, toujours assise sous le manteau de la cheminée, se trouvait justement derrière sa jeune maîtresse, et l'étranger ne l'aperçut pas.

Il faisait nuit depuis longtemps, et tout dormait dans la maison, lorsque Pieds-nus, sortant comme d'un songe, se leva de son escabeau. Pour rafraîchir ses idées, elle ouvrit la porte et se mit à parcourir le village en tous sens. Que faire? A qui s'adresser pour prévenir le fils de la bonne fermière? A Dami? Mais Dami était banni d'Haldenbrunn, et c'était d'ailleurs un garçon bavard et écervelé. A Marianne la Noire? La pauvre vieille, usée par le chagrin et l'attente, était tombée depuis quelque temps dans un état voisin de l'enfance.

Après avoir erré une partie de la nuit, les joues brûlantes de fièvre, Marie se décida enfin à regagner son logis. Le lendemain, quand elle voulut se lever, tous ses membres étaient comme perclus, et son visage était gonflé au point d'en être absolument méconnaissable. Avec cette volonté tenace qui

était le fond de sa nature, elle eut cependant raison de la défaillance de son corps; elle se banda soigneusement la figure et descendit, comme d'habitude, garnir le râtelier. Elle était depuis une minute à peine dans l'étable, lorsqu'elle entendit une voix qui lui disait : « Bonjour, petite, déjà en besogne? » C'était l'étranger, qui, on le conçoit, n'eut garde de la reconnaître, empaquetée et défigurée comme elle était.

Devait-elle profiter de l'occasion et se découvrir au jeune homme? Elle en eut l'idée; mais, au lieu de la mettre à exécution, elle prit le parti d'attendre encore.

Pendant qu'elle vaquait à son travail, Jean lui fit toutes sortes de questions : Quelle quantité de lait rendaient les vaches? Qui faisait le beurre et tenait les comptes de la maison? etc., etc. Pieds-nus était toute tremblante; d'un mot elle pouvait perdre sa jeune maîtresse. Ce mot, elle sentait qu'il serait honteux à elle de le prononcer, que ce serait une action mauvaise, une véritable perfidie. Elle se tira d'embarras par des réponses détournées.



C'était l'étranger. (P. 195, col. 1.)

« Vous me paraissez un homme avisé, dit-elle à Jean; demeurez ici quelque temps; vous verrez toute chose de vos yeux. Vous savez que ce n'est pas en une heure qu'on se rend compte d'un train de maison.

— Tiens, tiens! tu parles vraiment avec sagesse; je te promets un bon pourboire. Mais, dis-moi, avec cette fluxion, tu ne devrais pas aller pieds-nus.

— Oh! j'y suis habituée; néanmoins je me souviendrai de votre conseil. »

Dans la journée, Jean et Rodel firent une excursion à cheval aux alentours du village; ils ne revinrent que pour dîner. Rose semblait d'assez mauvaise humeur; elle trouvait que son prétendant était un peu froid, qu'il avait le regard investigateur, et qu'il faisait, à propos de rien, des questions fort embarrassantes. Pieds-nus souriait sans répondre.

Le soir, le chien de l'étranger élut domicile à la cuisine, auprès de Marie, qui ne lui marchanda pas régal et caresses. L'intelligente bête posa son museau sur les genoux de la jeune fille; il secouait parfois la tête comme pour dire : « Quel malheur que je n'aie pas le don de la parole! Je pourrais m'en servir en ta faveur. »

A l'heure de coucher les enfants, Pieds-nus leur chanta, pour les endormir, toutes sortes de chansons, y compris l'air de la valse qu'elle avait jadis dansée avec Jean. Celui-ci, qui était dans la pièce voisine avec les Rodel, semblait singulièrement distrait par cette voix; à peine prenait-il part à la conversation, si bien que Rose, dépitée, alla trouver Marie et lui enjoignit de se taire.

Il était dit pourtant que l'étranger et Marie se rencontreraient ce soir-là. Pieds-nus, avant de se mettre au lit, avait été, selon sa coutume, rendre visite à la Marianne. Comme elle revenait, elle aperçut Jean qui regagnait son auberge.

« Tiens, lui dit le jeune homme, c'est encore toi, ma petite bouffie? D'où sors-tu donc si tard?

— Je viens de voir une pauvre vieille que la maladie force à garder le lit.

— Ah! je vois que tu as bon cœur; mais, ajouta-t-il, il me semble que tu portes maintenant des souliers.

— C'est vrai, j'ai voulu suivre votre conseil, afin de guérir plus vite l'enflure de mon visage.

— C'est bien, » dit Jean d'un air de satisfaction. Et le chien *Fidèle* parut partager ce sentiment, car il se mit à sautiller après Marie et à lui lécher les mains.

« Ici, Fidèle! s'écria le jeune homme.

— Non, non, laissez-le faire, répliqua Marie, nous sommes déjà de vieux amis. Mon frère et moi, nous aimons beaucoup les chiens.

— Tu as un frère?

— Oui, il est provisoirement charbonnier dans la forêt; mais si vous aviez besoin chez vous d'un domestique, ce serait une bonne action que de le prendre à votre service.

— Je ne dis pas non; mais toi-même, si tu voulais changer de place, je crois que tu conviendrais parfaitement à ma mère.

— Oh! repartit Pieds-nus d'un ton joyeux, je ne suis pas pour elle une inconnue. » Puis, sans parler du collier de grenat, elle raconta au jeune homme quelques détails de la rencontre près de l'étang, et tous deux

commencèrent à rire de bon cœur lorsqu'elle ajouta que Damien attendait toujours la culotte de peau que la fermière lui avait promise.

« Allons, dit Jean, prie ton frère de se consoler; il aura sa culotte, c'est moi qui te l'affirme. »

Sur quoi il donna cordialement la main à Pieds-nus, lui souhaita une bonne nuit, et s'achemina, tout rêveur, vers l'auberge du *Coq de-Bruyère*.

XV

Coup de théâtre.

Le lendemain, les joues de Pieds-nus se trouvèrent dégonflées comme par enchantement; en revanche, elle semblait frappée de mutisme. Pas une seule fois on ne l'entendit fredonner en s'occupant des soins du ménage. C'est que c'était ce jour-là que le mariage de Rose devait se décider. Toute la matinée, Jean demeura auprès de sa future. Vers le soir, tous les parents et tous les amis des Rodel, mandés pour la circonstance, se réunirent dans la grande salle; le père Zacharie, qui était l'âme secrète de l'affaire, allait et venait par la maison, en fumant familièrement dans la pipe même du fermier son compère. Bref, tout était prêt pour une solution définitive. Rose avait mis sa plus belle toilette, et Pieds-nus ellemême, pour mieux faire honneur au service, avait reçu l'ordre de revêtir son habillement du dimanche. Or, en fait de costume du dimanche, elle n'en avait qu'un : c'était celui qu'elle avait porté au bal d'Endringen; le fameux collier de grenat en composait la principale pièce. Elle s'en para donc, et, fort émue, elle descendit de sa chambrette.

« Qu'est-ce que cela? s'écria Rose, toute colère, dès qu'elle l'aperçut. A-t-on jamais vu une servante s'attifer ainsi? Ote-moi bien vite ce collier. Ne dirait-on pas que tu es la mariée?

— Non, répondit Pieds-nus, qui, d'un coup d'œil, s'assura que l'épouseur n'était pas là; non, je n'ôterai pas ce collier. C'est la mère de Jean qui me l'a donné lorsque j'étais toute petite, et je le portais quand, lui et moi, nous avons dansé ensemble à Endringen. » A ce mot, un bruit singulier se fit entendre dans le corridor, mais personne n'y prit garde. Rose continuait d'un ton de plus en plus irrité :

« Voyez-vous cette mijaurée, qui, sans nous, pourrirait encore dans ses haillons! Je crois, Dieu me pardonne! qu'elle voudrait m'enlever mon fiancé!

— Oh! repartit Marie avec un accent étrange, vous vous dépêchez bien de lui donner ce nom! »

Et elle se mit à rire.

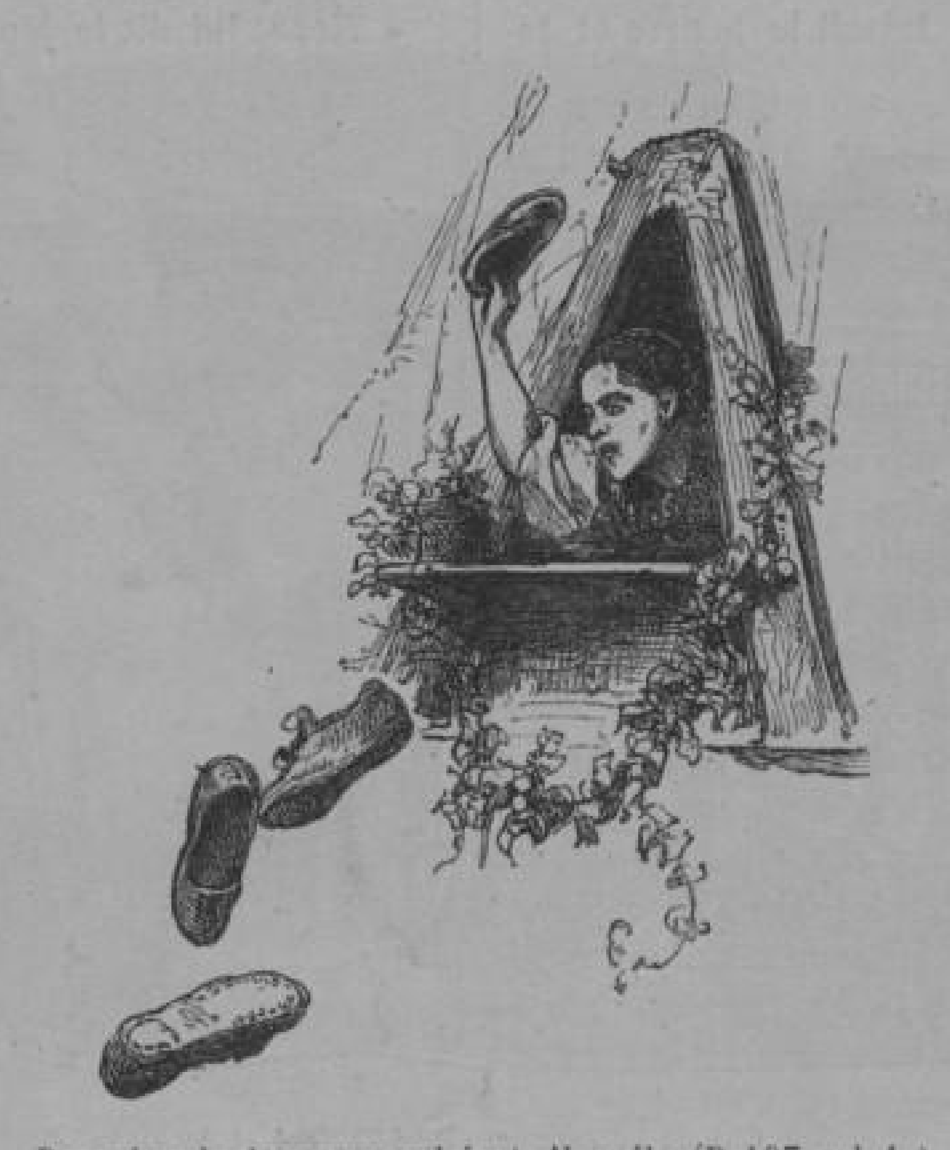
« Ah! tu ris! hurla Rose au comble de la rage, tiens! » Et, se jetant brusquement sur la servante, elle la renversa par terre et la frappa avec furie au visage.

« Lâchez-moi, lâchez-moi, cria la pauvrette, qui se traînait sur la dalle, je vais sortir à l'instant même et me déshabiller. »

Avant que Rose eût pu répondre, quelqu'un s'était mis entre elle et sa victime. C'était Jean. On eût dit qu'il sortait de dessous terre. Pâle comme un mort, il étendit, sans même desserrer ses lèvres tremblantes, une main protectrice au-dessus de la tête de Marie, qui était encore à genoux. Enfin, d'une voix émue et saccadée : « Quoi, dit-il en s'adressant à Pieds-nus, c'est vous qui êtes la jeune fille d'Endringen?... Oui, c'est vous, je vous reconnais à présent... Et c'est vous que l'on traite ainsi dans cette maison? Dites un mot, un seul!

— Jean! » s'écria Marie.

Elle eut à peine prononcé ce nom, que le jeune homme la releva de son bras robuste.



Des paires de chaussures volaient pêle-mêle. (P. 197, col. 1.)

« Marie, continua-t-il, je ne vous cherchais pas, et je vous ai retrouvée. C'est Dieu qui le veut : soyez ma femme. »

Un torrent de larmes jaillit soudain des yeux de la jeune fille; elle balbutia quelques mots, et se couvrit le visage de ses deux mains, comme pour éteindre l'éclair de joie qui s'allumait sur son front. Jean avait toujours un bras étendu au-dessus d'elle.

Tous les témoins de cette scène étaient restés immobiles de stupeur. Enfin Rodel, écumant de colère, cria au jeune homme : « Dépêche-toi de sortir d'ici avec ta fiancée de hasard.

— Cousin, repartit Jean d'une voix calme, la recommandation est superflue. Je sors à l'instant. Merci du bon accueil que vous m'avez fait. Ce qui arrive, croyez-moi, n'est ni de votre faute ni de la mienne... »

En un clin d'œil, Marie eut empaqueté tous ses effets dans son sac. Jean, qui l'aidait dans cette

besogne, poussa tout à coup un cri de joie en apercevant les cahiers d'écriture de la jeune fille. Il s'en empara en disant : « Je me charge de remettre moi-même ceci à ma mère. Ses pressentiments avaient porté juste. En vérité, tout cela tient du prodige. »

Une dernière fois Pieds-nus caressa de la main toutes ses fleurs, qu'elle ne pouvait emporter ; puis elle descendit avec Jean. Sur le seuil elle s'arrêta :



Marie et son compagnon étaient à genoux. (P. 198, col. 1.)

« Puisse Dieu, dit-elle, récompenser tout le bien et pardonner tout le mal qu'on m'a fait dans cette maison ! »

Après cette parole elle se mit en marche ; mais á peine avait-elle fait quelques pas, qu'un vacarme étrange la força de se retourner. Des paires de chaussures volaient pêle-mêle par la fenêtre de sa mansarde, et une voix rauque et furieuse lui criait d'en haut : « Va-t'en au diable ! méchante Pieds-nus, avec tout ce qui t'appartient ! » C'était Rose ui lui renvoyait presque sur la tête ses chaussures, qu'elle avait oubliées sur une planche de sa chambrette.

A cette vue Jean se mit à rire de bon cœur.

« Ma chère Pieds-nus, dit-il, puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, dépêchons-nous de serrer tout cela dans le sac, et en route !

— Jean, reprit la jeune fille, avant de partir je désirerais prendre congé de ma bonne amie la Marianne ; c'est presque un devoir suprême ; la pauvre femme est bien malade. Voulez-vous venir avec moi ?

— Très-volontiers, » répondit le jeune homme. Et ils s'acheminèrent ensemble vers la maisonnette.

Pieds-nus entra la première, Jean la suivit.

« Marianne ! Marianne ! s'écria la jeune fille, éveillez-vous, voici le bonheur, voici Jean ! »

La vieille se redressa convulsivement sur son lit.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec des yeux effrayants de fixité ? Qui m'appelle ?

— C'est moi, répéta Pieds-nus, moi qui vous amène Jean, mon fiancé.

— Mon Jean! s'écria la malade d'une voix vibrante; mon Jean!... après tant d'années... tant d'années!... Mon Dieu, que vous êtes bon! Approche, mon Jean. Je voudrais retrouver mes jeunes yeux pour te mieux revoir... Donne-moi ta main... Tiens! là, dans ce coffre, c'est ton trousseau... Prends tout, pour ta fiancée, les draps, le linge, tout... Mon fils, mon... »

Un rire saccadé l'interrompit, elle retomba sur son lit. Marie et son compagnon étaient à genoux. Quand ils se relevèrent pour se pencher sur la vieille, elle avait cessé de respirer.

« Morte! s'écria Pieds-nus, retombant à genoux devant le lit. La joie l'a tuée : elle vous a pris pour son fils. Du moins elle a quitté ce monde heureuse. »

Elle se mit à pleurer et à sangloter amèrement. Enfin Jean la releva, et la jeune fille ferma pieusement les yeux de la morte. Puis, après avoir déposé un baiser filial sur son front, elle courut chez la femme du fossoyeur, pour qu'elle veillât durant la nuit auprès du corps de la Marianne. Elle recommanda aussi de planter sur la tombe de la défunte toutes les fleurs de sa mansarde.

Lorsque ces tristes formalités furent réglées, elle dit à Jean : « Maintenant nous pouvons partir; je vois bien que ce que Dieu fait est bien fait. »

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

(*A suivre.*) PAR J. GOURDAULT.



COMMENT ON MESURE

LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE

Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire, depuis quelque temps déjà, que les astronomes de toutes les nations du monde font leurs préparatifs pour une expédition scientifique qui doit avoir lieu à la fin de cette année. Anglais, Allemands, Russes, Américains, Hollandais, Italiens, et j'en passe, doivent aller, munis de tous les instruments nécessaires, s'installer, les uns en Sibérie, les autres au Japon, en Chine, en Australie, et peut-être sur quelques points des terres antarctiques elles-mêmes. De quoi s'agit-il? Vous l'avez vu sans doute dans les journaux, qui ont maintes fois mentionné cette future et prochaine expédition : tout ce monde se met en mouvement pour aller observer, dans des stations favorables, le passage d'un petit point noir au devant du disque du soleil. Ce point noir, qu'on ne pourrait distinguer à l'œil nu, qu'un observateur non prévenu, s'il examinait le disque solaire au moment du passage avec une lunette d'une suffisante puissance, prendrait peut-être pour une de ces taches sombres qui parsèment assez souvent la surface du soleil, n'est autre chose que la planète Vénus[1].

Ce passage de Vénus est tout simplement une éclipse en miniature qui se reproduira encore dans huit ans, en 1882, mais que les générations contemporaines ne verront certainement plus ensuite, puisque c'est au mois de juin des années 2004 et 2012 qu'auront lieu les plus prochains passages de Vénus devant le soleil.

C'est donc, comme vous voyez, un phénomène assez rare que celui que se proposent d'aller observer les astronomes le 8 du mois de décembre 1874. Tout cela est bel et bon, va-t-on dire; mais, si rare que soit une telle coïncidence, de quel intérêt peut être le mouvement d'une petite tache noire imperceptible au devant du disque du soleil? Peut-il en résulter, pour l'astronomie ou pour les autres sciences, un progrès d'une telle importance, qu'il justifie les dépenses que vont faire tant de nations, les fatigues de tant d'hommes de science?

Ce sont là des questions que se feront certainement bien des personnes, et que plus d'un de mes jeunes lecteurs avait peut-être déjà sur les lèvres au moment où j'allais les poser moi-même. Je me propose non-seulement d'y répondre, mais de saisir l'occasion pour faire ici non pas précisément une leçon d'astronomie, mais un simple exposé des méthodes qu'on emploie pour résoudre le problème de la distance des astres, soleil, lune, étoiles, à la terre.

Le prochain passage de Vénus doit servir précisément à calculer, avec une précision qu'on espère plus grande, la distance de la terre au soleil, déjà mesurée, mais imparfaitement, il y a un siècle, par les astronomes qui ont observé les deux derniers passages, en 1761 et 1769. Le but des prochaines expéditions est donc celui-ci : connaître, avec toute l'exactitude actuellement possible, la distance du soleil à la terre, en prenant pour unité de longueur, pour mètre, le diamètre de l'équateur terrestre.

Quand il s'est agi de mesurer notre globe lui-même, les dimensions de sa circonférence méridienne, celle de son équateur, de divers parallèles, afin de con-

1. Voy. vol. I, page 318.

naître à la fois sa grosseur et sa forme, on n'a rien négligé pour obtenir des résultats rigoureusement précis. On a envoyé des savants dans les régions polaires comme dans les contrées équatoriales, de la Laponie au Pérou; on a couvert la France et la plupart des pays de l'Europe de savants et d'ingénieurs chargés d'en faire ce qu'on nomme la triangulation. Ce sont-là des opérations d'une telle importance, qu'après deux siècles de travaux elles sont loin d'être achevées. Partout encore aujourd'hui on travaille à les perfectionner et à les étendre.

Eh bien, ce que la mesure de la terre est spécialement pour la géographie, la mesure de la distance qui nous sépare du soleil l'est pour l'astronomie. C'est le *mètre* qui sert à mesurer et à connaître toutes sortes d'éléments propres à nous renseigner sur le monde où nous vivons : j'entends le groupe d'astres, de planètes et de satellites où notre globe joue son rôle, dans la grande harmonie des sphères.

Ce mètre connu, l'astronome ne s'arrête point aux limites de ce monde; il le quitte par la pensée, et, le télescope et le calcul aidant, il va s'élancer jusqu'au sein des autres mondes, de ceux qui nous envoient pendant la nuit leurs milliers de feux étincelants. Le soleil, les planètes, la terre, la lune, ce groupe qui nous écrase par son immensité, devant lequel notre globe, si énorme pour nous chétifs, n'est qu'un grain de poussière, vont se perdre eux-mêmes parmi les myriades d'étoiles de l'univers sidéral, quand, suivant notre astronome, nous aurons calculé avec lui la distance qui sépare la terre, le monde solaire, de la plus rapprochée de nous de toutes les étoiles.

Songez à ceci : combien nous avons de peine à nous figurer les distances qui échappent à notre vue. Je vois de mes yeux, dans toute son étendue sensible, la ligne qui s'étend d'Orsay à Palaiseau. Je me figure aisément prolongée cette ligne de 7 ou 8 kilomètres. Je vois encore à vol d'oiseau les 24 kilomètres qui me séparent de Paris. Je fais plus : en me représentant les heures que je passe dans un train de chemin de fer, à voir défiler les champs et les bois, les collines et les vallées, j'arrive à embrasser d'un coup d'œil la France tout entière. Déjà cependant le net et précissentiment de la distance s'efface. Mais, pour arriver à me figurer les dimensions du globe terrestre lui-même, il faut appeler à mon secours la notion du temps; j'accumule les centaines de kilomètres avec les journées de voyage en chemin de fer, en paquebot. Je les marque sur un globe qui me représente la terre, et où je vois déjà que la France tout entière tient si peu de place; que serait-ce si j'y marquais le bout de pays qui m'entoure? Il y serait moins qu'un point.

Allons maintenant plus loin, et voyons si nous pouvons seulement nous faire une idée nette de la distance de la lune à la terre, qui est, en nombre rond, de 380 000 kilomètres : près de cent mille lieues, c'est une fatigue déjà pour notre imagination. Mais un bon train de chemin de fer, monotonie mise à part, peut nous transporter chaque jour à près de mille kilomètres. En somme, le trajet de la terre à la lune, en train express, n'est qu'un voyage de 400 jours, une bagatelle encore. Pour le soleil, cela commence à devenir plus sérieux : il ne faut plus parler chemin de fer pour le voyage, car la distance est telle, qu'à raison de 50 kilomètres à l'heure notre train n'arriverait au terme de sa route qu'au bout de plus de trois cents ans : tous les voyageurs seraient morts depuis longtemps, avant d'être arrivés à moitié chemin. On sait qu'en chargeant un canon de 12 avec 6 kilogrammes de poudre, le projectile, en sortant de l'arme, se meut avec une vitesse initiale de 500 mètres par seconde. Supposons qu'une telle vitesse puisse être conservée sans altération jusqu'à ce que le boulet parvienne au soleil. Combien pensez-vous qu'il mettrait de temps à franchir la distance? Près de dix années.

C'est là un résultat qui nous semble excessif; c'est une distance qui dépasse déjà tout ce que notre imagination peut concevoir. Dix années de voyage avec la vitesse vertigineuse d'un boulet de canon! Quelle est donc l'immensité de l'abîme à franchir, qu'il faille à un courrier aussi rapide un temps qui nous semble si long?

Cependant ce n'est rien encore, si du monde solaire, dont la terre, le soleil, les planètes, font partie, on passe aux corps célestes que nous voyons toutes les nuits briller dans les profondeurs du ciel. On en jugera par ce seul fait : l'étoile la plus voisine est deux cent mille fois plus éloignée que la terre du soleil; notre boulet de canon mettrait, pour y parvenir, deux millions d'années!

Voilà des assertions que vous trouverez dans les ouvrages d'astronomie et qui, j'en suis sûr, provoqueront votre étonnement. Vous y croirez néanmoins, parce que vous savez que la science a fait plus d'une merveille et résolu bien d'autres questions en apparence insolubles. Mais peut-être plus d'un d'entre vous restera parmi les incrédules, et ne voudra pas admettre sans preuve qu'on ait pu mesurer de telles distances, si prodigieuses d'abord, et puis dont les objets sont absolument inaccessibles. Quand on entend parler d'un fait étrange, extraordinaire, incompréhensible, on se laisse volontiers aller à dire : Mieux vaut y croire que d'y aller voir! Eh bien, ce que je me propose ici, c'est de vous amener non pas à voir, mais à comprendre, de façon qu'après avoir suivi avec une attention suffisante la chaîne des raisonnements et des faits, vous puissiez saisir clairement les moyens dont les astronomes se sont servis et vont user encore dans quelques mois pour mesurer toute distance céleste, et en particulier la distance de la terre au soleil.

A suivre. A. GUILLEMIN.

L'INDO-CHINE[1]

II

LE CAMBODGE

Ce royaume, qui comprend les belles et riches provinces au nord de notre colonie de Cochinchine, est placé depuis quelques années sous le protectorat de la France.

La population de la capitale, Pnôm-Penh, est une des plus mélangées de tout le delta du Mékong. On y coudoie tour à tour des Annamites, des Cambodgiens, des Siamois, des Malais, des Indiens, des Chinois de toutes les provinces du Céleste-Empire. Ceux-ci constituent, là comme partout, l'élément le plus actif et le plus commerçant, sinon le plus nombreux. Par rang d'importance viennent ensuite : les Annamites, qui fournissent tous les bateliers qu'emploient le trafic avec les provinces de la basse Cochinchine et la pêche du Grand Lac, et un grand nombre de petits boutiquiers; les Malais, constitués en corporation puissante, et qui sont les principaux détenteurs des quelques marchandises européennes qui viennent faire concurrence aux importations analogues de Chine ; enfin les indigènes. Sur la marché, les porcelaines, les faïences, la mercerie et la quincaillerie du Céleste-Empire s'étalent à côté de quelques indiennes, de quelques cotonnades anglaises et de la bouteille de vermouth ou de *parfait-amour* qui caractérise plus spécialement la part de l'importation française.

L'ancien royaume du Cambodge s'étendait sur tout le sud-est de la péninsule Indo-chinoise; mais il s'est trouvé considérablement réduit depuis par les empiétements de ses puissants voisins, le Siam et l'Annam, et sans la protection française il eût complétement disparu.

Jadis, cependant c'était un royaume puissant et très-peuplé, comme l'attestent les ruines splendides qui se trouvent dans les provinces de Battambâng et d'Angkor; mais aujourd'hui cette population a été excessivement réduite par des guerres continuelles, et elle ne dépasse pas un million d'âmes.

Le Cambodge est un des pays les plus fertiles du monde; son sol se montre admirablement propre à la culture du coton, du café; le tabac, le poivre, le gingembre, la canne à sucre, y prospèrent.

Les forêts situées sur les terrains élevés donnent de beaux bois de construction, célèbres à juste titre; on y trouve également des arbres à gomme et à résine très-recherchées dans le commerce, le bois d'aigle et plusieurs espèces de bois de teinture.

Les montagnes renferment des mines d'or, de plomb argentifère, de zinc, de cuivre et de fer; ces dernières surtout sont très-communes.

1. Suite. — Voy. page 183.

On s'étonne de voir une production minime, une industrie nulle, dans ces contrées si fertiles et si riches.

Les villages, composés de cases proprement construites, sont toujours situés le long de l'un des nombreux cours d'eau qui arrosent le pays. Un petit nombre d'arbres fruitiers, de maigres jardins potagers, les entourent; mais, en fait de cultures, on n'aperçoit que quelques pauvres champs de riz disséminés dans la plaine.

Rien ne donne une idée plus triste de l'incurie et de l'indolence du Cambodgien que la vue de ces petits carrés de riz, perdus au milieu de fertiles terrains restés en friche, alors que ni les bras ni les bestiaux ne manquent pour les cultiver. Ce qui est nécessaire à sa consommation, mais rien de plus, telle est la limite que le Cambodgien paraît presque partout donner à son travail. Aussi, au milieu d'éléments de richesse qui n'attendent qu'une main qui les féconde, au milieu du pays le plus admirablement favorisé de la nature, reste-t-il pauvre et misérable, repoussant, par paresse ou par découragement, le bien-être et la fortune qui lui tendent la main : triste résultat du système de gouvernement qui tue ce riche et malheureux pays. Le roi et quelques autres grands personnages paraissent être les seuls propriétaires et les seuls commerçants de tout le royaume. Les goûts dispendieux du roi, beaucoup accrus depuis son contact avec les Européens, laissent sa caisse toujours vide, et il a été obligé d'affermer une à une toutes les branches de l'impôt ou du revenu public. Les Chinois, auxquels est concédée en général l'exploitation de ces monopoles, en tirent parti avec l'âpreté au gain qui caractérise leur race, et le malheureux contribuable est souvent tellement pressuré, qu'il n'a plus d'autre ressource que de se réfugier dans les forêts et de devenir voleur ou rebelle.

Il appartient à la France de faire cesser cet état de choses et de rendre, par des lois sages et humaines, la prospérité à ce beau pays, qui peut être pour nous un véritable grenier d'abondance.

Après un court séjour à Pnom-Penh, où elle fut reçue avec de grands honneurs par le roi Norodôm, notre vassal, l'expédition française commençait le 13 juillet à remonter le Mékong. Devant elle s'ouvrait maintenant l'inconnu, car aucun voyageur européen n'avait encore suivi le cours de ce fleuve, dans le sud du Laos.

Les voyageurs et leur escorte étaient repartis dans huit barques cambodgiennes. Ces barques sont de simples troncs d'arbres creusés, d'une longueur variant entre 15 et 25 mètres. Pour les rendre manœuvrables, on doit appliquer autour de chacun d'eux un soufflage en bambou assez large pour qu'un homme puisse y circuler facilement. Ce soufflage forme à l'avant et à l'arrière deux plates-formes qui prolongent et élargissent les extrémités de la pirogue, et dont l'une sert à l'installation de la barre. La partie



Les rives du Mékong, dans le Laos méridional. (P. 202, col. 2.)

creuse de la barque est recouverte d'un toit semi-circulaire, dont la carcasse est faite de bambou et dont les intervalles sont remplis par des nattes ou par des feuilles. L'équipage de ce genre de barques se compose, suivant leur dimension, de six à dix hommes, appelés piqueurs. Chacun d'eux est armé d'un long bambou aux extrémités duquel se trouvent, d'un côté un croc de fer, de l'autre une petite fourche, selon que l'on veut tirer à soi ou pousser. Les piqueurs partent de la plate-forme avant, fixent leur bambou à un point quelconque de la rive, pierre ou branche d'arbre, et marchent vers l'arrière pour revenir ensuite par le bord opposé prendre un nouveau point d'appui ou de halage. Cette espèce de manége circulaire peut imprimer à la pirogue la vitesse d'un homme marchant au pas de course quand les piqueurs sont habiles et que la rive que l'on suit est droite et nette. Le patron doit porter toute son attention à maintenir la barque dans le sens du courant, ou plutôt son avant légèrement incliné vers la rive; s'il laissait le courant frapper l'avant du côté opposé, la barque viendrait en travers et il faudrait lui laisser faire le tour entier avant de songer à la ramener le long de la berge.

A une petite distance de Pnom-Penh, la flottille française entra dans la région des rapides, qui ne présentent jusqu'à Sombor que des obstacles facilement surmontables; mais à partir de cette ville la navigation devint plus difficile.

« Le 16 juillet, dit M. Garnier, nous nous trouvions en présence de véritables rapides : les rives nettes et bien dessinées des îles qui avaient encadré jusque-là le bras du fleuve que nous suivions s'effacèrent tout d'un coup. Le Mékong se couvrit d'innombrables bouquets d'arbres à demi submergés; ses eaux limoneuses se roulaient avec impétuosité dans mille canaux dont il était impossible de saisir l'inextricable réseau. D'énormes blocs de grès se dressaient le long de la rive gauche que nous suivions, et indiquaient que des bancs de la même roche traversaient la rivière et la barraient dans toute sa largeur. A une assez grande distance de la rive, les bambous des piqueurs trouvaient le fond à moins de 3 mètres, et nos barques n'avançaient qu'avec le plus grand effort contre un courant qui, en certains endroits resserrés, atteignait une vitesse de cinq milles à l'heure. L'avenir de ces relations commerciales rapides que la veille encore je me plaisais à rêver sur cet immense fleuve, route naturelle de la Chine à Saïgon, me sembla dès ce moment gravement compromis. »

Ces rapides forment en effet un obstacle presque insurmontable à la navigation. A l'époque des crues, les bateaux à vapeur peuvent remonter le courant, quoique avec quelque difficulté; mais sitôt que les eaux baissent, les rocs se montrent de toutes parts, et dans ce cas, si l'on veut attirer le commerce vers la route du Mékong, il faudra établir dans cette région soit un système de portage, soit, ce qui serait préférable, un chemin de fer.

III

LE LAOS.

Après avoir heureusement franchi les rapides en amont de Sombor, l'expédition française entra dans le Laos, vaste région comprenant tout le centre de la grande péninsule Indo-chinoise.

Ce magnifique pays, traversé dans toute sa longueur par le superbe Mékong, n'avait encore jamais été exploré d'une façon sérieuse. Seul le naturaliste français Mouhot y avait pénétré, mais sa mort avait empêché la science de profiter de ses recherches dans ce curieux pays.

D'une fertilité inouïe, le Laos, habité par une race sauvage et indolente, n'est qu'une vaste forêt, où les éléphants, les tigres et tous les animaux féroces pullulent; c'est à peine si de loin en loin les vallées présentent quelques cultures, qui, malgré le peu d'industrie de leurs propriétaires, fournissent encore d'importantes récoltes de riz et d'autres céréales.

La plupart des villages se trouvent situés à une journée de distance les uns des autres; cependant il faut quelquefois marcher trois ou quatre journées avant de rencontrer une seule habitation; on est alors forcé de coucher dans la jungle. Pendant la saison des pluies, rien ne peut donner une idée des souffrances que les voyageurs éprouvent la nuit sous un mauvais abri de feuilles élevé à la hâte au-dessus d'un lit de branchages, assaillis qu'ils sont par des myriades de moustiques attirés par la lumière des torches et des feux, des légions de taons qui, à la tombée du jour aussi bien que lorsqu'on met le pied à l'étrier, s'attaquent à l'homme autant qu'à sa monture, des pucerons presque imperceptibles qui vous entourent par essaims et dont la piqûre, excessivement douloureuse, vous cause d'énormes ampoules; sans parler des sangsues qui, à la moindre pluie, sortent de terre, sentent l'homme à plus de vingt pas et de tous les côtés viennent avec une vitesse incroyable lui sucer le sang. Se couvrir les jambes de l'épaisseur d'une ligne de chaux est le seul moyen de les empêcher d'envahir tout le corps pendant la marche.

« Le Laotien, dit M. Francis Garnier, est en général bien fait et vigoureux. Sa physionomie offre un singulier mélange de finesse et d'apathie, de bienveillance et de timidité. Il a les yeux moins bridés, les pommettes moins saillantes, le nez plus droit que les autres peuples d'origine mongole, et n'était son teint plus pâle qui le rapproche beaucoup du Chinois, on serait tenté de lui attribuer une assez forte infusion de sang hindou. Il a la tête rasée et ne conserve, comme les Siamois, qu'un rond de cheveux longs de 3 ou 4 centimètres sur le sommet de la tête. Il sait se draper avec goût et porter les plus belles étoffes avec aisance et dignité. Il choisit toujours les couleurs les plus voyantes, et le coup d'œil d'une assemblée nombreuse où ces vives nuances, du costume

tranchent sur le teint cuivré des acteurs, est parfois d'un effet saisissant. Le costume se compose, pour les gens du commun, d'une simple pièce de cotonnade appelée *langouti*, passée entre les jambes et autour de la ceinture; pour les gens d'un certain rang, le langouti est en soie et l'on y ajoute souvent une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, à manches très-étroites, et une autre pièce d'étoffe, également en soie, que l'on porte soit en guise de ceinture, soit en écharpe autour du cou. La coiffure et la chaussure sont choses presque hors d'usage au Laos; seuls les gens de peine et les bateliers, quand ils travaillent ou quand ils rament sous un soleil ardent, se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille presque plat qui ressemble à un parasol. Les personnages d'un rang élevé portent, quand ils sont en grande toilette, des espèces de pantoufles ou de mules qui paraissent les gêner beaucoup et qu'ils quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion. »

La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre ou sur les jambes; cette habitude tend à disparaître dans le sud du Laos, et c'est pour cela que ses habitants sont désignés dans certaines relations sous le nom de Laotiens à ventre blanc, par opposition aux Laotiens du nord, qui sont complétement tatoués entre la ceinture et la cheville et que l'on appelle Laotiens à ventre noir.

Les Laotiens sont fort paresseux, et quand ils ne sont pas assez riches pour posséder des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière; en outre des travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, pagayent dans les pirogues. La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations réservées au sexe fort.

Leurs cabanes, construites en roseaux entrelacés et couvertes d'un petit toit en feuilles de palmier, sont placées sur des pilotis qui les maintiennent à 1 ou 2 mètres au-dessus du sol, précaution fort nécessaire dans un pays que les pluies placent pendant plusieurs mois sous les eaux.



Cabane laotienne. (P. 203, col. 2.)

A suivre. Louis Rousselet.



EN CONGÉ[1]



L'affiche de la fête.

XVII

Les caprices de Louis. — Obéliscale — Le cabinet de toilette de Piérik — La fête — Je collectionne.

Je ne puis plus te dire que je m'amuse à Saint-Pierre. Les caprices de Louis et de sa mère troublent la paix de notre paradis terrestre. Tout est bousculé, les devoirs comme les jeux. Ce qui s'arrange est dérangé, ce qui se commence est enrayé : c'est à la fois comique et dépitant. Aujourd'hui on devait passer la journée sur la grève du sémaphore, dont, à notre grande joie, nous allions reprendre les travaux. Les tentes, les pliants, les costumes de bain, les paniers de provisions, sont chargés sur Krack; Neptune et Piérik portent les outils; nous marchons pendant dix minutes. On crie : halte! Ma tante avait vu un nuage noir du côté de Larmor, et Louis avait mal au pied. Sitôt qu'une partie lui déplait, il a un cor qui lui fait mal, qui lui rend la marche impossible. La promenade est remise en question, et une grande hésitation se manifeste. Au moins s'il nous laissait partir ; mais non, Louis s'ennuie comme un mollusque quand il est seul, et ma tante aussi, de sorte que tout en disant : « Allez sans nous, laissez-nous seuls, » ils ont un air si agacé, qu'on fait le contraire de ce qu'ils disent. Il nous a fallu nous replier et entendre ma tante Ludovic murmurer en s'éventant : « C'est pour vous que je reste plus que pour moi ; l'orage qui se prépare eût certainement changé cette partie de plaisir en un désagrément. »

Louis riait en dessous, car il triomphait : il m'avait confié ce matin que toutes nos bâtisses l'ennuyaient et qu'il se faisait fort d'enrayer la promenade. Il a tenu parole, et je t'écris pour tromper mon ennui et oublier ma contrariété, qui est très-vive.

Mon oncle et ma tante subissent ces inconcevables caprices avec une admirable patience ; mais je ne pense pas qu'ils consentent à voir toujours le désordre s'introduire dans l'emploi de nos journées. Gaston en a par-dessus la tête de Louis, qui nous appelle ironiquement Oreste et Pylade. « Ce n'est qu'un petit crevé, » m'a dit Gaston ce matin.

Mère, sois tranquille, je ne fume qu'avec la permission de mon oncle, et mon mérite n'est pas grand : car, je te l'avoue, le cœur me tourne et je n'ai pas la sotte idée de te désobéir pour me rendre malade.

Gaston, qui doit être marin, a un goût particulier pour le cigare ; mais il est très-consciencieux et n'en fumerait pas un hors du nombre consenti par son père.

Louis fume comme un dragon, toujours pour poser. Sa grande pipe, son journal et une demi-douzaine de grands poils jaunes qu'il appelle sa moustache lui donnent bon air, pense-t-il, et il s'en glorifie.

S'il fumait, lisait et tordait sa moustache jaune chez lui, nous ne nous en occuperions pas ; mais ce grand homme ne peut rester seul un instant, et il s'insinue dans tous nos projets... pour les déranger. Nous l'aurions déjà vertement tancé, n'était Marguerite. Quelle sœur est Marguerite, maman! Son frère la taquine, l'agace, la tyrannise de mille manières, elle reste toujours patiente et affectueuse pour lui. Je t'assure que si j'avais eu le bonheur d'avoir une sœur comme Marguerite, je n'aurais pas imité ce vilain Louis, qui prend à l'envers son titre de chef de famille et veut tout le monde à ses pieds. Marguerite, qui est très-spirituelle, devine nos sentiments pour son illustre frère et suspend bien souvent nos malices à son endroit. Si tu voyais le regard suppliant qu'elle nous jette quand nous allons lui jouer un de ces tours d'écolier qui le fâchent tout rouge! Si tu voyais comme elle renonce à ce qui l'amuse pour rester avec lui jouer au piquet! Et note bien que pendant ces parties Louis la maltraite d'une manière ou d'une autre : si elle gagne, il est mécontent; si elle joue mal, il est furieux. Hier il a ôté si brusquement la chaise sur laquelle elle s'asseyait qu'elle a failli tomber à la renverse. Oreste et Pylade ont crié d'une voix : « Recommence, et nous te donnons une pile. »

« Marguerite sera une bien bonne petite femme, » dit mon oncle, qui la soustrait d'autorité aux exigences tyranniques de monsieur son frère.

Louis remplit mon journal, me dis-tu, ma chère maman; c'est qu'il nous assomme tellement que nous en parlons toujours. Heureusement que notre conversation tourne souvent en plaisanterie.

Hier soir, sur le balcon, il nous racontait la visite qu'il avait faite sur le vaisseau amiral en rade de Brest. On ne s'était occupé que de lui, on n'avait parlé qu'à lui, il avait été distingué par tous les officiers supérieurs.

Après s'être ainsi glorifié pendant une demi-heure, il a quitté le balcon, jugeant que nous ne lui accordions pas une attention suffisante. Le fait est que

1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139, 154, 171 et 187.

pendant qu'il parlait, je lançais des grains de plomb sur les pattes de Ricoco et que Gaston crachait dans une petite flaque d'eau formée par la dernière averse. Quand il est parti, nous nous sommes regardés en pouffant de rire.

« Quelle fatuité ! » m'a dit Gaston.

J'ai répondu en élevant les bras : « Immense !

— Faible adjectif, m'a dit Gaston, cherche mieux.

— Gigantesque !

— Ce n'est pas trouvé !

— Pyramidale !

— Oh ! très-banal.

— Titanesque !

— Prétentieux, et puis cela ne fait pas image.

— Quoi donc ? »

J'ai cherché ce qui ferait image et je ne sais comment l'obélisque, qui me frappait tellement par sa hauteur lorsque j'étais petit, m'est revenu en mémoire.

« Obéliscale ! me suis-je écrié.

— Oh ! très-bien, m'a dit Gaston ; c'est nouveau, cela, nous enverrons ton adjectif à ces messieurs les immortels. »

Depuis ce temps à chaque vantardise de notre garçon nous murmurons : « Obéliscale ! »

Cela s'appelle faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Veux-tu un petit tableau de genre, chère maman, en voici un. Je me lève et passe sur mon balcon pour voir la couleur du ciel et celle de la mer. J'aperçois Piérik debout contre le petit mur sous lequel bat le flot, qui est très-grondeur ce matin ; il se regarde dans un petit miroir calé entre deux pierres qu'on prendrait pour un fragment de vague, et il se lisse les cheveux avec une vieille brosse dont ma bonne lui a fait cadeau hier. A-t-il choisi un assez beau cabinet de toilette, ce Piérik !

Notre bourg est en mouvement, c'est demain une des fêtes patronales, l'église est tout enguirlandée à l'intérieur, et voilà que sur la place s'élève un beau mât... de cocagne. Contre le mur du cimetière, entre la boîte aux lettres et le petit cadre de bois imprimé au fond duquel se collent les affiches importantes, nous venons de voir une grande affiche que Gaston et moi nous empressons d'aller lire.

C'est tout à fait officiel : régates, courses à la voile avec ou sans dérive ; embarcations de pilotage, de bornage ou de pêche, pontées ou non pontées ; forbans et sinagots ; courses à l'aviron, à la godille, par des mousses ; mât de cocagne, course de canards.

Pendant que nous lisions cette superbe affiche, Neptune s'est approché de nous.

« La coupe du goëmon est-elle affichée là, nous a-t-il demandé ? »

Contre l'affiche des régates il y avait un papier sur lequel nous avons lu tout haut :

« La seconde coupe de goëmon de rive pour le chauffage a lieu du 16 août au 16 octobre. »

« C'est bon, a dit Neptune, je ne m'engagerai pas pour la semaine prochaine, et vous tâcherez, messieurs, de vous passer de Piérik. »

Gaston et moi avons fait la grimace : nous avions justement le projet d'aller déjeuner sur une grève éloignée, très-favorable à la pêche, et Piérik devait être notre maître coq. Ma bonne l'a très-bien dressé à ce métier : il met parfaitement le couvert, il chauffe le bouillon, cuit les crabes et fait le café. Nous serons obligés de remettre à plus tard notre expédition.

La course au canard. (P. 206, col. 1.)

Je t'avoue, mère, que j'ai trouvé la fête très-jolie, surtout parce qu'elle ne ressemble à aucune autre. Dès le matin grande affluence, la place se remplissait. Au large, les chasse-marées se pavoisaient. Un assez grand nombre d'embarcations se croisaient sur la mer, qui était brillante et douce. Une tente a été dressée pour les orphéonistes d'Auray, dont les accords sont très-jolis à entendre en plein air. Un brillant morceau se joue, les bateaux de la course à l'aviron

partent, cette enfilade de bateaux est très-gracieuse. Ils disparaissent, puis reviennent vers le but; nous apercevons un point noir, le bateau, deux points blancs, les rameurs en bras de chemise, deux longues lames d'argent qui fouettent vigoureusement la mer, les rames. La population entassée derrière nous pousse des clameurs : « C'est le noir, c'est le blanc; c'est Joachim, c'est Joli. » Au moment où les bateaux arrivent, j'entends : cloup, cloup, cloup : ce sont des gamins qui piquent une tête et qui font philosophiquement la coupe sous les yeux des spectateurs. Mais voici le tour des bateaux à voiles. Qu'ils sont élégants de loin et sur l'eau, ma mère! les uns ont des voiles d'un blanc éclatant, les autres d'un rouge ardent. J'ai bien envié une certaine embarcation de plaisance, blanche de la coque au haut du mât, et qui filait sur la vague comme un beau cygne. Après ce long va-et-vient des bateaux, l'ascension du mât de cocagne commence. A une large couronne de feuillage sont suspendus de modestes cravates et de longs cache-nez. Nous avons ri à nous tenir les côtes de voir les efforts de tous ces pauvres gens; il y en avait qui montaient poussés par la tête et les mains de leurs compétiteurs; plusieurs fois un grand balai s'est mis de la partie, ce qui était du dernier comique. Ces dames trouvaient ce spectacle légèrement trivial, ce qu'il était; mais nous n'en riions pas moins de bon cœur. Mais voici le plus drôle de la fête. Du vieux lougre partait une longue planchette soutenue par des planches posées en forme d'X : c'était le théâtre de la chasse au canard. Un de ces volatiles est lancé du lougre et s'abat sur le flot; aussitôt des flancs du vieux navire sort une fourmilière d'enfants en caleçon de bain; ils grimpent comme des chats, se jettent à l'eau et poursuivent le canard les cheveux collés sur le nez, leurs bras maigres fouettant la vague avec une énergie, une furie extraordinaire; la scène avait quelque chose de sauvage. Ces dames sont parties, et nous sommes restés seuls à regarder les évolutions de cette bande de petits marsouins poursuivant des canards.

A la distribution des récompenses les autorités se sont groupées sous la petite tente, et les lauréats, les cheveux encore tout humides, quelques-uns à demi nus, sont venus chercher les prix dus à leur vigueur ou à leur adresse. Un feu d'artifice a clos la fête. Je ne te dirai pas qu'il fut beau, mais il s'encadrait si bien, que je l'ai trouvé excessivement joli. Il s'est tiré sur le vieux lougre échoué, dont la grande silhouette noire se reflétait dans la mer. Les fusées traversaient un si beau ciel, et les petites pluies de feu tombaient dans de si belle eau, que nous applaudissions involontairement avec la foule.

Tout à coup Berthe s'écrie en tendant le bras en avant : « Un navire brûle. »

En effet, à l'horizon, un grand brasier s'allumait. Nous ne pouvions détacher les yeux de ce superbe incendie, et les suppositions allaient leur train.

Mais voilà que s'élève au-dessus de la fournaise un demi-cercle magnifique, nous éclatons de rire : c'était la lune qui nous jouait un tour de sa façon. Elle est montée peu à peu dans le ciel et elle y est demeurée si splendide, que, bien que le feu d'artifice fût fini, nous avons demandé à prolonger notre veillée. Mère, crois-le bien, je te parlerai souvent de cette lune-là : si j'étais poëte, je lui ferais des vers; mais tu sais que je ne suis pas poëte.

Je viens d'ajouter un oursin à ma collection. L'oursin, c'est la châtaigne de mer. En l'apercevant sous l'eau j'ai crié : « Une châtaigne! » Berthe, qui m'a entendu, est accourue, et nous cherchions gravement d'où avait pu tomber cette drôle de châtaigne, les environs ne nous montrant pas l'ombre d'un châtaignier, quand mon oncle est arrivé et m'a appris que ce que je tenais entre les doigts était un zoophyte appelé oursin. Il venait lui-même de ramasser sur la grève un oursin dépouillé de sa coque épineuse, c'est-à-dire une délicate demi-boule d'or d'un blanc verdâtre, régulièrement ornée de lignes formées par de petits globules variant de grosseur. En la plaçant entre la lumière et soi, on voit une étoile dont les rayons sont de mousseline. Sa forme et le charmant pointillé de l'extérieur ont donné envie à Berthe de la transformer en toque pour Mignonnette; mais nous soutenons que Mignonnette a l'air d'un petit Turc coiffé d'un turban, ce qui déplaît à Berthe.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA VIEILLE FEMME ET LE MOINEAU

FABLE JAPONAISE.

Il y avait une fois un vieux couple, sans enfants. Le mari, un beau matin, apporta un moineau en cage. Les cris assourdissants de l'oiseau ne tardèrent pas à ennuyer la femme.

Bientôt elle ne chercha plus qu'un prétexte pour le faire disparaître de manière ou d'autre. Un jour qu'elle était sortie, notre étourdi, en se promenant hors de sa cage, aperçut une robe neuve que la vieille avait commencé de coudre, et il s'amusa à en défaire les coutures en arrachant tous les fils à coup de bec.

Aussitôt rentrée, la vieille, voyant cela, le saisit, lui coupe le bout de la langue et le lâche dehors.

Lorsqu'à son tour le mari rentra à la maison :

« Où est l'oiseau? » demanda-t-il.

Sa femme lui avoua ce qu'elle avait fait.

« C'est une honte, poursuivit-il, de se montrer si cruel envers un petit être que d'ailleurs j'aimais comme si c'eût été ma fille. »

Là-dessus il sortit pour se mettre à la recherche du moineau. Dès qu'il fut sur la colline, il vit apparaitre une charmante jeune fille, qui le remercia des bontés qu'il avait eues pour elle pendant qu'elle était en séjour chez lui. En récompense, elle le pria de se choisir un présent :

« Voici, dit-elle, deux corbeilles devant toi, l'une très-lourde, l'autre légère ; tu n'as qu'à emporter celle que tu préfères.

— Pour un pauvre vieux que je suis, fit le bonhomme, il vaut mieux prendre la moins pesante. »

Ainsi fut fait, et, selon la recommandation de la jeune fille, il n'ouvrit la corbeille qu'après être rentré à la maison. Elle était pleine des plus beaux habits.

Le vieux dit à sa femme, qui était présente, d'où provenait cette richesse.

« Je pourrai bien en faire autant, » pensa-t-elle, et, de son côté, elle se mit à la recherche du moineau.

Quand elle fut sur la colline, elle vit, en effet, la même apparition, et la belle jeune fille, tout en lui reprochant ses mauvais procédés, lui présenta aussi deux corbeilles, l'une très-lourde, l'autre légère.

« Mon mari sera bien étonné quand il verra que je rapporte encore plus que lui à la maison, » se dit la vieille en soulevant la corbeille la plus pesante.

Elle la charge sur ses épaules, arrive avec peine, s'empresse d'ouvrir le couvercle... et quelle n'est pas sa confusion, en présence de son mari, lorsqu'elle voit sortir de la corbeille deux affreux diablotins, qui partent ricanant, glapissant, gambadant et lui faisant la nique, digne récompense de son mauvais cœur et de sa cupidité.



La vieille femme et le moineau, gravure de l'édition japonaise.



L'ÉTANG EN MINIATURE[1]

L'AQUARIUM D'EAU DOUCE

II

Il s'agit, à présent, de peupler l'aquarium des animaux pour lesquels il est spécialement préparé, c'est-à-dire de poissons. Ici, nous recommanderons encore une grande sobriété dans les choix, l'encombrement étant une cause de non-réussite et de confusion. Peu de poissons, pas très-gros, font beaucoup mieux qu'une population très-serrée.

Quelles sont les meilleures espèces?

En première ligne, le cyprin doré de la Chine, rouge, jaune ou argenté; puis, la carpe à la robe dorée; la carpe à miroir, surtout, avec ses larges écailles sur le dos; la tanche, aux reflets bleus et cuivrés; la petite brême bordelière, avec sa raie bleu d'acier sur les flancs; le véron, aux changeantes couleurs vers le printemps ; le goujon, le gardon, la vandoise, l'ablette...

Le barbeau est un carnassier terrible; l'anguille aussi; la perche, toute petite et bien jolie, mais délicate surtout à la chaleur; le brochet est inacceptable, les épinoches aussi.

Ne donner aucune matière fermentescible ou putrescible. Pour les poissons qui aiment les féculents, les remplacer par des oublies ou mieux des pains à cacheter émiettés en petite quantité; vers de vase peu à peu; mouches quelquefois; viande cuite hachée et pilée, toujours.

Retirer du fond tous détritus non mangés.

Deux repas, au plus, par semaine, pourvu que les eaux contiennent assez d'animalcules microscopiques, et elles en contiennent toujours au bout de quelques semaines. Quant aux déjections des poissons, les mollusques en font leur affaire; c'est là une de leurs utilités.

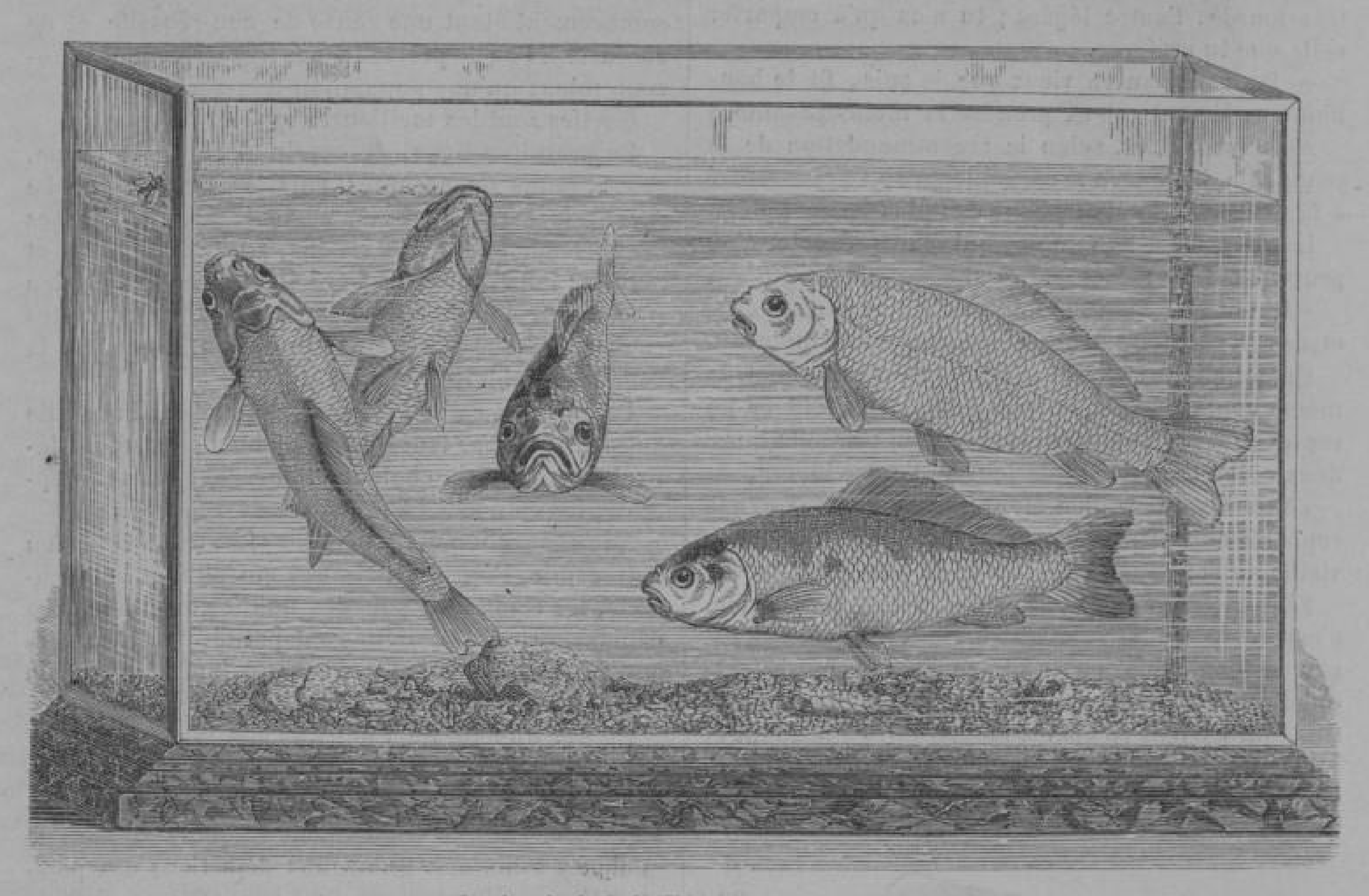
Un mot encore : ne jamais employer l'eau de puits pour emplir l'aquarium ; prendre celle de rivière ou de pluie. Se souvenir qu'il faut compter trois litres d'eau par habitant gros comme le véron, par exemple. Quant à changer l'eau, on n'en a jamais besoin: on la remplace par petites parties, à mesure qu'elle s'évapore, et, si l'équilibre des plantes et des animaux est bien établi, la même eau sert indéfiniment. On ne la change que si l'on veut nettoyer la surface des glaces, — et encore ! C'est toujours une opération grave, et dangereuse pour beaucoup. Il faut plus d'un an pour que le fond, devenu noir, nécessite un remaniement.

Maintenant que nous avons appris à nos jeunes amis et amies à se procurer un aquarium commode,

1. Suite et fin. — Voy. page 168.

suffisant et à bon marché, révélons-leur que, lorsqu'on a l'argent et le temps devant soi, on peut faire bien autre chose. Supposez une haute table allongée, dont le dessus serait formé d'une cuvette de 20 centimètres d'épaisseur, en zinc épais, cachée dans l'épaisseur du meuble. Remplissez de terreau cette capacité, de trois côtés, laissant, en avant, vers le milieu du grand côté, un petit étang en miniature, bâti en ciment de Portland sur tout son parcours, excepté sur le devant, où une glace en laissera voir la coupe ou l'intérieur.

Plantez des herbes aquatiques et autres dans la erre, peuplez tout cela des animaux dont nous avons parlé, en y ajoutant lézards, salamandres, etc. Procurez-vous même la musaraigne aquatique, qui plonge et court sous les eaux, entourée d'une gaze aérienne, comme une ondine voilée dans sa course mystérieuse. Vous aurez là une vivante incarnation d'une loutre taillée sur le patron d'une souris, dévastant un peu votre étang, mais... il faut bien que tout le monde vive!


Cyprins dorés de la Chine. (P. 203, col. 2.)

Enfermez tout ce monde par des parois de verre de 30 centimètres de hauteur; couvrez le tout de volets soit en glaces, soit en toile métallique, et dites si vous n'aurez pas un petit Éden à étudier?...

Car enfin il faut bien en arriver où je voulais en venir : c'est que l'aquarium ne peut ni ne doit être considéré comme un jouet futile, sans conséquence, destiné à de passagères distractions. Il constitue une récréation, mais une récréation si pleine d'utilité, qu'elle vaut mieux que certaines études! Avant tout, il apprend aux jeunes gens à *observer*.

Observer, n'est-ce pas exercer d'une façon sagace la plus précieuse des facultés que la Providence nous ait départies?

C'est en buvant chaque jour à ces sources intarissables de jouissances inédites, intellectuelles, que nous reconnaîtrons la profonde vérité des paroles saintes :

« Bienheureux sont les yeux qui voient!... »

L'aquarium présente, de plus, un côté moral trop facilement caractérisé pour ne pas frapper les pères de famille. Il apportera de sérieux et féconds éléments à leur sagesse prévoyante, s'ils comprennent qu'il est de leur devoir d'occuper l'imagination fougueuse de la jeunesse irréfléchie, et de la maintenir en dedans de ces prudentes barrières qui assurent son bonheur futur.

L'aquarium viendra, avec l'entomologie et la botanique, qu'il amène, s'établir dans l'intelligence de l'enfant. Les heures qu'il lui consacrera seront à la fois profitables à sa santé et à son esprit.

H. DE LA BLANCHÈRE.





Ils sont deux sur le même cheval. (P. 209, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS [1]

XVI

Par monts et par vaux.

Qui chevauche si tard sur la route d'Endringen, à travers le pré aux Sureaux? Ils sont deux, un jeune homme et une jeune fille, sur un même cheval, un beau cheval blanc à la croupe luisante et vigoureuse. Un grand chien-loup galope en avant d'un air joyeux; il rebrousse un instant chemin comme pour s'assurer qu'on le suit; puis il repart plus alerte, aspirant l'air à plein nez.

« Tenez, dit la jeune fille à son compagnon, voilà l'endroit où pendant tout un été j'ai gardé les oies; voilà la source où un jour j'ai puisé de l'eau pour votre père. Adieu, poirier sauvage, adieu, champ et forêt, adieu aussi, *prince Coucou!* Le rêve est devenu une réalité. »

Ainsi parlait Pieds-nus, montée en croupe sur Trot-d'argent, le cheval favori des Landfried.

« C'est étrange! répondit Jean : quand je vous écoute en fermant les yeux, je m'imagine entendre ma mère. Deux voix ne peuvent pas, je crois, se ressembler davantage. »

Déjà les voyageurs ont franchi le pré aux Sureaux; ils redescendent d'un bon pas l'autre versant de la colline. Tout en bas, dans la nuit claire et sereine, on aperçoit, comme une masse sombre, le charbonnage de Moosbrunnen. Le vieux Mathieu et Damien sont assis sur un banc près de la cabane. C'est l'heure où, sous l'influence mystérieuse des ténèbres, la langue du bonhomme se délie singulièrement. Il raconte à son compagnon toutes sortes d'histoires merveilleuses du temps passé, de ce temps où la forêt de Moosbrunnen était, paraît-il, si épaisse et si étendue, qu'un gland pouvait, sans toucher le sol, rouler d'arbre en arbre du Neckar au lac de Constance. Il narre aussi à Damien, qui l'écoute la bouche béante, la céleste apparition du cheval blanc, qui, par-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

tout où il passait, rayonnant de lumière, répandait la paix et le bonheur.

Tout à coup Damien tressaille et saisit le bras de Mathieu : « Là-bas, dit-il tout tremblant, voyez-vous, voyez-vous ? »

Le bonhomme lève lentement la tête et demeure stupéfait à son tour. Un cheval blanc descend la montagne. Il est conduit par un cavalier à deux têtes. L'apparition surnaturelle s'approche de plus en plus. Une voix crie : « Dami ! Dami ! » Les deux charbonniers terrifiés n'osent faire le moindre mouvement. Une minute encore, et la bête fantastique s'arrête devant eux. Damien n'en peut croire ses yeux : c'est bien sa sœur, c'est Pieds-nus qui vient de sauter à terre. Avec elle est un inconnu vêtu comme un prince.

En un instant la jeune fille eut tout conté à son frère, qui, en apprenant qu'il irait en service chez la bonne fermière et aurait trente vaches sous sa surveillance, se mit à danser comme un fou tout autour du tas de charbon.

Le père Mathieu, redevenu taciturne, considérait la scène d'un air impassible.

Que de paroles gaies et de sonores éclats de rire répétèrent cette nuit-là les échos surpris de la clairière !

Avant de quitter Damien, Jean lui fit cadeau de sa propre pipe, garnie d'argent.

« Merci, beau-frère, répondit l'heureux garçon, qui ne pouvait assez ouvrir la bouche pour articuler ce mot de beau-frère. Nous nous retrouverons, beau-frère, et vous verrez que je suis assez dégourdi. »

Enfin on remonta en selle ; le jeune couple était impatient d'atteindre la ville voisine. Le cheval blanc avait déjà fait quelques pas, lorsque Damien se frappant le front cria subitement : « A propos, beau-frère, n'oubliez pas ma culotte de peau. »

Un joyeux éclat de rire répondit à cette apostrophe, et les deux fiancés disparurent au bout du sentier.

Il faisait jour quand les voyageurs arrivèrent en vue de la ville. Comme leur façon d'aller eût pu exciter la curiosité, ils mirent pied à terre avant que personne les eût rencontrés ; Jean conduisit le cheval par la bride. Ils entrèrent dans la première auberge, et se firent servir deux bonnes jattes de café au lait que l'un et l'autre mangèrent de bon appétit.



Ils mirent pied à terre. (P. 210, col. 2)

« Madame la fermière Landfried, dit tout à coup le jeune homme d'un ton demi-sérieux et demi-enjoué, c'est aujourd'hui qu'il vous faut comparaître devant mon père et ma mère. Oh ! ne vous forgez point de tourments d'avance. Il est certain que vous n'êtes point celle qu'on attend ; j'espère toutefois, s'il plaît à Dieu, que les choses marcheront sans encombre. Reposez-vous ici un instant ; je vais à la recherche d'une voiture ; il ne convient pas que vous traversiez ce pays montée en croupe sur Trot-d'argent... Fidèle, restez avec votre maîtresse ! »

Le chien, sans se faire prier, s'accroupit d'un air caressant aux pieds de la jeune fille.

Demeurée seule, Marie écrivit une longue lettre au maire d'Haldenbrunn ; elle y remercia la commune des bienfaits qu'elle et son frère en avaient reçus, et promit de les reconnaître un jour de son mieux. Elle recommanda encore qu'on mît sous la tête de Marianne la Noire son livre de prières et celui de son fils. Après quoi elle cacheta sa lettre ; puis, comme Jean tardait à rentrer et que l'attente paraissait longue à Pieds-nus, elle essaya de dormir sur sa chaise ; mais elle ne put y réussir. Malgré elle, elle était en proie à une inquiétude singulière. L'hôtesse, qui allait et venait par la salle, s'en aperçut et lui dit : « Il faut croire que votre mari a beaucoup de visites à faire dans la ville ? »



Marie écrivit une longue lettre. (P. 211, col. 1.)

A ce mot, nouveau pour elle, *votre mari*, elle tressaillit sans répondre. L'hôtesse, surprise, la regarda d'un air attentif qui accrut encore son embarras.

Heureusement la porte s'ouvrit sur ces entrefaites, et Jean parut sur le seuil. Pieds-nus l'accueillit comme s'il eût fait une absence de dix années.

« Partons, lui dit le jeune homme, tout est prêt. »

En effet, une jolie voiture peinte en vert était devant la maison ; on y attela aussitôt le cheval blanc, et Marie prit place aux côtés de Jean sur le siége demi-circulaire et bien rembourré. Le chien aboyait joyeusement aux naseaux de Trot-d'argent.

Oh ! la sereine matinée ! les doux parfums qu'exhalaient le mont et la plaine, et comme la voiture roulait légère sur la belle route tout unie ! Chemin faisant, le jeune homme dépeignait à sa fiancée la grande métairie de Zusmarshofen, avec son nid de cigogne à la toiture, et son bétail si bien nourri et si rondelet qu'une goutte d'eau n'eût pas tenu sur son poil. Dans l'après-midi, ils franchirent les bornes du district où était situé Zusmarshofen, et les passants commencèrent à reconnaître Jean et à le saluer.

« Voyez-vous là-bas, sur la montagne, dit celui-ci à Pieds-nus, cette clairière au milieu des bois, cette petite cabane, ces vaches qui d'ici ne paraissent pas plus grosses que des hannetons, c'est notre pâturage ; c'est là que l'on installera ce beau luron de Dami.

« O mon Dieu ! répétait Marie, que c'est haut ! Où les hommes ne se risquent-ils pas ? »

Cependant chaque enjambée de Trot-d'argent rapprochait les voyageurs de la métairie. Il était temps de se concerter sur la manière dont Pieds-nus se présenterait aux Landfried. Il fut convenu, après un court débat, que Jean resterait provisoirement dans la vallée, chez le meunier, et que Marie s'en irait toute seule à la ferme conter brièvement et rondement l'affaire aux parents. Elle descendit aussitôt de voiture, et Jean lui montra de loin sur la hauteur la maison, près de laquelle croissait un tilleul. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole de plus. Marie

s'achemina droit devant elle, tandis que Jean tournait à gauche vers le moulin. Le meunier et ses gens virent avec étonnement leur jeune maître descendre de voiture sans rien dire, entrer chez eux d'un air distrait, puis sortir et rentrer un moment après sans même écouter ce qu'on lui disait. Enfin il s'accouda tout pensif au montant de la porte extérieure. Il comptait en lui-même chaque pas que faisait Marie : « Elle est maintenant, se disait-il, à la hauteur de tel champ, elle longe tel pré ; elle passe près du rideau de hêtres... Ah ! mon Dieu ! la voilà sous l'ombre du tilleul ! Elle entre, elle est entrée... Que se passe-t-il, que se passe-t-il ? »

Imité de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.

A suivre. PAR J. GOURDAULT.



Mme LA COMTESSE DE SÉGUR

L'aimable et sainte femme qui vient de mourir, Russe d'origine, mais Française par le cœur, était née à Saint-Pétersbourg le 19 juillet 1799. Elle était la filleule de l'empereur Paul, dont son père, le comte Rostopchine, était alors le ministre, le favori et peut-être le seul et véritable ami. Tout le monde connaît le nom de ce grand patriote russe qui brûla Moscou ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que ce prétendu barbare fut un homme aimable et bon, un littérateur éminent et de plus un grand homme de bien, comme l'a fait voir son petit-fils le comte Anatole de Ségur dans une Vie de son aïeul publiée récemment.

Le comte Rostopchine épousa, en 1795, Catherine Protassow, fille du comte Protassow, gouverneur civil du gouvernement de Kalouga. Elle avait été élevée chez une de ses tantes, demoiselle d'honneur et favorite de l'impératrice Catherine. Elle était fort jolie, fort spirituelle et très-instruite, et la hauteur naturelle de son âme l'avait préservée des vices dont la cour de Catherine lui offrait tant d'exemples. « Femme et mère exemplaire, dit l'historien de Rostopchine, elle inspira toujours à son mari une tendresse profonde basée sur une estime qui allait jusqu'au respect et à la vénération. » Dieu bénit ce mariage, d'où naquirent huit enfants. Trois moururent en bas âge ; sur les cinq autres, un seul, une fille, précéda de peu de temps son père dans la tombe. La comtesse Rostopchine se convertit au catholicisme en 1808, et sa fille Sophie, qui fut depuis la comtesse de Ségur, suivit à l'âge de quinze ans l'exemple de sa mère.

En 1817, le comte, la comtesse Rostopchine et leurs enfants vinrent en France, où ils passèrent presque six années de suite.

En 1819, par l'intermédiaire de madame Swetchine, amie des deux familles, la comtesse Sophie épousa le comte Eugène de Ségur, petit-fils du maréchal de Ségur et du comte de Ségur, grand-maître des cérémonies sous l'empire et académicien.

En 1830, le comte Eugène de Ségur, devenu l'aîné et le chef de toute la famille par la mort de son grand-père, hérita de la pairie.

La comtesse de Ségur eut huit enfants ; un de ces enfants succomba quelques mois après sa naissance, et une fille, Sabine, mourut religieuse de la Visitation en 1868. Les six survivants sont Mgr de Ségur, le comte Anatole, conseiller d'État, le comte Edgar, ancien diplomate et ancien député, la baronne de Malaret, Mme Fresneau et la vicomtesse de Pitray.

La comtesse de Ségur, dont le nom demeurera cher à l'enfance et aux lettres françaises, ne commença à écrire que fort tard. C'est après cinquante ans qu'elle composa pour ses petits-enfants et pour la jeunesse ces contes charmants, ces vrais romans de l'enfance, qui laissent bien loin derrière eux les contes de fées, toutes les histoires qui ont bercé nos jeunes années, et ont valu à l'aimable écrivain le nom de Balzac des enfants.

Ah ! les bonnes heures que nous avons passées jeunes et vieux dans la compagnie de cet esprit charmant et prime-sautier qui nous conduisait si lestement et d'une façon si aimable dans tous les chemins de l'imprévu, à travers les rires et quelquefois les larmes ! Comme nous allions, et avec quel charme, de *François le Bossu* à *Jean qui grogne et Jean qui rit*, des *Malheurs de Sophie* à la *Sœur de Gribouille !* Ah ! les *Deux nigauds !* quel chef-d'œuvre ! Innocent, Simplice, Prudence et madame Bonbeck ne mourront pas ; Boginski et Cozgrrrrrrrblski, quels types et quelle source inépuisable de rires éclatants et sans fin ! Je vois encore à la veillée, dans un vieux château de Normandie, deux enfants blonds, aux grands yeux bleus, pleurer et rire tour à tour aux récits de l'*Auberge de l'Ange gardien* et du *Général Dourakine*, et les grands parents essuyer furtivement une larme en écoutant l'histoire touchante du *Pauvre Blaise*. Et les *Mémoires d'un âne !* Ils ont fait le tour de la France, ils ont fait le tour du monde, ces *Mémoires d'un âne*, et Cadichon est immortel... Je m'arrête, car il faudrait citer les vingt volumes de la Bibliothèque rose illus-

trés par le crayon habile de Bayard et Castelli, les dessinateurs ordinaires de madame de Ségur [1].

Dans ces récits étincelants de gaieté et d'humour et si souvent émus, où l'auteur a mis toutes les séductions de sa plume élégante et de son merveilleux talent de conteur, tout son esprit et tout son cœur, on sent qu'elle aime les enfants et qu'ils tiennent dans sa vie la plus large place. Aussi la Providence l'avait-elle comblée à souhait en lui accordant la bénédiction d'une nombreuse famille. Comme elle était heureuse au milieu de la troupe joyeuse et turbulente de ses petits-enfants, qui lui rendaient si bien toutes ses caresses et toutes ses gâteries !

On trouve dans la *Vie de Rostopchine* une lettre datée de Paris, dans laquelle il raconte à sa femme comment il a fêté son jour de naissance par des œuvres de charité. Après avoir cité ces lignes vraiment touchantes où éclatent toute la tendresse du comte Rostopchine pour sa femme et la charité chrétienne la plus pure, M. Anatole de Ségur ajoute :

« Cette admirable charité pour les pauvres, dont je ne puis transcrire l'expression sans un profond attendrissement, était une des vertus dominantes du comte Rostopchine. Partout où il allait, une de ses premières préoccupations était de rechercher les plus malheureux et de les secourir. Il aimait à leur porter lui-même ses aumônes, à causer avec eux, à jouir de leur bonheur et de leur reconnaissance, et cette pensée constante se retrouve à chaque instant dans sa correspondance. Je bénis Dieu qu'en écrivant cette Vie de l'homme illustre qui fut mon aïeul, il m'ait été donné d'y rencontrer cette vertu désignée par le Sauveur du monde comme un des gages les plus assurés du salut... »

Madame la comtesse de Ségur.

Cet amour des pauvres, la comtesse de Ségur en avait hérité de son père. Sa générosité était sans bornes et l'on peut dire qu'elle donnait littéralement tout, et avec quelle délicatesse! Combien de fois par sa douceur, sa bonne grâce et la bonté compatissante qui ne la quittaient jamais n'a-t-elle pas chassé le désespoir, relevé les courages abattus et ramené le calme et l'apaisement dans des cœurs ulcérés par toutes les privations de la misère !

Un jour un poëte malheureux lui écrit pour lui demander un secours. Il ne tient pas beaucoup à l'existence, dit-il, mais il voudrait avant de mourir faire éditer son œuvre. Mme de Ségur lui donne 100 francs en réclamant un échantillon de son talent.

Le lendemain le poëte lui envoie quelques sonnets tout à fait ridicules, et Mme de Ségur lui répond par la lettre suivante :

« Monsieur, j'ai peur que l'attente d'un éditeur ne vous entraîne un peu bien loin. Croyez-moi, faites de la poésie un passe-temps et pas autre chose. Ci-joint 500 francs.

« C^sse^ DE SÉGUR. »

Le poëte, un excellent père de famille, suivit le conseil de sa généreuse bienfaitrice et il tient aujourd'hui un petit commerce qui prospère et lui rapporte beaucoup plus que ses vers.

Il y a quelques années, celui qui écrit ces lignes avait été chargé par Mme de Ségur, qui daignait l'honorer de son amitié, de visiter une pauvre famille d'artisans réduite, — comme tant d'autres à Paris, — à la plus affreuse misère, par l'ivrognerie du mari. La femme et ses deux enfants étaient atteints de la petite vérole, et, pendant plus de trois mois, Mme de Ségur pourvut à tous les besoins de la mai-

1. Outre un grand nombre de contes, Mme de Ségur a publié un volume de *Comédies et proverbes*; la *Bible d'une grand'mère*, l'*Évangile d'une grand'mère* et les *Actes des Apôtres ;* elle a mis à la portée des plus jeunes intelligences, avec une clarté et une simplicité remarquables, les grandes vérités de la religion.

son. Lorsque ces pauvres gens furent rétablis, je crus devoir faire observer à Mme de Ségur que son œuvre charitable me paraissait terminée. « Non, mon cher docteur, me répondit-elle avec ce bon sourire que je me rappellerai toujours, non, il faut maintenant que vous m'aidiez à guérir le mari. C'est une rude tâche, mais on peut en venir à bout à force de charité. » Ensemble nous entreprîmes une œuvre dont j'ai appris depuis longtemps à connaître toutes les difficultés; et la charité, la douceur infatigable et aussi la fermeté de caractère de la sainte femme opérèrent un miracle là où la pauvre science du médecin et toute son expérience échouent si souvent. Celui-là aussi fut sauvé et pendant longtemps cet ouvrier, qui est redevenu un bon père de famille et un honnête homme, ne parlait de « la bonne dame » qu'avec des larmes dans les yeux. Ah ! si je ne craignais d'offenser cette chère et sainte mémoire, je raconterais bien d'autres traits semblables dont j'ai été le confident et le témoin.

On comprend facilement que quand vint la mort « toute la troupe sacrée des vertus qui veillait pour ainsi dire autour d'elle, comme dit Bossuet, en avait banni les frayeurs ». Calme, vaillante et résignée, la comtesse de Ségur la vit approcher sans s'émouvoir. Entourée de tous ses enfants et de ses petits-enfants, qu'elle couvrit une dernière fois de ses caresses et de ses bénédictions, elle s'endormit à soixante-quatorze ans dans la paix du Seigneur, confiante dans la justice et les promesses de Celui qui tiendra compte d'un verre d'eau donné en son nom.

Ses obsèques ont eu lieu le 11 février dernier, à l'église Sainte-Clotilde, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie. Son fils Mgr de Ségur voulut dire lui-même la messe, et Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers, donna l'absoute.

Mme de Ségur a désiré que son corps reposât dans une sépulture de famille, sur la terre de Bretagne qu'elle a tant aimée. Son cœur a été déposé au monastère de la Visitation où est morte sa fille Sabine, l'ange de cette maison de Ségur qui a illustré l'armée, la magistrature, la diplomatie, les lettres et l'Église, et où la foi la plus vive, la charité et l'amour du bien sont héréditaires.

Dr E. Decaisne.

LE PLUS GRAND PONT DU MONDE

Le plus grand pont du monde est celui du chemin de fer de Mobile à Montgomery, qui traverse les rivières de Tensas et de Mobile, et n'a pas moins de 24 kilomètres de long. Ce pont est de bois, supporté par des piles cylindriques de fer, qui reposent elles-mêmes sur des pilotis enfoncés à travers les sables et les graviers. Sa construction a demandé trois années; il a coûté 7 500 000 francs.

L'INDO-CHINE[1]

III

LE LAOS (*suite*).

Le 28 mars, l'expédition française jetait l'ancre devant Nong-Kay; c'est le plus grand centre de population que l'on rencontre sur les bords du Mékong, de Pnom-Penh à Luang-Prabang; les maisons, construites parallèlement à la rive, forment une rue de plus de deux kilomètres de long, coupée par plusieurs ruelles, ou plutôt par des sentiers perpendiculaires au fleuve; les colporteurs chinois y sont assez nombreux pour former un quartier à part, où l'on trouve, remisés sous des hangars, les nombreux chars à bœufs qui servent à leurs voyages jusqu'à la grande ville siamoise de Korat.

Un peu au-dessus de Nong-Kay, les voyageurs atteignirent l'emplacement de Vien-Chan, l'ancienne capitale du Laos. Quoique la destruction de cette ville ne remonte qu'à l'année 1828, son emplacement n'offre plus que des ruines à demi enfouies sous une épaisse végétation. Le palais des rois de Vien-Chan, malgré ses toits effondrés et ses colonnades incendiées, est la seule habitation dont les vestiges soient encore reconnaissables, grâce aux enceintes épaisses et aux cours pavées qu'il eût été trop long de détruire. Partout ailleurs d'informes monceaux de briques indiquent seuls sous les broussailles l'emplacement des maisons les plus considérables. Il n'y a d'autres édifices restés debout que les pagodes; mais, étant abandonnées par leurs prêtres et construites des mêmes matériaux que le palais, quarante saisons pluvieuses en ont terni les fragiles splendeurs. La hâtive végétation des tropiques, qui adoucit heureusement l'aspect de ces dévastations barbares en les recouvrant de verdure et de fleurs, donne de loin à ces sanctuaires ruinés un cachet trompeur de vétusté; de hautes herbes croissent partout sur les sacrés parvis, des plantes grimpantes étreignent déjà les colonnes, des arbres vigoureux se font jour au travers des toitures.

« Quelques milles au-dessus de Vien-Chan, dit M. Francis Garnier, le Mékong s'encaisse définitivement entre deux rangées de collines qui resserrent et dominent son lit de toutes parts. Ses eaux, qui jusque-là, majestueuses et tranquilles, s'étaient paisiblement déroulées en formant de capricieux méandres sur le vaste plateau du Laos central, accélèrent leur course et bouillonnent au milieu des roches. Le noble fleuve, qui comptait parfois sa largeur par kilomètres, endigué maintenant entre deux barrières dont l'élévation va sans cesse en augmentant, se trouve contenu tout entier dans un fossé qui atteint rarement cinq à six cents mètres de largeur,

1 Suite. — Voy pages 183 et 200.

et dont il ne réussit jamais à sortir. Aux eaux basses, il n'occupe même plus qu'une fraction minime de cet espace, et son lit ne présente au regard qu'une surface rocheuse inégale et tourmentée. Au centre, une étroite fissure, sorte de canal dont la largeur se réduit parfois à quarante mètres, mais dont la profondeur en atteint plus de cent, renferme toutes les eaux du fleuve, qui y coule impétueux entre deux murailles de roches complétement à pic.

» Le soir même de notre départ de Vien Chan, nous arrivâmes au pied des collines entre lesquelles le fleuve allait s'engager et se frayer un difficile et sinueux chemin. Pendant une dizaine de milles à partir de Vien-Chan, ses eaux, larges et peu profondes, coulent entre des rives basses couvertes de maisons et de jardins, et suivent une ligne droite dirigée à l'ouest, quelques degrés nord.

» Le lendemain, 5 avril, nous fîmes encore assez facilement une dizaine de milles entre deux rives de plus en plus resserrées ; le fleuve se réduisit à une centaine de mètres de largeur, tandis que la sonde accusait soixante mètres de fond. Les hauteurs boisées qui encadraient la rivière offraient un aspect pittoresque, mais sauvage : nulle habitation, nulle trace de l'homme sur les berges, dont les animaux de la forêt avaient repris possession. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à un premier rapide formé par les cailloux et les galets qu'accumule à son embouchure un petit affluent de la rive gauche du fleuve, le Nam-Thon. Au delà, le lit du fleuve s'élargissait en s'encombrant de roches, et offrait entièrement le singulier aspect que j'ai essayé de décrire plus haut. Nos bateliers se déclarèrent incapables de nous conduire au milieu de ce labyrinthe d'écueils, et nous dûmes demander des guides au chef d'un petit village situé sur la rive droite, un peu au-dessus du rapide. Ce ne fut pas sans peine que nous les obtînmes : les difficultés du passage étaient trop grandes, la saison pluvieuse déjà trop avancée ; aucun mandarin, même les mandarins siamois, ne remontait le fleuve à pareille époque ; bref, on ne répondit pas de faire passer nos barques. »



Le tombeau de Mouhot, à Luang-Prabang. (P. 216, col. 2.

On comprend que cette navigation devait être fort lente : aussi les voyageurs n'avancèrent-ils plus à

partir de ce point que de huit à dix kilomètres par jour. A chaque instant, il fallait décharger les bagages, faire la route à pied sur des rochers aux arêtes tranchantes, pendant que l'on faisait franchir les rapides par les barques vides, retenues par des cordes.

Le 12 avril, ils sortaient enfin de cette région de rapides et arrivaient au bourg laotien de Xieng-Cang. Là quelle fut leur stupéfaction en apprenant que leurs fatigues allaient devenir inutiles et que des Anglais les avaient distancés et étaient déjà à Luang-Prabang, la capitale du Laos!

« Cette dernière nouvelle fut pour nous un véritable coup de massue, dit M. Garnier. Nous nous crûmes devancés, dans la région que nous voulions explorer, par une expédition scientifique rivale. L'intérêt attaché par les Anglais aux découvertes géographiques dans le nord de l'Indo-Chine, et les effort qu'ils avaient déjà tentés dans ce but les années précédentes, donnaient au fait qui nous était annoncé un degré de vraisemblance qui ne nous permit pas de le révoquer en doute un seul instant.

» Ainsi, notre voyage commençait à peine, et déjà l'inconnu manquait sous nos pieds; là où nous avions espéré une récolte vierge encore de tout moissonneur, il ne nous restait plus qu'à glaner sur les pas d'autrui. Nous en étions inconsolables. Le commandant de Lagrée surtout était plus affecté qu'il ne se l'avouait à lui-même. Une réflexion lui vint cependant, qui nous réconforta un peu. « Les Anglais n'ont pu, nous dit-il, reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le sud; eh bien, s'ils ont reconnu avant nous la partie médiane du cours du fleuve, nous prendrons notre revanche dans le nord, et nous pousserons jusqu'aux sources, s'il le faut, pour dépasser leurs traces. » L'émulation dans les entreprises scientifiques est un ressort d'une incomparable puissance. Le chagrin que nous avions ressenti tout d'abord en nous voyant devancés, devint un stimulant qui nous anima d'une ardeur plus grande et d'une foi nouvelle. »

Heureusement, quelques jours après les voyageurs rencontraient la fameuse colonne expéditionnaire anglaise, qui se réduisait à un Européen accompagné par deux domestiques et envoyé en mission politique par le roi de Siam. On n'avait donc aucune rivalité à redouter de sa part.

Le 30 avril, l'expédition française atteignait Luang-Prabang, capitale du Laos septentrional. C'est une charmante petite ville qui, s'étendant sur un espace d'un mille carré, compte une population, non de 80 000 habitants, comme le dit Mgr Pallegoix dans son ouvrage sur Siam, mais de 7 à 8000 seulement. La situation est des plus agréables : les montagnes qui resserrent le Mékong au-dessus comme au-dessous de cette ville, forment une vallée circulaire, dessinant une arène de neuf milles de largeur, qui a dû être jadis un lac, et encadrent un tableau ravissant, qui rappelle les beaux lacs de Côme ou de Genève.

La ville est bâtie sur les deux rives du fleuve : mais la partie droite ne compte que quelques habitations. La partie la plus considérable entoure un mont isolé qui a cent et quelques mètres de hauteur, et au sommet duquel on a établi une pagode.

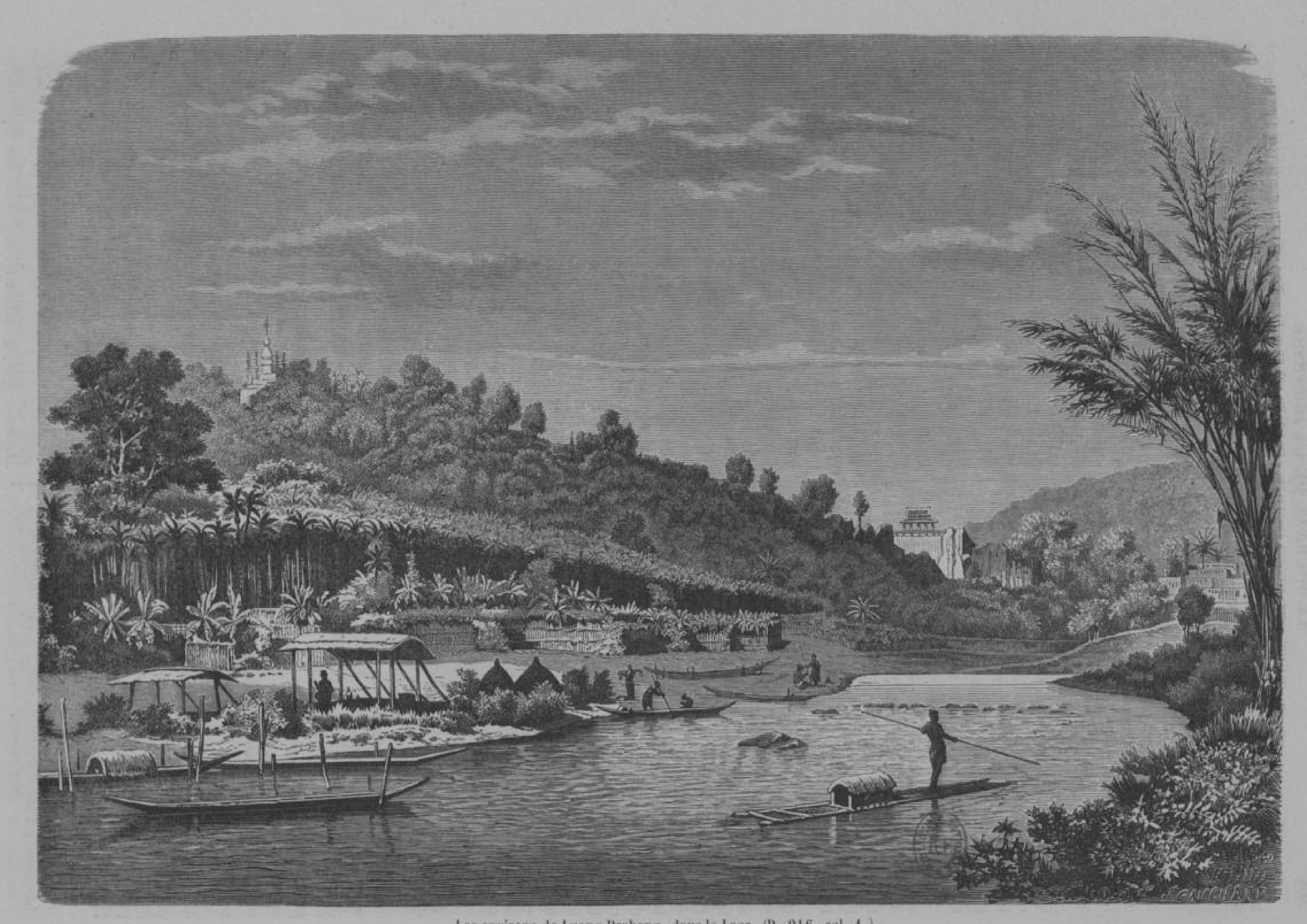
Le roi du Laos y a sa résidence, mais ce souverain n'est qu'un simple vassal du roi de Siam, qui fait administrer le pays directement par ses fonctionnaires.

C'est dans la partie méridionale de la ville que s'élève le palais du roi, énorme entassement de cases entouré d'une haute et forte palissade, et formant un rectangle dont l'un des côtés est contigu à la base de la colline qui s'étend au centre de la ville.

Le premier Européen qui eût visité Luang-Prabang, était notre compatriote Mouhot; c'est à une petite distance de cette ville qu'il avait succombé aux atteintes de la fièvre contractée dans les forêts des rives du Mékong.

« Notre étonnement fut grand, dit M. Francis Garnier, de retrouver ici le chien de l'infortuné naturaliste encore vivant, et adopté par une famille laotienne qui en avait le plus grand soin. L'ingrat s'était tellement familiarisé avec ses nouveaux propriétaires, qu'il nous montra les dents lorsqu'on nous l'apporta. Six ans avaient suffi pour effacer de sa mémoire tout souvenir de la race à laquelle avait appartenu son premier maître.

» Nous avions un pieux devoir à remplir vis-à-vis du Français qui le premier avait pénétré dans cette partie du Laos et avait su y faire estimer et aimer le nom de son pays. Il avait été enseveli sur les bords du Nam-Kan, près de Ban-Naphao, village situé à huit kilomètres environ à l'est de la ville, et le commandant de Lagrée résolut de consacrer, par un petit monument, la mémoire de cet homme de bien. Le roi, à qui ce projet fut soumis, se hâta d'entrer dans les vues du chef de la mission française : le culte pour les morts, si fidèlement pratiqué en Indo-Chine, justifiait trop hautement notre demande pour qu'elle ne fût pas accueillie avec empressement et déférence. Sa Majesté voulut fournir les matériaux nécessaires à l'érection du monument, et M. Delaporte, qui, de concert avec M. de Lagrée, en avait arrêté le dessin, se transporta sur les lieux pour en diriger la construction. Le 10 mai, le travail de maçonnerie était terminé, et la commission tout entière se rendit à Ban-Naphao pour assister à l'inauguration du modeste tombeau. Une plaque de grès, polie avec soin, fut encastrée dans l'une des faces et porte cette simple indication : H. Mouhot. — Mai 1867. — Le paysage qui encadre le mausolée est gracieux et triste à la fois : quelques arbres au feuillage sombre l'abritent, et le bruissement de leurs cimes se mêle au grondement des eaux du Nam-Kan, qui coule à leurs pieds. En face s'élève un mur de roches noirâtres qui forme l'autre rive du torrent : nulle ha-



Les environs de Luang-Prabang, dans le Laos. (P. 216, col. 1.)

bitation, nulle trace humaine aux alentours de la dernière demeure de ce Français aventureux, qui a préféré l'agitation des voyages et l'étude directe de la nature au calme du foyer et à la science des livres. Seule parfois une pirogue légère passera devant ce lieu de repos, et le batelier laotien regardera avec respect, peut-être avec effroi, ce souvenir à la fois triste et touchant du passage d'étrangers dans son pays. »

Comme dans la plupart des royaumes de l'Indo-Chine, le Laos est gouverné simultanément par deux rois, qui résident dans la même ville et se partagent le pouvoir. Ces souverains sont assistés, dans la gestion des affaires de l'État, par un conseil qui, par une coïncidence bizarre, porte le nom de *séna*.

L'expédition française fut accueillie tout d'abord avec une certaine froideur par le premier souverain du Laos ; mais, grâce à l'habileté du commandant Lagrée, ces mauvaises dispositions s'effacèrent bientôt, et le roi se montra plein de bon vouloir pour les projets français.

Cependant les voyageurs se trouvaient arrivés à la limite des pays où se fait sentir l'influence du roi de Siam. La situation des contrées limitrophes était de nature à faire naître la plus grande hésitation dans la route qu'il convenait d'adopter en quittant Luang-Prabang. La révolte des mahométans du Yunnan contre l'autorité de l'empereur de Chine avait été le signal de désordres et de guerres interminables dans les différentes principautés laotiennes comprises entre la Chine, la Birmanie et le territoire siamois. Le brigandage y était passé à l'état chronique, et certaines portions de cet espace avaient été entièrement dépeuplées.

M. de Lagrée se décida enfin à continuer de remonter le cours du Mékong, et le roi de Luang-Prabang lui fournit les barques nécessaires à toute l'expédition, mais seulement jusqu'à la frontière de ses États, c'est-à-dire pour huit ou dix journées de marche.

Pendant les derniers temps de leur séjour dans la capitale, les habitants s'étaient considérablement familiarisés avec les membres de l'expédition. « Nos préparatifs de départ, dit M. Garnier, attiraient une foule nombreuse de fonctionnaires devenus nos amis les plus intimes, qui réclamaient de nous un souvenir et se disputaient les hardes que nous laissions. Le moindre bouton d'uniforme, le plus mince débris de galon transportait d'aise ces braves gens, et ils ne nous refusaient jamais le plaisir de les voir s'affubler des redingotes ou des pantalons qui ne pouvaient plus trouver place dans nos malles. Dans les derniers jours, cette manie de travestissement avait atteint des proportions telles, que nous pouvions nous croire en plein carnaval. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA SOIE[1]

Mais revenons aux Gargantuas du cousin Jayard. Vers le quatrième jour leur voracité commença de s'apaiser considérablement ; le lendemain on n'entendait plus le moindre bruit de mandibules en travail. Nos mangeurs, définitivement rassasiés, dédaignaient la feuille sur laquelle ils se traînaient, lourds, indolents. Peu à peu leur peau d'un blanc mat tourna de nouveau au jaunâtre, et leur corps, qui diminuait de volume en tous sens, prenait insensiblement une sorte de transparence. En les regardant devant les rayons d'une lampe, comme on me les fit voir, vous eussiez dit autant de petits boudins de gélatine safranée. C'était de soie à l'état liquide, glutineux, que tous étaient pleins. Si j'avais pu en douter, une expérience, ou mieux une petite opération suffisamment cruelle qu'exécuta devant moi un des jeunes hommes de la maison, m'en eût fourni la preuve. Celui-là était pêcheur à la ligne passionné, et il s'agissait pour lui de renouveler une de ses provisions d'engins. Il planta d'abord sur une planche deux fortes épingles à la distance d'un demi-mètre environ. Puis il prit par les deux bouts une chenille qu'il rompit par le milieu ; et, écartant lentement les mains, il étira, fila, si je puis ainsi dire, la matière qu'elle contenait et qui s'allongeait ductile et consistante, jusqu'à ce qu'il put tortiller une des extrémités du *fil* ainsi obtenu autour de chacune des deux épingles ; et il le laissa sécher ainsi tendu.

Quand il eut procédé de la sorte avec un certain nombre de chenilles, il se trouva en possession d'une petite botte de ces fils auxquels les pêcheurs fixent leurs hameçons, et qui ont pour eux le double mérite d'être à la fois résistants presque à l'égal du fer, et translucides comme l'eau, au milieu de laquelle le poisson ne saurait les distinguer.

« Crins de pêche, crins de Florence : » c'est le nom qu'on donne vulgairement à ce produit ; mais combien l'emploient chez qui cette dénomination doit faire naître l'idée de quelque volumineux animal, qu'on en aurait dépouillé sans qu'il eût beaucoup à souffrir, tandis que ces *crins* ne rappellent rien moins que le supplice de l'écartèlement infligé à autant de pauvres petites créatures, qui étaient loin de penser qu'elles amassaient, pour une telle fin, leur fluide et brillant trésor !... Mais ne prodiguons pas notre pitié à ces quelques victimes isolées ; nous pourrions en être à court tout à l'heure.

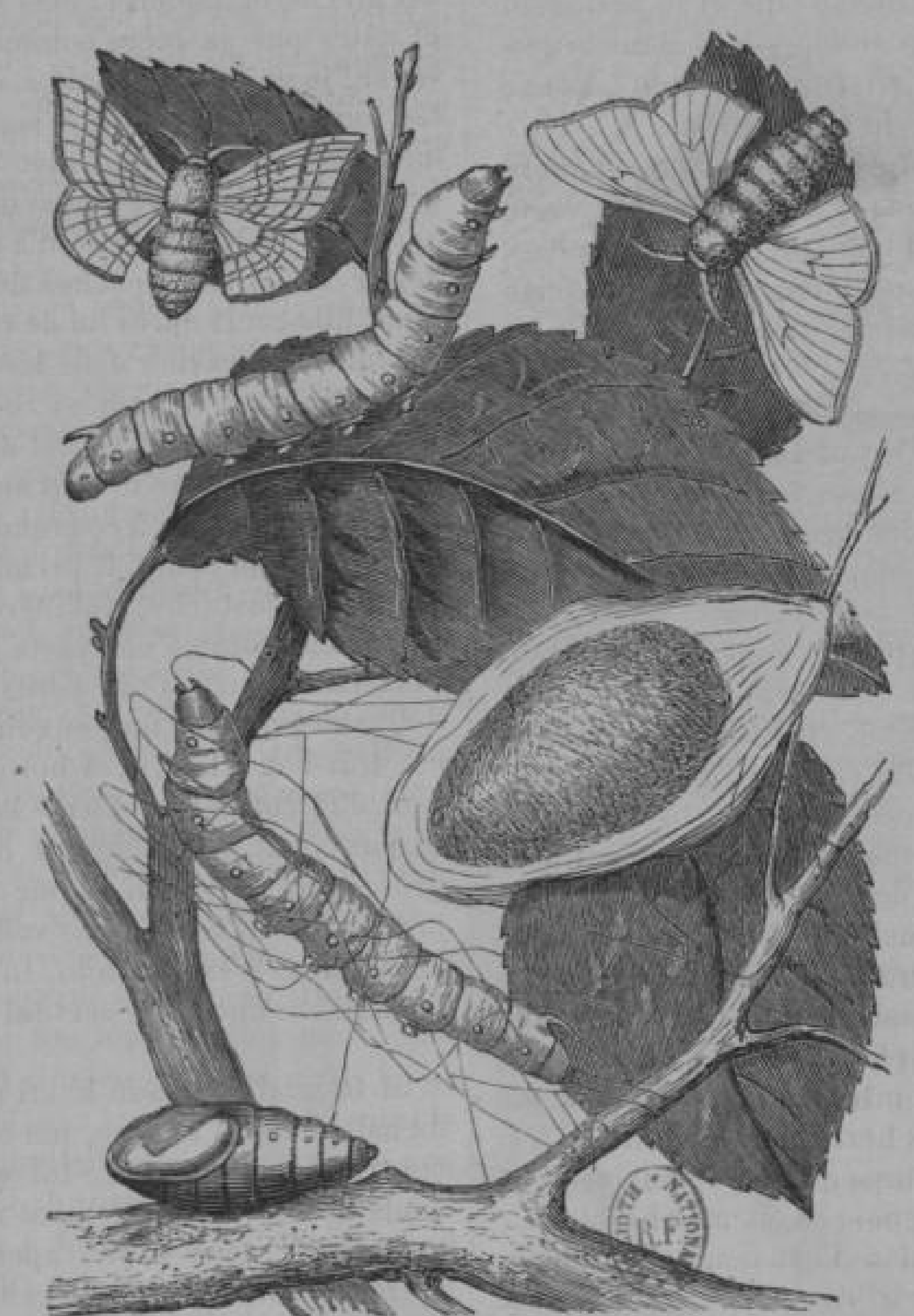
Les vers se promenaient donc pesamment, tout en devenant diaphanes, et, comme ils ne mangeaient plus ni ne devaient plus manger, et que, par conséquent, il n'y avait plus de cueillettes à faire, je crus que tous ces gens, littéralement rendus de fatigue,

1. Suite. — Voy. pages 165 et 191.

allaient pouvoir respirer un peu. Mais voilà que bientôt nos engourdis se mirent à se démener comme des possédés. Ils allaient, venaient à grands pas, si j'ose dire ainsi, tournaient sur eux-mêmes, secouaient la tête, levaient le museau, cherchaient à terre, à droite, à gauche, en l'air, se dressaient, retombaient; et l'on pouvait voir que, tout en se livrant à ces évolutions, ils jetaient autour d'eux quelques fils, qui pendaient de leurs lèvres comme une fine barbiche blonde. Et alors la mère Jayard de crier: « Leste, leste, mes enfants! encabanons, c'est le moment, encabanons! »

On n'avait pas d'ailleurs attendu jusque-là pour apporter dans toutes les ruelles des rayonnages des brassées de bruyères et de genêts secs, à l'aide desquels les hommes, les femmes se prirent aussitôt à former, en les cintrant, en les arc-boutant entre chaque étage de claies, des espèces de galeries branchues de huit à dix pouces d'ouverture environ, et sur le sol desquelles les vers furent répartis par troupes à peu près égales.

Nous, les enfants, nous avions pour mission de fournir de matériaux les constructeurs de ces nombreux tunnels de ramures; et Dieu sait qu'ouvriers et servants se hâtaient, s'actionnaient à l'envi!



Métamorphoses du ver à soie. (P. 219, col. 2.)

Comme pour ma part j'essuyais mon front baigné de sueur, car il faisait ce jour-là une de ces chaleurs suffocantes que parfois dans le Midi on ressent dès le milieu de mai: « Allons, petit, encore un peu de courage, — me dit le cousin Jayard, tout affairé à son importante besogne, — tantôt tu te reposeras, et pendant huit jours tu n'auras plus rien à faire, sinon à regarder monter les vers, si ça t'amuse. »

Les galeries terminées, je pus voir en effet que chacun s'en allait de ci, de là, pour savourer les loisirs qui enfin lui étaient faits. Moi, je restai dans la salle principale, où un spectacle tout nouveau me retenait, car presque aussitôt, aux brindilles d'arbrisseau qui formaient les parois des galeries, grimpèrent, se suspendirent des bandes, des processions de vers qui, après s'être installés dans quelque enfourchure, commencèrent à tendre à droite, à gauche, au-dessus, au-dessous d'eux, tout un enchevêtrement de fils, au milieu desquels ils se mouvaient avec une sorte de grave lenteur.

Deux ou trois heures plus tard, quelques-uns d'entre eux n'apparaissaient même déjà plus que comme de mystérieux personnages, se dodelinant dans un large palanquin de gaze dorée. Puis, peu à peu, fil à fil, la gaze s'épaississait, et l'espace où le fileur se balançait allait se restreignant... Et ils étaient environ cinquante mille qui, avec plus ou moins d'avance les uns sur les autres, se berçaient avec la même cadence, s'enveloppaient des mêmes voiles.

Dès le second jour, c'était à peine si l'on apercevait encore ceux qui s'étaient mis les premiers à l'ouvrage derrière le tissu qu'ils obtenaient en décrivant avec leur tête, d'où s'échappait la précieuse matière, un nombre indéfini de 8 successifs, — manœuvre à peu près semblable à celle d'une personne qui arrose un plancher avec un arrosoir à un seul trou. — Mais il fallait, me dit-on, quatre jours environ pour que les vers eussent achevé leur coque, ou plutôt leur *cocon*, — c'est le terme consacré, — qui est composé de quelque cinq ou six cents mètres de fil.

Ce magnifique travail achevé, la chenille, qu'on ne voit plus, cesse presque aussitôt d'avoir sa forme de chenille, et tombe dans l'étrange léthargie dont la nature a fait pour la plupart des insectes l'élément des métamorphoses; son corps se raccourcit, ses téguments extérieurs se durcissent. brunissent; sous cette espèce d'étui corné un thorax s'accuse, auquel s'attachent des pattes articulées; des ailes poussent; des antennes plumeuses se développent, les anneaux

inférieurs se renflent en abdomen velu... Enfin, au bout de deux semaines, un papillon percera la coque où il s'était enfermé chenille.

A suivre. EUGÈNE MULLER.



EN CONGÉ[1]



Un serpent!

XVIII

Mon herbier. — Un souffleur. — Le serpent. — Nouvelles découvertes. — A Lorient. — Le grand homme.

Je t'apporte une de ces charmantes coquilles. J'en ai tout un collier autour de mon herbier, qui s'enrichit tous les jours de quelque plante marine nouvelle. Cet herbier-là sera très-curieux pour mes camarades qui ne connaissent pas la mer, et je m'en occupe avec beaucoup de plaisir. Gaston a découvert, dans un livre intéressant intitulé *les Plages de France*, le moyen de conserver les herbes marines; il est très-simple. Les algues sont tassées en paquet jusqu'au moment où je veux les disposer dans mon herbier. Ce moment venu, je les jette dans l'eau douce, je les agite pour les aider à se décoller elles-mêmes; puis je place une feuille de papier dans un plat creux, je verse de l'eau pure, je lave mon algue, je la plonge dans l'eau jusqu'à ce qu'elle étende bien toutes ses fines dentelures, je l'applique sur le papier au moyen d'une petite baguette, je soulève le papier par les coins et je mets le tout à sécher sous une vitre.

Louis daigne nous accompagner sur la grève ces jours-ci, ma chère maman, et je t'avoue que nous rions beaucoup des mésaventures qui lui arrivent. Très-fanfaron en paroles, il est assez poltron en réalité, et il ferait un drôle de soldat et un drôle de marin. Marguerite et Berthe sont moins délicates que lui et font de plus vaillants compagnons de promenade. Aujourd'hui il a fait une scène à Gaston parce qu'il était tombé sur une belle touffe de ces chardons d'un vert bleu qui font un charmant effet dans le sable.

« Si tu ne mettais pas ton lorgnon, tu y verrais plus clair, lui a répondu Gaston; et d'ailleurs tu ne mourras pas de semblables piqûres. »

Louis s'est empressé d'aller raconter l'incident à sa mère, qui a passé une heure à chercher les piquants perdus dans le drap de son paletot. Avec tous ses airs de matamore, Louis se laisse toujours servir et gâter par sa mère comme un tout petit enfant. Gâter! je ne dis pas; mais servir!... Nous avons tous les jours quelque petite scène qui tourne souvent au comique. Ma tante met à peine le pied sur les grèves qu'elle entre dans une agitation qu'on peut appeler perpétuelle; elle n'a plus qu'un souci : apercevoir Louis, et les échos doivent avoir appris son nom. Elle court après lui de ci, de là, et quand il plaît à Louis de se cacher dans les rochers pour l'effrayer, elle nous lance tous à sa recherche. Où est Louis? Avez-vous vu Louis? Qu'est devenu Louis? Voilà les trois questions que le vent apporte sans cesse à nos oreilles. Elle porte à ce grand dadais son pliant, son ombrelle, son châle. Il prend tout et reçoit tout d'un air de majestueuse indifférence qui nous dépite. Justement comme contraste je vois Gaston qui fait l'inverse et qui est aux petits soins pour sa mère.

Gaston, qui est un peu roide pour ses camarades, est très-bon fils et très-bon frère, et désormais je veux être comme lui. Tu me laisseras te servir, n'est-ce pas? J'ai bien souvent manqué d'attention, de prévenance. Moi qui t'aime tant, je paraissais ne jamais penser à toi. Mais voilà! tu m'as un peu gâté aussi; mais c'est entendu, tu ne me gâteras plus et je serai ton chevalier servant et attentif.

Si tu avais entendu le cri que nous avons poussé du balcon tout à l'heure, ma chère maman, tu aurais été très-effrayée. Figure-toi que, comme nous arrivions nouant tranquillement notre cravate autour de notre cou, nous avons aperçu une grande forme noire et brillante qui s'élevait au-dessus des vagues. Nous avons jeté un cri involontaire et nous sommes restés bouche béante, les deux bouts de la cravate en main. La forme a bientôt reparu : c'était comme un immense taureau noir qui nageait entre deux eaux. « C'est un souffleur, m'a dit Gaston, regardons bien. » J'étais terrifié devant cette énorme bête, qui glissait rapidement devant nous en jetant parfois des jets d'écume; nous avons fini par appeler tout le monde; mais le monstre avait disparu. Oh! que la mer est étrange! maman; que d'animaux vivent en elle! En la voyant, je me figurais qu'elle n'était qu'une surface bleue et agitée; mais tous les jours je découvre qu'elle recouvre des mondes. Je sais que d'autres ont fait cette découverte avant moi et je me propose de lire les beaux livres illustrés que tu m'as

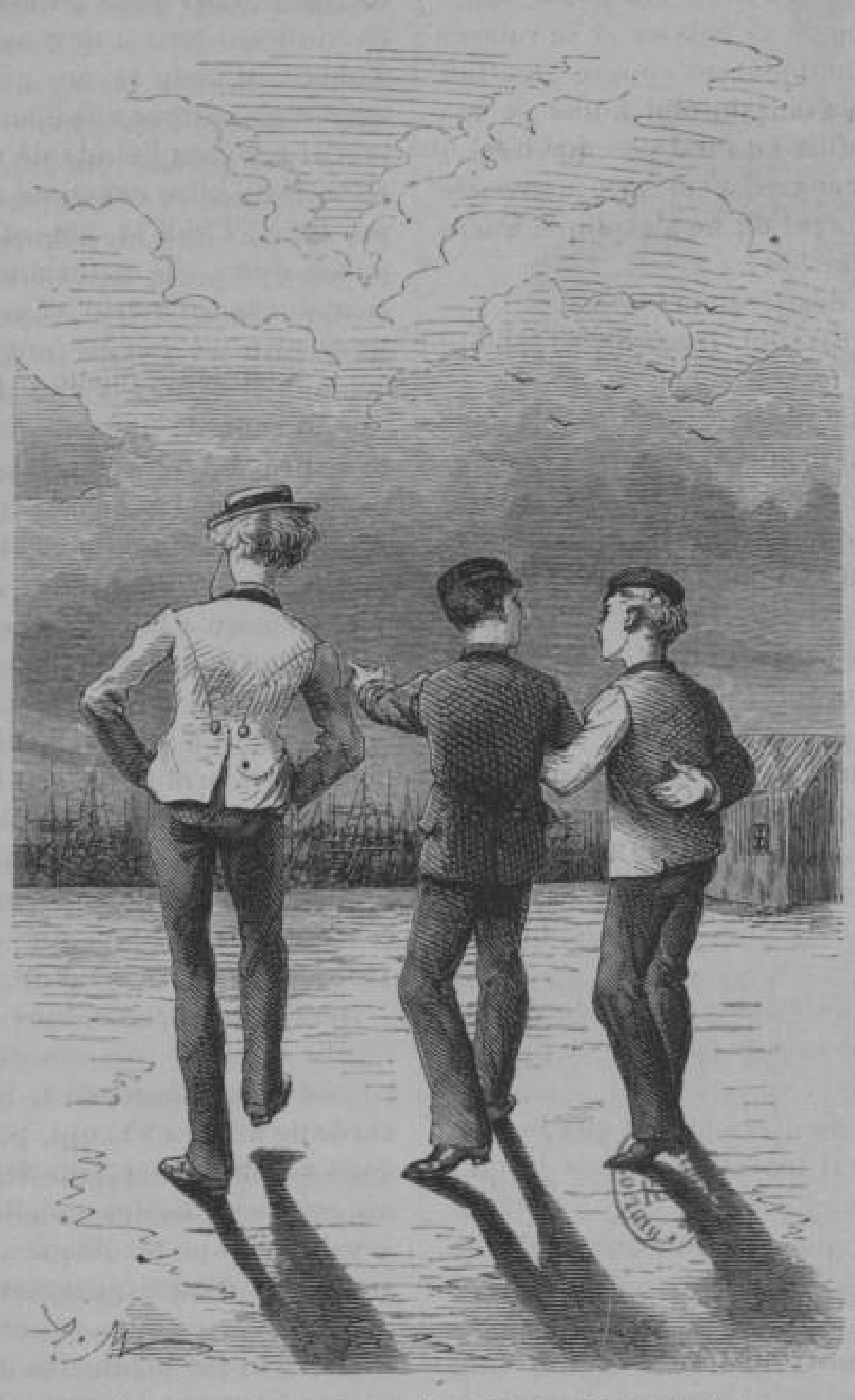
1. Suite. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139, 154, 171, 187 et 204.

achetés l'an passé et dont je n'ai vu que les gravures. Tu verras comme ton paresseux de fils est changé sous bien des rapports.

Maman, tu nous trouveras bien taquins; mais nous allons jouer un fameux tour à Louis et je ne résiste pas au plaisir de venir te conter ça. Pas plus tard qu'hier il nous a tenu ces propos qui nous déplaisent tant et qui tendent à établir que nous sommes des poupons, des niais, des femmelettes, et qu'il est, lui, un homme plein d'énergie, de grandeur, de résolution. Nous étions déjà bien animés contre lui quand nous sommes arrivés sur la grève; mais il nous a positivement mis hors de nous-mêmes. Contre ses augustes habitudes il a pêché des crabes, il en a fait une belle récolte, et voilà qu'il s'est imaginé d'aller les semer sur la robe de Marguerite. Marguerite est très-courageuse; mais ce n'est qu'une femme et elle a horreur des cancres. Ces répulsions ne se raisonnent pas. Elle courait, elle criait, elle se secouait, et lui la poursuivait, rattrapant les cancres, les lui jetant sur les cheveux, sur les épaules; nous lui criions de laisser Marguerite tranquille, mais il ne cessait pas de rire méchamment et de la poursuivre.

« C'est intolérable! m'a dit Gaston; allons lui donner une pile. »

Nous avons pris notre élan et nous levions les poings avec la charitable intention d'envoyer Louis rouler dans le sable, quand ma tante Ludovic est apparue sur la falaise et a jeté un tel cri, que nos bras sont retombés inertes. Tu vois l'air moqueur et triomphant de Louis, qui est allé en se dandinant rejoindre sa mère et lui raconter à sa manière que Marguerite était une affreuse poltronne, qu'il avait voulu l'aguerrir en plaisantant, qu'elle nous avait appelés à son aide, nous qui avions la lâcheté de nous unir toujours contre lui.



Nous sommes partis tous les trois. (P. 223, col. 1.)

Pendant le goûter ma tante nous a fait une figure longue d'une aune. Louis était si impertinent et Marguerite si malheureuse, que nous avons demandé comme une grâce à ma tante Alphonse de nous laisser aller jusqu'à notre sémaphore. Elle l'a permis et nous nous sommes rendus à notre grande grève. Notre visite d'ingénieurs faite, nous avons pris un bain, et Gaston, en batifolant autour d'un grand rocher, a eu la chance de dénicher un petit congre. C'est en voyant la bête ramper sur le sable que l'idée nous est venue de nous venger de Louis et de mettre son superbe sang-froid à l'épreuve en lui donnant ce joli congre pour compagnon cette nuit. Nous sommes revenus en arrangeant notre plan; nous n'avons soufflé mot à personne de notre prise, nous avons placé le congre dans un bassin plein d'eau de mer, nous l'avons repêché à temps et Gaston vient d'oublier dans un coin de la chambre de notre glorieux un petit panier de pêche dont rien n'attache le couvercle. Nous n'avons qu'une crainte, c'est que le congre ne s'endorme ou ne crève au fond de son panier sans avoir songé à tenter la moindre excursion dans le pays inconnu où il se trouve.

Que je te raconte bien vite, ma chère maman, la fin de l'aventure. Hier soir, il était à peu près onze heures, j'ai été réveillé par des cris affreux. Ne me rappelant plus rien, j'ai sauté à bas de mon lit, et couru dans la chambre d'où ils partaient : c'était celle de Louis. Il se tenait devant sa porte à moitié habillé, les cheveux hérissés, les yeux grands ouverts.

« Un serpent! m'a-t-il crié en agitant les bras; il y a un serpent dans ma chambre! »

Ce mot de serpent m'a tout rappelé, et j'allais m'enfuir prudemment, mais la retraite m'a été coupée par mon oncle qui accourait, puis sont arrivées mes deux tantes, Marguerite et Berthe; Gaston, plus avisé

que moi, n'a pas paru. Devant tout le monde Louis, qui tremblait de tous ses membres et dont les dents claquaient affreusement, a répété qu'en levant tout à coup les yeux de dessus le livre qu'il lisait, il avait vu un serpent allonger la tête sur sa descente de lit; il en était sûr, il n'était pas endormi, puisqu'il lisait.

Mon oncle est entré dans la chambre sans mot dire et, prenant la bougie, s'est mis à inspecter l'appartement. Emporté par la curiosité, je suis resté devant la porte, mais à l'ombre, derrière ma bonne tante Alphonse. J'ai vu mon oncle se baisser et se relever en éclatant de rire : le malheureux congre gigottait entre ses doigts. A la vue de l'animal Louis et ma tante Ludovic se sont enfuis au fond du corridor.

« Mais ce n'est qu'un congre ! s'est écrié mon oncle en riant toujours; seulement on ne s'explique guère sa présence ici. Où est Gaston? »

J'ai disparu tout à fait derrière ma tante.

« Gaston ne s'est pas réveillé, il paraît, a répondu ma tante.

— N'est-ce pas un panier de pêche que je vois dans ce coin? a dit Marguerite, qui était entrée.

— C'en est un, a répondu mon oncle ; donne-le-moi, ma fille. Ce panier explique l'aventure, qui est très-simple. Gaston a oublié son panier de pêche dans cet appartement. »

Ma tante s'est tournée vers moi et m'a regardé dans les yeux en murmurant : « Incorrigibles espiègles.

— Louis, tu peux prendre possession de ton appartement, a repris mon oncle, j'emporte ton serpent. »

Il a replacé le flambeau sur la petite table, je l'ai vu se pencher pour lire le titre d'un livre posé sur le lit, et, se retournant vers Louis, il a ajouté très-sérieusement :

« Si tu n'avais pas la détestable habitude de lire dans ton lit le soir, tu te serais épargné et tu nous aurais épargné cette alerte.

— Louis étudie plus volontiers la nuit que le jour, a dit ma tante Ludovic, il travaille parfois jusqu'à minuit. Que lisais-tu, mon fils ?

— Quinte-Curce, » a répondu Louis avec aplomb.

Mon oncle l'a regardé fixement, sévèrement, a souri avec dédain et est sorti en faisant signe à ma tante et à Berthe de le suivre. Je suis revenu dans ma chambre ; mais je n'ai point manqué d'ouvrir la porte de Gaston, qui m'a bien vite demandé :

« Tout s'est-il bien passé?

— Très-bien, lui ai-je répondu, tu as entendu ses cris de paon.

— Parbleu ! j'en étais quelque peu effrayé et je me demande comment notre innocente bête a pu produire tant d'effet sur notre héros.

— Il l'a prise pour un serpent python. »

J'ai laissé Gaston étouffer de rire sous son oreiller et je suis revenu retrouver le mien.

Pêche très-curieuse, maman, ou plutôt rencontre très-curieuse. Rien d'imprévu comme les expéditions au bord de la mer, rien de plus propre à vous disposer à la patience ; vous ne trouvez rien de ce que vous allez chercher et vous rencontrez des choses que vous n'espériez pas voir.

Aujourd'hui j'ai rapporté dans ma sacoche deux étranges animaux dont j'ai bien vite cherché le nom et l'histoire dans l'utile petit bouquin qui traite de la mer et de ses habitants. Je te présente d'abord l'étoile de mer, ou astérie : elle a cinq rayons ou plutôt cinq petits bras garnis de suçoirs et elle rampe en avançant tour à tour ses cinq bras. On ne sait pas d'abord au juste ce que c'est que cette petite chose qui s'étale comme une fleur ; mon astérie étant bleue, je n'ai reconnu l'étoile de mer qu'en la voyant marcher. Mon autre conquête est un syngnathe ou poisson-tube. C'est la plus drôle de petite bête qu'on puisse voir; elle a un museau pointu qui rappelle celui du cheval marin, et une petite queue en éventail. Marguerite et Berthe ont jeté des cris d'horreur quand j'ai exhibé mes prises; elles n'ont vraiment pas du sang de naturaliste dans les veines. Au fait ce genre d'études n'est pas fait pour des femmes. Comme il me plaît beaucoup, j'ai vécu toute la journée avec mon étoile de mer et mon syngnathe au fond de ma poche. Pour faire fuir Marguerite et Berthe je n'avais qu'à faire tourner négligemment ma boîte entre mes doigts.

Ma tante Ludovic et Louis commencent à trouver notre vie d'ermite un peu fade. Sous le prétexte de visiter Lorient, ils ont entrepris de nous entraîner dans une excursion de leur goût.

Mon oncle a été très-bon en cette occasion et il a consenti à tout, parce que cette visite m'apprendrait quelque chose, m'a-t-il dit.

Donc nous partons dans une heure, chère maman. Berthe emmène Mignonnette, qu'elle a un peu délaissée pour Marguerite; les petits restent sous la garde de ma bonne, qui, pour les consoler de ne pas nous accompagner, leur détaillait tout à l'heure dans un coin les plaisirs qu'elle leur procurerait : bains à volonté dans les flaques, grand carrousel de cancres, gâteau au riz, beignets soufflés.

Mère, tu me prêches toujours la patience dans tes lettres à propos de Louis, et comme toujours tu as eu raison. Notre expédition à Lorient l'a enfin montré sous son vrai jour, et Gaston dit que rien qu'à l'air de son père, il pressent que nous n'en avons plus pour longtemps. Je vais te raconter notre expédition tout au long.

De Saint-Pierre à Lorient le voyage a été charmant; mais à peine avons-nous touché le pavé de Lorient, que notre petit crevé a fait des siennes.

D'abord il a imaginé qu'il fallait nous séparer de notre famille et aller, entre hommes, promener par la ville et le port. Il allait de Gaston à moi, nous lançant des mots comme ceux-ci : « Ne veux-tu pas promener librement? Vas-tu rester attaché comme

-un bébé aux jupons de nos mamans? Si nous ne nous éclipsons pas, on va nous mener faire des visites. »

Un peu effarouchés, nous avons cédé, et, avec son aplomb ordinaire, Louis a dit à mon oncle, qui donnait le bras à sa mère, qu'il désirait nous emmener sur le port pour tout visiter à l'aise.

« Eh bien, mais nous allons sur le port, a répondu mon oncle.

— En promeneurs, a reparti Louis; nous y allons, nous, en marins et en touristes. »

Ma tante Ludovic a pris la parole pour dire qu'elle avait habitué Louis à se tirer seul d'affaire partout, ce qui était un grand agrément. Mon autre tante a riposté que ses enfants se trouvaient trop bien avec elle pour désirer aller à droite quand elle allait à gauche. Mon oncle, qui souriait dans sa barbe, a ajouté qu'il espérait que son fils apprendrait tôt ou tard à user de sa liberté, et finalement nous a donné congé jusqu'à cinq heures.

« Vous êtes trois, a-t-il dit, arrangez-vous, visitez Lorient à votre manière, je me fie à votre prudence et à votre sagesse. »

Il a murmuré quelques mots à l'oreille de Gaston et nous sommes partis tous les trois la casquette sur l'oreille, gais comme trois oiseaux en liberté.

Le bon accord a subsisté jusqu'à la place de la Bove. Au bas de la place, quel a été notre étonnement quand Louis le touriste s'est gravement dirigé vers la porte d'un café !

« Nous avons bien le temps de visiter Lorient, nous a-t-il dit, allons faire une partie de billard.

— Je ne suis pas venu à Lorient pour jouer au billard, » a répondu Gaston.

Nous avons continué à marcher, et Louis nous a suivis. Nous avons visité le port avec intérêt.

« Allons à l'arsenal maintenant, » a dit Gaston.

Mais Louis, s'arrêtant devant un café, a déclaré qu'il voulait se reposer.

« Repose-toi comme tu l'entendras, ai-je répondu, mais je n'entre dans un café que quand je le trouve nécessaire. »

Déjà agacé par notre résistance, Louis a été pris de colère tout de bon. Montant prudemment deux marches du perron pour se mettre hors de notre portée, il s'est retourné et nous a dit : « Vous êtes des crétins. » Gaston et moi avons éclaté de rire.

« Et toi un grand homme, a riposté Gaston d'un ton moqueur. — Un homme du moins, » a répondu Louis en tirant sur ses poils jaunes.

Gaston a sauté sur la marche et se plaçant en face de lui : « Voyons, grand homme, a-t-il dit en se croisant les bras, fais-nous tes confidences. Quels sont donc tes projets ? Quel acte trop héroïque pour des crétins comme nous vas-tu faire là?

— Tu fais le fier, a répondu Louis en levant les épaules, mais tu n'es pas capable de prendre trois vermouts coup sur coup ! »

Gaston est redescendu d'un bond.

« Viens, m'a-t-il dit en me prenant le bras, éloignons-nous de ce héros qui va......... boire ! »

Il a dit cela d'un ton si solennel et il a fait un si drôle de salut à Louis, que je ris encore en t'écrivant.

A suivre. M[lle] ZÉNAÏDE FLEURIOT.



MARS

LÉON A SA COUSINE ALICE

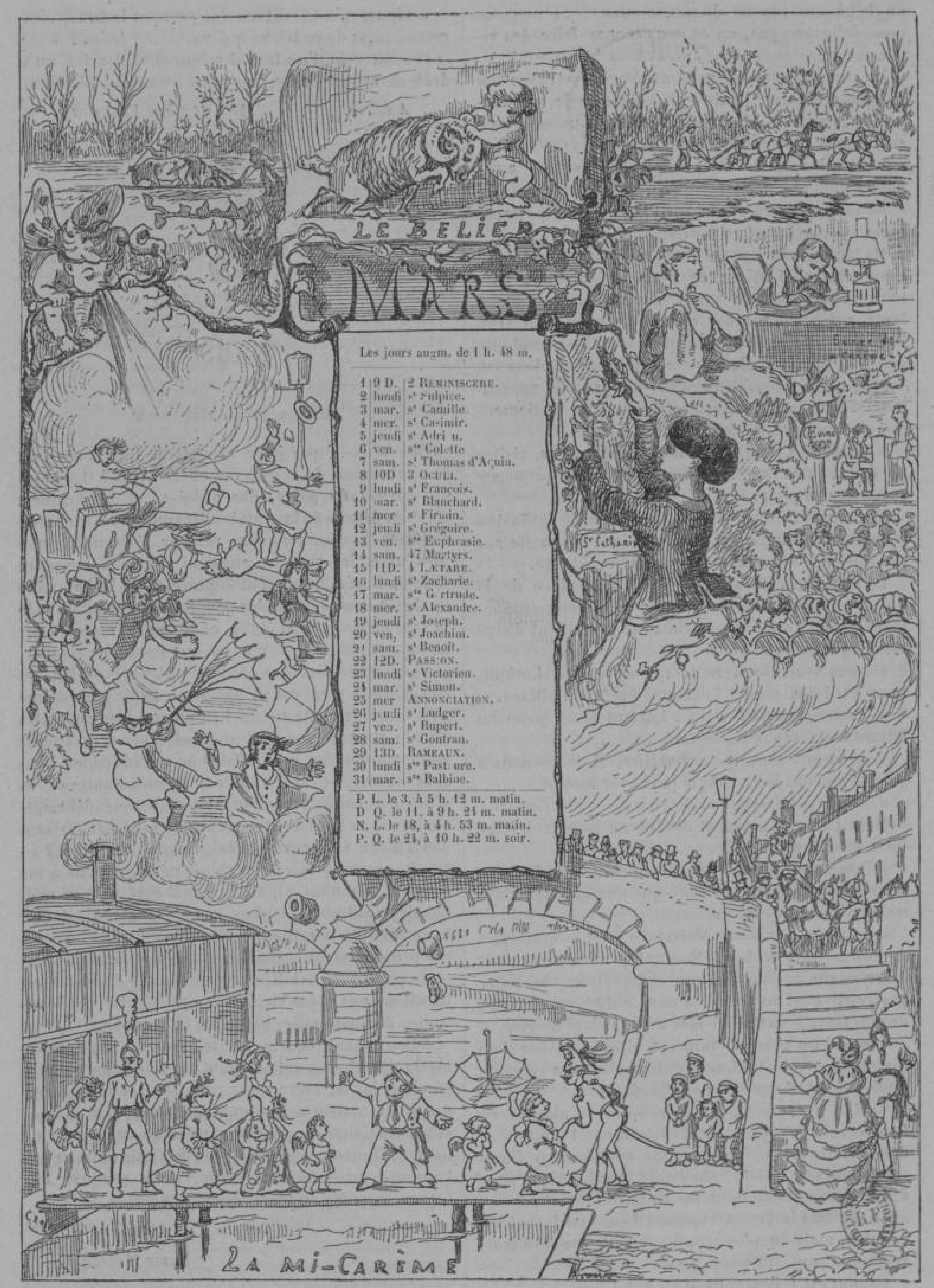
Que veux-tu que je te raconte de Paris, pendant ce vilain mois de mars, ma chère Alice? Il y pleut des tuyaux de poêle, des ardoises et des briques. C'est au-dessus de la grande ville comme un immense soufflet, fonctionnant sans relâche. Ce soufflet, que mes amis les anciens auraient appelé à ma place Éole ou Borée, Aquilon et Zéphire, agite là-bas, avec un bruit harmonieux, les peupliers du canal; il ride la face de notre petit étang, et donne le frisson « aux chênes orgueilleux ». Mais ici, que peut-on y gagner, je te le demande? Les chapeaux et képis s'élancent de votre tête pour courir sus aux becs de gaz, comme s'ils voulaient leur servir d'éteignoir; les parapluies font le champignon à l'envers et courent droit à la Seine comme des gens affolés de suicide; bien heureux encore, si, après toutes ces mésaventures, on n'est pas coiffé brutalement de quelque débris de cheminée, à l'instar de Pyrrhus, roi d'Épire, faisant son entrée à Argos. — Était-ce une cheminée? — Ma foi, je n'en sais trop rien; mais je tiens à ma citation, d'autant plus que pareil sort a failli m'échoir avant-hier, pendant que je regardais défiler le cortège de la reine des blanchisseuses. — Toutes ces princesses du battoir, ces grandes dames des lavoirs parisiens, habillées en marquises de carnaval, ne valent pas notre vieille Nanon, la reine des lessiveuses de Cotainville. Dis-le-lui de ma part.

Adieu, chère cousine, à toi les belles gelées du matin, l'herbe humide brillant au soleil, les courses sur la pelouse, entre deux giboulées. A ton pauvre cousin la veillée à la lampe nocturne, les thèmes et les versions, et, pour se récréer à son lever de six heures, l'horizon des cheminées de Paris entrevu des hauteurs du quatrième étage, et le parterre des tuyaux de poêle où vient faucher l'aquilon.

Ton ami, LÉON.

MARIE MARÉCHAL.

CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours augm. de 1 h. 48 m.

1	9 D.	2 REMINISCERE.
2	lundi	st Sulpice.
3	mar.	st Camille.
4	mer.	st Casimir.
5	jeudi	st Adri n.
6	ven.	ste Colette
7	sam.	st Thomas d'Aquin.
8	10D	3 OCULI.
9	lundi	st François.
10	mar.	st Blanchard.
11	mer	st Firmin.
12	jeudi	st Grégoire.
13	ven.	ste Euphrasie.
14	sam.	47 Martyrs.
15	11D.	4 LÆTARE.
16	lundi	st Zacharie.
17	mar.	ste G. rtrude.
18	mer.	st Alexandre.
19	jeudi	st Joseph.
20	ven,	st Joachim.
21	sam.	st Benoit.
22	12D.	PASSION.
23	lundi	st Victorien.
24	mar.	st Simon.
25	mer	ANNONCIATION.
26	jeudi	st Ludger.
27	ven.	st Rupert.
28	sam.	st Gontran.
29	13D.	RAMEAUX.
30	lundi	ste Past. ure.
31	mar.	ste Balbine.

P. L. le 3, à 5 h. 12 m. matin.
D Q. le 11, à 9 h. 24 m. matin.
N. L. le 18, à 4 h. 53 m. matin.
P. Q. le 24, à 10 h. 22 m. soir.

Mars, par CRAFTY.



La jeune fille le salua. (P. 225, col. 1.)

LA FILLE AUX PIEDS NUS[1]

XVII

L'entrevue.

Marie, toute recueillie en elle-même, avait poursuivi sa route d'un pied ferme. Au bout de deux cents pas environ, elle aperçut un vieillard assis au bord du chemin; il avait les deux mains et le menton appuyés sur un bâton rouge de prunellier. La jeune fille le salua en lui disant : « Vous paraissez fatigué ; vous plairait-il de vous servir de mon bras?

— Où vas-tu, mon enfant?

— Je vais là-haut à la ferme.

— Ah! fit le vieillard en regardant plus attentivement la jeune fille ; eh bien, j'accepte ton bras, à la condition que tu ne galopes pas trop vite. »

Pieds-nus aida doucement l'inconnu à se lever et à se mettre en marche.

« Oh! dit-il, tu es forte! »

Par esprit de taquinerie il s'était fait plus lourd et plus cassé qu'il n'était.

« Et dis-moi, ma mignonne, qui vas-tu voir à la ferme?

— Le fermier et la fermière.

— Ah! Et que leur veux-tu?

— Je le leur dirai à eux-mêmes.

— Je te préviens que si tu as quelque chose à leur demander, tu ferais mieux de rebrousser chemin. La fermière est volontiers donnante ; mais le fermier est autrement dur à la détente; il a une tringle dans la nuque, et le diable en personne ne lui ferait pas plier le pouce.

— Soyez tranquille, répliqua Marie, loin de leur rien demander, je leur apporte quelque chose. »

Sur l'entrefaite vint à passer un paysan âgé qui s'en allait aux champs la faux sur l'épaule.

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

« Eh! l'ami! lui cria le vieillard en lui adressant un clignement d'œil, sais-tu si ce vieux ladre de Landfried est chez lui?

— Je le crois, mais je n'en suis pas sûr, » répondit l'homme; et l'on voyait, à la contraction de son visage, qu'il se faisait violence pour ne pas éclater de rire.

Marie s'en aperçut; un soupçon soudain traversa son esprit: elle regarda plus attentivement son compagnon, et dans sa figure vieillie elle démêla les traits de l'homme à qui elle avait jadis offert à boire sur le pré aux Sureaux.

« Ah! se dit-elle à part soi, c'est un tour que l'on veut me jouer; nous allons voir! » — Et elle reprit à haute voix: « C'est bien mal à vous de médire ainsi du fermier devant une étrangère que vous ne connaissez pas et qui est peut-être de sa famille. D'ailleurs je ne vous crois pas: combien de gens ont bon cœur, sans que l'on s'en doute, tout simplement parce qu'ils ne vont pas crier sur les toits le bien qu'ils font!

— Oh! dit le vieillard d'un air visiblement satisfait, tu n'as pas ta langue dans ta poche! D'où es-tu donc?

— D'Haldenbrunn, dans la forêt Noire.

— Et tu es venue à pied de si loin?

— Non, j'ai rencontré en route une personne qui m'a permis de monter dans sa voiture; c'est justement le fils du fermier chez lequel je vais. »

Le vieillard sourit, et ne souffla plus mot. On était du reste arrivé à la métairie.

« Mère! s'écria-t-il gaiement en franchissant le seuil, voilà une fillette d'Haldenbrunn qui désire parler au fermier et à la fermière; mais il paraît que cela ne me regarde pas. Dis-lui donc un peu comment je m'appelle.

— Mon enfant, répondit la mère en s'adressant à Marie, assieds-toi et parle. Je suis la fermière, et quant au fermier, le voici, » ajouta-t-elle en souriant; elle désignait du doigt le vieillard.

Celui-ci paraissait tout triomphant de sa petite supercherie.

Marie était trop émue pour s'asseoir; il lui semblait qu'en restant debout elle respirerait plus à l'aise. Elle se remit néanmoins par un effort de volonté, et elle commença en ces termes:

« Vous souvenez-vous de Jean-Pierre, qui demeurait au bord de l'étang, à Haldenbrunn, près du chemin d'Endringen?

— Certainement, dirent ensemble les deux vieillards.

— Eh bien, je suis la fille à Jean-Pierre.

— O mon Dieu! reprit la fermière, il me semblait en effet que ton visage ne m'était pas inconnu. Sais-tu que tu es maintenant une grande et belle fille. Quel est le motif qui t'amène de si loin?

— Il paraît, ajouta le fermier, qu'elle a fait un bon bout de chemin avec notre Jean. »

La mère tressaillit et eut une sorte de pressentiment; elle se rappela comment le souvenir des enfants de Jean-Pierre l'avait assaillie tout d'un coup lors du départ de son fils.

« Tenez, poursuivit la jeune fille en tirant de sa poche le collier de grenat et un groschen enveloppé d'un morceau d'étoffe, voici des souvenirs de vous deux que j'ai conservés; les reconnaissez-vous aussi? »

Le vieillard paraissait de plus en plus étonné, la fermière était tout oreilles.

« Sans doute, répondirent-ils, sans doute. Continue, ma fille. »

Marie reprit: « Je puis vous dire aisément le reste en deux mots: Votre Jean m'a choisie pour femme, et me voici.

— Oh! » s'écria le vieillard en se levant brusquement comme si on lui eût écrasé le pied. « Oh! » répéta-t-il une seconde fois.

La mère le retint doucement par la main et lui dit: « Laisse donc parler cette enfant.

— Croyez-moi, continua Pieds-nus impassible. Je ne suis pas dénuée de bon sens ni de fierté. Faire de moi votre bru par charité et par compassion, c'est une chose que vous ne pouvez pas, que, moi, je ne souffrirais pas... Je dois vous dire que je n'ai pas un sou vaillant. J'ai été gardeuse d'oies, la créature la plus infime du village; mais, devant Dieu qui m'écoute, il n'est permis à personne de mal parler de moi, et je ne reculerais pas d'un cheveu devant une princesse, eût-elle sur la tête sept couronnes d'or... Si je vous tiens un pareil langage, ce n'est certes pas pour mon plaisir et par vanité; j'aimerais mieux qu'un autre que moi vous fît ce discours à ma place; mais, depuis que je suis au monde, je ne me suis jamais connu d'autre avocat, d'autre protecteur que moi-même... Je me viens en aide aujourd'hui pour la dernière fois... Comprenez-moi bien, si vous ne voulez pas de moi, je pars sur-le-champ, — non pas pour me jeter follement à l'eau, — mais pour me remettre courageusement au travail, car j'ai un frère malheureux et persécuté qui peut avoir besoin de mon assistance... Et, malgré cela, toute ma vie, oui, toute ma vie, je remercierai le ciel d'avoir permis qu'un honnête homme m'ait donné, ne fût-ce qu'un instant, le nom sacré de fiancée... »

Après avoir parlé ainsi, Pieds-nus s'assit. Il se fit dans la chambre un silence de quelques moments. La mère s'essuyait furtivement les yeux avec le coin de son tablier. Le vieillard haussa les épaules en la regardant; puis, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre railleur: « Dieu du ciel! s'écria-t-il, pour un sermon, voilà ce que j'appelle un sermon, et un fameux! Dis-moi, la mère, est-ce que par hasard ton âme sensible serait déjà à la merci de cette petite sainte du plat pays?... Par ma foi! s'il en est ainsi, toi et la fillette vous pouvez attendre que la mort m'ait couché dans le cercueil... Vous ferez alors ce qu'il vous plaira...

— Oh! dit Marie en se relevant d'un air digne, je

sais à présent, je ne sais que trop ce que c'est que la mort; hier encore j'ai clos les yeux de Marianne la Noire. La mort est une chose sacrée, sur laquelle nul ne doit bâtir son bonheur, et puisque le mien n'est pas possible autrement...

— Qui dit cela? interrompit soudain le vieillard en frappant violemment du poing sur sa tabatière; qui dit cela?... J'entends, moi, que tu restes ici; oui, je te défends de faire un pas vers la porte. Advienne que pourra et parle qui voudra, je déclare que nulle autre que toi ne sera la femme de notre Jean. »

A ce mot, la mère poussa un cri et s'élança au cou du vieillard; puis, moitié riant et moitié pleurant d'émotion, elle attira la jeune fille à elle pour la serrer affectueusement dans ses bras.

Jamais Pieds-nus ne s'était sentie aussi pâle et aussi tremblante.

Quant au vieillard, il semblait presque devenu fou; il humait prise sur prise, sans avoir conscience de ce qu'il faisait. Enfin, levant son bâton, il en donna un grand coup sur la table en criant d'une voix de tonnerre :



Croyez-moi, continua Pieds-nus impassible. (P. 226, col. 2.)

« Mais où est donc ce vaurien de Jean? A-t-on jamais vu chose pareille? Ce gaillard-là nous plante sa fiancée sur les bras, et se fourre comme un poltron dans un trou de souris... »

Au même moment, le jeune homme entra. Il s'était esquivé du moulin, et depuis cinq minutes il rôdait curieusement aux alentours de la maison. A la vue de ces trois visages clairs et souriants, sur lesquels

se reflétait joyeusement la flamme du foyer, il n'eut pas de peine à deviner comment l'entrevue avait tourné. Sans mot dire, il prit une chaise, et, s'asseyant entre sa mère et Pieds-nus, il compléta autour de l'âtre le cercle sacré de la famille.

XVIII

Conclusion.

Dès le lendemain, Marie fit voir au fermier et à la fermière comme elle s'entendait aux soins du ménage; le vieillard surtout n'en revenait pas; à chaque instant il clignait de l'œil malicieusement en regardant Pieds-nus trottiner menu de la grande salle à la cuisine, préparant et rangeant toutes choses avec une adresse et un savoir-faire merveilleux. La fermière elle-même ne reconnaissait plus son mari : il y avait toujours eu dans le cœur du brave homme un peu de frimas et de brouillards; tout cela venait de se fondre comme sous l'influence d'un doux soleil, au contact miraculeux de la fillette d'Haldenbrunn. Le fermier répétait sans cesse qu'il rajeunissait, que jamais, depuis des années, il ne s'était senti un tel appétit. Comme tous les vieillards riches et heureux, il était quelque peu gourmet : Marie accommodait pour lui plaire toutes sortes de petits mets friands qu'il savourait en connaisseur.



Il lui présenta un bas bourré de thalers. (P. 228, col. 1.)

Quant à la fermière, elle employa la première semaine à mettre sa bru au courant de tous les êtres de la maison; elle la conduisit dans la cave aux laitages et dans les chambres aux provisions; elle lui révéla principalement les mystères d'une immense armoire toute remplie de belle et bonne toile, et lui dit : « Voilà, ma fille, ton trousseau, trouves-tu qu'il manque quelque chose? » Bref, au bout de huit jours, Marie fut chargée ostensiblement de plusieurs parties intimes de l'administration domestique.

Cependant, on avait envoyé prévenir de l'événement tous les membres de la famille, et on leur avait donné rendez-vous à Zusmarshofen pour le dimanche suivant. A mesure que le jour solennel approchait, le fermier devenait plus affable et plus affectueux avec Pieds-nus. Il essaya même de lui démontrer qu'ils étaient parents éloignés; mais il s'embrouilla dans ses généalogies fantastiques, et perdit si bien le fil, qu'il en fut réduit à se tirer d'affaire en disant : « Enfin, tu peux m'en croire, nous sommes parents; je ne sais trop comment t'expliquer cela pour le moment. N'importe! nous sommes parents. »

Un soir, il appela Marie dans la cour avec toute sorte de mystère : « Vois-tu, ma fille, lui dit-il, tu es avisée, et tu ne saurais tout prévoir. Mon Jean a un cœur d'or; ce qui n'empêche pas qu'il pourrait lui venir un jour cette vilaine idée que tu n'avais rien, absolument rien, en mariage. Prends ceci, ajouta-t-il en lui présentant un bas bourré de thalers, et cache-le bien dans ton armoire. C'est le contenu d'une tire-lire à moi, dont personne ne sait l'existence. Tu diras que ce sont tes économies, et dimanche, quand toute la famille sera réunie, tu verseras le trésor sur la table... Mais j'entends du bruit, sauve-toi vite, et mets cela sous ton tablier. »

Le même soir, la fermière, profitant d'une absence de Jean et de son mari, emmena Pieds-nus au grenier. Là, elle tira d'un vieux coffre un sac de toile soigneusement ficelé, et dit en mettant un doigt sur ses lèvres : « Délie cette corde, et tais-toi. »

Marie, non sans peine, défit le nœud. La fermière reprit : « Regarde maintenant ce qu'il y a là dedans. » Marie obéit tout étonnée : le sac était plein de pièces d'or et d'argent.

« Voyons, mon enfant, continua l'excellente femme, n'aie pas cet air égaré. Je dois te dire que tu as accompli un vrai miracle en amenant si vite mon mari à consentir à ton mariage; cependant tu ne l'as pas encore tout à fait converti; il répète toujours qu'il est fâcheux que tu n'aies rien; il ne peut en prendre son parti, et s'imagine que tu as quelque trésor caché dont tu n'as pas soufflé mot, afin de nous éprouver, et de voir si l'on t'accepterait sans sou ni maille. Alors, il m'est venu une idée, — c'est un petit mensonge que Dieu, pour sûr, ne nous comptera pas comme péché. — J'ai mis de côté, depuis des années, une bonne épargne; prends-la, tu diras



Les parents m'ont autorisée à vous souhaiter la bienvenue. (P. 230, col. 2.)

dimanche que cela t'appartient, et le fermier sera enchanté. Surtout, garde le secret, et ne perds pas de temps à me remercier. En te donnant, n'est-ce pas à mon fils que je donne? Sauve-toi vite, j'entends du bruit dans la cuisine. »

Le lendemain matin, Marie s'empressa de conter à Jean sa double aventure de la veille. Le jeune homme fut transporté de joie; la générosité de son père surtout l'émerveillait : « Allons, dit-il, je vois que j'épouse véritablement une petite fée. »

Le dimanche fixé pour la réunion, la route de Zusmarshofen fut couverte de bonne heure d'une file de voitures venant du haut et du plat pays. C'étaient les fils, gendres et belles-filles des Landfried, qui arrivaient avec tous les leurs. Comme chacun connaissait déjà la manière étrange et inusitée dont Jean avait déniché sa future, les bonnes langues ne se faisaient point faute de gloser sur cette belle fiancée en haillons, ramassée, disait-on, le long d'une haie.

A midi, la réunion était au complet; tous les invités avaient pris place dans la pièce principale de la ferme. En attendant que Marie parût, les femmes chuchotaient entre elles, continuant les charitables propos de la route.

Enfin, Marie entra. Elle s'était adroitement arrangée pour n'avoir à tendre la main à personne ; elle portait, savamment équilibrés sur ses bras, une première bouteille pleine de vin rouge et une quantité de verres et d'assiettes combles de pâtisseries, si bien qu'elle paraissait avoir sept mains. Elle déposa le tout tranquillement et sans bruit sur la table. Tous les caquetages s'étaient soudain arrêtés, et chacun regardait avec une sorte de stupéfaction cette jeune fille qui n'avait nullement l'air d'une vagabonde. Elle, sans se déconcerter, remplit avec soin tous les verres, et dit d'une voix calme et ferme : « Les parents m'ont autorisée à vous souhaiter la bienvenue; prenez et buvez.

— Merci, nous n'avons pas l'habitude de rien prendre le matin, » répondit un homme ventru, enrichi d'un nez prodigieux; et il se renversa majestueusement sur sa chaise. C'était Georges, le frère aîné de Jean, marié à une des grosses héritières du pays.

Marie reçut le coup sans sourciller. Quant à Jean, il s'était levé, regardant fixement sa sœur. Celle-ci baissa les yeux, puis se décida à prendre un verre. Elle trinqua d'abord avec Jean, en disant : « Que Dieu te bénisse, mon frère! » Après quoi, comme Marie, toujours avisée, avait tendu également son verre, la sœur ne put faire autrement que de le toucher à demi. Dès lors la glace fut rompue, et pendant quelques instants on n'entendit que le cliquetis des verres qui s'entre-choquaient et que l'on replaçait sur la table.

Le vieux fermier, pensa que le moment était venu de mettre le doigt sur le point sensible. Il s'approcha sans affectation du fils aîné, et lui dit tout bas : « Il y a vraiment des choses singulières. Se serait-on douté, par exemple, que cette petite Marie, si modeste et si simple, avait de côté un trésor? Ma foi, oui, tout un grand sac plein de thalers. Mais, chut! il n'en faut rien dire à personne. »



La route fut couverte de voitures. (P. 230, col. 1.)

Le secret fut en effet si bien gardé, qu'au bout de quelques minutes toutes les personnes présentes se le répétaient à l'oreille. Plus d'un visage rechigné parut soudain s'humaniser. Quelques entêtés doutaient encore; mais ils furent bien obligés de se rendre à l'évidence, lorsque Jean, qui était sorti de la salle, rentra portant un sac dont il répandit sur la table le riche contenu, qui s'éparpilla avec toutes sortes de tintements sonores. Qui fut étonné? Tout le monde, mais surtout le fermier et la fermière. Décidément, la rusée Marie possédait un trésor secret, car la somme qui s'étalait là dépassait de beaucoup le pécule dont chacun d'eux l'avait gratifiée à l'insu de l'autre. A partir de ce moment, il n'y eut plus dans la salle ni ricanements ni murmures. Pieds-nus la pauvresse avait une dot fort rondelette; dès lors elle était comme transfigurée aux yeux des plus malveillants. C'était à qui louerait les mérites de cette jeune fille, qu'on trouvait tout à l'heure indigne de la haute alliance des Landfried. Marie, toujours calme, recevait les louanges de ses proches avec un demi-sourire qui n'était pas dénué d'éloquence. Quand l'heure du départ eut sonné, elle sut même se prêter de bonne grâce aux embrassements plus ou moins sincères de ses nouveaux amis. Que lui importaient, en somme, ces tardives caresses? N'allait-elle pas être la femme de Jean, la bru, choisie entre toutes, des fermiers de Zusmarshofen?

Durant bien des années on parla dans l'Allgau de la façon singulière dont le cadet des Landfried s'était marié, et de la grâce merveilleuse avec la-

quelle les fiancés avaient dansé ensemble à leur propre noce une valse mélodieuse et entraînante dont ils avaient fait venir la musique du plat pays. A Haldenbrunn aussi l'événement défraya longtemps les conversations; il y eut désormais un pendant, du côté des femmes, à l'histoire de la haute fortune faite par Séverin le maçon.

Et Dami? Dami devint le pâtre le plus célèbre de l'Allgau. Après tant de métiers pris et quittés, il avait enfin trouvé sa voie. Toutefois il resta garçon, et fut un oncle excellent, beaucoup meilleur que celui qu'il était allé rejoindre jadis en Amérique. Une fois le bétail rentré, durant les longues soirées d'hiver, il s'asseyait devant le foyer entre sa sœur et son beau-frère, et il racontait aux enfants soit des histoires du nouveau monde, soit d'autres contes qu'il tenait de la bouche de Mathieu le charbonnier.



Il racontait aux enfants des histoires. (P. 231, col. 2.)

Quant à Jean, lorsqu'il fit baptiser sa première fille, il voulut lui donner le nom de Pieds-nus; malheureusement ce nom ne fut pas admis sur les registres de l'église; le père alors y substitua officiellement celui de Lisbeth, ce qui n'empêcha pas, je

vous prie de le croire, les deux époux, en vertu de leur toute-puissance paternelle, de ne jamais appeler leur fille autrement que Pieds-nus.

Imité de l'allemand de Berthold Auerbach

Par J. Gourdault.



L'INDO-CHINE

III

Le Laos (*suite*)[1].

Le 25 mai 1867, l'expédition française quittait Luang-Prabang, et continuait à remonter le cours du Mékong. La navigation se hérissait de difficultés. Après s'être dirigé au nord-est depuis Luang-Prabang, le fleuve revient graduellement dans une direction absolument opposée, en se débattant au milieu de roches et de montagnes de plus en plus abruptes. Une fois établi dans cette nouvelle direction, son lit se nettoie sans s'élargir; les montagnes s'allongent parallèlement à ses rives, en formant plusieurs plans régulièrement étagés. La végétation, d'un aspect plus uniforme, perdrait complétement son aspect tropical, n'étaient les nombreux bananiers sauvages qui se mélangent aux bombax sur les rives du fleuve, et les quelques palmiers gigantesques qui se dressent çà et là sur les cimes des rochers calcaires. Des pins couronnent les lignes de faîte les plus élevées et viennent nous rappeler les paysages de la patrie absente.

Les villages sont très-clair-semés dans cette partie du pays et en majeure partie peuplés de sauvages.

Dix jours après leur départ de Luang-Prabang, les voyageurs arrivaient à Xieng-Khong, où ils furent accueillis par les autorités avec le plus bienveillant empressement. Cependant le gouverneur de la ville vint susciter une difficulté assez inattendue; il refusait de laisser sortir l'expédition du territoire siamois pour entrer dans le Laos birman, de crainte sans doute que s'il arrivait malheur aux voyageurs, il n'en fût tenu responsable. M. de Lagrée dut donc s'adresser directement au roi de Xieng-Tong, un des souverains tributaires de la Birmanie, pour lui demander passage, et l'expédition se trouva retenue pendant quelque temps dans la petite ville de Xieng-Khong.

« L'aspect de la campagne environnante, dit M. Francis Garnier, est assez triste, et la population est très-clair-semée. Elle se mélange de sauvages en proportion assez considérable pour perdre complétement sa physionomie laotienne. Le toupet de cheveux porté crânement sur la tête, à la mode siamoise, disparaît complétement; les habitants, laotiens ou de race sauvage, conservent les cheveux longs. Ils les relèvent en chignon sur le côté de la tête et ont tous adopté la mode birmane du turban. Les femmes placent souvent au nœud de leur chevelure une plaque d'argent. Elles sont plus vêtues que dans le sud; leur teint s'éclaircit et leur physionomie revêt une teinte plus orientale et une expression plus délicate.

» Les costumes des sauvages sont empreints d'une grande rudesse; le cuivre en fait le plus grand ornement : ce sont de longues épingles doubles de cuivre qui retiennent les cheveux sur la tête, des anneaux de cuivre qui entourent le cou, du fil de cuivre contourné en spirale qui sert de ceinture, des épingles de cuivre à grosse tête qui remplissent les trous énormes pratiqués dans le lobe des oreilles. Quelquefois aussi ces pendants d'un nouveau genre sont remplacés par de simples rouleaux de coton que leurs propriétaires semblent tenir à honneur de faire le plus gros possible; quelques-uns mesurent de deux à trois centimètres de diamètre, et c'est à peine si le lobe de l'oreille, démesurément distendu, parvient à entourer d'un mince cordon de chair ce singulier ornement. Les hommes continuent à faire preuve d'une très-grande simplicité de costume; les femmes, au contraire, sont très-vêtues. Elles portent une jupe de cotonnade bleue, bordée de blanc, et un petit veston bleu serré au corps. Leurs allures sont timides, modestes; la plupart seraient gracieuses, sinon jolies, si les durs travaux qu'elles partagent avec leurs maris n'endurcissaient leurs traits et ne courbaient leur taille de très-bonne heure. »

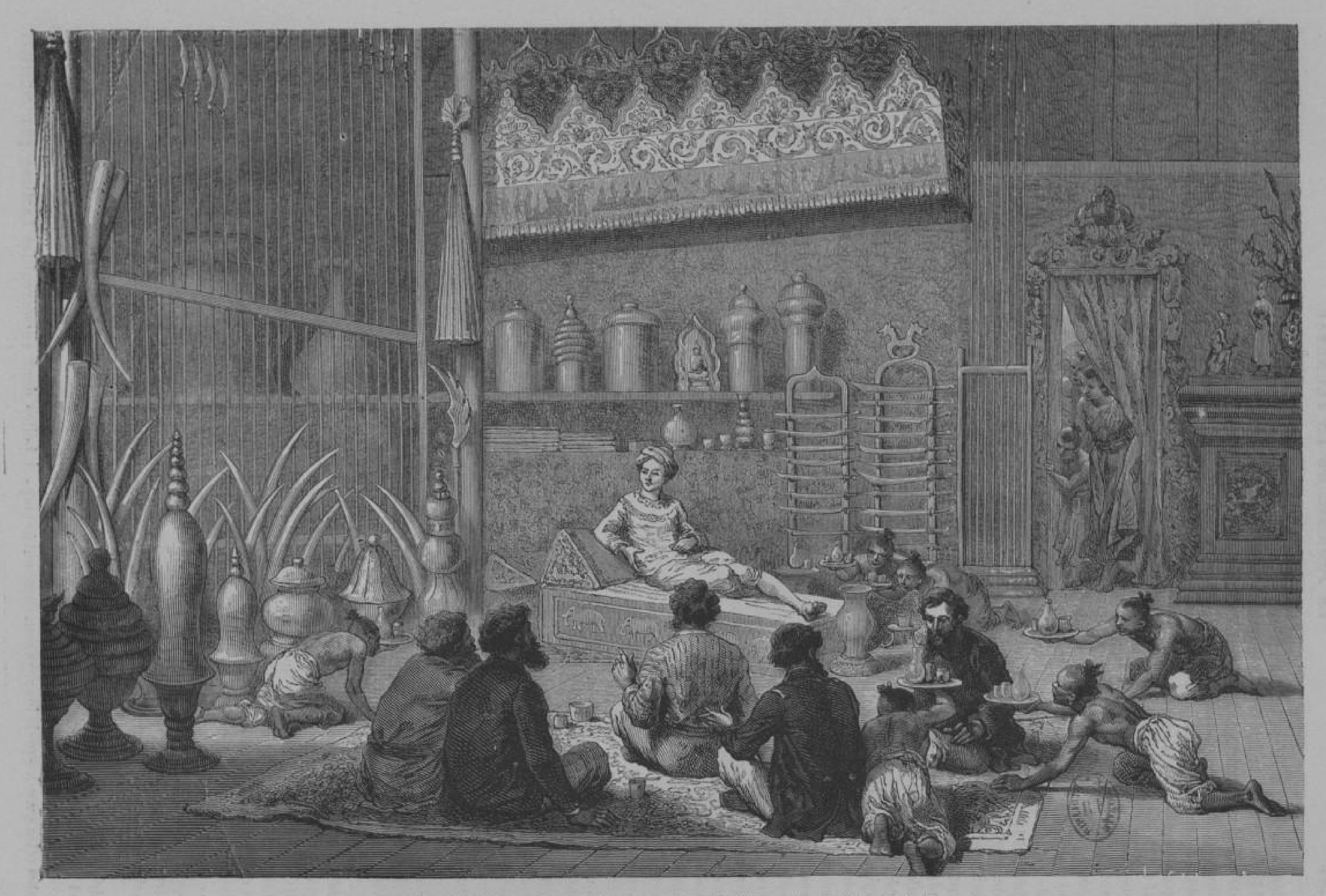
Enfin, le chef de Xieng-Khong voulut bien fournir à l'expédition des barques pour remonter le fleuve, mais seulement jusqu'à Muong-Lim, à la frontière birmane.

Muong-Lim est un grand village, entouré de rizières très-bien établies, où se tient tous les cinq jours un marché assez considérable. La valeur relativement élevée des denrées indique des communications commerciales déjà importantes. De nombreuses étoffes anglaises apparaissent dans les étalages. On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté et le sens pratique de nos voisins en fait d'exportations. Ils ont créé pour l'Indo-Chine une fabrication spéciale, qui a choisi les couleurs les plus aimées des indigènes et les dessins les plus propres à flatter leur fantaisie. Des dessins de pagodes et d'autres emblèmes bouddhistes s'étalent sur le fond de toutes ces étoffes, qui sont exactement de la longueur et de la largeur qu'avaient les étoffes de fabrication indigène, avant l'introduction des produits européens.

En entrant sur le territoire birman, les voyageurs se trouvèrent au milieu d'une population sauvage, bien différente des Laotiens, appelée Mou-tseu.

Les Mou-tseu étalent une recherche et une complication de costume que l'on est peu habitué à rencontrer en Indo-Chine. Les nombreux oripeaux qui

1. Suite. — Voy pages 183, 200 et 214.



Réception des explorateurs français par le roi de Muong-You. (P. 234, col. 2.)

leur couvrent le corps leur donnent quelque ressemblance avec les tribus de bohémiens ou les habitants de certains districts de la Bretagne. La coiffure des femmes est des plus originales : elle se compose d'une série de cercles de bambou, recouverts de paille tressée et s'appliquant sur le sommet de la tête. Le rebord de cette sorte de chapeau est garni de boules d'argent qui encadrent le front; au-dessus sont deux rangées de perles de verre blanc; sur le côté gauche pend une houppe de fils de coton blancs et rouges, d'où part une ganse formée de cordons de perles multicolores. Des fleurs et des feuilles s'ajoutent toujours à cette coiffure, qui est susceptible des modifications les plus variées. Les femmes portent un justaucorps dont les manches et les basquines sont bordées de perles blanches, avec un plastron sur la poitrine, et un jupon très-court qui n'atteint pas les genoux. Les jambes sont enveloppées de guêtres collantes qui partent de la cheville et recouvrent tout le mollet. Ces guêtres sont aussi ornées d'un rang de perles à mi-jambe. La toilette se complète par des pendants d'oreilles en perles de couleur ou en boules d'argent soufflé, par des bracelets, des ceintures, des colliers et des baudriers croisant la poitrine, composés de coquilles et de sapèques chinoises enfilées sur des cordons. Les hommes portent le turban, un pantalon large et court, et une veste à boutons d'argent. Le costume des deux sexes se complète par une sorte de manteau en feuilles ayant la forme d'un livre à moitié ouvert, qui est attaché au cou, et qu'on ramène sur la tête quand il pleut, en guise d'abri volant. Quand les femmes portent des fardeaux, elles ajoutent à leur costume, déjà si compliqué, un plateau de bois qui se place sur les épaules, en offrant au cou une échancrure suffisante, et auquel on accroche la hotte qui contient les objets à transporter. Ce plateau est retenu en avant par des cordes que l'on attache à la ceinture ou que l'on tient à la main.

Quelques-uns de ces sauvages portent les cheveux longs, mais tressés en forme de queue, à l'instar des Chinois. Leur langue diffère profondément du laotien; elle a des sons durs et sifflants qui la font distinguer très-facilement des autres langues de l'Indo-Chine septentrionale. Ils ont des chefs spéciaux, sont très-superstitieux et peu communicatifs. Ils viennent, disent-ils, du nord, au delà de Muong-Lim. M. Delaporte eut toutes les peines du monde à dessiner une femme Mou-tseu, et ce ne fut qu'après le don de menus objets et une offre d'argent, qu'elle se décida à rester quelques instants en repos. L'inquiétude comique qu'on lisait sur sa physionomie disait assez qu'elle se croyait en présence de quelque jeteur de sort qui pouvait lui faire un mauvais parti.

A partir de Muong-Lim, l'expédition dut abandonner la voie fluviale, qu'elle avait suivie jusqu'ici, et voyager par terre.

Les fatigues, la maladie, n'étaient pas les seuls obstacles avec lesquels les voyageurs eussent à compter; les autorités birmanes se montraient malveillantes, tracassières, et refusaient à tout moment aux voyageurs soit des moyens de transport, soit même l'autorisation de suivre leur route.

M. de Lagrée, pour mettre fin à toutes ces vexations, dut se résigner à laisser en arrière le gros de l'expédition et à se rendre jusqu'à Xieng-Tong, résidence du roi du pays.

Ce souverain, tributaire de la Birmanie, accueillit fort bien le chef de la mission française. La visite faite par Mac Leod, en 1837, au père de ce prince, visite dont celui-ci avait gardé le meilleur souvenir, était peut-être l'une des causes les plus puissantes de la bienveillance qu'il témoigna aux voyageurs français. Il parla souvent à M. de Lagrée de l'officier anglais, de son costume, de ses instruments, en homme que tous ces détails avaient frappé comme la révélation d'une civilisation supérieure. En sortant de chez le roi, M. de Lagrée se rendit à l'assemblée des mandarins. Elle se composait de trente-deux fonctionnaires, représentant les trente-deux muongs ou provinces du royaume, tous nommés par le roi et présidés par deux mandarins plus élevés en grade, nommés par la cour d'Ava. L'accueil fut presque aussi amical que chez le roi.

Après avoir vu toutes les lettres dont le commandant de Lagrée était porteur, et s'être convaincu de sa sincérité, le prince laotien n'hésita pas à lui accorder la permission de quiter Xieng-Tong dès que celui-ci le désirerait, et il fut convenu que les deux officiers français partiraient directement pour Muong-You, tandis qu'une lettre irait porter au reste de l'expédition l'autorisation de se remettre en route pour le même point.

Quelques jours après, toute la mission se trouvait donc réunie à Muong-You, capitale d'un autre royaume laotien, tributaire des Birmans.

L'accueil que fit le roi de cette ville aux voyageurs français surpassa encore en cordialité celui dont M. de Lagrée avait été l'objet à Xieng-Tong.

« La résidence du roi, dit M. Francis Garnier, s'élève sur un des mamelons qui dominent la ville, et l'on y jouit d'une vue fort étendue. Le palais est vaste, construit en bois durs et d'une menuiserie très-soignée. Le roi nous reçut dans une grande salle où le jour ne pénétrait qu'à travers d'étroites fenêtres cachées par des tentures de soie. C'est un jeune homme de vingt-six ans, à la figure distinguée et infiniment gracieuse. Il était vêtu de satin vert à fleurs rouges, et les feux des rubis qu'il portait aux oreilles éclairaient les soyeux reflets de son riche costume. Il était assis sur des coussins brodés d'or. Tout autour de lui étaient rangés, dans une attitude respectueuse, les mandarins du palais; à ses pieds étaient placés le sabre et les vases d'or, richement ciselés, indices de la dignité royale.

» Nous nous assîmes devant le prince, et l'on plaça devant chacun de nous un plateau contenant les boîtes dont se servent les Laotiens pour enfermer

les divers éléments du bétel. Plateau et boîtes étaient en argent repoussé. Ce luxe oriental nous eût éblouis davantage si aux ustensiles indigènes, très-riches et de forme très-décorative, n'étaient venus se mêler quelques objets européens fort prisés dans le Laos, mais d'un cachet trop vulgaire à nos yeux.

» D'après les usages laotiens, les chefs des villages étaient tenus de nous faire, à notre passage, des cadeaux en nature. Nous les avions toujours refusés, ou du moins nous avions toujours payé les objets qui nous étaient offerts. Le roi nous demanda le motif de ce refus : « C'est que nous ne voulons pas,



Sauvages du Laos septentrional. (P. 234, col. 1.

Tels étaient des chapelets de bouteilles vides, suspendus de la façon la plus apparente aux colonnes de la salle.

» Le roi s'étudia à ne nous dire que des paroles aimables. Il exprima au commandant de Lagrée tous ses regrets de l'obligation qui avait été imposée à celui-ci d'aller à Xieng-Tong, et il en rejeta la faute sur les Birmans.

dit le commandant de Lagrée, que les pauvres gens aient à souffrir de notre présence. — Mais, de moi, répliqua gracieusement le roi, vous daignerez sans doute accepter quelque chose? » Il nous fit ensuite maintes questions sur la France, donna à la conversation un ton vif et enjoué, et sut déployer une grâce simple et affable qui fit notre conquête à tous.

» Le lendemain, le roi fit prier M. de Lagrée de re-

venir le voir. Leur entretien eut un caractère plus intime; la vue des Européens réveillait chez cet intelligent jeune homme des désirs d'émancipation du joug birman, que les procédés administratifs de ces derniers ne justifient que trop. A Muong-You, le roi avait su reléguer l'agent birman à l'arrière-plan, et il affectait, en toute occasion, de ne tenir aucun cas de sa présence.

« Là où sont les Européens, disait-il au commandant de Lagrée, la guerre et les troubles cessent, le commerce et les populations augmentent. »

Quelques jours après, l'expédition française se remettait en marche, et arrivait dans la principauté laotienne de Xieng-Hong, dont le souverain est tributaire de la Chine. Les voyageurs étaient arrivés à l'extrême limite septentrionale de l'Indo-Chine, qu'ils avaient ainsi traversée dans sa plus grande longueur; enfin, le 16 octobre, ils entraient dans le Yunnan, une des provinces de l'empire chinois.

A suivre. Louis Rousselet.

EN CONGÉ [1]



Nous avons dîné au restaurant.

XIX

A Lorient. — Le ver tout seul et l'autre. — En classe! — Le cheval marin. — Une marée.

Nous sommes partis gaiement, il nous semblait qu'on nous avait coupé le boulet que nous traînions à nos pieds. Nous avons passé ensemble quelques bonnes heures.

Gaston a le talent de se faire bien venir des gens de mer, et c'était à qui satisferait notre curiosité à l'arsenal et au magasin général. A l'heure convenue, nous nous sommes retrouvés avec nos parents sur la place d'Armes, une place ombragée de tilleuls superbes qui sert de champ de manœuvres aux troupes de la marine.

« Où avez-vous laissé Louis? » nous a demandé mon oncle. Louis a paru en ce moment, ce qui nous a épargné une réponse embarrassante. « D'où viens-tu? lui a demandé sa mère.

— De voir Bisson, » a-t-il répondu en nous adressant un clignement d'œil.

Ma chère maman, Bisson est un héros breton, un jeune enseigne de vaisseau qui, après avoir soutenu avec quinze hommes d'équipage l'attaque furieuse de cent quarante pirates grecs, et les voyant envahir le pont de son navire, a mis le feu aux poudres et a sauté avec l'ennemi. Il a une belle statue en bronze sur la place de la Bove, et, comme tu le vois, il ne l'a pas volée.

« Louis a des goûts très-sérieux, » a dit ma tante Ludovic en nous regardant avec un air qui signifiait: pendant que mon sérieux enfant considérait Bisson et s'inspirait de son héroïsme, vous jouiez niaisement aux billes sans doute.

Nous n'avons pas ri, bien que ce fût très-comique: n'est-il pas triste d'entendre un fils mentir à sa mère et la ridiculiser?

Nous avons dîné au restaurant, et après le dîner il y a eu une grande discussion. Louis voulait aller au théâtre et à ce sujet il avait endoctriné sa mère. Je t'avoue que ce projet me souriait beaucoup: il me semble que j'aimerai beaucoup le théâtre. Mais mon oncle a été inflexible.

« Ce genre d'amusement n'a jamais été créé pour des hommes de quinze ans, a-t-il dit, et je le défends formellement à Gaston et à Robert, dont je réponds. D'ailleurs, quand je mènerai mon fils au théâtre, ce ne sera jamais sur une scène de second ordre. Si la littérature moderne est souvent peu morale, il faut au moins que la distinction des interprètes rachète quelque peu le laisser-aller des tableaux. »

Nous avons bataillé une bonne heure là-dessus, mais en pure perte: autant vaudrait essayer d'attendrir un menhir. Ma tante Ludovic et Louis sont restés seuls à Lorient. Nous avons, nous, rejoint Saint-Pierre, d'où je t'écris.

Je ris encore de ce que vient de nous servir Berthe. Berthe est une vraie petite fille et répète volontiers ce qu'elle entend.

Ce matin ma tante Ludovic était très-inquiète de Louis, qu'elle a ramené tout souffrant de Lorient. Il est de fait que le pauvre garçon a très-mauvaise mine. Gaston et moi nous nous sommes dit plusieurs fois: « C'est le vermout. »

Je ne sais comment, Berthe a saisi le mot, et, dans la conversation, ma tante Ludovic, qui a des idées tout à fait drôles, ayant dit qu'elle craignait que son fils n'eût le ver solitaire, Berthe s'est écriée:

« Pauvre Louis! il en a deux alors. »

Comment deux! Personne ne comprenait. On l'a pressée de s'expliquer, car elle avait un air tout mystérieux. Enfin elle s'est écriée: « Oui, le ver tout seul, et le vermout. »

Louis a rougi, nous avons eu bien de la peine à ne pas éclater de rire. Mon oncle nous a regardés suc-

1. Suite. — Voy. page 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139, 151, 171, 187, 204 et 220.

cessivement tous les trois et a détourné la conversation en disant à ma tante Ludovic : « Passez donc un peu de tilleul à Louis. »

Ce soir, un mot avant de me coucher. Je sors de la chambre de mon oncle. Il nous a très-sérieusement questionnés Gaston et moi sur l'emploi de notre journée à Lorient. Il exigeait la vérité ; nous la lui avons simplement dite. Il a paru attristé et il a ajouté : « Mes enfants, vous avez confiance en moi? » — Juge ce que nous avons répondu. — « Eh bien, promettez-moi d'être dociles, même en ne comprenant pas mes ordres. » Nous avons promis de l'être.

Et maintenant, bonsoir, ma mère; je suis de l'avis de Gaston, mon oncle va faire un coup d'État.

Nous tourmentons de toutes façons Louis, qui est guéri et qui nous boude depuis Lorient. A table, sitôt qu'il boit, nous nous inclinons gravement. Souvent même Gaston se détourne vers moi et me dit à demi-voix :

« Quel homme! il sait boire. »

Ma tante Ludovic, qui devine nos tiraillements, fait sans cesse gronder Gaston par sa mère.

Ma tante Alphonse est si bonne, qu'elle voudrait nous voir présenter la joue gauche quand on nous frappe sur la joue droite. Toutes ces mauvaises humeurs retombent sur la pauvre Marguerite. Louis est un vrai tyran pour elle. Si tu l'entendais?

« Viens ici. — Porte-moi mon pliant. — Va me chercher à boire. — Que tu es ridiculement coiffée! — Tu as l'air abruti ! »

Enfin, c'est révoltant.

« Qui nous délivrera de ce petit crevé! gémissait Gaston tantôt, dans un élan de douleur.

— Petit quoi ? s'est écriée Berthe, qui mettait un chignon à Mignonnette.

— Petit rien, a dit Gaston, rien pour toi du moins.

— Disons le petit C..., ai-je dit en riant, Berthe la curieuse sera prise. »

Le reste de la journée nous avons appelé Louis le petit C... Mais qu'il nous a fait enrager !

Il a empêché une charmante partie de pêche et il nous regardait d'un air si narquois, que, sans Marguerite, nous l'eussions rudement étrillé.

Mais Marguerite se place toujours comme un bouclier entre nos poings et l'illustre dos du petit C..., et celui-ci, abusant lâchement de notre délicatesse, nous fait rager sans vergogne.

Je t'annonce une drôle de nouvelle, nous n'avons plus que quinze jours de vacances, et mon oncle nous a déclaré ce matin, très-sérieusement, qu'il allait nous faire reprendre nos études. Quatre heures de classe par jour ! Excusez du peu! J'ai promis à mon oncle de lui obéir, je le ferai ; mais ceci me révolte bien au dedans.

Encore une bonne farce de Berthe, qui a les oreilles les plus fines que je connaisse. Aujourd'hui elle voulait nous faire dire qui était le petit C..., ce que voulait dire le petit C...

« Cherche, » lui avons-nous répondu.

Elle a cherché et elle s'est écriée :

« Le petit cancre. »

Nous sommes partis en riant aux éclats; son bon mot nous vengeait des maussaderies de Louis, qui devient de plus en plus agacé, de plus en plus nerveux.



Nous avons jeté nos dictionnaires en l'air. (P. 288, col. 1.)

Nous travaillons dur. Mon oncle ne plaisante pas. Louis a voulu essayer de cette classe; mais son amour-propre a beaucoup souffert dès les premières leçons, parce qu'il est extrêmement ignorant, et, sous prétexte de maladie, il passe nos heures de travail en tête à tête avec sa mère. Ils s'ennuient tous les deux à qui mieux mieux. Ma tante commence à reparler du ver solitaire qui ronge son fils et qui nous rappelle le terrible vermout.

Mère, ils sont partis, j'en ai dansé de joie. Ma tante s'est rappelé tout à coup qu'elle avait une tournée de visites à faire dans le département : elle s'est sauvée avec Louis, nous laissant Marguerite, que Berthe lui a disputée pouce à pouce. Je t'écris cette bonne nouvelle et je cours dans la salle d'étude; je suis ravi de penser que le peu de temps que nous avons à jouer ne sera pas empoisonné par les inconcevables caprices et les ridicules exigences d'un pauvre garçon fort ennuyé de lui-même.

Me revoici devant ma table, où je viens de plonger, pour ne les plus voir jusqu'à la rentrée, livres et cahiers. En entrant dans la salle d'étude, j'ai trouvé mon oncle et ma tante qui m'attendaient. Gaston portait comme moi son dictionnaire sous le bras et il avait comme moi sa figure d'étude.

« Mes enfants, a dit mon oncle en souriant, allez enfouir tout cela dans les profondeurs de vos tiroirs; vous avez bien travaillé, et, ce qui est mieux encore, vous avez su obéir. Donc plus de travail intellectuel, le reste des vacances vous appartient. »

Avec un touchant accord, Gaston et moi avons répondu en jetant nos dictionnaires en l'air.

« Vous m'avez compris, a ajouté mon oncle, je n'avais qu'un moyen de faire partir poliment votre tante et son fils, c'était de dresser devant Louis le spectre de l'étude. Il est ignorant, paresseux et vaniteux: le moyen a réussi, et maintenant je rends leur liberté à mes chers enfants et je désire qu'ils jouissent de leurs derniers jours de vacances. »

Juge comme nous l'avons remercié, et avec quelle touchante précipitation nous avons fait disparaître tout notre bagage d'écolier! Ma plume, je te l'assure, ne marchera plus que pour toi, et je vais prendre des forces pour le travail de l'an prochain. Tu sais que j'ai tourné le dos à madame la Paresse.

Je viens de rapporter à la maison un cheval marin. Rassure-toi, il n'a aucun rapport avec le monstre qui a dévoré Hippolyte et qui a donné occasion à Racine d'écrire de si beaux vers.

Mon cheval marin est sans pieds ni pattes, et il n'est guère plus long que mon doigt. C'est un animal parfaitement drôle. Sa tête et son encolure sont tout à fait celles d'un cheval; le reste du corps est une espèce de petit squelette annelé, autour duquel flotte une véritable petite crinière.

Je vais le faire sécher et je le conserverai soigneusement comme une de mes conquêtes; j'ai cherché son nom scientifique, et j'ai trouvé *hippocampe*.

Mon Dieu! qu'il est amusant de le voir se redresser sur sa queue! Si j'avais le temps, je te dessinerais au moins sa tête, qui est bien celle d'un cheval; mais Gaston m'attend au sémaphore, qui s'élève à vue d'œil. Nous avons un plaisir fou à monter sur le faîte de notre construction, on peut s'y asseoir deux, et à voir les vagues venir battre les fondements; Gaston cherche toujours le système d'éclairage, et moi je ne sais absolument comment couvrir mon édifice. Nous avons bâti la tour avec des galets, des fragments de rochers, des pierres que Neptune a charroyées, mais je ne me découvre pas de matériaux pour le toit.

Tu n'as pas d'idées en ce genre, je le pense, ma chère maman; mais si tu vois mon oncle l'architecte, glisse-lui un mot de mon embarras. Voici la question, réduite à sa plus simple expression : — Comment couvrir sans ardoises, sans tuiles, sans zinc, une tour de douze pieds de circonférence? En voilà un fameux problème?

Mère, il y a grande marée, et je t'écris juché sur un gros rocher qui s'avance dans la mer comme un gigantesque éperon. Je pense que les vagues vont bientôt m'asperger d'écume, alors je battrai en retraite jusqu'à la grève. Nous sommes venus ici pour admirer les colères de l'Océan à son entrée dans le golfe. A cet endroit, il rencontre de chaque côté des murs de rochers, ce qui l'exaspère. Ce que je vois est vraiment très-beau, maman. Il y a vents et courants contraires, la mer bout, les vagues arrivent au galop comme des chevaux fougueux; elles se précipitent dans le golfe en s'écrasant contre les rochers. Comme ces vagues écument! comme elles montent tout d'un coup! comme elles font danser les barques et les navires! Berthe en criait de peur tout à l'heure. Neptune me montre du doigt d'un air content de grands festons noirs et verts qui courent le long des gèrves. C'est du goëmon en ruban que les flots apportent par brassées et que les riverains viendront prendre à la marée descendante.

« Cette marchandise-là ne vient pas des boutiques, m'a dit Neptune, ça nous vient tout droit du bon Dieu. »

J'ai quitté ma pointe de rocher et j'ai rejoint les autres sur la grève. Ce tintamarre épouvantable nous avait engourdi le tympan, nous criions tous comme des sourds. J'ai demandé à mon oncle : « Quelle heure est-il? » d'une telle voix et avec un air si ahuri que tout le monde a éclaté de rire. Gaston, qui est marin de vocation, ne démarrait qu'à regret; mais Marguerite et Berthe n'en pouvaient plus des affreux glousglous des vagues s'engouffrant sous les rochers, et nous avons gagné la montagne de la Fée, sur laquelle s'élève un très-beau galgal.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.





LA SOIE[1]

Vers la fin de la semaine, la même femme qui avait crié : « Encabanons! » se prit à dire de la même voix : « Allons! il faut *déramer!* »

Et l'on se prit à déramer, ou, si vous aimez mieux, à détacher des rameaux, où elles étaient posées comme autant de fruits brillants, ces coques dont chacune emprisonnait une des chenilles en voie de transformation.

Ah! comme de nouveau l'on s'attela gaiement à cette facile tâche, et comme gaiement on la continua jusqu'à ce que tous les brins de genêt et de bruyère fussent dépouillés... Oh! la splendide cueillette que celle-là!

Combien de corbeilles emplit-on? je ne sais plus ; mais il me souvient qu'une petite salle, où on les allait vider à mesure qu'elles étaient comblées, se trouva encombrée jusqu'à hauteur de ceinture. Le père Jayard, qui se caressait le menton en contemplant cette belle provision, affirma qu'il devait bien y avoir au moins quatre quintaux de cocons (en bonne moyenne, d'ailleurs, trente grammes de graines produisent cinquante kilos de cocons, et il faut environ mille kilos de feuilles pour la nourriture des vers qui donnent cette récolte),

« Mais, — dis-je, moi enfant curieux, en entendant que le cousin Jayard parlait de vendre tout cela dès le lendemain, — comment prendra-t-on la soie qui est sur ces cocons?

— Ah! ça, petiot, c'est l'affaire des filateurs, me repartit le cousin; quant à nous, il ne nous reste plus qu'à passer les cocons au four, et tout sera dit...

— Au four? répétai-je. Pourquoi faire?

— Pour étouffer les bêtes qui sont dedans, pardienne! sans ça dans quelques jours tous les papillons sortiraient, et on ne pourrait plus tirer des cocons percés que de la bourre à carder, et non des fils longs et réguliers.

— Ah! »

On chauffa, en effet, le four banal du hameau beaucoup moins que pour cuire le pain, mais assez pour opérer la suffocation des pauvres petits ensevelis, qui dormaient peut-être en rêvant d'une joyeuse, d'une heureuse résurrection. Corbeille par corbeille, tous y passèrent. Cent cinquante mille meurtres accomplis d'un coup, et avec la plus parfaite tranquillité de conscience, je vous jure! Mais songez donc : si l'on n'en avait rien fait, quatre quintaux de beaux cocons ne fussent pas allés au filage; et partant une fière poignée d'écus ne fût pas entrée dans la crédence du cousin Jayard; et enfin, et surtout, combien de robes, d'écharpes, de dentelles, de rubans, n'eussent pas été mis à la disposition des élégantes. — C'est une raison concluante, oui-da!

J'ai tâché de vous faire assister, sur la foi de mes souvenirs, à une de ces *éducations* élémentaires, primitives, telles qu'elles se pratiquaient à peu près généralement à l'époque où, enfant, j'ai pu en être témoin, et telles qu'on en retrouverait, je crois, bien des exemples encore dans nos départements méridionaux, en Italie, en Grèce. Mais depuis quelque vingt ou trente ans, cette industrie a fait d'immenses progrès, grâce aux études, aux recherches, aux expériences des hommes éclairés et spéciaux. Aujourd'hui, les *magnaneries* ne sont pas rares où l'on élève jusqu'à trente et quarante *onces* de graines, — que, par parenthèse, les femmes ne couvent plus. — Ces magnifiques établissements, où tout se fait en vertu des théories acquises, où les découvertes de la science sont aussitôt appliquées, essayées, sont, à la pauvre maison encombrée de claies de mon cousin Jayard, ce que les fermes-modèles sont aux exploitations des petits métayers ignorants et routiniers.

Dieu sait donc si les intelligents et laborieux éleveurs qui dirigent ces entreprises doivent être placés sur l'échelle industrielle loin des bons citoyens du Céleste-Empire, qui, favorisés, il est vrai, par le plus clément des cieux, prennent tout simplement la peine de déposer une certaine quantité d'œufs éclos ou à éclore sur un mûrier en plein vent, et reviennent au bout d'un mois *déramer* sur les branches : cela à cinq ou six reprises dans le courant de l'année; et depuis combien de siècles?... Nul ne le saurait dire; car tout porte à croire que, déjà du temps d'Alexandre, c'était de la Chine que venaient les soies dont parle Aristote, qui attribue à une certaine Pamphile, de l'île de Cos, l'idée de former des tissus avec cette matière arrivant d'Asie « enroulée sur de petits fuseaux ».

C'est de Cos que provenaient ces tissus, si transparents, si délicats, qui étaient dans l'antiquité l'objet du luxe le plus recherché, et qu'on qualifiait de *vent tissé* ou bien de *tissus de verre*. Une fois, Sénèque reprocha aux dames d'employer d'aussi transparentes étoffes. Tibulle veut que sa Némésis soit couverte des étoffes fabriquées par l'ouvrière de Cos.

Les plus étranges suppositions étaient faites alors sur l'origine de la soie. Tels l'attribuaient à une petite araignée brillante ; d'autres en faisaient une sorte de laine végétale, et c'est l'opinion de Virgile, qui dit : « T'apprendrai-je comment les *Sères* détachent des feuilles de leurs arbres la plus fine toison? » D'autres enfin, plus aventureux, y voyaient une condensation des rayons du soleil, par une disposition particulière de l'atmosphère.

C'est seulement vers le milieu du premier siècle de notre ère que Pline le naturaliste décrivit les travaux du bombyx, — nom qui est resté techniquement au ver à soie. — Les tissus de soie se vendaient encore à cette époque au poids de l'or, et peut-être ne fut-ce pas une des moindres raisons qui

[1] Suite et fin. — Voy. pages 165, 191 et 218.

les firent rechercher par les fastueux maîtres du monde. D'abord cependant les dames seules s'en parèrent; mais les hommes y prirent goût à leur tour, et nous voyons sous Tibère un édit interdisant les vêtements de soie à la gent masculine. — Mais il en peut être des empereurs comme des jours, qui se suivent sans se ressembler. Trajan et Marc-Aurèle refusaient obstinément les robes de soie dont les envoyés des peuples asiatiques voulaient leur faire cadeau. En revanche, Héliogabale, qui n'est d'ailleurs connu que pour ses extravagantes débauches, ne voulait porter que des habits de soie; mais on raconte qu'Aurélien, à qui sa femme demandait une robe de soie, lui répondit : « Jupiter me préserve de donner tant d'or pour aussi peu de fil! »



Le déramage des cocons. (P. 239, col. 1.)

Dès les premiers temps du christianisme, la voix des évêques, des Pères, s'éleva pour tonner, mais en vain, contre le luxe effréné des vêtements de soie. Vous voyez que les demoiselles Benoîton peuvent arguer d'une respectable généalogie.

Bien qu'on eût acquis des notions plus certaines sur cette industrie, longtemps encore la production de la soie et la fabrication des tissus qu'elle donne restèrent le privilége de l'Orient. C'est seulement au milieu du VIe siècle que des moines revenant de l'Asie centrale apportèrent à Constantinople les premiers œufs de vers à soie, — qu'ils auraient, dit-on, soustraits et cachés, au péril de leur vie, dans des bâtons creux. Il y a toute une légende sur cet événement, véritable légende à bien prendre, car, qu'eussent fait des vers à soie sans mûriers? et y avait-il des mûriers à Constantinople?... — Mais ne cherchons pas querelle aux gens qui aux temps passés ont poétisé l'histoire : tant de cervelles sont de nos jours affectées du travers contraire!

La sériciculture passa en Sicile au XIIe siècle ; puis elle gagna les terres du pape, la Toscane, la Lombardie, le Piémont. Elle vint en France avec le saint-siége. Les premiers mûriers furent plantés autour d'Avignon, dont les manufactures de soieries sont incontestablement les plus anciennes qu'ait portées notre sol. Puis l'élevage du bombyx, s'étendant le long du Rhône, se propagea jusqu'à Lyon, qui devait devenir et qui reste encore la métropole du travail de la soie.

Aujourd'hui, c'est à peu près sur tous les points du globe que croissent les mûriers, et que se récolte cette matière « qui, — dit M. Alcan, dont la parole fait autorité dans la science des industries textiles, — est parmi les autres fils ce que l'or est parmi les métaux ». C'est en Espagne, en Italie, en Perse, au Japon, en Algérie. L'Amérique même s'adonne à la précieuse industrie; la république de l'Équateur, tout nouvellement entrée dans cette voie, compte déjà cinq cent mille pieds de mûriers, et expédie sur les marchés manufacturiers de très-belles soies. Mais, pour peu que la fibre nationale soit impressionnable en vous, vous allez, je pense, vous redresser singulièrement, quand je vous dirai que les soies les plus estimées, et partant les plus somptueuses, sont encore celles qu'on obtient sur notre terre de France, qui, année moyenne, en fournit à l'industrie pour une somme de CENT MILLIONS.

EUGÈNE MULLER.



Voilà le père Carilès ! (P. 241, col. 1.)

LA FILLE DE CARILÈS

I

Pleurez, pleurez, petits enfants,
Vous aurez des moulins à vent !

Quand on veut exprimer d'un seul coup qu'un être est connu de tout le monde dans une ville, si connu, qu'il suffit de prononcer son nom pour que chacun se dise avec conviction : « Ah ! oui ! » et se représente immédiatement, sans aucun effort, la figure, la tournure, le caractère, les habitudes, enfin toute la silhouette physique et morale de l'être en question, on dit : *Connu comme le loup blanc!* et personne n'en demande davantage.

Pourquoi cela ? et comment se fait-il qu'on accepte l'existence du loup blanc comme un fait indiscutable? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre; car qui peut se vanter d'avoir vu un loup blanc? Mais enfin, c'est passé en proverbe, et il n'y a pas à revenir là-dessus. Eh bien, à Nantes, il y a environ vingt-cinq ans, on ne disait pas : « Connu comme le loup blanc ; » on disait, avec beaucoup plus de raison : « Connu comme Carilès. »

Qui était-il, et d'où venait-il? Deux problèmes insolubles : il n'en savait peut-être rien lui-même. Il y avait déjà bien longtemps qu'on le voyait, dès que brillait un rayon de soleil, parcourir les rues de Nantes, depuis Chantenay jusqu'au Séminaire, depuis Saint-Jacques jusqu'à Barbin : « Voilà le père Carilès ! » disaient les petits enfants, du plus loin qu'ils entendaient certaines notes de flageolet, toujours les mêmes : « Mère, voilà le père Carilès ! » Les mères savaient ce que cela voulait dire, et il fallait que l'enfant eût commis quelque méfait bien noir pour qu'on lui refusât le sou qu'il demandait par ces mots : « Voilà le père Carilès ! » Le flageolet se taisait, et une voix pleine de séductions faisait entendre le refrain :

Pleurez, pleurez, petits enfants,
Vous aurez des moulins à vent !

Puis Carilès apparaissait au tournant de la rue, chargé de son grand bâton, une immense tête de loup faite de petits moulins dont les ailes de papier tournaient au vent. Il y en avait de roses, de jaunes, de verts, de bleus, de toutes les couleurs : c'était une joie rien que de les voir groupés en bouquet monstrueux ; c'était une joie bien plus grande encore d'en tenir un dans sa main, de le contempler, de souffler dessus, de le planter à la fenêtre dans un pot de giroflée ou de réséda, et de guetter la brise, qui daignait mettre en mouvement ses ailes de carton, tout comme celles des grands moulins, des moulins à moudre le blé ! On a fait depuis pour les enfants des poupées qui ont des diamants et des cachemires, et une foule de joujoux très-chers et très-compliqués; il ne m'est pas prouvé qu'ils soient plus amusants que les moulins de Carilès.

Mais qu'était-ce donc que Carilès? Un marchand de moulins à vent, nous l'avons dit. Au physique, un homme de cinquante à soixante ans, ni beau ni laid, assez mal peigné, et peu soigné dans sa toilette, qui se composait invariablement d'un vieux pantalon gris, d'une longue redingote vert-bouteille que les gens d'âge appelaient une lévite, et d'une casquette

à oreilles, avec une grande visière de cuir bouilli. Carilès portait une longue barbe grise qui l'eût fait ressembler au Juif errant, s'il avait supprimé sa casquette. Mais la casquette du père Carilès faisait partie de sa tête, et cela nuisait à la ressemblance; car on ne se représente pas volontiers le Juif errant avec une casquette.

Le père Carilès avait l'habitude de prévenir les gens de son passage en tirant quelques sons aigus d'un flageolet de pacotille, dont il ne jouait ni mieux ni plus mal que tous les gamins qui en achètent de pareils à la foire. Il ne se croyait pas musicien pour cela, en quoi il avait bien raison; c'était tout simplement pour lui comme une espèce de sifflet. Il marchait en se dandinant un peu, ce qui imprimait à ses moulins un mouvement propre à les faire admirer sous toutes leurs faces. Les mauvaises langues prétendaient que les cabaretiers de Nantes auraient pu dire où il avait acquis cette marche hésitante; mais les mauvaises langues vont toujours plus loin qu'il ne faut. Si Carilès aimait à se rafraîchir, on ne pouvait pas dire qu'il bût plus qu'il n'avait soif: il avait plus soif qu'un autre, voilà tout. Une seule fois, on l'avait vu trébucher et rouler dans un ruisseau avec toute sa marchandise; mais il y avait bien dix ans que c'était arrivé: Carilès savait compter, quoiqu'il ne sût pas lire, et il ne s'était plus exposé à la perte énorme d'un chargement complet de petits moulins.



La maison de Carilès. (P. 243, col. 1.)

Au moral, qu'était-ce que le père Carilès? Bien fin qui eût pu le dire: le fait est qu'au moral Carilès n'existait presque pas. Il n'était certes pas méchant, car il n'avait jamais fait de mal à personne; mais il n'était pas bon non plus, puisqu'il ne faisait pas de bien. Le trait principal de son caractère était une immense insouciance, qui traînait à sa suite une immense paresse. Il n'était ni douillet, ni gourmand, ni amoureux de ses aises; il ne se souciait nullement du bien-être ni du confortable, et tenait par-dessus tout à se donner le moins de peine possible. Pour qui s'en serait-il donné? Il était seul au monde. Pour lui-même? On ne se donne de peine pour soi qu'autant que cela vous fait plaisir, et Carilès ne trouvait aucun plaisir à une occupation quelconque. Il faisait des moulins à vent, et il les vendait; quand il en avait vendu assez pour fournir à sa dépense du jour, il rapportait chez lui son fardeau et s'en allait fumer sa pipe en plein air. Il n'avait pas d'économies, mais il n'avait pas de dettes non plus.

Si le père Carilès eût vécu dans la Grèce antique, il aurait habité un tonneau et bu dans le creux de sa main; mais la philosophie cynique n'étant plus de mode, il buvait chez le marchand de vin et habitait un bouge, demeure moins agréable assurément que le tonneau de Diogène, avec lequel on pouvait changer de site à volonté. Dans ce bouge, il avait eu longtemps pour tout mobilier un tronçon d'arbre non équarri, où il s'asseyait, et une couverture dans laquelle il se roulait pour dormir. Depuis quelques années, il avait hérité de la paillasse d'un voisin, d'un escabeau, et d'une table un peu boiteuse, qui ne trouvait son aplomb que quand on l'appuyait contre le mur; elle servait à Carilès d'atelier pour la confection de ses moulins. Sa chambre était située au quatrième étage d'une maison très-habitée, et même assez mal habitée. De toutes les portes sans cesse entr'ouvertes sur tous les paliers, on voyait continuellement sortir des troupes de marmots en guenilles, qui se répandaient sur l'escalier; on entendait à tous les étages des cris, des disputes, des reproches, le tout dans un style peu châtié; mais peu importait à Carilès. Il ne lui importait pas davantage que la voisine du troisième eût été citée en police correctionnelle pour vol, que le fripier du rez-de-chaussée exerçât la profession de receleur, et que d'autres habitants de la maison eussent été emmenés au violon pour tapage nocturne: il avait juste assez de délicatesse pour ne pas commettre ces actions blâmables, mais il n'en avait pas assez pour qu'elles le choquassent chez les autres. Ce n'est donc pas un paradoxe de dire que, comme être moral, le père Carilès n'existait guère.



II

Inventaire après décès.

La maison où demeurait Carilès était située dans une petite rue voisine de la place Bretagne. Ce quartier-là est dans Nantes un petit monde à part ; il n'a pas la majesté du quartier des Cours, ni l'opulence un peu gourmée des alentours de la place Graslin, ni l'animation du centre de la ville, ni la bonhomie de l'île Feydeau ; il a sa physionomie propre, et l'on y voit des choses qui ne se voient pas ailleurs. D'abord, la principale de ses rues, la rue Contrescarpe, offre à presque toutes ses boutiques des étalages à faire pâmer un peintre. Ce sont des meubles de toutes les époques, des faïences, des cuivres, des débris d'ancienne splendeur, des loques qui ont été du velours et d'autres loques qui ont été de l'indienne ; tout cela mêlé, confondu dans le désordre le plus pittoresque. Quels portemanteaux étrangement garnis ! On trouve là des vêtements comme nos grand'mères se souviennent d'en avoir vu dans leur enfance, et des chapeaux comme personne n'en a jamais connu, tant l'âge les a déformés ; et, les jours de marché, toutes ces dépouilles sans nom sortent des antres qui les recèlent, et vont s'étaler au grand soleil sur la place Bretagne, qui ressemble alors à un vaste damier divisé en carreaux de diverses couleurs. A l'autre bout de la place se dressent les baraques des saltimbanques (il y en a presque en toute saison). La grosse caisse tonne, la trompette mugit, le fifre piaille, et les clowns s'égosillent à vanter les merveilles qu'ils présentent à l'admiration du public. Tout autour de la place, des hôtelleries de l'ancien temps, aux enseignes engageantes du *Lion d'Or*, de la *Boule d'Or* ou du *Chêne d'Aaron*, offrent un asile aux voyageurs et logent à pied et à cheval.

La petite fille paraissait accablée de fatigue (P. 243, col. 2.)

Un soir, Carilès revenait chez lui. Il avait fait une assez bonne journée : de quoi vivre sans rien faire tout le lendemain ! de quoi entrer aussi chez le compère Michaud, l'aubergiste du *Chêne d'Aaron*, et y boire une chopine de petit vin de Vallet ! Le père Carilès entra.

Il y avait là, assis à une table, trois personnages d'assez mauvaise mine, qui mangeaient et buvaient, et avec eux une toute petite fille, pâle et souffreteuse, qui paraissait accablée de fatigue ou de chagrin. Ses yeux étaient rouges, et elle avait certainement beaucoup pleuré ; pour le moment elle n'avait plus même la force de pleurer, et elle cherchait à croiser sur la table ses maigres petits bras nus pour y reposer sa tête ; mais à chaque instant le sommeil la prenait ; ses petits bras glissaient alors et quittaient la table, et l'enfant tombait sur un

de ses compagnons, qui la remettait rudement sur le banc. L'un d'eux se leva enfin.

« Tiens, puisque tu t'endors, va dormir là, » lui dit-il.

Il alla la porter sur la pierre du foyer, l'appuya contre la cheminée et vint se rasseoir. La petite étendit vers le feu ses pieds chaussés de souliers rouges, et parut contente de se réchauffer. On était en hiver, et son maillot couleur de chair ne suffisait pas à la préserver du froid, non plus que sa jupe de mousseline ornée de paillettes. Les hommes qui l'avaient amenée portaient, eux aussi, des costumes de saltimbanques; mais ils avaient eu soin d'endosser par-dessus leurs pourpoints de théâtre de chaudes limousines de charretiers.

« La voilà qui s'endort, » dit l'un d'eux. La petite s'était en effet blottie dans un coin et ne bougeait plus.

« Parlons de nos affaires alors, dit un autre. A présent que la patronne est morte, qu'est-ce que nous allons faire? La représentation n'a pas été fameuse, ce soir : trois francs six sous de recette ! il n'y a pas moyen de continuer sur ce pied-là. Qu'en dis-tu, Voltigeur?

— Moi, dit le personnage interpellé, j'ai à dire que je m'en vas. J'ai déjà parlé au maître de la grande baraque du bout de la place; seulement il faut d'abord régler nos intérêts.

— Quels intérêts? demanda le paillasse, qui n'avait pas encore parlé, étant trop occupé à boire.

— Tiens! nigaud! est-ce qu'il n'y a pas un partage à faire? La patronne est morte, nous sommes ses héritiers; nous nous séparons, il faut partager le fonds de commerce. Voilà!

— Ah! c'est vrai! fit le paillasse. Alors je prends le singe : nous avons l'habitude de faire des tours ensemble.

— Moi, je garde l'établissement, reprit celui qui avait parlé le premier.

— Tu n'es pas dégoûté! Il est toujours le même, Lavocat; il se fait la grosse part.

— Puisque je suis le plus éloquent! Est-ce que vous sauriez faire la parade, vous autres? Je vous laisse le singe, l'écureuil et les autres bêtes, et puis vos costumes et vos instruments...

— Et Miette?

— Tiens! c'est vrai. Qu'est-ce qu'on peut faire d'elle?

— Elle n'est bonne à rien : il faut l'envoyer à l'hôpital, dit Paillasse.

— Elle peut faire la quête, interrompit Lavocat; elle est si petite! elle intéresse le public. Et puis, en la nourrissant d'une certaine façon, il ne serait pas difficile de l'empêcher de grandir, et on aurait alors une naine à enfoncer Tom Pouce et tous les autres.

— Ça n'est pas sûr! dit Voltigeur. Ce que c'est que la sensiblerie! Sa sotte de mère n'a jamais voulu permettre de lui assouplir les membres; petite et leste comme elle est, elle aurait fait une artiste premier choix. A présent il est trop tard.

— Tard? Elle a six ans, tout au plus : il est encore temps. Nous essayerons, et, si ça réussit, je me charge de son éducation.

— Alors, tu nous devras une indemnité, si tu gardes la baraque et la petite.

— Il faudra voir ce qu'elle vaudra, la petite; si elle devient estropiée, au lieu d'être bonne à faire des tours...

— Tu auras encore la ressource de la mettre à l'hôpital.

— On ne peut toujours pas la comprendre dans le partage, pour le moment.

— Bon, on verra. Paillasse, passe-nous le vin; tu le gardes tout pour toi. Nous avons à partager : un singe, quatre chiens savants, un écureuil, cinq instruments de musique, un costume de marquis, un costume de Turc... Tiens! où donc est passée la petite? »

Paillasse et Voltigeur se retournèrent vivement : l'enfant avait disparu.

« Ah! la mauvaise petite bête! s'écria Lavocat. Elle a fait semblant de dormir; elle nous a entendus et elle a voulu nous échapper. Mais nous la rattraperons. Prenons chacun une rue, et cherchons : elle ne peut pas être loin. »

Et ils sortirent tous les trois.



III

Rencontre au pied d'une borne.

Miette n'avait pas fait semblant de dormir; l'innocente était bien incapable d'accueillir une idée aussi compliquée que celle-là. Seulement, au moment où ses yeux commençaient à se fermer, elle avait entendu parler de la « patronne », et ce mot avait suffi pour la réveiller complétement. La patronne! cette femme qu'on avait portée en terre le matin, et dont les trois saltimbanques se partageaient les dépouilles, était sa mère, à elle, Miette! C'était la seule personne qui lui eût jamais montré de l'affection. Miette se souvenait vaguement d'avoir eu un père, qui s'était tué en tombant, un jour qu'il dansait sur la corde. Depuis ce jour-là, sa mère était restée triste; elle pleurait souvent et se montrait parfois brusque envers Miette. Voltigeur était venu habiter la baraque, pour danser sur la corde à la place du père de Miette; et l'enfant se rappelait que bien des fois, quand on la croyait endormie, ces trois hommes, Voltigeur, Paillasse et Lavocat, avaient cherché querelle à sa mère, qu'il était question d'elle,

qu'ils voulaient lui faire du mal, et que sa mère la défendait. La pauvre petite avait toujours eu peur d'eux sans savoir pourquoi, et maintenant elle se trouvait sans défense entre leurs mains! Elle les écoutait; tout à coup elle frémit : elle avait compris ce qu'ils disaient. Miette fut saisie d'une terreur profonde, et, voyant une porte ouverte, elle y courut, et s'enfuit sans regarder derrière elle.

Elle se trouvait dans la cour de l'hôtellerie. Au fond d'une écurie, située de l'autre côté de la cour, elle vit briller une lanterne : elle entra. Au-dessus du râtelier où mangeaient les chevaux, elle aperçut une lucarne dont la vitre était cassée. S'aidant d'une fourche appuyée contre le mur, elle grimpa dans le râtelier, parvint à la lucarne, se pencha, et vit au-dessous d'elle une petite rue sombre où l'on avait rangé des charrettes vides ; l'une de ces charrettes, avec sa capote de cerceaux recouverts de toile, montait presque jusqu'à la lucarne. Miette sortit ses petites jambes, les laissa pendre un instant, mesura la distance et sauta. Elle ne se fit pas de mal; elle glissa doucement jusqu'à terre, et reprit sa course, effrayée au moindre bruit, retenant son haleine, et croyant entendre de tous les côtés des pas et des voix qui la poursuivaient. Elle quitta sa rue pour une autre, puis celle-ci pour une troisième, effarée, ne sachant où elle allait, et cherchant seulement à s'éloigner de ses persécuteurs. Cependant la nuit se faisait de plus en plus noire ; Miette, brisée de fatigue, ne se soutenait plus qu'à peine. Plusieurs fois, elle tomba, se releva, fit quelques pas encore; enfin, son pied rencontra un caillou qui la fit trébucher. Dans sa chute, cette fois, son front se heurta à une borne de pierre placée contre la porte d'une maison, et la douleur fut si violente, que l'enfant s'évanouit.


Elle grimpa dans le râtelier. (P. 245, col. 1.)

Pendant qu'elle gisait là, glacée et mourante, les saltimbanques, croyant qu'elle était sortie par la grande porte du *Chêne d'Aaron*, la cherchaient sur la place et dans les rues voisines; et Carilès, ayant fumé sa pipe et bu sa chopine de vin de Vallet, prenait congé de l'hôte et se dirigeait vers son logis. Il sifflotait pour se réchauffer, car il avait froid, et une bise aigre s'était levée après le coucher du soleil. Il longea quelques instants les maisons de la place, et prit une rue qui tournait à gauche et s'enfonçait entre les pâtés de maisons situés derrière l'hôtellerie.

« Fait-il noir! se disait-il. Encore si ma pipe n'était pas éteinte, elle m'éclairerait un peu; mais le moyen de la rallumer avec un pareil vent! C'est égal, je ne dois pas être loin de chez moi, et je crois que je peux commencer à tâter les portes, pour reconnaître la mienne... Hein!... qu'est-ce que c'est que cela? »

Cela, c'était le pauvre petit corps de Miette, que le pied de Carilès venait de rencontrer d'une façon fort inattendue. Carilès surpris recula d'un pas, et chancela; heureusement qu'il se retint, sans quoi il serait tombé sur Miette ou sur la borne, ce qui eût été fâcheux pour la petite fille ou pour lui. Mais il lâcha ses moulins, qui tombèrent à terre. Rentré en possession de son équilibre, il s'en vint reconnaître la cause de son accident.

« Un paquet de linge? se dit-il. Non, c'est vivant. C'est bien petit. Un enfant, je crois. Qu'est-ce qu'il peut faire au coin de ma borne? Il ne fait pas un temps à dormir dans la rue. Pauvre petit diable! je vais le réveiller, et je lui ferai cadeau d'un moulin à vent, s'ils ne sont pas tous aplatis. »

Tout en parlant, il avait ouvert sa porte, et, abrité contre le vent, il avait allumé une allumette, pour se rendre compte de la situation. Il vit à ses pieds ses moulins, qu'il ramassa, et, près de la borne, Miette toujours inanimée.

« Tiens! c'est la petite fille de ce soir. Comment a-t-elle fait pour venir de ce côté-ci? Elle s'est fait mal, elle saigne, et elle ne bouge pas plus qu'une morte. On ne peut pas la laisser là : je vais voir s'il y a dans la maison quelque femme qui veuille s'occuper de cette petite. » Et Carilès releva l'enfant, entra avec elle, et ferma la porte.

A suivre. Mme COLOMB.



LE BON GARÇON DE MARLENHEIM

TRADUIT DU PATOIS ALSACIEN

Lorsque Karl était le premier de l'école, je n'avais pas honte d'être le second. Karl était si bon, si généreux; et puis, c'était un Français comme moi. Plus heureux que nous, Karl est parti pour la France; c'est ce méchant Berlinois de Spitz qui a pris sa place.

Oh! comme j'ai honte d'être le second, quand je songe que le premier, c'est Spitz! Et lui, de quel air arrogant il nous regarde tous, ce pédant si fier de sa petite science et de ses larges épaules!

Je ne souffrirai pas cela plus longtemps, et je réparerai le temps perdu. Je me lèverai avant l'aube, je travaillerai encore quand tout le monde dormira déjà. J'userai les feuillets de mes livres, afin que le nouveau maître, qui me déteste, dise avec un soupir de regret : « Celui-ci en sait plus long que Spitz. »

Je suivrai mon père aux champs, je retournerai la terre avec la lourde charrue, je rentrerai le foin sur mes épaules, je battrai le blé dans la grange jusqu'à ce que mes épaules soient aussi larges que celles de Spitz. En attendant, s'il me donne un coup de poing, je lui en rendrai deux : on dit que c'est une bonne gymnastique.

« Mécréants! nous dit le maître; voyez comme ce bon Spitz est pieux! » Oui, mais quand le maître ne le voit pas, il lit sa leçon dans le livre pour avoir un bon point; et c'est lui, je le sais, qui m'a volé ma toupie.

Je ne parlerai pas de Dieu à tout propos, en faisant des yeux tout blancs, comme Spitz; mais si Dieu n'est pas sur mes lèvres, il sera dans mon cœur. Et si jamais j'étais tenté de tromper mon maître, ou de voler mes camarades, je me souviendrais toujours que Dieu me voit.

Quand je serai grand, instruit et fort, je bouclerai mon ceinturon; je suspendrai par devant ma cartouchière, bien remplie; je tirerai du fourreau ma baïonnette étincelante, et je la mettrai au bout de mon fusil.

Alors, en compagnie de tous ceux à qui Spitz a volé quelque chose, je m'en irai vers l'Est, et, après avoir recommandé mon âme à Dieu, je pousserai devant moi jusqu'à ce que je tombe, ou jusqu'à ce que Spitz me rende tout ce qu'il m'a pris. Je ne veux rien de plus.

Celui qui a fait cette chanson est un bon garçon de Marlenheim, de Marlenheim en Alsace. Tout ce qu'il dit, il le fera; car ce n'est pas un menteur, lui! Il engage tous les écoliers de Lorraine, d'Alsace et de France à se choisir un Spitz, et à ne jamais l'oublier, même en dormant.

J. LEVOISIN.

LES DESTRUCTEURS

DES CABLES TÉLÉGRAPHIQUES DE L'OCÉAN

C'est une des plus grandes hardiesses de l'homme que la pose des fils électriques au fond des mers! Ces câbles qui relient entre eux les continents, et qui portent instantanément la pensée humaine d'un point du globe à son antipode, sont une des gloires les plus réelles de notre grand siècle, où brillent d'un si vif éclat les merveilleuses applications de la science. Nous n'entreprendrons pas ici, chers lecteurs, de vous décrire les périls et les obstacles qui se présentent aux ingénieurs et aux marins dans l'établissement d'une ligne électrique sous-marine. Vous pouvez facilement vous représenter les difficultés incomparables que l'on rencontre quand il s'agit d'attacher à un rivage de l'Océan un câble volumineux, long de plusieurs milliers de kilomètres, de l'emporter à bord d'un navire et de l'abandonner peu à peu dans le sein de la mer, comme ferait une araignée gigantesque qui laisse traîner son fil. Il faut compter avec les gros temps, avec les tempêtes, il faut s'attendre à voir le câble se casser, quelquefois au milieu de la route, et dans ce cas il est indispensable d'aller repêcher au fond des mers le bout du fil errant, pour le souder à l'extrémité libre restée sur le navire. La pose des câbles sous-marins, les moyens ingénieux employés pour les relever, les procédés usités pour savoir à quelle place a eu lieu la solution de leur continuité, constituent une véritable science, qui a nécessité de longs efforts, de persévérants travaux et une pratique de plusieurs années. Les accidents sont malheureusement assez fréquents, et apporteraient des entraves à l'extension de la télégraphie océanique, si les hommes qui lui ont donné l'impulsion, et qui lui assurent chaque jour un développement nouveau, n'étaient armés de la persévérance et de l'énergie avec lesquelles se font seules les grandes choses. — Parmi les accidents, il en est qui pendant longtemps passaient pour merveilleux et inexplicables. Un câble posé dans de bonnes conditions fonctionne bien pendant un temps plus ou moins long, puis tout à coup, sans motif apparent, le courant cesse. Il y a donc rupture dans le fil conducteur. En présence de ce fait une expédition s'organise : on relève le câble. On trouve alors parfois que celui-ci est percé, exactement comme on l'aurait fait à l'aide d'une vrille, et que les fils métalliques intérieurs sont arrachés, comme si des pinces de fer avaient servi à cette destruction.

Trouver de tels signes de dégradation, au milieu d'un fil posé sur le fond des mers, doit paraître, vous le reconnaîtrez, singulièrement bizarre. Personne n'a pu aller manier le foret ou les tenailles au fond de gouffres tels que toutes les forges du monde y disparaîtraient. Pendant longtemps on s'est

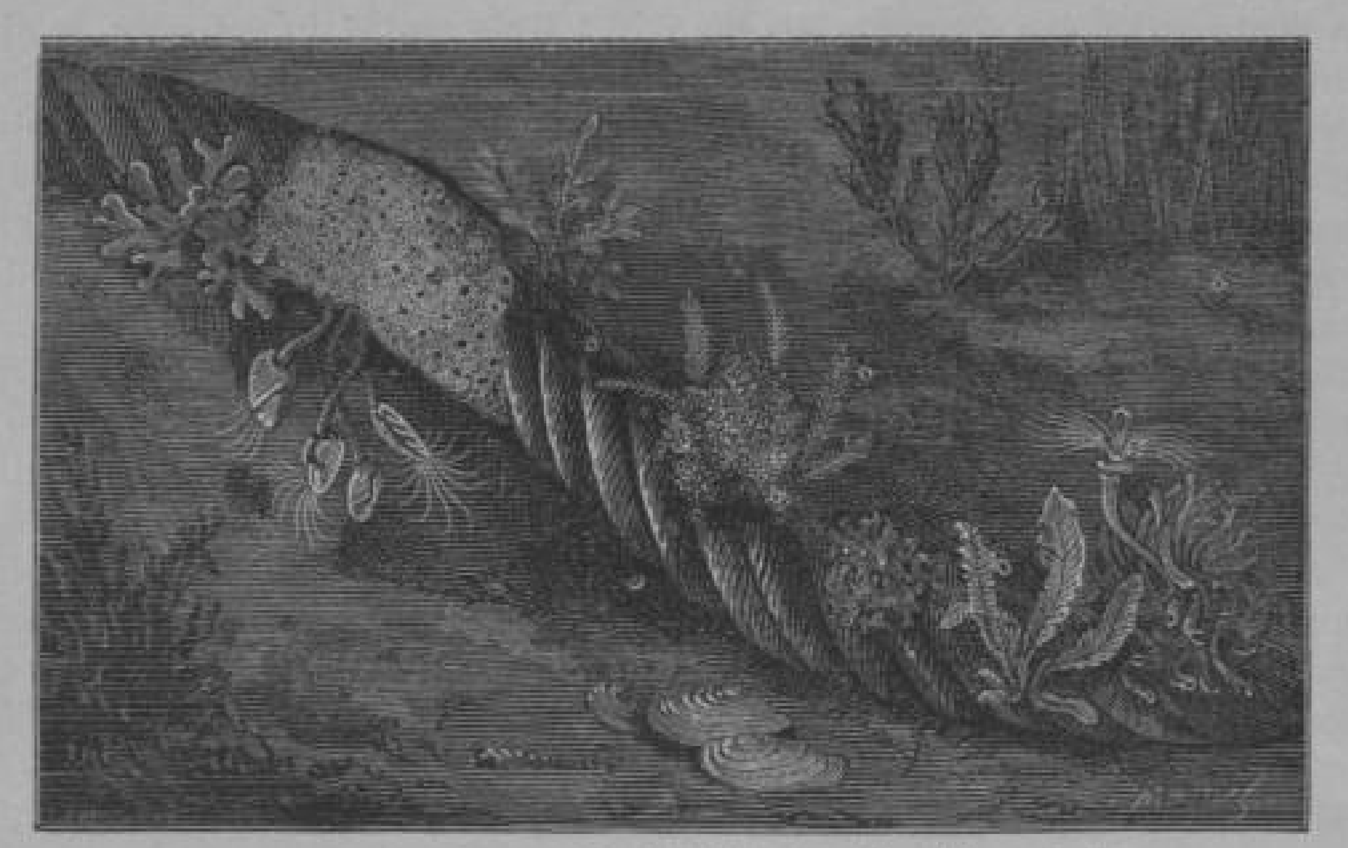
perdu en vaines conjectures, quand le mystère fut enfin dévoilé par un naturaliste distingué, M. Buckland.

Il n'y a guère plus de deux ans, le câble sous-marin de Singapore cessa de fonctionner dans les conditions que nous venons de mentionner. On le releva, et, à 200 kilomètres du rivage, on le trouva ouvert de part en part, et percé d'un trou où trois doigts de la main passaient facilement. Les fils de cuivre intérieurs étaient coupés, l'enveloppe de gutta-percha extérieure relevée comme une manche d'habit retroussée. En même temps il y avait au milieu de l'orifice quelques débris d'os qui se trouvaient eux-mêmes broyés. On coupa cet échantillon si curieux du câble électrique, et on le remit à M. Buckland. Ce savant l'examina et, en présence des débris d'ossements, il supposa, ce que vous auriez fait comme lui sans aucun doute, que quelque monstre marin avait laissé un débris de sa mâchoire dans sa lutte contre le câble océanique. Mais il voulut donner plus de poids à son hypothèse, et trouver le véritable auteur de la dégradation.

Il examina très-attentivement l'orifice et reconnut qu'il avait été certainement percé, et que cela ne pouvait être dû à l'action d'une mâchoire, comme il l'avait pensé d'abord : celle-ci eût écrasé le câble, et n'y eût pas ouvert un trou. Après cette observation, il alla passer en revue tous les animaux marins d'une grande collection d'histoire naturelle. — Il avait examiné les mâchoires des requins et d'autres monstres analogues, et commençait à se désoler en voyant qu'il ne trouverait jamais la solution du problème, quand ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un poisson-squale (*Pristis antiquorum*), muni, comme on le sait, à la partie supérieure de la tête, d'une véritable scie, formant comme une lance rigide et résistante. Il détacha la scie de ce poisson, et il parvint à ouvrir dans le câble un orifice tout à fait semblable au premier.

On peut se représenter maintenant très-facilement ce qui s'est passé au fond des mers. Les poissons-scies ont l'habitude de fouiller les fonds marins pour y chercher leur nourriture ; l'un d'eux aura promené sa scie dans le voisinage du câble de Singapore, en imprimant à sa tête le mouvement de va-et-vient qui est habituel à son espèce, et, en cherchant de côté et d'autre, il aura fait la rencontre inusitée du câble électrique ; les dents de sa scie se seront prises dans l'enveloppe extérieure de gutta-percha ; en voulant se dégager, l'animal se sera fixé davantage ; il aura lutté contre cet ennemi si nouveau pour lui, et, par des mouvements brusques et convulsifs, il aura de plus en plus enfoncé son arme dans le cylindre de gutta-percha. Des efforts violents, un combat acharné, auront déterminé la rupture de la scie, enfoncée de part en part au milieu du câble, et l'animal aura agrandi l'orifice pour retirer ce qui lui restait de son outil dentelé.

Au mois de juillet 1873, une histoire bien plus surprenante encore nous fut rapportée par les ingénieurs chargés de relever le câble électrique posé au fond du golfe Persique, pour y faire quelques réparations urgentes. — Quand les sondes à pinces eurent saisi le câble au fond des eaux, on fit de grands efforts pour le ramener à la surface de la mer. Au milieu du trajet, on rencontra tout à coup une résistance particulière ; on aurait dit que le fil s'était chargé subitement d'un poids considérable. — La machine du treuil, très-suffisante habituellement pour ces sortes d'opérations, fonctionna très-difficilement et très-péniblement. On eut raison toutefois de cette résistance, le câble remonta peu à peu. Quand il apparut à la surface de l'eau, l'équipage poussa un cri d'étonnement : le câble avait formé de lui-même une sorte de nœud coulant, au milieu duquel était captive... une grande baleine !



Câble télégraphique au fond de l'Océan. (P. 248, col. 1.)

On supposa que cette baleine avait cherché à s'emparer des parasites qui se fixent habituellement en grand nombre à la surface des câbles électriques, on pensa qu'en cherchant à atteindre cette proie qui s'éloignait pendant le remontage, elle s'est trouvée subitement enroulée dans le fil, dont elle aura elle-même formé le nœud. L'infortuné cétacé aura ainsi lui-même façonné ce piége d'un nouveau genre où il devait être pris.

Le câble du golfe Persique présentait en outre çà et là de nombreuses empreintes de morsures, indiquant que des requins ou d'autres monstres marins avaient produit la désagrégation qui s'était traduite par l'interruption fortuite du courant électrique.

On ne s'expliquerait pas très-bien pourquoi certains habitants de l'Océan attaquent ainsi les câbles océaniques, si l'on ne savait que ceux-ci, après avoir quelque peu séjourné au fond des mers, servent de support à une innombrable armée d'êtres, qui sont probablement les aliments favoris des destructeurs des fils électriques.

Notre gravure représente un fragment de câble recouvert de quelques-uns de ces étranges représentants de la vie dans les fonds marins : l'éponge, l'algue, le polypier, l'anatife et la serpule se plaisent à établir leur demeure sur ce gros câble au sein duquel s'allongent quelques fils de cuivre, merveilleux conducteurs de la parole humaine. Des êtres nouveaux s'ajoutent peu à peu à ceux qui ont déjà pris possession de ce support, ils grossissent son enveloppe extérieure, et y forment un volumineux vêtement océanique. Ils protégent le câble d'une carapace consistante, mais en même temps qu'ils le garantissent de la destruction des éléments, ils lui font courir des périls, en attirant les monstres marins dont ils sont la proie. Les requins ou les poissons-scies mordent ou percent le câble électrique, et, inconscients des perturbations qu'ils produisent, ils n'en arrêtent pas moins la dépêche que l'électricité entraînait à travers les mers d'un continent à l'autre!

GASTON TISSANDIER.

L'APPRENTI PATISSIER

I

Depuis la Grande-Rue, où demeure le pâtissier-confiseur Alexandre, jusqu'à la villa des Aulnes, où réside pendant l'été la famille de Beaulieu, il peut bien y avoir cinq cents pas. Ces cinq cents pas, l'apprenti chargé de porter à la villa des Aulnes le chef-d'œuvre de son patron, les a parcourus lentement, gravement, orgueilleusement.

Lentement! Songez, s'il vous plaît, qu'il porte entre ses mains ni plus ni moins que la réputation de la maison Alexandre, sous la forme d'une pièce montée.

Gravement! Car il a le sentiment de sa responsabilité. Je voudrais bien vous voir rire, ou sauter, ou plaisanter avec les passants, ou simplement tourner la tête, si votre patron vous avait dit : « Tu sais! cela doit arriver là-bas aussi frais que c'est sorti d'ici, sinon..... »

Orgueilleusement! N'a-t-il pas été choisi parmi les autres marmitons? Ne l'a-t-on pas préféré, moitié sur sa bonne mine, moitié sur sa réputation de sagesse? N'a-t-il pas été revêtu pour la circonstance d'un véritable costume de gala? Regardez-moi seulement ce bonnet sans tache. Ne semble-t-il pas sorti des doigts d'une fée qui s'occuperait de couture et de blanchissage à ses heures de loisir? Et cette veste élégante! et ce tablier qui porte encore l'empreinte des plis, comme un journal fraîchement déplié! et ces souliers vernis! et ces gants!

Quant à lui, il est, pour le moment, comme un délégué de la haute et puissante maison Alexandre auprès de la haute et puissante maison de Beaulieu, représentée dans les régions du sous-sol par un chef de cuisine apoplectique et plein de morgue.

II

De plus, sans détourner un seul instant ses yeux de la pièce montée, il n'a pu s'empêcher de remarquer quels regards lui lançaient les enfants et quels propos ils échangeaient en le voyant passer.

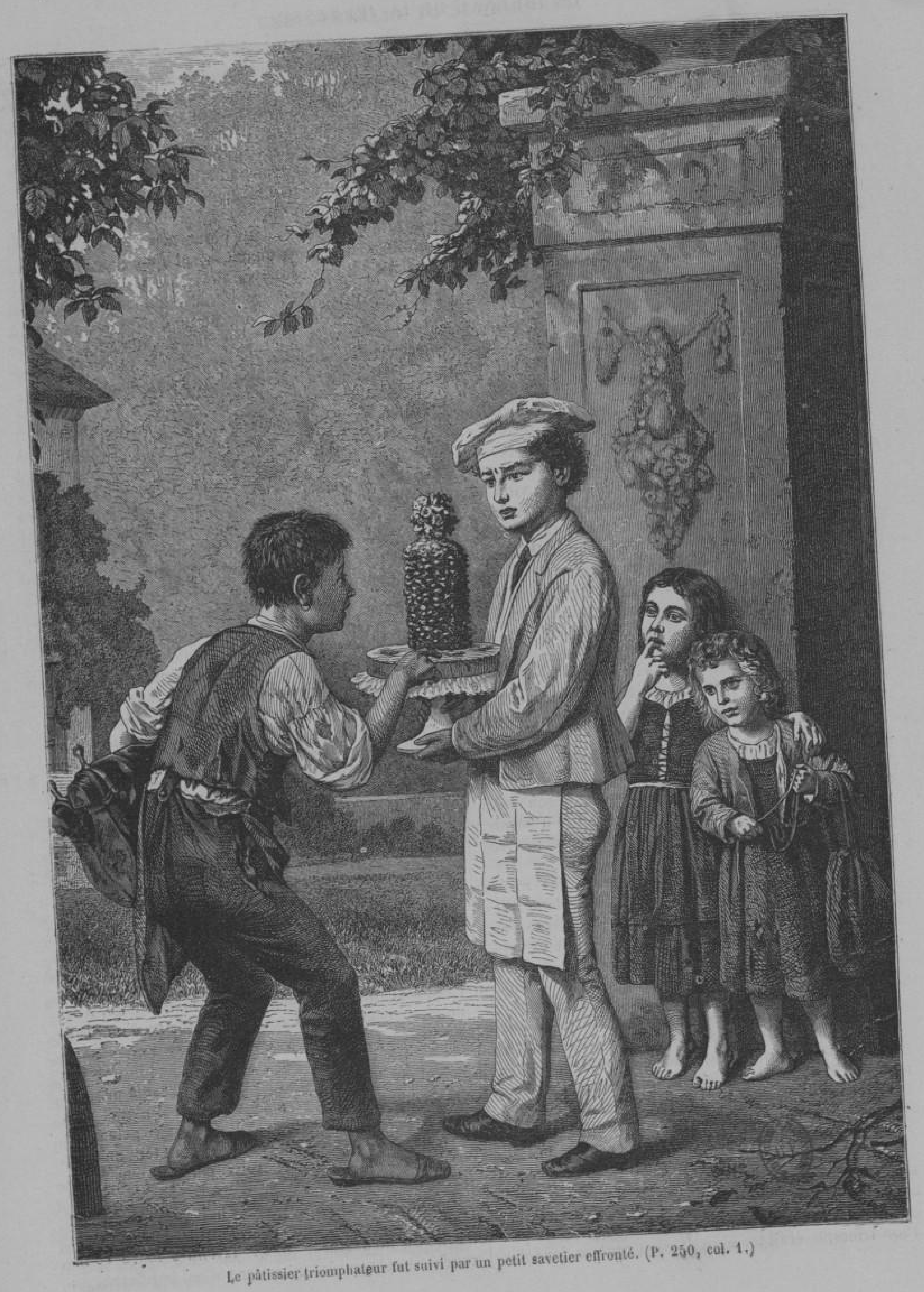
A trois portes du pâtissier, le fils du médecin, qui mordillait les bouts de sa cravate d'un air ennuyé au lieu de faire sa rédaction d'histoire, avait bondi en l'apercevant. Il avait appelé sa sœur, et tous les deux, les coudes sur l'appui de la fenêtre, devisaient sans vergogne sur le plaisir qu'ils éprouveraient à mettre au pillage la pièce montée.

Au coin de la rue Hanneloup, trois petites Anglaises qui revenaient du Mail, le cerceau sur l'épaule, et se suivaient à la file, suivies elles-mêmes de leur gouvernante, avaient fait volte-face, et s'étaient mises en haie pour voir passer le gâteau. Toute leur admiration s'était condensée dans le monosyllabe *oh!* Elles n'avaient repris leur promenade que sur les injonctions de la gouvernante, dont l'indignation s'était exprimée par le mot *shocking!*

Le petit garçon du juge de paix, gros bambin rose et joufflu, avait d'abord ouvert de grands yeux. Puis, remarquant que l'apprenti avait la figure pâle, il s'était mis dans la tête qu'il était pâle d'avoir mangé trop de bonbons. Aux mêmes conditions, il aurait consenti à devenir pâle aussi. Il garda pour lui son idée, parce qu'il sentait qu'elle n'était ni noble ni élevée. Mais il ne put s'empêcher de pousser un gros soupir, et de dire à sa bonne : « Ah! si papa était pâtissier! »

III

Au coin de la rue Chatterie, il y a un atelier de menuisier; dans cet atelier il y a un apprenti qui manie la varlope avec énergie, et qui siffle de grand cœur en détachant de la planche de grands frisons de bois qui s'enroulent par le bout. Quand le gâteau monumental et la veste de coutil blanc s'encadrèrent dans la porte de l'atelier, il s'élança, la varlope à la main. Et tout en essuyant de son bras nu la sueur qui lui perlait sur le front, il fit entendre trois sifflements d'admiration, et dit au pâtissier que si son gâteau le gênait, il n'avait qu'à le dire. Cela encore,



Le pâtissier triomphateur fut suivi par un petit savetier effronté. (P. 250, col. 1.)

c'était de l'admiration, quoiqu'elle fût exprimée sous la forme ironique.

Je ne parle que pour mémoire des petits enfants aux pieds nus, qui se rangeaient le long du mur, comme pour voir défiler un régiment, et qui, sans rien dire, portaient machinalement leur index à leur bouche, et s'en retournaient tout pensifs. Le gâteau cependant continuait sa marche triomphale. Quant à l'apprenti, il se cambrait, il roidissait le cou, comme s'il eût porté sur la tête une manne pleine de victuailles, et il faisait sonner sur le pavé les talons de ses souliers vernis.

IV

Les triomphateurs romains étaient escortés, le jour de leur triomphe, de quelque esclave insolent, chargé de leur rappeler qu'après tout ils n'étaient que des hommes, et que, la cérémonie terminée, ils redescendraient à toutes les misères de la condition humaine. De même, le pâtissier triomphateur fut suivi, depuis la rue Chatterie jusqu'à la villa des Aulnes, par un petit savetier effronté qui, sans avoir jamais lu l'histoire romaine, se chargea, pour sa propre satisfaction, du rôle d'esclave insulteur. Envoyé par son maître pour reporter un paire de bottes à la gendarmerie, il n'eut pas plus tôt aperçu le pâtissier dans toute sa gloire, qu'il se mit à l'escorter, et soit par ses paroles, soit par ses gestes, fit de lui le plus misérable des apprentis pâtissiers.

Par moments, saisissant les bottes par leurs tiges, il les faisait tournoyer et voltiger à deux pouces du gâteau, et le menaçait ainsi d'une fin ignominieuse et prématurée.

D'autres fois, il faisait semblant de trébucher et ses guenilles effleuraient l'éclatante veste blanche. Ou bien encore il allongeait vers le gâteau son doigt malpropre, comme s'il était bien décidé à savoir, au moins une fois dans sa vie, quel goût peuvent avoir les pièces montées.

L'apprenti pâtissier, qui n'avait pas les mains libres, suait d'angoisse sous son bonnet blanc ; ses cheveux se hérissaient d'horreur ; ses sourcils se fronçaient ; ses lèvres se contractaient. « Mon Dieu ! semblait-il dire ; être si près du port et faire naufrage ! »

V

Le chef de cuisine apoplectique, qui des fenêtres du sous-sol vit sa détresse, détacha un de ses aides, qui mit en fuite le savetier effronté, sauva d'un coup mortel la réputation de la maison Alexandre, et dégagea la responsabilité du plénipotentiaire. Quant au plénipotentiaire, lorsqu'il eut vu de ses yeux la fuite de son ennemi, son premier soin fut de retirer ses gants, ornements incommodes, et d'ôter son bonnet pour s'essuyer le front. Alors il songea au retour, et reprit d'un pas plus modeste le chemin du logis. Son triomple était terminé, il allait rentrer dans les misères de la vie humaine et dans les ennuis professionnels.

Car toute profession a ses soucis ; c'est ce que le juge de paix expliquait à son petit garçon. Le bambin apprenait avec surprise qu'un apprenti pâtissier ne passe pas sa vie dans un fauteuil, en blanc costume, devant un plateau de friandises, libre de ne manger que celles qu'il préfère, et laissant errer ses regards à travers les vitres de la devanture. Sa figure ronde s'allongea un peu quand il sut qu'à son retour le galant pâtissier se dépouillerait de ses vêtements de triomphe, qu'il endosserait une souquenille, remplacerait le tablier par un torchon, et disparaîtrait dans les profondeurs de la terre. Là, sous l'œil sévère du maître, il manipulerait sans enthousiasme les éléments premiers de toutes les friandises qui s'étalent à la devanture.

Le petit juge de paix fut saisi d'une grande commisération quand il sut que si le pâtissier était pâle, c'était à force de vivre renfermé, à la chaleur des fourneaux. Son étonnement ne connut plus de bornes quand son père lui affirma que les apprentis pâtissiers ont le droit de manger autant de gâteaux qu'il leur plaît, mais que, passé les deux ou trois premiers jours, ils n'ont plus le cœur d'y toucher.

Toute son admiration s'était changée en pitié.

VI

Le pâtissier cependant s'en retournait au logis d'un pas lent et mélancolique. Il s'accouda même un instant sur le parapet du pont, pour aspirer la fraîcheur de l'eau, et respirer en même temps la pénétrante odeur des tilleuls fleuris avant de se replonger dans les lourdes vapeurs du sucre fondu. Il baissait la tête, il enviait pour un moment le sort de l'apprenti menuisier, qui avait peut-être envié le sien. Celui-là du moins devait être heureux, car il sifflait comme un merle du matin au soir, il respirait la vivifiante odeur du bois coupé ; il venait à la fenêtre ouverte quand bon lui semblait, soit pour respirer l'air extérieur, soit pour tendre son doigt à un corbeau de l'année qu'il avait mis en cage pour s'amuser. Par parenthèse, ce corbeau ne jouissait pas encore de tous ses avantages personnels, car sa queue ne se composait que de quelques plumes d'attente. Allez donc suspendre une cage dans l'officine d'un confiseur !

Les trois petites Anglaises ne reconnurent pas l'objet de leur récente admiration. C'est à peine si elles retournèrent légèrement la tête : il n'était plus porteur du fameux gâteau. Pâtissier sans gâteau ou roi sans sceptre et sans couronne, c'était tout un pour les trois fillettes aux cheveux pâles et aux yeux lilas.

Les petits enfants aux pieds nus ne s'arrêtaient plus, le dos au mur et le doigt dans la bouche. Quant au fils du médecin, il était redevenu sombre et farouche. Il n'accorda qu'un coup d'œil indifférent au

pâtissier « dépoétisé », et aussitôt il se mit à écrire, avec des mouvements de tête vindicatifs, l'histoire authentique de Numa Pompilius.

VII

Quand l'apprenti fut rentré dans sa vie ordinaire, il oublia bientôt et le triomphe qui lui avait enflé le cœur, et le désenchantement qui lui avait fait presque mépriser son état. S'il eût été un peu plus philosophe, il aurait vu que son imagination lui avait joué ce vilain tour, et il aurait compris que l'imagination est une fée dangereuse dont on ne saurait trop se défier.

Mais, comme un bon petit pâtissier qu'il était, il se mit à piler des amandes et à confectionner une frangipane selon la formule. Tout en se livrant à ces soins délicats, il se rappelait les paroles que sa mère lui répétait souvent : « Il n'y a point de sot métier, il n'y a que de sottes gens. Il ne faut jamais, dans son estime, se placer ni trop haut ni trop bas. Toutes les professions ont leurs avantages et leurs ennuis. Au lieu de perdre ton temps à jeter des regards d'envie ou de mépris sur les occupations des autres, tâche d'exceller dans celle que tu as choisie ou que l'on a choisie pour toi. » Ainsi parlait la raison, par la bouche de la digne femme.

L'enfant excella par la suite dans sa profession et devint un pâtissier renommé. On parle beaucoup aujourd'hui de ses babas au kirsch.

J. Girardin.

UNE NOUVELLE TOUR DE BABEL

Le 4 juillet 1876, il y aura cent ans que l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord fut proclamée à Philadelphie par les représentants des treize colonies anglaises, qui venaient de secouer le joug de la métropole à la bataille de Bunker's-Hill.

Pour célébrer ce glorieux anniversaire, les Américains se disposent à convier toutes les nations du monde à une grande exposition internationale, qui se tiendra à Philadelphie, et qui occupera un palais auquel on travaille déjà activement, et dont les dimensions surpasseront celles de tous les palais d'exposition construits jusqu'à ce jour.

La plus étonnante merveille de cette exposition sera une immense tour de 1000 pieds anglais de hauteur, qui se dressera près du palais.

Cette tour, que les Américains ont déjà surnommée la nouvelle Babel, sera entièrement construite en fer, et formera un cône gigantesque de $45^m,75$ de diamètre à la base, et de 9 mètres de diamètre au sommet. Elle sera traversée, dans toute sa longueur, par un tube central de 9 mètres de diamètre, qui constituera, en réalité, tout le monument. Dans ce tube circuleront quatre ascenseurs, disposés de manière à pouvoir monter 500 personnes en trois minutes; la descente se fera en cinq minutes. Les visiteurs qui craindront de s'aventurer sur ce plancher mobile pourront effectuer l'ascension par un escalier qui fera le tour du tube.

On évalue à 1 million de dollars (5 millions de francs) les frais nécessaires à cette construction.

Il est à espérer que la nouvelle tour de Babel, plus heureuse que sa devancière, sera terminée sans encombre, ce qui ne paraît présenter, du reste, aucune difficulté matérielle.

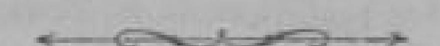
Cette tour sera, sans contredit, le monument le plus élevé qui soit jamais sorti des mains de l'homme.

La liste suivante permettra à nos lecteurs de comparer sa hauteur avec celle des principaux monuments du globe :

Tour de Philadelphie.	305	mètres.
Pyramide de Chéops.	146	—
Flèche de la cathédrale de Strasbourg.	142	—
Clocher de la cathédrale de Rouen. .	141	—
Clocher de Saint-Étienne de Vienne (Autriche)	138	—
Dôme de Saint-Pierre de Rome. . . .	132	—
Flèche de la cathédrale d'Amiens. . .	130	—
Pyramide de Céphrèn.	130	—
Clocher de la cathédrale d'Anvers. .	120	—
Dôme de Saint-Paul de Londres. . . .	110	—
Dôme de Milan.	109	—
Dôme des Invalides, à Paris.	105	—
Clocher de la cathédrale de Saint-Denis.	103	—
Panthéon de Paris.	79	—
Tour de Koutâb, à Delhi (la plus haute tour isolée du globe).	78	—
Mâture d'un vaisseau français de 120 canons, au-dessus de la quille.	73	—
Tours de Notre-Dame de Paris. . . .	66	—
Dôme du Val-de-Grâce, à Paris. . . .	64	—
Tour Saint-Jacques, à Paris.	58	—
Donjon du fort de Vincennes.	54	—
Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.	44	—
Colonne Vendôme, à Paris.	43	—
Colonnes de la barrière du Trône, à Paris.	32	—
Obélisque de Louqsor, à Paris. . . .	27	—

On voit par là que la tour de Babel américaine mesurera deux fois la hauteur de la grande pyramide de Chéops, près de cinq fois celle des tours de Notre-Dame de Paris, et plus de onze fois celle de l'obélisque de Louqsor.

H. Norval.



EN CONGÉ[1]



Mignonnette assise dans son fauteuil.

XX

L'accident. — Mon secrétaire. — On me dorlote. Nous partons.

Nous sommes tous entrés dans le souterrain, à l'exception de Berthe, qui a pris peur arrivée devant la petite porte de fer, et qui s'est sauvée.

Cette grotte n'est pas profonde et ne vaut pas celle de Gavr'inis. Cependant ce n'est jamais sans intérêt qu'on revoit ces vieilles pierres couvertes de signes mystérieux qui ont recouvert les restes de grands guerriers. Je suis sorti le premier de la grotte, et je suis venu rejoindre Berthe, qui s'est nichée à mi-côte du galgal avec Mignonnette. Je termine ces notes près d'elle avant d'aller entamer la grosse et très-appétissante tartine que ma tante me montre de loin. Ma tante, installée au pied du galgal, a ouvert les flancs d'un grand panier qui est notre très-cher compagnon de voyage.

Chère maman, ne t'inquiète en aucune façon, mais c'est de mon lit que je t'écris. Une grosse pierre a roulé du galgal et m'a éraflé le bras et l'épaule. Ces écorchures m'ont donné un peu de fièvre, et ma tante m'oblige à garder la chambre. Tout le monde me tient compagnie à tour de rôle, de sorte que je passe mon temps très-agréablement. Nous jouons aux cartes, aux dominos, au loto, à la dinette; seulement Marguerite me sert de la tisane au lieu de sirop. Berthe pousse l'abnégation jusqu'à m'abandonner Mignonnette, et cette belle dame, assise dans son fauteuil, étend ses falbalas au pied de mon lit, et a l'air de me regarder de ses jolis petits yeux d'émail.

Ne vous étonnez pas de ne pas voir l'écriture de Robert, ma chère tante ; je commets l'indiscrétion d'écrire sur son journal. En venant lui dire bonjour, c'était mon heure de garde, je l'ai vu qui regardait du coin de l'œil un petit cahier rouge qui le suit partout. Je sais que ce cahier contient le journal qu'il vous écrit, et je lui ai demandé s'il avait raconté son accident.

« Je n'en ai dit qu'un mot, m'a-t-il répondu, je suis très-pressé, car je dois envoyer ces feuilles demain. »

Alors moitié jouant, moitié suppliant, j'ai obtenu la permission de lire cette page. Je reconnais une fois de plus la modestie de mon bon petit cousin ; mais, puisqu'il raconte ainsi en courant la scène du galgal, je me permets de compléter son récit sur son propre cahier.

Avant hier, au galgal, j'étais un peu agitée par le bruit des vagues, et, ne me rappelant pas la défense de papa, qui nous défend de marcher ou de nous asseoir parmi ces dangereuses pierres roulantes, je suis allée me blottir dans un trou avec ma poupée Mignonnette, dont les bottines de voyage (elle avait beaucoup marché sur les rochers), étaient délacées. Gaston et Piérik, qui grimpent toujours quelque part, étaient montés tout au haut. Tout à coup j'entends un grand cri poussé par maman, qui préparait notre goûter au pied de la montagne de pierres, je lève la tête machinalement : une grosse pierre roulait juste au-dessus de moi. Ah ! que j'ai eu peur, ma chère tante ! j'ai mis mes deux bras devant ma figure pour ne plus rien voir. J'ai senti qu'on me poussait et j'ai entendu la grosse pierre tomber en faisant patatras !... Alors j'ai regardé et j'ai aperçu Robert couché par terre. En voyant la pierre arriver sur moi, il s'était bravement élancé, l'avait un peu poussée à droite, m'avait repoussée à gauche et était tombé tout meurtri.

Papa et Neptune l'ont conduit au bas de la montagne ; maman sanglotait et Marguerite aussi. Il paraît que cette vilaine pierre aurait pu me tuer. Mon pauvre Robert avait des contusions à l'épaule et aux bras. On l'a pansé tout de suite ; le médecin, que Gaston est allé chercher à cheval, a dit que ce ne serait rien.

Nous aimions beaucoup Robert, qui est si gentil, si amusant ; mais à présent, ma chère tante, nous l'aimons bien davantage.

Il se lèvera demain, le médecin l'a permis ; il pourra passer l'après-midi à son balcon et voir arriver la mer, ce qu'il aime beaucoup.

Tous les gens du village viennent demander de ses nouvelles. Piérik et Marianna lui pêchent des cancres, et Neptune lui crie bonjour du seuil de sa porte avec une si grosse voix, que Robert l'entend très-bien de son lit. Neptune aime beaucoup son petit frère Robert. Si vous l'aviez vu montrer le poing à la grosse pierre qui a failli nous tuer !

Je ne sais pas si l'on finit une page de journal comme une lettre, ma chère tante ; ce qu'il y a de certain, c'est que je termine en vous embrassant pour Robert et pour moi.

1. Suite et fin. — Voy. pages 11, 22, 43, 58, 75, 92, 108, 123, 139, 154, 171, 187, 204, 220 et 235.

On ne t'a jamais rien caché de mon indisposition, chère maman, et la preuve c'est que je t'écris au retour d'une expédition au sémaphore. Pendant ma prison forcée j'ai beaucoup pensé au fameux toit que je cherchais, et je l'ai trouvé en bâtissant des châteaux de cartes avec Marguerite. J'ai fait apporter par Neptune des pierres très-plates et très-larges, je les ai placées sur une muraille comme des cartes à jouer. Elles se soutiennent très-bien mutuellement, et tantôt nous allons remplir les interstices de ciment et de menues pierres. Le gros du toit est fait, il est solide et ne manque pas d'originalité.

Sois tranquille, chère maman, je ne me suis pas montré ingrat envers ces braves gens du bourg. Je suis allé avec Gaston les remercier de l'intérêt qu'ils ont pris à ma santé. Je t'assure que je les aime tous beaucoup. Neptune a poussé l'héroïsme jusqu'à dire que si un bouillon de perroquet pouvait me faire plaisir, la cuisinière devait tordre le cou à Ricoco et le plumer. Quant à Piérik et à Marianna, ils ne savaient que faire pour me distraire. Sitôt que j'apparaissais sur mon balcon, ils accouraient, et alors je voyais défiler de superbes attelages de cancres. Il est très-amusant de voir les pauvres cancres tirer chacun de son bord, les plus gros renversent les plus petits dans la poussière, et sont renversés à leur tour par d'autres, qui par extraordinaire marchent dans le même sens, ils gigottent sur le sable les pattes en l'air, ce qui est extraordinairement drôle. Quand je ris des contorsions des cancres, Piérik et Marianna paraissent très-satisfaits.


Une grosse pierre roulait au-dessus de moi (P. 252, col. 2.)

J'espère que tu me permettras ce que ma tante permet à Gaston, c'est-à-dire de laisser à nos petits voisins nos habillements un peu avariés : souliers roussis par l'eau de mer, blouses fanées, chapeaux déformés.

Ils se composeront une garde-robe splendide avec ces objets, qui sont sans valeur désormais pour nous.

Hier ma tante nous a donné la plus amusante des représentations.

Piérik a été habillé de pied en cap de la défroque de Gaston. Le pauvre petit disparaissait dessous, et cependant il se trouvait si beau, qu'il n'osait pas soulever le chapeau qui lui tombait sur le nez. Aux premiers pas qu'il a faits, il s'est étendu tout de son long. Il avait oublié que ses pantalons lui englobaient les pieds. Marguerite et Berthe voulaient donner quelque vieille robe à Marianna, mais ma tante s'y est opposée.

« Ne lui ôtez pas sa simplicité, a-t-elle dit, toutes vos friperies la lui feraient peut-être perdre. J'aime mieux la voir courir nu-pieds qu'avec des bottines éculées, et son petit jupon de drap rouge lui est cent fois plus commode que vos longues jupes d'étoffes de fantaisie. »

Marguerite, qui a très-bon cœur, ne s'est pas tenue pour battue, elle a collecté une petite somme, et s'occupe maintenant de faire faire un habillement neuf à Marianna. Je lui ai donné pour cet usage les cinq francs que je destinais à l'achat d'un filet neuf. Je me servirai de celui de Gaston, puisque, hélas! la fin de la pêche approche. Heureusement que la fin de la pêche, c'est mon retour près de toi.

Je t'assure, mère, que nous profitons de nos derniers jours.

A cinq heures nous sommes sur pied. Toilette, prière, déjeuner, sont rapidement faits, et en route tantôt pour une grève, tantôt pour l'autre, tantôt en barque, tantôt à pied!

Neptune ne nous quitte plus, et je rame désormais aussi bien que Gaston. J'ai le pied aussi sûr que lui et le poignet presque aussi solide.

Quand ma bonne me voit me livrer à mes grandes gymnastiques maritimes, ramer, gouverner, escalader les rochers, monter dans ma chambre par mon balcon comme le défunt Griffart, courir sur le màt où Ricoco rêve à son pays, elle ne manque jamais de s'écrier :

« Madame ne le reconnaîtra pas, c'est sûr! »

Je t'écris d'Auray une dernière fois, chère maman. Nous avons dit adieu à Saint-Pierre, à ses grèves, à ses rochers, à son soleil, à ses dolmens, à ses menhirs, à ses habitants.

Neptune, ce bon et brave ami, nous a tous embrassés en partant, il était plus ému que le jour où je suis allé lui demander de me raconter son naufrage.

A Auray nous avons retrouvé ma tante Ludovic et l'illustre Louis toujours ennuyés, toujours maussades.

Berthe a fait promettre à ma tante Ludovic qu'elle enverrait Marguerite aux prochaines vacances, ce qui a charmé Marguerite.

« Pour moi je ne remets plus le pied dans ces bahuts, ni dans ce bête de pays, » m'a dit Louis.

Puisse-t-il dire vrai, nous ne courrons plus le risque de l'y rencontrer!

Ce soir tout le monde vient me conduire à la gare, car, hélas ! je m'embarque pour Paris.

Non, mais non, je pars pour retrouver ma mère chérie, qui, je l'espère, n'aura plus qu'à se louer de son fils.

Après-demain, si tu te promènes vers quatre heures du matin par la gare Montparnasse, et si tu vois sortir d'un wagon de seconde classe un grand diable de collégien, noir comme un Cafre, fort comme un Turc, leste comme un singe, ayant l'air assez bon enfant et suivi par une bonne grosse mère portant par habitude un vieux panier à son bras, précipite-toi, car ce personnage sera ton fils, ton Robert, qui sera mille fois heureux de te revoir et de t'embrasser.

ROBERT.

P. S. Tu sais que j'aurai des prix l'année prochaine, et que le philosophe des flaques n'aimera désormais les cancres que sur les grèves.

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'INDO-CHINE[1]

IV

LE TONG-KING

Dès son entrée sur le territoire chinois, l'expédition française se vit assaillie par de nouvelles difficultés, de la plus haute gravité. Le pays était en pleine révolte; les musulmans du Yunnan, excités par une influence étrangère, cherchaient à secouer le joug de la cour de Pékin, et leurs armées victorieuses barraient la route aux voyageurs. D'un autre côté, peu de temps après, le commandant de l'expédition, M. de Lagrée, tombait malade à Tong-tchouen, et était obligé de confier à Francis Garnier l'exploration périlleuse de la partie du Mékong comprise dans le pays révolté.

Fr. Garnier parvint jusqu'à Ta-ly, capitale des insurgés, y courut les plus grands dangers et réussit cependant à revenir en arrière après avoir exploré cette contrée, l'une des plus curieuses du sud de la Chine.

A son retour à Tong-tchouen (avril 1868), le commandant de Lagrée avait succombé depuis plusieurs semaines à sa maladie.

« Si la mort d'un chef justement respecté cause toujours une douloureuse impression, dit M. Francis Garnier, comment peindre les regrets que l'on éprouve lorsque ce chef a partagé avec vous deux années de dangers et de souffrances, allégeant pour vous les unes, bravant avant vous les autres, et que, dans cette intimité de chaque heure, au respect qu'il inspirait est venu s'ajouter un sentiment plus affectueux! Succomber après tant de difficultés vaincues, quand le but était atteint, qu'aux privations et aux luttes passées allaient succéder les jouissances et les triomphes du retour, nous semblait une injuste et cruelle décision du sort. Nous ne pouvions songer sans un profond sentiment d'amertume combien ce deuil était irréparable, à quel point il compromettait les plus féconds et les plus glorieux résultats de l'œuvre commune. Nous sentions vivement combien les hautes qualités morales et intellectuelles du commandant de Lagrée allaient nous faire défaut. Chez les hommes de l'escorte, le sentiment de la perte immense que nous venions de faire n'était ni moins vif ni moins unanime. Nul n'avait pu apprécier mieux qu'eux ce qu'il y avait eu d'entrain et de gaieté dans le courage de leur chef, d'énergie dans sa volonté, de bonté et de douceur dans son caractère. Ils se rappelaient avec quel patient dévouement M. de Lagrée avait travaillé, pendant tout le voyage, à subvenir à tous leurs besoins et à diminuer leurs fatigues. Aussi, dès que je témoignai l'intention d'emporter

1. Suite et fin. — Voy. pages 183, 200, 214 et 232.

avec nous le corps de leur ancien chef, ils s'offrirent, malgré leur insuffisance évidente, à le porter eux-mêmes.

» La situation précaire du pays, l'absence de tout missionnaire, de tout chrétien pouvant veiller à l'entretien du tombeau ou le protéger contre une profanation, me faisaient craindre en effet qu'au bout de quelques années il n'en restât plus de vestiges. Tong-tchouen pouvait tomber au pouvoir des mahométans, et ce changement de domination nous enlever la faible garantie que nous offrait le bon vouloir des autorités chinoises.

» Je ne voulus pas courir les chances d'une violation de sépulture, fâcheuse pour le pavillon, douloureuse pour une si chère mémoire.

» Il me sembla que la colonie de Cochinchine serait heureuse de donner un asile à la dépouille de celui qui venait de lui ouvrir une voie nouvelle et féconde; qu'elle voudrait consacrer le souvenir de tant de travaux si ardemment poursuivis, de tant de souffrances si noblement supportées. »

Fr. Garnier, devenu le chef officiel de la mission, n'eut plus d'autre but que de ramener sur une terre française le corps de l'énergique voyageur, et, malgré les difficultés d'un long trajet au milieu d'une région montagneuse, il réussit à atteindre avec son précieux fardeau la partie navigable du fleuve Bleu, qu'il redescendit ensuite en barque jusqu'à Shanghaï; il arriva à ce dernier point en juin 1868, plus de deux ans après le départ de Saïgon de la commission française.

En somme, la grande exploration française de l'intérieur de l'Indo-Chine, dont nous avons rapidement esquissé le cours, n'avait pas donné les résultats qu'on avait espérés. Elle nous faisait connaitre de vastes et riches pays jusqu'alors inconnus, elle nous montrait tout le profit que pourrait en tirer la France le jour où elle voudrait étendre sur eux son influence; mais d'un autre côté elle établissait d'une façon indiscutable que le Mékong, ce grand fleuve sur lequel on avait conçu de si grandes espérances, ne pourrait jamais servir de route à un commerce important.

Notre colonie de Saïgon, après avoir entrevu un si brillant avenir, devait-elle donc se borner désormais au commerce tout local des provinces qui l'environnent? Non, il fallait sans se décourager chercher une autre voie commerciale capable de remplacer le Mékong, et cette voie, M. Garnier l'avait devinée dans le grand fleuve de Song-Koï, qui, venu des hautes vallées du Yunnan, arrose les riches vallées du Tong-King.

Ce beau pays s'étend dans le nord-ouest de la péninsule Indo-chinoise, sur la frontière méridionale de la Chine et au fond d'un vaste golfe parsemé d'îles. Il fait partie du royaume d'Annam, dont le souverain est, sinon officiellement, du moins de fait, sous le protectorat de la France.

Depuis longtemps le Tong-King est en relations suivies avec la Cochinchine, dont il tire tout le riz nécessaire à ses habitants, renvoyant en échange des soies et des produits végétaux. Mais ces échanges se font par l'entremise du petit cabotage indigène, qui est très-lent et coûteux. L'ouverture de la navigation régulière du Song-Koï activerait ce commerce et amènerait à Saïgon tous les produits des riches provinces méridionales de la Chine et ferait de notre colonie le premier port de l'Indo-Chine.

L'insurrection des mahométans du Yunnan apportait un sérieux obstacle à ces projets, car il isolait le Tong-King de la Chine : aussi Francis Garnier, poursuivant sans relâche la grande et patriotique tâche qu'il avait entreprise, se hâta, en 1872, de quitter la France, où il avait été retenu par la publication des résultats de son exploration, et reprit la route de l'extrême Orient, avec l'intention d'offrir ses services à l'empereur de la Chine contre ces musulmans, que les circonstances rendaient ennemis des intérêts français. Mais, à son arrivée à Shanghaï, il apprit la prise de Ta-ly, capitale du Yunnan, et la soumission du pays.

Son intervention devenait inutile; il résolut alors de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, de remonter le magnifique fleuve Bleu, ou Yang-tsé-kiang, et d'aller étudier ces belles provinces chinoises dont il rêvait d'attirer le commerce à Saïgon.

Il venait de terminer cette nouvelle exploration d'une façon brillante, lorsque le gouverneur de la Cochinchine le rappela pour lui confier la direction d'une mission dont le but était précisément d'ouvrir le Tong-King à notre commerce.

On se rappelle que le *Bourayne*[1], sous les ordres du commandant Sénez, avait, en 1872, infligé un sérieux échec aux pirates chinois qui désolaient les côtes du Tong-King. Par cet acte de vigueur autant que d'humanité, la France s'était déjà concilié les sympathies de la population : aussi, de concert avec le roi d'Annam, fut-il décidé que le fleuve Song-Koï serait ouvert à notre pavillon.

C'est pour mettre ce traité à exécution que Garnier remontait ce fleuve au mois de décembre dernier, accompagné de deux cents soldats de marine et de deux canonnières, et arrivait à Ha-noï, la capitale du Tong-King, grande et belle ville assise sur la rive gauche du Song-Koï et renfermant une population de plusieurs centaines de mille âmes.

Le vice-roi, qui gouverne le pays au nom du roi d'Annam, était malheureusement un vieil ennemi de la France, et avait combattu contre nous en Cochinchine. Il voyait avec jalousie notre influence gagner de jour en jour, et travaillait sourdement à la renverser; aussi, au lieu de recevoir Francis Garnier avec les égards dus à un représentant de la France et du souverain de l'Annam lui-même, il lui intima l'ordre d'avoir à quitter Ha-noï sur-le-champ; en même temps, il s'enfermait dans la citadelle et préparait ouvertement les hostilités.

1. Voy l'expédition du *Bourayne*, vol. , page 206.

Il ne restait plus à Garnier d'autre alternative que de battre en retraite, en laissant ainsi humilier par ce barbare le drapeau français, ou bien d'attaquer avec ses deux cents hommes une citadelle construite à la Vauban, défendue par de nombreux canons et une forte garnison. C'est cependant cette dernière décision que prit notre vaillant compatriote. A la tête de sa poignée d'hommes, il monta à l'assaut, et, profitant sans doute de la stupéfaction de ses adversaires, il s'empara de la citadelle sans perdre un seul des siens.

Ayant fait prisonnier le vice-roi Yang-tri-foung, qui avait été blessé d'un éclat d'obus pendant le combat, il l'envoya rendre compte de sa conduite au roi d'Annam; quant aux chefs de la ville, qui avaient pris part à la résistance, il les expédia à Saïgon pour y être jugés par les tribunaux français.

Après ce coup d'éclat, Garnier se vit obligé de prendre en main l'administration du pays afin de maintenir l'ordre et la tranquillité, et pour cela il s'empara l'une après l'autre des quatre forteresses commandant les provinces voisines.

Le 20 décembre, il revint à Ha-noï, et il eut à peine le temps de s'enfermer dans la citadelle, qu'il se vit attaquer par plusieurs milliers de ces mêmes forbans chinois que le *Bourayne* avait eu à châtier. Le lendemain, les pirates donnèrent l'assaut, mais furent repoussés avec de vives pertes. Malheureusement, entraîné par son ardeur, Garnier voulut opérer une sortie, et se lança à la poursuite des fuyards. Il n'était qu'à une petite distance de la citadelle, lorsqu'il vint tomber dans une chausse-trappe[1] préparée par les pirates, qui l'entourèrent aussitôt en nombre considérable, et le tuèrent, ainsi que l'enseigne Bolny, qui l'accompagnait. La tête du noble et vaillant explorateur fut emportée et promenée en triomphe par ces misérables.

1. On remarquera que, dans notre premier article, nous avions dit que Francis Garnier avait été frappé par un assassin; c'est ainsi que sa mort avait été annoncée par la première dépêche reçue en France; les renseignements plus exacts que nous donnons aujourd'hui n'ont été reçus qu'il y a quelques ours.



Francis Garnier. (P. 254, col. 2.)

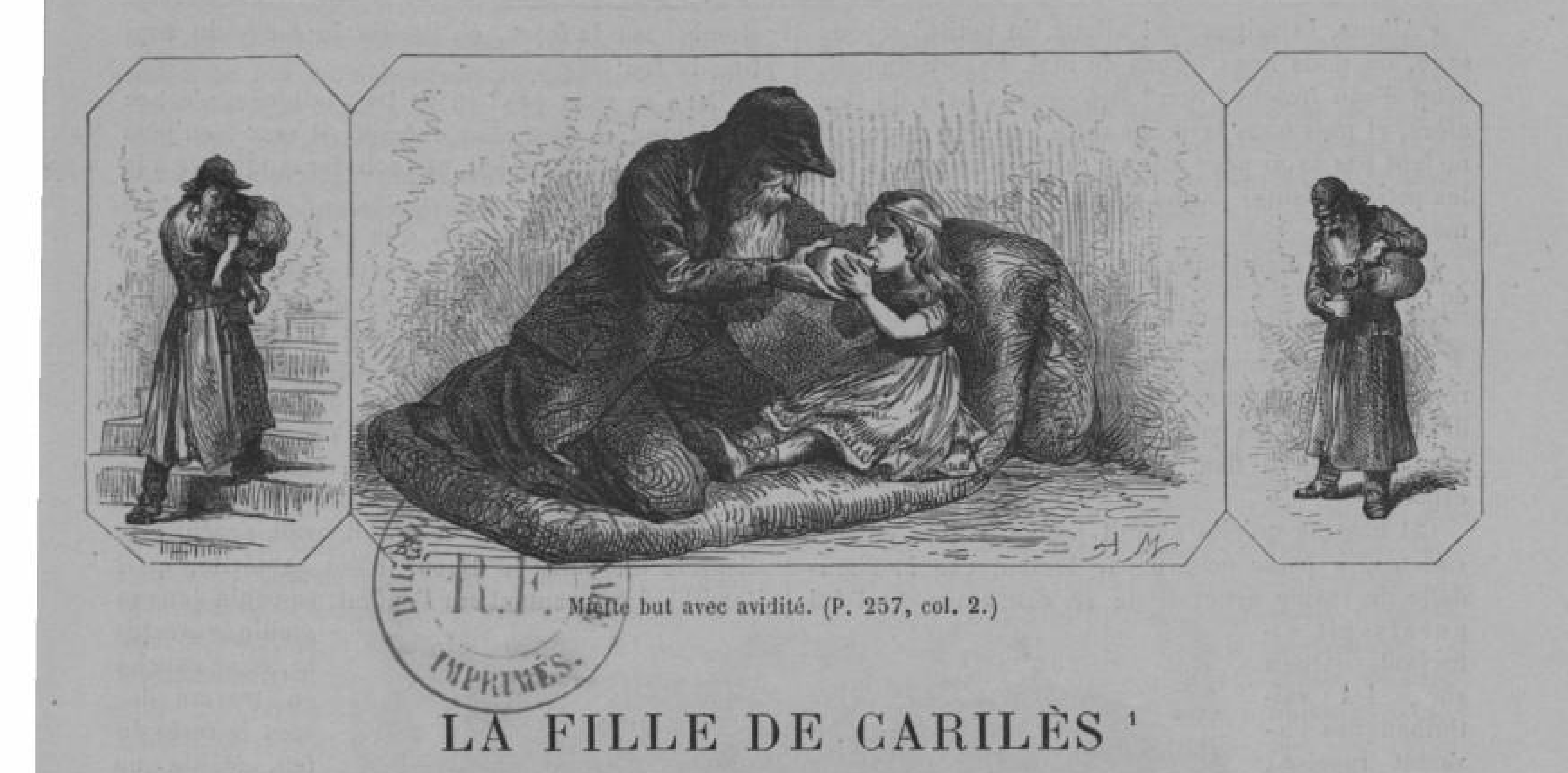
La punition des meurtriers ne se fit pas attendre, car, deux jours après, une canonnière française qui amenait des renforts à la garnison d'Ha-noï, ayant rencontré les pirates fuyant vers la mer après avoir accompli leur méfait, s'empara de vingt-sept de leurs jonques, et pendit les chefs après avoir brûlé les navires. Mais il ne suffit pas que l'on punisse les meurtriers de notre illustre compatriote, il y a mieux à faire pour sa mémoire; il faut poursuivre et achever la grande œuvre à laquelle il a consacré sa vie, ses talents et jusqu'à son sang, il faut que la France tire enfin profit du dévouement des Lagrée, des Garnier et de tant d'autres, et établisse fermement sa domination sur ces pays, qui lui ont déjà coûté de si douloureux sacrifices.

« La reconstitution d'un nouvel empire des Indes, écrivait Francis Garnier en 1871, dans cette péninsule si heureusement située entre l'Inde et la Chine, peut seule créer à notre industrie et à notre commerce des débouchés suffisants pour lutter avec les industries et les commerces rivaux. Nous nous préparerons ainsi un accès à cet immense marché de la Chine intérieure, si ardemment convoité aujourd'hui par la Russie et par l'Angleterre, et dont la possession suffira à la richesse et à la grandeur de la nation qui sera assez habile pour y pénétrer la première. »

Louis Rousselet.

D'après les nouvelles que nous recevons à l'instant de l'Indo-Chine, le gouverneur de notre colonie, en apprenant les tristes événements dont Ha-noï vient d'être le théâtre, aurait immédiatement fait diriger sur le Tong-King le transport *la Sarthe*, avec un corps de troupes chargé de châtier les rebelles et d'accorder une protection efficace aux intérêts français sur le Song-Koï.

L. R.



Miette but avec avidité. (P. 257, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS [1]

IV

Où commence l'éducation du père Carilès.

Tout dormait déjà dans la maison; en montant l'escalier, Carilès eut beau regarder à toutes les portes, il n'y vit pas briller la moindre raie de lumière; il eut beau tendre l'oreille, il ne saisit pas d'autre bruit que des ronflements qui se répondaient d'étage en étage; si bien qu'il arriva chez lui sans avoir trouvé à se débarrasser de Miette. Il ne lui vint pourtant pas à l'esprit de la reporter au pied de la borne. Il la déposa sur sa paillasse, et alluma pour la regarder un bout de chandelle de résine.

« Pauvre petite! se dit-il. Est-il possible de voir un pauvre être aussi abandonné que cela! Elle n'est point laide, ma foi! Six ans? Pas possible! les enfants de six ans ne sont pas si petits que cela. Je dois bien le savoir : j'en vois assez, d'enfants, depuis le temps que je leur vends des moulins. Comment la faire revenir? Petite! petite! Elle ne répond pas. Ses mains sont comme de la glace. Si je faisais du feu? C'est cela! J'ai encore la provision de bois que le voisin m'a laissée. »

Carilès courut à la provision de bois. Il était bien sec, ce bois, car il y avait trois ou quatre ans qu'il habitait un coin de la chambre de Carilès. Il fut bientôt rangé dans la cheminée et mis en contact avec une allumette et une poignée de débris de papier et de carton, rognures des petits moulins. L'allumette flamba, le papier aussi, et le bois pétilla joyeusement; on eût dit qu'il était heureux de subir enfin sa destinée. Carilès alla reprendre Miette sur sa paillasse, s'assit sur l'escabeau, devant le feu, et présenta à la flamme sa large main, dont il se servit ensuite pour frictionner doucement les membres roidis de la pauvre enfant.

Au bout d'un moment, Miette se détendit à cette douce chaleur, et reprit le sentiment.

« A boire! balbutia-t-elle.

— A boire! murmura Carilès consterné. Et dire que je n'ai pas une goutte de vin ici! C'est tout simple : moi, quand j'ai soif, j'entre dans un cabaret; il n'en manque pas, Dieu merci. Mais où est-ce que je vais lui trouver à boire?

— Maman, de l'eau! dit l'enfant avec angoisse.

— Pauvre petite, elle a oublié que sa mère est morte! De l'eau? c'est vrai, au fait, on peut boire de l'eau, on peut très-bien boire de l'eau. Attends, attends, j'en ai par ici. »

Il alla prendre le vieux pot à confitures un peu ébréché où il mettait ses ailes de moulin toutes taillées, et le remplit de l'eau de sa cruche; puis il revint à Miette, la souleva dans ses bras et approcha le vase de ses lèvres. Miette but avec avidité; puis elle ouvrit les yeux, et, voyant tout près de son visage ce visage inconnu, peu séduisant avec sa longue barbe grise et ses cheveux incultes, elle fut saisie d'une telle épouvante, qu'elle sauta à bas de la paillasse pour s'enfuir. Mais ses jambes tremblaient si fort qu'elle ne put se soutenir. Carilès la saisit juste à temps pour l'empêcher de tomber, et la recoucha sur la paillasse en la caressant comme il eût fait à un petit animal sauvage.

1. Suite. — Voy. page 241.

« Allons, la mignonne! allons, la petite! soyons sage, ou nous nous ferons du mal. Encore un petit coup d'eau fraîche? Non? Retournons près du feu alors, et puis nous laverons cette tête qui saigne. Il ne faut pas avoir peur comme cela : je ne mange pas les petits enfants, j'aime mieux du pain et du fromage. »

Et à cette ingénieuse plaisanterie, Carilès éclata de rire.

Miette se taisait.

Elle ne fit aucune résistance lorsque Carilès la reprit sur ses genoux pour la chauffer. Pâle, les dents serrées, ses yeux bleus tout grands ouverts avec un regard fixe, elle offrait l'image du désespoir.

Cet homme qu'elle n'avait jamais vu, ce galetas sinistre, à peine éclairé par le feu, car la chandelle de résine achevait de se consumer, tout lui paraissait effrayant. Bien sûr, les saltimbanques l'avaient reprise, et c'était cet affreux homme à barbe grise qui était chargé, comme avait dit Lavocat, de lui assouplir les membres ou de l'empoisonner pour l'empêcher de grandir. Elle ne pouvait pas se sauver, elle ne pouvait pas lutter, elle toute faible et toute petite : elle était vaincue, elle était perdue! à quoi bon résister? Mais son cœur se révoltait contre l'injustice et se gonflait de haine, pendant que le bon Carilès, ne se doutant pas de ce qu'elle pensait, lui réchauffait les pieds, l'asseyait commodément sur ses genoux et lui faisait un fauteuil de ses bras.



On n'avait jamais vu Carilès sans sa lévite. (P. 259, col. 1.)

« Voyons, la mignonne, lui disait-il, comment t'appelles-tu? Tu ne veux pas parler? Je te dirai bien mon nom, moi : je m'appelle le père Carilès. Tu n'as pas l'air de connaître ce nom-là! On voit bien que tu n'es pas de Nantes; ici tous les petits enfants me connaissent : les enfants sages, bien entendu. Veux-tu un moulin à vent? Tiens, en voilà un beau avec des ailes rouges. On souffle comme cela pour faire le vent du nord : pffu! et il tourne; et comme ceci pour faire le vent du sud : pffu! et il tourne de l'autre côté. C'est joli, hein? »

Miette avait laissé placer le moulin dans sa main languissante; elle lui accorda un regard et essaya même de souffler dessus. Mais elle le laissa aussitôt retomber sur le foyer, où Carilès le sauva du supplice du feu.

« Tu n'en veux pas? tu es trop fatiguée, n'est-ce pas? Allons, ce sera pour demain; il sera bien plus beau à la clarté du soleil, et tu le feras tourner à la fenêtre.

» Donne ton petit front, que je le lave. Bon! la plaie est déjà fermée, ce ne sera rien. On va dormir comme une belle fille, et demain on jasera comme une petite pie. Bonne nuit, la mignonne! »

Et Carilès coucha Miette sur la paillasse, en ayant soin d'en relever un bout, qu'il appuya contre le mur pour lui faire un traversin; car il voulait lui mettre l'oreiller sur les pieds, un oreiller de plume de poulet, qu'il devait à la reconnaissance d'une marchande de volailles à qui il avait procuré la clientèle du *Chêne d'Aaron*. Il ôta sa lévite, qu'il étendit soigneusement sur l'enfant, se roula dans sa vieille couverture, et se coucha en travers devant le reste du feu. Miette ne bougea pas; accablée de fatigue, elle ferma les yeux, et s'endormit bientôt profondément.



V

Réveil et terreurs.

Lorsque Carilès se réveilla, l'aube grise pénétrait à travers les carreaux peu nettoyés de sa chambrette. Il se sentit un peu endolori, et ne comprit pas tout de suite pourquoi. Il se mit sur son séant, étira ses longs bras, se leva et étira ses longues jambes; puis il regarda Miette qui dormait toujours.



« Pauvre agneau! se dit-il, comme elle était fatiguée! Je suis un peu moulu, ce matin, d'avoir couché par terre : ce que c'est que de s'habituer au luxe! Et puis il faut dire que je n'ai plus quinze ans. Ah çà, quand elle aura dormi, il faudra qu'elle mange. Qu'est-ce que ça mange, les petites filles? Du lait, je crois : du moins il y en a beaucoup qui

viennent m'acheter des moulins avec leur écuelle de soupe au lait dans la main. Je vais lui faire de la soupe au lait! »

Carilès prit son unique petit pot de terre, se coiffa de sa grande casquette, et sortit avec précaution, en refermant la porte derrière lui.

« Tiens! dirent les locataires qui le virent passer, le père Carilès qui n'a pas sa lévite! »

Le fait est que c'était une chose extraordinaire. On n'avait jamais vu Carilès sans sa lévite. Il est vrai que jamais non plus la lévite n'avait servi de couverture à une petite fille endormie.

La petite fille s'éveilla bientôt après le départ de Carilès. Elle ouvrit les yeux et les referma; elle les rouvrit et regarda autour d'elle. Où était-elle, la pauvre petite Miette, et comment était-elle venue dans cette prison? Car c'était une prison, bien sûr, que cette chambre froide et sale, avec sa paillasse, sa petite table, rien qu'un tronc d'arbre pour s'asseoir, et une cruche dans un coin. Miette savait que c'était là un vrai ameublement de prisonnier, et elle chercha des yeux la grosse chaîne qui ne pouvait manquer d'être fixée au mur. De grosse chaîne, point : c'était déjà une inquiétude de moins. Miette se leva, alla à la porte et essaya de l'ouvrir; elle n'y put réussir. Je suis bien en prison! se dit-elle avec découragement. Elle alla à la fenêtre : elle n'était pas assez grande pour atteindre à l'espagnolette. Elle frotta une vitre pour voir dehors : elle ne vit que des toits. « Comme c'est haut! je ne pourrai jamais me sauver par là! Il faut pourtant que je me sauve, sans cela *ils* vont revenir me prendre. » Telles furent les réflexions de Miette.



Tiens, voilà un beau moulin avec des ailes rouges. (P. 258, col. 1.)

Un rayon de soleil se glissa dans la chambre; il ne l'embellissait pas beaucoup, car il en mettait en lumière toutes les toiles d'araignée; mais les enfants aiment d'instinct la lumière, et Miette se sentit le cœur éclairé par ce rayon. D'ailleurs, il donnait juste sur le petit moulin abandonné la nuit précédente, et la petite fille ne put s'empêcher de le prendre et de le regarder. Un joujou! Quelle charmante chose! Miette n'en avait jamais eu; sa mère gagnait tout juste leur pain quotidien et n'avait rien à donner au superflu. Miette, d'un souffle timide, commençait à faire tourner les ailes du moulin, lorsqu'elle entendit des pas d'homme dans l'escalier. Toutes ses terreurs la ressaisirent. La porte s'ouvrit, et Carilès parut. Miette ne douta pas un instant que Voltigeur, Paillasse et Lavocat ne fussent derrière lui, et, croisant ses deux bras devant ses yeux pour ne pas les voir, elle jeta un cri désespéré et courut se réfugier, le visage contre le mur, dans l'angle le plus éloigné de la chambre.

VI

Fin du malentendu.

Carilès ne s'attendait pas à produire un tel effet, et il fallait bien que Miette ne l'eût pas regardé, pour le traiter en Croquemitaine. Il grelottait un peu, faute de lévite, mais il avait l'air de bonne humeur, réjoui qu'il était par l'idée de faire avaler à la petite fille le bon lait chaud qui fumait dans son petit pot. Il le posa sur la table, alla refermer la porte, et prit son écuelle et son pain dans l'armoire.

« Allons, la petite, allons, le petit oiseau farouche, dit-il, n'ayons pas peur : Carilès ne mange pas les petits enfants. Avons-nous bien dormi? Avons-nous faim ce matin? La mère Gauvreau faisait chauffer son lait : aux premiers arrivés la bonne crème! La voilà bien épaisse sur le petit pot. Venez manger la bonne soupe, mignonne! »

Miette, aux accents de cette voix bienveillante, avait senti ses craintes se calmer un peu. Elle ôta ses bras de dessus ses yeux, et détourna un peu la tête...

Mais à ce moment Carilès ouvrait son couteau pour couper le pain, et le couteau de Carilès était fort grand; il n'en avait qu'un, et comme il s'en servait pour couper dans la campagne les baguettes au haut desquelles il perchait ses moulins à vent, on comprend qu'il lui fallait un couteau solide. Miette



crut sa dernière heure sonnée, et, folle d'épouvante, ne voyant nulle issue pour s'enfuir, elle vint se jeter aux pieds de Carilès en criant :

« Oh! mon bon monsieur! je vous en prie, ne me faites pas de mal! je ne vous ai rien fait! »

Carilès fut tout ému. Il ne comprenait pas très-bien, mais il voyait que la petite avait peur de lui, et cela lui faisait de la peine; il n'était pas habitué à faire peur aux enfants.

« Du mal! reprit-il. Que veut-elle dire? Ah! ce sont les hommes d'hier soir qui lui ont fait venir ces idées-là. Est-ce que tu me prends pour un saltimbanque, petite?

» Je suis le père Carilès, le marchand de moulins à vent, et tous les petits enfants rient quand ils me voient. Je t'ai trouvée cette nuit à moitié morte dans la rue, et je t'ai prise pour te faire revenir. Allons, n'aie pas peur de moi.

— Ils ne sont pas avec vous derrière la porte? demanda Miette encore inquiète.

— Qui?

— Lavocat, et puis Voltigeur, et puis ..

— Ah! les saltimbanques : j'y suis. Eh non! ils n'y sont pas. Est-ce que je connais des gredins pareils, moi? Je les ai entendus hier soir au *Chêne d'Aaron*, où je buvais chopine, et je les ai vus se lever en colère pour courir après toi. Mais ne crains rien, ce n'est pas ici qu'ils viendront te chercher. Allons, c'est fini, ce chagrin? Ne pleurons plus, et mangeons la soupe. Ouvrez-moi cette petite bouche, et houp! »



Ouvrez-moi cette petite bouche. (P. 260, col. 2.)

Tout en parlant, il avait coupé des tranches de pain et les avait mises dans l'écuelle : il les avait arrosées de lait chaud; il avait pris sa cuiller de fer.

Puis il avait soufflé sur la cuillerée de soupe pour la refroidir; et sur ce « houp! » il l'introduisit dans la bouche que Miette venait d'ouvrir comme par instinct.

Après la première cuillerée, une seconde, une troisième : Miette avait grand'faim. Carilès riait de bon cœur; il y avait longtemps qu'il ne s'était tant amusé. Il prit un tel plaisir à ce jeu, qu'il ne s'arrêta que quand l'écuelle fut vide.

« Voyez-vous, comme elle avait faim, la pauvre brebis! dit-il en caressant de sa grosse main la tête de Miette. On sera sage à présent, on n'aura plus peur, n'est-ce pas? Il faut que j'aille voir si la mère Gauvreau a encore du lait chaud pour mon déjeuner.

— C'est votre déjeuner que j'ai mangé? s'écria vivement Miette.

— Eh non! puisque tu l'as mangé, c'est bien le tien, repartit Carilès en riant. Mais il en faut un autre pour moi, et je vais le chercher. »

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes. Elle prit la grosse main rugueuse de Carilès et l'embrassa.

« Je vous aime bien! lui dit-elle.

— A la bonne heure! Je savais bien que ça viendrait. Et pourquoi est-ce que tu m'aimes, à présent?

— Parce que vous vous êtes privé pour moi. Personne n'a jamais fait cela, pas même maman; elle me soignait bien, mais elle me faisait ma part, toute petite, et elle ne m'aurait pas laissé prendre une bouchée de plus.

— Pauvre petite! c'est qu'elle n'était pas riche, sans doute.

— Et vous, êtes-vous riche ou pauvre? »

Carilès fut un peu embarrassé. Miette n'avait pas mis de malice dans sa question, et l'idée ne lui vint pas, à lui, d'en mettre dans sa réponse; seulement il n'avait pas d'opinion faite là-dessus, et il trouvait difficile de s'en improviser une. A la fin, il reprit, en enfilant, pour sortir, les longues manches de sa lévite.

« Dame! Je ne sais pas trop. Vois-tu, je ne suis pas riche, puisque je n'ai pas beaucoup d'argent; mais je ne suis pas pauvre non plus, puisque je n'ai besoin de rien. »

Miette leva sur lui de grands yeux étonnés. Elle n'était pas habituée à cette philosophie à l'égard de l'argent. Toute petite, au lieu du chant d'une nourrice, c'était le tintement des petites pièces et des gros sous qui avait bercé son sommeil. Chaque soir on comptait la recette auprès du grabat où elle s'endormait, et, après l'addition, c'étaient des lamentations sans fin sur la dureté des temps et sur la cherté de la vie. Généralement, cela finissait par des querelles. Aussi ce vieillard, qui était gai et de bonne humeur quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'argent, paraissait-il à Miette un être extraordinaire.

« Allons, lui dit Carilès, en riant de la mine qu'elle faisait, reste tranquille pendant que je vais chercher mon déjeuner. J'irai jusqu'à la place Bretagne pour voir si les gens d'hier soir y sont encore; il ne faudra pas que tu sortes avant qu'ils soient partis. »

A suivre. Mme COLOMB.



LA TERRE DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

Amina, femme de Cheïkh Amir. — Délibération des Arabes. — Le pays de Roua. — Le fils du consul. — On permet à Sélim et à Isa de suivre l'expédition. — Douleur d'Amina. — La caravane s'embarque pour Bagamoyo.

A quatre milles environ au nord de la ville de Zanzibar, à un demi-mille d'une jolie baie, vivait, il y a quelques années, au milieu de ses parents et de ses amis, un noble Arabe de la tribu de Beni-Hassan nommé Cheïkh Amir ben Osman.

Cheïkh Amir n'était pas seulement noble par le sang; il l'était encore par son caractère, par son inépuisable charité, par sa manière de traiter ses nombreux esclaves nègres.

L'épouse d'Amir, son épouse favorite, était la belle Amina aux yeux de gazelle, fille d'Othman ben Ghîs, de la tribu des Beni-Abbas. Ce sera faire en deux mots son éloge que de dire : « Elle était digne en tout d'être la femme de Cheïkh Amir. » Les fidèles esclaves du maître ne manquaient aucune occasion de célébrer la bonté et les vertus d'Amina.

La vaste demeure d'Amir s'élevait au milieu d'un bosquet d'orangers et de manguiers, et sa propriété passait pour une des plus florissantes de l'île. Il avait fait de grandes dépenses pour embellir la maison; aussi les anciens du pays, qui l'avaient vue du temps d'Osman, déclaraient que c'était à ne pas la reconnaître.

Amir n'avait qu'un fils, nommé Sélim, qu'il aimait beaucoup. Sélim était beau comme Amina sa mère; il avait, comme elle, les yeux grands, noirs, et pleins de feu, et la peau blanche. Il était vigoureux comme son père. Au moment où commence cette histoire, Sélim venait d'avoir quinze ans.

C'était un peu avant le coucher du soleil. Amir et ses amis étaient devant la maison, en face de la baie, assis sur de beaux tapis de Perse. Les petites vagues poussées par le vent du soir venaient mourir sur le sable, blanc comme la neige, avec un petit bruit plein de charme.

Les amis qu'Amir, ce soir-là, avait autour de lui étaient : Khamis ben Abdallah, riche trafiquant qui revenait d'Afrique avec une grande quantité de défenses d'ivoire et d'esclaves; Cheïkh Mohammed, natif de Zanzibar, voisin et parent d'Amir; Cheïkh Thani ben Moussoud, vieux trafiquant plein d'expérience; Cheïkh Moussoud ben Abdallah, Arabe de Mascate, élégant et distingué; enfin Cheïkh Hamdan et Cheïkh Amran, natifs de Zanzibar, mais en même temps Arabes pur sang.

Voilà le groupe des pères; voici celui des enfants :

Il y avait Soliman et-Soud, tous deux neveux d'Amir, parés de riches costumes; Isa, fils de Cheïkh Thani, dont la peau était d'une couleur plus foncée que ne l'est ordinairement celle des jeunes Arabes; Abdallah, âgé de quatorze ans, et Moussoud, âgé de douze, tous deux aussi blancs de peau que peuvent l'être des descendants d'Ismaël. Enfin, il y avait Sélim, le fils bien-aimé d'Amir. On était séduit tout d'abord par la franchise, l'ingénuité, l'honnêteté de sa physionomie.

Sa veste courte était d'une belle étoffe cramoisie et brodée d'or; sa chemise de mousseline (*disdacheh*), blanche comme neige, qui lui descendait au-dessous des genoux, était serrée à la taille par une magnifique ceinture de Mascate (*sohari*). Il portait un fez rouge à gland d'or, autour duquel s'enroulait un riche turban. Cette coiffure rehaussait encore la beauté de son charmant visage.

A l'horizon lointain, par delà les flots verdâtres de la mer de Zanzibar, on aperçoit une ligne d'un bleu sombre: c'est la côte d'Afrique. Tous les regards sont fixés sur cette ligne; Amir dit d'un air pensif :

« Depuis vingt ans, tous les soirs, je viens ici près de mes manguiers, m'asseoir et regarder cette ligne sombre. J'ai toujours désiré m'en rapprocher et voir enfin cette terre d'Afrique d'où nos trafiquants tirent leur ivoire et leurs esclaves. »

Tournant ses regards du côté de Khamis, Amir continua:

« Je ne l'ai jamais tant désiré que ce soir; c'est sans doute de t'avoir entendu parler des cinq cents esclaves et des 800 *frasilah*[1] d'ivoire que tu as tirés de l'Oufipa et du Maroungou. C'est merveilleux! Cinq cents esclaves en bon état, c'est au moins 10 000 dollars, et huit cents *frasilah* d'ivoire, 40 000 dollars; c'est-à-dire, presque un demi-lakh de roupies: et cela en cinq ans! Par le Prophète! que son nom soit béni! il faut que je voie cette terre de mes yeux!

— Ce que j'ai dit est la vérité, répondit Khamis; Allah le sait. Mais il y a des pays bien plus merveilleux que le Maroungou et l'Oufipa. Roua, à quelques jours de marche, plus à l'ouest, est une grande contrée, où peu d'Arabes ont mis le pied. Sayed, fils d'Habib, dit que les païens de Roua se servent de défenses d'ivoire, comme d'appuis ou de poteaux, pour soutenir les toits de leurs cases; que l'ivoire est chez eux aussi commun que le bois. Ces sauvages connaissent des endroits où les chasseurs ont tué des troupeaux d'éléphants; d'autres où des éléphants ont péri de soif et de maladie, et ils laissent pourrir l'ivoire, parce qu'ils n'en connaissent pas le prix. Nous pouvons devenir plus riches que Medjid, notre sultan, si nous arrivons à temps, avant que ce bruit se soit répandu parmi les Arabes. Ce que j'ai gagné n'est rien, comparé à ce que je puis gagner, s'il plaît à Allah. J'irai à Roua, et si tu veux venir avec moi, Amir, fils d'Osman, je te promets que tu n'auras pas à t'en repentir.

1. Le frasilah équivaut à 35 livres anglaises, ou 875 francs.

— Ce qui est dit, est dit, répondit Amir. Par ma barbe, j'ai dit que j'irais, et j'irai, s'il plaît à Allah! Voyons, vous autres qui êtes mes parents et mes amis, allons-nous avec Khamis, à Roua, pour y chercher de l'ivoire, des esclaves et du cuivre?

— Nous y allons!

— Je suis content de vous entendre, dit Khamis; mais ne perdons pas de temps. Le soleil va se coucher; décidons tout de suite le jour du départ. Je suis prêt et je ne puis attendre trop longtemps. Serez-vous prêts à la nouvelle lune, dans vingt-quatre jours à partir d'aujourd'hui?

— Nous serons prêts!

— Bien. Voyons, Amir, combien peux-tu amener d'hommes armés?

— Deux cents hommes bien armés, outre mes deux fidèles *foundis*[1], Simba (le Lion) et Motto (le Feu), comme les appellent les esclaves; à eux seuls, ils valent une armée; ensuite...

— Emmène-moi, mon père, » s'écria Sélim. Et il s'assit sur le tapis tout près des genoux de son père, en levant sur lui des regards si ardents, si suppliants! « Je suis bon tireur. Tu sais, ce nouveau fusil, que tu as fait venir de Londres, dans le pays des Anglais, et dont le bon *balayouz*[2] m'a appris à me servir. Le balayouz m'a dit que bientôt je saurais m'en servir mieux que lui. Je tue un oiseau au vol. Dis oui, laisse-moi t'accompagner, mon père. Je serai sage, et je serai brave, je te le promets.

— Voyez-vous cela! dit Amir avec admiration. Un vrai Bédouin n'aurait pas parlé autrement. Mais, enfant, pourquoi désires-tu sitôt quitter ta mère?

— Elle aura du chagrin, je le sais; mais me voilà grand et fort; et cela ne me vaudrait rien de rester toute ma vie dans le harem. Il faudra bien que je quitte ma mère un jour, pour faire ce que font les hommes.

— D'où te viennent ces idées, mon Sélim? Qui t'a dit que tu étais trop grand pour rester avec ta mère?

— L'autre jour, je suis sorti avec Soliman, le fils du prince Medjid, et avec le fils du balayouz américain (je ne puis pas prononcer son nom), pour tirer des oiseaux. Le petit Américain, qui est plus petit que moi et qui se regarde déjà comme un homme, quoiqu'il ne soit pas plus gros que mon poing, s'est mis à rire de moi. Je lui ai demandé pourquoi; voici ce qu'il m'a répondu: « Vraiment, Sélim, tu me fais l'effet d'une petite fille à qui sa mère fait prendre tous les jours des bains de lait pour lui conserver le teint. Je ne comprends pas un petit Arabe qui n'ose pas s'aventurer hors de la vue de sa mère. » Soliman se mit aussi à se moquer de moi; je rougis de honte, et je sentis que mes joues devenaient toutes brûlantes.

— Bah! bah! pourquoi t'inquiéter de ce que pense

1. Surveillants.

2. En arabe : consul, ou plutôt ambassadeur; il s'agit ici du consul.

un effronté pétit nazaréen [1]? Le fait est, ajouta Amir, en se tournant vers ses amis, que ces petits nazaréens sont plus hardis que nos enfants, sans être pour cela plus braves et plus courageux au fond. Qui aurait pu croire qu'il y eût tant d'indépendance dans un si petit corps? Ce petit garçon n'a pas douze ans, et il parle avec la sagesse d'un homme. Tous ces nazaréens sont étonnants, étonnants! Qu'y a-t-il de plus fort et de plus riche que les nazaréens d'Angleterre? Mais sais-tu, mon enfant, que ces païens sont féroces, qu'ils ont des lances et des couteaux, qu'ils couperaient ton cher petit cou, et qu'ils te mangeraient sans l'ombre d'un remords? » En faisant cette question, Amir souriait.

« Je n'ai pas peur d'eux, répondit Sélim, en relevant la tête par un mouvement d'orgueil. Quand donc un fils de la tribu de Beni-Hassan a-t-il montré de la crainte? Et moi, le fils d'Amir, je tremblerais devant ces païens!

— Alors tu viendras avec moi, ne fût-ce que pour ce que tu viens de dire. » Il ajouta, en posant par un geste solennel sa large main sur la tête de son fils: « Ne crains rien. Allah veillera sur toi! »

Khamis voyant que le soleil allait disparaître montra quelque impatience: « Réglons cela, dit-il, avant le coucher du soleil. Cheïkh Thani, combien peux-tu emmener d'hommes?

— Cinquante esclaves, bien armés, et mon fils Isa.

— Bon! Et toi, Moussoud? »

Moussoud, le chef à la figure florissante et à la barbe noire bien fournie, répondit:

« A peu près autant que mon ami Thani: tous mes gens sont des Ouahiyous, dociles et bons; ils seront braves en bataille rangée. Ils me suivront partout.

— De mieux en mieux! s'écria Khamis avec une satisfaction évidente. Et toi, Cheïkh Mohammed? »

Cheïkh Mohammed répondit:

« Pour une si grande entreprise, je puis tirer cent hommes de mes terres; mes conducteurs et mon frère Raschid s'occuperont du reste. Et puis, voilà deux lionceaux qui m'accompagneront, Abdallah et Moussoud, pour apprendre à conquérir des esclaves et à jeter la griffe dessus, comme je l'ai fait souvent.

— Merci, père, » s'écrièrent les deux jeunes gens avec effusion. Ils jetèrent aussitôt un regard d'intelligence à leur camarade Sélim, qui souriait.

« Sultan, fils d'Ali, reprit Khamis, tu es un homme sage et puissant. Es-tu des nôtres? »

Sultan, fils d'Ali, était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans; ses traits étaient fortement ac-



Emmène-moi, mon père, s'écria Sélim. (P. 262, col. 2.)

1. Chrétien.

cusés, il avait des yeux noirs d'une grande vivacité ; sans hésiter, il répondit à Khamis : « Partout où va mon cher ami Amir, je le suis. Crois-tu que je vais rester à Zanzibar pour manger des mangues pendant que mon parent Amir sera exposé au danger? Non! je partagerai votre bonne ou votre mauvaise fortune. J'emmènerai quatre-vingts esclaves.

— Bon, bon! crièrent les Arabes d'un accord unanime. Partout où passe le puissant fils d'Ali, la route est sûre, avec lui on ne sait plus ce que c'est que le danger.

— Bien! dit Khamis, voilà quatre cent quatre-vingts hommes d'assurés. Je prendrai avec moi cent cinquante hommes armés de fusils. Cheïkh Hamdan, Cheïkh Amram et quelques autres amis porteront le nombre des combattants à sept cents. Plus nous aurons d'Arabes, mieux cela vaudra.

— Parfait, reprit Amir; c'est désormais une affaire entendue. Quant à moi, je suis tout décidé. Le soleil est couché, rendons-nous à la prière. »

Là-dessus, Amir se leva, et tout le monde en fit autant.

La pauvre Amina ne se doutait guère du chagrin qui l'attendait. Amir n'eut pas le courage de lui annoncer que son enfant bien-aimé allait la quitter; il chargea Sélim de cette délicate mission.

Le fils d'Amina se dirigea donc vers le harem, où sa mère régnait en souveraine. Peu d'enfants de l'âge de Sélim auraient montré autant d'égards et de respect à leur mère que Sélim, quand il s'approcha d'elle.

Il commença par lui baiser la main droite, puis le front, et se tint debout jusqu'à ce qu'elle lui eut fait signe de s'asseoir à côté d'elle.

« Mère, dit-il, devine ce que je viens t'annoncer?

— Quelque chose d'important, dit-elle en souriant. Ne me fais pas trop languir; parle, je t'en prie. »

Mais la pauvre mère cessa de sourire quand son enfant, les yeux brillants, lui parla de l'Afrique, des léopards, des zèbres, des éléphants, qu'il tuerait avec son nouveau fusil anglais.

Elle fit toutes les objections que lui suggérait sa tendresse, mais le jeune aiglon sentait qu'il avait des ailes, et il voulait prendre son essor. Il voulait devenir un homme; il voulait courir le monde; voir du nouveau, apprendre ce qu'il ignorait. D'ailleurs les railleries du jeune Américain l'avaient piqué au vif.

Amina sentait que son fils lui échappait et qu'il fallait se soumettre; elle baissa la tête et, pour cacher sa douleur, se dirigea vers ses appartements.

« Ma mère! cria Sélim, en lui prenant la main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres, ne m'en voulez pas! C'est Allah qui le veut; que la volonté d'Allah soit faite!

— Oui, dit-elle d'une voix faible, que la volonté d'Allah soit faite! » Alors elle embrassa son fils; mais son âme était triste, et elle se détourna en pleurant.

Enfin, les immenses préparatifs sont terminés, l'expédition fait voile pour Bagamoyo, qui est sur le continent d'Afrique, à 40 kilomètres de Zanzibar.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



STRASBOURG

En 1859, j'étais à l'université d'Heidelberg, lorsque la guerre entre la France et l'Autriche éclata. Les étudiants allemands suivaient avec beaucoup d'intérêt les opérations préliminaires, et en préjugeaient que les Français seraient indubitablement battus dans les plaines de la Lombardie. Aussi, grande fut leur stupéfaction lorsque, quelques jours après l'entrée de nos troupes en Italie, on reçut la nouvelle de la défaite complète des Autrichiens à Magenta.

A l'étonnement du premier moment succéda bientôt une vive colère contre la France, et, comme les manifestations des patriotes allemands rendaient le séjour de l'université fort désagréable aux quelques étudiants français qui y suivaient les cours, je me décidai à rentrer en France avec un de mes camarades, Jean Kahn, un strasbourgeois.

On était alors au printemps; le temps était fort beau; aussi, plutôt que de prendre le chemin de fer, nous résolûmes de descendre la vallée du Rhin pédestrement, le sac au dos, comme nous l'avions fait maintes fois, Kahn et moi, dans nos excursions le long de la Bergengasse ou dans les vallées du Schwarzwald.

Tout le long de notre route, nous trouvâmes le pays en grand émoi; les villages étaient encombrés de troupes, Bavarois et Badois, qui se rendaient sur la frontière du Rhin et du Palatinat, et les pauvres paysans, voyant la guerre imminente, se désolaient en pensant que leurs récoltes seraient écrasées sur pied, et leurs bestiaux enlevés par les armées qui allaient se rencontrer sur leur territoire. Dans les auberges où nous nous arrêtions, la salle commune était remplie de gens qui discutaient bruyamment les éventualités; pour tous, il était clair que les troupes allemandes allaient entrer en Alsace, mais beaucoup croyaient que cette invasion ne servirait qu'à attirer la désolation et la ruine sur le pays de Bade, et que les temps du règne de Louis XIV allaient revenir.

Huit jours après notre départ, nous arrivions à Kehl, et de là nous pouvions voir sur l'autre rive la haute flèche du Munster de Strasbourg, et dans le lointain la longue ligne bleuâtre des Vosges.

Un simple pont de bateaux franchissait alors le Rhin, et reliait la rive allemande à la rive française;



Une maison de Strasbourg. (P. 266, col. 2.)

au centre même du pont, deux planches, bariolées de couleurs différentes, montraient le point où commençaient les deux pays, et deux factionnaires, l'un badois, l'autre français, fermaient cette frontière fictive en se promenant chacun sur sa planche.

Aujourd'hui, c'est un superbe pont-viaduc de fer, posé sur des piles de pierres, qui remplace le modeste pont de bateaux d'alors; mais cette œuvre gigantesque, créée par la France, est tout entière allemande, et n'offre plus ni planche bariolée, ni factionnaire.

Dès les premiers pas que nous fîmes en France ce jour-là, Kahn et moi nous fûmes surpris du calme complet qui y régnait, contrastant vivement avec l'agitation des pays d'outre-Rhin.

En passant au pied des petits ouvrages avancés qui sont disséminés entre la ville et le fleuve, nous aperçûmes sur les talus couverts d'herbes quelques soldats d'artillerie, quelques fantassins, étendus nonchalamment à côté de vieilles pièces, qui dormaient dans le plus profond état de paix sur leurs affûts couverts d'une mousse respectable.

Une heure après, nous entrions dans Strasbourg par la porte d'Austerlitz. Ici aussi, les remparts et les glacis s'étendaient semblables à des promenades, parsemés de petits arbres et couverts d'un beau gazon, sur lequel les enfants de la ville se livraient à leurs joyeux ébats. Tandis qu'à Rastadt, où nous étions passés quelques jours auparavant, on nivelait les talus, on blindait les casemates, on apprêtait les affûts, à Strasbourg rien n'avait bougé; on eût pu se croire dans quelque ville du centre de la France, loin de toute frontière, et non pas dans notre place forte la plus avancée, exposée aux attaques d'un ennemi sérieux et redoutable.

C'était la première fois que je mettais les pieds dans la fière capitale de l'Alsace, ayant toujours choisi jusqu'à ce moment, pour me rendre en Allemagne, la route plus directe de Forbach, et j'étais agréablement surpris par son premier aspect; on m'avait souvent répété à Heidelberg que je n'y trouverais qu'une ville et un peuple allemands. La foule gaie et bruyante qui se pressait sur la promenade du Broglie, le long du canal et dans les rues, foule élégante, aussi bien que foule populaire, n'avait rien d'allemand que son vilain patois et quelques détails de son costume; mais combien tous ces gens étalaient sur leur bonne figure cette cordiale aménité, cet air de bienveillance pour tous, cette légèreté, si l'on veut, que l'on apprécie tant lorsqu'on rentre en France au retour de cette Allemagne, où sous un aspect de fausse bonhomie règnent et l'orgueil le plus pédant et la plus morose jalousie.

Tandis que dans les villages badois où nous venions de passer chacun se détournait pour nous regarder avec haine et nous saluer de ce mot de *Französe* (Français), dont nul de nous n'a jamais rougi, ici je voyais de toutes parts des Allemands allant et venant au milieu de la foule, qui ne voyait en eux que des voisins et non des ennemis.

Bientôt nous arrivions devant la maison du père de Kahn, une de ces pittoresques demeures aux façades sculptées, aux pignons avancés, véritables reliques du moyen âge dont Strasbourg était à juste titre si fière, qui ont en grande partie été anéanties par les obus des Badois en 1870.

Je fus accueilli dans la maison de M. Kahn avec une touchante cordialité, et on ne voulut pas entendre parler de mon départ avant de m'avoir fait les honneurs de Strasbourg.

Dès le lendemain matin, nous nous rendions au Munster. Traversant un dédale de rues étroites, aux maisons hautes et couronnées de pignons, nous nous trouvâmes tout à coup devant la superbe façade du merveilleux monument d'Erwin de Steinbach, élevant sa superbe flèche jusqu'à 142 mètres du sol.

Du sommet de cette tour sans rivale, je pus promener mes regards sur cette belle vallée, encadrée par les Vosges et les montagnes de la forêt Noire, qui devait former certainement, à une époque antéhistorique, un vaste lac. Aujourd'hui, le Rhin la traverse dans sa longueur, séparant l'Alsace française du pays de Bade allemand; mais tandis que le sol tudesque n'offre qu'une étroite bande de terre, resserrée entre le fleuve et les montagnes et parsemée de rares et pauvres villages, la rive française s'étend large, fertile, couverte de superbes cultures, étalant de toutes parts des villages prospères, des villes industrielles, comme Mulhouse, Colmar, Schlestadt, Saverne, Wissembourg, au milieu desquelles trône la belle Strasbourg, une des plus riches cités du monde.

Aussi, de tout temps, l'habitant de la rive droite a-t-il regardé avec convoitise ces opulentes terres de la rive gauche. Que de batailles elles ont amenées depuis le temps des Germains jusqu'à nos jours!

Après la cathédrale, nous visitâmes la ville, les statues de Kléber et de Gutenberg, la célèbre promenade du Broglie, la citadelle, chef-d'œuvre de Vauban.

Le soir, après dîner, réunis dans le salon de M. Kahn, nous causions du passé et de l'avenir de la chère cité alsacienne. Je fis alors remarquer à notre hôte combien j'avais été surpris la veille même de voir combien, non-seulement la population, mais même le génie militaire, paraissaient se soucier peu des préparatifs belliqueux que faisaient en ce moment les voisins d'outre-Rhin.

« Je sais bien, me répondit-il, que dans certaines universités allemandes, à Iéna, à Heidelberg, à Halle, on prêche depuis quelques années une croisade contre la France, qui doit avoir pour but de rendre l'Alsace à l'Allemagne. Mais ce ne sont que discours de jeunes gens; il n'est pas d'Allemand qui ne sache combien nous sommes Français du plus profond de notre cœur, et nous ne sommes plus au temps où l'on conquiert un peuple en gagnant une bataille. Nous sommes forts, nous sommes bons, pourquoi craindrions-nous nos voisins? Nous entre-

tenons avec eux les meilleures relations; leurs fils viennent travailler dans nos comptoirs, nous leur ouvrons et notre main et nos maisons; que peuvent-ils désirer de plus? Croyez-moi, l'homme dont la conscience est tranquille, fort de son bon droit, peut rester calme devant les provocations de quelques esprits plus rêveurs que méchants. L'Alsace est et restera française tant qu'il y aura un Alsacien. »

Onze ans après cet entretien, Strasbourg, prise au dépourvu comme elle aurait pu l'être à ce moment, sans garnison, sans munitions, se voyait cernée par une armée composée exclusivement de Badois, ses voisins.

Bientôt les bombes et les obus pleuvaient sur la ville; l'admirable cathédrale était ruinée, la bibliothèque brûlée.

Pendant quarante jours, la malheureuse cité se vit envelopper par les flammes, broyer par le fer; enfin elle se rendit.

Aujourd'hui, la maison où j'avais été reçu si hospitalièrement est occupée par les bons voisins, mon camarade tué par leurs obus, et M. Kahn ruiné et chassé de sa chère Alsace.

Ét. Leroux.

LES LANGUES VIVANTES

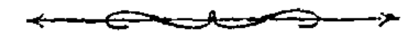
Un rêve que quelques grands esprits et beaucoup d'esprits faux ont longtemps caressé, c'est celui d'une langue universelle. Descartes s'y était arrêté un instant et s'était expliqué à ce sujet dans une *Lettre au P. Mersenne*. Leibnitz donna peu après l'idée comme sienne en la développant. L'avait-il prise à Descartes? « Pour ne pas le dire et le penser, écrivait au commencement de ce siècle le savant abbé Émery, éditeur d'un bon choix des œuvres de ces deux philosophes, il faut que nous portions le respect de Leibnitz au plus haut point. » Condorcet nourrissait aussi un désir analogue, mais il bornait sagement son ambition à voir cette langue universelle, créée par les savants, employée aux seuls débats scientifiques. Delille répondait par une série de considérations assez justes empruntées au génie des différents peuples, aux degrés successifs de civilisation, au climat, qui modifie la façon de voir et de sentir, à la variété des produits du sol et de toutes les habitudes du corps et de l'esprit, enfin à ce qu'on appelle aujourd'hui l'influence des milieux. C'est l'opinion moyenne de Delille qui a prévalu, et il n'y a plus aujourd'hui que des cerveaux systématiques qui cherchent encore les combinaisons propres à fondre en une langue unique les idiomes des divers peuples.

Voilà, vont sans doute me dire mes jeunes lecteurs, un début bien sérieux et bien des noms propres qui ne nous représentent pas grand'chose. Je vous en fais mes excuses, mais il est bon que vous entendiez ces noms avant même de savoir quels hommes ils désignent. Vous êtes condamnés à les rencontrer à chaque instant dans vos lectures, et l'on vous apprendra, dès vos premières années de collége, à les prononcer avec respect. Quoi qu'il en soit, j'aurai atteint mon but si je vous ai amené à vous dire : Puisqu'il ne peut être question de faire parler à tout le monde une même langue, il faut bien qu'il se trouve dans chaque pays des gens qui apprennent la langue des pays voisins, sans quoi il n'y aurait entre les nations ni intérêts politiques communs, ni relations d'affaires, et la civilisation générale serait une impossibilité. On demeurerait dans un état de guerre permanent, et quelle guerre! une guerre d'extermination: une barrière infranchissable s'élevant entre les prières des vaincus et les oreilles des vainqueurs.

Il me semble que cette première réflexion en amènera une autre. Faut-il donc étudier toutes les langues étrangères? Non assurément. On a supposé que les hommes en parlaient cinq mille huit cent soixante, en comptant les dialectes. Il serait difficile d'en apprendre la nomenclature de façon à la réciter sans erreur, d'autant plus qu'on ne l'a jamais faite. Mais ce chiffre est évidemment exagéré. En 1859, avec une méthode plus précise, on ne comptait plus que deux mille cinq cent vingt-trois idiomes, et c'était encore beaucoup: Aujourd'hui, malgré toutes les simplifications, on ne peut cependant réduire ce chiffre au-dessous de neuf cents. Neuf cents langues! parmi lesquelles : le keriako, le camacan, le crikique, le cayoubaba, l'otomi, le loulé, etc. Réduisons donc encore nos prétentions, et pour nous faire une règle immuable, bornons-nous aux langues les plus répandues, et surtout à celles de nos voisins immédiats. Nous arriverons ainsi à la demi-douzaine, ce qui sera très-suffisant.

Et même l'esprit de paresse et de timidité s'écriera peut-être encore : « C'est trop! » Trop! Mais Pic de la Mirandole en savait vingt-deux à dix-huit ans! Rabelais en parlait une douzaine, et un jour qu'il avait été député par la Faculté de médecine de Montpellier pour réclamer auprès du chancelier Duprat certains priviléges que celui-ci avait abolis, il trouva ce moyen singulier d'obtenir l'audience qu'on lui refusait: Il débuta par s'adresser au portier en latin. Celui-ci alla chercher un interprète, auquel Rabelais répondit en grec. Un nouveau venu fut salué en hébreu, et ainsi de suite jusqu'à ce que le chancelier lui-même prit le parti de faire introduire auprès de lui cet étrange visiteur, qui s'expliqua alors en bon français et obtint tout ce qu'il demanda.

A suivre. J. Assézat.



LES RUINES DE TROIE

Nous avons annoncé à nos lecteurs l'année dernière[1] le résultat des fouilles entreprises par M. Schliemann à la recherche des ruines de Troie, l'antique capitale du roi Priam.

On sait que, d'après l'opinion générale des archéologues, on avait cru pouvoir fixer l'emplacement de l'ancienne Troie près du village actuel de Bounarbachi, situé non loin des côtes d'Asie Mineure. Sans se laisser égarer par cette idée préconçue, M. Schliemann, après avoir passé plusieurs années à étudier le pays, se décida à commencer des fouilles sur la colline d'Hissarlik, occupée aujourd'hui par une bourgade turque sans importance et s'élevant au centre d'une plaine à travers laquelle serpente le célèbre Scamandre, chanté par Homère.

Ayant obtenu du gouvernement turc l'autorisation de fouiller le sol, il vint s'installer sur la colline avec une nombreuse escouade d'ouvriers grecs et commença ses opérations. Nous avons déjà dit à nos lecteurs comment, après un long et opiniâtre labeur, après avoir eu à pratiquer des tranchées de 14 mètres de profondeur, le courageux archéologue s'était vu récompenser de son opiniâtreté par des résultats inattendus. Il avait pu constater que la Troie d'Homère avait été précédée par une cité plus antique encore qu'il suppose avoir été habitée par une tribu aryenne; puis à Troie succéda une autre ville qui vint s'élever au-dessus de ses ruines, et qui, détruite elle-même, fut recouverte par la nouvelle Ilion, fondée par des Grecs. C'est dans la couche qui représente cette dernière ville qu'il a mis à jour l'enceinte construite par Lysimaque, et un grand nombre de poteries fort curieuses.



La colline d'Hissarlik, vue des bords du Scamandre. (P. 268, col. 1.)

Parmi ces diverses couches de ruines M. Schliemann a récolté 28 000 objets divers, dont un nombre considérable d'ornements en or, qu'il considère comme ayant dû appartenir au trésor du roi Priam.

Cette supposition, peut-être un peu hasardée, fit croire à quelques archéologues soupçonneux que ces objets d'or si nombreux pouvaient bien avoir une origine autre que celle qu'on leur prêtait, lorsqu'un

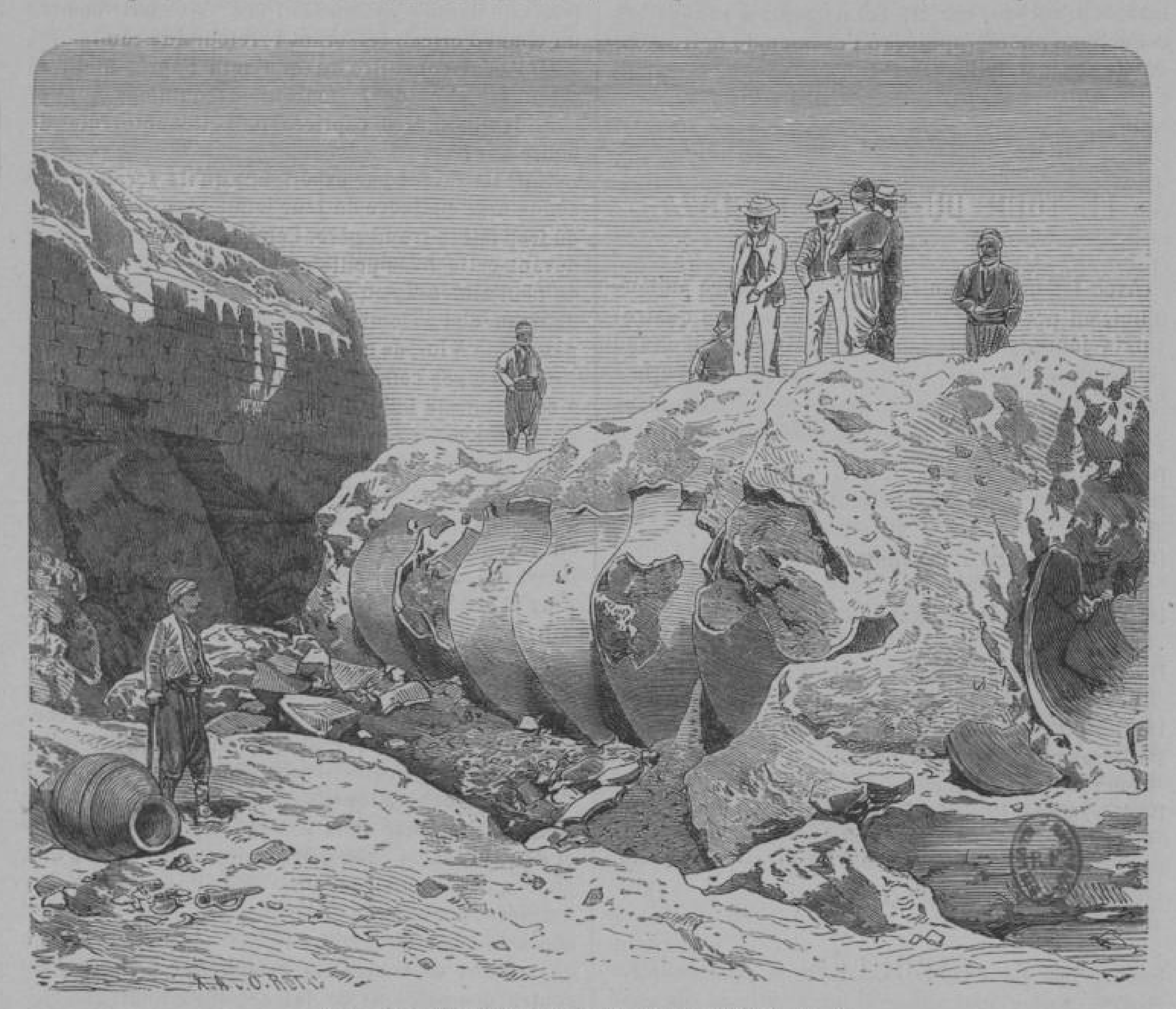
1. Voy. vol. II, page 389.

événement inattendu vient de prouver que M. Schliemann les a bien extraits des profondeurs de la colline d'Hissarlik.

La police turque vient en effet de retrouver entre les mains de deux ouvriers qui avaient été employés aux fouilles de M. Schliemann, un certain nombre d'objets dérobés au trésor découvert par ce dernier.

Pendant qu'ils travaillaient pour le compte de l'archéologue, ces deux ouvriers trouvèrent un simple vase de terre dont l'ouverture était bouchée par une couche d'argile roussâtre. Le vase était petit, ayant six pouces de hauteur sur trois de diamètre.

Ayant constaté qu'il pesait beaucoup pour son volume, les ouvriers en conclurent qu'il devait contenir de l'or ou une autre matière précieuse. Il faisait presque nuit et il leur fut facile de cacher la découverte aux gardiens de M. Schliemann. Le travail de la journée terminé, ils prirent le vase et allèrent dans un endroit écarté pour se partager le contenu aussi équitablement que possible sans faire usage de la balance. Voici les objets qui, autant qu'on a pu s'en assurer, se trouvaient dans le vase : un pain plat en or massif de deux pouces carrés et de l'épaisseur d'un pouce; deux bagues et deux paires de pendants d'oreille; deux broches attachées à un petit bâton horizontal duquel pendent huit petites chaînes dont chacune se termine par un morceau rond d'or travaillé; deux bracelets en or; une bande d'or pour les cheveux; quatre chapelets dont les grains sont de la grosseur d'une noisette, et un grand nombre de chapelets à grains de la grosseur d'un petit pois.



Ruines de Troie : l'enceinte de Lysimaque. (P. 26², col. 2.)

Outre ces objets, un gros lingot d'or brut recouvert de terre et de bois carbonisé a été trouvé subséquemment par l'un des ouvriers. Ce lingot, ainsi que sa part du trésor, sont tombés intacts dans les mains des autorités. La part de son compagnon a été confiée par lui à un certain hadji Alexandri, un des notables de Califatli, à la petite-fille duquel il est fiancé.

Quelques mois après le départ de M. Schliemann, le hadji apporta secrètement la plus grande partie

des objets qu'il gardait à un orfèvre de Reukeni, dans le but de les faire convertir en ornements pour sa petite-fille. A moins que le joaillier n'ait gardé ces objets et ne les ait remplacés par d'autres, ils sont irrévocablement perdus pour la science.

En tout cas, il est difficile de douter plus longtemps de l'authenticité des fouilles de la Troade; quant à savoir si l'on a enfin entre les mains les reliques d'Hector et de Priam, cette question sera bientôt tranchée, car M. Schliemann a soumis ses collections photographiées à l'examen de notre Académie des inscriptions.

P. Vincent.

LE TOUR DU MONDE EN 1874

Avec les moyens de locomotion en usage aujourd'hui, on peut faire le tour du monde en quatre-vingts jours. C'est le temps qu'autrefois un grand seigneur aurait mis à faire le voyage de Paris à Saint-Pétersbourg.

Voici comment se décompose l'itinéraire :

De Paris à New-York.	11 jours.
De New-York à San-Francisco (chemin de fer).	7 —
De San-Francisco à Yokohama (bateau à vapeur).	21 —
De Yokohama à Hong-kong (bateau à vapeur).	6 —
De Hong-kong à Calcutta (bateau à vapeur).	12 —
De Calcutta à Bombay (chemin de fer). .	3 —
De Bombay à Marseille, par le canal de Suez (bateau à vapeur)	19 —
De Marseille à Paris (chemin de fer). . .	1 —
Total.	80 jours.

GIBOULÉE

On l'appelait Giboulée. Ce n'est pas un nom chrétien, direz-vous? Jamais un parrain, fût-il directeur de l'Observatoire ou du Bureau des longitudes, n'a eu la fâcheuse idée d'affubler sa filleule de cette appellation météorologique! D'où venait donc ce nom bizarre qui évoque à l'esprit les fantaisies les plus capricieuses du ciel de mars?

Si vous passiez une journée seulement dans la maison Ribet, vous ne vous étonneriez plus de ce surnom donné à mon héroïne par quelques petites amies plus sagaces que bienveillantes. Au milieu du silence de la vieille demeure, patatras! voilà une porte qui se ferme violemment au premier étage, voilà des pas précipités dans l'escalier, les accents aigus d'une voix furibonde, puis une minute après, à la salle à manger ou à l'office, voilà la porcelaine qui vole en éclats. C'est la bourrasque subite, imprévue, sans nuages précurseurs à l'horizon. Gare à ceux qui reçoivent les plus gros grêlons!

Une heure après, il n'y paraît déjà plus. Le soleil brille de nouveau, et de ces mêmes hauteurs du premier d'où vous avez entendu gronder la foudre, vous pouvez entendre maintenant une voix claire comme un chant d'oiseau célébrant le retour du beau temps.

Qui peut connaître ce que sera l'après-midi, se disent les gens de la maison, accoutumés à plier sous les moindres caprices de cette autocrate de douze ans?

Mais ils savent par expérience qu'ils seraient mal venus à se plaindre de leur jeune maîtresse auprès du trop faible grand-père. Celui-ci est tout adoration devant cette frêle petite créature; il l'aime comme on peut aimer à son âge le seul coin bleu qui reste dans un ciel assombri, et il ne permet à personne, pas même à lui, de contrarier son idole.

Grâce à ces complaisances exagérées d'une part, à cette funeste indulgence de l'autre, Giboulée grandit sans s'amender le moins du monde, et ses défauts grandissent avec elle. Ils ternissent ses meilleures qualités, et s'il n'est rien de plus doux que son sourire, rayon de soleil entre deux averses, rien en revanche n'est plus laid que ses colères enfantines, qui obscurcissent trop souvent l'azur de ses yeux et la sérénité de son front.

La pauvre enfant ne peut rester quarante-huit heures dans la même température morale; un jour insouciante et gaie, le lendemain triste et sombre autant qu'on peut l'être à son âge. Aujourd'hui, courant les cheveux au vent comme une petite folle, sans souci de sa robe neuve et de son tablier de soie qu'elle accroche à tous les rosiers du jardin; le lendemain, précieuse dans son ton, dans sa démarche et dans les soins exagérés qu'elle prend de son élégante petite personne. Chez elle, tout procède par foucades, par accès de fièvre intermittente. Il y a les accès de tapisserie : alors la maison est encombrée de métiers de toutes les grandeurs; on se heurte contre des pelotons de laine, on s'embarrasse les pieds dans des écheveaux à moitié dévidés. Il y a les accès de lecture, et dans ce cas on trouve sur tous les meubles des livres en assez mauvais état, car ils ont aussi leurs vilains quarts d'heure à passer. Il y a les accès de musique, pendant lesquels le vieux maître Poisson doit venir au moins deux fois par jour faire déchiffrer une étude ou une sonate. Enfin il y a les accès de nonchalance : pendant ceux-là tout le monde respire; Giboulée reste à sa fenêtre à regarder les nuages qui passent ou les oiseaux qui volent.

« Nous avons une accalmie, dit en se frottant les mains le trop indulgent grand-père, qui ne sait que rire des caprices de son idole. Il faut en profiter! »

Mais dès le lendemain, les violences reparaissent. Qu'a-t-il fallu pour troubler le ciel serein? Bien peu de chose en vérité ! Un oiseau qui s'est envolé sans la permission de sa petite maîtresse, un livre égaré, une chevelure de poupée rebelle sous le peigne, que sais-je encore? On n'en finirait pas s'il fallait chercher toutes les raisons de ces déraisonnables emportements. Ces jours-là chacun payait sa part.

Il est vrai que Giboulée, qui avait bon cœur, cherchait ensuite à dédommager ses victimes de la veille par toutes sortes de petits cadeaux et de soins caressants; sa bourse se vidait sans cesse pour suffire à ces petites expiations, qu'elle accomplissait de fort bonne grâce; mais le mal avait été fait néanmoins, et la consolation ne consolait pas toujours. — C'est ainsi qu'un superbe bonnet, garni de vraies dentelles, donné à sa nourrice en retour de celui qu'elle lui avait arraché de la tête et jeté au feu au milieu d'une bourrasque, n'avait pas dédommagé la pauvre femme du chagrin qu'elle avait éprouvé en voyant brûler sous ses yeux son bonnet de noce, objet de tous ses respects.

« C'est mon pauvre cher défunt mari qui me l'avait donné, disait-elle pour excuser ses larmes devant le grand-père, consterné, non pas tant de la faute, hélas! que du peu d'effet que produisait la réparation. »

A quelque temps de là, par une belle après-midi d'août, Giboulée rentrait de promenade dans un état à faire pitié. Ce n'était plus de la colère; c'était du délire, de la folie! Tous les vents d'orage étaient déchaînés!

« Qu'y a-t-il donc, grand Dieu? » demanda non sans émotion une vieille dame, amie de la famille, qui croisa la tempête dans le vestibule.

Au milieu des paroles incohérentes entrecoupées par des sanglots bruyants, la visiteuse parvint à comprendre que l'enfant avait eu pendant sa promenade un violent désir que la pauvre nourrice n'avait pu satisfaire, contre sa coutume.

« Ils étaient quatorze, madame, jugez donc, et elle les voulait tous tout de suite. Comment rapporter cela au milieu de la ville, sans panier, en plein dimanche, et à l'heure des vêpres encore!

— Quatorze quoi?

— Des petits canards, s'écria Giboulée, qui commençait à s'apaiser et dont toute l'indignation revint en un instant! Des amours de canards! Si jolis, tout jaunes comme mes serins, et barbotant auprès du moulin. Je les veux! Je les veux! je le dirai à grand-père, cria-t-elle au milieu d'un torrent de larmes.

— Ah! madame, reprit la pauvre nourrice, qui avait besoin d'épancher son chagrin, elle aussi; qui aurait jamais pu deviner une chose pareille? Et si je l'avais su, comme j'aurais mieux aimé me casser une jambe que d'aller du côté du moulin! Elle jouait bien gentiment auprès de moi, et je m'amusais à la voir courir, la chère petite, lorsque tout à coup vint à passer cette maudite engeance de canetons conduits par la mère couveuse. Ma fille avait d'abord pris plaisir à les voir manger leur pâtée dans une vieille écuelle; mais quand ils prirent le chemin de la mare voisine, tout branlants, tombant les uns par-dessus les autres, et chancelant comme des ivrognes, surtout quand ils se jetèrent à l'eau en battant des ailes, la fureur la saisit. Elle les voulait tout de suite, et tous! Il aurait donc fallu me mettre à la nage, madame, et encore me faire voleuse par-dessus le marché, car il n'y avait personne au moulin, rapport à la fête. — Mais j'eus beau dire! Voyez-vous, quand son vertigo lui prend, c'est comme si elle devenait tout à coup sourde et aveugle. Elle ne voit plus rien; elle n'entend plus personne! Un vrai accès de fièvre, quoi!

— C'est une triste maladie, reprit la visiteuse en s'éloignant, et la pauvre enfant souffre en faisant souffrir cruellement ceux qui l'entourent. »

Un mois après cette aventure, on était à la Saint-Michel, patron du pays. La foire était superbe. Giboulée, conduite par la fidèle nourrice, allait de baraque en baraque, achetant partout à tort et à travers, régalant ses petites amies, enfin vidant chaque jour sa bourse avec son insouciante prodigalité d'enfant gâtée.

La veille de la clôture, il arriva un bien douloureux événement. Un pauvre saltimbanque, en faisant devant le public ses imprudents exercices, se laissa tomber d'une assez grande hauteur, et fut relevé mourant. On le transporta à l'hospice, où sa femme et ses trois petits enfants furent recueillis provisoirement. Toute la ville s'émut!

Giboulée, qui avait été témoin de l'accident, fut frappée plus que personne. Sa vive imagination lui représentait à toute heure les souffrances du malheureux, les pleurs de la femme, les cris des petits enfants. Aussi, quand elle apprit qu'une souscription s'organisait à l'hospice même en faveur de la veuve et des orphelins, elle courut à sa bourse. Elle était vide! La faire garnir par son grand-père ne fut pas long; se faire accompagner immédiatement à l'hospice, bien que l'heure du déjeuner eût sonné, fut moins long encore.

La réunion était nombreuse; toutes les jeunes filles de la ville, conduites par leur mère, étaient venues se faire inscrire, chacune promettant une cotisation mensuelle suivant ses moyens.

Quand ce fut au tour de Giboulée, l'œil brillant, le cœur battant de joie, elle se fit place jusqu'à la supérieure, qui se tenait assise devant un grand registre à côté de la vieille dame à laquelle la nourrice avait raconté l'histoire des canards.

Giboulée dut attendre; à sa vue, on avait parlé à voix basse d'un air très-animé pendant quelques minutes. — Enfin elle déposa vingt francs, en annonçant qu'elle en apporterait autant à chaque premier jour du mois. Il y eut dans le petit groupe des amies qui l'entouraient un murmure non pas d'envie, mais de généreuse émulation.

Giboulée se sentait grandir de dix coudées. « Ma chère enfant, dit la supérieure en repoussant doucement la pièce d'or, après avoir jeté un coup d'œil à la dame présidente, je crois certainement à la bonté et à la générosité de votre cœur. Vos intentions sont excellentes aujourd'hui, mais ne seront-elles pas demain démenties par les faits? Et saurez-vous régler enfin les élans variables qui vous portent tantôt à droite, tantôt à gauche, avec la même impétuosité? Nous n'inscrivons ici que les engagements sérieux sur lesquels nous pouvons compter. Gardez donc votre argent pour d'autres bonnes œuvres, les pauvres ne manquent pas. Mieux vaut pour la nôtre l'obole persévérante que la pièce d'or une fois donnée. »

Giboulée se retira en proie à une de ses plus violentes colères.

« Je la déteste, s'écria-t-elle en s'enfuyant dans sa chambre et en se roulant sur son petit lit dont elle déchira les garnitures de mousseline dans un paroxysme de rage. Je la déteste! Cette femme m'est odieuse, et je ne veux plus qu'elle entre ici! »

Les jours suivants, on s'entretenait partout de la souscription, qui montait au delà de toute espérance. Les enfants aînés seraient mis en apprentissage; la mère, nécessaire encore au plus jeune, aurait un petit commerce de gâteaux à l'entrée du Mail, et cela suffirait pour la faire vivre.



Elle les voulait tout de suite, et tous! (P. 271, col. 2.)

Toutes les amies de Giboulée travaillaient avec ardeur à l'hôpital, où elles se réunissaient deux fois par semaine pour confectionner le trousseau des orphelins, et remplacer par des vêtements de deuil les oripeaux fanés et pailletés des pauvres petits. L'enfant gâtée eut beaucoup de chagrin de se voir tenue à l'écart de ce qui était devenu une vraie fête pour tous ces bons petits cœurs de jeunes filles. Dans les réunions du jeudi, plus de poupées, plus de parties de corde, plus de dînettes surtout. Les friandises se transformaient en gros sous qui allaient grossir les épargnes de la charité.

Giboulée eut tout le temps de réfléchir de combien de pieuses joies elle s'était privée par sa faute, et un beau jour elle se dit qu'elle allait essayer de se corriger. Elle retomba bien des fois encore pendant la première année, mais il lui suffisait de passer devant le Mail et de voir la pauvre femme en deuil, à laquelle elle ne manquait jamais d'acheter son goûter, pour retrouver l'ardeur de ses bonnes résolutions. En tout cas, elle sut être persévérante sur un point. Chaque mois, comme elle avait appris à se défier d'elle-même, elle déposait scrupuleusement sa pièce d'or dans une tirelire à l'étroite ouverture. Une fois l'épargne introduite, il aurait fallu, pour la reprendre, briser le petit baril de porcelaine.

Giboulée combattit ainsi pendant un an. Le dernier jour de cette année, elle courut à l'hospice, plus réellement heureuse qu'elle ne l'avait jamais été pendant tout le cours de sa vie d'enfant gâtée.

D'une main tremblante d'émotion, elle brisa sous les yeux de la vénérable supérieure le fragile objet qui avait été pour elle l'occasion de tant de généreux sacrifices.

« Tenez, ma mère, dit-elle pendant que les douze pièces d'or roulaient sur la table avec un bruit joyeux, voudrez-vous de moi pour votre souscription de l'année prochaine? »

On devine la réponse.

Les efforts de Giboulée ont porté leurs fruits; aujourd'hui personne ne se souvient plus de ce surnom, et Florence Ribet est citée comme un modèle à suivre à toutes les petites filles qui ont besoin de réformer leur caractère.

Marie Maréchal.



Carilès se mit lui aussi à frotter les vitres. (P. 273, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS

VII

Une ménagère novice.

Carilès sorti, Miette, rassurée, joua quelque temps avec son petit moulin ; ensuite elle examina ceux qui attendaient la vente au bout de leur grand bâton ; puis elle commença à s'ennuyer. « Comme c'est laid, ici ! se dit-elle. Le soleil ne peut seulement pas entrer, tant il y a de poussière sur les vitres. Ah ! voici un chiffon ; si je les lavais? Je parie que le père Carilès serait content. »

Elle pencha la cruche pour verser de l'eau dans l'écuelle, et, mouillant son chiffon, elle commença à frotter les vitres d'en bas. A chaque instant elle s'interrompait pour regarder l'effet de son travail. Après les quatre premières vitres, elle s'arrêta désappointée : son bras n'était pas assez long pour atteindre aux vitres supérieures.

« Si je pouvais monter sur quelque chose... l'escabeau est bien petit... Ah ! le tronc d'arbre... il est trop lourd ! Essayons pourtant de le pousser. »

Le tronc d'arbre, poussé de toute la force de Miette, ne fit pas le moindre pas en avant ; mais il se renversa, et Miette battit des mains.

« Il va bien rouler, à présent ! s'écria-t-elle. Le voilà !... il n'y a plus qu'à le redresser... J'y suis ! je peux laver deux hauteurs de vitres ! »

Elle achevait sa tâche, lorsque Carilès revint. Malgré le froid, Miette était toute rouge d'animation ; elle avait tant frotté, tant sauté à bas de son piédestal pour aller tremper son chiffon dans l'eau, tant fait d'efforts pour remonter, et pour se tenir sur la pointe des pieds afin d'atteindre aussi haut que possible, qu'elle en était presque en nage. Elle avait obtenu du reste un beau résultat : les vitres commençaient à ressembler à des vitres, et, chose inattendue ! l'eau répandue par la petite nettoyeuse avait délayé la couche de terre qui recouvrait les carreaux, si bien qu'un œil exercé aurait presque deviné leur couleur primitive.

Carilès se mit à rire.

« Ah ! la bonne petite ménagère ! elle a déjà commencé à faire la lessive. C'est une idée qui ne me serait jamais venue. Ce que c'est que les femmes ! toutes petites, elles ont ça dans le sang. Tu voudrais bien atteindre tout en haut, n'est-ce pas? Allons, perche-toi sur mes épaules... Elle y grimpe comme un petit chat, ma parole ! Es-tu à ton aise, dis? Là ! voilà la fenêtre superbe. Repose-toi, à présent.

— Non pas ! Ouvrez-moi la fenêtre, s'il vous plaît.

— La voilà ouverte : mais pourquoi?

— Pour laver de l'autre côté : c'est encore bien plus sale. Ah ! voyez comme elles deviennent claires ! le soleil entre tant qu'il veut. La jolie fenêtre ! »

Carilès riait. L'enfant va se fatiguer, pensa-t-il ; et il se mit lui aussi à frotter les vitres. Puis il essuya l'eau répandue par terre, de peur que la petite ne s'enrhumât, et fut tout étonné de voir sous la fenêtre une belle place rouge où une ligne mince et nette traçait les six pans des carreaux de terre cuite.

« Il faudrait laver toute la chambre comme cet endroit-là ! s'écria Miette.

1. Suite. — Voy. pages 241 et 257.

— Pas aujourd'hui ; il faut que j'aille gagner de l'argent.

— Et votre lait?

— Il n'y en avait plus; j'ai mangé du fromage, c'est tout aussi bon. Allons, ne prends pas l'air triste pour cela, je te dis que j'ai très-bien déjeuné. Je vais t'enfermer ici pour aller vendre ma marchandise. Voilà des rognures de cartes que tu peux découper pour t'amuser. Je reviendrai t'apporter de quoi dîner. Si tu as froid, enveloppe-toi dans la couverture. Allons, bon courage, mignonne, et au revoir. A propos, comment t'appelles-tu?

— J'ai un vrai nom, c'est Marie; mais tout le monde m'appelle Miette, parce que je suis toute petite.

— Eh bien, adieu, Miette.

— Adieu, père Carilès. »

Le brave homme prit son flageolet et ses moulins, et partit. Sur le seuil il se retourna pour sourire encore à l'enfant. Elle courut à lui et l'embrassa. Carilès en eut le cœur tout remué, et comme en descendant l'escalier il entendit la voisine du troisième à droite qui battait son petit dernier, il sentit un mouvement de colère contre cette femme, qui ne faisait pourtant rien de nouveau, et se demanda comment on pouvait avoir le cœur assez dur pour battre un enfant.



VIII

Qu'en fera-t-il?

« Pauvre petite! Est-ce assez gentil un petit être comme cela! Elle n'a guère eu de bonheur dans la vie... pas seulement à manger son content! Bien sûr que je ne la laisserai pas reprendre à ces trois vilains hommes dont elle a si grand'peur; ils la feraient mourir. Je vais la cacher jusqu'à ce qu'ils aient quitté Nantes... leur baraque n'est pas ouverte ce matin; c'est sans doute qu'ils cherchent l'enfant... Oui, cherchez, mes gaillards! Vous pourrez chercher longtemps. Si la justice venait la reprendre pourtant? Bah! la justice ne peut pas la rendre à ces gens-là, puisqu'elle n'est pas leur fille. On la mettra à l'hôpital; là, elle sera bien chauffée, bien nourrie; elle aura de bonnes robes, de bons souliers; elle sera très-heureuse, elle ne manquera de rien. Oh! oui, elle sera très-heureuse, certainement! »

Ainsi pensait Carilès, en parcourant les rues de Nantes avec sa marchandise. Il était si préoccupé, qu'il oubliait de jeter au vent l'appel de son flageolet et son refrain si connu :

Pleurez, pleurez, petits enfants,
Vous aurez des moulins à vent!

Il fut distrait de sa rêverie par l'approche d'une longue colonne de petites filles qui marchaient deux à deux, sous la conduite d'une religieuse. A leur costume, Carilès reconnut les orphelines de l'hospice, et il s'arrêta pour les regarder défiler, admirant leur bonne tenue et leurs robes de laine, et se disant avec satisfaction : « Voilà comme sera Miette! » Mais cette satisfaction se dissipa devant un petit fait bien simple, comme le nuage au souffle du vent. Une des orphelines le regarda, lui et ses moulins; elle fit un pas de côté, hors de son rang, pour mieux le voir, et s'arrêta un instant. Un signe et un regard de la religieuse la firent vivement rentrer à sa place, et elle se remit en marche, rouge et le front baissé. Assurément, c'était tout naturel, et la religieuse ne pouvait pas laisser ses brebis se disperser au gré de leur caprice; mais Carilès, à qui rien n'était plus cher que l'indépendance, commença à trouver le sort des orphelines de l'hospice bien moins heureux qu'il ne l'avait jugé d'abord. « Ne pas pouvoir s'arrêter quand cela vous plaît! marcher au pas, en rang, deux à deux, les yeux baissés, ce n'est pas une vie, cela! Miette serait malheureuse; je ne peux pas la placer dans cette maison-là. Il faudra que je cherche autre chose... Cela doit se trouver, des gens qui se chargent d'un enfant. Je demanderai cela à la Robert, ou bien à la mère Gauvreau; mais il faut attendre que les saltimbanques soient partis. Oh! oh! midi qui sonne! Il faut que je me dépêche de vendre, pour rapporter un bon dîner à la petite. »

Et Carilès reprit son flageolet et son refrain. Quand il se jugea assez riche, il entra chez le charcutier, fit l'emplette d'un magnifique morceau de saucisson, entra ensuite au *Chêne d'Aaron*, pour acheter une bouteille de vin, et se hâta d'aller dîner chez lui en compagnie de Miette. Ce n'était pas dans ses habitudes de dîner chez lui; il mangeait ordinairement, quand la faim le prenait, n'importe où, sur une borne, sur un banc d'une promenade, sous une porte cochère, ou même en continuant sa marche et son



commerce; et, quand il avait mangé, il entrait pour boire dans le premier cabaret venu.

Mais ce jour-là, quoiqu'il eût faim à un bon quart de lieue de sa demeure, il ne mordit pas dans son

pain et laissa intacts le saucisson et la bouteille dans les poches de sa lévite.

Miette lui sauta au cou en le revoyant. Carilès l'embrassa de bon cœur, et rit de lui voir la mine d'une princesse en manteau de cour, sans page pour porter sa queue. Cette queue, c'était la couverture dans laquelle Miette s'était drapée, moitié par souvenir de sa vie de saltimbanque, moitié pour se réchauffer, car le soleil ne donnait plus dans la chambre, et la petite jupe à paillettes était bien légère. Carilès se trouva bien sot et bien barbare de n'avoir pas pensé à faire du feu; il prit ses derniers morceaux de bois et les alluma. Puis, mettant le billot devant la cheminée, il fit asseoir Miette sur l'âtre, se plaça près d'elle, et étala sur le billot transformé en table ses abondantes provisions. Quand le dîner fut fini, il reprit ses moulins et sa casquette.

« Tu vas encore sortir, père Carilès? lui demanda l'enfant, tout à fait familiarisée avec lui. Je m'ennuie toute seule; emmène-moi avec toi!

— Il faut bien que je ressorte; il y a une rue où les petits enfants m'attendent; j'y gagne toujours au moins dix sous. Je voudrais bien t'emmener; mais comment faire avec ta jupe de sauteuse? les méchants hommes te reconnaîtraient tout de suite. Allons, sois bien sage et reste là : je ne serai pas longtemps dehors. »



Miette s'était drapée dans la couverture. (P. 275, col. 1.)

Il partit sans retourner la tête, car la voix de Miette tremblait en lui disant adieu, et il lui semblait qu'elle devait avoir les yeux pleins de larmes : il ne voulait pas voir cela.

IX

A quelque chose malheur est bon.

Carilès marcha d'un pas rapide jusqu'à une avenue bien connue de lui. Cette longue avenue, qu'on appelle du nom gracieux de la Ville-aux-Roses, est bordée de maisons basses, toutes blanches avec des volets verts, et le long desquelles règne une étroite plate-bande, toujours fleurie et soignée avec amour par les habitants de chaque maison. C'est à qui aura les plus belles fleurs : beaucoup de rosiers, qui portent leur bouquet vermeil à la hauteur des fenêtres; et au pied des rosiers la terre disparaît sous les touffes de réséda ou d'héliotrope. Le vent vous apporte des bouffées de parfums, et les enfants jouent en liberté entre les deux grilles qui ferment les extrémités de l'avenue : on ne se croirait jamais dans une grande ville. Carilès avait de nombreux clients dans les familles qui habitaient la Ville-aux-Roses; et, d'une grille à l'autre, du plus loin qu'on l'apercevait, ces mots : « Voilà le père Carilès! » couraient plus vite que le vent.

Il avait déjà parcouru près de la moitié de l'avenue et fait une assez bonne recette, lorsqu'il arriva devant une maison où il ne manquait jamais de s'arrêter : quatre enfants! et des enfants peu fortunés, à qui on n'achetait ni poupée somptueuse, ni coûteux cheval à bascule! c'était une rente pour Carilès.

Quatre enfants, c'était quatre moulins, pour peu que le marchand fût resté une semaine sans paraître. Or, il y avait juste huit jours que Carilès n'avait mis le pied dans la Ville-aux-Roses. Aussi lança-t-il, vingt pas avant d'arriver à la maison, les notes les plus aiguës de son flageolet, et prit-il sa voix la plus tentatrice pour chanter son refrain :

> Pleurez, pleurez, petits enfants,
> Vous aurez des moulins à vent!

On entendit dans la maison un grand bruit de petits souliers, et trois têtes blondes se montrèrent à la fenêtre. Ces trois têtes blondes se retournèrent d'un air effaré, au tapage qui se fit derrière elles : la chute d'une table, et peut-être bien un son de vaisselle cassée.

« Pauline! s'écria une voix de femme, est-il possible! l'encrier brisé, et ta robe perdue!

— Maman... je suis bien fâchée... répondit une voix d'enfant dans laquelle on sentait des sanglots. J'ai voulu courir à la fenêtre... pour voir Carilès... et j'ai accroché le tapis de la table... Je ne sais pas comment j'ai fait...

— Je ne le sais pas non plus; mais voilà bien du dégât causé par ton étourderie. Va ôter ta robe, et apporte-moi de l'eau chaude pour laver par terre.

— Je vais tâcher de laver ma robe, maman, dit la petite toute honteuse.

— C'est inutile ; l'encre ne s'en va pas au lavage. Ote ta robe, ou tu vas mettre de l'encre à tous les meubles. »

Il y eut un moment de silence. Pauline changeait de vêtements en soupirant. La mère, tout en continuant de repasser pour le lendemain dimanche trois chemises d'homme en miniature, songeait aux moyens d'économiser sur la dépense du mois de quoi remplacer la robe tachée, une si bonne robe de laine qui aurait pu faire tout l'hiver! et Carilès, debout devant la fenêtre, attendait. Les trois garçons lui dirent tristement tout bas :

« Pauline a taché sa robe,... c'est cher, une robe neuve... maman ne pourra pas nous acheter de moulins aujourd'hui. »

Une idée traversa le cerveau de Carilès. Quelle bonne idée! Pauline n'était guère plus grande que Miette... Allons, un peu d'audace, père Carilès!

« Madame... madame... dit-il timidement à la jeune mère, est-ce qu'elle est tout à fait perdue, la robe de la petite demoiselle?

— Ah! c'est vous, père Carilès! Mon Dieu, oui ; tout le devant est plein de taches, et la jupe n'est pas assez large pour qu'on enlève le morceau. C'est une robe bonne pour le chiffonnier.


L'encrier brisé et la robe perdue! (P. 275, col. 2.)

— Oh! alors, madame, reprit Carilès en faisant tourner un moulin entre ses doigts en manière de contenance, si vous vouliez me donner la préférence, je vous l'achèterais bien, moi!

— Est-ce que le métier ne va plus, père Carilès, que vous voulez vous faire revendeur de vieilles nippes? » demanda avec étonnement la jeune femme.

Les trois garçons éclatèrent de rire à cette idée, en répétant : « Le père Carilès qui veut se faire chiffonnier! » Pauline n'aurait pas demandé mieux que de rire aussi, mais le remords la maintint dans la gravité qui convient aux coupables.

« Excusez, madame, reprit Carilès, une fois n'est pas coutume, et je n'ai pas envie de changer mon métier. Que diraient les petits enfants! C'est, voyez-vous, que j'ai une petite fille, et pas de robe à lui mettre ; vous comprenez?

— Vous avez une petite fille! Et depuis quand?

— Depuis hier, madame ; c'est toute une histoire : Je vais vous la dire, parce que vous êtes bonne, et que vous ne la raconterez pas aux saltimbanques, si vous les voyez. »

Carilès s'accouda sur la fenêtre et raconta l'histoire de Miette. Les quatre enfants l'écoutaient bouche béante, et la mère laissait reposer ses fers à repasser :

« Et voilà! » conclut Carilès quand il eut fini, en poussant un grand soupir, comme un homme essoufflé d'avoir fait un si long discours. Puis il leva les yeux vers la jeune femme, pour voir l'effet de son récit.

Elle souriait doucement, et rien n'était plus joli et meilleur que ce sourire, brillant à travers les larmes qui voilaient ses doux yeux bleus : on eût dit un rayon de soleil après une ondée d'avril. C'était la bonté même que cette petite madame Terrasson, la mère des quatre petits clients de Carilès. Elle n'était pas bien riche ; les appointements de son mari, employé dans une grande maison de commerce, suffisaient tout juste à faire vivre la petite famille ; mais quand on n'a pas dans le cœur la plus petite pointe d'égoïsme, on trouve toujours moyen de rendre heureux les gens de chez soi, et même un peu ceux du dehors ; et s'il y avait dans l'univers quelqu'un à qui madame Fanny Terrasson ne pensât jamais, c'était sûrement elle-même. Aussi était-elle toujours contente, et trouvait-elle que la vie de ce monde regorge de satisfactions de tout genre. Le pain était cher, mais quelle joie de voir les enfants



y mordre de si bon appétit, et de se dire qu'on n'avait pas dépensé un sou chez le pharmacien depuis une époque qui se perdait dans la nuit des temps! Les souliers s'usaient bien vite : cela ne prouvait-il pas que les pieds qu'ils chaussaient étaient alertes? Les pantalons devenaient trop courts avec une ra-

pidité effrayante : bah! en nettoyant sa robe de l'année dernière, la mère de famille pourrait encore s'en contenter, et acheter des vêtements neufs aux garçons. Quel plaisir de les voir pousser comme le blé au printemps! Quels beaux hommes cela ferait un jour! Madame Terrasson, comme toutes les petites femmes, avait un grand dédain pour les petits hommes.

Avec cette disposition à voir toujours le bon côté des choses, elle trottait dès le matin à petits pas, comme une souris, toujours active, soignant ses enfants et son ménage, et faisant réciter la table de multiplication ou les fables de la Fontaine tout en surveillant un roux ou en savonnant du linge. Ses enfants l'adoraient, et comme elle ne leur parlait jamais de la peine qu'elle se donnait pour eux, ils étaient toujours disposés à lui en épargner le plus possible. Ils n'enviaient pas les joujoux des enfants riches : ils savaient que cela coûtait beaucoup d'argent, et que maman n'en avait guère. Ils se proposaient de travailler quand ils seraient grands pour la couvrir de soie et de velours; et l'aîné, Georges, ayant un jour dit avec regret : « Oui, mais maman sera vieille dans ce temps-là! » les autres s'étaient fâchés et l'avaient quitté, indignés qu'on pût prévoir une pareille chose.

La jeune femme donc, tout émue, adressa un signe de tête amical au père Carilès.

« Vous êtes un brave homme! lui dit-elle. Je vais vous donner la robe et quelques autres petites choses. Finissez votre tournée dans l'avenue, le paquet sera prêt quand vous repasserez par ici. »

Elle ne lui demanda point ce qu'il comptait faire de l'enfant; il ne lui vint pas même à l'esprit qu'il fût possible de ne pas la garder. Elle alla prendre la robe et se mit à pomper les taches d'encre avec du papier buvard, pour les empêcher de s'étendre, en se disant qu'à quelque chose malheur était bon, et que la maladresse de Pauline profiterait au moins à quelqu'un. Cette pensée lui enleva si bien tout regret, qu'elle se mit à chantonner en ouvrant et en fermant des tiroirs; et Pauline, qui l'observait du coin de l'œil, se crut assez pardonnée pour oser lui apporter silencieusement la moins manchote de ses trois poupées à ressorts, qu'elle déposa avec un geste éloquent sur le paquet que faisait sa mère. La mère lui sourit et l'embrassa.

« Voilà pour la petite, père Carilès, dit-elle au marchand qui revenait. J'ai mis avec la robe un tablier qui en cachera à peu près les taches, et puis quelques vieilles chemises qui peuvent encore servir un peu, un jupon, deux paires de bas et des souliers. »

Carilès prit le paquet, mais il ne dit rien : les grandes émotions sont muettes. Seulement, tirant de son étalage quatre de ses plus beaux moulins, —



Carilès, debout devant la fenêtre, attendait. (P. 276, col. 1.)

des moulins de deux sous ! — il les mit dans les mains des enfants, et s'enfuit en allongeant tant qu'il pouvait ses longues jambes.

A suivre. Mme Colomb.



LA PRISE DE COUMASSIE

Ce que nous avions prévu[1] et espéré s'est accompli : les Anglais ont réussi à pénétrer jusqu'à Coumassie et à infliger aux Achantis le châtiment que méritaient tous leurs méfaits.

Nous avons vu qu'au mois de janvier l'armée anglaise avait quitté la côte et, après quelques engagements heureux avec les Achantis, s'était avancée jusqu'à la rivière Bossom-Prah.

Quelques jours après les deux armées se rencontrèrent à Amoafoul, en avant de la capitale, et les Anglais n'obtinrent le dessus qu'après un combat opiniâtre de plus de sept heures, où ils perdirent beaucoup de monde.

Le roi des Achantis, entouré de tous ses chefs d'armée, avait pris part au combat ; à la fin de la journée il se réfugia dans son palais et adressa au général anglais un message demandant la paix.

Sir Garnet Wolsley n'en maintint pas moins sa détermination de continuer sa marche sur Coumassie, où il arriva vers la soirée du 5 février.

« La capitale du roi Koffi, écrit le général, est une ville beaucoup plus importante que nous n'avions pensé. Le palais du roi est une construction réellement élégante. On y a trouvé beaucoup de soieries et de meubles curieux et de prix qui ont été soigneusement gardés.

» La nuit tomba presque immédiatement après notre entrée dans la ville, et dans les ténèbres il devint à peu près impossible d'empêcher les nombreux maraudeurs de piller.

» Plusieurs incendies éclatèrent, et le capitaine Baker, inspecteur de la police, fut occupé toute la nuit à rétablir l'ordre. Un agent de police pris en flagrant délit fut pendu.

» Je voulus épargner la ville et j'envoyai des messagers au roi pour poser mes conditions. Mais tout fut inutile ; on découvrit que les hommes accrédités comme envoyés du roi enlevaient traîtreusement la poudre à canon et la poudre d'or des maisons. Toute la politique des Achantis est tellement basée sur la fausseté, que le roi ne comprend pas d'autre genre de négociation, et ne juge pas qu'il soit possible aux autres d'avoir des intentions honnêtes. Je donnai donc l'ordre de détruire le palais et de brûler la ville.

» La destruction est complète, et je crois que la diminution du prestige et de la puissance militaire des Achantis sera telle, que le royaume périra. Jamais peut-être un gouvernement si atroce n'avait existé. Leur capitale était un charnier ; leur religion une combinaison de cruauté et de mensonge. »

Nous ne pouvons qu'applaudir au triomphe des armes anglaises, qui a été en même temps celui de la civilisation sur la plus épouvantable barbarie. Il faut espérer que cette leçon profitera non-seulement aux Achantis, mais à tous les peuples des côtes de Guinée et surtout aux Dahomyens.

Louis Rousselet.

1. Voy. page 138.



LA FAUNE AFRICAINE

L'ÉLÉPHANT

Le *Journal de la jeunesse* a commencé dans son dernier numéro, sous le titre de : La terre de servitude, la publication d'une nouvelle due à la plume de M. Henry Stanley, l'éminent voyageur américain dont nos lecteurs ont suivi, ici même, les remarquables aventures à la recherche de Livingstone. Cette nouvelle est, sous une forme rapide, enjouée, un précieux tableau de ces vastes régions de l'Afrique australe, qui, il y a quelques années encore, étaient enveloppées pour nous d'un voile impénétrable. Elle nous présente, dans une série d'aventures palpitantes, les différentes races qui se partagent ou se disputent ce pays ; elle nous initie à leurs mœurs, à leurs superstitions, à leurs ressources ; et cela avec une exactitude de détails, avec une vérité de formes qui donnent à cette œuvre de fiction un intérêt des plus sérieux et des plus instructifs.

Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré, pour rendre plus complet encore l'enseignement qu'ils tireront de la lecture de ce récit, de l'accompagner de rapides aperçus géographiques sur les divers pays qui en seront le théâtre, et aussi d'une courte description des animaux qui en constituent la faune. C'est cette dernière tâche qui nous a été attribuée et que nous allons entreprendre aujourd'hui en parlant de l'éléphant d'Afrique.

Si nous retirons la première place dans la faune africaine au lion pour la donner à l'éléphant, ce n'est pas sans raison. Nous démontrerons une autre fois que le titre même de roi des animaux, accordé par les poëtes au félin chevelu, peut être contesté sur bien des points. En tous cas, dans l'Afrique centrale son rôle est des plus effacés, et c'est à l'éléphant que reviennent tous les honneurs.

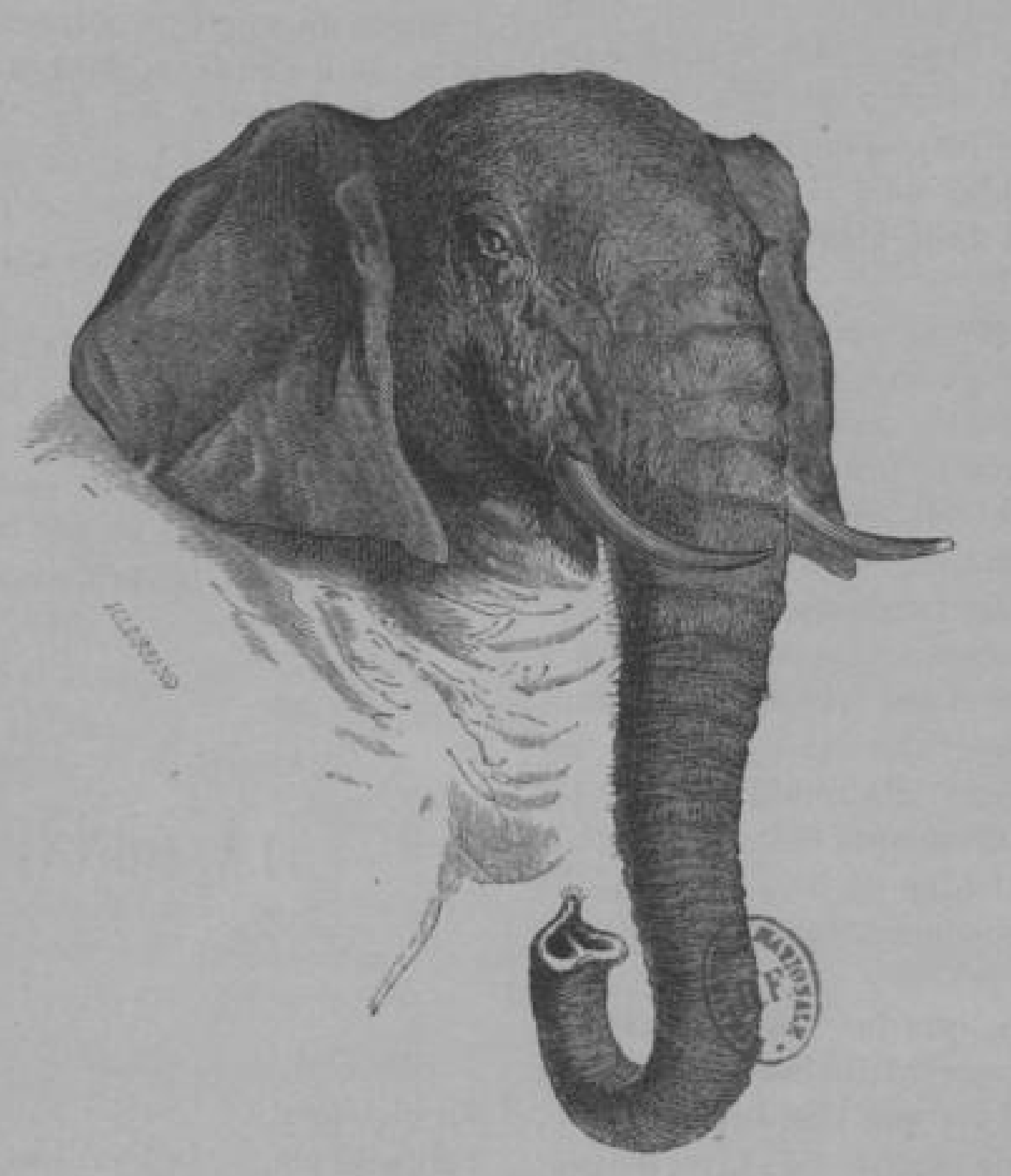
L'éléphant fournit, en effet, une des principales

sources de richesse de l'Afrique : l'ivoire. C'est pour obtenir ses défenses que les premiers aventuriers européens et arabes ont affronté les dangers de ces mystérieuses contrées. Le gigantesque animal est la fortune des pauvres populations nègres, puisqu'il leur fournit en outre de ce précieux article-échange une viande saine et abondante.

L'éléphant d'Afrique se distingue par plusieurs particularités de son congénère de l'Inde. On peut le reconnaître tout d'abord à son front rond et bombé et à ses monstrueuses oreilles, presque triangulaires, qu'il porte toujours en arrière aplaties contre les épaules, tandis que l'éléphant indien a le front déprimé au centre et encadré par deux bosses latérales, et porte ses oreilles rondes et comparativement courtes presque toujours écartées perpendiculairement au côté de la tête. En outre, chez l'éléphant d'Afrique les défenses sont plus fortes que chez celui de l'Inde, et se rencontrent chez la femelle aussi bien que chez le mâle, ce qui n'est pas le cas pour l'éléphant indien.

Ces animaux vivent en général en troupeaux et se rencontrent en quantité considérable depuis la haute Égypte jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Les indigènes leur font une guerre acharnée sans que leur nombre paraisse avoir sensiblement diminué ; on sait cependant que l'éléphant se développe très-lentement et n'est adulte qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans ; en revanche, il atteint et dépasse même souvent l'âge de cent ans.



Éléphant d'Afrique. (P. 279, col. 1.

On le chasse, selon les pays, de façons bien différentes. Dans l'Afrique centrale, on le tue au moyen de flèches empoisonnées, ou bien on creuse sur son passage des fosses profondes, recouvertes de branchages, au fond desquelles il se brise sur des pieux effilés.

Les peuplades belliqueuses des vallées de l'Abyssinie, dédaignant ces piéges grossiers, attaquent l'éléphant l'épée à la main. Sir Samuel Baker nous a donné une description de cette chasse émouvante.

« L'éléphant, dit-il, était en face de nous, immobile comme une statue ; excepté ses yeux, qui se dirigeaient vivement de tous les côtés, pas un de ses muscles ne bougeait. Taher et Ibrahim, l'aîné et le plus jeune des quatre frères Chériff, prirent l'un à droite, l'autre à gauche, et allèrent se rejoindre derrière l'éléphant, à vingt pas de celui-ci. J'accompagnai Taher, qui me fit placer à la même distance, mais à gauche de l'animal. Vis-à-vis de l'éléphant étaient les deux autres frères, dont le célèbre Rodar.

» Quand tout le monde fut à son poste, Rodar s'avança lentement vers l'ennemi, qui attendait l'occasion de le saisir. Il montait une jument rouge, admirablement dressée, qui comprenait à merveille sa mission périlleuse. Lentement et froidement elle approcha de son terrible adversaire jusqu'à n'être plus qu'à 7 ou 8 mètres de la tête du colosse. Celui-ci n'avait pas fait un mouvement et gardait son immobilité.

» La mise en scène était superbe : chacun de nous à sa place ; pas un mot, pas un geste ; la jument, le regard fixé sur le vieux mâle et cherchant à pressentir l'attaque ; le chasseur, calme et froid sur sa monture et les yeux rivés sur ceux de l'énorme bête.

» Au milieu du silence, la jument se prit à ronfler, puis avança d'un pas. Je vis remuer l'œil de l'éléphant. « Garde à vous, Rodar ! » m'écriai-je. Poussant un cri aigu, le colosse se précipitait comme une avalanche.

» La jument pirouetta, et franchissant pierres et rochers, emporta le petit Rodar qui, penché en avant, regardait par-dessus l'épaule la bête formidable s'élancer vers lui.

» Je crus un instant qu'il n'échapperait pas : si sa jument avait bronché, il était perdu ; mais en quelques bonds elle prit l'avantage, et Rodar, regardant toujours en arrière, conserva la distance qui le séparait de l'ennemi, distance si faible qu'il y avait à peine quelques pieds entre la croupe du cheval et la trompe de l'éléphant.

» Pendant ce temps-là, rapides comme des faucons, Taher et Ibrahim suivaient la bête, évitant les arbres et franchissant les obstacles avec une extrême adresse. Arrivés sur un terrain libre, ils précipitè-

rent leur course et rejoignirent l'éléphant qui, entraîné par la poursuite, ne s'occupait que des fugitifs.

» Quand il fut sur les talons mêmes du colosse, Taher sortit l'épée du fourreau et la saisit à deux mains, en sautant de cheval, pendant qu'Ibrahim s'emparait de sa monture. Il fit deux ou trois bonds; l'épée étincela au soleil, un bruit sourd suivit l'éclair, et l'éléphant s'arrêta; la lame avait coupé le tendon et entamé l'os profondément à 30 centimètres au-dessus du pied.

» Taher avait fait de côté un saut rapide; d'un bond il s'était remis en selle. Rodar fit volte-face, et comme au début se trouva vis-à-vis de l'éléphant. Sans descendre de cheval, il ramassa une poignée de sable qu'il jeta à l'animal furieux. Celui-ci voulut reprendre sa course, mais impossible : le pied disloqué revint en avant comme une pantoufle. Quittant de nouveau la selle, Taher frappa la seconde jambe; cette fois c'était le coup de la mort; l'artère était ouverte et le sang jaillissait de la blessure à flots saccadés. »

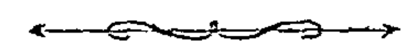
Les indigènes de l'Afrique ne paraissent avoir aucune idée des services que pourrait leur rendre l'éléphant domestiqué. Cependant, malgré un préjugé contraire, l'espèce africaine se prête aussi bien à la domestication que l'espèce indienne, et ce fait n'était pas inconnu des anciens maîtres de l'Afrique.

Les Carthaginois employaient les éléphants au transport des grands personnages aussi bien que des matériaux de construction et les dressaient au combat. On sait le rôle considérable que jouèrent les éléphants dans les guerres d'Annibal contre les Romains. Plus tard ces derniers employèrent eux-mêmes les éléphants d'Afrique dans leurs armées; César s'en servit avantageusement dans la campagne des Gaules.

Cependant il faut noter que les anciens avaient aussi remarqué que l'espèce africaine était moins courageuse dans les combats que l'espèce indienne. Aussi les Romains, à ce que raconte Tite-Live, n'ayant à la bataille de Magnésie que des éléphants africains, à opposer à des éléphants indiens, les placèrent derrière la ligne des soldats et non sur le front de bataille.

Enfin, on voit aujourd'hui dans toutes les collections zoologiques de l'Europe des éléphants d'Afrique parfaitement apprivoisés, ce qui prouve que cette espèce est aussi susceptible d'éducation qu'il y a vingt siècles. Ce serait donc rendre un véritable service aux populations africaines que de leur apprendre à capturer et à dresser ces animaux, qui pourraient remplacer si avantageusement dans ces pays les autres bestiaux dont la terrible mouche tetsé rend l'emploi presque impossible.

Th. Lally.



PETITS RUISSEAUX

Ces petits ruisseaux! que de choses ils voient pendant qu'ils cheminent doucement, tantôt à l'ombre, tantôt au soleil : frais pâturages, chemins creux bordés d'aubépines, forêts profondes et silencieuses, hameaux tranquilles, chaumières, châteaux, sans compter les moulins, dont ils s'amusent à faire tourner la roue, avant de porter leur tribut à la rivière.

Leur murmure est comme la chanson de l'été; quels beaux fouillis de plantes ils nourrissent! quelle vie innocente est en eux! Les poissons y frétillent, les oiseaux s'y abreuvent sans crainte, pendant que la lumière du soleil, pénétrant à travers les grands arbres, danse en tremblant jusqu'au fond de la source.

Leur murmure est un charme pour le voyageur fatigué; toujours leur onde va se renouvelant, aussi abondante, aussi pure. Ici même, sur leur rive fleurie, au temps jadis, les pèlerins venaient se désaltérer.

Dans la verte vallée, ils glissent silencieux; dans les anfractuosités de la montagne, ils s'irritent comme des enfants capricieux; dans le village, tout le jour ils se prêtent aux jeux des enfants. Qu'ils coulent à l'est ou qu'ils coulent à l'ouest, ils font du bien aux hommes et aux animaux, et fécondent la terre, et cela, toujours, sans jamais se lasser.

J. Girardin.

LA BONNE MITCHE

I

Elle était bien paisible ce soir-là, la maisonnette du charpentier Louis Rauch. Chaque chose s'y trouvait à sa place; la bouilloire, la lanterne et la cuiller à pot, fraternellement rangées côte à côte sur leur planche, se reposaient du travail de la journée; la cruche à bière se rafraîchissait dans un grand baquet d'eau, et dans un coin, sur un fourneau de terre, une petite marmite bouillait tout doucement. Le petit Fritz était à sa place, lui aussi; car où est après le soleil couché la place d'un enfant de treize mois? Dans son berceau, évidemment. Or le petit Fritz était dans le sien, bien endormi, et sur ses pieds s'étalaient de petits bas qui gardaient la courbe de ses mollets dodus, et de petits souliers un peu usés, qui donnaient à penser que leur propriétaire ne se faisait pas faute toute la journée de trotter de la fenêtre à la porte, et même sur la route, quand on le laissait faire. La bonne chienne Mitche, qui venait d'exercer son petit à jouer avec la vieille brosse déplumée et le vieux balai sans manche, avait interrompu ses ébats, et son air grave semblait dire



Mitche appuya ses pattes sur le bord du berceau. P. 282, col. 1.)

à son rejeton : « On ne joue pas quand le petit maître dort. »

Il y avait pourtant là quelqu'un qui n'était pas calme ; c'était une femme, debout sur le seuil, d'où elle écoutait les bruits de la campagne, le murmure de la petite rivière qui coulait au bas de la prairie, le frôlement des ailes de quelque oiseau attardé qui regagnait son nid, et, par moments, des sons saccadés et sourds qu'une bouffée de vent lui apportait du lointain.

« *Ils* travaillent toujours ! se dit-elle. *Il* ne pourra pas rentrer, et il doit avoir faim. Je vais lui porter son souper. »

Elle remplit de bière fraiche une petite cruche, coupa un gros morceau de pain, versa dans une gamelle une partie de la soupe aux choux et du lard qui mijotaient sur le fourneau, et arrangea tout cela dans un panier. Puis elle appela la chienne.

« Mitche, lui dit-elle, garde bien l'enfant ! »

Mitche comprit, car elle repoussa doucement son petit, qui s'était blotti entre ses jambes, et elle se dressa debout, ses pattes de devant appuyées sur le bord du berceau.

La mère mit un léger baiser sur le front de son petit Fritz, et partit en fermant la porte.

Elle descendit jusqu'à la rivière, dont elle suivit ensuite le cours. A mesure qu'elle avançait, elle entendait plus distinctement le bruit que faisaient les travailleurs. Enfin, au bout d'un quart d'heure, elle arriva à un endroit où la rivière se rétrécissait un peu. On venait d'y construire un pont de planches et, au moment où Lisbeth arriva, les gens de l'autre rive s'y entassaient avec leurs troupeaux; car les Allemands approchaient, et il fallait sauver les bestiaux. Louis Rauch, qui avait vu venir sa femme, accourut au-devant d'elle.

« Te voilà, ma pauvre Lisbeth ! lui dit-il. Et le petit?

— Mitche le garde, il dort. Je t'ai apporté à souper : tu dois avoir faim. Mais pourquoi ne rentres-tu pas, puisque le pont est fini ?

— Tu vois qu'on en construit un autre à côté du premier, dit le charpentier en s'asseyant sur l'herbe pour manger son souper. On n'aurait jamais eu le temps de faire passer tous les bestiaux sur un seul pont en une nuit, et l'on craint que les ennemis ne soient ici demain, et qu'il n'y ait une bataille dans les environs. Nous nous sommes partagés en deux bandes, et chacun se repose à son tour ; le pont sera fini dans deux ou trois heures, et demain matin, quand toutes les bêtes seront passées, nous démolirons notre ouvrage pour que les Allemands ne s'en servent pas.

— Et nous ! qu'allons-nous devenir ?

— Nous partirons : nous n'aurons plus rien à faire ici, et la place ne sera pas bonne. Retourne à la maison, fais des paquets de ce que tu veux emporter, et range-les dans la charrette. Va vite et bon courage ; je retourne au travail : voilà que l'on rappelle ma bande. »

Lisbeth, toute pâle, serra la main de son mari, et reprit avec ses vases vides la route de son logis, le cœur serré à l'idée de quitter sa chère petite maison, pour ne retrouver peut-être que des ruines quand elle y reviendrait.

Elle n'était pas encore à la moitié du chemin lorsqu'elle entendit une grande clameur : des cris, des imprécations, comme un bruit de bataille. — « Si c'étaient les Allemands? Mon pauvre Louis ! » — Et, n'écoutant que son cœur, Lisbeth revint en courant sur ses pas ; en quelques minutes elle arriva au pont.

C'étaient bien les Allemands. Mais comme ils n'étaient guère qu'une vingtaine, les paysans se jugeaient capables de leur résister, et, armés de tous les outils des ouvriers, ils défendaient les abords du pont, pour laisser aux bestiaux le temps de passer sur l'autre rive. Lisbeth aperçut son mari au milieu de la mêlée. Elle jeta un grand cri, s'élança, parvint jusqu'à lui, et, les bras étendus, s'efforça de le défendre ou du moins de lui servir de bouclier. A ce moment les gens du village arrivaient en foule ; le chef des Allemands, craignant de n'être plus en force, donna un ordre à ses hommes, en leur montrant la route par où ils étaient venus, et un autre, en leur désignant le charpentier et sa femme. En un clin d'œil ils furent saisis, liés ensemble, et un soldat, les poussant de la pointe de son sabre, leur dit : « En avant !

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria Lisbeth avec désespoir.

— En avant! » répéta le capitaine ; et les deux malheureux furent entraînés.

II

La veille de Noël 1871, il régnait une grande animation dans la cuisine du fermier Limmer. La ménagère, sa vieille mère et sa fille aînée, blondine d'environ douze ans, étaient toutes rouges d'activité, et aussi de chaleur, malgré la saison, car elles se tenaient à côté d'un grand feu pour surveiller la cuisson de diverses friandises, dont les autres enfants de la famille se régalaient déjà en idée. Ils étaient là cinq chérubins blonds et joufflus dont le dernier avait à peine toutes ses dents. L'un d'eux alla coller un œil indiscret à la serrure d'une porte soigneusement fermée; mais il revint d'un air dépité, en disant : « on ne voit rien! » et la grande sœur le gronda gaiement et l'appela petit curieux.

« Voilà si longtemps qu'on n'a eu d'arbre de Noël ! dit l'enfant pour s'excuser.

— On n'en a pas fait l'an dernier, répondit la grand'mère en soupirant : on avait le cœur trop triste.

— Le dernier que l'on a fait était si beau ! reprit le petit garçon. Nous étions à Morsbach, et tous nos voisins sont venus le voir. Est-ce que nous n'y retournerons pas, à Morsbach, maman ?

— Non, mon pauvre Bernard, jamais. Morsbach n'est plus à nous ; et si tu y demeurais quand tu seras grand, il te faudrait porter un casque à pointe et tirer sur les Français.

— J'aimerais mieux tirer sur moi-même! » s'écria Bernard.

Sa mère l'embrassa.

« J'entends des pas sur le chemin, dit la fillette, qui guettait les bruits du dehors : c'est papa et mon oncle, bien sûr! »

Elle courut, ouvrit la porte. Mais elle recula étonnée, car ce furent deux figures inconnues qui se présentèrent à elle : un homme et une femme pauvrement vêtus, qui paraissaient tristes et fatigués.

« Voudriez-vous nous permettre de passer la nuit dans votre grange? dit l'homme, sans entrer. Nous voulions aller coucher à Bar-le-Duc, mais ma pauvre femme n'en peut plus.

— Entrez, braves gens, dit la vieille mère : il y a place à notre feu pour ceux qui ont froid. C'est la Noel : les voyageurs sont envoyés par Jésus. »

La pauvre femme se laissa conduire sur une chaise au coin du foyer, et la chaleur parut bientôt la ranimer. Elle murmura quelques paroles de remercîments; et, regardant autour d'elle, elle aperçut les enfants. Alors elle joignit les mains et se mit à pleurer.

« Excusez, s'il vous plaît, dit l'homme en s'essuyant les yeux du revers de sa main; nous avons perdu un petit qui aurait l'âge de celui-là. »

Il désignait le plus jeune des marmots.

« Pauvres gens! dit la fermière attendrie. Y a-t-il longtemps de cela?

— Dix-huit mois : c'est tout au commencement de la guerre. Ma femme est venue m'apporter à souper, un soir que je ne pouvais pas quitter mon ouvrage ; elle avait laissé l'enfant endormi dans son berceau. Les Allemands sont arrivés, on s'est battu, et quand ils ont vu qu'ils n'étaient pas les plus forts, ils sont partis en nous emmenant de force, ma pauvre Lisbeth et moi. Ils appellent cela prendre des otages. Ils nous ont gardés huit jours, en parlant tout le temps de nous fusiller, et puis ils nous ont laissés aller. Nous espérions que les gens du village auraient entendu crier l'enfant, et qu'ils seraient entrés le prendre; mais quand nous sommes revenus, le village était vide, la moitié des maisons brûlées, et la nôtre était de celles-là. Nous avons remué toutes les pierres pour retrouver au moins le pauvre petit corps de notre enfant, mais il n'en restait plus rien. Lisbeth a ramassé en dehors de la porte un de ses petits souliers; c'est tout ce que nous avons de lui. Depuis ce temps-là, j'ai travaillé où j'ai pu, de mon métier de charpentier, pour nous donner du pain; et je voudrais m'éloigner tout à fait du pays, où ma femme ne fait que dépérir de chagrin. »

Pendant le récit de son mari, Lisbeth avait attiré à elle l'enfant qui lui rappelait le sien, et elle le comblait de caresses. Le petit garçon avait commencé par s'effrayer un peu; mais sa grande sœur lui avait dit : « Henri, embrasse la pauvre femme, elle a du chagrin, » et le petit consolateur avait passé ses bras autour du cou de Lisbeth et l'embrassait de toutes ses forces.

Des aboiements joyeux retentirent au dehors; la porte s'ouvrit, et deux chiens s'élancèrent dans la cuisine, suivis des maîtres du logis.

La ménagère mit vite ses hommes au courant de ce qui se passait. Elle n'avait pas achevé, que l'un des animaux, qui depuis son entrée n'avait cessé de flairer les étrangers, se dressant tout à coup debout, pose ses deux pattes de devant sur les épaules de Lisbeth, et commença à lui passer sa grande langue rose sur le visage, en poussant de petits cris de joie.

« Mitche! s'écria Lisbeth. Louis, c'est Mitche! »

Mitche quitta Lisbeth pour son mari, revint à la femme, retourna à Louis, sautant, aboyant; elle était évidemment folle de joie.

« Où avez-vous trouvé Mitche? demanda Louis Rauch au fermier. Dites-le-moi, je vous en supplie!

— C'est toute une histoire, répondit celui-ci.

— Et c'est moi qui la dirai, interrompit vivement sa femme, en regardant Lisbeth, qui répondait aux caresses de Mitche, sans pourtant lâcher l'enfant. Nous habitions une ferme sur la frontière; notre bail allait finir quand la guerre commença, et mon mari décida qu'il fallait quitter le pays et venir ici, où mon frère est établi depuis longtemps. Nous partîmes avec nos charrettes, notre mobilier, nos chevaux et nos bestiaux. En passant par un village dont tous les habitants s'étaient sauvés, parce qu'il était venu des Allemands dans les environs la veille au soir, j'entendis dans une maison écartée les cris d'un petit enfant, et ceux d'un chien qui hurlait à faire pitié. J'ouvris la porte, et la pauvre bête vint me lécher les mains et me tirer par ma robe pour me conduire au berceau de l'enfant. Il avait tant crié, le pauvre petit, qu'il en était tout violet. Je vis tout de suite qu'il avait faim, et j'allai traire une de nos vaches pour le nourrir. Quand il eut bien bu, il s'endormit dans mes bras. On ne pouvait pas le laisser là, puisqu'il n'y avait plus personne dans le village. Je pris ses petits vêtements, qui étaient sur le berceau, et je l'emportai. La chienne nous suivit, et son petit aussi; car elle avait un petit, que vous voyez là et qui est devenu grand depuis. J'oubliais de dire que quand je voulus habiller l'enfant, je m'aperçus que j'avais perdu en route un de ses petits souliers... »

A ce mot, Lisbeth, qui était restée comme frappée de stupeur, n'osant pas comprendre d'abord, accueillant peu à peu l'espoir, et enfin transportée d'une joie immense, souleva l'enfant dans ses bras, et, sans pouvoir dire un mot, le montra à la fermière.

« Oui! gardez-le! il est à vous! » balbutia celle-ci, qui se détourna pour cacher une larme.

. . . .

« J'aime encore mieux cette Noël que celle d'il y a deux ans! dit le petit Bernard, deux heures après, quand le souper tira à sa fin et qu'on eut bien bu à la santé de Louis Rauch, de Lisbeth et du petit Fritz. »

La fermière ne répondit pas. Elle regardait tristement l'enfant, qu'elle aimait comme un des siens. Son mari la comprit.

« Si vous voulez nous rendre tous contents, dit-il à Louis Rauch, vous vous établirez dans notre village. L'ouvrage n'y manque pas, et l'on est obligé d'aller chercher un charpentier jusqu'à Bar-le-Duc; vous comprenez que ce n'est pas commode. Vous ferez très-bien vos affaires ici, et comme cela nous n'aurons pas perdu le petit Henri. — Nous l'appelions Henri, mais nous l'aimerons tout de même sous son vrai nom de Fritz. Cela vous convient-il? »

Il faut croire que cela convint à Louis Rauch et à sa femme, car si vous traversez le village de Behomme, vous y verrez, vis-à-vis la ferme de Limmer, un atelier de charpentier, où l'ouvrier chante en travaillant, pendant que Lisbeth, assise auprès de la fenêtre embaumée de réséda, surveille les jeux du petit Fritz et de la bonne Mitche.

Mme Bepp.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE II

Adieux. — Amina et Sélim. — Les tours de force de Simba. — Portrait de Motto. — Niani, le singe. — Motto et les éléphants.

Les scènes d'adieux sont toujours émouvantes; elles le sont bien plus lorsque pour la première fois des jeunes gens vont quitter leur famille; lorsque des pères, des époux mettent sous la protection de Dieu ceux qu'ils vont laisser derrière eux, peut-être pour toujours.

Combien en reviendra-t-il de ces robustes et hardis aventuriers? Combien reverront les êtres aimés, dont ils se séparent sans pouvoir retenir leurs larmes?

Reviendra-t-il jamais, ce brave et noble Amir, qui se penche en ce moment pour dire les paroles d'adieu à la belle Amina? Il est robuste et vigoureux; deux cents serviteurs bien armés l'entourent. Ses amis arabes, qui avec leur puissante escorte ont pris les devants pour gagner Simbamouéni, lui seront fidèles, nous en sommes sûrs. Et pourtant, qui peut affirmer qu'on le reverra jamais? Aussi le doute, la crainte, l'anxiété, se montrent dans les regards d'Amina, quand elle lève vers lui ses yeux remplis de prières et de regrets.

« Oui, Amina, s'il plaît à Dieu, je reviendrai dans deux ans, avec tant d'esclaves et d'ivoire que je serai l'homme le plus riche de Zanzibar. » Voilà ce qu'il lui disait avec animation.

« Amina, fais tes adieux à Sélim, l'orgueil des Beni-Hassan. Il reviendra, il reviendra, et ce sera un chef riche et puissant. Ne trouves-tu pas qu'il a l'air d'un guerrier dans son costume de voyage? Fais vite, ou les femmes vont se mettre à pleurer, et nous ne pourrons plus partir! »

Il la serra vivement dans ses bras, et se détourna. Amina jeta sur son fils un long regard, comme si elle voulait graver à jamais l'image de Sélim dans son cœur.

« Sélim! dit-elle, joie de mon cœur, joyau de mes yeux! C'est donc vrai : tu vas partir; tu vas livrer le cœur de ta mère au désespoir! Quelle joie me reste-t-il, maintenant que mon fils et mon seigneur m'abandonnent? Ne te laisseras-tu pas toucher? ne te laisseras-tu pas persuader? Pense à tout ce que tu quittes, pense aux dangers qui t'attendent. » La pauvre mère vit que les dangers, loin d'effrayer son fils, ne faisaient qu'exciter son ardeur.

Amina bénit son enfant du plus profond de son cœur. Il la serra dans ses bras, de toutes ses forces, mais elle sentait qu'il brûlait de partir.

« Que Dieu t'accompagne, mon enfant, dit-elle.

— Qu'il soit toujours avec toi, » répondit-il.

Ils se quittèrent, lui pour aller rejoindre son père, elle pour aller, dans la maison d'un ami, pleurer et sangloter, et songer aux êtres chéris qui s'enfonçaient dans les régions lointaines de l'occident.

Pendant longtemps le père et le fils gardèrent le silence. Amir marchait vite; il était en apparence impassible; sa physionomie n'exprimait que la fermeté et une sorte de détermination pleine de fierté.

Sélim, digne fils de son père, le suivait, la tête baissée. En vain des oiseaux étranges partaient autour de lui, chantaient et s'envolaient, il n'y prenait pas garde; le soleil allait se coucher, le crépuscule était proche, il n'y faisait pas attention. Il pénétrait enfin dans cette immense Afrique, la terre des fables et des merveilles; il n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir; et pourtant, c'était depuis longtemps son vœu le plus cher.

Quand la caravane eut traversé le fleuve Kingani, hommes et femmes se mirent à couper des broussailles et des branchages pour en faire une palissade. C'est un soin que ne doit jamais négliger une caravane bien conduite.

La palissade achevée, les gens se réunirent dans le campement pour le repas du soir. Les tentes étaient disposées en cercle, les ouvertures tournées du côté de la tente d'Amir, qui formait le centre du cercle. Des deux côtés de la tente du maître étaient deux ou trois des esclaves les plus fidèles, les *fundis*

1. Suite. — Voy. page 261.

ou surveillants. Ils recevaient directement les ordres du chef pour la conduite de la caravane.

Au-dessus des *fundis*, Amer avait placé les fidèles des fidèles : Simba (le Lion) et Motto (le Feu). Partout où allait Amir ben Osman, Simba et Motto le suivaient. Amir leur était aussi cher que le sang de leur propre cœur, et Sélim était leur joie. Son moindre désir était une loi pour ces deux créatures dévouées, qui voyaient en lui un être infiniment supérieur, appartenant à un monde dont ils pouvaient à peine concevoir l'idée.

Par sa taille, Simba était un géant; par sa force et son courage, un vrai lion. Il était originaire de l'Ouroundi, vaste pays qui touche à la partie nord-est du lac Tanganika. Fils d'un chef, il avait été pris tout enfant dans une bataille.

Simba était alors dans la fleur de l'âge. Depuis vingt ans il vivait dans la maison d'Amir, qui l'avait acheté l'année même de son arrivée à Zanzibar. L'ayant toujours trouvé doux et docile malgré sa force extraordinaire, il le regardait presque comme un fils.

Quelques-uns des tours de force de Simba touchaient au merveilleux. Avec le sabre long et tranchant des Arabes, il fendait d'un seul coup une chèvre en deux, de la tête à la queue. Ses admirateurs nègres pensaient qu'il aurait tout aussi bien coupé un âne en deux; mais il n'avait jamais essayé, parce qu'il n'était pas assez riche, et que les ânes coûtent trop cher. Il lançait un homme de taille ordinaire à dix pieds en l'air, et le rattrapait aussi aisément qu'un autre homme rattraperait un petit enfant. Il courait une foule de récits sur son compte. Sans chaussures, il avait six pieds cinq pouces, et il mesurait trente-deux pouces d'une épaule à l'autre.

Motto ou « Le Feu » était tout à fait digne de son nom, par son caractère ardent et irascible. Il était de l'Ourori. Petit, nerveux, agile comme un chat, il montrait beaucoup de force, et supportait admirablement les plus grandes fatigues. Lui aussi avait été pris tout jeune et amené à Zanzibar par un marchand d'esclaves ; par pur caprice, Amir l'avait acheté vingt dollars. Il n'eut jamais à regretter son argent, et Motto était celui qu'il aimait le plus après Simba. Pour rendre service à son maître, Motto se serait jeté au feu. C'était un grand chasseur : il pouvait s'approcher d'un éléphant et lui chatouiller le ventre avec une paille sans lui laisser deviner qu'il y avait là, tout près de lui, un ennemi mortel.

Un témoin légèrement porté à l'exagération, et nullement recommandable pour sa véracité, a déclaré qu'un jour Motto, qui s'était mis à la poursuite d'un lion dans un fourré, trouva l'animal endormi, et par pure bravade, s'étant approché sans

Ce cri me donna des ailes.. (P. 287, col. 1.)

bruit, l'enjamba avant de lui casser la tête d'un coup de fusil.

Les amis de Motto le définissaient ainsi : un homme qui a la bravoure du lion, l'agilité du chat, la vue perçante de l'aigle pêcheur, la vivacité de la poudre, la patience de l'âne et la fidélité du chien. Ajoutez à cela qu'il était un peu vain, et vous aurez tout le portrait de Motto.

La première nuit d'une caravane n'est pas bien gaie ; ou bien on pense aux joies et au bien-être que l'on a laissés derrière soi ; ou bien on est méfiant, et l'on étudie ses compagnons de route avant de leur faire des avances. Rien de pareil dans le camp d'Amir. On ne regrettait pas Zanzibar, puisque l'on était parti en compagnie du maître et de son fils ; on n'avait pas à s'étudier, puisque chacun des membres de la caravane connaissait tous les autres. Le départ n'avait pas rompu de liens d'amitié ou de parenté. Il suffisait de jeter un regard dans l'intérieur des huttes, pour voir que tout le monde était heureux, ou du moins content. Les bonnes figures de tous ces nègres exprimaient la joie. Ils s'intéressaient à des histoires qu'on leur avait déjà dix fois racontées. Lorsqu'une explosion de rire plus bruyante que les autres éclatait dans le campement, et faisait résonner la forêt, on pouvait être sûr que Simba ou Motto venaient de raconter quelqu'un de leurs exploits.

Motto avait commencé ainsi une de ses histoires : « Un jour, à l'époque où j'étais dans la caravane de Kicésa, voyant à travers l'Oukonongo, je...

— Vraiment, demanda Sélim, est-ce que vous avez été dans l'Oukonongo ?

— Oh ! oui, et même beaucoup plus loin. Eh bien ! je disais que je...

— Mais, Motto, s'écria Sélim en lui coupant de nouveau la parole, l'Oukonongo est le meilleur pays de chasse, n'est-ce pas?

— Seulement dans certaines saisons. Dans la saison sèche, oui. Le gibier émigre en masse vers la Rivière de La Vache, et alors on peut s'en donner ; mais pour les éléphants, parlez-moi du Kaouendi. Je disais donc que je...

— Mais, Motto, s'écria un jeune drôle que l'on appelait Niani (le Singe) et qui était le neveu de Motto, est-ce qu'il y a des lions dans le Kaouendi ? parce que..... »

Il n'acheva pas sa phrase. Motto s'était levé furieux, brandissant sa *kourbach* (fouet en cuir d'hippopotame). Niani vit le mouvement ; avec l'agité d'un véritable singe, il bondit par-dessus le feu, et tomba au beau milieu d'un grand vase à moitié plein de riz qui mijotait sur les cendres chaudes. Il y eut un grand cri, des éclaboussures de riz chaud furent projetées dans toutes les directions. Comme les éclaboussures tombaient sur des épaules nues, tout le monde fut sur pied en un instant. Sélim se mit à rire de tout son cœur, Simba en fit autant, Motto s'arrêta en se tenant les côtes, et le groupe tout entier fut en joie.

« Voilà, dit Motto, ce que l'on gagne à interrompre une bonne histoire ! » Ceci, en apparence, s'adressait à Niani, qui frottait ses pieds remplis de brûlures, avec des grimaces de douleur ; mais c'est Sélim que l'orateur avait en vue.

« Eh bien ! Motto, continuez, dit Sélim, je ne vous interromprai plus. » Motto reprit :

« Nous voyagions à travers l'Oukonongo, et venions d'atteindre le village du sultan Mréra, lorsque Kicésa me dit d'aller chasser dans la forêt qui borde la rivière. Si je rapportais une antilope, il me donnerait 4 mètres de cotonnade.

» Je partis vers midi : le soleil était très-ardent ; mais je comptais avoir bien moins chaud sous bois. Environ deux heures avant le coucher du soleil, j'entendis un bruit sourd, comme celui d'un tremblement de terre. En prêtant l'oreille, je reconnus que ce bruit était produit par une troupe d'éléphants. Ils marchaient à la file sur la terre durcie et venaient boire à la rivière.

» En un instant je fus couché sur le ventre, comme un mort. L'herbe était épaisse et haute d'environ deux pieds. Je n'avais rien à craindre, à condition de ne pas bouger. Je suis un trop vieux chasseur pour ne pas savoir comment il faut se conduire dans le voisinage d'une troupe d'éléphants. Quand ils défilèrent, je levai la tête avec précaution et je les comptai. Deux, quatre, six, huit, dix animaux monstrueux, qui balançaient leurs trompes en l'air, et semblaient dire : « C'est nous qui sommes les maîtres ici, nous le savons bien. » Ils défilèrent sans se douter de rien, et sans témoigner la moindre inquiétude. Quant à moi, je rampai dans les herbes jusqu'à un énorme baobab, qui était entre eux et moi. Si tous les éléphants avaient été en ligne pour boire à la rivière, je n'aurais jamais pu m'approcher d'eux sans être découvert. Mais un gros gaillard plus altéré que les autres se tenait au beau milieu du courant ; son flanc touchait presque au baobab. Il me masquait complétement aux regards des autres.

» Voici le raisonnement que je me faisais : Kicésa ne m'a pas dit de tuer des éléphants ; mais il ne m'en voudra pas de lui rapporter deux défenses (qui à Zanzibar vaudront 500 dollars), puisqu'il est venu dans l'Oukonongo pour y chercher de l'ivoire ; or il me promet 4 mètres d'étoffe pour une antilope : donc il me donnera beaucoup de mètres pour deux défenses de 500 dollars.

« Cette idée me poussa en avant, et je fus bientôt tout près de l'éléphant qui touchait au baobab. Au bout de quelques minutes qui me parurent des heures, je me levai debout, et je commençai par serrer ma ceinture autour de mes reins, comme un homme dont la vie va dépendre de sa rapidité à la course. Juste au moment où j'aurais dû faire feu, il me passa par la tête une idée folle. Cette bête se présentait à moi de dos, et je n'aurais eu qu'à étendre la main pour la toucher. Je me dis : quelle bonne charge à raconter ! je vais lui chatouiller la queue !

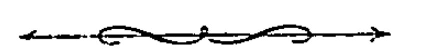
Je cueille un grand brin de paille, et je le promène à partir de la queue, tout le long de la cuisse, jusqu'au ventre. C'était délicieux de voir le petit tronçon de queue se trémousser et dessiner des cercles, pendant que l'animal s'appuyait contre l'arbre, et s'y grattait de toutes ses forces. Quand ce jeu eut duré quelques minutes, je pris mon fusil et, visant l'animal à environ trois pouces en arrière de la jambe gauche de devant (c'était le bon endroit à cause de la place que j'occupais), je fis feu. L'éléphant fit un bond en avant, et me démasqua aux regards étonnés des autres. Quant à moi, je bondissais déjà pardessus les buissons et les grandes herbes, avec la rapidité de l'antilope.

» Au bout d'une seconde, les éléphants, revenus de leur surprise, se mirent à pousser d'horribles cris de rage, et je reconnus au craquement des arbustes et au clapotement de l'eau, qu'ils étaient à mes trousses. Jamais dans les plaines de l'Oukonongo une antilope poursuivie par un lion n'a bondi comme je bondissais alors. Il me parut un moment que cette rapidité ne me sauverait pas: les sinistres craquements se rapprochaient de plus en plus ; en tournant la tête pour voir à quelle distance se trouvait le plus avancé de la bande, je vis qu'il n'était qu'à trente pas. Il me parut trois fois plus gros que nature: ses grandes oreilles planaient comme des ailes immenses, ses yeux brillaient comme des charbons ardents, sa trompe était dressée comme un serpent qui va s'élancer sur sa victime; il avait le cou tendu comme la girafe quand elle est poursuivie par quelque bête de proie. Quant à ses deux défenses, longues, fortes, brillantes, oh! qu'elles me parurent terribles en ce moment!

» Ses yeux rencontrèrent les miens, quand je me retournai; il poussa une espèce de ronflement aussi épouvantable que le son de la corne de guerre des Ouatoutas. Ce cri me donna des ailes; auparavant je fuyais, maintenant je volais; et le monstre se rapprochait de plus en plus. Je ne crois pas qu'il fût à plus de quinze pieds, quand les bons tours des chasseurs d'éléphants de l'Ourori me revinrent à l'esprit. Voici ce que j'avais remarqué. Ce gros animal, qui était en tête de tous les autres, se trouvait aussi le plus en dehors à ma droite; les autres étaient à ma gauche, leur soin principal semblait être surtout de suivre le guide de la bande. Aussitôt que j'eus fait cette remarque, je fis brusquement un crochet à droite et détalai aussi vite que mes jambes pouvaient me porter. Les éléphants passèrent, emportés par leur élan, avec un fracas de tempête et de tonnerre. J'avais gagné une avance de 50 mètres quand les éléphants purent s'arrêter et se tourner de mon côté. Dès qu'ils m'aperçurent, ils me chargèrent en masse.»

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



AVRIL

Poisson d'avril! poisson d'avril! Il s'ouvre par un éclat de rire, ce mois charmant du renouveau. Que de joyeuses farces au village comme à la ville! Partout l'on respire! partout l'on est content! Le ciel a repris ses riantes draperies bleues, la vache retourne au pâturage, et là-bas, sous la haie discrète, les petites violettes commencent à balancer leur léger encensoir.

A l'œuvre, jardiniers! Ne comptez plus sur l'arrosoir céleste. Dans son vieux cadre, le baromètre, si maussade hier encore, montre un visage souriant. La terre ouvre son sein, c'est avril, le mois plein de promesses. Qu'on se hâte au jardin!

Comme les arbres sont blancs! Est-ce la neige de l'hiver qui leur donne une telle parure? Non; car, sans crainte de refroidir leurs ailes, les oiseaux voltigent autour de cette neige parfumée, et demain peut-être la terre sera jonchée des blancs pétales du pommier et de l'amandier rosé.

Écoutez-les! Ils chantent tout en travaillant, ces petits architectes musiciens. Ne les troublez pas dans leur labeur; respectez le nid qui s'achève. Dans quelques jours, la mère y déposera « son doux trésor, sa plus chère espérance ».

Oh! le joli mois d'avril! Petits citadins, qui ne connaissez ni les jeunes bourgeons, ni la fleur nouvelle, ni le nid printanier, vous avez votre part aussi dans la distribution de ses bienfaits. Pour qui donc aux vitrines élégantes ces poissons de toutes les grandeurs, depuis le brochet de chocolat jusqu'aux cyprins dorés de la Chine, qu'il vous faut vous garder de mettre en votre aquarium sous peine de les voir fondre?

Vous le savez bien, et vous savez aussi à qui iront ces beaux œufs de Pâques, vrais magasins de joujoux où dorment des babies qui disent papa, maman; des armées tout entières prêtes à faire invasion sur le tapis, où s'étalent des ménages somptueux et des trousseaux princiers pour des poupées duchesses?

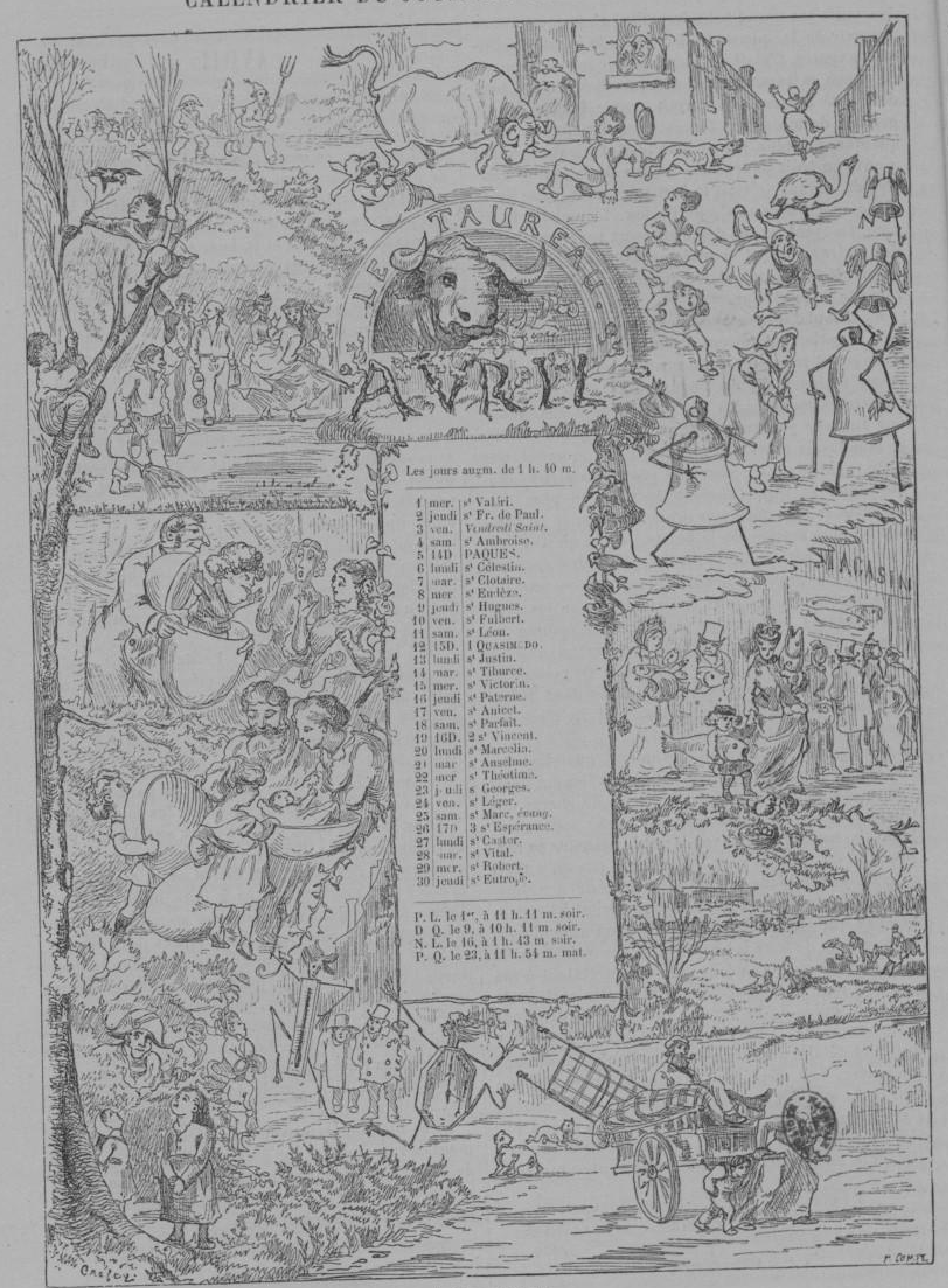
Mais l'enfant qui demeure là-haut dans la mansarde, ce pauvre petit pâlot que vous rencontrez quelquefois sur l'escalier, que devient-il en ces jours d'abondance? Regardez par la fenêtre. C'est aujourd'hui le jour du terme. La pauvre famille va porter plus loin sa misère. L'enfant s'attache au brancard. Elle n'est pas bien lourde la petite charrette avec son chétif mobilier!

Dites-moi, ne seriez-vous pas bien aises en ce moment de transformer vos poissons d'avril et vos œufs de Pâques en quelques pièces d'argent? Le plaisir passe vite, mais le souvenir d'une bonne action réjouit longtemps le cœur.

MARIE MARÉCHAL.



CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours augm. de 1 h. 40 m.

1	mer.	st Valéri.
2	jeudi	st Fr. de Paul.
3	ven.	*Vendredi Saint.*
4	sam.	st Ambroise.
5	14D	PAQUES.
6	lundi	st Célestin.
7	mar.	st Clotaire.
8	mer	st Eudèze.
9	jeudi	st Hugues.
10	ven.	st Fulbert.
11	sam.	st Léon.
12	15D.	1 QUASIMODO.
13	lundi	st Justin.
14	mar.	st Tiburce.
15	mer.	st Victorin.
16	jeudi	st Paterne.
17	ven.	st Anicet.
18	sam.	st Parfait.
19	16D.	2 st Vincent.
20	lundi	st Marcelin.
21	mar	st Anselme.
22	mer	st Théotime.
23	jeudi	s Georges.
24	ven.	st Léger.
25	sam.	st Marc, *évang.*
26	17D	3 st Espérance.
27	lundi	st Castor.
28	mar.	st Vital.
29	mer.	st Robert.
30	jeudi	st Eutrope.

P. L. le 1er, à 11 h. 11 m. soir.
D. Q. le 9, à 10 h. 11 m. soir.
N. L. le 16, à 4 h. 43 m. soir.
P. Q. le 23, à 11 h. 54 m. mat.

Avril, par CRAFTY.



Il y a une petite fille de bois dans le paquet. (P. 289, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS [1]

X

Projets de Miette pour gagner sa vie.

Il faisait nuit lorsque Carilès ouvrit sa porte, et à sa grande surprise Miette ne vint pas lui sauter au cou. Il avait compté là-dessus, et cela lui manqua. Il alluma sa chandelle et chercha l'enfant. Elle était assise sur le foyer, ses deux bras croisés sur le billot, et sa tête reposant sur ses bras. Elle dormait, et sanglotait dans son sommeil, comme font les petits enfants qui se sont endormis à force de pleurer. Elle s'éveilla en entendant marcher.

« Ah! père Carilès, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, j'ai cru que vous étiez parti pour tout à fait!

— Pour tout à fait, mon cher petit agneau! Bien sûr que non. Tu étais donc malheureuse toute seule?

— Oui, je m'ennuyais beaucoup; et puis j'ai eu peur quand il a fait noir; je n'ai pas osé appeler, de peur de faire venir les méchants saltimbanques; mais j'ai pleuré, et depuis je ne sais plus ce qui est arrivé.

— Tu as dormi; à présent tu vas souper; et demain tu auras une belle robe bien chaude, et des bas de laine et des souliers. J'irai voir dès le matin si les hommes sont partis, et s'ils n'y sont plus, je t'emmènerai remercier la bonne dame qui m'a donné tout cela pour toi. Vois quel gros paquet! »

Miette l'avait bien vu. Dès qu'elle comprit qu'il était pour elle, elle s'en empara, l'ouvrit, et essaya la robe.

« O la belle robe! comme elle est longue! Miette sera une dame, à présent. Oh, oui! une vraie dame, et même une maman, il y a une petite fille de bois dans le paquet. Elle a une jolie bouche rose, et des yeux bleus, et des belles joues... Oh! elle a un bras cassé! ce sont les méchants saltimbanques qui ont fait cela, parce qu'elle n'avait pas de maman pour la défendre. Pauvre petite fille! je t'aimerai bien pour te consoler, va! et je vais te coucher avec moi pour te réchauffer. Comment, père Carilès, c'est pour moi, tout cela? Une, deux, trois chemises, un beau jupon de laine, des bas! Où faut-il les serrer? Ah! il y a de la place dans le placard, une planche vide, au-dessus des pots... Voyez comme j'ai rangé toute ma belle toilette. Oh! le joli tablier noir! il a deux petites poches, père Carilès, ce sera pour mettre les sous qu'on me donnera. C'était toujours moi qui faisais la quête quand j'avais dansé; et je disais : « Donnez, messieurs et mesdames, pour encourager mes petits talents. » Et puis je faisais une jolie révérence, et l'on me donnait toujours. »

Carilès fut un peu blessé. Il gagnait sa vie, lui, il n'était pas un mendiant. Au fait, se dit-il, elle dansait, c'était sa manière de travailler.

« A présent, dit-il à Miette, tu ne feras plus la quête, puisque tu n'es plus avec les saltimbanques et que tu ne danseras plus. Moi, je ne danse pas, je vends des moulins; c'est un autre métier.

— Ah! fit la petite, étonnée. Mais moi je danserai, puisque je ne vends pas de moulins. Il faut bien que je gagne mon pain. »

L'idée de Miette gagnant son pain parut si drôle à Carilès, qu'il s'assit sur le billot en éclatant de rire. Mais Miette était très-sérieuse.

« Oui, reprit-elle, Lavocat l'a dit assez souvent à

1. Suite. — Voy. pages 241, 257 et 273.

ma mère, quand j'étais malade et qu'elle voulait me laisser reposer. « Faites-moi danser cette gamine-là, disait-il avec sa grosse voix : à quoi est-elle bonne si elle ne danse pas? chacun doit gagner le pain qu'il mange. » Et un jour que je n'avais pas pu danser, il m'a ôté mon souper, et ma mère m'a donné du pain en cachette quand il a été endormi.

— Pauvre petite! je te donnerai du pain, moi, sans que tu danses. Il fait trop froid à présent pour que tu gardes ta petite jupe, et l'autre robe n'est pas une robe pour danser.

— Est-ce que vous êtes riche? »

Carilès rit de nouveau.

« Je t'ai déjà répondu là-dessus. Moi, riche! Es-tu folle, ma petite? Est-ce que j'ai l'air d'un riche, par hasard? »

Miette secoua la tête.

« Alors il faudra que je travaille. Il n'y a que les enfants des riches qui n'ont pas besoin de gagner leur vie.

— Bien! bien! nous te chercherons de l'ouvrage un peu plus tard. Tu tiens donc bien à travailler! Est-ce que je te fais peur, comme le méchant Lavocat?

— Oh, non! au contraire.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, je travaillais pour lui parce qu'il me faisait peur; mais je veux travailler pour vous parce que je vous aime. »

Ce dernier mot se perdit presque dans un baiser que Miette appliqua sur la vieille joue ridée de Carilès, en lui serrant le cou de ses petits bras.



Quelle douce chose que d'être aimé! Comme cela vous éclaire la vie et vous la rend précieuse! Carilès se sentit heureux comme il ne se souvenait pas de l'avoir jamais été. Il caressa la petite fille comme s'il eût été son père; il prit plaisir à exciter son babil et trouva charmant tout ce qu'elle disait; il la fit souper, lui préparant ses bouchées et lui choisissant les meilleurs morceaux; et quand elle fut commodément installée pour la nuit sur la paillasse et l'oreiller de Carilès, il passa un bon quart d'heure à la regarder dormir, avant de se rouler dans la couverture et de s'étendre devant le foyer. Il ne songeait plus du tout à consulter la Robert et la mère Gauvreau sur le sort à faire à sa protégée.

XI

Où Miette est initiée au commerce des moulins à vent.

Le lendemain, il pleuvait à verse, temps peu favorable à la vente des petits moulins. Carilès ne sortit donc que pour chercher la nourriture, et il s'installa à son atelier, c'est-à-dire devant sa table, et s'occupa à confectionner de la marchandise pour le retour du beau temps. Miette s'assit près de lui, attentive et silencieuse; elle cherchait à comprendre ses procédés. Elle y parvint bientôt, et commença à lui présenter les morceaux dont il avait besoin, sans jamais se tromper ni prendre l'un pour l'autre. Elle s'enhardit peu à peu jusqu'à prendre le vieux couteau pour racler les baguettes qui devaient servir de support aux petits moulins; et comme Carilès souriait et disait : « La bonne petite fille! travaille-t-elle! » Miette osa s'emparer des ciseaux et essayer de tailler des ailes de moulins. Aussi, quand vint le soir, comme le bâton de Carilès était garni! il y avait de la marchandise pour au moins une semaine de vente. Et Carilès, qui n'avait jamais fait tant d'ouvrage en un jour, ne se sentait pourtant pas fatigué; même, il ne s'était pas ennuyé un instant; et il s'étonna d'avoir trouvé la journée si courte.



Miette essaya de tailler des ailes de moulins. (P. 290, col. 2.)

En toute chose il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Carilès avait ramassé à sa porte une pauvre petite créature à moitié morte de souffrance et de froid, et voilà maintenant qu'il admettait peu à peu la nécessité de la garder avec lui, c'est-à-dire de renoncer à sa solitude, à son indépendance et à sa paresse, de se préoccuper du lendemain et de pourvoir aux besoins d'une autre personne, pour qui il devait se montrer plus difficile qu'il ne l'avait jamais été pour lui-même. Prendre l'enfant telle qu'elle était, et partager avec elle sa nourriture, cela

ne lui avait pas donné grand mal; affaire d'occasion, voilà tout : Carilès aurait pu dire qu'il avait fait cette bonne action-là par hasard. Mais continuer une bonne action est plus difficile que l'entreprendre. A cette enfant demi-nue il avait fallu des vêtements; et maintenant Carilès la trouvait bien mal couchée sur cette paillasse, dont pourtant il se contentait pour lui-même, et dont il savait se passer au besoin. L'hiver commençait; la petite aurait froid si on ne lui faisait pas de feu; et puis, la nourriture qui suffisait à Carilès serait-elle bonne pour une enfant qui avait besoin de se fortifier et de grandir? Que de choses à se procurer! que de préoccupations pour un homme qui n'avait jamais demandé à la vie autre chose que le pain quotidien! Carilès en perdait la tête, et l'hospice lui revenait parfois en mémoire. Pensée aussitôt chassée que venue : Carilès se voyait dans sa chambre après le départ de Miette, et il se demandait avec effroi : « Que deviendrai-je *tout seul?* » Il ne songeait pas que trois jours auparavant il vivait *tout seul*, et qu'il ne s'était jamais imaginé qu'il pût vivre autrement. Il lui passait des frissons à l'idée que les saltimbanques pourraient lui enlever Miette et la maltraiter, et qu'il resterait alors *tout seul*.

Il se leva de bonne heure le lendemain, et voyant le ciel clair, il courut à la place Bretagne. La baraque qu'il surveillait n'y était plus. Il aperçut le paillasse qui aidait les habitants d'une baraque voisine à emballer leur matériel. Il écouta leur conversation, et comprit que ces gens allaient partir le matin même. Paillasse parlait avec amertume de Lavocat, qui avait décampé pendant la nuit avec tout l'héritage de la patronne, quoiqu'ils fussent convenus de partager les animaux; il avait des larmes dans la voix, en parlant du singe, un ami de dix ans. Il le regrettait, disait-il, beaucoup plus que ce brutal de Voltigeur, qui cherchait toujours querelle aux gens, et il souhaitait bien du plaisir aux comédiens de la grande baraque, qui l'avaient engagé à leur service. Carilès lança un regard du côté de la grande baraque, elle n'y était plus. Miette était donc débarrassée de ses trois ennemis, et l'on pouvait se risquer à la faire sortir. Carilès rentra bien vite pour lui annoncer cette bonne nouvelle. L'enfant sauta de joie et s'empressa de faire sa toilette. La robe était bien un peu longue, mais elle n'en serait que plus chaude, et Miette était enchantée de quitter ses oripeaux et de ressembler à une petite demoiselle. Elle trotta gaiement auprès de Carilès, faisant trois de ses petits pas contre un du bonhomme, et répétant, après son protecteur, le refrain accoutumé :

Pleurez, pleurez, petits enfants,
Vous aurez des moulins à vent!

La Robert la prit dans ses bras. (P. 292, col. 2.)

Sur leur passage on les regardait, on s'étonnait, on s'arrêtait; et, comme il faut bien payer sa curiosité, on achetait des moulins à vent. Carilès les faisait passer par les mains de Miette, qui avait tout à fait bonne grâce à les présenter aux acheteurs, à recevoir l'argent, et à dire en saluant : « Merci, monsieur, » ou « merci; madame ». Carilès n'avait jamais fait de si bonnes affaires.

Il eut la curiosité, avant d'entrer sous les halles, de s'asseoir sur les marches du Musée pour compter sa recette, et le total de l'addition le réjouit singulièrement. « Je n'ai pas à m'inquiéter, se dit-il, l'enfant rapporte plus qu'elle ne coûte. Qu'est-ce que cela fait que j'aie besoin de plus d'argent, si j'en gagne davantage? » Carilès était, à son insu, très-fort en économie politique.



XII

La Robert.

Carilès donc, satisfait de son arithmétique, se leva, reprit Miette par la main, et entra aux halles avec elle. Il avait coutume d'y faire de bonnes affaires. Les paysannes qui venaient y vendre leurs denrées avaient presque toutes laissé à la maison quelque marmot à qui elles avaient dit en partant : « Si tu es bien sage, je t'apporterai de la ville quelque chose de joli. » Or, les gens de campagne aiment, comme le personnage de Molière, à faire bonne chère avec peu d'argent; ils ne se soucient pas de dépenser beaucoup pour des objets de luxe. Que pouvait-on trouver de joli et de peu coûteux à la ville, si ce n'étaient les moulins de Carilès? Aussi tous les petits paysans, de Chantenay à Mauves, et de Vertou à Couëron, connaissaient-ils les moulins de Carilès, et comme c'étaient des joujoux fragiles, qu'il fallait souvent remplacer, les halles étaient pour le marchand une vraie mine de gros sous.

Comme il entrait dans la grande allée du milieu, il entendit une voix, gaie quoique un peu vieillotte, qui criait :

« Hé! bonjour, père Carilès! Par ici, donc! Est-ce qu'on ne reconnaît plus les amis? »

Carilès tourna vivement la tête, reconnut la personne qui l'appelait, et se dirigea vers elle.

« Qu'est-ce que vous êtes donc devenue, depuis quinze jours, la Robert? J'ai cru que vous étiez partie pour vous marier. »

La Robert se mit à rire, ce qui augmenta encore sa ressemblance avec une vieille pomme de reinette.

« J'ai manqué partir pour l'autre monde, voilà; mais il paraît que j'en ai encore pour quelque temps à battre mon beurre. Et vous, ça va bien? Où avez-vous ramassé cette enfant-là?

— Ramassé, vous pouvez bien le dire. Je l'ai ramassée au coin d'une borne, à ma porte.

— Bah! Contez-moi ça, je vous achèterai une douzaine de moulins, pour vous dédommager du temps perdu. »

Carilès ne demandait pas mieux. La Robert émailla son récit de toutes sortes d'exclamations admiratives. Quand il en fut au lavage des vitres, la bonne femme prit sur son étalage deux belles pommes, et les donna à Miette. Miette en mangea une, joyeusement, et mit l'autre dans sa poche en disant : « C'est pour le père Carilès. — Comme elle a bon cœur! » s'écria la Robert, qui la prit dans ses bras et l'embrassa de façon à l'étouffer. Quand l'histoire fut finie, la Robert avait une larme dans chaque œil, et Carilès se crut si sûr de sa sympathie qu'il se hasarda à lui parler de son embarras au sujet de Miette.

« Que croyez-vous que je puisse faire d'elle, à présent?

— Comment, faire d'elle? Vous ne pensez pas à la remettre au pied de la borne la nuit prochaine, bien sûr? ni à la rendre aux saltimbanques? Eh bien, il n'y a qu'à la garder.

— C'est ce que je me dis, répliqua le bonhomme, encouragé; mais je ne sais pas trop comment m'y prendre : je n'ai jamais eu d'enfant ni de femme, moi.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait? Je n'ai jamais eu d'enfant ni de mari, moi, mais je m'occupe des enfants des autres : vous ferez comme moi. Et tenez, attendez que j'aie vendu ma marchandise, ou dites-moi où vous demeurez; j'irai après le marché voir ce qui vous manque. Ça vous va-t-il? »

Si cela lui allait! Il se sentit tout d'un coup hors de peine, et il lui sembla que tout marcherait comme sur des roulettes; car s'il n'avait pas d'inquiétude sur la question d'argent, il en avait beaucoup sur la question des soins à donner à l'enfant, et sur celle de l'arrangement de son ménage. Du moment que la Robert voulait bien s'en mêler, tout était pour le mieux.

Pendant ce temps-là, Miette, qui était fort remuante, avait ramassé par terre les grandes plumes de l'aile d'un poulet que la Robert venait de plumer pour le vendre; elle les avait réunies autour d'un petit bâton, et elle cherchait un cordon, une ficelle, pour les attacher solidement. La Robert vit son air inquiet.

« Que fais-tu là, petite? lui demanda-t-elle?

— Je voudrais faire un petit balai, pour balayer chez nous, répondit l'enfant.

— Hein! voyez-vous la petite ménagère, comme elle est soigneuse! Tiens, mon bijou, voilà un bout de ficelle. Attends, que je te serre ça... Là! voilà un joli balai. Garde-le pour balayer chez toi, puisque tu l'as fait pour ça; mais sais-tu ce que tu vas faire, à présent? Je vais te donner toutes mes grandes plumes, et tu fabriqueras des petits balais que tu pourras vendre aux cuisinières pour nettoyer leurs fourneaux. A deux sous, tout le monde t'en achètera.

— Et je pourrai gagner ma vie? s'écria la petite en sautant de joie. Que je suis contente! que je suis contente!

— A-t-elle bon cœur, au moins! redit la Robert attendrie. C'est un vrai trésor que vous avez là, père Carilès. »

C'est que la Robert était la meilleure femme qu'on ait jamais vue sous le ciel. C'était une vieille fille, comme son nom l'indique; car, si elle eût été mariée à un homme du nom de Robert, on l'eût appelée la Robuche; mais la Robert, c'était son nom à elle, son nom de fille, qu'elle avait toujours gardé, et qu'elle garderait certainement toujours, puisqu'à cinquante ans passés elle le portait encore. La Robert était une fermière fort à son aise, ce qui ne l'empêchait pas de venir elle-même au marché vendre son beurre et ses œufs, et même ses volailles, qu'elle portait généralement au *Chêne d'Aaron*. La Robert adorait les enfants, et elle élevait ceux de son frère, qui était veuf, ce qui ne l'empêchait pas de distribuer avec justice des taloches, des embrassades, des friandises et de bons conseils à tous les marmots de Couëron, où elle demeurait. Inutile de dire que les marmots de Couëron connaissaient les moulins du père Carilès.



Je l'ai ramassée au coin d'une borne. (P. 292, col. 2.)

Carilès, rentrant chez lui pour y attendre la Robert, était tout joyeux en arrivant à la borne où il avait ramassé Miette. Pourquoi donc son bon vieux sourire s'effaça-t-il peu à peu à mesure qu'il montait l'escalier? et pourquoi était-il tout soucieux lorsqu'il s'assit sur le billot après avoir fermé soigneusement sa porte? C'est qu'il avait vu le fripier d'en bas marchander à un homme de mauvaise mine des foulards dont l'origine ne lui paraissait pas bien claire; c'est qu'il s'était croisé dans l'escalier avec un voisin qui festonnait tellement qu'il avait failli tomber sur Miette; c'est que trois gamins en guenilles et sales à ne pas prendre avec des pinces se battaient sur le palier du troisième étage; c'est qu'enfin la voisine du quatrième étage se disputait avec son mari en des termes tels que Carilès avait vite saisi Miette par le bras et l'avait poussée dans la chambre pour qu'elle n'en entendît pas davantage. Pourquoi Carilès s'inquiétait-il de ces choses? Il y avait assez longtemps que ses voisins des quatre étages et du rez-de-chaussée volaient, recélaient, se battaient, juraient et se grisaient, et il n'y avait jamais fait attention. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire?

A lui personnellement, rien; mais c'est une grande source de réflexions et de scrupules qu'une responsabilité, et la conscience de Carilès s'était singulièrement éveillée depuis qu'il se trouvait père de famille. Voilà pourquoi il était soucieux, et pourquoi il hochait la tête d'un air convaincu, en se disant tout bas que « cette maison n'était décidément pas convenable pour Miette. »

Pourquoi? Carilès la trouvait bien convenable pour les autres enfants de tous les étages, et Dieu sait s'il en grouillait sur les marches, de tous les âges et de toutes les couleurs. Eh! mon Dieu! Carilès ressemblait à certains jeunes gens tels qu'on en rencontre souvent dans le monde. S'il y a dans un salon quelques demoiselles aux mines évaporées et aux discours audacieux, qui parlent de tout, qui traitent tous les sujets, surtout ceux qui devraient leur être le plus étrangers, qui rient très-fort, qui prennent



des airs conquérants, qui portent aujourd'hui la mode de demain, et dont la préoccupation constante est de se faire remarquer, c'est autour de ces demoiselles-là qu'on les voit s'empresser. Ils prennent plaisir à les exciter à dire des extravagances, et ils les louent d'être « drôles et amusantes ». Mais qu'on vienne leur proposer d'en épouser une, ils fuiront

bien loin; et si leur jeune sœur, à son entrée dans le monde, éblouie par ces beautés à la mode, s'avise de les imiter, ils se fâcheront tout rouge, et ne se gêneront pas pour lui dire que « ces façons-là ne sont pas convenables pour elle ». Quand les choses vous touchent, on y regarde de près.

A suivre. Mme Colomb.

LES PETITS[1]

La mère savait donc que de cet œuf qu'elle couvait avec tant d'ardeur sortirait bientôt un petit être qui la reconnaîtrait, qui lui demanderait nourriture et abri sous son aile jusqu'au jour où, devenu grand, il serait assez fort pour subvenir lui-même à ses besoins?

Avez-vous vu la poule au moment de l'éclosion? Avez-vous remarqué comme elle guette le moindre bruit, le moindre mouvement que peut faire le jeune poulet dans son œuf? Le petit a déjà frappé à la porte; il veut sortir de cette chambre close de toutes parts; il veut voir sa mère, il a hâte de connaître celle qui l'a tenu si longtemps contre son cœur, qui lui a donné la chaleur, la vie. L'impatient, le voilà de son petit bec qui frappe à la porte; la coquille serait trop dure pour ce frêle outil qui n'a pas encore servi; heureusement que ce bec est formé d'une petite protubérance cornée dont il va faire usage pour essayer de sortir de sa prison. Voilà donc qu'il frotte, qu'il pousse, qu'il frappe à coups redoublés et toujours au même endroit, vers le milieu de la longueur de l'œuf. Et à force de volonté, de courage, de travail, un trou est fait au mur, un éclat a jailli. Ah! reposons-nous un peu, reprenons haleine; et comme un mineur fatigué de sa position, le petit se retourne sur lui-même, il lève d'autres éclats et grandit son cercle jusqu'à ce que la coque, ouverte tout autour, se sépare en deux et le laisse, joyeux, se précipiter sous sa mère.

Tous n'ont pas la même force ni le même courage; tous ne sont peut-être pas également animés du même désir de voir leur mère. Mais elle, dont l'amour est si plein de sollicitude, elle vient en aide au petit prisonnier, elle frappe au dehors tandis que lui s'efforce au dedans. Enfin le voilà! Ce n'est pas sans peine. Il sort de sa coque comme les premières feuilles de leur bourgeon; il est encore tout fatigué de ses efforts; ses plumes sont mouillées, on dirait qu'il est nu. La mère le regarde, elle semble comprendre qu'il a encore besoin de sa chaleur; elle le retient sous son aile, le réchauffe, le sèche, le prépare à affronter les dangers de la vie.

1. Voy. vol II, page 58.

Déjà ses petits poumons se sont ouverts à l'air extérieur, sa respiration devient plus complète, se régularise et ses organes sont prêts à remplir leurs fonctions.

La mère enlève successivement les coquilles de son nid, et bientôt voilà tous les petits poussins éclos, secs, luisants, gentils à croquer, et qui ne demandent qu'à marcher. La mère est pleine d'émotion, elle voudrait déjà les voir s'ébattre devant elle; mais elle a peur qu'on ne les lui enlève; elle leur parle une langue qu'ils comprennent, car on les voit bientôt mettre le nez à l'air et s'échapper pour courir, trotter et flageoler sur leurs petites jambes encore frêles. Elle les appelle par des gloussements qui expriment ses sensations et dont on peut facilement saisir les différences; non-seulement la poule parle à ses petits, mais elle fait semblant de manger pour leur apprendre plus vite à manger tout de bon. Puis elle brise les plus gros morceaux de ses aliments pour les distribuer à chacun de ces petits dévorants qui, aussitôt le ventre plein, viennent faire leur digestion bien chaudement sous l'aile de la mère. Ils apprennent aussi à boire, les uns par imitation, les autres par rencontre fortuite en tombant le bec dans l'eau.

Voilà les petits poussins déjà grands; la mère est fière de sa couvée, elle ne cesse pas un instant de s'occuper de ses chers petits, elle n'existe que pour eux. Tantôt elle les conduit en les invitant à la suivre; tantôt elle s'arrête pour les recevoir sous ses ailes qu'elle entr'ouvre, les réchauffe sous ses plumes qu'elle hérisse; elle souffre avec une douce satisfaction que les uns se jouent sur son dos et que les autres se becquètent. Elle se prête à tous leurs mouvements auxquels elle paraît se plaire; elle leur abandonne ou au moins leur partage la nourriture qu'elle a trouvée, elle leur distribue la plus délicate et ensuite celle qui l'est moins. Puis si la pâtée ou le grain qu'on leur donne sont insuffisants, elle gratte la terre pour y chercher des vers dont ses petits sont si friands. Aussi comme elle fouille, comme elle crie avec tendresse, comme elle coupe ces vers, et les met en menus morceaux.

Buffon dit avec raison qu'on juge bien que cette mère, qui a montré tant d'ardeur à couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque les poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse. Sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous son aile, à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci que sa constitution en est sensiblement altérée et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses

plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude maternelle. Elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre. Paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse. Elle s'élance au-devant de la serre redoutable et, par ses cris redoublés, ses battements d'aile et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. On a vu deux poules se défendre courageusement contre une martre et succomber, mais après avoir crevé les yeux de leur agresseur. Celui-ci avait reçu de tels coups de bec qu'il put à peine se traîner encore quelques pas. Que de fois dans ma jeunesse, lorsque j'ai voulu chercher à prendre un petit poulet, la poule m'a sauté au visage et m'a forcé de battre en retraite devant son courage maternel!

Qui n'a pas vu, dit Toussenel, la poule, la dinde, la perdrix ou la caille défendre leurs petits, ne peut avoir qu'une médiocre idée de l'héroïsme. Il est inouï que dans une famille de bipèdes à plumes une mère ait abandonné volontairement ses petits.



La poule et l'épervier. (P. 295, col. 1.)

Bien mieux, la charité s'exerce chez eux à l'endroit des enfants trouvés avec une ferveur qui fait honte à notre philanthropisme. Placez à la première fenêtre venue un pauvre petit moineau orphelin de père et de mère, aussitôt tous les pères et toutes les mères des alentours viendront lui apporter la becquée. Les tout jeunes moineaux, sortis du nid à peine et qui n'ont pas encore de famille, profiteront de l'occasion pour s'essayer à la pratique de la charité.

Aussi les oiseaux n'abandonnent-ils jamais leurs petits, et n'était la cruauté des enfants, on ne compterait point de mortalité chez leurs nouveau-nés. C'est pourquoi, pour type d'amour maternel, nous avons pris la poule, qui n'est certes pas un oiseau très-intelligent, mais qui est assurément un excellent cœur de mère. Et voyez aussi comme la nature leur vient merveilleusement en aide. Les mères des gallinacés chargées d'une nombreuse famille n'auraient pu suffire à donner la becquée à tous les poussins : à peine sont-ils nés, l'instinct leur fait presque aussitôt distinguer leur nourriture.

Les mères des oiseaux de proie devant nourrir leur famille de chair vivante, sont plus fortes, plus grandes d'un tiers que les mâles, afin qu'elles puissent suffire à ce travail par leur vigueur; d'ailleurs elles n'ont guère au delà de deux petits; elles leur apportent des lambeaux de chair et même certains animaux vivants pour les accoutumer de bonne heure à connaître les seuls objets qui puissent les nourrir.

C'est ainsi que chaque oiseau, suivant l'ordre auquel il appartient, emploie toujours les mêmes aliments pour ses petits. Les passereaux remplissent leurs jabots de grains ou d'insectes et les dégorgent en partie macérés dans le bec de leurs nourrissons. Tous les animaux, même ceux dont le naturel est le plus cruel, les oiseaux de proie, deviennent prévoyants et bons pour leur progéniture.

Lorsque le jeune cygne essaye ses petits membres sur le bord d'un étang, le père et la mère applaudissent à ses efforts. Ainsi, l'amour maternel est gravé en signes ineffaçables dans le cœur des oiseaux.

Ernest Menault.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE II (*suite*)

Une histoire de guerre. — Kaloulou, le fils du roi. Simbamouéni.

« Je suis bon coureur, vous le savez tous; mais le meilleur coureur semble ramper, en comparaison de l'éléphant, pendant les deux ou trois cents premiers mètres de sa course. Donc les éléphants, surtout deux ou trois, gagnaient rapidement du terrain. A peu de distance, sur la gauche, il y avait un massif de broussailles.

» En quelques instants j'atteins ce massif, je regarde vivement de tous côtés, et je découvre à peu de distance, à demi caché dans l'herbe et les broussailles, un trou que je reconnais pour une bauge de sanglier. Excellent endroit pour se cacher, me dis-je, pourvu que le sanglier ne soit pas chez lui. En une seconde me voilà à plat ventre, et je m'introduis dans le trou à reculons. J'y suis à peine, tout à coup j'entends passer le tonnerre des éléphants sur ma tête, et immédiatement après quelque chose grogne derrière moi, un coup violent me projette hors du trou comme une balle hors d'un fusil, et je reste étendu sur le sol, comme un mort. Tout ce que je pus comprendre, c'est que j'avais été grièvement blessé à la cuisse par le propriétaire du trou où j'avais cherché un refuge. Puis je perdis connaissance.

» Quand je revins à moi, il faisait nuit. J'entendis, dans l'éloignement, des coups de fusil tirés à intervalles réguliers. Pensant que c'étaient mes compagnons qui étaient à ma recherche, je tirai un coup de fusil, auquel un autre répondit immédiatement. En continuant de tirer à quelques minutes d'intervalle, je réussis à les amener à l'endroit où j'étais, étendu sur le sol, incapable de remuer.

» Mes camarades me prirent sur leurs épaules, et m'emportèrent au camp, d'où je ne pus bouger pendant près de trois semaines. Je porte encore les marques du sanglier, et je les porterai jusqu'à ma mort. J'ai dit.

— Et l'éléphant que vous avez tué? demanda Sélim.

— On le retrouva le lendemain, à deux heures de marche de l'endroit où je l'avais tiré. On put le suivre facilement à la trace de son sang.

— Ah! maintenant, dit Simba, racontez-nous la bataille de Kicésa contre les Ouaroris, vos compatriotes, et comment vous avez sauvé le fils du roi.

— Oh oui! s'écria Sélim; racontez-nous cela; comme ce doit être intéressant. Je ne dormirai pas bien cette nuit, si vous ne le racontez pas.

— Bon, du moment où mon ami Simba désire une chose, et où mon jeune maître me la commande, Motto est toujours prêt.

« Kicésa partit donc d'Ounyanyembé avec mille hommes environ. Vers le vingtième jour, nous arrivâmes dans le voisinage de Kouikourou, capitale de l'Ourori. Cette nuit-là nous dormîmes tout armés; à un signal donné, nous nous mîmes tous à ramper à travers les buissons pendant près d'une heure; et, à la clarté de la lune, nous aperçûmes la palissade du village royal. Je vous réponds que nous ne perdîmes pas notre temps à le regarder; nos cornes donnèrent le signal, et nous nous élançâmes de ce côté. En un clin d'œil, les hommes de Kicésa touchaient la palissade, et entre les pieux braquaient leurs fusils sur le village. Mais pas un coup de feu ne fut tiré : Kicésa sait faire la guerre.

» Kicésa souffla dans sa corne, et du village une voix cria pour demander qui nous étions et ce que nous voulions.

» Notre chef répondit : « Sortez pour vous battre, car Kicésa est à vos portes.

— Kicésa! dit la voix d'un ton de surprise... Kicésa! ce ne peut pas être Kicésa d'Ounyanyembé

— C'est lui-même, et pas un autre. Je suis Kicésa, et je suis venu pour vous tuer. »

» L'homme dit alors : « Kicésa est donc bien pressé de mourir, qu'il vient si vite à Kouikourou, la capitale du roi de l'Ourori. Est-ce l'habitude de Kicésa de se battre ainsi à l'étourdie? Notre coutume, à nous, a toujours été de parler avant de combattre. Quelles sont les intentions de Kicésa? » Celui qui faisait cette question, c'était le roi lui-même; nous ne pouvions l'apercevoir, car il prenait grand soin de se cacher.

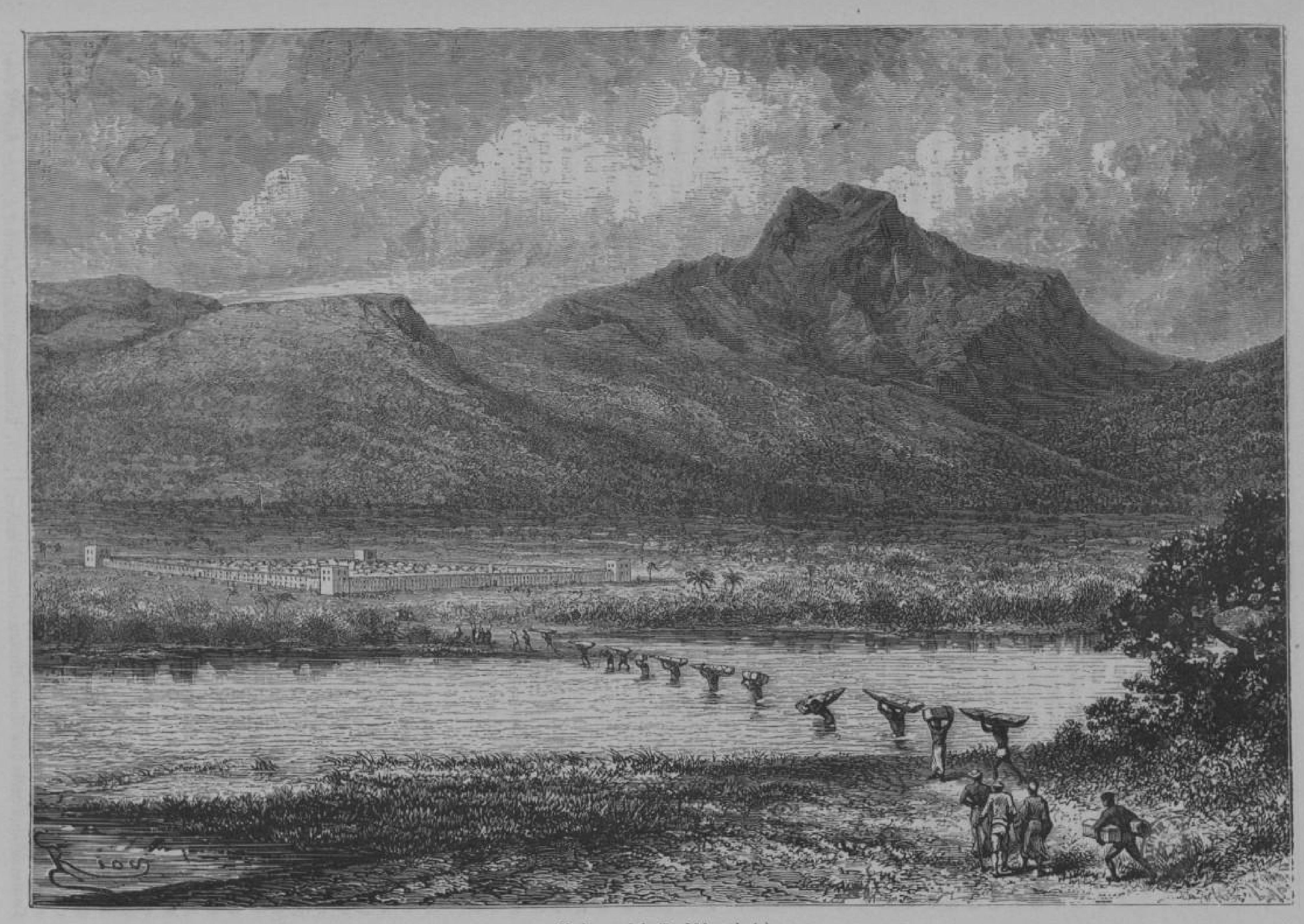
« Tu es un chien, et un fils de chien! » répondit Kicésa. « N'as-tu pas fait la guerre à nos marchands, les tuant dans la forêt pour leur voler leur ivoire? N'as-tu pas mutilé leurs fils? N'as-tu pas battu les prisonniers jusqu'à en faire mourir plusieurs sous le bâton?

» N'as-tu pas demandé Kicésa, le grand chef arabe, pour l'écorcher vivant, et te faire une parure de sa peau? Eh bien, Kicésa est à tes portes; viens donc prendre sa peau!

— Kicésa, tu as bien fait de venir, pour m'épargner la peine d'aller te chercher. Kicésa, tu es un brave homme, mais cela ne m'empêchera pas de t'écorcher vif; cela t'apprendra à venir aux portes de Mostana, la nuit, comme un voleur. On m'avait dit que tu étais brave. Est-ce être brave que de faire ce que tu as fait? Mon jeune fils Kaloulou, qui n'est qu'un enfant, suffirait, et au delà, pour te tenir tête. Reste où tu es, jusqu'au jour, afin que nous puissions voir celui que l'on disait brave, et qui n'est qu'un rôdeur de nuit!

— Mostana! puisque c'est là ton nom, dit Kicésa,

1. Suite. — Voy. pages 261 et 281.



Simbamouéni. (P. 299, col. 1.)

j'attendrai que le soleil se montre à l'orient ; alors tu verras ma figure, et tu mourras. J'ai dit. »

» Nous nous couchâmes au pied même de la palissade. Un homme sur cinq devait monter la garde, pendant que les autres dormiraient. Aussitôt que le soleil apparut du côté de l'orient, au-dessus de la cime des arbres, les cornes de Kicésa sonnèrent, pour que chacun se tînt prêt; en même temps, on entendit les tambours de Mostana. J'avais dormi profondément; à mon réveil, je me mis à regarder à travers les palissades, pour savoir à quoi ressemblait ce village que nous allions attaquer. C'était un village considérable, de forme circulaire, comme tous ceux de l'Ourori, mais les palissades étaient fortes et toutes neuves. Ce qui me frappa, comme quelque chose de tout à fait inusité dans le pays, ce fut une seconde enceinte qui protégeait le quartier de Mostana, et qui lui permettait de tenir à l'intérieur aussi longtemps que nous assiégerions la barrière extérieure, si nous n'avions pas été plus nombreux et mieux armés que ses hommes.

» Au bout de quelques instants, assiégeants et assiégés se battaient comme des lions, et se fusillaient à bout portant, ou du moins d'aussi près que le permettaient les palissades. Il fut bientôt visible que Mostana avait le dessous. Nous étions beaucoup plus nombreux, mieux armés. Ses gens étaient massés tous ensemble; chacune de nos balles, à travers la palissade, tuait ou blessait quelqu'un.

» La fusillade durait depuis une heure lorsque Kicésa fit enfoncer les deux portes; nous nous précipitâmes en masse dans la première enceinte; à mesure que nous y arrivions, nous nous abritions derrière les huttes qui étaient en dehors du quartier du roi. Alors, nous nous précipitons sur la seconde palissade, et, introduisant le canon de nos fusils par les ouvertures, nous tirons dans la foule.

» Je vous assure que c'était horrible; les gens tombaient en si grand nombre que nous n'aurions pu les compter; aussi, au bout de quelque temps ceux qui restaient se mirent à crier : *aman! aman!* grâce! Les portes de la palissade intérieure furent brisées en un instant, et les hommes de Kicésa s'y précipitèrent avec un tel bruit qu'on aurait pu les entendre à un jour de marche. Je fus entraîné par la foule vers la maison du roi. Le vieux Mostana combattit jusqu'à la fin, envoyant ses flèches avec tant de vigueur au milieu de la foule, que bien des hommes de Kicésa, au moment même où ils chantaient victoire, tombaient morts, percés d'outre en outre par les flèches mortelles qu'il lançait d'une main assurée. A ses côtés se tenait un garçon de trois ans plus jeune que notre maître Sélim. Il était grand, droit, et mince comme une de ces zagaies qu'il lançait avec tant d'adresse et de rapidité dans la foule qui menaçait le roi. Kicésa en personne était avec nous. Témoin de la valeur incomparable et de l'attitude de l'enfant, il s'écria : « Tuez Mostana, mais sauvez l'enfant. Cinquante vêtements à celui qui m'amène Kaloulou vivant. »

» Je suis né dans l'Ourori ; j'aimai cet enfant pour sa bravoure, dès le premier moment où je le vis. J'étais décidé à le sauver, s'il était possible, pour Kicésa; je n'étais pas non plus fâché de gagner les cinquante vêtements. Un bouclier appartenant à l'un des hommes de Mostana était par terre; je m'en saisis pour protéger mon corps, et je criai à Kaloulou, dans la langue du pays, que j'étais un ami et que je voulais le sauver. L'enfant, un moment surpris, s'arrêta ; mais comme je m'avançais précipitamment, il crut que je voulais lui faire du mal, et me lança une de ses légères zagaies. Il avait le coup d'œil si sûr, qu'il traversa le centre de mon bouclier et me transperça la main; au même moment je vis son père tomber en travers du seuil de sa demeure. L'enfant poussa un cri sauvage, et disparut dans sa hutte. Sans m'occuper de ma blessure, je m'élançai et j'arrivai près de la porte à temps pour le voir s'échapper par une autre issue qui donnait en dehors du quartier royal. Il jeta de tous les côtés un regard rapide, et se croyant sans doute hors de danger, il partit comme un trait. Plus agile que le léopard noir du Kaoundi, il franchit la palissade, et se mit à courir de toutes ses forces; il tenait à sa liberté comme un autre à la vie. Mais moi aussi je suis Mrori; je ne suis pas homme à me laisser battre par un enfant; arrachant la zagaïe qui clouait ma main au bouclier, je jetai le bouclier de l'autre côté de la palissade, et je sautai après. Je ne fus pas long à atteindre le fugitif; il venait d'entrer dans le bois quand je le saisis par le bras ; je lui dis alors dans sa langue de ne pas fuir un ami. Il se retourna, et me jeta un regard que je n'oublierai jamais ; il avait de beaux grands yeux, semblables à ceux de l'antilope, dont il porte le nom [1]. Quand il tourna vers moi ses grands yeux si doux et si éloquents, je pleurai sur ce fils de roi, devenu l'esclave de Motto.

« Vous êtes un Mrori, dit l'enfant, et vous voulez faire du fils de Mostana l'esclave de ces voleurs?

— Seigneur, les Arabes ne sont pas des voleurs; ce sont de riches marchands qui font le commerce de l'ivoire; quand on leur fait du tort, ils s'unissent pour combattre. Mostana est mort; le chef arabe Kicésa désire vous avoir. Êtes-vous disposé à vous soumettre?

— Vous n'êtes pas un Mrori; jamais un guerrier Mrori ne parlerait de se soumettre en esclave à un chien d'Arabe, si grand et si riche qu'il soit. Mostana m'a souvent prédit comment tout cela finirait. Écoutez-moi, frère. Mon père Mostana est mort; mon village va être brûlé ; ceux de ma race sont ou morts ou prisonniers, les champs seront abandonnés; tout le pays que j'aime deviendra un désert. Au nom de tout cela, voulez-vous me laisser aller rejoindre mon oncle, pour que je me souvienne toujours du brave

1. Kaloulou signifie antilope.

Mrori, qui dédaigna d'abuser de la faiblesse d'un enfant?

— Allez en paix, seigneur, allez en paix. Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. Motto est votre ami; si vous pouvez vous souvenir de Motto quand vous vivrez heureux dans la tribu de votre oncle, Motto vous en sera toujours reconnaissant.

— Vous vous appelez Motto? dit-il en me prenant la main. Les Ouaroris de la tribu de mon oncle se souviendront toujours de votre nom avec plaisir. Katalamboula, mon oncle, en gardera bon souvenir. Kaloulou a parlé. »

» Il m'embrassa comme si j'avais été son père. Ensuite, saisissant ses armes et le bouclier que je lui avais donné, il bondit avec la légèreté de l'antilope et disparut dans la forêt.

» Mais, voilà qu'il est tard, retirons-nous. Mon jeune maître, le voyage de demain sera long. Avant le lever du soleil, nous devons être en route pour Simbamouéni. Bonne nuit. »

Le lendemain, la caravane fut sur pied de bonne heure; tout le monde paraissait en excellentes dispositions: on criait, on chantait gaiement, on se réjouissait. Il en est toujours ainsi lorsqu'une caravane part tout alerte et toute fraîche pour une expédition de ce genre.

Le dixième jour, en sortant des grandes ombres projetées par la chaîne escarpée de l'Ourougourou, les voyageurs aperçurent la ville fortifiée de Simbamouéni. Sur une pente de gazon toute verdoyante, qui aboutit à la rivière Oungerengéri, se dressaient les tentes et les huttes des autres caravanes qui les attendaient.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN

LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Parmi les merveilleux travaux accomplis par le génie moderne, il n'en est peut-être aucun qui puisse être comparé, pour l'importance des résultats et la somme de difficultés surmontées, au grandiose chemin de fer du Pacifique, qui traverse le continent américain dans sa plus grande largeur et met en communication les rivages de l'Atlantique avec ceux du Pacifique.

Cette immense voie ferrée a une longueur de plus de 4600 kilomètres, c'est-à-dire égale à la distance qui sépare Lisbonne de Saint-Pétersbourg. Les trains qui la parcourent dans toute son étendue, de New-York à San-Francisco, ne mettent pas moins de sept jours et sept nuits à franchir cette distance.

Pendant tout ce temps, sauf les quelques centaines de milles de terrains cultivés et habités qui s'étendent immédiatement à l'ouest de New-York, on ne traverse que de vastes solitudes, où jusqu'alors le sauvage Peau-Rouge régnait seul. C'est ainsi qu'entre Omaha et la Californie, sur un parcours de 700 lieues, on ne rencontre que trois villes de quelque importance, Denver, Salt-Lake-City, la capitale des Mormons, et Corinne, ville qui ne doit son existence qu'à la création du chemin de fer. Tantôt la voie serpente pendant des jours entiers à travers les prairies, couvertes d'une couche de hautes herbes dont les ondulations rappellent les vagues de la mer, ou bien s'enfonce à travers d'impénétrables forêts vierges où la hache des pionniers n'a frayé que l'étroit passage qui lui est nécessaire; tantôt elle escalade les montagnes Rocheuses et s'élève le long des crêtes jusqu'à une hauteur de 2300 mètres.

Dans ces montagnes, les trains ont à lutter avec un obstacle des plus sérieux : la neige, qui s'amoncelle en quantité considérable et barre toutes les issues.

Dans les passages qui sont ouverts de tous côtés, les ingénieurs ont construit des tunnels de planches qui ont quelquefois près d'une lieue de longueur; sur la voie ainsi protégée par une solide toiture en charpente, la locomotive peut braver les neiges et le convoi passer en sécurité. On réserve toujours ces abris pour les gorges montagneuses, dans lesquelles les vents et les avalanches accumuleraient des masses infranchissables de neiges. Dans les parties de la voie qui sont moins sérieusement menacées par les neiges, par exemple sur un versant que la montagne elle-même abrite contre les vents, on s'en tient à la charrue à neige : c'est un vaste coin de fer en forme de double soc de charrue; on le place à l'avant de la locomotive, et cette dernière machine disparait presque tout entière dans l'immense déblais neigeux qu'elle balaye à mesure qu'elle avance sur les rails.

» Cette étrange charrue tranche-neige, dit M. Heine, un des ingénieurs attachés à ce grand travail, et auquel nous empruntons ces renseignements, a un poids qu'on ne peut évaluer à moins de 40 000 kilogrammes; cependant, comme on attelle toujours une locomotive supplémentaire avec ce monstrueux outil, le train n'éprouve aucun ralentissement sensible tant que l'épaisseur de la couche à balayer ne dépasse point 50 centimètres. Quand la neige s'élève jusqu'à 1, 2 ou 3 mètres de hauteur, on met deux, trois, ou quatre locomotives, et dans les moments difficiles on détache les wagons; alors les locomotives se lancent à toute vapeur en avant et faisant bélier. Cependant la vapeur ne triomphe pas toujours dans cette lutte contre les éléments; on a vu des convois battre en retraite pour ne pas demeurer prisonniers sous les neiges. »

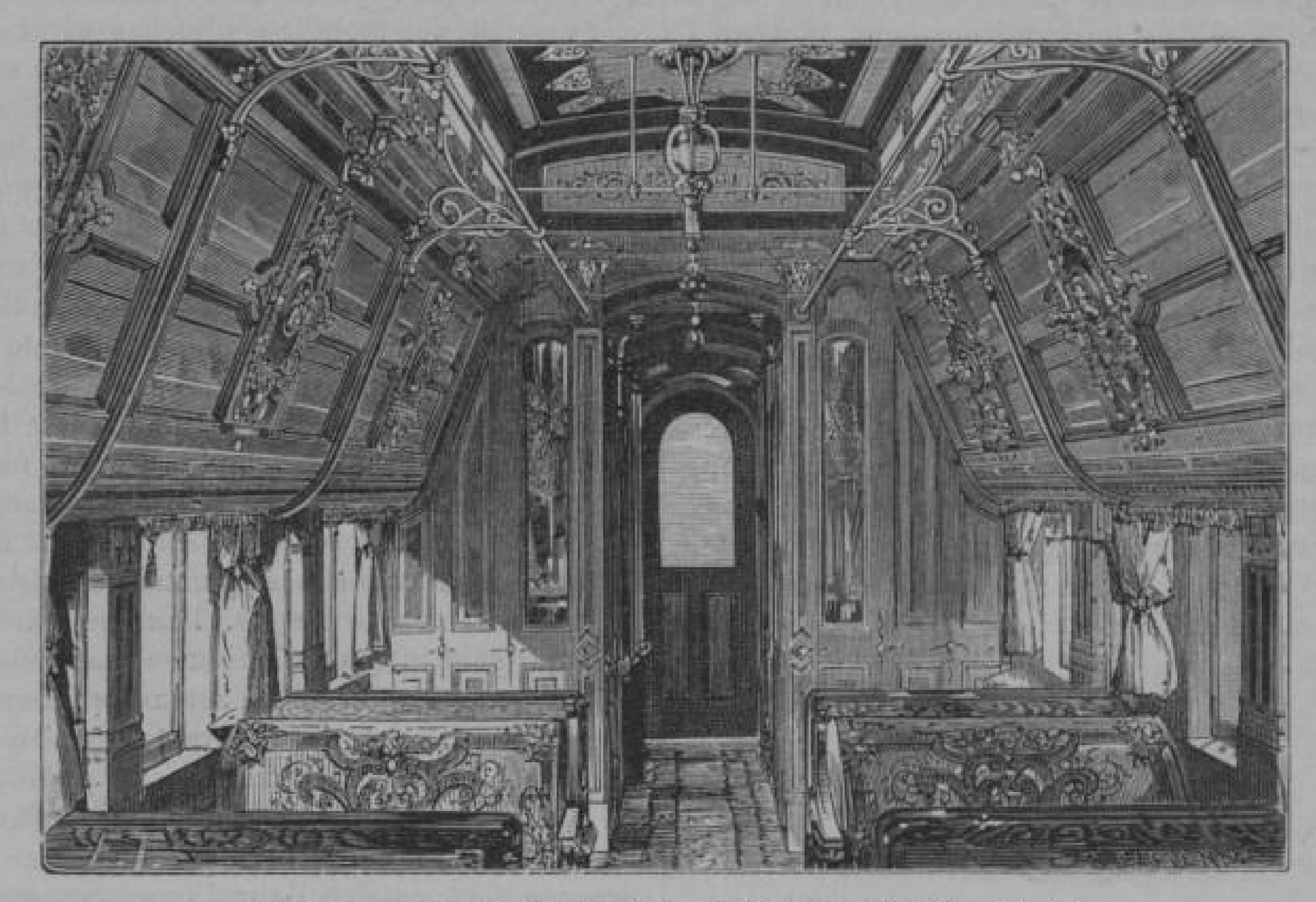
Les tunnels, qui auraient été fort nombreux et

auraient considérablement retardé l'exécution du chemin de fer, ont été remplacés par des passerelles à ciel ouvert d'une hardiesse tout américaine. On s'est contenté de creuser à travers la montagne d'immenses tranchées, que l'on faisait éclater avec la nitroglycérine, ce terrible agent cent fois plus puissant que la poudre, puis on a construit sur ces abîmes une sorte de cage à jour, formée d'un simple assemblage de poutres, dans laquelle le train roule à toute vapeur suspendu entre ciel et terre. Jamais en Europe on ne déciderait les voyageurs à s'engager dans un si périlleux passage, mais les Américains n'y font même pas attention; l'essentiel est de passer, et vite.

Mais la neige et les abîmes ne sont pas les seuls obstacles avec lesquels on ait eu à lutter; les Indiens n'ont pas vu sans un profond chagrin la civilisation envahir et traverser leurs territoires, vierges jusqu'à ce moment de toute tentative de ce genre. Ils ont bien compris que leurs solitudes allaient être envahies par les pionniers, que des villages, des villes, allaient s'élever de toute part et qu'ils seraient eux-mêmes refoulés hors de ces plaines qui étaient leur dernier refuge, et chassés vers des pays plus âpres et plus désolés encore. Et puis, la locomotive avec son panache de fumée, son sifflet strident, son bruit incessant, allait faire fuir à jamais les troupeaux de bisons sauvages qui sont la seule ressource des Peaux-Rouges.

Aussi les Indiens ont-ils, dès le début, déclaré la guerre aux constructeurs du chemin de fer et se sont efforcés d'entraver les travaux. Dans plus d'une occasion, ils ont enveloppé les convois de travailleurs et ont massacré ces malheureux jusqu'au dernier.

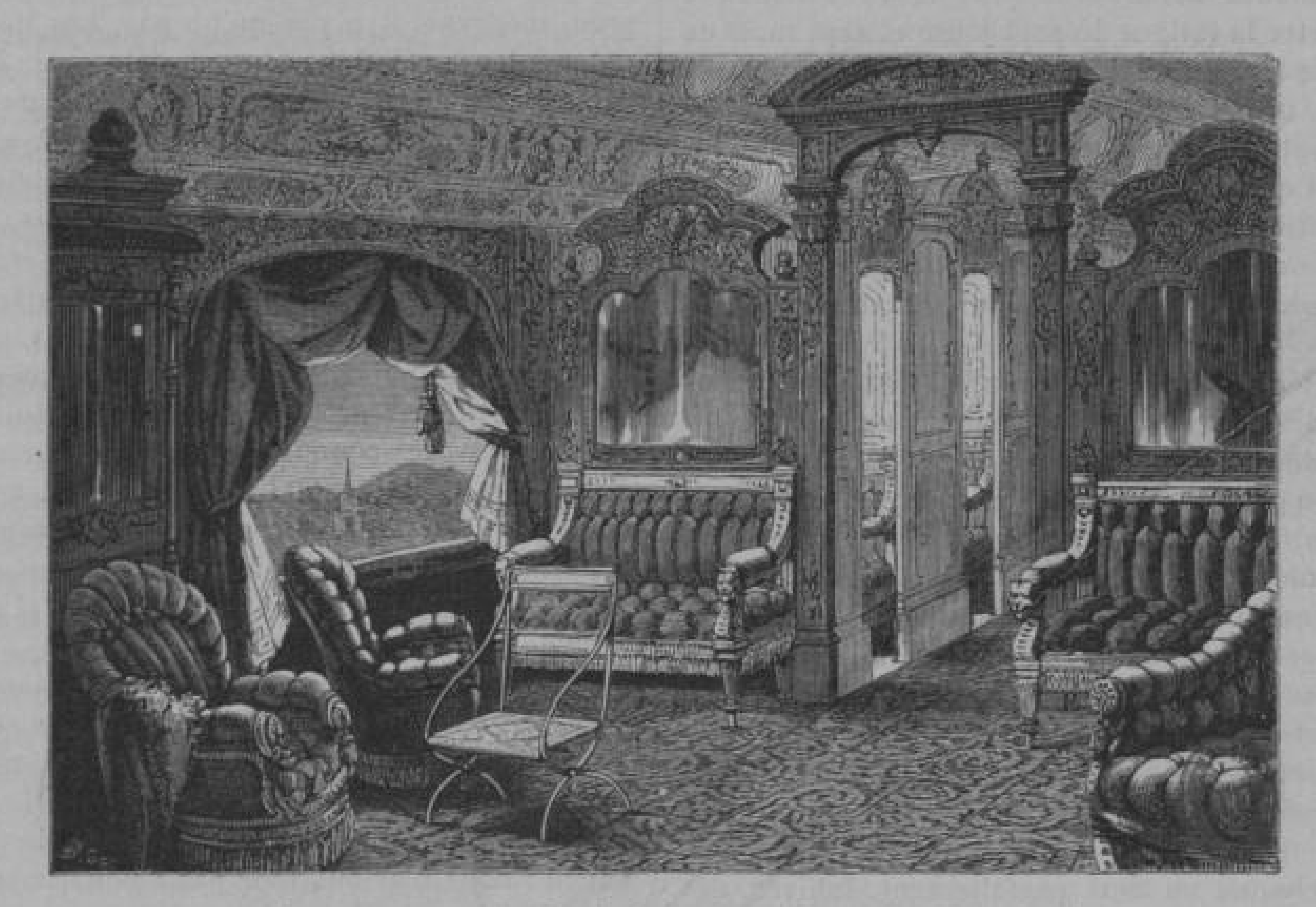
Un jour, un vaste incendie allumé par les Indiens dans les forêts et propagé par un vent violent, enveloppa de toutes parts un convoi que l'on croyait renfermer de la poudre. Heureusement il n'en était rien. Locomotive, wagons et voyageurs seraient devenus infailliblement la proie des flammes ou auraient péri sous l'attaque des tribus rassemblées sur leur passage, si le mécanicien n'eût pris le parti énergique de lancer courageusement le convoi à travers les flammes, en forçant la vapeur de la locomotive jusqu'à ses dernières limites. La prodigieuse rapidité de la marche développa un tel courant d'air sur les deux côtés du convoi, que les flammes s'écartèrent et que la terrible fournaise fut franchie sans encombre!



State-room, wagon du chemin de fer du Pacifique. (P. 302, col. 1.)

Après une lutte incessante, on est parvenu à pacifier les Indiens, mais pas complétement toutefois. « A toutes les stations, dit M. de Hubner, qui a suivi le chemin de fer du Pacifique en 1871, on voit de petits détachements de troupes qui ont la pénible et souvent dangereuse mission de surveiller les Indiens et de pourvoir à la sécurité des gares et des voyageurs. Heureusement, en ce moment-ci les Peaux-Rouges ne sont pas « sur le sentier de guerre »; aucune attaque combinée de forces considérables n'est à craindre; mais malheur au voyageur qui, dans un lieu solitaire (et la solitude est ici partout), se laisserait surprendre! Car, même en temps de paix comme celui où nous vivons, il y a des amateurs tout disposés à faire main basse sur les blancs qui pourraient se trouver sur leur chemin. Si vous êtes

nerveux, n'écoutez pas ou du moins ne croyez pas ce qu'aux stations, pendant les courtes haltes, on vous raconte des Indiens. Tout cela n'est certes pas l'évangile; mais, même en faisant une large part à l'exagération, il en reste toujours assez pour vous faire frémir, surtout lorsqu'on vous débite ces histoires émouvantes sur les lieux mêmes qui en ont été le théâtre. Un colporteur qui fait régulièrement le voyage de Montana veut bien m'exposer toutes les sensations que l'on éprouve pendant que l'on est scalpé par un Indien. C'est l'*après*, dit-il, qui est le plus terrible, puisque c'est une agonie lente et atroce. Quant à l'opération, c'est l'affaire d'un moment. Il y a très-peu d'exemples qu'un homme scalpé ait survécu à ce supplice. »



Palace-car, wagon du chemin de fer du Pacifique. (P. 302, col. 1.)

C'est le 1er juillet 1862 que le Congrès américain autorisa la construction du chemin de fer du Pacifique, et le 10 mai 1869 la voie entière fut livrée à la circulation. Il n'avait donc fallu que sept ans pour exécuter cette œuvre grandiose, la voie ferrée la plus considérable du monde.

M. Heine nous a laissé une description pittoresque de l'ordre et de la rapidité avec lesquels furent conduits les travaux.

« Les soldats de cette grande armée industrielle, ecrivait-il, ont été divisés en brigades, dont chacune est réservée pour un certain travail. En tête de l'avant-garde marchent les bûcherons qui, au nombre de quinze cents, font retentir les échos des montagnes et qui, chaque nuit, doivent se retrancher contre les Indiens et les bêtes fauves. Derrière ces sapeurs viennent les ingénieurs, qui placent des piquets pour indiquer la route que le chemin de fer doit suivre. Derrière marchent les terrassiers et les poseurs de traverses. Ces derniers sont partagés en trois brigades. La première, composée d'ouvriers d'élite, est chargée de placer les traverses dans les endroits où la voie fait des inflexions ou des détours. Elle prend des précautions spéciales pour marquer les endroits où vient tomber le rail. Les autres placent les traverses intermédiaires et font ce que l'on pourrait appeler le remplissage.

» Bientôt, en tête du train de la pose, vient un wagon, vaste plate-forme roulante, chargée d'environ quarante rails et de tous les accessoires. Chaque extrémité de cette plate-forme est pourvue d'un cylindre mobile pour faciliter le chargement et le déchargement des rails. Ce wagon se tient toujours au front de bataille et est accompagné de dix hommes, cinq de chaque côté. Un de ces cinq hommes place le rail sur le cylindre, trois autres le font sortir du wagon, et le cinquième place les coussinets, sur lesquels on le laisse tomber au commandement du chef d'équipe. Le mot d'ordre, *down* (en bas), est répété de chaque côté avec une vitesse moyenne de deux fois par minute. Il indique la vitesse d'accroissement de la voie ferrée, puisque chaque rail augmente de 4 mètres la longueur du grand chemin du Pacifique.

» Du moment où les nouveaux rails sont posés, le wagon s'avance jusqu'à leur extrémité, et la même manœuvre se répète sans attendre que le rail ait été fixé. Cette opération est faite par des brigades d'ouvriers qui viennent par derrière et qui consolident cette prise de possession du sol américain par la vapeur. C'est alors que l'on commence à rencontrer

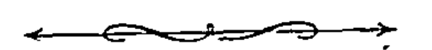
les trains immenses chargés de traverses, de rails et de matériel de toutes sortes. C'est la réserve de la grande armée qui s'avance. On voit les trains de manœuvre et de construction, les grands dortoirs roulants des ouvriers. Deux de ces wagons, véritablement monumentaux, n'ont pas moins de 80 pieds de longueur et servent de réfectoires. Il y en a d'autres renfermant les cuisines, les magasins, etc. C'est le désert qui est pris d'assaut. Partout retentit le tintement du travail, le choc des rails qui tombent, le retentissement des clous, du marteau, des cloueurs, ressemblant à un véritable feu de tirailleurs. »

Une fois la grande œuvre accomplie, il restait encore une autre difficulté à surmonter, c'était de fournir aux voyageurs le moyen de franchir d'un seul trait l'immense distance de plus de 1000 lieues et de supporter la fatigue de sept jours et sept nuits de chemin de fer. En effet, sur tout ce parcours, il n'y a ni ville, ni hôtel qui permette de prendre du repos; il faut franchir la distance d'une haleine. On comprend qu'il serait presque impossible aux personnes délicates de rester pendant sept fois vingt-quatre heures assises sur une banquette, dans une posture pénible, n'admettant qu'un sommeil entrecoupé.

Les Américains ont créé, pour obvier à cet inconvénient, des voitures, où, moyennant un faible supplément de prix (10 à 20 francs par jour et par personne), on peut voyager dans un compartiment isolé (*state room*) ou dans un wagon (*palace car*) contenant des lits, une table, des siéges, un sofa, etc. Les wagons ordinaires contiennent généralement quarante-huit places ; un espace resté libre au milieu permet au voyageur de circuler sur toute l'étendue du train. A droite et à gauche de ce passage se trouvent placés des siéges tournants, très-confortables. Moyennant 5 francs par nuit, on peut dormir dans un lit excellent; pour 2 francs 50, on a un fauteuil à dossier dans lequel on dort parfaitement. L'hiver, des poêles chauffent les wagons. Chaque voiture contient au moins un cabinet de toilette avec linge, savon, brosses, peignes, etc. Tout, enfin, est combiné pour permettre au voyageur de supporter aisément les fatigues de cette longue traversée.

Quant aux résultats matériels de la création de ce chemin de fer, ils sont immenses. Non-seulement cette voie nouvelle livre à la colonisation et à la civilisation d'immenses terres nouvelles, mais encore elle rapproche l'Europe des riches pays de l'extrême Orient. Au lieu de contourner l'Afrique ou l'Amérique du Sud, comme il fallait le faire autrefois pour aller en Chine, il suffit aujourd'hui de se diriger en ligne droite à travers l'Atlantique, les États-Unis et le Pacifique. Les deux extrémités du vieux monde se tendent la main par-dessus le nouveau continent.

P. Vincent.



LES LANGUES VIVANTES[1]

Mais laissons ces exceptions et ces anecdotes qui pourraient bien être apocryphes, et prenons des exemples plus sûrs, parce qu'on peut les vérifier tous les jours. Ce que savent de langues les Polonais instruits est étonnant. Ils sont, du reste, merveilleusement placés pour les apprendre. Établis aux confins du monde germanique et du monde oriental, ils ont des facilités extrêmes pour s'assimiler toutes les langues slaves, l'allemand et ses dérivés, le turc, et par suite les langues asiatiques. Le latin leur ouvre le chemin des langues du Midi, et du grec ancien au grec moderne il n'y a qu'un pas. Les Hollandais, grâce à leurs relations commerciales avec le monde entier, sont aussi très-remarquables sous ce rapport. Les enfants du canton de Genève, qui se destinent aux fonctions de maîtres d'hôtel, parlent de très-bonne heure, outre le français, les langues des voyageurs allemands, anglais et italiens. Ils ont pris au sérieux le mot de Charles-Quint : « Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. » Et puisque j'ai nommé ce fameux empereur, n'a-t-il pas prouvé qu'il ne dissertait pas des langues sans les connaître à fond, lui qui a si bien défini leur caractère extérieur quand il a dit : « Si j'avais à m'adresser à Dieu, je le ferais en espagnol; je parlerais français aux hommes, italien aux femmes, anglais aux oiseaux ; je garderais l'allemand pour parler aux chevaux. »

D'après lui, la langue française serait donc la plus propre aux relations des hommes entre eux. C'est cette opinion si longtemps répandue qui nous a sans doute fait mépriser les autres langues. Le français était la langue diplomatique. Nos voisins l'apprenaient : nous n'avions donc pas à nous occuper de la façon dont ces barbares pouvaient s'exprimer entre eux. Aujourd'hui, cela est un peu changé. Notre amour-propre national a reçu un tel avertissement, que tout le monde doit joindre ses efforts à ceux du ministre de l'instruction publique pour faire regagner, à vous, jeunesse, le temps perdu par nous autres anciens, de façon à ouvrir à la patrie, non-seulement de nouvelles sources de richesse, mais aussi peut-être le chemin qui la ramènera vers sa séculaire prépondérance dans les affaires de l'Europe.

Et d'abord, est-ce donc si difficile d'apprendre une langue étrangère ? La plus compliquée de toutes, l'allemand, n'a-t-elle pas, comme le grec, un nombre très-restreint de racines qui facilitent singulièrement la connaissance des mots composés ? On peut avoir raison moins facilement de sa syntaxe si différente de la nôtre, mais on y arrive avec un peu de patience et des professeurs sérieux, *sachant* ce qu'ils enseignent et *voulant* l'enseigner.

1. Suite et fin. — Voy. page 267.

Quant à l'anglais, nous le méprisons moins et nous le savons un peu mieux que l'allemand. Il n'est cependant pas inutile de savoir l'allemand pour apprendre l'anglais plus facilement, et c'est pourquoi je conseillerais de faire de l'allemand la première et la plus longue étude. Avec le latin et le français, l'espagnol et l'italien ne sont que des bagatelles. On pourrait presque dire que ce n'est qu'une affaire de prononciation différente et qu'on peut acquérir en un voyage de six semaines.

Grâce à ces quatre langues, voyez-vous combien s'agrandit notre horizon! Au lieu d'être isolés chez nous et d'y parler tout haut et sans contradicteurs, nous suivons l'impression produite par nos actes à l'extérieur. Nous savons comprendre et saisir les occasions favorables. Nous prévoyons de loin les dangers et sentons le juste moment où il est possible d'y parer. Nous sommes sur une défensive perpétuelle, et la surprise odieuse à laquelle nous avons dernièrement succombé n'est plus possible.

Indiquerai-je un moyen de s'exercer dans l'étude de ces langues? Il est de Gœthe, qui l'appliqua lui-même et pour lui-même dans sa jeunesse : « Les thèmes et les versions, dit-il dans ses *Mémoires*, m'étaient antipathiques; pour m'exercer, je supposai une correspondance entre six frères et une sœur habitant chacun un pays différent. Le frère aîné est en voyage et fait en bon allemand le récit de ce qu'il voit et observe. La sœur donne à tous des nouvelles de la famille, en allemand aussi, mais dans un langage plus familier et plus féminin. Le frère qui fait sa théologie écrit en latin et ajoute souvent à ses lettres des post-scriptum grecs. L'anglais est le partage du troisième frère, employé dans une maison de commerce à Hambourg; le français appartient au quatrième, fixé à Marseille, tandis que l'italien est l'idiome choisi par le cinquième, musicien passionné. Le sixième n'ayant plus de langue à sa disposition se jette dans l'allemand judaïque. » Ce qui pousse son secrétaire imaginaire, Gœthe, à étudier l'hébreu. Le moyen est-il bon? Je le crois. Essayez-en suivant vos forces, et non-seulement il vous donnera la connaissance des langues que vous avez choisies, mais une véritable lucidité d'esprit qui fera de vous un homme pratique, comme l'était le grand homme dont vous aurez suivi l'exemple.

Songez que la France n'a plus, à part l'Algérie, que des colonies insignifiantes, et que sa langue n'est guère parlée, hors de l'Europe, que dans une partie du Canada. Réfléchissez que si l'Allemagne a moins encore de possessions outre-mer, elle tient toute la partie centrale de l'Europe, et que le hollandais, le suédois, le danois, sont des langues de la même famille. Pensez que l'Angleterre voit son idiome répandu dans toute l'Amérique du Nord, dans l'Inde et en Australie. L'Espagne, en perdant son ancienne splendeur, n'en a pas moins laissé sa langue au Mexique, dans toute l'Amérique du Sud et dans bon nombre d'îles de l'Océanie : l'italien entre pour une part considérable dans les dialectes qui sont usités sur toutes les côtes de la Méditerranée. Nous ne pouvons donc aller nulle part sans éprouver cette difficulté à nous faire comprendre, qu'esquivait si bravement et si naïvement le Parisien dont je veux, pour finir, vous raconter l'histoire.

Il était parti en Hollande avec la persuasion que le monde entier parlait français. Aussi y parlait-il à tort et à travers, sans faire grande attention à ce qu'on lui répondait. Étant sur un bateau, il avise une jolie maison de campagne et demande au matelot qui le conduisait à qui elle appartenait. Celui-ci, homme du peuple, lui répond simplement : *Ik kan niet verstaan* (Je ne comprends pas). — « Ah! ah! dit notre Parisien, ce M. Kaniferstan a là une jolie habitation. Je la préférerais bien certainement à celle de mon ami *Chose* qui en a une dans le même goût du côté de Choisy. » Débarqué, il avise sur le quai une dame à qui un cavalier donnait le bras; il la trouve charmante, et prie le premier passant de lui nommer, s'il le peut, le cavalier qui conduisait une aussi belle personne : *Ik kan niet verstaan*, lui est-il répondu. — « Peste! M. Kaniferstan est un homme heureux! Une si belle maison! Une si belle femme! » Un peu plus loin, les trompettes de la ville sonnaient une fanfare à la porte d'un homme qui avait gagné le gros lot à la loterie. Notre voyageur s'informe et reçoit la même réponse. « Ah! c'en est trop! s'écrie-t-il, ce M. Kaniferstan, qui a une si belle maison, une si belle femme, vient encore de gagner le gros lot de la loterie! Il faut convenir qu'il y a des gens dont le bonheur est insolent! » Il continue cependant sa route et rencontre un enterrement. Fidèle à ses habitudes, il s'informe : « Qui donc est mort? » — *Ik kan niet verstaan*, entend-il encore. — « Ah! ce pauvre M. Kaniferstan, qui avait une si belle maison, une si jolie femme et qui venait de gagner le gros lot! Il doit être mort avec bien du regret! Mais je me doutais bien qu'une pareille félicité devait trouver son terme! Tout le monde ne peut avoir le bonheur de Pisistrate, et ceux qui le possèdent trop longtemps périssent comme lui! »

Cette anecdote, que racontait il y a une centaine d'années un agréable écrivain qui fut un bon naturaliste et un des plus intelligents consuls de France dans le Levant, me parut bien instructive. Elle nous peint à merveille et la légèreté et l'infatuation de nos concitoyens. Ce ne sont plus tout à fait aujourd'hui les mêmes hommes que sous Louis XV et Louis XVI; mais que de traits de ce temps-là il leur est demeuré, et combien encore il faut qu'ils apprennent pour être autre chose que des brouillons et des bavards! Ils ne peuvent être corrigés que par l'exemple des autres nations, et cette émulation ne peut naître que de la connaissance de leurs actes, de leurs travaux, et par conséquent de leur langue.

J. Assézat.



LE CONDAMNÉ OUBLIÉ

M. de Vaublanc rapporte dans ses intéressants *Mémoires* le curieux épisode suivant :

« Un gentilhomme, nommé de Chateaubrun, avait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794; il avait été mis sur le fatal tombereau et conduit au lieu de l'exécution, place de la Révolution.

» Après la Terreur, il est rencontré par un de ses amis qui pousse un cri d'étonnement, n'en peut croire ses yeux et lui demande l'explication d'une chose si étrange. Il la lui donna, et je la tiens de son ami.

» Il fut conduit au supplice avec quinze ou vingt autres malheureux.

» Après douze ou quinze exécutions, une partie de l'horrible instrument se brisa; on fit venir un ouvrier pour le réparer. Le condamné était avec les autres victimes auprès de l'échafaud, les mains liées derrière le dos. La réparation fut longue. Le jour commençait à baisser; la foule très-nombreuse des spectateurs était occupée du travail qu'on faisait à la guillotine, bien plus que des victimes qui attendaient la mort; tous et les gendarmes eux-mêmes avaient les yeux attachés sur l'échafaud.

» Résigné, mais abattu, le condamné se laissait aller sur les personnes qui étaient derrière lui. Pressées par le poids de son corps, elles lui firent place machinalement; d'autres firent de même, toujours occupées du spectacle qui captivait toute leur attention. Insensiblement, il se trouva dans les derniers rangs de la foule sans l'avoir cherché, sans y avoir pensé.

» L'instrument rétabli, les supplices recommencèrent, et l'on en pressa la fin. Une nuit sombre dispersa les bourreaux et les spectateurs.

» Entraîné par la foule, M. de Chateaubrun fut d'abord étonné de sa situation; mais il conçut bientôt l'espoir de se sauver. Il se rendit aux Champs-Élysées; là il s'adressa à un homme qui lui parut être un ouvrier. Il lui dit en riant que des camarades, avec qui il badinait, lui avaient attaché les mains derrière le dos et pris son chapeau, en lui disant de l'aller chercher. Il pria cet homme de couper les cordes.



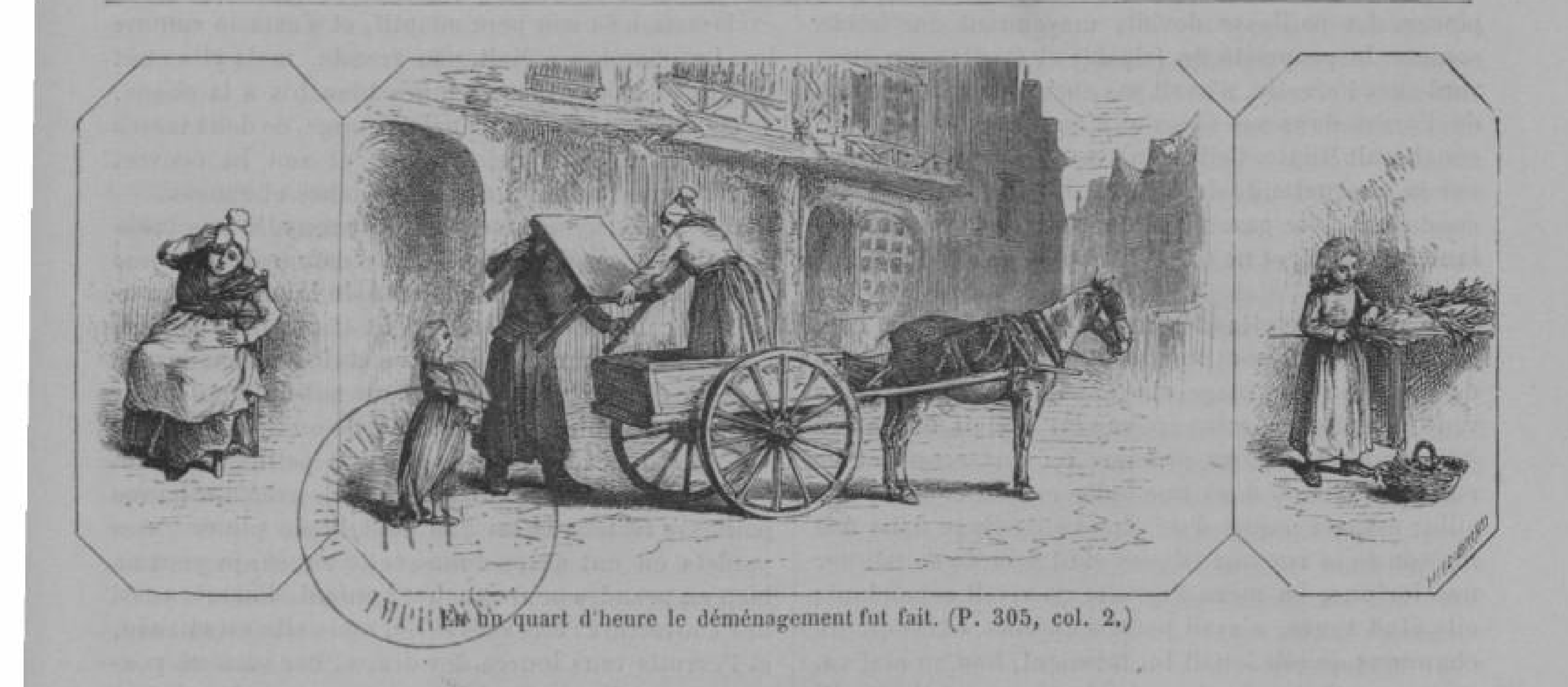
L'ouvrier coupa les cordes en riant. (P. 304, col. 2.)

» L'ouvrier avait un couteau et les coupa, en riant du tour qu'on lui racontait. M. de Chateaubrun lui proposa de le régaler dans un des cabarets qui se trouvaient aux Champs-Élysées.

» Pendant ce petit repas, il paraissait attendre que ses camarades vinssent lui rendre son chapeau; ne les voyant pas arriver, il pria son convive de porter un billet à un de ses amis, qu'il voulait prier de lui apporter un chapeau, parce qu'il ne voulait pas traverser les rues tête nue. Il ajoutait que cet ami lui apporterait de l'argent, et que ses camarades avaient pris sa bourse en jouant avec lui.

» Ce brave homme crut tout ce que lui disait M. de Chateaubrun, se chargea du billet et revint une demi-heure après avec cet ami. »

Le pauvre condamné, oublié par ses bourreaux et dont le nom avait été porté parmi ceux des victimes exécutées put, en se cachant jusqu'à la fin de ces sombres jours, conserver la vie qu'il ne devait qu'au plus miraculeux des hasards.



En un quart d'heure le déménagement fut fait. (P. 305, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS

XIII

Déménagement et emménagement.

Quand la Robert entra, un peu essoufflée d'avoir monté si haut, elle chercha des yeux un endroit où s'asseoir, et, ne trouvant que le billot, elle ne put retenir un : bah! qui voulait dire bien des choses. Elle s'y assit pourtant, non sans l'avoir essuyé de son mouchoir à carreaux, et écouta, en donnant de nombreux signes d'approbation, les scrupules de Carilès. Quand il eut tout dit :

« Eh bien! vous avez raison, père Carilès, dit-elle, vous n'êtes pas bien ici, et, quand on parviendrait à nettoyer la chambre, ça ne renverrait pas les mauvaises gens qui sont dans la maison. Il faut vous en aller, et je connais une bonne femme qui vous logera pour pas cher. Laissez-moi arranger ça, et venez me trouver au prochain marché. Tenez, voilà des plumes que je me suis fait donner par des marchandes de la halle, et des baguettes, et une pelote de ficelle pour les balais de la petite. Puisqu'elle veut gagner sa vie, il faut l'encourager, la chère mignonne... Mais au fait, attendez-moi ici; il n'est pas trop tard; je peux aller régler votre affaire avec Perrotte avant de m'en retourner à Couëron. Je reviendrai dans une heure vous dire si elle veut bien vous prendre. »

La Robert sortit, et Carilès l'attendit patiemment. Il n'éprouvait pas le besoin de s'occuper; il avait bien assez à faire avec ses réflexions. Que d'événements! Que de complications dans sa vie! De combien de choses il allait avoir besoin pour la petite, lui qui s'était si bien passé de tout pour lui-même! Il était un peu effrayé, et se prêtait en silence aux désirs, j'allais dire aux ordres de Miette, qui lui disait à chaque instant : « Père Carilès, aide-moi à attacher mes plumes! j'ai encore fini un balai. Nous allons sortir pour les vendre, n'est-ce pas? Je dirai : Achetez des balais de plumes! voilà la petite marchande de balais! » Carilès serrait la ficelle, la nouait, et l'enfant recommençait son travail. Quand la Robert revint, Miette lui montra d'un air de triomphe une douzaine de balais.

« Voilà qui est bien! dit la fermière. La petite est en train de gagner de quoi vous meubler. J'ai parlé à la mère Perrotte; elle vous louera une chambre et un cabinet, et s'occupera un peu de l'enfant : un homme ne sait pas toujours s'y prendre. Et si vous vous accordez bien, elle ne demandera pas mieux que de faire votre soupe avec la sienne. La petite a été mal nourrie; ça se voit, elle a besoin pour grandir de manger mieux que ça. Je viendrai vous prendre après-demain, et je vous apporterai différentes choses dans ma carriole; n'achetez rien auparavant. Allons, bonne santé, et au plaisir de vous revoir. »

Le surlendemain, en effet, la Robert et sa carriole stationnèrent devant la porte, pendant que Carilès descendait son maigre mobilier. En un quart d'heure le déménagement fut fait, et l'oreiller, le billot, la table, l'escabeau, et ce que Carilès appelait sa vaisselle et ses nippes, furent installés dans la carriole. Quant à la paillasse, la Robert déclara qu'on ne pouvait apporter chez Perrotte une chose si vieille et en si mauvais état, et qu'elle s'était chargée de la rem-

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273 et 289.

placer. La paillasse devint, moyennant une faible somme, la propriété du fripier; et Carilès, en arrivant chez Perrotte, n'avait pas encore réussi à mettre de l'ordre dans ses idées et à comprendre sur quoi coucherait Miette. Celle-ci n'y songeait guère : assise sur la banquette de devant, à côté de la Robert qui conduisait, elle gazouillait comme un oiseau, babillant, chantant, et ne se sentant pas de joie d'aller en voiture.

La mère Perrotte demeurait dans une vieille rue, aux environs du pont Maudit. Elle y était propriétaire de la moitié d'un étage, singularité qui se voyait souvent à Nantes, à cette époque-là. C'était une assez jolie propriété qu'un premier ou un second étage sur les quais ou dans une belle rue du centre de la ville; mais la moitié d'un cinquième étage dans une maison de la rue aux Oisons était loin de constituer une fortune. La mère Perrotte en vivait cependant; elle était veuve, n'avait point d'enfants, et les quatre chambres qu'elle louait lui faisaient, bon an mal an, un revenu de trente-cinq pistoles, comme elle disait, qu'elle arrondissait en tricotant des bas de laine à quinze sous la paire. Elle n'avait pas besoin de faire des économies, n'ayant point d'héritiers ; et comme elle était toujours prête à aller s'asseoir au chevet de ses locataires lorsqu'ils étaient malades, elle pensait qu'ils ne manqueraient pas de lui rendre le même service, quand la maladie la prendrait à son tour; ce qui ne s'était encore jamais vu. La mère Perrotte était une petite femme maigre, alerte et gaie, avec des cheveux aussi blancs que sa coiffe, et de grandes lunettes sur ses petits yeux gris. Elle se tenait ordinairement assise sur un petit fauteuil de paille, à côté de sa fenêtre, tendue d'un filet où grimpaient des capucines; elle avait sous ses pieds une chaufferette, devant elle une petite table entourée d'un rebord, où reposaient côte à côte un gros livre et un peloton de laine, et auprès d'elle une chaise où dormait son chat Mirliton, animal très-bien élevé, qui savait rester près d'un peloton sans le faire rouler, et près d'une saucisse sans y mettre la patte.

Ce fut ainsi que la mère Perrotte apparut aux yeux de Carilès et de Miette, quand la Robert, ayant frappé discrètement un petit coup pour les annoncer, ouvrit la porte et les introduisit chez leur propriétaire.

Après avoir échangé quelques salutations avec ses hôtes, Perrotte prit une clef.

« Je vais vous donner la chambre de Nanon, dit-elle à Carilès. Il y avait douze ans qu'elle y demeurait, la pauvre Nanon; et bien sûr, si elle n'était pas morte, elle y serait encore. Elle m'a laissé ses meubles, et comme je n'ai point de place pour les mettre dans ma chambre, je vous serais bien obligée si vous vouliez les garder. J'irai moi-même en prendre soin; ainsi ils ne vous donneront pas de peine. »

Elle ouvrit une porte, et Carilès se crut dans un palais. Miette, qui caressait le chat, accourut à une exclamation de son père adoptif, et s'extasia comme lui. La chambre n'était pas grande, mais elle était propre et gaie, avec ses murs blanchis à la chaux, sa cheminée ornée d'une pelote rouge, de deux tasses bleues et de trois coloquintes, et son lit couvert d'une courte-pointe à carreaux blancs et rouges.

Il y avait encore une vieille commode, une table et trois chaises de paille. Le lit s'enfonçait dans une espèce d'alcôve, de chaque côté de laquelle se trouvait un cabinet. L'un, tout petit et sombre, servait, dit Perrotte, à mettre le bois et les ustensiles de ménage; l'autre, éclairé par un œil-de-bœuf, pouvait contenir un lit, et Carilès y vit un lit de sangle.

« C'est un cadeau que je fais à la petite, dit la Robert : je l'ai apporté dans la carriole avec une bonne paillasse fraîche et un bon petit lit de plume; mes poulets en ont assez donné cette année, je pouvais bien en prendre pour coucher l'enfant. J'ai mis aussi une couverture: elle est vieille, mais elle est chaude, et Perrotte vous louera des draps; car vous ne pouvez pas continuer à vivre comme un bohémien, à présent que vous avez un enfant : comprenez-vous?

— Je comprends bien, répondit le pauvre Carilès, mais c'est que je ne sais pas comment faire...

— Alors, reprit la Robert, vous feriez peut-être mieux de ne pas garder l'enfant... »

Un si grand chagrin se peignit sur le visage de Carilès, que la vieille Perrotte en eut pitié.

« Allons, dit-elle, il faut toujours essayer; je vous aiderai. Elle a une figure tout à fait aimable, la petite. Et voyez comme Mirliton se laisse caresser par elle ! les bêtes sentent très-bien à qui elles ont affaire, et mon chat ne se laisserait pas toucher par quelqu'un de méchant. »

En effet, par la porte restée entr'ouverte, on voyait Miette, qui était retournée à Mirliton et qui lui passait la main sur le dos en lui murmurant des paroles flatteuses. Mirliton, tout en faisant entendre un ronron d'encouragement, conservait l'air fier d'un chat qui sait que de pareils égards lui sont dus.

Toujours est-il que, grâce au bon cœur de Perrotte et à la protection que Mirliton semblait accorder à Miette, Carilès fut tiré de ses inquiétudes. Et comme il n'était pas défiant, et que la présence de la petite fille lui avait fait gagner en trois jours des sommes énormes dont il ne savait que faire, il pria la mère Perrotte de vouloir bien se charger de tenir son ménage et de lui garder son trésor, qui montait à 6 fr. 70 c. C'était plus d'argent qu'il ne se souvenait d'en avoir jamais eu.



XIV

Nouvelle vie.

La vie qui commença alors fut toute nouvelle pour Miette, toute nouvelle pour Carilès. S'il avait fallu que le bonhomme s'astreignît à s'occuper du soin d'un ménage, il est probable qu'il se fût bientôt cru aux galères et qu'il eût, comme on dit, jeté le manche après la cognée; mais le secours de la bonne Perrotte, qui prit bien vite Miette en affection, lui rendit fort douce cette existence d'ordre et de paix à laquelle il était si peu accoutumé. On ne le revit plus au *Chêne d'Aaron*, et la mère Gauvreau perdit une de ses pratiques. Chaque matin, Perrotte plaçait sur sa table son poêlon de terre cuite rempli de lait fumant, et appelait ses voisins. Carilès et Miette apportaient leurs tasses, et on déjeunait gaiement, sans oublier de laisser quelque chose à Mirliton. Ensuite Miette aidait à laver la vaisselle et à faire le ménage; elle s'armait d'un chiffon de laine et frottait les meubles de toute la force de ses petits bras; elle rangeait, elle essuyait, et Perrotte riait et prédisait qu'elle serait une fameuse petite ménagère. Puis Carilès prenait ses moulins et Miette ses balais, et ils s'en allaient par la ville crier leur marchandise.



On déjeunait gaiement. (P. 307, col. 1.)

Miette était la favorite des femmes de la Halle. Perrotte lui ayant un matin confié un petit panier, en la chargeant de rapporter des légumes, elle était revenue avec son panier plein, sans avoir vidé sa bourse : chaque marchande avait donné, et aucune n'avait voulu être payée. Cela se renouvela souvent, et on peut croire que la Robert n'était pas la dernière à rendre service à Miette, c'est-à-dire à Carilès. Elle apportait de la laine de ses moutons pour que Perrotte tricotât des jupons à l'enfant; elle n'amenait pas une charretée de bois en ville sans déposer à la porte de Carilès quelques souches ou quelques fagots, qu'il ne pouvait refuser, puisque c'était « pour l'enfant ». Et puis c'étaient des pommes, des galettes, un bon pain bis, encore chaud, tant elle l'avait bien tenu enveloppé pendant la route; enfin il ne se passait pas une semaine sans que le ménage du marchand de moulins à vent ne s'enrichît de quelque don de la Robert. La vente allait bien; on s'intéressait à la petite fille, et les balais ajoutaient aussi chaque jour quelques sous à la bourse. La mère Perrotte était honnête et économe; elle aimait l'enfant, elle n'était pas fâchée d'avoir un voisin avec qui causer, et elle trouvait aussi son profit à cette vie en commun.

Pour Carilès, il avait décidément gagné au change; sans parler du bien-être auquel il était assez indifférent, il aimait encore mieux trouver son dîner chez lui que de se donner la peine de l'acheter. Et puis, les jours de pluie, quel plaisir de n'être plus seul! même quand personne ne disait rien, quel doux bruit que celui des jeux de Miette, mêlé au ronron du chat et au cliquetis des aiguilles de la mère Perrotte! Souvent, pour ne pas allumer deux feux, Carilès apportait son établi dans la chambre de la voisine, et travaillait à ses moulins, aidé de la petite fille, qui était devenue fort adroite à en tailler les différents morceaux; et Carilès songeait, en la regardant, qu'il avait certainement toujours été heureux, mais qu'entre son bonheur d'autrefois et celui d'aujourd'hui il y avait la même différence qu'entre un moulin d'un sou et un moulin de deux sous. On prend ses comparaisons où l'on peut.

Parmi les personnes qui s'intéressaient à la protégée de Carilès, il faut compter la famille de la Ville aux Roses. Miette était allée porter ses remercîments à Pauline pour avoir taché la robe, et à sa mère pour l'avoir donnée. On l'avait trouvée très-gentille, on lui avait fait manger une tartine de raisiné, on l'avait questionnée sur sa vie passée, et toutes les paires d'yeux, même celle de la mère, s'étaient mouillées au récit des malheurs et des terreurs de l'enfant. On l'avait engagée à revenir, et madame Terrasson, depuis ce temps-là, se servait souvent avec ses enfants du nom de Miette comme d'une excitation à bien faire. « Si on met dans une tirelire les sous du dimanche, on aura de quoi acheter des sabots à Miette quand ses vieux souliers seront usés. — Peut-on perdre son pain, quand il y a des enfants, comme Miette, qui ne vivent que du pain de la charité! — Pauline, si tu t'appliquais à bien coudre, tu pourrais faire ces chemises que je viens de tailler pour Miette dans un vieux drap. »

Et ainsi de suite. Miette était sans cesse citée, et le nom de Miette obtenait bien des choses que n'eussent pas obtenues des sermons sur la charité, sur l'ordre ou sur le travail. Nulle morale ne porte plus de fruit que la morale pratique.

L'hiver s'écoulait tout doucement ainsi, et dans les quartiers de Nantes où le père Carilès était aussi connu que le loup blanc, Miette commençait à être aussi connue que Carilès. On savait son histoire, et même bien des gens en avaient fait une légende en lui attribuant une foule d'aventures extraordinaires qui ne lui étaient jamais arrivées. Mais Miette n'en savait rien, et elle se trouvait très-heureuse de se promener dans la ville en vendant des balais et des moulins, d'aider Carilès à tailler ses cartes ou à nettoyer ses baguettes, et de faire de bonnes parties de jeu avec Mirliton.

Il y avait pourtant dans sa vie des heures qu'elle n'aimait guère et qu'elle cherchait toujours à esquiver. C'étaient les heures où la mère Perrotte, qui avait sur les choses d'ici-bas des idées plus justes que Carilès, la faisait asseoir près d'elle sur une grande chaise, et lui mettait entre les mains deux aiguilles d'acier accompagnées d'un brin de laine, lequel dérivait d'un peloton placé dans la poche du tablier de la petite fille. Un peloton ! la jolie chose pour faire rouler d'un bout à l'autre du corridor, devant Mirliton qui se précipitait pour l'atteindre, si vite, qu'il roulait sur lui-même comme s'il eût été un autre peloton ! et comment pouvait-on faire de ce charmant joujou un vilain instrument de supplice ! Il fallait tenir une aiguille de chaque main, passer la laine entre les deux aiguilles, former une maille, la faire couler d'une aiguille sur l'autre, recommencer, recommencer encore, toujours ! Cela s'appelait tricoter, et la mère Perrotte disait que c'était nécessaire pour les femmes, cet ouvrage-là. Pour les femmes, peut-être; mais Miette ressemblait encore si peu à une femme ! elle ne voyait vraiment pas à quoi cela pouvait servir, un travail qui la faisait rester tranquille si longtemps de suite. La mère Perrotte avait aussi une autre invention, tout aussi désagréable que la première; elle avait un jour pris une de ses aiguilles, — toujours ces grandes aiguilles ! — elle avait ouvert d'un air grave le livre qui reposait sur sa petite table, côte à côte avec son tricot, et elle avait montré à Miette les petits signes noirs qui en constellaient les feuillets, en lui disant : « Ceci est un A, ceci est un B, » etc. Miette ne voyait aucun inconvénient à ce que ce fût un A ou un B ; mais quand il lui fallut chercher des lettres pareilles parmi celles qui couvraient la page, il lui sembla que toutes ces lettres lui dansaient devant les yeux, et Perrotte ne put obtenir d'elle que d'amples bâillements et des regards désespérés à Mirliton. Cette scène se renouvela plusieurs fois, et Perrotte, malgré sa patience, finit par déclarer à Carilès qu'il n'y avait pas moyen d'apprendre la moindre chose à cette petite fille-là.

Carilès ouvrit de grands yeux. L'idée ne lui était jamais venue qu'il fût utile d'apprendre quelque chose à Miette, et il le dit tout naïvement à Perrotte.

« Mais que voulez-vous qu'elle devienne quand elle sera grande ? lui demanda-t-elle. Elle ne pourra pas vendre des petits moulins toute sa vie, et il faudra pourtant qu'elle gagne son pain. »

Carilès se mit à rire.

« Oh ! pour cela, elle le sait, et elle ne demande pas mieux. C'est la première chose qu'elle m'ait dite, qu'elle voulait gagner son pain; et vous voyez bien qu'elle m'aide tant qu'elle peut.

— Oui, elle ne demande pas mieux que de faire ce qui l'amuse; mais ça ne pourra pas toujours durer : il faut absolument qu'elle apprenne à travailler. Vous devriez l'envoyer à l'école.

— A l'école ! Vous croyez qu'elle n'y serait pas malheureuse ?

— Eh non ! Elle aurait des camarades pour jouer, et elle apprendrait à coudre, à tricoter et à lire, de sorte que vous pourriez la mettre en apprentissage, dans cinq ou six ans d'ici, et lui donner un bon métier. Vous vous êtes chargé d'elle, c'est comme si vous étiez son père; vous êtes obligé à présent d'en faire une honnête femme. Quand on n'est pas capable de gagner son pain, on le vole : voulez-vous qu'elle devienne une voleuse ? Si vous ne voulez pas vous occuper d'elle, alors mettez-la à l'hôpital. »

Carilès fit un soubresaut.

« J'aime mieux l'envoyer à l'école ! s'écria-t-il. Allons, ne vous fâchez pas, mère Perrotte; elle va y aller, je vous le promets. — C'est égal, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, c'est joliment difficile d'élever un enfant. »



XV

Cet âge est sans pitié.

Carilès avait raison : il est très-difficile d'élever un enfant; il est même très-difficile d'accomplir un bien quelconque, et dans ces deux entreprises beaucoup de gens restent en route. Ils s'occupent de leurs enfants tant qu'il n'y a qu'à s'en amuser, comme d'un joli petit animal; et le jour où il faudrait le contrarier un peu pour lui faire prendre un bon pli, ils trouvent la tâche ennuyeuse et la passent à d'autres, à moins qu'ils ne laissent l'enfant s'élever tout seul. Bien des gens aussi se lancent à corps

perdu dans une bonne action : ils sont tout feu, tant que cela ne leur donne pas de peine, mais ils se retirent dès que l'entreprise leur coûte un peu d'effort et de fatigue ; et pour faire taire leur conscience qui gronde, ils lui jettent en pâture cette belle excuse : « Après tout, je n'étais pas obligé *à cela*, et c'est déjà beaucoup ce que j'ai fait. »

Eh ! non, monsieur ou madame; vous êtes complétement dans l'erreur. Vous n'étiez pas obligé *à cela*, peut-être bien, avant de l'avoir entrepris ; mais vous y êtes absolument obligé, à présent que vous avez commencé : c'est un engagement moral que vous avez pris ; et ce que vous avez déjà fait n'est rien du tout. C'est le bien à moitié fait, fait par hasard, qui jette dans le monde tant de semences de rancune qui lèvent plus tard et qui font crier à l'ingratitude. Si Carilès, après avoir donné à Miette six mois de bonheur l'eût abandonnée, ne lui aurait-il pas fait plus de mal que de bien ? Disons tout de suite que le brave homme n'en avait nulle envie; seulement il commençait à éprouver les inquiétudes des péres de famille.

Il prit ses informations, et sut qu'il y avait dans le voisinage une école gratuite de filles. Par un beau jour de mai, il y conduisit Miette, parvenue à ce qu'on appelle l'âge de raison, non sans lui avoir présenté les plus encourageantes perspectives : de bonnes petites camarades qui joueraient avec elle, et une maîtresse qui lui raconterait les plus belles histoires du monde.

Miette, un peu tremblante, mais confiante pourtant, fit son entrée, son petit panier au bras, dans la grande salle carrelée, aux murs badigeonnés en jaune, et peuplée d'une cinquantaine de petites filles aux yeux curieux. Sous ces cinquante paires d'yeux, Miette baissa les siens, et alla s'asseoir à la place qu'on lui indiqua, en se faisant aussi petite que possible. Personne ne lui parlait, mais on chuchotait dans la salle, et Miette sentait qu'on parlait d'elle ; elle commençait à avoir envie de pleurer. Plusieurs élèves furent appelées pour lire ou réciter; et à chaque instant la maîtresse recommandait à la *nouvelle* d'écouter ce que disaient les autres. Miette écoutait ; elle s'efforçait même de comprendre, si bien que sa petite cervelle en était toute fatiguée. Les mouches bourdonnaient contre les vitres ; le soleil brillait, et l'esprit de l'enfant s'envolait au loin, sur les quais étincelants de soleil, sur les ponts d'où l'on voyait les bateaux et les prairies, et où Carilès passait tout seul, pendant que Miette était enfermée avec des inconnues... Et toutes ces voix monotones qui psalmodiaient en chœur une leçon la berçaient comme un chant de nourrice. Elle per-

Petites misérables, s'écria-t-il. (P. 311, col. 1.)

dit peu à peu le fil de ses pensées, sa tête se pencha sur sa poitrine et se trouva bientôt appuyée sur la table : Miette dormait.

Un grand coup de coude la réveilla. Effarée, elle se dressa sur ses pieds, et, ne se rendant pas bien compte de la situation, n'entendant même pas le rire étouffé de sa voisine, elle s'écria : « Me voilà, père Carilès ? »

Un grand éclat de rire de toute l'école lui répondit. La maîtresse s'interrompit et regarda sévèrement Miette. Miette, tout à fait réveillée, cacha sa figure dans ses mains.

« Fi ! que c'est vilain, s'écria la maîtresse, de troubler la classe dès le jour de son arrivée. Allez vous mettre dans un coin, toute seule ; là, au moins, vous ne dérangerez personne. »

La pauvre Miette obéit, et ne fit plus guère d'attention aux leçons : elle avait assez d'occupation à étouffer ses sanglots. La cloche de la récréation sonna, et les enfants s'élancèrent à la recherche de leurs paniers comme si elles n'eussent pas mangé depuis huit jours. Sur un signe de la maîtresse, Miette les suivit. Mais elle n'osa pas se mêler aux groupes ; elle posa son panier par terre, au bout de la cour, et se mit à grignoter, en soupirant, son pain et ses figues. Personne ne s'approchait d'elle ; personne ne venait l'inviter à prendre part aux jeux. De temps en temps les enfants la regardaient en causant. Quelques lambeaux de leur conversation lui arrivaient par moments.



Oh ! la pleurarde ! la niaise ! (P. 310, col. 2.)

« C'est la petite sorcière !

— Est-ce qu'elle est sorcière, vraiment ?

— Puisqu'elle vend des balais ! Toutes les sorcières ont des balais, c'est connu, dit une des malignes de la bande.

— On dit que le père Carilès l'a volée.

— Non pas ; elle est tombée à califourchon sur ses épaules, un soir qu'il passait le long des tours du château, et il n'a jamais pu se débarrasser d'elle depuis. » Les rires recommencèrent.

« Il faut lui demander son histoire ! elle la saura bien, peut-être.

— C'est cela ! demandons-lui son histoire ! »

L'essaim s'envola, et vint s'abattre tout près de Miette, qui s'était reculée involontairement, comme si elle eût craint d'être écrasée.

« Petite, comment t'appelles-tu ? lui dit d'un air d'autorité une des *grandes* de l'école.

— Marie Carilès, répondit l'enfant avec un peu d'hésitation, car elle était bien plus habituée à son petit nom de Miette.

— Est-ce que c'est ton père, le vieux Carilès ?

— Non ; mon vrai père s'est tué en faisant des tours.

— Et ta mère, demanda une fillette à l'air jovial, s'appelait-elle madame Carilès ?

— Tais-toi donc, reprit l'autre interrogatrice. Qu'est-ce qu'elle faisait, ta mère ?

— Elle jouait la comédie à la foire, » répondit Miette, qui trouvait cela tout simple.

Les rires redoublèrent.

Miette n'avait pas conservé de sa famille des souvenirs assez agréables pour s'y complaire, et elle ne pensait pas souvent à ses parents ; mais en ce moment l'image de la pauvre comédienne qui la déshabillait et la couchait si soigneusement après le spectacle, sans prendre le temps de quitter son costume souvent baigné de sueur, lui revint si vivement en mémoire qu'il lui sembla sentir son baiser. Elle fondit en larmes.

« Oh ! la pleurarde ! la niaise ! s'écrièrent les enfants. Personne ne jouera avec elle ! allons-nous-en ! »

Elles s'en allèrent en effet ; et bientôt après on rentra dans la classe, où Miette s'efforça pendant deux heures de comprendre quelque chose aux belles histoires de la maîtresse, tout en songeant tristement aux bonnes petites camarades qui devaient jouer avec elle. C'était le père Carilès qui le lui avait promis. Il l'avait donc trompée ? et si Carilès l'avait trompée, à qui pourrait-elle recourir, la pauvre Miette !

Quand le signal fut donné, elle se leva avec l'empressement qu'on met le matin à sortir d'un lit où l'on a été victime d'un cauchemar. Elle croyait trouver Carilès à la porte ; mais il avait sans doute été retenu, et il n'était point encore là. — « Est-ce qu'il m'a abandonnée ? » se dit l'enfant, et sa tristesse s'augmenta. Elle se dirigea pourtant vers la rue aux Oisons : mais deux bras étendus lui barrèrent le passage.

« As-tu fini de pleurer ? » lui demanda une de ses persécutrices de tout à l'heure.

Il n'en fallait pas davantage pour rappeler ses larmes qui n'étaient pas bien loin.

« Ah ! elle pleure encore ! c'est pour remplacer la pluie ! s'écria une autre écolière.

— Elle a entendu dire qu'on avait besoin d'une fontaine dans la rue !

— Mais non, les sorcières n'aiment pas l'eau.

— Sorcière, qu'as-tu fait de ton balai ?

— Sais-tu jouer la comédie ? Allons, fais-nous des tours !

— Danse-nous une belle danse !

— Oui, oui, danse, nous danserons une ronde autour de toi ! »

Les mains s'unirent aux mains, et une ronde se forma.

La pauvre Miette essaya en vain de la rompre pour s'enfuir; le cercle tourbillonnait autour d'elle, avec des rires et des cris qui lui étaient adressés, car les mots : sauteuse ! comédienne ! marchande de balais ! sorcière ! venaient à chaque instant frapper son oreille.

Par moments elle se sentait saisir et pousser violemment; elle tournait sur elle-même et se trouvait à dix pas, étourdie, pleurante, et toujours environnée de la bande infernale.

Tout à coup le bruit et le mouvement s'arrêtèrent court : un grand silence se fit, au milieu duquel la voix de Carilès, cette voix si pacifique d'ordinaire, résonna comme la trompette de l'ange du jugement.

« Petites misérables ! s'écria-t-il, faut-il que vous soyez sans âme et sans cœur pour ne pas avoir pitié d'une pauvre petite enfant sans père ni mère ! Et encore vous avez pris pour l'insulter le moment où le pauvre vieux bonhomme n'était pas là pour la défendre !

» Pauvre agneau ! moi qui lui avais promis que vous l'aimeriez ! Allez, vous n'êtes toutes que des lâches ! mais je vous le dis, moi, bien sûr que Dieu vous punira ! »

Il ramassa le panier que Miette avait laissé tomber, pris l'enfant par la main et l'emmena en lançant un dernier regard de colère aux petites filles terrifiées.

A suivre. Mme COLOMB.





LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE III

Le conseil. — L'aventure du crocodile. — Sélim récompensé de son courage et de son adresse.

Comme c'est l'usage en Afrique, les nouveaux arrivants s'annoncèrent par des décharges répétées de leurs fusils. On vit apparaître en foule les Arabes et leurs gens, qui étaient déjà campés sous les murs de Simbamouéni.

Comme on n'attendait plus qu'Amir pour tenir conseil sur la route à prendre, aussitôt qu'il eut réparé ses forces par un bon repas, le conseil se réunit dans la tente de Khamis, qui avait été choisi par acclamation pour commander les caravanes réunies.

La délibération fut longue et sérieuse. Prendrait-on la route du nord ou celle du sud ? Celle du sud était la plus courte, mais la plus dangereuse. Celle du nord était plus sûre, mais on avait plus de tributs à payer aux roitelets du pays. Comme la caravane représentait une force imposante et que l'on voulait payer le moins de tributs possible, la majorité décida que l'on suivrait la route du sud. Amir, Sultan-Ben-Ali et Khamis auraient préféré la route du nord, mais ils se rangèrent à l'avis de la majorité.

La nuit est venue. Les feux du campement brillent par centaines. Près de la tente d'Amir, Simba et Motto sont assis devant le feu, avec les fundis des autres chefs arabes. Sur des tapis d'Oman se trouvent Sélim fils d'Amir, Khamis fils de Khamis, Isa et les deux frères Abdallah et Moussoud fils de Cheïkh Mohammed.

Là, comme dans tout le camp, on parlait de la décision du conseil.

« Eh bien, Simba, dit Sélim, que pensez-vous de la route du sud ? aurons-nous de l'amusement ?

— Trop ! mon jeune maître, répondit Simba sans lever les yeux; il paraissait tout absorbé par le soin de faire reluire le canon de son fusil à pierre. C'était un de ses passe-temps favoris.

— Comment trop ? dit Isa surpris. Quoi, vous craignez que nous n'ayons trop d'amusement ! Fi, Simba ! »

Simba, levant sur Isa ses grands yeux intelligents, répondit. « Ah ! maître Isa, vous êtes un enfant, et vous ne pouvez pas comprendre.

— Voyons, Simba, qu'est-ce que vous avez donc ce soir ? lui demanda Sélim.

— Pour dire la vérité, je n'aime pas la décision que les Arabes ont prise. Je crois qu'ils se sont trop hâtés d'adopter la route du sud. Personne ne la connaît mieux que mon ami Motto ; si les maîtres l'avaient

1. Suite. — Voy. pages 261, 281 et 290.

consulté, mon esprit serait plus tranquille à propos de vous et de mon maître.

— Qu'est-ce que vous savez là-dessus, Motto? Parlez et dites-nous tout ce que vous savez.

— Ce que Simba dit est la vérité. Les Ouaroris sont mauvais, mauvais, mauvais, et les Ouatoutas sont encore pires, très-mauvais; et je crois que nous n'aurons que trop d'occasions de nous en apercevoir.

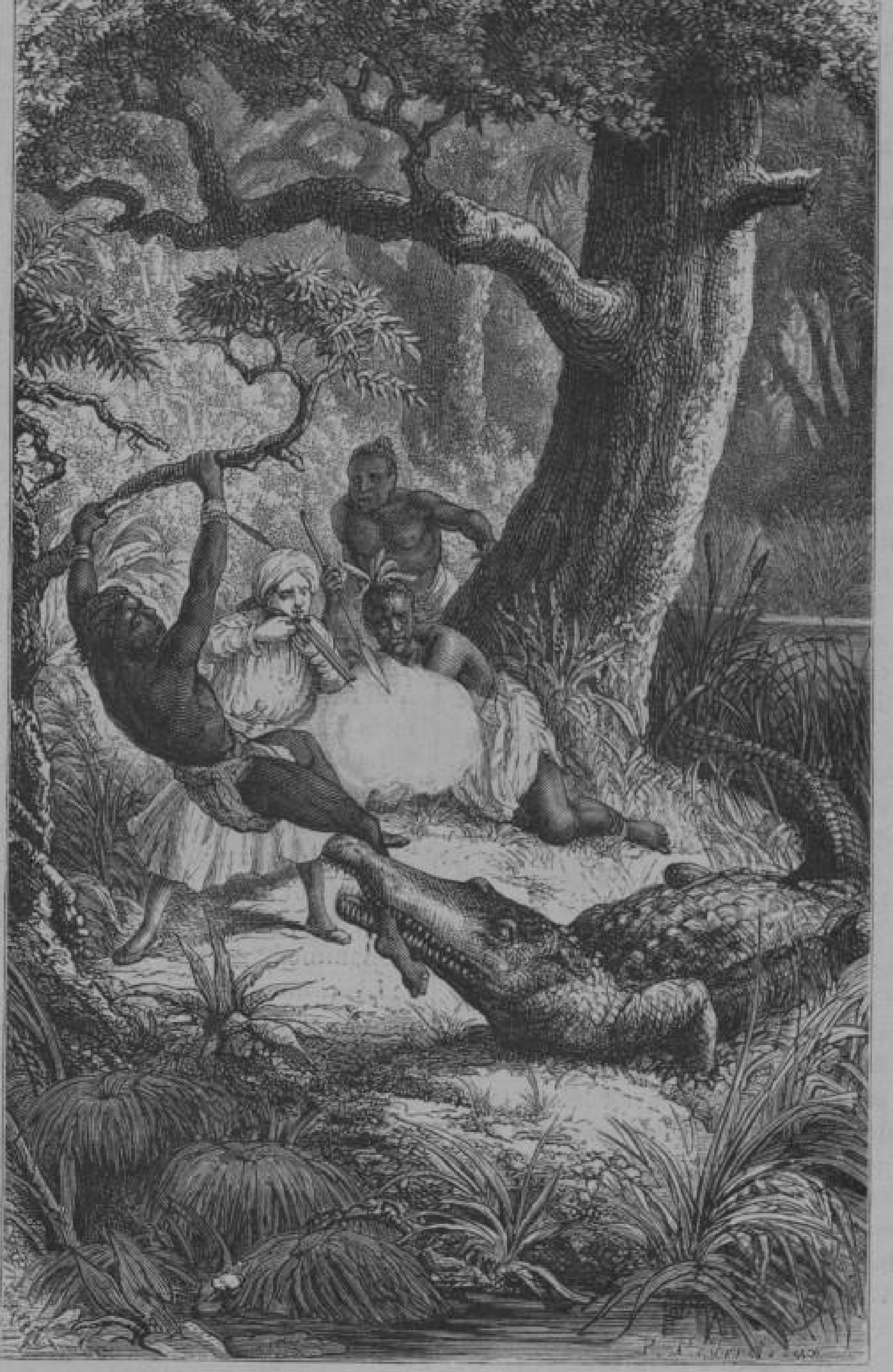
— Pourquoi trop d'occasions?

— Vraisemblablement, nous aurons la guerre avec eux. Depuis cette bataille de Kicésa et de Mostana, les Ouaroris sont méchants. Ils ont maintenant des esclaves arabes.

» Autrefois ils tuaient leurs prisonniers; maintenant ils les traitent comme les Arabes traitent les Ouaroris, ils en font des esclaves.

— Esclaves! des Arabes! s'écria Khamis, jeune garçon de seize ans, déjà vigoureux, et aussi brave que le plus brave des hommes. Alors je suis content que mon père ait pris cette route. Que les Ouaroris prennent garde à eux! si un de ces reptiles me tombe sous la main...

— Arrêtez, dit la voix profonde de Simba. Écoutez-moi, Khamis, fils de Khamis-Ben-Abdallah; les Ouararis sont mauvais, comme l'a dit Motto, mais les Ouaroris sont des hommes. J'ai entendu dire à un bon Nazaréen, un des blancs de Zanzibar, que tous les hommes sont égaux. Si les Ouaroris sont des hommes, s'ils sont les maîtres du pays qu'ils habitent et que les Arabes les maltraitent ou refusent de leur rendre justice, n'ont-ils pas le droit de prendre les armes? Vainqueurs, n'ont-ils pas le droit de traiter les Arabes prisonniers comme les Arabes traitent les Ouaroris? »



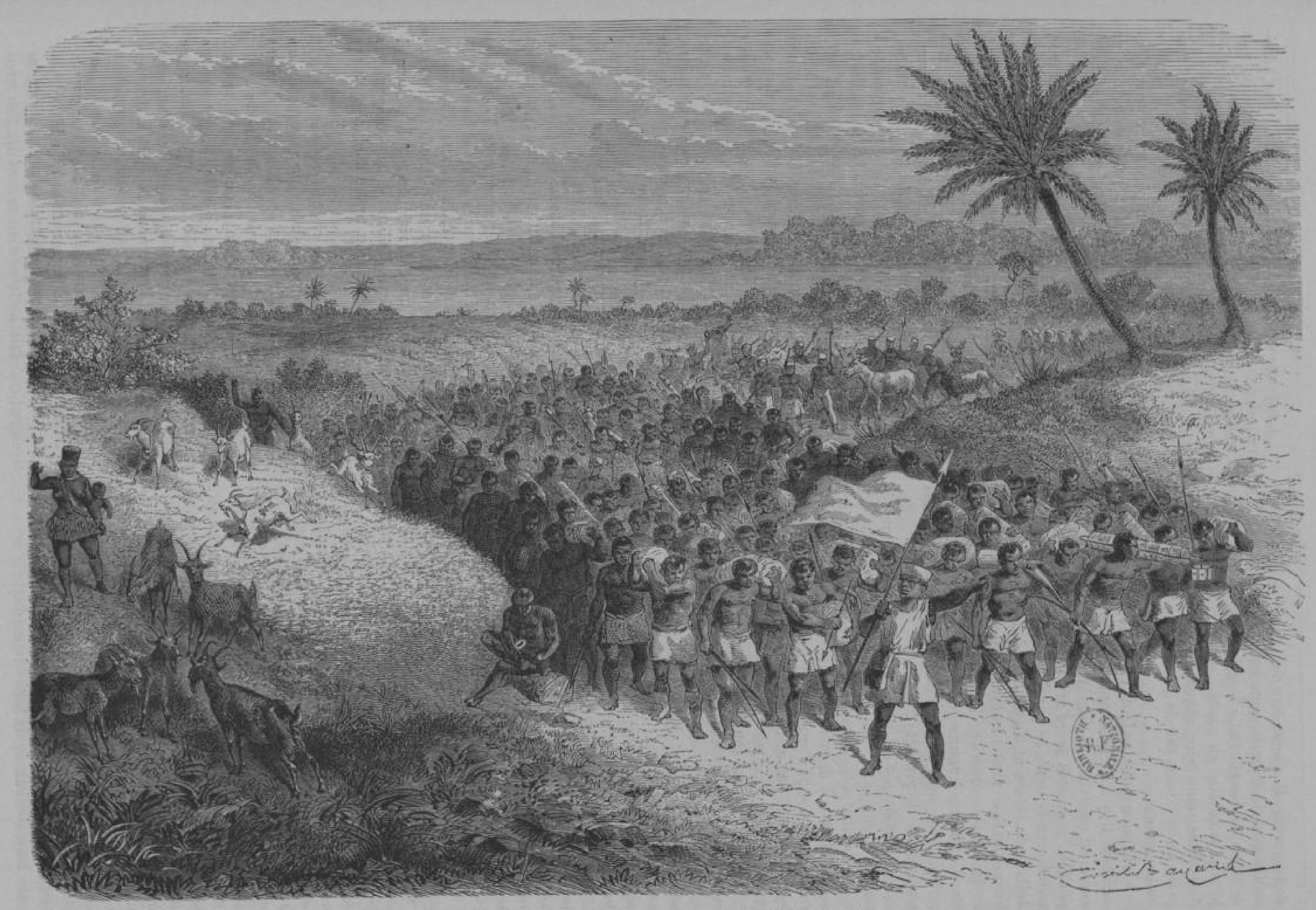
L'énorme bête tirait la jambe du pauvre nègre. (P. 315, col. 1.)

Là-dessus, l'aîné des fils de Moussoud se mit à citer le Koran, qui promet les biens de la terre aux vrais croyants, en attendant le paradis, tandis qu'il livre les mécréants à toute leur colère.

« Eh bien! Simba, que penses-tu maintenant des esclaves et des vrais croyants? Nous pouvons les faire esclaves, et eux n'ont pas le droit. C'est le Koran qui l'a dit. »

« Tant pis pour le Koran! » pensa Simba dans l'honnêteté de son âme; mais il n'osa pas le dire tout haut.

Lorsque Sélim entra dans la tente de son père, il le trouva occupé à écrire à la lueur d'une chandelle. Amir avait l'air sombre et préoccupé : il sourit cependant à la vue de son fils; mais son sourire avait quelque chose de contraint. Il mit ses papiers de côté. « J'étais, dit-il, en train d'écrire à mes amis de Zanzibar. Je leur indique la nouvelle route que nos compagnons s'obstinent à suivre, et je leur donne mes instructions au sujet de mes biens. Si par hasard il m'arrivait quelque chose, il est de mon devoir de t'avertir que tu as un oncle dont je prie Allah



La caravane se mit gaiement en route. (P. 314, col. 1.)

de te garder. Il a beau être mon frère, je dois reconnaître que c'est un homme rusé et artificieux. Si je mourais, il chercherait à te nuire, c'est contre lui que je veux te mettre en garde.

— Mais, mon père, pourquoi voudrait-il me nuire? je ne lui ai jamais fait de tort en pensée, en paroles ou en action.

— Tu n'es qu'un enfant, et tu ne sais pas encore combien il y a de méchanceté dans le monde. Ton oncle est un avare, il t'enlèverait ton héritage s'il le pouvait, je le sais assez méchant pour essayer de te nuire secrètement. Je possède pour cinquante mille dollars de terres et d'esclaves; à ma mort, tout ce bien est à toi, sans réserve. Seulement si ta mère et toi vous mourriez, il reviendrait à Rachid, et Rachid est un homme sans principes et sans scrupules. Grave mes paroles dans ta mémoire et obéis moi. Tu me le promets?

— Entendre, c'est obéir, dit Sélim d'un ton sérieux.

— Maintenant, retire-toi et repose-toi. Ces papiers seront confiés à deux de mes serviteurs, qui partiront demain pour Zanzibar, et les remettront entre les mains de l'Iman. Dieu te garde du mal et nous en préserve tous à jamais. »

Sélim embrassa son père, et s'en alla dormir du sommeil de la jeunesse et de l'innocence.

A l'aube, les cornes des *kirangosis* (guides) sonnèrent un joyeux réveil, et bientôt la caravane se mit gaiement en route; les porteurs et les soldats précédaient les marchands en chantant et en agitant leurs armes et leurs drapeaux.

Le pays que traversait la caravane était accidenté de monticules et de hautes collines de forme conique, dont les pentes étaient couvertes par places de fourrés épais, ou de jeunes forêts; sous les ombrages desquelles on trouvait une fraîcheur délicieuse pendant la chaleur du jour.

Quand ils eurent traversé la région des collines qui ne sont que des contreforts de la chaîne de l'Ourougourou, les voyageurs eurent à descendre une pente, qui les conduisit dans le bassin de la rivière Ouami. Pendant la saison des pluies, ce bassin ne forme plus qu'un immense marais. Pour le moment le bassin était à sec et les voyageurs ne mirent que deux jours à le traverser. Le soir du second jour, ils arrivèrent à Mbâmi, dans l'Ousagara.

Le troisième jour après leur départ de Simbamouéni, ils entrèrent dans une région dont l'aspect différait absolument de tout ce qu'ils avaient vu jusque-là. Les montagnes étaient plus élevées, et l'œil ne rencontrait de toutes parts qu'un enchevêtrement de pics, de croupes et de chaînes. A perte de vue, des arbres verts grimpaient le long des croupes et couvraient les hauteurs, avec une profusion folle. Sycomores, tamarins, mimosas élégants et kolquals luttaient de force et de beauté; tandis que des milliers d'autres arbres, de buissons, de plantes et de fleurs formaient un épais tapis de verdure.

Les jeunes amis de Sélim témoignaient leur admiration par des cris et des exclamations. Sélim à la vue de ces merveilles demeurait tout pensif. Il n'avait jamais cru jusque-là que le monde fût si grand et si beau; il se sentait ému; des pensées nouvelles s'offraient en foule à son esprit; comme il était pénétré d'une foi vive, ainsi que son père, ses yeux s'ouvraient à une lumière nouvelle; partout autour de lui, il voyait la main d'un Dieu tout-puissant et d'une bonté infinie.

Le campement cette fois occupait une terrasse, qui dominait un cours d'eau, plus semblable à un lac étroit qu'à une rivière. C'était cependant une rivière : la Lofou ou, comme d'autres l'appellent, la Roufou. Pendant la saison sèche, il lui arrive ce qui arrive à bien d'autres rivières en Afrique. Elle n'a plus de courant, et si l'on en dessinait la forme, elle représenterait un chapelet de flaques étroites, qui, en certains endroits, peuvent être comparées à des lacs, à cause de leur longueur. Là où les dépressions de son lit ont un fond de roche ou de glaise, l'eau reste, au lieu d'être absorbée, et l'on y voit foisonner le poisson nommé silure. Là où des silures abondent, les crocodiles, grands amateurs de poissons, abondent aussi; et là où il y a des crocodiles, on est presque sûr de trouver des hippopotames. Non pas qu'il y ait le moindre rapport entre le crocodile et l'hippopotame; mais ces espèces de lacs, qui ne se dessèchent pas en été, sont entourés d'un gazon épais et de ces grands roseaux dont se nourrit l'hippopotame.

Environ deux heures avant le coucher du soleil, aussitôt que le campement fut installé, Sélim sortit le fusil sur l'épaule pour chasser. Il était accompagné de Simba et de deux autres hommes, nommés Barouti et Mombo.

Tous les quatre se dirigèrent vers l'extrémité supérieure du lac étroit auprès duquel campait la caravane. Les tiges de *matete*, les lances, l'herbe au tigre, croissaient à profusion près de cette extrémité; au delà il y avait un fourré épais, qui s'avançait jusqu'au bord de l'eau. Sélim et ses compagnons gagnèrent ce fourré, Simba ayant déclaré qu'on y trouverait du gibier.

Une fraîcheur délicieuse régnait sous le couvert; ils ne purent résister au plaisir de se reposer un peu et de se rafraîchir après le mal qu'ils s'étaient donné pour passer à travers les hautes herbes.

Simba et Sélim gagnèrent l'ombre épaisse d'un tamarin monstrueux. Barouti s'installa à 30 mètres du tamarin. Quant à Mombo, fatigué de la longue course du jour, il s'étendit à l'ombre d'un jeune mimosa, au bord de l'eau. Le bois était si frais, le silence si profond, ils étaient si fatigués, qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Pendant qu'ils dormaient, voici ce qui se passa.

La surface de l'eau dormante se rida légèrement à un certain endroit; un objet informe apparut furtivement : c'était la tête d'un crocodile. Ses yeux,

froids et fixes, regardaient l'endroit où dormait Mombo. Pendant quelques minutes, le crocodile demeura immobile comme un énorme morceau de bois, aux trois quarts enseveli dans l'eau; d'un mouvement imperceptible, la lourde masse commença à flotter; elle sortait de l'eau à moitié, et l'on distinguait les larges écailles qui marquaient l'arête du dos. Sa queue puissante ne faisait pas un mouvement; les lourdes pattes, courtes et trapues, s'agitaient à peine, c'en était assez pour faire avancer l'animal vers le bord.

Arrivé là, il s'arrêta, aussi immobile que s'il eût été mort. Puis il souleva sa longue tête, toujours furtivement (car le crocodile est un couard et un lâche), puis son corps démesurément allongé. Vous auriez dit un énorme morceau de bois, supporté par quatre chevilles trop courtes, tant il y a de disproportion entre les pattes et le corps.

Il fit encore une halte, et se remit silencieusement en marche; il se dandinait légèrement d'une patte sur l'autre; plus il s'approchait de Mombo endormi, plus ses mouvements étaient lents et prudents, comme ceux du léopard au moment de bondir sur sa proie. Alors il se jeta en avant, par un mouvement rapide, presque convulsif, introduisit sa mâchoire inférieure sous la jambe du dormeur, et referma brusquement la mâchoire supérieure. Puis il fit tournoyer le malheureux Mombo aussi facilement qu'un homme ferait tournoyer un chat en le tenant par la queue. C'est ce qui sauva Mombo. Jeté ainsi contre un jeune arbre, il s'y cramponna avec l'énergie du désespoir, et poussa des cris si sauvages et si aigus, qu'on les entendit du campement, à deux milles de là. Sélim, Simba et Barouti se rendirent compte en un instant de ce qui était arrivé. Ils virent l'énorme bête, horrible et hideuse comme un cauchemar, tirant par saccades violentes sur la jambe du pauvre nègre, dont les cris leur déchiraient les oreilles, et dont les muscles, tendus outre mesure, se rompaient presque pendant qu'il se cramponnait au petit arbre. Si, par bonheur, ils ne s'étaient trouvés si près du lieu de cette scène, on n'aurait jamais revu Mombo.

Simba le premier reprit son sang-froid; car Sélim et Barouti semblaient pétrifiés.

« Maintenant, maître, dit-il, votre fusil, vite! ou il va se sauver. Visez vite, mais du sang-froid! ou vous risqueriez de tuer Mombo. Visez à la gorge quand vous lui verrez lever la tête. Bravo! fils d'Amir, vous avez tué le monstre. Ah! il essaye de s'échapper. Allons, Barouti, votre lance, mon camarade! Venez avec moi, et gare le coup de queue. A nous deux, nous pouvons bien l'arrêter ou du moins retarder sa marche jusqu'à ce qu'il meure. Ah! attrape cela, misérable! » En criant ces derniers mots, Simba lui enfonça sa lance au large fer, en plein dans le flanc, derrière la patte de devant; c'est l'endroit où le coup est mortel. Le crocodile s'affaissa sans vie, après deux ou trois efforts convulsifs.

Quand le monstre eut rendu le dernier soupir, Simba et Sélim, attirés par les gémissements de Mombo, allèrent examiner sa blessure.

« Pauvre diable! dit Sélim. Voyez Simba, l'os est à nu. Quelle bête redoutable que le crocodile! Pensez-vous que Mombo survivra, Simba?

— Mombo vivra, maître, il retournera dans l'île, pour raconter son aventure à ses petits enfants, quand il sera vieux et hors d'état de travailler. Vous savez que le *hakim* (médecin) de la caravane est un homme savant et habile; dans quelques jours, s'il plaît à Dieu, tout ira bien. Mombo mourir! Non, maître, Mombo vivra pour rire de tout cela. Mais il faut le transporter au camp pour que le hakim panse ses blessures. Allons, Barouti, mon camarade, assez crié comme cela. Prenez votre hache et abattez-moi quelques petits arbres, pendant que je vais préparer des cordes; nous ferons une civière pour transporter Mombo. Vous, mon jeune maître, coupez un morceau de la queue du crocodile, pour le montrer à votre père; il sera tout fier de votre exploit. »

Sélim fut tout glorieux des éloges que lui valut son premier coup de fusil. C'était à qui lui ferait fête. De tous ses camarades, ce fanfaron d'Isa fut le seul qui refusa de lui dire un mot au sujet de son exploit. Le jeune Khamis au contraire le félicita chaudement; c'était un brave garçon. Quant à Abdallah et à Moussoud, ils regardaient Sélim avec de grands yeux, comme s'ils venaient de découvrir tout d'un coup que c'était un héros.

Les esclaves chantèrent les louanges de Sélim autour des feux du campement. Quant à Halimah, la vieille cuisinière négresse d'Amir, elle déclara nettement que Sélim était le plus noble et le plus gentil garçon qu'elle eût jamais vu.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

LE SEL

On ne se fait pas en général une idée exacte de l'importance du rôle que joue le sel dans l'alimentation. Pour beaucoup de personnes, ce n'est qu'un condiment comme un autre, comme le poivre par exemple, dont le goût plus ou moins agréable vient relever la saveur des aliments employés à notre nourriture, et dont l'emploi est un raffinement plutôt qu'une nécessité.

Et cependant, il est bien démontré que le sel est un agent absolument indispensable à l'homme; on pourrait même dire qu'il lui est presque aussi indispensable que l'air et l'eau, car l'homme, privé absolument de sel dans ses aliments pendant une période prolongée, dépérit rapidement et finit par mourir.

On n'a pas encore établi clairement quel rôle le

sel jouait dans notre organisme, mais il est bien démontré que nous ne pouvons nous en passer sous peine de mort.

Ces propriétés du sel ont été connues de toute antiquité par tous les peuples de la terre, aussi cette substance a-t-elle été toujours considérée comme une des plus précieuses et des plus appréciées. Chez les anciens, et encore chez les Arabes et les Orientaux, le sel est le symbole de l'hospitalité. « Le voyageur qui a goûté mon sel est sous ma sauvegarde. »

Dans les pays où le sel est rare, il est employé comme monnaie, ce qui donne une idée de la valeur qui y est attachée. C'est ainsi que dans certaines parties du Soudan les transactions se règlent au moyen de fragments de sel.



Marais salant, sur les côtes de l'Océan (P. 316, col. 2.)

La providence, qui veille à tous les besoins de l'homme, a répandu ce précieux agent en si grande quantité sur la surface du globe, qu'il est bien peu de contrées qui en soient dépourvues. Tout d'abord, la mer en renferme une inépuisable provision, puis les sources, les lacs salés, abondent dans les régions éloignées de la mer, et enfin nous trouvons sous terre d'immenses dépôts de ce minerai.

Le sel que nous consommons en France nous est fourni presque exclusivement par la mer; on l'appelle sel marin pour le distinguer du sel gemme, qui s'extrait des profondeurs du sol.

Comme c'est celui-là qui nous intéresse plus directement, nous allons examiner tout d'abord quels sont les procédés employés pour l'extraire des eaux de l'Océan.

Le sel se trouve dans ces eaux à l'état de solution; on l'en extrait donc par évaporation; le tout est d'obtenir cette évaporation par des procédés économiques.

Pour cela, on creuse sur le rivage de la mer un vaste système de bassins d'une faible profondeur et reposant sur un fond d'argile. Ces bassins constituent ce qu'on appelle un *marais salant*.

On fait entrer l'eau de mer dans un premier bassin, où elle dépose toutes les matières étrangères qu'elle tenait en suspension; de petits canaux, communiquant entre eux par des vannes, la conduisent alors dans les petits bassins où elle est abandonnée à l'action du vent et du soleil. Lorsque sous ces influences combinées l'eau s'est considérablement condensée, on la conduit dans d'autres bassins dont le fond a été garni d'un lit de varech. Bientôt le sel se dépose et vient former un dépôt de cristaux de plusieurs centimètres d'épaisseur; il ne reste plus alors qu'à mettre les bassins à sec et à retirer le sel.

Les ouvriers, appelés *sauniers*, armés de longs râteaux sans dents, ramassent la matière cristalline et la réunissent en pyramides sur les bords du marais salant.

Le sel ainsi obtenu n'est pas encore propre à la consommation; il a une saveur amère très-prononcée, que lui communiquent les sels de magnésie que l'eau de mer renferme toujours en certaine quantité. Pour le débarrasser de ces désagréables compagnons, il suffit de le laisser à l'air pendant un temps assez long. On a soin toutefois de recouvrir les pyramides de sel de petits toits de chaume afin que la pluie ne vienne pas détruire le labeur accompli.

Au bout de quelques mois de cette exposition, le sel devient blanc et perd son goût amer; il est bon à être livré au commerce. On le sépare alors en sel blanc et en sel gris. Le sel blanc est le plus pur; on le soumet quelquefois, pour le blanchir complétement, à une seconde évaporation à l'eau chaude. Le sel gris a conservé quelques sels de magnésie et est vendu tel qu'il vient du marais salant. Malgré le préjugé contraire, il sale moins que l'autre par la raison qu'il est moins pur et renferme une quantité considérable de matières étrangères.

Dans les parties de la France où le soleil ne brille pas d'une façon assez régulière pour opérer directement l'évaporation de l'eau de mer, on retire les eaux du marais au bout d'un certain temps et on les fait tomber en fines nappes le long de fagots d'épines, retenus par des châssis de bois et abrités sous des hangars.

En s'égouttant ainsi à travers ce système qui offre une énorme surface, l'eau de la mer s'évapore spontanément, se concentre peu à peu et finit par contenir 14 à 20 pour 100 de sel. On la place alors dans des chaudières, où on l'évapore jusqu'à cristallisation.

Ouvriers sauniers. (P. 316, col. 2.)

L'eau de la mer n'est pas seule à contenir du sel; il existe en France un grand nombre de sources qui en renferment une quantité considérable et qui sont exploitées dès une antiquité reculée. Les puits salés de la Franche-Comté étaient connus avant l'invasion des Romains dans les Gaules. Au commencement du VIe siècle, Sigismond, roi des Bourguignons, dota le couvent d'Agaune avec les puits et fontaines de Salins. Les écrivains du XIIIe siècle mentionnent les sources salées de Moyenvic et de Marsal, en Lorraine, et les auteurs latins citaient déjà la fontaine salée de Salces, en Roussillon.

L'extraction du sel se faisait par évaporation à feu nu. On n'avait point encore imaginé le procédé que nous venons de décrire, consistant à faire tomber l'eau sur des fascines; aussi cette méthode absorbait-elle une quantité de bois effrayante. Palissi, auteur du XVIe siècle, en décrivant l'extraction du sel des sources de Lorraine, nous apprend que pour l'entretien d'une chaudière il fallait mille arpents de bois par an. « De là, dit-il, a résulté dans cette province une telle disette de cette denrée qu'elle y coûte trois fois plus que dans toute la France, quoique la Lorraine ait une immensité de forêts. »

Au reste, le produit d'un puits salé ne répondait pas à l'énorme consommation de bois qu'il exigeait, puisque, selon le même auteur, toutes les forêts du royaume et ses puits salés, combinés ensemble, n'eussent pas donné en cent ans autant de sel qu'en produisaient en six mois, avec la seule chaleur du soleil, les marais salants de la Saintonge.

Aujourd'hui les principales fontaines salées sont dans les départements du Jura et de la Meurthe, à Salins, Lons-le-Saulnier, Dieuze, Moyenvic et Château-Salins. On en trouve aussi au pied des Pyrénées, près d'Orthez et de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Dès le règne de Philippe le Hardi, le sel fut frappé d'un impôt spécial, auquel on donna le nom de gabelle. Cet impôt, d'abord fort minime, augmenta rapidement, et sous Charles V on établit des greniers à sel où le sel fabriqué dans chaque province devait être porté sous peine de confiscation.

Ce qui rendait surtout la gabelle odieuse, c'est que l'on forçait le peuple de renouveler tous les trois mois une provision de sel qu'on lui imposait. Il n'y avait que les propriétaires de marais salants qui pussent garder la portion nécessaire pour leur consommation; c'était ce qu'on appelait le *franc-salé*. Le privilége de *franc-salé* était accordé en outre aux principaux magistrats, à quelques corps de métiers et à certaines villes favorisées.

L'impôt du sel occasionna de sanglantes révoltes, et quelques provinces réussirent même à secouer le joug de la gabelle; c'est ainsi que la Bretagne, l'Artois, le Hainaut et la Flandre conquirent ou rachetèrent le droit de *franc-salé*. Vauban essaya vainement de faire abolir ces coutumes barbares, et ce n'est que depuis quatre-vingts ans que tout le

monde peut jouir librement de ce que le grand homme d'État appelait cette « manne dont Dieu a gratifié le genre humain. »

(*A suivre.*) H. NORVAL.

SUR UN GLAÇON

Ce fut sur la rive américaine du lac Erié, dans un port de quelque importance, et aux premiers jours de décembre, que commença mon aventure. En cet endroit, le lac orageux formait une baie profonde, large de plusieurs milles, au milieu de laquelle se trouvait le port ; à l'extrémité d'une longue jetée s'avançant dans le lac, brillait un phare. C'est là que devait me rejoindre, un peu après le coucher du soleil, un jeune domestique, Darby, brave et rude Irlandais, porteur, pour moi, d'un paquet que j'attendais avec impatience. — Le froid était intense ; je m'enveloppai de vêtements chauds, et, à l'heure dite, je me dirigeai vers l'une des pointes de terre, dans l'intention de traverser en patinant l'espace qui me séparait de mon messager. — Le lac n'était pas entièrement gelé ; au centre, on apercevait encore l'eau sur une grande étendue ; cependant la navigation avait cessé dans les lacs de l'Ouest ; plusieurs vaisseaux à voiles se trouvaient pris dans un cercle glacé qui les retenait solidement à l'ancre jusqu'à la fin de l'hiver, ainsi que deux ou trois petites barques stationnant au bout de la jetée.

Comme j'atteignais la baie, et que je chaussais mes patins, des rafales de vent du sud venaient déjà du côté de la terre, le ciel annonçait un orage. La glace était unie, compacte, la neige ne l'avait pas recouverte ; elle pouvait porter les hommes, non les chevaux. Je crus, malgré l'éloignement, distinguer une forme, une ombre, se mouvant le long de la jetée ; je pensai que ce devait être Darby, et cela me fut confirmé plus tard. Prenant donc vivement au large, selon l'expression des marins, c'est-à-dire poussant droit devant moi, pour tourner ensuite et courir parallèlement au rivage, je m'élançai, le vent soufflant de plus en plus, avec une violence telle, que je me sentais soutenu par sa force comme par une muraille croulante, ce qui m'empêchait d'aller vite. Je m'aperçus bientôt que toute ma science ne m'avait pas empêché de prendre trop d'essor, et que j'aurais la plus grande difficulté à me rapprocher du phare. Pour comble de malheur, une neige légère, mais serrée, commença à tomber ; elle me fouettait au visage, et j'en conçus, non de la crainte, mais une certaine inquiétude. Il n'y avait pas à reculer ; je pris bravement mon parti, et je n'étais plus qu'à trois quarts de mille environ du fanal, quand je vis s'avancer sur la jetée plusieurs autres personnes, agitant frénétiquemement les bras de mon côté, comme pour m'avertir d'un danger que je ne prévoyais pas.

La foule s'amassait aussi autour de la baie, et, juste au moment où je découvrais qu'en dépit de ma résistance j'allais être porté au delà du phare, un choc épouvantable, dominant les voix de l'ouragan, et semblable à un tremblement de terre, fit frémir la surface glacée tout entière, et me jeta, prosterné, sur la face, tandis qu'une sorte de rugissement éclatant, prolongé, frappait mes oreilles, et se répercutait au loin, comme les roulements du tonnerre, jusqu'à ce qu'il se perdît dans les fracas de la tempête. — J'ai parcouru depuis les quatre parties du monde ; mes yeux, brûlés d'éclairs, ont vu les cèdres, les chênes, les grands pins, tordus et mis en pièces ; j'ai vu les plus grands mâts d'un navire arrachés aussi aisément que le tuyau d'une pipe, et précipités dans l'abîme ; autour de moi, au-dessus de ma tête, le tremblement de terre a semé la mort et les ruines ; mais jamais, non jamais, je n'entendis, et n'entendrai peut-être, — si ce n'est au moment de l'effondrement du monde, et du jugement dernier, — un bruit si formidable.

En un clin d'œil je me relevai, et compris enfin le danger de ma situation : le grand bloc de glace avait cédé, sous l'immense pression du vent, et se détachait de la côte, tout près de moi. Une large nappe d'eau, je l'ai dit, existait encore au milieu du lac ; si je ne parvenais à regagner immédiatement l'autre bord du gouffre qui venait de s'ouvrir, j'étais emporté à travers toute la largeur du lac Erié, 80 milles au moins, vers les rives de l'Amérique anglaise ; à moins que le sol mouvant, auquel mes pieds s'attachaient, ne fût brisé en mille pièces, par les forces combinées du vent et des vagues. Ne vous fiez pas au lac Érié : j'ai découvert depuis que les démons de la tempête ont choisi sa surface, comparativement étroite, pour s'essayer et y répéter les pièces à grand orchestre dont ils favorisent le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn. Quelle perspective pour moi par cette nuit d'orage, et une gelée vive qui commençait à me pénétrer jusqu'aux os !

Il fallait engager résolûment la lutte de la vie contre la mort, et j'appelai à mon secours toute ma jeune énergie. Je me mis à courir, vent arrière, afin de gagner l'espace nécessaire pour mon élan à travers l'abîme, saut déjà périlleux en temps ordinaire, mais présentant un bien autre danger avec le vent qui cinglait mon visage, et me repoussait de tout le poids d'une tour qui s'écroule. Il est vrai que j'étais excellent patineur, et, même à ce moment terrible, — est-ce avouable ? — j'éprouvai un frisson d'orgueil en voyant la foule, saisie d'horreur, — hommes vigoureux, femmes de toutes classes, enfants, — me regarder dans une indicible et muette angoisse, suspendus, palpitants de pitié et d'effroi, à l'effort suprême que j'allais tenter.

Je franchis le gouffre, et quelques pieds au delà, retombant du coup violemment en arrière. Par mal-

heur, rien de bon ne devait résulter pour moi de ce dangereux exploit. A peine avais-je réussi à me relever qu'un autre choc, moins bruyant, mais bien plus désastreux pour ma situation, ébranla une seconde fois la grande masse glacée, ouvrant une nouvelle et immense crevasse entre moi et le rivage. Hélas! les témoins émus de ma téméraire entreprise m'avaient acclamé et s'étaient réjouis en vain! De sourds grondements se prolongaient d'écho en écho, le long de la baie; je chancelai encore, mais je ne tombai pas; je luttai jusqu'à ce que j'eusse atteint le bord de ce récent abîme, et, consterné, je reconnus que les vents furieux avaient accompli tout le mal qu'ils pouvaient faire : la masse glacée tout entière s'était détachée de la rive américaine, et je me voyais emporté vers le Canada sur sa surface mobile, n'ayant devant moi que la nuit et l'onde soulevée, pour compagnons que deux despotes redoutés : le roi Frimas et le roi Tempête!

Mon attitude désespérée ne fut que trop comprise à terre, où, pas plus que moi, l'on ne pouvait se faire illusion sur le sort qui m'attendait; les personnes qui encombraient la jetée, dont j'étais déjà bien loin, cherchèrent bravement à venir à mon secours. Un bateau à six rames, péniblement arraché à la glace qui le retenait encore dans l'intérieur de la baie, fut lancé aussi promptement que possible, avec les meilleurs hommes d'équipe; mais je ne le savais pas alors; je me voyais en grand péril, je me croyais perdu, et, chose étrange! sous l'impression d'une douce chaleur qui semblait circuler dans tout mon être, je devenais indifférent, ou du moins étranger aux mouvements qui s'exécutaient à terre. Je me laissai glisser plutôt que je ne m'assis, et du bout de mes doigts glacés j'essayai mollement de détacher mes patins, tâche sans but, aussi bien que sans chance de succès; puis, à demi couché, appuyé sur mon coude, je regardai languissamment au travers de l'obscurité qui était survenue, souriant aux sensations qui m'envahissaient peu à peu : c'était le prélude le plus exquis d'une nuit de repos, d'un repos tel que je n'en avais, et que je n'en ai jamais goûté. Je me soulevai lentement, et j'aperçus encore le rivage sombre; plus loin, mes yeux errants entrevirent un bateau, lancé de la jetée, se diriger vers moi, mais je n'y pris aucun intérêt. Seulement je priais avec ferveur, et je pensais au pauvre Darby.

C'était la réaction passagère qui succède à la première langueur, et elle dut s'évanouir comme un songe. Je pleurai douloureusement, amèrement; j'étais si jeune! presque un enfant! Mais, peu de larmes coulèrent, et je perdis enfin tout sentiment : il n'y avait plus ni père, ni mère, ni foyer, ni amis, ni espoir, ni prière; pauvre être errant, abandonné, je me couchai et m'endormis.

. . . .

Quand je revins du monde des esprits et que j'ouvris les yeux, le premier objet qu'ils rencontrèrent fut un jeune homme que je connaissais, nommé Lathrop.

Je l'avais toujours estimé, aimé même, pour sa remarquable intelligence, sa sincérité, son honnêteté, son ambition de parvenir par la seule force du bien. Il ne se doutait pas que je fusse éveillé, et s'occupait à sculpter une figure dans un morceau de bois de pin, sans autre outil qu'un couteau grossier, sifflant doucement, sans se détourner de son travail. Avant de lui adresser la parole, j'essayai de me rappeler les événements de la nuit, de m'expliquer par quel hasard, et depuis quand je me trouvais ici; peine inutile! la page restait blanche, pas une idée ne se faisait jour! Puis, vint un vague souvenir des bateaux envoyés à mon secours; où étaient les hommes qui les montaient? Enfin, délirant à moitié, j'arrivai à ma position actuelle, et je prononçai très-bas le nom de mon jeune compagnon : « Lathrop? » Il tressaillit, tourna vers le hamac où j'étais couché ses grands yeux bruns, pleins de surprise, et, jetant brusquement sur un caisson sa figurine et son couteau, il s'élança vers moi.

« Comment vous portez-vous, Lathrop? « dis-je, en lui tendant une main qu'il serra chaleureusement. Où suis-je? Que faites-vous ici? Je vous croyais à Détroit. »

Il se mit à rire : — Vous êtes à bord de la « reine Char-lot-te. » — Il accentua fortement la dernière syllabe, sautant sur un caisson, afin d'élever son visage à la hauteur de mon hamac, sans s'inquiéter de mon bonjour et de mes questions sur sa santé. — « Nos gens vous ont ramassé la nuit dernière, gelé, presque mort, touchant au dernier sommeil, à ce qu'ils disent. »

Oui, sans doute, j'avais été gelé. J'eus un violent délire, la nuit suivante. Pendant quinze mois, je ne pus me tenir debout, une fièvre lente me consumait, mais cet état de souffrance cessa enfin, et je suis maintenant aussi robuste que si jamais je n'avais traversé une pareille épreuve, et bien d'autres depuis.

Je compléterai ce récit par quelques mots, qui me reportent au moment de mon terrible saut. On se rappelle qu'en partant je crus apercevoir sur la jetée le pauvre Darby, de qui je devais recevoir un message. C'était bien lui, et j'appris plus tard qu'au milieu du trouble qui accompagnait la mise à l'eau du bateau de secours, juste à l'instant où s'agitaient les rames, Darby se mit à courir aussi vite que le lui permettaient le vent et la glace sur laquelle il trébuchait à chaque pas, criant à tue-tête : « Attendez! attendez un peu, s'il vous plaît! Arrêtez le bateau! Laissez-moi monter! J'ai pour lui un paquet et une lettre..... aussi vrai que je vous le dis? » — Ce souvenir nous a égayés bien longtemps, ainsi que le pauvre Darby lui-même.

Mme S. Doy.

A TRAVERS LA FRANCE

—

LE CHATEAU DE MONTROND.

Sur la berge de la rive droite de la Loire, à 54 kilomètres environ en amont de Roanne, s'élèvent de hautes murailles, dont la situation et le caractère éveillent, dès qu'on les aperçoit, des idées de puissance et de guerre. C'est le vieux château de Montrond, et son apparence ne trompe pas. Cette forteresse, en effet, eut des maîtres redoutés, et tient sa place dans l'histoire des siéges.

« La situation de l'éminence de Montrond (dit M. Vachez dans une notice spéciale), sur les bords de la Loire, et près d'un gué très-fréquenté, dut faire choisir de bonne heure ce lieu pour y établir un poste de surveillance sur le fleuve. Les comtes de Forez, qui occupaient Bellegarde et le col d'Iseron au moins dès le XIe siècle, ne pouvaient négliger cette position qui commandait la route la plus suivie de Lyon en Auvergne. Aussi les trouvons-nous les premiers en possession de Montrond. » Néanmoins, ce château n'acquit toute son importance que sous des seigneurs particuliers. La famille Artaud, l'ayant obtenu en fief en 1302, le reconstruisit dans sa forme actuelle au XIVe siècle, sur un plan rectangulaire, avec quatre fortes tours, dont deux sont carrées, et les deux autres cylindriques. Tout fut sacrifié aux besoins de la défense; il suffisait encore alors aux seigneurs féodaux d'être en sûreté chez eux, et les douceurs matérielles de la vie étaient négligées dans leurs demeures.

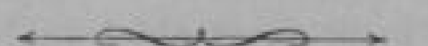
L'efficacité des nouveaux remparts de Montrond ne fut pas toutefois mise à l'épreuve avant le XVIe siècle. Artaud, septième du nom, avait pour beau-frère le maréchal de Saint-André, un des triumvirs qui prétendirent sauver la France du protestantisme après la mort du roi François II. Saint-André s'éprit de la situation de Montrond, l'habita souvent, et en fit remanier à ses frais les bâtiments d'habitation, dans le plus beau style de la renaissance. Ce fut précisément à l'époque où la force cédait un peu ainsi aux agréments que commencèrent les siéges. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, le château fut attaqué trois fois en l'absence de ses maîtres, la première fois en 1562, l'année même de la mort du maréchal, par le baron des Adrets, la seconde fois en 1589, par les ligueurs, la troisième fois en 1595, par les royalistes; chaque fois une garnison improvisée s'y défendit courageusement, et obtint une capitulation honorable.



Le château de Montrond.

La destruction de Montrond ne date que de 1793. Les royalistes du temps le jugèrent encore assez fort pour supporter les attaques d'une armée républicaine qui marchait sur Lyon. Mais le canon et le feu eurent raison de la bravoure des assiégés : tout fut dévasté, et il n'existe plus un descendant des anciens châtelains qui puisse avoir à cœur de réparer cette grande ruine.

A. SAINT-PAUL.





Elle le serra de toute sa force. (P. 321, col. 2)

LA FILLE DE CARILÈS [1]

XV

Qu'est-ce que Dieu?

Il ne fut plus question de retourner à l'école. Carilès combla Miette de caresses pendant toute la soirée, et le lendemain matin, il lui mit dans la main son paquet de balais, et l'emmena dans sa tournée de vente, sans s'inquiéter des remontrances de Perrotte, qui pensait que l'enfant serait bien obligée un jour ou l'autre de se mêler à la vie de tout le monde, et qu'il valait mieux commencer plus tôt que plus tard. Carilès, lui, ne voulait pas qu'on la fît pleurer, et son cerveau demeurait obstinément fermé à toute autre considération. Quant à la petite fille, elle le suivit, vendant ses balais, recevant l'argent, remerciant et souriant avec distraction. Elle avait en tête une foule d'idées. — Comme les petites filles étaientmé chantes! Est-ce que partout dans le monde, quand on n'avait personne pour vous protéger, on rencontrait des gens aussi méchants que cela? — Est-ce qu'il fallait absolument pour vivre apprendre tous ces mots qu'elle avait entendus la veille dans l'école? — Et Carilès, comme il était bon! comme il l'aimait, comme il avait bien su la défendre! Où donc avait-il trouvé ce qu'il avait dit aux méchants enfants, lui qui parlait si peu d'ordinaire et qui avait une voix si tranquille? Et puis, qu'avait-il voulu dire par ces mots : « Dieu vous punira! » Miette resta songeuse toute la journée; et le soir, quand son père adoptif vint l'embrasser dans son petit lit, elle le serra de toute sa force en lui disant : « Oh! je t'aime! » Et elle ajouta après un silence : « Dis-moi donc, qui est-ce qui les punira?

— Qui? ma chérie!

— Les méchantes petites filles. Tu as dit : Dieu vous punira. Qui est-ce donc, Dieu? »

Carilès fut pris au dépourvu par cette question d'enfant. « Mais... répondit-il, je ne sais pas comment t'expliquer.... Dieu! mais tout le monde sait cela!

— Je ne sais pas, moi! Est-ce à l'école qu'on l'apprend?

— A l'école..... oui, certainement; mais on le sait bien sans aller à l'école, puisque je n'ai jamais été à l'école et que je le sais, moi!

— Alors dis-le-moi! Il punira les méchantes petites filles? qu'est-ce qu'il leur fera?

— Je n'en sais rien : mais il les punira, c'est sûr, parce qu'il est bon et qu'il n'aime pas qu'on soit méchant. Il aime tout ce qui est bon.

— Alors il t'aime, toi! dit l'enfant en se serrant contre le cœur du vieillard. Où donc est-il Dieu?

— Dans le ciel, le beau ciel bleu où sont les étoiles : c'est lui qui les a faites, et aussi le soleil et la terre, et les hommes, et tout.

— Est-ce que les nuages le cachent, que je ne l'ai jamais vu?

— Personne ne le voit; mais il est dans le ciel, et il est bon : voilà ce que c'est que Dieu!

— Je suis contente de le savoir, » murmura Miette.

Et, comme elle tombait de sommeil, ses doigts, qui serraient la main de Carilès, se détendirent peu à peu, et ses bras s'allongèrent sous la couverture;

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289 et 305.

ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit en rêvant de quelqu'un de puissant et de bon, qui habitait là-haut, tout au fond du ciel, et dont le regard bienveillant se glissait à travers les étoiles pour veiller sur le repos des bons.

Carilès avait gagné son lit, lui aussi, mais il ne s'endormit pas aussi vite que Miette. La question de l'enfant avait remué toute son âme. Comme il ne se rappelait pas du tout où il avait appris ce que c'est que Dieu, il ne lui était pas venu à l'idée que Miette eût besoin de l'apprendre; et il comprenait maintenant qu'il fallait qu'elle l'apprît, et qu'elle l'apprît de lui. Car il était bien décidé à ne pas la renvoyer à l'école. « Et d'ailleurs, se disait-il, est-ce qu'elles savent ce que c'est que Dieu, ces méchantes créatures qui n'ont pas de pitié dans le cœur, et cette maîtresse qui n'a su qu'effrayer ma pauvre Miette! Moi, je ne suis qu'un pauvre homme ignorant; eh bien, quand je l'ai prise, j'ai trouvé moyen de la rassurer. Il n'y a pas besoin d'étudier dans les livres pour cela, et je ne vois pas à quoi leur a servi leur science, hier. Il faut que je tâche de me rappeler tout ce que j'ai entendu dire de beau dans ma vie (et à mon âge, on n'est pas sans avoir entendu beaucoup de paroles, des bonnes et des mauvaises), il faut que je me rappelle les bonnes pour lui répondre quand elle me fera d'autres questions. Je n'ai pas su lui expliquer ce qu'elle me demandait ce soir; elle n'aura sûrement pas compris. Je le sais bien pourtant, mais il aurait fallu lui tourner cela d'une manière bonne pour les petits enfants, et je ne suis pas capable de trouver les mots qu'il faut. Comme c'est fâcheux que je ne sois qu'un ignorant! »

Et, à force de chercher à mettre de l'ordre dans l'idée qu'il se faisait de Dieu, Carilès finit lui aussi par s'endormir.



XVII

Un essai de vengeance.

Pendant plusieurs jours Miette resta songeuse. Elle avait acquis la conviction de cette triste vérité, qu'il y a des méchants dans le monde. Elle l'avait su autrefois; mais elle l'avait oublié depuis six mois qu'elle n'avait rencontré que de bonnes âmes, ou plutôt elle avait fini par s'imaginer que les saltimbanques seuls étaient méchants. Maintenant elle avait peur, elle se défiait; c'était timidement qu'elle présentait ses balais, et sa voix tremblait quand elle les offrait et qu'elle remerciait les acheteurs. Elle évitait Perrotte, qui avait parlé une ou deux fois de la renvoyer à l'école; mais elle était plus tendre que jamais envers Carilès. Quand elle l'embrassait en le serrant bien fort, mais sans rire et sans jaser comme par le passé, le bonhomme lui rendait ses caresses en soupirant; il sentait qu'il y avait sur ce petit cœur un poids qu'il ne savait comment ôter. Et c'était en effet un poids bien lourd pour un cœur de sept ans; un fardeau de crainte et de méfiance; d'humiliation, car Miette se rappelait tous les noms injurieux dont on l'avait nommée; de rancune aussi, car en songeant à ses persécutrices, elle éprouvait du plaisir à se dire : « Dieu les punira, » et elle aurait bien voulu les punir elle-même.

Pourtant, le samedi, Miette sentit renaître sa gaieté. C'est que, ce jour-là, Carilès ne manquait jamais de parcourir la Ville-aux-Roses, et qu'il s'y trouvait cinq visages qui n'inspiraient à Miette que des idées riantes. Aussi trouva-t-elle la tournée bien longue; et, de fait, Carilès dut s'arrêter tant de fois sur sa route que sa provision était presque épuisée quand il passa la grille de l'avenue.

Miette s'inquiétait. « Qui sait s'ils ne seront pas sortis? » se disait-elle. Comme elle pensait ainsi, elle aperçut à quelques pas une petite fille qu'elle reconnut; c'était celle qui s'était montrée la plus acharnée contre elle, en son unique jour d'école. Le rouge monta au visage de Miette, et la colère lui troubla l'esprit. Elle se baissa, ramassa un caillou qui se trouvait là, et le lança à son ennemie. Puis, effrayée à la fois de son action et des représailles probables, elle s'enfuit, en retournant la tête pour voir ce qui arriverait.

Elle ne vit rien, car son projectile, lancé par une main trop faible, était tombé à moitié chemin du but. Celle à qui il était destiné ne le vit même pas, car elle avait détourné les yeux pour ne pas rencontrer le terrible regard de Carilès. Il n'y eut dans cette aventure qu'une victime, ce fut Miette elle-même, dont le pied mal assuré rencontra une grosse pierre, et qui s'étala rudement sur le pavé. Carilès s'élança pour la relever : son nez saignait, et une de ses mains avait quelques écorchures; mais quand elle essaya de marcher, elle ne put se soutenir.

« Oh! mon pied! comme il me fait mal! » s'écria-t-elle.

A ses plaintes, des enfants qui jouaient au soldat s'arrêtèrent, et le capitaine, abandonnant sa compagnie, courut à toutes jambes vers une maison voisine, et en ressortit bientôt, entraînant avec lui sa mère qu'il tenait par la main.

« C'est la petite Miette, maman, lui disait-il d'une voix haletante; elle est tombée, et puis elle a crié : Oh! mon pied! comme il me fait mal! Viens la guérir! »

Le capitaine, qui n'était autre que Georges Terrasson, arriva avec sa mère auprès de la petite

blessée, au moment où Carilès, voyant que décidément elle ne pouvait marcher, essayait de l'emporter dans ses bras. Ce n'était pas chose facile; l'enfant avait grandi et s'était fortifiée depuis qu'elle était devenue la fille adoptive de Carilès, et le bonhomme était déjà chargé de ses moulins et des balais de Miette. Mme Terrasson, qui ne s'inquiétait guère du *qu'en dira-t-on* quand il y avait une bonne œuvre à faire, prit Miette des bras de Carilès en disant : « Venez chez moi, nous verrons ce qu'elle a, mieux qu'ici. » Elle l'emporta tout doucement, sans lui faire de mal, et s'assit sur une petite chaise en la tenant sur ses genoux. Carilès et les quatre enfants restaient là debout, retenant leur haleine, les yeux fixés sur Miette, pendant que la jeune femme la déchaussait; et ils ne purent retenir une exclamation de douleur et de pitié, en voyant sortir du bas le pauvre petit pied tout enflé.

Mme Terrasson le tâta, l'examina, et relevant la tête en souriant :

« Ce ne sera rien, père Carilès, dit-elle, rassurez-vous; ce n'est qu'un pied foulé, et avec quelques compresses il n'y paraîtra plus. Pauline, donne-moi une cuvette d'eau bien fraîche. C'est cela! — N'aie pas peur, ma mignonne, tu seras bientôt guérie. Tu as été effrayée, n'est-ce pas? Bois un peu d'eau sucrée, cela calmera ce petit cœur qui bat si fort. Et ta main, donne-la à Pauline pour qu'elle la lave. Vois-tu, elle ne saigne plus, ni ton nez non plus. Ton pied te fait-il un peu moins mal? »



Elle le lança à son ennemie. (P. 322, col. 2.)



Miette dit que oui, mais il s'en fallait encore de beaucoup qu'elle pût marcher. Mme Terrason réfléchit un instant.

« Voulez-vous me la laisser, père Carilès? dit-elle. Je continuerai l'eau fraîche, et un peu plus tard je lui mettrai des compresses; elle sera tout à fait guérie demain; au lieu que si vous l'emmenez, je crains que l'enflure de son pied n'augmente pendant la route. J'aurai bien soin d'elle, je vous assure. »

Carilès était tout ému.

« Oh! madame, vous êtes trop bonne! c'est vrai que j'aurai bien de la peine à l'emporter.... mais vous donner cet embarras....

— Bah! un enfant de plus, quand on en a déjà quatre, ce n'est pas une affaire. Songez donc, si le mal augmentait! vous ne pourriez pas la soigner chez vous; il faudrait la mettre à l'hôpital, et peut-être vous séparer d'elle pour longtemps. »

Carilès devint blême.

« Je vais vous la laisser, madame : que le bon Dieu récompense votre charité! je suis bien fâché de n'être qu'un pauvre homme et de ne pouvoir rien faire pour vous. — Tu veux bien rester chez la bonne dame, n'est-ce pas, Miette? Je reviendrai te chercher demain. »

Et Carilès partit, non sans avoir embrassé bien des fois la petite malade. Mais, au bout de cinq minutes, il revint sur ses pas, et s'approcha tout doucement de la fenêtre, pour voir dans la chambre sans être vu, et pour s'assurer que sa chère petite Miette ne pleurait pas et ne le rappelait point.

XVIII

Notre père qui êtes aux cieux!

Mme Terrasson avait à s'occuper des préparatifs du dîner; elle ne pouvait pas garder Miette sur ses genoux. La petite fille fut donc installée dans le petit fauteuil que Paul, le plus jeune des enfants, lui apporta, tout rouge et tout essoufflé de ce travail d'Hercule; son pied fut étendu sur un coussin, et enveloppé de compresses qu'on renouvelait à chaque instant, et elle resta tranquille, un peu engourdie par la souffrance et l'émotion. Elle regardait comme dans un rêve la jeune mère qui allait et venait, vaquant aux soins du ménage, et les enfants qui mettaient en ordre les livres et les jouets, non sans venir à chaque instant s'informer « si elle n'avait besoin de rien ». Elle ne savait plus trop où elle était, mais elle se trouvait bien là.

Pourtant il y avait en elle quelque chose qui la

troublait, qui l'empêchait de jouir de ce bien-être et de ces soins affectueux. Ce n'était pas le souvenir de Carilès : oh! mon Dieu, non ! Miette n'était pas inquiète pour lui et n'avait pas sujet de l'être. Mais il lui venait quelquefois à l'idée : « Est-ce que ma pierre a fait grand mal à la petite fille ? et si l'on savait ici que j'ai jeté la pierre, est-ce qu'on voudrait encore avoir soin de moi? »

D'autres fois elle s'imaginait que sa propre pierre était retournée contre elle pour la faire tomber.

Le père de famille rentra. Il fut mis au courant de la situation, par quelques mots de sa femme ; les quatre enfants y ajoutèrent des explications détaillées, embrouillées, interminables, auxquelles le père ne comprit rien, d'autant plus qu'ils parlaient tous les quatre à la fois. Mais il souriait et paraissait se plaire au son de ces jeunes voix et aux mines de ces jeunes orateurs. Il salua Miette d'un amical : « Bonjour, ma petite; » et il alla s'asseoir à table. On n'y mit pas Miette : il fallait qu'elle restât tranquille; mais Paul et Georges, qui s'étaient mis deux pour ce grand ouvrage, apportèrent devant elle la petite table sur laquelle on faisait la dînette; Pauline y étendit une serviette blanche, y plaça une assiette, une fourchette, un couteau, une cuiller, un verre, et même une carafe et une bouteille qu'il fallait remplir deux fois pour faire un verre de boisson. Et pendant tout le dîner ce furent des allées et des venues des quatre enfants qui se disputaient à qui servirait Miette : jamais princesse n'eut tant de pages empressés à prévenir ses désirs. Elle mangea des confitures pour la première fois de sa vie; car Mme Terrasson, qui ne donnait ordinairement du dessert que le dimanche, mit sur la table, en l'honneur de Miette, un pot de mirabelles. Le petit Paul, les yeux brillants de plaisir, déclara « qu'il voudrait que la petite fille eût tous les jours des entorses ». Les trois autres rirent, et la mère le rendit tout triste en lui faisant observer qu'une entorse faisait beaucoup de mal. Paul n'avait pas pensé à cela.



On se disputait à qui servirait Miette. (P. 324, col. 1.)

Après le dîner, la nappe enlevée et la vaisselle remise en ordre, les enfants vinrent s'asseoir sur le petit canapé, auprès de leur père, qui demanda « si on avait bien travaillé aujourd'hui. » Vite, la troupe s'éparpilla ; chacun courut à son carton, et revint avec des cahiers, des livres, qu'il présentait au père. Celui-ci examinait, louait ou critiquait, faisait dire une fable ou répéter les fleuves ou les villes d'un pays ; et Miette écoutait tout cela, et trouvait que c'était bien beau. Ce qui la frappa le plus, ce fut l'approbation donnée au tricot et à la couture de Pauline, que son père embrassa en lui disant qu'elle devenait une vraie femme, puisqu'elle savait à la fois bien écrire et bien travailler. Il ajouta qu'il était maintenant pressé de voir venir l'hiver, pour mettre à ses pieds ces chaussettes tricotées par sa fille, et que certainement cela l'aiderait dans son ouvrage, l'idée que sa bonne petite Pauline avait travaillé pour lui. Miette se dit que cela ferait peut-être bien plaisir à Carilès de porter des bas tricotés par elle, et si la mère Perrotte eût été là avec ses aiguilles, je crois que l'enfant eût consenti à prendre une leçon. Mais elle se représenta bien vite la longueur des jambes, et par conséquent des bas de Carilès, et, les explications de Perrotte lui revenant en mémoire, elle n'y comprit rien, et se dit : « C'est trop difficile pour moi! » Mais elle n'en devint pas plus gaie.

« Il est l'heure de dormir, dit Mme Terrasson; j'ai fait un lit pour Miette dans le cabinet de toilette. Dites-lui bonsoir, et allez vous-en. »

Après bien des caresses échangées entre le père et les enfants, on se décida à aller dormir. Mme Terrasson déshabilla Miette, dont le pied allait beaucoup mieux, et la porta dans le lit qu'elle avait dressé pour elle.

La porte du cabinet était restée grande ouverte. Miette, qui ne s'était pas endormie, entendait le murmure des petites voix dans la chambre voisine; mais ce n'était pas le gazouillement joyeux de leurs rires et de leur babillage accoutumé; c'était quelque chose de plus doux et de plus pénétrant. Que disaient-ils donc? Miette prêta l'oreille, et saisit ces deux mots : « Mon Dieu! » Alors elle se pencha pour regarder et pour mieux entendre.

Les quatre enfants étaient agenouillés devant le lit de leur mère, et celle-ci, debout derrière eux, les écoutait, aidant quelquefois la mémoire des plus petits, ou leur suggérant une demande à ajouter à leur prière. Ainsi, à ces paroles : « Mon Dieu, guérissez les malades, » elle dit à demi-voix : « Et Miette. » Et les enfants reprirent : « Mon Dieu, guérissez le pied de Miette. » Puis trois des enfants se turent, et Pau-

line seule dit tout haut une prière que les autres répétaient tout bas.

« Notre Père, qui êtes aux Cieux ! » disait Pauline. Miette écoutait, tout émue, les paroles de Pauline. Cette prière, elle ne la comprenait pas, et pourtant elle l'aimait; et quand elle fut finie, Miette aurait voulu l'entendre encore. C'était comme un monde inconnu qu'elle entrevoyait. Notre Père, qui êtes aux Cieux. Ce père à qui parlaient les enfants, n'était-ce pas Dieu, puisque Carilès lui avait dit que Dieu est au ciel? Elle aurait bien voulu le savoir, et n'osait pas le demander. La prière finit, et les enfants gagnèrent leurs lits. Miette vit leur mère s'approcher tour à tour de chacun d'eux, lui parler un instant, le *border*, et lui donner un baiser. Ce baiser retentit dans le cœur de l'orpheline. Certes, sa mère défunte ne ressemblait guère à Mme Terrasson, et sa rude tendresse n'avait pas laissé à l'enfant des souvenirs bien regrettables; mais Miette ne songeait pas à cela. Toutes les mères s'étaient incarnées pour elle en une seule, cette jeune femme au doux sourire qui embrassait si tendrement ses enfants, qui les aimait tant, et qui soignait Miette par charité, mais qui ne l'aimait pas, car elle n'était pas sa petite fille. Non, elle n'était pas sa petite fille; elle n'était la petite fille de personne. La pauvre enfant, à cette pensée, se sentit si abandonnée, si seule au monde, qu'oubliant Carilès, elle se figura qu'il ne pouvait pas y avoir de bonheur pour une petite fille sans mère. Elle se rejeta en arrière et laissa tristement retomber sa tête sur l'oreiller.



Carilès et les quatre enfants restaient là debout. (P. 323, col. 1.)

Mme Terrasson, sa tournée finie, vint savoir comment allait Miette; et l'enfant lui répondit d'une voix si triste qu'elle en fut frappée. Pendant qu'elle la bordait dans son petit lit, Miette la regardait avec angoisse, en se disant au fond de son pauvre cœur : « Elle ne m'embrassera pas, moi, je ne suis pas sa petite fille. »

Mme Terrasson devina-t-elle ce qui se passait dans cette petite âme? Je ne sais; ce qui est sûr, c'est qu'elle avait déjà dit : « Bonsoir, Miette ! » et fait un pas pour s'éloigner, lorsque, se ravisant tout à coup, elle revint, se pencha sur la petite fille, et l'embrassa.

« Merci, madame ! » murmura Miette, le cœur inondé de joie.

Mme Terrasson comprit tout à fait. Elle pensa à ses enfants; elle se les représenta orphelins, seuls dans le vaste monde, attendant comme une aumône le baiser d'une étrangère, et elle se sentit un cœur de mère pour la pauvre petite Miette. Elle s'assit près d'elle, l'attira dans ses bras, lui murmura de douces paroles qu'elle entremêlait de caresses, et réussit à la mettre si bien en confiance, que l'enfant finit par lui demander

ce que voulait dire : « Notre Père, qui êtes aux Cieux. »

La jeune mère expliqua à l'orpheline la sublime prière de l'Évangile. Et quels enseignements auraient pu valoir les siens? N'était-elle pas habituée à mesurer ses paroles à l'intelligence des petits enfants? Miette la comprenait sans efforts et l'interrogeait sans crainte : elle se sentait aimée, toute sa timidité avait disparu.

« Quand est-ce qu'il arrivera, le règne de Dieu, où tout le monde sera bon? demanda-t-elle. Est-ce bientôt?

— Je ne sais pas, mon enfant; mais chacun peut l'avoir dans son cœur dès à présent. Ainsi, quand une petite fille fait tout le bien qu'elle peut, quand elle n'a plus aucune méchanceté, le règne de Dieu est arrivé en elle. Comprends-tu?

— Ah! oui! » dit Miette un peu confuse. Elle sentait que le règne de Dieu n'était pas encore arrivé en elle.

Mais quand Mme Terrasson lui eut expliqué : « Pardonnez-nous nos offenses, » Miette réfléchit un instant; puis, jetant un cri, elle cacha sa figure dans son oreiller et fondit en larmes.

Effrayée, la jeune femme la souleva dans ses bras, l'interrogea doucement, et finit par obtenir l'aveu de sa méchante action du matin. Et Miette, entraînée par son émotion, lui raconta sa journée d'école avec tant de passion et de douleur qu'elle lui fit venir les larmes aux yeux. Mme Terrasson la consola, l'encouragea, et, continuant l'explication du *Pater* : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

« La tentation, lui dit-elle, c'était l'envie de jeter cette pierre; et si tu avais prié Dieu, cette méchante envie t'aurait passé.

— Est-ce qu'il serait descendu de son ciel pour m'empêcher de jeter la pierre? demanda Miette.

— Il n'a pas besoin de descendre de son ciel, puisqu'il est partout; mais toi, rien que de penser à lui demander de te rendre bonne, cela t'aurait empêchée d'être méchante. Mais cela ne t'arrivera plus, n'est-ce pas? Dors bien, ma petite; tu es fatiguée, et il faut que tu sois guérie et que tu aies de belles joues roses demain matin, quand ton papa Carilès viendra chercher sa petite fille. »

Miette s'endormit calme et contente, et Mme Terrasson, tout en cousant en silence auprès de son mari qui écrivait (car il apportait de l'ouvrage chez lui pour augmenter les ressources de la famille), songeait à la petite orpheline, à son triste passé et à l'avenir qui l'attendait. « Il faudrait qu'elle pût s'instruire de façon à pouvoir gagner sa vie plus tard, se disait-elle; mais cette école! ce serait trop dur de l'y renvoyer, et dans une autre cela pourrait bien être la même chose. Si je la faisais venir ici? Cela rendrait service à cette étourdie de Pauline, qui serait bien obligée de se calmer et de s'appliquer pour lui montrer à travailler; et les garçons prendraient l'habitude d'être doux et complaisants s'ils avaient à s'occuper de cette petite. Aujourd'hui j'ai vu comme ils la soignaient bien : ils ne se sont pas disputés une seule fois. Il faudra que je parle de cela à mon mari. »

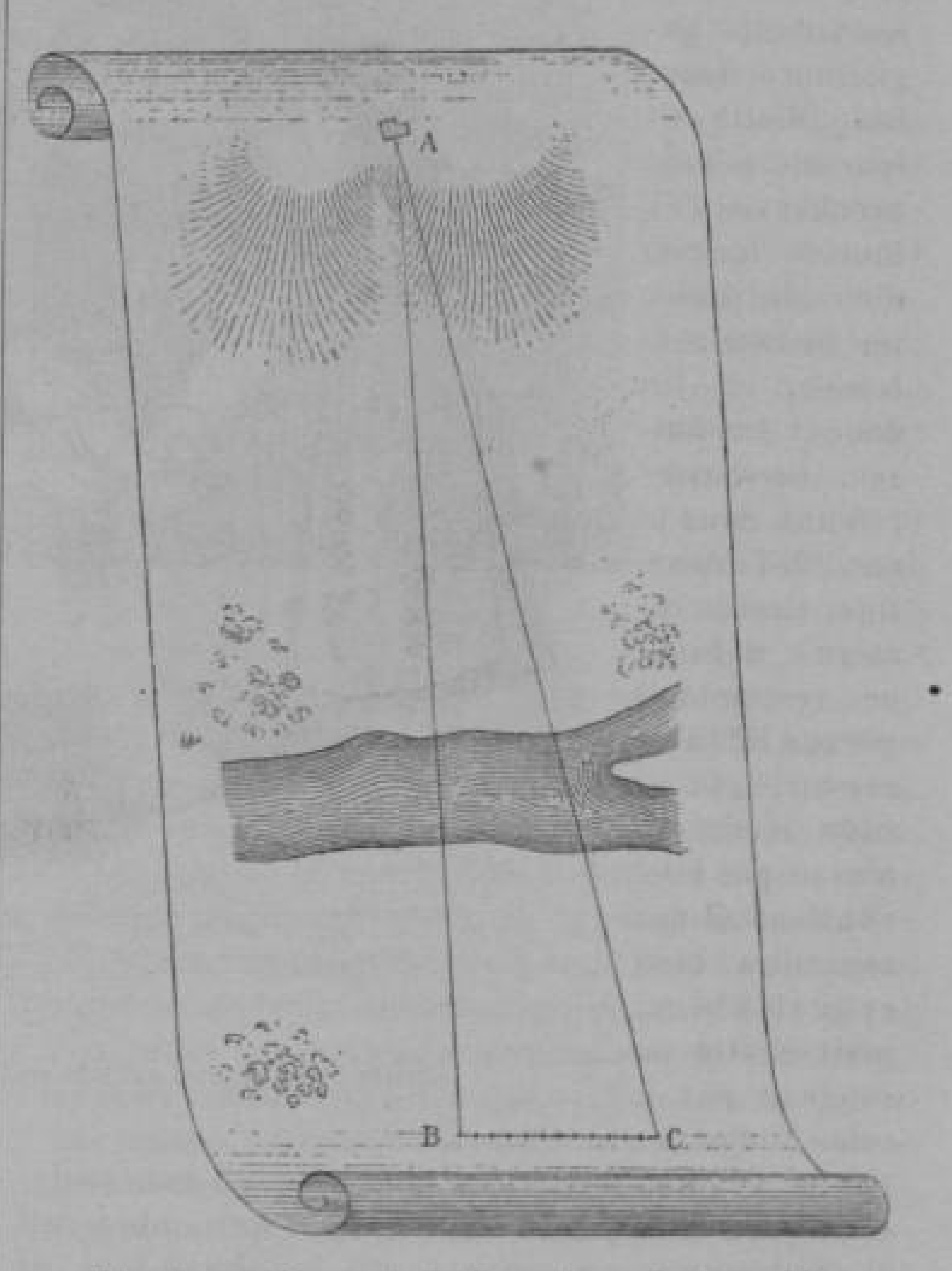
A suivre. Mme Colomb.



COMMENT ON MESURE

LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE [1]

J'ai promis à mes jeunes lecteurs de leur faire comprendre clairement comment les astronomes,



Triangle servant à connaître la distance à un point inaccessible.

enchaînés comme nous tous à la surface de notre boule ronde, ont pu néanmoins mesurer et calculer

1. Suite. — Voy. page 198.

la distance qui nous sépare d'un astre tel que la Lune, le Soleil, une étoile. Mais j'ai besoin pour cela, je les préviens, de quelques étapes. C'est un long chemin à parcourir que celui qui nous sépare de Sirius, ou même simplement de Saturne : les nombres de notre précédente causerie en font foi. Et en outre, bien que le sujet n'ait rien de véritablement difficile, et n'exigera de ma part l'emploi d'aucun signe algébrique ou autre, j'ai besoin, dans chacune de ces étapes, de toute leur attention.

Au fond, réfléchissons bien, où gît la difficulté? D'où vient l'incrédulité des gens dont je vous parlais dans notre première causerie? De ce qu'il leur semble impossible qu'on parvienne à mesurer une longueur sans en parcourir, le mètre à la main, tous les jalons. Le point dont il faut mesurer la distance est dans les profondeurs du ciel; il se trouve, en un mot, inaccessible. Nous ne pouvons nous élever dans l'air si ce n'est en ballon, et la hauteur la plus grande à laquelle on soit ainsi parvenu ne dépasse guère 2 ou 3 lieues en distance verticale, M. Glaisher, le célèbre aéronaute anglais, a fait une ascension à 11 kilomètres, mais il a failli y perdre la vie. En tout cas, dépasser notre atmosphère est une chimère, et personne, croyez-le bien, quelque loin que les progrès de la science et de ses applications mènent le monde, ne grimpera jamais de la surface de notre Terre jusqu'à la Lune.

Mais qu'importe, si je vous prouve que, par une opération simple, aisée à comprendre et susceptible de vérification, rien n'est plus facile que de mesurer la distance où nous sommes d'un point situé à la surface de la Terre, et sans nous transporter jusqu'à ce point. Je pourrais commencer par vous exposer des moyens simples de mesurer la hauteur d'un édifice, celle d'un arbre, à l'aide de l'ombre que la lumière du soleil leur fait projeter sur le sol, ou encore à l'aide d'un morceau de glace, d'un bout de miroir. Ce sont là des problèmes curieux, mais dont la solution n'est pas indispensable au but que je me propose. J'arrive directement à ce but.



Mesure de la distance à un point inaccessible. (P. 327, col. 2.)

Venez avec moi à la campagne. Dans cette plaine qu'une large rivière traverse, avisons, pour simplifier, un côté un peu uni du bord, et, par delà l'eau, le sommet d'un arbre, d'un clocher s'il y en a un. C'est ce sommet qui va être notre point de mire, c'est sa distance à l'un des points de la prairie où nous sommes, que nous allons essayer de mesurer sans traverser la rivière, sans aller jusqu'au village, en un mot, sans quitter, pour ainsi dire, l'endroit que nous occupons maintenant.

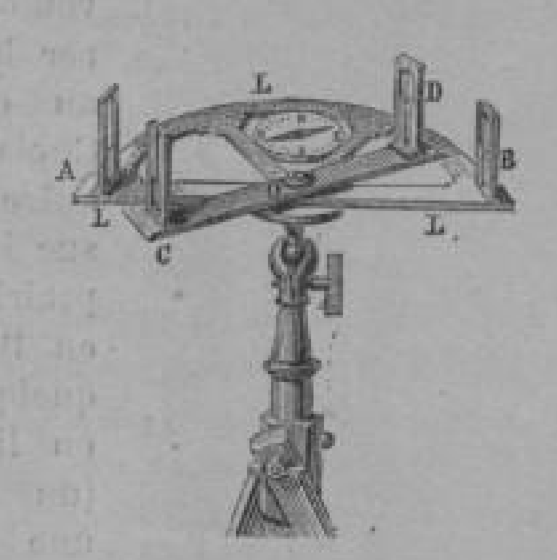
Je n'ai eu besoin d'emporter avec moi qu'une chaîne d'arpenteur, un graphomètre ou demi-cercle divisé, avec le trépied qui permet de l'installer d'une façon solide, et quelques jalons. Vous allez m'aider pour commencer, et nous pourrons d'ailleurs effectuer ensemble toute l'opération.

Le point C est celui dont nous voulons mesurer la distance au clocher A. Choisissons un autre point B sur le sol de la prairie, et, de C en B, plantons quelques jalons en ligne droite (un jalon est une baguette, munie à son extrémité supérieure d'un bout de papier blanc qui sert à la distinguer au loin). Puis, avec la chaîne, qui n'est autre chose qu'une longueur de 10 mètres divisée en doubles décimètres, et que nous allons tendre d'un bout à l'autre de la ligne BC en suivant les jalons, comptons le nombre de mètres de la ligne en question. Nous relevons la chaîne vingt-six fois par exemple, et il reste encore un bout de ligne dont la longueur est de $7^{m}, 40$. Une courte multiplication et une addition nous donnent $267^{m}, 40$ pour la longueur de notre *base*. La ligne, ainsi mesurée, va nous servir en effet de point de départ pour notre opération ; elle lui est indispensable, et nous retrouverons une *base* analogue dans toute mesure de distance céleste. Vous voyez déjà que, si l'on ne mesure pas directement la distance cherchée, du moins on mesure une autre ligne située dans une direction différente : cela est nécessaire.

Notre chaîne d'arpenteur nous a suffi jusqu'à présent. Nous allons la laisser, et employer maintenant notre *graphomètre* ou cercle divisé. C'est un instru-

ment très-simple, et d'un usage que vous allez trouver très-élémentaire. Il sert à connaître et à retrouver au besoin la direction qu'une ligne droite fait avec une autre ligne droite. Vous n'êtes pas sans savoir qu'une direction pareille est donnée par la quantité qu'on nomme l'*angle* des deux lignes, et qu'on évalue cet angle en plaçant au centre d'un cercle divisé en 360 parties égales ou degrés le point de concours de ces deux lignes droites.

Vous connaissez aussi ce qu'on nomme un *rapporteur*. C'est un petit instrument de corne ou de cuivre que vous trouverez dans votre boîte de compas, en forme de demi-cercle, divisé dès lors en 180 parties égales ou degrés. Quand on veut une précision plus grande, chaque degré se divise en 60 minutes, et même chaque minute en 60 secondes. Si je place mon rapporteur sur l'angle ABC, comme le montre la première figure (de manière que le point O soit



Graphomètre. — LL, cercle divisé en 180 degrés ; AB, alidade fixe; CD, alidade mobile.

au-dessus du sommet de l'angle, que OB soit dans la direction de la base, et que OD vise le sommet du clocher), la lecture du nombre de degrés compris sur le cercle entre les deux lignes BA et BC, 75 par exemple, me donnera la mesure de l'angle ABC, laquelle est 75 degrés, ou, en abrégeant, 75° : sur l'instrument DO et OB forment le même angle que les lignes BA et BC du terrain. Les astronomes, et même les ingénieurs, ont des instruments plus parfaits, mais construits sur le même principe, avec lesquels ils mesurent les angles, les ingénieurs jusqu'aux minutes et demi-minutes, les astronomes jusqu'aux secondes et aux dixièmes de seconde. Des instruments aussi parfaits, aussi précieux, nous sont inutiles, puisque c'est l'idée de l'opération qu'il s'agit seulement de vous donner. Revenons donc à notre prairie.

Plaçons-nous d'abord en C. Dirigeons le diamètre de notre demi-cercle vers le point B, en visant dans la direction des jalons, puis, sans le changer de position, nous tournons l'alidade (c'est un diamètre mobile percé verticalement de petites fentes, ou fenêtres, de *pinnules*, comme disent les géomètres), de manière à viser le coq du clocher A, si sa grande distance le laisse visible, à viser en tout cas le sommet de l'édifice. Cette dernière remarque nous prouve qu'une petite lunette, à la place de l'alidade, ferait encore mieux notre affaire. Quoi qu'il en soit, nous lisons 72° pour l'angle de la ligne CA avec notre *base*.

De là, nous nous transportons en B ; nous plaçons encore le demi-cercle et son diamètre (0° — 180°) de façon que celui-ci coïncide avec la base BC, et qu'en visant vers le clocher nous puissions voir son sommet par les pinnules de l'alidade. Puis nous lisons 97°, je suppose, sur la division du cercle, nombre qui mesure cette fois l'angle de BA avec la base.

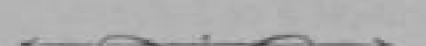
Notre opération est terminée. Vous voyez qu'elle n'offre rien de bien effrayant, et que, sans être un mathématicien consommé, un *x* (comme se nomment en l'honneur de l'algèbre les polytechniciens), on peut comprendre, et dans son idée et dans son exécution, l'opération que nous avons faite ensemble, laquelle est une *triangulation*. Vous avez peut-être quelquefois entendu prononcer ce mot. Eh bien, vous venez d'en avoir l'explication sommaire : nous avons *triangulé*, comme de véritables ingénieurs, géodésistes ou astronomes.

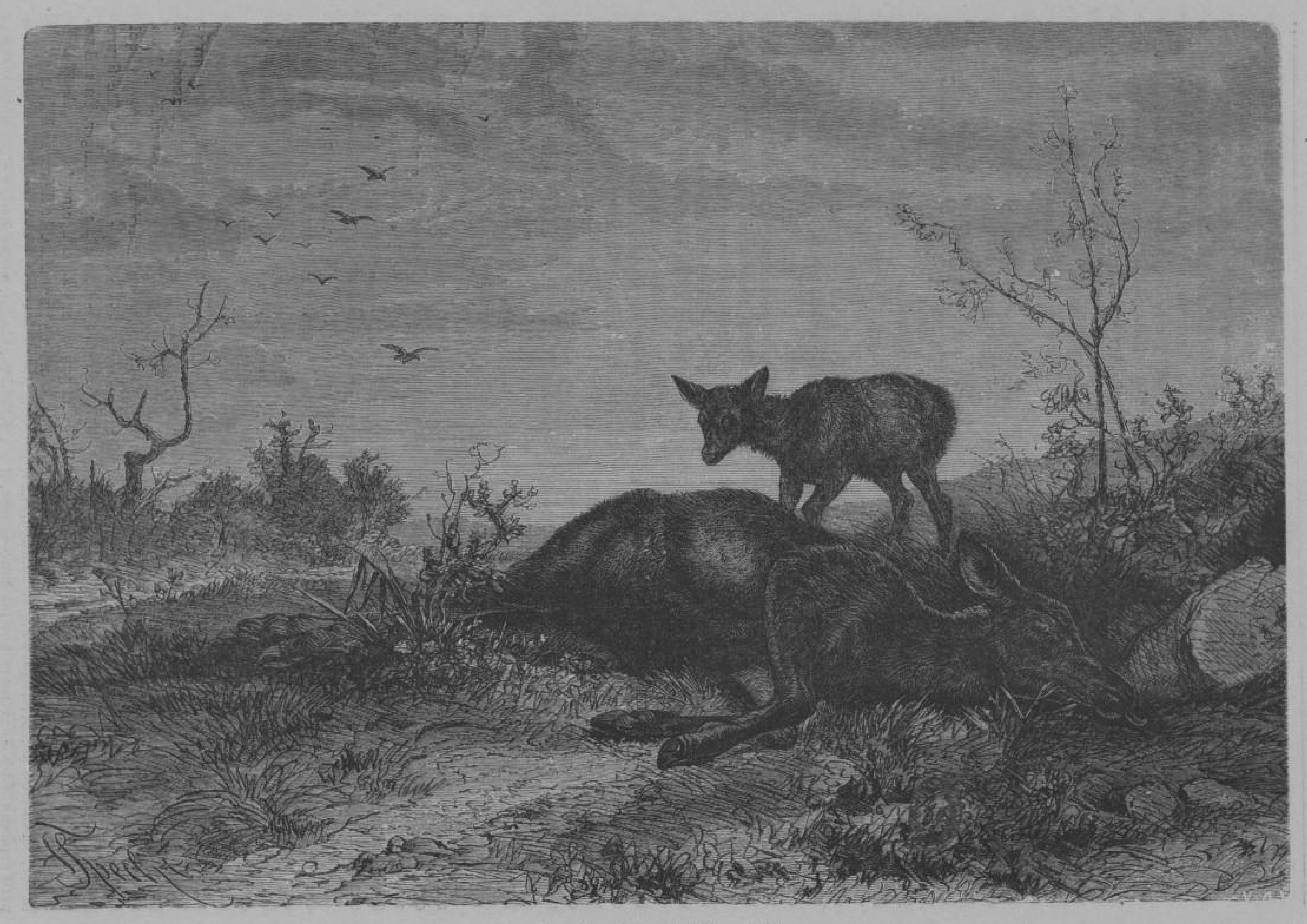
En d'autres termes, nous avons fait un *triangle*. Nous avons mesuré ce triangle BAC, sinon dans toutes ses lignes, du moins assez pour que nous puissions le dessiner exactement, soit en vraie grandeur, si l'espace ne nous manque pas, soit en le réduisant en proportion à une échelle convenable, si nous voulons le dessiner sur une feuille de papier. Le voilà, de cette façon, dans la figure ci-dessus.

Les savants font mieux. Ils se contentent d'inscrire sur leur carnet les nombres obtenus sur le terrain, et, dans le loisir du cabinet, à l'aide de formules algébriques (un grimoire que vous trouverez peut-être bien simple plus tard), à l'aide encore de *tables de logarithmes*, livres tout bourrés de chiffres qui vous feraient peur maintenant, ils calculent les éléments du triangle et la distance CA que nous voulions avoir. C'est comme cela que, pour avoir plus vite fait, j'ai calculé et trouvé qu'au point C de la prairie nous étions à 1390^{m}, 90 du clocher ; en B, la distance serait de 1332^{m}, 80. Mais c'est la première distance seule que nous cherchions. Vous pouvez dessiner vous-mêmes le triangle et vérifier les résultats de mon calcul avec un double décimètre. C'est un moyen commode, mais moins exact que le calcul.

En résumé, je crois vous avoir fait saisir, si vous m'avez suivi avec quelque attention, la nature de l'opération qui permet de mesurer la distance du point où l'on est à un autre point que l'on ne peut pas, ou que l'on ne veut pas atteindre. Dans notre prochaine causerie, nous appliquerons cette méthode, ou une semblable, à la Lune, et vous verrez qu'au fond ce n'est pas plus difficile... à comprendre, sinon à appliquer. Mais voilà assez de géométrie, assez de géodésie (nous avons fait de tout cela) pour aujourd'hui.

A. Guillemin.





Le petit orphelin. (P. 330, col. 2.)

LE CHEVREUIL

Le chevreuil est le plus élégant des hôtes de nos forêts. « Il a, dit Buffon, plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants et paraissent animés d'un sentiment plus vif. Ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes; il bondit sans effort avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré; il ne se roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur. Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources, d'instinct. »

Hélas, à quoi servent au pauvre chevreuil toutes ces qualités, énumérées si complaisamment par notre grand naturaliste. Tandis qu'en ce moment lièvres et perdreaux goûtent paisiblement les douceurs du printemps et oublient aux premiers rayons de soleil les terreurs que leur ont fait éprouver pendant l'hiver les poursuites des chasseurs, le chevreuil, lui, n'a encore ni trêve, ni merci. La loi l'abandonne aux fureurs de ses ennemis. Il entend encore les aboiements de la meute acharnée sur ses traces, le son du cor qui ébranle les échos de la forêt et le fait tressaillir d'angoisse. C'est en vain qu'il met en jeu toutes les ressources de son instinct et de sa souplesse, qu'il appelle à son aide sa compagne, bientôt retentit l'hallali, et le noble animal se voit déchirer vivant par les chiens aux crocs acérés.

Lorsque la femelle a un petit, elle emploie mille ruses pour le dérober à ses ennemis ; elle le cache dans un fourré, se met elle-même en vue et ne revient près de lui que lorsqu'elle a réussi à déjouer toute poursuite. Blessée, mourante, elle retourne expirer à ses côtés.

L'année dernière, au mois de juin, me trouvant dans les Ardennes, j'assistai à une de ces scènes touchantes. Je me promenais le matin dans la forêt, lorsque j'entendis non loin de moi un coup de feu; comme la chasse était interdite à cette époque, je pensais que c'était quelque braconnier qui se livrait pendant l'absence des gardes à sa coupable industrie. Une heure après, débouchant sur une clairière, j'aperçus devant moi une pauvre chevrette, qui paraissait s'avancer avec peine, et dont le flanc ouvert laissait ruisseler le sang sur l'herbe. Tout à coup, j'entendis un léger cri et un jeune faon accourut en bondissant auprès d'elle. La pauvre mère le lécha tendrement quelques instants, puis roula morte sur le sol, fixant son dernier regard sur le malheureux petit orphelin. Blessée à mort par les braconniers, elle avait eu le courage de les entraîner loin de son petit, et n'était venu le rejoindre que lorsqu'elle avait été sûre d'avoir dépisté l'ennemi.

Il n'est guère de partie de la France où ne se rencontre le chevreuil; aussi sa chasse, soit à courre soit à l'affût, est-elle un des divertissements favoris de nos sportsmen. Tout le monde sait du reste que sa chair fine, délicate, parfumée, en fait un des gibiers les plus estimés.

LUCIEN D'ELNE.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE III (*suite*).

L'Ouhéhé. — Alerte. — Simba récompensé de sa fidélité. Les Ouaroris. — Guerre.

La caravane continua sa marche sans incidents nouveaux et arriva en vue du pays des Ouahéhés. C'est une tribu de voleurs qui habitent au sud des grandes plaines arides de l'Ougogo.

Le premier soir de l'arrivée dans l'Ouhéhé, avant l'heure du sommeil, le kirangosi de Khamis se leva sur l'ordre de son maître, et à la façon des hérauts antiques, cria à haute voix les paroles suivantes :

« Vous, fils des Arabes, et vous tous, gens de Zanzibar, ouvrez les oreilles. Vous êtes chez les Ouahéhés. Vous êtes dans un pays de voleurs et de rôdeurs nocturnes. Soyez prudents et alertes, mes amis. Ne dormez que d'un œil ; ayez toujours vos fusils sous la main. Quand vous rencontrerez un Ouahéhé rôdant, la nuit, dans votre camp, tirez dessus et tuez-le. Est-ce entendu?

— Entendu! » répondirent six cents voix.

Pendant deux jours, les voyageurs traversèrent l'Ouhéhé sans incident fâcheux. A la troisième halte, deux heures environ avant l'aube, Simba qui, la nuit, avait le sommeil très-léger, comme un bon et fidèle serviteur qui se sent responsable de la sûreté de son maître, fut éveillé par le bruit d'une petite branche que l'on cassait. Il ne bougea pas, continua à respirer aussi régulièrement qu'avant, et écouta de toutes ses oreilles. Au bout de quelques instants, son oreille exercée distingua le son d'un pas humain, qui pressait doucement, mais lourdement le sol auprès de lui. A la lumière des étoiles, qui ont en Afrique un éclat extraordinaire, il distingua quelque chose qui pouvait bien être une forme humaine. Cette figure humaine était celle d'un rôdeur étranger. Un ami ne se serait pas avancé si furtivement.

Tout semblait tranquille, la figure se baissa et se

1. Suite. — Voy. page 261, 284, 296 et 311.

mit à ramper vers la tente où dormaient Sélim et son père. Mais si Simba ne disait rien, il n'en était pas moins attentif. Ses yeux suivirent l'ombre qui rampait, jusqu'au moment où elle eut à moitié disparu dans l'ouverture de la tente. Alors il leva la tête, puis se dressa de toute sa hauteur et respira longuement comme quelqu'un qui reprend haleine pour un travail pénible. Puis il se baissa brusquement, saisit par les pieds le voleur nocturne, et en poussant un cri de triomphe, le fit tourner trois ou quatre fois autour de sa tête, et l'assomma sur une pierre; ensuite il le jeta par-dessus la haie.

En un instant, tout le campement fut réveillé, et l'on vit briller çà et là des lumières. La cause de cette alerte fut bientôt connue, et les curieux, en grand nombre, sortirent pour voir le corps de celui qui avait été victime de son amour du vol ou du meurtre. Amir y alla aussi, et reconnut facilement dans le misérable un homme de la tribu des Ouahéhés. Il avait un bouclier de forme ovale, une lame au large fer, et une hache de combat. Cet attirail montrait assez quelles avaient été ses intentions.

« Mon enfant, dit-il à Sélim, tu as à remercier Simba qui t'a sauvé la vie. Ta tête était tout près de la porte : si tu t'étais éveillé, c'en était fait de toi. Qu'as-tu à dire à Simba, Sélim ! »

L'enfant tourna ses grands yeux brillants vers la figure de Simba, où se montrait un honnête orgueil et une vive affection. Il mesura du regard ses membres de géant, ses bras redoutables et sa large poitrine, et, au lieu de répondre à la question de son père, il lui en fit une à son tour qui l'étonna beaucoup.

« Simba est un homme grand et fort; mais lequel préfères-tu de ton fils Sélim ou de ton esclave Simba?

— Quelle question! mon fils chéri! N'es-tu pas mon fils, n'es-tu pas le fils de ma chère Amina? Mon affection pour toi s'est-elle jamais démentie?

— Jamais; non, jamais, cher père; mais Simba t'a rendu ton fils, car sans lui j'étais mort. Simba t'a-t-il payé l'équivalent de ce qu'il t'a coûté quand il était enfant? est-il libre enfin?

— Simba est bon; mais si je t'avais perdu, j'aurais tout perdu. Tu l'as dit, mon enfant. Simba est libre, et n'est plus désormais l'esclave d'Amir ben Osman.

— Simba! cria Sélim ; mon bon Simba; entendez-vous les paroles de mon père? Vous êtes un homme, vous n'êtes plus un esclave. »

Tout d'abord, Simba parut ne pas comprendre toute la portée de ces paroles; mais quand on les lui répéta, un sourire d'orgueil éclaira sa figure; la tête haute et les narines dilatées, il dit :

« Esclave! c'est un vilain mot. Mais Simba, de la tribu des Ouahoumas, de l'Ouroundi, jamais, en son âme, n'a été esclave; aussi ce mot l'a d'abord étonné. Simba depuis longtemps aurait pu être libre s'il l'avait voulu, mais il aimait son maître, et le fils de son maître; voilà pourquoi il est resté leur serviteur; mais tout en étant leur serviteur, il n'a jamais oublié qu'il est un homme. Simba est reconnaissant à Amir et à son fils Sélim : toutes les fois qu'il songera qu'il est libre, il sera heureux aussi de se souvenir qu'il est leur serviteur.

— Ah! Simba, mon ami! s'écria Sélim, je t'appellerai mon ami; tu me tutoieras et je te tutoierai, comme je fais avec mon père et lui avec moi. Si tu es reconnaissant, Sélim aussi a un cœur. »

La nuit se termina sans nouvelle alerte.

Au moment où la caravane allait quitter le campement, un groupe de Ouahéhés fut aperçu rôdant avec une indifférence affectée. Ils étaient armés exactement comme celui dont Simba avait fait si promptement justice. Quand ils furent près de la porte centrale du camp, leurs yeux perçants découvrirent le cadavre de leur camarade ; ils coururent à l'endroit où il gisait et se mirent à le considérer avec tous les signes du plus vif étonnement. Ils demandèrent pourquoi et comment il avait été traité ainsi.

« Ah ! mes frères, dit Motto, qui avait observé de près toutes leurs démarches, il y a des hommes qui sont mauvais, bien mauvais et fous par-dessus le marché. Qui a pu pousser cet homme qui est là, à vouloir voler une caravane de six cents hommes armés? Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit le mauvais esprit. Voyez-vous ce géant, là-bas, avec cette grande hache à la ceinture, et cette longue corne d'ivoire suspendue à son épaule? Ce géant a surpris ce voleur dans la tente d'Amir ben Osman; il l'a pris par les pieds et il lui a brisé la tête sur une pierre.

— Eyah! eyah! dirent les Ouahéhés avec étonnement. Évidemment, c'est le mauvais esprit en personne; mais tous les voleurs doivent périr; et si, comme vous le dites, cet homme a été surpris la nuit dans le camp, il n'a que ce qu'il mérite.

— Est-ce vraiment votre avis, mes frères? dit Motto; alors, tant mieux. Mais écoutez un peu ceci. Si le vent entrait dans notre camp pour voler, ce géant le saurait. On dirait qu'il ne dort jamais et ne se repose jamais. La nuit il pourrait sentir un de vous à je ne sais quelle distance.

— Eyah, eyah, eyah! C'est le diable en personne. »

Là-dessus ils décampèrent, marmottant je ne sais quoi entre leurs dents, d'un air tout déconfit.

Les marches suivantes présentèrent peu d'intérêt. La partie ouest de l'Ouhéhé est triste et monotone. Mais, lorsque, au sortir d'une immense plaine encore plus aride que les autres, on aperçut une longue ligne de mornes rocheux et blanchâtres, les gens de la caravane commencèrent à se dire tout bas les uns aux autres : « Derrière ces mornes sont les terres de la race nombreuse des Ouaroris; ce sont en général des pasteurs, et s'ils sont en humeur de nous chercher querelle, ils ne regarderont ni au nombre ni à la force de leurs ennemis. »

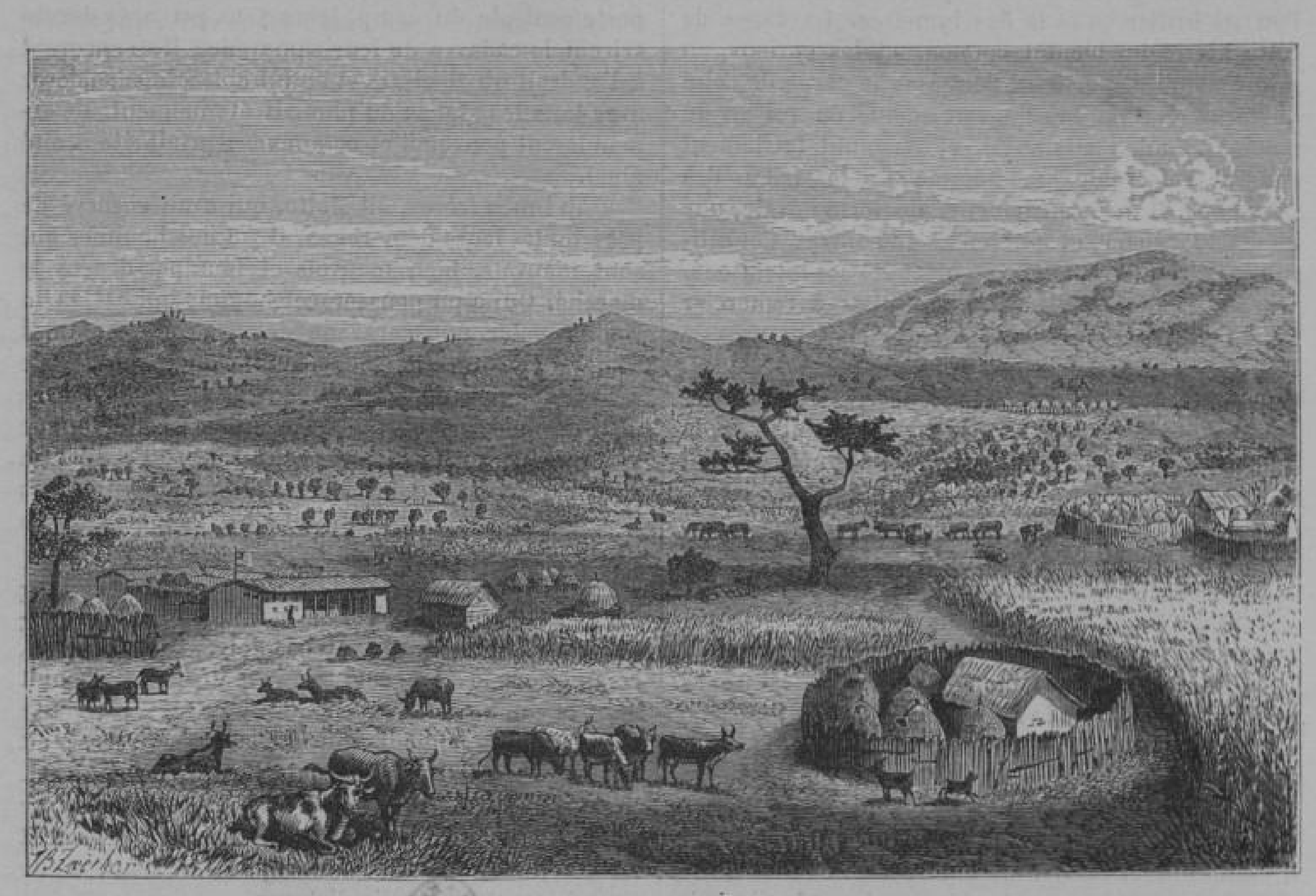
Dix jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait quitté Simbamouéni, lorsqu'on franchit les mornes, et que l'on pénétra dans le pays des Ouaroris, com-

posé d'une succession de vallons boisés, de plateaux nus et de plaines couvertes de fourrés.

Les Ouaroris cependant ne semblaient pas disposés à disputer le passage. Les villageois et les bergers échangeaient assez volontiers ce que les Arabes pouvaient désirer contre de la verroterie et des objets de fabrication américaine. On trouvait du lait, du beurre et des œufs en abondance; c'était une véritable fête pour les jeunes Arabes, après la chaleur, la sécheresse et l'aspect désolé de l'Ouhéhé occidental. On n'avait pas encore vu d'armes aussi formidables que celles que portaient ces sauvages.

à une distance d'un peu plus de 1000 mètres; c'est là que les Arabes campèrent.

Des bestiaux paissaient par milliers à quelque distance du bois, surveillés par des pasteurs vigilants et bien armés. C'était pour les voyageurs une véritable jouissance d'entendre beugler les vaches, bêler les moutons et les chèvres, et braire les grands ânes du pays; depuis longtemps ils n'avaient été à pareille fête, tant le bétail est rare en Afrique. Leurs yeux aussi se reposaient avec plaisir sur des champs bien cultivés qui s'étendaient à perte de vue, et où croissaient le maïs, le manioc, le sorghou, la canne



Kouikourou. (P. 332, col. 1.)

Leurs arcs étaient plus grands et plus lourds, et leurs flèches plus longues et plus cruellement barbelées; outre une énorme lance à large fer, qui avait l'air d'un glaive emmanché au bout d'un bâton, ils portaient une demi-douzaine de javelines ou zagaies, une hache de combat et un couteau aussi large et aussi long qu'un sabre.

Le sixième jour après leur entrée dans l'Ourori, les caravanes arrivèrent en vue d'un gros village palissadé appelé Kouikourou; ce qui veut dire : la capitale. Il était composé d'environ huit cents huttes protégées par une haute barrière faite d'un bois rouge très-dur. L'un des côtés du village était défendu par un cours d'eau assez considérable. De l'autre côté se trouvait un bois de beaux arbres situé

à sucre et le bananier, avec une quantité de légumes et de melons.

On commença par construire avec un redoublement de soin une haie épaisse de broussailles et de branchages autour du campement. Ensuite, assez tard dans l'après-midi, les chefs arabes se réunirent pour délibérer sur la meilleure manière d'entamer des relations amicales avec les redoutables habitants de Kouikourou.

D'après la décision du conseil, Motto partit avec le kirangosi de Khamis, qui connaissait tous les dialectes du sud de l'Afrique centrale. En attendant leur retour, Khamis fêta ses hôtes du mieux qu'il put. Au bout d'une heure à peine, Motto et le kirangosi revinrent; ils allèrent tout droit à la principale

tente, s'agenouillèrent devant la porte et dirent aux Arabes : « Que la paix soit avec vous ! » A quoi les Arabes répondirent tout d'une voix : « Avec vous soit la paix! »

« Eh bien, Motto, parlez, dit Khamis. Quoi, vous rapportez le présent! vous avez échoué?

— Voici les paroles du roi, telles qu'il m'a commandé de vous les rapporter : — Pourquoi êtes-vous venus dans mon pays? Ne savez-vous pas qu'il y a du sang entre les Ouaroris et les enfants des Arabes ? Mostana, le grand chef que les marchands cruels ont tué, était mon ami. Est-ce assez, pour me faire oublier sa mort, de ce chétif présent que vous m'avez apporté? Allez, esclaves, et dites à vos maîtres que s'ils ne m'apportent pas cinquante ballots d'étoffe, cinquante fusils et vingt barils de poudre, ils peuvent retourner sur leurs pas. — Voilà, maîtres, les paroles que le roi Olimali m'a ordonné de vous rapporter. » Un profond silence suivit cette déclaration du roi de Kouikourou.

Nègres de l'Ourori. (P. 332, col. 1.)

Amir s'adressa a Motto : « Pensez-vous, Motto, qu'on pourrait lui faire accepter la moitié de ce qu'il demande?

— Non, maître, je ne le pense pas. Je pense qu'Olimali désire la guerre et non pas la paix; s'il pensait que vous consentiez à lui envoyer cinquante ballots d'étoffe, il en demanderait tout de suite cinquante autres. Quand j'ai quitté le roi, j'ai écouté tout ce qui se disait autour de moi : on ne parlait que de guerre. J'ai de bonnes oreilles.

— La guerre! cria Mohammed. Eh bien! nous aurons la guerre, et j'aurai le plaisir de lui passer mon épée de Schiraz au travers du corps.

— Du calme, Mohammed mon ami, dit Sultan ben Ali. Ceux qui se fient à leur épée ne sont pas ceux qui prospèrent le plus. Je crois que, pour sortir de ce mauvais pas, il y a d'autres voies que la guerre, quand même nous aurions encore plus d'hommes et de fusils. Agissons prudemment à l'heure du danger.

— Voici ce que je propose, dit Khamis : envoyons de l'étoffe de prix pour quarante vêtements, de l'étoffe ordinaire pour quarante autres, plus un ou deux mauvais fusils, avec la moitié d'un petit baril de poudre, par Motto et le kirangosi, qui parleront au roi avec toute la déférence et le respect convenables.

— Je n'y retourne pas, dit Motto. Ce que j'ai vu dans le village est sérieux, et ce que mes oreilles ont entendu est sérieux aussi; je demanderai à mon maître la permission de rester.

— Eh bien, cela ne fait rien, dit Khamis. Le premier venu suffira, pourvu qu'il ait la langue flatteuse et qu'il sache s'expliquer. Que le kirangosi choisisse qui il voudra, et qu'il parte avec l'étoffe. »

On trouva facilement un homme qui, ne sachant pas à quel danger il s'exposait, consentit à faire la commission. Et cependant Motto, si audacieux en toute autre circonstance, avait refusé de s'en charger. Au moment même où le kirangosi et l'homme quittèrent le camp, Motto put voir qu'il avait agi avec prudence. Les gens du village faisaient rentrer le bétail à la hâte, quoique l'heure habituelle fût encore bien éloignée. Cependant il ne dit rien de ce qu'il avait remarqué, de peur de jeter sans nécessité l'alarme dans le camp.

Il suivit avec le plus vif intérêt les mouvements du kirangosi et de son compagnon. Arrivés à la porte, on les empêcha de passer. Au bout d'un instant, il les vit revenir tous les deux vers le camp.

Quand le kirangosi passa près de lui, Motto lui demanda : « Est-ce la paix ou la guerre?

— La guerre. »

Il alla communiquer cette nouvelle, qui ne le surprenait pas du tout, à son ami Simba, qu'elle surprit beaucoup.

« La guerre! Motto. Alors, mon ami, vos craintes étaient fondées; et tout cela vient de cette guerre de Kicésa contre Mostaaa, hein?

— Oui, Simba, et, le croiriez-vous? il y avait là deux ou trois drôles qui me faisaient des yeux! C'est pour cela que j'ai refusé de retourner là-bas; s'ils avaient été bien sûrs de me reconnaître, vous n'auriez plus jamais revu l'ami Motto. »

Une partie de la nuit les Arabes délibérèrent sans parvenir à s'entendre. On posta des sentinelles autour du camp. Cheïkh Thani fut chargé de ce soin.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

A TRAVERS LA FRANCE

—

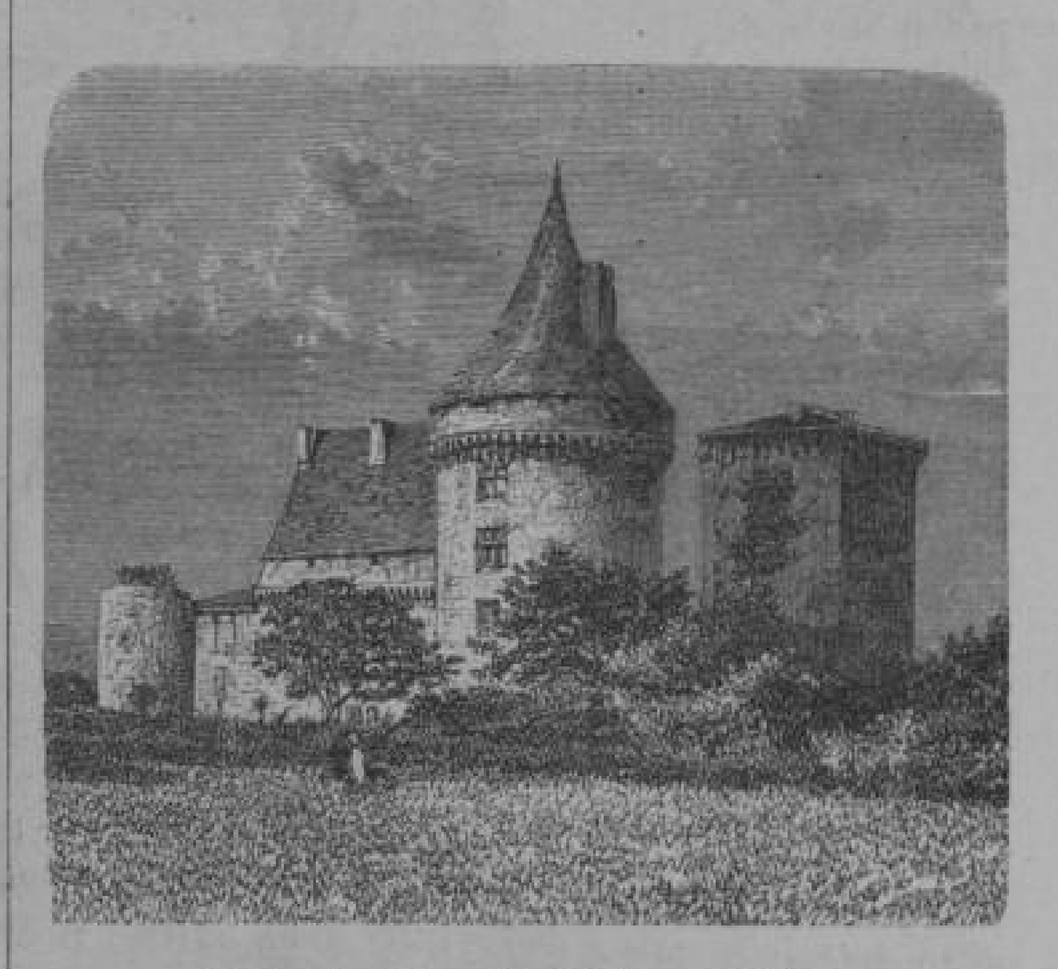
LE CHATEAU DE BOISY.

Plus modeste dans sa situation et dans ses formes que le château de Montrond[1], mais aussi plus heureux, puisqu'il est encore entretenu, le manoir de Boisy s'élève dans la petite plaine de Roanne, à 10 kilomètres à l'ouest de cette ville, au milieu des prairies et près des bois.

Comme construction, il est, pour ainsi dire, la moitié du château de Montrond. Il n'occupe que deux côtés d'un rectangle, et n'a que deux tours, dont la plus grosse et aussi la plus haute a quelque peine à montrer la pointe de son toit aux voyageurs qui parcourent le chemin de fer de Saint-Germain-des-Fossés, à Roanne.

Cette habitation féodale a eu pourtant d'illustres possesseurs depuis le XV[e] siècle; mais elle fut pour eux l'asile du repos, et point une citadelle de refuge. L'un des maîtres de la terre de Boisy fut le célèbre argentier de Charles VII, Jacques Cœur, qui ne songea nullement à s'y défendre lorsque des intrigants et des envieux lui firent perdre ses biens et sa patrie.

Guillaume Gouffier, un de ses juges, prit parmi sa part des dépouilles le château de Boisy, et le transmit à ses descendants. Cette famille approcha de très-près les rois de France. Guillaume fut



Château de Jacques Cœur, à Boisy, près Roanne.

chambellan de Charles VII, et plus tard gouverneur de Charles VIII; son fils aîné, Arthus, devint gouverneur de François I[er], et son fils cadet, malheureusement pour la France, joignit au rang de favori du même prince les fonctions d'amiral. Ce mauvais capitaine, plus connu sous le nom de Bonnivet, fut défait partout où il combattit; nos ancêtres lui doivent surtout la funeste bataille de Pavie, que François I[er] engagea sur son conseil et malgré l'avis des meilleurs généraux. Il avait été aussi maladroit comme diplomate, car, chargé de briguer pour son maître la couronne impériale, il n'avait pas su empêcher l'élection de Charles-Quint.

Mais tout ceci n'est que l'histoire des possesseurs de Boisy; le château lui-même n'a point d'annales, et la paix profonde qui l'environne aujourd'hui semble avoir été son partage depuis sa fondation. Les mâchicoulis qui le couronnent n'ont jamais été qu'une innocente menace.

A. SAINT-PAUL.

1. Voy. page 320.

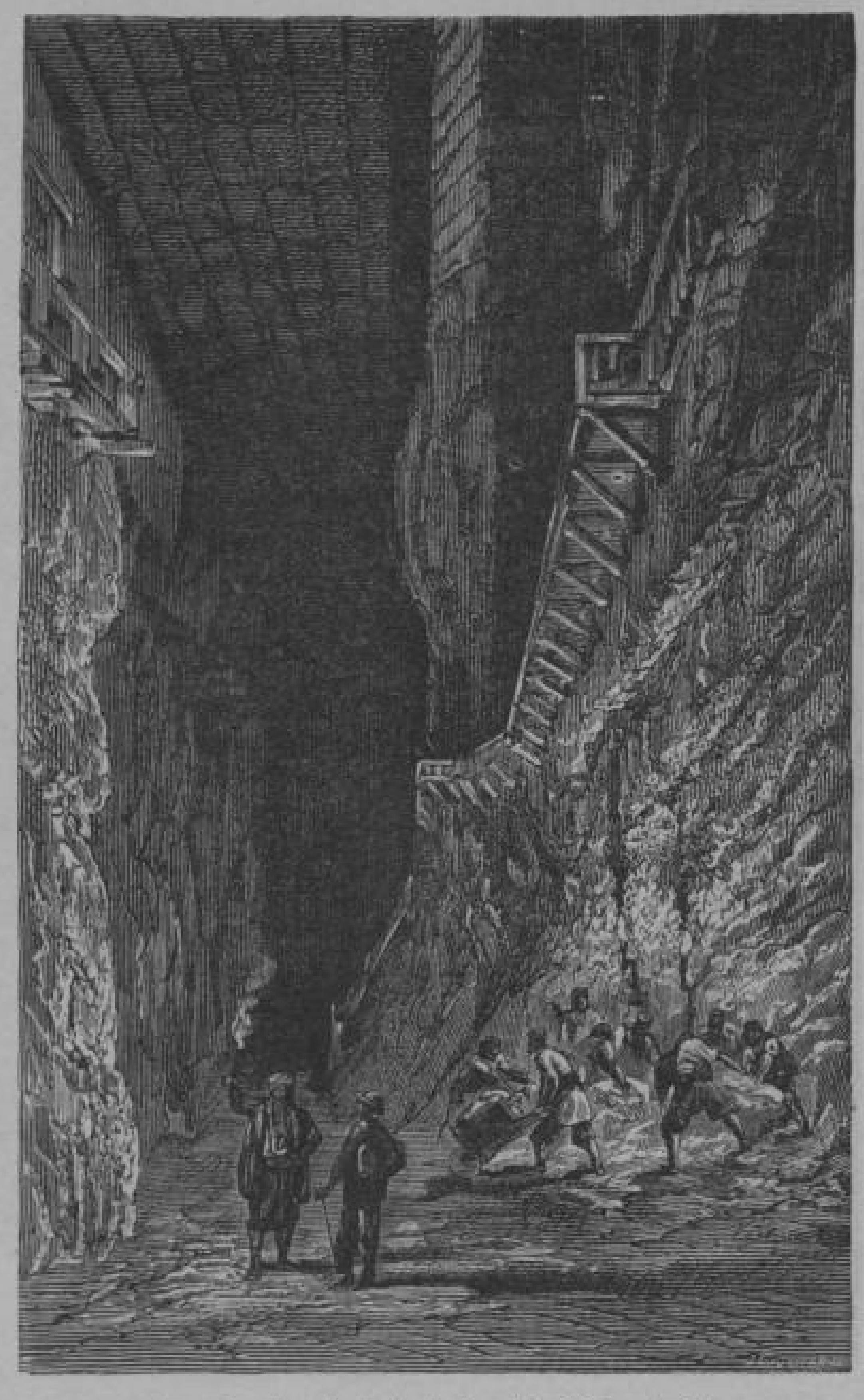
LE SEL[1]

Nous avons dit que le sel ne se trouve pas seulement à l'état de solution dans les eaux de la mer et de certaines sources, mais encore qu'il forme des gisements souterrains que l'on exploite comme de véritables mines.

On donne à ce sel tiré à l'état solide du sein de la terre le nom de sel gemme, pour le distinguer du sel marin.

Lorsque le sel se rencontre en dépôts compactes, et d'une grande épaisseur, on exploite la mine à peu près comme une houillère. On creuse des puits conduisant au gisement et l'on enlève le minerai à la pioche, en pratiquant des galeries à travers la masse.

Le sel gemme extrait de cette façon n'est jamais assez pur pour être livré à la consommation tel qu'il sort de la mine. Il se présente généralement sous forme de masses cristallines, teintes de couleurs variant du rose tendre au noir. On ne peut donc l'employer qu'après l'avoir fait dissoudre dans l'eau et l'avoir purifié par l'évaporation.



La mine de sel de Bochnia. (P. 335, col. 2.)

Lorsque le gisement n'offre pas une épaisseur suffisante pour y pratiquer des galeries, on perce un trou conduisant jusqu'au dépôt de sel et l'on y fait couler l'eau d'un ruisseau voisin.

Cette eau, après s'être chargée de sel, est retirée de la mine au moyen d'une pompe et soumise à l'évaporation.

Nous possédons en France quelques gisements de sel gemme exploités par galeries ou au moyen de l'eau; les principaux sont situés dans les Basses-Pyrénées, les Landes, l'Ariége, la Haute-Saône, le Jura, la Meurthe et la Moselle.

Mais ces mines sont insignifiantes si on les compare aux prodigieux gisements de Wieliczka et de Bochnia en Gallicie. Là le sel forme des bancs d'une épaisseur de plusieurs centaines de mètres et recouvrant une immense superficie. C'est ainsi que les mines de Wieliczka s'étendent sur une longueur de 3 kilomètres, une largeur de plus d'un kilomètre et offrent une couche compacte de sel de 310 mètres d'épaisseur. Les mines de Bochnia ne leur sont que peu inférieures en proportions. Ces deux magnifiques gisements sont la propriété de la couronne d'Autriche et produisent chaque année plusieurs milliers de quintaux de sel.

« On a calculé, dit M. Badin dans son intéressant ouvrage sur les grottes et cavernes, que pour visiter en détail les interminables labyrinthes de galeries, de salles, de magasins, que renferment les mines de Wieliczka, il faudrait passer dans ces lieux souterrains quatre semaines, en marchant huit heures par jour. La longueur totale de toutes les galeries est évaluée à 432 kilomètres.

» Une des curiosités de ces immenses excavations qui réfléchissent de tous côtés comme le cristal la clarté des lampes et des torches, est la chapelle Saint-Antoine, située au premier étage : cette chapelle est creusée dans la mine même et ne se compose que de sel; l'autel, les statues, les colonnes, la chaire, les ornements, tout est en sel.

» Au second étage, on voit un lac de 160 mètres de longueur et profond d'une douzaine de mètres, formé par les infiltrations. Les visiteurs ne manquent jamais de parcourir ce lac dans une petite barque. La lueur vacillante des torches au milieu d'épaisses ténèbres, la barque glissant en silence sur les eaux, les explosions de la poudre qui fait éclater

1. Voy. page 315.

des quartiers de sel, éveillent alors dans l'âme l'idée d'un monde infernal et la frappent d'une sorte de terreur religieuse.

» Les mines de Wieliczka ont été plusieurs fois le théâtre de fêtes brillantes, dont la plus mémorable eut lieu à l'occasion du mariage de la reine Sophie, femme de Wladislas Jagellon, en 1624. Chaque fois du reste qu'un souverain ou un membre de la famille impériale d'Autriche vient visiter ces magnifiques salines, on les décore avec la plus grande richesse pour la circonstance et on les illumine d'une splendide façon; des glaces, des lustres, des draperies sont disposés dans une salle vaste et régulière; une galerie circulaire supportée par des colonnes en sel est réservée à un orchestre, dont les accords ont un effet merveilleux sous ces voûtes sonores. Ce spectacle est un de ceux dont l'imagination la plus vive peut à peine se faire une idée, et les conteurs de féeries n'ont rien inventé qui en approche. »


La chapelle, dans la mine de Wieliczka. (P. 335, col. 2.)

Aussi ces mines ont-elles été de tout temps l'objet de nombreuses légendes populaires. On racontait que les malheureux ouvriers chargés d'exploiter ces richesses étaient condamnés à ne plus jamais revoir la lumière du jour. Descendus dans les mines avec leurs familles, ces êtres formaient une sorte de tribu souterraine, qui naissait, vivait et mourait depuis des siècles dans ces sombres profondeurs. Ces fables n'ont jamais eu aucun fondement. Cependant, les mineurs paraissent avoir été de tout temps divisés en deux classes : les ouvriers libres, qui formaient une sorte de corporation puissante et possédant de nombreux privilèges ; et les forçats, condamnés au travail des mines à perpétuité, qui eux ne devaient jamais revoir la lumière du jour.

On ignore du reste l'époque à laquelle on doit faire remonter la découverte des immenses dépôts de sel des Karpathes; on sait seulement qu'elles étaient déjà exploitées au XIIe siècle. Une légende populaire, rapportée par Adam Streller, explique leur découverte d'une manière assez originale :

« La princesse Cunégonde de Hongrie, fiancée à Boleslas le Chaste, roi de Pologne, ne voulut accepter de son père aucune dot, ni en or, ni en argent; mais, en se rendant en Pologne, elle passa par les mines de sel de Hongrie, et y jeta son anneau nuptial. Arrivée à Cracovie, Cunégonde s'y arrêta, et se fit conduire à Wieliczka, et ordonna de creuser la terre en sa présence. Son ordre fut exécuté, et l'on découvrit une mine de sel d'une richesse incomparable. Dans le premier bloc de sel qui fut extrait, on retrouva l'anneau de la princesse. »

Il existe dans l'Inde un gisement de sel gemme non moins considérable, et peut-être même plus considérable encore que les mines de Bochnia et de Wieliczka : c'est ce qu'on appelle la Chaîne de Sel, belle rangée de montagnes qui s'étend sur une longueur d'environ 200 kilomètres à travers le Pendjab.

Dans certaines parties, ces montagnes ne sont qu'un bloc de sel, et il suffit de les entamer à la pioche pour obtenir le minerai dans un état presque parfait de pureté.

C'est surtout près de la ville de Kala Bâgh que l'on voit s'élever d'étonnantes falaises composées entièrement de ce minerai et qui pourraient à elles seules fournir du sel au monde entier pendant des siècles.

On voit donc que si le sel est un condiment indispensable à l'homme, la nature a mis à sa disposition des dépôts tellement abondants qu'il ne doit pas craindre de jamais en manquer.

H. Norval.




Il les vendait par douzaines. (P. 338, col. 1.)

LA FILLE DE CARILÈS

XIX

Années d'apprentissage.

Mme Terrasson avait parlé de « cela » à son mari; elle avait eu ensuite une longue conversation avec le père Carilès, lorsque celui-ci était venu chercher Miette; et de tous ces conciliabules il était résulté des résolutions importantes. Miette n'était pas retournée à l'école, et pourtant ce n'était plus que dans l'après-midi qu'on la voyait trottiner auprès de Carilès, vendant ses petits balais et répétant le refrain du vieillard. Elle ne restait pas non plus avec la mère Perrotte, et celle ci, en la voyant partir tous les matins, faisait la mine, hochait la tête et grommelait quelque chose sur le danger de fréquenter des gens qui sont au-dessus de nous. Bonne Perrotte! C'était une femme prudente, assurément; mais prudence n'est pas méfiance, et il y a encore de bonnes gens sous le ciel, aussi bien au-dessus qu'au-dessous de chacun de nous. C'était l'avis de la Robert, que Carilès n'avait pas manqué de consulter, et la Robert avait de l'expérience et pensait qu'avec les gens instruits on gagne toujours quelque chose. Disons tout de suite que Perrotte fut complétement rassurée sur la conduite présente et future de Miette le jour où celle-ci, s'étant emparée de son ouvrage pendant qu'elle faisait la soupe, lui tricota une vingtaine de tours de son bas, d'un point si uni et si égal que Perrotte elle-même ne put jamais retrouver l'endroit où son ouvrage avait changé de mains.

Où donc Miette avait-elle acquis ce talent, et où allait-elle tous les matins après le déjeuner, pour y rester jusqu'au milieu du jour? Elle suivait d'abord Carilès jusqu'à la Ville-aux-Roses; mais à la grille de l'avenue elle lâchait la main du vieillard, et, lui jetant un joyeux : « A revoir, père Carilès! » elle prenait sa course pour arriver plus vite à la maison hospitalière de la famille Terrasson. Qui lui eût dit qu'elle allait à l'école l'eût bien étonnée; et pourtant c'était pour elle une école, où elle avait autant de professeurs que la maison avait d'habitants. Le petit Paul s'était chargé avec orgueil de lui apprendre ses lettres, — c'était tout ce qu'il savait. Georges et Émile la faisaient épeler et lui apprenaient à compter; Pauline lui montrait comment on tient une aiguille, comment on l'enfile et comment on fait un ourlet et un surjet. La mère préparait l'ouvrage et donnait un avis par-ci par-là; et M. Terrasson lui-même contribuait à l'éducation de Miette en lui faisant des exemples d'écriture.

Carilès était très-content. Il n'avait pas vu d'abord tout le bien qui devait résulter pour Miette et pour lui-même des offres généreuses de Mme Terrasson. Il avait accepté, parce que cela ferait plaisir à Miette, et qu'au moins on ne lui parlerait plus d'envoyer la petite fille à l'école; mais au fond il ne voyait pas la nécessité de savoir lire; et quant à la couture, comme il avait toujours vu coudre toutes les femmes, il n'était pas très-éloigné de croire que cette science leur venait tout naturellement. Mais lorsque Miette lui apporta sa première page d'écriture, ou du moins la première qui fût digne d'être vue, il en fut dans l'admiration et eut comme une révélation subite de

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

la grandeur et de la dignité de la science. La page fut montrée à la Robert et fit le tour de la halle, et même la Robert l'emporta pour la faire voir au maître d'école de Couëron.

Comme il était heureux, le bon Carilès, le soir, quand il travaillait à ses moulins, avec Miette assise auprès de lui, qui lui racontait tout ce qu'elle avait appris dans la journée! Elle savait plusieurs fables par cœur, et Carilès ne se lassait jamais de les lui entendre dire; elle apportait à la maison son livre de lecture et lisait tout haut, en suivant du doigt chaque ligne; et Carilès appelait Perrotte pour la voir et l'écouter. « C'est bien beau, les histoires de ce livre-là! » disait-il à la vieille femme. Il en dit autant de tous les livres que lui lut Miette. Tout était nouveau pour lui, car il avait passé dans la vie sans chercher à se rendre compte de rien, et il était aussi ravi d'apprendre comment on fait une chandelle ou une épingle que d'entendre *Le petit Poucet* ou *Le Chat botté*.

Il ne distinguait pas toujours le conte de l'histoire, et Miette était obligée de lui dire : « Père Carilès, c'est pour rire, çà; ce n'est pas arrivé. » C'était Miette qui lui faisait son éducation, maintenant.

Mme Terrasson poursuivait son but sans se lasser. Elle voulait faire de l'enfant, quand elle serait grande, une Providence pour les vieux jours de celui qui l'avait si généreusement recueillie. Elle chercha donc à la rendre habile et adroite de ses mains, et elle s'occupa en même temps de faire gagner à Carilès assez d'argent pour atteindre le temps où Miette pourrait en gagner à son tour.

Elle se mit en rapport avec la Robert, et par elle Carilès devint le fournisseur de moulins non-seulement de Couëron, mais encore de tous les environs. Il les vendait par douzaines aux épiciers des bourgs et des villages, et c'était à peine s'il pouvait suffire à la consommation.

Il n'y a pas de petits profits; avec le produit de la vente de ses moulins, Carilès venait à bout de payer son loyer et sa nourriture ainsi que celle de Miette. Chaque soir il remettait son gain à Perrotte, qui le plaçait dans un certain tiroir, où elle prenait ce qu'il fallait pour la dépense du jour; heureusement que Perrotte était une honnête femme et qu'elle ménageait l'argent de Carilès comme elle eût fait le sien. Les vêtements de Miette ne coûtaient presque rien; Mme Terrasson lui donnait souvent ceux qui ne pouvaient plus servir à Pauline, et elle avait su intéresser à l'enfant quelques personnes compatissantes, mères de petites filles dont les vêtements devenaient trop petits.

Pour la toilette de Carilès, sa seule dépense consistait en une paire de souliers par an : quels souliers! on s'étonnait, quand on voyait les neufs à côté des vieux, que ce ne fussent pas plutôt les pieds qui eussent fini par s'user.

Quant à la lévite, le temps n'avait nul pouvoir sur elle; elle n'avait depuis longtemps rien à perdre, mais Carilès n'était pas coquet.



XX

La robe neuve.

Ils étaient donc heureux, et Miette grandissait en âge et en science. A douze ans, non-seulement elle savait lire et écrire, mais elle tricotait et cousait très-bien, et se montrait d'une adresse et d'un goût remarquables pour tous les petits ouvrages que lui enseignait Mme Terrasson. Carilès était fou de *sa fille*, et il se creusait la tête nuit et jour à chercher ce qui pourrait lui faire plaisir. Il finit par trouver une idée lumineuse. Une robe neuve! Quelle joie ce serait pour Miette, qui n'avait jamais porté que les vieilles robes qu'on lui donnait! Oui, oui, il lui fallait une belle robe, et un joli bonnet, avec des rubans roses. Serait-elle gentille! Tous les passants l'envieraient au vieux Carilès. Mais une robe neuve, cela devait coûter beaucoup d'argent? Comment faire, pour le savoir d'abord, et puis pour se procurer l'argent? Carilès se serait bien gardé de prendre des informations auprès de Perrotte, il savait que celle-ci eût haussé les épaules en répondant : « Une robe neuve? Est-ce que les siennes ne sont pas assez bonnes? Une fille qui n'a pas le sou ne doit pas être glorieuse dans sa toilette; ça ne peut que la porter à mal faire. » Carilès n'admettait pas que quelque chose pût porter Miette à mal faire.

Mme Terrasson lui semblait plus juste que Perrotte, mais comment lui parler d'une robe neuve, à elle qui en donnait de vieilles? Carilès n'osait pas, il attendait une occasion favorable. Le plus pressé, c'était d'avoir l'argent. Le bonhomme devint rusé comme un avare, et trouva moyen de dissimuler chaque soir à Perrotte quelques sous qu'il nouait dans un vieux mouchoir à carreaux caché tout au fond de la commode. Mais il avait toujours peur d'entendre la vieille femme dire d'une voix soupçonneuse : « Il n'y a que cela? », en recevant le gain du jour. Et puis, son trésor ne grossissait pas assez vite. Comment faire donc?

Il y avait des quartiers où il n'était jamais allé, des faubourgs qui faisaient à peine partie de la ville; c'était bien loin, et ses vieilles jambes seraient certainement un peu moulues le soir; mais qu'importe, s'il pouvait, au prix d'un peu de fatigue,

gagner plus vite la robe de Miette? Carilès essaya ; et le soir, quand il se laissait tomber sur une chaise en rentrant, et que Miette lui disait : « Père, vous êtes bien las, ce soir? » elle ne savait pas combien il avait fait de chemin dans la journée, ni pour qui il s'était fatigué ainsi. Elle ne savait pas non plus que, dès qu'elle était endormie, le vieillard rallumait sa chandelle et se remettait à l'ouvrage, afin d'avoir plus de moulins à vendre le lendemain. Comme il était loin, le vieux Carilès, du temps où il se livrait au plaisir de ne rien faire dès qu'il avait de quoi vivre pour deux jours!

Le trésor grossissait, et Carilès, se sentant près du but, recommençait à se creuser la tête pour trouver un prétexte de robe neuve à présenter à Mme Terrasson, lorsque la Robert, un beau jour de mai, vint lui apporter ce prétexte. Elle mariait sa nièce et venait inviter à la noce Carilès et Miette. Le bonhomme ne se sentait pas de joie. Une noce! quelle occasion de robe neuve! Il remercia la Robert et courut vite à la Ville-aux-Roses.



Miette émerveillée vit sortir du carton. (P. 339, col. 1.)

Mme Terrasson fut touchée de la demande du vieillard; elle calcula le prix des différents objets et promit d'avoir, pour la somme amassée par Carilès, non-seulement une robe, mais une toilette complète. Elle sut si bien s'y prendre que le lendemain, lorsque Miette et son père adoptif arrivèrent chez elle, elle put mettre entre les mains du bonhomme un carton qu'elle le pria d'ouvrir lui-même. Il obéit, en riant d'avance du plaisir qu'il allait causer à Miette, et Miette émerveillée vit sortir du carton une jolie percale rayée de rose et de blanc, un joli bonnet blanc orné d'un nœud rose, des bas blancs et des souliers neufs. Elle ne comprit pas, tout d'abord; puis, quand elle fut bien sûre que tout cela était pour elle et qu'elle irait à la noce dans ces beaux habits, elle devint comme folle de joie. Elle rit, elle pleura, elle dansa, elle embrassa la percale et les rubans roses, et finalement elle sauta au cou de Carilès, qui s'était reculé dans un coin pour faire de la place à sa joie, et qui la contemplait en riant avec une larme dans chaque œil.

Le bonhomme parti pour sa tournée, Mme Terrasson tailla la robe et la donna à coudre à Miette, qui jamais n'avait cousu si vite et si bien. La jeune femme ne lui fit pas compliment de son activité; elle la regardait avec un peu d'inquiétude. Et elle avait raison.

Quoi qu'en pensât Carilès, Miette avait un défaut. Était-ce bien un défaut? Il tenait à de si grandes qualités! Miette aimait la toilette, c'était vrai; elle se regardait volontiers dans une glace, quand elle en trouvait une sur son chemin, et elle arrangeait toujours ses pauvres vêtements aussi coquettement que possible; mais elle était si soigneuse, elle avait si vite et si bien compris les leçons d'ordre et de propreté de la mère Perrotte! C'était elle maintenant qui faisait les lits, qui balayait, qui époussetait, qui frottait les meubles, et elle s'en tirait à merveille. Elle avait cela dans le sang, comme l'avait dit Carilès le jour où elle avait pour la première fois essayé de laver les vitres dans son ancien logement. Son ancien logement! lorsque Carilès y pensait, il éprouvait une sensation désagréable. Il ne pouvait croire qu'il eût vécu dans un pareil taudis; il se trouvait si heureux dans une chambre claire et propre, entre Miette et Perrotte, qu'il ne lui semblait pas qu'il eût jamais pu vivre autrement. Pour ce qui était de Miette, il trouvait tout simple qu'elle se mirât, puisqu'elle voyait dans la glace une jolie figure, et qu'elle prît soin de sa personne, puisqu'elle en prenait tant de leur petit ménage.

Ce que Carilès ignorait, c'est qu'un défaut, pour être l'envers d'une qualité, n'en est pas moins un défaut. Ordre, soin, propreté, sont des qualités; mais gare à la doublure de l'étoffe : elle est faite de



coquetterie! De même Carilès était bon, point égoïste; on n'avait jamais pu dire qu'il fût trop attaché à sa propriété; mais aussi quel prodigue insouciant il était resté jusqu'au jour où Miette s'était échouée à sa porte, pauvre petite barque désemparée!

Donc, Perrotte n'avait pas absolument tort quand

elle hocha la tête d'un air soucieux en voyant sortir Miette et Carilès de grand matin le jour de la noce, pour aller prendre la voiture de Couëron. Miette était rayonnante, et vraiment la toilette neuve lui seyait à merveille. C'était l'avis de Carilès, qui la contemplait avec ravissement. Lui, il était toujours, comme disent les Allemands, identique avec lui-même; mais Miette ne pensait pas à le regarder : elle avait bien assez à faire de se regarder elle-même.

XXI

Où l'envers l'emporte sur l'endroit.

La voiture déposa Miette et Carilès sur la grande route, à l'entrée du chemin qui conduisait à la ferme de la Robert. Il y avait un petit quart de lieue à faire à pied, et comme le chemin était très-fréquenté, les deux voyageurs eurent à répondre à de nombreux bonjours, — les paysans de ce côté-là sont polis et saluent volontiers les étrangers. Miette entendit plusieurs fois, non sans rougir de plaisir, ces mots : « La jolie petite! » dits par des gens qui venaient de se croiser avec eux. Elle entendit aussi deux ou trois fois cette remarque : « Le drôle de bonhomme! quelle tournure il a. Où peut-il avoir pêché cette belle petite fille-là? » Miette rougit encore, mais ce fut de dépit. D'abord, on se moquait de son cher père, et elle en était vivement blessée; et puis..., et puis... Je ne sais comment cela se fit, mais elle ne marcha plus auprès de Carilès et fit le reste de la route en se tenant à quelques pas de lui, sous prétexte de cueillir dans les haies des fleurs dont elle ne se souciait guère, car elle les jetait à mesure.



Les gamins du pays. (P. 340, col. 1.)

Elle reprit pourtant sa main pour entrer à la ferme. Là, ils étaient sûrs d'être bien reçus; on les connaissait, et personne ne s'aviserait de critiquer Carilès. Personne de la ferme ne s'en avisa, en effet; mais quand la noce, violon en tête, défila dans la grande rue de Couëron, les gamins du pays, attroupés pour voir passer la mariée, criblèrent de quolibets la casquette, la lévite et la tournure du bonhomme. S'ils avaient su que c'était là l'auteur des moulins qui faisaient leurs délices depuis tant d'années! mais ils ne le savaient pas, et Carilès porta la peine de sa mauvaise mine.

Quand je dis qu'il la porta, ce n'est pas tout à fait exact, car il ne s'aperçut nullement qu'on se moquait de lui. L'idée ne pouvait pas lui venir qu'on le trouvât ridicule; il était si habitué à sa personne! Mais Miette, qui se pavanait au bras d'un des jeunes cousins de la mariée, devint rouge comme du feu et détourna la tête pour ne pas voir les gestes railleurs adressés à Carilès. Elle fut inquiète et troublée pendant toute la cérémonie; elle aurait voulu n'être pas venue. Et quand on sortit de l'église, elle s'arrangea de façon à être un peu loin du bonhomme, pour qu'il n'eût pas l'occasion de lui parler, et en avant de lui, afin de ne pas le voir.

On revint à la ferme. Le dîner de noce n'était pas encore prêt, et pour s'occuper en attendant le moment de le manger, quelqu'un proposa de commencer la danse. On alla dans la prairie fraîchement fauchée, et la jeunesse commença à se réjouir, pendant que les gens d'âge s'asseyaient sous un grand chêne, au pied de la haie d'aubépine fleurie qui servait de clôture au pré.

Il y avait bien longtemps que Miette n'avait dansé; et quand autrefois, dans sa toute petite enfance, elle s'était livrée à cet exercice, ce n'était certes pas pour son plaisir. Mais il paraît que c'est naturel à la jeunesse de danser, car elle eut vite fait de retrouver l'usage de ses jambes, et nulle fille, grande ou petite, villageoise ou citadine, ne se montra aussi légère et aussi vive qu'elle. Elle riait en tournant dans la ronde, les bras étendus, la tête fièrement relevée; quand venait le refrain, elle sautait plus haut que toutes les autres, et quand elle était chargée de conduire la ronde, et de passer sous les bras des danseurs, elle courait si vite que la longue chaîne qui se déroulait derrière elle avait peine à la suivre. Carilès la regardait de dessous le chêne; il ne se sentait pas d'aise, et l'on eût été fort mal venu à lui dire que Miette n'était pas la plus jolie fille du monde.

Elle était bien jolie, en effet, et, en dépit de ses douze ans, elle était fort entourée. Les garçons de Couëron, quoiqu'ils fussent, comme tous les villageois, très-enclins à penser et à dire du mal des gens de la ville, faisaient pourtant plus attention à Miette qu'à n'importe quelle fille de fermier. Ils ne savaient pas qu'elle fût une pauvre petite saltimbanque, recueillie par la charité d'un vieux marchand de mou-

lins en papier; c'était pour eux, si jeune qu'elle fût, une demoiselle de la ville, avec sa robe rose et son bonnet à rubans; et c'était à qui la ferait danser. De nouveaux invités arrivaient à chaque instant, et, après quelques rondes, on essaya des contredanses. Miette en apprit bien vite les figures, et elle s'amusait de tout son cœur, lorsque son danseur, un gros garçon à figure joufflue, qui gardait son chapeau sur la tête, pour faire voir à toute la compagnie qu'il était coiffé comme un monsieur, lui dit tout à coup, en éclatant de rire :

« Ah! ah! regardez-donc là-bas, la bonne figure! A-t-il une redingote de propriétaire, ce vieux-là! Et cette casquette! Je vais aller lui demander l'adresse de son tailleur, pour me faire habiller comme çà le jour de mes noces! »

Miette avait regardé dans la direction indiquée; elle comprit bien vite que c'était encore de *lui* qu'on se moquait, et elle détourna les yeux. La confusion lui troubla l'esprit, hélas! et aussi le cœur; et lorsque son danseur, qui riait toujours, lui demanda : « Est-ce que vous le connaissez, mam'zelle, ce drôle de vieux-là? » ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un « non » qui aurait brisé le cœur de Carilès, s'il avait eu le malheur de l'entendre.

Pauvre Carilès! Il était donc renié par l'ingrate enfant qu'il avait sauvée de la mort, de la misère et de la faim! Lui, vieux, il avait travaillé pour la parer, et ces beaux vêtements, qu'il avait conquis au prix de son repos du jour et de son sommeil de la nuit, n'avaient servi qu'à enseigner à Miette le mépris de son bienfaiteur! Heureusement qu'il ne le sut pas. Seulement il trouva la journée longue. Il essaya plusieurs fois de s'approcher de Miette pour lui demander si elle s'amusait, si elle était contente, si elle n'avait pas trop chaud, si elle n'était pas fatiguée; il n'y réussit pas : on eût dit que Miette l'évitait.



Carilès la regardait. (P. 340, col. 2.)

Elle l'évitait, en effet, partagée entre le remords et la mauvaise honte; elle rougissait de lui et d'elle-même, et trouvait bien lourd le poids qu'elle avait sur le cœur. Elle fut triste et silencieuse tout le reste du jour; elle dina, elle dansa, mais sans entrain, et la Robert, qui avait l'œil à tout, se disait, tout en surveillant ses rôtis et en mettant en perce dans un coin de la salle une nouvelle pièce de vin blanc : « La petite ne rit plus, elle qui était si gaie ce matin; il faut croire qu'elle est bien fatiguée. »

Miette eut encore un mauvais moment à passer le soir, lorsque Carilès l'appela pour aller rejoindre au bout du chemin de traverse la voiture qui retournait à Nantes, et elle aurait voulu se cacher sous terre pour fuir le regard étonné du garçon à qui elle avait affirmé le matin qu'elle ne connaissait pas ce vieux-là.

Elle prit la main du bonhomme, écourta les adieux et s'en alla le plus vite qu'elle put.

Elle resta silencieuse dans le chemin, silencieuse dans la voiture, et Carilès put à son aise se livrer à un long monologue sur la campagne, qui est si jolie au mois de mai, sur la noce, qui était une si belle noce, sur la Robert, son frère, ses neveux et sa nièce, qui étaient tous de si braves gens, et sur Miette elle-même, qui était, au dire de Carilès, la plus gentille des danseuses de la noce, comme elle en était certainement la meilleure et la plus aimable. A cet éloge si peu mérité, le remords l'emportait dans le cœur de la fillette, et elle était sur le point de se jeter dans les bras de son vieux père et de lui demander pardon. Mais il ajoutait : « C'est moi qui étais heureux d'entendre dire : La jolie petite fille ! à qui est donc cette enfant-là ? Je m'approchais en ôtant poliment ma casquette, et je disais : Monsieur ou madame, c'est moi qui suis son père ; c'est-à-dire pas tout à fait, mais c'est tout comme. Et je racontais comment tu étais devenue ma petite fille. » Alors Miette, honteuse à la fois de l'extérieur de Carilès et de son mensonge inutile, se renfonçait dans un coin de la voiture et ne disait mot.

Ils arrivèrent ainsi à leur logis. Perrotte était couchée. Carilès, quand il eut allumé sa chandelle, se pencha pour baiser Miette au front, comme il le faisait tous les soirs, et il fut frappé de l'altération de son visage.

« Qu'as-tu donc? lui dit-il, je te trouve un air tout drôle. »

Il se sentait déjà le cœur serré à la pensée qu'elle pouvait s'être trop fatiguée et en tomber malade ; mais elle répondit :

« C'est que... je ne sais comment dire ça... Est-ce que vous ne pourriez pas avoir d'autres habits quand nous allons ensemble à une noce? »

Carilès comprit. Il resta immobile comme s'il était foudroyé. Miette le regarda ; il la regardait aussi, et son visage avait une telle expression que l'enfant n'osa ni ajouter un mot ni rester auprès de lui. Elle recula, tremblante, jusqu'à sa petite chambre.

Dès qu'elle y fut entrée, le pauvre Carilès alla en fermer la porte et revint ensuite en chancelant jusqu'à la pierre du foyer, où il s'assit en fondant en larmes.

A suivre. Mme COLOMB.



LIVINGSTONE

Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs la mort de l'illustre explorateur africain Livingstone[1]. Son corps, amené de Zanzibar par le navire anglais le *Malwa*, est arrivé le 16 avril dernier à Southampton, où il a été accueilli par un immense concours de monde et par tout ce que l'Angleterre compte de notabilités scientifiques. Depuis de longues années les Anglais se préparaient à accueillir leur glorieux compatriote avec tout l'éclat et tous les honneurs dont ses travaux le rendaient si digne ; mais aucune réception enthousiaste n'aurait pu approcher de la cérémonie grave et touchante à laquelle tout le peuple anglais vient de se prêter. Sur tout le parcours du cortége tous les magasins avaient été fermés, les affaires suspendues, et la foule saluait, silencieuse et recueillie, les dépouilles du grand voyageur.

Le corps, après avoir été identifié par les parents et les amis, a été inhumé dans l'abbaye de Westminster, au milieu de ceux de tous les hommes dont le nom a illustré l'Angleterre.

Le jeune nègre Jacob Wainwright, le fidèle compagnon de Livingstone, a donné d'intéressants renseignements sur ses derniers jours.

Depuis plusieurs mois, le docteur était atteint d'une dyssenterie chronique. Bien qu'il eût des vivres et des médicaments en abondance, il semble avoir pressenti que sa maladie lui serait fatale. Il voyageait sur un âne ; mais il fallut ensuite le porter. C'est ainsi qu'il arriva à Mouilala, au delà du lac Bemba, dans le pays de Bisa. Il dit alors : « Construisez-moi une hutte pour y mourir. » Ceux qui l'accompagnaient bâtirent la hutte, et commencèrent par lui faire un lit. Il souffrait beaucoup et se plaignait jour et nuit. Le troisième jour, il dit : « J'ai bien froid, mettez plus d'herbe sur la hutte » Ses compagnons ne lui parlaient pas et ne l'approchaient pas. Le chef de Bisa, Kitambo, envoya de la farine et des fèves et se conduisit très-bien envers la caravane. Le quatrième jour, Livingstone devint insensible ; il était près de minuit quand il rendit le dernier soupir, ayant auprès de lui son fidèle domestique.

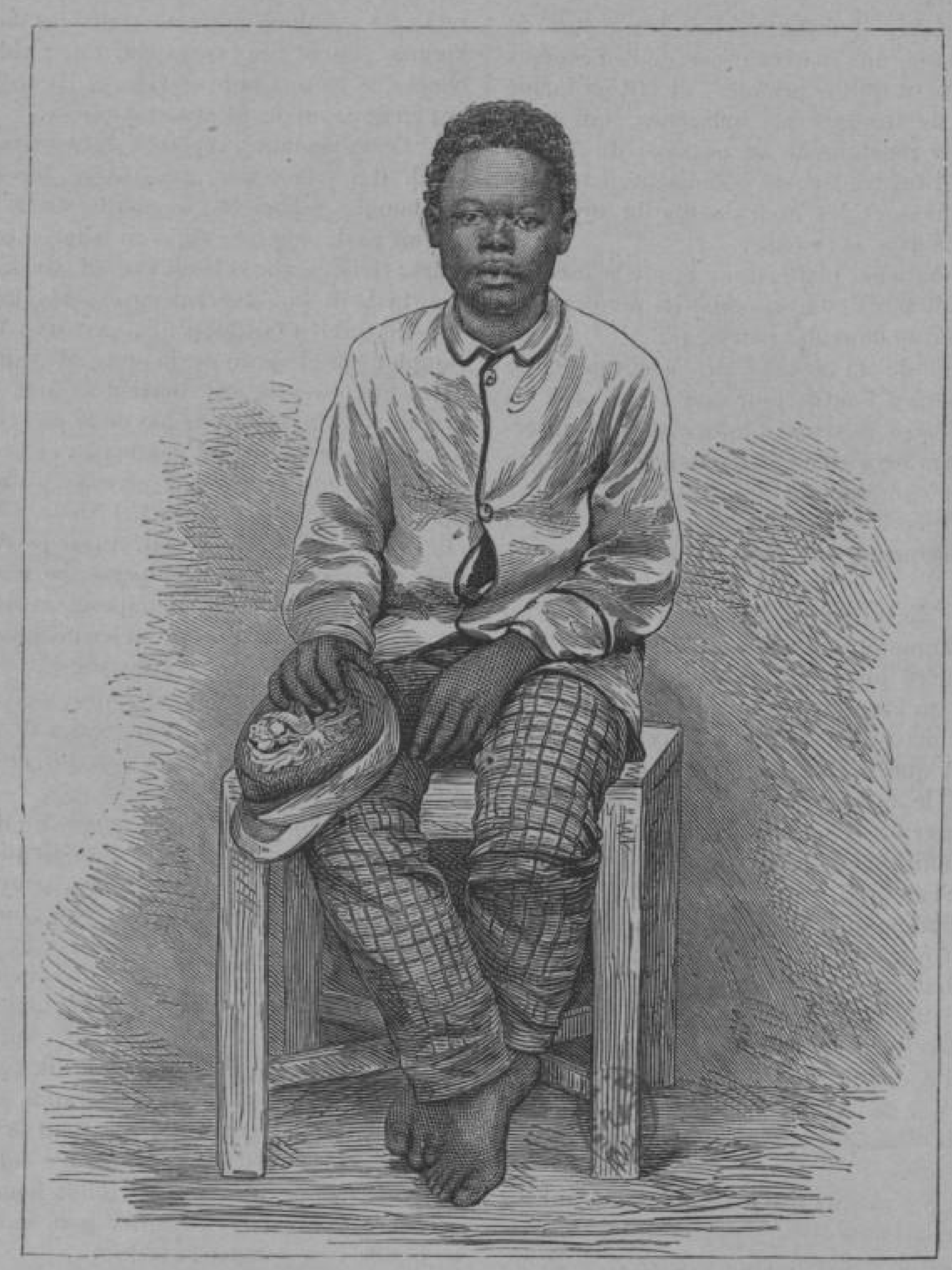
C'est le 27 avril 1873 que, pour la dernière fois, il écrivit des notes sur son journal. Il parlait beaucoup, et d'une manière bien triste, de sa patrie et de sa famille. Quant il se sentit atteint par la maladie, il dit à ses compagnons que son intention était d'échanger tout ce qu'il possédait contre de l'ivoire, afin de le leur donner ; qu'il irait ensuite à Oudjiji et à Zanzibar, d'où il essayerait de gagner l'Angleterre.

Le jour de sa mort, ses compagnons se consultèrent pour s'entendre sur ce qu'ils devaient faire.

Les jeunes gens qu'il avait fait élever à Nassick

1. Voy. p. 171.

et qui l'avaient accompagné dans tous ses voyages résolurent de conserver ses restes. Comme ils craignaient d'annoncer au chef que le célèbre voyageur n'était plus, ils transportèrent le corps dans une autre hutte, autour de laquelle ils construisirent une haie élevée pour assurer le secret de l'opération. Ils ouvrirent le corps, en retirèrent les intestins qu'ils



Jacob Wainwright, le compagnon de Livingstone. (P. 342, col. 2.)

placèrent dans une boîte en étain, et les ensevelirent sous un grand arbre. Jacob Wainwright traça sur l'arbre l'inscription suivante :

« *Docteur Livingstone, mort le* 4 *mai* 1873. »

et il mit au-dessus le nom de Sousa, le chef des compagnons.

Pour conserver le corps, on le mit dans du sel, puis on le fit sécher au soleil pendant douze jours. Kitambo fut alors informé de la mort. Il ordonna de battre les tambours et de faire des salves de mousqueterie en signe de respect. Il permit aux compagnons de Livingstone d'emporter ses restes, qui furent placés dans un cercueil fait avec des écorces d'arbres. Il leur fallut environ six mois pour arriver à Ounyanyembe ; tous les soirs, ils campaient sur un lieu élevé pour éviter de se voir enlever le corps par les naturels, qui considéraient Livingstone comme un être surnaturel, et étaient persuadés que son absence allait les plonger dans les plus grandes calamités.

Les compagnons de Livingstone avaient envoyé

une avant-garde avec une dépêche pour l'expédition qui avait été envoyée de Londres pour venir en aide à l'illustre voyageur; elle fut remise à Cameron, qui envoya une balle de coton et de la poudre. Le corps arriva à Ounyanyembe dix jours après l'avant-garde, où il resta pendant quinze jours. Cameron, Murphy et Dillon, les membres de l'expédition anglaise, étaient là réunis.

A Ounyanyembe, il fallut mettre les restes de Livingstone dans un nouveau cercueil d'écorces d'arbres plus petit que le premier, et fait en forme de ballot afin de tromper les indigènes, qui voulaient s'opposer absolument au passage du corps. C'est ainsi qu'il fut transporté à Zanzibar. Les vêtements, les papiers et les instruments du voyageur ont été apportés avec ses restes.

Pendant sa maladie, Livingstone priait beaucoup. A Mouilala il dit à ses compagnons, en montrant le ciel : « Je retourne dans ma patrie. »

Le président de la Société de géographie de Londres a annoncé l'autre jour que l'on venait de recevoir une masse énorme d'informations concernant les derniers voyages de Livingstone et de nature à jeter un jour complet sur ses travaux. L'illustre voyageur avait écrit de nombreuses notes sur ses dernières découvertes, qui sont ainsi assurées à la science!

On peut dire de lui qu'il a ajouté un continent au domaine de l'humanité. Il a prouvé qu'un quart du monde, considéré jusqu'à présent comme aride ou sauvage, était au contraire un immense jardin merveilleusement arrosé, peuplé d'une race douce et inoffensive, et que ces régions n'attendent que la civilisation et le commerce pour livrer au monde une somme énorme de richesses.

Ce qui doit nous rendre la mémoire de Livingstone plus chère, c'est qu'il brûlait d'un enthousiasme ardent pour l'humanité. Son but n'était pas seulement d'ajouter aux connaissances géographiques de son époque, mais aussi d'améliorer la situation des peuples qu'il visitait. C'est lui qui a porté le coup le plus terrible à cette traite des esclaves qui dépeuple l'Afrique, et il a couru moins de dangers de la part des indigènes que de la part des Arabes, marchands d'esclaves, qui sentaient en lui le plus redoutable de leurs ennemis.

On raconte que jamais il n'a tué un homme, bien que son escorte ait eu à livrer des batailles et que sa vie se soit trouvée souvent en danger. Il avait su inspirer un tel respect, une telle sympathie à ses compagnons que ceux-ci conçurent et réalisèrent une entreprise extraordinaire pour des Africains : celle de porter sur leurs épaules pendant plus de 480 lieues le cadavre d'un Européen, afin de le rendre à sa patrie.

Ét. Leroux.

LE MENUET DU BŒUF

« Ainsi donc, maître Kalberhaft, vous mariez votre jolie fille? » disait maître Gaspard Tafel, l'ébéniste, à son compère le riche boucher. Tous deux, selon la coutume immémoriale des bourgeois de Vienne, étaient allés après leur dîner vider quelques chopes de bière à la brasserie, et ils rentraient chez eux en devisant de choses et d'autres.

« Certainement! répondit le boucher avec orgueil. Il ne faut pas, dans la vie, laisser échapper les bonnes occasions; et maître Gulden, l'orfèvre, est un parti comme on n'en trouve pas tous les jours : riche, jeune et beau garçon par-dessus le marché. Lisbeth fait des envieuses, je vous assure.

— Et Gulden fait bien des envieux! Vous pouvez compter que le jour de la noce il y aura foule à Saint-Étienne pour voir marier la plus jolie fille de Vienne; oui, je ne crains pas de le dire, la plus jolie, même en comptant les comtesses et les duchesses.

— Oui, oui, répondit le père de Lisbeth en branlant la tête d'un air satisfait, Lisbeth n'est pas mal, elle n'est vraiment pas mal. Aussi je veux pour sa noce une musique comme personne n'en a, entendez-vous; de la musique composée exprès pour elle. Je me suis déjà entendu avec les musiciens, et je me rends de ce pas chez le compositeur.

— Et à qui vous adresserez-vous, s'il vous plaît? »

Maître Kalberhaft se rapprocha de son compagnon, et, se penchant vers lui, lui dit un nom à l'oreille. L'ébéniste recula d'un pas.

« Pas possible! Et vous croyez qu'il fera de la musique pour la fille d'un... d'un simple bourgeois, lui qui travaille pour des princes, pour l'empereur lui-même? Maître Kalberhaft, mon ami, vous vous exposez à récolter un affront.

— C'est à savoir! Un honnête boucher, qui paye bien, vaut un autre homme, après tout; et l'artiste sera peut-être plus content de travailler pour un bourgeois qui comprendra que sa musique est belle, et qui le lui dira, que pour des grands seigneurs qui ne l'écouteront seulement pas : tout le monde n'est pas musicien, à la cour. D'ailleurs celui-ci n'a pas de quoi faire le fier; il était bien heureux, il y a quelques années, de travailler pour le théâtre d'Arlequin de la porte de Carinthie.

— Allons, allons, calmez-vous, maître Kalberhaft, je n'ai pas voulu vous fâcher. Notre grand artiste a bon caractère, d'ailleurs; il était même très-gai dans sa jeunesse. Vous connaissez Strich, le perruquier? Votre musicien lui a joué un bon tour quand ils avaient chacun une quinzaine d'années. Figurez-vous qu'ils chantaient tous les deux à la maîtrise de Saint-Étienne, et que Strich taquinait toujours Joseph à cause de sa petite taille, et des robes qui étaient toutes trop longues pour lui. Joseph ne disait rien,



Vive Joseph Haydn ! (P. 346, col. 2.)

mais un beau jour il apporte au chœur une paire de ciseaux..., et quand la procession se met en marche, voilà les rires qui gagnent tout autour de l'église, sur le passage de Strich, qui chantait de tout son cœur et ne se doutait pas qu'on riait de lui. Le malin Joseph lui avait coupé la queue de sa robe! C'est à cause de ce tour qu'il fut renvoyé de la maîtrise de Saint-Étienne.

— Ce qui ne l'a pas empêché de devenir un grand musicien, pendant que Strich n'a jamais fait que des perruques. Mais voici la porte du maître; je vous quitte et m'en vais lui faire ma demande. »

Kalberhaft, ayant frappé, fut bientôt introduit auprès du maître du logis, un petit homme au teint brun, qui le salua d'un air de bonne humeur et lui demanda ce qu'il désirait.

« Voici ce que c'est, maître. Je suis boucher, honnête et bien achalandé, vous pouvez vous en informer. J'ai une fille, une jolie fille que je marie bientôt, et je veux lui faire la plus belle noce qu'on ait jamais vue à Vienne. Pour cela, je voudrais avoir un menuet de vous.

— Un menuet de moi! dit l'artiste qui trouva l'idée originale. Eh bien, mon ami, cela pourra se faire : j'y penserai. Revenez la semaine prochaine; je tâcherai d'ici là de vous faire quelque chose de joyeux. »

Maître Kalberhaft se retira en se confondant en remercîments, et l'artiste ouvrit en riant son clavecin. « Une fille de boucher! se disait-il; cela ne ressemble pas à ma clientèle ordinaire. Bah! tout le monde a le droit d'aimer la musique. Il me faut une jolie phrase, dans un ton clair et gai, en *ut*, par exemple, avec des modulations en *sol*... Tra, la, la la la, la, la, la, la; je tiens mon affaire : cela exprime très-bien une joie pleine de confiance, telle que doivent la ressentir de jeunes époux. A présent, quelques modulations mélancoliques avec des bémols : il y a quelquefois de mauvais moments en ménage, je l'ai bien su à mes dépens. Mais il ne faut pas rester là-dessus, ce serait d'un mauvais présage : ramenons le premier motif. Bien! je lui orchestrerai cela, et le bonhomme en sera content, de son menuet de noce! »

Au bout de huit jours juste, maître Kalberhaft entrait de nouveau chez l'artiste.

« Ah! vous voilà! dit celui-ci. Votre menuet est prêt; écoutez, je vais vous le jouer sur le clavecin. »

Il joua. Maître Kalberhaft était dans l'admiration, souriant aux passages gais, s'attendrissant aux passages mélancoliques, approuvant à chaque instant et battant la mesure avec la tête, comme un mandarin de porcelaine, pour marquer qu'il sentait parfaitement le rhythme du menuet.

Quand ce fut fini, il remercia chaudement le compositeur, et, déposant sur le clavecin une pile de florins : « Voyez, maître, si c'est ce que je vous dois, lui dit-il. Ne vous gênez pas : j'ajouterai tout ce qu'il faudra; je suis trop heureux qu'une œuvre pareille ait été faite pour moi! »

L'artiste sourit, prit quelques florins, et, repoussant le reste : « En voilà assez, dit-il : je ne peux pas faire payer si cher un homme qui aime tant la musique. Voici votre menuet. »

Le boucher comptait ses florins et hésitait.

« Vraiment, maître, vous n'en avez pas pris assez : mais je vous revaudrai cela, soyez tranquille. A revoir, et grand merci! »

Le mardi suivant, comme l'horloge sonnait midi, l'artiste entendit au bout de la rue une musique qui s'approchait. « Mon menuet! » s'écria-t-il; et il ouvrit sa fenêtre. Bien d'autres fenêtres s'étaient ouvertes déjà et se garnissaient de têtes curieuses. Un immense cortége remplissait la rue. Tous les membres de l'honorable corporation des orfévres, fraternellement réunis aux membres de l'honorable corporation des bouchers, escortaient le jeune couple qui s'en allait à Saint-Étienne recevoir la bénédiction nuptiale. En avant de cette longue procession d'hommes et de femmes en habit de gala, marchaient des musiciens qui exécutaient sur leurs instruments le menuet composé exprès pour la noce. Ils vinrent se ranger sous les fenêtres de l'auteur, le saluèrent respectueusement et recommencèrent son œuvre, à laquelle toute la foule applaudit. Puis maître Kalberhaft, se découvrant, s'avança tout seul, et s'adressant à l'artiste :

« Nous sommes venus, lui dit-il, pour vous témoigner notre admiration et notre reconnaissance. Et comme vous nous avez fait un don, à ma fille et à moi, en refusant d'être payé selon la valeur de votre ouvrage, j'ai voulu aussi vous offrir un présent, selon mes capacités et mon métier. Recevez-le donc, je vous en prie, et excusez-moi si je n'ai pas su mieux faire. »

Maître Kalberhaft fit un signe; un groupe compacte qui le suivait s'écarta, et découvrit aux yeux étonnés du compositeur... un bœuf! un bœuf magnifique, un véritable bœuf gras. Maître Kalberhaft avait dû inspecter tous ses pâturages pour le choisir. L'animal, tout enguirlandé de verdure et paré de rubans et de fleurs, paraissait plus surpris de la foule qui l'entourait que fier d'être offert au plus grand compositeur de l'Autriche.

« Vive Joseph Haydn! cria maître Kalberhaft.

— Vive Joseph Haydn! » répétèrent les musiciens, et avec eux toute la noce. Et les curieux qui étaient aux fenêtres, et ceux qui se pressaient en bas, s'unirent à cet élan d'enthousiasme : toute la rue retentit de ce cri unanime : « Vive Haydn! »

L'histoire ne dit pas ce que Haydn fit de son bœuf; peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'il accepta cet hommage original, et que le menuet composé pour la noce de la fille du boucher est connu, encore aujourd'hui, sous le nom de *Menuet du bœuf*.

Blanche Suryon.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE IV

Attaque de Kouikourou. — Exploits de Simba. — Mort de Khamis. — Amir percé d'une flèche. — Sélim prisonnier. — Tifoum-Byah. — Courage héroïque de Sélim. — Abdallah déclare que jamais il ne sera esclave. — Partage des dépouilles. — Départ de Férodia.

Il faut bien l'avouer, lorsque la nouvelle se fut répandue dans le campement, le sentiment dominant fut celui de l'appréhension et de la crainte. Si ces pauvres gens avaient eu un chef bien résolu, avec un pouvoir sans limites, quelques mots d'encouragement de sa bouche auraient suffi pour relever leur courage.

Khamis ben Abdallah était brave, personne ne pourrait le nier; mais il était d'une bravoure emportée, déréglée : c'était la bravoure d'un cœur noble, mais sauvage. Capable de bien mourir pour son propre compte, il n'avait pas l'éloquence nécessaire pour élever toutes les autres âmes au niveau de la sienne. Il avait certes la valeur brillante de sa race, mais il faut bien le dire, pour rendre hommage à la vérité, il éprouvait une sorte d'abattement et de crainte vague tout en montrant un visage assuré et une contenance ferme.

Tous les autres chefs arabes étaient dans les mêmes dispositions d'esprit. Amir était brave comme un lion, mais il ne pouvait pas compter sur ses gens comme sur lui-même. S'il y avait eu seulement cent Arabes en ligne, l'issue de la bataille n'eût pas été douteuse. Mais il y avait douze Arabes en tout et six cents nègres. Combien de temps ces nègres résisteraient-ils sans se débander?

Au lever du soleil, il y eut un second conseil, où les chefs arabes amenèrent leurs fils.

Après une longue discussion, il fut convenu que onze Arabes sur douze iraient attaquer le village. Un Arabe resterait avec cent nègres pour fortifier le camp et assurer une retraite aux combattants, en cas d'insuccès. Les cinq cents assaillants se diviseraient en deux bandes et attaqueraient deux portes à la fois. Ceux qui auraient réussi les premiers préviendraient les autres en sonnant de la corne. En restant dans le campement, on aurait pu tenir contre des forces quatre fois supérieures à celles dont Olimali pouvait disposer. Ce plan eût été le plus sûr; mais il était impraticable, parce que les vivres manquaient.

Après le déjeuner, qui fut expédié en une demi-heure, les combattants sortirent du camp. Sultan ben Ali y fut laissé pour faire creuser un fossé et renforcer les défenses.

Simba et Motto, eux aussi, avaient tenu conseil; tout en marchant à côté d'Amir, ils échangeaient des signes d'intelligence, et des hochements de tête qui n'annonçaient rien de bon.

Le plus profond silence régnait dans les alentours du village. On ne voyait personne ; pas un chien n'aboyait; le soleil brillait et répandait une chaleur brûlante dans un ciel sans nuages et du bleu le plus pur. Mais les deux troupes qui s'avançaient ne songeaient guère à la beauté du ciel, à l'éclat du jour, ou à la chaleur du soleil.

Arrivée à environ 300 mètres du village, la troupe d'Amir se sépara de celle de Khamis et marcha, en se tenant à distance du village, vers la porte du Sud. Quand elle eut gagné cette position, il y eut un signal, et les deux troupes ouvrirent le feu; tout en tirant, les hommes s'avançaient rapidement.

Rien ne bougeait dans le village ; il y régnait un silence de mort. Quand les Arabes n'en furent plus qu'à une cinquantaine de mètres, il s'en échappa des nuées de flèches et l'on entendit des hurlements épouvantables. Un grand nombre d'assaillants tombèrent, transpercés par les flèches ; mais les cris d'encouragement de leurs chefs les précipitèrent en avant.

Après plusieurs décharges, les Arabes atteignirent la palissade extérieure; alors, introduisant leurs fusils entre les pieux, ils fusillèrent à bout portant les hommes d'Olimali, qui, il faut le dire, montrèrent plus de surprise que de terreur. Au même moment, on entendit sonner de la corne en deux endroits différents : le son le plus grave et le plus prolongé partait de l'intérieur même du village ; l'autre, plus aigu et plus bref, venait de la porte du Sud. Celui-là, c'était le signal donné par Motto. Mais l'autre, quel était-il? On n'avait pas de temps à perdre en conjectures.

Amir s'était avancé avec une impétuosité irrésistible vers la porte du Sud. Le gigantesque Simba, d'un seul coup de hache, l'avait fendue du haut en bas ; d'une vigoureuse poussée, il l'avait enfoncée. Il l'avait franchie en même temps que son maître Sélim, qui chargeait et déchargeait son fusil avec une rapidité extraordinaire.

Les compagnons d'Amir, encouragés par la valeur de leur maître, et par la force prodigieuse de Simba, devinrent braves comme des lions, et rivalisèrent de bruit et de fanfaronnades. Ne pouvant franchir assez rapidement la porte, qui était encombrée par les assiégeants eux-mêmes, ils grimpèrent par-dessus les palissades, comme des singes ; Niani, dans cette circonstance, fit assez de prouesses pour mériter son sobriquet.

Abdallah, Moussoud et Isa étaient là avec leurs parents; ils se glissèrent par la porte, bien après Sélim, embarrassés dans la presse des assaillants.

Simba avait enfoncé la porte si rapidement, que tous les fugitifs n'avaient pas pu franchir à temps

[1] Suite. — Voy. pages 261, 281, 296, 311 et 330.

la porte de la seconde enceinte qui entourait le quartier du roi; ils étaient là, une cinquantaine, commandés par le fils aîné du roi, le dos à la palissade, faisant bravement tête au danger, et menaçant les ennemis de leurs lourdes lances.

Quant à Simba, il était transfiguré; ce n'était plus un esclave, ce n'était plus l'humble serviteur d'Amir et de Sélim; il les entraînait d'un élan irrésistible. Le sang sauvage des Ouaroundis parlait en lui; il poussait de véritables rugissements, et à chaque rugissement la crosse de son fusil, transformée en massue, abattait un ennemi. Amir s'en émerveillait, mais il ne demeura pas inactif pour cela; appelant à lui ses soldats, il manœuvra le sabre à deux tranchants avec une telle dextérité, qu'il excitait l'admiration de Simba, tout autant que Simba excitait la sienne.

Le reste des Ouaroris, se voyant perdu, se ruèrent en désespérés sur leurs ennemis et se servirent de leurs lourdes lances avec une frénétique énergie. Leur chef se trouva en présence de Sélim qui chargeait et rechargeait son fusil avec un sang-froid et une précision qui auraient émerveillé les gens de son père s'ils n'avaient été trop occupés pour le voir. Il était en train de recharger, lorsque eut lieu cette tentative désespérée des Ouaroris; leur chef était déjà sur lui, la lance levée pour le frapper, heureusement que Motto était là. Au moment où Sélim attendait le coup qu'il ne pouvait éviter, il vit le chef tomber en avant, les deux mains étendues. Motto lui avait traversé la tête d'une balle.

Les Ouaroris, découragés par la mort de leur chef, cherchèrent à fuir; mais ils furent tués jusqu'au dernier.

Khamis, encouragé par le succès d'Amir, avait pénétré aussi dans la première enceinte. Ils avaient encore devant eux une rude tâche, celle de forcer cette palissade; ils en seraient certainement venus à bout si un nouvel ennemi n'avait fait son apparition sur le champ de bataille.

Les Arabes ne savaient pas qu'à quelques milles à l'ouest du village il y avait un campement nombreux de Ouatoutas. Le chef de cette bande avait été envoyé par Katalamboula, frère de Mostana, pour présenter ses respects aux amis de son frère mort.

Ce corps de Ouatoutas comprenait un millier d'hommes. Aussitôt que les caravanes arabes avaient été signalées, Olimali avait dépêché des messagers à Férodia, le chef de la bande, pour lui faire connaître ses intentions, le prier de se tenir sur le qui-vive, et d'être attentif au signal qu'il lui donnerait lorsqu'il attaquerait le camp arabe. Mais comme l'attaque des Arabes le surprit, il donna le signal plus tôt qu'il n'avait compté le faire. Si les assaillants avaient si facilement forcé la première enceinte, c'est que cela entrait dans le plan d'Olimali. Sa ruse d'ailleurs lui avait coûté la vie de son fils et celle d'un grand nombre de guerriers.

Pendant que les Arabes étaient tout occupés à forcer la seconde palissade, vigoureusement défendue, la plupart des Ouatoutas, en réponse au signal des Ouaroris, se levèrent et sortirent des champs de blé où ils se tenaient cachés, à l'ouest du village et du campement.

Ils arrivèrent à la clôture extérieure, juste au moment où les Arabes attaquaient l'autre; et ces derniers ne s'aperçurent de leur approche que quand ils se trouvèrent pris entre deux feux.

Les nègres de la caravane, d'abord si vaillants, furent saisis d'une terreur panique, et coururent tous vers les portes, pendant que les cris de défi des sauvages couvraient leurs cris d'effroi. Mais les Ouatoutas avaient eu soin de fermer les portes, ou du moins de les barricader; il était impossible de sortir. Des deux côtés la mort menaçait les étrangers; l'un après l'autre, leurs braves chefs tombèrent et moururent. Khamis ben Abdallah fut percé de douze flèches; le jeune Khamis, celui qu'animait un si noble orgueil, tomba sur le cadavre de son père, sous les coups de ces sauvages pour lesquels il avait témoigné tant de mépris.

Moussoud, Thani, Amram, moururent avec la même bravoure; l'un après l'autre périrent la plupart de ceux qui les accompagnaient; les autres jetèrent leurs fusils et crièrent : Aman! aman[1]! Alors les Ouatoutas cessèrent de tirer pour faire leurs esclaves de ceux qui avaient demandé quartier!

Ceux que commandaient Amir, Cheïkh Mohammed et Amram eurent une fin aussi triste. Mohammed eut la nuque percée d'une flèche tirée par derrière et poussa un grand cri. Ses compagnons, en se tournant pour voir d'où partait le coup, aperçurent avec effroi un nouvel ennemi. Motto se mit à crier : « Les Ouatoutas! les Ouatoutas! Olimali nous a livrés à eux! » En entendant ces mots, Simba se rapprocha vivement d'Amir et lui proposa de prendre la fuite avec lui; il lui offrait un bouclier pour dissimuler son costume qui le désignait aux coups. Motto aussi cacha Sélim derrière deux boucliers, et conseilla à Abdallah et à Moussoud de prendre la même précaution.

« Fuir! dit Amir surpris, fuir! Ah! Simba, mon ami, il nous faudrait des ailes pour fuir. Ne voyez-vous pas que la porte est refermée?

— La porte est fermée, maître, je le vois bien; mais le bras de Simba est fort, et je saurai bien la briser.

— Non, Simba, je ne puis pas fuir, pour me faire égorger comme un bœuf dès les premiers pas. C'est ici que je dois subir ma destinée. Ah! entendez-vous? Voyez, les sauvages sont entrés. Khamis est mort! Sauvez mon fils Sélim, pour l'amour de sa mère! Allons, mon enfant, embrasse-moi, avant que nous soyons séparés pour toujours. Souviens-toi seulement, mon fils, que je te reverrai en paradis. »

1. Quartier! quartier!

Il tenait encore son fils dans ses bras, quand une flèche, partie de la palissade intérieure, lui coupa la parole. Il tomba, et Sélim avec lui.

« Simba, Motto, mes fidèles, où êtes-vous? Sauvez Sélim, mon Sélim chéri! » ce furent ses dernières paroles.

Quand Simba et Motto virent que leur maître avait rendu le dernier soupir, ils lui voilèrent respectueusement la face et le portèrent à l'écart. Ils forcèrent Sélim à se coucher près du corps de son père. Comme il voulait se relever, Motto lui dit: « Restez couché, mon cher maître; allons, il le faut; votre père nous a commandé de vous sauver, et nous vous sauverons; mais il faut faire ce que nous vous recommandons. Pensez à votre mère, pensez aux jours heureux que vous avez encore à vivre. Restez couché, on vous emmènera au village de Katalamboula, nous vous y retrouverons. Abdallah, Moussoud, Isa, venez vite, et couchez-vous ici, à côté de Sélim. Quoi! tous les chefs sont morts! Quelle triste journée pour les Arabes de Zanzibar! »

Simba et Motto se couchèrent à leur tour, mais en ayant bien soin de garder leurs lances et leurs boucliers.

Cependant les Ouatoutas étaient dans le village, célébrant leur triomphe par des hurlements. Férodia, après avoir ordonné d'attacher les prisonniers, courut avec presque tous ses hommes à l'attaque du camp où Sultan ben Ali tenait bon contre les forces qui l'avaient attaqué.

Pendant que quelques Ouatoutas attachaient les prisonniers, Simba et Motto se dressèrent sur leurs pieds, et, frappant de leur lance à droite et à gauche, s'ouvrirent un passage jusqu'à la porte avant que les sauvages fussent revenus de leur surprise. Une fois dehors, ils disparurent dans les bois, laissant bien loin derrière eux ceux qui s'étaient lancés à leur poursuite.

Les Ouatoutas se mirent à examiner les blessés, surtout les Arabes, dont la vue excitait leur surprise. Le groupe formé par Amir, Sélim et les jeunes amis de Sélim, attira surtout leur attention, à cause de la richesse des costumes. Ils se mirent à dépouiller les morts; mais quel ne fut pas leur étonnement, quand ils virent Isa se relever et joindre les mains pour demander grâce! Soupçonnant les autres de faire aussi semblant d'être morts, ils se saisirent de Sélim, qui se leva aussi; Abdallah et Moussoud en firent autant. Les pauvres enfants baissaient les yeux, comme les gens que l'on surprend à faire une bassesse. Furieux d'avoir été attrapés, les sauvages enlevèrent le manteau qui couvrait Amir; malheureusement celui-là était bien mort.

Quelques-uns voulaient tuer les jeunes garçons

Le gigantesque Simba avait enfoncé la porte. (P. 347, col. 2.)

tout de suite; les autres, plus nombreux, disaient : « Pourquoi les tuer, faisons-en des esclaves? »

Quand Sélim eut été, comme les autres, dépouillé de ses riches vêtements, il se jeta alors sur le corps de son père, en pleurant, et pria Dieu de le faire mourir aussi. Abdallah et Moussoud, épouvantés, pleuraient silencieusement; ils se laissèrent emmener et garrotter sans résistance. Alors il se passa une chose indigne : comme Sélim ne se levait pas assez vite au gré de ses bourreaux, Tifoum, le chef de la troupe, qui avait la garde des prisonniers, fit siffler un fouet à ses oreilles.

« Arabe orgueilleux, lève-toi! Tifoum Byah n'a pas l'habitude de répéter deux fois la même chose; lève-toi, ou tu feras connaissance avec ce fouet dont ta race maudite se sert pour torturer ses esclaves. Il y a loin d'ici à l'Outouta, et tu en verras bien d'autres d'ici à ce que tu y arrives. Lève-toi! Non? » Alors l'enfant chéri d'Amina, le fils du noble Amir, poussa un cri perçant : le fouet l'avait frappé et avait laissé son empreinte livide sur ses membres délicats.

Cependant la nuit approchait, et Férodia n'était pas encore de retour. On avait entendu la fusillade pendant toute l'après-midi; elle avait cessé au coucher du soleil. Férodia revint alors avec la plus grande partie de ses hommes; le camp tenait encore; mais, dès le lendemain matin, les guerriers réunis de Férodia et d'Olimali le prendraient d'assaut. Les pertes des Ouatoutas avaient été considérables; Sultan ben Ali s'était héroïquement défendu.

Les Ouareris du village de Konikourou avaient préparé un grand festin pour les guerriers de Férodia : c'est au milieu de ce festin qu'on amena les jeunes Arabes. Férodia tressaillit en les voyant; il avait la tête troublée pour avoir bu trop de pombé[1].

Ayant regardé attentivement les prisonniers, il se dit à lui-même : « Quel peuple étrange que ces Arabes; ils sont tout blancs! Leur peau est aussi pâle qu'une coquille d'œuf; mais je me demande pourquoi le plus grand est couvert de blessures?

— Tifoum, dit Férodia tout haut, qu'a donc ce grand garçon?

— Mon chef, répondit Tifoum en se courbant jusqu'à terre, ce garçon est entêté comme un âne. Quand j'ai voulu le faire lever pour le garrotter, il a été insolent, et je lui ai donné des coups de fouet.

— Allons, allons, Tifoum! il n'a fait après tout que ce qu'auraient fait à sa place nos jeunes Ouatoutas; ne lève plus la main sur lui; je le prends pour mon esclave. Il est déjà à moitié mort. Ici! dit-il, en s'adressant à Sélim : bois-moi cela, cela remettra un peu de vie dans ton pauvre corps. »

Sélim secoua la tête, sourit dédaigneusement, et regarda l'ivrogne avec une indifférence méprisante.

Le chef le contempla un moment sans rien dire, tendant toujours le vase de pombé; alors il dit : « Tu as raison, Tifoum, pas un de nos enfants n'aurait eu le courage de refuser une tasse de pombé offerte par un chef, ni de regarder avec de pareils yeux son futur maître. Mais je le dompterai ou je le tuerai. Comme Kaloulou, le neveu de Katalamboula va ouvrir de grands yeux en le voyant! Si celui-là ne veut pas boire, les autres voudront peut-être. Non? vous refusez aussi. Quels enfants étranges! Parles-tu leur langue, Tifoum?

— Oui, mon chef, un peu.

— Demande au plus grand pourquoi il ne veut pas prendre cette tasse de pombé de la main de Férodia, chef des guerriers Ouatoutas. »

Tifoum transmit la question à Sélim.

« Dis à ton maître, répondit Sélim, que je ne puis rien accepter de sa main, parce qu'il me considère comme un esclave. »

Quand Tifoum eut traduit cette réponse, Férodia, de nouveau, se mit à rire bruyamment.

« Voilà, dit-il, un drôle bien orgueilleux; dis-lui donc de danser.

— Danser! s'écria Sélim; danser! quand mon cœur se brise, quand le corps de mon père est étendu, exposé à toutes les insultes, devant vos portes! Plutôt mourir!

— Bon! alors il ne veut ni boire ni danser? Où est ton fouet, Tifoum?

— Le voici, mon chef. »

Il leva la main, et donna un coup violent sur les épaules de Sélim. « Arrière! » lui dit-il; et il ordonna à Tifoum de couper les liens d'Abdallah et de Moussoud. Puis il fit placer les deux enfants devant lui, et ordonna à Abdallah de danser, et à Moussoud de chanter. Ils refusèrent.

« Dis-leur, Tifoum, qu'ils sont esclaves, que je suis leur maître, qu'ils doivent respecter mes ordres, ou qu'ils seront châtiés! C'est Férodia qui parle! »

Quand Tifoum eut traduit cette menace :

« Nous sommes des Arabes, dit Abdallah en relevant fièrement la tête, fils des Arabes de Mascate. Mon père Mohammed était un bédouin libre, et moi je suis son fils Abdallah. Chaque enfant de notre race est plus libre que le vent du désert; nous ne pouvons donc pas être esclaves; Férodia a menti.

— Je le fouetterai jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'il avoue qu'il est esclave, cria Férodia.

— Il peut me battre jusqu'à la mort; mais il ne peut pas faire de moi un esclave. N'a-t-il pas tué mon père? Ne m'a-t-il pas déshonoré en me faisant paraître nu devant lui? Que peut-il me faire de plus? C'est un homme fort; vous l'appelez votre chef; il a un fouet à la main; il dit qu'il s'en servira. Je ne suis qu'un enfant, mais il ne peut pas faire de moi un esclave. Regardez, je m'approche à sa portée, je lui tourne le dos. Je ne pleurerai pas, quand bien même il déchirerait ma chair. » Le généreux enfant s'approcha de Férodia, le regarda dans les yeux pendant un instant; puis doucement il tourna son

1. Bière de sorgho; un voyageur la compare, pour le goût, à de l'ale éventée.

dos de son côté, et attendit le coup, la tête baissée, les bras croisés.

Férodia se vantait d'être un chef et un grand guerrier, au fond ce n'était qu'un sauvage : il n'avait aucune idée de ce qu'on appelle la générosité envers les vaincus. Il avait là à la portée de son fouet un être faible et sans défense, c'était déjà une tentation; abuser de la force, faire souffrir, c'est un instinct de l'homme sauvage, aussi bien que de l'animal sauvage. Dès que Tifoum lui eut expliqué les paroles d'Abdallah, et lui eut dit pourquoi l'enfant leur présentait son dos, il leva le bras et frappa avec violence.

La vue des tortures qu'il infligeait ne faisait que l'exciter davantage; son bras se ralentit cependant, sa rage s'arrêta avant de s'être assouvie; quelque chose de nouveau le troublait et le déconcertait : c'était la fermeté stoïque et le silence de sa victime. Quand il eut cessé de frapper, le jeune Arabe se tourna vers lui et le regarda en face; son regard était aussi ferme qu'avant, sa contenance aussi héroïque; avec un sourire de dédain, il demanda au sauvage étonné : « Hé bien, as-tu fait de moi un esclave? Suis-je plus ton esclave qu'auparavant?

— Retire-toi, insensé, ou je te ferai encore plus de mal! Toi, Tifoum, emmène-les et traite-les comme des esclaves; les esclaves sont faits pour souffrir. Ce n'est donc rien que mes paroles? Est-ce que des enfants se moqueront de moi à la face de mon peuple? »

A ces mots, Férodia jeta loin de lui le fouet, et noya sa déconvenue dans une énorme tasse de pombé capiteux. Quand il en eut avalé d'un trait le contenu, toute trace de colère avait disparu de son visage.

Les premières nouvelles que reçurent Férodia et Olimali, quand ils furent un peu remis de leur orgie, n'étaient pas de nature à les satisfaire. Sultan et ses hommes s'étaient échappés à la faveur de la nuit. Les deux chefs d'ailleurs avaient de quoi se consoler. Quand des hommes de confiance eurent fait transporter au village les richesses du camp, les deux chefs eurent de la peine à croire qu'ils fussent réellement devenus les maitres de tant de belles et bonnes choses; ils n'en furent bien sûrs que quand ils eurent mis le nez dans toutes les boites, et tâté à loisir tant de riches tissus.

Le partage du butin fut fait avec la plus stricte équité, Férodia prit une moitié de chaque espèce de marchandises, Olimali l'autre moitié.

Lorsque, pour célébrer la victoire, les magiciens eurent accompli leurs cérémonies barbares et sauvages, Olimali et Férodia se séparèrent, après s'être embrassés tendrement. Il y eut au départ un grand bruit de cornes et de tambours, et les voyageurs allèrent camper dans une forêt que traverse la route du sud-ouest.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN

MAI

« Il n'y a plus de mois de mai, dit-on parfois; c'est une illusion des poètes, évanouie à la suite de tant d'autres. »

Et cependant la cigogne est revenue comme un point blanc sur le vieux clocher; dans les bois qu'il anime, le coucou, cette horloge vivante, sonne joyeusement les heures printanières, et dans les nids, de petits becs avides s'ouvrent tout grands, pour demander la pâture. Ils ne chantent pas encore, mais laissez-les grandir dans leurs palais d'été, et bientôt linots et fauvettes, bouvreuils et pinsons, tiendront leur place dans le concert de chaque jour, au milieu de tant d'autres musiciens invisibles.

« Il n'y a plus de mois de mai! » Et pourtant que de fleurs, de papillons et de bourdonnements d'insectes! Quelle profusion d'ailes de gaze, d'argent ou d'or; quelle richesse dans ces fourreaux de satin, de velours, d'émeraude, de bronze ou de rubis! Comme ils sont magnifiquement vêtus ces êtres légers et brillants, nés, semble-t-il, d'un rayon de soleil ou de la clarté des étoiles!

« Il n'y a plus de mois de mai! » Et cependant quelle vie, quel mouvement, quelle gaieté! Clic! clac! dit de sa voix sonore le fouet du postillon! Les neiges sont fondues, le soleil brille, les vieux pins ont revêtu leur verdure nouvelle, la nature est parée! En route pour le Tyrol, la Suisse ou l'Italie!

« Il n'y a plus de mois de mai! » Qu'est-ce donc alors dans le champ voisin que cet arbre chargé de fleurs, de rubans, de guirlandes? La jeunesse l'entoure; elle le salue de cris joyeux. Plus joyeuse encore pour les gourmands la procession traditionnelle de saint Honoré! Quel doux renom il a parmi nous, n'est-ce pas, ce saint patron des pâtissiers et de la pâtisserie!

Mais je vous vois tout à coup devenus graves et recueillis; la cloche sonne, le soir est venu; dans la chapelle qu'illumine la lueur tremblante des cierges, déjà s'entendent les saints cantiques. A genoux maintenant entre vos jeunes sœurs et vos mères, le front penché, le cœur ému, vous unissez vos voix à toutes celles qui célèbrent les louanges de la Vierge Marie : « Rose mystique, dites-vous, humblement prosternés, Lis sans tache, Étoile du matin, priez pour nous. »

Et la Vierge sourit dans sa niche, encadrée de fleurs! Et chaque soir, heureux de ce sourire, vous répétez tout bas : « Salut, riant mois de mai, mois de la Vierge Marie, ô vous le plus beau des mois. »

MARIE MARICHAL.

CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours augmentent de 1 h. 17 m.

1	ven.	s^t^ Phil. s^t^ Jacq.
2	sam.	s^t^ Athanase.
3	18D	4 Inv. s^te^ Croix.
4	lundi	s^te^ Monique.
5	mar.	Conv. s^t^ Aug.
6	mer	s^t^ Jean P. L.
7	jeudi	s^t^ Stanislas.
8	ven.	s^t^ Désiré.
9	sam.	s^t^ Nicaise.
10	19D.	5 s^t^ Antony.
11	lundi	ROGATIONS.
12	mar.	s^te^ Flavie.
13	mer.	s^t^ Servais.
14	jeudi	ASCENSION.
15	ven.	s^t^ Isidore.
16	sam.	s^t^ Honoré.
17	20D.	6 s^t^ Restitut.
18	lundi	s^t^ Venant.
19	mar.	s^t^ Yves.
20	mer	s^t^ Bernard.
21	jeudi	Oct. Ascens.
22	ven.	s^t^ Emile.
23	sam.	Vigile Jeûne.
24	21D.	PENTECOTE.
25	lundi	6 s^t^ Urbain.
26	mar.	s^t^ Brice.
27	mer.	*IV Temps.*
28	jeudi	s^t^ Germain.
29	ven.	s^t^ Maximin.
30	sam	s^t^ Félix.
31	22D	1 TRINITÉ.

Mai, par CRAFTY.



Elle se jeta dans les bras de Mme Terrasson. (P. 354, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS [1]

XXII

Chagrin et remords.

Pauvre Carilès! il y avait si longtemps qu'il ne savait plus ce que c'était, et pourtant il pleura comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. « L'ingrate, murmurait-il en étouffant ses sanglots dans un pauvre mouchoir à carreaux rouges qui avait, lui aussi, excité la gaieté de la jeunesse de Couëron, l'ingrate! Moi qui étais si heureux de la faire belle! et je n'ai travaillé que pour lui donner un mauvais cœur! Elle a rougi de moi! elle a eu honte de se trouver avec moi! » Et Carilès, qui n'en avait jamais voulu à personne, se sentait l'âme pleine de rancune contre Miette. Puis, comme il l'aimait trop au fond pour ne pas lui pardonner, il lui cherchait des excuses et se trouvait des torts à lui-même.

« Elle est si jeune! une enfant! Est-ce qu'elle sait ce qu'elle fait et ce qu'elle dit? C'est la première fois qu'elle me fait du chagrin depuis cinq ans passés que nous sommes ensemble, et il y a tant de parents qui ont à se plaindre de leurs enfants tous les jours de l'année! Elle aura entendu quelques gens malhonnêtes rire de moi, et cela lui aura fait de la peine; elle était si jolie! une vraie réjouissance pour les yeux! J'aurais dû penser à cela et ne pas aller là-bas; la Robert me l'aurait bien soignée, certainement, et le vieux bonhomme ne lui aurait pas gâté son plaisir. J'ai bien vu qu'elle était toute triste à la fin du jour, ma pauvre Miette! Si je pouvais devenir un peu plus élégant... mais je ne sais pas comment on s'y prend, et puis je n'ai plus d'argent pour m'acheter des vêtements... Pourvu qu'elle veuille bien m'aimer tel que je suis! »

Pendant que Carilès se lamentait, assis sur la pierre du foyer, où il finit par s'endormir, Miette, dans sa petite chambre, était-elle plus heureuse que lui? On peut croire que non. Elle s'était déshabillée et couchée sans trop savoir ce qu'elle faisait, et elle avait essayé de s'endormir; mais le sommeil n'était pas venu. Elle voyait toujours le regard de Carilès, plein de reproche et de douleur, et le remords faisait son chemin dans ce petit cœur un instant troublé par la vanité. A travers la cloison, elle saisit un gémissement échappé à Carilès, et ce gémissement la bouleversa. Elle était désespérée à l'idée qu'il était fâché contre elle, à l'idée qu'il pleurait, et qu'il pleurait par la faute de sa petite Miette. Elle se sentit si désolée et si coupable que, n'osant pas aller implorer son pardon, elle cacha sa figure sous son drap, et se mit à sangloter tout bas. Il était si bon! elle lui devait tant! Tous les détails de son adoption lui revenaient à la mémoire pour la navrer de douleur et de repentir. Était-ce bien elle qui venait de se montrer si méchante? Et lui, comme il devait être en colère! Fallait-il qu'il fût bon pour se faire du chagrin à propos de Miette, au lieu de la chasser et de la maudire comme une ingrate qu'elle était. A ce mot, qu'elle s'appliquait, l'enfant protestait de toute la force de son repentir. « Oh! non! père Carilès! Je ne suis pas une ingrate! Je vous aime tant, père Carilès! Jamais je ne serai plus méchante, je vous le promets! Pardon, père Carilès! n'ayez pas de

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

chagrin, je vous en supplie ; cela me fend le cœur ! » C'est ainsi qu'elle s'écriait en sanglotant sous sa couverture. Elle sentait un désir passionné de se lever, de courir se jeter aux pieds de Carilès et d'implorer son pardon; mais elle n'osait pas. Il ne pourra pas me pardonner, pensait-elle; il ne me pardonnera jamais! Et elle restait dans son lit.

Quand elle se réveilla le lendemain, après un court sommeil hanté par de mauvais rêves, la mémoire lui revint; et elle se leva, toute lasse et se demandant avec inquiétude comment Carilès allait la regarder ce matin-là. Elle s'habilla sans bruit et entr'ouvrit doucement la porte de sa chambrette... Carilès dormait encore sur la pierre du foyer; il était bien pâle. Elle s'avança tout près de lui et resta immobile à le regarder. Au bout d'un instant il ouvrit les yeux et vit Miette. Elle avait l'air si triste et si fatiguée, qu'il ne se sentit pas le courage de lui adresser des reproches.

« Tiens! dit-il, en se levant et en étirant ses longs bras et ses longues jambes, j'étais si las hier soir que je me suis endormi là ; j'en suis tout moulu. Tu vas bien, petite? »

Et il la baisa au front, comme à l'ordinaire, avec un peu d'hésitation pourtant, car il se demandait si cela ne contrariait pas Miette. Elle ne comprit pas le motif de son hésitation et crut qu'elle était due au ressentiment; aussi baissa-t-elle tristement la tête et n'osa-t-elle pas parler de sa faute et en implorer le pardon.

« Dépêchons-nous de déjeuner et de faire le ménage, lui dit-il, et puis je te mènerai à la Ville-aux-Roses ; tu seras contente de raconter la journée d'hier à Mme Terrasson et à Mlle Pauline. »

Miette soupira et se hâta de faire son ouvrage. En déjeunant, la mère Perrotte remarqua qu'elle avait mauvaise mine.

« Ça ne vaut rien à la jeunesse de trop s'amuser, dit-elle; la petite a dansé plus qu'elle n'avait de force, et ce matin elle n'en peut plus; il ne faudrait pas qu'elle eût souvent des journées comme celle-là. »

Miette était bien de son avis, mais ce n'était pas à cause de la danse.

Dans la rue, elle marcha languissamment près de Carilès, qui ne lui parlait pas et s'écartait d'elle autant qu'il pouvait. Il avait l'air très-triste, et la petite croyait qu'il s'écartait d'elle parce qu'il ne l'aimait plus, tandis que le pauvre homme faisait cela pour qu'elle n'eût pas à rougir de lui. Ce qui causait sa tristesse, c'était cette pensée : Elle a honte de moi! elle voudrait bien ne pas être avec moi!

Ils arrivèrent ainsi chez Mme Terrasson, où Miette se mit silencieusement au travail, pendant que Carilès continuait sa tournée de vente.

Miette cousait. Mme Terrasson et Pauline la regardaient et s'étonnaient de la trouver si taciturne au lendemain d'un jour de fête. Il me semble qu'elle devrait bavarder comme une petite pie, se disait Pauline; j'attendais des récits à n'en plus finir : qu'a-t-elle donc? Au bout d'un quart d'heure passé à se demander : Qu'a-t-elle donc? Pauline, qui était curieuse, n'y tint plus, et se résolut à le lui demander à elle-même.

« Voyons, Miette, lui dit-elle, parle donc un peu. Est-ce que tu as laissé ta langue à la noce? As-tu bien dansé? Le dîner était-il beau? La campagne est-elle jolie du côté de Couëron? La mariée était-elle bien habillée ?»

Miette releva la tête et fit un effort pour répondre. Elle ne put pas; et, sentant les larmes qui lui montaient aux yeux, elle lança loin d'elle son ouvrage et se jeta avec impétuosité dans les bras de Mme Terrasson en pleurant, sanglotant et criant de désespoir.

La mère de famille la laissa faire, et attendit, en lui caressant le front de sa douce main et en l'entourant d'un bras affectueux, que cette explosion de douleur fût passée.

« Voyons, mon enfant, qu'y a-t-il? dit-elle enfin en écartant de sa poitrine le visage de Miette. Il faut me le dire, pour que je puisse te consoler.

— Jamais je ne me consolerai! s'écria la petite fille en pleurant toujours; jamais je ne me pardonnerai! et le père Carilès non plus ne me pardonnera jamais? J'ai été trop méchante, et si vous saviez ce que j'ai fait, vous me diriez bien vite : Va-t'en, petite misérable!

— Je le dirais peut-être, reprit sérieusement Mme Terrasson, à une méchante enfant qui n'aurait pas de repentir d'une faute même petite; mais je ne le dirai pas à celle qui pleure et qui s'accuse elle-même ; je la consolerai et je l'aiderai à réparer le mal qu'elle a fait, si grand qu'il soit. Allons, ma pauvre Miette, dis-moi tout, pendant que Pauline va aller chercher ses frères qui jouent près d'ici. »

Un signe adressé à Pauline lui recommanda de rester longtemps absente ; elle comprit et sortit.

Alors Miette déchargea son pauvre cœur. Mme Terrasson l'encouragea dans ses aveux. Elle ne chercha point à lui diminuer la grandeur de sa faute; au contraire, elle lui rappela tous les bienfaits de Carilès, sa bonté, sa tendresse, qui rendaient plus frappante l'ingratitude de l'enfant, et quand elle la vit à la fois moins exaltée et plus pénétrée par le repentir, elle ajouta :

« A présent, il faut penser à l'avenir. Le mal qui est fait ne peut être effacé; mais tu peux le réparer, en partie du moins, et c'est à cela qu'il faut t'appliquer. Carilès sait-il tout ce que tu viens de me dire?

— Pas tout; il ne sait pas que j'ai répondu « non » quand on m'a demandé si je le connaissais. Oh! je vais le lui dire moi-même, en lui demandant pardon!

— Tu ne vas pas le lui dire du tout, interrompit Mme Terrasson en posant sa main sur le bras de Miette. Oh ! je sais bien que ce serait une satisfaction pour toi de t'humilier devant lui, de t'accuser, de pleurer dans ses bras et d'obtenir ton pardon à force

de caresses; mais ce n'est pas là ce qu'il faut faire. Si Carilès savait que tu l'as renié, pense donc au chagrin qu'il aurait! Il ne faut pas qu'il l'apprenne jamais; jamais, entends-tu? Je sais que ce secret te pèsera; n'importe : ce sera ta punition, et cela t'empêchera de retomber dans la même faute; tu n'en sentiras que mieux combien tu as d'efforts à faire pour mériter ton pardon. Et, si tu le veux, tu finiras par faire oublier au père Carilès le chagrin que tu lui as causé, et alors tu pourras te pardonner à toi-même. Calme-toi maintenant et reprends ton travail; je compte que tu vas prendre de bonnes résolutions. »

Miette obéit, et lorsque Carilès revint la chercher, elle était calme et résolue à tout pour expier sa faute; Carilès aurait mis sa lévite à l'envers qu'elle n'aurait pas hésité à lui donner la main.

Quand il frappa aux vitres de la petite maison, en appelant Miette, ce fut Mme Terrasson qui se leva. Elle alla ouvrir la porte et fit signe au bonhomme d'entrer.

« Père Carilès, dit-elle en lui présentant Miette, voici une petite fille bien malheureuse par sa faute. Elle a grand regret de ce qu'elle vous a dit hier, et elle vous supplie de lui permettre d'espérer que vous pourrez lui pardonner, pas aujourd'hui, mais plus tard, quand elle aura gagné son pardon. »



Miette s'empara bien vite d'une poupée. (P. 355, col 2.)

Carilès ne demandait qu'à pardonner tout de suite. Il attira Miette dans ses bras.

« Je croyais que tu ne m'aimais plus! » lui dit-il d'une voix tremblante. »

. . . .

« A demain! Miette! » cria Mme Terrasson, quand l'enfant s'éloigna en pressant tendrement dans ses deux mains la main du vieux Carilès.



XXIII

Où Mme Terrasson fait sortir le bien du mal.

Le lendemain, quand Miette arriva dans la petite maison de la Ville-aux-Roses, elle fut tout étonnée de voir la table couverte de petits morceaux d'étoffe de toutes les couleurs. Dans une boîte ouverte étaient des petites poupées de bois, dont les jambes et les bras articulés pouvaient prendre diverses attitudes.

« Voilà de l'ouvrage pour toi, Miette, lui dit Mme Terrasson. Jusqu'à présent tu as tout reçu de ton père adoptif; il est temps que tu commences à lui rendre un peu de ce qu'il a fait pour toi. Tu as remarqué l'autre jour que ses vêtements étaient laids; tu aurais bien pu remarquer aussi qu'ils sont usés et minces, et qu'ils ne le réchauffent guère. Il faut que d'ici l'hiver tu aies gagné une bonne lévite chaude pour le père Carilès.

— Oh! que je serais heureuse! s'écria Miette. Mais comment faire?

— Tu vas habiller ces petites poupées; je te montrerai à leur faire des robes, ce n'est pas difficile. Les poupées coûtent dix sous la douzaine; les étoffes ne coûtent rien, ce sont des morceaux de robes qui ne servent plus; j'en ai demandé à plusieurs personnes, et l'on m'en donnera d'autres, de sorte que je pourrai t'en fournir longtemps. J'ai trouvé une marchande qui te les achètera deux et trois sous pièce, selon la beauté de leur toilette. Tu pourras gagner environ vingt sous par jour. »

Miette ne se sentait pas de joie. Elle s'empara bien vite d'une poupée et d'un morceau de percaline bleue. La toilette ne fut pas longue à faire : comme ces dames n'étaient pas destinées à être déshabillées, avec quelques points et un peu de colle on leur fabriquait un costume complet. Des bouts de faveur fournissaient de belles ceintures et des coiffures élégantes; selon les étoffes dont on disposait, on produisait en quelques minutes une cuisinière, une petite fille qui allait à l'école ou une dame en toilette de visite ou de bal. Les douze poupées furent bientôt prêtes, et Mme Terrasson conduisit Miette chez la marchande, qui trouva l'ouvrage bien fait et commanda à la petite ouvrière autant de poupées qu'elle pourrait lui en

fournir. Miette se voyait déjà habillant Carilès du fruit de son travail.

Cela ne devait pas arriver de sitôt ; mais, certes, il était heureux que Mme Terrasson eût trouvé pour Miette un moyen de gagner de l'argent. Carilès avait-il pris froid au retour de la noce, ou bien pendant la nuit qu'il avait passée à pleurer sur l'ingratitude de Miette? On ne le sut jamais. Ce qui est certain, c'est que la petite fille, après avoir vainement attendu ce soir-là que Carilès vînt la chercher à la Ville-aux-Roses, dut s'en aller seule au logis. Carilès s'était trouvé dans la journée si souffrant et si appesanti, qu'il était rentré et s'était mis au lit pour se reposer un peu en attendant l'heure d'aller chercher Miette. L'heure d'aller chercher Miette était venue, et Carilès ne l'avait pas entendue sonner ; et l'eût-il entendue qu'il aurait été incapable de quitter le lit où le clouaient la fièvre et le délire. Quand Miette revint, il ne la reconnut pas. La pauvre enfant, effrayée, appela la mère Perrotte. Celle-ci n'avait pas entendu rentrer Carilès. Elle le secoua, lui fit boire un peu de tisane, et, jugeant qu'il était très-malade, elle envoya Miette chercher un médecin.

Carilès avait une fluxion de poitrine, et pendant bien des jours on désespéra de sa vie. Miette, qui se reprochait d'être la cause de son mal, se montra la garde-malade la plus attentive et la plus tendre qu'on pût voir. Elle dormait par terre, sur son matelas qu'elle avait apporté près du lit de Carilès, et celui-ci ne faisait pas un mouvement, ne poussait pas une plainte que la petite fille ne se dressât debout à l'instant, prête à le recouvrir, à lui arranger son oreiller, à lui donner à boire ; tout cela avec des caresses et de tendres paroles qui durent ne lui laisser aucun doute sur le repentir et l'affection de l'orpheline. Aussi était-il presque heureux d'être malade. Il avait seulement peur que l'enfant ne se fatiguât et qu'elle ne manquât de quelque chose. « Mère Perrotte, disait-il à la voisine, donnez-lui à manger, je vous en prie ; je vous rendrai cela dès que je pourrai travailler. » Perrote le rassurait et lui affirmait qu'elle avait encore de l'argent à lui.

De l'argent à lui, peut-être ; mais ce n'était plus de l'argent gagné par lui. Celui-là était dépensé depuis longtemps le jour où Carilès convalescent put, appuyé sur l'épaule de Miette, marcher jusqu'à la chambre de Perrotte pour y manger un dîner de réjouissance. Ce dîner, qui donc l'avait payé, ainsi que les tisanes et les potions? C'était Miette! Mme Terrasson lui avait apporté poupées et étoffes, et tout en veillant le malade, la petite infirmière avait travaillé de tout son cœur. Perrotte, mise dans la confidence, avait déclaré que « cette dame-là avait décidément de bonnes idées ». La Robert était venue voir le malade, et Miette l'avait priée de lui mettre à part, quand elle plumerait ses volailles, de jolies petites plumes qui pourraient coiffer ses poupées. La Robert n'y avait pas manqué, et ce nouvel ornement avait augmenté la valeur des créations de Miette.

Ce fut avec une joie bien grande qu'elle raconta ces choses à Carilès et qu'elle ajouta en l'embrassant : « Tu vois bien, père, que tu peux te reposer à présent : je suis assez grande pour travailler pour nous deux ! » Carilès n'était pas de cet avis-là ; mais il fut heureux de penser que la petite pourrait se tirer d'affaire s'il s'en allait de ce monde, comme cela avait failli lui arriver. Cette maladie lui avait enlevé le reste de son insouciance, et il s'inquiétait de l'avenir de Miette. Il passa les jours de la convalescence à la regarder travailler et à s'émerveiller de son adresse ; puis, comme les forces lui revenaient et qu'il commençait à s'ennuyer, il inventa de fabriquer avec du carton des lits pour les poupées, puis des chaises, puis des tables. Cela réussit très-bien ; la Robert en emporta à Couëron, à la grande joie des petites campagnardes, ravies d'avoir des poupées comme les demoiselles de la ville ; et ces mobiliers en miniature se vendirent plus facilement, sinon aussi cher, que s'ils eussent été en bois de rose. Et quand le vieux Carilès, bien guéri, reprit la vente de ses moulins, accompagné de Miette, tous deux avaient le cœur léger et la conscience paisible : Carilès était rassuré sur l'avenir, et Miette se sentait pardonnée, car elle commençait à se pardonner à elle-même.

Les années passèrent ainsi. Miette grandissait et devenait bonne et dévouée. Un remords est quelquefois un aiguillon pour l'âme ; il lui rappelle qu'elle a pu faillir et qu'il faut qu'elle prenne garde si elle ne veut faillir encore. Une faute à réparer, un devoir à accomplir, concentrent toutes les forces du cœur vers un seul but, et les empêchent de s'éparpiller en rêveries inutiles. Miette, qui cessait d'être une petite fille, était parfois saisie de tristesse en pensant à son isolement et à ses pauvres parents, dont elle ne connaissait pas même la tombe. Mme Terrasson vint à son secours ; elle comprit que, pour tourner au bien cette petite âme, il fallait lui donner une tâche à remplir, un devoir auquel elle pût rattacher toutes ses actions, et elle se servit pour cela du souvenir de sa faute. Pour empêcher Miette de se consumer



en regrets stériles, en comparant son sort à celui des enfants plus heureux qui s'endormaient chaque soir couvés par la tendresse d'une mère, elle lui persuada que Carilès avait grand besoin d'être aimé et soigné, qu'il devenait vieux, et que c'était à Miette de s'occuper de lui et de l'entourer de gâteries et d'affection. Rien ne flatte plus un être faible que

l'idée de protéger quelqu'un; la petite tête de Miette s'exalta; elle se vit tout de suite grande fille, servant son vieux Carilès, le soignant comme un enfant, travaillant pour lui et lui rendant tout ce qu'il avait fait pour elle; et rien ne lui coûta pour en arriver là. Elle était bien récompensée de sa peine par les éloges et la joie de Carilès et même de Perrotte lorsqu'elle leur servait une soupe faite par elle, et si bien faite! La cuisinière de l'évêque n'en faisait sûrement pas de meilleure, disait Perrotte, tout à fait réconciliée avec l'éducation que recevait Miette, depuis que la fillette lui blanchissait ses bonnets, lui raccommodait ses bas et lui savonnait son linge.

C'était la bonne Mme Terrasson qui lui avait appris tout cela, aussi bien qu'à lire, à écrire, à compter, et à ne jamais s'ennuyer, science plus rare et au moins aussi précieuse que bien d'autres.

On ne sera donc pas étonné d'apprendre que lorsque la vieille Perrotte vint à mourir, après avoir été soignée tendrement jusqu'à sa dernière heure par Miette, qui avait alors quinze ans, elle lui légua, en toute propriété, sa moitié d'étage y compris les meubles et les hardes qui s'y trouvaient.

Certes, Carilès, en ramassant dans la rue l'enfant des saltimbanques, ne s'était pas attendu à la voir un jour propriétaire.



Il la regardait travailler. (P. 356, col. 2.)

XXIV

Tuteur et propriétaire.

Carilès et Miette revenaient ensemble de chez le notaire qui venait de régler la succession de Perrotte. Carilès avait été tout naturellement déclaré tuteur de la jeune fille, et il avait écouté avec ébahissement le discours que le notaire lui avait adressé sur ses nouveaux devoirs. Le notaire était, comme cela se voit parfois, un homme solennel; et Carilès ne comprenait absolument rien aux gens solennels. Comment, ce monsieur à la figure si imposante, qui vivait dans une grande chambre sombre remplie de gros livres et de boites en carton vert, lui avait recommandé « de prendre soin du bien de Miette, d'en employer les revenus avec discernement et de ne pas toucher au capital? » Qu'est-ce que tous ces mots-là voulaient dire? S'il ne s'agissait que de servir de père à Miette, il y avait longtemps qu'il le faisait sans qu'on lui en eût parlé; si le notaire avait voulu dire qu'il fallait ménager l'argent de Miette et ne pas le lui voler, c'étaient bien des paroles inutiles : car qui pouvait avoir l'idée que le père Carilès eût envie de voler sa chère petite fille? D'ailleurs il ne touchait jamais à l'argent une fois qu'il l'avait mis dans le

iroir où Perrotte prenait de quoi tenir le ménage. Ce monsieur-là avait dû vouloir dire autre chose, avec son air grave et ses lunettes bleues; mais il aurait bien dû s'exprimer comme tout le monde, puisqu'il parlait à de simples gens qui n'étaient point notaires.

Arrivé à cet endroit de ses réflexions, Carilès se dit tout à coup que Miette, qui était certainement bien plus fine que lui et qui lui avait déjà appris tant de choses, pourrait peut-être lui expliquer ce qui l'embarrassait. Il se tourna donc vers elle, et, s'arrêtant tout court dans la rue :

« Miette, lui dit-il, as-tu compris, toi, ce que je devais faire? Ce serait bien heureux, car tu me le répéterais avec des bonnes petites paroles à toi, et je comprendrais alors; au lieu que je n'entends rien du tout au langage de notaire. »

Miette sourit.

« Vous n'avez rien à faire de plus que ce que vous avez toujours fait, cher père. Pour les comptes du ménage, je m'en chargerai; il y a longtemps que j'y aidais la mère Perrotte, et je m'y connais très-bien.

— Alors, qu'est-ce que nous allons faire? Il me vient une idée : si tu prenais pour toi la chambre de Perrotte, qui est grande et claire, au lieu de ton petit cabinet? Tu y serais bien mieux à ton aise.



Le notaire était un homme solennel. (P. 357, col. 2.)

— Oui, mais cela ne nous rapporterait pas d'argent.

— Pas d'argent!... Au fait, tu as raison; cela se loue, les chambres; je n'y pensais pas. Et l'autre chambre d'à côté, qui est vide, il faudra la louer aussi?

— Bien sûr! Je vais mettre des écriteaux aux fenêtres et à la porte de la rue, pour les annoncer. Vous verrez que tout ira bien. »

Tout alla bien, en effet. La semaine n'était pas finie qu'une femme d'environ cinquante ans, petite et rondelette, avec un bonnet de veuve, vint frapper à la porte de Carilès et demanda à voir les chambres.

Pendant que Miette en cherchait les clefs, la visiteuse, qui probablement n'aimait pas à se taire, commença à raconter au père Carilès « qu'on avait bien du mal dans la vie. »

« Mais pas trop! » avait envie de dire celui-ci, qui ne trouvait pas avoir eu jamais à se plaindre du sort. Seulement, comme il lui fallait toujours un certain temps pour se décider à parler, son interlocutrice poursuivit sans attendre de réponse, et lui raconta toute son histoire.

Elle était restée veuve, il y avait quinze ans, avec un garçon de cinq ans.

Quelle peine, pour une pauvre femme, de gagner sa vie et d'élever son fils!

Elle en était pourtant venue à bout; elle avait envoyé son Jean à l'école, et les maîtres étaient joliment contents de lui! Elle avait plein un tiroir de ses prix et de ses couronnes.

Aussi on l'avait admis à l'École industrielle et on l'avait fait entrer comme apprenti chez maître Cauvain le menuisier, dont il était devenu depuis le meilleur ouvrier.

A présent, Jean gagnait de bonnes journées, et Mme Lebeau — elle ne manqua pas de se nommer — n'avait plus besoin de s'user les yeux à ravauder des bas et des chaussettes; mais elle continuait à travailler, sans pourtant se fatiguer autant qu'autrefois, parce qu'elle ne voulait pas être à charge à son fils.

Carilès ne pouvait qu'approuver de tels sentiments. Cependant il se hasarda à dire que quand une mère avait travaillé longtemps pour élever son fils, il était tout simple que le fils travaillât à son tour pour nourrir sa mère. Mme Lebeau assura que c'était aussi l'avis de Jean. Et là-dessus, comme tout en parlant ils étaient arrivés dans la chambre de la défunte Perrotte, elle cessa de causer pour prendre connaissance du local.

« Voyez, madame, dit Miette en ouvrant la fenêtre, quelle belle vue sur la campagne! et de ce côté-ci l'Erdre, avec ses bateaux de bois, de charbon, de mottes! le pont Maudit! la route de Rennes avec ses peupliers! On voit jusqu'à la Loire en se penchant un peu.

» La chambre est très-commode. Il n'y fait pas froid en hiver. Nous voudrions la louer avec les meubles; ils sont en bon état, bien solides et bien propres.

» Et puis la maison est très-tranquille, madame; on n'y trouve point de mauvaises gens.

— Avec les meubles? dit Mme Lebeau, ce serait peut-être bien cher. D'ailleurs j'ai des meubles à

moi : un lit, une grande armoire, une commode, une table et quatre chaises; il faut que je trouve où les placer.

» Et puis j'aurais besoin d'un cabinet pour coucher mon Jean; car, voyez-vous, depuis qu'il n'est plus apprenti et qu'il ne couche plus chez son maître, je suis obligée de lui étendre tous les soirs un matelas par terre dans ma cuisine, et c'est tout juste si elle est grande comme le matelas...

— Nous avons votre affaire, madame, interrompit Miette en allant avec empressement ouvrir la porte de la chambre voisine. Voici une chambre qui n'est pas meublée et qui conviendra très-bien à monsieur votre fils. Voilà la place du lit, celle de l'armoire; on peut mettre la commode dans ce coin et laisser la table au milieu de la chambre. Et puis, voyez ce placard : c'était autrefois une porte qui donnait dans l'autre pièce, et qu'on a condamnée; en la rouvrant vous pourrez aller l'un chez l'autre sans passer par le corridor. »

Carilès était dans l'admiration.

« A-t-elle de l'esprit! Trouve-t-elle juste les mots qu'il faut dire! Et c'est moi qu'on a nommé son tuteur! La bonne plaisanterie! C'est elle plutôt qui devrait être mon tuteur. On peut être tranquille, elle ne laissera pas perdre son bien. »

Mme Lebeau examinait tout attentivement, ouvrait les portes, les placards, prenait ses mesures, réfléchissait.

« Et le prix des deux chambres? demanda-t-elle?

— Comme il y en a une joliment meublée, madame, ce sera vingt francs par mois pour les deux; et ce n'est pas cher, je vous assure, pour la beauté du logement, la vue, et la tranquillité des voisins. »

Mme Lebeau trouvait le prix un peu élevé; mais il y avait si longtemps qu'elle était logée à l'étroit qu'elle éprouvait le besoin de se mettre à son aise, à présent qu'elle le pouvait, ajoutait-elle avec un certain orgueil.

Elle loua donc les deux chambres, et huit jours après elle s'y installait avec son fils Jean, un grand garçon d'une vingtaine d'années, à la figure ronde et joyeuse, animée par des yeux brun clair, bien francs et bien gais, et ornée d'un semblant de moustache brune.

A suivre. Mme COLOMB.



L'AFRIQUE CENTRALE[1]

Il n'est aucune région du globe vers laquelle les regards se tournent avec plus d'intérêt que vers cette partie de l'intérieur de l'Afrique qui est coupée par l'Équateur. Il n'en est aucune qui ait donné lieu à des découvertes plus surprenantes, plus inattendues.

Il y a vingt ans à peine que cette terre, sur laquelle aucun Européen (si ce n'est quelque obscur traitant portugais) n'avait mis les pieds, était figurée sur nos cartes comme un vaste désert sablonneux, stérile, parcouru de montagnes arides, décharnées, simple prolongement des régions désolées du Sahara ou du Soudan central. Et voilà que cette terre de désolation se dévoile, au contraire, comme une des régions les plus favorisées du globe ; on y trouve de vastes plaines, arrosées par de grands fleuves et où vit cantonnée dans de nombreux villages une population abondante, primitive il est vrai, mais bien loin de l'état sauvage, cultivant la terre et connaissant l'emploi des métaux; de magnifiques montagnes, dont les flancs sont couverts d'épaisses forêts, et enfin, caractère unique, merveilleux, de ce pays mystérieux, d'immenses lacs, véritables mers d'eau douce, comme le nord de l'Amérique seul peut en présenter de semblables.

A diverses reprises, nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de ces pays, nous y avons accompagné Livingstone[1], Baker[2], et enfin, le courageux Stanley[3], mais chaque fois nous nous sommes contentés de retracer à grands traits les faits se rapportant spécialement à chacune de ces expéditions. Aujourd'hui Henry Stanley nous fournit l'occasion de revenir sur un sujet qui excite vivement, nous n'en doutons pas, l'intérêt de nos jeunes lecteurs ; les aventures de Sélim et de Kaloulou, qu'il raconte d'une façon si émouvante dans la *Terre de servitude*, perdraient non pas leur charme, mais le but instructif que s'est proposé leur auteur, si nous ne vous mettions à même de vous rendre un compte exact des contrées qui en sont le théâtre. Nous allons donc passer rapidement en revue les principaux voyages d'exploration qui nous les ont fait connaître.

I

Voyage de Burton et Speke.

Vers 1852, les rapports de deux missionnaires allemands, MM. Krapf et Rebmann, attirèrent l'attention des savants sur l'existence d'un vaste lac qui, selon le dire des indigènes, couvrait toute la partie centrale de l'Afrique au sud de l'Équateur. En 1856,

1. Voy. vol. I, pages 63, 74, 122 et 155.
2. Voy. vol. II, pages 124 et 139.
3. Voy. vol. I, pages 314 et 327.

deux officiers de l'armée anglaise, MM. Burton et Speke, entreprirent avec l'appui du gouvernement anglais de vérifier cette assertion et de constater l'existence de cette Caspienne africaine. Ils se rendirent à Zanzibar où ils passèrent plusieurs mois à organiser leur expédition, et enfin au mois de juin 1857 ils débarquaient sur la côte orientale d'Afrique, et se mettaient en marche vers l'intérieur.

Durant le premier mois, ils eurent à traverser un pays presque uniformément plat, entremêlé de savanes, de terrains boisés et de vallées herbeuses, où les eaux, débordées au temps des pluies, laissent après elles une multitude de lagunes, de terrains vaseux et de marécages couverts d'énormes roseaux, demeure infecte de myriades de reptiles et d'insectes qui sont le fléau de ces terrains humides. On peut dire que cette zone maritime forme un véritable rempart tout autour de l'Afrique équatoriale, aussi bien à l'ouest qu'à l'est. Les voyageurs sont obligés de s'y avancer à travers l'eau et la vase, continuellement menacés de la fièvre paludéenne dont les miasmes foudroient l'homme le plus robuste.

C'est au milieu de cette région redoutable que périt un de nos compatriotes, M. Maizan, qui dès 1845 avait conçu le projet d'une exploration de l'intérieur de l'Afrique. Sans appui, sans escorte, l'infortuné voyageur fut cruellement mis à mort par le chef d'un village.

Une fois cette terrible zone franchie, les explorateurs entrèrent dans l'Ousagara, belle région montagneuse, dont les vertes vallées, le climat sain, l'air pur, les récompensèrent de leurs fatigues. Les Ouasagaras[1] sont de beaux nègres, habitant des huttes coniques de roseaux et d'osiers, et adonnés à la culture du sol; malheureusement leur proximité de la côte a attiré sur eux le terrible fléau de la traite des esclaves, et ces populations paisibles ont été décimées ou rendues redoutables.

Les voyageurs s'avançant toujours vers l'ouest traversèrent le territoire d'un assez grand nombre de peuplades formant autant de petits États ayant chacun leurs chefs particuliers : l'Ouhéhé, l'Ougogo, l'Ousenga, etc. Tous ces pays se trouvent à une altitude de 140 mètres au-dessus de la mer et jouissent par conséquent d'un climat salubre. Le grain y abonde ainsi que le bétail, mais le pays manque souvent d'eau.

Quatre mois et demi après leur départ de la côte, Burton et Speke arrivaient dans l'Ouniamouezi, le plus grand des États nègres de cette partie de l'Afrique, et dont le nom signifie le pays de la Lune. La capitale de cet État, Ounyanyembé, est le grand centre du commerce des Arabes de Zanzibar avec l'intérieur du pays. Les Ouaniamouézis paraissent avoir une certaine supériorité sur les autres nègres voisins ; ils sont industrieux intelligents et braves.

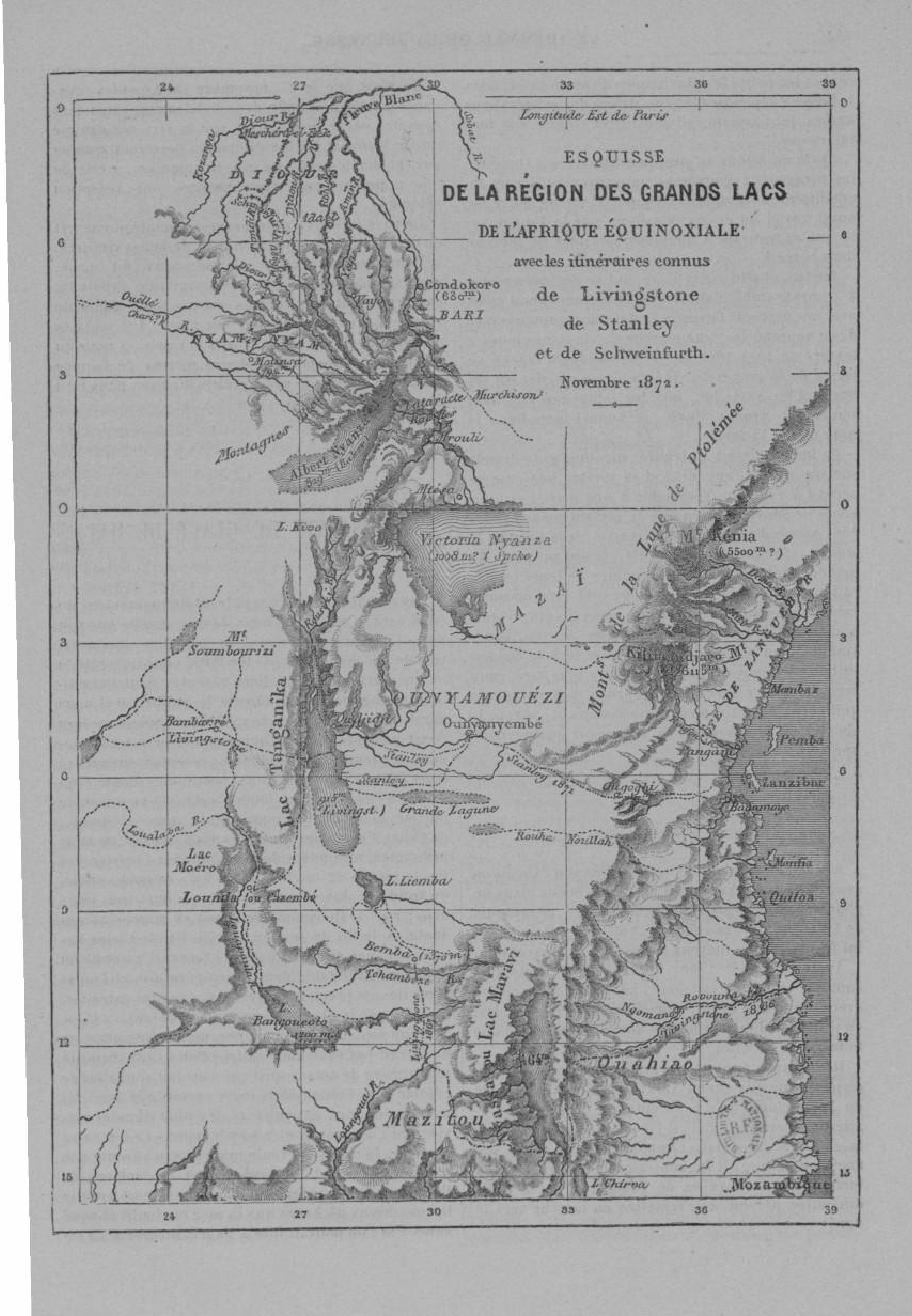
Après un séjour assez long à Ounyanyembé, les deux voyageurs continuèrent leur route vers l'ouest. Pendant soixante-quinze lieues ils traversèrent un pays magnifique, bien arrosé et couvert de belles cultures. Le riz, la canne à sucre et tous les produits de l'Inde y croissent à profusion.

Enfin le 13 février 1858, date à jamais mémorable dans les fastes des découvertes africaines, après neuf mois d'épreuves et de fatigues, Burton et Speke se trouvèrent en présence de ce lac presque légendaire, sur lequel, depuis si longtemps, les Européens ont recueilli tant de récits exagérés ou contradictoires.

« Nous traversions, dit Burton, une forêt peu épaisse ; une montagne pierreuse et maigrement couverte fut escaladée à grand'peine ; l'âne de mon compagnon y trouva la mort. Quand nous eûmes gagné la cime : « Quelle est cette ligne étincelante qu'on voit là-bas? demandai-je à Sidi Bombay. — Je crois que c'est *l'eau* », répondit-il. La disposition des arbres, le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac, en réduisait tellement l'étendue, que je me reprochai d'avoir sacrifié ma santé pour si peu de chose ; et maudissant l'exagération des Arabes, je proposai de revenir sur nos pas. M'étant néanmoins avancé, toute la scène se déploya devant nous et je tombai dans l'extase. Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganîka, mollement couché au sein des montagnes, et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule ; une bande de verdure qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable frangé de roseaux que lèchent les vagues. Par de là cette bordure verdoyante, le lac étend, sur un espace de 30 à 40 kilomètres, ses eaux bleues, où le vent d'est forme des croissants d'écume. A l'horizon une muraille d'un gris d'acier, coiffée de brume vaporeuse, détache sa crête déchiquetée sur un ciel profond, et laisse voir entre ses déchirures des collines qui paraissent plongées dans la mer. Au midi, le territoire et les caps de l'Ousouha, dominés au loin par un groupe d'îlots, varient cette perspective océanesque. Des villages, des champs cultivés, de nombreuses pirogues, enfin le murmure des vagues, donnent le mouvement et la vie au paysage. »

Le même jour, les voyageurs arrivaient à Oudjidji, ville importante située sur le bord oriental du lac. Là, ils purent faire quelques explorations en bateau et, recueillant les renseignements des indigènes, ils établirent que le Tanganika forme une sorte d'ovale allongé d'une longueur d'environ 480 kilomètres et d'une largeur de 60 kilomètres. Ces dimensions pla-

1. Dans la langue des tribus de la côte orientale de l'Afrique équatoriale le mot : *Ou* signifie région, contrée, ainsi l'*Ousagara*, l'*Ourori*, pays de Sagara, pays de Rori; le mot *Oua* sert à désigner le peuple, les habitants, ainsi les *Ouasagaras*, les *Ouaroris* sont les habitants de l'*Ousagara*, de l'*Ourori*; enfin *M* sert aussi à désigner l'individu seul : ainsi *M'sagara* pour *Ouasagara*, *M'rori* pour *Ouarori;* enfin la syllabe *Ki* sert à désigner une chose appartenant à un pays, ainsi *Ki-sagara*, *Ki-rori* s'appliquera à l'idiome de l'*Ousagara* ou de l'*Ourori*.


ESQUISSE
DE LA RÉGION DES GRANDS LACS
DE L'AFRIQUE ÉQUINOXIALE
avec les itinéraires connus
de Livingstone
de Stanley
et de Schweinfurth.
Novembre 1872.
Longitude Est de Paris
Fleuve Blanc
Gondokoro
BARI
Cataracte Murchison
Montagnes
Albert Nyanza
L. Kivo
Victoria Nyanza
Mt Kénia
M A Z A Ï
Monts de la Lune de Ptolémée
Mt Soumbourizi
OUNYAMOUÉZI
Ounyanyembé
Lac Tanganika
Stanley
Livingstone
Grande Lagune
Rouha
Lac Moéro
L. Liemba
Bemba
Lac Maravi
Ouahiao
Mazitou
L. Chirva
Mombaz
Pemba
Zanzibar
Monfia
Quiloa
Mozambique

cent ce lac parmi les plus grands de notre globe, mais le laissent cependant bien en arrière des exagérations arabes qui l'avaient fait considérer comme une mer intérieure.

Après un séjour de plusieurs semaines à Oudjidji, les voyageurs regagnèrent Ounyanyembé. Là ils recueillirent de nombreux rapports sur un autre lac aussi grand au moins, disait-on, que le Tanganika, et qui se trouvait à quelques journées de marche dans le nord.

Burton, abattu par la fièvre, dut se décider à rester à Ounyanyembé, tandis que son compagnon allait avec une partie de l'escorte tenter une reconnaissance de ce nouveau lac. Une marche de vingt-cinq jours, à travers un pays plat et fertile, conduisit Speke au terme de sa recherche. Il était arrivé en effet sur les bords d'un vaste lac, que les indigènes appellent seulement Nyanza (l'Eau), et auquel il appliqua le nom de lac Victoria.

Ce lac paraissait s'étendre sur une plus grande surface que le Tanganika et sa surface houleuse se perdait à l'horizon semblable à une mer. Les indigènes ne pouvaient rien dire de certain sur son étendue; aucun d'eux n'en avait jamais vu la fin. Il s'étendait sûrement, disaient-ils, jusqu'au bout du monde; tout ce qu'on put conclure de leurs exagérations, c'est que cette étendue doit être considérable. Speke aurait bien désiré pousser plus avant; mais il fallait rejoindre le capitaine Burton. Il revint donc, en se promettant de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour reprendre plus tard cette reconnaissance forcément ajournée. Les voyageurs quittèrent définitivement Ouyanyembé et prirent le chemin de Zanzibar où ils arrivèrent quatre mois après.

II

Voyage de Speke et Grant.

A peine de retour en Angleterre de son expédition avec Burton, Speke soumit ses idées et ses plans au gouvernement anglais et à la Société de géographie de Londres, qui les approuvèrent complétement et lui fournirent les moyens de les mettre à exécution.

Au mois d'août 1860, Speke était de retour à Zanzibar et il en partait pour l'intérieur le 1er octobre avec le capitaine Grant, officier de l'armée des Indes, qu'il s'était adjoint comme compagnon, et suivi d'une nombreuse escorte.

Il comptait, après avoir atteint Ounyanyembé, se diriger immédiatement vers la partie méridionale du lac Victoria qu'il avait entrevue lors de sa première exploration, mais il trouva le pays désolé par la guerre et se vit dans l'impossibilité de suivre son ancien itinéraire. Il fut contraint de rester plusieurs mois parmi les Arabes de Tabora, et après mille difficultés parvint à se remettre en marche vers le nord.

Ce n'est que le 17 novembre 1862 que les voyageurs pénétraient enfin dans le Karagué, important royaume nègre, qui s'étend sur la rive occidentale du lac Victoria. Ici les difficultés cessèrent comme par enchantement. Le roi Roumanika, averti de leur approche, leur avait préparé une réception splendide.

Le pays fertile et pittoresque se montrait couvert de riches villages assis au milieu de belles cultures. « Pour ajouter à cette joie des yeux, dit Speke, nous sommes reçus avec une hospitalité prodigue, conformément aux ordres du roi. Les chefs de village nous amènent des moutons. Les patates douces, la volaille, affluent vers le camp, et nous en sommes quittes pour quelques mètres de lainage rouge qu'on reçoit avec gratitude, sans nous rien demander de plus. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LES SAINTS DE GLACE DE MAI

Les savants nous prédisent le retour momentané du froid vers le milieu du mois de mai. Quelle que soit notre incrédulité à l'égard de pareilles annonces, tant de fois démenties par les faits, nous ne pouvons oublier certaines prédictions récentes dont l'exactitude a singulièrement surpris le public, et il nous paraît intéressant de rechercher dans quelle mesure il est possible aujourd'hui d'annoncer les changements du temps. Ces prédictions récentes, auxquelles nous faisons allusion, sont encore sans doute présentes à l'esprit de nos jeunes lecteurs. Au milieu de janvier, alors qu'une température douce donnait à ce mois, d'ordinaire glacé, les apparences d'un mois printanier, un météorologiste annonça l'arrivée des froids vers le 12 février; or, le 9 de ce même mois, un froid des plus vifs se fit sentir qui dura trois journées; puis le thermomètre reprit sa marche ascendante. A la fin de février, M. Ch. Sainte-Claire Deville annonça que, du 9 au 13 mars, il y aurait un abaissement notable dans la température, et l'on se rappelle que précisément cette époque fut marquée, à Paris, par la chute des premières neiges.

L'annonce des phénomènes météorologiques ne donnerait pas seulement satisfaction à cette curiosité particulière de notre esprit qui nous fait souhaiter de prévoir les événements, mais encore elle rendrait aux marins, aux agriculteurs, les plus signalés services. Si l'on pouvait dire au pêcheur : « Le temps va changer, la mer va devenir mauvaise, n'affronte pas aujourd'hui sur ta barque légère les colères de l'Océan, » ne sauverait-on pas d'une mort cruelle les nombreux pêcheurs que la mer engloutit chaque année? Si l'on pouvait dire à l'agriculteur : « Ta ré-

colte a bon aspect, la moisson future se présente dans les meilleures conditions, mais une gelée tardive compromettrait toutes tes espérances, et cette gelée doit fatalement arriver au mois de mai prochain, c'est-à-dire au moment où, la sève circulant avec énergie, les effets de la gelée seront des plus funestes, » cette prédiction, excitant les agriculteurs à mettre leurs cultures à l'abri de la gelée, ne sauverait-elle pas nos récoltes d'un péril certain?

Sans doute l'utilité de pareils avertissements est hors de conteste, mais est-il possible de les donner avec quelque certitude? Le problème de la prévision du temps est complexe : il comprend, d'une part, les annonces à courte échéance, c'est-à dire la prédiction des changements du temps pour les jours suivants; il comprend encore la prévision à longue date du caractère météorologique des saisons, des années.

Nous avons mille manières de prévoir assez exactement le temps qu'il fera le jour même ou le jour suivant. Vous avez plus d'une fois sans doute, mes chers amis, consulté le baromètre placé dans le cabinet de votre père, et vous avez souvent suivi, non sans émotion, ces indications de l'aiguille : *beau temps*, ou *pluie*, qui vous permettaient de compter sur la promenade promise, ou qui vous faisaient craindre au contraire l'abandon de la partie de campagne projetée. Le baromètre donne généralement des indications assez exactes; ce n'est pas toutefois le seul moyen que nous possédions de prévoir les changements immédiats du temps. Nous ne vous décrirons pas aujourd'hui les procédés divers qui permettent d'arriver à ce résultat, et qui sont fondés sur la couleur des nuages, sur les cris que font entendre certains animaux à l'approche de la pluie ou de l'orage, sur l'allongement ou la contraction de quelques corps, tels que les cheveux, les feuilles du pin, les barbes qui surmontent les grains d'avoine, etc... Laissons de côté, pour l'instant, cette première partie de la question, et cherchons quels sont les moyens de prévoir, longtemps à l'avance, les changements brusques du temps.

Le problème que nous venons de poser n'est pas, dans toute sa généralité, susceptible de solution aujourd'hui; peut-être même demeurera-t-il toujours insoluble; des phénomènes divers, dont nous ignorons les lois, ont une influence certaine sur la production des orages, des tempêtes, de la pluie. Nous devons nous borner à rechercher s'il n'existe pas des variations périodiques constantes dont on puisse par conséquent assigner avec assurance le retour.

Vous connaissez ces mille proverbes qui circulent dans nos campagnes, et qui attestent une foi profonde dans le retour annuel des mêmes phénomènes météorologiques. Vous n'ignorez pas quelle influence on attribue à la Saint-Médard; vous avez entendu parler des saints de glace du mois de mai, et vous savez qu'en novembre l'été de la Saint-Martin nous donne quelques belles journées qui sont comme le dernier sourire de l'été qui s'en va.

Tous ces adages inspirés aux agriculteurs par l'observation des faits sont loin, sans doute, d'être toujours vérifiés; cependant, quelques-uns ont été examinés par les savants, et leur exactitude n'est pas contestée. Parmi ceux-ci nous placerons en première ligne les *saints de glace* du mois de mai; on désigne sous ce nom des froids périodiques qui se manifestent chaque année les 11, 12 et 13 de mai, jours consacrés à saint Mamert, à saint Pancrace et à saint Servais. On constate en effet tous les ans, du 11 au 13 mai, un refroidissement sensible dans la température. Des observations faites à Saint-Pétersbourg, à Prague, à Dresde, à Berlin, en France, pendant un grand nombre d'années, ont établi que, *tous les ans, à cette meme époque*, le thermomètre baisse sensiblement. Ce phénomène a souvent de graves conséquences; car, si le ciel est pur pendant ces journées de froid, il se produit des gelées qui ont, à cette époque de l'année, la plus fâcheuse influence sur les récoltes. C'est en s'appuyant sur les observations des années précédentes que les météorologistes nous annoncent, pour le mois de mai de cette année, le retour momentané des froids.

Les savants ont constaté de plus que des perturbations périodiques se manifestaient tous les ans en février, en août et en novembre; seulement, en février et en mai, la température s'abaisse, tandis que, vers les 15 août et 15 novembre, il y a un accroissement de chaleur. Nous remarquons en passant que les perturbations des 15 août et 15 novembre avaient été observées également par les agriculteurs, qui les désignaient sous les noms de *jour de la Vierge d'août* et d'*été de la Saint-Martin.*

Avec ces données, nous pouvons prédire non-seulement pour l'année courante, mais pour les années qui suivront, des froids vers les 15 février et 15 mai, et une température relativement chaude vers le milieu d'août et de novembre. Cette année la prévision s'est admirablement réalisée vers le 12 février; nous allons, dans quelques jours, vérifier à nouveau la prédiction des saints de glace de mai.

Si vous voulez bien examiner la place qu'occupent, dans l'année entière, les quatre mois que nous venons de signaler, vous remarquerez qu'ils sont également éloignés l'un de l'autre : de février à mai, il y a trois mois; de mai à août, trois mois, etc... Cette remarque n'a pas échappé à un savant météorologiste, M. Ch. Sainte-Claire Deville, qui a de plus fait observer que, tous les trente jours, il y avait un retour moyen des mêmes influences météorologiques.

Il serait trop long aujourd'hui d'exposer les idées de M. Deville; observons toutefois que cette remarque du retour moyen, *tous les mois*, des mêmes conditions météorologiques, a permis à ce savant de prédire l'arrivée des froids du 9 au 13 mars de cette année, en se fondant sur les froids survenus pendant la même période dans le mois précédent. Et l'on se rappelle avec quelle exactitude la prédiction s'est réalisée. Mais bornons-nous à constater les pertur-

bations régulières qui se manifestent en février, mai, août et novembre, et annonçons quelques journées de froid du 11 au 13 de ce mois.

ALBERT LÉVY.



LES

HAUTES RÉGIONS DE L'ATMOSPHÈRE

Depuis la belle ascension aérostatique exécutée à grande hauteur par MM. Barral et Bixio, il y a déjà plus de vingt ans, le nombre des voyages aériens a été très-considérable; mais, pendant le cours de ces expéditions, on n'avait pas atteint les hautes régions de l'atmosphère. Le 22 mars de cette année, MM. Crocé-Spinelli et Sivel ont exécuté une belle expédition, dans le ballon l'*Etoile Polaire*, et ils ont conduit leur nacelle jusqu'à une altitude de 7400 mètres au-dessus du niveau de la mer; grâce à l'inhalation de gaz oxygène, ils ont pu, confirmant ainsi les théories de M. P. Bert sur le *mal des montagnes*, affronter les effets de la diminution de pression atmosphérique. Il n'est peut-être pas inutile de donner à nos lecteurs quelques explications qui leur permettront de mieux apprécier les difficultés qui s'offrent à l'explorateur, quand il veut gravir, soit en montagne, soit en ballon, les régions élevées de l'air.

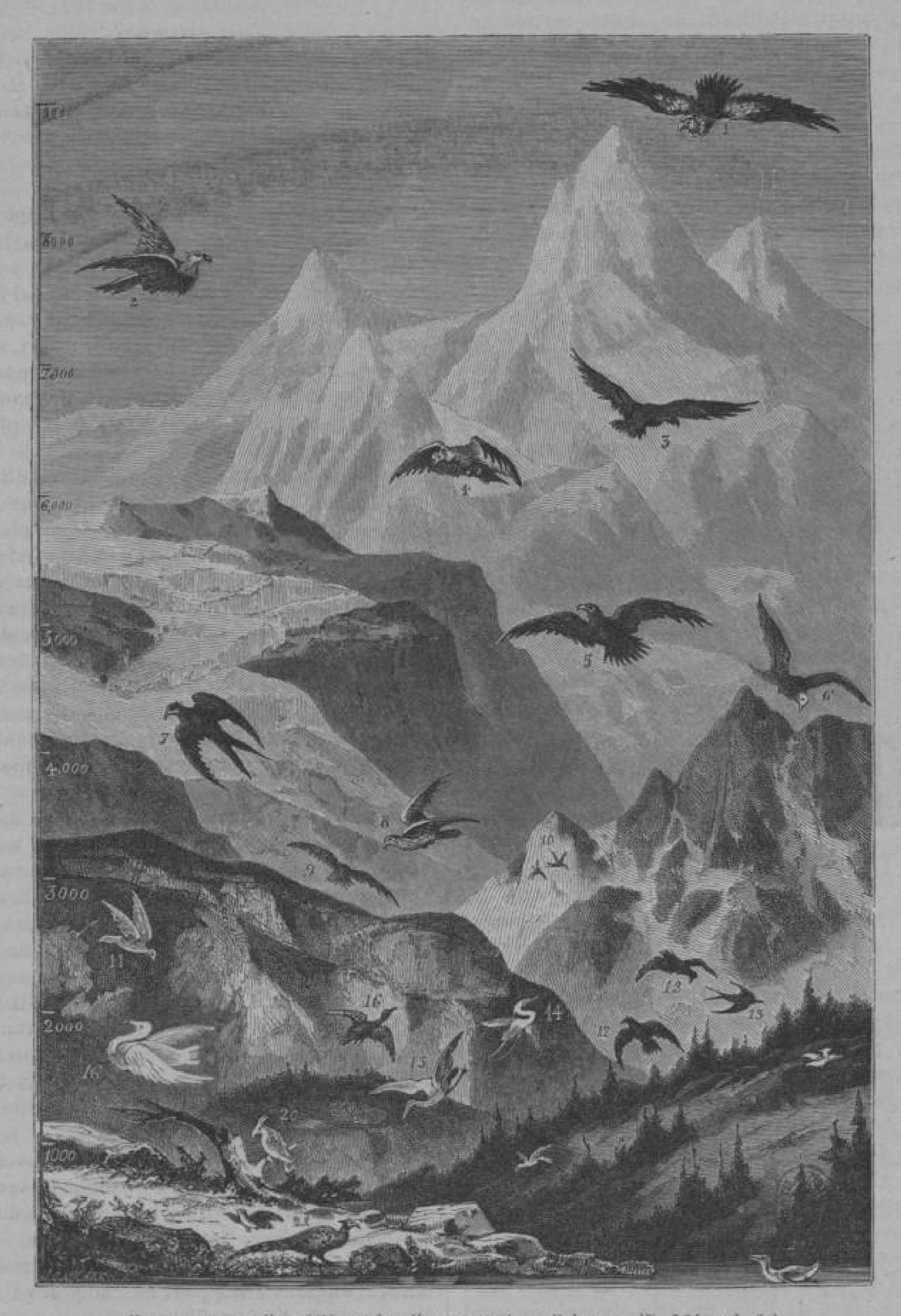
L'atmosphère gazeuse qui enveloppe le globe terrestre, et qui est essentiellement formée d'azote et d'oxygène, est un corps pesant, quoique invisible : le baromètre à mercure le démontre avec certitude. L'air pèse sur tous les objets terrestres; au niveau de la mer, la pression qu'il exerce sur une surface de 1 centimètre carré, équivaut au poids d'une colonne de mercure de même surface et de $0^m,76$ de hauteur. Quand on monte dans l'air, à mesure que l'on s'élève, on laisse au-dessous de soi une masse d'air de plus en plus épaisse; on voit donc ainsi diminuer successivement la pression atmosphérique. Si l'on gravit la pente d'une montagne, armé d'un baromètre à mercure, on constate que le niveau de mercure s'abaisse dans le tube à mesure que l'on atteint des niveaux plus élevés. Mais l'homme et les animaux sont accoutumés à vivre généralement à la surface de la terre; aussi, si les conditions du milieu où ils se trouvent viennent à changer, ils éprouvent immédiatement de la gêne et un malaise plus ou moins sensible. S'ils se transportent au sommet d'une montagne élevée, s'ils s'élèvent dans la nacelle d'un aérostat à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, ils ressentent une souffrance singulière, une torpeur particulière que l'on appelle le *mal des montagnes*. Les illustres voyageurs de Saussure, Humboldt, Boussingault, ont eu à faire preuve d'une grande force morale pour atteindre les sommets des Alpes et des Cordillères. Il est très rare que les oiseaux eux-mêmes puissent s'élever à de très-grandes hauteurs; la plupart ne dépassent pas l'altitude de 2000 mètres. On a vu cependant des condors et des oiseaux de proie s'élever à des altitudes extraordinaires, mais le fait n'est pas fréquent, et ne s'observe que chez quelques rares espèces privilégiées, dont les ailes ont une envergure considérable.

Il y a aussi un certain nombre de peuplades qui vivent sur les plateaux de montagnes élevées; mais, nées dans un tel milieu, accoutumées dès l'enfance à subir les effets d'un air raréfié, elles n'ont pas à endurer le malaise qu'éprouve le voyageur habitué à se mouvoir à des niveaux inférieurs. Pendant longtemps, on ne savait pas à quelles causes attribuer le *mal des montagnes*. M. P. Bert, dont nous venons de citer le nom, a entrepris une série de belles expériences qui lui ont permis d'affirmer que la torpeur ressentie par l'homme à de grandes altitudes était due, non pas à la raréfaction de l'air, mais au manque d'oxygène; il a été conduit à démontrer que, si l'on rendait à l'air la quantité d'oxygène normal qu'il contiendrait s'il n'était pas dilaté par la diminution de pression, il deviendrait respirable dans les conditions du niveau terrestre. MM. Crocé-Spinelli et Sivel ont confirmé, par leur ascension, ces théories d'une haute importance. Avant de s'élever en ballon, ils se sont emprisonnés dans une cloche hermétiquement close, où une machine pneumatique raréfiait successivement l'air intérieur qu'ils respiraient; il leur a été possible de se préparer ainsi aux malaises des hautes régions.

« Nous ressentîmes, disent les aéronautes, à une grande hauteur dans l'atmosphère, des impressions analogues à celles que nous avions éprouvées dans les cloches à dépression de M. Bert, où nous étions entrés quelques jours avant l'ascension. Cependant, dans la nacelle, le malaise était bien plus vif que dans la cloche, ce qui doit être attribué au travail plus considérable effectué, au grand abaissement de la température, et à la durée du séjour dans les couches élevées... » Les voyageurs commencèrent à respirer le gaz oxygène à 4600 mètres jusqu'à 6000 mètres. Les effets étaient surtout très-sensibles pour M. Crocé-Spinelli. Aussitôt qu'il cessait de respirer le gaz comburant, il était obligé de s'asseoir, et éprouvait une lassitude extraordinaire. Remettait-il dans sa bouche le tuyau abducteur du précieux cordial gazeux, il se sentait renaître, et se levait facilement. L'oxygène produisit encore chez le même observateur un effet dont l'explication est facile, après ce qui vient d'être dit. Pour réagir contre les effets combinés du froid et de la raréfaction, il essaya de manger. Le résultat ne fut pas d'abord favorable; mais, ayant eu l'idée de respirer en même temps de l'oxygène, il sentit l'appétit revenir et la digestion s'opérer très-facilement.

A la hauteur de 5000 mètres, les aéronautes lancèrent un pigeon voyageur par-dessus bord; il voulut

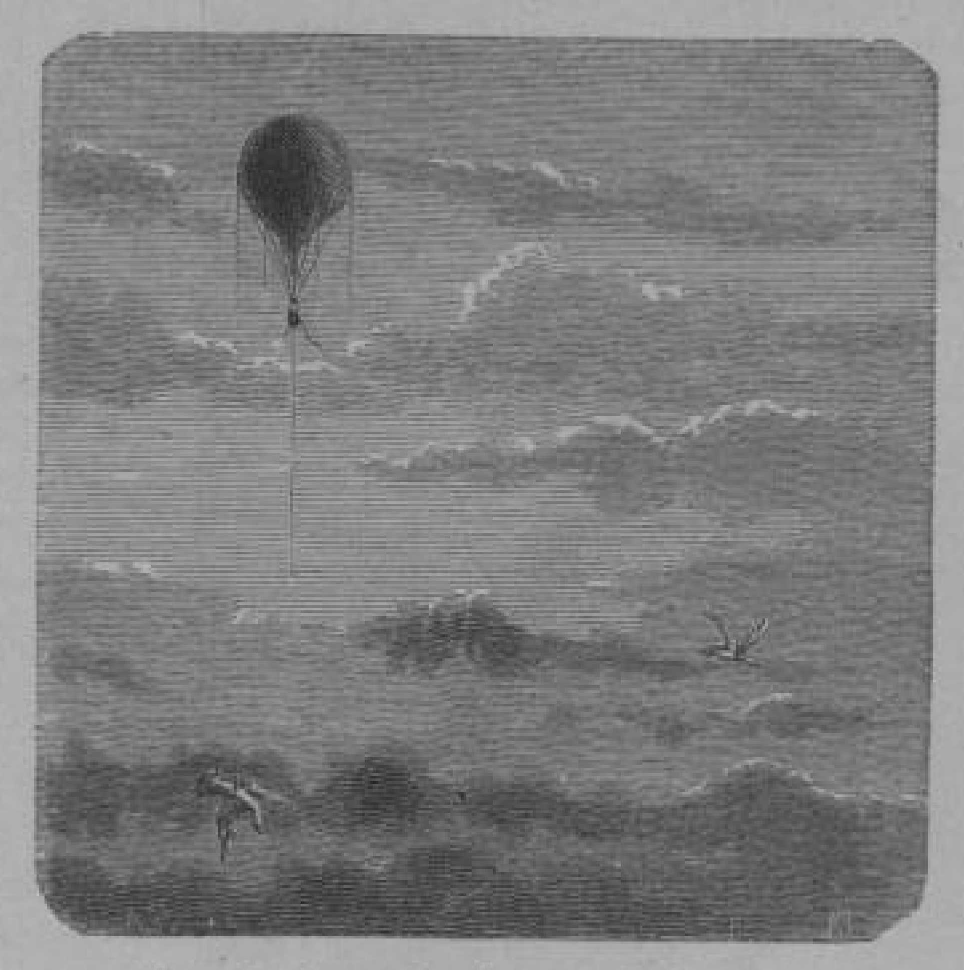
d'abord revenir dans sa cage, après avoir sondé des yeux l'abîme atmosphérique qui s'ouvrait sous la nacelle. Il fut chassé par les aéronautes; il se décida enfin à battre des ailes, et, voyant que ses efforts étaient vains, il descendit, les ailes ouvertes, en décrivant des cercles d'un grand diamètre jus-



Hauteurs auxquelles s'élèvent les diverses espèces d'oiseaux. (P. 364, col. 2.)

1. Condor (a été vu jusqu'à 9000 mètres d'altitude). — 2. Gypaète. — 3. Vautour fauve. — 4. Sarcoromphe. — 5. Aigle. — 6. Urubu. — 7. Milan. — 8. Faucon. — 9. Épervier. — 10. Oiseau-mouche. — 11. Pigeon — 12. Buse. — 13. Hirondelle. — 14. Héron. — 15. Grue. — 16. Canard et cygne. — 17 Corbeau. — 18. Alouette. — 19. Caille. — 20 Perroquet. — 21. Perdrix et faisan. — 22 Pingouin.

qu'au moment où il rencontra des couches d'air plus favorables à son vol. M. Glaisher, l'illustre savant anglais, qui a atteint les plus hautes régions atmosphériques où l'homme ait jamais pénétré, qui s'est élevé jusqu'à l'altitude de 10 000 mètres au-dessus du niveau terrestre, a souvent lancé des pigeons pendant ses voyages aériens; il en a vu quelques-uns se laisser tomber tout à fait inertes, sans battre des ailes, et arriver ainsi, comme un corps qui tombe, jusqu'à des régions inférieures. Un de ces oiseaux se montra un jour beaucoup plus avisé : lassé des mauvais traitements que lui faisaient endurer les voyageurs pour l'exciter à quitter la nacelle et à prendre son vol, il alla se percher tout en haut du ballon, à côté de la soupape, et il attendit là très-

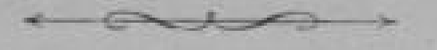


Pigeons lancés par des aéronautes. (P. 364, col. 2.)

patiemment que le navire aérien se fût rapproché de terre.

D'après les intéressantes expériences que nous avons décrites, on voit que, désormais, les ascensions en ballon ou en montagne, exécutées à grande hauteur, pourront être singulièrement facilitées, avec le concours de quelques sacs remplis d'un air riche en gaz oxygène. Espérons que les explorateurs, pourvus des moyens destinés à combattre les effets du mal de montagne, exécuteront de nouveaux voyages, et rapporteront à la science d'intéressants documents sur les hautes régions atmosphériques. On commence à jeter la sonde dans le sein de l'Océan, à pénétrer les mystères cachés dans les abîmes de la mer; n'est-il pas temps de sonder aussi avec fruit les profondeurs de l'air, au sein duquel se meut l'humanité?

GASTON TISSANDIER.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE V

Simba et Motto font halte, la nuit, dans la forêt. — Le plan de Motto pour sauver Sélim, Simba et Motto, emmenés prisonniers devant Katalamboula. — Kaloulou reconnaît Motto. — Le roi récompense Motto et Simba.

Simba et Motto étaient hommes à supporter la fatigue aussi bien que les Ouatoutas, et à les mener loin, si ces derniers se fussent acharnés à les poursuivre. D'ailleurs la nuit allait bientôt protéger leur fuite. A minuit, ils firent halte dans la partie la plus épaisse de la forêt, allumèrent deux feux, et se préparèrent des lits d'herbes, de feuilles et de brindilles. Alors ils poussèrent un soupir de soulagement, leurs traits se détendirent, leurs yeux n'eurent plus l'éclat de la fièvre.

De sa voix grave et profonde, Simba dit, en s'adressant moitié à Motto, moitié à lui-même : « Quelle triste journée pour nous! Il ne reste plus rien de cette riche caravane : les hommes, les chefs, tout est perdu. O mon Dieu! Pas plus tard que la nuit dernière, j'étais là à la porte de leur tente; je regardais mon maître et son ami Khamis, et je me disais que jamais je n'avais vu deux hommes plus beaux et plus nobles. Ah! cheïkhs arabes, chefs de Zanzibar, où êtes-vous? Hélas! reverrai-je jamais mon maître? Motto, où penses-tu que soit Amir maintenant?

— Amir est heureux dans le paradis; mais Sélim, son fils, sera malheureux sur terre.

— C'est justement ce que je pensais, dit Simba. Brave enfant! Était-il beau le jour où il a demandé à son père si Simba avait bien gagné sa liberté! Quelle douceur dans ses beaux yeux, quelle tendresse pour moi, et quelle reconnaissance! Ah! Sélim, malheur à ceux de ces sauvages Ouatoutas qui t'auront fait souffrir!

— Ils ne feront pas de mal à Sélim, dit Motto, ni aux autres jeunes Arabes; ils les garderont comme des objets de curiosité. A moins que quelqu'un de ces sauvages n'ait vu les Arabes faire la traite des esclaves; dans ce cas-là, que Dieu ait pitié des pauvres enfants.

— Motto, s'écria Simba en se levant, veux-tu me rendre fou? Notre Sélim, cet enfant si tendrement aimé, deviendrait esclave? Réponds-moi donc.

— Oui, esclave. Tous seront esclaves.

— Nous n'avons pas obéi aux dernières volontés d'Amir, en nous échappant du camp des Ouatoutas. Il nous avait dit de veiller sur Sélim. J'y retourne!

— Tu es fou, nous ne pouvons rien pour Sélim en retournant chez les Ouatoutas. Achevons ce que nous avons commencé, il faut aller au village de Kata-

1. Suite. — Voy. pages 261, 284, 296, 314, 330 et 347.

lamboula et voir Kaloulou, il n'y a que lui qui puisse nous sauver, et Sélim avec nous.

— C'est vrai, tu as raison, dit Simba. Dormons, et au point dû jour allons trouver Kaloulou. »

Pendant quinze jours ils marchèrent, tantôt en pleine forêt, tantôt à découvert, quand ils croyaient pouvoir se risquer, sans trop de danger, à pénétrer dans quelque village, pour avoir des renseignements sur le village de Katalamboula.

Le seizième jour, ils arrivèrent dans une vaste plaine bien peuplée et fertile; au milieu des grands blés et des champs de millet, pointaient des huttes d'un brun foncé. Vers midi, ils se trouvèrent au bord d'une grande rivière, que les gens du pays appelaient la Liemba; elle coulait dans la direction du nord-ouest; on leur dit que le village de Katalamboula était sur l'autre rive.

Un homme les passa dans sa pirogue. Après avoir suivi la rive droite de la rivière pendant quelques minutes, à travers de magnifiques champs de blé, ils aperçurent le village.

Quand Simba et Motto arrivèrent près de la porte, ils furent bientôt environnés d'une foule curieuse. Ce qui attirait surtout l'attention, c'était la taille gigantesque de Simba, et la largeur de ses épaules.

« Bonne santé à vous! dit Simba aux curieux.

— Et à vous aussi, étrangers. D'où venez-vous?

— Nous sommes des voyageurs, dit Motto, nous avons entendu parler du roi Katalamboula, et nous avons vivement désiré voir le roi de l'Outouta.

— Vos paroles sont bonnes, étrangers. Êtes-vous Ouaroris? » Cette question leur fut posée par un chef qui venait d'arriver. « Moi, je suis Mrori, répondit Motto; mais mon compagnon est étranger; il vient d'une terre éloignée. »

Le chef les regarda d'un air soupçonneux, et, mécontent de leurs réponses, leur dit : « Étrangers, vous êtes des menteurs. Vous êtes nos prisonniers, et vous allez venir avec nous devant le roi. » Sur un signe de lui, on les désarma.

Au bout de quelques instants, ils se trouvèrent dans la place intérieure. Il y avait là un vieux sycomore, entouré d'une plate-forme de boue sèche, comme d'un sopha circulaire. Cette plate-forme était recouverte de peaux de chevreaux et de chèvres, sur lesquelles était assis un vieillard à cheveux blancs. Au respect que tout le monde lui témoignait, les prisonniers reconnurent que c'était le roi.

Le roi était coiffé d'une étoffe blanche comme la neige, et vêtu d'une ample robe de couleur cramoisie, taillée dans une couverture; il avait l'air d'un bon vieillard, et paraissait s'amuser beaucoup de ce que lui disait un grand garçon âgé d'environ seize ans. Quand le cortège de Simba et de Motto entra dans la cour, le vieillard demanda ce qu'il y avait de nouveau.

« Mon sultan, mon seigneur, dit le chef qui avait fait arrêter les deux prisonniers, voilà des hommes qui m'inspirent de la défiance : à chacune de mes questions, ils ont répondu par un mensonge. Voilà pourquoi nous les avons amenés devant vous.

— Étrangers, dites la vérité. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? »

Dès le premier moment, le regard perçant de Motto s'était porté sur le jeune garçon; il avait cru reconnaître en lui celui qu'il cherchait, celui qui lui avait autrefois juré amitié.

« Grand roi, dit-il, j'avoue que j'ai menti, mais à vous, je vous dirai la vérité. Je suis un Mrori, j'ai été pris tout jeune par les Arabes de Zanzibar; bien des années après, quand j'étais déjà un homme, j'ai accompagné dans l'Ounyanyembé un chef arabe nommé Kicesa. A peine arrivés, nous avons déclaré la guerre aux Ouaroris, et...

— Kicesa! s'écria le jeune garçon, » et avec l'impétuosité d'un lionceau, il s'élança vers Motto. « La guerre contre les Ouaroris? ajouta-t-il, avec un éclat de colère dans le regard.

— Oui, jeune chef, dit Motto humblement, et j'ai accompagné Kicesa dans cette guerre. Après une longue marche, nous arrivâmes à un village voisin de l'Outouta, gouverné par Mostana.

— Mostana! » s'écria le jeune garçon. Et ce mot fut répété par tous les assistants.

« Oui, Mostana; c'était son nom, reprit Motto, sans s'inquiéter des regards de menace et des murmures de colère. Le village fut pris en un tour de main, malgré la bravoure des hommes de Mostana, mais nous y avons perdu beaucoup de monde. Presque tous les guerriers de Mostana furent tués : quant aux autres, les Arabes, selon leur coutume, en firent des esclaves.

— Furent-ils tous pris? demanda le jeune garçon.

— Tous, un seul excepté.

— Son nom?

— Kaloulou, » répondit Motto.

Un nouveau murmure s'éleva dans l'assistance; cette fois c'était un murmure d'étonnement. Motto fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et continua :

« Oui, Kaloulou, fils de Mostana, se tenait auprès de son père. Aussitôt que Kicesa l'aperçut, il promit cinquante pièces d'étoffe à celui qui le prendrait vivant. En entendant cela, mon cœur fut saisi de pitié pour lui; n'oubliez pas que je suis un Mrori. J'aimais bien les Arabes, mais je ne pouvais pas tuer les gens de mon sang, sur un signe d'eux; je n'aimais pas à voir un enfant aussi brave que le fils de Mostana en danger d'être fait esclave par Kicesa. »

Le jeune garçon se rapprocha de Motto, qui fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

Il expliqua en détail comment Kaloulou s'était enfui, comment il l'avait rejoint dans la forêt et lui avait rendu la liberté. « Là-dessus, ajouta-t-il pour terminer, le jeune prince me dit qu'il se rendait chez son oncle, un grand roi de l'Outouta, et que si nous nous rencontrions jamais, il serait mon ami.

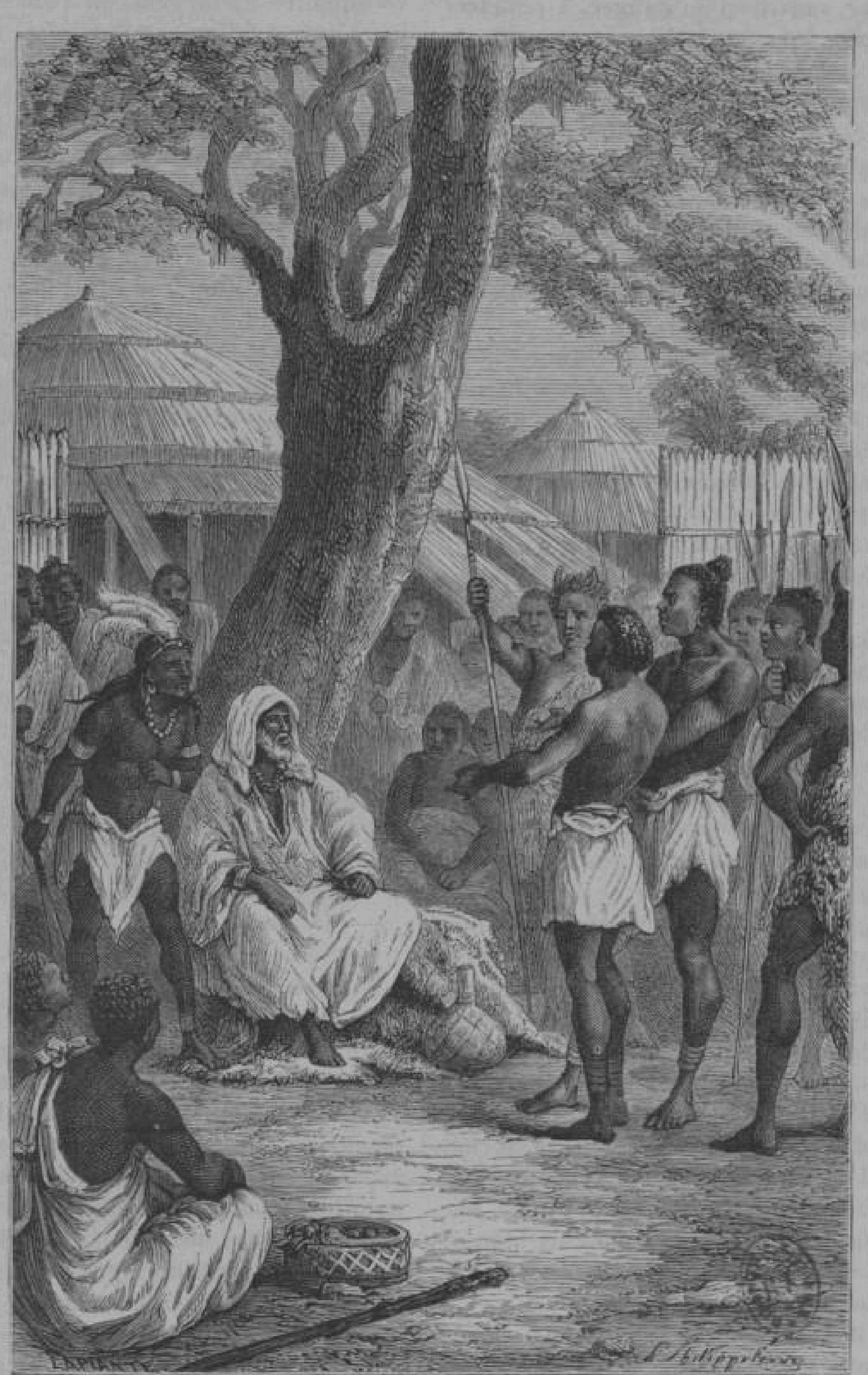
— Kaloulou, c'est moi! cria le jeune prince en se jetant au cou de Motto : ne me reconnais-tu pas? Je

suis Kaloulou, et toi tu es mon ami Motto! Je tiendrai ma promesse, et le roi va te remercier. » Et il entraînait Motto vers le roi.

Là-dessus, les chefs et les anciens frappèrent dans leurs mains, et saluèrent Motto. Le roi lui prit la main droite et dit :

« Kaloulou m'a tout dit. Je ne m'attendais guère à voir un jour l'homme qui avait été bon pour lui; mais je m'étais promis d'être son ami, si quelqu'un des miens le rencontrait jamais, et me l'amenait ; je m'étais promis de lui donner une de mes filles en mariage, de lui accorder tout ce qu'il me demanderait, car Kaloulou m'est aussi cher que s'il était mon propre fils. Parle, Motto, et dis-moi ce que je puis faire pour toi. »

Motto, à qui l'on avait donné un siége comme marque d'honneur, raconta l'attaque de Kouikourou par les Arabes, l'intervention de Férodia et la défaite des assaillants. En entendant raconter le succès de Férodia, les assistants poussèrent des cris de joie. Motto, quand il put enfin se faire entendre, continua ainsi : « Oh! Kaloulou, si ce que j'ai fait pour toi mérite récompense, si tu étais sincère en me promettant d'être mon ami, parle pour moi au grand roi des Ouatoutas; qu'il rende la liberté à mon jeune maître Sélim, ainsi qu'aux trois autres enfants; qu'il leur permette de retourner dans leur pays.



Motto et Simba devant le roi Katalamboula. (P. 367, col. 1.)

— Kaloulou t'a déjà donné sa parole, Motto, il est l'ami de tes amis, et l'ennemi de tes ennemis; le roi entend mes paroles, il t'accordera cette faveur en mémoire de ce que tu as fait pour moi. Parle, grand roi, dit Kaloulou en faisant un pas vers lui.

— Ah! Kaloulou, répondit le roi, tu ne sais pas ce que tu me demandes : pourtant je ferai tout ce qu'il sera possible de faire. Ces jeunes Arabes sont les esclaves de Férodia, et non les miens; mais s'il veut les échanger, je lui donnerai deux esclaves pour chacun de ces enfants. Seras-tu content de moi, Kaloulou?

— J'attendrai qu'il revienne pour te répondre. En tous cas, il me semble que tu laisses à Férodia trop d'influence en toutes choses. Il ne m'aime guère, parce qu'il me trouve entre ta faveur et lui. Si j'étais roi des Ouatoutas, je lui donnerais une bonne leçon.

— Chut! enfant; n'aie pas la langue si prompte; veux-tu donc que j'ôte à Férodia ce qu'il a gagné par la lance et par l'arc? Allons, va, et fais ton devoir avec ces voyageurs. Donne-leur à boire et à manger. Ma fille Lamoli épousera Motto, et le grand aura pour femme une de mes esclaves. »

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.





Jean lisait clairement (P. 370, col. 1.)

LA FILLE DE CARILÈS[1]

XXV

Occupations d'été et d'hiver.

Quand on demeure sur le même corridor et qu'on s'y rencontre vingt fois par jour, il est bien difficile de ne pas devenir au bout de peu de temps amis ou ennemis. Miette était si gentille, si serviable, d'une humeur si gaie et si douce, que la mégère la plus rébarbative aurait seule pu résister à son charme; et Mme Lebeau, loin d'être une mégère, était une excellente femme, un peu bavarde peut-être, mais ce n'était pas un défaut pour Miette, qui aimait mieux écouter que de parler. Les deux voisines, la vieille et la jeune, s'entendirent donc bientôt à merveille et se rendirent une foule de petits services qui les attachèrent l'une à l'autre. Carilès, lui, était habitué à causer avec Perrotte : il fut bien aise de trouver une autre femme à sa place, et il lui sembla bientôt qu'il avait connu Mme Lebeau de toute éternité.

Les chambres qui composaient la propriété de Miette s'ouvraient toutes sur un long corridor, éclairé par trois fenêtres, une vis-à-vis de chaque chambre. Naturellement, chacune des fenêtres du corridor appartenait à l'habitant de la chambre prochaine; et comme ces fenêtres étaient éclairées et chauffées depuis l'aube par le soleil, les fleurs y poussaient à merveille, et leurs propriétaires ne manquaient pas d'en faire des jardins suspendus, qui leur étaient tout aussi précieux que purent l'être à l'altière Sémiramis ceux dont elle avait couronné Babylone. Dès le matin on soignait ses fleurs, on les arrosait, on enlevait les feuilles flétries, les rameaux desséchés; on appelait les voisins pour leur montrer d'un air de triomphe les petits germes vert pâle qui avaient percé la terre pendant la nuit, ou la violette qui élevait au-dessous de la touffe verdoyante de ses feuilles sa petite tête embaumée, ou le bouton de rose du Bengale qui s'était entr'ouvert depuis la veille. Chaque fenêtre brillait tout l'été des plus vives couleurs : la giroflée, l'œillet, la pensée, le jasmin, la rose, la marguerite, y fleurissaient tour à tour; et sur des ficelles tendues du haut en bas grimpaient la capucine, le pois de senteur et le volubilis. Quelle joie, dès que le ménage était fini, d'apporter son ouvrage et sa chaise, de s'installer dans le corridor, et de travailler en respirant l'odeur des fleurs et en écoutant le ramage du serin favori, qui gazouillait à se rompre le gosier, pour exprimer son plaisir d'habiter ce petit paradis! Quelquefois Miette luttait avec l'oiseau; alors Carilès faisait : « chut! » à la mère Lebeau, et tous deux se taisaient pour écouter le duo du serin et de la jeune fille, sans pouvoir décider lequel des deux chantait le mieux. Quand on ne peut pas payer sa place au concert ou à l'Opéra, on est heureux d'avoir sa petite musique chez soi.

Jean Lebeau sortait dès le matin et ne rentrait que le soir. Tant que durèrent les beaux jours, l'intimité resta donc circonscrite entre Carilès, Miette et la mère Lebeau. Mais lorsque l'hiver vint, qu'il n'y eut plus de fleurs aux fenêtres, et que les journées de l'ouvrier se terminèrent de bonne heure, ce ne fut

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

plus dans le corridor qu'on se réunit. Mme Lebeau demanda un soir au père Carilès et à sa fille de venir veiller chez elle « pour n'avoir qu'un feu et qu'une lumière » ; et naturellement Jean s'y trouva. Le lendemain on veilla chez Carilès, et l'on prit peu à peu l'habitude de passer les soirées ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Ce fut généralement chez Carilès, dont l'ouvrage n'était pas aussi facile à transporter que la corbeille de bas de Mme Lebeau. Jean n'aimait pas à rester oisif; il aidait le père Carilès, et souvent, quand on avait pu se procurer quelque bon livre, on le priait de faire la lecture. Jean lisait clairement, on le comprenait. Mme Lebeau écoutait, parce que c'était Jean qui lisait; Miette et Carilès, parce qu'ils trouvaient la lecture intéressante. De temps en temps Carilès interpellait la jeune fille : « Tu savais ça, toi Miette? » Pour lui, Miette savait tout.

Quand on avait fini de lire, on causait de ce qui avait été lu, on échangeait ses impressions, chacun soutenait son avis, et la soirée s'écoulait sans que Mme Lebeau eût trouvé le temps de demander aux autres ce qu'ils pensaient de la voisine du troisième qui avait acheté une volaille au marché, ou de la vieille repasseuse du quatrième qui portait le deuil de son chat, ou de tout autre événement aussi intéressant dont elle s'était bien promis de leur parler.



Les enfants se rangèrent en cercle autour du foyer. (P. 372, col. 1.)

Quand la belle saison revint, les deux familles



étaient tout à fait amies. Désormais on alla ensemble se promener les jours de fête, et les moulins de Carilès furent vus jusqu'à Vertou et à Nort, où l'on faisait la partie de se rendre en bateau à vapeur. Carilès emportait toujours sa marchandise ; il était habitué à la porter, elle faisait partie de lui-même, et il ne fût pas revenu content d'une promenade où il n'aurait rien vendu.

Carilès continuait à trouver que la vie est une bonne chose. A eux deux, Miette et lui, ils gagnaient bien leur vie ; ils ne manquaient de rien, ils avaient de bons voisins : de quoi auraient-ils pu se plaindre ?

XXVI

Où l'on voit ce que pense Carilès du pouvoir des méchants

« Les marmots de la mansarde sont encore venus vous demander, dit Mme Lebeau à Miette, qui rentrait un panier au bras. Vraiment, ma petite, je ne sais à quoi vous pensez d'attirer ça ici : des enfants qui n'ont que des guenilles à se mettre sur le corps, et sales, mal peignés ! Je ne comprends pas qu'on ait reçu ces gens-là dans une maison comme celle-ci, ni que vous soyez toujours fourrée chez eux ; et le père Carilès qui permet ça encore !

— Ils sont très-pauvres, madame Lebeau, c'est vrai ; mais ce ne sont pas de mauvaises gens, et le père Carilès me permet d'aller chez eux parce que je peux leur être utile. Il faut bien s'aider en ce monde ; sans cela que deviendraient les malheureux? Quand on est riche, on donne son argent ; et quand on ne l'est pas, on donne sa peine. Et puis, ajouta la jeune fille en riant et en menaçant du doigt sa voisine, vous n'avez rien à dire, madame Lebeau, car hier encore je vous ai vue donner de la soupe aux deux plus petits ; et même, vous aviez l'air enchanté de les voir manger de si bon appétit.

— Dame ! on n'a pas un cœur de rocher, marmotta Mme Lebeau ; mais c'est égal, c'est ennuyeux qu'ils soient ici.

— Et puis, voyez-vous, continua Miette, je ne suis pas comme Mme Gendreau, qui vous donne ses bas à raccommoder : une ancienne cuisinière qui traite ses domestiques comme des nègres, sans se souvenir qu'elle a été domestique dans son temps. Quand je vois de pauvres enfants qui ont faim et froid, je pense que j'étais comme eux quand le père Carilès m'a recueillie, et je m'ôterais le pain de la bouche pour le leur donner. »

Ce disant, Miette prit un gros morceau de pain, un reste de viande qui était dans le buffet, et bientôt

on l'entendit monter d'un pas joyeux l'escalier de bois qui conduisait aux mansardes.

« Qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? demanda à Carilès la mère Lebeau tout étonnée. Vous l'avez recueillie ? elle n'est donc pas à vous ?

— Si, elle est bien à moi, puisque je l'ai adoptée, répondit Carilès, mais elle n'est pas ma fille : je l'ai ramassée à ma porte un soir d'hiver. »

Et le bonhomme raconta dans tous ses détails l'histoire de l'adoption de Miette.

La mère Lebeau ponctua ce récit d'une foule de « Ah ! » de « Oh ! » de « Seigneur ! mon Dieu ! Est-il possible ! » et, lorsque Carilès eut fini :

« Eh bien, père Carilès, dit-elle, vous êtes un brave homme, et votre bonne action vous a porté bonheur. Il est vrai de dire aussi que vous êtes bien tombé ; la petite est aimable comme on n'est pas. Mais comment ne m'aviez-vous jamais raconté cela ?

— Vous ne me l'aviez jamais demandé, » répondit simplement Carilès.



Lui ! lui ! dit-elle. (P. 372, col. 2.)

Mme Lebeau fut d'abord étonnée de cette réponse ; puis, ayant réfléchi :

« Eh bien, dit-elle, vous avez tout de même raison de ne pas en parler : cela pourrait faire tort à Miette. »

Ce fut au tour de Carilès de s'étonner.

« Faire tort à Miette, s'écria-t-il. Et quel tort, s'il vous plaît ? Est-ce sa faute, à elle, si elle a été malheureuse pendant six ans de sa vie ? Il faudrait être bien sans-cœur pour lui en vouloir ! Allez, allez, madame Lebeau, le monde n'est pas si mauvais qu'on le croit. C'est bien arrivé une fois que des méchantes petites filles l'ont insultée, l'ont appelée sorcière, mendiante, sauteuse ; mais si vous aviez vu, quand je leur ai reproché leur dureté, comme elles sont toutes restées immobiles et muettes comme un tas de cailloux ! Il n'y en a pas une qui ait osé bouger. Et c'est comme cela partout ; dès qu'un honnête homme parle haut selon la justice, les méchants se taisent et vont se cacher : ils sentent bien qu'ils ne sont pas les plus forts. Faire tort à Miette ! dans l'esprit de ceux qui ne la connaissent pas, peut-être ; mais ceux qui la connaissent, où trouveront-ils une fille plus tendre, plus reconnaissante pour son vieux père, plus laborieuse, plus charitable, plus douce et plus aimable envers tout le monde ? Ah ! je suis bien tranquille, madame Lebeau ; je n'ai pas peur que rien lui fasse tort. »

Mme Lebeau était désolée d'avoir fâché le père Carilès. « Ce n'est pas pour moi que je dis ça... » murmura-t-elle ; et elle disait vrai : ce n'était point sa pensée qu'elle avait exprimée, mais un préjugé populaire qu'elle ne partageait plus dès qu'elle réfléchissait.

Jean, qui était dans sa chambre et qui avait tout entendu, vint prendre dans ses mains les vieilles mains ridées du père Carilès et il les serra longuement. Il n'en dit pas davantage ; mais dès que Miette fut redescendue, il alla, lui aussi, faire sournoisement sa visite aux mansardes. Il apprit que les pauvres gens qui y demeuraient n'étaient dans la misère que par suite de malheurs, et non pas de paresse ou d'inconduite ; que si la chambre était vide de meubles, c'était parce qu'on les avait vendus peu à peu pour nourrir les enfants, pendant une longue maladie du père ; que si les pauvres petits étaient mal peignés et mal vêtus, c'était parce que la mère partait dès le matin pour tâcher de gagner quelque argent afin de payer le pharmacien et le médecin, et qu'on se privait de tout dans la maison pour arriver à payer les dettes. Il apprit aussi que Miette venait tous les jours, en l'absence de la mère, prendre soin des plus petits enfants, et qu'ils lui devaient les seuls bons repas qu'ils eussent pris depuis bien des semaines.

Jean Lebeau n'était pas riche, mais il avait bon cœur. Il resta à l'atelier ce jour-là deux heures plus tard que de coutume, et quand il revint, il était chargé de cinq petits bancs de tailles graduées, dont il avait trouvé les matériaux dans des planches de rebut. Cela fit un commencement de mobilier aux gens de la mansarde, et les enfants, qui depuis longtemps étaient réduits à s'asseoir par terre, furent bien joyeux de se ranger en cercle autour du foyer, leur écuelle sur leurs genoux ; la maigre soupe aux choux leur en parut meilleure.



XXVII

Où l'on revoit sans plaisir une ancienne connaissance

Jean Lebeau s'était institué le menuisier de ses pauvres voisins ; des escabeaux de grande taille, une table, des étagères, avaient suivi les petits bancs ; et la mère Lebeau, qui faisait du bien à l'occasion, tout en craignant que les autres en fissent trop, avait fini par habiller toute la petite famille de vêtements neufs taillés dans ses vieilles jupes ou dans les anciens habits de son fils. Enfin, le jour des Rois, elle arriva chez Carilès avec une énorme galette, et sur l'observation du bonhomme « qu'on ne pourrait jamais la manger à quatre », elle répondit que les petits de là-haut y donneraient bien leur coup de dent, si on allait les chercher. Miette y courut, et, quelques minutes après, cinq paires d'yeux brillants et friands suivaient tous les mouvements de Mme Lebeau, qui coupait majestueusement la galette.

Un gâteau des Rois ! qui ne se souvient de cette joie de son enfance ! La gaieté, les frais éclats de rire ; l'émotion qui vous serre le cœur quand vous prenez votre portion pour y chercher la bienheureuse fève ; le dépit, bien vite réprimé, de ceux qui ne la trouvent pas. Et puis les verres qui s'entrechoquent, les cris : Le roi boit ! et la joie plus grave, mais non moins douce, d'offrir au mendiant qui passe le morceau choisi, le morceau béni, *la part des pauvres, la part à Dieu !* Rien de tout cela ne fut oublié à la table de Carilès ; pourtant on ne put crier : le roi boit, car personne n'eut la fève. Aussi lorsque les enfants furent rassasiés, Miette prit le plus petit par la main, et lui dit :

« Viens avec moi chercher un pauvre pour lui donner la part à Dieu ! il sera notre roi, car la fève doit se trouver dans son morceau. »

Miette descendit avec l'enfant, qui marchait lentement en se tenant à sa robe ; elle portait d'une main un flambeau et de l'autre protégeait la flamme vacillante de sa chandelle. Arrivée en bas, elle posa sa lumière sur un banc, ouvrit la porte et se pencha en dehors pour chercher des yeux un mendiant ; il n'en manquait pas ce soir-là dans les rues.

Elle n'attendit pas longtemps. Un homme vieux et cassé, couvert de haillons sordides, s'approchait en boitant ; et quand il fut tout près, Miette vit qu'il était manchot ; sa manche gauche pendait tout entière vide à son côté.

« Tenez, pauvre homme, » lui dit-elle en lui tendant la part de gâteau et une pièce de monnaie.

L'homme commençait en même temps sa requête monotone : « La charité, s'il vous plaît, ma bonne dame, » et il arriva au moment où Miette lui présentait le gâteau, dans le rayonnement de la chandelle placée sur le banc. Miette, à cette voix, parut frappée d'épouvante ; elle regarda l'homme, recula de deux pas, et chancela en poussant un cri déchirant qui retentit jusqu'au haut de l'escalier.

A ce cri, Carilès et Jean Lebeau s'élancèrent, et ils se trouvèrent tous les deux auprès de Miette presque aussi vite que s'ils étaient tombés du cinquième étage.

Miette saisit le bras de Carilès, et d'une voix étouffée :

« *Lui ! lui !* » dit-elle en montrant le mendiant.

Carilès avança d'un pas et regarda l'homme. Il le reconnut, car son visage prit cette expression de colère qu'il avait eue le jour où il avait arraché Miette aux enfants de l'école ; et, posant sa main sur l'épaule mutilée du misérable :

« Qu'est-ce que tu lui as fait ? Dis-le toi-même, si tu ne veux pas que je t'écrase tout de suite !

— Je ne lui ai rien fait, bien sûr! s'écria le mendiant. Je lui ai demandé la charité, et elle allait me donner, quand elle a poussé un grand cri..... mais je ne lui ai rien fait, moi! Lâchez-moi donc, vous me serrez trop fort.

— Tu ne l'as pas reconnue, toi, misérable? mais elle a de la mémoire, la pauvre petite! elle se souvient de ta mauvaise figure, et de tout ce que tu lui as fait souffrir. Et moi, qui ne t'ai vu qu'une fois, je te reconnais bien aussi. Va-t'en, et malheur à toi si je te retrouve sur le chemin de Miette!

— Miette! » s'écria le mendiant.

Et il essaya de fuir; mais Miette, qui était revenue à elle en se sentant protégée, s'avança, pâle, mais résolue et l'arrêta. Sa main tremblait en se posant sur le bras unique du malheureux, mais elle l'y appuya pourtant, et lui dit de sa douce voix:

« Lavocat, j'ai été effrayée tout à l'heure, parce qu'en vous reconnaissant il m'a semblé être au jour où je vous ai quitté; mais j'ai eu tort d'avoir peur; je vois que vous êtes malheureux, vous ne devez plus être méchant. Je vous pardonne le mal que vous m'avez fait autrefois. Voici votre part du gâteau des Rois: la fève doit y être. Venez la manger chez nous, et Loire un verre de vin pendant que nous crierons: Le roi boit! »



Mme Lebeau coupait majestueusement la galette. (P. 372, col. 2.)

Mme Lebeau, qui était descendue pour savoir ce qui se passait, fit un mouvement d'effroi. « Un homme pareil! dit-elle tout bas à son fils; il est capable de nous assassiner tous.

— Laissez-la faire, ma mère, répondit Jean; le pauvre homme est boiteux et manchot, il n'est guère à craindre; et puis je suis là, et aussi le père Carilès, qui est encore solide. »

Lavocat était confondu. Il retrouvait l'enfant qu'il avait maltraitée, dont il avait volé et dissipé le pauvre héritage; l'enfant qu'il avait cherchée toute une nuit avec des pensées de rage et de vengeance, l'enfant dont il avait voulu briser les membres, dont il avait songé à faire une naine et une idiote; et il la retrouvait grande, belle et bonne, entourée de protecteurs et d'amis. Et lui, l'homme fort, qui s'était joué de tous ses compagnons, et qui l'avait emporté sur tous par sa vigueur aussi bien que par les ruses de son esprit, il était là devant Miette, faible, mutilé, mendiant. Il ne put y tenir: un gémissement lui échappa, et il s'appuya défaillant, contre la muraille. Ce fut Miette qui le soutint.

« Aidez-moi, mon père, il se trouve mal, » dit-elle à Carilès.

Carilès ne se souciait pas trop de toucher ce réprouvé; pourtant il obéit à Miette, et Jean, enlevant le mendiant dans ses bras robustes, alla l'asseoir sur le banc. Alors la jeune fille, alerte et vive, courut chercher le vin resté sur la table, et vint présenter la boisson réchauffante aux lèvres de son ancien ennemi.

« Si votre ennemi a faim, dit l'Écriture, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; car en agissant ainsi vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. »

Oh! Miette ne songeait pas à amasser des charbons de feu sur la tête de Lavocat! Elle ne songeait qu'à réparer ses forces épuisées, qu'à faire renaître dans son cœur, au souffle de la charité et du pardon, un peu de paix et de tendresse; elle y réussit.

Le misérable, ranimé, rouvrit les yeux; et quand il vit en face de lui cette figure douce et compatissante où il retrouvait les traits de sa petite victime d'autrefois, son cœur se fondit, il pencha sa tête sur sa poitrine, et il pleura. . . . .

Un quart d'heure après, Lavocat était assis à la table de Carilès, entre Carilès et Miette; il avait mangé leur pain et il leur racontait son histoire: tandis que Miette et son père adoptif s'étaient élevés de degré en degré vers le bien et vers le bonheur, lui, il était tombé de chute en chute jusqu'à l'état où ils le voyaient.

A l'aide des dépouilles de sa patronne, la mère de Miette, il avait cherché fortune dans plusieurs villes: rien ne lui avait réussi. Il avait fini par vendre la baraque et par s'engager comme clown dans un cirque. Là, un cheval qu'il avait frappé mal à propos, devenu tout à coup furieux, l'avait renversé, piétiné et mis à deux doigts de la mort. Après de longues souffrances, il était sorti de l'hôpital, boiteux, difforme, et un bras coupé près de l'épaule. Il ne pouvait plus gagner sa vie; il s'était mis à mendier, et il allait de ville en ville, de village en village, couchant dans les granges quand on voulait bien les lui ouvrir, ou dans un fossé quand il ne trouvait pas d'autre abri; et ce serait ainsi jusqu'à la fin de ses

jours; il était destiné à mourir comme un chien, sur quelque grande route, sans que personne s'inquiétât de lui!.....

Ce soir-là, quand, aidé par Miette, il eut redescendu l'escalier, qu'il mit le pied dans la rue et que la porte fut sur le point de se refermer sur lui, il se retourna vers la jeune fille et, retrouvant dans sa mémoire et dans son cœur des mots qu'il n'avait pas prononcés, auxquels il n'avait pas pensé depuis bien des années : « Que Dieu vous bénisse! » lui dit-il.

On le revit encore, deux ou trois fois, à la table de Carilès; puis un jour un messager vint prier « Mlle Miette de venir à l'hôpital voir un malade qui la demandait »; et le lendemain la jeune fille recevait le dernier soupir du vieux saltimbanque qui mourait, non pas seul et abandonné, la rage au cœur et le blasphème à la bouche, mais consolé et pardonné, repentant et réconcilié avec lui-même et avec Dieu.

A suivre. Mme Colomb.



LES PASSEREAUX

Les passereaux forment une nombreuse tribu d'oiseaux dont l'amour maternel nous a été déjà révélé par leur soin à construire leur nid. Qui ne connaît la tendre sollicitude des chardonnerets, des linots, des pinsons, des verdiers, des bouvreuils, des serins et de tant d'autres percheurs, pères et mères au cœur plein de tendresse qui nous enseignent à nourrir, à aimer, à diriger nos enfants?

Quand le matin je m'éveille, que déjà il fait grand jour, que tous les oiseaux, depuis des heures, sont à travailler pour leurs petits, à chercher leur nourriture, je me reproche mon trop long sommeil et mon insouciance. Je me demande si nous aimons autant nos enfants que les oiseaux leurs petits. Comme ils leur sont dévoués, comme ils travaillent pour eux! ils ne perdent pas une minute, ils sont constamment en quête de nourriture; ils ne se contentent pas de l'apporter à leurs petits telle qu'ils l'ont trouvée : ils lui font subir une sorte de digestion dans le laboratoire de leur jabot.

Ainsi, les petits des becs-croisés sont nourris de graines de pin ou de sapin, préalablement ramollies les premiers jours et à moitié digérées. Ils croissent rapidement, se montrent de bonne heure vifs et actifs; mais plus que les autres passereaux ils ont longtemps besoin de l'aide de leurs parents. Ce n'est que longtemps après être sortis du nid que leur bec se croise, et jusque-là ils ne sont pas en état d'ouvrir les pommes de pin. Lorsqu'ils ont abandonné le nid, ils se tiennent sur des arbres, toujours près de leurs père et mère. Lorsque ceux-ci recueillent les graines, ils sont à leurs côtés, criant sans cesse comme de méchants enfants; quand les parents quittent l'arbre, ils les suivent ou les appellent d'une voix plaintive jusqu'à ce qu'ils reviennent. Peu à peu les petits apprennent à se nourrir eux-mêmes. D'abord, ils s'exercent à enlever les écailles des cônes à moitié ouverts que leur apportent le père et la mère; plus tard, ils apprennent à attaquer les cônes intacts. Quand ils peuvent se nourrir eux-mêmes, les parents leur donnent encore quelquefois à manger.

Qui n'a vu, à la campagne, les verdiers établir leur nid dans les haies et apporter la becquée à leurs petits? Ce sont toujours des aliments en rapport avec la force de leur estomac; ils leur donnent d'abord des graines dépouillées de leur enveloppe et ramollies dans leur jabot; plus tard ce sont des graines entières. Et comme ces oiseaux ont deux couvées, aussitôt que les petits ont pris leur essor, ils les abandonnent à eux-mêmes pour penser à leur nouvelle progéniture. Au dire de Toussenel, le verdier prend la plus lourde part de l'éducation de la famille, se chargeant de distribuer aux nouveau-nés la nourriture de l'esprit après celle du corps.

Il est inutile de décrire l'amour des serins pour leurs petits. Tout le monde a pu observer la tendre sollicitude de ces charmants oiseaux qui sont devenus les hôtes familiers de nos maisons, toujours gais, toujours chantant, si bons maris, si bons pères, en tout d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions et doués des meilleures inclinations. Aussi nourrissent-ils avec les plus grands soins leur progéniture. On leur a cependant reproché de casser les œufs de leurs nids et de tuer leurs petits. Je déclare n'avoir jamais été témoin d'un pareil crime, et je suis sûr que personne n'a pu voir des serins vivant à l'état de liberté se rendre coupable d'un tel forfait. Toussenel ne tarit pas sur leur mérite, il ne leur reproche qu'un innocent badinage. Les pères, selon lui, ont un grand bonheur à jouer à l'enfant, c'est-à-dire à se fourrer dans le nid à côté de leur progéniture, puis à ouvrir le bec et à battre des ailes pour se faire donner la becquée.

Quant aux chardonnerets, ce sont les plus charmants petits oiseaux de notre climat. Ce sont à peu près les seuls chez lesquels la captivité ne détruit pas l'amour maternel. On les voit même nourrir leurs petits à travers les barreaux d'une cage. Leur tendresse pour leur progéniture est telle qu'elle développe merveilleusement leur intelligence. Le docteur Franklin raconte que des chardonnerets avaient

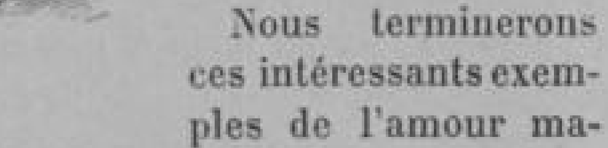
construit leur nid sur une branche qui était trop grêle pour lui servir de soutien. Lorsque la couvée fut éclose, les parents s'aperçurent que le poids de la famille croissante était trop considérable pour la branche. Cette dernière allait céder, mais l'amour des parents pour leur progéniture sut pourvoir à la nécessité : ils enlacèrent dans la branche où nichait leur famille une branche plus forte et sauvèrent leur nid.

Quand, au mois de mai, je me promène à travers les champs bénis de la Beauce, qu'enfant j'ai tant de fois parcourus, je suis heureux, d'entendre le chant doux et modulé de l'alouette, ce chantre bien-aimé de nos moissons. Que j'aime à la voir monter à perte de vue dans les cieux, chantant, chantant toujours, puis redescendre droit à son nid pour reposer son cœur près de ses chers petits ; reprendre haleine, remonter encore babiller sa joie dans les airs. En effet, l'alouette semble vouloir dédommager ses ailes du repos auquel les soins de l'incubation l'ont condamnée ; elle semble se rassasier d'espace et de mouvement, attendant que son devoir la rappelle de nouveau près de sa couvée, car elle en a jusqu'à trois par an. C'est du haut des airs qu'elle veille sur sa progéniture dispersée ; elle la suit de l'œil avec une sollicitude vraiment maternelle, dirigeant tous ses mouvements, pourvoyant à tous ses besoins, veillant à tous ses dangers.



Le nid sur la charrette (P. 376, col. 1.)

« L'instinct, dit Buffon, qui porte les alouettes à élever, à soigner ainsi une couvée, se déclare quelquefois de très-bonne heure, et même avant celui qui les dispose à devenir mères, et qui, dans l'ordre de la nature, devrait ce semble précéder. On m'avait, dit-il, apporté dans le mois de mai une jeune alouette qui ne mangeait pas encore seule. Je la fis élever, et elle était à peine sevrée, lorsqu'on m'apporta d'un autre endroit une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce ; elle se prit d'une affection singulière pour ces nouveaux venus, qui n'étaient pas beaucoup plus jeunes qu'elle ; elle les soignait nuit et jour, les réchauffait sous ses ailes, leur enfonçait la nourriture dans la gorge avec le bec ; rien n'était capable de la détourner de ces intéressantes fonctions. Si on l'arrachait de dessus ces petits, elle revolait à eux dès qu'elle était libre, sans jamais songer à prendre sa volée, comme elle l'aurait pu cent fois. Son affection ne faisant que croître, elle en oublia à la lettre le boire et le manger ; elle ne vivait plus que de la becquée qu'on lui donnait en même temps qu'à ses petits adoptifs, et elle mourut enfin consumée par cette espèce de passion maternelle. Aucun de ses petits ne lui survécut ; ils moururent tous les uns après les autres, tant ses soins étaient devenus nécessaires, tant ces mêmes soins étaient non-seulement affectionnés, mais bien entendus. » Ce fait est caractéristique, en ce qu'il démontre que la nature a plus largement réparti les facultés de la tendresse maternelle aux oiseaux qui plusieurs fois dans l'année doivent élever et soigner leurs petits qu'à ceux qui n'auront qu'une seule couvée à élever.



Nous terminerons ces intéressants exemples de l'amour maternel des passereaux pour leurs petits par deux anecdotes relatives aux rouges-gorges.

Snell raconte qu'un rouge-gorge mâle avait été pris avec ses petits et porté dans une chambre. Il se consacra à les soigner ; il les nourrit, les réchauffa, et finit par les élever heureusement. Huit jours plus tard environ, l'oiseleur mit dans la même pièce un autre nid avec de jeunes rouges-gorges ; lorsque la faim fit crier ceux-ci, le vieux mâle s'empressa d'arriver, les considéra longtemps, puis courut à sa mangeoire, y prit des larves de fourmis, les leur apporta, les éleva en un mot avec autant de tendresse que ses

propres petits. Et l'on sait quel amour il a pour eux; nous n'en voulons d'autre preuve que l'exemple suivant pris entre mille.

Un gentleman avait fait préparer une de ses voitures avec des paniers d'emballage et des caisses qu'il voulait envoyer à Warthing, où il devait se rendre lui-même. Le voyage fut différé de quelques jours, puis de quelques semaines. En conséquence, il fit placer le chariot tout arrangé sous le hangar. Un couple de rouges-gorges fit son nid dans la paille qui se trouvait protéger ces objets d'emballage. Les oiseaux avaient couvé leurs œufs un peu avant que le chariot se mit en route. La mère, nullement effrayée par le mouvement de la voiture, quittait seulement son nid de temps en temps pour voler vers la haie voisine où elle cherchait à manger pour ses petits, leur apportant ainsi tour à tour la chaleur et la nourriture. Le chariot et le nid arrivèrent à Warthing. L'affection de l'oiseau avait été remarquée par le charretier; il eut soin, en déchargeant, de ne point maltraiter le nid des rouges-gorges. La mère et les petits retournèrent sains et saufs à Walton-Heath, l'endroit d'où ils étaient partis. La distance que la voiture avait parcourue en allant et en revenant n'était pas moindre de cent milles. Un acte d'un tel dévouement, dit le docteur Franklin, auquel nous empruntons ce récit, mériterait le prix Montyon si la nature distribuait des prix, et si la récompense de leurs bonnes actions n'était dans le cœur des oiseaux.

Ernest Menault.

SOUVENIRS D'ENFANCE

« Voici le jour qui finit : la rue est déjà sombre, mais les toits brillent encore sous le ciel clair, et le soleil couchant met à ma mansarde des vitres de rubis. C'est l'heure où je m'accoude à la fenêtre, entre ma giroflée et mon réséda, pour me reposer un instant du travail de la journée. Bientôt la lampe s'allumera, et ma tâche me réclamera de nouveau, jusqu'à ce que mes yeux se ferment de sommeil.

» De la rue profonde, où s'allument mille feux, monte un murmure incessant; on dirait le bourdonnement d'une ruche. L'oreille attentive y démêle des pas et des voix, des roulements de voitures, des ronflements de machines; la grande ville est pleine de mouvement et de bruit. Je vois au-dessous de moi, comme les vagues d'une mer houleuse, des toits innombrables, aux formes variées; les flèches des clochers se dressent dans le ciel empourpré qui semble les parer d'une couronne de nuages d'or; et çà et là quelque groupe d'arbres, qui abrite sous son ombrage les jeux des enfants, me rafraîchit les yeux de sa verdure et me rappelle que je n'ai pas toujours vécu ici.

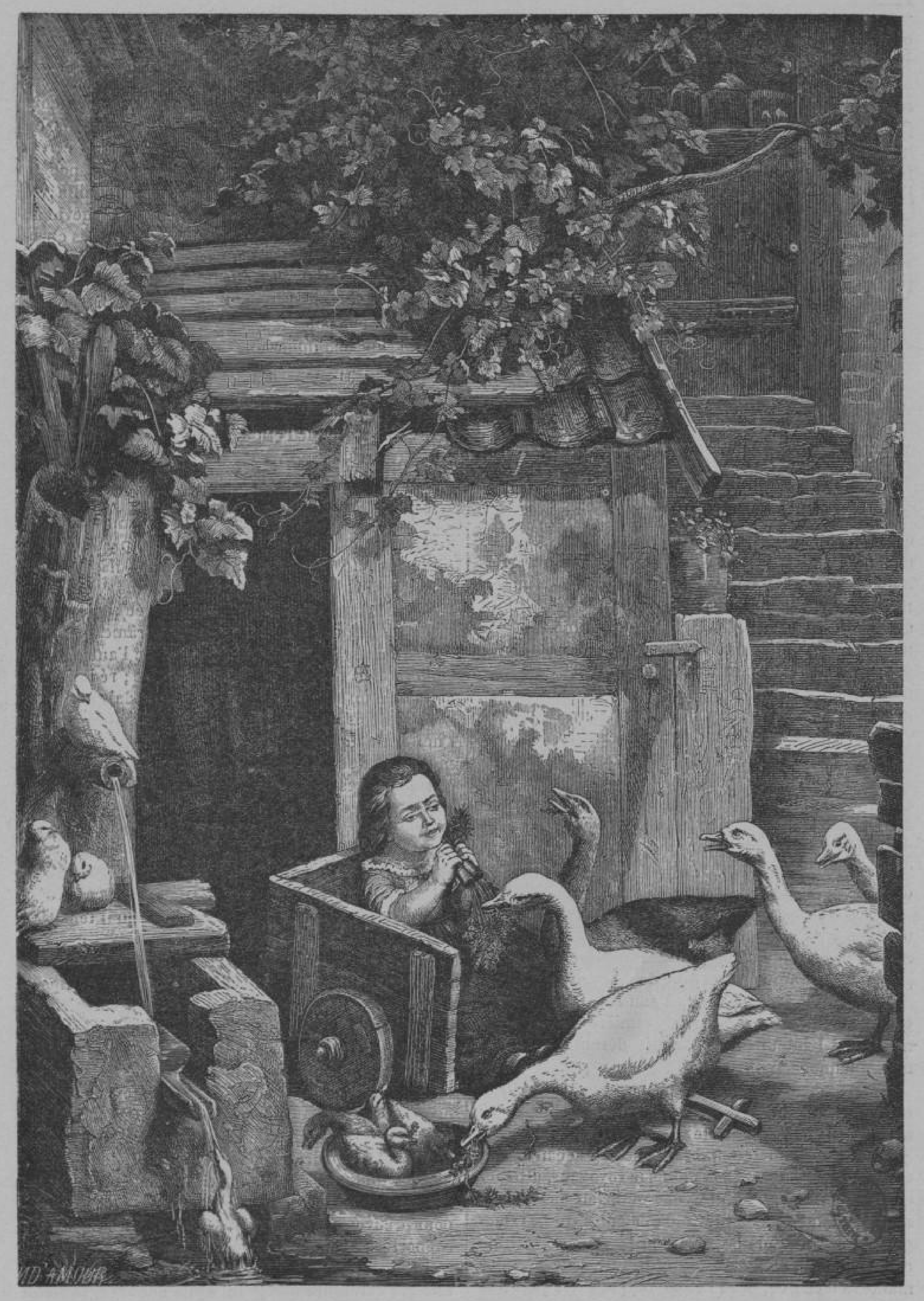
» Je n'ai pas toujours vécu ici! et quand je remonte dans le passé, jusqu'au temps où j'étais une toute petite fille libre et joyeuse, je ne retrouve pas dans mes souvenirs la grande ville enfumée aux rues tumultueuses. Non! c'est la ferme qui vient m'apparaître, la ferme à mi-côte entre la prairie et le bois, la ferme où les bêtes rentraient le soir avec un si doux mugissement et où l'on entendait, au lieu du grincement des machines, le bruit des charrettes qui rapportaient le foin fraîchement coupé ou les gerbes jaunies du blé mûr. Quand j'y songe, mon cœur bat plus vite, j'oublie le présent, et je redeviens enfant.

» Il y avait surtout un petit coin que j'aimais, un petit coin de la basse-cour. On y descendait par des marches usées, où des étrangers auraient trébuché à chaque pas; mais mes petits pieds d'enfant les connaissaient bien et y marchaient avec sûreté. La vieille porte était en ruines, le toit du hangar s'effondrait; mais comme tout cela était joli sous le vert manteau dont la vigne le recouvrait! Un filet d'eau coulait à petit bruit, tombant de la goulette dans le vieux timbre de pierre à moitié démoli, et de là dans la petite mare où barbotaient les canards; et je ne me lassais pas de l'écouter. Je traînais là ma petite voiture, où je m'asseyais, plus heureuse qu'une reine dans son carrosse doré; et je donnais audience aux hôtes de la basse-cour. Les pigeons venaient tout près de moi, et roucoulaient en gonflant leur gorge changeante; au-dessus de ma tête les petits oiseaux gazouillaient dans la vigne, et les oies familières venaient prendre jusque dans mes mains le feuillage tendre des carottes qu'elles tranchaient d'un coup sec pour le porter à leurs petits. Comme c'était gai, et comme je me trouvais bien là!

» Ma mère riait, quand elle venait m'y chercher, et que les volatiles me suivaient quelque temps, les uns en roucoulant et voletant autour de moi, les autres en se dandinant et en allongeant le cou en cancanant comme pour me rappeler. — Comme l'enfant se fait aimer des bêtes! disait-elle; bien sûr, elle est née pour être fermière. Mais nul ne sait ce qu'il deviendra; en attendant, petite, prends ton bonheur où tu le trouves, c'est peut-être tout ce que tu en auras dans la vie!

» Nul ne sait ce qu'il deviendra! Je vis à présent dans la grande ville, et voilà bien des années que je n'ai senti l'odeur du foin frais ni vu devant moi des champs et des prés s'étendre jusqu'à l'horizon; car mes moments de liberté sont rares et courts, et la campagne est loin : la ville est si grande! Mais je me réjouis le cœur par le souvenir de mon cher petit réduit d'autrefois : en fermant les yeux je revois avec mon âme le toit chancelant, l'eau que traverse un rayon de soleil, la vigne verte et le vieil escalier; et je me mets à chanter, pour m'encourager dans mon travail, quelque refrain de mon village.

» Si jamais, sur mes vieux jours, j'ai pu amasser



Je donnais audience aux hôtes de la basse-cour. (P. 376, col. 2.)

quelque argent, je veux retourner à la ferme pour y finir ma vie en paix. Je porterai ma chaise à l'endroit où je traînais ma petite voiture d'enfant, et je regarderai de mes yeux affaiblis toutes les choses que j'aimais tant autrefois. Il me semble que je serais heureuse de mourir là. Peut-être bien que c'est un rêve et que je n'y retournerai jamais ; n'importe, j'aime à y penser, et jusqu'à mon dernier jour je bénirai Dieu, qui me destinait à vivre dans la grande ville aux maisons sombres, d'avoir mis dans mes souvenirs, pour égayer ma triste vie, ce petit coin rayonnant de verdure et de soleil. »

Mme Bepp.

L'AFRIQUE CENTRALE[1]

II

Voyage de Speke et Grant (*suite*).

L'accueil que fit le roi du Karagué aux voyageurs fut des plus chaleureux. Introduits dans le palais, Speke et Grant se trouvèrent en présence du monarque, homme de grande taille et de noble aspect, simplement mais élégamment vêtu ; autour de lui, étaient rangés les grands dignitaires du royaume. « Il ne nous fallut qu'un instant, dit Speke, pour comprendre que les gens avec lesquels nous nous trouvions maintenant ne ressemblaient en rien aux nègres grossiers des districts voisins. Ils avaient ces beaux visages ovales, ces grands yeux, ces nez à haute courbure qui caractérisent l'élite des races abyssiniennes. Après une poignée de main tout à fait anglaise, Roumanika, souriant toujours, nous pria de nous asseoir à terre en face de lui. Il voulut savoir quel effet avait produit sur nous la vue du Karagué, de ses belles montagnes, et du lac, qui sans nul doute excitait notre admiration. »

Grâce à l'amitié du bon Roumanika, qui les retint un mois à sa cour, les voyageurs purent se mettre en marche, assurés d'une bonne réception dans l'Ouganda, royaume voisin et allié du Karagué.

Enfin le 28 janvier 1862, à son entrée dans l'Ouganda, Speke aperçut pour la première fois du sommet d'une hauteur le lac Victoria déroulant son immense nappe à l'est.

L'Ouganda ne le cède en rien au Karagué en fertilité et en beauté. « Du 9 au 13 février, dit Speke, ce merveilleux pays m'offrit le même aspect de fécondité. Sur notre chemin le nombre des cours d'eau ne diminue guère, mais il gêne moins le voyageur, attendu que sur beaucoup d'entre eux on a jeté des passerelles de bambous ou de troncs de palmier. Les Ouagandas sont de fort beaux hommes et leur costume est recherché et même élégant. Sur leur premier manteau d'écorce, dont l'étoffe rappelle nos plus fins croisés de laine jaune et se maintient comme si elle était légèrement empesée, ils portent en manière de surtout un second manteau de peaux d'antilopes cousues ensemble avec une habileté dont nos meilleurs gantiers pourraient être jaloux. Leurs turbans ou plutôt leurs couronnes, généralement en tiges tressées, sont décorés de défenses de sanglier polies, de graines colorées, de verroteries ou de coquillages. Ils ont au cou, sur les bras, autour des chevilles, soit des ouvrages de bois qui représentent des charmes, soit de petites cornes garnies de poudre magique et retenues par des ficelles ordinairement revêtues de peaux de serpent. Avec leurs boucliers à houppe et leur longue lance de fer énorme, ces barbares ont quelque chose d'imposant.

Speke fut du reste très-frappé, non-seulement de l'aspect du palais, vaste construction de chaume supportée par de nombreux piliers, mais encore du luxe comparatif, de l'étiquette minutieuse, qui entourait Sa Majesté Mtésa, roi de l'Ouganda. La première entrevue avec ce noir monarque fut froide et formaliste.

« Le roi, dit le voyageur, grand jeune homme de vingt-cinq ans, doué d'une physionomie avenante, taillé dans de belles proportions, ayant disposé avec soin les plis de sa toge, siégeait sur une couverture rouge recouvrant une plate-forme carrée qu'entourait un clayonnage de roseau. Nous demeurâmes pendant plus d'une heure, assis en face l'un de l'autre, nous contemplant sans échanger une parole ; réduit pour ma part à un silence complet, je l'entendais discourir avec ses voisins sur la nouveauté de mon appareil, l'uniforme de ma garde, etc. On vint même me demander en son nom, pendant qu'il se livrait à ces commentaires, tantôt d'ôter mon chapeau, tantôt de refermer et d'ouvrir mon parasol. Enfin Sa Majesté m'expédia un serviteur qui vint s'informer « si j'avais vu le monarque ». Je répondis que je prenais ce plaisir depuis une heure entière, et dès que ces paroles lui eurent été transmises, il se leva, la lance à la main, pour se retirer, avec son chien qu'il tenait en laisse, dans les huttes de la quatrième enceinte. »

Cette première entrevue n'était que le premier acte de la cérémonie d'audience. Un instant après, Speke fut reçu directement par le roi, qui le fit asseoir près de lui et lui demanda avec un sentiment intime d'orgueil satisfait « s'il l'avait vu ».

Speke devint dès ce moment l'hôte de Mtésa. L'urbanité, la vivacité et l'intelligence du monarque ainsi que des gens de sa cour le charmèrent tellement qu'il qualifie les Ouagandas de « Français de l'Afrique centrale ». Il ne faudrait cependant pas se hâter de juger d'après toutes ces belles qualités que les Ouagandas sont moins barbares que les autres nègres ; il suffira pour preuve du contraire de citer une des anecdotes rapportées par Speke.

« Le roi, dit-il, ayant chargé de ses propres mains une des carabines que je lui avais données, la remit toute armée à un page et lui enjoignit « d'aller tuer

1. Suite. — Voy. page 359.

un homme dans l'autre cour ». Le marmot partit; nous entendîmes la détonation, et nous le vîmes revenir presque aussitôt avec la même grimace de satisfaction, le même air de malice heureuse que s'il eût déniché un oiseau, trouvé un poisson au bout de sa ligne, bref, exécuté quelqu'un de ces tours d'adresse dont les enfants tirent si volontiers vanité. L'incident ne parut intéresser personne; aucun des assistants ne semblait désirer savoir quel individu avait reçu la mort des mains de ce petit drôle.» On voit d'après ce trait que, malgré des dehors agréables, le roi Mtésa et ses sujets sont bel et bien des sauvages.

L'Ouganda, royaume de Mtésa, s'étend sur la rive nord-ouest du lac Victoria Nyanza. Speke fit une excursion en bateau sur ce lac avec le roi dont il était devenu le favori. « Ses eaux magnifiques, dit-il, nous rappelaient la baie de Rio-Janeiro, moins les hautes montagnes qui en forment l'arrière-plan, et qui sont ici remplacées par des collines de l'aspect le plus riant. »

A suivre. Louis ROUSSELET.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE VI

Fêtes du mariage de Motto et Simba. — Souffrances de Sélim, d'Abdallah et de Moussoud. — Mort d'Isa. — Évasion de Sélim — Il tue une antilope. — Il est en danger de mourir de faim et de soif.

Quand Kaloulou fut arrivé avec ses hôtes à sa propre demeure, il embrassa de nouveau Motto, et promit de faire tous ses efforts pour obtenir la liberté des jeunes Arabes. « C'est heureux pour eux, dit-il, que tu sois mon ami; sans cela, je crois que je n'aurais jamais pardonné aux Arabes la mort de mon père; le roi non plus, car il aimait Mostana comme son frère. Ceux de notre tribu qui ont voyagé au loin pour chasser et tuer des éléphants sont toujours revenus avec de nouveaux récits de la cruauté des Arabes. Si Férodia insiste pour en faire des esclaves, j'ai peur que mon oncle ne cède. Sans vous, il aurait aimé à les faire souffrir, et moi aussi.

— Oh! Kaloulou, reprit Motto, tu ne connais pas Sélim. Jamais il n'a maltraité un homme, ni son père non plus. Simba et moi nous étions fiers d'être les esclaves d'un tel homme; nous étions fiers d'appeler Sélim notre jeune maître. Sélim est juste de ton âge; tu es plus grand que lui, et plus maigre qu'il n'était. Pauvre enfant! il sera bien assez maigre quand il arrivera ici. Mais comme tu as grandi, Kaloulou! tu n'as pourtant pas plus de seize ans.

— Je ne sais pas mon âge, dit Kaloulou en riant. J'étais petit quand je t'ai vu; sans cela tu ne m'aurais pas attrapé. Mais il faut que je fasse ce que le roi m'a commandé. » Et il s'élança dehors.

Quand Kaloulou revint, il tenait par la main sa cousine Lamoli, destinée à devenir l'épouse de Motto. La présentation eut lieu sans plus de délai ni de cérémonie. Puis ce fut le tour du géant Simba. Le petit prince partit en riant, et revint au bout de quelques minutes, avec une femme qui aurait causé bien des rassemblements à Paris, à Londres et à New-York, et que l'on aurait surnommée immédiatement « la géante africaine ». Quand il les vit ensemble, le jeune garçon ne put contenir sa joie; il riait, il dansait, il frappait dans ses mains. Il composa séance tenante un épithalame de sa façon, qui pouvait se résumer en deux mots par l'expression familière : *Les deux font la paire.* Les deux géants reçurent ses compliments grotesques avec toute la reconnaissance convenable.

Bientôt arrivèrent, pour célébrer l'union, les musiciens du roi Katalamboula, accompagnés de cinquante jeunes couples qui formèrent un cercle, et entonnèrent le chant du mariage. Les petits tambours accompagnaient les soli, les gros se mettaient de la partie pour accompagner le chœur, avec un fracas de tonnerre.

Les chants et les danses durèrent toute la journée, et toute la nuit jusqu'au lever du soleil. La seule différence, c'est qu'au lieu d'une centaine de chanteurs, il y en eut à la fin un millier. Kaloulou s'était enroué à force de crier.

La caravane de Férodia mit près d'un mois à regagner le pays des Ouatoutas. Elle ramenait, outre quatre esclaves arabes, dont trois étaient blancs, environ trois cents esclaves noirs, pris à la bataille de Kouikourou.

Sélim et ses compagnons, outre la chaleur qu'ils avaient à endurer, souffraient excessivement des lourds fardeaux qu'on les forçait de porter, et qui leur meurtrissaient les épaules. Chaque esclave adulte avait le carcan de fer autour du cou. Quant aux enfants, Sélim, Abdallah, Moussoud, Isa, quant à ce petit espiègle de Niani, et aux autres négrillons, ils étaient attachés avec des cordes par le milieu du corps, à six pieds les uns des autres, les plus grands en tête. Les esclaves adultes étaient divisés en quinze bandes, de vingt hommes chacune; chaque bande était surveillée par un sous-chef. Les enfants formaient une bande que dirigeait Tifoum Biah.

Si, pour une cause ou pour une autre, un des prisonniers était forcé de s'arrêter, tous les autres étaient forcés de s'arrêter aussi, et le malheureux était soumis à toutes sortes de mauvais traitements jusqu'à ce qu'on eût rejoint la caravane.

Dans la bande des enfants, c'était Isa qui, continuellement, tendait à s'arrêter. Tous les autres enfants avaient à en souffrir, surtout Sélim, dont ce traînard était le chef de file.

[1] Suite. — Voy. page 261, 284, 296, 311, 330 347 et 366

Plusieurs fois, Sélim avait été battu par Tifoum, qui ne se donnait pas la peine d'y regarder de si près, et qui lui attribuait toutes ces haltes, qui l'irritaient. Deux ou trois fois, Niani avait été sur le point de lui dire qu'il se trompait; enfin, un jour que Sélim avait été traité plus durement que d'habitude, Niani dit à Tifoum qu'il venait de commettre une erreur, que toutes les haltes étaient occasionnées par Isa. Tifoum répara aussitôt sa méprise aux dépens des épaules d'Isa.

supporter une pareille cruauté; oubliant, dans sa généreuse indignation, à qui il avait affaire, il lança son fardeau à la tête de Tifoum; ensuite, profitant de la stupeur où l'avait plongé cette attaque imprévue, il lui arracha son fouet et se mit à l'en frapper de toutes ses forces. Tifoum, revenu de son étonnement, se jeta sur lui, le renversa, et ne cessa de le battre que lorsqu'il eut peur de l'avoir tué.

Coupant la corde qui liait Sélim à ses compagnons, il se fit apporter de l'eau, et lui en versa sur la tête



Les musiciens du roi Katalamboula. (P. 379, col. 2.)

« Est-ce que tu souffres beaucoup, Isa? demanda Sélim dès que Tifoum se fut éloigné.

— Oh oui! beaucoup. Ma tête me fait mal comme si elle allait éclater, et mes reins me font horriblement souffrir. Ce ne sont pas les coups de ce chien sauvage de Tifoum, c'est autre chose. Je pense que c'est quelque chose de grave. » Et le pauvre Isa, qui souffrait réellement, se mit à gémir.

En effet, Isa avait la petite vérole. Le lendemain matin, il lui fut impossible de continuer à marcher. Quand il se coucha pour ne plus se relever, Tifoum eut la barbarie de le frapper à coups de fouet, pour le contraindre à reprendre sa marche. Sélim ne put

pour le faire revenir de son évanouissement. Alors Tifoum montra qu'il avait su profiter des leçons de cruauté que donnaient tous les jours les marchands d'esclaves. Tremblant de colère, il fit apporter cette espèce de carcan de bois, armé de deux fourchons, un peu écartés l'un de l'autre, dont les marchands font usage quand un esclave se montre trop récalcitrant. Quand le bois est encore vert, ce carcan peut bien peser trente livres; vingt, quand le bois est sec. Le bois de celui que Tifoum fit apporter était encore vert. Le cou du pauvre Sélim, qui sortait à peine de son évanouissement, fut emprisonné entre les deux fourchons, dont les extrémités furent solidement assu-

jetties à l'aide d'une corde. Le manche de la fourche, long de dix pieds, gros et lourd, pendait par derrière. Pour n'avoir pas à faire porter ce manche par un gardien, Tifoum en posa l'extrémité sur l'épaule d'Abdallah, et l'assujettit à son bras avec une corde.

Après avoir jeté un regard de mépris sur le corps d'Isa, Tifoum fit signe à Sélim de marcher : il était désormais chef de file. En quelques instants, la caravane fut hors de vue, et Isa rendit le dernier soupir, sans qu'il y eut à ses côtés personne pour lui dire une bonne parole, pour le pleurer, pour lui rendre les derniers honneurs.

Le vingtième jour, le petit Moussoud tomba malade à son tour. Son frère Abdallah et son ami Sélim prirent l'alarme. Ils demandèrent à porter son fardeau, en l'attachant sur le manche du carcan. Tifoum refusa durement, et, voyant dans les yeux de Sélim un éclair d'indignation, il l'accabla de coups de fouet.

Un jour, par un soleil brûlant, au milieu du silence que troublait seul le bruit sourd de la marche, ou de temps à autre quelque gémissement du pauvre Moussoud (Tifoum était allé passer sa mauvaise humeur sur les traînards), Sélim fut subitement frappé d'une idée dont son esprit fut comme illuminé. S'il était châtié plus durement que les autres, c'est qu'il avait oublié les enseignements religieux qu'il avait reçus; depuis qu'il était en esclavage, il avait oublié le Dieu de ses pères, dont Amir lui avait si solennellement recommandé de garder la mémoire. Il prit soudain la ferme résolution de saisir la première occasion qui se présenterait pour se préparer à la prière.



Il visa et fit feu. (P. 382, col. 2.)

Moussoud avait à plusieurs reprises supplié Tifoum de permettre une halte : l'autre avait fait la sourde oreille. Il consentit enfin, plutôt pour avoir le temps d'allumer sa pipe que par pitié pour le petit malade.

Tifoum n'eut pas plus tôt tourné le dos que Sélim se baissa, prit dans ses mains de la poussière de la route, s'en frotta les pieds, les mains, le visage et le corps, comme s'il se fût lavé avec de l'eau. Ensuite, la figure tournée dans la direction de la Mecque, il pria. Quand il eut adressé à Dieu son ardente prière, et qu'il eut fait appel à sa bonté et à sa miséricorde, il se prosterna. Lorsqu'il se releva, il ne sentait plus sa fatigue, et son âme s'était fortifiée en lui.

Alors il dit à Abdallah : « Mon ami, je me sens rafraîchi et fortifié; j'ai une bonne idée en tête. J'ai décidé de m'enfuir cette nuit, et de m'enfoncer dans la forêt. J'aime mieux mourir dans les bois que de mener une vie si misérable. Viendrez-vous avec moi?

— Et mon frère?

— Nous l'emmènerons. Quand nous serons seuls,

loin de nos ennemis, nous le soignerons. Nous nous bâtirons une belle petite hutte, près de quelque joli ruisseau; nous y serons tranquilles et hors de danger. Pendant que vous garderez votre frère, je prendrai ma lance, j'irai dans les bois chercher des fruits sauvages et du miel. Chut! Voici Tifoum. »

On arriva vers midi à l'endroit où l'on devait faire halte. Les Ouatoutas, sachant qu'ils n'avaient à craindre aucun ennemi en cet endroit, n'entourèrent pas le campement d'une palissade.

La nuit venue, Sélim et Abdallah étaient encore voisins. Dans le camp, les guerriers, assis autour des feux, discutaient sur différents sujets; en dehors du camp régnait une nuit profonde et silencieuse.

« Allons, Abdallah, dit Sélim, la nuit est venue; c'est le moment de vous décider.

— Cher Sélim, je ne puis me décider à abandonner mon frère. Le pauvre Moussoud ne vivra pas jusqu'à demain matin.

— Eh bien, Abdallah, si vous ne venez pas, moi je m'en vais. Je suis fatigué de cette vie; la mort ne me fait pas peur. Les liens de ce carcan que j'ai autour du cou se sont fort relâchés : il me suffira d'une minute pour être libre. »

Tous deux s'étendirent sur le sol : Abdallah pour dormir, Sélim pour songer à son entreprise. Voici quel était son plan : aller droit au sud, en quittant le campement; passer un jour dans les bois; ensuite sortir de la forêt, gagner le voisinage d'un village des Ouatoutas, et y attendre jusqu'à ce qu'il eût trouvé à se faire indiquer la résidence de Katalamboula.

Tout le monde dormait profondément; les feux s'étaient peu à peu éteints, il n'en restait plus que les cendres. Sélim demanda à Dieu de lui donner du courage et de la force; en un instant, les cordes qui fermaient le carcan se relâchèrent, il en dégagea sa tête : il était libre! Libre? pas encore.

Il se leva avec précaution, et, sans hésiter, sans faire le moindre bruit, marcha jusqu'à un arbre, choisit une couple de javelines, un fusil, une poudrière et une cartouchière, et se retira avec les mêmes précautions qu'il avait prises en venant.

Quand le jour parut, il était déjà bien loin du campement des Ouatoutas. D'abord la lumière grise du matin, tout en lui permettant de se mieux diriger, laissait aux bois tout leur mystère, et partout régnait une délicieuse fraîcheur; peu à peu le soleil éclaira le haut des branches, puis il lança ses flèches d'or jusque dans les profondeurs des fourrés. Vers midi Sélim arriva près d'une mare tranquille. A quelque distance, il aperçut un énorme baobab. L'écorce était percée d'un large trou; en y regardant Sélim s'aperçut que l'arbre était creux; l'intérieur formait comme une véritable petite chambre. Il s'y introduisit, après s'être assuré qu'elle n'était le repaire d'aucun animal, et s'y installa pour dormir. Il avait échappé à ses ennemis; il était libre!

Il faisait jour quand il s'éveilla; il pouvait avoir dormi dix ou douze heures; mais il n'avait aucun moyen de s'en rendre compte exactement. Il eut d'abord de la peine à s'éveiller complétement et à se souvenir de tout ce qui s'était passé; il y avait si longtemps qu'il n'avait eu un sommeil paisible et profond! Enfin, la mémoire lui revint; et en même temps que la mémoire lui revenait, son cœur était inondé d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait tiré des mains de ses bourreaux.

Alors, mettant ses javelines et son fusil sur son épaule, il observa attentivement le soleil, et ayant bien déterminé la direction qu'il se proposait de suivre, il se mit à marcher d'un bon pas, car il avait de terribles tiraillements d'estomac. Il y avait trente-six heures qu'il n'avait mangé. Dans la région qu'il parcourait, il n'y avait ni pêches, ni prunes des bois, ni vignes sauvages.

Vers le coucher du soleil, il aperçut une petite antilope tapie derrière des broussailles, à 50 mètres à peu près. Il visa et fit feu; l'animal après deux ou trois bonds convulsifs, tomba sur le flanc. Il se précipita sur sa proie, et s'en assura au moment où l'antilope blessée allait se relever. Se servant alors d'une de ses javelines en guise de couteau, il dépouilla l'animal, et emporta le reste en grimpant jusqu'à la fourche d'un grand arbre, où il comptait passer la nuit. Ramassant à la hâte des feuilles sèches, des brindilles et des branches, il les monta aussi à la fourche de l'arbre. A l'aide d'une pincée de poudre, il réussit à force de patience à y allumer un petit feu, au-dessus duquel il plaça la chair de l'antilope. Mais la chair eut à peine le temps de voir le feu, elle fut plutôt réchauffée que rôtie, tant le pauvre fugitif était affamé.

Le lendemain matin, il mangea l'autre moitié du cuissot. Il enveloppa ensuite ce qui restait de l'animal, descendit de son arbre et se remit en route.

Le soir, après une longue marche, il grimpa encore sur un arbre; quoi qu'il eût grand faim, il lui fallut se contraindre pour manger : la chair de l'antilope commençait à se corrompre.

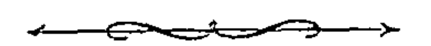
Le lendemain, il fut obligé de la jeter avec dégoût, et il reprit, à jeun, son voyage. Il marcha toute la matinée, et se reposa vers le milieu du jour. Dans l'après-midi, il essaya encore de marcher quelques heures, mais il était si affaibli par le manque de nourriture qu'il fut forcé de faire halte; et il s'endormit sans avoir rien mangé.

Encore une fois, le soleil se leva. La faim et la soif avaient si rudement éprouvé le fugitif que sa résolution commença à faiblir.

Affamé, altéré, malade, Sélim pensa que cette forêt était sans limites. Après avoir vingt fois peut-être essayé de reprendre sa marche, après avoir été forcé chaque fois de s'arrêter, tant il était faible, il finit par tomber évanoui sur le sol.

A suivre. HENRY STANLEY.

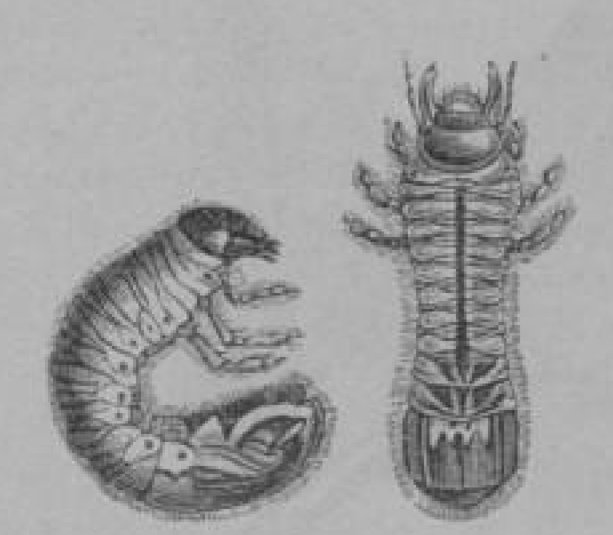
Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



LE HANNETON

Les premières chaleurs du printemps ont fait apparaître depuis quelques jours des légions de hannetons que l'on voit bourdonner follement le soir autour des arbres couverts de leur verte parure.

Peut-être quelques-uns de nos jeunes lecteurs ont-ils constaté l'apparition de ces insectes avec une certaine satisfaction, car le hanneton, avec son corselet luisant et noir, ses élytres d'un brun fauve et son caractère en apparence inoffensif, paraît avoir toujours joui d'une faveur marquée auprès de la jeunesse. Le fait est qu'il est fort drôle lorsque, attaché préalablement par un fil à la patte et inspiré sans doute par la douce harmonie du traditionnel : « Hanneton, vole, vole, vole, » il se met à soulever lentement ses élytres, puis après un moment de



Ver blanc ou larve du hanneton.

réflexion, s'envole en formant des cercles plus ou moins gracieux, limités par la longueur du lien qui le retient. Pour tout autre animal, nous vous dirions qu'il est cruel et peu convenable de faire souffrir un pauvre être en l'attachant brutalement par la patte et en lui ravissant inutilement sa liberté ; mais je ne viens pas ici défendre le hanneton, je viens bien au contraire essayer de faire disparaître le peu de sympathie que vous éprouvez pour lui et exciter contre lui et les siens votre juste fureur.

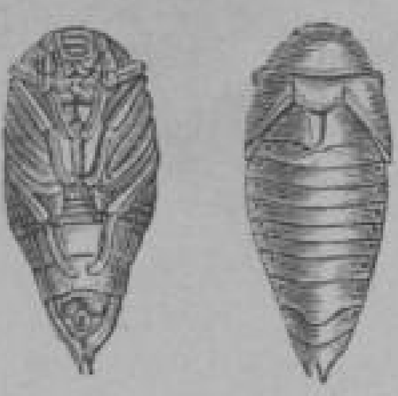
Il me suffira pour cela de vous dire que l'agriculture ne compte pas de plus terrible ennemi. C'est au hanneton ou à ses larves qu'il faut vous en prendre si tous nos beaux arbres fruitiers, abricotiers, pêchers, pruniers, etc., dépérissent quelquefois et ne produisent qu'une insignifiante récolte de ces bons fruits que vous aimez tant ; c'est lui qui ravage nos potagers et met à néant nos meilleurs légumes ; c'est lui enfin qui dépouille de leur feuillage nos bosquets et nos bois.

Voilà certes bien des méfaits commis par un petit insecte, à l'allure si débonnaire, et vous lui vouerez, je suis sûr, désormais une haine implacable. Je compte bien même que, non content de lui faire les honneurs d'une chanson et d'un fil à la patte, vous lui déclarerez une guerre acharnée et le détruirez partout où vous le rencontrerez. Un rapide aperçu de sa mystérieuse existence vous permettra de juger combien de maux vous épargnerez à nos champs par chacune de ces utiles exécutions.

Inutile n'est-ce pas de vous donner tout d'abord le signalement du coupable ? ses élytres d'un brun rougeâtre, son corselet noir et sa tête garnie d'antennes feuilletées vous sont familiers.

Le hanneton sort de terre dans les derniers jours d'avril ou au commencement de mai ; ennemi de la lumière, il se tapit pendant le jour parmi le feuillage et y reste immobile et presque engourdi ; la fraîcheur du soir paraît le ranimer ; il quitte alors son asile et s'enlève d'un vol bruyant, incertain, entrecoupé de chutes, qui le lancent souvent sur le sol, où il reste pendant quelques instants ridiculement couché, les pattes en l'air, avant de reprendre son allure ; mais toute sa gaucherie ne l'empêche pas d'atteindre le feuillage des arbres, qu'il se met à brouter avec une avidité sans égale. Lorsque plusieurs milliers de ces insectes prennent leur repas, on entend distinctement le bruissement produit par leurs mandibules fauchant les feuilles. Il leur suffit de quelques jours pour dépouiller complétement un arbre de sa ramure.

Vers la deuxième ou troisième semaine de son existence, la femelle s'occupe d'assurer la conservation de sa progéniture. Elle cherche un sol cultivé, meuble, convenablement exposé au soleil, puis elle y



Chrysalide du hanneton.

creuse à une petite distance l'un de l'autre trois à quatre trous assez profonds et enfouit dans chacun d'eux une quinzaine d'œufs, qu'elle recouvre soigneusement de terre. Ce travail fait, elle meurt, et à la fin de mai toute la tribu hannetonne a disparu.

Au bout d'un mois ou cinq semaines, les œufs éclosent et donnent naissance à des larves de 2 à 5 centimètres de longueur. Ces larves, d'une couleur blanche, sont molles ; la tête seule est défendue par une sorte de cuirasse jaune et dure. Elles constituent ce que l'on appelle les *vers blancs*, fléau plus redoutable encore que le hanneton.

Pendant la première année, ces vers blancs sont presque inoffensifs ; ils restent ensemble et se nourrissent de fumier ou de détritus. Mais dès qu'ils sont arrivés à leur parfait développement, ils se séparent et s'enfoncent dans la terre ; c'est alors qu'ils commencent leurs ravages ; ils attaquent et dévorent les racines qu'ils rencontrent sur leur passage, amenant ainsi la mort de quantité d'arbres et de légumes.

La vie souterraine de ces vers blancs varie de trois à quatre ans, suivant que la température leur a été plus ou moins favorable, et l'on comprend l'étendue des ravages qu'ils produisent pendant cette période.

En général, au bout de la troisième année le ver blanc s'enfonce plus profondément dans le sol et s'y creuse une chambre ronde ou ovale dont il durcit les parois au moyen d'un liquide qu'il sécrète. Ayant construit son habitation, il s'y étend, devient immobile et se transforme en chrysalide (voy. la figure, page 383). Cinq semaines après, la chrysalide s'ouvre et l'insecte en sort à l'état de hanneton. Il ne quitte cependant pas encore sa retraite; il y attend dans un jeûne forcé l'arrivée du printemps; dès que les premières chaleurs se manifestent, il creuse péniblement sa galerie et apparaît à la lumière, pour commencer ses dévastations et produire une nouvelle génération de larves.

On voit que nous n'avons rien exagéré en désignant le hanneton comme un des plus redoutables fléaux de l'agriculture. A l'état de larve, il tue nos arbres et nos légumes en détruisant leurs racines; à l'état d'insecte, il dévore leur feuillage.

La nature a heureusement donné à l'homme contre ce terrible ennemi des auxiliaires sans lesquels il ne pourrait que difficilement lui résister. Tout d'abord, les corbeaux, les pies, les alouettes et les bergeronnettes détruisent une quantité considérable d'œufs ou de jeunes larves lorsque la charrue les amène à la surface du sol. Puis quand le ver blanc est devenu adulte, la taupe lui fait une chasse incessante et le poursuit dans ses derniers retranchements. Enfin les moineaux, les pics, les hiboux, les mésanges, les chauves-souris, les hérissons, les grenouilles et les couleuvres détruisent les hannetons par milliers dès qu'ils font leur apparition.

Faut-il ajouter que les services que nous rendent ces auxiliaires sont singulièrement méconnus. Les corbeaux, pies, alouettes et bergeronnettes sont accusés de manger le grain tandis qu'ils détruisent les œufs d'insectes nuisibles; la taupe est pourchassée cruellement, et les ennemis du hanneton lui-même, aussi bien le moineau que le hibou, le hérisson ou la couleuvre, sont victimes de préjugés populaires non moins regrettables.

Aussi, qu'arrive-t-il? c'est que l'homme, privé par sa faute du concours de ces auxiliaires, en est réduit à faire lui-même la chasse aux hannetons; dans les campagnes, on décrète le hannetonnage, on enrôle pour la destruction de ces insectes les enfants des écoles, et cependant le fléau croît d'année en année. Pour donner une idée du développement qu'il a pris aujourd'hui, il me suffira de dire que pendant les deux dernières semaines on a recueilli rien que dans le bois de Vincennes 4 hectolitres de hannetons par jour; or un hectolitre contient en moyenne 35 250 hannetons, ce qui fait qu'en quinze jours on a détruit dans ce bois un total de 2 115 000 hannetons qui auraient produit environ 65 millions de vers blancs.

Ces chiffres sont significatifs, surtout si l'on réfléchit qu'ils sont les mêmes pour toute l'étendue de la France. Donc guerre aux hannetons, si nous voulons voir nos champs, nos vergers et nos bois à l'abri de leurs dévastations. Et, en même temps que nous déclarons la guerre à ces insectes, étendons notre protection sur tous les pauvres animaux méconnus qui nous aident à les combattre.

TH. LALLY.



Hannetons. (P. 383, col. 1.)





Elle le conduisait sur les promenades. (P. 385, col. 2.)

LA FILLE DE CARILÈS [1]

XXVIII

Demande en mariage.

Dans la chambre du père Carilès, une jeune fille était assise près de la fenêtre, une belle fille de vingt ans, fraîche et brillante de santé ; c'était Miette, qui ne ressemblait plus guère à la pauvre chétive petite créature adoptée autrefois par le marchand de moulins à vent. Miette cousait activement, et dans ses mains le velours, la soie, les dentelles, prenaient les formes les plus coquettes et les plus élégantes. On voyait, rangées sur une table devant elle, une polonaise de velours garnie de fourrure, une jupe de soie à cinq volants, une mantille de dentelle, un chapeau de crêpe bleu orné de pâquerettes, et de l'autre côté de la table se trouvaient toutes les pièces d'un trousseau, taillées et prêtes à être cousues, y compris une robe de satin blanc et un voile de tulle. Miette faisait une toilette et un trousseau de mariée, et la future propriétaire de cette toilette et de ce trousseau, assise sur une petite chaise, la regardait avec l'éternel sourire de ses yeux d'émail. — Cette belle fiancée était une poupée de porcelaine.

Tel était le métier de Miette : couturière pour poupées. Elle y gagnait très-bien sa vie et celle de Carilès, qui s'imaginait encore gagner quelque chose avec ses moulins à vent, et à qui Miette laissait cette illusion pour ne pas le chagriner, mais qui en réalité n'aurait pu vivre sans le travail et les soins de l'orpheline. Miette travaillait pour un grand magasin, et beaucoup de petites filles riches et paresseuses, qui voulaient avoir des poupées bien mises sans se donner la peine de coudre pour elles, les lui envoyaient en lui commandant un trousseau de dame, de pensionnaire ou de petit garçon, ou même une layette pour un enfant de trente centimètres de longueur. Miette était très-adroite et savait donner de la grâce à tout ce qu'elle faisait. Elle aurait pu être une bonne couturière ou une habile modiste ; mais il aurait fallu quitter Carilès, et Carilès ne pouvait se passer d'elle. Elle avait donc adopté définitivement une occupation qui lui permettait de rester près de lui, de travailler sans quitter le logis ; et depuis un an environ elle se félicitait de plus en plus du parti qu'elle avait pris ; car le vieillard ne pouvait plus sortir seul. Sa vue s'était affaiblie peu à peu ; pendant longtemps il avait continué à parcourir seul les rues de Nantes, il les connaissait si bien ! Si peu qu'il y vît clair, il pouvait trouver son chemin et vendre sa marchandise. Il était aussi tellement habitué à faire ses petits moulins, qu'il avait pu continuer à en assembler les morceaux, que Miette lui taillait, tant que ses yeux avaient conservé un peu de vie. Mais maintenant c'était fini ! et Carilès était plongé dans la nuit.

Il n'était pas triste pourtant : Miette voyait pour lui. Miette veillait la nuit, sans qu'il le sût, pendant qu'il dormait, pour lui fabriquer des petits moulins, et quand le soleil était beau, elle prenait le bras du vieillard et le conduisait sur les promenades pour qu'il pût vendre son ouvrage. A la maison elle l'habillait, le soignait, le faisait manger ; elle lui chantait des chansons, elle lui racontait des histoires ;

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

elle lui faisait la lecture, quand elle n'était pas trop pressée d'ouvrage; et s'il est possible d'être heureux en étant aveugle, certes Carilès était heureux.

Il avait bien changé depuis le jour où il avait adopté Miette. C'était toujours le même Carilès, avec sa lévite et sa grande casquette; mais on eût dit un Carilès transfiguré. La lévite actuelle, taillée sur le patron de l'ancienne, était de bon drap propre et chaud, ainsi que la casquette; le col et les devants de chemise de Carilès étaient habilement repassés par Miette, et sa cravate formait un beau nœud. Ses cheveux, tout à fait blancs maintenant, étaient soigneusement peignés, ses souliers étaient bien cirés, et toute sa personne présentait un aspect propre et vénérable qui eût bien étonné l'ancien Carilès. Il avait tout à fait bon air lorsqu'il parcourait les allées des cours au bras de Miette, fraîche et gracieuse, avec son bonnet blanc, sa robe bien faite et son petit tablier noir. On les regardait, et le bonhomme redressait fièrement la tête quand il entendait murmurer sur son passage : « C'est le vieux père Carilès avec sa jolie fille. »

Miette cousait donc avec activité la garniture de la robe de mariée. C'était de l'ouvrage pressé; la noce devait avoir lieu le lendemain, et la propriétaire de la fiancée avait envoyé deux fois demander si *sa fille* serait prête. Aussi Miette, au retour de sa promenade quotidienne avec Carilès, s'était-elle hâtée de remonter chez elle et de reprendre son aiguille, au lieu d'entrer chez la dentellière du rez-de-chaussée, avec qui le bonhomme aimait à causer. Elle y avait laissé Carilès en train de vendre des moulins à quelques marmots du voisinage; il connaissait assez l'escalier pour pouvoir remonter sans danger quand il lui plairait de rentrer. Miette travaillait donc seule, quand elle entendit frapper du doigt à la porte. « Entrez! » dit-elle, et Jean Lebeau entra.

Miette le regarda avec étonnement. Jamais l'ouvrier n'était revenu de l'atelier de si bonne heure; et puis il avait une figure moitié joyeuse, moitié embarrassée que la jeune fille ne lui connaissait pas. Elle l'invita pourtant à s'asseoir et continua son ouvrage.

« Le père Carilès n'est pas ici? demanda Jean, en maniant d'un air distrait les pièces du trousseau de la poupée, comme pour se donner une contenance.

— Non, il est en bas à causer chez la voisine. Est-ce que vous vouliez lui parler?

— Oui... c'est-à-dire... enfin ça n'est pas pressé... C'est une robe de mariée que vous faites là, mademoiselle Miette? C'est une bien jolie chose qu'une robe de mariée!

— Oui, elle est jolie; mais c'est un peu lourd, le satin, pour une si petite personne. La semaine dernière, j'ai habillé une autre mariée en simple robe de mousseline, avec un voile de tulle, et je l'aimais beaucoup mieux.

— Oui, c'est cela! Une robe de mousseline avec un voile de tulle et une couronne de fleurs d'oranger! Voilà une toilette qui conviendrait bien pour la femme d'un maître menuisier! »

Miette le regarda et éclata de rire.

« Quelle drôle de figure vous faites, monsieur Jean! Qu'avez-vous donc dans la tête aujourd'hui? Est-ce que vous êtes chargé de choisir une toilette de noce?

— Je le voudrais bien! et si vous le vouliez aussi, ça serait vite fait. Je ne sais pas comment vous dire... Enfin, je suis maître menuisier depuis ce matin : mon patron se retire et me cède l'établissement. »

Miette devint sérieuse. Jean continua sans oser la regarder.

« On gagne de l'argent quand on est maître menuisier, puisque mon patron se retire avec des rentes; alors on peut se marier et soutenir toute une famille. Voilà pourquoi je viens vous demander, mademoiselle Miette, si vous voulez bien être ma femme et venir demeurer à l'atelier, avec le père Carilès, qui deviendra mon père aussi, et que je soignerai et respecterai comme si j'étais vraiment son fils. »

Miette ne répondit pas, et Jean, au bout d'un instant, se décida à lever les yeux vers elle. Elle était toute pâle, et ses lèvres tremblaient.

« Mon Dieu! mademoiselle Miette, est-ce que je vous ai fait de la peine? s'écria le pauvre garçon, prêt à pleurer.

— Non, monsieur, non, vous ne m'avez pas fait de peine. Ce qui me chagrine, c'est que je vais être obligée de vous en faire. Je ne veux pas me marier.

— Pas vous marier? Pourquoi!

— Écoutez-moi bien, je vous en prie, monsieur Jean. Quand j'étais une pauvre petite enfant abandonnée, Carilès, bien pauvre lui-même, m'a recueillie, m'a soignée, m'a aimée, m'a servi de père. Je n'ai jamais vu de saltimbanques depuis que je suis grande et que je peux comprendre les choses de la vie, sans frémir en pensant au sort qui devait être le mien. Puisqu'il m'a sauvée de cette terrible existence, je lui dois tout. Je lui dois bien plus que s'il était mon père, car enfin il n'était pas obligé de m'adopter. Il pouvait me laisser mourir de froid et de faim dans la rue, où il m'avait trouvée; ou bien, si j'avais vécu, où serais-je et que serais-je à présent? Personne ne peut savoir combien il a été bon pour moi, même quand je ne le méritais pas. Une fois, je me suis montrée vaniteuse et ingrate; j'ai pris occasion de ses dons pour le mépriser. Croyez-vous qu'il m'ait punie, qu'il m'ait chassée, comme il pouvait le faire? Non! Il n'a pas eu pour moi une parole de reproche; il a pleuré et il m'a pardonné, en s'excusant, pauvre cher père! de m'avoir causé de la peine. Oh! ces larmes-là je ne les oublierai jamais! Jamais je ne lui en ferai verser d'autres, je me le suis promis à moi-même. Je ne peux lui payer ma dette qu'en lui consacrant toute ma vie, tout mon travail, toute mon affection. Je ne me marierai jamais.

— Oh! mademoiselle Miette, s'écria Jean, si vous

croyez que c'est en me disant des choses pareilles, qui me montrent tout votre bon cœur, que vous allez me faire renoncer à mes projets, vous vous trompez bien; au contraire, je ne vous en aime que davantage d'être si reconnaissante et si dévouée. Vous ne m'avez donc pas compris? Je vous ai dit que le père Carilès serait mon père et que je me conduirais envers lui comme un fils. Vous n'avez qu'à demander à ma mère si je sais ce que c'est que les devoirs d'un fils; je suis bien tranquille, elle ne se plaindra pas de moi! Vous la connaissez bien, ma mère; vous n'avez pas peur qu'elle fasse de la peine au père Carilès? Elle nous aidera à l'aimer et à le soigner, et nous serons tous heureux. »

Miette secoua la tête.

« Vous m'attristez inutilement, monsieur Jean; ma résolution est bien arrêtée. Si mon père n'était pas devenu aveugle, s'il n'avait pas eu d'autre infirmité que la vieillesse, j'aurais eu assez de confiance en vous pour vous charger de la moitié de ma dette, et je n'aurais pas cru mal faire en vous acceptant pour mari. Mais il a perdu la vue! Il faut s'occuper de lui sans cesse, puisqu'il ne peut se rendre aucun service à lui-même. Il faut le soigner comme un petit enfant, plus qu'un petit enfant même; et ce devoir-là ne peut pas s'accorder avec les autres devoirs dont je me chargerais en entrant chez vous. Je sais qu'une femme doit s'occuper de son mari, qu'une ménagère doit s'occuper de son ménage, que la femme d'un maître ouvrier doit s'occuper des comptes de la maison, qu'une mère de famille doit s'occuper de ses enfants. Pourrais-je faire tout cela sans négliger mon père? Il est habitué dès qu'il étend la main à rencontrer la main de sa fille pour le guider où il veut aller, pour lui donner ce qu'il désire; il serait obligé d'attendre, de se priver. Il ne dirait rien, je le sais bien; il penserait : « Miette a autre chose à faire que de s'occuper de moi, » et il trouverait cela tout simple; mais il souffrirait, lui qui ne m'a jamais fait souffrir, et je ne veux pas qu'il souffre; j'aime bien mieux que ce soit moi! »


Miette ne répondit pas. (P. 386, col. 2.)

On entendit un peu de bruit derrière la porte; mais Miette et Jean étaient trop occupés pour y faire attention. La jeune fille reprit :

« Ne lui parlez pas de cela, monsieur Jean, je vous en supplie. Il n'aura pas de lui-même l'idée que je suis en âge de me marier; pour lui je suis toujours la petite Miette, et il vivra tranquille et heureux tant que personne ne viendra lui dire que je pourrais trouver du bonheur ailleurs qu'auprès de lui. Au lieu que s'il savait... Il ne comprendrait pas tout de suite, il serait étonné; mais en y pensant il pourrait s'imaginer, pauvre père! que j'ai du chagrin, des regrets... et il ne faut pas du tout qu'il croie cela... Oh! non, monsieur Jean, il ne

faut pas l'y faire penser; ce serait le pire chagrin pour moi! »

La voix de Miette s'éteignit dans les larmes, et elle pleura quelque temps ses deux mains sur ses genoux. Jean la regardait et pleurait aussi.

« Vous me faites bien de la peine, mademoiselle Miette, lui dit-il enfin. Je vous aimais pourtant bien, moi! Et quand je pense qu'un autre peut-être saura mieux vous persuader...

— Un autre! oh! ne le croyez pas! Si j'avais pu... si j'avais été libre... comme j'aurais été heureuse aujourd'hui! Mais puisque je suis obligée de vous refuser, soyez sûr que je ne me marierai jamais. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? Il faut avoir du courage dans la vie. S'il n'en coûtait rien pour faire son devoir, tout le monde le ferait. Allons, adieu, monsieur Jean; il faut que j'aille au-devant de mon père : il reste bien longtemps en bas. »

Elle se leva et alla ouvrir la porte; mais elle poussa un cri.

« Qu'est-ce que cela veut dire? un de ses petits moulins qui est tombé là! Voyez donc s'il n'est pas entré chez votre mère. »

Mme Lebeau était sortie et sa porte fermée à clef. Jean descendit l'escalier en courant. Il remonta presque aussitôt, pâle comme un mort.

« Il est arrivé malheur à mon père! s'écria Miette.

— Non... j'espère... je ne sais pas... Il paraît qu'il est monté quelque temps après moi, et qu'au bout d'un moment on l'a vu redescendre et sortir tout seul. Il marchait vite, comme s'il avait vu clair. La dentellière l'a appelé pour lui demander où il allait; il n'a pas répondu et n'a même pas retourné la tête.

— Il est monté jusqu'ici! il s'est arrêté à cette porte! dit Miette. Oh! mon Dieu! s'il avait entendu ce que nous disions! Vous croyez qu'il l'a entendu; vous en êtes sûr, je vois cela à votre air... Et à présent... comment faire pour le retrouver? »

Miette ouvrit la fenêtre et regarda dans la rue. Un épais brouillard obscurcissait l'air; on ne voyait pas à dix pas devant soi.

« Je vais le chercher d'un côté, vous de l'autre, dit-elle à Jean. Dieu aura peut-être pitié de nous.

— Non, dit Jean, il faut que vous restiez ici. Que deviendrait-il s'il ne vous trouvait plus quand il rentrera? Car peut-être que nous avons tort de nous inquiéter; peut-être qu'il sera bientôt de retour. Je vais me mettre à sa recherche et je vous promets de vous le ramener. »



XXIX

A travers le brouillard.

Le père Carilès n'était pas resté longtemps chez la dentellière. Il avait commencé par s'y installer commodément, assis comme d'habitude dans un vieux fauteuil de paille où l'on ne manquait jamais de le conduire dès qu'il entrait. Il avait vendu des moulins aux petits acheteurs qui l'attendaient; et puis il avait causé du temps qu'il faisait, du soleil qui avait réchauffé ses vieux membres et qui commençait à se perdre dans le brouillard, des affaires de Miette qui marchaient bien, et du voisin Jean Lebeau, qui était un si brave garçon, et qui venait, lui dit la dentellière, d'acheter l'atelier de son patron. Enfin, comme il était entré des personnes étrangères dans la chambre, Carilès, jugeant qu'il n'avait plus rien à faire là, avait tout doucement gagné l'escalier. Arrivé à sa porte, comme il était un peu essoufflé d'avoir monté, il s'arrêta pour se reposer, et il saisit quelques paroles qui lui donnèrent envie d'en entendre davantage. Il écouta donc; et quand il eut écouté quelques instants, au lieu d'ouvrir la porte et d'entrer chez lui, il se détourna, redescendit l'escalier en chancelant, sortit sans entendre la dentellière qui l'appelait, et s'en alla au hasard dans la rue, sans savoir où il allait, ni ce qu'il cherchait.

Il marchait, il marchait toujours, grelottant sous l'épais brouillard qui pénétrait peu à peu ses vêtements de son humidité glaciale. Le temps s'écoulait, et le jour s'assombrissait de plus en plus. Les rares passants qui remarquaient Carilès s'étonnaient de le voir. « Un marchand de moulins à vent! à qui croit-il les vendre, par un temps pareil? Tous les petits enfants jouent au coin du feu, et ne mettent même pas le nez à la fenêtre. » Puis, comme chacun d'eux était pressé de rentrer et de retrouver la chaleur de son foyer, on passait rapidement et Carilès continuait sa marche égarée.

Il avait comme du feu dans la tête et dans le cœur. Il ne raisonnait pas, il souffrait. Peu à peu cependant il rassembla ses idées, il se rendit compte de ce qui se passait, il se rappela nettement ce qu'il avait entendu et sa douleur ne diminua pas, au contraire. Miette n'était plus une petite fille! Miette était une femme, et elle pouvait souhaiter, comme les autres jeunes filles, de se marier, d'avoir une famille à elle, d'être maitresse de maison! et elle le souhaitait, en effet! N'avait-elle pas dit à Jean Lebeau qu'elle eût été heureuse de devenir sa femme, si... — si le vieux Carilès n'eût pas été de ce monde, — se disait-il.

Ainsi c'était lui, Carilès, qui aimait tant Miette, lui qui aurait donné sa vie pour elle, c'était lui qui l'empêchait d'être heureuse! Car elle ne serait jamais heureuse, elle ne se marierait jamais, elle

l'avait dit à Jean Lebeau. Elle resterait toujours avec Carilès, et elle lui cacherait son chagrin ; elle le tromperait, elle ferait semblant d'être gaie, elle chanterait, elle rirait ; et comme il était aveugle, il ne verrait pas ses yeux rouges, et ne saurait pas quand elle aurait pleuré. Elle le croirait du moins ; mais lui, il devinerait sa tristesse, à sa voix, à ses mouvements, à tout ! et il serait aussi malheureux qu'elle, plus même, puisqu'il aurait de plus le remords de causer son chagrin !

Tout en pensant et en souffrant ainsi, Carilès était arrivé bien loin de sa demeure, lorsqu'il se heurta contre un passant qui marchait très-vite. Carilès céda au choc, tourna sur lui-même, et serait tombé, si le passant ne l'eût retenu par le bras et ne l'eût remis sur ses pieds, un peu brusquement à la vérité, en lui disant d'un ton bourru :

« Que diable ! faites donc attention !

— Pardon, monsieur, je ne l'ai pas fait exprès, » répondit doucement Carilès. Et il reprit sa marche.

« Le pauvre homme n'a pas l'air trop solide sur ses jambes, murmura l'autre, apaisé par l'humble réponse du bonhomme. Bah ! quelque ivrogne, sans doute..... Il n'a pourtant pas l'air d'avoir bu..... Mais où va-t-il donc ? il est bien près du bord de l'eau, à ce qu'il me semble : le pied n'aurait qu'à lui glisser... »


Un bras vigoureux l'arrêta (P. 389, col. 1.)

Il prit sa course, et en trois enjambées il eut rattrapé Carilès.

Celui-ci ne savait pas où il était et ne s'en inquiétait guère. Il avait passé par tant de rues, au hasard, qu'il avait fini par se trouver sur le quai de l'Erdre, à un endroit où il n'y avait plus de parapets, et où la berge couverte d'une herbe rendue glissante par le brouillard s'abaissait tout à coup en pente rapide jusqu'à l'eau noire et profonde. Le vieillard marchait tout au bord sans s'en douter ; et le passant arriva près de lui juste au moment où son pied quittait le terrain uni, et où il allait rouler en avant sur la pente gazonnée. Il sentit le sol manquer sous ses pas, étendit les bras et jeta un cri..... mais il ne tomba pas ; un bras vigoureux l'arrêta, l'entoura, et le replaça sur le quai.

« Ah çà, mon brave homme, qu'avez-vous donc ? lui dit le passant qu'il avait heurté quelques instants plus tôt. Si je ne m'étais pas trouvé là, vous rouliez dans l'Erdre, et vous savez qu'on ne s'en retire guère, surtout par le brouillard et la nuit. Est-ce que vous aviez envie de vendre vos moulins aux poissons ?

— Je vous remercie bien, monsieur..... je vous demande pardon, monsieur..... je ne savais pas que j'étais au bord de l'eau. C'est que je suis aveugle, voyez-vous, monsieur.....

— Aveugle ! j'aurais dû m'en douter, s'écria l'autre en se frappant le front. Et comment vous laisse-t-on aller tout seul dehors, sans même un chien pour vous conduire ! Vous n'avez donc pas d'enfants, pas de parents, rien, personne ? »

Le pauvre Carilès ne répondit que par un gémissement.

« Allons, allons, calmons-nous. Vous avez du chagrin, je vois cela ; vous allez me le conter en route, car vous pensez bien que je ne vais pas vous abandonner tout seul au bord de l'eau. Donnez-moi le bras, là ! A présent, dites-moi votre adresse, que je vous reconduise chez vous. Vous demeurez bien quelque part ?

— Vous êtes bien bon, monsieur ! dit Carilès effrayé tout à coup à la pensée de l'inquiétude que devait avoir Miette, depuis si longtemps qu'il était parti. Oui, il faut que je retourne chez ma petite Miette ; je suis sûr qu'elle me cherche, qu'elle est inquiète, la chère enfant ! et c'est encore moi qui lui cause ce chagrin-là ! Je suis sorti comme un fou, sans savoir ce que je faisais :



j'étais trop malheureux ! A présent je vais rentrer, je tâcherai d'être gai, et puis..... pourvu que le bon Dieu me rappelle bientôt ! »

Et, toute sa douleur le reprenant, Carilès fondit en larmes.

Ils étaient arrivés sur le cours Saint-André. Le sauveur de Carilès le fit asseoir sur un banc, et,

l'encourageant avec bonté, il lui fit raconter son histoire. Ensuite, tout en le soutenant et en le consolant, il le mena jusqu'à une station de voitures, monta avec lui dans un fiacre, et donna tout bas au cocher une adresse qui n'était pas celle de Carilès.

XXX

Perdu et retrouvé.

Cependant Jean Lebeau arpentait au hasard les rues de Nantes, s'informant, cherchant, et regardant de tous ses yeux : personne n'avait vu Carilès. Dès que le jeune homme apercevait une forme humaine, estompée par le brouillard, qui eût quelque ressemblance avec le fugitif, il s'élançait sur ses traces : et à chaque fois c'était une nouvelle déception. Le pauvre garçon avait le cœur déchiré ; il se représentait les angoisses de Miette ; il craignait qu'elle ne lui reprochât d'être cause du malheur de Carilès, et il continuait à chercher, sans grande espérance de réussir : Nantes est si grand ! mais il n'osait pas revenir seul auprès de la jeune fille.

Le soir était venu, la ville s'éclairait peu à peu, et les lumières rayonnaient dans le brouillard d'une lueur terne et rougeâtre, qui ne pouvait parvenir à dissiper l'obscurité. Jean fut tout à coup violemment heurté par le brancard d'une voiture.

« Gare donc! » s'écria le cocher en arrêtant son cheval.

Jean se rejeta de côté ; et dans ce mouvement, il aperçut les gens qui étaient dans la voiture.

« Père Carilès ! s'écria-t-il en s'élançant sur le marchepied et en se cramponnant à la portière. Père Carilès ! où allez-vous ? vous voulez donc faire mourir Miette de chagrin !

— C'est Jean ! monsieur ! dit l'aveugle à son compagnon. Faites arrêter, je vous en prie, que je parle à Jean !

— Montez avec nous, monsieur Jean, dit le sauveur de Carilès. Nous vous expliquerons tout, et la voiture vous mènera ensuite chez Mlle Miette ; de cette façon elle sera plus vite rassurée. »

Jean n'avait pas le loisir de s'étonner, il était trop content d'avoir retrouvé Carilès. Il obéit, et la voiture repartit et se perdit bientôt dans le brouillard.

Que faisait pendant ce temps la pauvre Miette, restée seule avec son inquiétude ? Elle avait essayé de reprendre son travail, mais ses mains tremblantes ne pouvaient tenir l'aiguille. Elle avait ranimé le feu, et approché de la cheminée le fauteuil de paille où l'aveugle s'asseyait le soir, elle avait mis sa pipe sur une petite table à portée de sa main, disposé ses pantoufles et sa vieille lévite à leur place habituelle, et puis elle avait fondu en larmes à la pensée que peut-être ces apprêts étaient inutiles et qu'elle ne le reverrait plus jamais ! « Si la voisine rentrait, se disait-elle, je la prierais d'attendre mon père et de prendre soin de lui quand il reviendra, et j'irais à sa recherche, je le trouverais peut-être, moi ! »

Mais la voisine ne rentrait pas, et Miette restait inactive et désolée. Elle pensait aussi au chagrin de Jean, et c'était une peine de plus pour elle. Plusieurs heures se passèrent ainsi, et Miette allumait tristement la lampe, en pensant aux bonnes soirées qu'elle avait éclairées, lorsque des pas précipités se firent entendre sur l'escalier. Miette ouvrit sa porte, le cœur palpitant, et sa lampe éclaira le visage joyeux du jeune menuisier qui montait les marches quatre à quatre.



Vous l'avez retrouvé, s'écria-t-elle. (P. 390, col. 2.)

« Vous l'avez retrouvé ! s'écria-t-elle.

— Oui, il vit, il se porte bien ; vous le reverrez. »

Miette, d'abord, ne trouva pas de paroles. Elle rentra chez elle, s'assit et se mit à pleurer tout doucement.

« Que vous êtes bon ! dit-elle enfin, Mais est-ce bien sûr ? Qui vous l'a dit ? Où est-il ? Pourquoi n'est-il pas avec vous?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé, il m'a parlé longuement ; ainsi rassurez-vous. Il vous recommande d'être tranquille et de ne pas vous inquiéter...

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas ramené ? On me cache quelque chose : il est malade, blessé, que sais-je, moi!

— Il n'est pas malade, il n'est pas blessé, mais il ne peut pas revenir à la maison aujourd'hui, ni demain ; vous le reverrez dans quinze jours, au plus tard.

— Quinze jours ! et je ne pourrai pas aller où il est?

— Non, c'est défendu..... Mais ne pleurez donc pas ! Voyons : ai-je l'air d'un porteur de mauvaises nouvelles ? »

Jean avait l'air si radieux que Miette se sentit un peu rassurée.

« Quinze jours loin de lui ! dit-elle tristement. Il faut qu'il soit bien changé pour consentir à me faire ce chagrin-là !

— Bah ! c'est un petit mal pour un grand bien. Moi, j'ai la permission d'aller le voir, et je vous apporterai tous les soirs de ses nouvelles. Ma mère, que j'ai rencontrée tout à l'heure, et à qui j'ai conté ce qui se passe, viendra demeurer avec vous pour que vous ne soyez pas seule, et .... ayez bon courage, je vous promets que tout ira bien. N'avez-vous pas confiance en moi ? »

Un faible sourire de Miette lui répondit. Jean, craignant probablement de ne pas savoir se taire, s'il restait près d'elle, lui souhaita le bonsoir et se retira, et Miette demeura seule, livrée à ses réflexions, et se creusant en vain la tête pour deviner ce qu'on ne voulait pas lui dire.

A suivre. Mme Colomb.



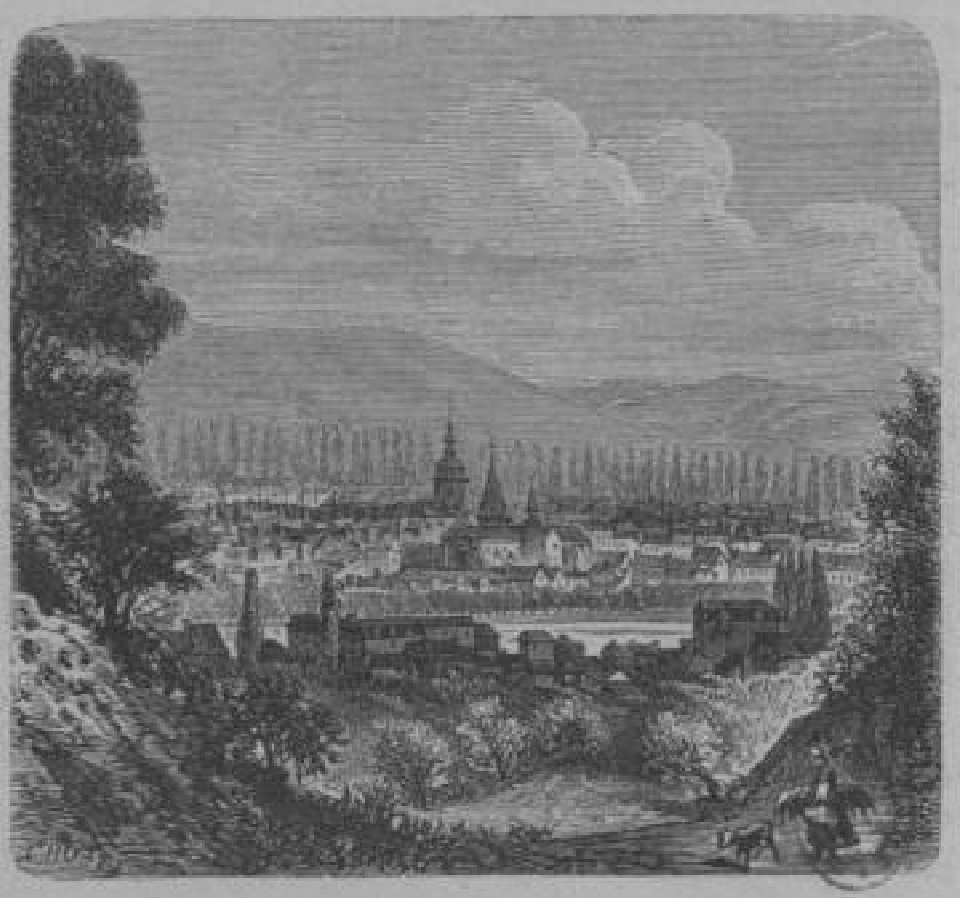
A TRAVERS LA FRANCE[1]

—

BAR-SUR-AUBE.

L'Aube, dont le nom, pris du latin, signifie « rivière blanche », coule dans une vallée aux pentes douces, aux sites riants, où elle ralentit comme à plaisir ses eaux, pour prolonger le plus possible son heureuse existence. Elle ne se dirige qu'avec regret vers le fleuve qui doit l'absorber, et trouve même le moyen de parcourir plus de vingt lieues sans se rapprocher de la Seine. Parmi les villes que son passage rend belles et agréables, Bar-sur-Aube, qui doit son surnom à la rivière, tient le premier rang. Les Romains, les Gaulois peut-être, avaient déjà apprécié les charmes du lieu où elle s'élève, car une bourgade existait sur la hauteur la plus voisine à l'époque de l'invasion franque. L'antique Bar n'échappa point aux désastres qui accompagnèrent les incursions des barbares dans la Gaule : elle fut ruinée ; mais ses habitants n'entendirent point quitter leur jolie vallée, et ils reconstruisirent leurs maisons au bord même de la rivière. Plus heureuse, la nouvelle ville, malgré les siéges qu'elle subit sans doute, comme toutes les villes du moyen âge, malgré la peste qui la ravagea au XVIIe siècle, a vécu et prospéré, et la première Révolution en a fait la première sous-préfecture du département de l'Aube.

Aujourd'hui Bar, en ville qui n'a point à rougir de son passé, conserve avec soin les principaux édifices qu'elle possédait au moyen âge. Ses deux églises appartiennent en grande partie à la belle époque de



Bar-sur-Aube.

l'ancienne architecture religieuse, c'est-à-dire aux XIIe et XIIIe siècles. Le pont de l'Aube est toujours celui où s'accomplit en 1441 un acte de justice dont l'histoire doit savoir bon gré à Charles VII. Lorsque ce roi, justement appelé le Victorieux, eut ramené à l'obéissance les grands seigneurs et son propre fils, révoltés contre lui, il se sentit assez fort pour punir Alexandre de Bourbon, le chef le plus redoutable des Écorcheurs. Ces *Écorcheurs* étaient des soldats qui rançonnaient et massacraient les campagnards, lorsque les trêves ou les traités de paix les laissaient inoccupés. Alexandre fut arrêté, enfermé dans un sac et jeté dans l'Aube du haut du pont de Bar. Ces sortes de *noyades* étaient fort à la mode au XVe siècle. Une chapelle fut construite sur le pont même pour rappeler cette exécution juridique ; on l'y voit encore, et si elle n'est pas le monument le plus beau de Bar, elle en est du moins le plus original.

A. Saint-Paul.

1. Voy. pages 320 et 334.

CATASTROPHE

Un proverbe affirme que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, et ce proverbe a bien raison. Un autre proverbe déclare que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et ce proverbe n'a pas tort non plus.

Il y avait dans la maison de M. Saumier, homme d'affaires, trois amis qui se gâtaient mutuellement, et qui, de plus, étant oisifs, ne savaient qu'imaginer, en fait de mauvais tours, pour tuer le temps et charmer leurs loisirs.

De ces trois amis, deux étaient chats, et le troisième collégien. L'un des deux chats s'appelait Brunet, parce que son pelage était d'un brun clair, tavelé de brun foncé. Le second s'appelait Miroux, je n'ai jamais su pourquoi. Le collégien s'appelait Georges, parce que ses parrain et marraine en avaient décidé ainsi.

Malgré ses formidables moustaches qui lui donnaient l'air d'un capitaine Fracasse, Brunet était d'un caractère doux et inoffensif. Quoiqu'il aimât beaucoup le lait sucré, il n'aurait jamais imaginé, à lui tout seul, de sauter par la fenêtre de la cuisine, au risque de tomber sur le fourneau et de se roussir les poils aux charbons ardents ; tout cela pour laper le déjeuner de Françoise, tandis que Françoise bavardait avec la marchande de poulets. Il osa le faire cependant. Mais pourquoi l'osa-t-il ?

Parce que Miroux bien repu, n'ayant aucun intérêt personnel à tenter l'aventure, s'était dit : « De deux choses l'une, ou Françoise y perdra son déjeuner, ce qui est une chose bien agréable à penser ; ou elle donnera la chasse à Brunet, ce qui sera un merveilleux passe-temps. » Pour piquer Brunet au jeu, il l'appela poltron, dans sa langue. Chat ou non, on n'aime pas à s'entendre traiter de poltron ; d'ailleurs Brunet était gourmand, Miroux le savait bien. Miroux le bon apôtre démontra à son camarade que l'entreprise était facile, que la fenêtre était basse, que Françoise en avait toujours pour une heure à bavarder, que le lait sucré était un mets digne des dieux, que Françoise ferait une drôle de figure, et qu'ils en riraient longtemps ensemble. Brunet lapa le lait sucré ; Brunet se moqua de Françoise, en se léchant les moustaches, à son nez et à sa barbe, accroupi sur le mur du jardin. Enorgueilli de se trouver si brave, il inaugura cette série de mauvais tours qui devaient le conduire à une catastrophe.

Miroux était, lorsque Georges commença son éducation, simplement éveillé et facétieux. Il fut bientôt passé maître en fait de singeries et de diableries. Toutes les personnes qui ont connu Miroux dans sa jeunesse s'accordent à dire qu'il n'aurait jamais eu, de son chef, l'idée de se fourrer dans le carton à chapeau de M. Saumier. C'est Georges qui avait imaginé cette plaisanterie. Encore, lorsque le chapeau n'était pas dans le carton, il n'y avait que demi-mal. Mais un jour que le chapeau y était, Miroux eut l'idée d'aller voir si ce réduit était toujours aussi confortable. Notez que Miroux était forcé pour y entrer de se pelotonner sur lui-même de la façon la plus gênante. Mais, vous savez, l'attrait du plaisir défendu !

La pression exercée par le corps de Miroux sur les parois de sa prison, les efforts qu'il avait faits pour y entrer, ceux qu'il fit pour en sortir, dilatèrent les flancs du chapeau. Quand M. Saumier voulut le mettre sur sa tête, il fut tout surpris et tout indigné de le trouver si grand et si affreusement gondolé. Par bonheur, il s'aperçut à temps de la métamorphose. Mais s'il ne s'en était pas aperçu, quel scandale ce chapeau déformé aurait causé sur le boulevard ! Les envieux et les méchants n'auraient pas manqué de dire que M. Saumier s'était ruiné à la Bourse. Quel coup terrible pour la réputation d'un homme d'affaires !

Si Georges n'avait pas été lié avec Brunet et avec Miroux, tout paresseux qu'il était, il aurait peut-être travaillé un tout petit peu, ne fût-ce que pour se désennuyer. Mais il avait toujours ses deux camarades à ses côtés, ou sur ses épaules, ou sur ses cahiers. Son professeur se plaignait amèrement de son écriture, de ses barbarismes et de ses solécismes ; Georges ne répondait rien, mais il se disait en lui-même : « Si l'on croit que c'est facile de bien écrire quand Brunet mordille tout le temps le bout du porte-plume ! Si l'on croit que c'est facile de chercher ses mots dans le dictionnaire, lorsque Miroux s'est mis en tête de rester assis dessus comme un presse-papier ! Comment puis-je savoir ma leçon d'*Athalie*, quand Miroux et Brunet emportent le livre pour jouer et le cacher derrière la pompe ! »

« A d'autres ! aurait pu répondre le professeur, s'il avait connu à fond la vie intime des trois amis. Si Brunet mordille le porte-plume, c'est que vous lui avez appris à le mordiller. Le jour où vous avez mis *facior* dans votre thème, Miroux n'était pas assis sur votre dictionnaire, mais vous aviez passé tout votre temps à faire avec de l'encre des moustaches à la figure débonnaire qui termine le balancier de la pendule. Le jour où vous n'avez pas su votre *Athalie*, le livre était sur votre table, mais vous aviez imaginé de mettre un fil au balancier, au bout du fil votre *Athalie*, et vous aviez excité vos complices à se jeter sur ce gibier d'une nouvelle espèce. C'est vous qui avez attiré l'attention des deux chats sur ce balancier auquel ils ne songeaient pas, et Dieu sait tout ce qui en résultera plus tard ! »

Il en résulta qu'un beau jour, la table ayant été poussée près du mur, Brunet et Miroux sautèrent dessus, et donnèrent tant de coups de pattes au balancier que la pendule retarda d'une grande demi-heure.

Un malheur n'arrive jamais seul. M. Saumier, qui avait donné sa montre à réparer, regarda l'heure



Brunet et Miroux donnèrent tant de coups de pattes au balancier. (P. 392, col. 2.)

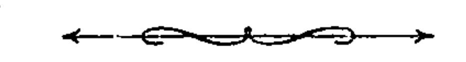
à la pendule, manqua un rendez-vous d'affaires, et faillit perdre beaucoup d'argent.

« Non-seulement ces chats sont inutiles ici, dit l'homme d'affaires exaspéré, mais encore ils sont nuisibles. Qu'on les fasse disparaître. » Brunet fut donné au tapissier, qui justement venait de rapporter un fauteuil. Ce tapissier lui rendit la vie dure, parce que Brunet froissait les étoffes en se vautrant dessus, et se faisait les ongles après les pieds des tables et des canapés. Miroux échut au porteur d'eau, qui l'enferma dans son grenier et lui conseilla de vivre de souris. Les souris ne manquaient pas dans le grenier du porteur d'eau, mais Miroux, habitué à un autre menu, commença par faire le difficile. Pressé par la faim, il se mit en chasse ; mais sa longue oisiveté l'avait rendu lourd et malhabile. Il jeûna donc souvent et devint aussi maigre qu'une belette.

« Ce petit garçon ne fait rien que des sottises ! continua M. Saumier, qu'on le mette pensionnaire au collége ! »

Et le petit garçon « qui ne faisait rien que des sottises » fut mis au collége.

J. Girardin.



L'AFRIQUE CENTRALE[1]

II

Voyage de Speke et Grant (*suite*).

Le 7 juillet, après six mois de séjour à l'intéressante cour de l'Ouganda, les voyageurs se remirent en marche. Le plan de Speke était de longer les bords du lac Victoria jusqu'au point où ses eaux s'écoulent vers le nord et de suivre ensuite ce cours d'eau qu'il considérait comme la partie supérieure du Nil. Il y arriva le 27 juillet.

« L'expédition, dit-il, avait désormais atteint son but. Je voyais l'antique Nil sortir du Victoria Nyanza. Je m'assurai que selon toutes mes prévisions, ce grand lac donne naissance au fleuve sacré sur lequel a flotté Moïse enfant.

« L'extrémité méridionale la plus reculée du lac, qui forme après tout *le vrai point de départ du Nil*, donne au fleuve mesuré en ligne droite l'étonnante longueur de 2300 milles (3990 kilomètres), ce qui dépasse la onzième partie de la circonférence du globe. »

Désormais, selon Speke, le grand problème était résolu ; ces sources du Nil tant cherchées étaient enfin trouvées. Il ne restait plus maintenant au voyageur qu'à continuer sa route vers le nord en suivant le cours du fleuve qui s'échappe du Victoria Nyanza, jusqu'au point où il se confond avec la partie du Nil déjà connue. Il lui fallait pour cela obtenir l'autorisation de passage de Kamrasi, le roi de l'Ounyoro, sur les terres duquel il venait d'entrer.

Ce roi, à l'annonce de l'approche des voyageurs, leur intima l'ordre de battre en retraite, puis, se radoucissant subitement, il les autorisa à venir camper près de sa capitale, Chagusy. Mais hélas ! l'Ounyoro n'était plus l'Ouganda ; au lieu des bons sujets de Mtésa, si affables, si relativement policés, on avait affaire ici à des nègres sauvages, soupçonneux, avides, qui ne supportaient la présence des Européens que par une lâche crainte tempérée par l'espoir de présents considérables.

Du 9 août au 18 septembre, les voyageurs durent attendre, campés dans un marais et presque dénués du nécessaire, le bon plaisir de Sa Majesté Kamrasi, qui daigna enfin leur accorder une entrevue.

« Le roi, dit Speke, nous attendait sur un tabouret de bois que supportaient, au sommet d'un tertre gazonné, deux tapis superposés, l'un de peau de vache et le second de peaux de léopards. Ainsi enveloppé de mbugu (sorte d'étoffe de cuir), calme, impassible et muet, on aurait dit un pontife dans toute la majesté de son rôle. Ses cheveux, longs d'un demi-pouce, formaient de petits nœuds autour de sa tête. Kamrasi a les yeux très-fendus, le visage étroit, le nez proéminent et, quoique fort bel homme, est moins grand que Roumanika. Une peau de vache, formant dais sur le toit de la hutte, arrêtait la poussière dans sa chute, un rideau marquait la portion inférieure du petit édifice en dehors duquel étaient assis douze à quinze des principaux courtisans.

« Nous prîmes séance sur nos tabourets de fer, et notre domestique étala nos présents au pied du trône. A cette cérémonie succéda un silence de mort, que je finis par rompre en m'informant de la santé du monarque et en lui racontant que j'avais voyagé six longues années[1] pour en venir à cette entrevue qui comblait tous mes vœux. »

Le résultat de l'entrevue ne fut cependant pas satisfaisant. Speke y apprit que le Nil, sortant du Victoria Nyanza, allait, après avoir traversé l'Ounyoro, se jeter à l'ouest dans un grand lac, le Louta Nzighé, d'où il ressortait pour prendre sa course vers le nord ; mais Kamrasi s'opposa formellement à ce que le voyageur s'avançât dans cette direction.

Malgré les prières et les présents, le despote nègre ne voulut pas se laisser fléchir et, le 8 novembre, Speke dut se décider à continuer sa route, en laissant sans solution cette nouvelle phase du problème. Il était évident que ce lac devait jouer dans le système supérieur du Nil un rôle aussi important que le Victoria. Après quelques jours de marche, il dut abandonner le Nil, qui courait vers le mystérieux Louta Nzighé, mais le 13 janvier il retrouva de

1. Suite et fin. — Voy. pages 359 et 378.

1. Les natifs de l'Ounyoro comptent les années de cinq mois.

nouveau ce fleuve, qui, sorti du lac, courait maintenant vers le nord.

Enfin le 15 février 1863, près de trois ans après leur départ de Zanzibar, Speke et Grant arrivaient à Gondokoro, ayant ainsi accompli pour la première fois la traversée de l'Afrique équatoriale, entreprise réputée jusqu'alors impossible. Ils pouvaient en effet se considérer à Gondokoro comme au terme de leur voyage; la route qu'il leur restait à faire : descendre le Nil jusqu'à la Méditerranée, voyage qui eût en sens inverse fait reculer plus d'un explorateur il y a vingt ans, n'offrait plus de difficulté pour eux.

A Gondokoro, les voyageurs avaient trouvé un de leurs compatriotes, Baker, qui s'était porté à leur rencontre dans l'espoir de pouvoir leur venir en aide.

Nos lecteurs savent déjà[1] quel fut le résultat de cette rencontre, qui amena Baker à découvrir ce lac Louta Nzighé, baptisé par lui lac Albert, que Speke n'avait pu approcher.

III

Pour terminer cet aperçu des connaissances actuelles sur l'intérieur de l'Afrique, il nous resterait encore à parler des dernières explorations du docteur Livingstone et de Schweinfurth, qui ont relié entre elles les découvertes précédentes et ouvert à la science de nouvelles voies ; mais il nous faut attendre pour cela la publication des travaux de ces deux illustres voyageurs.

Toutes ces explorations ont enfin déchiré le voile qui enveloppait cette mystérieuse Afrique ; désormais nous savons que ce pays, réputé un désert, est un des plus admirables pays de la terre, que ces fleuves et ces lacs sont sans rivaux ; mais, hélas! il est bien prouvé aussi que ce paradis est aux mains d'une race restée à l'état primitif, sauvage et peu susceptible d'entrer jamais dans la voie de la civilisation.

« Partout, dit notre éminent géographe M. Vivien de Saint-Martin, le nègre est resté un peuple enfant, gouverné par les instincts de la vie animale. Nulle part la moindre trace de la prédominance du sentiment moral sur l'impulsion physique. Et cependant cette région de l'Afrique recèle des éléments de prospérités égaux à ceux des parties du globe les plus favorisées. Mais les siècles se sont accumulés sans que les habitants aient su ni les découvrir, ni les mettre à profit.

« La terre est restée sauvage ainsi que l'homme. Supposez que l'Européen porte dans ces contrées son activité et son industrie ; qu'il mette la hache dans ces forêts éternelles, repaire de hideux reptiles et d'animaux sauvages ; qu'il ménage un écoulement régulier au trop-plein des pluies périodiques, qui crée les marécages et enfante à la fois les insectes venimeux et les miasmes mortels ; qu'il sache en même temps distribuer les eaux du ciel, ou faire jaillir les eaux souterraines pour répandre un principe fécondant d'humidité dans les cantons privés d'eaux permanentes ; qu'il ouvre des routes et crée de faciles communications ; qu'il fasse en un mot ce que les hommes de sa race ont fait autrefois dans les pays vierges de l'Europe, où se portèrent les premières colonies, ce qu'ils ont fait, depuis trois cent cinquante ans, dans les régions tropicales du Nouveau-Monde ; ce qui, aujourd'hui encore, se fait chaque jour sous nos yeux dans les solitudes sauvages de l'Amérique du Nord et de l'Australie ; supposez, dis-je, que l'Européen entreprenne ce travail de transformation dans les chaudes contrées de l'Afrique du Sud, comme il l'a déjà fait dans les territoires voisins de la pointe Australe : avec quelle rapidité tout y prendrait un nouvel aspect.

» Mais ce changement qui donnerait à la civilisation une terre jusqu'à présent déshéritée, ce changement que l'Européen seul peut opérer, le verrons-nous jamais s'accomplir? et quelle serait alors la destinée finale des peuples aborigènes? Immenses problèmes que le présent entrevoit à peine, et qui sont les secrets de l'avenir. »

LOUIS ROUSSELET.

1. Voy. vol. II, page 124.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE VII

Entrée triomphale de Férodia. — Le roi donne Abdallah à Kaloulou. — Abdallah revoit Simba et Motto. — On retrouve Sélim.

Le vingt-neuvième jour après la bataille de Kouikourou, Férodia fit son entrée triomphale dans le village de Katalamboula. La nuit précédente, des messagers étaient venus à la demeure du roi pour annoncer l'arrivée du chef victorieux. Aussi, le lendemain, vers midi, quand on aperçut du village un nuage épais de poussière sur la rive gauche de la rivière, les femmes cherchèrent de bonnes places pour bien voir. Alors commencèrent les cris d'allégresse et les chants de triomphe. Les guerriers Ouatoutas y répondirent de l'autre rive par un hourrah que l'on eût pu entendre du grand lac où se jette la Liemba.

Férodia s'avançait avec une lenteur calculée, annoncé à la multitude par le bruit des tambours qui imitaient le fracas du tonnerre. Un monarque civilisé n'eût pas mieux joué que Férodia le rôle de triomphateur. Quelle démarche! et quel acteur inimitable! Tout était remarquable en lui : son pas, ses enjambées de lion, ses jambes surchargées pour le moins de cent anneaux d'un laiton brillant. Rien de plus

1. Suite. — Voy. pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366 et 379.

royal que la négligence avec laquelle il appuyait ses bras alourdis par les bracelets d'ivoire, sur les épaules de deux jeunes guerriers, tout fiers d'un tel excès d'honneur. Il avait une manière à lui de secouer sa tête, ornée de tresses! C'était la majesté du triomphe personnifiée!

Katalamboula était assis sur son banc de terre, garni, pour cette cérémonie, de peaux de lion et de léopard. Il portait à la main une courte baguette à l'extrémité de laquelle était fixée une queue de girafe; il l'agitait d'un geste négligent pour écarter les mouches de sa figure. Kaloulou était à côté de lui, ainsi que les anciens et les conseillers de la tribu.

Férodia, la lance à la main, se tenait debout, isolé au centre du cercle formé par les esclaves, tout près des dépouilles enlevées aux Arabes. Il avait grand air, et montrait tout l'orgueil d'un chef victorieux. Il portait une robe cramoisie, taillée dans une couverture; l'extrémité de cette robe traînait à terre; elle était assujettie par un nœud sur l'épaule gauche, et laissait le bras droit complétement dégagé. Il se fit un silence de mort, et l'on entendit la douce voix de Katalamboula, qui disait :

« Férodia, nous t'avons attendu. Nous avons appris ton grand succès; nous savons que toi et tes Ouatoutas, vous avez battu les marchands arabes : parle, nos oreilles sont ouvertes. »

Férodia raconta son ambassade auprès d'Olimali, l'arrivée des Arabes, le siége de Kouikourou, l'intervention des Ouatoutas et la défaite des Arabes. Il fut souvent interrompu par la foule qui criait : « Eyah! eyah! », tantôt en signe de joie, tantôt en signe d'admiration pour l'orateur.

Alors, Katalamboula prit la parole et dit : « O Férodia, grand chef et vaillant guerrier; tu es comme mon bras droit; tu es un vrai lion à la guerre. Que le peuple écoute, et que les anciens ouvrent les oreilles. Quel roi a un guerrier semblable à Férodia? Il part du village les mains vides, et il y rentre les mains pleines. Nos enfants n'avaient-ils pas faim quand il est parti? Regardez, ils ne pleurent plus : leur estomac est rempli. Moi-même j'étais pauvre; quel roi peut maintenant comparer sa richesse à la mienne? Vraiment, tu es grand et bon, Férodia, et Katalamboula est content de toi. J'ai parlé. »


Le village du roi Katalamboula. (P. 395, col. 2.)

Alors le roi se leva pour examiner les esclaves, tandis que Férodia, marchant à côté de lui, arrêtait son attention sur ceux qui se recommandaient par quelque mérite extraordinaire.

Arrivé devant Abdallah, il ne put s'empêcher de montrer son étonnement naïf, et le plaisir que lui causait la vue d'un objet aussi extraordinaire.

« Vraiment, dit-il, ces Arabes sont étranges. Comment! ils sont tout blancs! »

Il toucha l'enfant, du bout du doigt, non sans quelque hésitation. Encouragé par Férodia, il poussa la témérité jusqu'à poser sa main sur l'épaule d'Abdallah. « Peau très-douce, » dit-il; puis il fit observer

que les cheveux du jeune Arabe ressemblaient à du poil de chèvre, après quoi il lui fit ouvrir la bouche et lui examina les dents. Sa conclusion fut que c'était là une bien étonnante créature; après quoi il demanda à Férodia ce qu'il comptait en faire?

« C'est au roi de commander, répondit Férodia d'un ton insinuant.

— Eh bien, j'en ferai cadeau à Kaloulou; mais il me semblait qu'il devait y en avoir trois; est-ce trois ou quatre?

— Il n'y en avait que trois de blancs. Il en est mort un en route, c'était le plus petit; le plus grand s'est sauvé, il y a environ cinq jours.

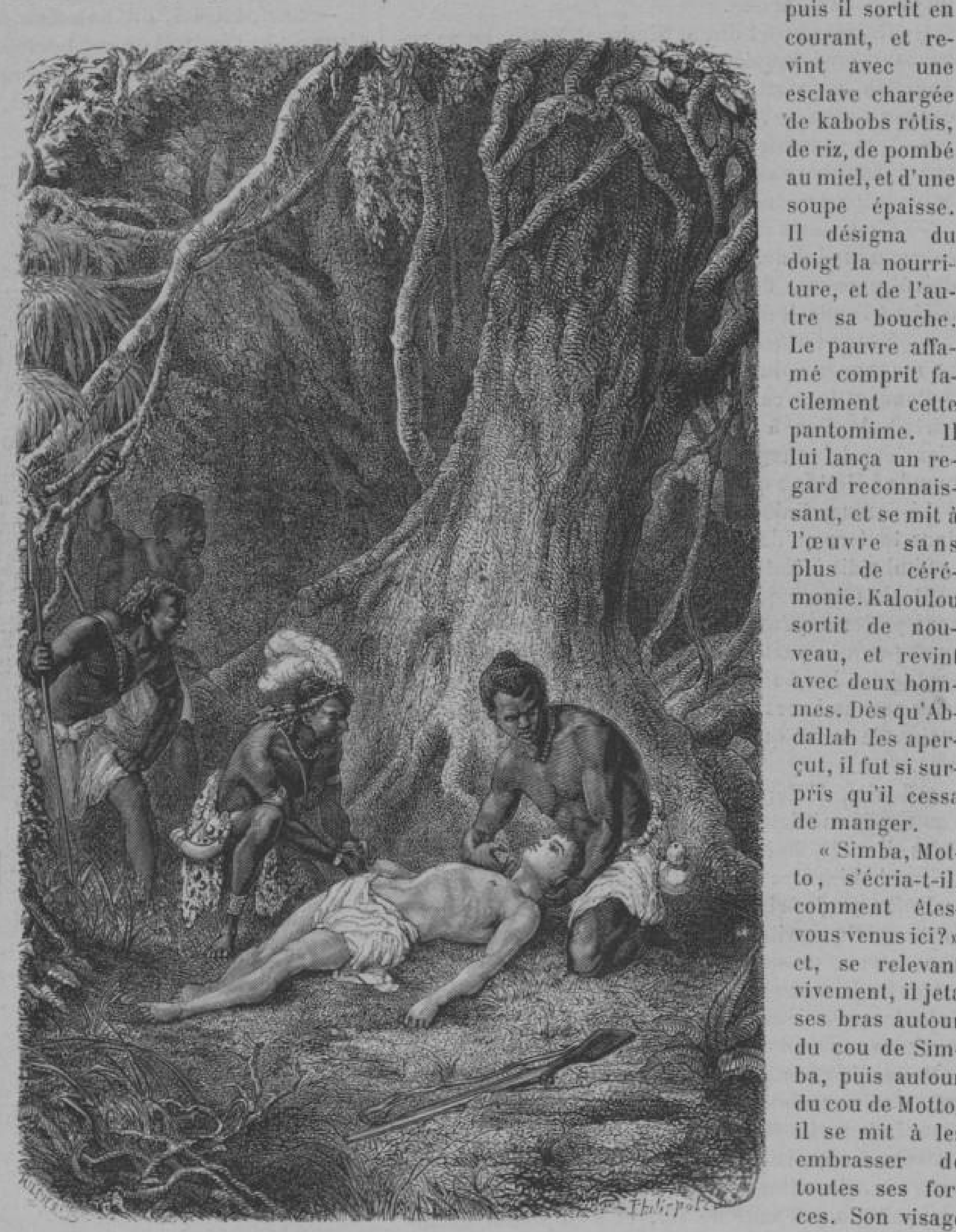
— Pourquoi s'est-il sauvé?

— Parce que c'était un fou. Je n'ai jamais vu d'âne aussi entêté. Plutôt que d'obéir, il a préféré aller mourir dans les bois, car il est impossible qu'il y vive. Il avait d'ailleurs de l'énergie comme deux guerriers, et, après tout, il aurait fait un excellent esclave.

— Quel est celui qui s'est sauvé? demanda Kaloulou.

— Puisque tu y tiens, répondit Férodia en souriant, voici ce que tu veux savoir : c'était un jeune Arabe à peu près de ton âge. C'était le fils d'un chef, et je suis porté à croire qu'il a été poussé à bout par les mauvais traitements de Tifoum.

— Tifoum Byah! s'écria Kaloulou; oh! alors, je ne m'étonne pas s'il s'est sauvé. Tifoum a la main dure. Il faut que je m'occupe de mon esclave blanc, et que je lui donne à manger. » Alors, se tournant vers Abdallah, il se servit du fer de sa lance comme d'un couteau, et coupa la corde qui l'attachait par le milieu du corps. Ensuite il lui fit signe de le suivre, et se dirigea vers sa case. Arrivé là, il regarda longtemps Abdallah avec curiosité, de la tête aux pieds, puis il sortit en courant, et revint avec une esclave chargée de kabobs rôtis, de riz, de pombé au miel, et d'une soupe épaisse. Il désigna du doigt la nourriture, et de l'autre sa bouche. Le pauvre affamé comprit facilement cette pantomime. Il lui lança un regard reconnaissant, et se mit à l'œuvre sans plus de cérémonie. Kaloulou sortit de nouveau, et revint avec deux hommes. Dès qu'Abdallah les aperçut, il fut si surpris qu'il cessa de manger.



Simba mit la main sur la poitrine de Sélim. (P. 397, col. 2.)

« Simba, Motto, s'écria-t-il, comment êtes-vous venus ici? » et, se relevant vivement, il jeta ses bras autour du cou de Simba, puis autour du cou de Motto; il se mit à les embrasser de toutes ses forces. Son visage était baigné de larmes de joie. Quant à Kaloulou, il prenait grand plaisir à les voir, et il souriait d'un bon sourire.

« Où sont Sélim, Moussoud et Isa? demanda le géant Simba.

— Ah! Simba, tout n'a été que malheur pour nous depuis que nous avons mis le pied dans l'Ourori; » et il lui raconta la mort d'Isa, l'évasion de Sélim, et

la mort de son propre frère, qui avait eu lieu le lendemain de la fuite de Sélim; il termina ainsi son récit : « Il a dû partir pendant que je dormais, car il n'était plus à côté de moi le lendemain matin. Je crois qu'il a pris un fusil et des javelines; car un des Ouatoutas fit grand bruit d'un fusil et de javelines qu'on lui avait prises.

— Il s'est sauvé ! dirent Simba et Motto, en se regardant avec inquiétude... Sélim est parti! Mais, Abdallah, ne vous a-t-il pas dit quelle direction il comptait prendre?

— Il me semble qu'il avait l'intention de retourner à Zanzibar; cependant, je crois aussi lui avoir entendu parler de Motto et de Katalamboula.

— C'est plutôt cela, dit Motto. Il s'est souvenu de ce que nous lui avions dit. Puisqu'il n'est pas ici, il doit être encore dans la forêt. A combien de jours d'ici est l'endroit d'où Sélim est parti?

— Nous sommes venus ici en six ou sept jours; je ne me rappelle plus exactement le nombre. »

Pendant tout ce temps, le regard de Kaloulou se portait de l'un à l'autre. Voyant une expression d'anxiété et de chagrin sur le visage de ses amis, il demanda à Motto ce qu'il y avait. Motto le lui expliqua.

Là-dessus, Kaloulou leur promit de les assister dans tout ce qu'ils entreprendraient.

Simba dit à Motto : « Dites au jeune chef que, s'il peut obtenir cinquante hommes de Katalamboula, sous prétexte qu'on a vu des éléphants dans la forêt, nous pouvons partir tout de suite. En nous dispersant dans les bois, ou nous trouverons Sélim, ou nous aurons de ses nouvelles, ou nous le tirerons des mains de ceux qui pourraient l'avoir fait prisonnier. »

Kaloulou déclara à Motto qu'il allait se mettre à l'œuvre immédiatement; et, en prononçant ces paroles, il sortit de la hutte.

Une demi-heure après, il revint, et informa Simba et Motto que les cinquante hommes attendaient à la porte. « Allons, vite, Motto, je grille de me distinguer à mon tour; sans cela, le nom de Férodia sera dans toutes les bouches, et personne ne connaîtra celui de Kaloulou; d'ailleurs, je veux voir ton jeune maître; je veux savoir s'il est aussi bon que tu le dis. »

Ils se dirigèrent vers le midi, et marchèrent jusqu'au soir, et le lendemain, environ deux heures avant le jour, ils étaient déjà en route. Vers midi, ils arrivèrent à un village.

Le chef du village fit une cour assidue à Kaloulou, prit place à côté de lui, et s'empressa de lui communiquer toutes les nouvelles du pays. Il lui raconta que, le matin même, un de ses hommes, en cherchant du miel sauvage, avait trouvé un fusil.

« Un fusil ! » dit Motto.

Kaloulou répéta son exclamation.

« Oui, un fusil.

— Bon, bon! dit Motto; mais votre homme n'a-t-il pas trouvé autre chose que ce fusil?

— Rien, mon frère. Que voulez-vous dire? N'était-ce pas déjà assez étrange de trouver un fusil dans une forêt où l'on n'en avait jamais vu?

— Mais, frère, dit Motto avec impatience, ce fusil n'était pas venu là tout seul.

— Oh! c'est le Bon-Esprit qui l'avait placé là pour moi.

— Chef, tais-toi, dit Kaloulou en levant la main. Connais-tu l'endroit où cet homme a trouvé le fusil?

— Seigneur, ton esclave est muet quand Kaloulou parle. Je ne connais pas l'endroit, mais cet homme vous y conduira. »

Au bout de deux heures, ils arrivèrent suivant le guide au pied d'un arbre, dans une des parties les plus fourrées du bois. Le feuillage était si épais qu'il interceptait complètement les rayons du soleil.

Quand l'homme eut bien exactement indiqué la place, les guerriers furent placés sur une même ligne, à cinquante pas l'un de l'autre, comme des tirailleurs, et reçurent l'ordre de s'avancer dans la direction de l'est. Ils devaient noter avec soin jusqu'aux moindres indices.

Il y eut, pendant deux cents mètres, un silence profond; tout à coup, un des hommes poussa un cri qui attira l'attention des autres. On le voyait de loin, avec toutes sortes de gestes qui marquaient la surprise, désigner un objet qui gisait sur le sol. Simba accourut des premiers, et bondit de joie en reconnaissant de loin son jeune maître. Motto se précipita avec la rapidité d'une flèche, et Kaloulou le suivit de près. Toute la bande se réunit, et le guide regarda avec stupéfaction le propriétaire du fusil qu'il avait trouvé le matin. Sélim était donc retrouvé; mais, hélas! dans quel état! Simba, le géant Simba, se mit à trembler de tous ses membres, et s'agenouilla, sans pouvoir dire un mot, à côté du corps.

Sélim ne donnait aucun signe de vie. Simba mit une de ses mains dans celle de l'enfant, et l'autre sur sa poitrine; Motto et Kaloulou suivaient tous ses mouvements avec une ardente curiosité.

« Il n'est pas mort, s'écria-t-il tout à coup; mon jeune maître Sélim est vivant. Dieu soit loué!

— Mais il ne vivra pas longtemps, si nous ne l'emportons pas pour le soigner et le réconforter, dit Motto, au comble de l'agitation et de l'inquiétude. »

Motto se dépouilla d'une partie de ses vêtements, qu'il étendit par terre. Simba et lui, avec des précautions infinies, y placèrent Sélim. De grosses larmes tombaient une à une des yeux de Simba. « Ah! le misérable, murmurait-il entre ses dents serrées, si nous sauvons Sélim, il me dira qui l'a mis dans un pareil état. Sinon, je le saurai par Abdallah. Et alors, il peut être sûr... » et il serrait les poings.

Simba et Motto, avec deux hommes désignés par Kaloulou, prirent les quatre coins de l'espèce de civière où gisait Sélim, et ils repartirent pour le village.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



LES OISEAUX INSECTIVORES

Les oiseaux insectivores sont nombreux. Nous connaissons en France plus spécialement le roitelet, le pouillot, le troglodyte, la riveraine, la mésange à longue queue, la mésange à moustaches, le gobe-mouche, l'hirondelle, le martinet, l'engoulevent, qui sont généralement des artistes habiles à construire leurs nids. Ce sont aussi de bons cœurs, dont l'instinct de sensibilité et de fraternité est très-développé, et qui montrent également un grand amour pour leur progéniture.

Les roitelets et les pouillots sont les plus petites espèces d'oiseaux de nos climats; ils sont natifs du nord et durs au froid, quoique très-délicats en apparence. Ils n'arrivent dans nos contrées que vers la saison des brouillards, alors que la gelée sévit rudement dans leur pays natal. Ils passent toute la belle saison dans les cimes des sapins des forêts norvégiennes où ils nichent, mais ils sont si petits qu'on a été fort longtemps sans découvrir leur nid.

Si l'on en croit l'histoire, ils ne l'établissent pas toujours dans les arbres. On rapporte qu'un jour saint Malo, en travaillant à la terre, se sentit accablé de chaleur. Il quitta son froc, qu'il suspendit à la branche d'un chêne, et reprit sa bêche. Un roitelet vint pondre un œuf dans son capuchon, qu'il prit sans doute pour un trou à nicher. Le solitaire en fut ravi, et se mit en prière pour remercier Dieu. Il laissa son froc sur l'arbre; l'oiseau pondit six autres œufs à côté du premier, les couva, les fit éclore, et éleva sa petite famille. Habituellement, le roitelet préfère le pin ou le sapin; il a deux couvées par an, l'une en mai, l'autre en juillet; la première est de huit à dix œufs, la seconde de six à neuf. La mère a construit seule le nid, le mâle l'a accompagnée sans l'aider, mais tous deux nourrissent leur progéniture, et cela n'est pas sans peine, car ils ne lui donnent que des insectes très-petits ou des œufs d'insectes.

Les pouillots ne sont pas plus gros que les roitelets; ils font des nids en boule, qu'ils cachent dans les trous de taupe ou dans des tas de feuilles, comme le rouge-gorge et le rossignol.

Le pouillot est le premier des oiseaux qui se soit avisé de se bâtir un nid clos de toutes parts, et dans lequel on entre par une ouverture latérale. Toussenel fait observer avec raison que ce système de bâtisse a été promptement adopté par la plupart des très-petits oiseaux de nos climats, qui ont très-bien compris que la forme sphérique était la plus favorable à la conservation et à la répartition égale de la chaleur.

La première ponte a lieu au commencement de mai : les œufs, au nombre de cinq à sept, sont allongés, lisses, d'un blanc de lait, semés de points rouges plus ou moins serrés. Le mâle les couve pendant le milieu du jour; la femelle le remplace tout le reste du temps, et elle couve avec une telle ardeur qu'elle se laisse souvent presque écraser plutôt que de s'envoler.

Les troglodytes construisent leurs nids en boule à l'instar des pouillots et des petites mésanges; on le trouve souvent dans les ronces, les rosiers, les épines, les lierres des arbres et des murailles, les troncs moussus des chênes, dans les solives percées des hangars, les toits de chaume, les fagots de bois. Parfois ils se bornent à réparer un nid qu'ils ont trouvé construit. Malgré toutes ces variations, le nid s'harmonise toujours parfaitement avec ce qui l'environne, au point qu'il est difficile de le découvrir; quelquefois l'oiseau montre une prédilection toute particulière pour certaines localités. Ainsi, Trinthammer parle d'un troglodyte qui voyageait dans une montagne avec des charbonniers; il se logeait dans leur cabane, y construisait son nid, que cette cabane fût bâtie au même endroit que l'année précédente ou dans un autre lieu. Souvent le troglodyte mignon construit plus de nids qu'il ne lui en faut pour ses pontes, et ce ne sont pas seulement les individus accouplés qui agissent ainsi, mais encore les mâles célibataires; ils se font des sortes de nids de plaisance.

Dans des conditions normales, le troglodyte mignon niche deux fois par an, une première fois en avril, une seconde fois en juillet. Chaque couvée est de six à huit œufs. Les deux parents les couvent alternativement pendant treize jours.

Toussenel raconte qu'il a vu, en 1854, à Paris, un couple de troglodytes, capturés au bois de Meudon, en avril, au moment où ils travaillaient à leur nid, reprendre en cage leur œuvre interrompue, et puis couver et amener à bien une superbe famille. « J'ai reconnu là, dit-il, que le mâle de cette espèce est un petit tyran domestique, attentif à nourrir sa femelle pendant l'incubation, mais la rappelant énergiquement à ses devoirs de maternité, et la renvoyant vivement à ses œufs aussitôt qu'elle se permettait de les quitter pour prendre l'air. »

Les fauvettes sont aussi des oiseaux chanteurs; ce sont de fidèles époux et de tendres parents. Pendant que la mère est occupée dans un buisson à construire son nid ou à couver ses œufs, le mâle se tient sur les arbres élevés du voisinage; il chante, il crie, il veille à ce qu'aucun ennemi n'approche. Si l'on vient trop près du nid avant qu'il soit terminé, les parents l'abandonnent et en construisent un nouveau: ils abandonnent même tous les œufs si quelqu'un les a touchés.

Les mésanges ne brillent pas absolument par la bonté de leur caractère querelleur, ni par leur humeur batailleuse et acariâtre. Hardies tant qu'elles sont en sûreté, elles sont d'une lâcheté sans exemple quand un danger les menace. La vue d'un oiseau de proie, le moindre sifflement, les rendent folles de

terreur; tremblantes devant les gros oiseaux, elles sont cruelles pour ceux qui sont plus faibles qu'elles; elles leur enfoncent leurs ongles dans le ventre ou dans la poitrine, leur ouvrent le crâne à coups de bec pour leur dévorer la cervelle. Hâtons-nous de dire, à la décharge de ces charmants petits oiseaux, que tous n'ont pas des mœurs aussi barbares, et que la plupart sont d'excellentes mères, des pondeuses hors ligne. On a trouvé dans un seul nid jusqu'à vingt-cinq œufs. M. de Tarragon, l'observateur infatigable et le dénicheur de toutes les espèces de nos pays, en a trouvé dix-huit. Dix-huit becs à nourrir! c'est une rude tâche; cela doit faire excuser bien des inégalités de caractère et même quelques cruautés : il faut bien vivre.

Quiconque a voulu toucher aux œufs d'une mésange en train de couver se rappellera toujours le sifflement aigu que la pauvre mère fait entendre.

Trois mésanges font leur nid de la même manière : la grosse charbonnière, la nonnette et la mésange bleue. Elles le composent toutes trois de poils d'animaux; ces poils servent en quelque sorte de liaison à la mousse qui forme la charpente inférieure du nid. Dans tous, les poils deviennent de plus en plus abondants à mesure que l'on approche de la coupe qui contient les œufs; mais la proportion de poils varie dans chaque espèce : la nonnette n'emploie presque que du poil pour tout son nid, la charbonnière un peu plus de mousse, et la mésange bleue de la mousse presque seule.

Une des plus jolies espèces de ces oiseaux est la mésange à longue queue. Rien n'est plus industrieusement construit que le nid de ce charmant oiseau : au lieu de le faire dans des trous de mur, d'arbre ou de racine comme les autres mésanges, il le place à dix mètres de hauteur, collé contre un peuplier, un tremble, un chêne; même un grand pommier. Quand le pays ne contient pas de grands bois, il le bâtit même dans un arbuste. Un fait remarquable, qui pourrait trouver place dans notre livre sur l'*Intelligence des animaux*, c'est que les nids de cette espèce, comme ceux de beaucoup d'autres, varient de forme suivant l'âge des constructeurs. Ainsi, d'après les observations de M. de Tarragon, les jeunes mésanges colleraient leur nid contre les arbres, tandis que les vieilles mères, ayant plus d'expérience, le suspendraient aux branches en lui donnant la forme globulaire. D'après cet observateur, le nid d'un jeune oiseau est toujours plus volumineux que celui d'un vieux. Le jeune, poussé par le besoin de nidifier, avant de bien savoir comment faire, commence par amasser des matériaux, les colle contre la mousse des arbres, et les empile ainsi jusqu'à ce que, son instinct se développant, il termine son œuvre suivant le vœu de la nature et les besoins de son espèce.

Gerbe fait remarquer que le nid de la mésange à longue queue offre ceci de particulier qu'assez souvent, sur deux de ses faces opposées, sont pratiquées deux petites ouvertures qui se correspondent de telle façon que la femelle ou le mâle puisse entrer dans le nid et en sortir sans être obligé de se retourner. Cette double ouverture est évidemment une prévoyance de l'amour maternel, afin que la queue soit à l'aise pendant l'incubation; et ce qui le prouve, c'est qu'après l'éclosion, et lorsque les jeunes peuvent se passer de la chaleur maternelle, en d'autres termes, lorsqu'il n'y a plus nécessité pour le père ou la mère de se tenir dans le nid, ceux-ci se hâtent de boucher une des deux ouvertures qu'ils avaient ménagées.

Ernest Menault.

Le nid de roitelet dans le froc de saint Malo. (P. 399, col. 1.)



Elle prit le bras de son père. (P. 403, col. 1.)

LA FILLE DE CARILÈS[1]

XXXI

Au bout de quinze jours.

C'est bien long deux semaines d'attente ! Celles-ci parurent deux siècles à Miette, quoique Jean vînt tous les soirs lui dire « que ça marchait comme sur des roulettes ». Mais quand Miette voulait lui faire expliquer quelle était la chose qui marchait si bien, il riait et devenait muet comme un poisson. Le troisième jour après la disparition de Carilès, le jeune homme se montra si joyeux que Miette le crut un peu fou. Il ne pouvait tenir en place ; il errait dans la chambre, chantonnant, sifflotant, éclatant de rire tout à coup, et laissant échapper des mots sans suite que Miette ne pouvait parvenir à relier. « Le brave homme !... Quel bonheur !... Voilà une chance ! le bon Dieu s'en mêle, pour sûr !... Vive la joie ! »

Le lendemain et les jours suivants il était plus calme, mais tout aussi content. Mme Lebeau paraissait très-gaie aussi. Elle pria Miette, à ses heures de loisir, de l'aider à faire son déménagement ; car elle avait à s'installer dans le nouveau logement que son fils allait occuper et qui était contigu à l'atelier de menuiserie dont il devenait le maître. Miette l'aida, non sans étouffer un soupir en songeant que sa place aurait pu être là ; mais elle porta toutes ses pensées vers son vieux père adoptif et la joie qu'elle aurait de le revoir, et elle mit tout son goût et tous ses soins à ranger et orner la chambre de Mme Lebeau, et une autre pièce plus grande et plus belle, où l'ancien patron, qui n'avait pu emporter tout son mobilier, avait laissé une belle commode à poignées de cuivre, une grande armoire à linge, une bonne table à pieds tournés, et un lit orné d'une courte-pointe en camaïeu violet, sur laquelle des chasseurs à cheval, la casquette sur la tête et le cor à la bouche poursuivaient un cerf à travers un paysage de fantaisie. C'était Jean qui devait habiter cette chambre, et Miette s'étonnait un peu qu'il n'eût pas réservé toutes ces splendeurs à sa mère.

Quinze jours s'étaient écoulés ; le déménagement était terminé. Quand tout fut prêt, quand les casseroles de cuivre suspendues aux parois de la cuisine y étalèrent leurs disques étincelants ; quand les assiettes et les tasses peintes de fleurs chimériques firent ressembler le vaisselier à un parterre ; quand les rideaux blancs voilèrent toutes les vitres de leurs plis neigeux ; quand enfin il ne manqua plus le moindre clou nulle part, Jean regarda tout autour de lui d'un air de satisfaction, et, se frottant les mains :

« Là ! dit-il, un roi n'est pas mieux logé ! A présent, mademoiselle Miette, je vais vous reconduire chez vous, avec ma mère, et je vous dirai, quand nous y serons, quelque chose qui vous fera plaisir. »

Miette ouvrait la bouche pour demander de quoi il s'agissait ; et de quoi pouvait-il s'agir, sinon du retour de Carilès ? Mais Jean l'arrêta d'un geste.

« Motus ! dit-il. Je vous conterai ça chez vous ; pas plus tôt. En route ! »

Ils furent bientôt arrivés : Miette se sentait des

1. Suite et fin. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

ailes. Jean entra, fit asseoir sa mère et la jeune fille, et alla fermer la porte. Puis il se pencha à la fenêtre, regarda dehors et ne parut nullement pressé de commencer son récit.

« Eh bien ! monsieur Jean ? je vous attends, dit Miette impatiente.

— Un petit instant, s'il vous plait, mademoiselle... Bien ! nous y sommes. »

Il ferma soigneusement la fenêtre et revint s'asseoir en face de Miette.

« Je vous ai dit, mademoiselle, que j'avais retrouvé le père Carilès ! Il parait que le pauvre cher homme avait manqué se noyer...

— Se noyer ! s'écria Miette en joignant les mains !

— Il ne s'est pas noyé, soyez tranquille ; il y avait là quelqu'un qui l'en a empêché. Ce quelqu'un lui a fait raconter son histoire, et, en l'écoutant, il a eu une idée... Oh ! une fameuse idée !... En voilà un homme, celui-là ! Il a causé un quart d'heure avec le père Carilès, et puis il est monté avec lui dans une voiture, et il l'a conduit dans une certaine maison... ça n'est pas bien clair, ce que je vous dis là, mais vous comprendrez mieux tout à l'heure... Non, ce n'est pas chez vous qu'on vient, ce sont mes ouvriers qui vont chercher les derniers meubles de ma mère... J'ai rencontré le père Carilès au moment où on l'emmenait dans cette maison, et il m'a tout raconté. S'il ne m'avait pas rencontré, le monsieur qui l'avait empêché de tomber à l'eau serait venu vous rassurer ; mais comme j'étais là, on a mieux aimé me charger de la commission. Enfin, voilà quinze jours aujourd'hui que le père Carilès est dans cette maison, et comme il n'a plus rien à y faire...



Se noyer ! s'écria Miette. (P. 402, col. 1.)

— Eh bien ? dit Miette haletante.

— Eh bien ! reprit Jean après avoir regardé du côté de la porte, comme il n'a plus rien à y faire, il vient d'en sortir, et... »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Miette, qui avait entendu derrière la porte une petite toux de vieillard, à elle bien connue, s'était précipitée de ce côté ; elle avait vivement ouvert... et Miette était dans les bras de Carilès.

« Ma chérie ! ma mignonne ! ma belle petite fille ! s'écriait-il en la comblant de caresses. Mon Dieu ! que je suis heureux ! Est-elle gentille ! est-elle devenue jolie depuis que je n'ai pu la voir !

— Voir ! il voit ! Est-ce vrai ? bien vrai ? demandait la jeune fille, toute tremblante, à Jean et à un vieux monsieur qui accompagnait Carilès.

— Aussi vrai que je suis médecin, il voit, mademoiselle, dit l'inconnu.

— Et c'est vous qui l'avez guéri, monsieur !

— Je le pansai, Dieu le guérit, comme a dit un ancien maitre. M. Jean Lebeau a dû vous raconter, mademoiselle, comment j'avais eu le bonheur d'arrêter votre père au bord de l'eau ; je lui ai naturellement demandé pourquoi il marchait si près de la rivière, et, apprenant qu'il était aveugle, je l'ai emmené chez moi pour examiner ses yeux. J'ai reconnu bien vite une cataracte, et comme j'en ai opéré bien d'autres, j'ai eu tout de suite bon espoir de rendre la vue à votre père. Seulement, comme après tout l'opération pouvait ne pas réussir, je n'ai pas voulu courir le risque de vous donner une fausse joie. D'ailleurs il fallait à mon patient le plus grand calme. Je l'ai donc conduit dans une maison de santé ; l'opération a été faite deux jours après, et il a fallu encore quelque temps pour l'habituer graduellement à supporter la lumière. Je vous le ramène bien guéri... Non, ne me remerciez pas ; je suis trop récompensé par le plaisir de rendre la joie à de si braves cœurs. J'ai seulement une petite grâce à vous demander...

— Oh ! monsieur ! disposez de nous !

— Bien : après la première il y en aura peut-être une seconde. Pour le moment, je vous prie de venir diner chez moi, avec votre père, monsieur Jean et madame Lebeau. A ce soir, à six heures, n'est-ce pas ? Je vous laisse, vous devez avoir bien des choses à vous dire. »



XXXII

Où tout le monde est content.

Qu'ils avaient de choses à se dire, en effet, Miette et Carilès! La jeune fille raconta ses angoisses quand elle l'avait cru perdu, sa joie quand elle l'avait su retrouvé, sa tristesse, ses inquiétudes, son impatience pendant leur séparation; elle le gronda tendrement de sa fuite. Carilès fit amende honorable et promit de ne jamais recommencer; il n'y avait plus de danger, d'ailleurs, depuis qu'il y voyait clair. Il ne se lassait pas de contempler Miette, et il la pressait d'un ton enjoué de faire sa plus belle toilette pour aller dîner chez le médecin: c'était la première fois de sa vie que Carilès était invité à un grand dîner.

Enfin l'heure de partir arriva. Jean et sa mère frappèrent à la porte. « Nous sommes prêts, mon enfant, » répondit Carilès; et Miette rougit. Elle prit le bras de son père adoptif, attentive à diriger ses pas, et oubliant à chaque instant qu'il n'était plus aveugle. Carilès l'en faisait apercevoir, et jouissait comme un enfant de tout ce qu'il voyait.



Miette était dans les bras de Carilès. (P. 402, col. 1.)

Inutile de dire que le dîner fut très-gai. Le docteur, qui passait pour fier auprès des uns, pour bourru auprès des autres, parce qu'il était trop sincère pour faire bonne mine aux gens qu'il n'estimait pas, se montrait le meilleur et le plus aimable des hommes quand il avait affaire à de belles âmes. Il s'y prit si bien qu'à la fin du repas, Miette et Mme Lebeau, les seules de la société qui ne l'eussent jamais vu avant ce jour, le considéraient déjà comme un ami.

Au dessert, le docteur choisit une bouteille, et, remplissant lui-même les verres :

« A la santé du père Carilès! à ses yeux reconquis et puisse-t-il s'en servir encore pendant vingt ans!

— A la vôtre, monsieur! répondit Carilès, et que Dieu se charge de vous payer ma dette. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, mais je vous bénirai tous les jours de ma vie.

— Bien, bien, ne parlons pas de cela : à quoi servirait un médecin, s'il ne guérissait pas les malades ? J'ai encore quelque chose à demander à Mlle Miette, qui m'a promis de ne rien me refuser... J'ai à lui demander de vouloir bien habiter un certain appartement que j'ai visité tout à l'heure, et qui est, ma foi! fort bien arrangé. J'ai remarqué qu'il y reste une chambre vide, tout exprès pour y mettre les meubles du père Carilès, qui n'a plus besoin d'être soigné et surveillé comme un petit enfant. Il me semble que Mlle Miette n'a plus aucune bonne raison pour refuser d'être madame Jean Lebeau ?

— Je ne refuserai pas davantage non plus, répon-

dit Miette en tendant la main à Jean. Je sais si bien qu'il sera un bon fils pour mon père !

— Et vous une bonne fille pour moi, n'est-ce pas Miette ? dit la mère Lebeau. Nous allons être heureux à nous quatre, comme on n'a jamais été heureux ?

— A quand la noce, à présent ? demanda le docteur. J'espère que vous m'inviterez ?

— Je crois bien ! s'écria Jean. Nous ferons le dîner de noce dans l'atelier. Ce sera ma manière de fêter ma maîtrise. Pour le jour, ce sera aussitôt qu'il plaira à Mlle Miette ; dès demain, si elle veut.

— Demain ! mais c'est impossible ! dit la jeune fille. Ne faut-il pas des affiches, des bans ? Et ma toilette ? cette robe de mousseline qui convient si bien à la femme d'un maître menuisier ?

— Demain, c'est vrai, ce serait peut-être un peu court pour faire la robe ; mais en deux ou trois jours, avec l'aide de ma mère, vous en viendriez bien à bout. Et pour ce qui est des autres choses, on s'en est occupé, depuis que le père Carilès n'est plus aveugle : tout est prêt. »

Miette n'en revenait pas : c'était vrai pourtant. Carilès n'avait pas douté de son consentement, et l'on put décider que le mariage se ferait la semaine suivante. On but à la santé des fiancés et cette nuit-là Carilès et Miette, à cause de leurs émotions, ne dormirent guère ; mais ils ne s'en plaignirent pas : ils aimaient mieux se sentir vivre.

Carilès et ses petits enfants. (P. 405, col. 2.)

Pendant les huit jours qui s'écoulèrent entre le retour de Carilès et le mariage de Miette, le bonhomme voulut reprendre son ancien métier, et on le vit parcourir les rues de Nantes avec son flageolet et ses moulins. Il alla tout d'abord à la Ville-aux-Roses, où il voulait raconter ses grandes aventures à Mme Terrasson.

L'excellente femme l'écouta avec un intérêt ému. Elle avait vieilli, ses cheveux blonds commençaient à grisonner ; mais elle avait toujours le cœur aussi jeune, et elle se réjouit du bonheur de Miette. Elle était un peu plus riche qu'autrefois et toujours aussi heureuse. Les trois garçons étaient presque des hommes, ils gagnaient déjà honorablement leur vie ; et Pauline, devenue une belle jeune fille soigneuse et posée, s'occupait du ménage de sa mère, en attendant qu'elle allât gouverner le sien propre, comme sa mère le dit en souriant à Carilès.

Ensuite le vieillard se dirigea vers les Halles. Il n'espérait pas y voir la Robert, qui était vieille et ne venait plus guère en ville ; mais elle y envoyait toujours les produits de la ferme, qu'une de ses nièces se chargeait de vendre, et Carilès était porteur d'une lettre de Miette pour la Robert. La nièce, qui avait fréquenté l'école de Couëron, promit de lire la lettre à sa tante sans en sauter un mot.

Le jour du mariage arriva, et jamais fiancée ne fut entourée d'amis plus sincères et plus fidèles que ceux qui suivirent Miette, au retour de l'église, dans le grand atelier dont elle allait devenir la reine. Mme Terrasson avait tenu à offrir la toilette de la mariée et à venir lui mettre sa couronne et son voile, « comme je ferai bientôt pour ma fille », avait-elle dit. La Robert avait fourni la principale pièce du festin, le plus beau dindon de sa basse-cour ; et de plus elle avait garni sa carriole de pommes de terre et d'autres provisions d'hiver, pour apprendre la prévoyance au jeune ménage. Elle s'assit à table auprès du père Carilès et chacun d'eux se plut à rappeler les souvenirs de l'enfance de Miette.

« Cher père, disait la jeune femme attendrie, quand je pense à tout le bien que vous m'avez fait, je sens que je ne pourrai jamais vous aimer assez, et je trouve que j'avais bien raison de renoncer à tout le reste pour vous soigner.

— Heureusement que je n'en ai plus besoin, répondit le bonhomme ; mais moi, quand je me



rappelle quel misérable sans-souci j'étais autrefois, inutile à moi-même et aux autres, et que je vois le chemin que tu m'as fait faire, je me dis que, de nous deux, celui qui a le plus de raisons d'aimer l'autre, c'est encore moi. Car enfin, quand la vieillesse serait arrivée, qu'est-ce que j'aurais pu devenir si

je ne t'avais pas eue ? Je serais mort dans un coin sur un peu de paille, comme un chien, sans être aimé ni regretté de personne. Va, ma bonne fille, tu ne me dois rien : on parle toujours du bien que les parents font aux enfants, mais moi, je trouve que les enfants en font encore davantage à leurs parents. »

XXXIII

Où l'on dit adieu à Carilès.

Il est bien vieux maintenant, le père Carilès ! Son âge, qu'il ne sait pas bien au juste, flotte entre soixante-quinze et quatre-vingts ans ; mais il est encore vif et alerte, et se sert de ses yeux comme s'il n'avait jamais été aveugle. Le soir de sa vie est doux et riant comme un beau soir d'automne ; il voit prospérer autour de lui la famille de sa fille adoptive, et il se sent tellement aimé de Miette, de Jean et de leurs petits enfants, qu'il aura, dit-il, du chagrin de mourir, surtout à cause de la peine que cela leur fera.

A l'opposé de presque tous les vieillards, à qui leur mémoire retrace surtout avec netteté les années de leur enfance et de leur jeunesse, il semble avoir oublié les siennes, ou du moins il évite d'en parler ; sa mémoire commence à l'heure où il releva dans ses bras la pauvre petite créature blessée et mourante qui devait être son bon ange et faire de lui un homme utile. Il a bien réfléchi là-dessus, et il se sent honteux d'avoir vécu tant d'années sans savoir pourquoi, ni pour qui.

« Quand je pense que je n'ai rien fait de bon jusqu'à près de soixante ans ! dit-il quelquefois à Miette.

— Vous vous êtes si bien rattrapé depuis, cher père ! » répond la jeune femme en riant.



Mme Terrasson lui mit sa couronne. (P. 404, col. 2.)

Jean travaille de toutes ses forces et de tout son cœur, et comme il s'est fait un renom d'habileté et de probité tout ensemble, l'atelier ne chôme jamais, et l'on y entend toute la journée le bruit joyeux des outils avec celui des chansons. Qui travaille bien a le cœur gai, et on ne souffre pas de paresseux dans l'atelier de maître Jean Lebeau. Miette a continué pendant quelques années à habiller des poupées ; maintenant elle y a renoncé, car elle a bien assez d'occupations avec ses enfants, qu'elle élève elle-même, et les soins du ménage, dont elle décharge le plus possible sa belle-mère devenue vieille et cassée.

Jamais enfants n'ont été plus ni mieux aimés que ceux de Miette ; elle veut, dit-elle, leur rendre tout le bonheur dont elle a été privée dans son enfance. Quand elle passe avec eux sur la place Bretagne, et qu'elle voit l'endroit où sa mère mourut, occupé par une nouvelle baraque de saltimbanques, elle frémit en songeant au passé ; et si quelque pauvre petite fille pâle et chétive, vêtue

d'un maillot rose et d'une jupe pailletée vient lui tendre la main, elle y met son aumône en la regardant avec compassion, et s'éloigne vite en serrant ses enfants contre elle et en remerciant Dieu.

Carilès a la prétention d'être utile jusqu'à son dernier jour. Quand la pluie fouette les vitres et que le vent siffle entre les portes, il reste bien tranquille à la maison, entre ses cartons, ses baguettes, son pot de colle, et fabrique des jouets pour ses petits enfants et des moulins pour le public. Mais dès que le soleil brille, il se charge de sa marchandise et s'en va par les rues vendre des moulins aux descendants de ses premiers acheteurs. On n'ose pas s'opposer à ce qu'il sorte ; mais on le prie toujours d'emmener, pour la promener, l'aînée des enfants, une petite fille qui se nomme Fanny du nom de sa marraine, Mme Terrasson, mais que Carilès ne peut jamais appeler autrement que Miette, parce qu'elle ressemble à sa mère ; et la vraie Miette ne manque pas de recommander en cachette à l'enfant d'avoir bien soin de son grand-père.

Ils s'en vont, le vieillard et la petite fille, à travers les rues de la ville et sur les promenades fréquentées par les enfants. Chemin faisant, Carilès raconte à sa compagne comment il a adopté la petite saltimbanque orpheline, et comment, quand il a voulu l'élever, c'est elle qui s'est trouvée lui faire son éducation à lui-même ; et de temps en temps il interrompt ses récits pour jeter au vent les notes aiguës de son flageolet et répéter de sa vieille voix cassée son refrain d'autrefois :

Pleurez, pleurez, petits enfants,
Vous aurez des moulins à vent!

Mme Colomb.



LES MARBRES DE CARRARE

Le marbre est la plus belle des pierres que renferme notre globe. Il en est d'autres plus précieuses, soit pour leur rareté, soit pour la difficulté que l'on éprouve à les travailler, mais il n'en est aucune qui l'emporte en beauté sur lui.

Et quand je parle de marbre, j'entends le marbre blanc, car les couleurs qui le teignent parfois ne sont que des accidents de sa formation, accidents dus au voisinage de matières étrangères, la plupart du temps des minéraux. Le blanc est la couleur propre du marbre à l'état pur, humble matière calcaire que le feu de la terre a durcie et solidifiée.

La blancheur du marbre, blancheur toute particulière, pleine de reflets et de transparence, n'est pas la seule qualité qu'il possède ; son grain fin et régulier, sa masse résistante, indifférente à l'action de l'air et du temps, en même temps que d'un travail facile, en font un des agents les plus précieux que l'homme ait trouvés pour perpétuer les œuvres de son génie. Sans le marbre, on peut dire que nous n'eussions jamais connu ce grand et noble art grec, qui est le père de nos arts modernes.

Les Grecs ont eu le bonheur de rencontrer au milieu de leurs montagnes quelques-uns des plus beaux gisements du monde entier, et c'est certainement aussi bien à la qualité de ces pierres qu'à la facilité relative avec laquelle ils l'extrayaient qu'il faut attribuer le développement si rapide chez eux de l'art de la statuaire.

Les premières carrières qu'ils exploitèrent étaient situées dans l'île de Paros ; on en tirait dès la quatrième Olympiade ce marbre célèbre, dont la teinte légèrement jaunâtre, translucide sur les bords, donnait aux statues qui en étaient faites un moelleux indéfinissable. Plus tard, les architectes du Parthénon tirèrent pour leurs frises et leur métopes du mont Pentélès, près d'Athènes, un marbre resté fameux sous le nom de marbre pentélique.

Les Romains devenus les maîtres et les imitateurs des Grecs exploitèrent les mines de Paros et du Pentélique pour orner leur ville. Mais bientôt ces carrières cessèrent de suffire aux besoins si étendus de leurs nouveaux maîtres et ceux-ci durent chercher d'un autre côté cette substance devenue si nécessaire à leur luxe. Ils la demandèrent aux rivages de la Toscane, où les Etrusques avaient su la découvrir et l'exploiter depuis bien des siècles.

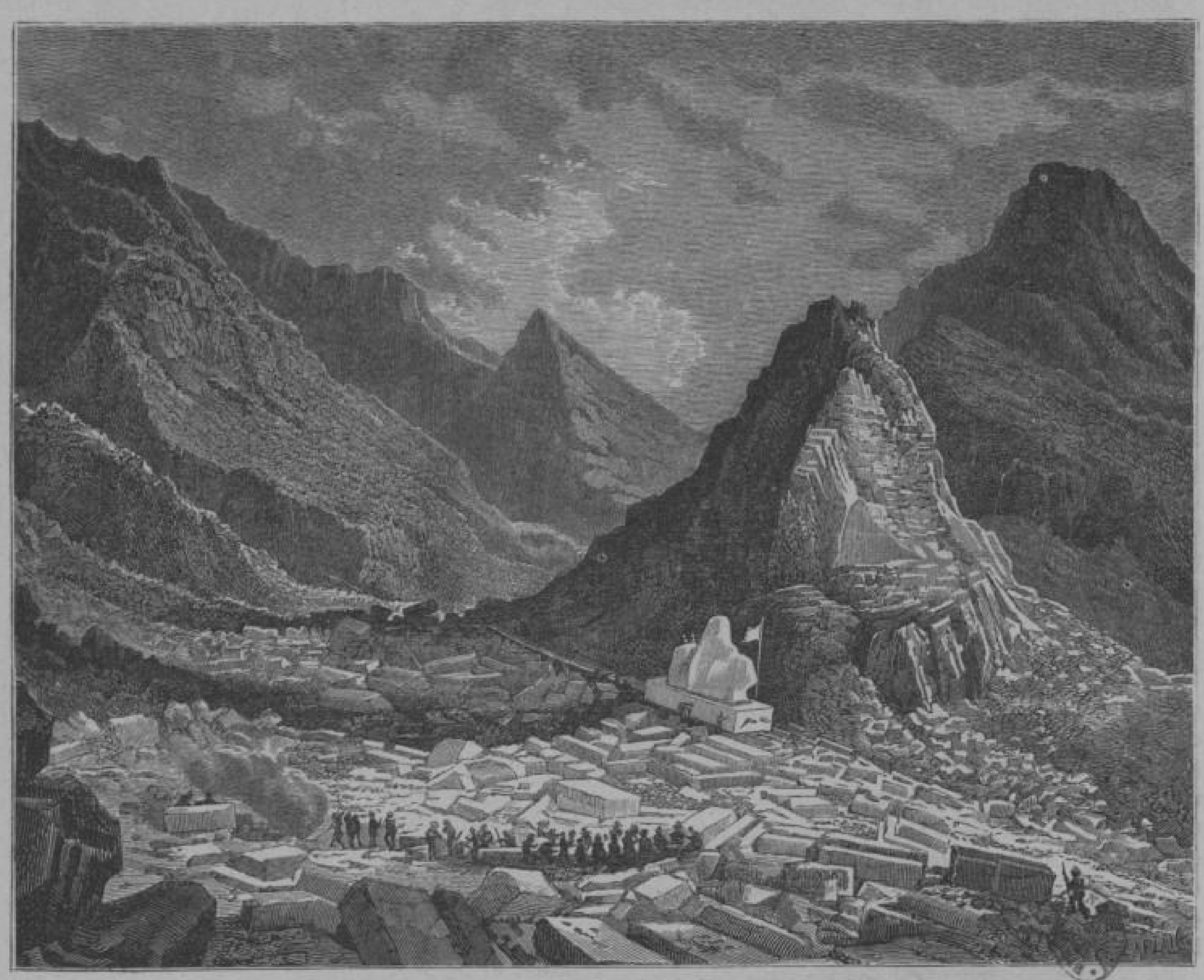
C'est près de Luna, devenu dès lors la *Civitas Carrariæ*, la Cité des carrières, la Carrare moderne, qu'ils trouvèrent d'inépuisables amas de la précieuse pierre, et pendant plusieurs siècles, jusqu'à la chute de l'empire, les monts Carrarais fournirent à tous les artistes de Rome, sculpteurs ou architectes, la matière indispensable à leurs travaux.

Les Barbares qui renversèrent l'empire romain n'avaient que faire de marbre ; les briseurs de statues détruisirent Carrare et firent de ses carrières un désert, jusqu'au jour où l'Europe, sortant du sommeil léthargique dans lequel ils l'avaient plongée, sentit renaître en elle avec la vie l'amour du beau, expression de tout ce qui est grand et noble dans le monde.

La Renaissance, car c'est ainsi que l'on qualifia l'époque de ce réveil, remit en œuvre les carrières de marbre de Carrare qui reprirent bientôt toute leur activité.

« Quand les arts ont été à leur apogée, dit M. Simonin dans son attachant ouvrage sur *les Pierres*, en quelque lieu de l'Europe que ce fût, l'exploitation des carrières de Carrare a atteint sa période la plus brillante, comme elle a déchu dans les moments de décadence. Le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV, ont ainsi marqué pour Carrare, comme déjà le siècle d'Auguste, et avant lui la période étrusque, les plus célèbres époques de l'exploitation et du commerce des marbres. La prospérité des carrières a, comme de raison, marché de pair avec celle de l'architecture et de la statuaire. Louis XIV surtout a demandé à Carrare ses masses les plus belles pour orner Versailles. Le marbre pur et sans tache n'a pas été seulement réservé aux statues, on l'a prodigué dans les vasques des fontaines, dans les balustrades des jardins, jusque dans les parquets. A cette époque les marbres arrivaient en France par le Rhône. On transbordait les blocs à Arles. A Lyon, on prenait la Saône, puis les canaux et l'on atteignait Paris et Versailles par la Seine; il fallait quelquefois deux ans pour le voyage. Aujourd'hui le même transport ne demande que quelques jours.

» De tout temps la consommation des marbres de Carrare a été énorme, et si quelques-unes des montagnes de cette localité ne produisent plus de marbre statuaire, c'est que les filons sont épuisés après des demandes si répétées, après plus de deux mille ans d'une exploitation presque continue. Cependant la trace laissée par la main de l'homme est à peine visible sur les imposantes masses calcaires dont sont formés les monts carrarais, tant il est vrai que les forces de l'homme se réduisent à bien peu de chose, mises en opposition à celles de la nature. »



La descente d'un bloc de marbre, dans les carrières de Carrare, (P. 408, col. 1.)

Le seul marbre employé aujourd'hui par nos sculpteurs est celui de Carrare. Le marbre de première qualité revient, à Paris, à environ 2000 francs le mètre cube. Ce prix varie de 500 à 2000 francs. Pour 500 francs, c'est du marbre veiné, pouvant servir aux ouvrages ordinaires; mais la qualité d'un blanc pur est pour ainsi dire inestimable. On voit, d'après cela, que le prix matériel d'une statue est, la plupart du temps, un objet fort considérable. Il existe cependant dans les Alpes et dans les Pyrénées diverses variétés de marbre blanc qui paraissent

pouvoir se prêter comme le marbre de Carrare aux travaux de la statuaire ; mais l'usage et la renommée des chefs-d'œuvre exécutés avec leurs blocs n'ont point encore consacré leurs noms.

Jadis dans les carrières de Carrare les blocs de marbre étaient dégagés de la masse au ciseau, opération fort longue et très-pénible. Aujourd'hui on se contente de faire éclater les blocs au moyen de la mine.

Le point supérieur de l'exploitation dans la vallée du Ravaccione, la principale des carrières de Carrare, est à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les chars à bœufs arrivent jusqu'au pied des carrières par une bonne route. Pour arriver aux points de chargement, on a ménagé sur les diverses carrières des plans inclinés pavés en marbre, sur lesquels les masses sont descendues. On modère la course de celles-ci au moyen de câbles, et elles glissent sur des rouleaux savonnés, qui fument ou s'enflamment sous le frottement du marbre, comme les supports sur lesquels se meut un navire qu'on lance à la mer.

Le nombre des ouvriers employés aux carrières de marbre de Carrare est de 2500 environ. Un millier d'hommes sont en outre employés au transport, à l'expédition et à la mise en œuvre des marbres.

En 1863, on estimait le montant de l'extraction annuelle de Carrare à 60 000 tonnes, ce qui représente une somme de quatre millions de francs répandue dans le pays. Aussi, dit M. Simonin, auquel nous empruntons ces curieux renseignements, chacun est satisfait, personne ne se plaint, l'ouvrier est heureux, le patron s'enrichit et tout le monde vit des marbres. La commune de Carrare compte aujourd'hui 20 000 habitants, et dans ce nombre pas un malheureux. Tous sont employés aux diverses industries se rattachant à l'exploitation des carrières ou à la mise en œuvre même du marbre. On ne voit dans la ville que scieries, ateliers de polissage, de sculptures. Dans les magasins s'étalent des reproductions en marbre de Carrare des principales statues antiques; des Vénus de Milo, des Apollon, des Jupiter, de toutes tailles, de toutes dimensions. En somme, la population de cette intéressante localité prospère et augmente tous les jours.

Le port d'embarquement des marbres de Carrare présente un aspect des plus animés. La plage est encombrée de blocs de marbre resplendissant au soleil; les longs attelages de bœufs font manœuvrer les grandes grues qui servent au chargement et les ouvriers vont et viennent, criant, s'interpellant avec une volubilité tout italienne. De gracieuses balancelles qui viennent chercher les marbres sont ancrées toujours en grand nombre dans la baie.

De la plage de Carrare les marbres sont portés par les navires à Marseille, à Gênes et à Livourne, d'où ils sont expédiés par les voies ferrées aux artistes.

P. VINCENT.

LE PETIT PRINCE ULRICH

I

Le prince Ulrich de Baumgarten-Silberhausen s'ennuyait. Il fallait bien qu'il fût prince : car où a-t-on vu un enfant de sept ans s'ennuyer? A cet âge, on a encore si peu de travail à faire, et l'on s'amuse de si peu de chose! Mais Ulrich était prince; c'est pourquoi, au lieu de passer son jour de naissance à jouer avec des camarades, à faire un goûter à la campagne, et à dîner en famille au milieu des caresses et de la gaieté, il avait reçu toute la journée des députations de toutes les classes et de tous les ordres des habitants de la résidence. Et, tous les magistrats, les officiers, les syndics, les députés des corps de métiers et les chambellans du palais, l'avaient félicité d'être d'une année plus vieux que l'année précédente, et avaient également félicité l'heureuse principauté de Baumgarten-Silberhausen de posséder un prince si accompli, en attendant qu'elle eût le bonheur plus grand encore d'être possédée par lui. Et le petit prince, en grande toilette, tout brodé et tout galonné, et chamarré de tous les ordres que lui conférait sa naissance, avait dû, le chapeau à la main, répondre, un nombre indéfini de fois, qu'il était reconnaissant, charmé, ravi, et que c'était toujours avec un nouveau plaisir qu'il recevait les félicitations des bons bourgeois, ou des honorables magistrats, ou de la loyale armée de sa bien-aimée principauté de Baumgarten-Silberhausen. Aussi le pauvre enfant, pendant que son valet de chambre préparait sa toilette de nuit, s'était-il plongé avec un air de lassitude ennuyée dans une grande bergère; et tous les discours de la journée lui tourbillonnaient dans la tête, et finissaient par se condenser en un verbe unique : je me félicite, nous nous félicitons, le pays se félicite, etc., etc.

« Ouf! s'écria tout à coup Ulrich en se dressant sur ses pieds, je me félicite de ne pas naître tous les jours. »

Le valet de chambre sourit.

« Monseigneur désire-t-il quelque chose? demanda avec empressement le gouverneur du prince, en s'inclinant vers lui.

— Je voudrais quelque chose d'amusant, » dit le prince en étouffant un bâillement.

Le valet de chambre se rapprocha.

« J'ai trouvé aujourd'hui, au fond d'une armoire, un vieux livre d'images que Monseigneur ne connaît pas, dit-il.

— Donnez-le vite! » s'écria Ulrich.

Le livre fut apporté, et l'enfant se mit à en tourner les pages, regardant l'un après l'autre les châteaux, forêts, pavillons, rendez-vous de chasse et autres domaines qui étaient, de temps immémorial, la pro-



Le vieux Gutmann donna le signal de l'attaque. (P. 411, col. 1.)

priété de la famille princière de Baumgarten-Silberhausen.

Il s'arrêta à une gravure qui lui plut particulièrement; elle représentait une belle maison, assez ancienne, mais d'aspect majestueux, avec une grande porte élevée au-dessus de deux marches. Cette porte ouvrait sur une petite cour égayée par un grand platane; tout près de la maison seigneuriale se voyaient des granges, et au fond, derrière le mur de la cour, verdoyaient les arbres d'un joli bois.

« Que c'est joli! s'écria Ulrich. Comment appelez-vous cela, monsieur le baron?

— Cela, monseigneur, dit le gouverneur en se baissant pour lire le titre de la gravure, c'est votre maison et ferme princière de Grünthal.

— Je le vois bien! répliqua le petit prince; mais où se trouve-t-elle, cette maison? »

Le gouverneur n'en savait rien.

« Comme c'est ennuyeux! dit l'enfant tout près de pleurer; je ne pourrai rien avoir de ce que je désire aujourd'hui. Oh! le vilain jour de naissance!

— Moi, je le sais, monseigneur, dit le valet de chambre. C'est à cinq lieues de la Résidence, dans la plus jolie vallée du monde; il y a de la verdure, des fleurs, une petite rivière, des montagnes tout autour, et des habitants polis, doux, tout à fait braves gens...

— Je parie que c'est votre pays, Fritz? interrompit le petit prince.

— Justement, monseigneur; mais ce n'est pas pour cela que je le vante, et si monseigneur y allait voir...

— C'est cela! je veux y aller! s'écria l'enfant. Mon père, dit-il en courant au-devant du prince régnant qui entrait, je voudrais bien aller à votre maison de Grünthal. Je vous en prie, ordonnez qu'on m'y mène demain, dès demain matin : je suis si fatigué d'aujourd'hui! Je serai malade si je ne vais pas à la campagne. »

Le prince régnant sourit. Il connaissait les misères de la grandeur, et il ne s'étonna pas que son fils voulût y échapper un instant. Il donna les ordres nécessaires, et, le lendemain matin, le petit prince, qui avait réveillé toute la maison dès l'aube, partit pour Grünthal dans une grande berline armoriée, en compagnie de son gouverneur, de son précepteur, d'un cocher, de deux laquais et de Fritz.

II

« Monsieur Gutmann! monsieur Gutmann! savez-vous la nouvelle? Il est arrivé cette nuit un courrier de la Résidence chez les concierges du château. »

Ainsi parlait un gamin d'une douzaine d'années, qui montrait sa tête ébouriffée à la fenêtre du parloir où M. Gutmann, maître d'école et chantre de Grünthal, était occupé à copier de la musique.

Il leva la tête avec stupéfaction.

« Un courrier de la Résidence! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Voilà huit ans qu'on n'a vu pareille chose! Oui, c'était l'année du mariage de notre prince; il faisait visiter ses domaines à la princesse. On ne les a plus revus depuis, et c'est bien naturel : ils ont tant de châteaux plus beaux que celui-ci! As-tu entendu dire ce que c'était, Johann?

— C'est le petit prince qui a eu envie de voir Grünthal. Tout est en l'air au château : on ouvre les fenêtres, on bat les tapis, on découvre les tableaux, les lustres, les fauteuils. On attend monseigneur dans deux ou trois heures d'ici.

— Le cher enfant! que Dieu le bénisse! J'espère qu'il ressemble à son grand-père, que j'ai vu souvent quand j'étais enfant de chœur dans sa chapelle : un si beau prince! Johann, il faut que nous fassions quelque chose pour fêter l'arrivée de monseigneur. Va réunir les enfants de l'école, et envoie-les-moi dans une heure : tu m'entends? »

Johann fit signe que oui, et partit en courant.

Quand les enfants arrivèrent chez le maître d'école, ils le trouvèrent tout en nage, malgré la fraîcheur d'une matinée d'avril.

Il avait ôté sa perruque, dont il se servait comme d'un éventail, et il fredonnait des vers qu'il venait de composer, et où il était question d'un arbre séculaire, d'un jeune rejeton, de la joie des habitants de Grünthal, et de l'honneur que leur faisait le prince en venant parmi eux.

« Mes enfants, dit-il, le prince arrive! si nous avions été prévenus, nous aurions préparé un arc de triomphe; je crois qu'on aurait même pu utiliser les morceaux de celui qui a servi il y a huit ans pour l'entrée de ses augustes parents; mais le temps nous manque, et je ne vois rien que nous puissions faire, si ce n'est de lui souhaiter la bienvenue en musique. J'ai donc composé des paroles appropriées à la circonstance, et les ai ajustées à l'air que vous savez le mieux; nous allons les étudier, et nous les chanterons à monseigneur. »

Aussitôt dit, aussitôt fait; et Johann à la tête frisée, et le brun Karl à la mine futée, et le gai Ludwig aux joues rondes, et le sérieux Gottlieb, et le grand Paul, et le petit Friedrich, et tous les autres, entonnèrent l'hymne de toute la force de leurs petites voix.

Le vieux Gutmann leur donnait le ton et les soutenait avec son violon; les paroles furent bientôt apprises, et Gutmann disait : « C'est très-bien, mes enfants! » lorsqu'on entendit les claquements d'un fouet, le roulement d'une voiture, et le tintement des grelots d'un postillon.

« Ah! mon Dieu! voilà monseigneur! s'écria le maître d'école, et nous n'aurons pas le temps de faire notre toilette. Enfin, j'espère que Son Altesse sera indulgente. Ma perruque! où est ma perruque? »

On la lui mit entre les mains; il s'en coiffa aussi droit que l'émotion le lui permit, et, suivi de son

troupeau, il se rendit dans la cour où Ulrich venait de mettre pied à terre, et fit demander bien humblement « la permission de souhaiter la bienvenue à monseigneur ».

A cette requête, le pauvre petit prince fit une triste mine : était-il donc venu à Grünthal pour y retrouver les cérémonies qui l'avaient tant ennuyé la veille? Pourtant, comme il avait appris de bonne heure que la patience est la politesse des princes, il se résigna, s'avança sur le perron, un pied en avant, et salua les visiteurs de son petit chapeau à trois cornes.

Alors le vieux Gutmann, ayant joué la ritournelle sur son violon, donna le signal de l'attaque, et toutes les voix enfantines apprirent à monseigneur, sur un très-bel air, combien Grünthal était honoré de le recevoir.

Ulrich ne comprit pas très-bien toutes les paroles; mais il trouva que la musique était jolie, et, regardant les chanteurs, le vieux maître, et les femmes, jeunes et vieilles, qui avaient pénétré dans la cour à leur suite, il se dit que ces gens-là n'avaient point la mine ennuyée et cérémonieuse de ceux qu'il avait vus la veille, et qu'ils paraissaient réellement contents de le voir. Les enfants et les jeunes filles lui souriaient, les vieilles joignaient les mains d'un air attendri.

Ulrich se sentit tout ému et tout joyeux, et quand les musiciens eurent fini, sans attendre que son gouverneur lui soufflât une phrase officielle, il s'avança jusqu'au bord des marches, et dit :

« Comme on ne m'a pas appris de discours pour vous, je ne pourrai pas vous en faire; mais je suis très-content, parce que vous avez l'air de m'aimer *pour de vrai*, et je veux embrasser ce monsieur qui vous a fait chanter une si jolie chanson. »

Et, jetant son chapeau à son gouverneur stupéfait, Ulrich s'élança dans les bras du bon Gutmann.

Celui-ci, confondu, essaya d'abord de garder le décorum et de recevoir un tel honneur avec le respect dû au fils de son souverain; mais quand il sentit sur sa vieille joue les lèvres fraîches de l'enfant qui lui donnait un bon baiser, un vrai baiser de camarade, il n'y tint plus; il entoura le petit prince de ses bras, et le serra sur son cœur comme il eût fait à son propre enfant.

Puis il le remit à terre et chercha quelque chose à lui dire; mais il ne put rien trouver, tant il était ému; et Ulrich, qui vit son embarras, le prit par la main et dit à son gouverneur :

« Monsieur le baron, je sais que vous ne connaissez pas Grünthal, ainsi vous ne pouvez pas m'y promener; je vais prier monsieur de me conduire partout, lui qui est du pays, et quand j'aurai tout vu, je reviendrai avec mes petits camarades, que j'invite tous à déjeuner avec moi : mon père a dit que je pourrais m'amuser comme je voudrais toute la journée. »

A cela il n'y avait rien à dire; et les valets s'évertuèrent à dresser la table dans la grande salle à manger, et à la garnir de l'argenterie seigneuriale et des excellentes provisions apportées pour le prince et sa suite. Quelques-uns haussaient les épaules en songeant aux bouches indignes qui allaient s'ouvrir à une nourriture si distinguée; mais Fritz, qui avait déjà fait un tour dans le village et embrassé sa vieille mère, se frottait les mains en répétant : « Ai-je eu une bonne idée! »

C'est pour le coup que le futur prince souverain pouvait se dire heureux comme un roi! Sa petite main dans la main du maître d'école, il parcourait le village, entrait dans les fermes, caressait les chiens et les agneaux, donnait du grain aux poules, riait de la tournure des canards qui se sauvaient devant lui, voyait traire les vaches, et se faisait tout expliquer par les petits villageois, fort étonnés de pouvoir lui apprendre quelque chose.

Il riait, il parlait, il chantait, essayant de se rappeler la mélodie du matin; il s'enivrait d'air, de soleil et de liberté.

Tout à coup il s'arrêta en disant :

« Ah çà, mais, j'ai grand faim! Si nous allions déjeuner? »

Les autres ne demandaient pas mieux. Ulrich fit asseoir à son côté le vieux Gutmann, qu'il appelait son ami, et les domestiques qui servirent le déjeuner convinrent que, de mémoire de valet, et même depuis que le château était bâti, on n'avait jamais vu repas si gai dans la salle à manger de la maison princière de Grünthal.

« Quelle bonne journée! dit le petit prince en soupirant de regret, quand vers le soir il lui fallut dire adieu à ses compagnons de jeu. Mon cher monsieur Gutmann, je veux apprendre à jouer du violon comme vous; il faut que vous veniez demeurer chez moi pour me donner des leçons. Vous allez faire vos malles, et demain j'enverrai une voiture vous chercher. »

Gutmann s'inclina.

« Vous ferez très-bien, monseigneur, d'apprendre à jouer du violon; mais il ne manque pas à la Résidence de maîtres plus savants que moi; au lieu que si mes élèves de Grünthal me perdaient, ils n'en retrouveraient pas un autre. Permettez-moi donc de rester ici; et si vous pensez quelquefois à Grünthal, vous pourrez vous dire : C'est un endroit où l'on m'aime bien. »

Ulrich était tout triste.

« Vous avez raison, mon bon ami, dit-il; et puis, je m'ennuie tant là-bas, vous vous y ennuieriez aussi : vous êtes bien plus heureux à Grünthal. Mais je tâcherai de revenir. A revoir, monsieur Gutmann; à revoir, Friedrich, Johann, Karl, Gottlieb, tous!

— Vive le prince Ulrich! » crièrent en chœur toutes les voix.

Mme Bepp.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE VIII

Cérémonie de la « fraternité ». — Danger que court Sélim. — Simba à la rescousse. — Kaloulou tient tête à Férodia. — Chasse à l'hippopotame. — La Liemba. — L'hippopotame fait des siennes.

Sélim fut transporté dans une hutte vide. Motto entr'ouvrit la bouche du malade, et Simba y introduisit quelques gouttes de gruau. L'effet fut presque instantané, quoique Simba, dans son impatience, trouvât le temps bien long. Les lèvres ouvertes se fermèrent d'elles-mêmes, et l'on put observer un léger mouvement du gosier. Les lèvres s'ouvrirent de nouveau; Simba y introduisit cette fois quelques gouttes de plus. Kaloulou, agenouillé à la tête de Sélim, montra d'un signe à Simba la sueur qui perlait sur le front, si sec auparavant. Motto posa sa main sur la poitrine, et déclara que le cœur commençait à battre plus fort et plus vite.

Puis Sélim poussa un profond soupir, ses paupières s'entr'ouvrirent.

« Ah! Simba! Est-ce toi? demanda-t-il d'une voix faible.

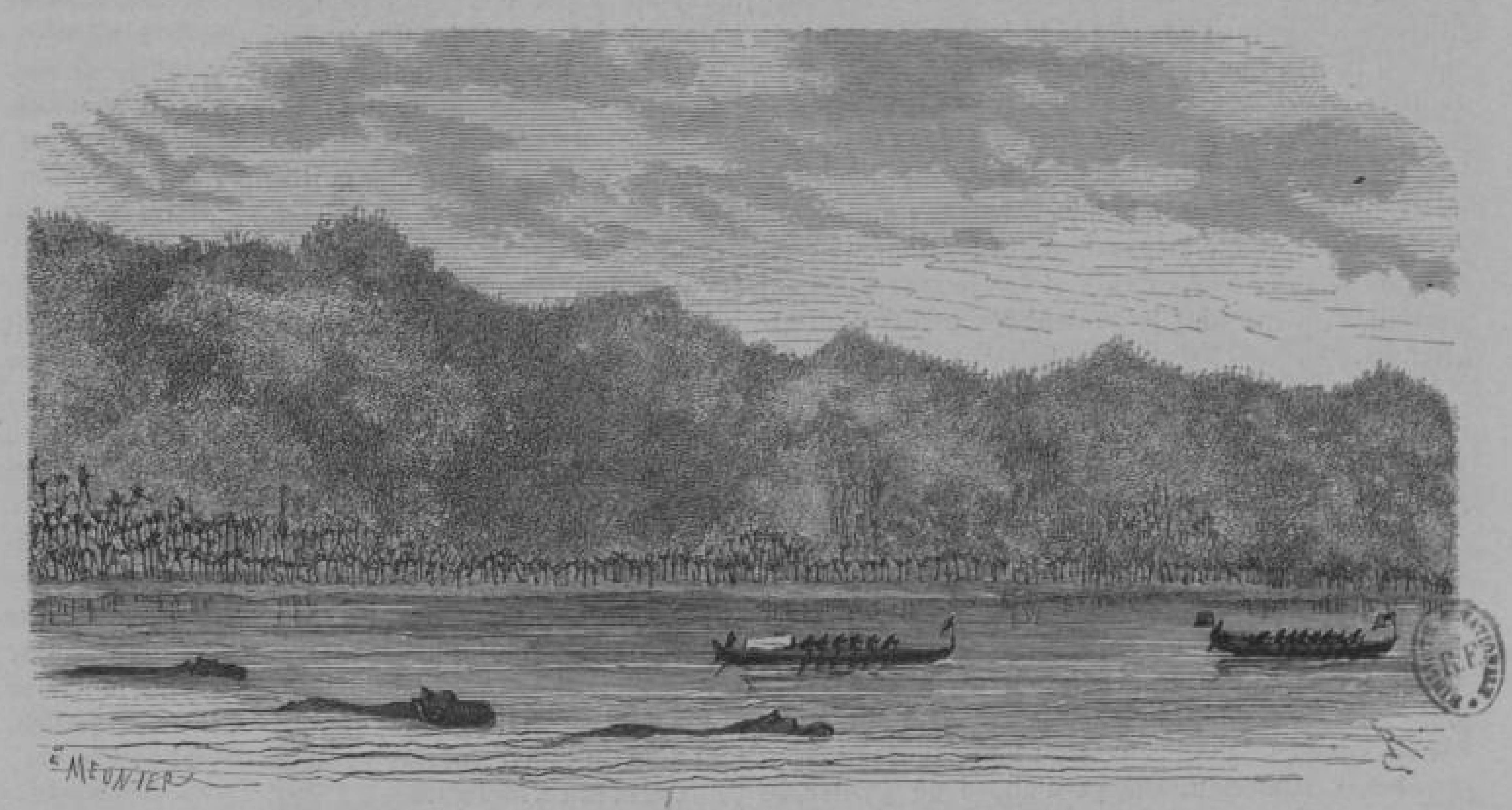
— Oui, moi... ton esclave Simba. Loué soit Dieu pour sa bonté! Mon maître reconnaît son esclave.

— Où suis-je? J'ai fait un rêve si effrayant. J'ai rêvé que je mourais de faim et de soif. Je suis dans une maison; Simba est à mes côtés. Comment cela se fait-il? Et toi aussi, Motto, ici! Alors je suis heureux. Je ne suis pas abandonné. Je rêvais que je l'étais. »

Quand les forces lui furent un peu revenues, Sélim demanda à Simba de lui raconter ce qui s'était passé.

Le récit terminé, Kaloulou vint s'agenouiller en face de Sélim, et Simba l'ayant présenté comme le fils adoptif du roi, raconta combien il avait été bon pour Motto.

Sélim leva sa pauvre main amaigrie, et saisit avec un élan de reconnaissance celle de Kaloulou.



La Liemba. (P. 415, col. 1.)

Le troisième jour, Sélim était assez bien rétabli pour qu'on se remît en route vers le village de Katalamboula.

La petite troupe voyageait sans se presser. Le cinquième jour, elle se trouva sur les bords de la Liemba, à un village nommé Kisari, à huit milles de la capitale.

C'est ce jour-là que fut célébrée une cérémonie qui devait faire de Sélim et de Kaloulou des frères pour la vie. Lorsque les deux enfants eurent déclaré solennellement leur volonté d'être frères, Simba leur fit une petite incision au bras droit, et chacun des deux but quelques gouttes du sang de l'autre; après quoi ils s'embrassèrent.

Une fois frère de Kaloulou, Sélim ne devait plus rien craindre de Férodia ni de Tifoum; personne dans la tribu n'aurait osé porter la main sur lui.

1. Suite. — Voy. pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379 et 395.

Le lendemain matin, vers midi, on arriva à la capitale. Sélim fit grande sensation. Kaloulou l'emmena immédiatement dans sa propre hutte, avec Simba et Motto. Sélim, à sa grande joie, y retrouva Abdallah, tout à fait remis de ses tortures et de ses fatigues.

Depuis peu de temps, les deux petits Arabes étaient seuls, lorsqu'ils entendirent à la porte un bruit alarmant. C'étaient des pas nombreux et pressés, dont on avait l'air d'étouffer le bruit. Presque aussitôt, l'odieuse figure de Tifoum Byah apparut, entouré de guerriers armés de lances et de massues.

« Oh! oh! hé! hé! cria-t-il avec un mauvais regard. Voilà mon fugitif. Ha! Ha! chacal rampant, te voilà pris au piége. Viens, face pâle, il faut me suivre. » Il fit deux pas en avant, et posa sa main grossière sur l'épaule de Sélim.

« Moi! vous suivre!

— Viens, pas tant de paroles. Férodia, le chef, te demande.

— Mais je suis maintenant le frère de Kaloulou, dit Sélim en essayant de se dégager, je ne suis plus un esclave... D'ailleurs, je ne l'ai jamais été.

— Toi, le frère de Kaloulou, depuis quand?

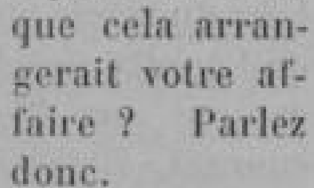
— Depuis hier; et si vous ne me lâchez pas, Kaloulou vous punira pour être entré dans sa hutte.

— Nous verrons cela. Guerriers, portez-le à Férodia. »

Et Sélim, malgré ses réclamations, fut emporté, et déposé en présence de Férodia, qui était assis au pied de l'arbre, dans la cour.

« Voilà le fugitif, dit Tifoum à Férodia, en mettant lourdement la main sur l'épaule de Sélim.

— Ha! chien à face pâle, cria Férodia en colère. Pourquoi vous êtes-vous sauvé? Croyez-vous donc que cela arrangerait votre affaire ? Parlez donc.



— Je ne suis pas un chien, » répondit Sélim avec emportement; car l'idée de retomber dans un si dur esclavage l'exaspérait. « Je ne suis pas un chien; c'est vous qui êtes un chien.

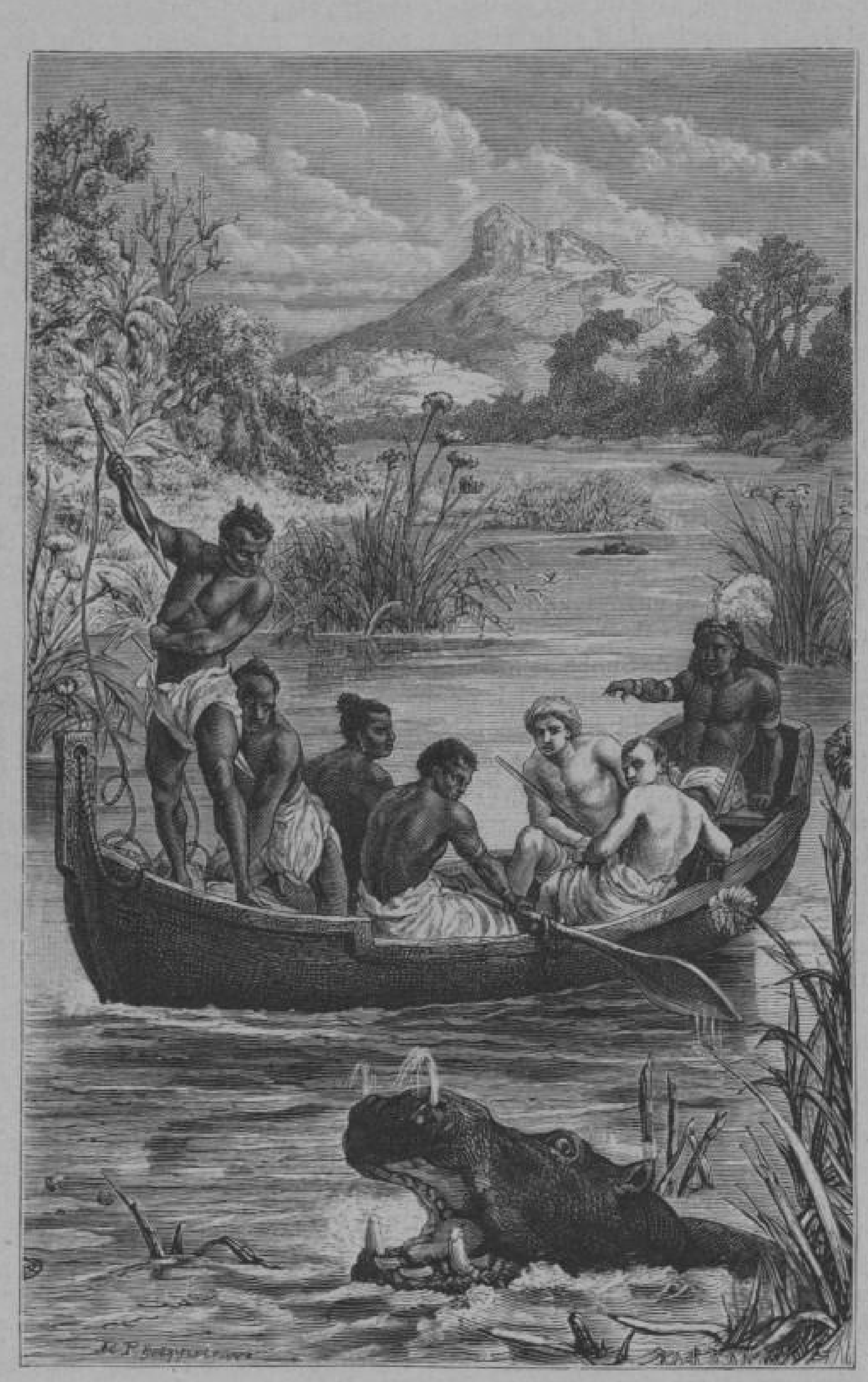
— Eyah! eyah! écoutez-le! Un esclave insulte Férodia, le chef! s'écria l'obséquieux Tifoum. Insensé, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Silence, misérable! cria Sélim de plus en plus exalté. Je vous défie, je vous méprise. Je vous regarde comme de la boue. Faites ce que vous voudrez, grand chef, le petit Arabe ne pliera pas devant vous. »

Férodia et Tifoum furent si surpris de sa véhémence et de son audace, qu'ils en perdirent la parole; mais Férodia, à la fin, rompit le silence en disant avec colère :

« Tifoum, m'entends-tu? Couche-moi cet âne obstiné sur le ventre, et cingle-lui le dos d'importance. Bats-le, bats-le; ne le ménage pas. »

C'en était trop. A peine Férodia eut-il donné son ordre cruel, que l'esprit de résistance, l'âme du vrai



Le harponneur se tenait debout. (P. 415, col. 1.)

Bédouin s'éveilla dans Sélim, comme par une commotion électrique. Son bras avait besoin de frapper; sa main, dont la force fut décuplée par la haine, s'abattit avec la rapidité de l'éclair sur la face de Tifoum. Tifoum chancela comme s'il avait reçu un coup de massue. D'un bond léger, Sélim s'élança hors du cercle qui l'entourait, et, lançant aux oreilles de Férodia un éclat de rire méprisant, il se précipita comme une flèche vers la hutte du roi. Tout en courant, il criait : « Kaloulou! Simba! à moi! à moi! »

Il touchait le seuil du roi, quand il se sentit saisir par une main violente. Il se retourna : c'était encore Tifoum qui le tenait. La rage lui avait donné des ailes. Il précipita l'enfant sur le sol pour exécuter la cruelle sentence de Férodia. Sélim avait la tête perdue, quand il entendit un cri, un rugissement de rage; en même temps, la main qui le tenait renversé sur le sol lâcha prise.

Enfin, Simba était face à face avec le monstre qui avait battu le fils d'Amir. Sélim n'eut pas le temps de crier qu'il pardonnait à Tifoum; en un clin d'œil, il vit le corps de Tifoum tournoyer en l'air, et retomber au milieu des guerriers qui accouraient à son secours. C'était comme un boulet de canon; il fit sa trouée dans le groupe, et envoya une demi-douzaine de guerriers mesurer le sol.

Quand Férodia vit que ce géant de Simba se mêlait de l'affaire, il jugea facilement que Tifoum était en danger: prenant sa lance, il accourut sur le champ de bataille. Lorsqu'il vit l'exploit de Simba, c'est à peine s'il en put croire ses yeux, et la stupéfaction l'empêcha de se servir de son arme.

En ce moment, trois personnages nouveaux entrèrent en scène. Motto, qui avait couru après Férodia pour voir comment les choses se passeraient, et qui prenait un air indifférent, très-amusant à voir; puis, le roi et Kaloulou.

« Qu'est-ce que cela signifie, Férodia? demanda Katalamboula d'un ton calme et froid.

— Cela signifie que j'ai envoyé Tifoum pour me ramener cet esclave fugitif, que l'esclave s'est sauvé vers la hutte, que Tifoum l'a poursuivi et a rencontré l'homme que voici (il désignait Simba). Cet homme l'a lancé comme un morceau de bois au milieu de mes guerriers, qui sont en train de se relever.

— Vraiment! Qui es-tu? dit le roi à Simba. Oh! je m'en souviens. Tu es l'ami de l'étranger qui a sauvé Kaloulou. Tu es bien fort. »

Après lui avoir jeté un regard d'admiration, le roi se tourna vers le groupe piteux des guerriers, et leur demanda si quelqu'un d'eux était grièvement blessé. Ils se plaignaient tous de quelque chose : quant à Tifoum, il n'était plus que plaies et meurtrissures. Ils jetaient sur Simba des regards de terreur.

Férodia s'avança de quelques pas, et fit mine de mettre la main sur Sélim. Il se trouva face à face avec Kaloulou, qui s'était vivement jeté entre son oncle et son ami. L'arc de Kaloulou était tendu, la flèche prête à partir, et il lançait à Férodia des regards menaçants.

« Arrière, Férodia! ou, j'en jure sur le tombeau de Mostana, mon père, tu recevras cette flèche en pleine poitrine.

— Qu'est-ce qui te prend? N'as-tu pas assez d'un esclave blanc, et veux-tu me voler l'autre? Je l'ai fait prisonnier par la lance et l'arc au village d'Olimali. Ote-toi de mon chemin.

— Arrière! te dis-je. Celui que tu appelles ton esclave est désormais mon frère. Nous avons célébré la cérémonie du sang. Qui l'attaque, m'attaque; et je suis le fils adoptif du roi.

— Eh bien! s'il est ton frère, garde-le; mais alors donne-moi l'autre esclave blanc à la place.

— Tu l'as donné à mon père, et mon père me l'a donné.

— Katalamboula, s'écria Férodia, c'est une injustice. On ne trouve pas des esclaves blancs tous les jours. J'ai droit à l'un des deux.

— Nous ne pouvons pas violer les lois de la « fraternité », dit le roi avec douceur. Quand Kaloulou a fait de cet enfant son frère, il en a fait un Mtouta, et tous les Ouatoutas sont libres. Tu m'as donné l'autre, et je l'ai donné à Kaloulou. Ce n'est pas l'usage ici de reprendre un présent, tu le sais bien, Férodia. Prends trois de mes esclaves Ouabenas à la place; et que la bonne harmonie règne entre toi et Kaloulou.

— Non! non! et non! hurla Férodia. Tu es injuste envers un homme qui s'est battu pour toi avec tant de succès, et qui t'a rapporté de si grandes richesses. Je pars d'ici à l'instant. Quant à toi, dit-il à Kaloulou, avec un hochement de tête significatif, prends garde à toi. Il y a longtemps que je sais comment on rogne les ailes aux aiglons, et comment on dompte les lionceaux. Férodia est roi dans sa tribu. »

Une heure après, Férodia quitta le village avec ses guerriers, ses esclaves et sa part de butin, fou de haine, et ne respirant que vengeance.

Kaloulou reconduisit le roi à sa hutte; puis il vint rejoindre ses amis et leur dit : « J'ai une proposition à faire à mon ami Sélim et à mon esclave blanc (qui n'est pas plus esclave que moi). Si nous prenions une pirogue, et si nous allions sur la Liemba, harponner des hippopotames. Qu'en dites-vous?

— Cela me plairait, répondit Sélim.

— Et moi aussi, dit Abdallah.

— Alors, c'est une affaire décidée. »

Simba et Motto firent des signes de tête que l'on pourrait traduire ainsi : Est-ce que cela se demande?

Le lendemain, à l'aube, la petite troupe se dirigea vers la rivière; elle s'était accrue de deux guerriers qui portaient les pagayes de la pirogue. Simba et Motto avaient leurs fusils, Kaloulou portait, outre sa lance, celui que Sélim lui avait donné le jour de la cérémonie qui les avait faits frères. Sélim et Abdallah avaient aussi des fusils, empruntés à l'arsenal du roi, avec son autorisation.

Aussitôt que Kaloulou, Sélim et Abdallah furent installés à l'arrière de la pirogue, Simba, Motto et les deux guerriers se mirent à pagayer : en un clin d'œil, la pirogue fut au milieu de la Liemba ; un des rameurs chantait pour régler les mouvements des autres. Bientôt l'on perdit de vue le village.

Environ deux heures avant midi, le canot aborda à une île ; on chercha un joli endroit pour y prendre un peu de repos, et pour faire un bon déjeuner, dont le menu se composait principalement de viande séchée, de poisson fumé. Tout à coup, la petite troupe tressaillit, se leva vivement et courut au rivage. Un beuglement rauque et profond venait de se faire entendre à quelques pas. Les chasseurs aperçurent un troupeau d'hippopotames qui prenaient tranquillement leurs ébats dans l'eau fraîche et profonde, au milieu d'une anse formée par un brusque détour de la rivière, à l'extrémité de l'île.

« Bon ! s'écria Kaloulou : un, deux, trois, cinq hippopotames ! Nous allons rire. Mon frère blanc, sais-tu nager?

— Oui, répondit Sélim, pourquoi?

— Parce que si tu ne savais pas, il vaudrait mieux rester ici ; et Abdallah ?

— Très-bien, répondit Abdallah.

— Alors, embarquons, vite. Attendez ; vous feriez mieux tous les deux de quitter une partie de vos vêtements. Vous pouvez avoir à nager ; car quelquefois l'hippopotame se jette sur la pirogue, ou lui donne quelque mauvais coup ; alors, sauve qui peut. Si cela nous arrive, plongez tout de suite au fond de la rivière, et dirigez-vous sous l'eau du côté de l'île. C'est que l'hippopotame vous coupe parfaitement son homme en deux, quand il l'attrape ! Les nôtres remontent en ce moment le courant ; nous allons les attendre, et quand ils seront un peu au-dessus de nous, nous quitterons notre embuscade, ce sera le moment ; comprenez-vous?

— Parfaitement ! dirent-ils tous les deux. » Motto et Simba firent un signe d'assentiment.

Tous entrèrent dans la pirogue. Simba et Motto prirent leurs pagayes ; quant aux deux guerriers, comme c'étaient des harponneurs renommés, ils préparèrent leur arme pour la lancer à l'hippopotame qui se trouverait le plus rapproché.

Leur harpon ressemblait beaucoup à ceux des baleiniers ; seulement il était moins bien fait et moins tranchant. Il était emmanché à un long morceau de bois. Ce bois était d'un grain serré, et poli par l'usage ; il avait évidemment servi à réduire le blé en farine ; rien qu'à le voir, on devinait qu'il était dur et lourd. Le fer était large, solide et barbelé, bien aiguisé et bien poli. A la hampe était attachée l'extrémité d'une corde, faite en écorce de baobab.

Pendant que les harponneurs se préparaient tranquillement, Kaloulou fit signe aux deux jeunes Arabes de regarder à travers une mince haie de roseaux qui cachait la pirogue à la vue des hippopotames. Ces animaux remontaient doucement, sans défiance, en face de l'endroit où étaient les chasseurs. Quels magnifiques animaux ! quels cous, et quelle force épouvantable ils dénotaient. Le plus magnifique bœuf anglais, primé dans un concours agricole, aurait fait piètre figure à côté d'eux. Sans se douter du danger qu'ils couraient, ils remontaient à la surface pour respirer, pendant peu de temps il est vrai, mais cette hardiesse les exposait beaucoup, car ils découvraient presque entièrement leurs têtes et leurs cous. Le derrière de leur cou était d'un jaune brillant, tirant sur le rouge ; le dessus de leurs yeux et de leurs oreilles était de la même teinte, qui se répétait par larges mouchetures sur leurs bajoues. Comme apparence générale, la tête rappelle celle d'un cheval énorme ; les traits où la ressemblance est la plus frappante sont les yeux proéminents, les oreilles courtes et pointues, et la courbure du cou. Quant au nez, c'est tout à fait celui d'un bœuf.

Les hippopotames reparurent et replongèrent pour la dernière fois à quelques pieds en face de la pirogue ; à un signal donné par Kaloulou, Simba et Motto enfoncèrent leurs pagayes dans l'eau et envoyèrent l'embarcation au milieu du courant. Le harponneur chargé de frapper se tenait debout, le corps renversé en arrière, l'arme levée, prêt à la lancer.

Une minute, il resta dans la même attitude, et tous les regards étaient fixés sur la rivière dans une attente fiévreuse. A l'avant de la pirogue apparut la tête, puis le cou monstrueux d'un des plus gros hippopotames.

Le harpon lancé avec une force prodigieuse alla se planter profondément dans le cou ; aussitôt le sang jaillit à gros bouillons. L'animal blessé plongea immédiatement ; l'eau qu'il faisait tourbillonner dans sa lutte se couvrait d'écume ; la pirogue fut entraînée contre le courant avec une effrayante rapidité, et l'avant souleva des vagues énormes. Puis la vitesse se ralentit, et la pirogue commença à redescendre le courant.

« En arrière ! en arrière ! » cria le harponneur. Et, détachant vivement la corde qui était enroulée autour d'un taquet, il l'attacha à une gourde flottante qu'il lança à la rivière.

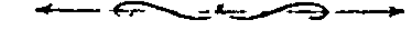
En réponse à son cri, Motto et Simba se mirent à pagayer de toutes leurs forces ; mais il était trop tard ; car, au même moment, ils sentirent que la barque était soulevée hors de l'eau ; tous, alors, perdant l'équilibre, chancelèrent du même côté.

Cette fois le canot chavira complètement, et tous les chasseurs furent lancés dans la rivière.

Pendant quelques minutes, l'hippopotame resta maître du champ de bataille ; n'apercevant aucun ennemi à la surface de l'eau, il plongea, après avoir poussé un horrible beuglement.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN

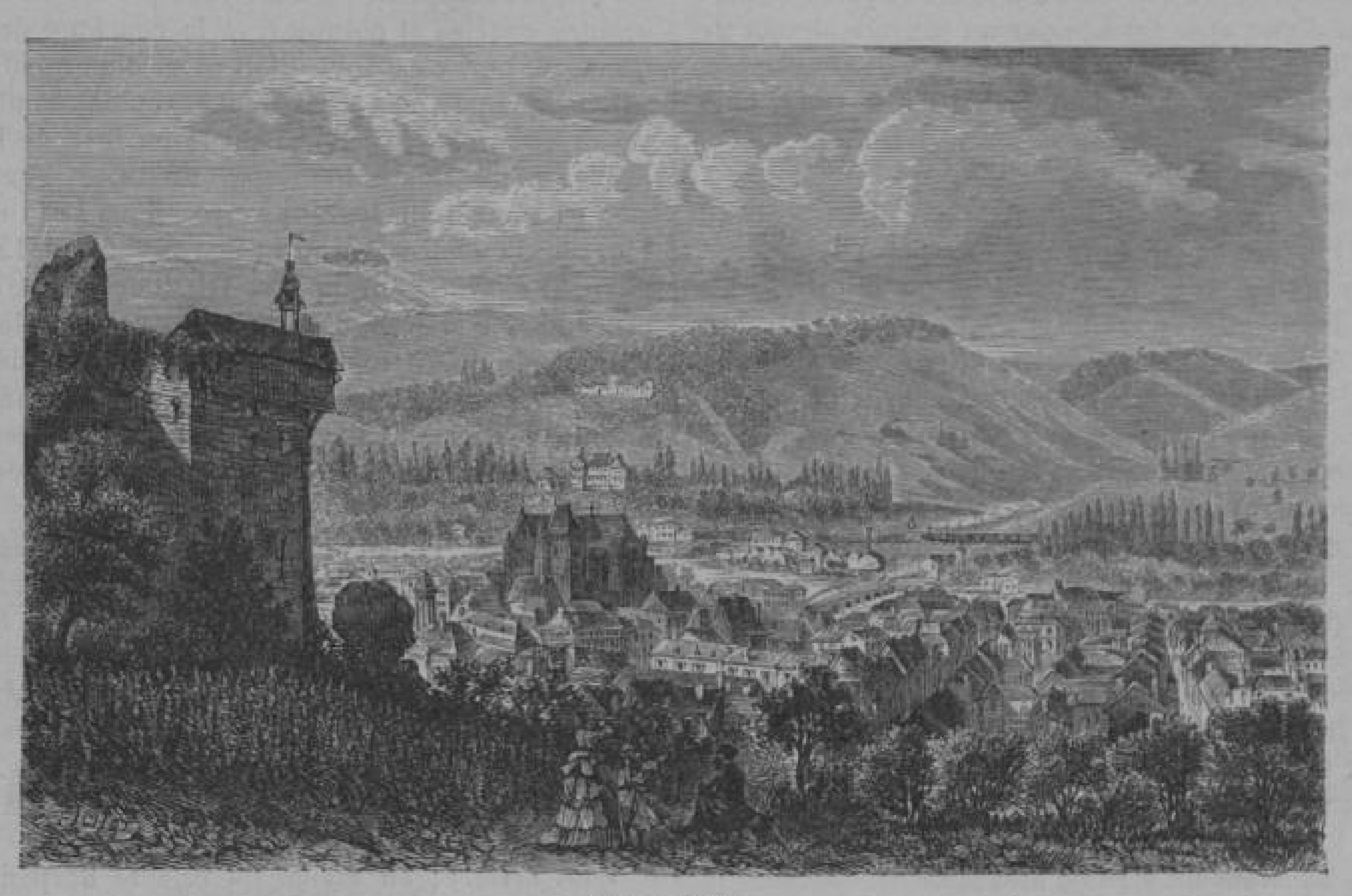


A TRAVERS LA FRANCE

—

BAR-SUR-SEINE.

Bar-sur-Seine a l'honneur de ressembler à Paris par sa situation sur le même fleuve ; mais la comparaison ne saurait aller plus loin. Bar-sur-Seine est un modeste chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aube et son importance comme ville a toujours été bien faible. Comme place forte, elle a joué, malheureusement pour elle, un rôle plus considérable. Sa mauvaise fortune plaça dans ses environs les limites de la Champagne et de la Bourgogne, pendant le moyen âge. Aussi, à chaque guerre entre les deux pays, eut-elle à subir toutes les calamités qui accompagnent et suivent les siéges : famines, pillages, massacres. En 1359, Brokart de Fénétrange, chevalier lorrain, qui avait longtemps guerroyé en Champagne contre les Anglais, furieux de voir ses services médiocrement appréciés, se jeta tout à coup sur la ville, la pilla, en brûla toutes les maisons, au nombre de neuf cents, et retint prisonniers plus de cinq cents habitants et en massacra plusieurs autres. Alors les bourgeois n'y tinrent plus : dès qu'ils eurent relevé leurs demeures ils résolurent de démolir eux-mêmes leurs remparts, cause de tous leurs maux, et ils se mirent à l'œuvre avec toute l'ardeur que donne une juste colère. On doit le dire à l'honneur des Barrois du XIVe siècle, ils pratiquèrent, les premiers peut-être, un principe de stratégie qu'un célèbre architecte, M. Viollet-le-Duc, proclame hautement de nos jours, après les désastres que nous ont fait essuyer les Allemands et que nos places de guerre n'ont pu empêcher : « Plus de villes fortes, mais de vastes camps retranchés. » Quelle que soit la valeur de ce principe au point de vue de la défense générale d'un pays, il épargne aux habitants des cités des souffrances atroces et souvent inutiles. Bar-sur-Seine, en particulier, a eu fort à se louer de l'avoir adopté, car, depuis la destruction de ses remparts, elle a joui jusqu'à nos jours d'une tranquillité presque constante. Il est bien resté sur la hauteur voisine, jusqu'en 1597, un château fortifié ; mais les Barrois laissèrent tranquillement les Bourguignons le disputer à Louis XI et les protestants aux Ligueurs. Il reste quelques pans de murs de ce château.



Bar-sur-Seine.

Bar-sur-Seine n'a conservé aucun monument remarquable du moyen âge, comme si elle eût voulu se venger de ces temps qui lui ont apporté tant de désastres. Son église, sa principale curiosité, date des XVIe et XVIIe siècles, et, bien qu'elle n'appartienne pas à l'âge d'or de l'architecture religieuse, elle présente de belles proportions et d'élégants détails. On admire surtout d'éclatants vitraux, tels que savaient les faire les aimables artistes de la Renaissance.

A. Saint-Paul.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2